UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong27obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

Relig
MS

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

1889

N° 105. — Mars 1889

29-1881
2:1:24

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE D'ARCET, 7
—
1889

Relig
M

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 105. — Mars 1889

ACTES PONTIFICAUX

Selon la loi que nous nous sommes imposée, nous publions ci-après les actes pontificaux qui ont paru depuis notre numéro de décembre.

ROME

A NOS VÉNÉRABLES FRÈRES
LES ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES D'AMÉRIQUE

LÉON XIII, PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Vous savez si bien par vous-mêmes combien est misérable et pénible la condition de ceux qui émigrent chaque année en masse de l'Italie vers les contrées d'Amérique pour y chercher les moyens de vivre, qu'il ne Nous servirait de rien d'y insister. Les maux qui les accablent, vous les voyez de près, et la plupart d'entre vous en ont souvent gémi dans les lettres que vous Nous avez adressées

à ce sujet. Il est déplorable, assurément, que tant de malheureux citoyens d'Italie, contraints par la misère de changer de pays, retombent la plupart du temps dans des souffrances plus grandes que celles qu'ils voulaient éviter. Et bien souvent aux peines de toute sorte dans lesquelles se consume la vie du corps, s'ajoute la perte bien autrement malheureuse des âmes. A commencer par la traversée même des émigrants, elle est pleine de dangers et de dommages : la plupart, en effet, ont affaire à des hommes cupides, dont ils deviennent comme la chose ; puis, entassés sur des navires et traités inhumainement, ils tombent peu à peu dans la dégradation. Une fois arrivés à destination, ne connaissant ni la langue ni le pays, employés à des travaux quotidiens, ils sont exposés à tomber dans les pièges de malhonnêtes gens et des chefs auquels ils se sont livrés. Quant à ceux qui, par leur industrie, sont parvenus à s'assurer des moyens d'existence, comme ils se trouvent constamment en contact avec des hommes qui rapportent tout au gain et à leur bien-être, ils en arrivent peu à peu à dépouiller tous les nobles sentiments de l'homme, et ils apprennent à vivre de la vie de ceux qui ont placé sur la terre toutes leurs espérances et toutes leurs pensées. A cela s'ajoutent les excitations partout présentes des passions, les ruses des sectes, qui là-bas s'attaquent de tous côtés à la religion et entraînent presque tout le monde dans la voie qui conduit à la mort.

Entre tous ces maux, ce qu'il y a le plus à déplorer, c'est que, au milieu d'une si grande multitude d'hommes, dans de si vastes contrées, avec toutes les difficultés du pays, ils ne peuvent trouver facilement le salutaire secours de ministres de Dieu, qui, connaissant l'italien, puissent leur transmettre la parole de vie, leur administrer les sacrements, et leur procurer les soins propres à

relever leur esprit vers l'espérance des biens célestes, et à alimenter et à développer en eux la vie de l'esprit. Ils sont donc rares en beaucoup de contrées ceux qui ont l'assistance d'un prêtre à l'heure de la mort, et bien peu nombreux ceux à qui le ministère du prêtre ne manque pas pour la régénération du baptême ; c'est le plus grand nombre qui se marie en dehors des lois de l'Église, et il en résulte une postérité semblable aux parents, et ainsi tombent en désuétude parmi ces hommes les mœurs chrétiennes, tandis que les plus mauvaises habitudes s'établissent en eux.

En réfléchissant à cette situation, et dans la compassion que Nous inspire le sort si malheureux de tant d'hommes, que Nous voyons errer comme des brebis sans pasteur dans des sentiers abrupts et dangereux, et au souvenir de la charité et des enseignements du Pasteur Éternel, Nous avons cru qu'il était de Notre charge de leur fournir tous les secours en Notre pouvoir, de leur procurer des pâturages salutaires, et de pourvoir, par tous les moyens possibles, à leur bien et à leur salut. Ce que Nous avons entrepris d'autant plus volontiers que la charité de Nos compatriotes Nous y décide davantage et que Nous avons la ferme espérance que votre zèle et votre concours ne Nous manqueront jamais. C'est pourquoi, Nous avons provoqué à ce sujet une consultation de la Sacrée Congrégation de la Propagande et Nous lui avons donné pour instruction de Nous proposer, après recherche et examen attentif, des remèdes propres, sinon à supprimer, du moins à alléger tant de maux et d'inconvénients, ce qu'il y aurait de mieux à faire, en se préoccupant à la fois de subvenir au salut des âmes et d'adoucir, autant que possible, les souffrances des émigrants. Mais comme la cause principale de ces maux de plus en plus grands

tient à ce que ces malheureux manquent du ministère des prêtres par où la grâce céleste se répand et s'accroît, Nous avons décidé d'envoyer là-bas plusieurs prêtres d'Italie, pour assister leurs compatriotes dans une langue connue, pour leur apprendre la doctrine de la foi et les préceptes ignorés ou oubliés de la vie chrétienne, pour remplir auprès d'eux le salutaire ministère des sacrements, pour former leur progéniture à la religion et à la bonne éducation, en un mot, pour aider de leurs conseils et de leur assistance les gens de toute condition et pour procurer à tous les services de leur charge sacerdotale. Pour atteindre plus facilement et plus pleinement ce résultat, par Nos lettres du 17 des calendes de décembre de l'année dernière, données sous l'anneau du Pêcheur, Nous avons institué au siège de l'évêché de Plaisance, sous la direction de Notre vénérable frère Jean-Baptiste, évêque des Plaicensiens, un collège apostolique de prêtres, où les ecclésiastiques, que la charité de Jésus-Christ presse, puissent venir de toute l'Italie pour se former aux études, pour s'exercer aux fonctions et à la discipline qui leur permettront de remplir courageusement et efficacement auprès des citoyens exilés d'Italie le rôle d'envoyés de Jésus-Christ et de devenir de dignes dispensateurs des mystères de Dieu.

Au nombre des élèves de ce collège, dont Nous voulons faire comme un séminaire de ministres de Dieu pour le salut des Italiens établis en Amérique, Notre intention est d'admettre même des jeunes gens de ces contrées, nés de parents italiens, pour y être recueillis et instruits, pourvu que, ayant la vocation divine, ils désirent entrer dans les ordres sacrés, afin que retournant là-bas accrus du sacerdoce, ils remplissent, sous votre autorité pastorale, toutes les fonctions ordinaires

du ministère apostolique. Et Nous ne doutons pas que, à leur retour, ils ne soient reçus par vous avec une paternelle charité, et n'obtiennent les facilités nécessaires pour exercer, après en avoir averti le curé, le saint ministère auprès de leurs concitoyens, car ils viendront chez vous comme des auxiliaires pour remplir, sous l'autorité de chacun de ceux d'entre vous dans le diocèse de qui ils seront, l'œuvre de la milice sacrée. Assurément, au début de l'entreprise, ces secours ne seront pas aussi abondants qu'il le faudrait pour l'œuvre même et pour le temps, et l'activité de ceux qui seront envoyés ne saurait être égalée au nombre et aux nécessités des fidèles, et il ne pourra être établi dans chacun des lieux, et les plus éloignés, des prêtres pour exercer le ministère des âmes. C'est pourquoi, Nous croyons très utile que dans les diocèses où affluent les émigrants d'Italie, il se forme des communautés de prêtres qui partiraient de là pour parcourir la région voisine et la féconder par de saintes missions. Quant aux moyens à prendre et aux lieux d'installation les plus convenables à choisir, c'est à votre sagesse d'en décider.

Tout ce que Nous estimions être de Notre sollicitude apostolique, Nous avons eu soin de vous en faire part dans Notre lettre. Mais si quelqu'un de vous trouve lui-même dans son propre sens et son jugement, ou après en avoir conféré avec ses frères, quelque autre chose que Nous devions faire encore pour l'utilité et le soulagement de ceux en faveur de qui Nous écrivons ici, qu'il sache qu'il Nous sera agréable en ayant le zèle d'en référer à la Sacrée Congrégation préposée à la Propagation de la Foi.

De cette œuvre que Nous avons entreprise pour le bien et le secours d'un grand nombre d'âmes entièrement privées des consolations de la religion catholique,

Nous attendons les fruits les plus abondants, surtout si, pour la soutenir et la fortifier, le zèle et les subsides de ceux dont les ressources sont égales à la piété lui viennent en aide, comme Nous en avons la confiance. Du reste, Nous supplions le Dieu très clément qui veut que tous les hommes obtiennent le salut et parviennent à la connaissance de la vérité, pour que, dans sa bonté, il favorise cette entreprise et la fasse prospérer de plus en plus.

En attendant, comme gage de Notre vive charité, Nous vous accordons affectueusement dans le Seigneur la bénédiction apostolique, à Vous, Vénérables Frères, ainsi qu'à tout votre clergé et aux fidèles à la direction desquels vous êtes préposés.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 10 décembre 1888, en la onzième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI

LEONIS

DIVINA PROVIDENTIA

PAPÆ XIII

EPISTOLA

AD PATRIARCHAS, PRIMATES, ARCHIEPISCOPOS ET EPISCOPOS
UNIVERSOSQUE CHRISTIFIDELES
PACEM ET COMMUNIONEM
CUM APOSTOLICA SEDE HABENTES

VENERABILIBUS FRATRIBUS
PATRIARCHIS, PRIMATIBUS, ARCHIEPISCOPIS, EPISCOPIS
ET DILECTIS FILIIS
CHRISTIFIDELIBUS UNIVERSIS PACEM ET COMMUNIONEM
CUM APOSTOLICA SEDE HABENTIBUS

LEO PP. XIII

VENERABILES FRATRES, DILECTI FILII
SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Exeunte jam anno, cum natalem sacerdotii quinquagesimum, singulari munere beneficioque divino, incolumes egimus, sponte respicit mens Nostra spatium præteritorum mensium, plurimumque totius hujus intervalli recordatione delectatur. — Nec sane sine caussa : eventus enim, qui ad Nos privatim attinebat, idemque nec per se magnus, nec novitate mirabilis, studia tamen hominum inusitato modo commovit, tam perspicuis lætitiæ signis, tot gratulationibus celebratus, ut nihil optari majus potuisset. — Quæ res certe pergrata Nobis perque jucunda cecidit : sed quod in ea plurimi æstimamus, significatio voluntatum est, religionisque

liberrime testata constantia. Ille enim Nos undique salutantium concentus id aperte loquebatur, ex omnibus locis mentes atque animos in Jesu Christi Vicarium esse intentos, tot passim prementibus malis, in Apostolicam Sedem, velut in salutis perennem incorruptumque fontem, fidenter homines intueri : et quibuscumque in oris catholicum viget nomen, Ecclesiam romanam, omnium Ecclesiarum matrem et magistram, coli observarique, ita ut æquum est, ardenti studio ac summa concordia. — Iis de caussis per superiores menses non semel in cœlum suspeximus, Deo optimo atque immortali gratias acturi, quod et hanc Nobis vivendi usuram, et ea, quæ commemorata sunt, curarum solatia benignissime tribuisset : per idemque tempus, cum sese occasio dedit, gratem voluntatem Nostram, in quos oportebat, declaravimus. Nunc vero extrema anni ac celebritatis renovare admonent accepti beneficii memoriam : atque illud peroptato contingit, ut Nobiscum in iterandis Deo gratiis Ecclesia tota consentiat. Simul vero expetit animus per has litteras publice testari, id quod facimus, quemadmodum tot obsequii, humanitatis, et amoris testimonia ad leniendas curas molestiasque Nostra consolatione non mediocri valuerunt, ita eorum et memoriam in Nobis et gratiam semper esse victuram. — Sed majus ac sanctius restat officium. In hac enim affectione animorum Romanum Pontificem alacritate insueta colere atque honorare gestientium, numen videmur nutumque Ejus agnoscere, qui sæpe solet atque unus potest magnorum principia bonorum ex minimis momentis elicere. Nimirum providentissimus Deus voluisse videtur, in tanto opinionum errore, excitare fidem, opportunitatemque præbere studiis vitæ potioris in populo christiano revocandis.

Quamobrem hoc est reliqui, dare operam ut, bene

positis initiis, bene cetera consequantur : enitendumque, ut et intelligantur consilia divina, et reipsa perficiantur. Tunc denique obsequium in Apostolicam Sedem plene erit cumulateque perfectum, si cum virtutum christianarum laude conjunctum ad salutem conducat animorum : qui fructus est unice expetendus perpetuoque mansurus.

Ex hoc summo apostolici muneris gradu, in quo Nos Dei benignitas locavit, patrocinium veritatis sæpenumero, ut oportuit, suscepimus, conatique sumus ea potissimum doctrinæ capita exponere, quæ maxime opportuna eaque rei publicæ viderentur esse, ut quisque, veritate perspecta, pestiferos errorum afflatus, vigilando cavendoque, defugeret. Nunc vero, uti liberos suos amantissimus parens, sic Nos alloqui christianos universos volumus, familiarique sermone hortari singulos ad vitam sancte instituendam. Nam omnino ad christianum nomen, præter fidei professionem, necessariæ sunt christianarum artes exercitationesque virtutum ; ex quibus non modo pendet sempiterna salus animorum, sed etiam germana prosperitas et firma tranquillitas convictus humani et societatis. — Jamvero si quæritur qua passim ratione vita degatur, nemo est quin videat, valde ab evangelicis præceptis publicos mores privatosque discrepare. Nimis apte cadere in hanc ætatem videtur illa Joannis Apostoli sententia : *omne, quod in mundo est, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (1). Videlicet plerique, unde orti, quo vocentur, obliti, curas habent cogitationesque omnes in hæc imbecilla et fluxa bona defixas : invita natura perturbatoque ordine, iis rebus sua voluntate serviunt, in quas dominari hominem ratio ipsa clamat

(1) Ep. II, 16.

oportere. — Appetentiæ commodorum et deliciarum comitari proclive est cupiditatem rerum ad illa adipiscenda idonearum. Hinc effrenata pecuniæ aviditas, quæ efficit cæcos quos complexa est, et ad explendum quod concupiscit inflammata rapitur, nullo sæpe æqui iniqui discrimine, nec raro cum alienæ inopiæ insolenti fastidio. Ita plurimi, quorum circumfluit vita divitiis, fraternitatis nomen cum multitudine usurpant, quam intimis sensibus superbe contemnunt. Similique modo elatus superbia animus non legi subesse ulli, nec ullam vereri potestatem conatur : merum amorem sui libertatem appellat. *Tanquam pullum onagri se liberum natum putat* (1).

Accedunt vitiorum illecebræ ac perniciosa invitamenta peccandi : ludos scenicos intelligimus impie ac licenter apparatos : volumina atque ephemeridas ludificandæ virtuti, honestandæ turpidini composita ; artes ipsas ad usum vitæ honestamque oblectationem animi inventas, lenocinia cupiditatum ministrare jussas. Nec licet sine metu futura prospicere, quia nova malorum semina continenter velut in sinum congeruntur adolescentis ætatis. Nostis morem scholarum publicarum : nihil in eis relinquitur ecclesiasticæ auctoritati loci : et quo tempore maxime oporteret tenerrimos animos ad officia christiania sedulo studioseque fingere, tum religionis præcepta plerumque silent. Grandiores natu periculum adeunt etiam majus, scilicet a vitio doctrinæ : quæ sæpe est ejusmodi, ut non ad imbuendam cognitione veri, sed potius ad infatuandam valeat fallacia sententiarum juventutem. In disciplinis enim tradendis permulti philosophari malunt solo rationis magisterio, omnino fide divina posthabita : quo firmamento maximo uberri-

(1) Job. XI. 12.

moque lumine remoto in multis labuntur, nec vera cernunt. Eorum illa sunt, omnia, quæ in hoc mundo sunt, esse corporea : hominum et pecudum easdem esse origines similemque naturam : nec desunt qui de ipso summo dominatore rerum, ac mundi opifice Deo dubitent, sit necne sit, vel in ejus natura errent, ethnicorum more, de terrime. Hinc demutari necesse est ipsam speciem formamque virtutis, juris, officii. Ita quidem, ut dum rationis principatum gloriose prædicant, ingeniique subtilitatem magnificentius efferunt, quam par est, debitas superbiæ pœnas rerum maximarum ignoratione luant Corrupto opinionibus animo, simul insidet tanquam in venis medullisque corruptela morum ; eaque sanari in hoc genere hominum sine summa difficultate non potest, propterea quod ex una parte opiniones vitiosæ adulterant judicium honestatis, ex altera lumen abest fidei christianiæ, quæ omnis est principium ac fundamentum justitiæ.

Ex ejusmodi caussis quantas hominum societas calamitates contraxerit quotidie oculis quodammodo contemplamur. Venena doctrinarum proclivi cursu in rationem vitæ resque publicas pervasere : *rationalismus, materialismus, atheismus* peperere *socialismum, communismum, nihilismum :* tetras quidem funestasque pestes, sed quas ex iis principiis ingenerari non modo consentaneum erat, sed prope necessarium. Sane, si religio catholica impune rejicitur, cujus origo divina tam illustribus est perspicua signis, quidni quælibet religionis forma rejiciatur, quibus tales assentiendi notas abesse liquet? Si animus non est a corpore natura distinctus, proptereaque si, intereunte corpore, spes ævi beati æternique nulla superest, quid erit caussæ quamobrem labores molestiæque in eo suscipiantur, ut appetitus obedientes fiant rationi? Summum hominis erit positum

bonum in fruendis vitæ cõmmodis potiundisque voluptatibus.

Cum nemo unus sit, quin ad beate vivendum ipsius naturæ admonitu impulsuque feratur, jure quisque detraxerit quod cuique possit, ut aliorum spoliis facultatem quærat beate vivendi. Nec potestas ulla frenos est habitura tantos, ut satis cohibere incitatas cupiditates queat; consequens enim est, ut vis frangatur legum et omnis debilitetur auctoritas, si summa atque æterna ratio jubentis vetantis Dei repudietur. Ita perturbari funditus necesse est civilem hominum societatem, inexplebili cupiditate ad perenne certamen impellente singulos, contendentibus aliis quæsita tueri, aliis concupita adipisci.

Huc ferme nostra inclinat ætas. — Est tamen, quo consolari conspectum præsentium malorum, animosque erigere spe meliore possimus. Deus enim *creavit ut essent omnia, et sanabiles fecit nationes orbis terrarum* (1). Sed sicut omnis hic mundus non aliter conservari nisi numine providentiaque ejus potest, cujus est nutu conditus, ita pariter sanari homines sola ejus virtute queunt, cujus beneficio sunt ab interitu ad vitam revocati. Nam humanum genus semel quidem Jesus Christus profuso sanguine redemit, sed perennis ac perpetua est virtus tanti operis tantique muneris : *et non est in alio aliquo salus* (2). Quare qui cupiditatum popularium crescentem flammam nituntur oppositu legum extinguere, ii quidem pro justitia contendunt : sed intelligant, nullo se fructu aut certe perexiguo laborem consumpturos, quamdiu obstinaverint animo respuere virtutem Evangelii, Ecclesiæque nolle advocatam operam. In hoc posita malorum sanatio est, ut, mutatis consiliis, et

(1) Sap. I, 14.
(2) Act. IV, 12.

privatim et publice remigretur ad Jesum Christum, christianamque vivendi viam.

Jamvero totius vitæ christianæ summa et caput est, non indulgere corruptis sæculi moribus, sed repugnare ac resistere constanter oportere. Id *auctoris fidei et consummatoris* Jesu omnia dicta et facta, leges et instituta, vita et mors declarant. Igitur quantumvis pravitate naturæ et morum longe trahamur alio, curramus oportet *ad propositum nobis certamen* armati et parati eodem animo eisdemque armis, quibus Ille, qui *proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (1). Proptereaque hoc primum videant homines atque intelligant quam sit a professione christiani nominis alienum persequi, uti mos est, cujusquemodi voluptates, horrere comites virtutis labores, nihilque recusare sibi, quod sensibus suaviter delicateque blandiatur. *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (2), ita ut consequens sit, Christi non esse, in quibus non exercitatio sit consuetudoque patiendi cum aspernatione mollium et delicatorum voluptatum.

Revixit enim homo infinita Dei bonitate in spem bonorum immortalium, unde exciderat, sed ea consequi non potest, nisi ipsis Christi vestigiis ingredi conetur, et cogitatione exemplorum ejus mentem suam moresque conformet. Itaque non consilium, sed officium, neque eorum dumtaxat, qui perfectius vitæ optaverint genus, sed plane omnium est, *mortificationem Jesu in corpore* quemque suo *circumferre* (3).

Ipsa naturæ lex, quæ jubet hominem cum virtute vivere, qui secus posset salva consistere? Deletur enim sacro baptismate peccatum, quod est nascendo contrac-

(1) Heb. XII, 1, 2.
(2) Galat. V, 24.
(3) II. Cor. IV, 10.

tum, sed stirpes distortæ ac pravæ, quas peccatum insevit, nequaquam tolluntur. Pars hominis ea, quæ expers rationis est, etsi resistentibus viriliterque per Jesu Christi gratiam repugnantibus nocere non possit, tamen cum ratione de imperio pugnat, omnem animi statum perturbat, voluntatemque tyrannice a virtute detorquet tanta vi, ut nec vitia fugere nec officia servare sine quotidiana dimicatione possimus. *Manere autem in baptisatis concupiscentiam vel fomitem hæc sancta synodus fatetur ac sentit, quæ cum ad agonem relicta sit, nocere non consentientibus, sed viriliter per Jesu Christi gratiam repugnantibus non valet ; quinimo qui legitime certaverit coronabitur* (1).

Est in hoc certamine gradus fortitudinis, quo virtus non perveniat nisi excellens eorum videlicet, qui in profligandis motibus a ratione aversis eo usque profecerunt, ut cœlestem in terris vitam agere propemodum videantur. Esto, paucorum sit tanta præstantia : sed, quod ipsa philosophia veterum præcipiebat, domitas habere cupiditates nemo non debet; idque ii majore etiam studio, quibus rerum mortalium quotidianus usu irritamenta majora suppeditat; nisi qui stulte putet, minus esse vigilandum ubi præsentius imminet discrimen, aut, qui gravius ægrotant, eos minus egere medicina. Is vero, qui in ejusmodi conflictu suscipitur, labor magnis compensatur, præter cœlestia atque immortalia, bonis : in primis quod isto modo, sedata perturbatione partium, plurimum restituitur naturæ de dignitate pristina. Hac enim lege est atque hoc ordine generatus homo, ut animus imperaret corpori, appetitus mente consilioque regerentur ; eoque fit, ut non dedere se pessimis dominis cupiditatibus, præstantissima sit maximeque optanda libertas.

(1) Conc. Trid. Sess. v.. can. 5.

Præterea in ipsa humani generis societate non apparet quid expectari ab homine sine hac animi affectione possit. Utrumne futurus est ad bene merendum propensus, qui facienda, fugienda, metiri amore sui consueverit? Non magnanimus quisquam esse potest, non beneficus, non misericors, non abstinens qui non se ipse vincere didicerit, atque humana omnia præ virtute contemnere.

Nec silebimus, id omnino videri divino provisum consilio, ut nulla afferri salus hominibus, nisi cum contentione et dolore queat. Revera si Deus liberationem culpæ et errati veniam hominum generi dedit, hac lege dedit, ut Unigenitus suus pœnas sibi debitas justasque persolveret. Justitiæque divinæ cum Jesus Christus satisfacere alia atque alia ratione potuisset, maluit tamen per summos cruciatus profusâ vitâ satisfacere. Atque ita alumnis ac sectatoribus suis hanc legem imposuit suo cruore sancitam, ut eorum esset vita cum morum ac temporum vitiis perpetua certatio. Quid Apostolos ad imbuendum veritate mundum fecit invictos, quid martyres innumerabiles in fidei christianæ cruento testimonio roboravit, nisi affectio animi illi legi obtemperans sine timore? Nec aliâ viâ ire perrexerunt, quotquot curæ fuit vivere more christiano, sibique virtute consulere : neque igitur aliâ nobis eundum, si consultum saluti volumus vel nostræ singulorum, vel communi. Itaque, dominante procacitate libidinum, tueri se quemque viriliter necesse est a blandimentis luxuriæ : cumque passim sit in fruendis opibus et copiis tam insolens ostentatio, muniendus animus est contra divitiarum sumptuosas illecebras, ne his inhians animus, quæ appellantur bona, quæ nec satiare cum possunt, ac brevi sunt dilapsura, thesaurum amittat non deficientem in cœlis. Denique illud etiam dolendum quod opiniones atque exempla perniciosa tanto opere ad molliendos animos valuerunt, ut plurimos

jam prope pudeat nominis vitæque christianæ : quod quidem aut perditæ nequitiæ est, aut segnitiæ inertissimæ. Utrumque detestabile, utrumque tale, ut nullum homini malum majus. Quænam enim reliqua salus esset, aut qua spe niterentur homines, si gloriari in nomine Jesu Christi desierint, si vitam ex præceptis evangelicis constanter aperteque agere recusarint ? Vulgo quærentur viris fortibus sterile sæculum. Revocentur christiani mores ; simul erit gravitas et constantia ingeniis restituta.

Sed tantorum magnitudini varietatique officiorum virtus hominum par esse sola non potest. Quo modo corpori, ut alatur, panem quotidianum, sic animæ, ut ad virtutem confirmetur, nervos atque robur impetrare divinitus necesse est. Quare communis illa conditio lexque vitæ, quam in perpetua quadam diximus dimicatione consistere, obsecrandi Deum habet adjunctam necessitatem.

Etenim, quod est vere ab Augustino venusteque dictum, transcendit pia precatio intervalla mundi, divinamque devocat e cœlo misericordiam. Contra cupiditatum turbidos motus, contra malorum dæmonum insidias, ne circumventi in fraudem inducamur, adjumenta petere atque auxilia cœlestia jubemur oraculo divino, *orate ut non intretis in tentationem* (1). Quanto id necessarium magis, si utilem dare operam alienæ quoque saluti volumus ? Christus Dominus, unigenitus Filius Dei, fons omnis gratiæ et virtutis, quod verbis præcipit, ipse prior demonstravit exemplo : *erat pernoctans in oratione Dei* (2); sacrificioque proximus *prolixius orabat* (3). Profecto longe minus esset naturæ extimescenda fragilitas, nec

(1) Matth. XXXVI, 41.
(2) Luc. VI, 12.
(3) Luc. XXII, 43.

languore mores desidiaque diffluerent, si divinum istud præceptum minus jaceret incuria ac prope fastidio intermissum. Est enim exorabilis Deus, gratificari vult hominibus aperte pollicitus, sua se munera large copioseque petentibus daturum. Quin etiam invitat ipsemet petere, ac fere lacessit amantissimis verbis : *Ego dico vobis, petite et dabitur vobis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis* (1). Quod ut confidenter ac familiariter facere ne vereamur, majestatem numinis sui similitudine atque imagine temperat parentis suavissimi cui nihil potius, quam caritas liberorum : *Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester qui in cœlis est dabit bona petentibus se* (2)? Quæ qui cogitaverit, non nimium mirabitur si efficientia precum humanarum Joanni quidem Chrysostomo videatur tanta, ut cum ipsa potentia Dei comparari illam putet posse. Propterea quod sicut Deus universitatem rerum verbo creavit, sic homo impetrat, orando, quæ velit. Nihil est rite adhibitis precibus impetrabilius, quia insunt in eis quædam velut moventia, quibus placari se Deus atque exorari facile patiatur. Nam inter orandum sevocamus ab rebus mortalibus animum atque unius Dei cogitatione suspensi, conscientia tenemur infirmitatis humanæ : ob eamque rem in bonitate et amplexu parentis nostri acquiescimus, ni virtute conditoris perfugium quærimus. Adire insistimus auctorem omnium bonorum, tanquam spectari ab eo velimus ægrum animum, imbecillas vires, inopiam nostram plenique spe, tutelam atque opem ejus imploramus, qui ægrotationum medicinam, infirmitatis miseriæque solatia præbere solus potest. Tali habitu animi modeste de se, ut oportet, submisseque, judicantis, mire flectitur Deus ad clementiam,

(1) Luc. XI, 9.
(2) Matth. VII, 11.

quia quemadmodum superbis resistit, ita humilibus *dat gratiam* (1). Sancta igitur sit apud omnes consuetudo precandi ; mens, animus, vox precentur : unaque simul ratio vivendi consentiat, ut videlicet per legum divinarum custodiam perennis ad Deum ascensus vita nostra videatur.

Quemadmodum virtutes ceteræ, ita hæc etiam, de qua loquimur, gignitur et sustentatur fide divina. Deus enim auctor est, quæ sint homini vera atque unice per se expetenda bona : itemque infinitam Dei bonitatem, et Jesu redemptoris merita eodem auctore cognovimus. Sed vicissim pia precandi consuetudine nihil est ad alendam augendamque fidem aptius. Cujus quidem virtutis, in plerisque debilitatæ, in multis extinctæ, apparet quanta sit hoc tempore necessitas. Illa enim est maxime unde non modo vitæ privatorum petenda correctio, est sed etiam earum rerum judicium expectandum, quarum conflictio quietas et securas esse civitates non sinit. Si æstuat multitudo immodicæ libertatis siti, si erumpunt undique proletariorum minaces, fremitus, si inhumana bestiarum cupiditas numquam se satis consecutam putat, et si quæ sunt alia generis ejusdem incommoda, his profecto, quod alias uberius exposuimus, nihil subvenire melius aut certius, quam fides christiana, potest.

Locus admonet ad vos cogitationem orationemque convertere, quotquot Deus ad sua dispensada mysteria, collata divinitus potestate, adjutores adscivit. Si caussæ indagantur privatæ publicæque salutis, dubitandum non est, vitam moresque clericorum posse plurimum in utramque partem. Meminerint, igitur, se *lucem mundi* a Jesu Christo appellatos, quod *luminis instar universum*

(1) I. Petr. V, 5.

orbem illustrantis sacerdotis animam splendescere oportet (1). Lumen doctrinæ, neque illud vulgare, in sacerdote requiritur, quia muneris ejus est implere sapientia ceteros, evellere errores, ducem esse multitudini per itinera vitæ ancipitia et lubrica. In primis autem vitæ innocentiam comitem doctrina desiderat, præsertim quod in emendatione hominum longe plus exemplo, quam peroratione proficitur. *Luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona* (2). Cujus divinæ sententiæ ea profecto vis est talem esse in sacerdotibus perfectionem oportere absolutionemque virtutis, ut se tanquam speculum præbere intuentibus queant. *Nihil est, quod alios magis ad pietatem et Dei cultum assidue instruat, quam eorum vita et exemplum, qui se divino ministerio dedicarunt : cum enim a rebus sæculi in altiorem sublati locum conspiciantur in eos tanquam in speculum reliqui oculos conjiciunt ex eisque sumunt, quod imitentur* (3). Quare si omnes homines caveant vigilanter, oportet ne ad vitiorum scopulos adhærescant, neu consectentur res caducas appetitione nimia, apparet quanto id efficere sacerdotes religiosius et constantius debeant.

Nisi quod nec satis est non servire cupiditatibus; illud etiam sanctitudo dignitatis postulat ut sibimetipsis acriter imperare assuescant, itemque omnes animi vires, præsertim intelligentiam ac voluntatem, quæ summum in homine obtinent locum, in obsequium Christi cogere. *Qui relinquere universa disponis, te quoque inter relinquenda commumerare memento, imo maxime et principaliter abnega temetipsum* (4). Soluto ac libero ab omni cupidine animo, tum denique alacre et generosum studium

(1) S. Jo. Chrysost. De Sac. I, 3, c. I.
(2) Matth. V, 16.
(3) Conc. Trid. Sess. XXII, c. I, *de Ref.*
(4) S. Bernard. Declam., c. I

concipient salutis alienæ, sine quo nec satis consulerent suæ. *Unus erit de subditis quæstus, una pompa, unaque voluptas, si quomodo possent parare plebem perfectam. Id omnibus satagent etiam multa contritione cordis et corporis, in labore et ærumna, in fame et siti, in frigore et nuditate* (1). Cujusmodi virtutem, semper experrectam et ad ardua quælibet, proximorum gratia, impavidam mire fovet et corroborat bonorum cœlestium contemplatio frequens. In qua sane quanto plus posuerint operæ, tanto liquidius magnitudinem munerum sacerdotalium et excellentiam et sanctitatem intelligent. Judicabunt illud quam sit miserum, tot homines per Jesum Christum redemptos, ruere tamen in interitum sempiternum : divinæque cogitatione naturæ in amorem Dei et intendent sese vehementius et ceteros excitabunt.

Est ejusmodi cursus ad salutem communem certissimus. In quo tamen magnopere cavendum, ne qui magnitudine difficultatum terreatur, aut propter diuturnitatem malorum de sanatione desperet. Dei æquissima immutabilisque justitia et recte factis præmia reservat et supplicia peccatis. Gentes vero et nationes, quoniam ultra mortalis ævi spatium propagari non possunt, debitam factis mercedem ferant in terris necesse est. Utique non est novum, successus prosperos peccanti civitati contingere : idque justo Dei consilio, qui actiones laudabiles, neque enim est ulla gens omni laude vacans, ejusmodi beneficiorum genere interdum remuneratur : quod in populo romano judicat Augustinus contigisse. Rata tamen lex est, ad prosperam fortunam omnino plurimum interesse quemadmodum publice virtus, ac nominatim ea, quæ parens est ceterarum justitia colatur. *Justitia elevat gentem : miseros autem facit po-*

(1) Id. Lib. IV, *de Consid.*, c. 2.

pulos peccatum (1). Nihil attinet considerationem hoc loco intendere in victricia facinora : nec exquirere, ullane imperia, salvis rebus suis et ad voluntatem fluentibus, gerant tamen velut in imis visceribus inclusum semen miseriarum.

Unam rem intelligi volumus, cujus rei plena est exemplorum historia, injuste facta aliquando esse luenda, eoque gravius, quo fuerint diuturniora delicta. Nos quidem magnopere illa Pauli Apostoli sententia consolatur : *Omnia enim vestra sunt : vos autem Christi, Christus autem Dei* (2). Videlicet arcano divinæ Providentiæ nutu sic rerum mortalium regitur gubernaturque cursus, ut, quæcumque hominibus accidunt, omnia Dei ipsius gloriæ asserviant, itemque sint eorum saluti, qui Jesum Christum vere et ex animo sequuntur, conducibilia. Horum vero mater et altrix, dux et custos est Ecclesia : quæ idcirco cum Christo sponso suo sicut intima atque incommutabili caritate copulatur, ita conjungitur societate certaminum et communione victoriæ. Nihil igitur anxii Ecclesiæ caussa sumus, nec esse possumus : sed valde pertimescimus de salute plurimorum, qui, Ecclesia superbe posthabita, errore vario in interitum aguntur : angimur earum caussa civitatum, quas spectare cogimur adversas a Deo, et summo rerum omnium discrimini stolida securitate indormientes. *Nihil Ecclesiæ par est... Quot Ecclesiam oppugnarunt ipsique perierunt? Ecclesia vero cœlos transcendit. Talis est Ecclesiæ magnitudo ; vincit impugnata, insidiis appetita superat,.. luctatur nec prosternitur, pugilatu certat nec vincitur* (3). Neque solum non vincitur, sed illam, quam perenni haustu a Deo ipso derivat, emendatricem

(1) Prov. XIV, 34.
(2) I. Cor. III, 22-23.
(3) S. Jo. Chrysost. O. post Eutrop. Captum habita, n. I.

naturæ et efficientem salutis virtutem conservat integram, nec ulla temporum permutatione mutabilem. Quæ virtus si senescentem vitiis et perditum superstitione mundum divinitus liberavit, quidni devium revocabit? Conticescant aliquando suspiciones ac simultates : amotisque impedimentis, esto jurium suorum ubique compos Ecclesia, cujus est tueri ac propagare parta per Jesum Christum beneficia. Tunc enimvero licebit experiendo cognoscere quo lux Evangelii pertineat, quid virtus Christi redemptoris possit. — Hic annus, qui est in exitu, non pauca, ut initio diximus, reviviscentis fidei indicia prætulit. Utinam istiusmodi velut scintilla crescat in vehementem flammam, quæ, absumptis vitiorum radicibus, viam celeriter expediat ad renovandos mores et salutaria capessenda. Nos quidem mystico Ecclesiæ navigio tam adversa tempestate præpositi, mentem animumque in divinum gubernatorem defigimus, qui clavum tenens sedet non visus in puppi.

Vides, Domine, ut undique eruperint venti, ut mare inhorrescat, magna vi excitatis fluctibus. Impera, quæsumus, qui solus potes, et ventis et mari. Redde hominum generi pacem veri nominis, quam mundus dare non potest tranquillitatem ordinis. Scilicet munere impulsuque tuo referant sese homines ad ordinem debitum, restituta, ut oportet, pietate in Deum, justitia et caritate in proximos, temperantia in semetipsos, domitis ratione cupiditatibus. Adveniat regnum tuum, tibique subesse ac servire ii quoque intelligant opportere, qui veritatem et salutatem, te procul, vano labore exquirunt. Inest in legibus tuis æquitas ac lenitudo paterna : ad easque servandas ultro nobis ipse suppeditas expeditam virtute tua facultatem. Militia est vita hominis super terram ; sed ipse *certamen inspectas, et adjuvas hominem*

ut vincat, et deficientem sublevas, et vincentem coronas (1).

Atque his sensibus erecto in spem lætam firmamque animo, munerum cœlestium auspicem et benevolentiæ Nostræ testem, vobis, Venerabiles Fratres, et Clero populoque catholico universo apostolicam benedictionem peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum, ipso die natali D. N. Jesu, An. MDCCCLXXXVIII, Pontificatus Nostri undecimo.

LEO PP. XIII.

A NOS VÉNÉRABLES FRÈRES
LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES
ET A NOS CHERS FILS TOUS LES FIDÈLES DU CHRIST
AYANT GRACE ET COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE

LÉON XIII, PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES, CHERS FILS

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Au moment où va finir l'année dans laquelle, par un don singulier et un bienfait de Dieu, Nous avons célébré en pleine santé le cinquantième anniversaire de Notre sacerdoce, Notre esprit considère naturellement les mois écoulés et se réjouit grandement au souvenir de ce qui s'est passé durant cet intervalle. Ce n'est pas sans raison ; car cet événement qui Nous était personnel et qui n'était en soi ni considérable ni merveilleux par la nouveauté, a pourtant suscité d'une manière inusitée l'enthousiasme général et il a été célébré par des signes de joie si éclatants et par de telles félicitations qu'on n'eût pu rien désirer de plus.

(1) Cl. S. Aug. in Ps. 39.

Assurément, cela Nous a été fort doux et très agréable; mais ce que Nous avons surtout apprécié en cela, c'est le caractère de ces démonstrations et la constance de la foi si franchement professée. En effet, l'unanimité de ceux qui Nous saluaient ainsi de toutes parts disait ouvertement que, de tous les pays, les esprits et les cœurs s'étaient tournés vers le Vicaire de Jésus-Christ, et que, au milieu de tant de maux dont nous sommes affligés, les hommes fixaient leurs regards avec confiance vers le Siège Apostolique comme sur la source de salut éternelle et incorruptible et que, partout où vit le nom catholique, on respecte et on vénère avec un ardent amour et une souveraine concorde l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises.

C'est pour ces motifs que, pendant les mois qui viennent de passer, Nous avons plus d'une fois levé les yeux au ciel, pour remercier le Dieu très bon et immortel de Nous avoir bienveillamment accordé une longue vie et de Nous avoir donné aussi dans Nos peines la consolation que Nous avons déjà mentionnée. En même temps, toutes les fois que l'occasion s'en est offerte, Nous avons adressé à qui de droit l'expression de Notre reconnaissance. Mais aujourd'hui la clôture de l'année du jubilé Nous invite à rappeler de nouveau le souvenir du bienfait reçu et Nous avons grandement à cœur que l'Église toute entière s'unisse à Nous pour rendre à Dieu cette action de grâces. En même temps, Notre cœur demande que Nous attestions publiquement — et Nous le faisons bien volontiers par la présente lettre — que si les nombreux témoignages de respect, de compatissance et d'amour ont apporté un grand soulagement à Nos soucis et à Nos travaux, Nous en aurons éternellement le souvenir avec la reconnaissance.

Mais il Nous reste à accomplir un devoir plus grave et

plus saint encore. Dans ce transport des âmes, s'empressant joyeusement à rendre avec une ardeur inusitée honneur et respect au Pontife Romain, Nous reconnaissons la puissance et la volonté de Celui qui, selon sa fréquente coutume, peut seul tirer des plus petites choses le principe de grands biens. Il semble vraiment que dans sa grande prévoyance Dieu ait voulu, au milieu d'un si grand trouble dans les idées, raviver la foi et offrir en même temps l'occasion de rappeler le peuple chrétien à l'amour d'une vie meilleure. — C'est pourquoi il ne reste qu'à mettre la main à l'œuvre afin que la suite réponde à de si bons commencements, et à s'efforcer de tout son pouvoir afin que les desseins de Dieu soient réalisés dans la pratique de la vie. C'est alors, finalement, que le respect envers le Siège Apostolique sera complet et parfait en toutes ses parties, quand, accompagné de l'ornement des vertus chrétiennes, il sera propre à conduire les hommes au salut; c'est là, en effet, le seul fruit désirable et qui durera éternellement.

Des sommets du ministère apostolique où la bonté de Dieu Nous a placé, Nous avons pris souvent, comme il était nécessaire, la défense de la vérité, et Nous Nous sommes efforcé d'exposer principalement les chefs de doctrine qui Nous semblaient les plus opportuns et les plus profitables au bien public afin que, la vérité étant connue, chacun pût veiller et se prémunir, et fuir le souffle empesté des erreurs. Mais aujourd'hui Nous voulons parler à tous les chrétiens comme un père très aimant à ses fils et, par une exhortation familière, exciter chacun d'eux à gouverner saintement sa vie. En effet, pour bien mériter le nom de chrétien, il faut, outre la profession de la foi, l'exercice des vertus chrétiennes, dont dépend non seulement le salut éternel de l'âme, mais encore la véritable paix sociale et la tranquillité de

la société civile ! Or, si l'on recherche quel est le genre de vie adopté aujourd'hui, il n'est personne qui ne puisse voir combien les mœurs publiques et privées sont différentes des préceptes évangéliques, si bien qu'elle paraît surtout convenir à notre âge cette sentence de l'apôtre saint Jean disant que « tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et superbe de la vie (1). » La plupart, en effet, oubliant d'où ils viennent et où ils sont appelés, fixent tous leurs pensers et toutes leurs sollicitudes sur les biens caduc et vains de la terre ; à l'encontre de la nature et au mépris de l'ordre établi, ils se rendent volontairement esclaves des choses que, selon la raison, l'homme devrait dominer. Il est naturel dès lors que l'amour des aises et des plaisirs amène le désir violent de ce qui sert à les acquérir. De là cette avidité sans frein de l'argent qui aveugle tous ceux qui en sont atteints et qui les enflamme sans mesure pour saisir ce à quoi elle aspire, sans distinguer souvent entre le juste et l'injuste, et souvent aussi insultant insolemment à la misère d'autrui. Aussi, combien n'en est-il pas dont la vie nage dans les richesses et qui, se parant avec le peuple du mot de fraternité, le méprisent souverainement au fond de leur cœur ! De la même manière, leur esprit enflé d'orgueil tente de secouer le joug de toute loi, ne respecte aucune autorité et donne à l'égoïsme le nom de liberté, et chacun d'eux « croit qu'il est né libre comme le petit de l'onagre (2) ».

Ajoutez à cela les excitations au vice et les funestes invitations au péché. Nous voulons dire les pièces de théâtre licencieuses et impies, les livres et les journaux écrits pour faire honneur au vice et se moquer de la vertu, les arts mêmes, inventés pour la commodité de

(1) Ep. II, 16.
(2) Job. XI, 12.

la vie et l'honnête soulagement des esprits, asservis au rôle d'excitants pour les passions. Aussi n'est-il pas possible de jeter les regards sur l'avenir sans trembler, en voyant les nouveaux germes de maux qui sont continuellement déposés et accumulés au sein de la jeune génération.

On sait aussi ce qui se passe dans les écoles publiques, où il n'y a plus de place pour l'autorité ecclésiastique : au moment même où il serait si nécessaire d'inculquer avec le plus grand soin aux esprits encore tendres des enfants la pratique des devoirs chrétiens ; le plus souvent l'enseignement religieux est muet. Quant aux adolescents, ils rencontrent un péril plus grand encore, à savoir une doctrine viciée, laquelle souvent est ainsi faite qu'elle sert plutôt à infatuer la jeunesse avec les sophismes de l'erreur, qu'à l'instruire par la notion du vrai. En effet, dans l'enseignement des sciences, il en est un grand nombre qui écartent les données de la foi divine, parce qu'ils aiment mieux philosopher avec la seule autorité de la raison ; d'où il advient que, se tenant éloignés du fondement solide et de l'abondante lumière de la foi, ils tombent dans l'erreur, parce qu'en beaucoup de choses ils ne discernent pas le vrai. Par exemple, ils croient que tout ce qu'il y a dans le monde est corporel ; que les hommes et les animaux ont même origine et même nature ; il n'en manque même pas qui doutent s'il y a ou non un Dieu, souverain maître des choses et créateur du monde, ou bien qui tombent, comme les païens, dans de déplorables erreurs sur sa nature. D'où il suit nécessairement que l'on travestit le concept et la forme de la vertu, du droit et du devoir. Ainsi, pendant qu'ils proclament glorieusement la souveraineté de la raison et qu'il exaltent outre mesure l'acuité de leur esprit, ils portent la peine de leur

orgueil par l'ignorance des plus importantes vérités. Par cette perversion des idées s'infiltre dans les veines et jusqu'aux moelles la corruption des mœurs, qui ne peut, chez les gens de cette sorte, être guérie qu'avec la plus grande difficulté ; car, d'un côté, les faux principes faussent le jugement de l'honnêteté et, d'autre part, il manque la lumière de la foi chrétienne, qui est le principe et le fondement de toute justice.

De combien de maux, par tous ces motifs, est affligée la société humaine, c'est ce que nous voyons de nos yeux tous les jours. Le poison des mauvaises doctrines envahit d'un cours rapide la vie publique et la vie privée. Le *rationalisme*, le *matérialisme* et l'*athéisme* ont produit le *socialisme*, le *communisme* et le *nihilisme*, toutes ces pestes cruelles et funestes, qui devaient presque nécessairement sortir de ces principes par une logique naturelle. En effet, si l'on peut impunément rejeter la religion catholique dont la divine origine est manifestée par des signes éclatants, pourquoi ne pas rejeter tout autre forme de religion qui manque si évidemment de ces motifs d'adhésion ? Si l'âme n'est pas, de sa nature, distincte du corps, et par conséquent si, le corps étant mort, il ne reste aucun espoir d'une éternité bienheureuse, pourquoi tant travailler et se molester afin de soumettre les appétits à la raison ? Le souverain bien de l'homme devrait être placé dès lors dans la jouissance des actes de la vie et dans la recherche des voluptés. Et, comme il n'est personne qui ne soit poussé par l'instinct et l'impulsion de sa nature à se procurer le bonheur, c'est à bon droit que chacun enlèverait tout ce qu'il pourrait à autrui pour chercher le moyen de bien vivre avec les dépouilles des autres. Et il n'y aurait pas au monde un pouvoir assez fort pour réfréner les passions ainsi excitées ; car il n'est pas possible que la

force des lois ne soit pas brisée et que toute autorité ne soit pas affaiblie, du moment qu'on rejette la loi souveraine et éternelle des commandements de Dieu. Ainsi, la société civile doit forcément être troublée jusqu'au fond, d'insatiables cupidités poussant chacun de ses membres à une lutte perpétuelle, les uns pour défendre ce qu'ils ont conquis, les autres pour conquérir ce qu'ils auront convoité.

Telle est, à n'en pas douter, la tendance de notre époque. — Néanmoins, nous avons des motifs de nous consoler de la vue des maux présents et d'élever nos esprits par l'espoir d'un meilleur avenir. En effet, Dieu « a créé toutes choses pour l'existence et il a fait guérissables les nations de la terre (1). » Mais comme ce monde ne peut être autrement conservé que par la puissance et la providence de Celui qui l'a créé par un acte de sa volonté, ainsi les hommes ne peuvent être guéris que par la seule vertu de Celui qui les a rappelés de la mort à la vie. Car, si Jésus-Christ a racheté une seule fois le genre humain au prix de son sang, la vertu d'un si grand œuvre et d'une si grande grâce n'en est pas moins constante et perpétuelle, et « en aucun autre il n'est de salut (2). » C'est pourquoi ceux qui s'efforcent, au moyen des lois, d'éteindre le feu croissant des passions populaires, luttent, il est vrai, pour la justice, mais ils doivent comprendre qu'ils se consumeront sans résultat ou pour un résultat minime, aussi longtemps qu'ils s'obstineront à répudier l'efficacité de l'Évangile et à refuser de recourir à la coopération de l'Église. Pour la guérison des maux de la société il faut que, changeant d'avis, on en revienne à Jésus-Christ et à

(1) Sap. I, 14.
(2) Act. IV, 12.

une vie chrétienne, aussi bien pour la société que pour les particuliers.

Or, le résumé et le point capital de la vie chrétienne, c'est de ne pas condescendre aux mœurs corrompues du siècle, mais de s'y opposer avec une virile fermeté. C'est ce que proclament les paroles et les actes, les lois et les institutions, la vie et la mort de Jésus-Christ, *auteur et consommateur de la foi*. C'est pourquoi, bien que nous soyons entraînés ailleurs par la dépravation de la nature et des mœurs, il faut qu'au combat qui nous est proposé nous courrions tout armés et préparés, du même cœur et avec les mêmes armes que celui qui, « quand on lui proposait le plaisir, prit la croix (1) ».

Tout d'abord donc, il faut voir et considérer combien la profession de chrétien s'accorde peu avec la poursuite aujourd'hui fréquente des voluptés de tout genre, avec l'horreur des travaux qui accompagnent la vertu, avec le désir de tout ce qui peut flatter et réjouir délicatement les sens. « Ceux qui sont du Christ ont crucifié leur chair avec les vices et les concupiscences (2). » En sorte que ceux-là ne sont pas avec Jésus-Christ qui ne s'exercent et ne s'habituent pas à souffrir en méprisant les molles et délicates voluptés. Grâce à l'infinie bonté de Dieu, l'homme revit à l'espérance des biens immortels d'où il était déchu, mais il ne peut les atteindre qu'en tâchant de suivre les traces de Jésus-Christ, et, par la méditation de ses exemples, en y conformant son cœur et ses habitudes. C'est pourquoi il est non pas de conseil mais de précepte pour tous, et non pas pour ceux-là seulement qui ont embrassé un genre de vie plus parfait, « de porter en son corps la mortification de Jésus-

(1) Héb. XII, 1, 2.
(2) Galat. V, 24.

Christ (1) ». Comment, s'il en était autrement, la loi même de la nature qui ordonne à l'homme d'être vertueux pourrait-elle subsister ? En effet, le péché originel est effacé par le saint baptême, mais les racines mauvaises qu'a fait pousser le péché ne sont pas enlevées. Cette partie de l'homme qui est irraisonnable, en d'autres termes l'appétit sensitif, bien qu'il ne puisse nuire à qui le combat vaillamment avec la grâce de Jésus-Christ, cependant dispute l'empire à la raison, trouble la paix et la tranquillité du cœur, et entraîne tyranniquement avec tant de force la volonté loin de la vertu, que sans une lutte quotidienne nous ne pouvons ni fuir le vice, ni remplir nos devoirs. « Le saint concile pense et enseigne que chez les baptisés demeure la concupiscence, laquelle, ayant été laissée pour la lutte, ne peut nuire à ceux qui ne consentent pas, mais au contraire combattent vaillamment par la grâce de Jésus-Christ ; en sorte que, qui aura bien combattu sera couronné (2). »

Dans cette lutte, il y a un degré de force auquel n'atteint qu'une vertu excellente, et telle est celle de ceux qui, en combattant les mouvements contraires à la raison, ont fait tant de progrès qu'ils semblent mener sur terre une vie céleste. Qu'il y en ait peu qui atteignent à une si haute perfection, soit ; mais il n'en est pas qui, selon les préceptes mêmes de la philosophie antique, ne doive tenir en bride ses propres passions, et ceux-là surtout le doivent faire avec d'autant plus de soin qui, par l'usage quotidien des choses mortelles, sont exposés à plus d'excitations ; à moins qu'il ne se trouve quelqu'un pour penser follement que la vigilance doit être moindre où le péril est plus grand, ou que celui qui est le plus malade a le moins besoin de remède. Quant à la fatigue

(1) II. Cor. IV, 10.
(2) Concil. Trid. Sess. V., can. 5.

et à la peine qu'on endure en cette lutte, elle est bien compensée, outre l'acquisition des biens célestes et immortels, par d'autres avantages importants, dont le premier est que, les appétits de l'homme étant réglés, on rend beaucoup à la nature de sa dignité primitive. L'homme, en effet, a été créé sous cette loi et avec cette règle que l'esprit commanderait au corps, que les appétits seraient gouvernés par l'esprit et la volonté, ce qui fait que la liberté la plus noble et la plus désirable, c'est de ne pas se donner les pires des passions comme souveraines.

De plus, sans cette disposition de l'esprit, on ne voit pas ce qu'on peut attendre de bien de l'homme social. Pourra-t-il être disposé à bien faire, celui qui aura accoutumé de décider par amour de soi ce qu'il doit faire ou éviter? Celui-là ne peut être magnanime, bienfaisant, miséricordieux, continent, qui n'aura pas appris à se vaincre et à mépriser toutes les choses humaines au regard de la vertu.

Nous ne tairons pas, d'ailleurs, qu'il semble avoir été tout à fait prévu par la volonté divine que nul salut ne pût être apporté aux hommes sans combat et douleur. En effet, si Dieu a donné au genre humain la libération de sa faute et le pardon de ses péchés, il l'a fait à cette condition que son Fils unique en portât la juste peine. Et Jésus-Christ, qui pouvait, par d'autres moyens, satisfaire la justice divine préféra la satisfaire au prix des plus grands tourments, de son sang et de sa vie. A ses disciples et à ceux qui le suivaient il imposa cette loi, confirmée par son sang, que leur vie fût un perpétuel combat contre les vices des mœurs et des temps. Qu'est-ce qui rendit les apôtres invincibles lorsqu'ils prêchaient la vérité au monde, et qu'est-ce qui donnait aux innombrables martyrs la force de fournir, en témoignage de

la foi chrétienne, la preuve suprême de leur sang, sinon la disposition d'un esprit obéissant sans crainte à cette loi? Tous ceux qui ont eu à cœur de vivre chrétiennement et de rechercher leur bien en recherchant la vertu, n'ont pas pris un autre chemin, et ce n'est pas par un autre chemin que nous devons marcher si nous voulons pourvoir à notre salut et au salut commun.

C'est pourquoi, en ce temps où les passions dominent audacieusement, il faut que chacun se garde avec force contre les attraits de la luxure, et comme partout s'étale insolemment le désir des aises et des jouissances, il faut fortifier son cœur contre les somptueux appâts des richesses, de peur qu'en aspirant après ces choses qu'on appelle biens, qui ne peuvent rassasier et qui doivent être bientôt dispersés, on ne perde le trésor impérissable des cieux.

Enfin, il faut encore se plaindre de ce que les opinions et les exemples pernicieux ont eu pour l'amollissement des esprits une si grande influence que beaucoup rougissent presque du nom et de la vie de chrétien, ce qui est le fait d'une grande corruption ou d'une insigne lâcheté. L'une et l'autre choses sont détestables et telles qu'il n'y a pas de plus grand mal pour l'homme. En effet, quel salut restera-t-il et sur quel espoir s'appuieront les hommes, s'ils cessent de se glorifier du nom de Jésus-Christ, s'ils refusent de mener fermement et ouvertement une vie conforme aux préceptes évangéliques? On se plaint communément que ce siècle est stérile en hommes de caractère. Qu'on revienne aux mœurs chrétiennes, et l'on rendra aux caractères le sérieux et la fermeté.

Mais à une telle étendue, à une telle variété de devoirs, la vertu humaine seule est impuissante. De même que le pain de chaque jour pour la nourriture du corps,

il est nécessaire de demander à Dieu les forces et la vigueur dont l'âme a besoin pour se confirmer dans la vertu. C'est pourquoi cette condition commune et cette loi de la vie dont nous avons dit qu'elle consistait en quelque sorte dans un combat perpétuel, a pour corollaire la nécessité de prier Dieu. Comme l'a dit en toute vérité et très élégamment saint Augustin, la prière franchit les espaces du monde et du ciel, elle attire sur nous la divine miséricorde contre les mouvements furieux des passions, contre les embûches des mauvais esprits, et afin que nous ne soyons pas circonvenus en fraude, nous sommes avertis de demander l'aide et le secours céleste par cet oracle divin : « Priez, afin de ne point entrer en tentation (1). » Et combien plus est-ce nécessaire si nous voulons travailler aussi au salut d'autrui ! Ce qu'il nous a ainsi ordonné par ses paroles, Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, source de toute grâce et vertu, l'a démontré le premier par l'exemple : « il passait la nuit à prier Dieu (2) » ; tout près de consommer son sacrifice, « il priait longuement (3). »

Assurément, la fragilité de la nature humaine serait moins à craindre, et les mœurs seraient moins molles et languissantes si ce divin précepte était moins abandonné par incurie et presque par ennui. Car Dieu est exorable, il veut faire du bien aux hommes, ayant promis qu'il donnerait largement ses dons en abondance à ceux qui les demandent. Bien plus, il invite lui-même à demander ; il provoque presque par les plus aimables paroles : « Je vous le dis, demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert (4). » Et, afin que nous ne redoutions pas de le

(1) Math. XXVI, 41.
(2) Luc, VI, 12.
(3) Luc, XXVII, 43.
(4) Luc, XI, 9.

faire avec confiance et familièrement, il tempère la majesté de sa puissance par la ressemblance et l'image d'un père très tendre à qui rien n'est plus cher que l'amour de ses enfants : « Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos fils, combien plus votre Père, qui est aux cieux, les donnera-t-il à ceux qui les demandent (1) ? » Si on y réfléchit, on ne s'étonnera pas trop que l'efficacité des prières humaines paraisse si grande à saint Jean Chrysostome, qu'il pense qu'on la puisse comparer à la puissance même de Dieu. En effet, de même que Dieu a créé l'univers par sa parole, de même l'homme, en priant, obtient ce qu'il veut. Rien n'est plus efficace que les bonnes prières, parce qu'il y a en elles comme certains motifs par lesquels Dieu se laisse facilement apaiser et toucher. Car, pendant que nous prions, nous tenons notre esprit à l'écart des choses mortelles et, uniquement attentifs à la pensée de Dieu, nous sommes pénétrés de la conscience de l'infirmité humaine ; ce qui fait que nous nous reposons dans la bonté et la tendresse de notre Père et que nous nous réfugions dans la puissance du Créateur. Nous nous présentons devant l'auteur de tous biens comme si nous voulions lui mettre sous les yeux notre esprit malade, nos forces affaiblies, notre dénuement ; et, pleins d'espoir, nous implorons la protection et l'aide de Celui qui seul peut donner le remède de nos maladies, le soulagement de notre infirmité et de notre misère. Devant une pareille attitude d'un esprit qui se juge modestement, humblement comme il convient, Dieu se laisse merveilleusement incliner à la clémence, car s'il résiste aux superbes, « il donne sa grâce (2) » aux humbles. Que tous donc aient la sainte

1) Math. VII, 11.
(2) Petr. V, 5.

habitude de prier : que l'esprit, que le cœur, que la voix prient, et qu'en même temps la conduite de la vie soit conforme à cette prière afin que par l'observance des lois divines notre vie paraisse une perpétuelle ascension vers Dieu.

De même que toutes les autres vertus, celle dont Nous parlons est enfantée et soutenue par la foi divine. Car c'est Dieu qui nous fait comprendre quels sont pour l'homme les biens véritables et qui doivent être demandés uniquement pour eux-mêmes. C'est lui encore qui nous a fait connaître l'infinie bonté de Dieu et les mérites de Jésus Rédempteur. Mais réciproquement, rien n'est plus propre que la pieuse habitude de la prière pour nourrir et accroître la foi, et tout fait voir combien grande est, de notre temps, la nécessité de cette vertu, affaiblie chez la plupart, éteinte chez beaucoup. C'est d'elle, en effet, qu'il faut attendre non seulement la réforme des mœurs privées, mais la règle pour juger les choses dont le conflit ne laisse pas les États en repos et en sécurité. Si le peuple est tourmenté par la soif d'une liberté immodérée, si de toutes parts les prolétaires se répandent en menaces frémissantes, et s'il y a des dangers du même genre, rien assurément, ainsi que Nous l'avons plus amplement exposé ailleurs, ne peut mieux et plus sûrement y parer que la foi chrétienne.

C'est le moment de tourner Nos pensées et Nos paroles vers vous, vous tous que Dieu, en vous conférant son divin pouvoir, s'est choisis pour auxiliaires en vue de la dispensation de ses mystères. Si l'on recherche les causes du salut public comme du salut privé, il n'est pas douteux que la vie et les mœurs du clergé peuvent beaucoup pour l'un et l'autre. Qu'ils se souviennent donc qu'ils ont été, par Jésus-Christ, appelés *lumière du monde*, et qu'il « faut que l'âme du prêtre resplendisse à l'égal

d'une lumière éclairant le monde entier (1). » On demande au prêtre la lumière de la doctrine, et qu'elle ne soit pas vulgaire, parce qu'il a pour fonction d'emplir les autres de sagesse, de détruire les erreurs, de guider le peuple par les chemins difficiles et incertains de la vie. Mais la doctrine doit tout d'abord avoir pour compagne l'innocence de la vie, surtout parce que l'exemple fait plus que la parole pour la conversion des hommes. « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient que vos œuvres sont bonnes (2). » La portée de cette divine maxime, c'est qu'il faut dans les prêtres une vertu si parfaite et si complète, qu'ils puissent s'offrir comme un miroir aux yeux de qui les regarde. « Il n'est rien qui enseigne mieux aux autres d'une façon assidue la piété et le culte de Dieu que la vie et l'exemple de ceux qui se sont consacrés au divin ministère; car, comme on les voit placés en un lieu qui s'élève au-dessus des choses du siècle, les autres jettent les yeux sur eux comme sur un miroir, et ils prennent d'eux ce qui est à imiter (3). » C'est pourquoi, s'il faut que tous les hommes soient vigilants à prendre garde de ne pas chopper aux écueils des vices et de ne pas poursuivre avec trop d'ardeur les choses caduques, il est manifeste que les prêtres doivent s'y appliquer avec d'autant plus de foi et de fermeté. Ce n'est pas assez pour eux de ne pas sacrifier aux passions ; la sainteté et la dignité de leur état demandent qu'ils s'accoutument à se commander sévèrement à eux-mêmes et qu'ils fassent concourir au service de Jésus-Christ toutes les forces de leur esprit, particulièrement l'intelligence et la volonté, qui sont les qualités maîtresses de l'être humain. « Toi, qui

(1) S. Jean Chrysost. De Sac. I, 3, c. I.
(2) Math. V, 16.
(3) Concil. Trid. Sess. XXII, c. I, de Ref.

te prépares à tout quitter, souviens-toi de te compter aussi parmi les choses à laisser; bien plus, c'est à toi-même qu'il faut renoncer surtout et principalement (1). » Une fois leur cœur détaché et libre de toute passion, c'est alors qu'ils prendront enfin avec joie et générosité le zèle du salut des autres, sans lequel ils n'auraient pas suffisamment souci du leur propre.

« De ceux qui leur sont soumis, ils ne demanderont qu'un seul gain, un seul avantage, une seule volupté : à savoir comment ils pourront amener leur peuple à la perfection. Ce but, qu'ils le poursuivent par tous les moyens, même au prix d'une grande affliction du cœur et du corps, au prix du travail et de la fatigue, au prix de la faim et de la soif, du froid et de la nudité (2). » Cette vertu, toujours en éveil et qui ne recule devant aucune difficulté pour l'amour du prochain, est singulièrement nourrie et fortifiée par la fréquente contemplation des biens célestes. Plus ils se donneront à cette contemplation et plus ils comprendront clairement la grandeur des fonctions sacerdotales, leur excellence et leur sainteté. Ils jugeront d'autant mieux combien il est malheureux que tant d'hommes, rachetés par Jésus-Christ, se précipitent néanmoins dans la mort éternelle; et, par la méditation sur la nature divine, ils se porteront eux-mêmes avec plus d'ardeur et exciteront les autres à l'amour de Dieu.

Telle est pour le salut commun la voie la plus sûre. Mais il faut bien se garder soit de se laisser effrayer par la grandeur des difficultés, soit de désespérer de la guérison à cause de la longue durée du mal. La très équitable et immuable justice de Dieu réserve les récompenses aux bonnes œuvres et les supplices aux péchés. Mais

(1) S. Bernard, Declam., c. I.
(2) S. Bernard, IV, de Consid., c. 2.

les familles et les nations, parce qu'elles ne peuvent se prolonger au delà du temps de la vie mortelle doivent nécessairement recevoir sur terre le prix qui est dû à leurs actes. Ce n'est pas une chose nouvelle de voir la prospérité favoriser un État coupable, et cela par la juste volonté de Dieu, qui récompense parfois par ce genre de bienfaits les actions louables — car il n'est presque pas un peuple qui ne soit digne de quelque éloge — et c'est ce que saint Augustin dit qu'il arriva au peuple romain. Cependant, c'est une loi certaine, qu'il importe grandement à la prospérité d'un peuple, que la vertu soit honorée publiquement et spécialement celle qui est la mère des autres, la justice : « La justice élève le peuple, et le péché fait les peuples malheureux (1). »

Ne nous arrêtons pas à considérer ici les crimes victorieux, ni à rechercher s'il n'y a pas tels empires qui, tout en voyant prospérer leurs affaires à leur gré, portent cependant comme au fond des entrailles un germe de misères. La seule chose que nous voulons qu'on comprenne, et dont les exemples remplissent l'histoire, c'est que les injustices seront châtiées quelque jour, et d'autant plus gravement que les crimes auront duré plus longtemps. Pour Nous, Nous sommes grandement consolé par cette parole de l'apôtre saint Paul : « Toutes choses sont vôtres ; vous êtes du Christ et le Christ est de Dieu (2). » Ce qui veut dire que le cours des choses mortelles est ainsi réglé par une secrète volonté de la divine Providence que tout ce qui arrive aux hommes sert la gloire de Dieu et que tout sert au salut de ceux qui suivent vraiment Jésus-Christ de tout leur cœur. Or, c'est l'Église qui est la mère, la nourricière, le guide

(1) Prov. XIV, 34.
(2) I. Cor. III, 22-23.

et la gardienne de ces fidèles du Christ. Et comme l'Église est unie à son époux Jésus-Christ par un amour intime et incommutable, aussi lui est-elle unie dans les combats et participe-t-elle à sa victoire. Nous ne sommes donc ni ne pouvons être en rien soucieux au sujet de l'Église, mais Nous craignons beaucoup pour le salut de plusieurs qui, faisant superbement mépris de l'Église, sont, par des erreurs diverses, entraînés à la mort ; Nous sommes dans l'angoisse au sujet de ces États qui nous obligent à les voir éloignés de Dieu, et au fort du péril de toutes choses, s'endormant dans une stupide sécurité. « Rien n'est comparable à l'Église. — Combien qui ont attaqué l'Église et qui ont péri ! L'Église, portée par la vérité, monte au ciel. Telle est la grandeur de l'Église ; combattue, elle triomphe ; assaillie par des embûches, elle y échappe..., elle lutte, mais n'est pas battue ; attaquée, elle combat et n'est pas vaincue (1). » Et non seulement elle n'est pas vaincue, mais elle conserve intact, sans qu'aucun changement des temps puisse la changer, cette vertu, réformatrice de la nature et productive du salut, qu'elle attire perpétuellement et fait dériver de Dieu même. Si cette vertu a divinement délivré le monde décrépit de vices et perdu de superstitions, pourquoi ne le ramènerait-elle pas de ses égarements dans le droit chemin ? Que les soupçons et les haines se taisent un jour ; que, tous les obstacles étant écartés, l'Église soit partout en possession de ses droits, elle qui a mission de protéger et de propager les bienfaits qui nous viennent de Jésus-Christ ; et alors on pourra juger par expérience jusqu'où va la lumière de l'Evangile et ce que peut la vertu du Christ Rédempteur.

Comme Nous l'avons dit en commençant, cette année

(1) S. Jean Chrysost. Or. post Eutrop. Captum habita. n. 4.

qui est près de finir a montré beaucoup d'indices du reveil de la foi. Plaise à Dieu que, comme une étincelle, Nous la voyions se transformer en une flamme ardente qui, après avoir consumé les racines des vices, ouvrira promptement un chemin pour la rénovation des mœurs et aux œuvres de salut. Pour Nous, placé au milieu d'une si violente tempête à la tête de la barque mystique de l'Église, Nous tournons Notre esprit et Notre cœur vers le divin pilote qui se tient invisible à la poupe, la main au gouvernail. Mon Dieu, vous voyez comment les vents font rage, comment la mer devient furieuse par la violence dont sont soulevés les flots. Vous qui seul le pouvez, commandez aux vents et à la mer. Rendez au genre humain la véritable paix, que le monde ne peut donner, la tranquillité dans l'ordre. Que par votre grâce et votre impulsion les hommes reviennent à l'ordre en donnant de nouveau l'exemple, nécessaire, de la piété envers Dieu, de la justice et de la charité envers le prochain, de la tempérance pour eux-mêmes et du triomphe de la raison sur les passions. Que votre règne arrive, et que ceux-là comprennent qu'ils doivent vous être soumis et vous servir qui, par un vain labeur, cherchent loin de vous la vérité et le salut. Vos lois respirent l'équité et une douceur toute paternelle, et, pour les observer, vous nous donnez spontanément la force, au moyen de votre grâce. La vie de l'homme sur terre est un combat. Mais c'est vous qui surveillez la lutte, vous qui venez au secours de l'homme pour qu'il triomphe, vous qui le soutenez quand il chancelle, vous qui le couronnez quand il a vaincu.

Dans ces sentiments, Notre cœur s'élevant à un espoir joyeux et ferme, Nous vous donnons très tendrement dans le Seigneur, comme gage des dons célestes et en témoignage de Notre bienveillance, la Bénédiction

apostolique, à vous Vénérables Frères, au clergé et au peuple catholique tout entier.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le jour de Noël de l'an MDCCCLXXXVIII, onzième année de Notre Pontificat.

LEON XIII, PAPE.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT D'ATTABASKA-MACKENZIE.

MISSION DE LA PROVIDENCE.

LETTRE DU R. P. LECORRE A UNE BIENFAITRICE DE SA MISSION.

Bien chère Madame,

Me voici enfin dans ma chambrette, après une journée laborieuse, et, tandis que mes Frères vont prendre quelques heures de repos, je vais profiter du calme et du silence de la nuit pour m'entretenir quelques instants avec vous. Voulez-vous d'abord que je vous fasse faire le tour de mon petit appartement? Ce sera vite fait quant aux dimensions; pas si vite, si nous voulons examiner une à une les immenses richesses qu'il renferme et qui sont de nature à exciter votre intérêt ou votre curiosité.

Et tout d'abord : salut et hommage profond à la Croix, qui occupe la place d'honneur sur ma table. La Croix : voilà l'inséparable compagne du missionnaire dans ses voyages, et aussi dans sa solitude, quand surtout il n'a pas le bonheur de posséder par l'Eucharistie Celui-là même qui l'a arrosée de son sang. La Croix : voilà un des signes qui distinguent ici les catholiques des protestants; et, pour le dire sans détour, je suis désolé de n'en avoir plus à distribuer à mes chrétiens. Que de demandes m'ont été faites depuis le printemps dernier, et par combien de refus j'ai dû y répondre! Ces pauvres sauvages, en effet, à courir les bois comme ils le font, perdent souvent leurs emblèmes religieux, croix et cha-

pelets, et cependant ils tiennent beaucoup à orner leur poitrine de ces talismans du ciel. Je serais donc très heureux, madame, que l'Œuvre Apostolique nous fît un envoi de ces deux articles spécialement, en observant que les croix fussent d'une bonne grandeur et les chaînes solides. Pas de médailles : nous en avons assez, et pour longtemps.

A propos de croix. Je viens de visiter tout à l'heure un vieux sauvage de la tribu des Esclaves, qui est venu se faire soigner auprès de nous. Il s'est presque brisé l'épine dorsale en tombant sur la glace. Eh bien ! vous l'entendriez vous raconter l'accident et vous dire combien il souffre; mais, pas une plainte ni un murmure! Je vais le traiter à l'arnica ; mais, avant tout, je lui fais baiser ma croix d'Oblat et lui fais faire sa prière devant elle : c'est là qu'il trouve force et résignation.

Nous possédons une belle portion de la vraie Croix, dont le culte est une des grandes dévotions de nos Sœurs de charité; et tous les vendredis je l'expose, au couvent, pendant la messe et le chant de l'*O Crux, ave*.

Bien peu de nos pauvres sauvages ont l'avantage de dormir à l'ombre de notre Croix de cimetière ; la mort les surprend, la plupart, bien loin de nous ; et ainsi, tout ce vaste pays du Nord devient leur cimetière à eux.

A côté de mon beau crucifix, voici une petite image de ma Bonne Mère du ciel ; souvenir bien modeste mais bien cher, par la pensée qu'il exprime, de mon dernier séjour en France. C'est elle qui m'a accueilli, qui m'a souri et, plus d'une fois, fortifié dans mon cher petit appartement de Vannes, alors que je passais quelques heures, à peine quelques jours, en famille et que, joyeux et reconnaissant, je déposais à ses pieds les mille et mille souvenirs de bienfaisance et de générosité recueillis dans mes longues tournées de quête. Voilà pourquoi

j'aime encore à l'avoir sous mes yeux, si loin de ma bien-aimée famille et de vous tous, bienfaiteurs et bienfaitrices vénérés.

Oh ! si nos voisins les Anglais, si nos frères séparés, pour la plupart si honnêtes et si complaisants envers nous, pouvaient un jour s'associer à la famille de la Mère de Dieu ! En attendant, nous avons pu grouper déjà quelques enfants sous sa bannière. Nos filles les plus sages et les plus pieuses sont reçues dans la Congrégation des Enfants de Marie. Espérons que ce petit monde propagera la foi et entretiendra la piété au sein de notre population. C'est dans la chapelle des Enfants de Marie, à l'intérieur du couvent, que j'ai placé la belle statue de Notre-Dame de Lourdes, échappée au pillage des Cris insurgés. Quelle radieuse apparition, même au point de vue de l'art, au milieu de nos contrées désertes, où la femme était auparavant si dégradée ! Si vous avez quelques belles grandes images de la sainte Vierge, veuillez bien nous en consacrer quelques-unes, car nous n'en avons presque plus.

Puis, vous voilà bien représentées, vous, mesdames, tant occupées de bonnes œuvres, par cette noble dame française dont la photographie orne le premier rayon de ma bibliothèque. Sous l'inspiration du plus généreux dévouement au service des pauvres et des malades, elle est devenue la fondatrice des Sœurs de la Charité en Canada, et son nom est à Rome, en ce moment, pour obtenir l'auréole des saints : c'est madame d'Youville, née de la Jemmerais. Encore une fois, c'est bien le type et le cœur généreux de la femme française ! Or, la petite colonie de ses chères Filles, qui partage ici notre apostolat, est tout à fait digne de cette bonne Mère.

Daignerez-vous, maintenant, jeter un coup d'œil sur ma petite bibliothèque. Je dis *ma*, ce qui est peu reli-

gieux ; mais c'est uniquement par opposition à *notre* grande bibliothèque de communauté. Celle dont je parle est à l'usage particulier du supérieur. Il y a là un peu de tout : de la théologie, de l'histoire, de la médecine, des sciences physiques et mathématiques. Il y a surtout du *dépareillé* et du *déchiré*, qui rappelle la rage destructive des sauvages en révolte ; des tiers et des quarts de volumes, tout souillés de boue et pleins de moustiques écrasés entre les feuillets. Moi qui comptais me délecter et nourrir ma mémoire dans la lecture de ces beaux ouvrages, collectionnés d'ici et de là en notre cher pays de France, me voilà réduit à considérer avec douleur ma pauvre bibliothèque particulière devenue une vraie ambulance de blessés et d'amputés. J'ai encore eu le bonheur de retrouver l'autre jour, dans la neige, un de ces infortunés ouvrages, que je croyais au fond de l'eau. Voici son histoire :

Nous étions tous, mes Frères et moi, allés en esquif à la recherche d'une génisse, égarée depuis l'été dernier. Nous savions qu'elle était dans une des îles du fleuve, et la consigne était de la tirer à balle, si on pouvait l'approcher, car elle était devenue sauvage comme l'animal de la forêt. Pour ma part, au lieu de fusil, j'avais apporté dans mon sac de voyage le bel ouvrage de Mgr Gay, *Conférences aux mères chrétiennes ;* j'avais l'intention de m'asseoir à l'abri de quelque bosquet, et de puiser dans ce riche répertoire des pensées pieuses pour les entretiens de la retraite que j'allais bientôt donner au couvent.

Mais les péripéties de la chasse réclamèrent mon concours, et Mgr Gay rentra dans le sac, jusqu'au jour où la chance me ferait plus de loisir.

Non seulement l'animal échappa à toutes nos poursuites et aux balles meurtrières qui devaient lui porter

la mort, mais bientôt nous dûmes songer nous-mêmes à notre propre salut, mis en danger par un ouragan furieux qui s'éleva soudain. Rien n'égale la violence de cette rafale : les arbres morts et les branches vives tombaient autour de nous comme les feuilles d'automne, et l'écume volait en vapeurs à la crête des vagues sur toute la surface du fleuve. Rester dans l'île n'était pas prudent, gagner le rivage dans notre frêle esquif n'était pas sûr.

Cependant, nous n'avions pas de temps à perdre : la nuit pouvait nous surprendre, et chaque moment de retard aggravait le danger de la situation. Des glaçons flottants, qui s'entrechoquaient dans tous les sens, pouvaient nous briser ou nous faire chavirer cent fois, surtout au milieu des ténèbres.

Nous prîmes donc, un peu précipitamment, le parti de monter en canot et de rentrer à la mission, nous confiant à la garde de Dieu. Nous fûmes, en effet, enveloppés des ombres de la nuit et cernés par les glaces avant d'avoir touché au rivage ; mais nous n'en étions plus qu'à 100 mètres, et l'eau, à cet endroit, avait peu de profondeur. Nous descendîmes alors sur ce fond mobile et glissant, pour tirer notre embarcation jusqu'à la terre ferme. Pour moi, il était temps ! Je crus que mes pieds, engourdis par le froid, allaient me refuser tout service ; je laissai là armes et bagages et je courus, en trébuchant, chercher un peu de chaleur dans le mouvement de mes membres glacés.

Quand tout fut rentré dans le calme et dans l'ordre, hélas ! M^gr^ Gay n'était plus là : le sac qui contenait le précieux volume avait disparu, tombé dans l'eau, sans doute, pendant la manœuvre? Non, heureusement ! Un de nos chiens, se prévalant, peut-être, du droit d'épaves et croyant avoir trouvé un trésor, l'avait ra-

massé sur la grève et mis en lieu sûr, au sommet de la côte, où je l'ai retrouvé plus tard.

Cette aventure m'en rappelle une autre plus sérieuse, qui nous a mis, il y a quelques semaines, à deux doigts de la mort. Laissez-moi vous raconter cette petite anecdote de ma vie de pêcheur ; car il s'agit de pêche, notre grande ressource et notre grande préoccupation pour le long hiver de ces froides contrées.

Comme la pêche des environs de la mission menaçait de ne pas nous fournir des provisions suffisantes, nous allâmes tenter la fortune en amont du fleuve, à l'embouchure d'une rivière qu'on appelle la Rivière-aux-Castors, affluent du Mackenzie, qui descend de cascade en cascade sur le flanc des montagnes. C'est là que, pour un mois, nous avons planté notre tente : vraie tente d'Israël, où le Roi des rois daignait descendre chaque jour et où les Indiens de passage faisaient une halte pour murmurer un mot de prière. La pêche s'annonça abondante dès les premiers jours, et, grâce au dévouement des deux bons Frères qui m'accompagnaient, au bout de la huitaine nous avions une charge de grand esquif : 3 000 poissons, tant brochets et carpes que poissons blancs. Me voilà donc parti, avec cette cargaison, au courant du fleuve, en route pour la mission ; deux de mes Indiens étaient aux rames.

C'était à la tombée de la nuit, une légère brise vint enfler notre voile, et l'on chantait. Mais le fleuve, d'une largeur de 2 lieues en cet endroit, ne tarda pas de nous envoyer de grosses houles par le travers, signe précurseur d'une agitation orageuse. La brise, en effet, augmenta ; bientôt elle souffla en tempête et la nuit nous enveloppa de ténèbres. Nous n'entendions plus que le hurlement de l'orage ; notre direction devenait incertaine ; le mât fléchissait et menaçait de se briser ; j'avais peine

à maintenir, droit à la lame, le bras du gouvernail et nous commencions à embarquer des paquets d'eau, dont mes jeunes gens ne suffisaient plus à vider l'embarcation. Tout en continuant de lutter contre la fortune, j'essayais de me rapprocher du rivage ; mais les rives du fleuve, en cet endroit, sont plates et hérissées de rochers à fleur d'eau. Presque sans espoir, nous sondions du regard l'obscurité de la nuit, pour tâcher de découvrir au milieu des écueils quelque baie de refuge ; en même temps, nos âmes troublées imploraient le secours du ciel par une prière ardente. Tout à coup une lame énorme déferle par dessus bord. Un seul cri s'échappe de nos poitrines : « Mon Dieu ! » L'esquif avait disparu un instant, mais la voile resta pleine et droite. Nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture et notre poisson s'en allait au gré du courant. Cependant, grâce au vent qui soufflait dans la voile et qui nous imprimait un mouvement rapide, l'embarcation se maintenait à fleur ; nous travaillâmes à l'alléger en abandonnant à l'eau toutes les *broches* de poisson encore engagées sous les bancs. Ce travail dura au moins deux heures, et nous commencions à nous geler ; il fallait atterrir coûte que coûte. L'esquif venait de toucher sur un écueil et y restait échoué ; chaque flot passait par dessus. Je sautai le premier dans le fleuve et l'un de mes jeunes gens suivit cet exemple ; nous avions de l'eau jusqu'aux aisselles, et, comme les vagues furieuses nous soulevaient, nous nous donnions la main pour nous soutenir et nous diriger plus sûrement vers le rivage, qui n'était plus qu'à une cinquantaine de brasses. Mais, hélas ! l'eau devint profonde et nous perdîmes pied ; ni l'un ni l'autre ne savions nager ; d'ailleurs ma soutane, devenue d'un poids énorme, eut paralysé tous mes mouvements ; le salut était encore dans l'esquif, et nous pûmes le re-

joindre, transis plus que jamais, mais non découragés : la terre était si près, et le bon Dieu du missionnaire m'avait tant de fois protégé ! Un coup de vent plus furieux fit bondir l'embarcation et nous rapprocha encore du rivage. Cette fois nous prîmes pied définitivement et laissâmes notre esquif à 20 mètres de la rive, ballotté au gré des flots et des vents.

Mais voici qu'une nouvelle anxiété vint m'assaillir. Comment allons-nous échapper au froid ? Comment faire du feu, nos allumettes ayant pris un bain comme nous et tout ce que nous avions sur nous ? La prévoyance de l'Indien nous sauva en cette circonstance. Un de mes deux compagnons avait eu la précaution de tenir quelques allumettes au-dessus de l'eau, bien enveloppées dans un coin de sa chemise. Un quart d'heure après notre atterrissement, flambait un bon feu, et, tout autour, déployés et suspendus aux branches de saules, séchaient nos habits et nos couvertures, sans en excepter ma soutane. A deux genoux, nous remerciâmes Dieu de sa protection toute puissante dans le danger auquel nous venions d'échapper ; deux poissons rejetés sur la grève firent notre souper, après quoi nous récitâmes le chapelet en commun et la prière du soir.

A peine eûmes-nous fini, que la pluie commença et nous obligea de chercher un abri sous nos couvertures toutes trempées.

Oh ! qu'elle fut longue encore pour moi cette nuit passée sous une pluie battante et glaciale, dans une couverture mouillée, à quelques mètres de notre embarcation que j'entendais se heurter contre les récifs à chaque retour de la vague, l'esprit préoccupé de l'inutilité de nos efforts et de nos fatigues pour la subsistance de nos trente et quelques petits orphelins !

Dès l'aube du jour nous fûmes debout ; la pluie con-

tinuait, mais le vent avait changé et nous résolûmes, si l'esquif était encore en état de servir, de remonter à la voile vers notre point de départ. L'embarcation fut vidée, et, par bonheur, nous constatâmes qu'elle n'avait aucune voie d'eau. Tout grelottant et le ventre creux, car, la veille, je n'avais pu avaler une bouchée de ce poisson que la bonne Providence nous avait servi, tant j'avais le cœur serré, je repris la barre du gouvernail et, à pleine voile, nous revînmes vers nos Frères. Ceux-ci s'étaient bien douté de quelque malheur ; aussi, dans la joie de nous revoir, ils ne savaient que répéter leur perpétuel refrain : « Qu'importe le poisson! Vous êtes sauvés, nous n'avons qu'à bénir le bon Dieu. »

Le bon Dieu, en effet, nous donna encore du poisson en remplacement de celui que nous avions perdu, et je fus plus heureux en l'amenant, par deux fois, à la mission : 2 000 pièces chaque fois. Avant la fin du mois, cette pêche nous avait procuré 12000 poissons, c'est-à-dire à peu près de quoi nourrir notre monde pendant les sept mois d'hiver. Seulement, ce poisson, suspendu à l'air pour être gelé, a subi longtemps une température trop douce, et son odeur attire les corbeaux, contre lesquels nous avons de la peine à le défendre.

Voilà mon anecdote à propos de mon volume retrouvé. Elle est un peu longue, mais elle vous fait connaître les soucis et les tribulations d'un *père de famille*.

Continuons le tour de ma chambre. Voici ce que, dans le pays, on désigne sous le nom de « cassette » ; en France, nous dirions « valise ». C'est l'une et l'autre à la fois. C'est la « valise » qui a fait avec moi son tour de France et presque son tour du monde ; c'est la « cassette » qui a renfermé, pour cette chère mission, les trésors du sanctuaire : calices et ciboires d'or et d'argent apportés de France. A cette heure même, emplie comme

elle est du trousseau nécessaire au missionnaire des pays froids, elle me rappelle la générosité et la délicatesse de nos Œuvres Apostoliques, le travail et l'économie de nos bonnes Sœurs de Charité, non moins que leur industrie ingénieuse, car elles trouvent toujours moyen de faire servir aux orphelins et aux sauvages ce qui ne peut plus servir aux Pères ou aux Frères ; le vieux devient du neuf sous leurs doigts de fées et grâce à leur sagacité prévoyante. Oh ! comme leur charité sait tirer parti, pour les pauvres mal vêtus, des coupons d'étoffes ou des confectionnés que vous nous envoyez ! Quelle économie sur les achats que nous sommes obligés de faire annuellement en Angleterre ou en France !

A propos de valise, je ne puis oublier le don précieux de ce genre qui m'a été fait par l'Œuvre Apostolique de Paris, sous forme d'une charmante petite chapelle de voyage. Comme c'est commode ! et combien je remercie du fond du cœur ces bonnes dames de l'Œuvre !

Une scie mécanique à découper du bois a également sa place dans ma chambrette. C'est un instrument qui m'a suivi de Montréal ; il a fait déjà de très jolies choses pour la chapelle du Sacré-Cœur et, tous ces jours-ci, je lui donne encore à découper deux belles niches pour les statues du Sacré-Cœur et de Notre-Dame de Lourdes. J'espère, par ce moyen, faire un vrai bijou de cette chapelle du couvent. En travaillant ainsi, à mes heures de loisir, j'espère voir se réaliser pour moi ce qu'un bon monsieur de France me disait pour lui-même, en m'offrant des linges d'autel et des vases sacrés : « Si je loge bien Notre-Seigneur sur la terre, il me logera bien dans le ciel. »

Je m'arrête là pour cette fois, chère madame ; autrement ma chambrette deviendrait une salle de pas perdus.

A ce moment, le vent souffle avec violence et sou-

lève des tourbillons de neige. Je vais donner mon cœur à Dieu et me jeter sur mon grabat. J'y dormirai mieux que dans les huttes souterraines des Esquimaux, où j'ai passé tant de nuits sans sommeil; mais où j'ai eu la consolation de baptiser tant de pauvres petits, hélas! aujourd'hui abandonnés, faute de missionnaires.

En me recommandant, moi et ma chère petite famille de la Providence, à vos bonnes prières et à votre charité, en vous remerciant aussi avec vive reconnaissance de votre générosité,

Je me souscris, chère madame, votre très humble et très dévoué serviteur,

LECORRE, O. M. I.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

MISSION DE STUART'S LAKE.

LETTRE DU R. P. MORICE AU R. P. DE L'HERMITE, ASSISTANT GÉNÉRAL.

New-Westminster, le 1er juillet 1888.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Sur le point de retourner dans ma lointaine Mission du lac Stuart, je crois ne pas pouvoir mieux employer les quelques heures qui me restent à passer ici, qu'en vous faisant part de ce qu'il m'a été donné de voir et d'admirer chez les sauvages de ce district de New-Westminster.

Il y a six ans que je quittai ce pays. Depuis ce temps, que de changements se sont opérés! Là où les cèdres de la forêt s'étalaient en maîtres et semblaient défier la main de l'homme, de petites villes aux allures coquettes et prétentieuses ont surgi comme par enchantement. A

12 milles d'ici, sur une baie du golfe de Géorgie, où l'on ne voyait il y a six ans qu'une scierie entourée de quelques maisonnettes, s'élève maintenant une ville, qui date de deux ans et qui compte déjà de 8000 à 9000 habitants. C'est Vancouver, le terminus ouest du Pacifique Canadien. Mais commençons par le commencement.

Ayant été convoqué par Mgr d'Herbomez à la retraite générale qui devait se donner à New-Westminster, j'avais accueilli de grand cœur cette pressante invitation; d'autant plus que je désirais beaucoup conférer avec Sa Grandeur de certaines questions ayant trait à la Mission du lac Stuart et difficiles à traiter par lettres. Je n'étais pas moins charmé de la perspective de revoir les lieux chéris où j'avais passé deux ans à me préparer au sacerdoce et d'y retrouver les Pères et les Frères dont j'avais conservé un si bon souvenir. Mon enthousiasme était pleinement partagé par mes bons sauvages, qui tous auraient voulu m'accompagner au *pays de l'horizon*, comme ils disent dans leur langue. Je dus faire un choix et je me contentai de prendre deux jeunes gens du Fort-Georges, où je venais de donner ma dernière mission. Le bon Dieu a voulu qu'aucun d'eux ne vît la terre promise, et voici comment :

Quand, le 1er juin dernier, je quittai le Fort-Georges pour descendre à Quesnelle, les eaux du Fraser étaient très hautes. Malgré cela, mes deux compagnons de voyage, James et Louis, une fois arrivés au Rapide qui se trouve à 12 milles plus bas et m'ayant laissé prendre les devants, résolurent, à mon insu et contrairement au plan convenu entre nous, de sauter le Rapide, acte de folie que rien n'avait pu me faire prévoir et que, pour cette raison, je n'avais pu empêcher. J'étais donc tranquillement assis sur mon bagage, transporté d'abord au

bas du Rapide, attendant que mes pagayeurs en fissent autant pour le canot, quand, tout à coup, j'entendis deux cris de détresse qui me percèrent le cœur.

Je me levai comme un ressort et je promenai anxieusement mes regards sur les eaux du Rapide ; mais je ne vis que l'écume blanchissante des vagues, qui allaient s'élevant et se brisant les unes sur les autres au milieu des îlots de granit. « Se seraient-ils, par hasard, aventurés sur ce gouffre ? me dis-je. Non, ce n'est pas possible ; c'eût été courir à une mort certaine. » Hélas ! j'entendis bientôt un autre cri et je vis flotter, au bas du Rapide, une cage contenant deux petits renards, que nous destinions à un amateur anglais ; puis, un peu en arrière et comme assis sur l'eau, mon pauvre Louis, qui, d'une main, tenait le canot entièrement submergé, et se servait de l'autre en guise d'aviron pour diriger sa course. « *Sucho spa t'énadonélé*, prie pour moi », me cria-t-il en glissant sur les flots vers un autre abîme plus terrible que le premier. « S'il descend jusque-là, me disais-je, il est perdu. » Heureusement, son bon ange lui inspira de lâcher à temps le canot et de gagner la terre à la nage. En y arrivant, il s'évanouit, mais il était sauvé. Quant à mon pauvre James, roulé et enseveli dans les flots, je ne l'ai jamais revu. Par bonheur, il avait profité de la mission ; la mort l'a surpris en acte de dévouement pour le prêtre ; il se faisait un bonheur d'aller assister aux belles cérémonies et aux pieux exercices de la mission du bas Fraser : Dieu, l'auteur de tout bien et de toute bonne pensée, lui aura certainement tenu compte de ces bonnes dispositions, et lui aura fait la grâce d'une bonne mort. *Requiescat in pace.*

Je donnai à Louis tous les soins que me permettait le dénûment auquel j'étais réduit dans cette solitude. Bientôt, il eut repris ses sens, et quoiqu'il fût plus mort

que vif, comme nous étions sans moyens de transport, loin de se laisser abattre, il repartit aussitôt, à pied, pour aller chercher un autre canot et de nouveaux rameurs. Je restai seul sur les bords du fleuve, veillant à la garde de mon bagage. Quelle nuit affreuse je passai dans cette situation ! Seul, sans feu, sans armes, dans un lieu fréquenté par les bêtes féroces ! Mais surtout, en présence de la mort et de sa victime ; victime morte à mon service, soustraite à mes regards, mais toujours présente à ma pensée, tant elle était entrée avant dans mon cœur ! Je repartis le lendemain, avec une nouvelle barque et de nouveaux rameurs, et, après onze jours de marche ou de navigation, à compter du lac Stuart, j'arrivai à New-Westminster, où je trouvai Mgr d'Herbomez et Mgr Durieu, avec presque tous les Pères du Vicariat, en retraite commencée.

Je crois que jamais pareille réunion d'Oblats ne s'était vue à New-Westminster. Là, en effet, se trouvaient rangés autour de Nosseigneurs les évêques : le R. P. Mac-Guckin, prédicateur de la retraite ; les RR. PP. Jayol, Horris, Fouquet, Pandosy, Lejacq, Guertin, Peytavin, Martin, E. Chirouze, Morice, Coccola, Chiappini, Bédard et Cornellier ; en tout dix-sept Oblats, sans compter trois Frères scolastiques et les Frères convers.

La retraite une fois terminée, ceux des Pères qui étaient le plus pressés de rentrer dans leur Mission, se hâtèrent de visiter en passant la Mission des Skwomish, où Mgr Durieu et le P. Chirouze Junior avaient déjà commencé les exercices de la retraite pour les sauvages de la mer. Quant au R. P. Lejacq et à votre serviteur, plus favorisés que les autres, ils prirent leur temps et accompagnèrent les sauvages du Fraser et ceux de la tribu des Douglas qui devaient prendre part aux mêmes exercices.

Notre flottille se composait de 76 canots dirigés par plus de 700 sauvages. Nous aurions pu effectuer le trajet en un jour ; mais, pour ménager aux Skwomish et aux autres sauvages de la mer le temps de préparer la réception qu'ils voulaient nous faire, nous préférâmes camper en chemin. Quelque temps avant d'arriver, le P. Peytavin fit orner les canots d'une multitude de lanternes vénitiennes aux couleurs variées, qui, allant du haut du mât à la proue et à la poupe, produisaient, vues de loin, un effet ravissant. Les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph, chacune sur un trône décoré avec soin, occupaient la place d'honneur dans les deux plus grands canots. Nous allions apercevoir le village des Skwomish au détour du rivage, quand le diable, qui ne devait pas voir tout cela de bon œil, nous envoya pour nous déconcerter une pluie battante. Mais les sauvages ne se découragent pas pour si peu. Personne ne prit garde à ce contretemps et le ciel se rasséréna peu à peu.

Aussitôt les 76 canots se rangent en ligne et nous saluons d'une fusillade bien nourrie la Mission des Skwomish, que nous découvrons là-bas, coquette et fière, se mirant dans l'azur de la baie. Quatre formidables coups de canon nous répondirent du rivage. A ce moment, la fanfare des sauvages Douglas confie à la brise un de ses plus beaux morceaux, comme un salut fraternel aux sauvages de la mer; celle des Skwomish leur répond par une symphonie de bienvenue. Vient ensuite le chant du canot et alors, commence l'indescriptible : canons, instruments de musique, voix d'hommes et voix de femmes, tout se met de la partie. C'est ainsi que nous abordons au village exclusivement chrétien, totalement pratiquant et, je pourrais dire exceptionnellement pieux, des Skwomish. Tout le monde est sur pied pour nous recevoir, cela va sans dire ; je

serais même étonné que la maladie ou les infirmités eussent retenu quelqu'un sous son toit.

Après avoir présenté nos hommages à Mgr Durieu et donné l'accolade fraternelle au P. Chirouze, nous serrons la main à tous ces sauvages, rangés en ligne pour nous faire honneur. A mesure que la cérémonie s'accomplit, ils se retirent dans l'église, où nous entrons les derniers pour adorer le Saint Sacrement et où nous sommes reçus aux sons harmonieux de l'orgue.

Je vous demande humblement, mon révérend Père, à vous et à tous nos Pères de France, chassés de vos demeures et de vos églises ; à vous qui avez l'honneur et le bonheur d'habiter un pays où la conception de la liberté ne va pas jusqu'à comprendre l'utilité du prêtre auprès du malade, auprès du soldat, auprès de la jeunesse en formation ; un pays où la notion de l'égalité ne va pas jusqu'à concevoir l'équivalence, au point de vue des services publics, de la milice sacerdotale qui donne satisfaction aux intérêts religieux, et de la milice séculière qui protège par les armes l'intégrité du territoire ; un pays où les proclamations emphatiques de fraternité n'empêchent pas les compatriotes de se déchirer et de se dévorer entre eux, et les incrédules, arrivés au pouvoir, d'opprimer les croyants comme les pires ennemis de l'État : je vous demande si nous sommes bien dans le vrai, ou si nous ne sommes pas plutôt victimes d'un préjugé souverainement injuste, lorsque nous nous appelons les sauvages et que vous vous dites les civilisés.

En attendant votre réponse, et pour vous mettre de plus en plus parfaitement en état de la faire avec connaissance de cause, inspectons à la hâte le village et ses habitants. Il y a huit ans que je vins ici pour la première fois. Que de changements ! Que d'améliorations ! c'est à ne plus s'y reconnaître. L'ancienne église, en planches

blanchies à la chaux, a fait place à une église nouvelle plus spacieuse, plus solide et plus élégante, pour laquelle les sauvages n'ont pas donné moins de 17 000 francs. Les maisons du village, après la maison de Dieu, *Regis ad exemplar*, se sont également agrandies et ont fait une nouvelle toilette. Et puis, ces Indiens, à l'uniforme sombre, à la démarche militaire, obéissant au commandement de leurs chefs avec la précision des vieilles troupes, ne les prendrait-on pas pour une compagnie d'artilleurs fraîchement débarqués de quelque navire anglais ? Tous les enfants de la réunion sont également en uniformes, diversifiés selon les différents villages auxquels ils appartiennent. Si nous entrons dans ces demeures, nous y trouverons de l'ordre et de la propreté, avec quelque raffinement de perfection, sans doute, à l'occasion de notre visite, ce qui est encore un signe de civilisation chrétienne. Le chef de famille, tout fier de vous recevoir, vous offrira un siège entre sa table en bois de cèdre et son lit en bois de sapin rouge. Vous ne manquerez pas de remarquer, à la place d'honneur, le crucifix, l'image de la sainte Vierge, et l'eau bénite, qui chasse le diable et consacre l'habitation aux anges de Dieu. Or, ces améliorations extérieures ne sont rien en comparaison des changements intérieurs opérés dans les âmes.

Afin de perfectionner encore les dispositions de ces bons chrétiens, nous commençons sans délai les exercices de la Mission. Cinq langues se trouvent ici représentées, et chacune d'elles a ses exercices à part. Pour les exercices communs, tout le monde se réunit sous une tente de 100 pieds de long, ornée comme une église.

La communion générale avait été fixée au vendredi 22 juin. La veille, vers neuf heures du soir, com-

mença la procession en canots vers le reposoir du Sacré-Cœur. C'est ici que, décidément, ma plume se reconnaît impuissante à rendre le pittoresque et le grandiose de cette scène, unique dans son genre. Permettez-moi donc, mon Révérend Père, d'emprunter celle du rédacteur du *News-Advertiser*, journal protestant de Vancouver. Voici ce qu'il disait dans son numéro du 22 juin dernier :

« Tous ceux qui ont eu affaire avec les Indiens savent de quels succès a été couronnée l'action de l'Église catholique dans ses rapports avec eux, et quels progrès remarquables ces sauvages ont faits sous la tutelle de leurs guides spirituels. Un nouvel exemple de cette toute puissante influence vient d'être mis sous nos yeux.

« Depuis longtemps le petit village indien, assis au pied des collines, de l'autre côté de la baie, se préparait à quelque grande solennité avec une activité extraordinaire : le calme habituel de ses habitants, aux mœurs douces et simples, était troublé par le bruit de la scie et du marteau ; sous une nouvelle couche de peinture les blanches maisonnettes étaient devenues plus blanches encore, et les canots, remis à neuf, avaient reçu une décoration toute fraîche de rouge vermillon. La nuit dernière a révélé le but et le résultat de ces longues semaines de préparations: spectacle à la fois curieux et attrayant pour tous ceux qui en ont été témoins et qui doit avoir grandement réjoui le cœur des bons Pères et de leurs enfants spirituels.

« C'était à l'occasion du *Corpus Christi*, fête qui, de temps immémorial, a été célébré avec beaucoup de pompe dans l'Église. Les rues du village étaient bordées de guirlandes de cèdre odoriférant, auxquelles se balançaient nombre de lanternes vénitiennes. On avait érigé sur la grève un reposoir, en forme de dôme à plusieurs étages, surmonté de la statue du Sacré-Cœur et

illuminé d'une multitude de verres coloriés. A chaque extrémité du village, un autel avait été dressé sous un élégant baldaquin. La cérémonie commença par un service solennel et la bénédiction donnée par Mgr Durieu. On a rarement vu un spectacle plus frappant. Les multiples rangées de fidèles à genoux, l'autel resplendissant d'une infinité de lumières dans la pénombre du crépuscule, les riches ornements du pontife et de ses assistants, tout se combinait pour former un tableau digne du pinceau d'un Rembrandt ou d'un Murillo. L'effet produit par les chants était également grandiose. Le soprano un peu criard, quoique musical, des femmes et des enfants, alternant avec la basse puissante des hommes, avait quelque chose de religieux et de solennel.

« La fonction une fois terminée, les sauvages se portèrent vers leurs canots, décorés de lanternes de couleur, et la procession se forma. Au lieu de se mouvoir à la rame, les canots étaient remorqués deux à deux par le steamer *Etta White*; il y en avait cent cinquante-quatre dans la procession, et l'effet des lumières réfléchies par les eaux était vraiment féerique. Deux fanfares indiennes avaient pris place dans le défilé et jouaient les bons vieux airs de l'Église catholique. Quand les fanfares cessaient, les sauvages chantaient des strophes sur ces mêmes airs, et c'était merveille que ce dialogue dans le silence de la nuit.

« Après un parcours de 2 milles, la procession se replia sur le village, où elle fut saluée par le canon, comme elle l'avait été à son départ. Le steamer *Muriel*, accosté d'un grand chaland, était bondé de spectateurs, sans compter que tous les bateaux et les canots de la ville avaient été réquisitionnés et couvraient la baie. »

Voilà pour le fait extérieur. Ce que le journal protestant n'a pas vu et n'a pas pu dire, c'est l'âme de la fête,

le mobile religieux qui donnait la vie et le mouvement à tout : la foi, l'amour, la piété de nos bons catholiques pour le Cœur sacré de Jésus, roi et centre de tous les cœurs. Au retour, en effet, tous les canots, avec leurs statues, leurs nombreux fidèles, se groupèrent en un immense demi-cercle autour de la statue du Sacré-Cœur, que des feux de Bengale faisaient resplendir au haut de son trône, comme une apparition de Jésus, Sauveur du monde, environné de sa gloire. Après le chant du cantique de consécration à ce divin Cœur, Monseigneur couronna la fête en donnant solennellement la Bénédiction Pontificale à ses enfants ainsi groupés autour de lui. Il était onze heures du soir.

En voilà bien long, mon Révérend Père, et il y a longtemps que j'aurais dû terminer. Cependant, je ne puis passer entièrement sous silence la procession du Saint-Sacrement, qui, le lendemain, suivit la communion générale. Les anges m'en voudraient, car il y avait de quoi édifier les séraphins eux-mêmes.

Le très Saint-Sacrement était porté, sous le dais, par Mgr Durieu, précédé de longues files d'enfants en uniforme, d'hommes et de femmes portant les bannières de la garde d'honneur. Des centaines d'oriflammes, aux chiffres de Jésus et de Marie, flottaient au vent. Des jeunes gens en soutane et en aube, faisaient l'office, les uns de thuriféraires, les autres de fleuristes, et s'acquittaient de leurs fonctions avec une piété angélique et une précision que n'auraient pas surpassée les séminaristes les mieux exercés. Au moment de la bénédiction donnée aux Reposoirs, pendant que toutes les têtes étaient inclinées en adoration devant l'auguste Sacrement de nos autels, le canon saluait à sa manière le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs bénissant son peuple.

Comme résultat pratique de ces belles fêtes, je con-

staterai que nous avons fait quinze baptêmes d'enfants et donné douze cents communions. Une dernière remarque pour montrer quel esprit anime ces pauvres sauvages à l'égard du prêtre et j'ai fini : J'étais tranquillement à réciter mon office avec le R. P. Lejacq dans la maison de notre hôte, quand, tout à coup, nous sentîmes littéralement vibrer le sol sous les pas précipités d'une foule qui accourt dans une même direction. Si j'avais été chez mes Babines, j'aurais cru à une attaque subite et à main armée de notre camp, et à une défense silencieuse, mais terrible, du parti surpris en pleine paix. Ici, rien de cela. Tout cet empressement et ce pacifique tumulte étaient causés par l'arrivée inattendue du P. Coccola, un inconnu cependant pour les Skwomish, qui accouraient pour lui toucher la main.

Ces sauvages ont-ils toujours été dans de pareilles dispositions? Tant s'en faut, et Mgr Durieu me disait encore dernièrement qu'il avait eu de grandes difficultés à vaincre dans les commencements. A qui faut-il attribuer cet heureux changement? Après Dieu, à la prudence, à la sagesse, à la méthode de Sa Grandeur Mgr Durieu. J'aurais beaucoup à dire sur ce chapitre ; mais il ne m'appartient pas de louer publiquement un supérieur de qui je relève à tous les titres.

Et maintenant, fervents néophytes, il me faut vous quitter pour retourner à d'autres enfants des bois moins favorisés que vous. Adieu donc, bons sauvages ; ou plutôt, au revoir, chers amis, les vrais civilisés du christianisme! Que votre foi en Jésus-Christ et votre amour pour lui continuent de vous protéger contre la malice des faux sages et contre l'impiété des pervers ; qu'ils vous maintiennent dans cet état absolument supérieur où vous êtes entrés et où vous avez trouvé le

vrai bonheur pour la vie présente et surtout pour la vie future.

Agréez, mon Révérend Père, etc.

A. G. Morice, o. m. i.

LETTRE DU R. P. COCCOLA A Mgr D'HERBOMEZ,
VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Saint-Eugène. Mission des Kootenays.

Monseigneur,

Le compte rendu de nos travaux apostoliques et des bénédictions dont il a plu à Dieu de les accompagner ne manquera pas, je l'espère, de vous intéresser malgré les imperfections de la forme. Je n'écris que pour accomplir un devoir ; je ne me laisserai donc pas arrêter par la crainte de tomber en quelques incorrections de style.

Vers le deuxième dimanche de l'Avent, nos indigènes, jusque-là dispersés dans les champs ou dans les pays de chasse, abandonnaient leurs charrues gelées dans le sol, remettaient leurs armes dans le fourreau et venaient reprendre possession de leurs demeures, longtemps désertes, autour du clocher de la mission.

Alors commencèrent les instructions et les catéchismes : c'est surtout le sacrement de l'Eucharistie qui en a été l'objet. Vous savez, Monseigneur, combien il est difficile de faire pénétrer dans ces intelligences des idées de l'ordre immatériel, tant à cause de la grossièreté des esprits que par défaut de la langue, qui ne contient pas d'expression répondant à ces idées. J'ai tâché, avec l'aide de Dieu, de rendre sensible ce qui ne l'était pas, d'exprimer par des périphrases ce qui ne pouvait l'être en termes propres ; et enfin, à force de multiplier les images, les comparaisons, les exemples, je puis me ren-

dre cette justice — ce qui est une manière de rendre gloire à Dieu — que j'ai instruit et intéressé mes chers auditeurs autant qu'ils pouvaient l'être. Ils étaient si attentifs, ils avaient tellement peur de perdre une de mes paroles, qu'ils osaient à peine respirer et ne reprenaient pleinement haleine qu'à la fin d'un raisonnement, d'une comparaison ou d'un exposé doctrinal.

C'est ainsi que j'ai abordé la question de l'institution du sacrement, la question de la présence réelle, la question de dispositions requises pour communier dignement. Le contraste entre la communion de Judas et celle de saint Jean, les a vivement impressionnés. Ces instructions avaient lieu le matin ; je les résumais le soir et j'y ajoutais le chant des cantiques et la récitation du catéchisme.

Nous n'avons pas, ici, de salle de réunion : c'est une lacune que j'ai vivement sentie, et j'étais bien aise que les sauvages la sentissent eux-mêmes avant toute proposition de ma part d'en bâtir une. Nous étions entassés dans la maison du chef, la plus grande du village et cependant de beaucoup trop petite, car, tandis que les uns se gelaient au dehors, les autres étouffaient au dedans.

La dernière semaine je commençai les exercices de la mission. Pour les suivre plus assidûment, plusieurs sauvages ont refusé des travaux chèrement payés par les blancs, et tous redoublèrent d'attention et de ferveur. Dès le début, je réunis les chefs et les watchmen ou surveillants, et je leur rappelai leurs obligations. Ensemble nous fîmes le recensement des buveurs ; après quoi, en séance publique, sans désigner personne, j'invitai ceux qui se sentaient coupables, à se mettre à genoux et à dire s'ils voulaient, oui ou non, faire pénitence et s'amender, parce qu'ayant donné publiquement scandale,

ils ne pouvaient être admis à la communion sans une réparation publique. J'avais la liste des coupables sous les yeux, de sorte qu'ils ne pouvaient guère m'échapper. Tous, sauf quelques-uns qui auraient bien voulu s'approcher de la Sainte Table, mais qui ne se sentaient pas la force de renoncer à toute boisson enivrante, s'engagèrent à ne plus boire. Daigne le Seigneur les affermir dans leur bonne résolution. Malgré la loi qui frappe de fortes amendes et de peines sévères ceux qui vendent des liqueurs aux sauvages, les occasions sont fréquentes et, pour un sauvage, la tentation est forte !

Le second jour, je fus appelé à Perry-Creek, situé à 12 milles de la mission, pour panser un homme qui venait de se blesser. Mais je revins aussitôt et, le troisième jour, au matin, les sauvages furent étonnés de me voir à l'autel.

Les confessions commencèrent ce jour là. Grâce aux études préalables que j'avais faites et au questionnaire du R. P. Fouquet, j'ai pu et dû confesser dans la langue du pays, car, pour le *chinook*, peu le connaissent et ils n'en savent pas long.

Tandis que les femmes entouraient le confessionnal, les chefs et les watchmen jugeaient et condamnaient les buveurs, sans épargner ceux d'entre les watchmen eux-mêmes qui avaient succombé à la tentation. Les amendes étaient payées en argent ou en nature et se sont élevées, je crois, à 56 piastres. De plus, le fouet a fonctionné pendant deux jours.

Le tour des joueurs est venu ensuite. On ne les a pas épargnés non plus ; c'est bien trop triste ! Nos pauvres sauvages sont incapables de s'arrêter dans une juste mesure, ils vont toujours aux excès.

On est à la veille de la nuit lumineuse ; les jeunes gens apportent des branches de sapin à profusion ; les plus

habiles d'entre les femmes en tirent toutes sortes de décorations pour l'église; les hommes garnissent leur cartouchière afin de saluer la Naissance du grand Chef; une joie recueillie se manifeste partout et sur tous les visages; si vous entrez dans les maisons, vous y verrez étalés les beaux habits de fête, tenus en réserve pour la réception des sacrements, les belles couvertures de diverses couleurs dans lesquelles le Kootenay se drape, comme un romain dans sa toge; la senteur du savon de toilette a remplacé la senteur du suif dont les sauvages s'enduisent habituellement les mains et le visage. C'est que j'ai promis de passer la revue!...

La revue est passée. Tout est bien, au for extérieur; et tout à l'heure, quand les dernières absolutions seront données, tout sera bien aussi, tout sera beau, tout sera ruisselant de la grâce de Dieu, au for intérieur.

Quelques blancs, officiers du camp ou autres, viennent prendre part à nos solennités; le R. P. Richard et le F. Burn leur font les honneurs de la maison en attendant l'heure de l'office, et moi, de mon côté, je mets la dernière main aux apprêts de la fête.

L'autel se couvre de fleurs improvisées; au-dessus du tabernacle et de la gloire qui le surmonte pour l'exposition du très Saint-Sacrement, se détache, en grands caractères, formés de bourgeons de sapin, le cantique des anges: Gloria in excelsis Deo! un lustre, chargé d'un abondant luminaire et suspendu au milieu de l'église, fait resplendir toutes ces belles choses aux yeux émerveillés de notre naïve population; et, puisque les spectacles de ce monde n'ont jamais qu'un intérêt relatif; puisque, surtout, ce qui faisait le mérite de celui-ci, c'était la Naissance de l'Enfant-Dieu, visible aux yeux de la foi et tangible pour les cœurs purs, le nôtre était magnifique, incomparable!

A onze heures et demie, le crieur public donne le signal aux carabiniers, qui viennent se ranger auprès de l'église en *ordre de bataille*, *si parva magnis componere licet*. La cloche, de son côté, appelle les fidèles. Minuit sonnant, chanteurs et chanteuses entonnent le cantique des anges, si connu et si populaire, que nous avons traduit en sauvage, en conservant le même rythme, et qui se chante sur le même air qu'en français :

Les anges dans nos campagnes
Ont entonné l'hymne des cieux,
Et l'écho de nos montagnes
Redit ce chant mélodieux :
Gloria in excelsis Deo!

Trois salves de mousqueterie accompagnent ces chants et annoncent à toute la contrée que la célébration du mystère commence. Les portes de l'église s'ouvrent, et trois cents personnes environ, dans l'ordre et le recueillement les plus parfaits, pénètrent et se rangent dans le saint lieu; le R. P. Richard est à l'autel, la messe chantée commence et se poursuit avec un saint enthousiasme, interrompue seulement à l'évangile par une instruction en anglais pour les blancs, reproduite en kootenay pour les sauvages.

Les deux suisses, revêtus de leur brillant costume, portent le sceptre du commandement et président, avec la majesté qui convient, aux mouvements de l'assemblée. Ce sont eux qui donnent le signal pour la récitation des prières ou pour l'intonation des chants.

Le moment solennel de la communion est arrivé ; il se fait d'abord un profond silence; puis, le maître de chant commence le *Confiteor*, et tous, du même ton de voix et de la même mesure, le récitent avec lui. Cent soixante-dix communiants s'approchent ensuite avec respect de la Sainte Table et reçoivent dans leur cœur,

pour l'emporter dans leur humble demeure, le Dieu Très-Haut, doublement anéanti sous les voiles de l'humanité et sous les espèces eucharistiques. Je pensais aux bergers qui avaient accueilli le Verbe fait chair dans leur étable, et aux importants de Bethléem qui n'avaient point trouvé de place pour lui dans la cité ; je pensais aussi à ces paroles de Saint-Jean : *In propria venit, et sui eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt;* et avec Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, je bénissais Dieu de ce qu'il avait refusé sa lumière aux superbes et de ce qu'il l'avait prodiguée aux petits et aux humbles : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

L'officier de police, présent à notre cérémonie en simple spectateur, m'a souvent redit qu'il n'aurait jamais cru les sauvages capables de tant de dévotion et d'un si bel ordre dans leurs mouvements. Avant, pendant et après la sainte communion, chacun était à sa place et conservait jusqu'au bout son recueillement.

Les fêtes de Noël sont pour nos sauvages des fêtes essentiellement religieuses ; la fête civile et les réjouissances qui l'accompagnent n'ont lieu qu'à l'occasion du jour de l'an. Noël avait passé, comme ces beaux jours que l'on voudrait prolonger éternellement et que l'on trouve d'autant plus courts qu'ils ont été plus goûtés ; mais mon travail n'était pas fini pour cela. Il me fallait, comme un bon père de famille, organiser d'honnêtes amusements pour mes grands enfants. De plus, il y avait des retardataires, des pénitents à qui il fallait une troisième confession, de nouveaux arrivés, qui avaient dû franchir une distance de plus de 100 milles à travers des

chemins non battus, et que la neige avait retenus et mis en retard. Ils arrivaient comme les Mages, conduits par la lumière de la foi ; mais, plus heureux, ils reçurent dans leurs cœurs le Dieu d'amour, unique objet de leur recherche. Parmi les retardataires se trouvaient quelques familles de la tribu des Shwshwapes, dont le chant et le langage, doux et harmonieux, contrastaient avec ceux de nos Kootenays, à l'accent plus dur et plus rustique.

C'est ici que je dois, Monseigneur, accuser réception de votre lettre circulaire, qui m'a été fidèlement remise et dont j'ai immédiatement donné lecture aux sauvages. Les plus fervents d'entre eux, plus de cinquante, ont de leur propre mouvement demandé à communier pour le Souverain Pontife.

Ainsi s'écoulait une année pleine d'événements heureux ou malheureux ; elle s'enfuyait comme ces fleuves qui roulent des eaux tantôt paisibles et transparentes, tantôt sombres et tumultueuses.

Nos sauvages inauguraient l'année nouvelle par des feux de joie, autour desquels cuisiniers et cuisinières préparent des festins appétissants. A minuit, la cloche ayant donné le signal, tout ce qu'il y a d'hommes portant fusil dans le village, se range autour de l'église. A un second signal, les chants commencent, et trois feux de peloton rendent hommage au grand Chef des chrétiens : c'est la bonne année au Roi des rois, au Seigneur des seigneurs et à tous ceux qui l'aiment.

La foule, en procession, vient ensuite chanter à nos fenêtres. On chante pour le Saint-Père ; on chante pour Sa Grandeur Mgr l'Évêque ; on chante pour le T. R. P. Général ; on chante pour le R. P. Fouquet, dont nos bons sauvages n'ont pas oublié le dévouement ; on chante enfin pour tous les Pères et Frères de la maison, après

quoi a lieu la cérémonie traditionnelle du serrement de main.

Le jour venu, tout le monde assiste à la messe. Au sortir de l'église, une décharge de mousqueterie annonce le premier festin, auquel prennent part seulement les chefs et les watchmen. Une seconde décharge annonce un second festin, et ainsi de suite toute la journée.

Après que les hommes ont fini, les femmes commencent; après les femmes, ce sont les jeunes gens et, en dernier lieu, les jeunes filles. Pendant tout ce temps-là, les drapeaux de tempérance flottent sur la tête des convives. Ce jour est un grand jour pour les pauvres; ils font une bonne collecte, et il leur est permis d'apporter, avec leur appétit et leur capacité stomacale, des sacs et des chaudières pour le surplus.

A la fin du dernier repas, et quand on descend le drapeau de la Tempérance, les jeunes gens le saluent d'une décharge générale de revolvers; c'est une manière de lui rendre hommage et d'attester que tout s'est passé selon les règles et les convenances.

Nos sauvages s'aiment beaucoup les uns les autres, et quelques-uns d'entre eux font, sans ostentation, des actes très louables de charité. La mère du chef Isidore nourrit cinq ou six orphelins, et cet exemple n'est point perdu: les autres, sans en faire autant, parce qu'ils n'en ont pas les moyens, se montrent du moins compatissants et secourables envers cette classe malheureusement trop nombreuse.

Nos sauvages se sont décidés à construire une salle de catéchisme, et ils s'occupent très activement de couper dans la forêt et de charrier sur place les madriers pour cela.

L'autre jour, l'un d'entre eux, qui n'est pas des plus fervents, est venu me présenter une requête, de la part,

disait-il, des jeunes gens. Il demandait pour eux et pour lui la permission d'exécuter la danse traditionnelle. Je lui répondis gravement que lorsqu'il y avait quelque affaire aussi importante à traiter, il convenait qu'elle le fut par le chef ou l'un des watchmen. Aussitôt il court aux intermédiaires indiqués, qui se présentent et qui donnent leur avis. Or, de son propre mouvement, le chef déclare qu'on ne dansera pas, pour bien des raisons : d'abord, parce que l'année dernière on n'avait pas suivi les règles posées par le prêtre; en second lieu, lorsqu'on a le bonheur de posséder un prêtre qui se sacrifie pour vous montrer le chemin du ciel, il ne convient pas de faire les fous et de revenir aux superstitions d'autrefois; ceux qui ont reçu l'Eucharistie, surtout, doivent avoir peur de la danse.

Je n'avais qu'à dire amen à ce sage discours. Mais, en revanche, il fallait que je redouble d'activité et que je multiplie les industries pour tenir nos hommes en haleine tout le temps qu'ils passaient à la Mission. Le chant et les instructions préparatoires à la fête de l'Épiphanie me fournirent une ample matière ; mais tout cela ne se fait pas sans fatigue. Parfois, je crois que je n'en puis plus, et, le lendemain, je recommence du même train. Soixante communiants se sont approchés de la Sainte Table le jour de l'Épiphanie. C'est la fête de la Gentilité, c'est la fête des Missionnaires ! *Jesu, tibi sit gloria ! qui apparuisti gentibus.*

Les fêtes sont achevées, et ces bons sauvages, dont j'ai admiré la piété et constaté le bonheur, vont se disperser de nouveau. Comme les Mages, ils raconteront à ceux qui n'ont pas pu prendre part à nos cérémonies ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu. Dieu fasse que leurs paroles soient une occasion de conversion pour les sauvages de Tobacco-Plain et de quelques autres qui vont à

la débandade et qui se sont faits esclaves du démon. Je voudrais bien visiter ces différents camps; mais on me dit qu'il n'est pas prudent de s'engager à travers les montagnes, à cette époque de l'année où la neige est si profonde, sans un gîte de campement.

Après tout, je puis dire, Monseigneur, que je suis l'enfant gâté du bon Dieu. Depuis que je suis missionnaire, à quelques exceptions près, je n'ai eu que des consolations dans tous les travaux apostoliques qu'il m'a été donné d'accomplir. Partout où j'ai été envoyé, je n'ai eu qu'à moissonner ce que d'autres avaient semé et arrosé de leurs sueurs et de leurs larmes. Ainsi en a-t-il été de mes stations chez les Shwshwapes, chez les sauvages de la Fontaine, chez ceux de Cold-Water et de Spellumcheen; ainsi en a-t-il été de mon expédition le long du chemin de fer, entreprise surtout dans l'intérêt des ouvriers italiens, car là encore j'ai trouvé un accueil empressé auprès de tous, des scènes d'édification et des actes de générosité auprès d'un grand nombre. Ici, enfin, mes espérances ont été dépassées.

Il faut que je m'occupe maintenant de traduire en kootenay les prières préparatoires à la confession et les actes d'avant et d'après la communion. D'autre part, il ne faut pas que j'oublie que je suis homme et que, comme tel, j'ai besoin de manger et de m'habiller. La ferme est là : il faut prendre soin du bétail ; le moulin, dans deux mois, reprendra son tic-tac ; le blé n'est pas encore battu, on y travaille. Je ne sais comment assez remercier le dévoué P. Richard et le Frère J. Burn. Tous deux s'occupent du matériel de la Mission et me laissent tout entier aux occupations spirituelles ; mais il faut cependant que je vienne à leur aide, parce qu'ils sont vieux et que je suis jeune. Nous avons deux ouvriers engagés pour l'hiver; mais les 30 degrés de froid les

engourdissent d'une façon déplorable ; ils ne sont que des mercenaires, et les mercenaires de ces pays-ci sont payés pour ne rien faire. Que n'avons-nous deux ou trois Frères vigoureux et intelligents ; les Pères pourraient alors, selon leur vocation et selon les désirs de nos supérieurs, ne s'occuper du temporel que pour donner la direction nécessaire.

M. Philipps, faisant fonction d'agent pour les Indiens, m'assure qu'il sera facile d'obtenir du gouvernement l'autorisation d'ouvrir une école subventionnée pour les indigènes.....

Veuillez agréer, Monseigneur, etc.

COCCOLA, O. M. I.

LETTRE DU MÊME AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Cette seconde lettre, de date plus récente que celle qu'on vient de lire, remonte pour les faits qu'elle rapporte, à la première obédience du P. COCCOLA pour la Mission des Kootenays, et elle pousse sa relation jusqu'en décembre dernier, avec une simple mention, en passant, des faits que nous connaissons déjà. Ce ne sera donc pas nous répéter que de la reproduire en entier.

Mission de Saint-Eugène, pays des Kootenays,
Colombie Britannique, le 10 décembre 1888.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il y a un peu plus d'un an, je recevais mon obédience pour la Mission de Saint-Eugène, chez les Kootenays, en remplacement du R. P. FOUQUET, appelé à New-Westminster. Je hâtai mon départ de Kamloops, où j'étais alors, afin de prévenir, si c'était possible, les difficultés de route que la saison déjà avancée allait multiplier sous mes pas. Je voyageais avec le R. P. BAUDRE.

Après un parcours d'environ 200 milles en chemin de

fer, nous arrivâmes dans une région couverte de neige ; les montagnes avaient pris leur costume d'hiver, et la rivière Colombie disparaissait sous une couche de glace, trop faible pour nous porter, trop forte pour laisser un libre cours à la navigation. Il était donc impossible de poursuivre notre voyage par eau, ainsi que nous nous l'étions proposé, difficile et dangereux de le continuer par voie de terre, à cause de l'état des sentiers, abrupts et glissants ; donc pas d'autre alternative que d'attendre le dégel ou de rebrousser chemin. Nous attendîmes d'abord pendant quelques jours sous le toit hospitalier d'une famille catholique, non loin du chemin de fer, et là l'une de nos meilleures consolations fut de pouvoir dire la messe tous les jours, grâce à ma chapelle portative, dont je ne me sépare guère.

Cependant le R. P. Baudre, avec ses soixante-treize ans, ne comptant plus sur le retour d'un temps assez beau pour achever le long trajet qui nous restait à faire, revint sur ses pas. Plus jeune et plus ingambe, partant plus aventureux, je persistai à attendre une chance qui, en effet, ne tarda pas de se présenter. Des sauvages, retournant de la chasse, se dirigeaient en caravane vers le centre de la Mission ; je me joignis à eux, ou ils s'associèrent à moi, et nous marchâmes de compagnie sept jours durant, par d'étroits et rudes sentiers, à travers les montagnes. J'arrivai enfin, harassé de fatigue, à la porte du presbytère, où tout fut promptement oublié. Avec quelles démonstrations de joie je fus reçu, je le laisse à penser.

Le district de Kootenay est situé au sud-est de la Colombie britannique ; il est séparé du vicariat de Saint-Albert par les Montagnes Rocheuses et des autres districts de la Colombie par les monts Selkirk, ce qui a rendu jusqu'ici nos communications avec le reste du monde assez difficiles ; nous ne recevons le courrier et ne pou-

vons le réexpédier qu'une fois par mois. Notre district ressemble à un grand triangle dont la base, de 150 milles d'étendue, reposerait sur le 49e degré de latitude, ligne frontière des États-Unis, et dont l'un des côtés s'appuyerait aux Montagnes Rocheuses.

La résidence des missionnaires est presque au centre du district, dans une vallée fertile, arrosée par la rivière Sainte-Marie, à une altitude de 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer, à la base de grands pics qui, comme des remparts crénelés, de 7000 pieds de haut, nous protègent contre les vents du nord et de l'est. Non loin de là, en traversant la montagne de Smet, ainsi appelée en souvenir du grand apôtre de ces contrées, on peut voir encore une croix que le saint missionnaire planta en 1845 au milieu de ces peuplades, naguère infidèles et ramenées par lui à la foi de Jésus-Christ comme aux pratiques de la vie chrétienne.

Peu de temps après mon arrivée dans ce pays, le R. P. Fouquet, m'ayant mis au courant des affaires, faisait ses adieux à la Mission, terre sanctifiée par quatorze années d'une dure existence et de pénibles travaux, chrétienté qu'il avait aimée d'un amour d'apôtre et pour laquelle il s'était sacrifié jusqu'à ignorer le repos. Les sauvages au cœur d'airain, même quand ils sont bons chrétiens, se montrèrent touchés et reconnaissants ; ils voulurent l'accompagner à plusieurs heures de distance.

Les fêtes de l'Immaculée-Conception et de Noël approchaient. Ayant affaire à un peuple peu communicatif, et n'ayant moi-même pour instrument de communication qu'une langue qui ne s'apprend pas en un jour, je me trouvai au début en face de grandes difficultés. Les sauvages avaient coutume de s'approcher des sacrements en ces solennités. Je me mis à l'œuvre : j'étudiai un examen de conscience et un questionnaire que m'avait légués le

R. P. Fouquet, et en quelques semaines, Dieu aidant, j'en sus assez pour entendre les pénitents qui se présentèrent au nombre d'environ 300. Nous avons eu plus de 200 communions aux fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Si nos sauvages n'ont pas beaucoup de cœur, ils ont, avec un esprit assez ouvert, de l'application et de la ténacité dans la conduite. C'est un fait, qu'ils ont admirablement profité des solides instructions des missionnaires qui ont passé au milieu d'eux. Un blanc disait à un sauvage : « Pourquoi est-ce que tu ne manges pas de viande le vendredi? Le bon Dieu n'a jamais défendu cela ; c'est une loi faite par les prêtres.— Je sais cela aussi bien que toi, répondit celui-ci ; mais il semble que tu ignores ce que Jésus-Christ a dit aux apôtres : « Celui qui vous écoute m'écoute, « celui qui vous méprise me méprise. »

Quand nous ne sommes pas occupés aux travaux de notre saint ministère, nous nous livrons aux travaux des champs. La mission possède une quarantaine de bœufs et une vingtaine de chevaux. C'est un petit revenu, sans lequel nous n'aurions pas de quoi vivre ; le champ et le moulin nous donnent le blé et la farine en abondance.

Après avoir confié à nos sillons et à la bénédiction de Dieu l'ensemencement de nos 50 arpents de terre, j'allai prendre part à la retraite annuelle prêchée à New-Westminster par le R. P. Mac-Guckin, sous la présidence de nos vénérés prélats. J'ai fait 600 milles pour m'y rendre : c'est ce qui s'appelle, je pense, correspondre à l'appel de la grâce.

La retraite finie, Monseigneur me donnait ordre de visiter encore une fois les catholiques échelonnés sur la ligne du chemin de fer, mission que j'avais remplie les trois dernières années.

Enfin, à mon retour, vers le mois de juillet, la moisson

jaunissante attendait la faux, et nous nous mettions aussitôt à l'œuvre.

Sur ces entrefaites, les sauvages de la Plaine-du-Tabac, autre moisson bien loin d'être mûre et qui ne mûrit pas toute seule, m'envoyèrent chercher, pour leur donner les exercices de la Mission. Je ne me le fis pas dire deux fois, et en seize heures je franchis à cheval les 75 milles qui nous séparent du camp sauvage.

Une salve de mousqueterie me fut décernée en signe de bienvenue; mais, si nos Kootenays de Tabacco-Plain ont de la poudre à dépenser, ils n'ont ni église ni presbytère à m'offrir. Bien différents de leurs frères de Saint-Eugène, ils sont ignorants des vérités de la foi, attachés encore à quelques superstitions païennes et surtout aux vices d'une civilisation qui semble s'être promis de ne leur enseigner que ce qu'elle a de mauvais. Situés comme ils le sont sur la ligne frontière des États-Unis, ils ont sous les yeux les plus déplorables exemples ; ils sont adonnés à la boisson, aux jeux de hasard et naturellement à tous les autres désordres que ces premiers débordements entraînent.

J'eus bien de la peine à réunir mes *moutons* éparpillés de l'autre côté de la ligne et mêlés avec les sauvages des États-Unis connus sous le nom de *renégats*. De ceux-ci ils ont accepté la détestable coutume de se tatouer le visage, ce qui les rend hideux à voir et d'un aspect féroce. Deux d'entre eux venaient d'être pendus par les blancs, pour quelque forfait sans doute, et leur parenté, poussée par l'esprit de vengeance, avait porté le ravage parmi les troupeaux de bœufs de la partie adverse. Seule la force armée pouvait rétablir l'ordre, et elle était attendue tous les jours.

Après une semaine de prédications et de catéchismes, mes sauvages, avant de s'approcher des sacrements, ont

allumé un grand feu, et y ont jeté solennellement leurs cartes, leurs osselets et autres instruments de jeu ; ils ont promis de bâtir une église et des demeures autour d'elle ; ils auraient bien voulu me retenir ; je leur ai fait espérer que, lorsqu'ils auront une église, ils recevront plus souvent la visite du prêtre.

De retour à mon quartier général, vers la fin d'août, j'en repartais les premiers jours de septembre, pour me rendre dans le Sud-Ouest, chez les *Flat-Bows* et les mineurs de cette région, disséminés sur les bords du lac Kootenay. Après avoir fait 100 milles à cheval, je m'embarquai sur un des bateaux qui sillonnent le lac. Je fis connaissance, dans cette courte traversée, avec quelques-uns des principaux propriétaires des mines, parmi lesquels on compte des catholiques, et je les intéressai à l'œuvre de civilisation chrétienne que je poursuis, non sans quelques résultats pour le succès de leur entreprise. Ils me promirent de seconder mes efforts dès que leurs affaires seraient en bonne voie. Par la même occasion, j'entrai en relation avec quelques capitalistes américains venus pour acquérir des mines. On se promet de voir, l'année prochaine, surgir des villes dans la solitude, et les rochers se transformer en magnifiques habitations. Un projet de chemin de fer a été fait ; il traverserait le district de la Mission, et en changeant pour nous les conditions de la vie matérielle, il nous rendrait bien plus faciles aussi les travaux du saint ministère.

Les Flat-Bows, si tués, comme leurs congénères de Tabacco-Plain, sur la frontière des États-Unis, ne valent guère mieux que ceux-ci. Adonnés au jeu, ils négligent la chasse et n'ont aucun goût pour l'agriculture. Dans tout le camp, vous n'auriez pas trouvé une poignée de farine ; le reste à l'avenant. C'était la misère extrême. Aussi, pour ne pas leur imposer une charge trop lourde,

ai-je dû abréger autant que possible mon ministère parmi eux. J'y ai néanmoins consacré assez de temps pour obtenir qu'avant de s'approcher des sacrements — ce qu'ils ont fait en grande majorité — ils brûlassent leurs cartes, et aussi pour établir parmi eux une organisation de surveillance, exercée par les chefs et par des agents de police que nous appelons d'un nom anglais *watchmen*. Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends que les cartes n'ont pas reparu dans le camp. Daigne le sacré Cœur de Jésus accorder à nos convertis la grâce de la persévérance.

Vous serez peut-être étonné, mon très Révérend Père, d'apprendre que nous imposons certaines conditions avant d'admettre, je ne dis pas à la communion, mais à toute participation aux sacrements, y compris le sacrement de pénitence. D'abord, comme il s'agit d'obtenir le désaveu de certains péchés publics, nous sommes en droit d'exiger qu'il soit fait publiquement et avant la confession. Nous faisons comprendre à ces pauvres esclaves de la passion, qu'il serait bien inutile de se confesser si, publiquement, ils ne changeaient pas de mœurs et ne réparaient pas le scandale de leur vie passée. De plus, nous pouvons d'autant mieux appliquer à la lettre cette règle de la théologie, que nos pauvres sauvages, mus par un sentiment de la bonne nature, non moins que par la grâce de Dieu, tiennent presque autant à se confesser qu'à communier, et ils sont aussi mortifiés de se voir repoussés du saint Tribunal que de la Sainte Table. Quelle leçon pour nos mauvais chrétiens!

Ces quelques lignes vous donneront une idée, mon très Révérend Père, du champ confié à nos soins par le Père de famille. En mon absence, le R. P. Richard et le F. Burn mènent de front le temporel et le spirituel de la Mission dans les quartiers du centre.

A l'intérieur de la maison, nous tâchons de suivre la Règle d'aussi près que possible. Tous les soirs, après la prière, nous lisons le point de méditation. Celle-ci est faite en commun tous les matins, très exactement. La retraite du mois a lieu nonobstant nos occupations multipliées. Il faut bien que, pour donner la vie, nous la puisions en Dieu.

Nous avons célébré cette année-ci la fête de l'Immaculée-Conception avec la plus grande pompe. Plusieurs sauvages se sont approchés des sacrements, et je signale en particulier une congrégation de femmes, établie autrefois par le R. P. Fouquet et dont les *Annales* ont déjà parlé, pour veiller aux besoins spirituels et temporels des nouveau-nés, et notamment pour leur conférer le baptême en l'absence du prêtre et en cas de danger de mort.

Déjà plus de 300 sauvages sont groupés autour de nous; ils ont suspendu leur carabine et pris le chapelet. Les exercices préparatoires aux fêtes de Noël vont commencer ; plus de 400 personnes y prendront part (1). A cette occasion, nous donnons à notre petit peuple deux instructions par jour, deux leçons de catéchisme et une répétition de chant ; tous les travaux extérieurs sont suspendus ; on ne pense plus qu'au bon Dieu, et chacun ne travaille qu'à préparer en son âme une demeure et en son cœur un berceau à Jésus, naissant dans l'étable et couché dans la crèche. Si la vie a ses fatigues, il faut reconnaître et affirmer bien haut qu'en dédommagement de toutes ses peines, le missionnaire goûte ici des consolations ineffables. Bientôt nous espérons enrichir notre modeste église de quelques objets auxquels, dans notre simplicité, nous attachons un grand prix. Nous attendons

(1) C'est l'annonce, avec accroissement dans le nombre des fidèles, des scènes que nous avons vu se produire l'année précédente et décrites ci-dessus dans la lettre à Mgr d'Herbomez.

une cloche de 400 livres. 6 chandeliers gothiques et un bel enfant Jésus pour le jour de Noël.

Lorsque cette lettre vous sera remise, mon très Révérend Père, il ne sera pas encore trop tard pour vous dire les vœux et les souhaits que nous formons pour vous et que nous déposerons aux pieds du divin Enfant ; il daignera les entendre et les exaucer. Ainsi nous espérons que l'année nouvelle sera pour vous une année de contentement et de bénédictions.

Vous priant de nous bénir et de bénir nos travaux, j'ai le bonheur d'être, mon très Révérend Père, votre enfant tout dévoué en N. S. et M. I.

Coccola, O. M. I.

PROVINCE DU CANADA.

SCOLASTICAT D'ARCHVILLE.

Archville, le 29 janvier 1889.

Mon révérend et bien-aimé Père,

Le bienveillant accueil que vous avez fait aux notes que je vous envoyai sur Belcamp-Hall, il y a quelques années, m'encourage à renouveler le même essai sur Archville. Mon premier travail, il est vrai, n'a pas porté bonheur à la résidence qui en était l'objet ; la magnifique propriété de Belcamp-Hall est abandonnée, vendue, occupée déjà à l'heure actuelle par un membre irlandais catholique de la Chambre des Communes. Il n'en reste plus pour nous que deux choses : la description insérée dans nos Annales avec les rapports du R. P. Tatin, supérieur, puis un souvenir ineffaçable dans le cœur de tous ceux qui ont goûté les charmes de ce délicieux séjour.

Au temps même de la prospérité de Belcamp, alors

que rien dans les conseils des simples mortels ne faisait prévoir une fin si prompte et si lamentable — *humanum dico* — s'élevait et s'agrandissait de l'autre côté de l'Atlantique un nouveau scolasticat qui, sous plusieurs rapports, pouvait être avantageusement comparé au premier ; je veux parler du scolasticat d'Archville, qui compte aujourd'hui six Pères, quarante-huit Frères scolastiques et neuf Frères convers, beaucoup plus que celui de Belcamp ne pouvait en contenir. Disons quelques mots sur l'histoire de sa fondation.

Depuis plus de quarante ans, la congrégation des Oblats de Marie Immaculée s'était implantée sur le sol canadien, sol fertile, arrosé des grâces célestes et tout préparé pour la recevoir, car elle y prospéra bientôt et y recruta des enfants nombreux et dévoués. Cependant, elle n'y avait pas encore de scolasticat où elle pût recueillir ces généreux missionnaires et leur permettre de s'y préparer d'une manière plus prochaine à leurs futurs travaux apostoliques. Acheter un terrain et bâtir, c'était sans doute la solution la plus naturelle, mais les ressources de la province avaient été épuisées par la construction du noviciat ; envoyer les Frères scolastiques en Europe et à Autun, on le fit pour quelques-uns, mais les frais de voyage étaient considérables et l'exception ne pouvait pas devenir la règle ; on se résolut donc, en attendant mieux, à les placer au collège d'Ottawa, où ils suivaient les cours des élèves laïques s'ils étaient philosophes, et des séminaristes du diocèse s'ils étaient théologiens. On conçoit sans peine tous les inconvénients d'une semblable position, et combien il devait être difficile de former à la vie régulière et au véritable esprit religieux de jeunes frères constamment en rapport avec des séminaristes, quelque bons qu'ils fussent, et surtout avec des collégiens. Au point de vue matériel,

l'installation ne laissait pas moins à désirer, à cause de l'exiguïté du local. Les scolastiques, au nombre de trente ou trente-cinq, avaient à leur disposition des appartements qui n'auraient dû en loger qu'une quinzaine ; les santés devaient nécessairement en souffrir et les petites cellules devenaient presque autant d'infirmeries. Cette position fut néanmoins acceptée avec beaucoup de courage et supportée pendant plus de vingt ans, le manque de ressources, je l'ai dit, ne permettant pas de penser à autre chose.

Enfin, le nombre des scolastiques augmentant toujours, le local devint absolument insuffisant. Le R. P. Antoine, qui était alors Provincial du Canada, souffrait cruellement de voir ses enfants bien-aimés dans ce pénible état ; comptant sur la divine Providence, il résolut de bâtir malgré les difficultés ; et, puisqu'il fallait bâtir quelque part, on crut avec raison le moment venu de laisser le champ libre aux séminaristes et aux élèves du collège, et de construire un abri séparé pour la couvée trop nombreuse. Le R. P. Gendreau, économe du collège, voulut bien se charger de suivre cette entreprise et de surveiller les travaux. L'emplacement se trouvait naturellement désigné. Le collège possédait sur les bords de la rivière Rideau une propriété sur laquelle on avait construit une gracieuse et vaste maison en bois qui servait de maison de campagne et de but de promenade les jours de congé ; cette campagne, visitée fréquemment pendant les premières années, était devenue insuffisante pour recevoir les nombreux élèves du collège, et l'administration de cet établissement la céda à la Province pour y construire un scolasticat. La propriété fut régularisée et agrandie par l'achat d'une terre attenante, ce qui fit de tout l'ensemble un carré presque parfait, bordé d'un côté par la route, et du côté opposé par la rivière ; à droite et à

gauche par des terrains non habités, sur lesquels on exploite en ce moment des briqueteries.

Dès l'automne de 1883, on commençait à creuser les fondations du futur scolasticat, et l'histoire de ces temps héroïques nous raconte que le R. P. Mangin, modérateur, donna lui-même les premiers coups de pioche en présence de sa communauté. Les Frères scolastiques, entraînés par un exemple venu de si haut, s'armèrent à leur tour de pics et de pelles, se mirent à l'œuvre avec ardeur, stimulèrent les ouvriers engagés, et firent si bien qu'au printemps de l'année suivante les murs du scolasticat tant désiré sortirent de terre. On comprendra sans peine tout l'intérêt que portaient nos Frères à cet établissement qui les touchait de si près ; on comptait les pierres, on mesurait la quantité de sable, on discutait et, ce qui était plus fâcheux, on ne s'accordait pas toujours sur la valeur des matériaux ; chacun faisait ses petites observations, donnait humblement son avis sur les proportions et la disposition des appartements ; aucun détail n'échappait à l'examen et à la critique.

Enfin, au mois de septembre 1885, le R. P. Mangin écrivait à ses scolastiques, prenant alors leurs vacances à Maniwaki, que tout était préparé pour les recevoir et qu'ils pouvaient venir prendre possession de leur nouvelle résidence. A cette heureuse nouvelle, on fait à la hâte les préparatifs de départ, les canots sont remis à l'eau et on descend à toute vitesse la rivière Gatineau. Déjà nos voyageurs sont en route depuis près de trois jours, ils n'ont plus que 9 milles pour atteindre le terme du voyage ; ils font un de leurs derniers portages en suivant la route qui longe la rivière, lorsque tout à coup ils aperçoivent, à quelque distance, la voiture du scolasticat et celle des Pères de Hull, venant au-devant d'eux. Leur joie est à son comble lorsque, arrivés

à l'extrémité du portage, ils trouvent sur le bord de la rivière toute une communauté d'Oblats. C'est le R. P. Mangin, jusque-là leur modérateur et désormais leur supérieur ; les RR. PP. Favard et Gomet, arrivés tous deux récemment en Canada, et venant le premier de Belcamp-Hall, le second de Rome ; puis, le R. P. Cauvin, l'ami dévoué et l'un des généreux bienfaiteurs du scolasticat, et le R. P. Harnois, tous deux de la maison de Hull ; quelques Frères scolastiques qui prenaient leurs vacances au collège, et enfin plusieurs Frères convers. Se revoir et s'embrasser était pour tous une joie inexprimable ; ceux qui ont eu part à ces douces effusions n'en perdront jamais le souvenir. Après avoir pris de nouvelles forces et un peu de repos, on se remit en marche et on arriva au scolasticat vers le coucher du soleil. Les Frères donnèrent en arrivant une joyeuse accolade à leur nouvel économe, le R. P. Van Laar, qui les attendait sur la porte de la maison ; puis leur première visite fut pour la chapelle. Notre-Seigneur eut sans doute pour agréables les actions de grâces que lui offrirent ses jeunes Oblats ; et, pour les engager à supporter avec courage les petites privations, inséparables d'une nouvelle installation, ce divin Modèle avait voulu leur donner lui-même l'exemple, car la pauvreté régnait dans sa demeure comme dans tout le reste de la maison.

Mais pendant que nos voyageurs se reposent et admirent les charmes de leur nouvelle habitation, allons, nous aussi, mon révérend Père, faire une visite à ce bel établissement, et permettez-moi de vous servir de cicerone. Nous sommes, je suppose, au centre de la capitale du Dominion ; dirigeons-nous vers le sud-est et suivons cette route qui conduit à Prescott. Avant de sortir de la ville nous laissons à gauche, derrière ces

maisons, le collège avec ses vastes bâtiments et ses zélés professeurs. Si nous entrions, nous aurions là bien des amis à embrasser : mais le temps presse et il nous reste encore à faire un mille et demi. Je vous ai raconté tout à l'heure que nos Frères avaient hâte d'aller habiter le scolasticat d'Archville ; cela ne veut pas dire toutefois qu'ils aient quitté le collège sans regrets. Oui, ils aimaient et ils aiment encore la maison qui les a vus naître à la vie religieuse ; ils n'oublient pas qu'ils y ont reçu de précieuses leçons de science et de vertu. Malgré la gêne matérielle qu'ils ont eu à y supporter, et peut-être à cause de cela même, ils y ont goûté bien des joies pures, y ont trouvé des cœurs amis et de véritables pères, surtout dans la personne du vénéré Père Tabaret, supérieur, dont ils ont eu si souvent occasion d'apprécier la sagesse et la bonté.

Continuons notre route et avançons dans cette île formée à gauche par la rivière Rideau ; à droite, par un canal qui, rejoignant bientôt et longeant cette rivière, fait communiquer l'Ottawa avec le lac Ontario. A peine avons-nous quitté la ville, que nous entrons à Archville, village de 800 âmes, qui est comme un faubourg d'Ottawa. Archville sort à peine de ses langes et déjà il prétend se suffire et marcher seul ; jusqu'ici il avait fait partie du *Township*, nous dirions en France de la commune de Nepeau. Aujourd'hui, il trouve qu'il est assez fort et assez sage pour se conduire lui-même ; il a présenté au conseil du canton une pétition pour se faire *incorporer*, c'est-à-dire pour avoir une municipalité avec un petit air d'indépendance ; il verra plus tard ce que cela lui coûtera. A vrai dire, il grandit vite ; dans le courant de l'été dernier on a élevé, dans les terrains situés en face du scolasticat, plus de quinze maisons d'habitation. Que cela ne vous étonne pas ; ces maisons

sont petites, entièrement en bois ; néanmoins plusieurs ont une assez belle apparence. Nous n'avons pas fait connaissance jusqu'ici avec nos nouveaux voisins ; on dit que beaucoup sont des Allemands qui viennent chercher du travail dans les briqueteries qui nous entourent et qu'ils appartiennent à la religion protestante. Archville n'est pas plus paroisse que commune ; les quelques familles catholiques qu'on y rencontre vont aux offices à l'église Saint-Joseph du collège, dont le R. P. Pailler est curé ; les protestants ont une petite église en briques au centre du village.

Mais, pardon, mon révérend Père, je vois que je vous fais languir, il vous tarde d'entendre parler du scolasticat ; nous y arrivons. Voyez là-bas devant vous, à côté de ce massif de verdure, ce grand et superbe bâtiment qui s'élève au milieu d'une vaste propriété ; il ressemble véritablement à un palais, surtout quand on le compare aux maisonnettes dont je viens de parler. Cette appréciation ne m'est pas personnelle, c'est celle du R. P. Augier, provincial du Canada. Il nous disait dans sa récente visite canonique : « Je viens de parcourir votre scolasticat, vous habitez un véritable palais. » De la route qui longe tout le front de la propriété, on y arrive par une large avenue d'érables tout nouvellement plantés, qui formeront bientôt, nous en avons l'espoir, une allée des plus imposantes. La maison présente une belle façade de 165 pieds, qui comprend le corps principal du bâtiment et ses deux ailes ; celles-ci, peu saillantes sur le devant, se prolongent en arrière à une grande profondeur. La hauteur totale jusqu'au sommet du toit est de 50 pieds. Les murs sont en pierres de taille équarries, mais non polies, avec leurs joints dessinés en ciment ; chaque étage a onze fenêtres de façade, dont trois sont géminées ; une au milieu et une à chaque extrémité.

Toutes sont reliées entre elles, près de leur sommet, par un cordon de pierre en saillie. Le toit est très orné ; il est à coupes diverses, élevé et à mansardes. Chaque fenêtre de mansarde est couronnée d'un fronton triangulaire, et le fronton en pierre qui surmonte la fenêtre géminée du milieu, supporte un petit clocheton très gracieux et très élancé, dont la flèche se termine par une croix en fer. Dans ce clocheton est suspendue une cloche du poids de 525 livres qui nous prévient, cinq minutes à l'avance, de la fin de la récréation et annonce aux environs l'heure de l'Angelus. Des crêtes en fer doré courent le long des arêtes de la toiture. Cette haute toiture, avec sa forme si variée, reposant sur une corniche en fer à volutes, avec ses ardoises à diverses couleurs, le zinc qui en recouvre le sommet, son clocheton, ses crêtes dorées, a un aspect vraiment monumental et produit, surtout de loin, un effet très pittoresque.

Peut-être un homme d'un goût difficile trouverait-il quelque chose à redire à l'orientation de la maison. Elle a sa façade principale tournée à l'ouest, inclinant un peu vers le sud; peut-être a-t-on voulu se ménager une vue sur la ville et les sommets du Parlement, sans penser que de ce côté viennent les vents les plus violents et les plus froids. Ne nous arrêtons pas trop non plus à considérer le perron en bois, ni la principale porte d'entrée, l'architecte n'y a pas laissé les preuves de son talent. Hâtons-nous de pénétrer à l'intérieur et de constater comme il est spacieux et commode, tout inondé d'air et de lumière. Dans le sens de la façade, tous les étages sont divisés par un corridor de même longueur qu'elle, c'est-à-dire de 165 pieds, sur 8 pieds de largeur, et éclairé à chaque extrémité par une fenêtre. Au rez-de-chaussée, qui a une hauteur de 14 pieds, se trouvent un salon et un parloir, la chambre des Frères tailleurs, les

appartements du R. P. économe et quatre salles, dont trois servent de salles de classe. Toute l'aile du côté sud, à partir du grand corridor, est occupée par la salle d'étude, qui a 70 pieds de long sur 30 de large. A l'aile du nord est la chapelle, dont la voûte surbaissée s'élève jusqu'au-dessus du premier étage ; une tribune au-dessus de la porte d'entrée peut contenir de quarante à cinquante personnes. Les trois autels sont en bois sculpté, peint et doré, chacun surmonté d'une niche et d'une statue. Le maître-autel est dédié au Sacré-Cœur ; les deux autres à la sainte Vierge et à saint Joseph, qui est le patron du scolasticat auquel il a donné son nom. Le chemin de croix est bien, soit pour les peintures, soit pour l'encadrement. Les six vitraux viennent de l'ancienne chapelle Saint-Pierre de Montréal ; ils nous rappellent les principaux protecteurs du scolasticat : le Sacré Cœur de Jésus, le Sacré Cœur de Marie, saint Joseph, saint Liguori, saint François-Xavier et sainte Thérèse.

Les bancs et la boiserie sont d'une grande simplicité, comme du reste l'intérieur de la maison ; tout y est conforme à l'esprit religieux, je veux dire que tout y est simple et convenable. La sacristie est au fond de la chapelle, derrière le maître-autel ; elle est divisée dans sa hauteur en deux étages. Les dimensions de la chapelle sont de 70 pieds sur 30 ; les fenêtres, de forme gothique, ont 18 pieds de hauteur. Deux larges escaliers, situés presque à chaque extrémité du corps de bâtiment, mettent en communication tous les étages de la maison, jusqu'au sous-sol ; ils sont en bois dur et, en cas d'incendie, il serait impossible qu'au moins l'un des deux ne fût pas accessible.

Au premier étage, haut de 12 pieds, les chambres des Pères occupent un côté du corridor, celui de la façade ;

du côté opposé est l'infirmerie, communiquant avec la tribune de la chapelle et quatre chambres qui peuvent recevoir des malades ou des étrangers ; deux autres salles à chaque coin de la façade servent, l'une d'atelier de reliure, l'autre de bibliothèque. A l'aile du sud et au-dessus de la salle d'étude, se trouve la salle des exercices; ces deux salles ont absolument les mêmes dimensions.

Si nous montons au second étage, dont la hauteur est de 13 pieds et demi, nous y verrons les dortoirs de nos Frères scolastiques : huit chambres à un seul lit, réservées aux plus anciens, et quinze autres plus grandes, dont chacune peut contenir quatre lits ; ces dernières ont en moyenne 21 pieds sur 17. En outre, au-dessus de la chapelle, s'étend une autre grande salle de 80 pieds sur 30, où est aujourd'hui la lingerie; on pourrait facilement, si cela devenait jamais nécessaire, transporter la lingerie ailleurs, et avoir ici un dortoir pour trente Frères.

Le réfectoire est dans le sous-sol, sous la chapelle et la sacristie ; il a 80 pieds de long sur 30 de large ; de même que toutes nos grandes salles du rez-de-chaussée et du premier étage, il est éclairé de trois côtés et par dix fenêtres; celles du rez-de-chaussée ont 10 pieds de hauteur. Outre le réfectoire, le sous-sol contient une grande et belle cuisine avec ses dépendances, une salle à manger pour les étrangers, des chambres, un dortoir et une salle de réunion pour les Frères convers; une serre, et enfin une salle de récréation aussi vaste que la salle d'étude. La hauteur du sous-sol est de 10 pieds. Une galerie en bois, du côté Est de la maison, entre les deux ailes, nous offre un abri pour nous promener les jours de dégel ou de pluie, et nous permet de respirer le grand air en tout temps.

Du même côté de la maison et à quelques pas, vous voyez un petit bâtiment près duquel une immense cheminée en briques s'élance à 80 pieds de hauteur ; c'est de là que nous vient le secret de supporter avec la plus grande facilité les rigueurs de l'hiver ; deux chaudières nous y préparent à toute heure du jour, même de la nuit, et nous envoient une chaleur bienfaisante sous forme de vapeur. Ce système de chauffage à la vapeur, avec de légers inconvénients, a certainement de grands avantages : il n'offre aucun danger d'incendie ; il est très propre et surtout très prompt. Le Frère chauffeur tourne une clef, ouvre un passage à la vapeur ; en quelques minutes, elle a fait le tour de la maison dans les tuyaux de fer qui l'emprisonnent, et chauffé tous les appartements.

Est-ce à dire que le froid soit rigoureux au Canada ? Oui et non. Oui, si on regarde le thermomètre, qui descend parfois jusqu'à 30 degrés centigrades. Non, si on considère la température moyenne de l'intérieur de la maison. Avec ses murs épais, revêtus intérieurement d'une légère cloison détachée du mur, avec ses doubles portes et ses doubles fenêtres, j'ose dire, sans exagération, qu'on y souffre plus souvent de la chaleur que du froid. Même au dehors, si on a la précaution de se bien couvrir, on ne souffre pas davantage ; certainement moins que dans beaucoup de parties de la France où le froid est humide. Au Canada, il est très sain ; les jours de grand froid y sont aussi les jours où le ciel est pur, le soleil plus radieux ; j'avoue que mon imagination m'avait fait entrevoir tout autre chose et que je m'étais préparé à de plus durs sacrifices. Ajoutez à cela qu'on prend plus volontiers de l'exercice en hiver qu'en été, que nos distractions et nos amusements y sont plus variés ; aussi est-ce avec plus de plaisir que de terreur que nous voyons revenir chaque automne la neige et les frimas.

Sans parler d'une pompe ordinaire, qui nous fournit d'excellente eau potable, deux autres pompes nous alimentent d'une eau toujours abondante, qu'elles puisent dans la rivière. L'une, à quelque distance de la maison, élève orgueilleusement dans les airs, à une hauteur prodigieuse, sa roue à palettes blanches et légères ; elle n'obéit qu'à son caprice ; mobile comme une girouette, elle ne marche qu'au souffle du vent. L'autre, à vapeur, occupe un tout petit espace dans le bâtiment des chaudières ; elle se dissimule sous une sorte de caisse qui, au besoin, peut servir de siège ; modeste, active, puissante, infatigable, elle se met en mouvement au moindre signe du chauffeur et fait, en deux heures de travail, ce que la première n'accomplit qu'en un jour. Image du bon scolastique : humble, studieux, persévérant, il travaille en silence, obéit avec promptitude, se laisse diriger et façonner sans résistance ; il obtient, en peu de temps, des résultats que d'autres, s'ils ressemblent à la première pompe, ne pourront obtenir qu'après des années, si jamais ils les obtiennent.

Le quartier de la propriété le plus aimé et le plus fréquenté est, sans contredit, celui qui borde la rivière Rideau sur une longueur de 500 mètres environ. Cette rivière se jette, un peu plus bas, dans l'Ottawa, où elle tombe à pic, comme une nappe blanche, ce qui lui a fait donner ce nom de *Rideau*. Elle coule du sud au nord, vient de la direction du lac Ontario, et, sur les bords de notre propriété, elle est calme et tranquille comme un lac, large de 330 pieds sur 20 de profondeur. Cette magnifique pièce d'eau nous procure des bains à volonté pendant la saison chaude, sans fatigue et sans perte de temps; pendant l'hiver, elle se couvre, dès les premiers froids, d'une couche épaisse de glace, sur laquelle nos patineurs déploient tous les prodiges de leur souplesse et de leur

habileté. Comme elle est à moins de 100 mètres de la maison, en contre-bas d'une quinzaine de mètres, il est possible d'y passer chaque jour le temps de la récréation. En été, nous mettons à l'eau nos canots d'écorce, pour nous exercer à la manière de voyager dans les missions du Nord-Ouest. Puis, pendant les vacances, lorsque la promenade dure tout le jour, c'est sur le canal qu'on s'embarque avec les provisions ; là point de rapides comme sur la rivière, seulement quelques écluses, qui ne nécessitent que des portages courts et faciles, avec une eau toujours tranquille, sur laquelle on ne s'expose à aucun danger. Quel charmant coup d'œil de voir glisser sur l'eau cette petite flottille pacifique de sept ou huit canots d'écorce, dont chacun est monté par quatre, six et jusqu'à douze rameurs ; tous frappent l'eau et le canot de leur petite rame, en cadence et au chant de quelque pieux cantique. Quelle joie et quel plaisir, lorsque, arrivé au lieu du rendez-vous, on allume le foyer, on dispose les casseroles, on prépare la poêle à frire ! Quel honneur, ce jour-là, que celui d'être marmiton ! Et s'il arrive qu'on ait obtenu la permission d'emporter les tentes, de les dresser et de camper pour la nuit, alors c'est la réalisation des plus beaux rêves que l'on ait formés pour les vacances.

La propriété du scolasticat forme un carré de 1 200 pieds de côté, ce qui donne une contenance totale de 44 arpents ou 13 hectares. Le terrain est assez productif, quoique avec peu de profondeur : à moins de 1 pied on rencontre l'argile presque partout. Le jardin est vaste ; s'il était entouré de murs, divisé par des allées larges et bien entretenues, ce pourrait être un beau jardin ; plus loin, un petit bois d'un peu plus de 1 hectare, planté d'érables et de pins, nous fournit un ombrage très apprécié pendant les chaleurs de l'été.

Quels sont ces deux bâtiments en bois que nous apercevons à gauche de la maison ? Le premier et le plus rapproché, avec sa toiture originale, est assez reconnaissable à ses petites lucarnes, à sa grande porte cochère, aux immondices qui l'avoisinent, d'autant plus que vous le voyez du côté le moins présentable ; vous l'avez déjà deviné, c'est l'écurie avec ses engrangements. Est-ce bien sa place, direz-vous, et n'est-elle pas la première chose qui, après la maison, attire les regards en arrivant au scolasticat ? Oui, sans doute, aussi croyez, mon révérend Père, que nous avons eu plus d'une fois la pensée et le désir de la transporter ailleurs. Seulement, ce serait une dépense considérable, et nous ne sommes pas en état, pour le moment, de la supporter. En attendant, nous déroberons de notre mieux cette vilaine écurie aux regards de nos visiteurs ; nous avons déjà planté quelques arbres qui la cacheront en partie.

L'autre bâtiment en bois est beaucoup plus grand et plus gracieux que le premier ; nous l'appelons *la Maison blanche* à cause de sa couleur extérieure ; il a une longueur de 140 pieds sur une largeur de 28, et se compose d'un bâtiment principal, au milieu, à peu près carré. Cette partie centrale présente un rez-de-chaussée, un premier étage et des mansardes ; à droite et à gauche se prolongent comme deux appendices n'ayant que le rez-de-chaussée et, par suite, beaucoup moins élevés que le bâtiment du milieu. Ces appendices nous donnent deux grandes salles, dont l'une sert de salle de récréation, et l'autre, de décharge. Dans la partie centrale de la Maison blanche, il y a plusieurs appartements inhabités et en mauvais état. Le R. P. Tabaret, dont le souvenir est toujours vivant ici dans le cœur de ceux qui l'ont connu, avait arrangé cette maison avec beaucoup de soin, ainsi que la cour au mlieu de laquelle

elle se trouve ; il y avait dessiné des parterres, tracé des chemins, planté des arbres de choix ; il avait entouré cette cour d'une haie de thuyas communs, qu'on appelle ici *cèdres rouges*. De cette maison, une allée bordée d'ormes conduit à la route qui longe la propriété.

Non loin de la cour de la Maison blanche, s'élève une autre maison en bois, de modeste apparence ; c'est la demeure de notre fermier ; elle n'a rien qui mérite notre attention.

Ne quittons pas Archville sans faire une visite à nos chers défunts ; ils reposent dans un coin retiré et silencieux du petit bois, malheureusement un peu loin de la maison, surtout en hiver ; ce cimetière se trouvant là depuis longtemps, nous ne voudrions le changer que pour le mettre dans un endroit beaucoup plus convenable, et nous ne l'avons pas encore trouvé. Au milieu du cimetière, commun à nos Pères du collège et de Hull comme à nous, s'élève une grande et belle croix en fer, que l'on avait eu dessein de placer d'abord sur le sommet de l'église de Hull ; elle se trouva trop petite, paraît-il, et nous fut gracieusement offerte par nos Pères qui desservent cette paroisse. Dans ce champ de repos, dorment de leur dernier sommeil les P. Déléage et Bennet ; les FF. scolastiques Besson, Ward, Dumay, et le F. convers Cooney. *Requiescant in pace !*

En terminant, mon révérend Père, je vous prie de me pardonner la pâleur de mon récit ; j'ai tenu, avant tout, à vous donner une idée exacte, au point de vue matériel, de ce beau scolasticat d'Archville, dont la Congrégation tout entière, et la Province du Canada en particulier, a raison d'être fière. C'est à cette province, en effet, que nous devons cet établissement.

C'est elle qui l'a fondé, qui a rendu possible l'exécution de cette œuvre grandiose en répondant avec géné-

rosité par des dons en argent ou en nature à l'appel que lui avait adressé le R. P. Antoine, alors Provincial. Aujourd'hui encore, quoique le scolasticat soit sous la direction de l'Administration générale, les Pères de la province continuent à s'intéresser à cet établissement ; plusieurs d'entre eux, que nous regrettons de ne pouvoir nommer ici, nous en ont donné d'éclatants témoignages ; nous murmurons tout bas leurs noms lorsque nous adressons à Dieu nos prières pour nos bienfaiteurs. Ils se rappellent sans doute que tôt ou tard ils trouveront ici ceux qui doivent les aider ou leur succéder dans les travaux auxquels ils se consacrent avec tant de dévouement.

En résumé, le scolasticat d'Archville est une maison très belle à l'extérieur, vaste et commode à l'intérieur, et on peut y trouver de la place pour près de cent scolastiques, sans empiéter sur le local réservé aux Pères, aux Frères convers et aux étrangers ; si les terres qui l'entourent laissent encore à désirer, soit pour le nivellement, soit pour les allées et les plantations, il n'y a rien qui étonne quand on sait ce qui était à faire, et qu'on songe au peu de temps écoulé depuis l'installation du scolasticat ; mais nous espérons faire quelque chose chaque année, et peu à peu nous arriverons, si Dieu le veut, à nous donner un extérieur respectable, tout en demeurant dans les limites de la modestie et de la gravité qui conviennent à des religieux.

Veuillez me croire, mon révérend et bien-aimé Père, votre enfant très humble et tout dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Duvic, o. m. i.

PROVINCE DES ILES-BRITANNIQUES.

MAISON DE KILBURN.

RAPPORT DU R. P. COX, SUPÉRIEUR, AU R. P. TATIN, PROVINCIAL.

Kilburn, le 16 octobre 1888.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE PROVINCIAL,

Je suis heureux de vous envoyer les renseignements que vous me demandez sur notre mission et nos travaux à Kilburn. Je parlerai d'abord du temporel et ensuite du ministère, des écoles et de la communauté.

1° TEMPOREL DE LA MISSION.

Dans le principe, la propriété de Kilburn consistait en un lot de terrain de 4 acres de superficie (162 ares). En 1883, ce terrain fut divisé en deux parts, presque égales, par une avenue dénommée, en mémoire de notre saint fondateur, Mazenod Avenue, et allant de Quex Road à Smyrna Road. On se proposait de garder une moitié du terrain, pour la mission et pour le juniorat, et de louer l'autre, située à l'ouest de l'avenue Mazenod, pour y construire des maisons d'habitation.

Sur la première moitié ont été bâties : 1° l'église, non encore achevée ; 2° deux corps de bâtiments servant d'habitation pour les Pères, et pouvant recevoir vingt junioristes.

L'église mesure actuellement 68 pieds de long, 54 de large et 62 de haut ; 340 personnes peuvent y trouver place. Le sanctuaire n'est qu'une construction provisoire, ainsi que la sacristie. La longueur totale de l'église, une fois achevée, sera de 135 pieds.

L'autre moitié de la propriété a passé sous l'administration du R. P. Procureur provincial, à qui revient

la mission d'en tirer le meilleur profit possible et d'équilibrer au moins, s'il ne peut faire mieux, les revenus avec les charges qui pèsent encore sur la propriété.

Nous supprimons ici quelques détails qui n'ont d'intérêt que pour les membres de l'administration.

La maison d'école est située, à plus d'un quart d'heure de marche de l'église, dans le quartier habité par les pauvres et la classe ouvrière. Le terrain est loué pour 73 ans. Les constructions sont misérables et il faut s'attendre à ce qu'elles soient condamnées comme impropres à la fin pour laquelle elles servent.

2° LE SAINT MINISTÈRE.

Les limites de la mission ont été restreintes dernièrement par l'érection d'une mission nouvelle dans la partie nord de Kilburn. La population catholique est clairsemée sur une vaste étendue. La classe pauvre compte environ 1 000 catholiques. A peu près 600 appartiennent à la classe aisée. Ceux-ci sont fidèles à leurs devoirs ; assistent régulièrement à la messe et ne manquent jamais leurs pâques. Dans la basse classe, à l'exception de quelques bonnes familles, il y a fort peu de pratique religieuse.

Le dimanche, nous avons quatre messes : à huit heures, à neuf heures, à dix heures et à onze heures. Les enfants de l'école assistent à la messe de neuf heures. La messe de dix heures est celle où il y a le plus de monde; on y fait ordinairement une courte instruction. A onze heures, il y a grand'messe et sermon.

Dans l'après-midi, catéchisme à trois heures et demie, suivi de la bénédiction du Très Saint Sacrement. A sept heures, chant des vêpres, sermon et bénédiction. Cet exercice est bien suivi, et ordinairement quelques protestants y assistent.

Tous les jeudis soir, il y a chapelet, exercice pour l'Association de la Sainte-Famille, instruction et bénédiction, on célèbre plusieurs octaves et il y a bénédiction à toutes les principales fêtes, sans parler des exercices du premier vendredi de chaque mois, et de ceux des Mois de Marie et du Saint Rosaire.

Les jours de fête d'obligation, les messes sont à sept heures, huit heures et dix heures. Le soir, sermon et bénédiction à huit heures.

Bon nombre de personnes communient tous les huit jours. 600 personnes se sont approchées du tribunal de la pénitence cette année pendant le temps pascal. Ce nombre est inférieur à celui des quatre années précédentes. Des personnes de la paroisse vont se confesser ailleurs.

Il y a environ 85 baptêmes par an. Les conversions ont été peu nombreuses ces derniers temps. Dans le cours des dix dernières années nous avons baptisé 108 adultes. En 1887, il y a eu 10 mariages; dans les dix premiers mois de cette année nous en comptons 7. Le sacrement de confirmation est administré tous les deux ans. Les confirmands, cette année, étaient au nombre de 73.

La principale association est celle de la Sainte-Famille. 45 femmes environ et 6 hommes seulement assistent régulièrement aux réunions hebdomadaires. La confrérie des Enfants de Marie compte 28 membres et celle du Rosaire vivant 45.

La confrérie du Sacré-Cœur et celle du très Saint Cœur de Marie ont été établies il y a longtemps; les noms sont enregistrés; mais il n'y a pas d'exercices publics.

L'Association de la Propagation de la foi compte de 30 à 40 membres ; celle de la Sainte-Enfance un nombre moindre encore.

Les associations de charité sont celles de Saint-Vincent de Paul pour les hommes et de Sainte-Élisabeth pour les femmes. Ces sociétés ont leurs réunions hebdomadaires d'environ 6 à 8 membres actifs. Elles comptent un plus grand nombre de membres honoraires qui envoient leurs souscriptions.

En dehors des œuvres de la mission, les Pères ne peuvent faire que peu de chose. Ils sont chapelains de la communauté des Sœurs de l'Espérance, où ils disent la messe tous les jours de semaine et donnent fréquemment la bénédiction ; un Père entend les confessions des Sœurs, un autre Père entend celles des Sœurs franciscaines à Bays Water (1).

Dans le courant de l'année, le P. Shinnors a prêché deux retraites de communautés religieuses en Irlande et plusieurs sermons de circonstance à Holy Cross, à Tower Hill et ailleurs.

Il est évident que Kilburn est une mission en voie de progrès. La population augmente chaque année et il n'y a pas lieu d'être inquiet pour l'avenir. Il est vrai toutefois que dans la basse classe règne une grande indifférence religieuse, et il est à craindre qu'elle ne persiste, même qu'elle n'augmente encore. Si l'esprit public, dans cette population, pouvait prendre un caractère plus élevé et religieux, les catholiques se grouperaient autour de leurs prêtres, s'attacheraient à leur église et reviendraient aux pratiques religieuses. Ils sont malheureusement disséminés sur une vaste étendue, en contact continuel avec des gens de toute religion et sans religion. Dans ces conditions comment inspirer et développer l'esprit catholique ?

(1) La communauté de Bays Water se compose de vingt-neuf religieuses ayant à leur tête une abbesse ; il y a aussi quelques élèves pensionnaires.

3° LES ÉCOLES.

Les écoles sont sous la direction de deux institutrices laïques aidées de quatre assistantes.

Comme les enfants quittent l'école à treize ans au plus tard, et que la loi ne permet pas d'être « pupil teacher » (1) avant l'âge de quatorze ans, il est très difficile de recruter dans l'école des « pupil teachers » ; il faut avoir recours à des sous-maîtresses ou institutrices assistantes, ce qui augmente de beaucoup les dépenses.

L'allocation du gouvernement et le peu que donnent les parents sont loin d'égaler les dépenses totales de l'école. Il faut, chaque année, se procurer une somme de 150 livres, au moyen de quêtes, de concerts, de bazars, etc., etc. C'est un gros souci pour les Pères et un lourd fardeau pour la mission.

Le jour de la visite de l'inspecteur ecclésiastique, 227 enfants étaient présents, 269 sont inscrits sur les registres ; en moyenne 209 sont présents en classe.

Les deux inspecteurs, ecclésiastique et séculier, ont témoigné leur satisfaction, surtout en ce qui concerne l'école des petits enfants.

Nous serons contraints, avant longtemps, de construire des écoles dans la partie nord de la mission, trop éloignée des écoles actuelles.

4° LA COMMUNAUTÉ.

Elle n'est composée que de trois Pères. Malgré ce petit nombre, tous les exercices ont lieu régulièrement.

La conférence théologique est quelquefois omise par suite des exigences du saint ministère ; mais les confé-

(1) Littéralement : *élève enseignant*, sorte de moniteur ou de monitrice.

rences diocésaines, auxquelles nos Pères sont obligés d'assister, suppléent à ces omissions. Le sujet de ces conférences est toujours discuté et préparé par les Pères dans les conférences faites à la maison.

Il y a en ce moment sept junioristes résidants et un externe qui demeure chez ses parents; trois autres sont attendus incessamment. Au mois de septembre, trois junioristes sont allés au noviciat. L'un d'entre eux est retourné dans sa famille.

Les deux professeurs, le R. P. Mac Sherry et un professeur laïque, sont très assidus et très zélés à s'acquitter de leurs devoirs et les résultats sont satisfaisants.

Le P. Mac Sherry est aussi directeur spirituel des enfants; il préside à tous leurs exercices de piété et veille à l'observance de la discipline. Le juniorat, comme par le passé, est appelé à fournir de bons sujets pour le noviciat; malheureusement, le manque de ressources ne permet pas de lui donner les développements désirables.

Dieu a daigné bénir nos travaux à Kilburn de bien des manières; qu'il soit loué de tout et qu'il daigne, dans sa miséricorde, pardonner aux ouvriers les imperfections et les fautes qui ont empêché ces riches bénédictions de porter tous leurs fruits.

Je demeure, mon Révérend et bien cher Père provincial, respectueusement et sincèrement tout vôtre en N.-S. et M. I.

C. Cox, o. m. i.

LE PÉNITENCIER DE PHILIPPSTOWN.

Nous empruntons au *Dublin Evening Mail* du 19 novembre 1888, la relation suivante :

La journée de vendredi dernier restera une date mémorable dans les annales du pénitencier de Saint-Conleth à Philippstown. Cet établissement est spécialement destiné aux détenus catholiques.

Répondant à l'invitation faite par le supérieur, le R. P. James H. Quested, une société nombreuse s'est réunie pour visiter l'établissement, et a assisté dans la soirée à une séance récréative on ne peut plus intéressante, organisée par les jeunes détenus.

Plusieurs représentants de la Presse, venus de Dublin, ainsi qu'un certain nombre d'ecclésiastiques et d'habitants du comté ont été cordialement accueillis par le supérieur et le chapelain, le R. P. Kirby.

Après avoir reçu cette hospitalité gracieuse, les invités ont commencé la visite de l'établissement, dans lequel 244 enfants sont actuellement recueillis. Il pourrait en être admis un plus grand nombre, car l'établissement est le plus grand de ce genre dans tout le Royaume-Uni, l'espace enclos étant de 4 arpents et demi. Il y aurait place pour 350 enfants; ceux-ci sont admissibles aux conditions suivantes :

D'après la loi irlandaise sur les pénitenciers, tout juge, officier de police ou juge de paix en session ordinaire, peut envoyer au pénitencier tout jeune délinquant, pourvu que ce jeune délinquant soit convaincu d'un délit passible de prison, ou de travaux forcés; que, dans l'opinion de la cour, il ne dépasse pas l'âge de seize ans; que la condamnation ne soit pas inférieure à quatorze jours de prison; et que la durée de son séjour au pénitencier ne dépasse pas cinq ans.

L'enfant doit être exempt de toute infirmité pouvant le rendre impropre à l'éducation professionnelle.

A l'expiration de la moitié du temps déterminé pour sa

détention, un pensionnaire peut être relaxé avec l'autorisation du directeur, qui garde sur lui le droit de surveillance.

L'emploi de la journée est réglé de la façon suivante :

Dimanches et fêtes.— Matin : 7 heures, lever, prière, toilette ; 7h,30, première messe ; 8h,30, déjeuner : 8h,45, récréation ; 10 heures, deuxième messe, sermon ; 11 heures, récréation ; 12 heures, inspection, musique.— Soir : 1 heure, catéchisme (en classe) ; 2 heures, dîner ; 2h,30, récréation ; 6 heures, souper ; 6h,45, rosaire, instruction, bénédiction ; 7h,45, récréation ; 8h,30, roulement, prière, coucher.

Jours de la semaine. — Matin : 6h,15, lever, prière, toilette ; 6h,45, classe ; 7h,45, déjeuner ; 8 heures, inspection, travail ; 12h,45, toilette et préparation au dîner. — Soir : 1 heure, dîner ; 1h,30, récréation ; 2 heures, travail ; 5h,15, toilette et préparation pour la classe ; 5h,30, classe ; 7h,30, souper, récréation ; 8h,15, roulement, prière, coucher.

Notre attention a été tout d'abord attirée par les jardins dont l'arrangement et la disposition sont pleins de goût. On voit dans les cours de récréation, des barres horizontales et parallèles, des quilles et autres accessoires destinés à occuper et intéresser les enfants pendant les heures de récréation tout en contribuant à leur éducation physique.

Le jeu de balle semble être le préféré, à l'intérieur ; lorsque le temps est beau, les enfants vont dans les champs jouer au *cricket* et au *football*.

L'extérieur de ces enfants est agréable ; ils sont proprement habillés. Les visiteurs ont été frappés de l'apparence de santé et de gaieté des élèves ainsi que du respect qu'ils témoignent à leurs maîtres.

La conduite de ces enfants est excellente, surtout, si l'on tient compte du premier milieu dans lequel ils ont vécu. Durant l'année 1886, il n'y a eu que deux cas de mauvaise conduite nécessitant une réprimande spéciale. A trois exceptions près, la conduite a été également excellente en 1887.

L'absence complète de toute épidémie a fait l'objet de remarques et de félicitations spéciales.

Sur 51 enfants admis en 1887, 5 étaient orphelins de père

ni de mère; 13 orphelins de père, et 8 orphelins de mère.

1 de ces enfants savait lire et écrire; 31 ne savaient ni lire ni écrire, et 20 pouvaient lire et écrire d'une façon imparfaite.

29 enfants ont été arrêtés pour vol simple, 5 pour voies de fait, 4 pour dommage prémédité, 3 pour recel et 7 pour divers autres délits.

Parmi eux, 2 avaient subi un emprisonnement préalable d'un mois et les autres de quatorze jours.

Il y a eu 71 enfants libérés pendant l'année 1887; parmi lesquels 34 ont émigré, 21 sont retournés chez des amis en Angleterre ou en Irlande, 11 ont été placés, et 3 ont été enrôlés.

Sur l'ordre du secrétaire chef, un de ces enfants a été libéré, pour cause de mal héréditaire, un autre a succombé à une maladie de cœur.

La moyenne des détenus pendant l'année est de 227.

Le nombre actuel, au 31 décembre, est de 228.

Les enfants sont séparés en trois divisions selon leur âge, chacune de ces divisions a sa cour de récréation spéciale.

Cette séparation se retrouve également en classe, au réfectoire, au dortoir, dans les ateliers et à la ferme.

Elle n'offre aucun inconvénient, et produit, au contraire, d'excellents résultats; ainsi dans le cas spécial ou deux enfants, frères ou compagnons d'inconduite, doivent être éloignés l'un de l'autre afin d'éviter un contact dangereux, cette séparation est aussi efficace que si chaque enfant se trouvait dans un pénitencier séparé.

Pour stimuler l'émulation entre les trois divisions, il est accordé des éloges et des prix sont donnés; *les grands*, *les moyens* et *les jeunes*, ainsi qu'ils sont généralement désignés, rivalisent d'ardeur pour obtenir la meilleure réputation.

Ceux qui se distinguent par leur bonne conduite, sont nommés moniteurs; ils viennent en aide aux maîtres pour le maintien de l'ordre et de la discipline.

Il est alloué à ces moniteurs une petite bonification au ré-

fectoire, ainsi qu'un payement hebdomadaire de 1 à 4 pence (de 10 à 40 centimes) suivant leur rang.

Le directeur préside les réunions mensuelles dans lesquelles il est rendu compte de la conduite des élèves durant le mois précédent, et cela d'après les différents rapports des maîtres instructeurs. Il est ensuite distribué des récompenses, argent, livres, jouets ou autres objets de même nature, à ceux qui les ont méritées par leur bonne conduite, leur travail et leurs progrès en classe, à l'atelier, à la ferme et autres travaux domestiques.

Le réfectoire, que nous avons visité, est vaste, bien éclairé et propre, ainsi que la cuisine, l'atelier de peinture en carosserie et la forge.

L'atelier de menuiserie possède toutes les machines modernes. On y voit fonctionner constamment des scies ainsi que des tours à vapeur. Les apprentis sont arrivés à construire des voitures d'un fini irréprochable.

L'atelier de cordonnerie est au-dessus de la menuiserie, nous y avons vu nombre d'enfants activement occupés à la confection des chaussures.

Chaque apprenti possède un établi ainsi qu'un outillage séparé.

A l'exemple de l'atelier des tailleurs, celui des cordonniers peut être cité comme un modèle dans son genre.

Un moulin est établi dans la propriété ; et la farine est préparée par les enfants eux-mêmes.

La boulangerie, qui est une des dépendances les plus importantes, est remarquablement propre, et le pain qui y est fait est excellent. L'installation nécessaire à la production du gaz, se trouvant être dans la propriété, plusieurs enfants y sont employés. Ce mode d'éclairage est employé dans l'institution ainsi que dans la ferme y attenant.

Un vaste abri en pierre de taille, pour les vaches et le fourrage, a été construit par les enfants ; la ferme, entièrement cultivée par eux, possède 26 vaches laitières.

Une laiterie modèle produit un beurre excellent.

D'autres apprentis sont occupés à la sellerie ; l'imprimerie

est une des installations intéressantes de la maison, on nous y a montré quelques spécimens d'imprimés (y compris le programme de la séance qui devait avoir lieu le soir même), le tout très bien exécuté.

Cinq des ateliers de fabrication ont envoyé leurs produits à l'exposition Irlandaise de Londres; outre que les différents ateliers fournissent les vêtements et d'autres produits nécessaires à l'institution, leur vente a sensiblement augmenté.

Il y a quatre classes, parfaitement éclairées et bien meublées.

Dans le courant du mois de mai, tous les élèves ont subi un examen sur la lecture, l'écriture et le calcul; à part quelques-uns, d'intelligence bornée, les autres font des progrès satisfaisants.

A la réunion mensuelle du mois de juin, on a proclamé les résultats de cet examen; et plus de 30 élèves ont reçu des récompenses.

L'immense dortoir, qui peut recevoir 253 enfants, est divisé en compartiments séparés, chaque élève ayant le sien.

Un veilleur de nuit y exerce la surveillance d'une façon constante.

Les lavabos sont bien installés, 304 enfants pourraient s'y laver à la fois; cette salle est chauffée par la vapeur, et l'eau y abonde.

La direction de l'établissement comprend: le directeur, le sous-directeur, le chapelain, seize Frères (dont trois enseignent dans les classes), deux instituteurs, un chef de musique, cinq chefs d'atelier et cinq auxiliaires pour la ferme.

La musique se compose d'instruments en cuivre et à cordes, ainsi que de tambours et de fifres.

Les élèves jouent très bien; et leur éducation musicale, tant vocale qu'instrumentale, est parfaitement dirigée.

Rien n'est négligé pour procurer aux enfants une instruction suffisante, les initier aux différents métiers, et faciliter leur développement physique, comme peuvent le faire les exercices au grand air.

Cette institution, aussi bien dans les classes que dans les ateliers, nous révèle le mouvement que se donne la direc-

tion, pour amener chez les enfants un progrès quotidien, tant au point de vue de l'instruction scolaire qu'au point de vue professionnel.

Après la visite des différentes parties de l'établissement; un dîner a été gracieusement offert aux visiteurs. Au dessert, le docteur H. M. Clarke, médecin du pénitencier, s'est levé et a pris la parole en ces termes :

« En portant un toast au succès de la direction du pénitencier de Saint-Conleth, je me permets d'exprimer un vœu que vous faites tous comme moi, j'en suis sûr, c'est que le succès qui s'est attaché à cette institution aille toujours en augmentant.

« Si je vous disais que les résultats obtenus sont un succès sans mélange, que parmi les milliers d'enfants qui ont passé par ce pénitencier, on n'en trouvera pas un seul qui se soit écarté de la ligne de conduite qui lui a été tracée ici, vous seriez tentés de demander à l'honorable directeur de vous indiquer son secret pour arriver à un pareil résultat.

« Vous vous demanderiez comment un tel succès a pu être obtenu, alors qu'il n'a pu l'être jusqu'ici par aucune institution du même genre.

« Non, un tel succès, tant désiré qu'il puisse être, n'a jamais été le partage d'aucune institution humaine, et ne le sera jamais, tant que la nature humaine sera ce qu'elle est. Le directeur et ses collaborateurs ne prétendent pas s'en attribuer de pareil. Ils proclament les bons résultats obtenus, et ils ont le droit de le faire, car il est prouvé que les enfants élevés dans cette institution deviennent, à leur sortie, de bons citoyens et des membres utiles à la société.

« Quand le système pénitentiaire a été inauguré, il s'est trouvé des gens pour le déclarer mauvais et d'avance condamné à succomber.

« D'autres assuraient que le système était excellent et devait réussir, car il prenait la jeunesse coupable à ses débuts, et, de cette façon, empêchait le développement du vice. Je n'entreprendrai pas de parler de toutes les objections qui ont été faites, je me contenterai d'appeler votre attention sur la seule qui m'ait semblé avoir quelque raison d'être, et j'espère

parvenir à vous démontrer que cette objection a perdu toute la valeur qu'elle a pu sembler avoir.

« Les adversaires du système pénitentiaire assuraient que la réunion de plusieurs centaines d'enfants de différents âges, devait fatalement amener la corruption des plus jeunes par les plus âgés. Il était donc nécessaire de combattre cette objection, c'est ce qui a été fait avec succès par la création des divisions. La division A, les grands, n'a aucun rapport avec la division B ; la division B n'a aucun rapport avec la division C, les jeunes.

« Vous avez tous visité l'établissement, vous avez pu voir les jeunes enfants dans leurs ateliers, occupés à des travaux en rapport avec leur âge et avec leur force ; les enfants plus âgés sont occupés de la même façon, et les plus grands travaillent à la ferme, à la forge et à la menuiserie.

« Chaque division a sa cour de récréation séparée, et chaque enfant occupe un compartiment à lui seul au dortoir.

« Il n'y a donc aucun rapport entre les enfants de différents âges, il ne peut donc y avoir de contamination.

« Je crois qu'après une expérience de trente années, le système pénitentiaire peut prétendre avoir traversé avec succès l'épreuve ardente de la critique publique, et que cette institution et les autres du même genre, peuvent être classées parmi les plus utiles et les plus populaires du pays.

« On a beaucoup parlé et écrit sur la philanthropie. On a prétendu qu'un tel sentiment n'était point inné chez l'homme, ceci peut être vrai des peuples et des états barbares qui connaissent aussi peu la philanthropie que la peinture et les beaux-arts. Mais s'il en est ainsi, cela ne fait, selon moi, que mettre davantage en lumière la gloire du christianisme, lorsqu'on voit des hommes de mérite, et un grand nombre de Frères convers, tels que nous les rencontrons dans cette institution, se dévouer et consacrer leur existence à recueillir et à sauver les malheureux abandonnés de nos grandes cités. (Applaudissements.)

« Depuis plus de dix-huit ans que cette institution fonctionne, le directeur a reçu des lettres d'anciens élèves dispersés

aux quatre coins du globe. J'ai vu des lettres, venant du Canada, des États-Unis, du Cap; toutes s'informaient avec sollicitude du directeur, des Frères et de l'institution, et, chose que je considère comme remarquable, je n'ai trouvé aucune lettre d'aucun élève sollicitant une aumône. »

Le directeur répondant au docteur Clarke, le remercia de la façon bienveillante dont il avait parlé de Saint-Conleth et de son œuvre.

« La sympathie et les encouragements humains sont des stimulants très appréciables, même pour ceux qui accomplissent leur devoir dans un but philanthropique et religieux. »

Puis, en son propre nom, ainsi qu'en celui de la communauté, il a chaudement remercié les visiteurs qui avaient bien voulu les honorer de leur présence en cette occasion.

Il ne prétendait pas s'attribuer les louanges si libéralement distribués par le docteur Clarke, et n'hésitait pas à déclarer que si Saint-Conleth avait eu des succès, ainsi que l'attestent les résultats obtenus, il attribuait en grande partie ces succès à ce fait, que le pénitencier de ce comté était dirigé par des religieux dévoués et remplis d'amour pour leur œuvre, n'ayant d'autre rémunération ou récompense que la conscience d'avoir accompli leur devoir religieux, tout en agissant au mieux des intérêts des enfants confiés à leurs soins.

Le directeur a remercié l'assistance de l'accueil aimable fait à l'énoncé de son nom, ainsi que des souhaits pour la continuation des succès de Saint-Conleth.

Le T. R. Begin, du clergé paroissial, tant en son nom personnel qu'au nom des invités présents, a exprimé la reconnaissance qu'ils éprouvaient tous pour l'invitation qui leur avait été faite.

Il estimait qu'au lieu de recevoir des remerciements pour leur présence, c'était à eux de remercier le P. Quested de les avoir invités.

De même que le directeur avait réussi à satisfaire les goûts des différentes divisions présentes au repas somptueux qu'il avait organisé; il était sûr également que le P. Quested

réussirait à satisfaire et à diriger facilement les divisions dont le docteur Clarke avait parlé.

Le chapelain de Saint-Conleth, le R. P. Kirby a ensuite porté un toast aux représentants de la Presse. Ce toast a été accueilli par des chaleureux applaudissements, et après la la réponse, la société s'est rendue dans la grande salle du pénitencier.

Quatre à cinq cents visiteurs assistaient à la représentation, et les différents acteurs ont été salués avec de vifs et fréquents applaudissements.

Le chant et le jeu des enfants ont démontré tout à la fois le talent naturel des élèves et les soins apportés par les maîtres dans leur enseignement.

L'exercice de la danse a surtout été remarqué et applaudi.

Un visiteur a été surpris du goût et de la justesse dans l'exécution des chants.

Un autre a déclaré que, n'ayant jamais visité un pénitencier, il appréhendait d'y trouver des choses peu récréatives, mais qu'il n'avait jamais passé une journée aussi agréablement.

Tout ce qu'il avait vu lui avait beaucoup plu et l'avait beaucoup intéressé.

MAISONS DE FRANCE

PROVINCE DU MIDI.

UN MONUMENT HISTORIQUE OU LE CIPPE COMMÉMORATIF DU CHAPITRE DE 1826.

Rapport fait au T. R. P. Fabre, supérieur général, par le supérieur du Calvaire de Marseille.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous avez exprimé le désir de voir fixé sur le marbre l'un des souvenirs les plus glorieux de notre Famille religieuse. Inspirée par l'amour de la Congrégation, qui vous a toujours rendu jaloux de maintenir intactes les traditions de nos ancêtres et d'enrichir nos archives du récit de leurs plus nobles actions, votre pensée, exprimée devant vos Fils de la maison du Calvaire, a été un ordre, et nous nous sommes empressés d'obéir. J'ai mis tous mes soins à la réaliser dès qu'à mon arrivée à Marseille elle m'a été communiquée, et j'ai la consolation aujourd'hui de vous annoncer que la pieuse fin que vous vous proposiez est heureusement atteinte.

L'inscription que vous nous avez demandée devait résumer les actes les plus mémorables de notre Institut. Cette inscription est faite, et l'on peut dire qu'elle est une page de l'histoire de nos origines, mise en lumière par vos ordres. Un regard rapide jeté sur les faits qui portèrent notre illustre et vénéré fondateur à convoquer le Chapitre de 1826 et sur les actes qui s'accomplirent

dans cette solennelle assemblée, suffira à démontrer notre thèse.

Notre première origine, humble et sainte entre toutes, pure comme la source qui sort du rocher, s'est produite à Aix. La maison qu'habitèrent notre premier Père et ses compagnons reste notre berceau, que les Oblats sont heureux de visiter pour se retremper dans la grâce de leur vocation. C'est là, pouvons-nous dire, que commence la genèse de notre Institut.

Nous demandons la permission d'employer une comparaison un peu élevée pour exprimer notre pensée. Si le peuple de Dieu eut son premier berceau dans l'Eden, il en eut un second sous le chêne de Mambré et un autre au Sinaï : trois berceaux glorieux et illuminés par la présence, les promesses et les lois du Créateur. Notre Sinaï, c'est l'approbation de notre Société religieuse par Léon XII, de sainte et impérissable mémoire.

Cette approbation a été racontée dans tous ses détails par le cher historiographe auquel nous devons la savante vie de notre fondateur. Cette page d'histoire est connue : nous n'avons pas à la refaire, mais nous sommes heureux de témoigner publiquement notre reconnaissance personnelle à celui de nos frères qui, malgré de graves et nombreuses difficultés, a su faire revivre notre premier Père au milieu de ses enfants.

Toutefois, il ne suffisait pas d'avoir obtenu l'approbation du Saint Siège. L'acte de Léon XII devait être publié en des assises spéciales de notre Société ; la sanction du Saint-Esprit donnée à la loi qui nous régit, aux œuvres qu'elle nous impose et à l'esprit qui l'anime, devait être acceptée avec obéissance, reconnaissance et amour ; la volonté du Vicaire de Jésus-Christ devait être manifestée et la Bulle pontificale devait être lue aux intéressés, qui étaient nos ancêtres et nos pères, et qui

nous représentaient. Une assemblée plénière fut réunie pour l'accomplissement de tous ces devoirs. Là se passèrent des scènes touchantes qui échappent à toute description et dont la froide lecture suffit pour renouveler les divines émotions. Ce fut le Chapitre général, tenu les 11, 12 et 13 juillet 1826, dans la maison du Calvaire, à Marseille. Tel est notre Sinaï. Après avoir reçu des mains du Saint-Esprit les Tables de notre nouvelle loi, comme Moïse au peuple de Dieu, notre vénéré Patriarche et législateur communiqua ces Tables précieuses au peuple de ses fils : nouveau berceau, lumineux et fécond, dont le souvenir sera toujours cher aux Oblats comme le souvenir du premier.

Fidèle gardien de nos gloires, mon très révérend et bien-aimé Père, vous avez voulu graver à jamais dans nos mémoires et nos cœurs les actes si beaux et si glorieux qui s'accomplirent au sein de ce Chapitre important entre tous. Il appartenait au premier successeur du fondateur et à son disciple bien-aimé de s'y employer. Aussi, lors de votre visite régulière de 1886, vous avez rappelé éloquemment les faits de la belle assemblée qui suivit l'approbation de notre Institut, et avez ordonné de placer dans la salle où se tint le Chapitre une inscription commémorative.

Cette inscription, avons-nous dit, est une page d'histoire ; elle devait ressusciter en quelque manière toute l'époque héroïque de la Société, et c'est la raison de son étendue. Elle a été demandée en 1887 par le nouveau supérieur du Calvaire au R. P. supérieur et Procureur général de Rome, cette cité où l'on a toujours le culte des monuments et l'amour de l'épigraphie. Le R. P. Cassien Augier, de son côté, en a confié la rédaction au R. P. Paul Bonnet. Nous pensons que tous les membres de la Famille connaîtront avec une vraie joie d'âme

cette œuvre de piété filiale, et on nous pardonnera si, malgré sa longueur, nous la donnons intégralement.

HIC
CONCESSIO • PROCERVM
CONGREGATIONIS • OBLATORVM • MARIÆ • IMMACVLATÆ
PRIMO • HABITA
QVANDO • CAROLVS • JOSEPHVS • EVGENIVS • DE • MAZENOD
NON • HVMANO • SED • DIVINO • CONSILIO
CONDITOR • ET • PARENS
ROMA • REDVX
SODALIBVS • IN • SOLEMNEM • CŒTVM • COACTIS
PARVAM • SOCIETATEM • A • LEONE • XII • P • M •
PATRE • BENEFICENTISSIMO • ÆTERNVM • MEMORANDO
QVI • VOLVNTATE • PROPENSISSIMA.
INGENTES • OBICES • SVMMA • AVCTORITATE • VLTRO • DEPVLERAT
RITE • AGNITAM • PROBATAM • ERECTAM
INTER • EFFVSAS • D • O • M • GRATIAS
COLLACRIMANTIBVS • PRÆ • GAVDIO • VNIVERSIS
SIGNIFICAVIT
LEGVM • CODICEM • SVPREMA • SANCTIONE • MVNITVM • EXHIBVIT
PONTIFICIS • LITTERAS • RECITAVIT
VOTORVM • RELIGIONE • PALAM • SE • ITERVM • OBSTRINXIT
SOCII • IDEM • PRÆSTITERVNT
IPSI • VT • PRŒPOSITO • OBSEQVIVM • DETVLERVNT
ORTVM • DVXIT • CONGREGATIO • OBLATORVM • MARIÆ • IMMACULATÆ
V • IV • ET • III • IDVS • JVLIAS • A • MDCCCXXVI
TANTI • EVENTVS • MEMORIAM
NE • TEMPORIS • LAPSVS • ANIMIS • OBLITERET
JOSEPHVS • FABRE
CONGREGATIONIS • PRÆPOSITVS
AVCTORI • PROXIMVS
MARMORI • INCIDI • MANDAVIT
A • D • MDCCCLXXXVII
A • SVMPTO • REGIMINE • XXVI

Cette magistrale inscription est un vrai monument qui racontera dans l'avenir la gloire de notre berceau, au jour où, par les lèvres inspirées de Léon XII, nous avons été reconnus fidèles, et introduits dans l'Église

comme Congrégation religieuse. Or, après avoir mis ainsi au service de la Famille sa science en épigraphie, le même Père donne un libre cours à sa reconnaissance et invite ses Frères à partager les mêmes sentiments. Cette invitation devient le sujet d'un pieux distique en style lapidaire, qui suit immédiatement l'inscription et que nous devons reproduire.

Le voici :

HÆC • ALTIS • ANIMIS • CERNENS • OBLATE • RECONDE
ADMIRARE • DEO • DEBITA • SOLVE • MEMOR

Des difficultés d'un autre ordre se présentèrent à l'arrivée du monument épigraphique qu'on vient de lire : nous nous demandions où nous devions placer cette œuvre remarquable. Son importance réclamait une place d'honneur et son étendue en rendait difficile le choix dans une salle trop peu spacieuse. C'était pratiquement tout un problème à résoudre. Appliquée au maître-mur qui forme la façade de la maison, l'inscription se serait trouvée dans une demi-obscurité qui en aurait empêché la lecture, et la plaque sur laquelle on l'aurait gravée ne pouvait être fixée aux autres murs, qui sont de simples cloisons et n'offrent pas une garantie suffisante de solidité. Dans cet état de chose, nous avons abandonné l'idée d'une simple plaque qui ne pouvait remplir le but proposé. Un nouvel idéal s'est présenté à notre esprit, que nous avons étudié aussitôt. C'est alors que nous avons élevé un cippe en marbre, dans la manière de ceux que les Anciens élevaient pour raconter les actions glorieuses dont ils voulaient perpétuer le souvenir. La grande plaque, sur laquelle on lit l'inscription, se développant comme sur un rouleau de papyrus antique, forme le côté principal ; au-dessus, sont les armes de la Congrégation. Le monument est

enfin couronné dignement et surmonté du buste de notre vénéré fondateur. Ce cippe historique se trouve donc être à la fois une réponse au désir exprimé par notre bon Père général et un acte d'obéissance religieuse et filiale.

Tandis que nous avions la joie de travailler à cette œuvre vraiment consolante, un autre sentiment a hanté notre esprit et notre cœur, et nous demandons la permission de l'exprimer. C'est le sentiment d'une juste reconnaissance devant unir désormais inséparablement trois grands noms, trois noms aimés et vénérés.

Dieu nous a donné pour Père et fondateur Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, c'est lui qui porte le premier de ces noms. Celui de Léon XII, de sainte mémoire, ne saurait en être séparé lorsque nous visitons le berceau de notre existence dans l'Église. Le grand Pontife nous apparaît alors comme « la lèvre du Christ », approuvant et bénissant l'œuvre du patriarche, lui donnant son rang dans le royaume de Dieu, lui communiquant l'infaillible jugement du Saint-Esprit. Puisant enfin dans son dévouement à la société sortie du cœur plus encore que de l'esprit du vénérable de Mazenod les généreux desseins qu'il nous a chargés d'accomplir, le successeur et disciple du fondateur vient se placer auprès de ces deux hommes de Dieu en perpétuant le souvenir de leurs bienfaits. Il est inutile d'ajouter que la Congrégation se plaira toujours d'offrir à ces trois noms bénis le tribut de louange et d'action de grâce mérité.

Du reste, dès le premier jour qui suivit le départ du fondateur pour le ciel, son disciple le plus aimé fut appelé par ses Frères et chargé par eux du fardeau du commandement, ainsi que du soin de glorifier le nom que notre illustre fondateur avait porté pur et respecté devant ses Fils et devant l'Église universelle. On peut

dire que chacun des jours du gouvernement du supérieur général ainsi choisi a été employé à cette noble fonction. Il est donc juste de ne pas séparer son nom de celui du Père vénéré qu'il remplace. Et c'est pourquoi, dans les traditions et pratiques de notre humble Famille religieuse, il est facile de constater la perpétuité du souvenir de ces trois noms devant Dieu.

Déjà le Chapitre de 1826 « avait établi des prières quotidiennes pour le Saint-Père, le Pape Léon XII, en reconnaissance de ce qu'il avait daigné approuver l'Institut et s'en déclarer le protecteur » : prescription qui a été accomplie. Il n'est pas un Oblat qui oublie cet insigne bienfaiteur, non plus que celui à qui nous devons la vie de la Règle et celui qu'il avait indiqué, en le plaçant près de lui, pour porter le fardeau qu'il devait lui léguer.

Mais pourquoi taire notre pensée ? Certes, nous n'avons nullement la prétention de toucher à des questions qui ne sont pas de notre compétence, et nous nous soumettons pleinement et en toutes choses au jugement du Saint-Siège. Il nous est toutefois permis personnellement de croire que les deux éminents personnages que le Saint-Esprit a placés au berceau de la Congrégation, pour sa fondation et son approbation, ont déjà reçu leur récompense dans le ciel. La vie de Mgr de Mazenod, telle que nous l'a fait connaître son savant historiographe, semble la confirmation de notre espérance assurée pour le premier. Quant au second, le monde catholique sait que Léon XII a laissé la réputation d'un saint.

Telle est aussi notre pensée sur le grand Pontife, qui nous approuva. Elle s'est trouvée confirmée à Rome dans un pieux pèlerinage au tombeau de notre ancien protecteur. Nous savions la dévotion de Léon XIII, cette étincelante lumière de l'Église, pour le prédécesseur auguste

dont il a voulu prendre le nom ; nous savions aussi la dévotion de notre Père général pour le même Pontife. Chaque fois, nous disait-on, que le T. R. P. général est appelé à Rome pour les affaires de la Congrégation, il va s'agenouiller sur la tombe de Léon XII. Nous avons imité notre premier supérieur. Mais quelle n'a pas été notre émotion en voyant une simple pierre tombale recouvrant les restes de ce saint Pontife, tandis que la magnificence resplendit dans les mausolées des autres Papes ! Il repose dans l'immense basilique de Saint-Pierre, devant l'autel de son auguste patron, saint Léon le Grand ; il repose là, non moins auguste que celui dont il a hérité les fonctions et la triple couronne, mais dans l'humilité la plus profonde et par son ordre ; l'un des plus grands souverains Pontifes de ce siècle, soit par le génie, soit par la sainteté, il se cache sous la touchante et belle épitaphe qu'il a composée lui-même. La voici telle que nous l'avons recueillie avec piété filiale et admiration :

LEONI • MAGNO • PATRONO • CŒLESTO
ME • SUPPLEX • COMMENDANS
HIC • APUD • SACROS • EJUS • CINERES
LOCUM • SEPULTURÆ • ELEGI
LEO • XII • HUMILIS • CLIENS
HÆREDUM • TANTI • NOMINIS • MINIMUS

N'est-ce pas le langage d'un saint ? En lisant cette humble et glorieuse épitaphe, nous nous confirmions dans la pensée que le Saint-Esprit avait placé ses amis près de notre berceau, afin de nous faire mieux apprécier les riches bénédictions répandues sur nos origines.

Et aujourd'hui nous remercions le premier successeur du Patriarche de la fondation de nous avoir ordonné de conserver tous ces fortifiants et salutaires souvenirs, et de nous avoir permis d'unir son nom sur le marbre à

ceux des deux premiers. Les années futures de la Congrégation rediront ces trois noms unis et glorifiés dans une même inscription lapidaire, et elles proclameront en même temps, que notre reconnaissance et notre vénération ne les séparèrent jamais.

Je suis, avec respect et piété filiale, mon très révérend et bien-aimé Père, votre Fils très humble et très obéissant.

L. Delpeuch, o. m. i.

NOUVELLES DIVERSES

Par bref, en date du 5 février de la présente année, Sa Sainteté Léon XIII, prenant en considération l'exposé et la demande de Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, a daigné ériger notre collège d'Ottawa en Université catholique, avec tous les droits et privilèges attachés à ce titre.

Ce bref, très honorable pour nous, sera lu avec bonheur par tous ceux qui aiment la Congrégation comme une mère. Nous en différons néanmoins la publication, voulant laisser à l'autorité ecclésiastique et à l'autorité religieuse une initiative qui leur appartient.

— Notre numéro de décembre était déjà imprimé lorsque nous avons reçu de Rome le *Palmares* de l'Université Grégorienne, où sont relatés les succès obtenus par nos scolastiques aux examens et aux concours de l'année 1888.

En les publiant, nous ferons remarquer que, jusqu'ici, le besoin de sujets nous a mis, chaque année, dans la nécessité de retirer de la maison de Rome quelques étudiants des plus avancés et des meilleurs, avant le complet achèvement de leurs cours et le couronnement de leurs études par les grades les plus élevés.

Voici les résultats de la dernière année, avec le prologue qui ouvre la liste des lauréats :

QVOD • IN • MAJOREM • DEI • LAVDEM • CEDAT
REI • CHRISTIANÆ • BENEVERTAT
PVBLICANTVR • NOMINA • ADOLESCENTIVM
QVI • IN • VNIVERSITATE • GREGORIANA
PHILOSOPHIÆ • JVRIS • CANONICI
ET • THEOLOGIÆ • STVDIIS
OPERAM • DANTES
SOLEMNI • FACTO • PERICVLO
HONORIS • GRADVS • PRÆMIA • SINGVLAREMVE • LAVDEM
ASSEQVVTI • SVNT
ANNO • XI • SACRI • PRINCIPATVS
LEONIS • XIII • P • M •
QVEM • AVCTOR • BONORVM • OMNIVM • DEVS
SECVNDVM • CATHOLICI • ORBIS • OPTATA
DIV • INCOLVMEM • SOSPITEMQVE • SERVET

Docteurs en théologie, 2; licenciés, 6; bacheliers en droit canon, 2; docteurs en philosophie, 2; licenciés, 4; bacheliers, 8; docteurs en saint Thomas, 2. En tout : 26 diplômes.

Premiers et seconds prix, 14; accessits, 14; mentions très honorables, 7; mentions honorables, 9. En tout : 44 nominations, sur 25 étudiants.

Outre les Frères scolastiques, nous avons à Rome une autre jeunesse intéressante et studieuse qui suit les cours d'enseignement secondaire dans un collège ecclésiastique, c'est le Juniorat italien, entretenu aux frais de la Congrégation : savoir de la province du Midi.

Ces enfants de la campagne, sous quelques rapports, inférieurs à ceux des villes, sont entrés vivement en lutte avec leurs condisciples et, en attendant de les vaincre dans les lettres latines et italiennes, ce qu'ils se sont permis déjà quelquefois, ils ont remporté à peu près tous les prix de bonne conduite et d'instruction religieuse dans les classes qu'ils fréquentent.

Voici un extrait du *Palmarès*, publié, comme il est dit

dans le Prologue suivant, à la gloire de Dieu, en l'honneur de Marie Immaculée, patronne de l'Institut, non moins que pour le progrès des sciences et des lettres:

A GLORIA DI DIO
AD HONORE DI MARIA IMMACOLATA
PATRONA DI QUESTO ISTITUTO
AD INCREMENTO DELLE SCIENZE E DELLE LETTERE
SI PUBLICANO
I NOMI DI GIOVANETTI
CHE L'ANNO MDCCCLXXXVIII
UNDECIMO DEL PONTIFICATO DI N. S. LEONE XIII
SIA PER PROFITTO NEGLI STUDI
SIA PER MERITO NELLA CONDOTTA
FURONO RICONOSCIUTI DEGNI
DI PREMIO O DI LODE.

INSTRUCTION RELIGIEUSE.

3e *Cours*. Premier prix ; un accessit ; une mention très honorable ; une mention honorable.

2e *Cours*. Premier prix ; une mention très honorable; une mention honorable.

1er *Cours*. Second prix ; une mention très honorable ; deux mentions honorables.

TROISIÈME CLASSE.

Langue italienne. Deux mentions très honorables.

Langue latine. Un accessit ; une mention très honorable ; une mention honorable.

Géographie. Premier prix; premier accessit; une mention honorable.

Conduite. Premier et second prix ; premier accessit.

DEUXIÈME CLASSE.

Langue latine. Une mention très honorable ; une mention honorable.

Géographie. Une mention très honorable ; une mention honorable.

Arithmétique. Une mention très honorable ; une mention honorable.

Conduite. Premier, second, quatrième et cinquième prix ; un accessit.

PREMIÈRE CLASSE (SECONDE SECTION).

Langue italienne. Une mention honorable.

Langue latine. Un accessit ; une mention très honorable ; deux mentions honorables.

Géographie. Une mention honorable.

Arithmétique rationnelle. Premier prix.

Conduite. Premier, second et troisième prix ; premier accessit.

QUATRIÈME CLASSE (SECONDE SECTION).

Langue italienne. Premier et second prix ; une mention très honorable.

Arithmétique. Premier prix ; un accessit.

Histoire et géographie. Premier prix ; un accessit ; une mention très honorable.

Calligraphie. Premier prix ; une mention très honorable ; une mention honorable.

Histoire sainte et catéchisme. Premier prix ; une mention très honorable ; une mention honorable.

Conduite. Premier, second et troisième prix ; une mention très honorable.

En tout : 23 prix, 9 accessits, 17 mentions très honorables, 13 mentions honorables : 62 nominations sur 25 ou 30 élèves.

— Du 10 au 17 février, la maison de Paris s'est recueillie dans les exercices de la retraite, présidée par le T. R. P. Supérieur général et prêchée par le R. P. Bourde,

Provincial du Midi. Plusieurs Pères étrangers à la maison y avaient été appelés et se sont empressés de s'y rendre.

Voici la liste des Pères et des Frères qui y ont pris part :

T. R. P. Fabre, Supérieur général ;
R. P. Martinet, Assistant général ;
R. P. Antoine, Assistant général ;
R. P. de l'Hermite, Assistant général ;
R. P. Sardou, Procureur général ;
R. P. Aubert, ancien Assistant général ;
R. P. Tatin, Provincial des Iles-Britanniques ;
R. P. Bourde, Provincial du Midi, prédicateur ;
R. P. Anger, Pro-Directeur de la Sainte-Famille ;
R. P. Baret, Directeur de la résidence de Royaumont ;
R. P. Chalmet ;
R. P. Simonin ;
R. P. Huard, de la résidence de Madrid ;
R. P. Simon, de la Maison de Bordeaux ;
R. P. Le Roux ;
R. P. Clavé ;
F. C. Chounavel ;
F. C. Collin ;
F. C. Sylvestre ;
F. C. Hourdier ;
F. C. Muller ;
F. C. Némoz, de la résidence de Royaumont,

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le 27 février, Mgr Gaughran, après avoir fait sa visite *ad limina* et avoir passé quelques jours à Paris, où il a pu s'entretenir avec le T. R. P. Supérieur général des intérêts de sa mission, s'est embarqué à Londres pour rentrer dans son vicariat. Il est accompagné du R. P. Nicolas (Marie-Louis), du diocèse de Besançon ; des Frères convers O'Toole (Charles), du diocèse de Dublin, et Cur-

TEN (Joseph), du diocèse de Paderborn ; enfin de quelques postulants. Il se hâte dans le but de rencontrer encore le R. P. SOULLIER, dont la visite s'achève à la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand avantage des deux familles religieuses qui se dévouent, dans ces lointaines contrées, au salut des âmes.

UNE BONNE PROMESSE ET UN BON EXEMPLE.

Mission de la Nativité, lac Athabaska,
le 30 décembre 1888.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je n'ose vraiment pas me présenter devant vous, tant je suis rempli de confusion de me trouver les mains vides. Votre bienveillante invitation du mois de juillet dernier m'est arrivée ici et m'a presque causé du remords. Cependant un petit examen de conscience sur la matière a suffi pour me tranquilliser, et vous allez juger vous-même, j'espère, que je ne suis pas si coupable que les apparences le feraient croire. Aussitôt après mon retour de la rivière la Paix au lac la Biche, j'ai dû me mettre à l'ouvrage et imprimer une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, de notre livre de prières en montagnais. Un petit livre en castor, le premier que nous ayons en cette langue, est ensuite sorti de notre presse ; puis, enfin, un recueil de cantiques en peau-de-lièvre. Or, mon cher Père, pour vous dire la vérité toute simple, ces travaux ont absorbé tout mon temps et toutes mes réflexions, à tel point que le plus souvent j'avais à peine le loisir d'ouvrir un autre livre que mon bréviaire. J'ai été ainsi occupé jusqu'à mon départ du lac la Biche pour cette Mission de la Nativité, vers le milieu de l'été. Croyez-vous, révérend et bon Père, qu'il se trouvait dans ce travail des matériaux suffisants pour en tirer une

lettre intéressante pour nos Annales ? Peut-être que quelque esprit plus subtil ou mieux doué que le mien serait venu à bout d'une telle entreprise, mais à moi, elle me paraissait impossible, d'autant plus que j'avais le cerveau hérissé de racines montagnaises et de locutions plus ou moins baroques et le corps brisé par la fatigue de chaque jour. J'espère, mon bien cher Père, que mes raisons vous paraîtront raisonnables et que vous excuserez le long silence que j'ai gardé envers vous. Il n'a pas d'autre cause et rien ne me serait plus doux que de vous être agréable en vous fournissant, ne fût-ce qu'un hors-d'œuvre, pour le festin que vous nous servez dans vos Annales. Aussi, me proposé je, pour répondre à votre charitable invitation, de profiter des circonstances plus favorables où je vais me trouver et de vous envoyer aussi fidèlement que possible les nouvelles que je pourrai recueillir çà et là dans nos Missions que je vais visiter.

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mes sentiments respectueux et l'offrande des souhaits que je forme pour votre bonheur durant l'année qui va bientôt s'ouvrir.

J'ai l'honneur d'être, mon révérend et bien cher Père, votre très humble Frère en J.-C. et M. I.

E. Grouard, prêtre, o. m. i.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 106. — Juin 1889

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

MISSION DU SACRÉ-CŒUR.

LETTRE DU R. P. MAGNAN, SUPÉRIEUR,
AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Lac Qu'Appelle, le 25 janvier 1889.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Dans son remarquable rapport, écrit pour le chapitre général de 1887, Mgr TACHÉ désignait notre district sous le nom de district de l'Ouest. Ce district, qui comprenait alors les quatre résidences de Qu'Appelle, de l'École industrielle, de la Montagne de Bois et de Saint-Lazare (Fort-Ellice), a été modifié depuis. La Mission de Saint-Lazare en a été détachée pour faire partie de la maison de Saint-Laurent (lac Manitoba), et aujourd'hui le district de l'ouest ou de Qu'Appelle se compose de la maison du Sacré-Cœur, de l'École industrielle, de la résidence

de la Montagne de Bois, et de plusieurs autres Missions, prêtes à devenir des résidences quand nous aurons un plus grand nombre de missionnaires, notamment : le Très-Saint-Cœur de Marie (au lac Croche), Notre-Dame de l'Espérance (à la montagne de Tondre) et Notre-Dame de Bon-Secours (réserve de Pasqwa). J'aurai à vous dire un mot de chacune de ces résidences et Missions.

Quoiqu'elles aient été restreintes, les limites de notre district mesurent encore une très grande étendue : environ 220 milles de l'est à l'ouest et 210 milles du sud au nord, soit une superficie de 46 200 milles carrés, où nous avons passablement à voyager, comme vous pourrez vous en convaincre par les détails qui suivent.

La population dont nous sommes chargés dans ce district s'élève à plus de 5000 âmes. Plus de 3 750 sont des sauvages, le reste se compose de blancs de toute nationalité, mais surtout de métis. Cette population est très disséminée et se répartit en trente centres très éloignés les uns des autres. Un tableau synoptique, que je vous envoie avec cette lettre, vous renseignera plus exactement à ce sujet et vous indiquera nos Missions déjà établies, ainsi que celles que nous ne pouvons encore visiter que transitoirement.

Sans autre préambule, voici une courte notice sur chacune de ces Missions.

Tout d'abord un mot de notre *maison du Sacré-Cœur*. Cette maison est située assez exactement au centre de tout le district dont elle est le principal établissement. A part le R. P. Hugonnard qui réside à l'École industrielle et le R. P. Saint-Germain qui stationne à la Montagne de Bois, tous les autres missionnaires sont de résidence à la maison du Sacré-Cœur. C'est de là qu'ils partent pour visiter les différents postes où nous avons des Missions ; et c'est là qu'ils reviennent pour les retraites mensuelles, etc.

Comme vous pouvez en juger par quelques photographies que vous recevrez avec cette lettre, cet établissement est maintenant à peu près au complet. Les constructions qui y ont été faites pendant les dernières années n'ont pas coûté moins de 35 000 francs. Notre église est bien convenable. Le sanctuaire est orné d'une très belle statue du Sacré-Cœur, valant 350 francs et offerte par nos pauvres paroissiens. On y remarque aussi deux tableaux fort jolis, représentant la sainte Vierge et saint Joseph. Tout l'intérieur revèt un cachet de simplicité et de propreté qui porte à la piété. On aime à y prier : c'est une réflexion que j'ai souvent entendu faire. De plus, à toutes les grandes fêtes, notre bon frère Doyle sait ajouter encore à son mérite par des décorations où se révèlent son goût, son talent et sa piété. Nous y avons régulièrement l'office paroissial tous les dimanches et fêtes. Enfin le concours du R. P. Hugonnard et de tout le personnel de l'École industrielle nous permet de donner à nos cérémonies religieuses un éclat et une pompe qui ne se rencontrent pas dans bien d'autres paroisses, même en des pays plus civilisés.

Nos catholiques aiment beaucoup à venir à ces offices. Il y en a qui font assez régulièrement un trajet de 15 à 20 milles, même pendant les froids rigoureux de l'hiver, pour venir à la messe le dimanche. J'ai connu un sauvage âgé de 66 ans qui, tous les dimanches, faisait 10 milles à pied pour venir à l'église. Dans bien des cas, pendant l'été, notre église est trop petite pour contenir tous ceux qui viennent, d'un peu partout, à nos offices.

Il y a déjà, malheureusement, un certain nombre de protestants établis dans les limites mêmes de notre paroisse, et la population catholique ne s'élève pas à plus de 560 âmes.

Le nombre de nos catholiques a été diminué ici tout

dernièrement par le départ d'un bon nombre de familles métis qui sont allées s'établir ailleurs. Les éléments divers dont se compose cette population exigent de notre part, pour l'exercice du saint ministère, la connaissance du français, de l'anglais et du cris.

L'école de la Mission est aussi sur un bon pied. L'édifice, qui avait été construit par le comité des syndics et qui était leur propriété, nous appartient maintenant. Nous en avons fait tout dernièrement l'acquisition afin de pouvoir exercer une plus grande influence sur la direction de l'enseignement. Il est à quelques pas de l'église et sur le terrain même de la Mission. C'est une très bonne bâtisse, construite il y a un peu plus de deux ans et pouvant recevoir une cinquantaine d'enfants. Il y a actuellement de 25 à 30 enfants qui fréquentent régulièrement cette école pendant l'hiver et de 40 à 50 pendant l'été. Le nombre des élèves inscrits en 1888 est de 71. L'instituteur est un jeune métis qui a été élevé chez nos Pères de Saint-Laurent et qui a fait un brillant cours d'études à Saint-Boniface. Nos métis sont tout fiers de voir un des leurs aussi capable.

Le supérieur de la Mission est lui-même le président du bureau des syndics. De cette manière, l'école, tout en étant légalement organisée en district et recevant pour cette raison une forte subvention du gouvernement, se trouve tout à fait sous notre contrôle. C'est heureux, car ici, comme ailleurs, il se rencontre pas mal d'esprits faux qui voudraient faire croire à nos gens que le prêtre n'a rien à voir dans la direction des écoles.

Notre maison, quoique d'une grande simplicité, est très confortable et assez spacieuse pour répondre aux besoins d'une communauté religieuse, et nous n'avons qu'à nous féliciter d'avoir suivi en tout les avis dictés par l'expérience de Mgr Taché pour la construction de cet établissement. Outre une salle de réception, un parloir,

un réfectoire, une chapelle intérieure, et une salle de récréation, on y compte sept chambres pour les missionnaires. A part cela, il y a aussi, attenante à notre résidence, une bâtisse de même genre pour les domestiques et autres employés de la maison. Je ne crois pas exagérer en disant que ces deux constructions avec les dépendances valent 20 000 francs.

Depuis un an, nous sommes quatre Pères et un Frère convers de maison ici. Mais assez habituellement il ne s'y trouve qu'un Père, pendant que les autres vont visiter les différents postes qui dépendent de notre Mission.

C'est ainsi que nous avons à desservir la Mission de Saint-Joseph de Dauphinais. Cet établissement situé à environ 30 milles au nord du lac Qu'Appelle, se compose de 35 familles métis qui se sont fixées dans cette localité depuis trois ans. Il n'offre guère d'espérance pour l'avenir, et nous ne voulons faire aucune dépense sérieuse pour l'améliorer. Il y a là une assez bonne école fréquentée par une moyenne de 25 à 30 enfants. La maison d'école nous sert en même temps de chapelle. Tous les mois, un des Pères va y dire la messe, et il visite les malades quand il y a lieu, etc. Pendant l'été, il y passe quelques semaines pour faire le catéchisme aux enfants et les préparer à la première communion.

Tous les deux ou trois mois, nous allons aussi exercer le même ministère dans un autre établissement situé à un peu plus de 15 milles à l'est d'ici, et dans la vallée même de Qu'Appelle. Il y a là deux familles de blancs et une dizaine de familles de Métis, dispersées sur une superficie de 5 ou 6 milles et dans l'impossibilité de venir à notre église. Ils n'ont pas d'école catholique, et leurs enfants sont obligés de fréquenter des écoles mixtes, ce qui nécessite une plus grande surveillance de notre part et plus de soin à les bien instruire.

Ce serait ici le lieu de dire un mot de la Mission de la *Montagne de Bois*, située au sud-ouest de notre district, à environ 120 milles du centre, mais je n'en connais guère autre chose que ce que Mgr Taché en a dit dans son rapport de 1887. Le P. Saint-Germain vient souvent à la Mission du Sacré-Cœur dont il est un des visiteurs les plus assidus. Depuis que Monseigneur a écrit son rapport, un district scolaire a été organisé à la Montagne de Bois, et, autant que je puis savoir, il y a de 40 à 50 enfants, au moins, inscrits pour cette école.

Jusqu'au mois de mai de l'année dernière, nous étions aussi chargés de visiter, tous les mois, les colons catholiques établis auprès des gares de Qu'Appelle et de Broadview. Mais la desserte de ces deux Missions a, depuis, été confiée à des prêtres séculiers, qui, au nombre de trois, visitent et desservent maintenant les catholiques groupés auprès des différentes gares du chemin de fer Canadien-Pacifique.

Ceci nous permet de donner plus de temps à nos Missions sauvages, qui sont de beaucoup la partie la plus importante du ministère qui nous est confié. Au risque d'être un peu monotone et d'abuser de votre patience, j'essaierai de vous faire connaître les principales de ces Missions.

Il ne faut pas, mon très révérend Père, vous attendre à de bien grands résultats. Jusqu'en 1884, il n'y a eu à Qu'Appelle qu'un seul missionnaire. Il lui était évidemment impossible de s'occuper sérieusement des sauvages. A peine pouvait-il quelquefois les visiter en passant. Le soin des catholiques blancs et métis lui donnait plus d'ouvrage qu'il ne pouvait en faire ; outre qu'il fallait alors s'occuper plus qu'aujourd'hui de créer des ressources et des revenus pour vivre. Voilà deux ans seulement que nous sommes plus de deux à Qu'Appelle, et

encore a-t-il fallu, afin de pouvoir exercer le ministère auprès des sauvages, que les Pères, qui sont tous jeunes et nouveaux ici, apprissent les langues sauvages auxquelles tous étaient complètement étrangers.

Nous avons actuellement cinq centres de Missions sauvages que nous visitons régulièrement trois ou quatre fois par an, et même plus souvent pour quelques-uns. Un Père réside dans chacun de ces centres une moyenne de trois ou quatre mois.

Le premier de ces centres est la Mission de *Notre-Dame de Bon-Secours*, située sur la réserve de Paskwa à une quinzaine de milles au sud-ouest de Qu'Appelle. Il y a là environ cent catholiques, dont la plupart sauvages Sauteux. Vous vous rappelez encore quelle circonstance toute providentielle a donné lieu à un véritable mouvement de conversion dans cette réserve. Il y a cinq ans le R. P. Hugonnard était appelé auprès d'une pauvre sauvagesse mourante. Cette femme privilégiée se convertissait, et, au bout d'une journée, elle mourait en vraie prédestinée, exerçant sur son lit de mort les fonctions d'apôtre et de missionnaire et emportant dans la tombe l'assurance de la conversion de son mari et d'un bon nombre de ses autres parents. Ceux qui promirent alors tinrent leur promesse, et aujourd'hui, les *Asham* (c'est leur nom), qui autrefois étaient renommés pour leur fanatisme, sont nos meilleurs catholiques, de vrais chrétiens. Ils nous ont beaucoup secondés dans la conversion d'autres sauvages.

Actuellement nous avons à Notre-Dame de Bon-Secours un bon noyau de catholiques qui font continuellement des sacrifices bien généreux pour leur religion. Tout auprès d'eux, un ministre presbytérien a ouvert une école où il offre de nourrir et de vêtir les enfants qui la fréquentent. En outre, il prodigue aux parents eux-

mêmes des présents de toute sorte. Mais ses efforts ont été sans succès auprès de nos catholiques, qui toujours ont suivi les avis de leurs missionnaires, et je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui un seul enfant catholique dans la belle école du ministre. Ceci peut passer pour de l'héroïsme aux yeux de ceux qui connaissent l'extrême pauvreté de nos sauvages et la vénalité à laquelle ils sont si enclins. Nous visitons maintenant cette Mission bien régulièrement. Il n'y a encore là qu'une modeste chapelle bien construite, sur le bord d'un très joli lac, et aussi une pauvre petite maison pour la résidence du Père qui visite cette Mission.

Après bien des difficultés et des tracasseries de la part des agents du gouvernement, nous avions pu en 1887 y faire reconnaître une école catholique ; mais à cause de la difficulté d'y réunir un nombre suffisant d'enfants et pour d'autres raisons, nous avons cru devoir la supprimer, et aujourd'hui la plupart de ces enfants sont à l'École industrielle de Qu'Appelle.

Depuis que nous pouvons nous occuper régulièrement de ces sauvages, il y a eu des conversions relativement considérables, et surtout nous avons la consolation de constater un mouvement de conversion bien sensible. Parmi les sauvages non convertis, on remarque beaucoup moins de préjugés contre notre sainte religion. Quand j'allai la première fois chez ces sauvages, il y a quatre ans, on nous regardait un peu comme des êtres malfaisants et on nous fuyait. Aujourd'hui le prêtre est le bienvenu dans toutes les maisons et nous avons toute confiance que Notre-Dame de Bon-Secours, patronne de cette Mission, daignera bientôt amener tous ces pauvres sauvages à la connaissance et à l'amour de son divin Fils.

De la Mission de Notre-Dame de Bon-Secours, le prêtre visite deux autres réserves situées, l'une à 15 milles plus

à l'ouest et l'autre à 30 milles. Cette dernière est la plus importante et une des plus populeuses. Monseigneur désire que nous en fassions une Mission régulière, et l'a placée sous le vocable de *Notre-Dame de Bon-Conseil*. Le chef de la localité était autrefois renommé pour ses dispositions hostiles à la religion : le R. P. Hugonnard se rappellera longtemps avec quel mépris il en a été reçu quand il voulut aller recruter chez lui des enfants pour son école, il n'y a que trois ans. Ses dispositions sont bien changées depuis, et même il a mis un de ses enfants à l'École industrielle, ce qui est de bon augure.

A quelques milles au nord-est de Notre-Dame de Bon-Secours, et précisément sur la rive nord du même lac qui avoisine cette Mission, vivent environ deux cents Sioux formant la réserve de Standing Buffalo. C'est notre Mission de *Notre-Dame des Lumières*. Les Sioux sont les sauvages qui nous donnent les meilleures espérances. Pendant que le R. P. Decorbie était à Qu'Appelle, il avait pu les visiter un peu et gagner bien vite leur affection et leur confiance. Il avait même baptisé un bon nombre d'enfants et quelques jeunes gens, dans l'espérance de pouvoir les instruire davantage plus tard, mais son départ pour le Fort-Ellice l'a obligé de renoncer à ses chers Sioux, qui sont demeurés jusqu'à présent dans une grande ignorance de la religion. Aujourd'hui, le R. P. Chaumont est leur zélé missionnaire. Ayant commencé à étudier leur langue au printemps dernier, il la parle passablement maintenant. Il a passé une partie de l'automne au milieu de ses chers néophytes et il y demeurera probablement jusqu'à la fin de l'hiver pour leur enseigner le catéchisme et se perfectionner dans la connaissance de la langue. La chapelle rappelle la grotte de Bethléem. Ce n'est rien autre chose qu'une pauvre étable, que nous avons fait réparer et approprier le mieux que nous avons pu. Nous

n'avons pas pu nous procurer d'autre logis dans la réserve. Le Père compte actuellement quatre-vingt-dix chrétiens ou *aspirants*, et il espère beaucoup pour le reste de la bande. Ces sauvages, en effet, montrent de meilleures dispositions que ceux des autres tribus, tels que Cris ou Sauteux, et l'expérience prouve qu'une fois convertis, ils sont meilleurs chrétiens. Ils sont plus laborieux et montrent beaucoup plus de caractère. Le fait suivant vous en fera juger.

Il existe encore dans la Réserve deux ou trois cas de polygamie. Le mari d'une de nos jeunes chrétiennes apprit à ses dépens, l'autre jour, ce que nos chrétiens en pensent. Il arriva, un soir, avec une seconde compagne, qu'il prétendait introduire au foyer domestique; mais Julie, sa véritable épouse, tout indignée, jette dehors son païen de Sioux, lui administre une bonne volée de bois vert et enfin lui ferme la porte au nez. Celui-ci tout confus, dut aller ailleurs chercher un gîte pour la nuit. Cette réception le ramena à de meilleurs sentiments. Il congédia sa femme numéro 2 et vint faire ses excuses à sa véritable épouse, qui ne voulut rien décider avant d'avoir consulté le missionnaire.

Le Père a eu beaucoup de consolations depuis qu'il s'occupe de ces sauvages et il aurait plus d'un trait édifiant à raconter. Un grand avantage, c'est que nous avons dans cette réserve une bonne école qui fonctionne bien depuis près de trois ans.

Nous nous occupons actuellement d'y établir, en outre, une école industrielle où les enfants seront formés aux différentes carrières de la vie civilisée. Déjà même certains subsides ont été obtenus du gouvernement à cet effet. Une telle école, si nous pouvons réussir à bien l'organiser, nous sera d'un secours bien précieux pour civiliser et christianiser ces sauvages.

A environ 50 milles au nord du lac Qu'Appelle, à la montagne de Tondre, se trouve notre belle Mission de *Notre-Dame de l'Espérance* où nous comptons maintenant 158 catholiques. Nous y avons une propriété de 160 acres de terre et une pauvre maison-chapelle, située sur le bord d'un très joli petit lac. C'est notre pied-à-terre pour quatre réserves de sauvages que nous pouvons facilement visiter de là. Le site de cette Mission est réellement des plus beaux et offre l'avantage d'être sur la limite même d'une réserve de Sauteux parmi lesquels nous comptons déjà soixante-dix catholiques.

Ce n'est que depuis deux ans que nous pouvons visiter cette mission régulièrement. Auparavant, le prêtre ne pouvait y faire qu'une trop courte apparition de temps en temps. Les quelques catholiques qu'il y avait là étaient donc bien ignorants, et Dieu sait ce qu'il a fallu de peine et de patience pour les instruire et les former aux habitudes de la vie chrétienne. Le R. P. Camper, notre vicaire de Mission, a eu la consolation d'administrer la confirmation à quarante et un de ces chrétiens l'été dernier.

Dans ces nouvelles Missions, notre premier soin est de bien instruire les catholiques qui s'y trouvent et de tâcher d'en faire de bons chrétiens. Mais nous ne négligeons pas non plus les pauvres païens et si nous ne pouvons pas encore enregistrer un grand nombre de conversions, nous sommes heureux de constater un grand changement dans leurs dispositions. Un événement assez extraordinaire arrivé l'été dernier n'a pas peu contribué à disposer les sauvages en faveur de notre sainte religion.

Un de ces païens, dont j'oublie le nom, grand homme de *médecine* et fameux *jongleur* manifestait toujours le plus grand mépris pour notre religion et nous recevait toujours avec le plus grand dédain. L'été dernier, au

milieu d'un violent orage, juste au moment où il commençait ses jongleries pour conjurer le tonnerre, il fut foudroyé et tué raide avec trois ou quatre de ceux qui l'assistaient. Un métis nous a assurés que ce jongleur avait justement commencé ses magies dans l'intention de se moquer de quelques-unes de nos cérémonies religieuses. Quoi qu'il en soit, cet événement a produit un grand émoi parmi les sauvages païens. Le chef, qui est catholique, en a profité pour leur donner une bonne leçon, lorsque les cadavres furent inhumés. Aujourd'hui, la femme du grand magicien a renoncé aux superstitions païennes et est une de nos humbles catéchumènes.

Notre-Dame de l'Espérance est dotée d'une excellente école. M. Dennehey, notre intelligent et dévoué instituteur, a toujours mérité des mentions très honorables de la part des inspecteurs du gouvernement. Et l'agent du gouvernement, quoique protestant, est tout glorieux du succès de cette école. Des subventions ont été votées par le gouvernement pour nourrir et vêtir les enfants, et faire de cette école une sorte d'école industrielle.

De cette même Mission dépendent trois autres réserves sauvages où nous avons déjà quelques catholiques. Elles sont à 15 et 20 milles de Notre-Dame de l'Espérance, et dans des directions opposées. Deux de ces réserves sont habitées par des Cris et l'autre par des Sauteux. Le P. Campeau se propose même de pousser, l'été prochain, jusqu'au lac des Noisettes, à 70 ou 80 milles plus au nord, où il y a deux camps de Sauteux formant une population d'environ 340 âmes.

Cette Mission de Notre-Dame de l'Espérance me paraît être une des plus importantes que nous ayons, et il serait bien à désirer qu'un missionnaire pût y résider continuellement. Les protestants semblent concentrer leurs efforts de ce côté-là. Ils y ont trois écoles, et tous les

maîtres qui y enseignent sont des ministres. Vous comprenez alors combien ces pauvres sauvages sont exposés. Jusqu'à présent nous avons dû nous contenter de l'espérance d'y avoir plus tard une résidence. La Mission est sous la garde de Marie pendant l'absence du missionnaire.

A une moyenne de 18 milles au nord-est du lac Qu'Appelle, se trouvent les quatre réserves de la Montagne de Lime (1). Les sauvages, tous Cris, y sont dispersés sur une superficie de quelques milles seulement et forment une population de 325 âmes. C'est notre Mission de *Notre-Dame des Anges*. Cette Mission est toute nouvelle. De fait, cette année seulement le prêtre a commencé d'y séjourner quelque temps pour instruire quelques-uns de ces sauvages et les préparer, soit au saint baptême, soit à la première communion ; jusque-là nous n'avions pu visiter ces sauvages qu'en passant. Ceux qui désiraient se faire baptiser venaient à la Mission du Sacré-Cœur, où nous les instruisions.

Ces sauvages, autrefois assez farouches et dont quelques-uns se sont signalés pendant les troubles de 1885, sont aujourd'hui bien disposés à notre égard. Comme nous n'avons pas encore de chapelle, un des chefs a mis sa maison à notre disposition pour toutes les fois que nous irons dans ces réserves. Tout nous fait espérer que ce chef se convertira bientôt, et sa conversion facilitera beaucoup celles des autres sauvages de son camp. Actuellement nos chrétiens, dans les quatre réserves, ne sont qu'au nombre de 29. C'est beaucoup, cependant, pour le

(1) Nous risquons une observation à l'adresse de notre correspondant. *Montagne de Lime* ne serait-il pas la traduction incomplète de *Lime mountain* ou de *Lime stone?* Et alors, pourquoi ne pas traduire *Montagne calcaire* ou *Pierre à chaux*, au lieu de traduire un mot et non l'autre? — Sous toute réserve. (*La Rédaction.*)

peu de temps que nous avons pu consacrer à ces sauvages. En 1887-88, nous avons baptisé parmi eux dix enfants nés de parents païens et cinq adultes. Tout dernièrement, un païen nous a encore promis de faire baptiser quatre de ses enfants. L'automne dernier, j'ai eu le bonheur de préparer à la première communion cinq de ces sauvages : deux âgés d'une vingtaine d'années, deux autres âgés d'environ cinquante ans, et le cinquième un *enfant* de soixante-dix ans. Parmi ces cinq, une pauvre femme m'a beaucoup édifié par ses excellentes dispositions. En visitant les sauvages à domicile au printemps dernier, je l'avais trouvée malade et dans le plus grand dénuement : pas de poêle, une pauvre hutte ouverte à tous les vents et à peine quelques haillons pour se défendre contre le froid; pour toute nourriture, quelques restes de galette bien dûre. Pas une plainte cependant, quoiqu'elle fût assez souffrante. Reconnaissant le *prêtre* : « Ah! que je suis contente, dit-elle, de voir enfin l'*homme de la prière!* Je ne connais pas encore les paroles de la prière, mais, tous les jours, depuis que je suis malade, je demande au *Grand Esprit* de me donner assez de force pour me rendre à la *Maison de la prière* et me faire baptiser. » Sa joie redoubla quand je lui promis de venir bientôt l'instruire et la baptiser. Je me proposais, en effet, d'aller immédiatement l'instruire. Mais je ne pus tenir ma promesse qu'au bout de quelques mois, me contentant, en attendant, de la visiter de temps en temps et de l'encourager. Cette pauvre païenne voulut se montrer chrétienne avant même d'être baptisée, et sachant que les *Priants* jeûnent au printemps, elle voulut jeûner elle aussi, et quel jeûne ! passant la journée sans rien prendre, se contentant de manger le soir son pauvre morceau de pain dur. Aussi je puis dire qu'elle était déjà préparée aux deux grands sacrements après lesquels elle soupirait, et

qu'elle reçut avec les plus beaux sentiments de piété et de dévotion. Pendant tout le temps que je passai à instruire ces sauvages, elle ne manqua pas une instruction. Pourtant elle était encore malade, il faisait bien mauvais temps et sa demeure était assez éloignée de l'endroit où j'enseignais le catéchisme.

Depuis l'automne dernier, je visite ces sauvages au moins tous les mois pour les entretenir et les affermir dans leurs bonnes dispositions. Il faut bien les surveiller car, là aussi, le ministre protestant cherche à faire des prosélytes à l'erreur. Les presbytériens viennent d'y construire une vaste école, et leur ministre fait feu et flammes pour y attirer les enfants. Heureusement, ses efforts n'ont pas été bien fructueux jusqu'à présent. Nous lui avons un peu coupé l'herbe sous les pieds. Voyant, en effet, que ces messieurs bâtissaient une école, nous avons dirigé nos efforts de ce côté-là, afin d'attirer les enfants à l'école du R. P. Hugonnard. Celui-ci en a aujourd'hui un bon nombre : entre autres, les enfants de deux chefs.

Outre les baptêmes que nous avons enregistrés, j'ai eu dernièrement le bonheur de baptiser, à l'insu de leurs parents, quatre petits enfants que je trouvai mourant et qui sont aujourd'hui dans le ciel, plaidant auprès du bon Dieu la cause de leurs pauvres parents infidèles.

Enfin, quelques mots sur une autre Mission sauvage ; celle du *Très-Saint-Cœur de Marie*, au lac Croche, à environ 60 milles à l'est de Qu'Appelle. C'est la dernière dont je parle, mais elle est bien la première en importance, et je regrette vraiment de n'être pas à même de vous donner des statistiques qui puissent vous la faire connaître d'une manière plus exacte. Je n'ai pas les registres de cette Mission, qui sont conservés au lac Croche, et les PP. Page et Campeau, qui seuls pourraient fournir

les renseignements nécessaires, sont précisément en train de visiter cette Mission depuis la mi-décembre. Il y a là quatre réserves de sauvages, Sauteux et Cris, formant une population de 850 âmes. De là, les Pères desservent aussi un établissement de Hongrois, à une vingtaine de milles plus à l'est, et bon nombre d'autres blancs, épars çà et là. Au témoignage des deux Pères, les sauvages de ces réserves sont ceux qui se montrent le mieux disposés en faveur de la religion, et un missionnaire qui résiderait continuellement au milieu d'eux aurait de grandes chances de les convertir. De cette résidence, le missionnaire pourrait aussi aller visiter trois autres réserves de sauvages Assiniboines et Cris, situées à la montagne d'Orignal, à 60 et 80 milles au sud du lac Croche. Jusqu'à présent il ne nous a été possible de faire que quelques apparitions bien courtes chez ces sauvages. Comme nos autres Missions, celle du *Très-Saint-Cœur de Marie* est travaillée par le ministre protestant, qui réside auprès des sauvages et qui cherche à les gagner par toutes sortes de moyens. Il a peu réussi jusqu'à présent, mais nous craignons beaucoup que ces sauvages ne finissent par se laisser attirer par les dons de tout genre qu'il leur prodigue.

Le P. Page, qui a passé deux ans dans cette Mission, y a fait construire, l'année dernière, une petite chapelle et une autre bâtisse attenante à la chapelle pour la résidence des missionnaires. Ce même Père y avait trouvé des ressources suffisantes et s'était procuré la plupart des choses nécessaires pour faire de cette Mission une assez bonne résidence ; mais, à cause du nombre trop limité de missionnaires, il a dû être rappelé à Qu'Appelle, où résident actuellement tous les missionnaires, et d'où ils rayonnent dans les différentes Missions sauvages, en attendant que du renfort nous permette d'éta-

blir des résidences fixes, au moins dans les principaux centres. Vous avez remarqué que toutes ces Missions sont placées sous le patronage de la très sainte Vierge. Ainsi groupées, et formant comme une couronne autour de notre Mission centrale dédiée au Sacré Cœur, nous avons toute confiance qu'elles seront bénies et que notre bonne mère du ciel, à qui elles sont confiées, saura attirer à son divin Fils les âmes dont ses missionnaires la chargent.

Je ne saurais terminer cet exposé sur nos Missions sauvages sans parler de l'école industrielle de Qu'Appelle qui est peut-être l'œuvre la plus importante de toutes nos Missions, tant pour le bien qu'elle produit actuellement que pour les résultats plus grands à espérer dans l'avenir. Cette institution est une œuvre bénie de Dieu, et nous, missionnaires, qui avons la consolation de voir de près le bien réel opéré par son moyen au milieu des sauvages, nous ne saurions trop remercier le bon Dieu et ceux qui ont contribué à nous procurer un moyen si efficace de civilisation et d'évangélisation.

Le programme de cette école répond exactement aux besoins actuels des sauvages. Outre l'instruction qu'ils y reçoivent comme dans les autres écoles, leurs enfants y sont initiés aux différentes branches de l'industrie. Ainsi formés, ils pourront vivre honorablement plus tard, et feront des citoyens utiles à la société. Mais c'est surtout au point de vue de la religion que cette école a une importance majeure et qu'elle est appelée à donner les résultats les plus consolants, tant pour les enfants mêmes, qui y sont formés aux habitudes de la vie chrétienne, que pour leurs parents et amis, vivant sur les réserves.

Mgr Taché dit dans son rapport de 1887 : « L'impression favorable, que les enfants de l'école font sur les tribus

dans les rangs desquelles ils sont recrutés, contribue évidemment au mouvement heureux vers la grâce, qui se remarque depuis quelque temps parmi ces sauvages. »

Cette assertion est très vraie. Déjà notre institution a fait mûrir des fruits précieux de sanctification. Les sauvages commencent à comprendre que bientôt il leur faudra renoncer à leurs superstitions et adopter les coutumes et la religion des blancs.

Sollicités par un grand nombre de sectes, ils se demandent de quel côté est la vérité, où est la vraie religion du *Grand Esprit*. A l'école industrielle, ils ont entendu la réponse de Notre-Seigneur Jésus-Christ aux envoyés de Jean-Baptiste : *Surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.* Ils ont pu voir à l'œuvre le véritable prêtre, comparer son zèle, sa charité et son dévouement, bien connus d'eux tous, avec le faux zèle et le prosélytisme du ministre de l'erreur. Ils ont pu voir à l'œuvre l'humble sœur de charité, et admirer l'abnégation, le dévouement et la piété personnifiée dans ces *femmes de la prière*, comme ils les appellent ; et ils ont pu reconnaître bien vite où est la véritable religion.

Après avoir admiré, ils sont allés rapporter cette réponse à leurs frères de la Prairie. Plusieurs fois je les ai entendus moi-même faire des remarques tout à fait favorables à notre sainte religion au sujet de cette école. Sans doute, les conversions n'ont pas encore été très nombreuses ; bien des difficultés, bien des préjugés, s'y opposaient ; cependant les ennemis de l'œuvre commencent à battre en retraite, et le prêtre, qui, il n'y a que trois ans, était reçu comme un être dangereux, est maintenant le bienvenu chez presque tous les sauvages.

Mais le bien direct que cette école est appelée à opérer, c'est surtout auprès des enfants, qui y sont formés aux habitudes de la vie chrétienne et qui nous préparent

ainsi des générations croyantes pour l'avenir. En les rendant bons chrétiens, on en fait aussi des auxiliaires précieux pour le missionnaire. Retournés dans leurs réserves, ils ne pourront manquer d'exercer une grande influence auprès des leurs. Déjà des résultats de ce genre ont été obtenus par des enfants de l'école rentrés momentanément ou définitivement dans leurs familles. Par leur piété et leurs bons exemples, ils ont été l'étoile dont le bon Dieu s'est servi pour éclairer leurs pauvres parents infidèles et les appeler à la grâce de la foi. Les parents n'ont pu se soustraire à l'influence de la vertu qui brillait dans leurs enfants, ils n'ont pu résister longtemps à leurs sollicitations, et eux-mêmes sont venus adorer le Dieu des *Priants*. L'été dernier, le R. P. Campeau a eu la consolation d'instruire toute une famille, qui est aujourd'hui une excellente famille chrétienne. Celle qui, après Dieu, lui a ménagé cette consolation est une humble enfant de l'école industrielle, qui, voyant son père malade, est allée le visiter, lui a parlé de la beauté, des consolations et des espérances de notre sainte religion, et ne l'a quitté qu'après l'avoir déterminé à se faire chrétien. La conversion des autres membres de la famille n'a pas tardé à suivre, et aujourd'hui cette jeune indienne jouit de son bonheur. Revenue à l'école, elle édifie toutes ses compagnes par son bon exemple.

D'autres enfants aussi, qui sont retournés auprès de leurs parents, produisent de très bons effets dans leurs réserves. Non, il n'est pas douteux que cette école ne soit appelée à faire un grand bien. C'est un moyen très efficace de procurer la gloire de Dieu et l'honneur de notre chère famille religieuse à qui cette œuvre est confiée.

Mais à l'heure qu'il est et avec les développements que l'établissement a pris, peut-être que quelques modi-

fications seraient nécessaires, surtout pour ce qui a rapport au personnel de l'école. Le P. Hugonnard, qui est comme l'âme de toute cette institution, a beaucoup trop d'ouvrage maintenant, il n'est pas assez secondé par les employés laïques qui l'aident comme assistants. Le Père a trop à faire, et, pour tenir jusqu'à présent, il a fallu tout son zèle et toute son énergie bien connus. Mais ses forces s'épuisent, et il ne pourra certainement pas résister au train de vie qu'il mène. La seule surveillance ou administration extérieure de l'œuvre demanderait à elle seule tout le temps dont le Père peut disposer. Il a à s'occuper de tout et de tous. Tous, en effet, à l'école, s'adressent à lui, et à tout moment : les enfants, les sauvages, les agents et les autres employés du gouvernement, tous les employés de la maison. Les visites à l'école sont très multipliées, tant de la part des *blancs* que de la part des sauvages. Et il faut une attention toute particulière pour recevoir et traiter ces derniers. Chacun d'eux s'attend à être traité comme s'il était le seul à qui on eût à répondre. Puis, c'est toute une affaire que de dissiper leurs préjugés, et de gagner leur confiance. Si l'on veut trop brusquer, bonjour !... et c'est fini pour le sauvage et pour les enfants .Or, il faut savoir qu'il y a une moyenne de dix sauvages par jour, qui visitent l'établissement.

Outre l'occupation ordinaire à l'intérieur de la maison, il y a les voyages, relativement nombreux et prolongés, du R. P. *Principal*, surtout dans les réserves sauvages; voyages nécessaires pour recruter des enfants et tenir les parents dans de bonnes dispositions, et aussi pour tenir tête aux ministres protestants, qui font des efforts inouis dans le sens de l'opposition : voyages qui font en outre beaucoup de bien, parce qu'ils disposent les païens en faveur de notre sainte religion. Enfin, il y a la corres-

pondance considérable à laquelle le Principal doit s'astreindre. Il suffit de connaître un peu la routine suivie dans les bureaux du gouvernement pour avoir une idée de cette correspondance et de l'assujettissement auquel elle soumet. Le Père a quelquefois quinze à vingt lettres officielles à expédier à Régina.

Avec cela, et bien d'autres occupations que je ne puis mentionner, le Père ne peut suffire à la tâche, et surtout il ne peut s'occuper comme il conviendrait de la partie principale de sa charge, c'est-à-dire de la direction et de la formation morale des enfants. Si, au moins, les assistants du Père pouvaient le suppléer en cela. Mais eux-mêmes demandent bien souvent à être repris dans leur conduite. Les Sœurs suffisent bien pour l'éducation des filles, et il n'est pas besoin de séjourner très longtemps à l'école pour être frappé de la différence qui existe entre les filles et les garçons sous le rapport de la civilité, de la piété et de tout ce qui constitue une éducation chrétienne. La raison en est bien simple. Les filles trouvent chez les bonnes Sœurs qui les dirigent et les suivent continuellement, des cœurs qui les aiment, les avis et les instructions dont elles ont besoin ; puis elles les voient mettre en pratique ce qui leur est enseigné. Les religieuses sont véritablement pour elles des mères et des modèles.

Il y a bien peu de tout cela avec les jeunes gens et les autres employés qui doivent seconder le Père, soit comme assistants, soit comme patrons d'ateliers. Ils ne comprennent pas leur mission. Ce ne sont en réalité que des mercenaires, qui feront justement assez pour conserver leur position. Et je crois qu'il est bien difficile de trouver mieux chez les laïques. Ces assistants ne donnent pas toujours le bon exemple comme ils devraient le faire dans la position où ils sont. Ils feront bien ce qui est nécessaire pour accomplir la lettre des commande-

ments, mais c'est tout. Ils ne surveillent pas suffisamment les enfants, et bien souvent, pendant les absences du P. Hugonnard, j'ai vu les enfants laissés complètement seuls des demi-journées entières. Il est facile de comprendre les conséquences qui doivent suivre de cela.

Il me semble qu'il serait nécessaire de donner au R. P. Hugonnard un autre Père pour le seconder. Il y a abondamment de l'ouvrage pour deux, vu le nombre considérablement grand des enfants qui doivent être formés à cette école. Actuellement, il y en a cent quarante, et ce nombre ira toujours en augmentant. La présence d'un autre Père assurerait au P. Hugonnard les avantages de la vie de communauté. Puis, ce nouveau Père, tout en s'occupant de la direction et de l'éducation des enfants, pourrait exercer un ministère continuel auprès des sauvages qui visitent l'établissement par centaines chaque année. Là, les circonstances sont plus favorables que partout ailleurs pour faire du bien aux sauvages, dissiper leurs préjugés, et les déterminer à se convertir.

Loin des leurs, ils sont à l'abri du respect humain ; puis le bon accueil et les soins qu'on leur donne les disposent toujours bien favorablement à l'égard de notre sainte religion. Quelle facilité, en outre, de faire connaissance avec eux et d'apprendre leur langue! Ce serait ainsi un apostolat continuel et très fructueux. Mais actuellement nous n'avons pas de Père à mettre là. Et puis, il faudrait pour cela avoir l'autorisation du gouvernement.

En 1888, il y a eu à l'école industrielle 9 baptêmes, 15 premières communions, 31 confirmations et 3 sépultures. Mais il est temps que je termine cet exposé déjà bien long.

Par tout ce qui précède, vous avez pu voir, mon très révérend Père, que l'ouvrage ne manque pas ici. Et il ne manquerait pas pour quatre ou cinq missionnaires de

plus. Le R. P. Saint-Germain, déjà âgé, a assez d'occupation avec ses chers chrétiens de la Montagne de Bois. Le R. P. Hugonnard a plus qu'il ne peut faire à l'école industrielle. Le reste de la besogne est pour les quatre Pères de la maison du Sacré-Cœur : c'est-à-dire visiter plus de 4 500 âmes dispersées sur une superficie de plusieurs milliers de milles carrés. Comme l'indique le tableau qui accompagne cette lettre, il y a dans notre district, sans compter la Montagne de Bois et la Mission du Sacré-Cœur, vingt-huit postes (établissements de blancs ou réserves sauvages) qu'il faudrait visiter séparément. Sur ces 28 postes, 24 au moins sont isolés de tout autre à une distance de plus de 10 milles ; 10 le sont à plus de 40 milles, et 5 le sont à plus de 100 milles.

Evidemment, il nous est impossible de les visiter tous et d'y avoir partout des Missions régulières jusqu'à ce que nous soyons un plus grand nombre de missionnaires. Ainsi, sur ces 28 postes, il y en a 6 que nous n'avons pas encore pu visiter; il y en a 14 que nous n'avons pu visiter que transitoirement. Pour les 8 autres postes, nous les visitons régulièrement, et un des missionnaires y réside assez longtemps trois ou quatre fois par an.

Nos occupations comprennent donc : 1° le ministère paroissial que nous exerçons à la Mission du Sacré-Cœur (lac Qu'Appelle) ; 2° les visites mensuelles à Saint-Joseph de Dauphinais ; 3° les visites semi-mensuelles chez Ross, et bon nombre d'autres visites auprès des colons groupés en différents endroits du district. Isolés, comme ils le sont, loin de l'Église, entourés de protestants, ils demandent des soins et une surveillance toute particulière ; 4° les visites et la desserte des Missions sauvages.

Toutes nos Missions ici ont leur contingent particulier de besoins et de travaux, et rien de plus vrai que ce que Mgr Taché dit dans son rapport de 1887. « Ceux qui

exercent le saint ministère au milieu de populations homogènes, définitivement établies par groupes nombreux, ne peuvent guère se faire l'idée de ce qu'il faut de travail, dans nos déserts, pour acquérir la connaissance des langues, courir en tous sens après des familles dispersées, et traiter avec des nations nullement en harmonie de mœurs, d'habitudes et d'idées. »

Il y a l'étude des langues ; il nous faudrait savoir sept langues ici : le français, l'anglais, le hongrois, le cris, le sauteux, le sioux et l'assiniboine. Il y a les longues distances à parcourir pour visiter les nombreux postes. De fait, ce sont des voyages presque continuels pour deux ou trois des Pères. Il y a le nombre assez considérable d'instructions et de préparations au saint baptême pour les adultes, et à la première communion : préparations qui demandent beaucoup de temps ; d'abord, parce que nous trouvons toujours ces gens complètement ignorants des vérités de notre sainte religion et qu'il faut tout leur enseigner nous-mêmes, prières et catéchisme ; ensuite, parce que nous tenons beaucoup à bien instruire ceux que nous voulons admettre au baptême et aux autres sacrements. Un bon chrétien vaut mieux et fait plus de bien que plusieurs chrétiens à demi-instruits.

Quelquefois, il nous faudra donner autant de temps, et même plus, pour instruire et préparer à la réception des sacrements 4 ou 5 personnes que d'autres en consacrent, dans les centres civilisés, à préparer 60 ou 80 enfants à la première communion. Ainsi, pour l'année 1888, nous avons eu 83 baptêmes et 70 premières communions (non compris le lac Croche) ; eh bien, sur ces 83 baptêmes, j'ai rencontré 9 cas différents où il a fallu donner aux catéchumènes une préparation spéciale. Pour les premières communions, il a fallu aller instruire les enfants dans cinq localités différentes, et préparer, en outre,

d'autres personnes à domicile, pour des raisons qui les rendaient incapables de venir prendre part aux préparations générales.

Puis, c'est la fondation et l'entretien de nos écoles, soit chez les blancs, soit chez les sauvages : rien ne se fait si nous n'y mettons la main. En réalité, il faut tout organiser nous-mêmes et quelquefois enseigner.

Enfin l'économat absorbe beaucoup de temps. Le nombre des formalités de régence a été bien diminué depuis quelque temps, mais c'est encore une lourde charge et une grande perte de temps pour celui qui a le soin du temporel. Ce sont des dérangements presque continuels et il n'est guère possible, avec cela, de s'occuper à quelque chose de sérieux. On prend les meilleures résolutions le matin, et le soir arrive avant qu'on en ait exécuté la moitié.

Il s'agit de pourvoir à tout : approvisionnement, frais de voyages, constructions, subsistance des différentes Missions et des missionnaires, etc. Il faut s'industrier pour trouver des revenus suffisants à l'entretien de nos œuvres. Actuellement, il serait nécessaire de construire des écoles ou des chapelles dans plusieurs de nos Missions ; et j'espère bien que nous y réussirons.

Par ici, c'est à la lettre que nous réalisons notre devise « *Pauperes evangelizantur* ». Tous nos catholiques sont bien pauvres, blancs comme sauvages, et en général plus disposés à recevoir du prêtre qu'à lui donner. La peine qu'il faut prendre pour les habituer à l'entretien de leurs missionnaires, nous ferait volontiers renoncer au bénéfice que cela nous rapporte si nous ne considérions pas comme un devoir d'habituer nos catholiques à se charger de la subsistance du prêtre. L'économat, je le noterai aussi, est ici quelquefois une cause de difficultés pour l'exercice du saint ministère. Il faut absolument

que le même Père s'occupe du temporel et du spirituel auprès de nos catholiques et, avec toute la bonne volonté possible, bien souvent nous ne pouvons éviter des froissements assez pénibles.

A propos du temporel, je dois ici rendre justice à notre bon Frère Doyle, qui, malgré une santé très délicate, montre beaucoup de bonne volonté et de dévouement dans l'accomplissement de ses fonctions. Il est un peu notre factotum : cuisinier, boulanger, menuisier, sacristain.

Que n'avons-nous plusieurs de ces bons Frères convers ! C'est là un désir que nous exprimons bien souvent ici. Quand nous voyons nos maisons de noviciat abondamment fournies de sujets, nous nous réjouissons bien cordialement et nous demandons avec anxiété si, de ce nombre, il n'y en aura pas quelques-uns pour nous ; nous attendons impatiemment le jour où quelques-uns de ces bons Frères coadjuteurs prendront la route de Qu'Appelle. A coup sûr, ils y seront les bienvenus.

Dans les conditions où nous nous trouvons à Qu'Appelle, vous comprendrez facilement que nos statistiques ne peuvent pas produire des chiffres aussi élevés que dans d'autres Missions. A cause de l'isolement de nos catholiques, il nous est impossible encore d'organiser de ces associations ou congrégations dont d'autres maisons s'honorent à juste titre ; mais cela n'empêche pas qu'il y a ici beaucoup de bien à faire. Et nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que le bon Dieu bénit les travaux de vos enfants.

En 1888, nous avons enregistré : 1° 83 *baptêmes* dont 41 de sauvages, parmi lesquels nous comptons 18 adultes, 2° 70 *premières communions*, plus 13 à l'école industrielle ; 3° 188 *confirmations*. Sa Grâce Mgr Taché, qui n'avait pas donné la confirmation ici depuis deux ans, a eu le bon-

heur de confirmer cette année 147 personnes, dont 30 étaient encore païennes il y a deux ans. Le R. P. Vicaire est allé lui-même donner la confirmation à 41 chrétiens, à la Mission de Notre-Dame de l'Espérance: en tout, 188 *confirmations;* 4° un peu plus *de* 600 *communions pascales*; 5° 11 *mariages*; 6° 4 *abjurations*; 7° 27 *sépultures*. Il y aurait encore à donner la statistique pour le lac Croche, mais je n'ai pas le registre de cette Mission.

Outre les baptêmes publiquement enregistrés, il y a la catégorie de ceux que nous avons administrés, à l'insu des parents, aux enfants sauvages que nous jugions en danger de mort : environ une dizaine.

En sus de l'école industrielle, nous avons dans notre district 3 écoles pour les blancs, fréquentées par 140 enfants, et 2 écoles pour les sauvages, comptant 75 élèves.

Comme j'ai eu occasion de le remarquer à propos des Missions sauvages, il s'est opéré depuis quelque temps un grand changement dans les dispositions de nos indigènes et un mouvement marqué de conversion au christianisme. Cela n'est pas douteux pour quiconque, ayant pu les visiter il y a quatre ou cinq ans, voit ce qu'ils sont maintenant. Hélas ! les protestants s'en aperçoivent bien et les voilà qui font des efforts désespérés pour attirer ces sauvages dans le camp de l'erreur: magnifiques écoles, où les enfants reçoivent gratis pension, logement et instruction, voire même présents de toutes sortes : tout est mis en jeu. Sans doute ces moyens ne sont pas très propres à gagner la confiance des sauvages, mais ce n'en est pas moins une terrible tentation pour eux, si pauvres et naturellement si faibles devant l'appât des avantages matériels. Dans les seules limites de notre district, les protestants ont aujourd'hui *sept* écoles pour les sauvages.

Dans quatre de ces écoles, les enfants peuvent recevoir pension et logement. Bientôt ils en bâtiront une autre à *Indian Head* et le gouvernement fera construire à Régina, l'été prochain, une vaste maison pour y établir une école industrielle protestante. Et tous ces maîtres d'école sont des ministres, ou au moins des aspirants. Vous voyez que si le bon Dieu et notre bonne mère du ciel, à qui toutes nos Missions sont confiées, ne nous assistent pas d'une manière toute particulière, il y a bien à craindre pour ces pauvres sauvages. Il faut continuellement être sur le qui-vive pour garder nos pauvres catholiques contre les sollicitations de ces ministres de l'erreur. Pour leur tenir tête, il faudrait être plus nombreux et organiser nos Missions de manière à avoir des résidences fixes chez les sauvages, notamment à Notre-Dame de Bon-Secours, chez Paskwa, à Notre-Dame de l'Espérance (la montagne de Tondre) et au Très-Saint-Cœur de Marie (le lac Croche). Ces Missions seraient prêtes à recevoir chacune deux missionnaires, qui de là rayonneraient dans un certain nombre de réserves voisines. Les missionnaires surveilleraient et affermiraient dans la foi les catholiques que nous avons déjà. Et, quoique ne pouvant comme les ministres prodiguer les dons de la fortune, nous pourrions facilement montrer aux sauvages quelle est la religion qui inspire le véritable zèle et le vrai dévouement. Puis, ces résidences, qui aujourd'hui ne sont qu'une cause de dépenses continuelles sans revenus, pourraient, elles-mêmes, avec un peu d'industrie de la part des missionnaires, offrir des ressources presque suffisantes à leur entretien.

Le bon Dieu nous bénit en nous donnant et en nous conservant à tous la santé. Les PP. Campeau et Chaumont, dont la santé nous inspirait tant de craintes, il y a deux ans, sont maintenant bien portants ; et je puis vous

assurer qu'ils tirent bon parti de ce don que Dieu leur accorde.

Notre établissement, sans être très prospère, est en assez bonne condition. Nous avons encore des dettes, il est vrai, mais c'est que depuis cinq ans il a fallu renouveler toutes les constructions de la Mission et débourser, de ce chef, au moins 35 000 francs. Nous avons aussi acheté un certain nombre de terres, situées près de l'église, afin de les réserver pour l'établissement des futurs colons catholiques. Enfin, il nous faudra probablement faire encore de nouvelles dépenses pour bâtir des écoles et des chapelles dans les Missions sauvages.

Mais j'abuse trop longtemps de votre patience et je termine cette longue lettre. J'espère, mon très révérend Père, que l'intention avec laquelle elle est écrite me fera pardonner tout ce qu'elle a de défectueux.

Daignez bénir tous vos enfants de Qu'Appelle et leurs œuvres. Je ne saurais affirmer que nous sommes des hommes parfaits, mais je puis vous dire que tous nous aspirons à le devenir, à être de bons Oblats. Une chose aussi que je puis assurer, c'est que l'union et la charité fraternelle règnent ici. C'est véritablement le *quam bonum et quam jucundum* quand nous pouvons nous réunir. La proximité de la voie conduisant aux Missions de *Saint-Albert* et du *Mackenzie* nous procure souvent le plaisir de donner l'hospitalité à plusieursde nos confrères, et Dieu sait si nous savons apprécier ce bonheur! C'est ainsi qu'à différentes époques, nous avons eu le plaisir et l'honneur de recevoir Nos Seigneurs Grandin et Clut, les RR. PP. Lacombe, Leduc, Gendreau et plusieurs autres.

Veuillez agréer, etc.

J. P. Magnan, o. m. i.

TABLEAU SYNOPTIQUE

MISSIONS DU DISTRICT DE QU'APPELLE.

LOCALITÉS ou AGENCES.	NOM CHRÉTIEN de NOS MISSIONS.	NOM OFFICIEL.	NATIONALITÉ. LANGUE.	DISTANCE de NOTRE RÉSIDENCE du S. C.		POPULATION.
				milles.		
Lac Qu'Appelle.	Sacré-Cœur.	Lebret, P. O.	Blancs de toute nationalité, surtout métis.	»	»	369
Montagne de Lime.	Saint-Joseph de Dauphinais.	Saint-Joseph de Dauphinais.	Métis de langue française.	30	N.	100
Vallée de Qu'Appelle.	*Pas de nom chrétien.*	Blackwood, P. O.	»	16	E.	76
Montagne de Bois.	»	Willow Bunch.	Métis et canadiens.	120	S.-E.	350
RÉSERVES SAUVAGES						
Mus-Cow-Pe-Tungs.	Notre-Dame de Lumières.	Standing Buffalo.	Sioux.	10	O.	200
	Notre Dame de Bon-Secours.	Pasqwa.	Sauteux.	15	S.-O.	192
	»	Mos-Kow-Pe-Tungs.	»	30	S.-O.	127
	Notre-Dame de Bon-Conseil.	Pia-Pot.	Cris.	45	S.-O.	311

File-Hills.	»	Star Blanket.	»	»	N.	70
	»	Little Black-Bear.	»	20	N.	98
	Notre-Dame de l'Espérance.	Mus-Kon-Equehn.	Sauteux.	50	N.-O.	137
		Gordon.	»	60	N.-O.	165
Touchwood Hills.		Day Star.	Cris.	75	N.-O.	106
	»	Kah-Wah-Kah-Toose.	»	70	N.-O.	147
	Pas encore visités.	Yellow Quill.	Sauteux.	120	N.-O.	339
Moose Woods.	»	White Cap.	Sioux.	220	N.-O.	150
Moose-Jaw.	*Visités seulement en passant.*	American Sioux.	»	90	O.	95
Maple Creek.	*Pas encore visités.*	Foremost-Man.	Cris.	240	S.-O.	200
Long Lake.	*Pas de nom chrétien.*	Yellow Sky.	Sauteux.	60	N.-O.	90
Indian Head.	»	The Man who Took the Coat.	Assiniboines.	35	S.-E.	253
	Très-Saint-Cœur de Marie.	Otchossowace.	Sauteux.	70	E.	270
Crooked Lakes.	»	Ka-Ke-Wista-How.	Cris.	»	E.	182
	»	Cowisess.	Sauteux.	80	E.	200
	»	Sakimay.	Cris.	»	»	194
	Pas de nom chrétien et visités seulement en passant.	Pheasant Rump.	Assiniboines.	120	S.-E.	82
Moose Mountain.		Ocean Man.	»	»	S.-E.	72
	»	White Bear.	»	130	S.-E.	85

N. B. — Il y a de plus un établissement de Hongrois à environ 80 milles à l'Est de la mission du Sacré-Cœur, et un bon nombre de métis et de blancs dispersés çà et là dans notre district ou établis près des différents postes que nous avons à visiter régulièrement. Ce qui élève à plus de cinq mille âmes la population dont nous sommes chargés.

P. S. — Voici quelques renseignements fournis, depuis, par les pères Campeau et Page sur la Mission du Très-Saint-Cœur de Marie (lac Croche). On y compte 355 catholiques, dont 120 Hongrois; ce qui élève d'autant le chiffre de la population catholique donné dans ce rapport. Pour l'année 1888, il y a eu à la Mission du Très-Saint-Cœur de Marie 20 baptêmes, 17 premières communions, 4 mariages, 180 communions pascales, 5 sépultures: ce qui fait pour le district de Qu'Appelle en 1888: 103 baptêmes, 89 premières communions, plus de 780 communions pascales, 13 mariages et 32 sépultures.

MISSION DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. RAPET, SUPÉRIEUR DE L'ILE-A-LA-CROSSE.

Mission Saint-Jean-Baptiste, Ile-à-la-Crosse,
le 1er janvier 1889.

Révérend et bien cher Père,

Qu'il me soit permis, au commencement du nouvel an, de vous offrir, au nom de toute la communauté, nos meilleurs souhaits de bonne année. Daigne le Seigneur vous combler de ses plus abondantes bénédictions et vous conserver longtemps encore à l'estime et à l'affection de vos frères. Nous le désirons de tout notre cœur. Qu'il plaise à Dieu de nous exaucer!...

Depuis le dernier rapport sur notre chère petite mission plus de dix ans se sont écoulés. Il est plus que temps, je pense, de vous donner un aperçu succinct sur les divers événements qui se sont succédé dans notre maison depuis la dernière lettre envoyée à l'administration générale par le si regretté P. Légeard.

La mort de ce bien-aimé confrère a fait un vide immense,

qui n'a pas encore été comblé. C'est après être allé prier sur sa tombe chérie, que je vous trace ces quelques lignes.

A l'époque où le regretté supérieur vous écrivait, les missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse desservaient les Missions du lac Froid, celle du lac Canot, celle du Portage la Loche et enfin celle de l'Ile-à-la-Crosse.

Aujourd'hui, le R. P. Legoff résidant à la Mission du lac Froid, nous n'avons plus à nous occuper de cette chrétienté. Nous sommes sans inquiétude, d'ailleurs, car elle ne saurait être en meilleures mains.

Ce cher Père vous dira mieux que moi l'état de cette Mission. La seule chose que nous connaissons, c'est que, depuis qu'il est fixé dans cette résidence, les sauvages ont fait de rapides progrès dans la voie du bien.

Mission de la Bienheureuse-Marguerite-Marie. Lac Canot. — Cette petite Mission, située à environ sept lieues de l'Ile-à-la-Crosse, est une Mission modèle, grâce au zèle des différents missionnaires qui se sont occupés d'évangéliser les pauvres Indiens dont elle se compose. Si ces chers Indiens ne nous donnent aujourd'hui que des consolations, nous le devons au défunt P. Légeard, qui a su leur inculquer une grande dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Ils ont mis à profit les saintes instructions reçues de ce bon Père, dont ils conservent le plus précieux souvenir.

En parlant de la Mission du lac Canot, le nom du P. Chapellières vient se placer, de lui-même, à côté de celui du R. P. Légeard. Ce cher Père, le bras droit de son supérieur, s'est dépensé, avec un zèle qui ne connaissait pas de limites pour les chers Indiens de l'Ile-à-la-Crosse. L'obéissance nous l'avait donné, l'obéissance nous l'enleva le 13 juillet de l'année 1880. Mais bientôt le bon Dieu, qui le trouvait mûr pour le ciel, le ravit

définitivement aux pauvres sauvages de la Mission de Notre-Dame de Pontmain, auxquels il avait été envoyé.

Des voix plus autorisées que la mienne ont dit déjà comment ce vrai missionnaire rencontra une mort tragique en allant annoncer la bonne nouvelle à une tribu éloignée et d'un difficile accès.

Le R. P. Moulin, qui, déjà, à plusieurs reprises, avait évangélisé les Cris de la Mission dédiée à la Bienheureuse, revenait, en septembre de l'année 1880, donner ses soins assidus et éclairés à ces mêmes Indiens; ceux-ci revoyaient avec plaisir un Père qui s'était déjà tant dépensé pour eux. Malheureusement, son dernier séjour à l'Ile-à-la-Crosse ne fut pas de longue durée : arrivé le 7 septembre de l'année 1880, ce cher Père, vieilli dans l'œuvre des missions, nous quittait le 23 juin de l'année 1882.

Le 28 juin suivant, nous avions le plaisir d'embrasser le R. P. Dauphin, qui arrivait à l'Ile-à-la-Crosse pour remplacer le R. P. Moulin. Depuis le jour de son arrivée jusqu'à celui de son départ, qui eut lieu le 14 août 1886, le P. Dauphin se dévoua avec un zèle extraordinaire au bien spirituel des Cris du lac Canot ; la maladie même ne l'a pas empêché de donner à ces chers Indiens les soins les plus tendres et les plus assidus.

Certes, il est vrai de dire qu'il aimait ses sauvages de tout son cœur ; mais aussi il en était vivement aimé. Ils ne cessent de parler de lui, et son souvenir n'éveille que des louanges parmi eux.

Actuellement c'est le R. P. Teston qui exerce son zèle dans cette Mission modèle... Plusieurs fois par an, il visite ces chers sauvages, afin de les entretenir dans leurs bons sentiments, veillant autant que possible à ne pas perdre le fruit de tant de travaux opérés par ses devanciers.

Mission de Saint-Julien. Lac Vert. — Si la Mission du lac

Canot, comme je viens de vous le dire, révérend et bien cher Père, ne nous donne pour ainsi dire que des consolations, nous avons fort à faire pour maintenir dans le bon chemin celle que je viens de nommer. Les chrétiens qui la composent sont tous à peu près métis.

Ils devraient mieux comprendre, ce semble, les enseignements du missionnaire et servir de modèles aux sauvages. Malheureusement, c'est le contraire qui arrive. Est-ce parce qu'ils sont plus rapprochés des gens qu'on a coutume d'appeler civilisés, et qu'ayant parfois de tristes exemples devant les yeux, ils se croient tout permis? Je suis porté à le croire. La plupart des gens avec lesquels ils se trouvent en rapport sont loin, pour la plupart, d'être de bons chrétiens ; plusieurs même ne pratiquent aucune religion. Ils ne peuvent que se ressentir de la contagion des mauvais exemples, surtout s'ils les ont fréquemment sous les yeux.

Toutefois, si une partie de ces gens nous donnent des inquiétudes, quelques-uns sont franchement catholiques et font honneur au nom métis.

Si les gens de cette Mission étaient tous catholiques dans la force du mot, combien déjà leurs bons exemples n'auraient-ils pas attirés à la religion catholique de ces sauvages, qui, aujourd'hui encore, marchent dans les ténèbres de la mort!

A l'heure où je trace ces lignes, mon *socius*, le R. P. Teston, fait la visite de cette Mission.

Espérons que les prières des deux regrettés défunts ci-dessus mentionnés et les bons conseils des RR. PP. Moulin et Dauphin, qui tous ont travaillé avec ardeur au progrès de cette Mission, nous permettront, Dieu aidant, de faire des bons chrétiens de ce peuple placé sous la protection de saint Julien.

Mission de la Visitation. Portage la Loche. — Cette Mis-

sion, qui m'est échue en partage depuis le départ du dévoué P. Legoff, compte environ deux cent vingt et quelques sauvages, tous assez bons chrétiens. Il est vrai que, là, comme partout, il y a le perpétuel mélange des bons et des mauvais. La plupart, cependant, donnent beaucoup de consolation aux missionnaires, et quelques-autres seulement nous causent de la peine.

Il en serait bien autrement, si de bons missionnaires n'avaient point défriché avant nous ce terrain aride! Grâce à ces dignes confrères et surtout au bon P. Legoff, le missionnaire actuel ne fait que récolter les fruits de ceux qui ont semé dans la prière et dans les larmes.

Cette chère Mission, dans laquelle on compte environ quatre-vingt-quinze communiants, est digne à tous égards d'attirer l'attention du missionnaire. Les bons sauvages de cette place ont sollicité plusieurs fois auprès de Mgr Grandin d'avoir un Père résidant parmi eux, disant à Sa Grandeur combien un Père serait bien vu et bien traité.

Jusqu'ici, faute de sujets, Monseigneur n'a pu satisfaire à leurs justes désirs. Nous espérons toutefois que Sa Grandeur pourra, sous peu, envoyer un Père résider dans cette mission.

En attendant cet heureux temps, nous nous ferons un devoir de la visiter deux fois l'année, comme cela s'est pratiqué jusqu'ici.

Mission de Saint-Jean-Baptiste. Ile-à-la-Crosse. — Dans les rapports précédents, il a été fait mention des travaux ordinaires que nécessite la desserte de notre église.

Ces travaux étant à peu près toujours les mêmes, je n'en parlerai point ici.

Nous sommes assez contents de notre petite population, composée de gens de différentes nationalités. La plus grande partie sont des métis français; l'autre

partie se compose de métis anglais, de Montagnais et de Cris.

Assurément tous ces gens ne sont point sans défaut ; mais ils nous écoutent assez fidèlement quand nous les instruisons. Ils ont coutume de s'approcher des sacrements aux jours de grandes fêtes, et, à part quelques exceptions, ils assistent fidèlement aux offices ; de telle sorte que, s'ils nous causent parfois de la peine, habituellement ils sont pour nous un sujet de consolation.

Si nos gens sont tels que je vous les décris, ce n'est point mon œuvre, mais bien l'œuvre des bons et regrettés Pères ci-dessus mentionnés, ou plutôt l'œuvre de la grâce, que ces dévoués missionnaires ont secondée avec le plus grand zèle. Aussi nous sommes heureux, et c'est d'ailleurs un devoir pour nous, de conserver de ces édifiants confrères un souvenir précieux et ineffaçable.

Dans les rapports précédents, le regretté P. Légeard avait fait mention des deux grandes missions que nous donnons annuellement au printemps et à l'automne. Je ne m'étendrai point sur ce sujet ; je me contenterai de vous dire que tout se fait, autant que possible, comme par le passé. Cris et Montagnais sont fidèles à venir au jour fixé, malgré la grande distance qui les sépare de nous, et ils suivent régulièrement les divers exercices de la mission... Le jour de la communion générale nous avons bien près de 300 personnes qui s'approchent de la sainte table... Si, à ce nombre, nous ajoutons les 95 communiants du Portage la Loche et environ 50 communiants au lac Vert, nous comptons environ 445 communiants, ce qui est un chiffre assez considérable pour les petites missions du Nord.

Les Montagnais, au nombre d'environ 800, sont tous catholiques, sauf un seul, qui est protestant. Celui-ci m'a assuré pourtant, une fois, qu'il consentirait volontiers

à embrasser la religion catholique et à renoncer à son ministre, si je voulais, toutes les années, lui fournir certains articles d'habillement, comme a coutume de le faire son cher prédicant. On peut s'imaginer facilement la réponse qui lui fut faite... Depuis lors je ne l'ai plus revu... Il est à croire que son ministre continue de l'habiller... Pauvre sauvage ! Triste ministre !

Si, comme je l'ai dit déjà, révérend et bien cher Père, nous sommes, pour ainsi dire, dans un pays de consolations, nous le devons à tous nos vénérés Seigneurs et Pères, qui, depuis l'apostolique initiative du R. P. Taché, en 1846, se sont succédé à ce poste d'honneur et, à force de courage, d'abnégation et de persévérance dans le dénûment et les tribulations de tout genre, sont parvenus à asseoir notre Mission sur des bases inébranlables. Nous ne faisons aujourd'hui que continuer de gérer le précieux héritage qui nous a été transmis, tout en recueillant le fruit de leurs labeurs.

Il est bien des noms bénis que nous aimons à répéter, bien des cœurs d'apôtre que nos populations n'oublieront jamais... Certes il est juste de nommer ici Sa Grâce Mgr Taché; notre infatigable évêque, Mgr Grandin; le si regretté Mgr Laflèche; Mgr Faraud, pour ne mentionner que les évêques. Assurément le souvenir de ces premiers et saints missionnaires nous sera toujours précieux... Puissions-nous, avec l'aide de Dieu, marcher sur leurs traces.

Mgr Grandin, notre très digne évêque, si bon et si indulgent, est venu nous visiter cinq fois, depuis 1880... Nous avons toujours trouvé trop courtes les heures de son séjour parmi nous. Après nous être grandement réconfortés auprès de lui, dans toutes ces visites, nous n'avons jamais pu assister à son départ sans brisement de cœur et sans répandre des larmes. Daigne le Seigneur nous con-

server de longues années un si bon Père et un Pasteur si prudent !

Je ne saurais passer sous silence la visite du R. P. Soullier, qui arrivait à l'Ile-à-la-Crosse le 22 juillet de l'année 1883, pour en repartir le 30 juillet. Merci à ce digne représentant du Supérieur général ! Nous ne perdrons jamais le souvenir de ses bontés. Merci de ce touchant Acte de visite qu'il nous a laissé et qui ne peut que nous pousser rapidement dans la voie de la perfection et dans l'amour de notre sainte vocation !

Nous nous berçons du doux espoir de le revoir peut-être bientôt.

Je n'ajouterai qu'un mot pour le personnel de la Mission : deux Pères et deux Frères convers.

Nos bons FF. Labelle et Marcilly se dévouent avec un zèle au-dessus de tout éloge pour le temporel de la Mission. Ces deux Frères sont pour nous un vrai trésor ; il serait trop long d'énumérer les précieux services qu'ils nous rendent. Un bon vieux Canadien, qui est la joie de la maison, trois orphelins et un pauvre idiot aident nos bons Frères dans leurs différents travaux.

Puissions-nous avoir encore un bon Frère de plus ! Nous le désirons de tout notre cœur.

Je n'oublierai pas les FF. Némoz et Landry, qui nous ont quitté pour porter ailleurs leur dévouement et leurs services, mais leurs noms restent gravés dans nos cœurs, et leurs œuvres sont là pour nous rappeler leur souvenir.

Oh ! que nous serions heureux si vous pouviez nous envoyer beaucoup de Frères semblables à ceux qui nous ont quittés, et dévoués comme ceux qui nous restent !

École de Notre-Dame du Sacré-Cœur.— Notre école, dirigée par les bonnes Sœurs de la Charité, est sur un bon pied. Nos chères Sœurs, au nombre de 6, auxquelles

il faut joindre 3 tertiaires et 2 orphelines, nous sont d'un grand secours. La direction de l'école, qui compte 38 enfants, est confiée à deux d'entre elles, dont l'une pour le français et l'autre pour l'anglais.

Si on n'a pas vécu dans le pays, il est un peu difficile de se faire une juste idée de nos écoliers. Quelle patience est nécessaire à ces pauvres Sœurs pour instruire des enfants qui n'ont aucun goût pour l'étude et dont le seul désir est de quitter l'école le plus tôt possible ! Malgré cela, nos bonnes sœurs obtiennent des résultats vraiment satisfaisants.

Les Sœurs et leurs aides qui ne sont point occupées à la direction ne manquent pas de besogne. Elles rendent toutes de précieux services aux pauvres missionnaires de cette Mission. Assurément elles ont un droit incontestable à notre estime et à notre reconnaissance. Ce sont elles qui veillent avec un soin précieux sur le linge d'église, dirigent le chant, confectionnent les habillements des missionnaires, etc. Nos bonnes Sœurs et leurs chères filles, par leur zèle et leur dévouement à toute épreuve, ont bien mérité l'estime de tous les membres de notre famille religieuse.

Merci aux vivants et aux défunts pour tout le bien qu'ils ont fait et qu'il feront à notre chère Mission ! Les ossements d'un Père, d'un Frère convers et de trois Sœurs, morts au champ d'honneur, reposent ici, à quelques pas de nous.

Je sollicite pour ces âmes le secours de vos saintes prières, ainsi que pour la communauté qui m'est confiée, et surtout pour moi, qui suis si heureux de me dire

Votre Frère très humble et dévoué en J. et M. I.

J. Rapet, o. m. i.

VICARIAT DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

BASUTOLAND.

LETTRE DU R. P. DELTOUR
AU R. P. SUPÉRIEUR DES CHAPELAINS DE MONTMARTRE.

Dans le numéro de septembre dernier, le R. P. Deltour nous racontait les merveilles de la grâce opérées dans sa Mission et il les attribuait, d'une manière sommaire, à la consécration du Vicariat apostolique au Sacré-Cœur de Jésus. Une lettre, où cette pensée a pris plus de développement, a été adressée à Montmartre; elle nous est gracieusement communiquée, et nous nous empressons à notre tour de la publier, à la plus grande gloire du Sacré-Cœur :

Saint-Joseph, le 4 mars 1889.

Mon révérend et bien cher Père,

Il y a déjà quelque temps que j'ai reçu votre si bonne lettre de la fin de décembre; mais je me suis trouvé si affairé à cause de la visite du R. P. Soullier et des fêtes qu'elle a entraînées à sa suite, que je n'ai pas pu y répondre plus tôt. Aujourd'hui, notre bon Père visiteur nous a quittés et est allé faire ailleurs d'autres heureux, et je me trouve à notre Mission de Saint-Joseph pour une partie de la semaine. Là, tout est calme et tranquille, de sorte que je profite du premier jour de repos pour vous adresser quelques lignes.

Vous savez sans doute, mon bien cher Père, que le Vicariat d'État libre d'Orange a été consacré au Sacré-Cœur de Jésus le jour de la fête de l'Immaculée-Conception de la très sainte Vierge, en 1887. En Basutoland, comme dans tout le Vicariat, nous avons fait de notre mieux pour rendre cette consécration aussi impo-

sante et solennelle que possible. A Roma, en particulier, comme c'était en même temps la fête patronale de la Mission, nous devions mettre tout notre cœur à cette cérémonie. Nos néophytes le sentirent, et ils comprirent que pareille fête ne devait pas être seulement extérieure, mais bien surtout une fête de l'âme ; aussi se pressèrent-ils nombreux à la sainte table, presque à l'égal du jour de Pâques. La piété et la prière furent réellement les reines de ce beau jour, et le Cœur de notre divin Sauveur dut être content de la bonne volonté et de l'empressement de ses pauvres enfants noirs, adorateurs encore enfants de sa divine personne.

Dès ce jour, l'impulsion vers le Cœur de Jésus a été donnée, et nos fidèles n'ont jamais cessé, depuis lors, de l'honorer et de l'invoquer avec amour. Nous avons établi la communion réparatrice du premier vendredi du mois, et c'est toujours un véritable jour de fête pour nos néophytes. L'église se remplit comme le dimanche, et les communions sont très nombreuses ; c'est un jour de véritable édification. La sainte messe y est suivie d'une instruction sur le Sacré-Cœur, qui est elle-même accompagnée de la bénédiction du très Saint-Sacrement, avec l'amende honorable et la consécration au Sacré-Cœur de Jésus.

C'est depuis cette époque que Notre-Seigneur s'est plu à répandre sur nos pauvres Missions ses meilleures bénédictions ; nos chrétiens se sont fortifiés dans la foi et les païens sont entrés au catéchuménat en bien plus grand nombre. Nous avons pu offrir au R. P. Visiteur 128 adultes à baptiser et 29 enfants, tous pris sur ceux que nous avons reçus catéchumènes depuis la consécration du Vicariat au Sacré-Cœur, et il nous en reste encore aujourd'hui, dans la seule circonscription de Roma, 123 autres, plus un certain nombre qui se préparent à le devenir.

Vu l'apathie, l'insouciance et la légèreté de nos Cafres, ce mouvement vers notre sainte religion est vraiment merveilleux. Que le Sacré-Cœur de Jésus reçoive nos meilleures actions de grâces !

L'empressement des païens à venir écouter la parole de Dieu est surprenant, et leur attention est toujours soutenue. Le prêtre paraissant dans un village est tout un événement et attire toutes les sympathies. Les habitants le dévorent des yeux et ne se fatiguent pas de l'écouter. Il n'est pas rare d'entendre de simples païens, dans les villages ou dans les champs, fredonner quelques couplets du cantique bien-aimé de Lourdes : *Ave, Maria !* La musique se trouve quelquefois en défaut, car ils ne l'ont entendue qu'en passant, mais le cœur y est, ce qui est bien préférable. Nos chers catéchistes ont reçu leurs billets d'aggrégation à l'Apostolat de la prière, et je crois qu'ils leur portent bonheur. Ils sont fervents, zélés, et en même temps respectueux et obéissants. C'est par eux que le travail d'évangélisation va de l'avant. Presque tous les dimanches, nous faisons un pas de plus, en pénétrant dans quelque nouveau village qui nous était fermé jusqu'ici.

Permettez-moi de vous raconter un trait que je regarde comme merveilleux ; vous allez en juger. La semaine dernière, j'allais dans un village entièrement païen, pour recevoir au catéchuménat une pauvre vieille femme, bien vieille, car elle ne pouvait pas se tenir debout et marchait à quatre pieds pour entrer dans sa hutte et en sortir ; c'était là tout son travail. On m'attendait ; par conséquent, c'était fête au village. J'arrive ; la hutte de la vieille matrone était bien rangée, balayée... il s'y trouvait même une chaise, chancelante, il est vrai, mais cependant véritable objet de luxe pour ce pays. Tout le village était en mouvement, et le chant des cantiques

retentissait dans la plaine, car les catéchumènes des villages environnants (nous n'avons pas encore de chrétiens dans ces parages) se rendaient à la fête en chantant leurs plus beaux airs. C'était charmant à voir et à entendre. Malheureusement, notre hutte était trop petite, et les catéchumènes seuls la remplissaient. Le maître du village nous proposa la maison de son frère, bâtie à l'européenne et plus spacieuse.

J'acceptai volontiers et nous nous rendîmes aussitôt dans ce nouveau logis. Arrivé sur le seuil de la porte, je m'arrête stupéfait. Que vois-je en face, contre le mur? Une image de Notre-Seigneur montrant son cœur! Je demande aussitôt au maître du logis qui lui a donné cette image, et pourquoi il l'a placée dans sa hutte : « Il y a longtemps que je la possède, me dit-il ; un blanc me l'a donnée bien avant la guerre des fusils (ce qui suppose au moins dix ans) ; je l'ai conservée toujours, et, lorsque j'ai bâti cette maison, il y a quatre ans, je l'ai placée là où tu la vois aujourd'hui, parce que je l'aime. Vois-tu celle-ci, me dit-il encore ? et il me montra un tronçon de statuette de la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, je l'ai reçue en même temps que l'autre et je n'ai jamais permis à personne de la faire sortir du village. »

Je ne pouvais me lasser d'admirer la miséricorde du bon Dieu et de me rappeler la parole de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie : « Je bénirai la maison où l'image de mon cœur sera exposée. » La pauvre vieille, si prévenue de la grâce, est, en effet, la mère de celui qui me parlait ainsi, et celui-ci est non seulement le maître de la maison, mais le chef du village. Je suis persuadé que, dans moins de trois mois, nous aurons là un noyau de catéchumènes. Plusieurs demandent déjà à être reçus, et le village est très grand.

Je quittai le kraal le cœur content, et j'allai voir une autre bonne vieille, femme du défunt roi Mosesh, de douce mémoire. Je n'ai jamais vu de vieille si intelligente, si éveillée, si joyeuse et même si spirituelle. Je lui demandai : « Qu'est-ce que Dieu? » et elle me répondit, sans hésiter : « Dieu, c'est le Seigneur du ciel et de la terre », et le geste accompagnait la voix. Je lui posai quelques autres questions, et elle me répondit toujours aussi bien ; cependant elle n'est catéchumène que depuis deux mois. Elle me prit ensuite à part et me dit : « Père, je veux me confesser — Sans doute, lui dis-je », et elle congédia tout le monde en disant : « Tu comprends, Père, à toi je dis tout, même ce que personne ne connaît; mais ceux-ci ne doivent pas l'entendre », et elle fit sa confession comme si elle était née catholique. Je ne pouvais qu'admirer les prodiges de la grâce dans les âmes de bonne volonté. Pauvre femme ! je ne la laisserai pas longtemps catéchumène ; elle est si avancée en âge ! près de quatre-vingts ans ! il faut bien lui procurer le bonheur de vivre quelque temps chrétienne.

Son fils aîné est fils du roi défunt et maître du village. La femme de ce petit chef est aussi catéchumène. Elle était là présente, quand sa belle-mère m'interpella et me dit : « Père, fais des reproches à celle-ci, car elle les mérite bien. — Qu'y a-t-il donc? lui dis-je. — Elle s'est disputée avec son mari et elle est chrétienne ! ce n'est pas bien ; il faut qu'elle donne le bon exemple » Et la pauvre accusée, si humiliée, quoique reine du village, ayant avoué devant tout le monde qu'elle avait eu tort, et promis de ne plus recommencer, je n'eus pas le courage de la reprendre fortement ; elle s'avouait coupable, et puis elle n'est catéchumène que depuis trois mois. Son fils aîné, jeune homme de vingt ans, avec sa jeune femme, vont être reçus bientôt au catéchuménat.

Le Sacré-Cœur de Jésus ne travaille pas seulement parmi les païens; sa salutaire influence se fait sentir jusque chez les partisans de l'hérésie. Parmi les adultes baptisés par le R. P. Visiteur, dix-huit avaient été calvinistes; maintenant encore, parmi nos catéchumènes, nous comptons plusieurs convertis de l'hérésie, quelques-uns même de haute futaie, qui se préparent, comme de simples païens, à la grâce du baptême. Il faut bien le dire, les partisans de l'hérésie ne sont pas meilleurs que les païens, et ils sont souvent pires même en morale. Triste engeance que ces hérétiques! sauf ceux qui sont de bonne foi et qui reviennent à la vérité dès qu'ils la connaissent.

Le camp de l'erreur se trouve bien secoué; la lumière se fait; la vérité catholique brille comme le soleil, au milieu des ténèbres du paganisme et du mensonge. Les calvinistes en sont venus à redouter leur Bible même, car c'est dans la Bible que nous leur montrons notre doctrine et leurs erreurs. Quoique mal traduite, la Bible protestante nous suffit pour combattre ses adhérents; ils le sentent, ils le voient, et n'osent plus rien dire.

Veuillez, mon bien cher Père, nous continuer le secours de vos bonnes prières, afin que le bien commencé sous les auspices du Sacré-Cœur se développe tous les jours davantage, pour la plus grande gloire de ce cœur adorable.

Votre très humble frère,

J. M. Deltour, o. m. i.

PROVINCE BRITANNIQUE.

MAISON D'INCHICORE.

RAPPORT RÉDIGÉ D'APRÈS LES NOTES FOURNIES PAR LE R. P. NICOLL, SUPÉRIEUR.

Inchicore, le 28 mars 1889.

La maison d'Inchicore est une des plus importantes de la province par suite de sa position dans l'un des faubourgs de la capitale de l'Irlande, de son titre de résidence du Provincial et du double ministère qu'elle embrasse, le ministère local de la chapelle et l'œuvre des missions.

Dans ce rapport, nous dirons un mot du temporel; nous parlerons ensuite des œuvres locales et enfin des missions.

1° *Temporel.* — La propriété d'Inchicore se compose d'un vaste terrain d'environ 10 hectares et des diverses constructions que nos Pères y ont successivement élevées, à savoir: 1° L'ancienne église en bois, dont une partie sert aujourd'hui de salle de réunion pour le club catholique, tandis que, dans l'autre partie, la crèche a pu prendre tous ses développements; 2° la nouvelle église, gracieux monument gothique, dont la nef seulement est achevée; 3° la maison de communauté, vaste construction destinée à recevoir des retraitants, prêtres et laïques. Outre les salles communes et les trois vastes corridors, elle contient plus de trente chambres; 4° les écoles, qui peuvent recevoir au delà de deux cents enfants.

Environ 4 hectares sont occupés par ces constructions et par l'enclos que les Pères se sont réservé. Le reste du terrain est loué et devra, tôt ou tard, être vendu.

Cette propriété a certainement une grande valeur;

elle est malheureusement grevée d'une dette considérable. De plus, les taxes de toutes sortes sont extrêmement lourdes ; il est à peu près impossible de faire face à toutes les obligations. Il faudrait vendre les terrains loués et, s'il était possible, augmenter le nombre des ouvriers évangéliques, ce qui augmenterait les ressources sans accroître les taxes.

2° *Œuvres locales.* — La maison d'Inchicore ayant été établie spécialement en vue des missions et des retraites, l'église qui lui est attachée n'est pas paroisse, mais simple chapelle de secours.

Les fidèles qui la fréquentent appartiennent aux trois paroisses de Saint-James, de Clandalkin et de Blanchardstown. On peut évaluer à 1 800 environ le nombre des catholiques qui reçoivent de nos Pères les secours de la religion, à l'exception des Pâques, du viatique et de l'extrême-onction, que nos Pères ne donnent que dans les cas de nécessité. Il va de soi que les baptêmes, mariages, etc., se font à la paroisse.

Le noyau de la population est formé par les familles des ouvriers employés à la Compagnie du chemin de fer du Sud-Ouest de l'Irlande, soit dans ses vastes usines, soit pour l'exploitation de la ligne. C'est une excellente population, laborieuse, rangée et généralement fidèle à remplir ses devoirs religieux. Nos Pères remarquent cependant qu'il est difficile d'avoir action sur les jeunes gens. En dehors de cette classe ouvrière, il y a un certain nombre de familles aisées et modèles et un bien plus grand nombre de pauvres où les éléments bons et mauvais se trouvent mélangés. Le désœuvrement et la boisson font le malheur de ces pauvres gens.

Trois Pères sont chargés de la chapelle ; ce sont, en ce moment, les Pères Gubbins, O'Donnel et Miller.

Chaque dimanche, il y a cinq messes : à sept, neuf,

dix, onze et douze heures. Les jours de fête d'obligation non chômés par les protestants, il y a, en outre, une messe à cinq heures du matin pour les ouvriers qui travaillent aux usines. Pendant la semaine, les messes sont à sept heures, huit heures et neuf heures et demie. Dans la soirée, le dimanche, le jeudi, le premier et le troisième vendredi du mois et les jours de fête, il y a la récitation du chapelet, sermon et bénédiction. Les autres jours, on se contente, après la récitation du chapelet, de faire la prière du soir et une lecture pieuse.

Une fois par semaine, les Pères font une instruction aux enfants de l'école.

L'unique confrérie établie dans l'église est celle de l'Immaculée-Conception. Elle comprend deux branches, celle des hommes et celle des femmes, divisées l'une et l'autre en diverses sections appelées « guilds » selon les différents âges : chaque guild a son patron spécial. Il y a des réunions particulières pour les guilds et des réunions générales pour toute une branche. La confession et la communion une fois le mois sont de règle pour les associés. Ces associations sont le grand moyen de maintenir et de développer le bien; aussi, après le travail des confessions et de la prédication, le soin principal de nos Pères est de veiller à ce qu'elles fonctionnent régulièrement.

La visite des familles est également un moyen des plus efficaces pour entretenir l'esprit religieux dans la population. Les Pères doivent consacrer une bonne partie de leur temps à ces visites, qui n'ont d'autre but que d'exercer une religieuse influence et de rappeler leurs devoirs à ceux qui les auraient négligés.

Le nombre des confessions entendues et des communions reçues dans la chapelle n'est pas exactement connu ; il doit s'élever à 10000 environ, par an.

Chaque année, une retraite de huit jours prépare les fidèles à la solennité de l'Immaculée-Conception. Cette retraite est toujours bien suivie ; la chapelle est comble à tous les exercices, et la plupart des fidèles profitent de cette occasion pour s'approcher des sacrements.

Les processions du mois de mai méritent une mention spéciale. Chaque dimanche, pendant le mois de Marie, une procession s'organise à l'issue des vêpres et se rend de la chapelle à la grotte de Notre-Dame de Lourdes et à l'oratoire de Notre-Dame des Conques, situés à l'extrémité de l'enclos. Tout le long des allées, flottent au vent des bannières où l'on voit les invocations des litanies avec les emblèmes correspondants. Au milieu de la prairie, s'élève une estrade sur laquelle une chaire a été improvisée. Si le temps est beau, des foules arrivent de Dublin et de la campagne. Les tramways doivent se multiplier pour amener ces flots de pieux pèlerins. Tous ceux qui veulent prendre part à la procession sont admis dans l'enclos. Bientôt, ils marchent à rangs pressés, cinq ou six de front, et couvrent l'allée tout entière sur un parcours de près d'un kilomètre. Les jeunes filles, vêtues de blanc, marchent en tête, suivies des membres de l'association de l'Immaculée-Conception ; viennent ensuite les diverses confréries venues des paroisses de la ville, puis des multitudes d'hommes et de femmes, avides de prendre part à une manifestation en l'honneur de Marie. Des centaines de bannières et d'oriflammes flottent au-dessus des rangs de la procession. Deux fanfares alternent avec les chants graves du clergé et les pieux cantiques des jeunes congréganistes. Au retour, à mesure qu'on approche de l'église, on se dirige vers l'estrade dressée dans la prairie, et, dès que la foule est massée autour de la chaire, le prédicateur paraît, et, dans un discours entraînant, chante les gloires et les miséricordes de Marie. Le sermon

achevé, ceux qui le peuvent, entrent dans la chapelle pour y recevoir la bénédiction du très Saint-Sacrement. Les musiciens, après avoir pris quelques rafraîchissements, continuent à jouer pour l'agrément du public, qui se plaît à rester encore auprès de l'église et de la demeure des missionnaires.

Un autre trait caractéristique de la Mission d'Inchicore, c'est la dévotion à la crèche de l'enfant Jésus. Érigée par le R. P. Fox, dès l'origine de la Mission, dans des proportions assez modestes, mais avec beaucoup de goût, et un cachet religieux qui, tout à la fois, attire l'admiration et excite à la piété, cette crèche, depuis la construction de la nouvelle église, a reçu des développements considérables, sans rien perdre de son caractère primitif. Confinée d'abord dans une chapelle attenante à l'ancienne église, elle s'est emparée d'une grande partie de la nef abandonnée de celle-ci. Ce n'est plus seulement l'étable qui est reproduite avec l'enfant Jésus, Marie et Joseph, les bergers et les mages ; ce sont les collines des environs de Bethléem et tout le paysage ; ce sont les routes par où les bergers et les mages se rendent à la crèche.

De Noël à la veille de l'Épiphanie, les bergers sont auprès de la crèche adorant le Sauveur nouveau-né ; d'autres sont encore en route et se dirigent vers l'étable ; les mages n'apparaissent encore que dans le lointain avec leur suite et leur monture traditionnelle ; le descendant de Sem avec son éléphant, le fils de Cham avec son chameau et le fils de Japhet avec son coursier. A l'Épiphanie, les trois rois mages sont aux pieds du divin Enfant, lui offrant leurs présents, et les bergers s'en retournent sur les collines vers leurs troupeau. Le paysage est agrémenté de rocailles, de ruisseaux, de cascades, de bosquets, d'animaux et d'oiseaux de diverses espèces. Il va

sans dire que les anges, la lumière céleste, le *Gloria in excelsis*, l'étoile des mages ne sont pas oubliés.

Cette représentation du grand fait évangélique plaît extrêmement au bon peuple irlandais, à la foi si vive et si simple. Du 25 décembre au 2 février, de nombreux pèlerins visitent la crèche d'Inchicore. A l'air recueilli, ému, des visiteurs, on reconnaît que la grâce de Dieu les touche ; ils prient avec ferveur, et, comme les bergers, ils s'en retournent glorifiant Dieu.

A la chapelle d'Inchicore, se rattachent les écoles et le club catholique. Les écoles, ainsi qu'il a été dit, peuvent recevoir environ deux cents enfants. Depuis quelques années, le clergé de Saint-James a fait construire, à une petite distance, de vastes écoles, qui sont confiées aux Frères de la doctrine chrétienne. Déjà tout près existait l'école modèle fondée et soutenue par le gouvernement. Ce double voisinage diminue de beaucoup l'importance de notre école qui n'est pas en état de soutenir une pareille concurrence. Elle compte cependant encore environ 70 enfants à l'instruction desquels se dévoue le bon Frère Manelis, aidé d'un instituteur avec un assistant.

Le club catholique a pour but de grouper les jeunes gens et les hommes qui fréquentent notre église, de leur procurer d'agréables délassements, d'intéressantes conférences, de leur permettre de se concerter pour les élections ou pour toute autre action où les intérêts locaux, surtout les intérêts catholiques, sont en jeu. Le sanctuaire de l'ancienne église et la sacristie servent aux réunions du club. Tous les soirs, les salles sont ouvertes et bon nombre de jeunes gens s'y réunissent ; ils y trouvent toujours livres, revues, journaux, jeux et bière. De temps à autre, un spécialiste, un professeur, un orateur est invité à donner une conférence, une leçon, un discours. Aux jours marqués, le club a son meeting où sont

débattues les questions à l'ordre du jour, et il n'est pas rare que ces jeunes ouvriers fassent preuve d'une lucidité, d'une logique et d'une éloquence dont un membre du parlement n'aurait pas à rougir.

Le R. P. Supérieur est le président du club. Il peut se faire remplacer par l'un des Pères de la communauté. Ce club a déjà fait beaucoup de bien. Il a groupé ensemble les catholiques. Plus d'une fois, dans les élections, leur candidat a dû son triomphe à l'action énergique des membres du club ; grâce à leurs persévérants efforts, le quartier d'Inchicore est représenté par des catholiques dans le conseil municipal et dans le comité des gardiens chargés de veiller aux intérêts des pauvres et des enfants délaissés.

3° *Missions.* — Pendant que les Pères restés à la maison s'efforcent de maintenir et de développer les œuvres locales, les Pères missionnaires sont presque constamment en campagne, livrant bataille à l'ennemi. Dans ce pays de foi, où le peuple prend de suite le parti du bon Dieu et le parti du missionnaire, chaque bataille livrée est une victoire remportée Il serait impossible d'entrer dans le détail et de décrire les péripéties de chaque mission ou retraite. Il suffira d'en donner la liste pour montrer que nos Pères ont vaillamment combattu.

Quatre missionnaires seulement sont à l'œuvre : le R. P. Nicoll, supérieur, secondé par les PP. Brady, Furlong, et O'Dwyer (Bryan). La campagne s'ouvre en février 1888 par une mission de quinze jours à Arcklon, donnée par les PP. Nicoll et Furlong : 3800 communions. En mars, c'est la mission de Clounel, diocèse de Waterford ; elle dure quatre semaines et les quatre missionnaires luttent ensemble : 8000 communions. Ils continuent à travailler tous les quatre ensemble, pendant trois semaines du mois d'avril, dans la vaste paroisse

de Crossmaglen : 8 500 communions. En mai, mission de Knockavilla prêchée par les PP. Nicoll, Brady et O'Dwyer : 2 800 communions. En juin, mission de deux semaines à Birr par les PP. Nicoll et O'Dwyer : 4 500 communions. Trois semaines du mois de juillet sont consacrées à la mission d'Annacarty, prêchée par les PP. Brady, Furlong et O'Dwyer : 4 000 communions.

Pendant le mois d'août, les missionnaires font eux-mêmes leur retraite et prennent quelque repos.

En septembre, le travail reprend par une mission de trois semaines à Freshford ; les missionnaires sont les PP. Nicoll, Brady et O'Dwyer : 3 500 communions. Enfin, au mois d'octobre, les PP. Nicoll, Furlong et O'Dwyer couronnent dignement la campagne par la mission de Dungarvan, où ils ont 7 000 communions.

Le petit nombre des ouvriers ne permet pas de mener deux missions de front ; mais dès que l'unique mission ne requiert pas tout le personnel, le Père ou les Pères libres sont à l'œuvre des retraites. C'est ainsi que dans le courant de l'année, les quatre missionnaires, indépendamment des grands travaux déjà énumérés, ont prêché huit retraites de paroisse, treize retraites de communautés religieuses, quatre retraites de congréganistes, la retraite pastorale du diocèse de Dromore, la retraite du séminaire de Navan et la retraite du pénitencier de Glencree.

Ces trois derniers travaux ont été faits par le R. P. Nicoll.

Des huit retraites de paroisse, cinq ont été prêchées par le P. Furlong : Ferrybank. 1 500 communions ; Mullinahonce, 2 500 communions ; Clossoulty, 2 000 communions ; Drogheda, 1 500 communions ; Dundalk, 1 300 communions.

Le P. Brady a prêché les trois autres : Tuam, 2 000

communions ; Castlebar, 2500 communions ; Gort, 1500 communions. Ce même Père a prêché deux des retraites de congréganistes à Longford et à Monaghan. Les deux autres, à Waterford et à Golden-Bridge Inchicore, ont été prêchées par le P. Nicoll.

Les retraites dans les communautés religieuses se partagent ainsi :

Quatre ont été prêchées par le P. Brady : 1° aux Frères franciscains de Castlebar ; 2° aux Religieuses de la Mercy de Tuam ; 3° à celles de Moati ; 4° aux Religieuses de Lorette de Bray.

Deux par le R. P. Nicoll : 1° aux Sœurs de la Mercy de Kells ; 2° aux Sœurs de la Présentation de Tuam.

Deux par le R. P. Furlong : 1° aux Sœurs de la Présentation de Cloumel ; 2° aux Sœurs du Bon Pasteur de Waterford.

Quatre par le R. P. O'Dwyer, dont trois au Bon Pasteur de Waterford et la quatrième aux Sœurs de Lorette de Navan.

A tous ces travaux, il faut encore ajouter une quinzaine de sermons de circonstance, dont huit prêchés par le R. P. Nicoll et les autres par les PP. Brady et Furlong. En tout, 51 travaux accomplis dans le cours de la campagne 1888 par quatre missionnaires.

Nous devons rendre grâce à Dieu d'avoir soutenu leur santé, leur courage et leur zèle au milieu des fatigues de ce ministère continuel et parfois écrasant.

Ils sont de nouveau à l'œuvre : La campagne de 1889 vient de s'ouvrir par la mission d'Inchicore qui promet d'avoir un succès complet ; mais le récit appartient à un futur rapport. Nous terminons celui-ci par l'expression de notre vive reconnaissance envers Dieu pour le bien accompli pendant l'année qui vient de s'écouler.

C. Tatin, O. M. I.

RAPPORT DE LA MISSION DE HOLY-CROSS, LIVERPOOL.

Holy-Cross, le 13 octobre 1888.

CHER PÈRE PROVINCIAL,

En 1887, j'envoyai au R. P. MARTINET un rapport détaillé sur notre Mission de Holy-Cross. Depuis lors, le matériel n'a pas subi de changement. Il se compose de ce qui est nécessaire pour faire marcher les œuvres : église, écoles, maison de communauté. L'église est un vrai monument, et a été bâtie d'après les plans du célèbre Pugin ; elle s'élève au centre du quartier le plus misérable ; elle n'en est pas moins, de l'aveu de tous, le plus beau spécimen de l'architecture religieuse de style gothique dans la ville de Liverpool. La description détaillée en a été faite dans nos Annales de l'année 1877, page 215. L'autel est à lui seul un monument et un chef-d'œuvre : il a coûté plus de 40000 francs, somme que nos Pères ont quêtée, sou par sou, au milieu d'une population plus généreuse encore qu'elle n'est pauvre.

La chaire, en chêne sculpté, est le don d'une bienfaitrice de la paroisse, Mlle Oxberry ; elle a coûté 6000 francs.

La table de communion, en marbre et en albâtre, est aussi le don d'un bienfaiteur.

En souvenir du P. MADDEN, dont la mémoire est en vénération, une belle verrière a été placée à l'extrémité de la grande nef, au prix de 10000 francs.

La maison de communauté est attenante à l'église et suffit pour un personnel de cinq ou six Pères.

Les écoles sont à une petite distance, dans Fontenoy street et Hunter street, et n'ont de remarquable que leurs vastes proportions.

Ces constructions s'élèvent au centre du quartier le

plus populeux de Liverpool, au cœur même de la cité.

Le peuple, au milieu duquel nos Pères sont habitués à travailler, est ce qu'il y a de plus pauvre au monde. Il est impossible de se faire une idée de cette misère, si on n'a pas pénétré dans les réduits où ces pauvres gens vivent entassés. La réalité échappe à toute description. Par suite de cet absolu dénûment, plusieurs ne peuvent se présenter à l'église; les parents négligent leurs enfants; ceux-ci restent exposés aux dangers de la rue et des mauvaises compagnies; tant qu'ils fréquentent l'école, le mal est moins grand; mais que d'enfants, bien instruits de leur religion au sortir de l'école, qui, par suite de la négligence des parents, des mauvaises fréquentations et des séductions de toutes sortes dont ils sont environnés, abandonnent complètement leurs devoirs religieux, et, après peu d'années, ne conservent absolument rien de leur éducation chrétienne. S'ils ont le malheur d'abandonner les sacrements et la messe, il ne leur reste bientôt absolument rien que cette foi qui n'abandonne jamais l'Irlandais. Aussi ceux même qui n'ont plus un vestige d'instruction, qui ont laissé de côté toute pratique religieuse, ne souffriront pas que leur foi ou leur prêtre soient insultés. Mon expérience de vingt années de mission à Liverpool me démontre que les plus négligents parmi nos catholiques sont prêts à prendre la défense de leur religion et à verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

La Mission ne compte guère plus de 6000 catholiques; il y a quelques années, ils approchaient de 12000. Pour diverses causes, ce nombre ne cesse d'aller en diminuant. Ce sordide et misérable quartier touche au quartier des affaires et de la richesse; il n'y a que quelques pas à faire pour passer de l'extrême misère à l'extrême opulence. Celle-ci, naturellement, cherche à s'agrandir.

Aussi, petit à petit, les taudis où vivent les pauvres gens sont renversés, et font place à de vastes constructions où s'établissent des bureaux, des banques, des agences, des magasins, etc., etc. Les anciens habitants sont évincés lentement, mais d'une manière continue, et sont forcés de chercher un refuge dans les quartiers excentriques.

D'autre part, la partie la plus respectable et la plus laborieuse de notre population a émigré vers l'extrémité nord de la ville, près des nouveaux docks où stationnent les paquebots transatlantiques. Naturellement ils ont fixé leur résidence près de l'endroit où ils auront désormais à travailler. Par suite de ce mouvement de la population, des Missions, sur le territoire desquelles il n'y avait que 6 ou 700 catholiques ces dernières années, en comptent aujourd'hui jusqu'à 20 000, et, au lieu d'une Mission, il y en a deux ou trois, avec église, écoles, presbytère. Mais, par le fait même, plusieurs Missions de l'intérieur de la ville, autrefois florissantes, sont actuellement en souffrance. Le nombre des catholiques y diminue, et ceux qui restent ne sont ni les plus riches ni les plus exemplaires. Les gens rangés, laborieux, généreux, s'en vont, laissant après eux des éléments pauvres à tous les points de vue. Améliorer ceux-ci est un travail difficile, qui n'apporte que peu de consolation. Si le missionnaire réussit auprès de quelques-uns, il a bientôt la douleur de voir ces catholiques, revenus à leurs devoirs, quitter la Mission pour aller à la recherche du travail, et il est porté au découragement en voyant que c'est toujours à recommencer et que, malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à augmenter le nombre de ses ouailles.

Voici maintenant un aperçu du travail et des œuvres de la Mission.

Dans l'intérieur de l'église, le travail est pour ainsi dire

ininterrompu, et tous les moyens de sanctification sont mis en œuvre pour le bien des âmes.

Le dimanche, les messes se succèdent, d'heure en heure, de sept à onze heures. A chaque messe, on donne les avis et on dit quelques mots d'exhortation. A la messe de onze heures, il y a sermon ou homélie sur l'Évangile du jour, Le soir, à trois heures, catéchisme pour les enfants, ou école du dimanche (sunday school). Les enfants remplissent la vaste église ; ils sont divisés par groupes de quinze à vingt. A la tête de chaque groupe, un membre de l'Association de la doctrine chrétienne préside, fait réciter et explique la leçon. Les plus petits répètent à satiété le Pater, l'Ave, le Credo, dans la langue maternelle, bien entendu. Quand la leçon est finie, un Père monte en chaire et fait une instruction courte, claire et pratique. La bénédiction du très Saint-Sacrement clôt la cérémonie, et tout ce petit monde s'en va, après avoir fait la génuflexion au très Saint-Sacrement ; il ne manquera pas d'en faire une, au moins aussi profonde, à tous les Pères qu'il rencontrera sur son chemin dans l'église.

Vers huit heures du soir, nouveau service pour les fidèles, chapelet, sermon et bénédiction.

Les jours de fête, outre les messes du dimanche, il y en a une à cinq heures du matin pour les ouvriers. Environ cinq cents hommes y assistent, avant d'aller au travail. Le soir, sauf le catéchisme, mêmes exercices que le dimanche.

Sur semaine, les messes sont à sept, huit et neuf heures. On entend les confessions, tous les jours, de sept à neuf heures du matin, et le soir, trois fois par semaine, de cinq heures et demie à dix heures.

Pendant les mois de mai et d'octobre, chaque soir a lieu la récitation du chapelet, une courte instruction et la bénédiction. Pendant le mois de novembre, c'est un

exercice en faveur des âmes du purgatoire. Pendant l'Avent et le Carême, chaque soir, exercice selon l'esprit de l'Eglise. De fait, tous les jours de l'année, sans exception, il y a, le soir, un ou plusieurs des exercices suivants : prière du soir, chapelet, instruction, sermon, bénédiction, chemin de la Croix.

Trois fois par semaine, il y a les réunions des confréries ou associations. Il faut aussi préparer des adultes à la réception des sacrements, instruire les convertis, disposer les petits enfants à la confession et à la première communion.

Il faut surtout visiter constamment nos pauvres gens. Il y a toujours des brebis égarées après lesquelles il faut courir. C'est un devoir de tous les jours. Le dimanche, on visite les ouvriers qu'on ne peut guère voir que ce jour-là et on fait la quête à domicile. On s'occupe aussi spécialement des confréries de la Société des jeunes gens, des associations de la doctrine chrétienne. Il faut reprendre, encourager, stimuler. Il faut bien mentionner aussi la visite des malades, les baptêmes, les mariages.

D'après le rapport envoyé à l'Évêque, il y a eu dans l'année 36 mariages, 270 baptêmes d'enfants, 29 d'adultes, 2 528 communions pascales.

L'assistance aux offices du dimanche s'élève à 3 631. C'est une diminution de 1 800 environ sur l'assistance d'autrefois.

Nous constatons aussi avec tristesse que les associations n'augmentent pas en nombre. Il ne saurait en être autrement. Ces associations se recrutent parmi l'élite de nos fidèles et ce sont précisément ceux-là qui nous quittent en plus grand nombre. Il est consolant tout de même de constater que plusieurs membres de ces associations, quoique résidant à une distance de plusieurs milles, continuent d'assister régulièrement aux réunions

et restent entièrement dévoués à la Mission de Holy-Cross.

La Société des jeunes gens compte 500 membres actifs. Le R. P. O'Dwyer, pendant des années, ne s'est épargné aucun labeur pour la rendre florissante. Le R. P. Browne, pendant le peu de temps qu'il en a été chargé, a déployé la même énergie et le même dévouement dans le même but. Vous avez pu juger combien ces deux Pères étaient appréciés et combien ils ont été regrettés, par les députations qui vous les ont redemandés. Le R. P. Stanley, sur le désir manifesté par les jeunes gens, a été chargé de l'association. Je ne doute nullement, après l'avoir vu à l'œuvre, qu'il ne déploie les mêmes qualités que ses prédécesseurs et qu'il ne gagne l'estime et l'affection des jeunes gens. Il mène à bien tout ce qu'il entreprend, il ne s'épargne en rien et n'a cessé de se dévouer parmi nos pauvres populations, depuis son arrivée à Holy-Cross.

Deux cent cinquante jeunes personnes environ sont enrôlées dans la confrérie de l'Immaculée-Conception. Malgré les nombreuses tentations qu'elles rencontrent dans une vaste cité et un port de mer tel que Liverpool, elles sont très fidèles à leurs devoirs religieux et persévèrent généralement dans l'association jusqu'à ce qu'elles se marient ou quittent la localité.

Pour conserver notre influence sur les enfants, dès qu'ils quittent l'école, nous tâchons de les enrôler dans une des deux associations dont je viens de parler.

Le P. Mac Ardle, qui est venu dernièrement remplacer le P. Browne à Holy-Cross, a bien voulu se charger de l'association de la Sainte-Famille. Le chapelain a besoin de beaucoup de patience, d'énergie, de persévérance, pour bien faire marcher cette œuvre. Depuis longtemps elle ne prospère pas comme nous le désirerions. Cela

peut être attribué à deux causes principales. La première, c'est que l'association se compose en grande partie de femmes mariées, et ces personnes, comme Marthe, se laissent aller à trop de sollicitude pour les choses temporelles et elles négligent l'unique nécessaire. Le second obstacle à la prospérité de l'œuvre, c'est le changement trop fréquent du chapelain, occasionné par des mutations dans le personnel de la communauté. Et ici, cher Père Provincial, vous m'excuserez si je me permets de dire, avec toute la franchise que comporte le respect, que ces changements répétés dans le personnel sont extrêmement préjudiciables au bien de la Mission.

Nous avons encore à nous occuper de l'Association de la Doctrine chrétienne, de l'Œuvre en faveur des âmes du purgatoire, de la Société chargée de l'entretien des autels, de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

A la demande de Monseigneur, nous avons dû nous charger d'une œuvre de petits enfants, qui, après avoir été mis et tenus à l'abri du danger, sont envoyés au Canada, et confiés à de bonnes familles catholiques.

Il faut instruire ces enfants, les préparer à la réception des sacrements. Le Père qui en est chargé rencontre souvent les plus grandes difficultés pour savoir s'ils sont baptisés, confirmés, s'ils sont catholiques, protestants, etc. L'année dernière le P. Browne a dû en baptiser ou rebaptiser plus de trente.

Le service de l'hôpital des fiévreux se fait à tour de rôle par le clergé des diverses paroisses de la ville. Nous avons eu à le faire cette année. Comme j'ai passé par la terrible maladie, laquelle me conduisit au bord de la tombe en 1883, je suis moins exposé que nos jeunes Pères à la contagion. Je me suis donc chargé de ce service ; j'espère que nous serons dispensés de ce devoir périlleux à partir du mois de mai prochain. Les fiévreux

seront alors transportés dans deux hôpitaux en cours de construction, l'un à l'extrémité sud, l'autre à l'extrémité nord de la ville. Humainement parlant, personne ne le regrettera. Quand on a passé 3 ou 4 heures dans l'atmosphère pestilentielle de l'hôpital, après avoir marché près d'une heure pour s'y rendre et autant pour rentrer chez soi, on est littéralement épuisé et impropre à tout travail.

Il serait difficile, avec toutes ces œuvres, d'accepter des travaux au dehors. Nous avons cependant prêché quelques sermons de circonstance. J'ai dû refuser bien des demandes par suite du petit nombre de notre personnel et des exigences de la Mission.

Quatre Pères, les PP. Kavanagh, Mac Ardle, Stanley et le Supérieur, doivent accomplir tous les travaux et faire marcher toutes les œuvres mentionnées ci-dessus. En vérité, la moisson est abondante, les ouvriers sont en petit nombre, et plusieurs d'entre eux ne jouissent pas d'une excellente santé, tant s'en faut ; mais je dois dire que, si la santé est faible, l'esprit est prompt et généreux. Tous sont prêts, au premier appel du devoir, à se sacrifier pour le bien des âmes.

Il est facile de comprendre que, vu la nature et la multiplicité de nos travaux, il n'est pas aisé d'observer la Règle aussi fidèlement que nous le désirerions. Le P. Provincial et les visiteurs n'ont pas exigé que nous fissions en communauté tous les exercices qui se font dans la plupart de nos maisons. Quand la chose est possible, nous avons en commun les prières et la méditation du matin et du soir, le chapelet et les petites heures, nous sommes fidèles à la retraite du mois.

Écoles. — Le grand travail de la Mission se fait dans les écoles. C'est là surtout que la génération naissante reçoit l'éducation intellectuelle et morale. Malheureuse-

ment, le travail fait à l'école est défait dans la rue, souvent même au sein de la famille, où les enfants ont sous les yeux les plus tristes exemples. Que de pères et de mères de famille, hélas! sont une honte pour la religion qu'ils professent. Ils en viennent à n'avoir ni la crainte de Dieu, ni la crainte des hommes, n'ont plus aucun souci des châtiments ou des récompenses, ni de cette vie, ni de la vie future. Ils sont comme ceux dont parle l'apôtre, qui se sont fait un Dieu de leur ventre. Par tous les moyens il faut qu'ils se procurent l'objet de leur passion : des boissons enivrantes. C'est le crime de notre pauvre peuple et, malheureusement, les femmes y sont plus adonnées peut-être que les hommes. Si ce n'était ce vice dégradant, nos gens seraient le meilleur peuple du monde. Mais, avec cette passion, tout ce qu'il y a de bon est étouffé, et le mal se transmet de génération en génération.

Les Pères visitent les écoles tous les jours, soit pour faire le catéchisme, soit pour connaître les absents et tâcher de les amener à l'école. Le mardi de chaque semaine est le jour fixé pour les confessions. Les enfants sont appelés à tour de rôle, de manière à ce qu'ils se confessent tous en six semaines.

Les écoles peuvent recevoir 1300 enfants ; 1135 sont inscrits sur les registres. En moyenne, l'assistance a été de 826. Il y a quatre divisions ou départements. Les garçons, les filles, les juniors et les petits enfants; les deux dernières catégories comprennent des enfants des deux sexes. Un instituteur est à la tête de l'école des garçons ; chacun des autres départements est dirigé par une maîtresse. Sous les quatre chefs, travaille un personnel composé de neuf assistants, six maîtres-élèves et cinq aspirants ou candidats. Tout ce personnel est séculier. Notre école est la seule à Liverpool qui ne soit pas confiée à

des religieuses. Les Sœurs de la Sainte-Famille en avaient autrefois la direction. Quand elles durent quitter Liverpool, l'école fut confiée à des séculiers, qui la dirigent encore.

Nos enfants sont extrêmement pauvres; ils sont aussi très peu réguliers à fréquenter l'école : deux faits très défavorables à la prospérité financière de l'œuvre ; car les allocations du gouvernement sont fondées, et sur le succès dans les examens, et sur la moyenne des élèves présents en classe dans le courant de l'année, et sur les ressources mêmes de l'école. Malgré ces conditions défavorables dans lesquelles nous nous trouvons, je suis fier de pouvoir affirmer que nos écoles ne le cèdent à aucune autre dans Liverpool. Les rapports des inspecteurs sont très élogieux et l'allocation entière est toujours méritée, quoique non reçue intégralement à cause de la modicité des ressources de l'école.

Il y a quelques années, un nouvel inspecteur ayant été nommé, je crus devoir faire appel à son indulgence, le sachant étranger à notre district et peu au courant de nos difficultés ; je lui représentai la misère de nos enfants, leur grande négligence, le manque absolu d'éducation au foyer domestique, etc. L'inspecteur répondit qu'il serait très heureux de pouvoir prendre en considération ma demande, mais que la loi ne lui en laissait pas la liberté, car elle exige que toutes les écolessoient traitées de la même manière. Je ne pouvais dès lors que réclamer justice et impartialité. Il fut si satisfait du résultat de nos examens, que, dans son rapport général, il fit mention non de notre demande d'indulgence, mais d'une demande semblable qui lui avait été faite par les écoles protestantes et par celles du gouvernement par la raison que les petits Irlandais du centre de Liverpool sont plus éveillés et plus intelligents que les jeunes

Anglais appartenant à une classe plus élevée, assurant que c'était ce qu'il avait constaté. Je n'ai jamais été plus fier de nos petits bambins de Holy-Cross que le jour où je lus cet aveu de l'officier du gouvernement.

Une preuve du succès de nos enfants est que, chaque année, de 40 à 80 livres sterling sont retranchées de la somme gagnée par les examens. Pour l'obtenir tout entière, il faudrait que nos propres ressources fussent plus élevées. Au lieu de recevoir 19 shillings 9 pence par tête, que nous avions gagnés, nous n'avons pu recevoir que 17 shillings 6 pence. Comme vous le voyez, la pauvreté est partout une malédiction; sauf, bien entendu, quand elle est vouée ou acceptée avec résignation. Elle est pour nous, en cette matière, la cause d'un surcroît de travail et de sollicitude; car il faut à tout prix trouver des fonds pour soutenir les écoles et faire face à toutes les dépenses.

Cette année, les dépenses se sont élevées à 1 147 livres 14 shillings et 4 pence. Pour y faire face nous avons l'allocation du gouvernement: 721 livres 17 shillings et 6 pence; plus, la rétribution des enfants, 298 livres et 8 shillings. Il nous reste donc à trouver 127 livres 8 shillings et 10 pence. Une pareille somme ne se recueille pas sans beaucoup de labeurs, de sollicitude et de difficultés de tout genre. Il faut aller de porte en porte, placer des billets pour les sermons de charité, solliciter la générosité du riche, de l'ami, du bienfaiteur. L'accueil n'est ni toujours, ni partout aussi gracieux qu'on le désirerait.

Ces dépenses, à première vue, peuvent paraître très élevées; mais si vous faites attention que nous payons 82 livres sterling de loyer pour les écoles de Hunter street; que le corps enseignant ne compte pas moins de vingt-quatre personnes largement rétribuées, vous convien-

drez que ces dépenses sont aussi modérées que possible, et moindres que celles des autres écoles de la province.

Nous avons dépensé 1 livre 7 shillings et 9 pence et demi par enfant; or, la moyenne dans les écoles catholiques en Angleterre est de 1 livre 12 shillings et trois quarts; dans les écoles protestantes, de 1 livre 15 shillings et 5 pence; dans les écoles du gouvernement, de 2 livres 1 shilling et 8 pence et demi. Ces chiffres démontrent avec quelle économie nos écoles sont administrées, sans pour cela que les résultats soient moins satisfaisants.

Nous voudrions bien dépenser davantage pour l'ameublement, pour l'achat de livres, cartes, tableaux, etc., mais nous ne le pouvons pas sans nous jeter dans les dettes; et comment contracter des dettes au moment où les ressources de la Mission ne cessent de diminuer? Ce serait aller à la ruine.

Ces dernières années, la misère de nos pauvres enfants a été telle que nous avons dû solliciter la charité en leur faveur pour ne pas les laisser mourir de faim. Beaucoup venaient à l'école sans avoir déjeuné et ne savaient pas s'ils trouveraient un morceau de pain, le soir, en rentrant chez eux. Pendant plus de quatre mois en hiver, 300 d'entre eux reçoivent à l'école une demi-livre de pain et une tasse de café au lait. Pour un grand nombre c'est l'unique bon repas de la journée. Cette charité a les plus heureux résultats; les enfants viennent plus régulièrement à l'école et sont bien mieux préparés pour les examens. Il y a cependant un revers à la médaille : les quelques centimes épargnés par le père ou la mère seront peut-être employés à se procurer du whiskey.

Ici le R. P. Roche expose l'état financier de la Mission, puis il termine ainsi :

Sa Grandeur Mgr O'Reilly a donné trois fois la confirmation dans le courant des trois dernières années. Plus de 1 000 personnes ont reçu ce sacrement. Il se propose de faire la visite cette année. A diverses reprises il a parlé en termes très éloquents du zèle de nos Pères; les prêtres les plus vénérables de Liverpool parlent volontiers du grand bien opéré par les Oblats dans le diocèse,

Vous accueillerez avec indulgence, cher Père Provincial, ces quelques pages écrites à diverses reprises dans les courts moments dérobés à mes autres devoirs.

Veuillez me bénir avec la communauté et vous souvenir dans vos prières de notre pauvre peuple.

Croyez-moi, cher Père Provincial, tout vôtre en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

L. Roche, o. m. i.

MAISON DE ROCK-FERRY.

RAPPORT DU R. P. DAWSON, SUPÉRIEUR.

Octobre 1888.

Mon cher Père Provincial,

Pour me conformer à vos désirs, je vous envoie ci-joint le compte rendu de nos travaux à Rock-Ferry.

1° *Temporel.* — La Mission possède une belle église, dédiée à sainte Anne. Elle mesure 105 pieds de long, 32 de large dans la nef, et 70 au transept. Elle fut achevée et inaugurée en 1878. Deux ans plus tard, elle fut dotée d'un maître-autel, que tout le monde admire, et qui a coûté 23 000 francs. L'année dernière, le baptistère a reçu quelque décoration, et les anciens fonts ont été remplacés par de plus convenables ; 3 000 francs couvriront les dépenses.

En ce moment, les ouvriers travaillent à la chapelle de

la très sainte Vierge, où ils érigent un autel gothique, qui coûtera environ 5 000 francs. Le maître-autel est le don d'un insigne bienfaiteur de la paroisse. Ainsi en est-il de l'autel de la Vierge et des fonts baptismaux. Il nous manque encore un autel pour faire pendant à celui de la très sainte Vierge, des orgues à la tribune et un calorifère ; l'église est une vraie glacière en hiver.

La nouvelle maison des Pères est occupée depuis trois ans; elle a coûté environ 70 000 francs. Elle contient, au rez-de-chaussée, deux petits parloirs, la bibliothèque, qui sert aussi de salon, le réfectoire et la cuisine, avec dépendances. Au premier, il y a quatre cellules, la chambre des étrangers et l'oratoire. La sacristie, entre la maison et l'église, leur sert de trait d'union.

Les écoles ne sont séparées de la maison et de l'église que de quelques mètres. Autour de ces bâtiments, il y a juste assez de terrain pour que les futures constructions voisines ne nous privent pas d'air ni de lumière.

2° *Population catholique de la Mission.* — Elle se compose, en grande partie, de gens vivant de leur travail. Beaucoup sont employés à charger et décharger le charbon des bateaux de la Mersey ; il y a quelques artisans, quelques cultivateurs, et un tout petit nombre de marchands, dont les magasins sont très modestes. D'autres, enfin, n'ont pas d'occupation fixe et prennent le travail qui leur est offert. Souvent, en hiver surtout, ils n'ont aucun moyen de gagner leur vie. Outre ces gens de la classe ouvrière, il y a plusieurs familles d'un rang plus élevé ; on ne peut pas dire cependant qu'elles sont riches. Elles ont l'habitude de déployer un certain luxe sur leurs personnes et dans leurs maisons et, règle générale, elles réservent fort peu de chose pour l'église. Il est difficile de prévoir si le nombre de ces familles plus aisées ira en augmentant ou en diminuant dans l'avenir. Dans l'es-

pace de dix ans environ, douze de ces familles ont quitté la Mission. Il n'est pas impossible, cependant, que Rock-Ferry, malgré la réputation qu'il a d'être humide, n'attire encore des gens de cette classe.

On construit en ce moment, à l'extrémité de la paroisse, une vaste fabrique de savon ; elle ne tardera pas à être en pleine activité. Nul doute qu'elle n'attire un certain nombre d'ouvriers catholiques. Bien qu'elle soit à 3 milles de distance, il n'est pas probable qu'elle soit distraite de notre circonscription, pour le moment du moins.

La Mission compte 1 600 catholiques, disséminés sur un vaste territoire.

3° *Service de l'église.* — Nous avons à remplir tous les devoirs des prêtres de paroisse, ou, comme on les appelle en Angleterre, des recteurs de Mission.

Les dimanches et jours de fête, il y a trois messes à l'église ; sermon à la dernière messe et, le soir, avant la bénédiction. Dans l'après-midi, un Père fait une instruction aux enfants, et, aussitôt après, donne la bénédiction du très Saint-Sacrement. Deux fois par semaine, il y a réunion, à l'église, de l'Association de la Sainte-Famille, suivie de la bénédiction. La branche des hommes compte environ 30 associés, et celle des femmes 80 ; mais, tant à cause de l'éloignement que de leurs occupations, beaucoup ne peuvent venir à l'église la semaine.

Les autres associations sont : l'Apostolat de la prière, qui compte plus de 200 membres ; l'Association des enfants de Marie, au nombre de 50 à 60. Les réunions ont lieu au couvent, sous la direction des Sœurs ; deux congrégations pour les petits enfants, garçons et filles ; ils se réunissent, le dimanche, dans les écoles, puis se rendent à l'église pour l'instruction et la bénédiction. Les Sœurs en sont chargées, mais les Pères s'en occupent également.

Il est très difficile d'enrôler les jeunes gens dans une association religieuse quelconque. Nos prédécesseurs n'ont pu triompher de la difficulté, et il n'est pas probable que nous puissions réussir.

Chaque dimanche, une des quatre associations est appelée à s'approcher de la sainte table : les associés de la Sainte-Famille, les hommes d'abord, les femmes le dimanche suivant, puis les Enfants de Marie, et enfin les congrégations des jeunes enfants.

Nous n'avons jamais pris note du nombre des confessions et des communions. Fort peu de personnes se confessent dans le courant de la semaine. Le samedi soir, pendant trois heures, nous sommes généralement bien occupés.

Nous avons en moyenne, chaque année, 75 baptêmes d'enfants, 3 ou 4 d'adultes protestants convertis, 10 à 12 mariages.

Il arrive quelquefois qu'un catholique va se marier au temple protestant, et il n'est pas rare que nous ayons à demander dispense pour célébrer un mariage mixte.

4° *Œuvres extérieures.* — Deux retraites, prêchées par le R. P. Gibney, l'une à nos Frères convers, réunis à Inchicore, l'autre aux Sœurs de Loretto de Georges street, à Dublin, sont les seuls travaux que nous ayons faits au dehors.

Mais, dans les limites de la paroisse, nous avons trois œuvres qui réclament un service spécial et régulier : le couvent ; le pénitencier, à bord du *Clarence*, et le workhouse. Nous avons aussi à faire le service du cimetière, toutes les fois qu'il y a un enterrement catholique.

Le Couvent. — Le service comprend la messe tous les jours, dimanches exceptés; la bénédiction du très Saint-Sacrement au moins deux fois par semaine; les confé-

rences des Sœurs tous les huit jours ; une instruction pour la retraite du mois.

Le Pénitencier. — Un Père y dit la messe trois fois par semaine, et donne quatre instructions aux enfants. Le dimanche soir, il y a service et bénédiction. Chaque semaine, le Père entend un certain nombre de confessions. Le tout n'est pas obligatoire. Nous ne sommes tenus, en vertu du contrat passé avec le Comité, qu'au service du dimanche, à entendre les confessions et à faire le catéchisme aux enfants deux fois par semaine.

Le Workhouse. — Cet établissement est sur le territoire de la paroisse, c'est donc un devoir pour nos Pères de veiller au bien spirituel des chrétiens qui y résident. Outre le workhouse proprement dit, il y a deux hôpitaux pour les infirmes et pour les malades, et des écoles pour les enfants du workhouse.

Ces écoles, situées de l'autre côté de la rue, ne sont pas sur notre paroisse. On nous a prié de faire le catéchisme aux enfants deux fois par semaine, ce que nous faisons volontiers.

La loi ne permet pas de donner des honoraires pour le ministère exercé dans le workhouse. C'est déjà une faveur que nous y ayons entrée libre. Le Père est autorisé à y dire la messe et à faire une instruction tous les dimanches ; il visite les malades régulièrement et toutes les fois que son ministère est réclamé. Il y a, dans l'établissement, environ 100 catholiques adultes, de 40 à 50 enfants, et le nombre des malades à visiter s'élève quelquefois à une trentaine.

5° *Écoles de la Mission.* — L'école mixte a été fréquentée en moyenne, par 185 élèves, garçons et filles, et l'école des petits enfants par 85 environ. Ces deux écoles sont sous la direction des Sœurs de la Sainte-Famille. Les examens, passés devant l'inspecteur diocésain et

devant l'inspecteur du gouvernement, ont été très satisfaisants. Devant ce dernier, 95 élèves sur 100 ont réussi.

Pour nous conformer aux statuts du diocèse, nous faisons le catéchisme aux enfants une fois la semaine.

Les Sœurs ont la complète direction et l'administration des écoles ; elles reçoivent la subvention du gouvernement, recueillent la contribution des enfants et disposent de toutes les ressources de l'école. Aux yeux de l'Évêque, cependant, et aux yeux du gouvernement, le Supérieur est le principal administrateur responsable. Les Pères et un laïque lui sont adjoints pour la forme.

Il est bon de mentionner qu'outre les écoles publiques, les Sœurs ont, dans le couvent, un petit externat d'environ trente élèves. Depuis quelque temps, nous donnons aussi à ces enfants une instruction par semaine.

7° *Observance religieuse.*— Je vous ai parlé aujourd'hui même, 28 octobre, de la manière dont nous nous acquittons de nos exercices de communauté. Je puis répéter ici qu'à mon avis la régularité et les observances religieuses sont en honneur parmi nous. Notre ministère, d'ailleurs, ne nous empêche pas d'y être fidèles, pour peu que nous y mettions de bonne volonté. Je ne prétends pas, tant s'en faut, que tout est parfait, mais, avec la grâce de Dieu, nous voulons qu'il en soit ainsi.

T. Dawson, o. m. i.

P. S. — Lorsque j'ai écrit mon rapport, je n'ai pu vous donner les chiffres de nos communions pascales. Je suis en état de le faire pour le temps pascal de l'année courante.

Nous avons entendu 775 confessions préparatoires au devoir pascal, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au jour de la Résurrection. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les confessions des Institutions établies sur la paroisse, le couvent, le workhouse, le pénitencier. Ne sont pas comprises non plus, bien entendu, les confessions renouvelées.

A ce chiffre des confessions, il faut, pour avoir celui des communions, en ajouter environ 50, qui ont été faites dans les paroisses voisines, surtout dans l'une d'elles, où l'on a donné une Mission.

Enfin, *le Clarence* nous a donné 212 communions, et le workhouse 173.

Thomas Dawson, o. m. i.

MAISON DE LONDRES

RAPPORT DU R. P. O'REILLY, SUPÉRIEUR DE TOWER-HILL.

Londres, église des Martyrs anglais,
le 1er novembre 1888.

Mon révérend et bien cher Père Provincial,

Il y a tout juste un peu plus de six mois que l'obéissance m'a placé à la tête de cette mission de Tower-Hill. Je n'ai pas besoin de vous rappeler en quelles circonstances critiques vous m'avez imposé ce fardeau. Inutile également de vous dire avec quel sentiment de sympathie tous ici nous nous sommes prêtés au moindre de vos désirs, afin d'alléger du moins le poids de vos sollicitudes.

D'unanimes éloges sont dus aux Pères qui, pendant de longues années, ont travaillé en ce quartier de Lon-

dres, dans les conditions de pauvreté et de misère les plus pénibles, et qui ont bravement supporté les difficultés inhérentes à cette situation presque désespérée. Dieu seul sait les épreuves par lesquelles ils ont passé, et si Tower-Hill est maintenant à flot, il en faut faire hommage à la bonté de Dieu d'abord, à leur patience et à leur abnégation ensuite.

Le P. Gaughran, comme vous le savez, a déposé sa charge de supérieur entre vos mains la semaine de Pâques, pour prendre le bâton de missionnaire et la besace de quêteur, et s'en aller, pour Dieu et pour ses pauvres, chercher fortune dans l'Amérique du Sud. C'était se décharger d'un fardeau pour en prendre généreusement un autre. Aussi, comme pour récompenser ce dévouement, la Providence est-elle venue au secours de notre détresse par une donation princière, à laquelle il me suffit de faire cette discrète allusion. A notre tour nous résolûmes de renchérir sur l'inappréciable faveur de Dieu et de lutter en quelque sorte de générosité avec lui, car rien ne relève le courage comme de se sentir secouru et d'entrevoir une solution.

Le P. Gaughran savait bien que le métier de quêteur n'a rien de bien agréable. Quêter dans son propre pays, ce n'est pas seulement une mission fatigante, c'est une mission hérissée de difficultés et féconde en humiliations; les refus ne sont pas toujours accompagnés de cette urbanité souriante à laquelle l'homme de Dieu aurait droit de s'attendre. Mais quêter à l'étranger, c'est l'œuvre la plus ingrate et la plus chanceuse que puisse se proposer l'homme apostolique. Néanmoins le P. Gaughran, avec un indomptable courage, s'offrit pour aller solliciter les aumônes des fidèles, loin de son pays, de ses amis et de ses connaissances.

A mon arrivée dans la Mission, l'aspect avait déjà

changé du tout au tout. En grande partie, le péril était conjuré, et si l'anxiété restait dans une certaine mesure, elle avait cessé d'être poignante. Il n'était plus question de céder à d'autres une œuvre qui a son mérite et sa gloire. A ma requête vous voulûtes bien, mon révérend Père, établir un règlement financier qui nous permettait de marcher. Cet arrangement, en effet, bien qu'il ne nous déchargeât pas de toute sollicitude, nous laissait plus de temps, de liberté et d'énergie à consacrer aux besoins spirituels de notre chère population.

La Mission de Tower-Hill offre un grand intérêt, à plusieurs points de vue : elle s'étend de London-Bridge à Wapping, et de Whitechapel à la Tamise, renfermant dans sa circonscription les lieux historiques et de chère mémoire qu'on nomme la Tour de Londres et la Montagne de Londres, où plusieurs saints personnages ont donné leur vie pour la foi. A raison de la proximité des Docks, la population de ce district est naturellement une population ouvrière et laborieuse; des types de tous les climats y ont élu domicile et s'y croisent en tous sens; cependant la plus grande partie de la population fixe est d'origine juive. Ces Juifs nous viennent de la Russie, de la Pologne, de l'Allemagne, et, pour la plupart, dans un état de complet dénuement. Mais ils savent, paraît-il, si aisément se plier aux circonstances, que, là où d'autres meurent de faim, ils trouvent moyen de prospérer. Grâce aux qualités de leur race, l'habileté commerciale et l'activité industrielle, ils parviennent presque toujours à s'élever de la misère à une aisance relative, souvent même à une très enviable position de fortune. Malheureusement ils arrivent peu à peu, mais par la fatalité des choses, à évincer la population chrétienne de toute rue où ils ont mis le pied, soit parce qu'ils sont devenus propriétaires, soit

parce qu'ils offrent des loyers plus élevés que leurs humbles concurrents.

Notre population catholique est principalement composée d'Irlandais. Nous en comptons actuellement trois mille. Ils sont tous pauvres et de la classe des travailleurs. Nous avons aussi quelques Allemands et un petit nombre de Français. Les premiers ont une chapelle et des écoles; un prêtre de leur nation leur donne ses soins. Nous sommes à la disposition des seconds s'ils veulent user de notre ministère.

Au milieu d'une population de nationalités si diverses, il doit y avoir, et il y a effectivement, bien des causes d'ennui pour un pasteur des âmes : mariages mixtes, mariages civils, concubinages scandaleux, enfants non baptisés, enfants catholiques fréquentant les écoles protestantes, enfants croupissant dans l'ignorance des premières vérités de notre sainte religion, jeunes gens grandissant sans avoir jamais reçu les sacrements que comportent leur condition et leur âge.

Mais d'autre part, nous avons aussi bien des raisons de rendre grâce à Dieu et de prendre courage : en grande majorité, notre population catholique se compose de chrétiens aussi réguliers qu'il est permis de le désirer, de fidèles qui fréquentent les sacrements non pas seulement une fois par an, mais une fois par mois, par semaine ou même chaque jour : nous voyons nos écoles bien fréquentées, des enfants bien instruits et accomplissant régulièrement leurs devoirs envers Dieu et envers leurs parents; tout cela, et de la part de tous, malgré une extrême pauvreté et le peu de loisir laissé par le travail.

Notre église, comme vous le savez, est une des plus jolie de Londres. Elle est petite et ne peut recevoir que huit à neuf cents personnes. Nous y avons cinq messes

réglementaires le dimanche, toutes suivies par une assistance nombreuse. La dernière se dit à onze heures et demie ; c'est la messe du peuple, elle est spécialement dite pour les paroissiens, et il y a toujours prédication de la parole de Dieu à cette messe-là.

Le dimanche après-midi, il y a catéchisme, prédication et bénédiction du Saint-Sacrement pour les enfants. Le soir, il y a vêpres, sermon et bénédiction du Saint-Sacrement pour les grandes personnes. Le premier dimanche du mois, il y a procession du très Saint-Sacrement à l'intérieur de l'église.

Nous avons, en outre, quatre instructions au cours de la semaine : une pour les enfants et trois pour la population entière. Les jours ouvriers, il y a au moins deux messes dans l'église et une au couvent; tous les soirs, un exercice réunit les fidèles, après lequel on entend les confessions, mais principalement le jeudi et le samedi.

La moyenne des communions est de 400 par semaine. Dans le courant de l'année dernière, 1887, il y a eu 122 baptêmes et 21 mariages; cette année-ci, fin 1888, nous avons compté jusqu'à ce jour 141 baptêmes et 14 mariages. En 1887, il y a eu 24 abjurations de l'hérésie et retours à la foi catholique ; en 1888, nous en avons eu 8 seulement.

La portion la plus intéressante et la plus chère de notre troupeau est bien celle qui est enrôlée dans les confréries. Nous avons la confrérie de la *Sainte-Famille* pour les hommes et pour les femmes ; l'association des *Enfants de Marie* et les congrégations de la *Sainte-Enfance*.

A chacune d'elles est assigné un dimanche du mois pour la communion, et chacune a son jour de réunion en semaine pour faire ses dévotions, entendre la parole

de Dieu ou les avis du directeur, et recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement.

Nous avons aussi établi dans notre église la *Ligue de la Croix* pour la suppression de l'intempérance, œuvre à laquelle le cardinal Manning prend le plus grand intérêt. L'*Apostolat de la prière* est venu ensuite, mais depuis peu seulement, et cependant il compte déjà ses associés par centaines; la plupart sont membres du *troisième* degré, c'est-à-dire qu'ils se sont engagés à faire chaque mois une communion de réparation au Cœur sacré de Jésus, et plusieurs, non contents de cela, offrent à cette fin toutes les communions qu'il leur est permis de faire.

Pour la première fois, cette année, nous avons eu le privilège de la Portioncule. Cette faveur a été la source des plus précieuses bénédictions pour notre peuple et des plus douces consolations pour nous.

Avec la bienveillante autorisation du Cardinal, un Père franciscain est venu instituer chez nous le tiers ordre de Saint-François. De ce fait il est permis d'espérer que le grand patriarche, ami passionné de la pauvreté, et tous les saints de la famille franciscaine daigneront étendre leur protection sur ce pauvre peuple de Tower-Hill.

Je ne puis omettre de mentionner ici ce que je regarde comme une intervention du Ciel dans cet établissement du tiers ordre au sein de notre fervente population. Lorsque je vous priai de nous obtenir le privilège de la Portioncule, je fus invinciblement dominé par cette pensée que ce serait un grand moyen de perfection et une source de grâces d'avoir le tiers ordre établi dans la paroisse, de faire ainsi participer notre peuple aux bonnes œuvres et aux mérites des franciscains répandus dans le monde entier, et de nous assurer par là, plus complètement, l'in-

dulgence de la Portioncule. Cependant, je n'en dis rien tout d'abord, voulant, avant tout, m'assurer que la chose était possible et pratique dans un district comme le nôtre. Quel ne fut pas mon étonnement lorsqu'à la première annonce du projet, je vis venir à moi plusieurs honorables messieurs de divers quartiers de Londres et les entendis me dire que depuis le 2 août, jour de la Portioncule, ils faisaient des prières et des neuvaines dans le but d'obtenir l'établissement du tiers ordre dans notre église. Les membres de cette pieuse association se réuniront tous les seconds dimanches du mois. Espérons que, grâce à ces réunions, dont la communion est toujours le but principal et le couronnement, nous verrons s'accroître l'esprit chrétien de pauvreté et de mortification, se renouveler la ferveur, l'empressement et le zèle pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes.

Comme je l'ai déjà dit, nos écoles sont bien fréquentées. Nous en avons trois dans la Mission : l'école de Chamber street, pour garçons et filles, et enfants du plus jeune âge de l'un et de l'autre sexe; l'école de Pill street, pour cette dernière catégorie seulement ; enfin, l'école du couvent, qui est une école mixte. En tout, il y a environ sept cents élèves qui fréquentent régulièrement ces écoles. Les garçons sont placés sous la direction d'un maître breveté, aidé de deux assistants. Les filles et les plus petits enfants des deux sexes sont confiés à la direction des sœurs, qui sont au nombre de six, aidées de deux assistantes laïques et de six sous-maîtresses. L'école du couvent est entièrement et exclusivement sous la direction des sœurs.

Nous sommes satisfaits de la direction de ces écoles. Elles ont toujours obtenu de grands éloges, tant des inspecteurs du gouvernement que des examinateurs dé-

légués par l'autorité diocésaine. Ce résultat, toutefois, n'a pas été atteint sans travail et sans dévouement de la part des maîtres et des maîtresses, non plus que sans dépenses considérables de la part de la Mission. Instituteurs et institutrices poursuivent leur but sans ménager leur peine auprès des enfants, et sans mesurer leur concours aux Pères, dans les mille soins qui constituent l'enseignement et l'éducation scolaires.

Les écoles sont pour nous le grand instrument du bien, mais elles nous coûtent cher. La dépense annuelle est d'environ 800 livres, tandis que les recettes n'en dépassent pas 500. Il y a donc chaque année un déficit considérable à couvrir par des recettes extraordinaires, c'est-à-dire par des quêtes, des concerts, des bazars.... etc., et à défaut, par la caisse de la Maison. Les écoles sont ainsi un gouffre où vont s'engloutir en partie les ressources de la Mission. C'est un fait que les Pères se sont vus souvent obligés d'ajourner le payement de leurs fournisseurs pour ne point fermer l'école à cette pauvre petite jeunesse qu'il leur incombe d'élever chrétiennement. En dehors de cette charge sacrée, notre maison pourrait, croyons-nous, équilibrer son budget, et c'est ce que nous nous efforçons de faire de toute manière.

En conclusion, permettez-moi de dire que si nos affaires ne sont pas brillantes, cependant le sombre nuage qui, plusieurs années, a plané sur la Mission, s'est enfin dissipé. Nous sommes maintenant à notre courant, avec un champ plus libre ouvert à notre activité.

En ce qui regarde la vie intérieure de la communauté, je puis dire que les Pères n'ont d'autre désir que d'être aussi réguliers qu'il se peut ; il n'y a pas de satisfaction à ne l'être pas ; ils savent fort bien qu'il est de leur intérêt et de l'intérêt des œuvres que tout marche régulièrement.

Dans ce but, nous avons affiché un horaire qui, malgré qu'il laisse encore à désirer, est cependant aussi complet que le permettent les exigences de la Mission.

Sincèrement et entièrement à vous en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

James O'Reilly, o. m. i.

PROVINCE DU CANADA.

ÉRECTION DU COLLÈGE D'OTTAWA EN UNIVERSITÉ CATHOLIQUE PAR BREF PONTIFICAL EN DATE DU 5 FÉVRIER 1889.

Dans notre numéro de mars dernier, nous avons annoncé que, sur la proposition de Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, le Saint-Père avait daigné ériger canoniquement en Université catholique notre collège d'Ottawa. De grandes fêtes ont eu lieu et d'autres se préparent pour reconnaître et célébrer cet acte de haute bienveillance de Léon XIII. Aujourd'hui il n'y a pas d'indiscrétion à publier le bref pontifical qui institue le nouvel état de choses et qui, pour la province du Canada et pour la congrégation entière, a la portée d'un événement.

LEO PP. XIII.

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

Cum Apostolica Sedes omni tempore curas suas ad tuendam fidei integritatem morumque disciplinam studiosissime adhibuit, tum etiam in eodem peradvigilavit, ut ampla domicilia doctrinis bonisque artibus excolendis catholicæ juventuti paterent, in quibus recta mentis atque animi institutio ad privatam ac publicam societatis humanæ utilitatem posset hauriri, eademque cum

opus esse censuit, numquam prætermisit, quin eorum domiciliorum dignitati, stabilitati et prosperitati adserendæ suæ auctoritatis et opis præsidia conferret.

Has ob causas gratissimum fuit Nobis intelligere jam inde ab anno Christi MDCCCXLVIII, Ottawæ præclara in urbe Canadensis regionis, Collegium juventuti catholicæ instituendæ conditum fuisse a Josepho Eugenio Guigues, illustris memoriæ, Presbytero Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ, qui primus Ottawæ Episcopus datus est, idemque Collegium ampliora in dies incrementa feliciter suscepisse, tum Collegii ædificio novis operibus amplificato, tum bibliotheca instituta, et museis omnique instrumento ad omnigenam eruditionem comparatis, tum concursu et frequentia alumnorum quos laus et fama institutionis e longinquis etiam locis excivit, adeo ut Collegium ipsum decreto edito a supremo Canadensis regionis Concilio legifero anno MDCCCLXVI dignum judicatum fuerit, ut justum ac legitimum Universitatis civilis studiorum nomen acciperet, omnibusque donaretur juribus quibus cæteræ Universitates potestatis civilis auctoritate fruuntur.

Cum hæc Collegio Ottawiensi fauste et feliciter evenissent, huic Apostolicæ Sedi anno MDCCCLXXXVIII, preces oblatæ sunt Præpositi Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ, ac doctorum decurialium Collegii, necnon litteræ Archiepiscopi Ottawiensis impense postulantium, ut idem Ottawiense Collegium tot nominibus commendatum, dignitate et juribus catholicæ Universitatis, ex more institutoque Apostolicæ Sedis augeretur.

Hujusmodi preces Nos libenter excipiendas censuimus. Novimus enim quantas opportunitates habeat Lyceum magnum optimorum studiorum in urbe nobilissima Ottawæ Archiepiscopalis cathedræ honore aucta et civilis regiminis sede, constitutum, quæ natura loci media

inter alias Canadensis regionis urbes assurgens, omnibus commeantibus facile pervia est, ac ex præsentia insuper lectissimorum virorum, qui in supremis civilis potestatis consiliis sedent, quique rerum publicarum administrationem gerunt, splendidam capit accessionem dignitatis. Novimus etiam quo studio dilecti filii Sodales Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ ab anno MDCCCXLVIII rectæ institutioni juventutis operam dederint, curis pariter ac opibus suis in hoc salutare opus, ejusque tuitionem ultro collatis, et quantopere semper cordi fuerit ejusdem Congregationis Præpositis apud suos, obsequium erga Apostolicam Sedem et sacrorum Antistites, uti decet tueri et fovere, ac præstantes suæ Congregationis alumnos ad docendi munus in Ottawiensi Collegio promovere, quorum plures in hac alma Urbe in Gregoriano Lyceo Societatis Jesu doctrinæ laurea ornati fuere, simulque advigilare ut philosophicæ ac theologicæ institutiones ex sancti Thomæ Aquinatis doctrina traderentur, quibus rebus factum esse compertum habemus, ut plures præclarique ex Ottawiensium doctorum disciplina alumni prodierint qui existimationem et decus institutoribus suis late conciliarunt.

Nos igitur hisce rebus rite perpensis, et communibus votis libenter annuentes, tum Venerabilis Fratris Josephi Thomæ Duhamel, Archiepiscopi Ottawiensis, tum Præpositi et Sodalium Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ aliorumque illustrium Ottawiensium civium, hisce litteris, ad majorem Dei gloriam, ac incrementum catholicæ religionis, ac decus utilitatemque Canadensis regionis, Ottawiense Collegium catholicæ juventuti erudiendæ a Congregatione Oblatorum Mariæ Immaculatæ conditum, cujus regimen et magisteria a Presbyteris Congregationis ejusdem sub hujus Sanctæ Sedis, et Archiepiscopi auctoritate geruntur, canonica institutione ad

dignitatem catholicæ Universitatis studiorum evehimus, eidemque Universitati jus attribuimus, ut Magisterii lauream, aliosque gradus academicos in singulis doctrinæ generibus ad consueta Universitatum statuta et leges conferre possit.

Cum porro plurimum intersit ad prosperitatem Universitatis et decus, eam rectis aptisque legibus prudenter instrui, quibus regimini ejus opportune consulatur, volumus et statuimus, ut ejusdem Universitatis statuta, et leges huic Apostolicæ Sedi, primo quoque tempore, exhibeantur, quo iis mature expensis, Ea possit suæ auctoritatis robur adjicere. Volumus præterea, ut Apostolici Cancelarii munere in eadem Universitate, Venerabilis Frater Archiepiscopus Ottaviensis et qui post eum futuri sunt in Archiepiscopali Sede, fungantur, atque ut ipse Archiepiscopus et successores ejus, necnon alii Provinciæ Ottawiensis et Torontinæ episcopi, qui seminaria, collegia, aliaque hujusmodi instituta, prædictæ Universitati aggregaverint, rectæ sanæque doctrinæ tuendæ in eadem Universitate præsint. Potestatem denique facimus eidem Universitati, ut ad morem Lycei Magni Quebecensis, alumnos, qui in Seminariis, Collegiis aliisque institutis ecclesiasticarum Provinciarum Ottaviensis et Torontinæ dumtaxat erudiantur, in numerum alumnorum suorum adsciscat eosque paribus ac cæteros Ottawiensis Lycei auditores favoribus prosequatur. Hæc volumus et statuimus ac propterea decernimus has Litteras Nostras firmas validas et efficaces semper existere et fore, suosque plenarios, et integros effectus sortiri, et obtinere, atque illis ad quos spectat, et pro tempore quomodolibet spectabit, in omnibus, et per omnia plenissime suffragari ; sicque in præmissis per quoscumque judices ordinarios, et delegatos, etiam causarum Palatii Apostolici Auditores, Sedis Apostolicæ

Nuntios, ac sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinales, etiam de latere Legatos, sublata eis, et eorum cuilibet, quavis aliter judicandi et interpretandi facultate, et auctoritate judicari, et definiri debere, atque irritum, et inane esse, si secus super his, a quoquam quavis auctoritate, scienter vel ignoranter, contigerit attentari. Non obstantibus licet speciali, atque individua mentione ac derogatione dignis in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ apud sanctum Petrum sub annulo Piscatoris, die V februarii MDCCCLXXXIX, pontificatus Nostri anno decimo primo.

Pro Domino Cardinali LEDOCKOWSKI,
F. Fausti, substitutus.

Locus † sigilli.

LÉON XIII PAPE

POUR MÉMOIRE PERPÉTUELLE.

De même que dans tous les temps le Siège apostolique, avec une extrême sollicitude, s'est appliqué à maintenir l'intégrité de la foi et la discipline des mœurs, de même aussi, dans tous les temps, il a veillé avec un soin jaloux à ce que des établissements spacieux fussent ouverts à la jeunesse catholique, où celle-ci pût venir s'instruire dans les sciences, les lettres et les arts, et puiser les principes d'une saine éducation, intellectuelle et morale, pour le plus grand bien de la société, au point de vue de la vie privée comme à celui de la vie publique. Dans ce but il n'a jamais omis, lorsqu'il l'a jugé nécessaire, de contribuer par l'autorité de sa parole et même par l'appui de ses ressources, à la dignité, à la stabilité et à la prospérité de ces mêmes établissements.

C'est pourquoi il Nous a été très agréable d'ap-

prendre que, dès l'an 1848, un collège destiné à l'instruction de la jeunesse catholique avait été fondé à Ottawa, ville célèbre de la Puissance du Canada, par Mgr Joseph-Eugène Guigues d'illustre mémoire, prêtre de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et premier évêque de cette ville; que ce collège avait pris de jour en jour une extension plus grande, soit par les additions importantes faites à l'édifice matériel, soit par la création d'une bibliothèque, la formation de plusieurs musées et l'acquisition de divers instruments de physique, propres à faciliter tous les genres d'enseignement, soit enfin par le concours et l'assiduité des élèves, que le mérite et la réputation de l'établissement attiraient, même des contrées lointaines ; si bien que ce même collège, par un décret émané de la haute Assemblée législative de la Puissance du Canada en l'année 1866, a été jugé digne, et à bon droit, de recevoir le titre d'Université civile des études, et de jouir de tous les privilèges dont jouissent, en vertu du pouvoir séculier, les Universités de ce genre.

Telle était la situation heureuse et prospère du collège d'Ottawa quand, en l'année 1888, le Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, les docteurs attitrés du collège, ainsi que l'archevêque d'Ottawa dans ses lettres, adressèrent leurs suppliques au Saint-Siège, demandant instamment que ledit collège d'Ottawa, recommandable à tant de titres, fût investi de la qualité et des droits d'Université catholique, selon la coutume et par l'institution du Siège apostolique.

Nous avons cru devoir accueillir favorablement ces demandes. Nous savons en effet de quel merveilleux à-propos sera une Université de fortes études dans la très noble ville d'Ottawa, qui se glorifie déjà de son siège archiépiscopal et de son parlement ; qui, par sa position

géographique, occupe une situation centrale entre les autres cités canadiennes et devient comme le rendez-vous de leurs relations mutuelles ; qui enfin reçoit un splendide accroissement d'importance de la présence de ces hommes d'élite qui siègent dans les conseils du Pouvoir et qui tiennent en mains le gouvernement des affaires publiques. Nous savons aussi avec quel zèle nos chers fils, les membres de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, depuis l'année 1848, se sont voués à la formation de la jeunesse dans les bonnes doctrines, se dépensant de plein gré et de grand cœur, donnant leurs soins et leur argent pour le maintien et le développement de cette œuvre salutaire. Nous savons combien les Supérieurs ont toujours eu à cœur, ainsi qu'il convient, d'entretenir et d'accroître chez leurs sujets le respect qui est dû au Siège apostolique et aux évêques. Nous savons qu'ils ont confié les fonctions de l'enseignement dans le collège d'Ottawa à des sujets distingués de leur Congrégation, dont plusieurs ont reçu les palmes de la doctrine dans cette ville de Rome, à l'Université grégorienne, dirigée par la Société de Jésus. Nous savons, enfin, qu'ils veillent à ce que l'enseignement philosophique et théologique soit donné d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin ; et c'est un fait notoire que de la docte école d'Ottawa sont sortis de nombreux et brillants élèves qui ont porté au loin l'estime et la bonne renommée de leurs professeurs.

Nous donc, après avoir mûrement pesé toutes ces choses, nous rendant volontiers aux vœux qui nous ont été simultanément exprimés par notre vénérable Frère Joseph-Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, par le Supérieur général et plusieurs membres de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, enfin par plusieurs personnages illustres de la cité d'Ottawa : en

vertu des présentes, pour la plus grande gloire de Dieu et l'accroissement de la religion catholique, à l'honneur et à l'avantage de la Puissance du Canada, par institution canonique, nous élevons au rang d'Université catholique des Etudes, le collège d'Ottawa, fondé par la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée pour l'instruction de la jeunesse : collège dont le gouvernement est confié, ainsi que l'enseignement, aux prêtres de cette même Congrégation, sous l'autorité de ce Saint-Siège et de l'Archevêque du lieu. Nous accordons à cette même Université le droit de conférer les palmes du magistère et les autres grades académiques dans toutes les branches de l'enseignement, conformément aux lois et aux statuts en usage dans les Universités.

Mais comme il importe beaucoup pour la prospérité et la gloire d'une institution universitaire, qu'elle soit prudemment entourée de lois sages et appropriées à sa fin, au moyen desquelles il sera pourvu selon les exigences diverses à son gouvernement, Nous voulons et ordonnons que les statuts et les lois de cette Université soient présentés à ce Siège apostolique dans le plus bref délai, afin que celui-ci puisse, après mûr examen, les revêtir de la force de son autorité. Nous voulons, en outre, que notre vénérable Frère, l'Archevêque d'Ottawa, et ceux qui, après lui, occuperont le siège archiépiscopal de cette ville, exercent les fonctions de Chancelier apostolique; que le même Archevêque, ses successeurs et aussi les Evêques des provinces d'Ottawa et de Toronto qui agrégeront à ladite Université, des séminaires, des collèges et autres établissements de ce genre, veillent à ce que la bonne et saine doctrine soit toujours conservée intacte dans cette Université. Enfin nous donnons pouvoir à la dite Université de re-

cevoir, à l'instar de l'Université de Québec, les étudiants des séminaires, collèges ou autres établissements fondés dans les provinces ecclésiastiques d'Ottawa et de Toronto, au nombre de ses élèves, et de leur accorder les mêmes faveurs qu'à ceux du collège d'Ottawa.

Ainsi Nous voulons et statuons. C'est pourquoi Nous décrétons, en outre, que Nos présentes lettres sont et demeurent immuables, valides et efficaces; qu'elles ont dès ce jour, et auront à l'avenir leurs effets pleins et entiers; qu'en tout et pour tout ce qu'elles renferment, elles constituent un titre irrécusable en faveur de ceux que cela concerne ou concernera dans la suite; qu'ainsi devront juger et définir autoritairement dans la matière les juges ordinaires et délégués, les auditeurs du sacré palais, les nonces du Siège apostolique, les cardinaux de l'Église romaine, fussent-ils légats *a latere*, toute faculté de juger et d'interpréter autrement leur étant enlevée à tous et à chacun; que nul et de nul effet sera tout ce qui, par une autorité quelconque, sciemment ou insciemment, pourrait être tenté dans un sens opposé. Nonobstant toutes décisions ou résolutions contraires, quelles qu'elles soient, même celles qui exigeraient une mention expresse ou seraient dignes de faire exception.

Donné à Rome, près de saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le cinquième jour de février l'an 1889, de notre pontificat le onzième.

Pour M^gr le cardinal LEDOCKOWSKI,

F. Fausti, substitutus,

Locus ✝ sigilli.

NOUVELLES DIVERSES

Le 4 du mois de mai, le T. R. P. Supérieur général, accompagné du R. P. Rey faisant les honneurs de sa province, quittait Paris avec l'intention de visiter nos trois établissements de Hollande et celui de Notre-Dame de Sion, dans Meurthe-et-Moselle.

Le programme arrêté d'avance a été suivi et se poursuit de point en point jusqu'à ce jour. Notre révérendissime Père a partagé son temps entre le scolasticat de Saint-François, le noviciat de Saint-Gerlach et le juniorat de Saint-Charles, s'enquérant partout de la fidélité à la règle, du niveau des études, du degré de la piété; partout se montrant accessible à chacun de ses enfants, relevant le courage, stimulant la paresse, couronnant le mérite et enflammant tous les cœurs d'une ardeur nouvelle, tantôt dans des entretiens particuliers, tantôt dans des conférences de communauté.

Les supérieurs, les directeurs et les professeurs ne sont pas ceux qui ont le moins profité de cette précieuse visite. Auprès du chef de la famille, ils ont pris conseil et renouvelé leur volonté de servir Dieu, l'Église et la Congrégation avec un dévouement sans bornes et par tous les moyens mis à leur portée.

Au moment où nous écrivons ceci, le T. R. P. Supérieur général se rend au juniorat de Sion, dernière étape de son consolant voyage. Nous disons consolant, car la brise du Nord rapporte que notre bien-aimé Père se félicite de tout ce qu'il a vu et entendu. Le nombre de nos

étudiants et de nos novices est considérable, les études sont sérieuses, la piété est en honneur, l'esprit religieux et l'amour de la Congrégation ne laissent rien à désirer.

Dans cette tournée, si mémorable pour le père et pour les enfants, prenons un épisode qui les couronne tous. Il nous est décrit par la plume fine et spirituelle du P. Legrand.

Rendez-vous avait été donné, pour le 28, aux deux communautés de Saint-François et de Saint-Gerlach dans la maison de Saint-Charles. Les jours précédents, de fréquents orages avaient fait craindre que la pluie ne vînt gâter la fête en retenant chez elle la communauté de Saint-François ; il n'en fut rien. La fête a été complète, pleine d'entrain, d'enthousiasme et de piété filiale.

Voici le récit qui nous en est fait :

Saint-Charles, le 28 mai 1889.

Mon Révérend et bien cher Père,

Je vous écris à la hâte ces quelques lignes. On me dit que le numéro de juin va bientôt paraître, et il serait bien fâcheux qu'il ne contînt rien des grandes choses qui s'accomplissent dans nos parages. Nous sommes au soir d'un beau jour. Le calme s'est fait dans la maison Saint-Charles et aux alentours. Nos 120 junioristes dorment comme un seul homme ; il n'est pas besoin de les bercer ; Pères, Frères scolastiques et Frères convers goûtent un repos bien mérité, car la journée a été rude pour tous. C'est le calme parfait succédant au mouvement, à l'agitation, au bruit. Je n'entends de ma chambre que les notes vives et joyeuses du rossignol qui a établi sa demeure dans notre parc, et qui veut sans doute se dédommager et regagner le temps perdu ; car durant la plus grande partie de la journée, il a été troublé, inquiété, par toutes ces allées et venues, par ces cris joyeux et

ces causeries animées, par tous ces flots d'harmonie que la fanfare de Saint-Charles jetait aux quatre vents. Nous avons eu aujourd'hui la fête projetée, et la réunion annoncée depuis plusieurs semaines s'est heureusement réalisée.

Le T. R. Père général, accompagné du R. P. Rey, provincial du Nord, après avoir visité les maisons du scolasticat et du juniorat, est arrivé parmi nous lundi matin, 27 mai, et, avant de quitter le sol hospitalier du Limbourg, il a voulu se donner la consolation et nous procurer à tous la joie de réunir autour de lui, pour des agapes fraternelles, tous ses enfants exilés sur la terre de Hollande. Béni soit Dieu qui lui a inspiré cette bonne pensée et qui lui a donné les moyens de la mettre à exécution. La maison Saint-Charles, avec son ordonnance régulière et ses vastes salles, se prêtait bien à cette fête. Dès hier soir, l'essaim bourdonnant et sémillant des junioristes s'est mis à l'œuvre. On commence par faire le vide dans la salle d'étude : les tables avec livres, cahiers et papiers, sont relégués pour un temps dans les classes voisines. Que le bon Homère, que le tendre Virgile, que l'harmonieux Cicéron se reposent un peu, on les retrouvera plus tard. En quelques heures la salle est complètement transformée : des guirlandes de mousse courent le long des murs en courbes gracieuses ; sur les parois crépies à la chaux se détachent les portraits de notre vénéré Fondateur, de notre T. R. Père général, quelques dessins dus au crayon timide de nos apprentis artistes, et des banderoles portant des inscriptions appropriées à la circonstance. Puis le long des fenêtres qui regardent l'Est, on dresse la table où, à côté du T. R. Père général, s'asseyeront les supérieurs, les directeurs, les professeurs des trois maisons de Hollande. Perpendiculairement à celle-ci, cinq autres tables s'étendent d'un bout à l'autre de la salle d'étude et seront, à l'heure convenable, garnies

de joyeux et aimables convives. Ils peuvent venir, nous sommes prêts, et nous les attendons de pied ferme.

Ils sont venus ce matin; ils n'auraient eu garde de manquer à l'appel ; semblable circonstance ne se représente pas tous les mois, ni même tous les ans. Aux premières heures de la journée, le ciel était gris et terne ; les gens sages et expérimentés, prenant un air grave et secouant la tête, prétendaient que la fête pourrait bien être troublée par quelques ondées malencontreuses ; les incrédules leur répondaient, en parodiant un mot célèbre : « Si le ciel reste couvert, tant mieux, nous aurons de l'ombre », et l'ombre n'est pas chose à dédaigner, même dans le Limbourg, à la fin du mois de mai. Les incrédules avaient raison. Vers neuf heures le soleil perce les nuages et tout prend un air de fête: jardin, campagne, maison, visages; dans les cœurs surtout il y a jubilation et allégresse.—La matinée s'avance, il est presque dix heures; que font donc nos invités? On a beau regarder à la porte du parc et par-dessus la haie, on a beau fouiller les coins et recoins de l'horizon : rien. Cependant, voyez là-bas sur le bord du plateau, au-dessus des champs de seigle et tranchant sur la verdure, quelques points noirs qui semblent en mouvement; ils se rapprochent ; c'est l'avant-garde. Saluons le R. P. Gandar, modérateur des scolastiques de Saint-François, et le R. P. Favier, maître des novices de Saint-Gerlach. Leurs confrères les suivent, et après eux, s'échelonnant sur tout le chemin qui, de la riante vallée de la Gueul, monte au Ravensbosch et unit Saint-Gerlach à Saint-Charles, les groupes variés et joyeux des Frères novices et scolastiques. Nos chers invités se sont quelque peu oubliés auprès du tombeau de saint-Gerlach, mais ils sauront bien, eux aussi, regagner le temps perdu. La réunion commence dans le jardin, dans les allées du

parc, dans la cour de récréation. Les cœurs se rapprochent et battent à l'unisson, on se serre la main, on s'embrasse, on fait, ou on renouvelle connaissance; un courant sympathique s'établit entre ces enfants et ces jeunes gens venus de contrées si différentes. Les petits se dressent sur le bout des pieds pour voir leurs grands Frères; les grands Frères se baissent avec bienveillance pour parler à leurs petits Frères. C'est charmant. On disait tout à l'heure que certains de nos junioristes avaient eu soin de noter le nombre de connaissances qu'ils avaient faites aujourd'hui : quelques-uns étaient allés jusqu'à onze ou douze. Bref, le *cor unum et anima una* s'est réalisé complètement.

Midi sonne. Quel magnifique coup d'œil présente notre réfectoire improvisé ! Le révérendissime Supérieur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée est là, debout, au milieu de ses Frères ou plutôt de ses enfants au cœur ému et au visage épanoui, et il commence la prière accoutumée : *Oculi omnium in te sperant, Domine !* Seigneur, tous les regards sont tournés vers vous, et dans tous les yeux brille l'espérance ! Oh ! la belle réunion, que celle qui commence par la prière adressée à Dieu, l'auteur de tout bien, et par un cri d'espérance qui monte jusqu'à son cœur paternel : *Tu das illis escam in tempore opportuno.* Voici l'espérance réalisée et la prière exaucée. Le temps est bien opportun : en effet, il y a loin de Saint-François à Saint-Gerlach et de Saint-Gerlach à Saint-Charles : les jambes sont fatiguées, les forces demandent à être refaites. Que le Seigneur fait bien d'ouvrir largement sa main libérale, et de combler de bénédictions tous ces enfants, pleins de santé et de vie, qui ont le regard dirigé vers Lui.— *Omne animal* — Tout ce qui appartient à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée sur la terre libre du Limbourg, tout

ce qui manifeste la vitalité de notre chère famille, se trouve réuni là sous les yeux du chef vénéré de cette famille : 254 Oblats en herbe, en fleurs ou en fruits, *ex omni tribu, et lingua et populo et natione!* c'est magnifique et consolant, et tout à fait nouveau dans les fastes de notre société religieuse. Continuez de nous bénir, mon Dieu, et faites que toutes ces espérances deviennent des réalités ! *Benedic, Domine, nos et hæc tua dona !*

Le repas fut gai et animé : il n'en pouvait être autrement. On s'efforça, toutefois, de réprimer les manifestations trop bruyantes de l'allégresse qui animait tous les cœurs. De méchantes langues prétendent que les Frères novices et scolastiques y réussirent moins bien que nos junioristes : je n'ose trancher la question ; après tout, peu importe. L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner. Le service se fit activement, sans précipitation. Nos bons Frères convers nous ont donné là un échantillon remarquable de leur entente, de leur savoir faire, de leur dévouement, et ils méritent de tout point les félicitations que leur a adressées le T. R. Père général. L'accueil qu'on a fait à toutes ces bonnes choses que le bon Dieu nous offrait par leur entremise, a pu leur prouver surabondamment que tous, du plus petit au plus grand, savaient apprécier à leur juste valeur les divers produits de leur habileté.

A la fin du repas, entre la poire et le fromage, le supérieur de Saint-Charles voulut se faire l'interprète des sentiments qui animaient tous les cœurs. « Il voyait dans cette belle réunion, a-t-il dit en substance, une reproduction des agapes qui groupaient autrefois les fils des martyrs autour de leurs prêtres et de leurs chefs. Les Oblats, réfugiés sur la terre étrangère, sont heureux, à la veille des combats qui les attendent, de se serrer un instant autour de leur père, de s'asseoir à sa table, de rompre avec lui le pain de la charité, de la dilection...

La réunion présente est un symbole et un effet de l'amour qui unit tous les cœurs, qui absorbe, qui fait disparaître totalement toutes les divergences de race, d'origine, de langue, de nationalité : *Filii tui!* nous ne sommes et nous ne voulons être que cela : les enfants de la Congrégation, les enfants de Mgr de Mazenod et de son vénéré successeur : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ!* Puissent ces enfants être toujours autour de leur père comme ces jeunes plants d'olivier qui se couvrent de fleurs odoriférantes et de fruits suaves ! Puissent ces fleurs et ces fruits s'accroître en nombre et former une couronne toujours plus riche et plus variée ! » Je cite le mot de la fin : « Il y a trois ans, lors de votre première visite, mon très révérend Père général, nous étions 110 assis à votre table ; aujourd'hui nous sommes 220, c'est juste le double. Je souhaite qu'à votre prochaine visite, le nombre de vos enfants soit encore doublé, que nous soyons, non plus 220, mais 440. Si cette salle de réunion devient trop petite, tant mieux! D'un coup d'épaule nous ferons sauter les murs qui nous gênent, et l'espace ne nous manquera pas. Je bois à la réalisation de cette espérance, à la prospérité de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, au bonheur et au prochain retour du Très Révérend Père général ! »

Le T. R. Père général voulut bien répondre à ces quelques mots par une causerie pleine d'abandon et de familiarité, où la bonté et l'affection le disputaient à la jovialité et à l'humour. Il était heureux, nous dit-il, très heureux de cette belle et splendide réunion qui n'avait pas encore eu son précédent dans la Congrégation. Il voulait anticiper sur les grâces qui se disent d'habitude à la fin des repas, et dès ce moment rendre grâces tout d'abord à Dieu, l'auteur de tout bien, qui a béni visiblement la Congrégation, en lui accordant un développe-

ment si inespéré sur un sol étranger, puis à tous ceux qui avaient contribué à rendre cette fête possible, à l'organiser, à lui assurer toute sa splendeur. Le Révérend Père eut un mot aimable pour tous, un mot sorti du cœur. Ses regards s'arrêtaient avec complaisance sur ses nombreux enfants, qui recueillaient avec avidité toutes ses paroles. Il voyait, représentées dans cette réunion, les trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité: l'espérance, dans ces junioristes, dans ces enfants, tendres rejetons qui ont besoin de grandir encore et de prendre de la consistance avant de porter des fruits : la foi, dans les novices de la maison Saint-Gerlach ; le novice ne doit-il pas être avant tout un homme de foi ? La charité, qui est l'achèvement, le couronnement, était représentée par les scolastiques de Saint-François, et, aussi, ajouta-t-il en se tournant du côté du R. P. Provincial, par le R. P. Rey, l'ancien supérieur de Montmartre, l'apôtre du Sacré-Cœur, l'homme au cœur large et miséricordieux. — On applaudit à tout rompre: l'affirmation était fondée en vérité et nul n'y pouvait contredire. — En terminant, le T. R. Père général nous annonça qu'il allait célébrer le lendemain le quarante-deuxième anniversaire de son ordination sacerdotale et se recommanda instamment à nos prières. Certes, nous n'aurons garde d'oublier cette recommandation, et demain une prière plus fervente montera vers le ciel pour notre vénéré Père. Un triple vivat qui faillit faire crouler le plafond de la salle, répondit à ces bonnes et chaleureuses paroles. Notre bruyante jeunesse exprimait par là la vigueur, l'énergie de son attachement à la Congrégation des Oblats, comme aussi de son affection filiale pour celui qui en est le chef aimé et vénéré. La première partie de cette journée s'acheva au pied de la statue de la Vierge Immaculée, dans la chapelle du juniorat, et là le

Tota pulchra es, chanté par 250 vigoureuses poitrines, prouva à notre bonne Mère du ciel qu'elle était de moitié dans nos joies comme dans nos peines, et que jamais, en aucune circonstance, les Oblats ne peuvent oublier celle dont ils portent le nom et qui les couvre de sa maternelle et constante protection.

A trois heures, les 254 se trouvaient de nouveau réunis dans la chapelle du juniorat pour y recevoir la bénédiction du très Saint-Sacrement et pour y entendre les paternelles exhortations du T. R. Père général. Le T. R. Père a commenté avec force et vigueur ce verset des litanies qui suivent l'examen particulier: *Ut ardeamus igne Dei, et simus in Christo cor unum et anima una!* La charité, si vivement recommandée par notre vénéré fondateur — la charité unissant les esprits et les cœurs, en faisant concourir toutes les volontés à un même but — nul sujet n'était mieux approprié à la circonstance. Après avoir flétri l'égoïsme, ce principe redoutable de discorde et de désunion, le T. R. Père s'attacha surtout à nous indiquer la source où nous devions puiser cette sainte charité : le Cœur sacré de Jésus, ce foyer ardent de l'amour, *fornax ardens caritatis*; le Cœur Immaculé de Marie, de celle qui s'appelle la Mère du pur amour, *mater pulchræ dilectionis*. La religieuse attention avec laquelle on écouta le T. R. Père général lui prouva bien qu'on le comprenait, et que ses accents vibrants d'émotion avaient trouvé le chemin de nos cœurs. Nous n'oublierons pas de sitôt les paroles qui terminèrent cet entretien ; « Après avoir adressé mes prières au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie, qu'il me soit permis, ajouta le T. R. Père, de m'adresser aussi à notre vénéré Fondateur. Père vénéré, c'est votre grand cœur qui a inspiré cette belle réunion de famille. Vous présidez à notre fête, vous êtes présent au milieu de nous. Daignez, du haut du ciel, bé-

nir vos enfants, les enflammer de l'amour de Dieu et des âmes, resserrer encore les liens qui unissent leurs esprits et leurs cœurs, afin qu'après s'être montrés dignes de vous sur la terre, ils puissent former votre couronne dans le ciel. » Nous avons la confiance que cette prière adressée à notre saint Fondateur par celui qui lui a succédé dans sa charge et qui nous rappelle ses vertus, sera favorablement accueillie par le Cœur sacré du divin Maître et pleinement exaucée.

La bénédiction du très Saint-Sacrement clôtura cette belle réunion ; puis il fallut songer au départ. Les plus belles fêtes doivent prendre fin, et la terre est essentiellement le lieu des séparations. Mais les séparations ne sont pas éternelles, et même sur la terre, quoique séparés par de vastes espaces, les amis et les Frères peuvent se retrouver toujours et se rencontrer devant la sainte Eucharistie, et dans le Sacré-Cœur de Jésus, qu'on a si bien appelé l'Intermédiaire des cœurs... On se serre la main, on s'embrasse, on se dit au revoir. Novices et scolastiques se mettent en marche, qui, vers la station de Fauquemont, qui, vers la maison de Saint-Gerlach. La fanfare les accompagne durant une partie du chemin, et leur prodigue ses accords harmonieux. Peu à peu un calme relatif se rétablit dans le juniorat, tout à l'heure si vivant et si animé. A l'heure où je vous écris tous se reposent des fatigues de la journée, et nos enfants qui dorment là-bas, poings fermés et sur les deux oreilles, rêvent sans doute aux splendeurs dont ils ont été témoins, et s'imaginent que cela doit durer toujours.

Il est temps que je les imite, mon révérend et bien cher Père. Vous excuserez le décousu, l'insuffisance, et tout à la fois les longueurs de mes descriptions et de mon pâle récit. Ces bonnes, franches et cordiales réunions de famille laissent dans l'âme d'ineffaçables souvenirs ;

elles consolent, elles relèvent, elles donnent du cœur pour la besogne à venir; mais le genre de beauté qui leur est propre échappe à la description et défie la plume la mieux exercée.

Demain, nous fêterons le quarante-deuxième anniversaire de l'ordination sacerdotale de notre vénéré Supérieur général. La grand'messe sera chantée à son intention par le R. P. Provincial. Les novices de Saint-Gerlach seront encore de la fête. Il y aura de l'entrain, de la vie, des chants mélodieux; il y aura surtout la prière qui se formule dans le fond des cœurs, qui monte jusqu'au trône de Dieu, pénètre jusqu'à son cœur et fait descendre la surabondance des grâces sollicitées. Nous demanderons à Dieu qu'il accorde à notre vénéré Père Supérieur général la consolation d'élever longtemps encore vers le ciel et l'hostie immaculée et le calice brillant qui enivre les âmes, *calix inebrians et præclarus;* d'offrir chaque jour, durant de longues années encore, pour le bien, pour le bonheur, pour le salut de ses nombreux enfants, l'auguste victime qui fait jaillir en flots intarissables les grâces vivifiantes.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

L. Legrand, O. M. I.
Supérieur du juniorat Saint-Charles.

— Le retard que des circonstances impérieuses ont imposé à notre publication, nous permet de joindre au compte rendu qu'on vient de lire celui de Notre-Dame de Sion :

Notre-Dame de Sion, le 17 juin 1889.

Notre bien-aimé Père général vient de visiter Notre-Dame de Sion, au sortir de la Hollande. Ces neuf jours

d'une précieuse visite ont passé bien rapidement et nous ont laissé les plus douces impressions.

Dès le lendemain de son arrivée, le mercredi 5 juin, le T. R. Père général réunissait autour de lui les Pères et les Frères convers, et, dans une instruction inspirée par sa haute autorité et sa paternelle affection, il disait à chacun ses devoirs dans l'œuvre commune, et la grande estime que chacun doit avoir de sa vocation : *Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione quâ vocati estis.* La visite canonique était inaugurée ; les importants travaux s'en continuèrent jusqu'au dernier jour. Vraiment notre vénéré Père s'est prodigué sans mesure, et chacun trouva auprès de lui, dans ses entretiens si intimes et si paternels, dans ses conseils si pleins de sagesse, la lumière et les encouragements dont il pouvait avoir besoin.

Nous n'avons pas à raconter des fêtes aussi splendides que celles qui furent données en Hollande. Cependant nos junioristes tenaient à reposer de ses labeurs le T. R. P. Supérieur général, et, au soir du dimanche de la Pentecôte, ils essayaient une séance récréative. Belle soirée vraiment !

De longtemps Sion n'en avait eu de pareilles. Rien ne manquait pour en assurer le succès ; ni les décors exécutés par le pinceau habile du P. Périnet, ni les costumes aux couleurs éclatantes rehaussées d'argent et d'or, taillés par les junioristes sous la direction du P. Marçais, ni les artistes que ce Père avait admirablement préparés à remplir leur rôle, ni la joie enfin qui brillait sur tous les visages. Des chansonnettes comiques et un drame bien conçu et très émouvant, l'*Expiation*, firent les frais de cette soirée ; un gracieux compliment la terminait.

Notre T. R. Père général voulut bien féliciter les acteurs, leur dire même qu'ils avaient supérieurement compris

et rendu leur rôle; il tira de son cœur des paroles pleines d'affection et de sagesse; il demanda pour tous les bénédictions de notre vénéré Fondateur et clôtura la séance par une distribution générale d'images et de dragées. Après quoi on se donna rendez-vous pour le mercredi suivant, où devait avoir lieu une nouvelle séance agrémentée d'une loterie. Une généreuse bienfaitrice de Baccarat, au diocèse de Nancy, bien connue à Sion et jusqu'en Hollande, informée de la visite du T. R. P. Supérieur général, avait envoyé, pour nos junioristes: une caisse remplie de différents articles de bureau, de toilette et de fantaisie. Le mercredi soir, sous la présidence de notre bien-aimé Père, au milieu de chants et de scènes comiques, les enfants tirèrent au sort les lots que leur distribuait le hasard. Il y eut bien quelques mystifications inattendues. Mais, au demeurant, tous furent enchantés, d'autant mieux que notre bon Père termina de nouveau la soirée par une distribution d'images. Il va de soi de penser que durant ces jours les récréations furent prolongées, avec leurs causeries intimes, et que les promenades furent multipliées à la satisfaction de tous, maîtres et élèves: ce fut la semaine aux cinq jeudis, disait-on, semaine trop rapide, mais inoubliable.

Quand vint le moment des adieux, notre T. R. Père réunit une dernière fois la communauté pour lui dire les joies de sa visite, le bonheur qu'il avait goûté pendant les neuf jours passés sur la sainte colline de Sion et nous donner ses derniers avis. Le Père de famille avait tenu à dire à ses Benjamins que, pour eux aussi, il était venu dans le but de les voir et de leur parler. Avec quelle attention nos junioristes écoutaient cette parole si simple, si claire et si chaleureuse, qui leur retraçait les devoirs de leur vocation et la meilleure manière de les remplir: prière, travail, obéissance; vie de Nazareth, vie de juniorat.

Le jeudi 13 juin, à neuf heures et demie du matin, après avoir remercié la très sainte Vierge, nous reconduisions à la station du chemin de fer notre vénéré Père.

Adieu, bien-aimé Père, ou plutôt au revoir. Nos regrets et notre affection reconnaissante vous suivent avec nos prières : nous demandons au ciel qu'il bénisse vos œuvres, vos travaux, vos sollicitudes ; qu'il vous conserve longtemps à notre tendresse et qu'il vous ramène bientôt parmi nous.

De Sion, le T. R. P. Supérieur général se rendait à Nancy: Il visitait Mgr l'évêque, si bienveillant pour nos Pères, et portait aux Sœurs de la Sainte-Famille les conseils, les encouragements, les consolations de sa présence et de sa parole. Les Sœurs de l'Espérance célébraient alors les noces d'or de leur arrivée à Nancy (16 juin 1839). Bar-le-Duc et Metz avaient envoyé leurs représentantes. La fête était double, présidée par le vénéré et bien-aimé Père de nos deux familles spirituelles.

Et après quinze jours passés en Lorraine, le T. R. Père général rentrait à Paris, consolé, nous en avons la confiance, emportant nos cœurs et nous laissant sous le charme du plus doux et du plus aimable souvenir.

C. Brulé, supérieur, o. m. i.

— Un des résultats de la visite du T. R. P. Supérieur général en Hollande et en Belgique a été l'acquisition, à Liège, d'une maison pour le scolasticat.

Dans le mois de septembre dernier, nous annoncions, avec quelque enthousiasme, que les RR. PP. franciscains d'Allemagne, en se retirant du Limbourg hollandais pour rentrer dans leur patrie, nous avaient permis d'occuper leur couvent pour un temps indéterminé, c'est-

à-dire, ainsi que nous avions lieu de le croire, de nous y installer pour une durée indéfinie, sans autre condition que de conserver l'immeuble en bon état. C'était beau ! et bien digne de notre gratitude.

Sur cette assurance, nous avions retiré nos Frères scolastiques de Belcamp-Hall, en Irlande, où le local était devenu absolument insuffisant, quoique l'entretien y fût, d'autre part, très dispendieux ; nous avions même déjà revendu avec avantage la propriété vacante, brûlant ainsi nos vaisseaux, avec quelque imprudence, comme on va le voir.

Voilà, en effet, que, peu de mois après, les RR. PP. franciscains, appréciant la situation politique d'Allemagne autrement qu'ils n'avaient fait jusqu'alors, nous ont redemandé leur immeuble, pour le réoccuper à une date prochaine.

Une fois encore la divine Providence est venue nous tirer d'un embarras extrême.

Pendant le séjour que le T. R. Père général fit à Liège, un ami, curé de la ville, instruit de la situation, lui indiqua, sur sa paroisse même, un bel édifice qui devait prochainement se vendre aux enchères. Mgr Doutreloux voulait bien nous dire, avec une bienveillance excessive, qu'il nous recevrait non pas seulement à bras ouverts, mais à cœur ouvert. Jour fut pris, des mesures furent concertées, et, à la date prévue, nous devenions acquéreurs, à très bon compte, d'un immeuble magnifique,, bien bâti, bien complanté, bien situé, où nos scolastiques seront à merveille, après quelques travaux d'appropriation toujours indispensables à la suite d'une acquisition de ce genre.

Le moment n'est pas venu de faire la description détaillée de cet établissement : qu'il nous suffise, aujourd'hui, de dire que nous regardons comme une faveur de la Providence la nécessité qu'elle nous a faite d'entrer

en Belgique, sans quitter la Hollande, où nous laissons le junioral et le noviciat. Liège est à sept heures de Paris; nos Frères, situés aux confins de la ville, dans une position dominante et agréable, trouveront dans leur demeure assez de silence, d'air et d'espace pour goûter en paix les charmes de la prière et de l'étude ; dans le voisinage de la cité, assez de relations saintes et utiles pour ne pas rester étrangers au mouvement et aux manifestations de la vie sociale et chrétienne. A tout prendre, nous ne regardons pas cette nouvelle migration, pour laquelle nous avons encore un an devant nous, comme un malheur, mais comme un progrès, et nous en bénissons le Seigneur.

— Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le R. P. Soullier est rentré à Paris, en bonne santé, le 20 mai, après neuf mois d'absence, consacrés à la visite de nos Missions du Sud africain. Dieu a béni son long et pénible voyage.

VARIÉTÉS

SOUVENIRS DU CARDINAL GUIBERT

LETTRE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Paris, le 1er mai 1889.

Mon très révérend Père,

Pendant la longue maladie du cardinal Guibert, nous allions alternativement, les uns et les autres, faire visite à l'auguste malade. De la rue de Saint-Pétersbourg à l'archevêché, des pèlerinages réguliers furent établis : la reconnaissance nous y invitait comme à un devoir, et nous pressions le pas sous le poids de l'inquiétude.

Son Éminence nous reçut toujours avec la grâce souriante que nous lui avons connue; en la compagnie de ses frères en religion, Elle se départait facilement de la gravité un peu solennelle de son abord ; son accueil était plein de grâce, sa satisfaction visible, sa conversation pleine d'intérêt s'émaillait alors d'une foule de traits piquants qui donnaient du relief aux moindres détails. Rien n'était à perdre de ces causeries historiques.

J'avais pris l'habitude, au retour de ces visites, de résumer sous forme de notes nos entretiens avec le vénérable octogénaire, en conservant à sa parole le tour original qu'il savait lui donner. Me permettrez-vous, mon très révérend Père, de vous offrir un fascicule de ces feuilles éparses, ainsi colligées au jour le jour? C'est bien peu de chose; mais j'ai observé que, bien souvent, à côté de l'histoire, une place restait encore

pour les anecdotes; et nos Annales, comme Ruth, ne dédaignèrent jamais les épis oubliés dans le sillon.

Vous-même, mon très révérend Père, avez donné l'exemple du respect avec lequel il convient de recueillir les souvenirs afférents à la Congrégation, dans le soin que vous avez apporté à dépouiller et à mettre en ordre les feuilles volantes racontant ses origines. De plus, en ce qui touche le cardinal Guibert, vous fîtes transcrire, au sortir de l'archevêché, le récit d'une conversation avec Son Éminence, relative au rôle tenu par Elle au concile du Vatican, dans la Congrégation des *Postulata*.

Ce document, de la plus haute importance, fut, par vos ordres, publié dans nos Annales, en septembre 1886; et ainsi, grâce à vous, nul n'ignorera dans notre famille religieuse quel fut, sur la question de l'infaillibilité, le sentiment d'un des plus illustres enfants de Marie Immaculée. On peut même avancer que l'historien futur de la vie du cardinal Guibert ne pourrait omettre ces pages sans fausser l'histoire et faire injure à la mémoire d'un grand homme.

De tels précédents m'encouragent, mon très révérend Père, à remettre en vos mains mon humble cueillette de souvenirs; tous ne m'appartiennent pas; il y en a qui sont empruntés à d'autres mémoires que la mienne; mais tous sont exacts; votre paternité jugera s'ils doivent être de quelque intérêt pour la Congrégation.

LE CLOCHER DE NOTRE-DAME DU LAUS.

Étant supérieur à Notre-Dame du Laus (Hautes-Alpes), le R. P. Guibert dut s'occuper de la construction d'un clocher destiné à couronner l'église du sanctuaire. Le pays est pauvre; il fallait faire les choses à bon marché. En se promenant avec ses confrères dans

les environs, le supérieur avait remarqué des rochers, sorte de blocs erratiques, épars dans la campagne. Il lui parut qu'on pourrait les employer utilement comme matériaux. Un contrat fut donc conclu avec un entrepreneur; on transforma les blocs en appareil de construction, et le clocher s'éleva peu à peu. Il ne coûta que la modeste somme de 3 000 francs, et fut le résultat de quelques collectes personnelles faites par les Pères, sans que le diocèse eût rien à débourser. Ils quêtèrent jusqu'à Turin.

Le P. Guibert partit pour Ajaccio avant l'achèvement complet de son petit clocher. Il ne le revit que cinquante ans plus tard, quand, désigné par Léon XIII pour couronner Notre-Dame de la Salette, l'archevêque de Paris voulut, avant de mourir, revoir le sanctuaire du Laus, témoin des travaux de sa jeunesse apostolique. Il disait au retour, avec une certaine complaisance : « Il est joli, mon petit clocher, et fait bien dans le paysage. J'ai débuté, dans la construction, par un clocher de 3 000 francs, et sur la fin de mes jours, il me faut élever une basilique qui coûtera des millions. »

LES RETRAITES ECCLÉSIASTIQUES.

Mgr Guibert fut toujours très exact à présider les retraites annuelles de ses prêtres. A Viviers, à Tours, à Paris, il ne se dispensa jamais de ce devoir; et, chaque fois, il faisait aux retraitants des conférences familières dans lesquelles il savait condenser les avis les plus utiles et résumer les plus importantes leçons concernant la dignité de la vie sacerdotale et la discipline ecclésiastique.

L'année qui précéda sa mort interrompit cette fidèle prescription; le cardinal, cloué dans son appartement par la maladie, ne parut pas à la retraite au grand sémi-

naire de Saint-Sulpice. Sa pensée cependant était encore à tous ses devoirs; entre deux crises, il trouvait assez d'énergie pour dicter ces belles lettres et protestations, adressées au chef de l'État et aux pouvoirs publics, pour la défense et la revendication des droits de l'Église et des intérêts des âmes, soit dans son diocèse, soit dans notre malheureuse patrie. Ces documents seront immortels, comme sa mémoire.

Mais sa chère retraite pastorale! il était privé de la consolation d'y prendre part; et, en septembre 1885, pendant que les exercices se faisaient sous la présidence de son zélé coadjuteur, il nous disait avec une douce tristesse: « Voilà ma quarante-quatrième retraite pastorale ; c'est la première à laquelle je n'aurai pas assisté. »

LA VISITE A GRÉGOIRE XVI.

Quand, en 1845, pour la première fois, l'évêque de Viviers entreprit son voyage *ad Limina*, il fit étape, en passant, à Notre-Dame de Lumières et à Marseille. A Lumières, les junioristes lui firent fête et, au nom de ses condisciples, le Frère MARTINET, aujourd'hui assistant général, adressa à l'évêque pèlerin les félicitations collectives de cette belle jeunesse. A Marseille, Mgr GUIBERT salua le Fondateur et s'entretint avec lui de toutes les questions intéressant la Congrégation.

A Rome, le Souverain Pontife l'accueillit avec la plus grande bienveillance, et voulut bien prêter l'oreille à un premier exposé verbal que l'évêque lui fit de l'état de son diocèse. La conférence fut longue, le compte rendu le fut également.

— Très Saint Père, dit en terminant Mgr GUIBERT, j'aurai l'honneur de remettre aux mains de Votre Sainteté un résumé écrit de tout ce que je viens de lui dire touchant mon diocèse ?

— Je le recevrai avec plaisir, reprit Grégoire XVI, mais l'exposé que vous venez de me faire est si net et si clair, que je suis déjà suffisamment renseigné.

Puis il demanda au jeune évêque s'il avait quelques difficultés particulières, par exemple, avec son chapitre.

— Oh ! nullement, Très Saint Père ; ma ville est un petit village : les chanoines viennent me voir tous les jours ; nous causons, et parfois même, nous faisons ensemble une partie de boules ; les fruits de mon jardin leur appartiennent comme à moi, et nous vivons en famille, sans nulle gêne et en parfait accord.

— Tout le monde ne pourrait pas en dire autant, reprit le pape. Et alors il raconta à Mgr Guibert une histoire assez piquante des querelles d'un évêque d'Italie avec son chapitre.

En racontant les détails de cette audience, Mgr Guibert ajoutait : « Je n'ai jamais rencontré de difficultés et d'oppositions personnelles ; je n'ai eu à lutter que contre les oppositions faites à l'Église, et j'en ai reçu le contre-coup. »

LE TRÉSORIER DE SAINT-MARTIN DE TOURS.

Toute la ville de Tours a connu un vénérable chanoine, type de loyauté et de foi, homme de devoir avant tout, dévot serviteur de Dieu, serviable aux pauvres et aux âmes. M. l'abbé Verdier, trésorier de l'œuvre de Saint-Martin, directeur d'un orphelinat de petits garçons, et, sur la fin de sa vie, aumônier des sœurs de l'Espérance, était aussi un des plus fidèles amis de Mgr Guibert. Visiteur assidu du Pontife, — c'est le nom sous lequel il désignait, dans son langage pittoresque, l'archevêque de Tours, — le bon chanoine était entré de plain-pied dans toutes ses vues pour la restauration du culte et de la basilique de Saint-Martin. Ses registres étaient tenus

dans la perfection; jour par jour, il inscrivait les recettes, le sou de la bonne femme à côté des larges offrandes du riche ; il prenait note de toutes les dépenses, et aucun détail n'était mis en oubli. Nous ne sommes pas téméraire en affirmant que, dans quelques années, un historien qui se livrerait à des recherches sur les donations faites à Saint-Martin et sur le mouvement de charité dont l'œuvre de Mgr Guibert fut l'occasion, trouverait, dans les états de caisse du comptable de l'époque, les documents les plus précieux pour l'histoire religieuse de la Touraine.

M. l'abbé Verdier fut l'homme de saint Martin; il se rallia donc complètement aux vues de Mgr Guibert dont le zèle avait conçu et commencé une si belle entreprise à la gloire du thaumaturge des Gaules. Son dévouement au saint Pontife du quatrième siècle et à son plus récent successeur était sans bornes. Ami et serviteur n'épargnant pas sa peine, mais ne mettant ses services à aucun tarif; jamais flatteur, et toujours prêt pour l'action et pour l'obéissance, M. le chanoine Verdier fut, pour l'archevêque de Tours et pour ses œuvres, un solide appui. Pour nous qui, pendant de longues années, l'avons si souvent rencontré au tombeau de saint Martin, nous ne pouvons oublier son zèle, son aménité, son enthousiasme pour tout ce qui tenait à la gloire et au culte de saint Martin, l'affection dont il honorait les chapelains de l'église provisoire et le respect religieux qu'il avait voué à Mgr Guibert.

Pendant le concile il rejoignit son archevêque à Rome. Mgr Guibert, heureux de l'arrivée de son cher trésorier de Saint-Martin, voulut l'avoir pour commensal. « Vous viendrez, tous les jours, dîner avec Mgr Jeancard et moi, lui dit-il gracieusement. » « Oui, Monseigneur, mais à la condition que je gagnerai mon dîner, c'est-à-dire

que vous m'occuperez... » Le travail ne manquait pas à l'archevêque ; il savait trop quels précieux services M. l'abbé Verdier pouvait lui rendre ; c'était donc une bonne fortune que le concours d'un tel secrétaire ; aussi, durant tout le séjour du chanoine dans la Ville éternelle, sa plume fut à la disposition de l'archevêque de Tours, qui la mit largement à contribution pour la correspondance avec son diocèse et pour l'expédition d'autres affaires urgentes. Les bons offices et les bons conseils du disciple secondaient et consolaient son vénérable ami : *Bonis amici consiliis anima dulcoratur.* (Proverbes XXVI,19)

Un jour cependant l'amitié parut se refroidir dans le cœur du chanoine et comme subir une éclipse. Un grave événement venait de se produire.

C'était au lendemain de la guerre et de nos discordes civiles. Mgr Guibert, après bien des hésitations, avait accepté d'aller à Paris prendre possession du siège de saint Denis, récemment empourpré du sang de l'archevêque fusillé par la Commune. Parmi ceux que cette nouvelle de transfert devait le plus affliger à Tours, M. le chanoine Verdier venait en première ligne. Il ne pouvait se consoler à la pensée de la perte que le diocèse allait faire. Pendant huit jours, renfermé dans son chagrin, il bouda son archevêque et ne parut plus aux petites audiences du soir. Mgr Guibert s'aperçut bien de cette infidélité du bon chanoine à son règlement et il en devina facilement le motif, sans s'alarmer cependant, tant il connaissait le cœur de son ami. « Il reviendra bientôt, disait-il. » En effet, la quarantaine devenait insupportable à M. l'abbé Verdier, autant qu'au Pontife, et, par une belle soirée d'été, on le vit, après souper, apparaître de nouveau dans une allée des jardins de l'archevêché ; mais son air était triste et sa marche moins assurée.

— Voilà, dit Mgr Guibert tout réjoui de revoir cette

figure de bon serviteur, voilà l'abbé Verdier qui me boude parce j'ai dû accepter l'archevêché de Paris.

— Monseigneur, il est bien dur de savoir que nous allons vous perdre.

L'archevêque profita de l'occasion pour exposer toutes les circonstances qui avaient précédé sa nomination au siège de Paris ; son cœur, à lui aussi, était troublé ; il quittait un diocèse où il était vénéré, laissant à des mains nouvelles des œuvres magnifiques réalisées par sa sagesse et son zèle, et des œuvres non moins belles, mais encore inachevées. Un ordre seul du Pape avait pu le décider à se séparer du troupeau de saint Martin.

Puis, se retournant vers le chanoine, trésorier de son cher sanctuaire, il ajouta finement ; « Eh bien ! mon bon chanoine, il est peut-être bon pour le succès de l'œuvre de saint Martin que j'aille à Paris : là il y a des ressources, et je vous obtiendrai peut-être cent mille francs pour la basilique. »

Le chanoine pleurait, le coup avait porté, et il s'écria brusquement en essuyant une larme : » Ah ! Monseigneur, vous valez bien plus de cent mille francs. » La glace était rompue, le disciple pardonnait à son vénérable maître ; mais, à partir de ce moment, son cœur ne fut plus à la joie.

Bien des diocésains, en Touraine, auraient souscrit au jugement du bon chanoine et fait écho à sa douleur.

« HOSPITALEM. »

La charité de Mgr Guibert se distingua par ce caractère du portrait de l'évêque tracé par saint Paul : *Hospitalem.* Il fut hospitalier, comme il fut tendre pour les malheureux et prompt à les assister. Des personnages et des gens de diverses conditions vinrent s'asseoir successivement à son foyer. On y vit l'évêque, le prêtre, le

missionnaire, l'ami, le malade, le pèlerin, les exilés de l'Alsace et de la Lorraine, le soldat blessé ; et même un jour, dans cette foule d'hôtes aimés, il se rencontra un dissident en religion, fils d'Israël et détenteur des pouvoirs publics, au lendemain d'une défaite et d'une révolution : M. Crémieux.

Pour tous, l'accueil fut aimable, la conversation pleine de charme, la table ouverte, sans faste aucun, mais aussi sans épargne, comme il convient au maître assis à l'hôtellerie avec les disciples d'Emmaüs.

Faut-il citer quelques noms et signaler quelques traits oubliés?

Mgr Devoucoux, évêque d'Évreux, venu en pèlerinage au tombeau de saint Martin et subitement arrêté par la maladie, reçoit, pendant plusieurs semaines, de son illustre collègue des soins empressés qui le rendent à la vie. M. Poujoulat, un compatriote et ami d'enfance, retenu, lui aussi, pour le même motif, au terme d'une douce villégiature à l'archevêché de Tours, voit, près de son lit de douleur, Mgr Guibert lui prodiguer ses soins et la nuit et le jour. Mgr Sibour, évêque de Tripoli, le cœur déchiré par de cruels souvenirs, vient consoler sa douleur près du successeur de saint Martin. Faut-il parler de ces officiers et de ces soldats, apportés mutilés ou mourants des champs de bataille de l'armée de la Loire, reçus au palais archiépiscopal par un charitable pontife qui les visite et panse leurs blessures, comme Fénelon, autrefois, les héros de Malplaquet? de cette ambulance domestique, de ces hôpitaux militaires installés dans les familles, sous l'inspiration du grand évêque? de ces sœurs de l'Espérance et des diverses communautés de Tours se levant à sa voix et se portant sur tous les points de la cité et de sa banlieue où sont entassés les blessés et les malades? De quel cœur ému

Mgr Guibert saluait ces martyrs du dévouement à la patrie! Quelle attention il portait à tout prévoir, pour que rien ne manquât aux pèlerins fatigués, à nos légionnaires blessés et à tous les représentants de la passion du Sauveur! Comme saint Martin, à genoux, il servait ses hôtes et lavait leurs pieds poudreux et endoloris : *Aquam manibus nostris ipse obtulit, ad vesperam autem ipse nobis pedes abluit* (1).

Avec quel respect il reçut notre Fondateur qu'il continuait à vénérer comme son père et qu'il était fier de présenter à l'élite de son clergé et de la société tourangelle ! Notre bon Père Supérieur général, lors de ses passages annuels dans notre communauté de Tours, éveillait les mêmes sentiments chez l'archevêque, et était salué par lui comme un ami. Et nos évêques des missions lointaines, dont il écoutait les récits avec tant d'intérêt et dont il honorait si bien le caractère et les vertus ! Et les vieux amis de la première heure et de la jeunesse apostolique : le R. P. Tempier, notre doyen ; le R. P. Courtès, qu'il assista plus tard au lit de mort, à Aix; le R. P. Vincens, au zèle dévorant; Mgr Jeancard, qui écrivit à Tours ses *Mélanges historiques* sur la Congrégation et dont, plus tard, Mgr Guibert occupa la vieillesse, en l'associant à son écrasant labeur de Paris; M. le chanoine Dupuy, venu de l'Osier, comme un pèlerin exténué de fatigue, pour saluer l'archevêque de Paris avant de mourir, et rapportant au village le camail de chanoine honoraire de la cité de sainte Geneviève, comme la parure de ses cheveux blancs et de ses derniers jours !

Il n'y eût pas jusqu'aux diplomates et aux généraux vaincus qui n'eurent à se féliciter de l'avoir entrevu en

(1) *Vie de saint Martin*, par Sulpice Sévère.

passant. Il savait accueillir, il savait écouter, il savait répondre et donner un conseil. Que de mesures déplorables il sut prévenir! et comme, près de lui, dans bien des circonstances, le garde des sceaux, juif d'origine et de religion, fut éclairé d'une meilleure lumière! C'est à l'intervention de Mgr Guibert que les séminaristes durent de pouvoir continuer leurs études tout en soignant les blessés aux ambulances; c'est à lui que l'église d'Agen dut la cessation d'un long veuvage et la nomination d'un jeune évêque plein de zèle, précédemment chanoine de Tours et mort évêque du Mans : Mgr d'Outremont.

Ces services ne se peuvent oublier. L'hospitalité devint plus d'une fois pour Mgr Guibert l'occasion d'un véritable apostolat : *Hospitalem, doctorem.*

« NIL ILLIS CUM MUNDO. »

Mgr Guibert fut un rigide observateur de cet article de la Règle des Oblats. Il n'eut rien de commun avec le monde ; on ne le vit jamais à ses réunions ni à ses fêtes, il n'alla jamais dans sa ville épiscopale s'asseoir à la table des personnages officiels, et, malgré les réclamations et parfois la petite mauvaise humeur que son austérité provoquait, il continua à vivre comme un moine. Avare de son temps, il se fut reproché d'en soustraire quelques heures à ses devoirs d'évêque; s'il traversa les salons, ce fut simplement en père ou en consolateur, peut-être en quêteur pour les pauvres, et pas autrement. En dehors des motifs de charité et de zèle, il ne sortit pas de sa cellule et n'accepta pas d'être convive à une table étrangère. A Tours, les chefs de corps d'armée, les premiers magistrats de l'ordre civil, eussent été honorés de le voir mêlé à l'élite de leurs invités, mais ce fut en vain ; M. Thiers, président de la

République, le pressa, lui aussi, d'inutiles instances. Quand les convenances l'exigeaient, à Tours, il envoyait un vicaire général prendre sa place auprès d'un maréchal de France ou d'un officier général ; à Paris, il répondait au chef de l'État : « Puisqu'on a voulu que je fusse archevêque de Paris, il faut qu'on me laisse le temps d'en remplir les devoirs. »

Ces procédés et ces excuses, formulés dans les meilleurs termes et appuyés de bonnes raisons, pouvaient contrister et occasionner des regrets, mais ils ne provoquèrent jamais des rancunes. Nous nous souvenons d'avoir vu à Tours, au soir de la solennité de saint Martin et après la belle procession en l'honneur du saint, des hommes de robe et d'épée, assis à la table archiépiscopale, entre les évêques venus à la fête, tout près des chanoines et des pieux laïques dévoués à l'œuvre de saint Martin. Ce jour-là était la grande réception de l'année, les salons étaient ouverts, c'était une fête de famille en l'honneur du saint patron, et chacun avait le droit d'y prendre part. On en revenait comme d'une fête de séminaire ou de communauté, et le nom de saint Martin courait sur toutes les lèvres, mêlé aux bénédictions et aux louanges pour son successeur.

DEUX AUMÔNES DU CARDINAL GUIBERT.

Le cardinal Guibert fut un grand distributeur d'aumônes. Il aimait les pauvres ; ses prédilections étaient pour eux, son traitement entier était leur patrimoine. Il fut à Tours le digne successeur de saint Martin, et, comme lui, il partagea son manteau avec les malheureux ; à Paris, il recevait de trente à quarante lettres de demandes par jour ; toutes étaient lues, examinées, et l'archevêque de Paris avait, pour le guider dans l'emploi de son budget des pauvres, des hommes spéciaux. Il

envoyait aussi des secours de tous les côtés, en province et à l'étranger; il ne ferma pas sa porte aux pauvres gens et ne fut jamais insensible à leurs sollicitations.

M. le chanoine Reulet, qui fut pendant quinze ans le secrétaire particulier de Son Eminence, nous a donné, dans une fort intéressante brochure ayant pour titre : *Le cardinal Guibert dans les dernières années de sa vie, Notes intimes*, le détail des aumônes de l'archevêque de Paris; c'est le coup de pinceau le plus délicat du portrait qu'il a tracé de lui. L'histoire pourra faire un jour des emprunts à ces pages ; pour nous, qui ne donnons ici qu'un croquis, nous nous contenterons d'en extraire les deux faits suivants :

« Le cardinal Guibert reçut un jour la lettre que voici :

« Clairvaux (Aube), août 1885.

« Monseigneur votre éminence,

« Ayez pitié d'un malheureux condamné à cinq ans, « qui est sur le point de partir pour la Nouvelle. Je n'ai « que dix-neuf ans. Je me repens sincèrement de ma « faute, et je suis fermement résolu, arrivé là-bas, de « mériter, par une conduite irréprochable, ma réhabi- « litation. Mais il faut, Monseigneur Votre Éminence, « que vous m'y aidiez. J'ai ici un couple de pinsons que « j'élève depuis trois mois. Déjà ils me connaissent; « ils viennent d'eux-mêmes me becqueter les doigts et « me boire à la langue. Je serais désespéré de m'en aller « sans eux. M. le Directeur, que j'ai su me rendre favo- « rable par ma soumission, me dit comme ça que peut- « être on ne refusera pas ma cage sur le vaisseau, si elle « est bien conditionnée. Je viens vous solliciter, Mon- « seigneur Votre Éminence, d'un subside de 12 à « 15 francs pour les frais de voyage de mes pinsons. « Vous n'obligerez pas un ingrat et un mauvais catho-

« lique; tant qu'à ça, non. Je vous dirai que j'ai été « élevé aux Écoles chrétiennes, et vous pouvez vous « apercevoir, à mon orthographe et à mon style, que « les chers Frères n'ont pas eu affaire à un sourd.

« Daignez agréer, Monseigneur Votre Éminence, etc. »

« Le cardinal ne fut pas sourd, lui non plus. Moins d'un an après, il recevait de la Nouvelle-Calédonie, une lettre dont nous transcrivons ces quelques lignes : « Grâce à « vos 25 francs, je suis quasiment heureux. Je travaille « d'arrache-pied à gagner ma réhabilitation. Je ne me « mêle à aucune criaillerie. Mes deux gentils compagnons « m'empêchent de m'ennuyer. Ils semblent me compren- « dre. J'appelle le pinson *Cardinal* et la pinsonne *France*. « Cela me fait ressouvenir de la patrie et de mon bienfai- « teur. »

« N'est-ce pas charmant et de sentiment et d'expression? La lecture de cette lettre, une des dernières qu'il ait entendues de son lit d'agonie, amena sous les paupières du vieillard une larme de douce émotion.

« Son chagrin était d'avoir trop souvent à laisser à l'écart ces sortes de demandes, faute d'en pouvoir vérifier l'exactitude. « Quel malheur qu'il y ait de faux néces- « siteux! disait-il, ils sont cause que nous refusons aux « vrais. » Un soir, était arrivée des environs de Paris une lettre dénonçant une situation cachée tellement horrible, qu'elle en paraissait invraisemblable. Lecture est faite au cardinal, qui dit : « Ça doit être inventé. Rien à « répondre. » Le lendemain de bonne heure, il appelle son secrétaire : « Mon cher abbé, j'ai peur d'avoir mal décidé « hier soir. La pensée de cette lettre a troublé mon som- « meil. Si ce qu'elle dit était vrai?... Prenez 2000 francs « et allez voir. » Le secrétaire part, arrive, constate la parfaite exactitude de l'énoncé de la lettre, remet le don

du cardinal au chef de famille, qui croit à un miracle. « Bonne leçon pour moi, dit Monseigneur tout joyeux « du résultat. Désormais je me défierai de ma défiance. »

Bien des traits de ce genre, réunis et classés avec soin, pourront un jour former un cadre charmant à la physionomie austère du cardinal, comme des bordures de fleurs plantées autour des champs où se pressent les plus beaux fruits de la terre. Nous nous bornerons à ces quelques citations.

Agréez, mon Très Révérend Père, l'hommage de mon dévoué et filial respect en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

M. DE L'HERMITE, O. M. I.

LES PIERRES DE MONTMARTRE.

Quid sibi volunt isti lapides ?

Le pèlerin qui vient de gravir les hauteurs de Montmartre rencontre, en arrivant sur le plateau, des blocs énormes de pierres, rangés avec ordre le long de la basilique, comme des objets précieux dans un magasin. Il mesure d'un regard ces masses arrachées aux carrières du Gâtinais et de la Nièvre; il admire leurs proportions, l'art avec lequel le ciseau a poli leurs angles ou nivelé leurs flancs, et sa première impression, après un examen sommaire, se traduit ainsi : Voici le dernier convoi de matériaux ; avec cela on pourra achever le monument.

Ce n'est qu'une première impression bientôt corrigée par un examen plus complet des lieux.

Si, en effet, quelques jours après, le pélerin revient à Montmartre, son étonnement est grand de trouver la place nette : les pierres ont disparu; enlevées par de puissantes

machines, elles font déjà corps avec la construction où elles ne sont plus qu'un point dans l'ensemble ou qu'un détail que l'œil distingue à peine. D'autres pierres viendront demain attendre sur le chemin de ronde leur tour d'ascension ; et ainsi successivement, chaque jour, jusqu'au complet achèvement de l'œuvre.

C'est inouï ce qu'il est entré de pierres dans cette basilique du Vœu national. Toutes ont leurs inscriptions qui indiquent leur origine, c'est-à-dire les noms des donateurs : diocèses, paroisses, associations diverses, familles pieuses, individus cachant leur générosité sous le voile de l'anonyme. Ces inscriptions courent le long des murailles blanches de l'édifice, qu'elles relèvent d'une teinte sévère ; on dirait un livre de luxe où sont inscrits les documents attestant la dévotion de la France au Sacré-Cœur de Jésus.

Il y a, sur ce mont des martyrs, les pierres collectives et les pierres qui ne sont que le simple témoignage de la piété individuelle. Les premières, en s'entassant avec ordre les unes sur les autres, forment, à la longue, des chapelles, des piliers, des arceaux. Elles dessinent sur l'horizon les formes de la basilique et en font ressortir l'élégance et la force ; on dirait les phalanges d'un doigt de la main, tellement le raccord et le mouvement de leurs lignes est harmonieux et souple. Les paroisses et les œuvres de Paris ont, les premières, fourni leur part contributive à l'érection du monument ; puis, nos vieilles provinces de France ont envoyé leurs *ex-voto*, comme une dîme royale, au Cœur de Jésus ; aucune n'a manqué à payer ce tribut ; et celles dont les mers baignent les falaises, et celles qui gardent la frontière ; de la vallée et de la montagne, des Alpes aux Pyrénées, pas un diocèse de France n'est resté isolé de ce grand mouvement de générosité et de foi. La basilique est bien nommée :

Basilique du Vœu national, la nation tout entière s'étant levée pour ratifier le Vœu qui la fit sortir de terre, et pour applaudir à la construction de ses murs.

De l'étranger aussi sont arrivés des dons volontaires. Pour ne citer qu'un nom, indiquons, dans l'église supérieure, une des chapelles sur la droite; elle est dédiée à saint Jean-Baptiste, et porte sur ses murs cette inscription : Canada. Ce sont les catholiques d'un pays toujours cher à la France qui ont offert à Jésus ce sanctuaire, un des plus gracieux de la basilique.

Parlerons-nous de toutes ces chapelles qui se déroulent avec tant de grâce dans le parcours des nefs : chapelles des saints les plus illustres du Ciel; chapelles des patrons de Paris et de la France; de leurs bienfaiteurs insignes et de leurs plus nobles enfants : saint Denis, saint Martin, sainte Geneviève, saint Vincent de Paul, saint Benoît-Joseph Labre ? chapelles des apôtres de la vie religieuse, les fondateurs d'ordres destinés à l'enseignement : saint Ignace de Loyola, sainte Angèle de Mérici, et bien d'autres encore ? Les conférences de saint Vincent de Paul, des communautés religieuses, les collèges chrétiens, les associations catholiques, les corporations ouvrières, tout ce qui, en un mot, vit de la vie de l'Église et de l'amour de Jésus-Christ, s'est disputé quelques mètres du terrain de la basilique et les a payés au poids de l'or et du sacrifice. C'est la maison de Jésus ; son cœur en occupe le centre, la sainte Famille de Nazareth, le chevet ; le soldat et le marin en gardent les portes, et, dans la crypte on entend les gémissements de la prière pour les âmes du purgatoire.

Telle est la première catégorie de pierres, celles qu'on peut appeler les pierres collectives.

La seconde catégorie comprend les pierres offertes par des particuliers ou par des familles. Voulez-vous savoir

leur histoire? *Quid sibi volunt isti lapides?* Interrogez-les, elles vous répondront.

Celle-ci a été offerte au nom d'un enfant prodigue ; elle est la rançon de son âme et le souvenir des larmes de Monique ; celle-là fut envoyée, après quelque grande épreuve noblement supportée par un cœur généreux, comme un *ex-voto* destiné à perpétuer sa reconnaissance. Ici, la pierre du guerrier, constellée de ses décorations comme le fut la poitrine du héros ; cet homme rude s'est souvenu, à l'heure du danger, du Dieu de Clotilde, ou bien, comme Sonis et Folloppe, il n'a pas cessé un seul instant de l'aimer et de le servir. Là, un bloc taillé dans le vif; c'est l'offrande des vierges du cloître, des Sœurs de la classe primaire et de leurs élèves. Qui nous dira ce qu'elle représente de petits sacrifices et de victoires remportées jour par jour ?

Et vous, pierres monumentales qui marquez la naissance des dômes ou couronnez le front d'un portail, qui vous plaça à ces hauteurs? Ce sont, diriez vous, des mains sacerdotales qui nous choisirent pour cet honneur. Le prêtre de campagne, en effet, toujours pauvre mais toujours patient et laborieux, relève d'une main l'église en ruines de son village, et de l'autre prélève sur son nécessaire une épargne à la gloire du Sacré-Cœur.

Et vous, petite pierre qui dessinez les arêtes du monument et ses lignes les plus délicates, d'où venez-vous? — Moi, je suis le tribut de la servante chrétienne, de celle qui subvient par son salaire à l'entretien de ses vieux parents, et qui fonda jadis, en le recueillant sou à sou, le trésor de la Propagation de la Foi.

Et vous, encore, pierre fraîchement encadrée dans ce chef-d'œuvre d'architecture, quelle fut l'intention du donateur inconnu qui vous choisit dans la carrière ? — Je suis, diriez-vous, l'*ex-voto* d'un malade rendu à la santé,

ou l'action de grâces d'un cœur réconcilié avec l'espérance ; j'ai été achetée d'un beau denier ; je remplis une mission au nom d'une âme : prier et remercier.

Ainsi : guérison des maladies de l'âme et du corps, actions de grâces, demande de bienfaits nouveaux, tendres supplications, adorations muettes : pas un sentiment qui n'ait son interprète dans une pierre, pas une profession, pas un état de l'âme qui ne soient représentés : pèlerin, voyageur, pécheur, juste, prêtre et laïque, riche et pauvre ; pas un pays non plus qui ne soit ici présent sous quelque emblème, ou sous quelque pli de la construction : *Et apertis thesauris suis obtulerunt ei munera...*

Citons deux simples faits :

Dans le riche quartier de Notre-Dame des Victoires, une jeune fille se mourait. Peu d'heures avant de rendre le dernier soupir, elle demande qu'on lui apporte un écrin où se trouvait renfermé un bracelet en or. Elle caresse un instant du regard cette parure. Vous croyez qu'elle la regrette. Non, loin de là. De sa main défaillante, elle roule son trésor dans une enveloppe, et écrit ces quelques mots en suscription : Au *Sacré Cœur de Jésus, une jeune fille mourante.* Peu de temps après, la jeune vierge prenait son vol vers le Ciel, et le bijou, légué par son testament, devenait une pierre dans la basilique du Cœur de Jésus.

Mais voilà une offrande plus touchante encore. C'est dans les Annales de l'Association de la Sainte-Famille, décembre 1888, que nous avons recueilli cette fleur de piété. Elle vient du *Basutoland.* Écoutons : « Puisque j'ai nommé Joannès Maria, permettez-moi de vous parler de ce vrai chrétien, qui condamnera peut-être un jour devant Dieu des âmes plus favorisées dès leur berceau des dons de la grâce. Profondément touché de la grandeur de ces dons, il témoigne sa foi par un dévouement

sans bornes aux missionnaires. Afin d'attirer les bénédictions du Sacré-Cœur de Jésus sur lui et sur sa famille, il a économisé, obole par obole, la somme de 125 francs, destinée à l'offrande d'une pierre pour la basilique de Montmartre. Cette pierre marquée du simple mot : *Basutoland*, redira au divin Cœur que, sur cette lointaine terre d'Afrique, il est des âmes qui lui sont bien dévouées, et il aura pour agréable, nous n'en doutons pas, la générosité du pauvre Mosuto. »

Voilà ce que signifient ces pierres. *Quid sibi volunt isti lapides?* Le *Bulletin du Vœu national* est rempli de traits, tous plus édifiants les uns que les autres et répondant aux questions du pèlerin.

Montez donc, pierres gracieuses, bénites par l'Église, et portez bien haut le nom de Jésus et le souvenir de son Cœur adorable. Que la basilique dont vous êtes l'ornement et qui vous doit son magnifique vêtement d'architecture, domine les monuments profanes de notre civilisation et la cité qui dort à son ombre ! Dites aux générations futures que la France, après cent ans de révolutions, a traversé le Jourdain et reconquis les frontières de la liberté chrétienne. Dites surtout au monde, que la fille aînée de l'Église a pleuré ; et que ses larmes ont ému le cœur de Celui qui rendit son fils à la veuve de Naïm : *Gallia pœnitens et devota.* Dilatez vos nefs, et laissez entrer la foule, qui déjà se presse à vos portes ; ce sont les enfants de la France rouvrant les yeux aux clartés de la foi et purifiée dans son repentir ; ce sont les pèlerins qui, de partout, viennent remercier Dieu et admirer le spectacle de la résurrection d'une grande nation, rendue par le Cœur de Jésus à sa mère la sainte Église.

M. de l'Hermite, o. m. i.

L'EXPOSITION DE L'ŒUVRE APOSTOLIQUE.

Cette exposition a eu lieu cette année, le 29, le 30 et le 31 mai, 51, rue de la Boétie, hôtel Branicki.

Plusieurs Pères de la Maison générale, répondant à l'invitation par avis imprimé qu'ils avaient reçue, l'ont visitée. C'est une des expositions les plus intéressantes qu'ait préparées la charité chrétienne aux amis de Dieu. M^me^ Bassery, présidente de l'Œuvre, que nous rencontrâmes dans les salons, voulut bien nous accompagner durant cette visite. Nous pûmes admirer de beaux vases sacrés, de nombreux lots d'ornements et d'objets religieux destinés aux Missions. Nos chrétiennes de Paris et de tous les points de la France soutiennent de leurs aumônes toutes les bonnes œuvres, à l'intérieur; mais cela ne suffit pas à leur zèle; elles travaillent encore de leurs mains pour les apôtres des pays lointains qu'elles revêtent des vêtements sacerdotaux, grâce auxquels ils pourront continuer à offrir le Saint Sacrifice dans les contrées les plus pauvres du monde : *Indues sanctis vestibus, ut ministrent mihi.* Les prières de reconnaissance des apôtres et des martyrs ne leur feront pas défaut.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 107. — Septembre 1889

MAISONS DE FRANCE

RAPPORT DE LA MAISON DU CALVAIRE

PAR LE R. P. DELPEUCH.

Marseille, le 5 juin 1889.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Vous m'aviez autorisé à retarder de quelques semaines mon rapport annuel, à cause des prédications du mois de Marie. Le moment est venu de vous l'adresser, et je le fais avec une vraie joie filiale, car j'ai à vous offrir une belle moisson de travaux apostoliques.

Encore que ce compte rendu soit simplifié, grâce aux pages que j'ai eu la consolation de vous envoyer à l'occasion d'une inscription commémorative du Chapitre général tenu au Calvaire en 1826, il me reste à vous raconter nos prédications et la direction de nos œuvres pendant une période de quatorze mois, et j'ai besoin de réclamer votre patience et celle de nos lecteurs.

Pendant cette période de quatorze mois, nous comp-

tons à notre actif un grand nombre de missions, de retraites paroissiales, de retraites religieuses et autres, et de sermons dits de circonstance.

Et d'abord, deux missions proprement dites ont été faites par le R. P. Mauran d'une part, les RR. PP. Fayette et Bartet de l'autre. La première a été donnée dans la paroisse du Roves, au diocèse d'Aix, et la seconde au hameau de Saint-Jacques, de la paroisse de Grasse, au diocèse de Nice. Les Pères ont recueilli de bien douces joies dans cette dernière : les hommes comme les femmes ont afflué dès le premier jour dans l'église, trop étroite pour les contenir ; la communion générale a réuni à peu près toute la population, au grand étonnement du clergé ; la plantation de la Croix a été un vrai triomphe pour Jésus-Christ.

Puisque je parle *Mission*, je suis heureux de dire que les fruits de celle qui fut donnée l'an dernier par les mêmes Pères Mauran et Bartet, sont durables et précieux. L'évêché de Marseille s'est plu à le constater ; et, dans une retraite, dite de retour, le P. Bartet a eu la joie de voir tous les hommes venir de nouveau s'asseoir à la Table sainte. Daigne le Seigneur inspirer à tous les curés le même zèle pour maintenir le bien, et ils ne seront plus tentés de dire que celui des Missions est « un feu de paille » !

Le nombre des retraites est de cinquante-six. Quelques-unes d'elles ont été données à des paroisses et ont pris les proportions d'une véritable mission ; d'autres ont eu une moindre importance, mais toutes ont eu le cachet que notre Fondateur a voulu imprimer à nos œuvres. Si nous ajoutons à ces travaux apostoliques, diverses octaves, parmi lesquelles nous devons mentionner celles des morts, prêchées à Saint-Théodore et à la Trinité, de Marseille, nous atteignons un chiffre bien supérieur.

Tous les membres de la communauté, sauf le R. P. Bellon, qui a ses travaux à part, ont concouru à ce ministère. Il a fallu supporter bien des fatigues, et j'ai dû parfois imposer le repos à quelques-uns des nôtres. Dieu aidant, ces œuvres nombreuses ont cependant été menées à bonne fin, bien que nous ayons perdu deux missionnaires dans l'année : le R. P. Gibelin, que Dieu a appelé à Lui, et le R. P. Isnard, qui a été placé à Aix.

Les sermons isolés, réclamés par les associations pieuses, les solennités et autres circonstances, sont un accroissement fréquent de fatigue. Nous devons rappeler, en passant, le panégyrique du Bienheureux Jean-Baptiste de Lasalle, prêché par le R. P. Victor Roux, dans la chapelle des Frères des Écoles chrétiennes. Le *triduum* fut célébré avec une rare solennité, et les prédicateurs furent choisis avec soin ; nous devons ajouter que l'orateur oblat fut digne de sa tâche.

Après avoir prêché trois retraites religieuses dans l'île de Corse, je me rendis en Italie, où votre paternelle bonté, mon très révérend Père, daignait m'envoyer. Deux retraites devaient être prêchées, la première à Naples, la seconde à Rome : c'était la réalisation du rêve d'un grand nombre. Les sœurs de l'Espérance, de Naples, furent évangélisées les premières. Ces chères Filles du vénéré M. Noailles ne peuvent être exilées, puisque l'obéissance fait trouver la patrie partout où est Dieu. Mais elles sont éloignées de la maison mère et de leurs supérieurs ; or, cela n'est-il pas une sorte d'exil ? Je les ai trouvées ayant le cœur tourné vers la France, constamment attaché à Celui et à Celles qui leur commandent au nom du Seigneur et avec sa charité ; et vous pensez bien que je me suis joint à elles dans le pieux pèlerinage qui portait leur pensée tour à tour à Bordeaux et à Paris.

Rome m'appelait ensuite. Oh ! cette capitale du catholicisme, ce centre de la Famille de Dieu, est la patrie de tous les chrétiens! Et cependant, on s'y croirait volontiers exilé, tant le règne de l'Ennemi est lourd et répugnant. Là sont vos Fils, mon très révérend Père, qui vous bénissent de les avoir envoyés près du Saint-Père ; qui se fortifient chaque jour dans l'amour du Pape et de l'Église, qu'ils doivent servir ; qui, fidèles à vous obéir, grandissent en science et en piété. L'édification qu'ils m'ont donnée est grande. Je les contemplais avec la tendresse d'un vieillard, qui se sent revivre dans ses petits enfants, et j'étais heureux de les voir aimer l'habile direction qui leur est imprimée avec un tact exquis et un dévouement consommé. Leur esprit de famille surtout ne saurait être plus parfait.

Puisque votre paternelle bonté m'a envoyé à Rome, permettez-moi, mon très révérend Père, de m'étendre encore sur cette œuvre privilégiée. Le R. P. Augier, notre Procureur général, a eu l'obligeance de me présenter à S. Ém. le cardinal Oreglia. Et là encore, j'ai remercié Dieu de votre zèle à soutenir notre établissement près du Chef de l'Église. L'illustre cardinal est un bel homme, avec un mélange ineffable de simplicité et de dignité. Son regard semble lire dans la pensée de l'interlocuteur, sa parole trouve toujours l'expression juste et le mot propre, même en français ; il traite les affaires avec la finesse du diplomate et la compétence du savant. On comprend, après quelques instants passés avec Son Éminence, que les souverains pontifes se soient plu à l'appeler dans leur Conseil et à lui donner l'un des premiers rangs. Ce qui, surtout, séduit et subjugue le cœur, c'est de l'entendre parler de ses chers Oblats de Marie. On sent alors qu'il est bien réellement leur puissant protecteur, et on est partagé entre deux sentiments : la re-

connaissance et la vénération pour le prince de la Cour romaine, et aussi l'espérance d'un bel avenir pour la congrégation.

Mon travail terminé, je rentrai en France, où je retrouvai nos Pères qui poursuivaient leur carrière apostolique. Le P. Gallo lui-même, malgré les occupations multipliées imposées par son œuvre, a prêché au dehors : 1° une retraite aux prêtres italiens et corses, employés dans le saint ministère, à Marseille ; et 2° une retraite pascale aux Italiens établis dans la paroisse des grands Carmes. Nous avons dû aussi, afin de nous montrer fidèles à nos engagements, retenir le R. P. Stefanini pour prêcher la retraite des Italiens qui habitent la paroisse Saint-Laurent. On peut dire que ces retraites sont le complément de notre œuvre de la rue de l'Hôtel-Dieu.

Mais un travail qui a été accepté et fait avec reconnaissance, c'est celui, mon très révérend Père, que vous avez confié au R. P. V. Roux, en l'envoyant en Espagne, où je sais qu'il a été fort goûté et apprécié. Il m'a écrit de Barcelone une lettre *humoristique*, que je vous demande la permission de reproduire. Spirituelle, étincelante, quelque peu prophétique à mon endroit, elle ne peut qu'orner d'une belle fleur nos *Annales*. Je suis assuré qu'elle sera lue *con gusto ed amore*.

LETTRE DU R. P. V. ROUX AU R. P. DELPEUCH, SON SUPÉRIEUR LOCAL.

Barcelone, le 10 septembre 1888.

Mon révérend et très cher Père,

Sur le point de rentrer en France, après un mois de voyage en Espagne pour la prédication des retraites de la Sainte-Famille, je puis résumer toutes mes impres-

sions en vous disant que j'ai été d'enchantements en enchantements sur cette terre des merveilles. Toute description serait impuissante, et je n'en essaierai pas; il faut absolument que vous voyez cela vous-même avant de mourir. Par exemple, si jamais vous faites ce voyage, permettez à mon expérience de vous conseiller de n'accorder qu'une confiance très limitée aux indicateurs internationaux des chemins de fer, qui n'indiquent les heures d'arrivée que d'une façon très approximative ; et ne cherchez pas à suppléer à cet inconvénient par l'envoi d'une dépêche, car, dans ce pays où tout est étrange, la vapeur va plus vite que l'électricité, et vous arriveriez avant votre dépêche. C'est à ce double désagrément que j'ai dû d'arriver à Madrid juste à temps pour manquer le bon P. Roques, qui était venu me prendre à la gare ; ce qui, joint à ma connaissance très sommaire de la langue espagnole, ne m'a pas rendu facile l'accès de la maison de nos Pères, et a enlevé une grande part de majesté à mon entrée dans la capitale de toutes les Espagnes. Mais quels dédommagements, après les premières difficultés de l'arrivée ! Nos Pères occupent une résidence charmante, dans un quartier sain et aéré. En en visitant les pièces, les cellules, la chapelle, je me disais : on voit bien que l'on est chez des aumôniers de religieuses, des mains délicates ont passé par là ! Or c'était un jugement tout simplement téméraire, car le seul organisateur de cette bonbonnière, c'est le gracieux P. Agarrat. L'accueil que m'ont fait nos excellents Pères a été ce que l'on peut deviner quand on les connaît. Dans leur résidence éloignée de la frontière, l'arrivée annuelle d'un prédicateur, c'est comme l'apparition à la fois de la patrie et de la famille religieuse. Cet accueil n'a eu d'égal, en bonne grâce et en empressement, que celui des bonnes mères et sœurs de

la Sainte-Famille, que je venais évangéliser. Madrid et les environs possèdent plusieurs établissements des plus florissants : pensionnat de Lorette, maison importante de l'Espérance, sœurs de Saint-Joseph à Guadalajarra, sœurs de la Conception à Pinto, à Tolède et à Aranjuez, noviciat à Hortaleza. C'est dans cette dernière résidence, véritable oasis dans le désert qui environne Madrid, qu'a eu lieu la première retraite pour toutes les sœurs françaises des communautés de la région. Cent dix religieuses y ont pris part, avec la ferveur que vous avez cent fois constatée dans les nombreuses maisons de la Sainte-Famille que vous avez évangélisées. Un fait cependant vous dira quel a été le recueillement de nos retraitantes. Le matin de l'avant-dernier jour, pensant que j'aurais peut-être quelques heures de répit pour les confessions entre le premier et le second tour, je résolus d'attendre dans ma chambre que l'on vînt m'appeler si l'on avait besoin de moi. Or, après l'instruction de neuf heures, une sœur entre au confessionnal, désireuse de passer première et comptant que j'allais bientôt venir ; après une longue attente, elle perd patience et s'en va, mais sans rien dire de mon absence, car il eût fallu manquer au silence. Une seconde qui attendait croyant celle-ci confessée entre à son tour, attend, perd patience, s'en va en silence, et est remplacée par une troisième, puis par une quatrième, et ainsi de suite jusqu'à midi : voyez-vous cette procession ininterrompue pendant plus de deux heures de pauvres sœurs déçues, s'en allant penaudes, mais sans avertir leurs sœurs, parce qu'il eût fallu dire un mot ! Ce n'est que le jour de la clôture que la chose a été découverte, et je vous laisse à penser si l'on a ri et si les langues se sont dédommagées !

Malgré les pressantes invitations des supérieures des maisons diverses, je n'ai pu toutes les visiter, à mon

grand regret. Toutefois, les bons P. Agarrat et Huard m'ont accompagné dans les deux maisons de Tolède et d'Aranjuez. A Tolède, ville éminemment pittoresque, et qui a gardé un cachet mauresque des mieux réussis, les sœurs de l'Immaculée-Conception ont une école très intéressante, à l'ombre de la merveilleuse cathédrale qui est l'un des plus beaux fleurons artistiques et religieux de l'Espagne. A Aranjuez, le Versailles de la Castille, résidence royale de la Cour pendant l'été, les mêmes sœurs ont un très beau collège royal où elles élèvent les filles des officiers de l'armée ; communauté très nombreuse et où éclate cette pétulance propre au sang espagnol. Nous l'avons bien vu, dans la soirée que nous ont donnée les élèves, avec les chants andalous, castillans, aragonais, etc., et l'accompagnement endiablé de trente paires de castagnettes et de tambours de basque. Comme couleur locale et comme entrain, on ne peut rien imaginer de mieux. Vous ferai-je ma confession complète ? Après les chants, la bonne supérieure m'a proposé de faire passer à la danse !... Car vous n'ignorez pas que les Espagnoles sont danseuses dès le sein de leur mère. Tout d'abord mon austérité bien connue de vous s'est effarouchée ; mais quand on m'a assuré que la même représentation avait été faite, peu auparavant devant... oh ! je ne vous dirai jamais devant qui..., tous mes scrupules sont tombés. Seulement croyez-bien que nous nous sommes contentés de regarder la danse, sans y prendre autrement part que par une distribution générale, à la fin, de caramels espagnols, ainsi appelés parce qu'ils sont absolument semblables aux caramels de Marseille, où ils sont peut-être fabriqués.

Il fallait pourtant s'arracher aux fêtes castillanes, pour me rendre à Barcelone où je devais prêcher ma seconde retraite. Barcelone, ville aux allures françaises, compte

trois splendides établissements de la Sainte-Famille, un externat et un pensionnat de Lorette, et une maison de l'Espérance. C'est à Las Corts, faubourg de la ville, que se trouve le pensionnat, édifice tout neuf, grandiose, au milieu d'un parc immense, et où se sont réunies les retraitantes françaises au nombre d'environ cinquante. De ma fenêtre je vois se balancer dans le ciel, avec des airs penchés pleins de mélancolie, l'immense ballon captif qui plane au-dessus de l'Exposition comme pour appeler au loin les visiteurs qui ne viennent pas. Pauvre ballon, qui ne demanderait pas mieux que d'aller se perdre parmi les astres, et qu'une corde impitoyable retient au sol, comme il ressemble à l'âme humaine dont le génie a enfanté toutes les richesses de cette Exposition vraiment fort belle, mais qui voudrait bien monter jusqu'au ciel, tandis que l'esprit moderne la retient à la terre et l'oblige à n'appliquer son intelligence qu'aux petites industries de la matière ! Pardonnez moi, mon cher Père, cette considération dont la profondeur vous frappera, et excusez-moi en vous souvenant que je foule le sol de la nation théologienne par excellence.

A propos de Barcelone, mon révérend Père, ne manquez pas, quand vous y viendrez, car vous y viendrez, d'aller faire le pèlerinage de Notre-Dame de Montserrat, à deux heures en chemin de fer sur la ligne de Barcelone à Madrid. En vain votre imagination, que je sais pourtant très riche, entasserait des Ossa de fantaisies sur des Pellion de caprices, elle n'arriverait pas à se faire une idée de cette montagne étrange, bizarre, fière, sombre, élégante, grandiose, vaste, noire, prodigieuse, dont la Vierge Marie s'est fait un piédestal. Seulement n'ayez pas l'imprudence d'y aller le 8 septembre, jour de la fête, car il vous y arriverait comme à nous. Nous atteignîmes le monastère à l'entrée de la nuit, au milieu

d'une affluence énorme, sous une pluie battante. Pas d'abri, car il y avait quatre mille pèlerins de plus que de chambres à donner. La Providence vint à notre secours, car après un rapide souper nous nous mîmes en quête d'un gîte. Saint Joseph et la sainte Vierge ne devaient pas avoir un aspect plus pitoyable que le nôtre quand nous allâmes frapper, la mère Emmanuel, la mère Trinité et moi, à la porte des sœurs Dominicaines, qui, émues de tant d'infortunes et si noblement supportées, donnèrent un asile aux deux mères, dans une chambre où se trouvaient déjà une demi-douzaine d'ouvrières et tout un sabbat de chats. Une fois les bonnes mères à l'abri, je me rendis à l'église pour y passer la nuit sur une chaise, en nombreuse et bruyante compagnie, quand la bonne Providence m'envoya une vraie inspiration, celle d'aller à la sacristie pour m'informer de l'heure de ma messe pour le lendemain. Pendant que je me débattais avec mes quelques mots d'espagnol devant un moine sacristain, j'entendis celui-ci, dans un français très correct et où débordait l'accent de Toulouse, me dire qu'il était le seul religieux français de ce monastère et qu'il ferait tout pour un Français. J'étais sauvé ! il me conduit au R. P. abbé (il était dix heures du soir) et, sur ses ordres, m'installe dans une chambre à trois lits, tout seul ! Le lendemain j'eus, grâce à mon bienfaiteur inattendu, la faveur de dire la sainte messe et de donner la sainte communion aux deux pieuses supérieures, à l'autel miraculeux de la célèbre Madone de Montserrat, et nous rentrâmes à Barcelone pleins de reconnaissance pour la Vierge qui nous avait si bien reçus chez elle, le jour de sa fête, malgré la foule turbulente de ses visiteurs.

Mais, mon très cher Père, je vois que ma lettre prend les proportions d'un volume, et je m'arrête enfin. J'au-

rais à vous raconter mille choses encore ; j'en aurai pour quinze jours de récits, sous les frais ombrages de notre parc du Calvaire. Sachez seulement que je suis très heureux d'avoir fait ce voyage enchanteur. Je dois avoir accompli jadis quelque acte de vertu tout à fait extraordinaire et que ma modestie a oublié, car je ne trouve rien dans mes mérites présents qui explique cette chance.

En terminant, je voudrais décerner des prix d'amabilité à tous ceux et à toutes celles qui m'ont rendu ce voyage si agréable, mais ma reconnaissance ne saurait vous dire si les Pères l'ont emporté sur les Mères, si celles de Barcelone sont encore mieux que celles de Madrid ; je ne vois qu'un moyen de m'en tirer avec justice, c'est de donner un grand prix *ex æquo* de charité exquise et de bonne grâce parfaite à nos Pères et à nos bonnes Sœurs d'Espagne, et de constater que les œuvres de la Sainte-Famille, ainsi que l'esprit religieux, le dévouement aux âmes, le succès, n'ont ici rien à envier aux œuvres semblables que les filles du saint monsieur Noailles possèdent en France. Mais vous comprenez bien qu'au-dessus de ce prix *ex æquo*, ma gratitude décerne un grand prix d'honneur et hors concours au bon Père général, à qui je dois, après tant d'autres bontés, cette faveur nouvelle. Seulement, je me réserve de le lui dire à lui-même.

A bientôt donc, mon révérend et bien cher Père, et en attendant la joie de vous revoir et de me retrouver au milieu de mes Frères de Marseille, veuillez me bénir et me croire

Votre bien filialement dévoué en N. S.

A. Victor Roux, o. m. i.

Tous ces travaux ont donc été accomplis avec une fatigue réelle, mais souvent mêlée d'une vraie jouissance spirituelle et d'une joie d'âme incontestable. Ainsi en

a-t-il été de la retraite prêchée par le R. P. Mauran, du beau pensionnat des Dames de Sainte-Clotilde, à Hyères, et de beaucoup d'autres. En parler serait s'exposer à des longueurs, et il nous reste cependant à faire connaître les plus importants, c'est-à-dire nos diverses stations quadragésimales.

Cinq stations laborieuses ont été prêchées cette année : ce sont celles de Saint-Pierre, à Toulon ; de la cathédrale, à Gap ; de Saint-Louis, dans la banlieue de Marseille ; de Sainte-Marie-Majeure, dans la même ville ; et enfin, celle de notre église des Italiens. Nous avions appelé pour cette dernière le R. P. Stefanini, de notre maison de Vico. Celle de Saint-Pierre, de Toulon, et celle de La Major, ont reçu les soins apostoliques du P. Supérieur et du P. V. Roux : œuvres ingrates, et qui, toutefois, n'ont pas été sans quelques consolations. Le P. Roux a pu ramener à Sainte-Marie-Majeure un auditoire qui, hélas! est ordinairement absent. Le carême de Saint-Louis a été prêché par le P. Bartet. Cette œuvre nous rappelait l'amour de notre vénéré Fondateur, pour la belle campagne qu'il a généreusement léguée à ses successeurs, sur le siège épiscopal, et aussi son zèle admirable pour les populations rurales et industrielles de son diocèse. Le prédicateur s'est dépensé sans réserve à son œuvre, cherchant à suivre de loin les traces de saint Paul : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* (2 Cor. 12, 15). Il habitait le Calvaire et se rendait régulièrement sur le champ de ses batailles pacifiques, soit pour prêcher, soit pour confesser. Les derniers quinze jours ont été spécialement laborieux, car le Père a prêché tous les jours. Les résultats ont été consolants : la retraite des hommes a été bien suivie et la communion pascale a dépassé toutes les espérances. « Jamais, disait un paroissien notable, on n'avait vu autant d'hommes dans

l'église de Saint-Louis. » Le carême de la cathédrale de Gap a été plus fructueux encore. Le P. Mauran, qui le prêchait, a gagné les sympathies dès le premier jour ; et cette sympathie est allée croissant jusqu'à la fin. Aussi, les fatigues de la chaire et du confessionnal ont été grandes. Église constamment pleine, mouvement religieux considérable dans le peuple et la bourgeoisie, voire même parmi les officiers de la garnison. Communions nombreuses aux divers jours indiqués, rien n'a manqué pour réjouir le cœur de l'apôtre, qui a été heureux d'offrir au divin Maître une belle et abondante moisson d'âmes.

Enfin, les mois de Marie, prêchés à Notre-Dame de la Garde. par le P. V. Roux, et à Saint-Ferréol de Marseille, par le P. Supérieur, ont couronné dignement cette campagne apostolique. Daigne le Dieu que nous servons et qui s'est plu à bénir nos efforts, agréer ces travaux pour sa gloire !

Quelques Pères, étrangers à notre maison, sont venus aussi travailler dans le même champ. Permettez-moi de mentionner leur passage et leurs œuvres. Nous avons eu la joie de voir le R. P. Garnier, supérieur de Notre-Dame de l'Osier, qui a prêché une retraite paroissiale, dite d'adoration, dans l'église de la Trinité. Le R. P. Bourg, de la même maison, a prêché une retraite similaire à Saint-Vincent de Paul ; puis, malgré une bronchite qui nous inquiétait, il est allé prêcher une autre retraite à Cassis. La prudence ne nous semblait pas unie au zèle dans cette occurrence ; mais tout est bien qui finit bien, et Dieu a soutenu les forces de son apôtre. Le R. P. Bonnefoy, supérieur de Notre-Dame des Lumières, a prêché également ici plusieurs retraites. Mais nul n'a égalé le cher P. Isnard, qui, placé à Aix par l'obéissance, n'a cessé de travailler à Marseille et de vivre avec nous, tout en fructifiant pour sa résidence de droit. C'était peut-

être un peu anormal. Je suis loin de m'en plaindre, car le bon Père obéissait, et en obéissant il nous donnait la joie bien vraie de le posséder.

Que Notre-Seigneur daigne bénir ses travaux à Paris, où vous venez, mon très révérend Père, d'appeler ce jeune ouvrier, comme il s'est plu de les bénir dans nos contrées méridionales !

Parallèlement à nos œuvres apostoliques proprement dites, marchent et fleurissent sous la bénédiction divine nos œuvres sédentaires. On peut même affirmer qu'elles ne sont pas moins apostoliques que les premières.

A leur tête, est l'administration quasi-paroissiale de notre église des Italiens. Accourus de tous les points de leur pays pour se faire une fortune à la manière des Auvergnats dans Paris, chassés de chez eux par la misère de l'heure présente, les Italiens se répandent dans toute la ville de Marseille, mais habitent plus particulièrement notre vieux quartier du Calvaire et les paroisses voisines. La statistique officielle accusait cette année trente-cinq mille inscriptions, parmi lesquelles se trouvent celles d'un grand nombre de pères de famille ; ce qui, au dire de M. le préfet et de M. le consul général, porte à environ quatre-vingt mille le chiffre des membres de la colonie. Sans doute, tous ne viennent pas chez nous ; hélas ! il y en a qui ne vont nulle part ; d'autres vont dans les paroisses qu'ils habitent. Toutefois, ils regardent tous leur *chiesa* comme une sorte de quartier général et un souvenir de la patrie absente. Le mouvement religieux y est considérable, mais plus considérable encore est le mouvement de charité. Ils demandent ici des secours de tous les genres : papiers pour constituer des dossiers civils ou matrimoniaux, lettres pour faciliter le rapatriement ou l'émigration dans d'autres contrées, recommandations pour le passage gratuit sur les divers paquebots.

D'autres fois, ils appellent les Pères auprès des malades, il faut joindre la charité à la religion.

Le soin et l'éducation des nombreux enfants qu'on voit se remuer et comme fourmiller toute la journée dans nos parages, préoccupe justement le R. P. Gallo. Les familles aisées, il est vrai, envoient leurs enfants dans les écoles chrétiennes de la ville ; les familles pauvres laissent les leurs dans la rue. Le comité de bienfaisance italien a eu beau fonder des classes nationales ; elles sont délaissées, soit parce qu'elles sont situées en des rues trop éloignées des centres habités par les colons, soit parce qu'elles ne sont pas sympathiques. Il a fallu, pour remédier à ce mal, avoir dans le quartier trois écoles, dites de catéchisme, dans lesquelles sont élevés garçons et filles, et qui ont fourni cette année une cinquantaine d'enfants pour la première communion. Seuls, du reste, les enfants de ces écoles, fondées et entretenues par le P. Gallo, font leur première communion ici, parce que ce sont les enfants des pauvres. Les autres vont dans les paroisses. Cette année, pour la première fois, S. Gr. Mgr l'évêque de Marseille, a daigné venir confirmer les nôtres dans notre église, et la cérémonie s'est faite avec une grande solennité.

Mais comment un seul homme pourrait-il suffire à un tel ministère? Confessions et prédications, congrégations et confréries, catéchismes et octaves, pauvres et malades, tout cela ne saurait être la part du même. Le R. P. Bellon est bien chargé de la confrérie du Sacré-Cœur et de la congrégation des hommes; mais c'est à peine une plume enlevée du poids total. Le R. P. Gallo est chargé du reste, et il a aussi la plus grande partie des confessions et des malades. Aussi, avons-nous dû, comme je l'ai déjà dit, appeler le R. P. Stefanini pour la station du carême. Le R. P. Provincial, comprenant l'importance

de l'œuvre, a bien voulu augmenter ce secours et le rendre perpétuel en nous donnant le R. P. Guillon, que son séjour à Diano-Marina a rendu apte au ministère parmi les Italiens, et qui s'est mis au travail dès son arrivée.

Cette œuvre, vraiment apostolique, nous est chère, non seulement parce qu'elle a pris l'un des premiers rangs parmi nos missions, en nos temps troublés, et parce qu'elle produit un bien considérable, mais aussi parce qu'elle est un héritage précieux. Ce nous est une joie de famille bien douce, lorsque nous pensons que du haut du ciel nos vénérés Pères de Mazenod, Albini et Séméria, qui en furent les fondateurs, la protègent toujours et obtiennent pour elle de si abondantes bénédictions.

Cette année, comme l'an dernier, elle a compté un grand nombre de mariages réhabilités devant l'Église, et quelques-uns, vraiment difficultueux, qui ont été faits dans de saintes dispositions ; elle a aussi été témoin du baptême et de l'abjuration de trois protestants, et a fourni l'heureuse occasion de réconcilier plusieurs familles. Un ministère plus doux, mais qui dépense le temps, vient s'y joindre assez fréquemment : c'est la bénédiction des barques des pêcheurs. Il faut se soumettre au cérémonial italien, aller en mer, et subir des fêtes qui n'ont rien de commun avec le recueillement et le silence. Le moment de la prière est cependant toujours respecté, avec la solennité et la mise en scène ordinaires aux enfants de l'Italie.

Il faudrait les voir dans leur *chiesa* et sur le chemin qui y conduit lorsqu'arrive une de leurs *fêtes aimées*. Très enthousiastes, musique et pétards, affluence mouvementée, rien ne manque du côté de l'extérieur. Je dis *fêtes aimées*, car ils donnent plus d'éclat à la fête d'une congrégation ou à celle d'un saint dont ils possèdent l'image qu'à la solennité de la Pentecôte ou du *Corpus*

Christi, de l'Assomption ou de la Noël. Y aurait-il de la contagion à l'endroit des sentiments? Je le croirais volontiers, car il semble que leur zélé directeur n'est pas toujours étranger à cette appréciation qui étonne les Français. Le cœur incline du côté de ses affections...

Rendons-leur cette justice que, parfois, ils réussissent à faire vraiment *beau*. Ainsi la chapelle de Notre-Dame de la *Libera* est un vrai charme d'élégance et de peinture. La construction est due aux soins du R. P. Fayette, qui en a été l'architecte; la décoration a été faite par M. Audric, peintre d'un vrai talent; l'exécution doit être attribuée au R. P. Gallo, qui a su intéresser les fidèles de manière à payer amplement tous les frais. Qu'il me soit permis d'adresser ici un remerciement bien mérité aux humbles et admirables zélatrices, qui sont de vraies coopératrices de notre œuvre, et dont le dévouement généreux est de tous les jours. Elles font à nouveau l'antique démonstration que Notre-Seigneur glorifiait dans la personne d'une veuve : les pauvres sont plus riches à donner que les riches.

Il me semble, mon très révérend Père, que les détails contenus dans ce compte rendu, joints à ceux que j'ai donnés l'an dernier, sont de nature à faire comprendre l'importance de l'Œuvre des Italiens. Désormais je serai plus rapide dans mon récit.

Les œuvres de notre église du Calvaire, hélas! toujours fermée, ne peuvent pas être soutenues avec la même facilité, surtout le ministère des confessions. Nous y donnons cependant nos soins, et nous allons confesser dans plusieurs églises paroissiales ou autres. Quant à l'archiconfrérie de la Passion, dirigée par le R. P. V. Roux, et à l'association de Notre-Dame des Sept-Douleurs, elles se continuent sous le toit hospitalier de Saint-Ferréol.

La première est vraiment florissante et compte parmi les plus belles de Marseille. La seconde, qui est à vrai dire l'œuvre principale de notre église, a baissé ; un instant, témoin de sa pauvre vie languissante, j'ai cru qu'elle arrivait au déclin de ses jours. J'ai cru devoir en prendre la direction provisoire, et il semble qu'elle se réveille. Si notre église pouvait bientôt se rouvrir !... L'Association serait encore le noyau fidèle et consolant qui nous aiderait à glorifier Dieu et sa sainte Mère.

Le R. P. Fayette, encore qu'il soit un peu enchaîné par la direction des Sœurs de Saint-Charles, a collaboré à la mission du Roves et prêché la retraite pascale à Solliès-Fardelle, dans le diocèse de Fréjus.

Le R. P. Bellon, toujours préoccupé de son œuvre des Juniorats, trouve aussi le temps de confesser un grand nombre de fidèles dans la chapelle des Italiens, d'aller aux malades, de diriger ordinairement ou extraordinairement quelques communautés religieuses et d'être le conseil, pour le temporel comme pour le spirituel, de plusieurs familles. L'évêché a chargé le R. P. Fayette et moi de la direction extraordinaire de cinq ou six couvents de Sœurs. De telle sorte que, même à l'état de repos, nous nous trouvons toujours occupés à l'œuvre de Dieu.

De leur côté, nos chers Frères convers se dépensent avec zèle et esprit religieux dans leurs divers emplois. Le F. Tramoni est chargé de la santé publique par ses fonctions de cuisinier. Ce n'est pas un *cordon bleu* de premier ordre, mais il s'efforce de le devenir, tout en restant dans les limites de nos saintes règles. Du reste, il faut avouer que sa charge n'est pas toujours d'un facile exercice, car souvent la fatigue ou les caprices d'estomac ont des exigences, et alors le pauvre Frère a besoin de s'armer de patience et de charité. Le F. Bocognano est constamment à courir de la sacristie à tous

les coins de la ville. Il lui faut un pied d'airain pour ses fonctions, et il semble doué de ce privilège. Commissionnaire du R. P. Bellon, des Pères de passage et de la maison, il est perpétuellement à la disposition de tous. Je ne dis pas qu'il n'oublie rien en route : d'ordinaire la dernière commission lui fait oublier la précédente, mais son pied d'airain est toujours prêt à partir de nouveau avec la même bonne volonté et la même ardeur. Un autre Frère nous était indispensable. Le R. P. Provincial nous a envoyé le jeune Frère Lavet, qui suit les exemples de ses aînés. Ils forment ensemble une petite communauté et sont fort fidèles à leurs exercices réguliers. Je viens de leur donner le R. P. Guillon pour Préfet spirituel, et je suis assuré que cette mesure accroîtra le bien, en les maintenant dans un bon esprit de famille et en les faisant progresser dans la piété. Ils ont besoin pour cela d'une grande bonne volonté, car, en certains jours, notre maison du Calvaire, si restreinte déjà par les écoles dites de l'Évêché, se prête peu à la régularité. Lorsque surtout nous arrivent des Pères et des Frères devant s'embarquer, ces chers voyageurs ont besoin de mille soins pour leurs lointains voyages, et les Frères sont à bout. D'autres fois, ce sont des Pères de France se rendant aux œuvres qui les appellent en Provence. Mais encore ici, il faut le secours des Frères. Repas à toutes heures, commissions de tous genres, accompagnement aux divers bureaux et dans tous les quartiers de la ville : tout cela retombe sur eux. Ils se montrent heureux de se dévouer, et je ne puis que les remercier. Ils comprennent ce qu'est une famille religieuse, et, comme nous tous, ils sont heureux de recevoir et de bien accueillir tous les membres de la nôtre.

Je dois dire un mot de certains travaux matériels. Des

réparations souvent urgentes sont exigées par l'état de notre vieille maison. Ainsi les parloirs tombaient en ruine, et il a fallu les refaire de manière à empêcher l'humidité de recommencer ses ravages ; il a fallu remettre à neuf plusieurs chambres dont les plafonds, lézardés par le dernier tremblement de terre, réclamaient les ouvriers. Le R. P. Gandar avait charitablement cédé sa chambre au bon P. Gibelin, et il a fallu à cet appartement une réparation importante pour l'assainir. Le tout s'est fait peu à peu et sans endetter la maison, sans même priver la caisse provinciale des fonds excédants qu'elle a coutume de trouver ici à la fin de l'année.

Toutefois ces travaux, avec les ouvriers plus ou moins propres et silencieux qui les faisaient, le bruit de sept cents petites filles à qui nous avons, dès le premier moment, fourni le local d'école, et la diminution imposée par ces mêmes écoles à l'espace hygiéniquement nécessaire, tout cela rend parfois la maison peu agréable. Quand donc la divine Providence viendra-t-elle à notre secours, en inspirant aux autorités diocésaines la pensée de nous rendre notre maison ? Je ne vois se lever aucun rayon d'espérance.

Je dois encore, mon très révérend Père, vous parler de nos douleurs de famille, et c'est par là que je terminerai ce rapport déjà trop long. Dieu, vous le savez, nous a enlevé le bon P. Gibelin, après une longue et douloureuse maladie. Je vous ai écrit une note détaillée sur ce triste événement et les consolations qui l'ont accompagné. Cette note paraîtra sans doute dans la notice nécrologique, et je n'ai pas à la refaire. Il me suffit de rappeler en passant que, pendant plusieurs mois de grandes souffrances, on pourrait dire d'agonie, il s'est constamment montré doux envers la douleur, demandant à

Notre-Seigneur, non le soulagement, mais l'accomplissement de sa très sainte volonté.

Près de lui veillait nuit et jour une Sœur de l'Espérance. C'est vous dire, mon très révérend Père, que les soins ont été intelligents, délicats et dévoués. En vérité nous pouvons bien dire avec le jeune Tobie : « Mon Père, quelle récompense lui donnerons-nous? Quel prix pourrait être digne de ses services? » J'espère que, du haut du Ciel, notre cher Père n'oublie pas ses fidèles gardes, et nous prions Dieu d'acquitter pour nous notre dette envers la Sainte-Famille.

Les soins des Sœurs cependant ne suffisaient pas. Dans l'état de décomposition anticipée de notre pauvre malade, il a fallu, en outre, le secours fréquent de nos Pères et Frères. La charité fraternelle surmontant héroïquement toutes les répugnances, le R. P. Bellon d'abord, et ensuite les RR. PP. Fayette et Bartet, ainsi que le F. Bocognano et notre jeune domestique, ont accompli cette tâche avec une persévérance touchante.

D'autre part, mon très révérend Père, votre ancien condisciple, devenu le docteur Rampal et l'une des sommités médicales de notre ville, a reporté sur vos Fils son amitié pour vous. Quel dévouement! Plongé lui-même dans la douleur par la maladie et la mort de son plus jeune fils, il a trouvé dans son cœur et dans sa foi le courage de venir fortifier notre cher malade par ses bonnes paroles autant que par la science de son traitement. Il nous sera impossible d'avoir une reconnaissance qui soit à la hauteur de sa charité, j'allais dire de l'attachement de famille qu'il ne cesse de nous manifester.

Le bon P. Gibelin a rendu son âme à Dieu dans la matinée du 6 juillet, pendant que nous récitions les prières des agonisants, nous laissant, comme parfum précieux d'édification, le souvenir de sa piété, de sa foi et de sa

patience pendant la longue durée de sa terrible maladie. Sa mort a donc été celle que doit faire tout Oblat fidèle à sa vocation.

Me voici à la fin de mon rapport. Mais il me reste, mon très révérend et bien-aimé Père, à vous demander pardon de tant de longueur, à vous prier de me bénir et à vous offrir l'humble hommage de ma piété filiale et de mon respectueux attachement en Notre-Seigneur.

L. Delpeuch, o. m. i.

RAPPORT DE LA MAISON D'AIX

PAR LE R. P. MONNET.

Aix, le 15 juillet 1889.

Mon très révérend Père,

Une lettre du R. P. Martinet me jette dans une véritable perplexité. Il me demande « un compte rendu de nos travaux aussi complet et intéressant que possible ». Je comprends la légitimité de son désir et mon devoir d'y répondre; il y a si longtemps que nos Annales n'ont rien dit du berceau de notre chère famille religieuse! Mais je comprends aussi mon insuffisance à cet endroit, et dans la crainte de rester trop au-dessous de ma tâche, je n'ose entreprendre ce travail.

Pourquoi faut-il que l'excessive modestie d'une grande âme ait empêché une plume exercée de graver, ne fût-ce que dans un *Codex historicus*, les merveilles dont nos murs ont été les témoins et l'objet durant les années qui viennent de s'écouler? Est-ce que la génération présente et future n'a pas le droit d'apprendre, pour le bénir, le nom d'un de ses plus insignes bienfaiteurs?

Berceau bien-aimé, nous te voyons aujourd'hui tout restauré, tout rajeuni, tout empreint d'un certain ca-

chet de propreté, d'élégance et de bon goût, qui attire les enfants du dehors et fait le charme de tes enfants du dedans... Mais, où donc est l'auteur de ces ravissantes transformations? Où est le récit des luttes qu'il lui a fallu soutenir lorsque, pour reprendre des habitudes de simple régularité, il s'est agi de réclamer, contre des locataires incommodes et importuns, le respect d'une clôture qui empêchât notre maison d'être une place publique où tout le monde pouvait passer sans contrôle? Qui nous dira toutes les insomnies, toutes les épreuves, toutes les contrariétés, toutes les péripéties, en un mot, par lesquelles il a dû passer, avant d'atteindre l'heureux résultat que nous admirons, et dont, grâce à Dieu, nous bénéficions maintenant? Rien ne nous répond, nul registre ne nous l'apprend. Aussi, au début de ce rapport, est-ce pour nous un besoin de pousser un cri de louange et de gratitude, auquel feront certainement écho tous les cœurs oblats connaissant la maison d'Aix.

Honneur à vous, révérend et bien-aimé Père Boeffard, et merci, au nom de la Congrégation, des services éminents que vous nous avez rendus pendant votre trop court passage au milieu de nous. Que n'êtes-vous resté plus longtemps à notre tête!... Grâce à vous, délivrée de la servitude où l'avaient réduite les exigences d'un cercle laïque à l'agonie, la Communauté a retrouvé, avec son indépendance, le calme et la solitude nécessaires à l'âme religieuse. La chapelle intérieure, avec ses peintures symboliques rappelant nos engagements les plus sacrés, avec son autel des vœux, témoin de l'Oblation de nos premiers Pères, avec sa Vierge antique, souriant jadis à notre vénéré Fondateur et dominant aujourd'hui le riche piédestal en marbre, don de notre très révérend Père Général, avec son pavé de mosaïque et ses vitraux élégants, invite nos cœurs à s'élever vers le ciel et à

trouver trop courtes les heures de la prière et de la méditation. De gracieuses inscriptions, placées dans la cellule autrefois habitée par notre saint fondateur, dans le vestibule du chœur et dans le chœur lui-même, rappellent à l'Oblat de Marie Immaculée le lieu de la naissance et de la consécration à Dieu de sa Famille bénie. Une salle d'exercices, spacieuse et richement ornée, nous permet de faire nos réunions prescrites par la règle, sans souffrir, comme autrefois, de l'insuffisance de l'air. De vastes corridors, une belle salle de récréation, une cour et un parterre, aménagés avec art, nous aident à passer gaiement, dans l'union fraternelle, les heures de délassement si précieuses à la vie de communauté. Éloignée du bruit et des indiscrétions des passants, la bibliothèque est devenue plus favorable à nos recherches et à nos travaux intellectuels. Çà et là, dans la maison, des cartes murales, des tableaux et des statues rappellent au missionnaire que s'il est fait pour voler, de pays en pays, à la conquête des âmes, il ne doit jamais s'écarter du chemin suivi par ses nobles devanciers qui sont au ciel, le chemin de l'étude et de la perfection religieuse.

Encore une fois, révérend Père Boeffard, honneur à vous et merci! Que Dieu vous récompense ici-bas, en rétablissant votre santé si précieuse à la Congrégation, et si cruellement menacée l'an dernier! Qu'il vous récompense au ciel en embellissant votre couronne en proportion des embellissements que vous avez faits à la maison d'Aix!

Il me serait bien doux de publier ici les noms des membres de la Congrégation et des Sœurs de la Sainte-Famille qui se sont intéressés à cette œuvre de restauration, par leurs offrandes et leurs cadeaux de prix. La liste en serait longue; malheureusement, le R. P. Boeffard, qui a dit adieu à la gloire humaine pour lui et pour

les autres, se refuse à me la donner. Il me prie d'offrir à tous de chaleureux remerciements et de leur rappeler que Dieu a tout vu et saura rendre à chacun le cent pour un. Pour nous, notre devoir est de prier continuellement pour ceux et celles qui nous ont fait du bien. Nous tâcherons de l'accomplir.

Peut-être désirera-t-on connaître les inscriptions auxquelles nous avons fait précédemment allusion. Les voici dans toute leur intégrité. Que le R. P. Paul Bonnet, qui en est l'auteur, nous permette de lui exprimer ici toute notre gratitude.

Inscription du piédestal de la Vierge.

IN • MATREM • SEMPER • HABEBVNT

(*Const. et Reg.*)

IN • HONOREM • MATRIS • DEI • MARIÆ
PRIMÆVÆ • LABIS • NESCIÆ
QVAM • IN • HOC • SIGNO • SOCIETATIS • N • SODALES
AB • EXORDIO • COLVERVNT
MEMORIÆ • ET • NOMINI
CAR • IOS • EVG • DE • MAZENOD
PARENTIS • ET • AVCTORIS • LEGIFERI
QUI • IN • HIS • ÆDIBVS
H • F • TEMPIER • IN • CONSORTIUM • MIRE • ADSCITO
VIII • KAL • FEBR • A • MDCCCXVI
PRIMORDIA • INSTITVIT • SACRÆ • SOCIETATIS
QVAM • LEO • XII • P • M • CONGREGATIONEM • OBLATORVM
MARIÆ • IMMACVLATÆ • NVNCVPARI • IVSSIT
LEGIBVS • SVPREMA • AVCTORITATE • SANCITIS
XIII • KAL • MART • A • MDCCCXXVI
IOSEPHVS • FABRE
EJVSDEM • CONGREGATIONIS • MODERATOR
POST • FVNDATOREM • PRIMVS
POSVIT
NONIS • DECEMBRIS • A • MDCCCLXXXVI
A • SUSCEPTO • REGIMINE • A • XXV

Inscription de l'autel des vœux.

ANTE • HOC • ALTARE • VOTIS • SE • DEO • SACRAVERUNT
C • J • E • DE • MAZENOD • ET • H • F • TEMPIER • PROTOPARENTES • N
I • I • IDUS • APRIL • A • MDCCCXVI

Sur l'imposte de la porte conduisant à la chapelle, inscription encadrant les armoiries de la Congrégation :

HEIC • CONG • MISS • OBLAT • SS • ET • IMM • VIRG • MARIÆ
INITIUM • SUMPSIT • DIE • 25 • JAN • ANNO • 1816

Dans la chambre de notre vénéré fondateur :

HOC • CONCLAVE • PRIMO • INCOLUIT
PATER • FUNDATOR
1816-1823

Dans l'intérieur de la chapelle, en dehors des armoiries de notre vénéré fondateur, qui dominent le maître-autel, nous lisons, dans des médaillons divers, les inscriptions suivantes :

VOVEO • PAUPERTATEM
VOVEO • OBEDIENTIAM
LAUDETUR • JESUS • CHRISTUS
E • M
1816
PAX • ÆTERNA

VOVEO • CASTITATEM
VOVEO • PERSEVERANTIAM
ET • MARIA • IMMACULATA
J • F
1861
AD • MULTOS • ANNOS

Arrivons à nos travaux apostoliques; quel dommage aussi qu'ils n'aient pas été consignés depuis de longues années ! On verrait dans cette liste une nouvelle réalisation de cette parole de nos saints livres : *Verbum Dei non est alligatum.* Un bout de note rédigée par le R. P. Boeffard, sans doute en vue d'un compte rendu qui malheureusement n'a jamais été fait, nous apprend que, d'octobre 1885 à décembre 1886, la maison d'Aix a travaillé dans plus de 20 diocèses, a pris part à 23 missions ou

retours de mission, à 4 stations de carême, à 18 retraites paroissiales, à 9 retraites religieuses, à 10 retraites de congrégations, à 8 retraites de pensionnats, sans compter un certain nombre de sermons de circonstance. Je n'essaierai pas de relever de mémoire les travaux de 1887 et 1888, je craindrais d'en oublier; mais ils doivent être en proportion de ceux de l'année précédente. Notez qu'avec cela plusieurs de nos pères s'occupent, en ville, d'œuvres diverses, comme des prisonniers, auprès de qui le R. P. Michelot déploie un zèle parfois héroïque, pour leur apprendre à craindre la justice de Dieu plus encore que celle des hommes; des ramoneurs, souvent noirs au moral comme au physique, et que le même Père tâche de blanchir à force de patience et de dévouement; des servantes, que le R. P. Bonnard suit d'un œil infatigable, malgré les difficultés de les réunir, privées qu'elles sont d'une chapelle convenable, depuis l'expulsion. Ils confessent aussi dans plusieurs communautés religieuses et dirigent un certain nombre d'âmes qui, chaque jour, viennent recevoir au saint tribunal leurs avis et leurs conseils.

Depuis le changement de l'administration locale jusqu'à ce jour, c'est-à-dire dans l'espace de dix mois, les Pères de la maison d'Aix ont prêché 48 œuvres ainsi réparties : 5 missions et 2 retours de mission, 4 carêmes, 1 avent, 5 retraites religieuses, 21 retraites paroissiales ou de congrégations, 7 retraites de petits séminaires ou de pensionnats et 3 retraites de première communion. Je passe sous silence les divers services rendus par la communauté ; car, maintes fois, le clergé est heureux de nous rappeler, et nous, plus heureux encore de lui prouver que les deux vertus favorites des Oblats sont le zèle et la charité.

Je regrette de ne pouvoir suivre ici nos Pères dans

toutes leurs courses apostoliques. Nul doute que chacun de leurs travaux ne soit émaillé de quelques traits intéressants ; mais, trop désireux de laisser ignorer à leur main gauche le bien fait par leur main droite, nos Missionnaires attestent ne vouloir que Dieu seul pour témoin de leur zèle. Force m'est donc de passer outre, en respectant leur modestie.

Toutefois, grâce à l'indiscrétion de plusieurs semaines religieuses, vous pourrez, mon très révérend Père, vous rendre compte de nos grandes et belles missions. Vous verrez que la vieille maison d'Aix n'a pas oublié la fin principale de la Congrégation, et que la bénédiction divine repose toujours avec complaisance sur ce ministère que nous regardons, à bon droit, comme le plus sacré des héritages.

Par ordre de date, je dois signaler en premier lieu la mission de Lambesc, prêchée du 2 au 25 décembre 1888, par les RR. PP. Bruissan, Moyet et Supérieur.

Voici en quels termes s'exprime la *Semaine religieuse d'Aix*, numéro du 30 décembre :

..... « Commencée le premier dimanche de l'Avent par une touchante cérémonie, qui avait vivement émotionné la population, la mission s'est continuée jusqu'au jour de Noël, attirant matin et soir, autour de la chaire, un auditoire dont le nombre et l'édification ne se sont pas ralentis une seule fois.

« Dès les premiers jours, les missionnaires ont pu comprendre qu'ils avaient la confiance et la sympathie du grand nombre et le respect de tous. On a vu en eux des envoyés du Ciel, avec mission de parler aux âmes et de les rappeler à leur dignité chrétienne, soit en les secouant du sommeil de l'indifférence, soit en les tirant du doute plus dangereux encore que l'irréligion. Si tous n'ont pas porté la docilité jusqu'à se rendre à la Table

sainte, tous certainement ont éprouvé l'heureuse influence d'un zèle tout apostolique et senti se renouveler en eux les salutaires impressions de la foi.

« Elle a été vraiment magnifique pendant toute la durée de cette mission, la grande église de Lambesc, déjà si belle par son architecture, et chaque jour décorée avec une nouveauté de goût qui donnait le ravissement à toute l'assistance. Le Frère supérieur de notre école congréganiste a pu laisser un libre cours à son incontestable talent, en dressant, pour chacune des grandes cérémonies, les superbes reposoirs qui se sont succédé, sans jamais se ressembler, au milieu de plus de 1 200 lumières dans le sanctuaire et de plus de 500 dans l'intérieur de l'église, splendide illumination où chaque famille avait voulu apporter son offrande et qui présentait à Dieu l'hommage de la paroisse entière. »

Suivent des paroles beaucoup trop flatteuses à l'adresse des missionnaires. Un instant j'ai voulu les passer sous silence, mais je me décide à les transcrire, persuadé que chacun de vous saura faire la part des choses. Je vois d'ailleurs dans ces éloges un encouragement et une leçon, car en louant ce que nous n'avons pas suffisamment bien fait, ils nous apprennent ce que nous devons faire en pareille circonstance et comment nous devons le faire.

« Mais une autre lumière bien autrement éclatante, continue la *Semaine religieuse*, descendait de la Chaire de vérité sur ce vaste auditoire que les trois nefs de l'église avaient peine à contenir. C'était tantôt une parole de feu et d'amour qui, après avoir suscité toutes les terreurs de la justice, devenait la prière et la supplication pour faire aimer et accepter la Miséricorde ; tantôt une parole de douceur et d'onction avec l'expérience

qui éclaire et la tendresse qui invite aux suavités de l'amour divin; tantôt la noble et belle éloquence qui révèle la vérité dans tout son éclat et ne laisse à l'esprit aucun prétexte de la rejeter.

« Mais nous ne devons pas louer nos vénérés missionnaires ..... En venant au milieu de nous, ils n'avaient que la noble ambition de nous faire du bien, et ce résultat, Dieu leur a donné de l'atteindre. Les longues heures qu'ils ont passées au Saint Tribunal pendant toute la durée de la mission, le grand nombre de communions qu'ils ont distribuées, soit aux hommes, soit aux femmes, révèlent suffisamment à quel point leur zèle a été béni et quel grand bien a été opéré dans les âmes.

« La clôture a été faite le jour de Noël, aux vêpres, au milieu d'une assistance qui rappelait les jours les plus glorieux de l'église de Lambesc. Les touchantes paroles que le Père Supérieur a tirées de son cœur d'apôtre, en faisant ses adieux, ont amené bien des larmes. L'émotion était générale et se manifestait sur tous les visages. »

. . . . . .

Vient ensuite, du 10 février au 3 mars 1889, la mission de Mallemort, à laquelle devaient prendre part les trois apôtres de Lambesc. Malheureusement, la veille du départ, le R. P. Bruissan, souffrant d'un gros rhume qu'il traînait depuis plus de deux mois, déclare à ses confrères qu'il ne se sent pas la force de les accompagner. Vous avez bien fait de garder votre cellule, révérend et cher Père Bruissan, car le glacial et violent mistral de Mallemort n'était guère fait pour vous guérir.

Demandez-en des nouvelles au R. P. Moyet qui, dès le premier jour, se laissa voler sa voix et ne la recouvra plus jusqu'à la fin de la mission. Là, comme partout, Dieu a daigné bénir les efforts de ses missionnaires.....

« Les résultats ont dépassé toutes les espérances, nous dit la *Semaine religieuse* d'Aix, dans son numéro du 17 mars ; il y a eu de nombreux retours d'hommes et de femmes, qui négligeaient leur devoir pascal depuis plus ou moins longtemps. Les réunions, même celles où les hommes étaient seuls admis, ont été bien suivies, malgré le mistral et le froid qui ont régné pendant ces trois semaines.

« La fête des enfants, préparée par une retraite de trois jours, a été très touchante. Il fallait voir nos deux cents enfants, tous bien endimanchés, et les entendre chanter ! Avec quel entrain ils offraient à la très sainte Vierge leurs couronnes et leurs bouquets, en disant : « Tiens, ma couronne, je te la donne ! »

« La consécration de toute la paroisse à la très sainte Vierge, l'Amende honorable au très Saint-Sacrement, la fête des Morts, ont été splendides et ont attiré une foule compacte et recueillie.

« Enfin la clôture de la mission a été le digne couronnement de ces trois semaines de grâces et de bénédictions. Le matin, c'était la communion générale des hommes qui, nombreux et recueillis, se pressaient à la sainte Table et recevaient avec respect le crucifix que les révérends Pères donnaient à chacun en souvenir de la mission... Le soir, aux vêpres, l'église ne pouvait contenir les paroissiens et les étrangers accourus pour assister aux adieux touchants de nos bons missionnaires et à la bénédiction du monument érigé au Sacré Cœur de Jésus. »

En narrateur fidèle, je dois ajouter que beaucoup d'hommes, à Mallemort comme à Lambesc, après avoir suivi les exercices de la mission, n'ont pas eu le courage de s'approcher de la Table sainte, uniquement retenus par le respect humain, terrible plaie qui ronge notre

société chrétienne. Quelques jeunes filles mêmes ont mieux aimé la danse du carnaval que le Dieu de l'Eucharistie!... Pauvres mondaines! Quelles épouses et quelles mères feront-elles plus tard?

En même temps que nous étions à Mallemort, le R. P. Nicolas, que l'âge n'a point vieilli, gravissait les montagnes des Alpes-Maritimes et arrivait à Gréolières où l'attendait un ami de cœur, naguère bon missionnaire, oblat, qui n'a point cessé d'aimer la Congrégation, malgré une retraite qu'il est permis de regretter en passant. Dieu, sans doute, aura bien voulu la ratifier, mais fasse le ciel que pareille tentation ne nous arrive jamais(1) !

La maison d'Aix n'ayant pu donner un compagnon d'armes au R. P. Nicolas, M. le curé de Gréolières avait réclamé le concours d'un de ses confrères, M. l'abbé Boudarot, curé des Cipières. Écoutons maintenant la *Semaine religieuse* de Nice, numéro du 28 avril :

« Le jeudi 28 février, les deux missionnaires arrivaient à Gréolières, au son majestueux des cloches, saluant de leur carillon solennel les envoyés de Dieu. Hélas! le ciel nous ménageait une terrible épreuve. A peine descendu de voiture, le R. P. Nicolas se mettait au lit, en proie à une cruelle maladie aussi douloureuse qu'effrayante de dangers.

« Inutile d'exprimer combien fut grande la peine qu'éprouvèrent les bons habitants de Gréolières et leur curé, en voyant échouer au port une œuvre appelée à faire tant de bien et poursuivie avec tant de courage par un vénérable missionnaire de soixante-dix-sept ans, qui avait affronté les fatigues d'un long et pénible voyage pour se dévouer au salut des âmes.

(1) Le R. P. Audric, qui, s'étant cru appelé à la Trappe, n'a pu y rester.

« Le premier exercice du mois de saint Joseph vint à propos opérer une heureuse diversion, au milieu de la consternation générale. Toute la population, hommes, femmes, enfants et vieillards tomba à genoux devant la statue vénérée du patron de l'Église universelle, le suppliant d'obtenir de Dieu la guérison du malade et la grâce d'une bonne mission.

« Saint Joseph se laissa toucher : huit jours après, le R. P. Nicolas, assez remis pour ouvrir solennellement les saints exercices, se présentait à la porte de l'église avec son vénérable et habile coopérateur, l'abbé Bourdarot. Le curé de la paroisse, revêtu de la chape, portant un grand crucifix et suivi de M. le maire, de MM. les fabriciens et de plusieurs conseillers municipaux, se rendit auprès des missionnaires agenouillés sur le seuil du temple.

« Ce ne fut pas sans émotion que les fidèles suivirent tous les détails de cette cérémonie d'ouverture, après laquelle le R. P. Nicolas se mit à l'orgue et accompagna de ses douces et énergiques harmonies un des beaux cantiques de sa composition. Après le cantique, le sermon. A la vue de ce vieillard à cheveux blancs et brisé par la souffrance, chacun se demandait avec anxiété s'il aurait encore la force de prêcher; mais quelle ne fut pas la surprise de l'auditoire en entendant une voix enthousiaste et forte comme si le prédicateur n'avait eu que cinquante ans. Vainement le missionnaire s'humiliait-il de ne pouvoir plus se prodiguer au salut des âmes avec la même ardeur qu'autrefois, vainement se comparait-il à une fleur tardive et éclose sous la neige ; chacun se disait : « C'est un saint soutenu par la grâce « de Dieu. »

« Dès lors, la mission fut lancée et l'enthousiasme alla de jour en jour grandissant. Conférences dialoguées,

consécrations, sermons, chants, processions, tout fut employé pour tenir la population en haleine et l'attirer au pied des autels. Aussi les résultats furent-ils merveilleux : tous les hommes s'approchèrent de la Table sainte et prirent l'engagement de ne plus blasphémer le Dieu qu'ils venaient de recevoir. »

Il faut ajouter, à la louange de ces chrétiens des Alpes, que la plupart ont tenu leur parole jusqu'à ce jour. Puissent-ils persévérer toute leur vie dans cette résolution qui les honore !

Grâce à l'exquise charité du R. P. Provincial et du R. P. Garnier, supérieur de Notre-Dame de l'Osier, du 10 au 24 mars, deux enfants de l'Isère que j'appellerai volontiers deux frères de lait, puisqu'ils respirèrent le même air natal et puisèrent aux mêmes sources les enseignements profanes et religieux, évangélisaient ensemble une des meilleures paroisses du Dauphiné. La moisson était faite d'avance, il n'y avait plus qu'à cueillir les gerbes abondantes. Aussi les pères Guillon et Supérieur passèrent-ils quinze jours délicieux dans cette oasis de la vie chrétienne qu'on appelle le Pin. J'aurai tout dit quand on saura que tous les hommes, excepté six, se sont approchés de la Sainte Table *après une double confession faite en plein jour*. Les experts n'en demanderont pas davantage pour juger de l'esprit de foi qui anime cette population.

Du 7 au 21 avril, nous voyons les RR. PP. Nicolas et Bernardin d'Istria donner, sous forme de mission, la retraite pascale de Charleval. Presque toutes les femmes font leurs Pâques et l'on voit au banquet de l'Eucharistie, quatre-vingts hommes de plus que l'année précédente. « Le R. P. d'Istria a fait merveille, dit le R. P. Nicolas. M. le curé l'a redemandé pour sa retraite de première communion et la retraite pascale de l'an prochain. »

Merci à Bon-Secours d'avoir bien voulu nous prêter ce père pendant quinze jours.

Puisse cet heureux début être pour vous un encouragement, bien-aimé Père d'Istria. Il est pour nous une espérance. Nous avons tant besoin de jeunes et bons ouvriers, que nous sommes heureux de saluer et d'applaudir dès que nous en apercevons quelques-uns poindre à l'horizon.

Le 14 avril s'ouvrent, à Correns (Var), les exercices spirituels dits du Pardon, prêchés par le P. Supérieur, que le R. P. Guillon ira rejoindre le mardi de Pâques. Le Pardon de Correns arrive toutes les années où la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix tombe le vendredi. C'est une indulgence plénière accordée par le Souverain Pontife, dès le onzième siècle, à tous les fidèles qui, s'étant confessés et ayant communié, visitent, ce jour-là, l'église de Correns, desservie jadis par les religieux de Mont-Major d'Arles. Dans les siècles de foi, on y a compté jusqu'à cinquante mille pèlerins et cinq cents confesseurs. Les temps ont changé, mais le Pardon ne cesse point pour cela d'opérer des merveilles, moins grandes, il est vrai, mais toujours bien consolantes dans les tristes jours que nous traversons.

Trois semaines durant, les prédications sont bien suivies par la totalité de la population. Hommes et femmes s'ébranlent ; beaucoup de vieux retardataires reviennent à résipiscence ; la fête du 3 mai s'annonce superbe. Depuis huit jours, un décorateur de Toulon, non moins religieux qu'artiste, M. Philip, est là pour pavoiser l'église et les rues. Les fidèles d'alentour accourent, au nombre de trois à quatre mille. Mgr Ouey, évêque de Fréjus, entouré de vingt-cinq à trente prêtres, arrive au milieu de son peuple qui l'acclame. Il ouvre solennellement la porte du Pardon, fermée depuis treize ans, à l'instar de la

porte de Saint-Pierre de Rome, qui reste murée d'un jubilé à l'autre. Une immense procession se déroule, au chant de cantiques populaires d'autant plus enlevants, que tout le monde les sait par cœur et y prend part volontiers. Le lendemain, 3 mai, jour du Pardon, Monseigneur distribue 1 200 communions. Malgré la foule compacte, l'ordre et le recueillement sont si parfaits, que Monseigneur ne peut retenir cette exclamation : « J'ai beaucoup voyagé et je ne me souviens pas d'avoir vu de cérémonie aussi bien réussie que celle-ci. » Honneur à la population de Correns ! Le soir, après le sermon d'un des missionnaires, deuxième procession, plus belle encore que celle de la veille, terminée par le salut solennel du Très Saint Sacrement. Vous croyez que tout est fini quand vous avez reçu la bénédiction de Notre-Seigneur?... Ailleurs, c'est possible, mais pas à Correns. A huit heures et demie, nous entendons chanter sous les fenêtres du presbytère ; toute la paroisse est là qui attend son évêque, son curé et ses missionnaires. Force nous est de paraître et d'accompagner la foule ; elle nous invite à visiter l'illumination du pays, qui vient de s'embraser comme par enchantement. Jusqu'à dix heures, les plus beaux cantiques vont redire aux gorges de Bagaride (1) la piété des habitants de Correns. Le lendemain, Monseigneur nous quitte après avoir donné la confirmation ; mais nos fêtes continuent.

Le dimanche, 5 mai, distribution de crucifix à tous les hommes qui ont pris part au Pardon ; ils reçoivent cette image avec reconnaissance, la baisent avec émotion et promettent de la baiser encore avant de quitter ce monde pour un monde meilleur. A trois heures, dernière procession durant laquelle on bénit solennellement trois

(1) Montagne des environs.

grandes croix plantées, comme souvenir du Pardon, aux extrémités de la paroisse. L'enthousiasme est à son comble et mille voix s'élèvent à plusieurs reprises pour faire monter jusqu'au Ciel ce cri du cœur : « Vive la Croix ! »

Il est huit heures du soir et l'église est de nouveau bondée ; l'image du Sacré Cœur, au milieu d'une illumination vraiment féerique, sourit à ce ravissant spectacle. C'est le moment des adieux et de la consécration solennelle au cœur divin de Jésus. L'enthousiasme devient du délire chrétien ; et quand, cédant à la fatigue, les missionnaires se retirent, la foule continue de chanter et de prier jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Heureux peuple ! aime ton Dieu toujours comme tu l'aimes en ce moment, et ton bonheur de la terre ne cessera que pour faire place à celui du Paradis !

Je ne terminerai point ce compte rendu sans jeter un rapide coup d'œil sur l'intérieur de la communauté.

C'est pendant la retraite annuelle qu'il nous prêche, du 25 octobre au 1er novembre 1888, avec le zèle persuasif qui le caractérise et dont nous lui sommes tous profondément reconnaissants, que le R. P. Provincial présente définitivement à la communauté d'Aix son nouveau supérieur. Il me semble encore que ce soit un rêve !... Quelle est cette communauté ?... Une assemblée de vétérans, composée de onze ou douze membres, tous des hommes d'expérience, de dévouement, de zèle apostolique, dont les années réunies ne forment pas moins de sept siècles... Quel est ce supérieur ? — Un enfant à peine sorti des langes de la vie religieuse, privé de toutes les qualités qui donnent du prestige à l'autorité. — Et pourquoi un tel choix ? — Sans doute afin d'offrir un des plus beaux spectacles que l'on puisse contempler ici-bas. — Regardez ces vieillards, pères et frères : le jeune supé-

rieur dit un mot, il fait un signe, et leurs fronts, ornés de mérites plus encore que de cheveux blancs, s'inclinent..., et les anges d'inscrire au livre d'or, un acte d'obéissance d'autant plus sublime, qu'il est accompagné de plus de simplicité. *Mirabilis Deus in Sanctis suis* (Ps. 67).

L'ère des changements va s'ouvrir. Vers la fin de l'année 1888, notre cher Frère Ravier, qui, malgré ses soixante-dix-sept ans, trouvait encore le moyen de faire pousser les légumes jusque dans les allées de notre campagne, quitte la Provence pour se rapprocher du pays cher à son cœur. Qu'il nous permette de lui faire parvenir, sur la colline de Notre-Dame de l'Osier, l'expression de notre reconnaissance pour tous les bons services qu'il nous a rendus pendant son séjour à Aix.

Nous recevons à sa place le Frère Nicolas, qui doit hériter de ses pioches et de ses ratissoires pour faire une guerre à mort aux mauvaises herbes de notre jardin, fonction dont il s'acquitte à merveille.

A la même époque, nous arrive le R. P. Isnard, venant de Marseille, qu'il aime tant et où il est si hautement apprécié ! Mais il est vite consolé par l'accueil franchement fraternel qu'il reçoit à Aix.

En même temps, le R. P. Zirio, dont la santé a paru un instant compromise, vient nous demander un réconfort qui lui est gracieusement accordé.

Deux mois après, nous recevons le cher Père Guillon, qui vient faire chez nous ses premières armes de missionnaire, après avoir été successivement directeur au Grand Séminaire de Fréjus, maître des novices à Notre-Dame de l'Osier et supérieur du juniorat à Diano-Marina.

Il semble que la communauté va joindre les ardeurs de la jeunesse à la sagesse des anciens. Hélas ! ce

ne doit être qu'une illusion! A peine sommes-nous de retour de notre grande campagne, qui s'achève avec le temps pascal, qu'une lettre du R. P. Provincial vient brusquement nous arracher trois pères : le R. P. Isnard, mandé à Paris par vous-même, mon très révérend Père, le R. P. Bruissan, envoyé à Notre-Dame de Lumières, et le R. P. Guillon, qui va aider le R. P. Gallo, à l'œuvre des Italiens de Marseille. — Le départ de ces bons religieux, au zèle si ardent, a fait un vide immense à la maison. Ici, tout le monde les aimait et tout le monde les regrette. Ne pouvant les garder eux-mêmes, nous gardons du moins le souvenir de leurs vertus et de leur excellent esprit. Que Dieu les bénisse dans le nouveau poste qu'il leur confie, comme il les a bénis à Aix! Ils prieront pour les frères d'armes qu'ils ont quittés ; ce sera le moyen de nous rencontrer tous les jours auprès de notre Père du Ciel.

Nous n'avons pas encore achevé nos adieux aux trois vaillants apôtres qui s'éloignent, que nous souhaitons la bienvenue au R. P. Séméria qui nous arrive de Vico et qui, désormais, sera des nôtres. Que Dieu nous fasse la grâce de le posséder plus longtemps que ses devanciers! Puisse-il être aussi bientôt suivi de jeunes et fraîches recrues, sinon nous ne tarderons pas à déserter le champ de bataille, faute de combattants valides.

Actuellement la communauté d'Aix se compose des RR. PP. Chaine, Bonnard, Nicolas, Zirio, Séméria, Michelot, Moyet et Monnet. Or, ce n'est un doute pour personne : si quelques-uns, dans cette liste, ont encore la force de porter les armes, la plupart ont noblement gagné leur retraite. A eux le repos, la prière, les bons exemples et les sages conseils; à d'autres les fatigues et les sueurs du combat!

Nos Frères convers, bien qu'ayant, eux aussi, passé la

première jeunesse, sont néanmoins fidèles à leur poste : F. Nigros à la porte et à la sacristie ; F. Lega à la cuisine; F. Nicolas à la campagne, et F. Massimi au réfectoire et aux chambres. Nous sommes heureux de les remercier ici de leur précieux concours. Daigne le Seigneur les faire grandir encore, s'il est possible, dans l'esprit de charité, d'obéissance et de dévouement, afin qu'ils nous aident à sauver un plus grand nombre d'âmes, et que leur couronne s'embellisse de jour en jour pour l'éternité !

J'ai fini, mon très révérend Père, ce trop long rapport. Il ne me reste plus qu'à me jeter à vos pieds et à vous demander, pour la communauté d'Aix et son supérieur, une de vos meilleures bénédictions, afin que vos enfants du Berceau soient toujours dignes de leurs ancêtres.

Monnet, prêtre, o. m. i.

RAPPORT DE LA MAISON D'ANGERS

PAR LE R. P. ROUX.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

J'attendais l'issue de notre campagne, qui s'est prolongée, cette année, jusqu'au mois de juin, pour vous adresser mon rapport sur les travaux auxquels les missionnaires de la Maison d'Angers ont vaillemment concouru, depuis dix-huit mois, époque de mon dernier compte rendu.

Nous voilà tous de retour, aujourd'hui, dans notre chère solitude où nous goûtons volontiers un repos devenu indispensable. En nous revoyant, tous sains et saufs, nous nous demandions, avec étonnement, comment nous avions pu supporter tant de longues fatigues sans faiblir un instant.

Sans doute, nous aurions dû maintes fois succomber sous le poids, si le divin Missionnaire, qui a daigné nous associer à son œuvre du salut des âmes, ne nous avait rendu, par sa grâce, le joug plus suave et le fardeau plus léger.

Aussi, avec quels transports de joie et quelle vive reconnaissance adressons-nous à Jésus-Christ et à notre Mère immaculée nos justes actions de grâces pour tant de bienfaits reçus, les priant de ne pas permettre, comme le craignait pour lui le grand missionnaire saint Paul, qu'après avoir ouvert les portes du Ciel à une multitude de pécheurs, nous les trouvions fermées devant nous lorsque la fin arrivera !

En déroulant devant vos yeux la longue liste de nos travaux apostoliques, je me demande, mon très révérend Père, comment raconter les miracles de la grâce, sans m'exposer à des redites inévitables, qui résultent nécessairement de récits presque toujours identiques. Pour éviter cet inconvénient, je passerai rapidement sur la plupart de ces travaux, réservant à certaines œuvres plus intéressantes de plus amples développements. Je serai heureux de constater que le succès d'une mission dépend souvent de la fidélité à suivre les sages prescriptions de nos saintes Règles, de rappeler les exemples de nos anciens missionnaires et la nécessité de s'astreindre, autant que possible, au Directoire des missions, déclaré obligatoire par un décret du dernier Chapitre général.

Pendant une période de dix-huit mois, les missionnaires de l'Anjou ont donné plus de 100 travaux : 10 missions de trois et quatre semaines ; 14 retraites dans des communautés religieuses; 3 retraites dans des collèges catholiques ; 40 retraites aux mères chrétiennes, aux enfants de Marie et préparatoires à la première Communion ; plus de 30 adorations, souvent précédées de plu-

sieurs jours d'exercices, 3 carêmes et un mois de Marie, sans compter les sermons de circonstance.

Les ouvriers qui ont pris part à ces nombreux travaux sont : le P. Pays, pendant les six mois qui ont précédé son départ pour Pontmain ; le P. Pélissier et le P. Coubrun, pendant dix mois ; le P. Lenoir et le P. Roux (Marius) pendant la campagne tout entière.

LES TRAVAUX.

Le P. Lenoir, nouvellement arrivé dans notre maison d'Angers, fait ses premières armes dans la carrière apostolique en allant donner à la Maison-Rouge les deux retraites qu'on y prêche aux personnes séculières. Depuis plus de vingt ans, les Dames de la Retraite nous réservent ce travail important ; au sermon du soir, plus de cent religieuses viennent profiter des bonnes paroles du prédicateur.

Le P. Roux ouvrait, le jour de la Nativité, la retraite des sœurs de Sainte-Anne de la Providence de Saumur. C'était pour la quatrième fois qu'il avait l'honneur de donner les exercices spirituels à cette belle communauté, qui se compose de plus de quatre cents religieuses à la première retraite. Le jour de la clôture, quarante-cinq prêtres assistaient à la cérémonie de prise d'habit et de profession religieuse.

L'autorité ecclésiastique a commencé les premières formalités du procès de la Béatification de Jeanne Delanoue, la fondatrice de cette congrégation, il y a déjà cent cinquante ans.

De Saumur, le P. Roux se rendit à Angers, pour donner la retraite annuelle à nos Sœurs de l'Espérance. Des sœurs de Nantes, de Tours et de Blois vinrent se réunir à leurs sœurs d'Angers pour assister à la retraite. C'était pour la troisième fois que le P. Roux, depuis l'ex-

pulsion, donnait la retraite dans cette communauté.

Quelques jours après la retraite d'Angers, le P. Roux allait à Nantes donner les exercices spirituels à nos Sœurs de l'Espérance. Le P. Chevassu, aumônier de la résidence de Pornichet et confesseur extraordinaire de l'Espérance, venait partager avec le P. Roux, son supérieur, les fonctions de confesseur de la retraite.

De son côté, le P. Lenoir prêchait la fête de l'Adoration dans la chapelle de l'Espérance d'Angers ; il est d'usage, ce jour-là, de voir les grands Vicaires et les Secrétaires de l'Évêché, ainsi que le Curé et les Vicaires de la cathédrale, assister à la cérémonie religieuse avec tous les Pères Oblats. Un repas fraternel réunit ensuite, autour de la même table, les invités de la Mère Supérieure de l'Espérance.

Quelques jours plus tard, le même Père prêchait les trois sermons de l'Adoration dans la chapelle de la Maison générale du Bon Pasteur d'Angers.

Le 24 octobre, le P. Pays se rendait à Baugé pour prêcher la retraite annuelle aux religieuses du Saint-Cœur de Marie, qui dirigent l'Hospice des incurables dans cette ville. Depuis vingt-cinq ans, cette communauté n'a jamais eu que des Oblats de Marie pour ses deux retraites. Je puis constater que le P. Pays a fait un bien réel parmi les soixante-dix religieuses qui, depuis si longtemps, nous regardent comme leurs Pères.

Après avoir passé quelques jours à la Maison de Nazareth du Bon Pasteur, pour préparer les religieuses et les deux cent cinquante jeunes filles aux fêtes de la Toussaint, le P. Lenoir allait prêcher l'Adoration à Saint-Pierre, église principale de Saumur. Le jour de la Présentation, plus de vingt prêtres, après avoir assisté au sermon, renouvelaient devant le Saint Sacrement leurs promesses cléricales.

Mission de Marigné. — On lit dans la *Semaine religieuse* du diocèse : « Le deuxième dimanche de l'Avent, au son de toutes les cloches, le clergé de Marigné, suivi d'une nombreuse population, se rendait de l'église au presbytère pour chercher et amener solennellement les deux missionnaires, le P. Roux et le P. Lenoir, le dernier, tout jeune novice dans ce genre de combats. Ils étaient désirés depuis longtemps par la paroisse, qui n'avait point perdu le souvenir d'une mission prêchée par le P. Roux et le P. Dufour, onze ans auparavant. Après avoir donné l'accolade fraternelle aux deux religieux et remis la Croix entre les mains du Supérieur, M. le curé entonne le *Veni Creator*, et la procession se met en marche vers l'église. Le clergé étant arrivé devant l'autel, le Père Supérieur donne aux fidèles prosternés la bénédiction avec la Croix. Après l'Évangile, M. le curé bénit les missionnaires, afin que leurs paroles de vie soient capables d'opérer des miracles de grâce. Alors le R. P. Roux monte en chaire et donne le premier sermon de la mission.

« Dans la première semaine, eut lieu la retraite des enfants, réunis chaque matin, pour entendre la parole du P. Roux qui sait si bien se faire tout à tous. La procession, à laquelle assistaient tous les enfants, portant à la main des rameaux d'arbres verts, ornés de rubans et de fleurs, fut le commencement des heureux fruits de la mission. En effet, à partir de ce jour, nous avions plus de cent missionnaires dans la paroisse. Les missionnaires les avaient si bien formés à l'apostolat, pendant la retraite, que leurs petites prédications dans la famille ont peut-être fait plus de conversions que les grands sermons des Pères missionnaires, qui ne sont nullement jaloux des succès de leurs petits auxiliaires.

« Le mercredi de la deuxième semaine, avait lieu la belle

cérémonie de la consécration de la paroisse à la sainte Vierge. L'église était trop étroite pour contenir la foule qui se pressait autour d'un trône étincelant de lumière, et qui ne pouvait se rassasier d'entendre redire les louanges de sa bonne Mère.

« Une réunion d'hommes devait avoir lieu le vendredi suivant. Ce jour-là, une pluie battante ne cessa de tomber. Qu'allait devenir notre réunion par un temps pareil? S'il s'était agi d'hommes à demi décidés seulement et craignant un peu leur peine, il n'en fallait pas tant pour les retenir à la maison. Mais ce ne fut pas le cas de nos hommes chrétiens de Marigné. A six heures, l'église était remplie d'hommes venus de tous les coins de la paroisse. Grande fut la joie du pasteur et des missionnaires. Tous ces vaillants chrétiens furent amplement dédommagés par la parole goûtée du P. Roux, qui leur adressa un sermon magistral sur la religion. Puis, après une glose semée de traits forts piquants, le Père déclara à ce bel auditoire d'hommes que leur nombre, leur attention et leur fidélité à venir entendre la parole de Dieu, l'obligeaient à leur accorder, la semaine suivante, une seconde réunion, ce qui fut joyeusement accueilli par toute l'assemblée.

« Le troisième dimanche de la mission, avait lieu la fête des défunts. Lorsque la procession fut arrivée au milieu du cimetière, le P. Lenoir adressa à la foule recueillie une chaleureuse allocution qui fit couler bien des larmes.

« Le jour de la clôture fut un vrai triomphe : on peut dire que le succès dépassa les prévisions, sinon les espérances.

« La mission devait se terminer par la solennité de l'Adoration perpétuelle et l'érection, dans le cimetière, d'un Calvaire commémoratif de la mission. La veille de Noël, à onze heures du soir, Notre-Seigneur faisait son appa-

rition sur son riche Thabor. La communion générale eut lieu à minuit. Au moment de la communion, le Père Supérieur commenta ces paroles si bien adaptées aux circonstances : *Ecce Rex tuus venit.* C'était bien Jésus-Christ qui, au jour anniversaire de sa naissance, faisait son entrée comme Roi dans la plupart des cœurs qu'il avait soumis de nouveau à son sceptre d'amour. Nous vîmes approcher de la Sainte Table trois cent vingt hommes, dans cette paroisse où cent quatre-vingts à peine faisaient leurs Pâques. Toutes les femmes, à l'exception de deux ou trois, furent fidèles à la grâce de la mission.

« Dans l'après-midi de Noël, on célébra la clôture de cette belle mission. Un superbe calvaire, en forme de rocher, avait été dressé au fond du cimetière, et au sommet de ce rocher on devait ériger une croix. Cette croix de pierre avait été placée sur un brancard richement décoré, à l'extrémité du bourg, au pied de la croix de la dernière mission, en 1876. Là se tenaient, autour du brancard, cinquante hommes heureux et fiers du fardeau qu'ils allaient solennellement porter. Ce fut un triomphe continuel que cette marche de la Croix traversant le bourg tout entier, au milieu des cantiques et des hymnes divins. Toute la paroisse était là pour être témoin de cette dernière et imposante cérémonie.

« Arrivé au cimetière, on monta rapidement la croix sur son calvaire, et, aussitôt après, le Père Supérieur, de sa voix vibrante et sympathique, nous développa cette grande parole, vraie dans tous les temps : *Christus vincit, imperat, et regnat.* Après un cantique en l'honneur de la croix, la procession retourne à l'église ; alors le P. Roux, du haut de la chaire, donne ses derniers conseils et adresse les adieux des missionnaires à toute cette bonne paroisse qui avait si bien correspondu à la grâce de son Dieu.

« M. le curé prend à son tour la parole et remercie les deux apôtres avec grande effusion de cœur. Le *Te Deum* et la bénédiction du Très Saint Sacrement furent la clôture de ces jours heureux. »

Après avoir travaillé quelques jours à Saint-Nicolas du Bon Pasteur d'Angers, pour préparer les jeunes personnes à gagner l'indulgence du Jubilé Pontifical, le P. Lenoir allait ouvrir les exercices de l'Adoration perpétuelle dans la belle et grande église de Saint-Serge d'Angers. Cette paroisse compte une population d'environ 3 000 âmes, population ouvrière presque tout entière. La cérémonie de clôture fut présidée par Mgr Chesneau, vicaire général d'Angers, entouré de seize prêtres venus des différentes paroisses de la ville. On voulut bien exprimer au jeune missionnaire sa satisfaction des paroles qu'il avait fait entendre à son auditoire. De Saint-Serge, le P. Lenoir se rendit à la petite ville de Fontevrault, pour préparer, par une retraite de quatre jours, à la fête de l'Adoration. Cette paroisse, toute saumuroise, manque presque entièrement de vie religieuse.

Mission Saint-Hilaire-Saint-Florent. — Cette paroisse, située aux portes de Saumur, compte une population de 1 500 habitants. Le P. Pays y a donné une mission de quatre semaines qui se terminait à Noël. Le zélé missionnaire a trouvé, à Saint-Florent de Saumur, ce que l'on trouve à peu près dans toutes les paroisses de cet arrondissement : très peu de foi et très peu de pratiques chrétiennes. Cependant les auditoires furent encore passables. Une réunion d'hommes fut très convenable ; soixante-quinze hommes communièrent le jour de la clôture, à Noël, et environ la moitié des femmes. Malgré les fréquents avis du missionnaire, les femmes se contentèrent de venir se confesser la veille de Noël pour la première et dernière fois. Pendant la mission, une indis-

position obligea le P. Pays à garder la chambre plusieurs jours. Le bon curé, M. Vaugouin, fut admirable dans les soins qu'il prodiguait au missionnaire comme à un frère.

Retour de mission à l'Hôtellerie-de-Flée. — L'Hôtellerie-de-Flée est une petite paroisse de l'arrondissement de Segré, tout à l'extrémité du diocèse d'Angers. Elle compte à peine 650 habitants. C'est une paroisse chrétienne, qui n'a rien perdu de la foi des anciens jours. Un des moyens efficaces qu'emploie le zélé pasteur pour maintenir et augmenter la ferveur dans sa paroisse, c'est de donner, chaque année, avant la fête de l'Adoration, une retraite de huit ou dix jours, et, à de grands intervalles, c'est toute une mission de plusieurs semaines. Cette année, le P. Roux et le P. Bernard, qui ont passé quelques mois à Angers, ont fait ce travail. La retraite s'ouvrait le 29 décembre. Dès le premier soir et malgré la rigueur du temps, l'église fut remplie de fidèles avides d'entendre les Pères.

« Le dimanche 1er janvier, dit la *Semaine religieuse,* avait lieu une fête attendue depuis longtemps : c'était l'érection d'un nouveau Chemin de Croix. Les tableaux étaient exposés au presbytère. On alla les chercher en procession. Toute la paroisse était là. Les fabriciens et les conseillers municipaux, maire en tête, avaient sollicité l'honneur de porter les stations. Quatorze oriflammes, aux mains de jeunes gens tout glorieux d'avoir été choisis pour cet office, leur formaient un brillant cortège. Au chant des cantiques, on transporta triomphalement à l'église les tableaux qui nous redisent les souffrances et l'amour du Sauveur pour nous. Après la bénédiction solennelle du Chemin de Croix, le P. Roux, ému de la beauté de cette fête, adressa à la foule des fidèles quelques-unes de ces paroles ardentes qui impressionnent le cœur.

« Le succès de la retraite fut dès lors assuré ; aussi les missionnaires durent passer leur journée au confessionnal.

« L'Adoration perpétuelle avait lieu le dimanche de l'Épiphanie. C'était la dernière journée de la retraite, et la plus consolante.

« Pendant toute la nuit, les fidèles se sont succédé devant le Saint Sacrement, et Notre-Seigneur a eu constamment plus de cent adorateurs. Il y eut plus de cinq cents communions, c'est-à-dire que tous sont venus, tous; deux hommes seulement ont manqué à l'appel. Dieu était content, les paroissiens étaient heureux et leur digne pasteur exprimait les sentiments de tous lorsque, la voix tremblante d'une sincère émotion, il disait aux missionnaires : « Si je vous laissais partir, mes révérends Pères, sans vous remercier et sans vous dire au revoir, toute cette religieuse population se lèverait pour vous exprimer sa reconnaissance et vous prier de revenir encore; elle n'est point lasse de vous entendre, et elle comprend que vous avez apporté bien des grâces de salut. Donc, merci et au revoir! »

Le 28 janvier, le P. Pays allait revoir la belle paroisse d'Ingrandes-sur-Loire que, deux ans auparavant, il avait évangélisée avec le R. P. Roux et le P. Pélissier. Son travail consistait à donner une retraite préparatoire à la fête de la Purification de la sainte Vierge. L'auditoire était composé des trois confréries de la paroisse : les Mères Chrétiennes, les Enfants de Marie et les Associés du Rosaire. D'Ingrandes, le P. Pays se rendait à Aviré, pour donner la retraite préparatoire à l'Adoration perpétuelle. La mission donnée par le P. Roux et le P. Thévenon, dix ans auparavant, n'était nullement oubliée dans cette chrétienne population.

Le P. Lenoir allait, de son côté, donner les sermons

d'Adoration dans la paroisse de Pruniers; il se rendait de Pruniers à Brissac pour donner les trois sermons des Quarante-Heures et revenait ensuite, avec le P. Roux, célébrer la fête du Saint-Cœur de Marie, dans la maison de Nazareth du Bon Pasteur d'Angers.

Mission de Seiches. — C'est le 4 mars, troisième dimanche de Carême, que le P. Roux et le P. Lenoir ouvraient la mission de Seiches, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Angers.

Il y avait quarante ans que les habitants de Seiches n'avaient eu une mission. Dès le début, on faisait aux missionnaires le plus chaleureux accueil. Au premier sermon, l'église était pleine. Cet empressement ne fit que s'accroître jusqu'à la fin. C'est à ce point que M. le curé, qui n'était pas sans appréhension sur le succès de sa mission, disait vers la fin : « Je me crois, depuis un mois, le pasteur d'une des meilleures paroisses du diocèse. » Les trois derniers jours de la première semaine furent consacrés à la mission des petits enfants. Chaque jour ils se réunissaient, au nombre de plus de deux cent cinquante, pour entendre des instructions à la portée de leurs jeunes intelligences, pour chanter avec entrain des cantiques, réciter des prières et se confesser. Le soir de leur fête, ils s'en retournèrent joyeux, avec la recommandation expresse de dire à leurs parents : « Nous avons fait notre mission, il faut que vous fassiez la vôtre. » Ils n'y manquèrent point, et nombre de pécheurs se convertirent à l'appel de ces bouches innocentes.

« La consécration à la sainte Vierge, écrit un témoin de la mission, se fit dans la seconde semaine. Depuis sa construction, l'église de Seiches n'avait jamais vu pareille affluence de fidèles. Toute circulation y était devenue impossible. Un trône monumental avait été élevé en l'honneur de Marie. Après un magnifique sermon

donné par le P. Roux, une illumination instantanée de plusieurs centaines de bougies répandit dans toute l'église des flots de lumière. Et ce fut au milieu de ces vives et éblouissantes clartés, dans les nuages parfumés de l'encens, au chant des cantiques sacrés, que tout ce peuple étonné, ravi, ému, fut consacré solennellement à la Reine des Cieux.

« Le vendredi suivant, la même foule se pressait de nouveau dans le temple ; ce jour-là c'était la fête des Morts. Le trône de la sainte Vierge avait été couvert de tentures funèbres; un immense catafalque se dressait dans le sanctuaire, transformé en chapelle ardente, et l'église tout entière était tendue de noir. Un sermon sur le Purgatoire fit la plus vive impression. Cette fête eut sa continuation le dimanche par la procession au cimetière. Plus de trois cents hommes y assistaient. Le P. Lenoir adressa à la foule recueillie et pénétrée une touchante allocution. »

Mais le triomphe de la mission, d'après M. le curé, consista dans les réunions d'hommes. Toutes les espérances furent dépassées. « Qui eût pensé, avant de l'avoir vu, disait le bon pasteur, qu'à chaque réunion plus de quatre cents hommes viendraient écouter la parole sainte? Qui eût pensé qu'à Seiches, si indifférent pour les choses de Dieu, il se fût trouvé tant de bonne volonté? Avec quelle attention, avec quel intérêt on écoutait le R. P. Roux, dans les trois conférences qu'il donna et dans lesquelles il établit qu'il est nécessaire d'avoir une religion, nécessaire de se confesser, et que ceux-là risquent gravement leur éternité qui attendent le moment de la mort pour revenir à Dieu ! »

Le succès de la mission, cependant, allait toujours croissant. Au pathétique sermon de la Passion donné par le P. Lenoir, il y avait, à la lettre, des pieds qui ne

touchaient pas terre dans l'église devenue trop étroite.

Le jour de Pâques, le triomphe fut éclatant : deux cent quinze retours vinrent accroître le nombre des chrétiens fidèles à leur devoir. Résultat merveilleux, disait l'heureux curé, pour la paroisse de Seiches. Le soir, à la clôture de la mission, ce fut un véritable enthousiasme. La procession fut splendide. Les hommes qui portaient la croix avaient à la boutonnière une élégante rosette à laquelle était attachée une petite croix. Leur allure martiale était encore relevée par le son du tambour et du clairon. Le P. Lenoir commandait les mouvements, et ceux-ci s'exécutaient avec une précision militaire.

« De retour à l'église, continue le même témoin, le Christ et sa croix furent élevés en moins de vingt minutes ; puis le P. Roux monta en chaire. Plus de douze cents personnes étaient là debout, serrées les unes contre les autres, débordant jusque sur le parvis, avides d'entendre une dernière fois le missionnaire. Il parla du triomphe de la Croix et du règne de Jésus-Christ sur les cœurs. Son âme d'apôtre eut des accents, des cris admirables qui donnaient le frisson à tout l'auditoire. Il termina en faisant ses adieux, pendant lesquels coulèrent d'abondantes larmes. Alors l'heureux pasteur monta en chaire et, d'une voix profondément émue, il remercia les missionnaires :

« Oui, merci, mes révérends Pères, dit-il, merci en mon nom et au nom de toute cette paroisse pour le bien que vous nous avez fait. Ce mois que vous venez de passer au milieu de nous fera époque dans notre vie et laissera dans nos cœurs d'impérissables souvenirs... Depuis trente-sept ans, la paroisse de Seiches gardait la mémoire de l'ancienne mission et le nom de celui qui l'avait prêchée était resté dans toutes les bouches. Comment, mes révérends Pères, pourrait-on vous oublier,

vous aussi? Les fêtes que vous nous avez données ont surpassé en éclat et en magnificence, au dire des anciens de la paroisse, tout ce qu'ils avaient vu jusqu'ici. Votre éloquence ne craint aucune comparaison et, à une époque où l'on dit que la foi s'en va, vous avez su, par votre admirable talent, rallier autour de votre chaire sacrée une foule aussi sympathique, aussi nombreuse que dans les meilleurs temps de la foi. » (Thibault, curé de Seiches.)

Le troisième dimanche de Carême, le P. Pays ouvrait, à Longué, une station de quatre semaines. Longué est une petite ville de 5 000 habitants. Tous les ans, le vénérable curé appelle un missionnaire pour prêcher et confesser; c'est simplement un aide pour le clergé de la paroisse. Le Père prêchait tous les dimanches aux trois messes, et de plus les lundi, mercredi et vendredi. L'auditoire de la semaine est peu encourageant; il va en augmentant à mesure que l'on approche de Pâques, mais, malgré cela, il n'y a guère que trois cents personnes, disséminées dans une immense église qui compte seize cents places affermées. Il existe là un abus très regrettable et très gênant pour le prédicateur : c'est que les trois prêtres de la paroisse confessent pendant que le missionnaire prêche. C'est donc un va-et-vient continuel qui déroute le prédicateur et distrait les auditeurs. Le missionnaire n'a confessé que cent vingt-cinq hommes et quatre-vingt-dix femmes. Il y a eu huit cents hommes à faire leurs Pâques : c'est environ la moitié. M. le curé et les deux vicaires se sont montrés très convenables envers le missionnaire.

Au retour de Longué, le P. Pays allait de nouveau à Aviré pour faire remplir le devoir pascal à cent cinquante hommes et à deux cent cinquante femmes. Le missionnaire venait ainsi au secours du bon curé, retenu sur son lit par une grave maladie. C'était le dernier travail du

P. Pays dans l'Anjou. Ce cher Père nous quittait pour aller prendre place parmi les missionnaires de Pontmain.

La retraite de première Communion et de Confirmation avait lieu, à Longué, quelques jours après la fête de Pâques. Le P. Lenoir fut chargé de distribuer le pain de la parole à deux cent cinquante enfants, sous la surveillance de leurs maîtres respectifs. A trois heures et demie, le dimanche de Quasimodo, toute la population s'unit aux enfants pour aller chercher processionnellement, à l'extrémité de la ville, l'évêque, Mgr Freppel, qui devait donner le lendemain la Confirmation aux paroisses réunies de Longué, de Saint-Philbert et de Blou. Pendant la messe de Confirmation, le missionnaire assista Sa Grandeur à l'autel et lui présenta les quatre cent trente enfants qui vinrent en bon ordre et avec piété recevoir le sacrement de Confirmation.

Après avoir donné une instruction aux associés de l'œuvre de l'Adoration, dans la chapelle des Servantes du Saint Sacrement à Angers, le P. Lenoir ouvrait, à Saumur, dans la chapelle des sœurs de Saint-André, une retraite pour les jeunes filles du catéchisme de persévérance. Cette œuvre est composée des enfants des meilleures familles de la ville ; elles étaient environ cent trente. Le jour de la clôture, M. Mérit, curé de Saint-Pierre, voulut bien exprimer au missionnaire toute sa satisfaction.

Huit jours après, le même Père se rendait à Vern, paroisse de 2 000 âmes, pour y prêcher les exercices de l'Adoration perpétuelle ; mais aussi il venait à Vern pour établir une congrégation d'Enfants de Marie que le zélé pasteur préparait depuis longtemps. Cinquante jeunes filles furent choisies parmi les plus pieuses et les plus édifiantes de la paroisse. Le missionnaire les prépara par une retraite sérieuse à la fête touchante de leur récep-

tion, le dimanche suivant, en présence de toute la paroisse et d'un nombreux clergé.

Depuis plusieurs années, la paroisse de Saint-Pierre de Cholet n'avait plus revu d'Oblats. M. le curé voulut renouer ses anciennes et affectueuses relations avec le P. Roux ; mais le Père Supérieur, ne pouvant répondre lui-même à sa demande, se substitua le P. Lexoir qui donna la retraite de première Communion à plus de deux cent cinquante enfants.

Après cette retraite, le même missionnaire commençait, dans la même paroisse, une retraite préparatoire à la fête de l'Adoration perpétuelle. Huit cents communions vinrent récompenser son zèle, et M. le curé, en rendant hommage au jeune apôtre, lui dit : « Merci, mon Père ; si vous avez fait du bien à mon peuple, vous m'en avez fait aussi à moi-même. »

Pendant que le P. Lexoir travaillait à Cholet, le P. Roux prêchait à Baugé la retraite préparatoire à la rénovation des vœux des religieuses du Saint-Cœur de Marie.

De Baugé, le Père Supérieur allait revoir la paroisse de Feneu, évangélisée, trois ans auparavant, par le R. P. Sardou et par lui. Pendant un séjour de huitaine à Feneu, le P. Roux devait mener de pair trois retraites, couronnées par la fête de l'Adoration. Six fois par jour, il avait à adresser la parole à ce peuple. Le matin, après la messe de cinq heures, les femmes venaient assister au sermon spécialement donné pour elles ; les enfants des trois années de communion avaient, à leur tour, quatre instructions préparatoires au grand jour, et enfin, le soir, c'était le tour de la paroisse, réunie pour les exercices du mois de Marie et pour le salut solennel.

A la fin du mois de juin, le P. Lexoir remplaçait, à Saint-Serge d'Angers, le Père Supérieur absent. Le cher

Père prêchait la retraite aux mères de famille. Deux mois après la retraite aux mères de famille, le P. Lenoir ouvrait, dans la même église, la retraite des Enfants de Marie, avec un véritable succès.

Le 29 juillet, fête de sainte Marthe, le P. Roux avait le plaisir et l'honneur de prêcher, chez les sœurs de l'Espérance d'Angers, le sermon, à l'occasion de la fête de la Révérende Mère Marthe, Supérieure générale de l'Espérance, alors en tournée de visite à Angers. Comme aussi le 28 août, fête de saint Augustin, il célébrait la fête de la digne Supérieure d'Angers en donnant le sermon après un salut très solennel. Après le salut, les Pères Oblats, en compagnie de M. le chanoine Thibault, secrétaire général et chapelain de l'Espérance, et de M. le chanoine Rogeron, confesseur de la communauté, assistaient au dîner de fête, et souhaitaient longues années encore à la Mère Saint-Augustin.

Le 15 août, fête de notre Auguste Mère, nous amenait du secours. Le P. Pélissier, chapelain du Sacré-Cœur de Montmartre, revenait en Anjou, où, déjà, il avait, pendant cinq ans, travaillé comme missionnaire avec nous. Le bon Père Pélissier nous arrivait le 14, et, le lendemain, il partageait la joie commune des Pères et des Frères, qui fêtaient le Père Supérieur Marius. Le 16, le nouveau venu allait à Tours commencer la retraite chez nos sœurs de l'Espérance, réunies au nombre de quarante-deux religieuses. Le dimanche 26, le P. Pélissier ne quittait pas la communauté de nos sœurs et ouvrait, dans la même chapelle, la retraite des Associées de la Sainte-Famille, dirigées par les sœurs de l'Espérance.

Quelques jours après, le 6 septembre, le P. Pélissier se rendait à Châlons-sur-Marne, pour prêcher la retraite à nos sœurs de la Sainte-Famille. Plus de cinquante se trouvaient là. Une bonne partie des retraitantes

appartenaient à la branche de l'Immaculée Conception.

Le T. R. Père Général avait désigné le P. Roux (Marius) pour les deux retraites de la Sainte-Famille, à Marseille. Mais une grande cérémonie, à laquelle devait concourir le Père, l'obligea de récuser cet honneur. Le P. Pélissier fut nommé pour le remplacer et, malgré la fatigue occasionnée par les trois retraites antérieures, il ouvrait, le 18 septembre, la retraite des sœurs de Lorette, au Prado. Cette retraite fut suivie de celle de nos sœurs de l'Espérance.

Le lundi après l'Assomption, le P. Lenoir allait donner la première retraite des Séculières, à la Maison-Rouge d'Angers. De la Maison-Rouge, le même Père se rendait à Nazareth du Bon Pasteur pour remplacer l'aumônier dans son ministère, pendant huit jours.

De Nazareth d'Angers, le P. Lenoir se dirigea vers Nazareth de Cholet, pour y donner la retraite à une centaine de personnes infirmes et une centaine d'associées de la Sainte-Famille de Bordeaux. Ces associations sont dirigées par M. le curé et par un vicaire de Cholet. Le même jour de la clôture à Nazareth de Cholet, le P. Lenoir commençait, à la paroisse de Saint-Pierre de Cholet, la retraite des Enfants de Marie. Cette retraite a lieu dans la chapelle des Tertiaires de Saint-François. Elle se termine par la fête de l'Adoration.

Le lundi soir, après la Nativité de la sainte Vierge, le P. Roux ouvrait la seconde retraite des Séculières, à la Maison-Rouge d'Angers. Les religieuses de la communauté assistaient au sermon du soir. Le P. Roux a promis de donner, cette année, la première retraite, le 19 août.

Après cette retraite, le P. Roux allait, en compagnie du P. Reynaud, de maison à Pontmain, à Contigné, dont le vénérable curé, leur ami commun, célébrait ses noces

d'or, à l'occasion de la consécration de son église par Mgr Freppel. Le P. Roux a prêché, devant une foule nombreuse, le sermon de la cinquantaine. Mgr l'évêque a consacré la magnifique église, construite par les soins du curé. Quatre-vingts prêtres assistaient à ces fêtes de famille, que le P. Reynaud a gracieusement racontées dans la *Semaine religieuse* du diocèse.

Vers la fin du mois de septembre 1888, le bon Père Coubrun, sorti à peine du noviciat, nous était donné comme missionnaire de la maison d'Angers. Quelques jours après son installation dans la communauté, il allait faire ses premières armes dans la carrière apostolique. Il commençait son travail par une des plus belles et des plus chrétiennes paroisses du diocèse, la paroisse du Lion-d'Angers. Pendant les trois jours de l'Adoration, le nouveau missionnaire n'a presque pas quitté le confessionnal. M. le curé fut enchanté d'avoir eu les prémices de l'apostolat du missionnaire.

Le 3 octobre, le P. Coubrun, encouragé par le succès de son premier travail au Lion-d'Angers, partait pour la paroisse d'Ambillou, pour prêcher une retraite préparatoire à l'Adoration.

Le P. Coubrun s'est donné à l'œuvre de tout cœur. Il a prêché douze sermons en cinq jours. Il a confessé deux cent cinquante femmes ; les hommes n'ont pas coutume de s'approcher des sacrements à la fête de l'Adoration.

De la paroisse d'Ambillou, le P. Coubrun est allé préparer une communauté du Bon Pasteur à la fête de la Toussaint.

Après avoir prêché le panégyrique à Saint-Laud d'Angers, en présence de l'évêque, le P. Lenoir allait annoncer la parole de Dieu à Jarzé, paroisse que nous devions évangéliser pendant le Carême. De là, le missionnaire

se rendait à Trémentines, grande et belle paroisse vendéenne, pour y prêcher la retraite des Congréganistes. Le jour de la clôture, il y avait plantation de croix en remplacement d'une croix ancienne. Le Père fut obligé d'organiser cette cérémonie, comme pour une clôture de mission. Mgr Dénécheau, évêque de Tulle, enfant de la paroisse, présidait cette fête, qui enthousiasma tout ce peuple chrétien.

La retraite de rentrée au collège catholique de Combrée fut donnée par le P. Lenoir. Quatre sermons par jour et la confession de cent quarante-six élèves réclamaient tout son temps. Le Supérieur de l'Institution félicita le jeune missionnaire et l'invita, selon l'usage, à venir prêcher l'Adoration la veille de la distribution des prix.

Le soir de la fête de la Présentation de la sainte Vierge, le même Père commençait la retraite annuelle à l'externat de Saint-Maurille d'Angers. Trois sermons par jour et de nombreuses confessions absorbaient tous les moments du prédicateur. Le Père a rencontré beaucoup de bienveillance de la part de M. le chanoine Gardais et des professeurs.

Le 14 octobre, le P. Roux recevait du T. R. Père Général la mission d'aller prêcher à Nantes la retraite à nos sœurs de l'Espérance. Il était heureux de remplacer, à son tour, le Père qui avait été désigné pour cet office et qui ne pouvait s'en acquitter. Le P. Chevassu voulut bien, comme l'année précédente, lui prêter son concours pour les confessions.

De Nantes, le P. Roux revenait à Angers prêcher, à la maison générale du Bon Pasteur, les sermons de l'Adoration perpétuelle.

Le 25 octobre, le P. Pélissier ouvrait les saints exercices de la retraite annuelle des bonnes Sœurs du Saint-Cœur de Marie, à Daugé. Avant cette retraite, le même

Père avait prêché les sermons d'Adoration à l'Espérance d'Angers. Il allait ensuite donner les exercices de l'Adoration dans la paroisse de Soulaire, non loin d'Angers, et dans celle de Beaucouzé où, quelques années auparavant, il avait prêché une mission avec le P. Roux.

Mission de Juigné-Béné. — Nous citerons le compte rendu de la *Semaine religieuse* : « Le 18 novembre 1888, le P. Roux et le P. Coubrun se dirigeaient vers la paroisse de Juigné, pour procurer à ce peuple l'insigne bienfait d'une mission. Pendant les saints exercices, la population tout entière fut sur pied ; l'église fut constamment comble. Les quatre châteaux donnaient l'exemple pour le chant des cantiques et pour les décorations. Les belles fêtes de la mission remuaient profondément les âmes. Désormais, le coup décisif est porté ; les retardataires qui restent encore ne sont plus seulement ébranlés, mais conquis. Aussi la grâce ne connut plus de résistance. La sainte table fut entourée par les chrétiens fidèles, et par ceux qui l'avaient désertée depuis longtemps. Hommes et femmes s'y pressaient à l'envi, les maîtres avec les serviteurs, les riches à côté des pauvres. Aussi, au départ des missionnaires, à peine se trouvera-t-il trois ou quatre hommes qui n'auront pas eu le courage de s'approcher.

« Mais voici l'heure de l'imposante cérémonie qui va terminer la mission.

« Tout est prêt; le temps est superbe; les soixante hommes qui doivent porter le Christ, fiers d'avoir été agréés pour concourir à son triomphe, entourent le brancard gracieusement orné de draperies, de verdure et de fleurs. La procession s'ébranle aux chants des cantiques sacrés. Qu'elle est belle, cette paroisse, toute rajeunie dans sa foi, se déroulant en longues files vers le nouveau calvaire, au cri mille fois répété de : Vive Jésus, Vive sa Croix ! Dans sa marche triomphale, elle franchit le pont

de la Mayenne et arrive à l'entrée du village de Béné, où une majestueuse croix attend son Christ. Bientôt le Christ s'élève dans les airs ; il est fixé à la croix. Le P. Roux, s'adressant à la foule considérable qui l'entoure, expose avec une voix vibrante le triomphe de la Croix, la joie du pasteur et le bonheur des habitants de Juigné-Béné. La procession regagne l'église. Le missionnaire adresse aux fidèles ses dernières recommandations. Alors le vénéré curé, donnant un libre cours à son émotion, s'écrie :

« Ah! mes révérends Pères, c'est pour le pasteur un besoin du cœur, autant qu'un devoir, de vous exprimer sa reconnaissance et celle de sa paroisse tout entière... A l'exemple du Divin Missionnaire qui évangélisait avec un égal amour et les villes de la Judée et les plus petites bourgades, vous êtes venus, apôtres ardents et dévoués, prodiguer à une humble campagne les enseignements de votre parole magistrale et les richesses de votre grand cœur. Le Seigneur a béni vos travaux dans cette bien-aimée paroisse, que vous me remettez aujourd'hui transformée par vos soins habiles.

« Le pasteur et le troupeau n'oublieront jamais le bien que vous avez si merveilleusement opéré... Oui, cette mission de 1888 restera dans la paroisse comme une date mémorable! Cette mission nous laissera des souvenirs, mes chers frères, qui seront pour moi le garant et le gage de votre persévérance. »

Mission de Morannes. — La paroisse de Morannes, située sur la Sarthe, à l'extrémité du diocèse d'Angers, compte 2300 habitants. Depuis vingt-quatre ans, elle n'avait pas eu de mission. Son vénérable pasteur, homme de talent, qui la dirige depuis vingt-sept ans, hésitait à faire donner ces exercices dans les tristes temps où nous vivons. Voyant, enfin, qu'aucun changement ne se pro-

duisait et que le mal augmentait de jour en jour, il se décida à appeler les missionnaires pour tenter de ramener au bien ces hommes qui s'égaraient. La magnifique église, restaurée par ses soins et dont les travaux étaient terminés, rendait plus faciles les exercices d'une mission.

Le 8 décembre, les RR. PP. Roux, supérieur, Pélissier et Coubrun arrivaient au presbytère de Morannes et ouvraient la prédication. Le magnifique auditoire du matin et du soir témoignait des excellentes dispositions de ce bon peuple. Les trois confessionnaux furent d'abord assiégés par les femmes, et, le samedi suivant, un grand nombre d'hommes s'approchèrent du tribunal de la Pénitence.

La fête de la sainte Vierge, la fête des enfants, la cérémonie des morts et les réunions d'hommes amenèrent un grand nombre de retours. La majeure partie de la bourgeoisie donna l'exemple, et la famille de Quatrebarbes était au premier rang.

Le jour de la communion des femmes, plus de huit cents s'approchèrent de la sainte Table, et, unies à leur Dieu, elles préparèrent, par leurs prières, la communion des hommes. Elles furent exaucées : le jour de Noël, plus de cinq cents hommes communiaient dans un parfait recueillement; deux cents d'entre eux doivent leur conversion à la grâce de la mission. Il n'y avait plus qu'à chanter le cantique de ce jour : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté ! » C'est ce que fit le P. Roux, en remerciant cette population ; c'est ce que fit, après lui, le vénérable curé, dont l'émotion et les larmes exprimaient aux missionnaires et à toute la population le bonheur et la reconnaissance, mieux que toutes les paroles.

Pendant que les trois missionnaires se dépensaient

sans réserve dans la mission de Morannes, le P. Lenoir n'épargnait rien pour le succès des quatre retraites que l'obéissance lui avait confiées. Le premier jour du mois de décembre, il arrivait à Cheffes, paroisse évangélisée plusieurs fois par nos Pères.

Le P. Lenoir avait à prêcher la retraite aux Enfants de Marie, préparer en même temps la paroisse à l'Adoration perpétuelle et, surtout, établir une confrérie des Mères chrétiennes sous le vocable de Notre-Dame de Sion.

De Cheffes, le missionnaire se rendait à Saint-Remy-en-Mauges, paroisse de la Vendée, pour y donner les exercices d'une retraite préparatoire à l'Adoration et y établir la confrérie du Très-Saint-Sacrement pour les hommes. Le travail fut écrasant pour le Père. La population rivalisa de zèle et de piété, comme il est d'usage d'ailleurs dans ces contrées encore si fortement attachées à la foi. Le soir de la clôture, quatre-vingts hommes, enrôlés dans la confrérie du Saint-Sacrement se tenaient debout, heureux et fiers, un cierge à la main, près du Dieu de l'Eucharistie, pour former, désormais, sa garde d'honneur et défendre ses droits.

En quittant Saint-Remy, le même Père allait à l'Hôtellerie-de-Flée, pour la retraite que le curé, vieil ami des Oblats, a coutume de faire donner, chaque année, à l'occasion de l'Adoration perpétuelle. En même temps qu'il préparait la paroisse, il donnait une retraite aux Enfants de Marie.

En sortant de la paroisse de l'Hôtellerie, le P. Lenoir allait à Marigné où il avait débuté comme missionnaire, en donnant, l'année précédente, la mission avec le P. Roux. Il venait essayer d'y établir les confréries des Enfants de Marie et des Mères chrétiennes. Certains obstacles, contre lesquels il fut impossible de réagir, ne permirent pas d'atteindre ce but. Néanmoins, la totalité

des femmes et cent cinquante hommes prouvèrent, en s'approchant des sacrements, combien le souvenir de la mission était encore vivace dans cette paroisse.

Dans le mois de janvier, le P. Pélissier a donné les exercices de l'Adoration perpétuelle à la paroisse de Gouy-Durtal. La fête était précédée de quelques jours de retraite. Deux cents communions eurent lieu le jour de l'Adoration. La paroisse de Gouy avait eu une grande mission, huit ans auparavant ; elle fut prêchée par le P. Roux. Au retour de Gouy, le P. Pélissier allait, au Bon-Pasteur de Nazareth, préparer la communauté à la fête du Sacré-Cœur de Marie et prêcher plusieurs sermons.

Mission de Saint-Quentin. — Le dimanche après Noël, le P. Roux et le P. Coubrun venaient de quitter à peine Morannes, et déjà ils ouvraient la mission de Saint-Quentin, du diocèse de Laval et sur la limite du diocèse d'Angers. Huit ans auparavant, le P. Roux et le P. Colombot avaient déjà évangélisé cette excellente paroisse. C'était le même curé, M. Bretault, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-trois ans. Le bon curé désirait, avant de mourir, faire donner encore une mission à ses paroissiens. L'œuvre a parfaitement réussi. Les fêtes des enfants et de la sainte Vierge ont ravi ce bon peuple. Tous les jours, les réunions étaient aussi belles que pour les plus grandes solennités. Deux ou trois hommes et une femme seulement se sont abstenus de la sainte Table. Cette église, ouverte à tous les vents, fut néfaste au P. Supérieur, qui fut pris, le dernier jour, d'un rhume puis d'une bronchite dont il n'est pas encore entièrement débarrassé.

Mission de Fontevrault. — Le P. Roux, ne pouvant pas donner cette mission, à cause de sa fatigue de gorge, en confia la direction au P. Lenoir, qui n'avait encore

assisté qu'à deux missions. Je laisse au P. Lenoir le soin de nous parler de ce travail aussi ingrat que difficile.

« Le samedi 19 janvier, les PP. Lenoir et Coubrun se rendaient à Fontevrault. Cette paroisse compte 1 500 habitants. Là, comme dans tout le Saumurois, règnent en maîtres et la profanation du dimanche et l'indifférence religieuse, qu'aggrave encore la plaie du respect humain. Ajoutez-y l'absence complète du sens chrétien, soit dans les enfants, soit surtout dans les parents, avec une population flottante d'employés de la prison centrale et, de plus, deux cents hommes de troupe, vous aurez alors une idée des difficultés que devait rencontrer la mission. Aussi les craintes des deux missionnaires ne purent être surmontées que par la confiance qu'ils mirent tous deux dans le mérite de l'obéissance.

« Une indisposition assez sérieuse avait retenu à la communauté le R. P. Supérieur, dont l'entrain, la pratique et la longue expérience eussent été, avec la grâce de Dieu, d'une si puissante efficacité pour le bien de la mission. Disons-le : si le sacrifice demandé par Dieu fut pénible pour notre vénéré Supérieur, il ne fut pas moins vivement senti par ses jeunes missionnaires ; il ne put être adouci que par un échange de communications quotidiennes de pensées, de souffrances et de sentiments, qui s'établit, dès le premier jour des exercices jusqu'au dernier , entre le R. P. Supérieur et le R. P. Lenoir, chef de la mission. C'est avec ses précieux conseils et ses fortifiants encouragements que les deux Pères entreprirent et poursuivirent leur œuvre difficile et ingrate.

« Cérémonie d'ouverture, prédication, chants, fête des enfants, de la Vierge, des morts, décorations, rien ne fut épargné par nous pour secouer l'endurcissement de ce pauvre peuple. L'auditoire augmentait chaque soir, mais le vide fait constamment autour des confessionnaux,

pendant quinze jours, nous disait que la place n'était pas encore conquise. Cependant, une réunion spéciale pour les hommes nous en amena trois cents.

« Le vendredi, veille de la Purification, fut le seul jour, pendant cette quinzaine, où les Pères eurent un peu à s'occuper, et ce ne fut guère que le jeudi suivant que le mouvement des confessions s'accentua. Le samedi 9 février s'ouvraient les exercices de l'Adoration, qui devaient clôturer notre mission. Les Pâques comptaient à peine cent quatre-vingts communiants, dont dix-huit hommes; nous avons atteint le chiffre de trois cent-vingt, dont environ quarante hommes. Un autre bien encore s'est fait, et la semence jetée dans les âmes donnera en son temps des fruits consolants. »

Carême de Saint-Joseph d'Angers. — Le P. Pélissier a prêché la station de carême à la paroisse de Saint-Joseph d'Angers. C'est la seconde paroisse, comme importance, dans cette ville qui en compte dix. Le Père, habitué à prêcher dans les missions de la campagne, a conservé le genre des sermons donnés dans ces grands travaux. Cette méthode a plu tout d'abord au pasteur et aux fidèles, et a amené un auditoire toujours satisfaisant pendant la semaine, et plus nombreux le dimanche à vêpres. Le jour où l'on célébrait la fête patronale de la paroisse, la foule était considérable.

Outre les trois sermons à prêcher par semaine, ce carême se termina par trois retraites consécutives. La première pour les domestiques et les ouvrières : chaque matin, à cinq heures et demie, deux cent cinquante à trois cents personnes venaient assister à la messe et à la prédication. La seconde, pour les dames, eut lieu du dimanche de la Passion à celui des Rameaux ; c'était à neuf heures qu'avait lieu chaque jour l'exercice. Deux cent-cinquante personnes y ont pris part. La semaine sainte, les hommes

vinrent, le soir, entendre le sermon donné spécialement pour eux. Trois cents environ y assistaient ; c'est peu pour une paroisse de sept mille âmes. Cet auditoire se composait, en grande partie, des hommes qui font leurs pâques. Le prédicateur confesse peu dans ces stations ; cependant il a pu constater une vingtaine de retours, sur le nombre de confessions qu'il a entendues.

Le jour de Pâques s'ouvraient les exercices de l'Adoration perpétuelle ; pendant ces trois jours, le Père donna le sermon du soir. Le travail était terminé, et le Père Pélissier rentrait le lendemain à la communauté.

Mission de Montreuil-sur-Loir. — Le premier dimanche de Carême, le P. Roux et le P. Coubrun ouvraient la mission à Montreuil-sur-Loir, charmante petite paroisse du canton de Briollay, près d'Angers. Tout a réussi dans cette chère mission. Auditoire toujours au grand complet, décorations, chant des cantiques, fêtes et illuminations splendides. Dès les premiers jours, les confessions étaient nombreuses. Toutes les femmes s'approchèrent de la Sainte Table.

Les hommes suivirent ce bon exemple; ils vinrent tous, eux aussi, excepté un vieux garçon. Celui-ci fut tellement effrayé de se trouver seul récalcitrant, qu'il promit de venir nous trouver dans la paroisse où nous allions donner la mission. Un magnifique christ fut placé dans l'église, comme souvenir du triomphe de la grâce sur ce peuple privilégié. Le lendemain de la clôture, une cérémonie nouvelle réunissait encore à l'église tous ces fervents chrétiens : une seconde procession, aussi nombreuse que la première, se déroulait sur la route et se rendait, au chant des cantiques, à plus de 1 kilomètre, pour assister à la bénédiction d'une grande et belle croix, placée sur le terrain de la pieuse et généreuse bienfaitrice de la mission. Que le cher pasteur de cette paroisse

bénie reçoive ici l'expression de la vive et juste reconnaissance des missionnaires qu'il a comblés de bontés pendant leur séjour au presbytère ; ils n'en perdront jamais le souvenir.

Carême à Notre-Dame de Cholet. — Le dimanche 10 mars, le P. Lenoir ouvrait une station de carême à Notre-Dame de Cholet, paroisse de 9 300 habitants. Cholet, chef-lieu d'arrondissement, a conservé, malgré les secousses qu'il a ressenties dans ces derniers temps, les vieilles traditions de la foi vendéenne. Aussi le missionnaire eut-il la consolation de voir la grande et magnifique église remplie à toutes les instructions, qui avaient lieu à la grand'messe et aux vêpres du dimanche, le lundi et le mercredi de chaque semaine. Il partagea largement avec le clergé paroissial l'énorme travail des confessions. Une retraite d'hommes parfaitement suivie fut le seul travail surérogatoire de ces pieux exercices.

Une magnifique communion générale de onze cents hommes, dont plus de neuf cents à la messe principale, clôtura dignement cette belle station.

Quelques jours après Pâques, M. Grellier, curé de Notre-Dame de Cholet, écrivait en ami au P. Roux une lettre flatteuse pour le missionnaire et pour notre communauté ; je suis heureux d'en citer le principal passage : « Mon Révérend Père, vous ne serez sans doute pas fâché d'apprendre par moi des nouvelles du cher P. Lenoir, notre prédicateur. Celles qu'il vous donnera lui-même seront bonnes, j'en suis persuadé ; mais elles ne le seront pas assez, sa modestie l'obligeant à y mettre quelque sourdine. Moi qui n'ai pas de réserve à m'imposer, je dis à tout le monde, sans me gêner, que voilà un carême excellemment prêché, et, d'après mes vicaires, le mieux réussi que l'on ait vu depuis longtemps. Le Père nous a donné des prédications très nourries de doctrine,

d'ailleurs claires et faciles à suivre, d'un ton plus varié qu'autrefois, avec moins d'excès de voix et de geste. »

Mission de Jarzé. — Nous voici arrivés à la dernière mission de notre longue et laborieuse campagne. Je laisse volontiers au zélé pasteur de Jarzé et à son digne vicaire le légitime plaisir de nous en retracer les principaux détails ; ils les ont réunis dans une charmante brochure, que toutes les familles de la paroisse conservent comme un mémorial fidèle de leur belle mission. En voici quelques extraits :

« Il y avait cinquante ans que Jarzé n'avait pas eu de mission. Aussi son pasteur, n'écoutant que son zèle, rêvait depuis longtemps d'accorder à sa paroisse cet insigne bienfait. Le mercredi 27 mars, deux missionnaires Oblats de Marie, les RR. PP. Roux et Coubrun, arrivèrent dans la paroisse ; ils furent accueillis par tout un peuple avide de les entendre. Près de mille personnes remplissaient la vaste église. A cette cérémonie d'ouverture, la chaleureuse parole du P. Roux gagna tous les cœurs ; il s'établit dès lors, entre les missionnaires et les fidèles, une profonde sympathie qui devait s'augmenter chaque jour, à mesure que, dans leurs sermons et leurs gloses, les deux religieux allaient révéler merveilleusement toute leur âme d'apôtres.

« Du 27 au 31 mars, plus de trois cents enfants accouraient aux charmantes instructions du P. Roux. Comme ils étaient tous attentifs ! Leurs âmes innocentes s'ouvraient d'elles-mêmes aux enseignements du missionnaire, comme la fleur aux premiers rayons du soleil. Il fallait surtout les voir le dimanche, à la clôture de leur retraite, portant à la main des palmes fleuries et chantant avec entrain : « Accourez, peuple fidèle, venez à la mission. » Et quelle scène attendrissante quand, de retour à l'église, sous les regards de leurs parents émus jusqu'aux larmes,

ils élevaient ensemble leurs couronnes vers la Mère de Dieu, et répétaient ce refrain : « Tiens, ma couronne, je « te la donne ; au ciel, n'est-ce pas, tu me la rendras? » Les plus insensibles disaient : Les missionnaires savent s'y prendre ; nous ne pourrons y résister ! Les enfants rentrèrent chez eux emportant, avec leurs palmes, une commission du P. Roux. Dès ce jour, trois cents missionnaires improvisés vont se répandre aux quatre coins de la paroisse et remporter plus de deux cents victoires.

« Derrière le maître-autel s'élève, atteignant la voûte, un majestueux reposoir. L'image auguste de Marie se dresse, au milieu d'un massif de verdure, sur des gradins d'une riche et gracieuse ornementation. On eût dit une apparition dans les hauteurs des cieux, lorsque, au moment de la consécration, une illumination soudaine forma comme une gloire resplendissante autour de la Vierge Immaculée.

« Huit jours après, les missionnaires convoquaient les hommes, et, malgré le mauvais temps, plus de six cents hommes se trouvaient réunis, pour entendre la parole de Dieu.

« Les âmes du Purgatoire devaient avoir leur part des trésors spirituels de la mission. Le trône de Marie avait disparu derrière un immense catafalque surmonté d'une grande croix. C'est alors que, devant un magnifique auditoire, le P. Roux, avec son entrain ordinaire, produisit une vive et salutaire émotion dans les cœurs ; au cimetière, le P. Coubrun, par des paroles touchantes, excita notre commisération pour l'âme de ceux dont la dépouille repose dans les tombes. Le jeudi saint, plus de six cents femmes venaient prendre place au banquet divin.

« Le soir du jeudi saint, toute la paroisse était convoquée pour la fête du Saint Sacrement et le sermon sur la Passion. La vaste nef et les chapelles ne suffisaient

plus à contenir la foule; il y avait plus de quatorze cents personnes. Le P. Coubrun dépeint admirablement les souffrances et la mort de Jésus-Christ ; puis après, le P. Roux, dont le zèle ne se laisse point abattre par une fatigue excessive, veut encore prendre la parole, c'était l'appel suprême. A la pensée qu'il y a dans cet immense auditoire encore des hommes rebelles à la grâce, il les prie, il les conjure, avec son cœur d'apôtre, d'imiter au moins les ouvriers de la dernière heure, de venir eux aussi, sans respect humain, aux pieds du missionnaire. Il fut écouté ; car, dans ce champ où il moissonnait depuis quatre semaines, il put encore glaner, après cet appel, ce soir-là, une vingtaine d'épis, grossissant ainsi la gerbe magnifique qu'il lui tardait d'offrir au Divin Maître.

« La communion des hommes eut lieu le jour de Pâques ; plus de quatre cents hommes, dont deux cents retardataires, vinrent, recueillis et heureux, recevoir leur Dieu dans un cœur admirablement préparé.

« Maintenant, comment parler de la fête des fêtes, de cette cérémonie splendide qui devait être le digne couronnement de la mission ? Il y avait quelque chose d'insaisissable, c'est l'âme même de cette solennité, ce je ne sais quoi de surnaturel qui nous enveloppait et formait comme l'atmosphère dans laquelle nous respirions. A deux kilomètres du bourg, une gracieuse éminence se désignait d'elle-même comme l'emplacement d'un calvaire. M. le curé en fit l'acquisition. L'image du Sauveur reposait dès le matin, près de l'église, sur un brancard richement décoré. Après les vêpres, au son joyeux des cloches, on voit accourir de toutes parts un peuple immense. La bénédiction du christ est terminée, la procession s'ébranle, la fanfare annonce la marche triomphale du Sauveur. Les soixante hommes porteurs du

brancard sont à leur poste d'honneur. Derrière l'étendard sacré qui flotte au loin guidant la foule, se pressent le blanc cortège des jeunes filles et l'intéressante phalange des tout petits enfants. Puis viennent la double file des femmes et, là-bas, après le clergé, l'innombrable essaim des hommes, qui forment autour du brancard la garde d'honneur du Christ. Cet épanouissement de la religion au milieu de nous nous transportait aux âges privilégiés où la foi de nos ancêtres se traduisait en élans spontanés de piété et d'enthousiasme.

« Après une heure de marche, on arrive au pied de la croix. Pendant que des mains habiles procèdent à l'érection du christ, les trois mille personnes entassées sur la route, en face du calvaire, contemplent, avec un serrement de cœur, ce crucifiement qui reporte leur imagition à la scène douloureuse du Golgotha.

« Toute impression pénible disparut bientôt, lorsque le P. Roux, se tenant sur la hauteur désormais glorifiée, s'adressa à la multitude, et lui redit les triomphes de Jésus-Christ. Ses dernières paroles retentissent encore à nos oreilles; nous les rapportons ici comme le plus précieux souvenir de la mission de 1889:

« Habitants de Jarzé, ce superbe christ qui domine « toute la paroisse sera votre gloire, non moins que « celle de votre digne pasteur. Qu'il reste toujours le « symbole de votre foi, comme il est le monument de « votre piété, de votre générosité et de vos sacrifices ! « Qu'il soit votre consolation dans les peines de cette « vie ; il sera plus tard la clef qui vous ouvrira les portes « du Ciel ! »

« La procession retourne à l'église. Toutes les âmes sont à la joie ; et cependant c'est l'heure des adieux. Mais avant de nous quitter, le P. Roux veut féliciter et remercier le pasteur de la paroisse. Il y a une lutte d'humilité :

M. le curé, à son tour, reporte sur les missionnaires tout le bien qui a été fait.

« Le pasteur, les missionnaires et les fidèles chantent ensemble le *Te Deum* et, tous, prosternés, reçoivent avec amour la bénédiction du Roi des Rois, source de toute grâce et de toute consolation. »

Quinze jours après Pâques, le P. Pélissier se rendait à Pontmain, invité par le Père Supérieur à donner la retraite du pèlerinage du mois de mai.

Au retour de Pontmain, le même Père allait prêcher la retraite de première Communion à la paroisse de Baugé ; son jeune auditoire comptait cent vingt enfants.

Après la retraite de Baugé, le P. Pélissier donnait les exercices de l'Adoration perpétuelle à la petite paroisse de Pellouailles, à quelques kilomètres d'Angers.

Enfin, le même missionnaire commençait, quelques jours après, la retraite de première Communion à la Possonnière, paroisse de quinze cents âmes, située à peu de distance d'Angers. Le missionnaire a été satisfait de la piété des soixante-cinq enfants qui faisaient leur retraite.

Mois de Marie à Saint-Serge d'Angers. — Le 30 avril, le P. Lenoir ouvrait les exercices du mois de Marie à Saint-Serge d'Angers. Ces exercices n'ont lieu, chaque année, que dans deux paroisses de la ville, une de chaque côté de la rivière la Maine. Les réunions, avec sermon, avaient lieu les dimanches, mardis et jeudis. Le prédicateur a su attirer et fixer au pied de sa chaire un nombreux auditoire, avide d'entendre les louanges de Marie.

Après le mois de Marie, le P. Lenoir retournait dans la paroisse de Vern, où il allait confirmer le bien commencé l'année dernière. Il trouva la Congrégation des Enfants de Marie dans un état prospère. Il réunissait ces

jeunes personnes deux fois par jour dans la chapelle des sœurs. Le zélé curé avait convoqué, pour l'après-midi, les femmes du bourg à une instruction qui devait les préparer aux fêtes de l'Adoration, fixées au jour de la Pentecôte.

Le Père, avant de partir pour Vern, avait donné une retraite chez les sœurs de l'Oratoire, à Angers, pour les Enfants de Marie, anciennes élèves de l'établissement. Elles étaient cinquante-cinq ; trois fois par jour elles avaient une instruction, à laquelle assistaient les élèves du pensionnat.

A son retour de Vern, le même Père allait prêcher la retraite de la première communion à Saint-Hilaire-Saint-Florent. Un chef de famille, dont la petite fille était du nombre des privilégiées, se chargea généreusement de tous les frais de la retraite. Par son zèle, le curé a su faire de ce peuple, indifférent avant son arrivée, un peuple où pénètre de plus en plus l'esprit chrétien.

Enfin, le P. Lenoir terminait ses nombreux travaux par les exercices de l'Adoration au collège de Combrée, le 23 juillet 1889.

A son tour, le P. Roux finissait la campagne, commencée depuis dix-huit mois, par la retraite de la Pentecôte aux religieuses du Sacré-Cœur de Marie, à Baugé. Une raison assez grave a décidé le Père Supérieur à prêcher cette retraite avant que son tour fût arrivé. Cette communauté venait de perdre son vénéré supérieur, le chanoine Laurent; quelques jours avant Pâques, la mort enlevait l'abbé Simon, son aumônier; et la Mère Saint-Arsène était élue supérieure peu de temps avant ces pertes. Le P. Roux, qui connaît cette communauté depuis bien des années, fut appelé par le nouveau supérieur et par la supérieure, pour donner la retraite dans ce moment de transition assez difficile.

Le P. Coubrun allait aussi couronner ses premiers travaux par une série de retraites de première Communion.

C'était d'abord la retraite de l'Hôtellerie-de-Flée, prêchée à quatre-vingt-cinq enfants. Le Père eut l'heureuse chance de présenter ces mêmes enfants à Mgr Freppel, qui venait administrer le sacrement de la Confirmation à l'Hôtellerie-de-Flée.

Le 20 mai, le P. Coubrun partait pour sa paroisse natale, Geffosses, diocèse de Coutances, pour assister au service célébré pour le repos de l'âme de son père. Le curé pria le Père de donner aux enfants de Geffosses la retraite de première Communion.

Le 27 mai, le P. Coubrun, après avoir salué à Granville son ancien curé de Saint-Paul, prenait le bateau de Jersey, où il se rendait à l'invitation du Père Supérieur de Saint-Thomas, pour prêcher les retraites de première Communion dans les trois Missions. Il commençait par Saint-Martin, Mission dirigée par le P. Féat. Quinze enfants, dont sept pour la première Communion, assistaient à cette retraite, qui se terminait le jour de l'Ascension.

Le 4 juin, le P. Levacon accompagnait le missionnaire pour l'installer dans sa Mission de Saint-Mathieu. La retraite se terminait le jour de la Pentecôte. Quarante enfants l'avaient suivie, conduits par leurs instituteurs, deux de nos frères convers, et par les institutrices, les sœurs de Saint-André.

Le mercredi après la Pentecôte, le P. Coubrun ouvrait les exercices de la retraite, suivis par quatre-vingt-dix enfants, dans la Mission Saint-Thomas. Ces enfants sont entre les mains des frères des Écoles chrétiennes et des sœurs de Saint-André.

Le jour de la première Communion, une foule considérable remplissait la grande et magnifique église de

Saint-Thomas, monument admirable dû au zèle et au dévouement du R. P. Michaux. Trois jours après ce travail, le P. Coubrun reprenait le bateau de Granville, pour revenir de là dans sa chère maison d'Angers.

Enfin le 30 juin, le même missionnaire allait revoir la charmante paroisse de Juigné-Béné, pour préparer les enfants à la première Communion. Cette retraite fut suivie par un bon nombre de paroissiens, qui revoyaient avec bonheur le P. Coubrun, leur bien-aimé missionnaire quelques mois auparavant.

Enfin, le même Père terminait sa campagne par les sermons de l'Adoration, le 21 juillet, au dépôt de mendicité d'Angers.

La communauté. — Après avoir suivi les missionnaires dans leurs courses apostoliques, à travers les villes et les campagnes, rentrons à la communauté. Nous y trouvons le P. Cléach, fidèle au poste que l'obéissance lui a confié, comme aumônier du dépôt de mendicité.

Là, ce cher Père se donne tout entier aux cent quarante vieillards de l'établissement; il les aime, il les instruit et les console, et cela sans se laisser décourager ni dégoûter par leur ignorance, leurs vices et quelquefois leur incrédulité. Œuvre aussi difficile que délicate, puisqu'il ne peut se livrer à tout ce que son zèle lui inspire, à cause de la sévère surveillance des administrateurs laïques. Malgré cela, le P. Cléach se donne à ses vieillards, chaque jour, avec une charité à toute épreuve. Fidèle à garder la résidence, il se privera souvent d'une sortie, afin d'être toujours prêt à répondre au moindre appel de ses pauvres. Dans leurs maladies, le Père aumônier les visite fréquemment à l'infirmerie, les décide et les dispose à recevoir les sacrements, les prépare scrupuleusement à paraître en bon état devant le souverain juge; aussi, il sera toujours auprès d'eux au dernier

moment, heureux de leur donner encore une absolution.

On comprendra, d'après cela, que l'aumônerie du dépôt de mendicité, n'est pas comme on le croirait, un poste de repos. Outre l'œuvre principale des malades, l'aumônier se doit encore à tous les offices d'une chapelle. Il doit annoncer la parole de Dieu tous les dimanches à la messe, plusieurs fois la semaine, pendant le Carême, à la fête de l'Adoration, et aussi pour la Présentation de la sainte Vierge, fête des religieuses de la Présentation de Tours, qui dirigent les emplois du dépôt. L'aumônier va encore donner le salut, toute l'année, deux fois par semaine, pendant le mois de Marie, et enfin tous les jours du mois d'octobre.

Pendant le temps des missions, le P. Cléach devient, de plus, gardien de la communauté et remplace le Père Supérieur. Enfin, en qualité de préfet spirituel de nos frères convers, il donne à ceux-ci une instruction tous les huit jours.

Si nous nous transportons à Pornichet, dans le diocèse de Nantes, nous y trouvons le bon P. Chevassu, membre de la maison d'Angers, remplissant les fonctions d'aumônier auprès de nos sœurs de l'Espérance. Il a tous les pouvoirs des autres aumôniers du diocèse; il est confesseur ordinaire des sœurs de la maison de Pornichet, et confesseur extraordinaire de l'Espérance de Nantes et des sœurs de la Conception de Saint-Sébastien.

Pendant la saison des bains de mer, il devient également le confesseur de toutes les dames pensionnaires, et il leur prêche un sermon le dimanche, à la messe. L'aumônier de Pornichet est honoré, tous les ans, d'une visite du R. P. Provincial, et, plusieurs fois l'année, il reçoit celle de son supérieur local. Quoique vivant dans l'isolement, le P. Chevassu est strict observateur de la règle : il ne se permettrait jamais de manquer un seul

exercice, et je sais que cette régularité produit le meilleur effet sur nos sœurs et sur les étrangers. Il a occasion d'exercer sa charité à l'égard des prêtres qui viennent de temps en temps se reposer à Bonne-Source, et il sait entretenir les meilleurs rapports avec le clergé et les aumôniers de la paroisse. Enfin, le P. Chevassu est fidèle à correspondre plusieurs fois par mois avec son supérieur, le tient au courant de tous ses actes et n'agit jamais que d'après les conseils et les permissions de ses supérieurs.

La communauté d'Angers compte neuf religieux, six pères et trois frères : les PP. Roux (Marius), Pélissier, Lenoir (Charles), Cléach, Chevassu et Coubrun ; les frères Rousseno, cuisinier ; Peyre, jardinier ; Manceau (Henri), portier sacristain, et chargé de la propreté de la maison.

Au dehors. — Si nous considérons le nombre des travaux de nos pères de la maison d'Angers, on croirait presque qu'ils sont les seuls missionnaires dans le diocèse, tant ils sont demandés. Cependant ils ont auprès d'eux : des Jésuites, des Dominicains, des Capucins, des Lazaristes, des missionnaires du bienheureux Grignon de Monfort, et des Pères de Chavagnes. Mais je puis dire sans orgueil que nos relations avec le clergé angevin sont très honorables et pleines de sympathie. Nous sommes appelés plus souvent que les autres, surtout pour les missions, qui généralement sont couronnées de succès. Nous ne terminons presque aucun travail sans que le curé ou l'aumônier ne nous dise : Au revoir. D'ailleurs, les visites que nous recevons et qui seraient encore plus fréquentes si nous habitions notre maison de la rue Toussaint, prouvent que nos relations sont bonnes et que le clergé nous aime.

Mgr Freppel a répété souvent devant ses prêtres une

parole bien élogieuse pour les Oblats : « Les Oblats sont les meilleurs missionnaires de mon diocèse. » Ce témoignage si honorable, l'illustre évêque nous l'a rendu encore récemment devant le R. P. Provincial, dans une conversation intime qu'il avait avec lui. Je lis, dans le *Codex historicus* de la maison, un charmant entretien que le grand évêque a eu l'année dernière avec le P. Lenoir, lorsque celui-ci venait de préparer à la Confirmation les enfants de la paroisse de Longué : « Une faveur bien appréciable, dit le chroniqueur, était réservée au missionnaire : — Eh bien, Père, lui demanda Sa Grandeur, qu'il venait de rencontrer par hasard dans le vestibule de la cure, que devient le P. Roux? — Il est à Angers en ce moment, répondit le missionnaire un peu interdit. — Venez me voir demain matin avant la messe, nous parlerons un peu des missions. On devine que le cœur du jeune missionnaire battait plus fort qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il se présenta le lendemain devant Sa Grandeur, l'accueil sympathique qu'il en reçut le remit promptement.

« Mgr Freppel s'informa du personnel de la maison d'Angers, des travaux et des noms des ouvriers apostoliques pendant la campagne d'hiver, et surtout de la grande mission de Seiches, que je venais de donner avec le Père Supérieur et dont les détails et les résultats étaient déjà connus de Sa Grandeur. « Je suis heureux de tout le « bien que font les Oblats dans mon diocèse. Les succès « qui accompagnent leurs travaux ne me surprennent « pas, car le P. Roux apporte la bénédiction et les grâces « dans toutes les paroisses où il passe. Il a travaillé « beaucoup et bien dans l'Anjou ! C'est un grand mis- « sionnaire... Vous êtes jeune, et vous êtes à bonne « école, vivez aussi longtemps et travaillez aussi bien « que votre supérieur dans le diocèse !... »

« Le missionnaire demanda à Monseigneur une béné-

diction spéciale pour la réalisation de ce vœu. « De « grand cœur, dit Sa Grandeur. »

Une de nos plus anciennes et de nos plus honorables relations au dehors, c'est, sans contredit, celle du Bon Pasteur d'Angers. Vous connaissez, mon très Révérend Père, cette maison mère, que vous avez visitée plusieurs fois, et où vous fûtes à même d'admirer les vertus et l'intelligence de la Mère Marie de Sainte-Euphrasie, fondatrice du généralat du Bon Pasteur, qui compte aujourd'hui cent soixante-dix monastères, disséminés dans le monde entier.

La Providence avait permis qu'à mon arrivée à Angers, la vénérable fondatrice fût encore pleine de vie, à la tête de sa Congrégation. Bientôt, apprenant l'arrivée du nouveau supérieur des Oblats, elle voulut le connaître, s'entretenir avec lui, avec le plus vif intérêt, de tout ce qui touchait notre petite communauté, établie à Angers depuis un an seulement.

Plus tard, la Révérende Mère me demanda quelques services spirituels pour elle et pour sa communauté. Ainsi j'eus le bonheur, pendant les six dernières années de sa vie, d'être honoré de toute sa confiance. Son affection pour nous s'accrut de jour en jour, et les Oblats devinrent l'objet de ses bienfaits et de sa royale générosité.

A sa mort, qui eut lieu le 24 avril 1868, son assistante, Mère Marie de Saint-Pierre, fut élue supérieure générale par toutes les Supérieures de la Congrégation, et depuis vingt et un ans, elle gouverne. La Mère Marie de Saint-Pierre, en héritant de l'autorité de la fondatrice, a également hérité de son affection pour les Oblats. Aussi sa générosité à notre égard n'a fait qu'augmenter encore.

Depuis le bienheureux trépas de la Mère Marie de Sainte-Euphrasie, des faits merveilleux et des guérisons

étonnantes se sont produits dans plusieurs endroits. Alors Mgr Freppel, instruit de ce qui avait lieu, a voulu procéder aux informations préliminaires pour introduire la cause de béatification.

Sa Grandeur a institué dans sa ville épiscopale un tribunal ecclésiastique, avec promoteurs, juges et notaires. Depuis deux ans, plus de quarante témoins ont déposé isolément sur ce qu'ils pouvaient constater par serment pour ou contre la servante de Dieu.

Cité, à mon tour, par le Postulateur de la cause, comme un témoin principal, à raison de mes rapports avec la servante de Dieu, je me suis présenté le 17 juin devant les juges pour prêter le serment canonique. Par une coïncidence admirable, le R. P. Rey se trouvant à Angers, et ayant connu la fondatrice, a prêté serment et, pendant plusieurs heures, a entretenu le tribunal à son sujet. A mon tour j'ai eu six séances de quatre heures, pour donner tous les documents précieux que je pouvais fournir sur la servante de Dieu.

Le 7 juillet, je recevais de la supérieure générale du Bon Pasteur ces quelques lignes charmantes :

« Mon révérend Père, nous avons été si heureuses et si reconnaissantes de vous voir passer comme témoin au tribunal! car personne plus que vous, mon révérend Père, ne pouvait dissiper les préventions, s'il y en avait, et faire apprécier les vertus de notre bien-aimée Mère fondatrice.

« Du haut du ciel elle vous entendait ; aussi, elle vous obtiendra bien des grâces et des bénédictions célestes, en récompense de votre dévouement.

« Notre Sœur sacristaine veut que je vous fasse porter deux chasubles blanches et quelques autres ornements ; nous sommes toutes si contentes, lorsque nous pouvons travailler pour nos révérends Pères Oblats!

Veuillez donc, cher et révéré Père, vous servir toujours des sœurs du Bon Pasteur, et croire à la reconnaissance et à l'entier dévouement de celle qui se dit votre

« Sœur Marie de Saint-Pierre.
Supérieure générale du Bon Pasteur. »

Agréez, très révérend et bien-aimé Père, en nous bénissant tous, les hommages du respect tout affectueux de vos fils de la maison d'Angers.

Marius Roux, o. m. i.

RAPPORT DE LA MAISON DE NOTRE-DAME DE L'OSIER.

PAR LE R. P. GARNIER, SUPÉRIEUR.

Notre-Dame de l'Osier, le 20 juillet 1889.

Mon révérend et bien-aimé Père Martinet,

Vous m'invitez aimablement à vous envoyer au plus tôt un compte rendu de nos travaux aussi complet et intéressant que possible. Je m'empresse d'autant plus volontiers de me rendre à votre désir qu'avec le mois de juin se sont clôturés tous nos genres de prédications. Ce rapport toutefois ne saurait avoir l'intérêt que vous semblez réclamer. Je n'ai en effet à vous signaler aucun fait particulier qui puisse affirmer, d'une façon plus remarquable que de coutume, le bien opéré par notre humble ministère. Donc, rien qui nous porte à nous enorgueillir, et cela est bon. Mais si nos travaux accomplis ne nous laissent aucune tentation de vaine gloire, ils ne nous apportent non plus aucun motif de crainte ou de découragement. Malgré tous les périls de l'heure présente, malgré surtout cette conjuration formidable qui poursuit avec rage la destruction du règne de Dieu dans les âmes, dans les familles, dans les sociétés, et étend ses ravages jusque dans les moindres campagnes,

notre parole n'a pas été stérile; nulle part n'auraient pu se réaliser les menaces du Sauveur : « Si l'on ne vous reçoit pas, si l'on refuse d'entendre votre parole, sortez de la ville, secouez la poussière de vos pieds, *Exeuntes foras de.....civitate, excutite pulverem de pedibus vestris.* » Partout, au contraire, nos missions de l'Avent et du Carême ont été visiblement bénies par Dieu, et, dans plusieurs, le nombre des conversions et des retours aux pratiques religieuses a dépassé les espérances de MM. les curés et des missionnaires. Vous en jugerez par vous-même.

Nommons tout d'abord les Pères qui composent le personnel de la maison; ils sont au nombre de dix : les PP. Garnier, Beuf, Durif, Chatel, Bourg, Lamblin, Bernard, Casile, Morard et Luguet. Je suis heureux d'ajouter que nous avons le très grand plaisir et l'honneur de posséder le R. P. Provincial au milieu de nous. La présence du R. P. Bourde ne satisfait pas seulement notre cœur, elle est encore pour les Pères et pour nos chers novices une force et un enseignement aussi précieux que fécond.

A peine installé à Notre-Dame de l'Osier, au milieu d'octobre 1888, il donnait à la communauté les saints exercices de la retraite annuelle : sa parole claire, substantielle, vraiment évangélique, nous a fait à tous le plus grand bien; aussi en avons-nous gardé religieusement le souvenir. Après la préparation, les labeurs; après la retraite du cénacle, le dévouement de l'apostolat. Nous nous étions retrempés aux sources vivifiantes de la sainteté et du zèle, l'heure était venue de travailler ardemment, entièrement et simplement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

C'est dans ces sentiments que le P. Chatel, tout récemment rentré de Bordeaux et de Toulouse, où il avait

prêché deux retraites aux dames religieuses de la Sainte-Famille, partait, pour le Péage-de-Vizille, évangéliser trois cents ouvrières employées dans une fabrique de soie. Travail consolant ! M. l'aumônier, très dévoué à son œuvre, a su, par ses pieuses instructions, le rendre facile pour le missionnaire et fructueux pour les âmes. De nouvelles consolations attendaient le Père à Reims ; pendant la première quinzaine de novembre, il y donne deux retraites successives, la première aux Enfants de Marie, dans la chapelle de Notre-Dame de l'Espérance. Les membres de cette Congrégation se recrutent parmi l'élite de la jeunesse pieuse ; c'est dire que la retraite a été acceptée avec joie et suivie avec entrain religieux. Le Père renvoie l'honneur de son succès à M. le chanoine Decheverry, si saintement dévoué à sa Congrégation. Mais il veut aussi que je dise merci aux sœurs de l'Espérance d'une si cordiale hospitalité. La deuxième retraite fut celle de l'orphelinat Saint-Joseph. Il y a là cent cinquante enfants que les bonnes sœurs instruisent et façonnent, avec un admirable dévouement, au travail et à la vertu.

Le zèle ne connaît pas les distances. A quelques jours de là, le Père Chatel se retrouve à Marseille, dans la chaire de l'église Saint-Ferréol ou des Augustins ; le bon souvenir qu'il y avait laissé trois ans auparavant l'y ramenait pour prêcher de nouveau les Dominicales de l'Avent. Une circonstance particulière qui justifie ce travail et le rend attrayant pour un Oblat de Marie, c'est l'octave de l'Immaculée Conception. Chaque année un éclat extraordinaire préside à sa célébration, et de beaux et sympathiques auditoires dédommagent le missionnaire de la médiocrité des réunions habituelles.

Presque en même temps le Père supérieur prêchait la retraite de rentrée du petit séminaire du Rondeau. Il

était heureux d'inaugurer son nouvel apostolat dans le diocèse de Grenoble devant un auditoire plein de force, de jeunesse et d'espérances ; il a trouvé dans la bienveillance des élèves, dans leurs vivats et leurs battements de mains, au soir de la clôture, dans la confiance et l'affection de leur éminent et bon supérieur, M. Saillard, un encouragement qu'il n'oubliera jamais. Quelques semaines auparavant, il avait donné la retraite générale des dames religieuses du Saint-Sacrement d'Autun ; et il avait eu la haute satisfaction de voir Monseigneur venir mettre sur les enseignements de la retraite le sceau de sa parole et de sa science magistrale de la vie religieuse.

Maintenant il répond à l'appel du docte et saint évêque de Nevers. La joie du missionnaire est facile à comprendre.

Il a grandi à côté de Mgr Lelong ; au petit et au grand séminaire d'Autun, il trouva en lui son modèle et l'inspirateur de sa vie. L'amitié des jours anciens s'est changée en vénération pour son caractère, en admiration pour son zèle et toutes ses vertus épiscopales ; mais la sérénité des relations, l'accord de sentiments et de pensées sont restés les mêmes. Le pieux prélat a resserré les liens qui ont toujours uni l'église de Nevers et l'église d'Autun. Puisse l'humble missionnaire devenu le plus tendre et le plus respectueux de ses fils, les resserrer à son tour par une coopération fréquente et efficace, en travaillant sous sa sage direction au salut des âmes et en mettant à profit les trésors de cette expérience consommée qui se révèle avec tant d'éclat dans ses lettres pastorales.

L'œuvre confiée cette fois au missionnaire oblat était particulièrement belle, touchante et féconde entre toutes : c'était l'œuvre bien nommée de la Vierge compatissante, *la Confrérie de Notre-Dame du Suffrage pour le soulage-*

ment des âmes du Purgatoire. Monseigneur venait de la fonder dans sa cathédrale, elle n'était encore qu'à son berceau et déjà il avait vu descendre sur elle les bénédictions du ciel et le « signe de Dieu ».

La mission spéciale du prédicateur pendant l'octave des morts était de faire ressortir toute l'importance de cette sainte et bienfaisante confrérie, de la faire comprendre, de la faire aimer, afin d'accroître son progrès et son développement pour le soulagement des âmes, la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la consolation de tous ceux qui ont des morts à pleurer.

Pour atteindre ce but, il s'est attaché à montrer que cette association était admirable et digne de tous les cœurs chrétiens.

1° Par son *but* qui est le plus sublime qu'on puisse se proposer, le grand but de la vie humaine, c'est-à-dire la sanctification, la nôtre d'abord et celle des âmes.

2° Par les *moyens* qui ont une force toute divine, toute providentielle pour réaliser ce pieux et généreux dessein.

3° Par ses *effets* ici et de l'autre côté de la vie ; une pareille association, n'est-ce pas la communion des saints particularisée, appliquée, pratiquée de plus près ; par conséquent mieux sentie, plus présente, plus ardente, plus efficace au profit des défunts.

4° Par son *principe*, c'est-à-dire par la foi qui l'inspire et par la charité qui la soutiendra.

5° Par son *patronage*, Notre-Dame du Suffrage, c'est-à-dire Marie Immaculée, le type de la sainteté qui prête sa puissance à nos suffrages, à nos œuvres, à nos vertus, à nos sacrifices, et qui est en même temps la porte du Ciel, *janua Cœli*.

Chaque soir, pendant huit jours, sous l'humble forme de sa voix de missionnaire consacrée à la Mère Immaculée du Verbe, revenait cette même conclusion : comment,

avec un tel patronage et de si nobles prérogatives, ne pas s'associer à cette institution sublime créée pour venir au secours des âmes du Purgatoire, et qui fait de nous les apôtres de la sainteté de Dieu, les martyrs volontaires de sa justice et les anges de sa miséricorde ?

Grâce aux larges bénédictions de Monseigneur, malgré l'infirmité de ce langage, des âmes ont été gagnées à cette œuvre excellente et s'y sont associées pour lui consacrer ce qu'il y avait de meilleur en elles : l'aumône et la prière, leur dévouement et leur piété.

Le soir même de la fête de la dédicace, aussitôt après son dernier sermon, le Père Supérieur se rendait directement à Grenoble pour ouvrir, le lendemain, la retraite des dames religieuses du couvent du Bon Pasteur. Tous les Pères qui ont passé à Notre-Dame de l'Osier connaissent ce monastère, foyer ardent de vie surnaturelle, de piété solide et de travail constant ; ils le connaissent et ils l'aiment comme un sanctuaire de famille ; avec des consolations intimes et profondes aux jours des retraites, ils y trouvent encore dans le cours de l'année une cordiale hospitalité.

Une œuvre plus dure, mais aussi plus féconde, attendait, non plus un seul, mais trois missionnaires : c'était la mission de Saint-Donat, dans la Drôme. L'ouverture devait s'en faire le premier dimanche de l'Avent, et la clôture le jour de Noël. Le P. Trotobas, de la maison de Notre-Dame de la Garde, nous avait ménagé cet important travail dans son diocèse d'origine ; il voulut bien se rendre au désir de M. le curé et se joindre aux Pères Garnier et Bourg ; c'était d'un bon augure pour le succès de la mission, et disons de suite que le résultat est venu confirmer ces prévisions.

Cependant, il faut en convenir, au début ce furent des femmes, des enfants qui formèrent la plus grande partie

de l'auditoire. Des places de choix furent bien assignées aux hommes, mais, malgré cette attention, leur nombre n'augmentait guère. Or, sans négliger les intérêts spirituels des âmes pieuses, nous avions fait précisément de l'évangélisation des hommes notre objectif principal. Nous fîmes donc tout converger vers ce but suprême, et tout d'abord les visites; nous nous souvenions des conseils de notre révérendissime Père Général, consignés dans son acte de visite de 1874, à Notre-Dame de l'Osier: « Qu'on ne néglige jamais de faire les visites en usage. Dans nos campagnes, malheureusement, on s'éloigne du prêtre, on ne le connaît presque plus que par les erreurs et les faussetés que répandent les mauvais journaux. Allons voir chez eux ces pauvres ignorants, montrons-leur de près ce qu'est un prêtre, nous dissiperons leurs préjugés, nous ouvrirons leurs cœurs, et en les rapprochant du prêtre nous les rapprocherons de l'Église et de Dieu.» Ces visites nous causèrent un surcroît de fatigues ; pas une seule maison ne fut oubliée, mais nous reconnûmes, une fois de plus, l'importance et toute la sagesse de la recommandation si formelle de notre vénéré Père Supérieur général. Avec les visites nous appelâmes à notre secours la mission des enfants, la mission des jeunes filles, la mission des mères chrétiennes, les chants de cantiques. Le P. Bourg, en maître habile et dévoué, établissait et dirigeait un chœur nombreux. Je crois l'entendre encore crier à tous, de sa voix entraînante : « Ne nous donnerez-vous pas votre concours? Vous viendrez simultanément et tour à tour nous seconder avec la puissance et la beauté de vos voix. Les voix douces et délicates des jeunes filles ne suffisent pas, il faut que le concert des voix soit universel comme celui des cœurs. » Ou bien encore : « Chez vous, il n'y a point de voix fausses ni d'oreilles fausses comme ailleurs; ici, les voix sont lim-

pides comme les intelligences, vigoureuses et énergiques comme les âmes, soyez donc cette fois encore dignes de votre pays. »

Ces appels furent entendus, on vit surtout les jeunes gens et les hommes attacher le plus grand prix au recueil du P. Nicolas et se passionner pour ces chants si admirablement rythmés, si pleins de grâce et d'entrain, et par suite, d'une exécution si facile. Nous nous plûmes surtout à accomplir toutes les cérémonies traditionnelles dont nos anciens Pères se faisaient une règle d'accompagner une mission : la cérémonie des morts, la consécration à la très sainte Vierge Marie, l'amende honorable à la divine Eucharistie, et comme couronnement la consécration au Sacré Cœur de Jésus. Je ne vous en ferai pas le récit détaillé, mais je puis vous dire que jamais ces solennités si touchantes par elles-mêmes, ne sauraient s'effectuer dans des conditions plus émouvantes et avec un appareil de décors plus riche et plus saisissant. Et je dois ajouter aussi que jamais le P. Trotobas n'avait trouvé dans sa foi et son cœur d'apôtre des accents plus chaleureux pour ébranler les âmes, les ramener dans la voie du salut, et les gagner à l'amour et au Cœur de Jésus.

Lorsque tout fut ainsi préparé, que les missionnaires eurent trouvé des auxiliaires dans la famille, parmi les femmes et les enfants, du respect et de la sympathie parmi les hommes, ils s'adressèrent directement à ces derniers et annoncèrent des réunions auxquelles ils seraient seuls admis.

Au milieu des tristesses du présent, c'est un fait consolant de voir comment, en dépit de la propagande effrénée de l'erreur et du mal, les hommes du peuple, à certaines époques, savent encore retrouver le chemin de nos églises. A cette heure même, où la guerre à Dieu semble officiellement déclarée, nos Pères de Notre-Dame

de-l'Osier continuent vaillamment l'œuvre des missions, et dans toutes les paroisses qu'ils ont évangélisées, les hommes sont venus toujours en grand nombre, quelquefois même en totalité, entendre la parole de Dieu, trompant ainsi les plus décourageantes prévisions. A Saint-Donat, l'empressement des hommes fut sensible; si beaucoup avaient montré une certaine répugnance à venir à l'église quand déjà la chaire était entourée par les femmes, ils prouvèrent qu'ils aimaient à se réunir entre eux et, comme on dit, à se sentir les coudes. Cette situation franche et nette convenait mieux à leur caractère. Les missionnaires le savaient déjà par expérience, et, grâce à Dieu, cette expérience fut moins trompée que jamais.

Le résultat nécessaire que le missionnaire cherche avant tout à obtenir, c'est la réconciliation des hommes avec Dieu et l'accomplissement du devoir religieux qui domine tous les autres, la Sainte Communion. Les pères de Saint-Donat nourrissaient à ce sujet les plus belles espérances; le bon accueil qu'ils avaient reçu partout dans leurs visites, les traditions chrétiennes encore conservées dans les familles, les réunions chaque jour plus nombreuses, l'appui calme, large et loyal de quelques hommes dont la position, la parole et l'exemple pouvaient agir sur l'opinion, les justifiaient abondamment. C'est de ces derniers, sans doute, que le conseil municipal recevait l'heureuse inspiration quand il votait, à l'unanimité de ses vingt-quatre membres, 500 francs pour l'érection d'une croix monumentale, en souvenir de la mission. L'union parfaite de la majorité conservatrice et de la minorité républicaine, dans l'expression d'un vote semblable, fait honneur à Saint-Donat et prouve éloquemment que la foi y est toujours vive et robuste. Sans doute, l'autorité préfectorale, par ses lenteurs

peut-être un peu calculées à l'approuver, ne permettra pas la solennité de cette érection au jour de la clôture. Mais, pour avoir été retardée jusqu'à Pâques, elle n'en sera pas moins superbe et magnifique, comme je vous le dirai tout à l'heure.

Mais voici qui prouve mieux encore tout ce qu'il y avait de solide et de délicat dans la foi de nos chers hommes. En cette année 1888, Noël tombait un mardi. La communion générale devait donc avoir lieu ce jour-là. Mais une inquiétude se propage dans le pays, un même désir anime toute la population ; M. le maire lui-même accourt au presbytère en aviser M. le curé et les Pères. Quels sont ces anxiétés et ces désirs ? « Oui, nous dit M. le maire, nous ferons notre mission, c'est notre devoir de chrétiens, c'est pourquoi je viens, en mon nom et au nom de mes administrés, je viens vous prier de vouloir bien avancer de deux jours la communion générale, de la mettre au dimanche qui précède la fête de Noël. » Et quand nous lui avons demandé le motif de cette démarche inattendue : « Nous serons mieux disposés, nous a-t-il répondu ; après la messe de minuit, beaucoup, en rentrant chez eux, ont l'habitude de faire un repas traditionnel, ce qu'ils appellent *le réveillon ;* de plus, le jour de Noël est ici une fête de famille, un jour de réunion pour les amis et les parents qui nous arrivent, même de loin, c'est une cause de distractions ou, tout au moins, de préoccupations matérielles qu'il vaut mieux ne pas avoir un jour de communion ; accordez-nous cette faveur, et, soyez-en sûrs, beaucoup d'hommes viendront qui ne seraient pas venus, et, je vous le promets, au beau jour de Noël, vous nous retrouverez tous pour prendre part à la grande manifestation de foi à l'occasion de la plantation de la croix, si elle a lieu. » Il ne nous en coûta pas, comme bien vous

pensez, de condescendre à ce désir, nous y trouvions même un avantage : l'espoir de ramasser plus d'un retardataire. Ce fut précisément ce qui arriva. La communion générale fut un éclatant témoignage de foi pratique. Cinq cents hommes sur une population d'environ 2 500 âmes s'approchèrent de la Sainte Table et reçurent, de la main de leur pasteur, le Dieu de leur première Communion. Grand et touchant spectacle ! En le contemplant, l'âme se recueille et prend confiance. Dieu, qui est venu en ce monde non pour le juger, mais pour le sauver, et qui, pour réaliser ce désir ardent de son cœur, a institué dans son Église l'œuvre des missions, ne peut permettre qu'un peuple qui comprend si bien sa pensée de miséricorde et d'amour puisse tomber complètement entre les mains des impies, ennemis de Dieu et de l'Église.

Un fait saillant vint relever encore cette communion générale. M. le curé, qui, pendant la mission, avait déployé toutes les qualités et toutes les vertus d'un prêtre selon le cœur de Dieu, homme de doctrine et homme d'œuvre, avait obtenu de l'œuvre de Saint-François de Sales, bien connue d'ailleurs dans sa paroisse, l'envoi de six cents crucifix. La distribution en fut faite à tous les hommes à mesure qu'ils se relevaient de la Sainte Table. Ils le reçurent avec foi comme un vrai trésor et un monument d'honneur qui devait, pendant tout le cours de leur vie, leur rendre Jésus-Christ présent à l'esprit et au cœur.

La mission touchait à sa fin ; on avait travaillé avec zèle et diligence à la croix : des ouvriers s'étaient fait gloire d'y consacrer leurs journées, mais la plantation n'eut pas lieu pour le motif que vous connaissez.

Le sermon de clôture ou de persévérance prêché par le Père Supérieur de la mission fut suivi des tendres

adieux de M. le curé, je dis tendres parce que tous les cœurs en furent attendris. Nous eûmes tous quelque part à ses éloges, et c'est avec une voix pleine de larmes qu'il jetait à Dieu ces derniers mots : « O mon Dieu, la mission est finie ! Cette mission commencée, poursuivie, terminée à la joie et à l'édification de tous ! O mon Dieu, vos apôtres vont nous quitter ! Soyez mille fois béni de nous les avoir envoyés, ils nous laissent la paix de l'âme, ils nous laissent la paix de Dieu, cette paix de votre Cœur sacré qui nous conduira à la paix et à la gloire éternelles. »

Parmi les fruits de la mission il en est un que je dois vous signaler : l'établissement d'une conférence de Saint-Vincent de Paul, dû au zèle particulier du P. Trotobas. Douze hommes d'intelligence et de dévouement avaient donné leurs noms, ils se réunissaient le jour de Noël, après Vêpres, au salon du presbytère, et, après une allocution de circonstance, procédaient à l'élection d'un président et des titulaires des autres charges. L'œuvre était fondée, ses membres n'avaient encore pour ressources que leur foi et leur bonne volonté ; mais avec la foi et la bonne volonté douze pauvres bateliers du lac de Génézareth ont conquis l'univers. Depuis, nous avons appris que Dieu avait béni cette œuvre et qu'elle était devenue une des meilleures consolations de M. le curé de Saint-Donat.

Cette mission est la seule qui fut prêchée pendant l'Avent de 1888, mais les pères n'en furent pas moins occupés. Le P. Bernard, récemment nommé de Notre-Dame des Lumières à Notre-Dame de l'Osier, donnait à la fin d'octobre, à Varacieux, un triduum préparatoire à l'Adoration perpétuelle. Sa parole fut si bien goûtée, qu'il dut y retourner en décembre, prêcher la retraite de la congrégation. Cette retraite, grâce au zèle du mission-

naire, devint paroissiale. Deux fois, la belle et vaste église fut remplie par les hommes seuls. Presque tous, fidèles à la grâce, ils nourrirent leur âme du pain des anges à la messe de minuit.

Il semble que la très sainte Vierge ait voulu récompenser le P. Bernard du dévouement avec lequel, quelques jours auparavant, il avait prêché la retraite des Enfants de Marie, dans son sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier.

Le P. Lamblin accomplissait un travail analogue à Saint-Joseph de Rivière, dans le voisinage de la Grande-Chartreuse, et à Saint-Geoire, un des cantons de l'Isère. A Saint-Joseph il avait à évangéliser à la fois les deux confréries de filles et de femmes. La retraite fut marquée par un caractère de joie sainte, d'édification communicative, de suave et douce charité. Ce sont les expressions de M. le curé, qui, dans un sentiment de satisfaction et de reconnaissance, nous demande encore pour l'année prochaine. A Saint-Geoire, le Père fut grandement édifié de la ferveur des habitants à célébrer la fête de Noël. Aussi son ministère consista plus à entendre les confessions qu'à prêcher.

De son côté, le P. Morard ne s'épargnait pas à la Frette et à Murinais. La retraite de la Frette s'adressait à la Congrégation des Enfants de Marie ; elle produisit de tels fruits, que M. le curé, pour les entretenir et les développer, nous pressait de lui accorder une nouvelle retraite pour le 15 août prochain et une mission en règle pour 1891. Murinais ! il est peu de paroisses dans le diocèse qui soient autant connues par nos Pères. C'est à la charité exquise de la noble famille de ce nom qu'elle a dû, jusque dans ces derniers temps, les bienfaits d'une retraite générale à l'époque de Noël.

Cette fois comme toujours, aux instructions du matin

et du soir, l'assistance a été aussi nombreuse que recueillie, et nous tenons du prêtre auxiliaire de M. le curé, le témoignage qu'on vit, au jour de Noël, le même nombre d'hommes s'approcher de la Saint Table qu'au jour de Pâques. Ce fut une joie bien grande pour le cœur du pasteur qui, malheureusement, ne pouvait pas assister aux saints exercices. Une maladie des plus douloureuses le retenait depuis plusieurs mois cloué, immobile et perclus dans son lit ; il se consolait en se rappelant que la plus belle, la plus méritoire des prières est la soumission parfaite à la sainte volonté de Dieu. Nul doute, nous disait le P. Morard, qu'on ne doive attribuer au mérite de sa patience et de sa résignation le succès de la retraite.

Ce succès fut un adoucissement à ses maux, il marqua tout au moins le commencement de la guérison de cet excellent ami de Notre-Dame de l'Osier.

Le P. Luguet consacrait à la paroisse d'Autran son labeur de jeune missionnaire. Sa parole toute pénétrée d'onction et de doctrine, écrivait M. le curé, a convenablement préparé aux fêtes de la Toussaint non seulement la Congrégation, mais la paroisse tout entière. Ce Père n'avait pas les mêmes satisfactions à Claix, pendant sa retraite de l'Immaculée Conception aux Congréganistes, il ne put que gémir sur l'indifférence de cette population. Mais la tristesse qu'il en avait ressentie fut heureusement vaincue par les douces émotions qui l'attendaient à Tullins. Pendant les huit jours qui précédèrent la solennité de Noël, l'assistance fut assez nombreuse, mais le jour même de la fête, elle déborda de l'église insuffisante à la contenir. Disons-le : en même temps que la prédication du Père, les chants remarquablement exécutés pendant les saints offices, avaient convoqué cette masse de peuple, qui se voit,

hélas ! trop rarement, dans l'église de cette petite ville voisine de Notre-Dame de l'Osier.

1889 ouvrait un nouveau champ à l'activité et au zèle de nos Pères, ils y entrèrent pleins de courage et de générosité. Le travail des retraites continua encore pendant le mois de janvier. A Marseille, dans l'église de la Trinité, le P. Garnier prêchait, pour la deuxième fois, celle de l'Association du Saint-Sacrement ; cette œuvre eucharistique est depuis longtemps florissante dans la paroisse. Après les vêpres de la clôture, le dimanche de l'Épiphanie, M. le curé Chazal laissa déborder de son cœur ses sentiments de bienveillance pour notre chère Congrégation, de vénération pour la mémoire de Mgr de Mazenod, de tendre affection pour notre très révérend Père Général.

Il se plut ensuite à montrer comment, marseillaise et provençale dans ses origines, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée était devenue française ou nationale, puis catholique ou universelle. Il en trouvait la cause dans la sève vraiment divine qui circule dans tous ses rameaux et permet à l'arbre d'étendre au loin les plus vastes et les plus vertes frondaisons.

Huit jours après, le P. Bourg prêchait la même retraite dans la magnifique église de Saint-Vincent de Paul. Les quelques travaux qu'il avait faits auparavant à Correnc, à Roybon, à Saint-Louis de Grenoble et surtout la mission de Saint-Donat, au succès de laquelle son dévouement avait tant contribué, lui avaient occasionné une bronchite des mieux accentuées. Son zèle ne s'en était pas ralenti, et il l'employait avec ardeur à ramener les âmes à Notre Seigneur Jésus-Christ, présent au Saint Tabernacle, quand il sentit ses forces trahir son courage; le mal s'était aggravé et en lui apportant la fièvre, lui avait radicalement enlevé la voix. Heureusement, on

était à l'avant-veille de terminer la retraite ; M. le directeur de l'œuvre le dispensa gracieusement d'un sermon, et la charité du P. Mauran, de notre maison du Calvaire, le suppléa pour celui de la clôture. Quelques jours après, le Père, voulant absolument faire honneur à sa parole, ouvrait à Cassis la retraite des Mères chrétiennes. La chapelle des réunions était toute petite et ne demandait aucun effort de voix ; il put donc, sans de nouvelles fatigues, achever heureusement sa prédication.

Pendant ce temps, dans l'Isère, à Chasselay, le P. Bernard, à l'occasion d'une retraite de congrégation et d'un triduum pour l'adoration perpétuelle, ranimait dans bien des cœurs l'amour du Dieu de l'Eucharistie.

Dans l'Ain, M. le curé de Lagneu, pendant huit jours, mettait à profit la popularité du P. Chatel pour réveiller la piété de ses congréganistes.

Mais je me hâte d'arriver à l'œuvre qui prime de plus en plus toutes les autres, l'œuvre des missions. Elle a pour terme et pour but final, selon la pensée de nos saintes règles, le bien spirituel des âmes, leur félicité éternelle. Là est sa note caractéristique, là est sa sublime fin : écoulement et prolongation de la mission même du divin Rédempteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Toujours une mission rallumera dans bien des âmes le flambeau de la foi que le doute a obscurci ; elle réveillera l'espérance là où règnent le désespoir et le découragement ; elle fera revivre au sein des familles la vie chrétienne, la pratique des devoirs religieux, l'amour de la sainte Église, elle y ramènera la paix, l'union, le bonheur, la prospérité, en même temps qu'elle assurera son avenir. Dieu l'a dit : « Cherchez d'abord le royaume des cieux, et le reste vous sera donné par surcroît. »

Tels sont, au moins dans une certaine mesure, les précieux fruits d'une mission.

C'est une douce jouissance pour moi, mon révérend et bien-aimé Père, de pouvoir vous dire tout de suite que le Dieu de toute bonté a daigné les bénir et les multiplier entre les mains de plusieurs de nos Pères pendant ce dernier carême.

Les PP. Chatel et Luguet partent les premiers. Pendant trois semaines, du 3 au 24 février, ils évangélisèrent Buvin-les-Avenières. Cette paroisse, d'un millier d'habitants, située à une petite distance de la petite ville des Avenières dont elle faisait autrefois partie et à laquelle elle est encore rattachée comme commune, est située non loin du Rhône, sur un charmant coteau qui regarde à l'ouest les hauteurs renommées de Dolomieu, et qui s'étend au levant du côté de la Savoie. Cette mission n'a pas été sans épreuves. « Je ne sache pas avoir jamais vu mission si fortement et si constamment contrariée par le mauvais temps, écrivait le P. Chatel ; l'auditoire en souffre, mais je dois à la vérité de vous dire que la majorité de la population brave courageusement les intempéries de la saison. »

« Ce ne fut pas l'obstacle le plus sérieux au bien, raconte à son tour le P. Luguet, le vrai malheur est que quatre-vingts jeunes filles ne purent assister, malgré leur bonne volonté, aux exercices de la mission, forcément retenues qu'elles étaient dans les fabriques. Toutes, néanmoins, ou presque toutes, firent leur devoir. » Quelle responsabilité! quels jugements sévères! quels charbons ardents amassés sur la tête de ces chefs d'ateliers aussi peu soucieux, pour ne pas dire aussi ennemis, des intérêts de Dieu et des âmes!

Une autre cause de chagrin pour les deux missionnaires, fut l'attitude profondément indifférente d'un des villages les plus considérables de la paroisse. Visites, appels répétés, réunions particulières, rien ne put l'é-

branler ni l'associer au mouvement général. Dieu voulut-il, par un coup terrible, venger sa souveraineté méconnue et donner un avertissement à ce hameau endurci? Toujours est-il que, quelques jours après le départ des missionnaires, un vieillard de quatre-vingts ans, qui s'était montré fatigué, irrité de leurs visites, mourait subitement sans avoir eu le temps de se confesser, comme il en avait manifesté le désir au moment suprême, et jetait ainsi sa famille et tout le pays dans une douloureuse stupéfaction. Malgré tout, cependant, M. le curé nous disait, il y a trois jours, dans une visite qu'il a faite au sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier, que les résultats de cette mission avaient été consolants, puisqu'il avait eu la joie de compter plus de quatre-vingts retours.

De Buvin, les deux Pères se rendirent à Pont-de-Vaux, jolie petite ville de 3000 âmes, sur la Reyssouze, à une très courte distance de la Saône, au nord de Mâcon et dans la partie la plus extrême du département de l'Ain, en face des montagnes du Jura. Le P. Nicolas y avait prêché quelques années auparavant une retraite pascale de quinze jours, et on y gardait encore le souvenir de l'éloquence de ses discours et de la beauté de ses mélodies. Les Pères furent admirablement bien accueillis ; ils en conçurent les plus belles espérances. Hélas ! ils comprirent bien vite que cette sympathie n'était que de la politesse. Les hommes, livrés tout entiers aux affaires de ce monde, affichent la plus profonde indifférence en matière de religion. Ils sont totalement déshabitués de l'église, et c'est en petit nombre que les femmes elles-mêmes s'approchent des sacrements.

Les missionnaires ne se découragèrent pas; ils songèrent à tirer parti de ce caractère de bienveillance, de politesse, qu'ils avaient reconnu dans la population. Ils prièrent M. le curé d'adresser aux hommes, à chacun

individuellement, une carte de convocation les invitant à des conférences spéciales. Plus de six cents répondirent au premier appel. On se fera facilement une idée de la joie des pieux apôtres en présence du beau spectacle que présentait l'église. La parole du P. Chatel fut touchante, chaleureuse et insinuante. On pouvait les croire ébranlés et disposés à profiter du bienfait de la mission ; l'illusion ne fut pas de longue durée. Trois jours après la première, une deuxième convocation leur fut faite; cette fois leur nombre ne s'éleva pas même à deux cents, et quand vint la clôture de la mission, ils se trouvèrent à peine une quarantaine au banquet divin. Comment expliquer ce chiffre infime après une si belle première réunion ? Par cette parole qui a été recueillie : « Nous sommes allés à la première conférence, non par conviction, mais par politesse pour les Pères et pour faire plaisir à M. le curé. » Le manque de conviction, l'affaiblissement de la foi au point qu'elle semble obscurcie, perdue, voilà donc ce qui caractérise, à l'heure qu'il est, ce pays et tant d'autres qui lui ressemblent ; et quand on sait que la chute et la ruine de la foi sont un indice certain de la chute et de la ruine des mœurs, comment ne pas gémir sur un pareil malheur et ne pas se demander avec une sorte de découragement : Mon Dieu! la foi pourra-t-elle jamais se raviver dans ceux où elle sommeille ainsi ? Ressuscitera-t-elle jamais dans ceux où elle est morte et ensevelie dans les ténébreux abîmes de leur conscience ? Pour reprendre courage, le missionnaire a besoin de se rappeler que ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu, que Dieu peut, dès à présent, ressusciter les âmes en leur rendant, par sa puissance et sa bonté, la foi et la grâce, c'est-à-dire la vie spirituelle qu'elles ont eu le malheur de perdre par leur faute. Et non seulement, il le peut, mais il le veut, et l'expérience ou le ministère aposto-

lique démontre qu'il le fait. Il le fait à chaque instant ; il l'a fait hier, il le fera demain, il le fait aujourd'hui, sous les yeux des missionnaires de Pont-de-Vaux ; et au lieu de s'attrister, ils doivent se réjouir, car leur parole a coopéré à cette œuvre auguste de Dieu pour la résurrection de vingt-cinq pauvres pécheurs éloignés de lui depuis longues années. C'est le témoignage que M. le curé a voulu leur rendre dans ses adieux, tout en se félicitant lui-même de s'être donné, pendant trois semaines, des collaborateurs dont son peuple gardera le souvenir durable et salutaire.

De Pont-de-Vaux, les deux missionnaires redescendirent à Crémieu, petite ville de 2 000 habitants, dans l'Isère. Ce nom, permettez-moi de vous le dire en toute simplicité, mon révérend et bien-aimé Père, réveille dans celui qui vous trace ces lignes ses premiers et déjà bien lointains souvenirs de missionnaire. Au commencement de l'année 1865, après quelques mois seulement de noviciat, il était désigné par le R. P. Cumin, de douce et regrettée mémoire, pour prendre part à la grande mission présidée par le P. Montfort. Il n'a jamais oublié l'émotion du départ, ses vives anxiétés en songeant à son léger bagage oratoire. Mais la bienveillance attentive du P. Montfort le rassura bientôt. Son ardent dévouement en même temps que son esprit de charité facilitèrent merveilleusement sa tâche au pauvre novice.

Aussi, dans ce souvenir qui lui semble d'hier, tant il est demeuré présent à son esprit, se retrouvent, avant tout, la joie qui remplissait son cœur et son enthousiasme à la vue d'un peuple ne se lassant pas d'entendre la parole sainte et venant presque en totalité s'échauffer et se réconforter au sacrement de la Communion. Il admirait la vertu mystérieuse, féconde et, en quelque sorte irrésistible, que Dieu donne à la prédication simple et

vraiment apostolique, et il le bénissait dans toute l'effusion de son âme de sa nouvelle vocation.

Les succès d'une mission ne sont pas toujours proportionnés au zèle des missionnaires. C'est une épreuve qui, à Crémieu, ne fut pas épargnée à nos pères. Pendant les quinze premiers jours, ils se demandèrent avec tristesse et une sorte de frayeur si Dieu n'aurait pas raison de se plaindre, de dire de ce peuple, comme autrefois d'Israël : « Ils ne me connaissent plus, ils n'ont plus l'intelligence du cœur, » *Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit* (Is. I, 3).

Mais, j'ai hâte de vous le dire, dans la semaine sainte leur tristesse se changea presque en joie. Si le pays n'était plus, comme autrefois, chrétien dans la plénitude du mot, les hommes de foi y étaient encore les plus nombreux, et, s'ils ne vinrent pas entendre les prédicateurs, ils ne s'en approchèrent pas moins des sacrements.

Comme les Pères s'étonnaient d'une pareille conduite, on leur répondit : « C'est ainsi depuis quelques années ; ils ne sont pas hostiles aux missionnaires, ils les aiment comme ils aiment leurs prêtres ; ils prétextent seulement leurs travaux et leurs fatigues. » D'autres témoignages, non moins sérieux, leur affirmaient que ce pays avait été tellement saturé de la parole de Dieu qu'il avait fini par la trouver banale.

Nous ne saurions souscrire à cette étrange explication ; nous croyons, nous, que, pour se détourner de cet aliment substantiel et nécessaire, il faut que l'homme s'arme d'une volonté perverse ; les vrais chrétiens y courent toujours avec un élan que la connaissance et l'habitude ne déconcertent pas, qui est de leur nature même, et que la grâce du baptême inspire et fortifie ; non, nous aimons mieux ne voir là qu'un déplorable

affaiblissement de la foi, dû à la propagande effrénée de l'erreur et du mal.

Pendant que le P. Luguet clôturait, le soir de Pâques, la mission de Crémieu, le P. Chatel ouvrait celle de la Chapelle-de-Tour. Mais, dès le lendemain, les deux Pères, comme deux frères d'armes inséparables, devaient se retrouver sur le même champ de bataille. Ils n'étaient pas sans concevoir les inquiétudes les plus vives et les plus légitimes.

Lorsque le Seigneur établit un prêtre pasteur d'une paroisse, il lui dit comme autrefois à son prophète : « Je te place comme une sentinelle à la porte de la maison de mon peuple. » Et lorsque cette sentinelle du Seigneur déserte son poste, oublie sa consigne, viole l'honneur de son sacerdoce, et tombe avec ce fracas des grands édifices qui ébranlent le sol et couvrent au loin la terre de ruine et de débris, *Cecidit, cecidit et facta est ruina magna...*, quel scandale ! l'enfer triomphe, les méchants blasphèment et se réjouissent, et les bons chrétiens soupirent et gémissent de douleur.

Hélas ! tout récemment, la paroisse de la Chapelle avait été témoin de cette chute terrible : *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* Le scandale, après avoir éclaté dans son sein, s'était déroulé au grand jour de la publicité, devant les cours d'assises.

Comment seront accueillis les missionnaires ? Voici le sens de la réponse qu'ils ont bien voulu faire à cette question : « O mon Père, bénissez Dieu des grâces qu'il répand ici sur les esprits les plus prévenus, sur les cœurs les plus coupables ; bénissez-le, car il nous accorde, en ce moment, la félicité la plus haute sur la terre pour des missionnaires, d'être, pour ce cher peuple de la Chapelle, un reflet de sa lumière divine, un écho de sa vérité divine, un instrument de ses infinies miséricordes. »

Des prémisses si belles promettaient une conclusion plus belle encore; un mot de M. le curé nous la fait connaître. « La grâce de la mission a été abondante ; ma paroisse, qui n'en avait pas eu depuis quarante-huit ans, a été améliorée. Vos Pères ont été les vrais apôtres et les bons défenseurs de la vérité et de la vertu chrétiennes par leur parole et leur exemple. »

Après cette mission, les PP. Chatel et Luguet rentrèrent directement à la communauté, pour y goûter un repos si bien gagné par près de quatre mois de prédications incessantes.

Mais citons d'autres travaux et d'autres combats. Du 3 au 17 février, la petite paroisse de Beaulieu, sur la route de Vinay à Saint-Marcellin, offrit à son pasteur et aux PP. Bernard et Lamblin, un spectacle consolant. La population encore chrétienne est tout entière livrée aux travaux des champs, et présente ceci de particulier, que presque tous les hommes font partie de ce qu'on appelle la *Corporation des bouviers* ou laboureurs, établie sous le patronage de saint Vincent. Aussi, lorsque, dès l'ouverture de la mission, les Pères parlèrent de l'agriculture qui ravit au sol la sève de la vie renfermée dans son sein, de l'agriculture à qui l'homme doit ce que les saints livres appellent admirablement *robur panis*, la force du pain, et puis la joie de l'huile, *oleum lætitiæ*, et cette autre liqueur dont il ne faut pas abuser sans doute, mais dont l'Écriture n'a pas craint de dire qu'elle est faite pour réjouir le cœur de l'homme, *Vinum lætificat cor hominis ;* ils furent compris, le plus vif intérêt s'attacha à leur langage, et lorsqu'ils ajoutèrent : « Oui, le pain, le vin, la vie, c'est à vous, c'est au laboureur que nous le devons, et de même que tous les jours l'humanité adresse au Père Céleste sa prière et demande son pain, de même, Dieu l'a voulu de la sorte, elle vous dit, elle

dit au laboureur : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain « de chaque jour. » Ce fut sans effort que l'auditoire s'unit, d'esprit et de cœur, à cette invocation du prédicateur : « Oui, ô mon Dieu, vous êtes le Dieu bon, et vous méritez que toutes les créatures vous bénissent et vous adorent ! Vous êtes notre Père dans les cieux, mais vous êtes aussi notre Père sur la terre ; non seulement vous cultivez nos âmes, mais vous cultivez nos champs, vous êtes le premier, le divin, l'adorable agriculteur, *Pater meus agricola est.* »

Après ces paroles qui élevaient et ennoblissaient ces hommes des champs à leurs propres yeux, il devenait facile de leur faire comprendre que la religion est indispensable à leur prospérité et que leurs plus funestes ennemis sont ceux qui travaillent à chasser de leur cœur les consolants espoirs que la religion y dépose, et de leur toit, les vertus qu'elle y inspire.

Cette entrée en matière les disposa favorablement. Ils le montrèrent bien en venant chaque soir plus nombreux, malgré le froid, la neige, les tourbillons et les averses glaciales. Tout cédait devant l'attrait particulièrement exercé par le P. Lamblin qui, en toutes circonstances et toujours au profit de la mission, faisait fleurir et épanouir, en même temps que son talent musical, toutes les amabilités de son cœur et toutes les finesses de son esprit. Ce que fut le résultat de la mission, le P. Bernard a bien voulu le dire en ces termes : « A peu près toutes les femmes ont communié; un peu plus des deux tiers des hommes ont hautement manifesté leur foi et leur piété envers la sainte Eucharistie. Une belle croix en pierre de Rovon, due à la générosité du pasteur et des fidèles et élevée au milieu du cimetière, restera comme un monument et un souvenir de la mission de 1889. »

La mission de Beaulieu terminée, le P. Bernard, ac-

compagné cette fois du P. Morard, ouvrait, le 24 février, celle de Saint-Michel de Saint-Geoirs. Cette paroisse, voisine aussi de Notre-Dame de l'Osier, a une réputation excellente ; elle compte parmi ses enfants deux missionnaires Oblats de Marie, les PP. Joussard et Favier. En recevant les missionnaires, M. le curé leur disait : « Ayez confiance, vous aurez tout le monde aux exercices. » Il ne se trompait pas, le temps de la mission fut un vrai temps de fête ; tous, petits et grands, hommes et femmes chantaient avec entrain les cantiques de la mission.

« Chose remarquable, écrivait le P. Morard, aux exercices du matin, l'église était aussi bien remplie qu'à ceux du soir, et dans l'assistance le nombre des hommes égalait celui des femmes. » La procession des enfants, les solennités de la Consécration à la très sainte Vierge, et de l'Amende honorable au très saint Sacrement, n'ont rien laissé à désirer. Le temps froid, l'intempérie de la saison, une lutte acharnée contre la neige, ne furent pas des obstacles pour ces fervents chrétiens, avides d'écouter la parole sainte. Toutes les femmes eurent le bonheur de s'approcher de la Sainte Table, et le jour de la clôture, tous les hommes, à l'exception de trois, répondirent à l'invitation du Père de famille. Celui qui aurait été le plus heureux de ce touchant spectacle était retenu prisonnier dans son presbytère ; pris d'un asthme que le froid rendait plus douloureux encore, le bon curé dut garder la chambre pendant tout le cours de la mission. Le P. Morard, qui avait toute sa confiance, remplit à la fois les fonctions de curé auprès des paroissiens et d'infirmier auprès du pauvre malade. Il ne s'en acquitta pas seulement avec tout le dévouement de son cœur, mais encore avec toute la délicatesse et l'habileté voulues. Le rapport du P. Bernard sur cette mission a consisté en ces deux mots, qui résument bien ce qui précède : « Suc-

cès complet, mais, à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. »

Le jour même de la clôture de cette mission si visiblement bénie de Dieu, c'est-à-dire le 10 mars, ces deux Pères en ouvraient une autre à Brion. Cette gracieuse paroisse qui compte aussi un apôtre Oblat dans l'île de Ceylan, le cher P. Méary, est aussi chrétienne que celle de Saint-Michel de Saint-Geoirs dont elle est très rapprochée; peu nombreuse, elle avait eu rarement l'avantage d'avoir deux missionnaires; ce fut une explosion d'allégresse quand M. le curé annonça à ses paroissiens que la mission serait prêchée par les PP. Bernard et Morard. Ils rivalisèrent de zèle et d'empressement avec Saint-Michel, et le résultat fut à peu près, pour ne pas dire absolument le même. Ce qui particularise cette mission, c'est la plantation d'une croix magnifique sur une hauteur légendaire appelée *De toutes aures*. Les Dauphinois, dispersés aux quatre coins de la France, connaissent tous ce quartier fameux.

La croix, œuvre de M. Latorre, de Voiron, est d'une noble et gracieuse structure; ses deux bras semblent s'étendre pour embrasser et bénir toutes les populations que l'œil aperçoit au loin. Du côté du levant, elle regarde Notre-Dame de l'Osier et la vallée qui s'étend jusqu'aux pieds des montagnes du Villard de l'Ans; du côté du couchant elle embrasse cette autre vallée, non moins large, qui va se perdre dans la vaste plaine, de la côte Saint-André à Saint-Rambert. On évalue à trois mille personnes la foule accourue des environs pour assister à la cérémonie. M. l'archiprêtre de Saint-Étienne de Saint-Geoirs, malgré son faible état de santé, eut le courage de franchir la distance qui sépare Saint-Étienne de Brion; il fut tout heureux de bénir cette superbe croix érigée en souvenir de la mission, et qui allait devenir un signe

d'espérance et de salut pour son doyenné et pour toute la contrée. Les hommes, de leur voix la plus vibrante, ne se lassaient pas de chanter les cantiques de tradition : « Je suis chrétien... Debout, c'est la voix du Seigneur... Chrétiens, chantons à haute voix : Vive Jésus ! vive sa croix ! »

Enfin le P. Bernard, en présence de tout ce peuple, fit entendre une belle allocution ; il commenta l'inscription gravée sur le socle de la croix : *Stat crux dum volvitur orbis,* qu'il traduisit pour la circonstance : « La croix brave les orages. » Après avoir rapidement passé en revue les triomphes de la Croix dans les siècles écoulés, il a dit que ce passé glorieux était le gage et l'image de l'avenir. « Oui, s'est-il écrié, la Croix triomphera toujours des orages que le démon des enfers et la malice des hommes oseront déchaîner contre elle. »

Après la bénédiction et les bons avis du père directeur de la mission, tout le monde s'est retiré paisiblement, heureux d'avoir été témoin de cette belle fête et d'avoir concouru à cette manifestation touchante de piété et d'amour envers l'étendard du Sauveur. Le soir, toutes les maisons étaient brillamment illuminées en signe de joie et de reconnaissance, tandis que les pères, s'agenouillant une dernière fois au pied de la croix, afin de la conjurer d'être une source de bénédictions temporelles et éternelles pour toutes les populations qu'elle protège, se séparaient, comme autrefois les disciples du Sauveur, pour se rendre où les appellent encore l'obéissance et la sainte volonté de Dieu.

Le P. Bernard s'achemine vers Auberives en Royans. En huit jours, du 24 au 31 mars, il lui faut donner tout à la fois une retraite pascale et de première communion. La paroisse est peu chrétienne, elle subit les tristes influences du jour; une semaine était donc insuffisante

pour pouvoir opérer un bien, même passable. Mais le travail n'en est pas moins utile au missionnaire devant Dieu, qui voit tout et récompense tout.

Une prédication autrement sérieuse appelait, pendant les quinze derniers jours du carême, le P. Bernard à Saint-Vallier, dans la Drôme. Ce chef-lieu de canton est essentiellement une cité ouvrière qui a suivi le courant impie de l'époque. Dès le début, une pensée occupe et presse le missionnaire : réunir les hommes. Mais, lui objecte-t-on, ce n'est pas l'habitude, ils ne viendront certainement pas; on lui indique une foule d'obstacles, il y a même des préjugés respectables à vaincre... N'importe, deux réunions spéciales pour les hommes sont annoncées. O douce surprise ! l'auditoire dépasse toutes les espérances; les plus heureux effets se font sentir et, le jour de Pâques, la communion générale est d'un tiers plus nombreuse que les années précédentes. Tout le clergé félicite le prédicateur d'un pareil résultat sur lequel il n'avait pas osé compter.

En quittant le P. Bernard, après la mission de Beaulieu, le P. Lamblin s'était rendu seul à Saint-André-le-Gaz, où l'attendaient la retraite de première Communion et de Confirmation, et, pendant quinze jours, les exercices préparatoires au devoir pascal. Les bénédictions d'en haut, si pieusement implorées par l'intercession de Notre-Dame de l'Osier, fécondèrent le zèle du pasteur et la parole du missionnaire.

Voici la note que le P. Lamblin a bien voulu donner sur ce travail et sur celui qu'il a accompli aussitôt après à Saint-Just-de-Claix et à Saint-Jean-en-Royans. Je suis heureux de la mettre sous vos yeux, elle vous reposera agréablement de la monotonie et de la lourdeur de ce compte rendu. « Saint-André-le-Gaz est la tête de ligne du chemin de fer de Chambéry, ce qui nécessite

la présence de beaucoup d'ouvriers étrangers. C'est trop souvent l'ivraie qui cherche à étouffer le bon grain ; malgré cela, le bon grain a levé fièrement la tête, et le jour de la Confirmation, qui a clôturé les saints exercices de la retraite, Monseigneur a félicité chaleureusement les hommes de leur courage chrétien. Saint-Just-de-Claix est un village situé dans cette plaine de l'Isère qui s'étend de Grenoble à Valence comme une immense corbeille de verdure. L'Isère qui roule ses eaux grisâtres encadre le poétique village par les sinuosités de ses contours capricieux. C'est malheureusement un pays sur lequel déteint le mauvais voisinage de certaines localités, et fort travaillé par la franc-maçonnerie. Le Père avait dit aux hommes : « Venez, je ne vous ferai pas de « sermons, mais seulement des causeries religieuses et « familières, et surtout je serai court. » Le stratagème a bien réussi.

« De Saint-Just-de-Claix pour se rendre à Saint-Jean-en-Royans, la capitale du Royannais, on franchit la Bourne, rivière qui sépare le département de l'Isère de la Drôme. Ce pays considérable, caché dans les plis de hautes montagnes, a toujours conservé les habitudes chrétiennes. Le jour de Pâques, six cents hommes accomplissaient leur devoir pascal et se montraient les vaillants héritiers de la foi de leurs pères. »

Au lendemain de Pâques, le P. Lamblin rejoignait le P. Bernard pour ouvrir avec lui la mission de Saint-Clair-de-la-Tour. Pays d'ouvriers, à la porte de la Tour-du-Pin, il renferme dans son sein tous les éléments mauvais et pernicieux du jour. A ces causes de perdition était venu s'ajouter, avec ses désastreuses conséquences, le scandale dont nous avons parlé tout à l'heure et qui s'était produit dans son voisinage le plus rapproché. Mais, ô miracle de la grâce divine! ô puissance de l'a-

postolat catholique! la population s'émeut, un travail divin s'accomplit dans l'intérieur des âmes, semblable à cette germination profonde qu'on croit sentir et entendre dans les entrailles de la terre, quand elle sort de son sommeil, au printemps. Un chœur de quatre-vingts jeunes filles, la plupart ouvrières dans les fabriques, se forme comme par enchantement. Un village tout entier, sous l'inspiration directe de M. Claudio Jannet, l'illustre et sympathique professeur à l'Université catholique de Paris, donne l'exemple; bientôt, de partout, les hommes viennent en nombre aux exercices. Mais auront-ils le courage de conclure? Grâces soient rendues à l'Auteur de tout bien! Sur une population de 1 000 à 1 100 âmes, trois cents hommes ont accompli leur devoir, c'est-à-dire cinquante de plus qu'à la dernière mission de 1875. *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* C'était le texte de l'apôtre que répétaient les deux missionnaires, lorsque, enfin rentrés à Notre-Dame de l'Osier, ils s'empressaient d'aller se jeter aux pieds de la Vierge Marie pour la remercier d'avoir si bien protégé leur parole et béni leurs courageux efforts.

Revenons au P. Morard; après Brion il franchit, à pied et dans la neige, près de 20 kilomètres, pour se rendre au Mottier, petite paroisse où l'attend un travail difficile. Mais aucune fatigue ne l'arrête, aucun obstacle ne le rebute, il va devant lui, audacieux et simple, souriant dans l'obéissance et l'humilité. Il s'agit ici de venir en aide à un pauvre curé retenu au lit par une cruelle maladie qui ne devait pas avoir de merci. Il le connaissait pour avoir déjà évangélisé sa paroisse, et c'est pourquoi il était tout heureux de pouvoir prêter le concours de son ministère à ce bon pasteur estimé et aimé de tous. Dans l'espace de douze jours, le Père fit face à tout et, grâce à son zèle, les intérêts spirituels de la paroisse

n'eurent pas à souffrir de la maladie de M. le curé. Ce bon prêtre, au sein de ses souffrances, ne cessa de se montrer, pour son jeune missionnaire, d'une bonté, d'une amabilité que l'approche de la mort rendait encore plus touchantes.

Le dimanche de la Passion, le P. Morard, après la messe de communion des hommes, quittait Mottier, afin d'arriver assez à temps à Chatte et d'y ouvrir à vêpres les exercices de la retraite pascale.

La première semaine fut consacrée à la retraite des enfants de la première Communion et à entendre les confessions des femmes; la seconde, tout entière aux hommes. Grâce à l'esprit de zèle, de douceur et de piété de ses prêtres, Chatte a pu échapper jusqu'ici aux influences néfastes de la libre pensée, et les Pâques furent aussi belles que de coutume; le P. Morard avouait en avoir été impressionné jusqu'à l'enthousiasme.

L'accident de santé survenu au P. Bourg l'avait contraint de prendre un repos absolu pendant le mois de février. Il n'était pas encore complètement remis que, dès la première semaine de Carême, il répondait à l'appel pressant de M. le curé d'Anjou. C'était un ami d'enfance, un condisciple des premières années d'études. Dans sa pensée, il devait trouver à son foyer ces joies de l'amitié qui compensent largement des fatigues de l'apostolat.

Hélas ! une grande douleur l'y attendait. Il avait, depuis quelque temps, une sœur malade; il fut prévenu que ses forces déclinaient rapidement et qu'il lui fallait se hâter s'il voulait recevoir son dernier adieu. Les confessions commencées et la messe de communion générale le retinrent jusqu'au lendemain matin, et quand il arriva, c'était trop tard; il ne put que pleurer et prier sur le cercueil de la meilleure des sœurs. Il savait tout ce que la soumission à la sainte volonté de Dieu apporte

de consolation, il tâcha de rendre la sienne aussi parfaite que possible.

L'émotion des funérailles durait encore, quand, s'adjoignant le P. Casile, dont la santé ébranlée semblait raffermie, il ouvrit la mission de Montéléger, modeste paroisse de la Drôme à 4 kilomètres de Valence. Là une nouvelle épreuve lui était réservée. La mission devait être de trois semaines. Dès le commencement de la deuxième, il annonçait une conférence dont la forme à deux, lui avait-on dit, serait un puissant attrait pour tous.

En effet, toute la paroisse était là, vivement intéressée par une controverse digne et sérieuse ; le P. Casile, son contradicteur, avait déjà présenté plusieurs objections, lorsque, portant soudain son mouchoir à la bouche, il s'élance hors du banc d'œuvre et court à la sacristie. M. le curé se précipite sur ses pas et le trouve courbé vers le sol et vomissant des flots de sang. Il prévient le Père conférencier, qui, à son tour, avec tous les ménagements convenables, fait part de l'accident à l'auditoire, et dominant son impression, achève de traiter à lui seul le sujet de la conférence.

A partir de ce moment, la santé du P. Casile fut gravement compromise; de nouvelles hémorragies survinrent, et sans que sa vie fût en danger, il était visible que tout travail lui deviendrait pour longtemps absolument impossible. Les soins les plus empressés et les plus délicats ne lui manquèrent pas au presbytère. De plus, une noble et charitable famille du pays voulut d'elle-même placer auprès de lui une religieuse garde-malade. Et lorsque, après la mission, le Père put supporter le voyage, M. le curé et la religieuse, mettant le comble à leur délicate prévenance, l'accompagnèrent jusqu'à Notre-Dame de l'Osier Laissez-moi vous dire que sans

être tout à fait guéri, notre cher P. Casile va mieux.

Cependant la tâche du P. Bourg devenait d'autant plus pénible qu'il souffrait encore lui-même de sa bronchite aiguë; il n'y faillit pas et multiplia ses efforts, et, Dieu aidant, la mission eut tous les fruits qu'on en avait espérés. Lisez plutôt la lettre que M. le curé de Montéléger écrivait le 6 mai et que je vous transcris textuellement.

« Mon très révérend Père,

« Plus heureux que moi, cette lettre vous trouvera à l'Osier. Je puis donc la charger de vous faire agréer mes remerciements bien sincères pour les apôtres pleins de zèle et de dévouement que vous m'avez donnés.

« Par eux la semence divine a été abondante et productive ; mes paroissiens ont goûté avec bonheur, avec délices les bienfaits d'une mission.

« Leurs âmes, jusqu'à présent demeurées insensibles aux salutaires inspirations, se sont pleinement ouvertes à la grâce. Aussi la reconnaissance la plus vive, la plus profonde, reste acquise aux RR. PP. Bourg et Casile. Leur souvenir sera durable entre tous, car l'attachement qu'ils ont montré pour nos paroissiens ne peut s'exprimer.

« Ils ont touché toutes les fibres de leurs cœurs, et ces fibres, qu'ils en soient assurés, vibrent toutes pour eux. Pour moi, mon très révérend Père, je me sens impuissant à vous dire tout ce que j'ai éprouvé de satisfaction et de bonheur; car, dans les temps pénibles que nous traversons, je craignais l'attaque du diable sous toutes ses formes. Il n'en a rien été, Dieu en soit mille fois loué! Notre bon P. Casile a été la victime choisie par Dieu pour satisfaire à la dette des coupables. Son sang n'aura pas été versé inutilement, je l'espère, car tout le

monde a vivement compris la gravité de son mal et les causes qui l'avaient produit.

« Notre clôture de mission a été triste, oui bien triste! Le départ a dû être prompt et le résultat incomplet. Voulez-vous me laisser espérer de remplir cette lacune? J'aimerais à voir dans ma paroisse, pendant les six jours qui précéderont la Toussaint, le P. Bourg. Sa présence au milieu de nous ferait revivre la mission en faisant mûrir les fruits qui ne seraient pas arrivés à maturité. Je profiterais aussi de cette prédication pour bénir et placer dans mon église les statues de saint Martin et du Sacré-Cœur, qui seraient les souvenirs de la mission. Je compte sur votre bienveillante bonté pour donner suite à ma demande.

« Daignez agréer, etc.

« Thivolle,
« Curé de Montéléger. »

Inutile de rien ajouter à cette lettre si saisissante de vérité et de religieuse reconnaissance.

Le P. Bourg, privé de son compagnon d'apostolat fut obligé d'aller, le dimanche de la Passion, ouvrir et continuer seul la mission de Saint-Uze, également dans la Drôme. M. le curé, désolé de voir son église de plus en plus déserte le dimanche, et voulant triompher de l'engourdissement et de la torpeur de sa paroisse, désirait ardemment cette mission. Contre toute prévision, elle a porté des fruits consolants. Tous les jours l'affluence a été croissante; plus d'une fois l'église s'est trouvée trop petite. C'est un résultat auquel M. le curé ne s'était pas attendu. Il a été, en outre, très satisfait du nombre relativement considérable des conversions opérées et dont les communions pascales ont été la preuve. La mission avait duré trois semaines, de la Passion au dimanche de *Quasimodo*.

Le Père qui vous envoie ces notes ne pourrait être que fastidieux en venant, après des pages déjà trop longues, vous parler encore de lui. Il se contentera donc de mentionner son carême à la basilique primatiale de Saint-Trophime d'Arles.

Qui ne sait que la basilique de Saint-Trophime, avec son portail et son cloître, est, sans contredit, un de nos monuments religieux les plus intéressants. Elle remonte aux premiers jours du christianisme, et, malgré ses nombreuses transformations, elle a toujours gardé, et garde encore, l'empreinte de tous les âges qu'elle a traversés. Les Arlésiens sont justement fiers de cette vieille église dans laquelle ils voient le berceau de leur foi et le centre dix-huit fois séculaire de la vie religieuse de leur pays.

Aussi, l'assistance y est généralement nombreuse et s'y montre animée d'un esprit unique, l'esprit de famille, de la grande famille, l'idée de la grande religion qui a bâti ce vieux monument et convoque les foules dans son auguste enceinte.

Les prédications du Carême, exclusivement du domaine religieux, n'ont guère différé de celles des missions. Retraite de huit jours pour les personnes de service, retraite de huit jours pour les mères chrétiennes, retraite de huit jours pleins pour les hommes et le plus souvent deux sermons par jour, voilà qui, avec le ministère actif des confessions, n'a pas cessé de préoccuper, d'absorber le prédicateur sans même lui laisser le temps de visiter les antiques et superbes ruines du fameux monastère des Bénédictins de Montmajour, à 3 kilomètres d'Arles. Mais, en retour, il a goûté vingt fois la douce satisfaction de diriger ses pas vers Saint-Césaire. C'est dans cette église, il vous en souvient, que notre vénéré et bon P. Tempier était vicaire, quand l'abbé de Mazenod lui

écrivit cette lettre saintement inspirée qui devait en faire son premier compagnon de religion et d'apostolat. Vous ne sauriez croire quel bien intime ce souvenir de famille apportait à l'âme d'un fils respectueux et quelles actions de grâces il a suscitées dans son cœur d'Oblat.

Si vous lui demandez quel spectacle présente Saint-Trophime le jour de Pâques, il vous répondra que celui dont il a été témoin cette année était vraiment grandiose : grandiose par la communion générale des hommes au nombre de cinq ou six cents. A côté des hommes du peuple et des ouvriers, se tenaient les hommes les plus considérables, les plus honorés ; tous se perdaient et s'unissaient dans le sentiment de l'amour et de la gloire de la religion. Grandiose par l'imposante solennité des offices ; des compositions religieuses et savantes rappelaient, par leur exécution magistrale, les chants de la chapelle Sixtine aux beaux jours de Rome chrétienne ; grandiose, enfin, par le peuple innombrable qui, non content de prendre part, le matin, au sacrifice rédempteur, témoignait, le soir encore, des sentiments de foi qui l'animaient, par son concours à venir écouter la parole évangélique.

Aussi M. l'archiprêtre, dont les vertus et les œuvres justifient la vénération et la tendresse de son peuple, le félicitait-il par ces paroles déjà connues, mais qui résumaient dans sa pensée la station quadragésimale tout entière : « C'est une belle page que vous avez écrite de la vie de Jésus, et celle-là est honnête et loyale. »

En remontant à Notre-Dame de l'Osier, le P. Garnier s'arrêtait à Maussane, belle paroisse de 1 800 âmes dans la célèbre vallée des Baux, pour y ouvrir, le dimanche de *Quasimodo*, la retraite exclusive des hommes. Ce pays doit être cher aux Oblats. Depuis les PP. Honnorat, Chauvet et un autre dont le nom m'échappe qui y plantèrent, vers 1836, la belle croix que l'on voit encore sur

la place publique, nous sommes toujours reçus au presbytère et dans la plupart des familles avec une ampleur de bienveillance, avec une générosité d'accueil qui semble mieux que de la sympathie. Je pourrais vous nommer vingt Pères qui en ont fait la douce expérience et qui seront toujours heureux de la renouveler. C'est vous dire qu'il y a là des hommes de foi, de vertu et de résolution qui, chaque année, sont fidèles au rendez-vous pour l'accomplissement du devoir pascal. Le Père en sait quelque chose, il est mentionné quatre fois dans les registres de la paroisse comme prédicateur de cette retraite, et plusieurs des nôtres pourraient en dire à peu près autant.

Voilà, mon révérend et bien-aimé Père, presque jour par jour le compte rendu succinct des travaux les plus importants de Notre-Dame de l'Osier, depuis mon arrivée, au mois de septembre 1888. Je dis les plus importants, car, depuis notre retour à la communauté après le Carême, nous nous sommes encore une fois tous dispersés pour prêcher, surtout pendant le mois de mai, des retraites de premières communions ou de congrégations. Je me contenterai de consigner le nom des paroisses évangélisées :

Vienne (Saint-André-le-Haut), Chantesse, le pensionnat Saint-Joseph des Frères maristes de La Côte-Saint-André, par le P. Chatel.

Vinay, Saint-Louis de Grenoble, le petit séminaire de La Côte-Saint-André, par le P. Garnier.

Le Chevallon, Saint-Hilaire du Rosier, par le P. Lamblin.

Vaulnaveys, l'externat Notre-Dame de Grenoble, l'œuvre du patronage de M^lle^ Gatel, Notre-Dame de l'Osier, par le P. Bourg.

Vezeronce, Thuélin-Nantoin, Aost, par le P. Morard.

Saint-Michel-de Saint-Geoirs, Beaulieu, par le P. Luguet.

Frontonat, Rovon, par le P. Bernard. Ce père avait, de plus, accueilli avec bonheur l'invitation d'aller à Saint-Jean d'Autun, son ancienne paroisse. Le R. P. Marchal, supérieur de cette maison, écrivait le 4 juillet dernier : « Je ne vous dirai jamais assez combien j'ai été satisfait de revoir et d'entendre notre cher P. Bernard, dans son ancienne église de Saint-Jean et vous témoigner toute ma reconnaissance de l'empressement que vous avez mis à me l'envoyer. Ce très cher et bon Père a prêché la retraite à nos enfants, les a très bien préparés au grand acte de leur première communion, et, dans la neuvaine de Saint-Jean-Baptiste, il a fait entendre dans notre belle et sonore église sa voix éloquente à nos paroissiens fidèles de Saint-Jean et à quelques personnes de la ville. Il a eu le plaisir de revoir d'anciennes connaissances. Il a pu se convaincre qu'il y a une bien grande différence entre les temps anciens et les nôtres. »

Mon révérend et bien cher Père, je ne saurais terminer ce rapport sans adresser un fraternel et chaleureux remerciement à ceux de nos Pères d'Aix et de Notre-Dame des Lumières qui ont bien voulu nous aider à remplir des engagements d'honneur que nous avions pris vis-à-vis de plusieurs curés et que nous étions dans l'impossibilité de tenir.

Mais surtout que le révérend P. Bourde, notre bien-aimé Provincial du Midi, reçoive notre franche expression de reconnaissance pour le bien qu'il a fait à la communauté de Notre-Dame de l'Osier par le concours de son labeur évangélique. En prêchant pendant le Carême les deux retours de mission à Aost et à Saint-Donat, il a donné un exemple qui ne sera pas perdu. A Aost, il a accru encore la popularité des Oblats,

car M. le curé nous écrit avec insistance pour nous confier tous ses travaux de l'année prochaine. Il en a été de même à Saint-Donat ; M. l'archiprêtre a eu l'amabilité de venir à Notre-Dame de l'Osier afin de mieux le remercier. Nous avons appris de sa bouche que les cinq cents hommes de la mission s'étaient retrouvés le jour de Pâques à la Sainte Table avec le même ordre, le même recueillement et la même piété. La plantation de la croix de la mission, qui n'avait pu être faite à Noël, avait clôturé les saints exercices de Pâques ; elle fut érigée au centre du cimetière. C'est avec des accents émus que M. le curé nous parla de cette grande cérémonie et des sublimes enseignements que le R. P. Bourde fit entendre en plein air sur le mystère de la croix. Il la présenta comme la puissance souveraine qui expie, qui rachète et qui sauve, comme la source des lumières surnaturelles, des divines consolations et des sublimes espérances dans ce temps de l'épreuve et de l'exil, dans cette vie si triste et si sombre, sur ces chemins où nous marchons en pleurant sur des tombeaux, dans ce désert enfin qui mène à la vraie patrie.

La population si chrétienne de Saint-Donat se rappellera longtemps cette touchante solennité qui a affermi son courage et rendu plus invincible son espoir dans le triomphe et les joies de la résurrection.

Pourrais-je vous quitter, mon révérend et bien-aimé Père, sans vous dire un mot de notre cher noviciat et du pèlerinage de Notre-Dame de l'Osier? A cette heure, le noviciat se ressent un peu du malheur des temps. Les novices ne sont pas nombreux, mais ils compensent, sous la direction sage et éclairée du révérend P. Durif, leur petit nombre par leur ferveur. Nous les voyons partir tour à tour avec un égal élan de généreux courage pour se rendre dans nos scolasticats, ou dans nos missions

lointaines, et toujours nous les embrassons avec autant de respect que d'émotion.

Depuis les expulsions, le pèlerinage s'est beaucoup ralenti; quelques indices nous permettent d'espérer qu'il reprendra bientôt son essor, et qu'alors nous reverrons, comme autrefois, les pieux pèlerins se porter en foule d'un sanctuaire à l'autre, pour vénérer les grands souvenirs de Notre-Dame de l'Osier et de Notre-Dame de Bon-Rencontre.

Agréez, mon révéré et bien-aimé Père, l'expression de mes sentiments respectueux et affectueux en N. S. et M. I.

GARNIER, O. M. I.

RAPPORT DE LA MISSION D'ARCACHON

PAR LE R. P. DE LA COUTURE.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je vous envoie ci-joint un article de l'*Aquitaine*. Je l'ai fait suivre de quelques pages pour le compléter, en regrettant que ma plume soit si peu habile en ce genre de travail.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher Père, l'hommage de mon respectueux et sincère dévouement.

E. DE LACOUTURE, O. M. I.

MISSION DE DÉCEMBRE 1888 DANS LA PAROISSE NOTRE-DAME D'ARCACHON.

La fête de Noël a été célébrée, cette année, à Arcachon, dans la paroisse de Notre-Dame, avec une solennité qui laissera dans tous les cœurs un souvenir ineffaçable.

Cette solennité extraordinaire est due particulièrement à une mission donnée par les RR. PP. REYNAUD, LÉMIUS et JUNGBLUTH, des Oblats de Marie Immaculée.

La mission a eu un grand retentissement dans la population catholique d'Arcachon et a été la cause de nombreux retours à Dieu. Cet heureux résultat a dû remplir de joie et de satisfaction le cœur du vénéré pasteur de Notre-Dame et des missionnaires, vrais envoyés de Dieu, et dont les efforts ont été couronnés de succès.

Au milieu des faiblesses, des abandons et des impiétés de l'heure présente, il est consolant de voir des catholiques se rappeler les divins préceptes de la Religion et venir avec simplicité et conviction en remplir tous les devoirs.

Une *croix* et un *christ*, dus à la pieuse générosité des habitants d'Arcachon et des étrangers, ont été élevés le dimanche 30 décembre 1888, près de l'église Notre-Dame, et témoigneront à nos descendants des sentiments de foi et de piété qui animent encore le pays, consacré, il y a plusieurs siècles, par la présence du bienheureux Thomas Illyricus, notre fondateur.

Que les excellents missionnaires dont la charité, le dévouement et l'éloquence sont au-dessus de tout éloge, reçoivent l'expression de notre reconnaissance ; qu'ils emportent de nous un bon souvenir et qu'ils soient bénis pour tout le bien qu'ils ont fait parmi nous.

Décembre 1888.

Ces quelques lignes expriment bien l'impression produite dans la population arcachonnaise par la mission prêchée par nos Pères. Il y a près de quinze ans que la paroisse de Notre-Dame n'avait reçu le bienfait d'une mission.

Bien des circonstances, et surtout la situation politique, m'avaient fait hésiter. J'ai cru devoir passer outre, et l'expérience m'a montré combien ce genre de ministère est nécessaire à une paroisse pour réveiller la foi endormie et raviver la ferveur des âmes qui pratiquent.

Le R. P. Provincial, si rempli de sollicitude pour le bien de nos maisons et des paroisses que nous adminis-

trons, a bien voulu accéder à mes désirs, et je ne saurais trop le remercier du choix qu'il a fait des missionnaires qui devaient nous évangéliser.

Pourrais-je oublier d'autre part l'intérêt si profond que le T. R. Père général a pris à cette œuvre et toutes les prières qu'il a sollicitées pour sa réussite? S'il est vrai que sainte Thérèse a, par ses prières, converti autant d'âmes que saint François-Xavier par ses travaux apostoliques, toutes ces supplications, parties de cœurs si dévoués au cœur de Jésus et au salut des âmes, ont dû peser dans la balance des miséricordes divines et aider puissamment nos vaillants apôtres dans l'œuvre de régénération spirituelle qu'ils ont accomplie avec tant de zèle.

Il faut le dire, rien n'a été négligé par eux pour la mener à bonne fin : lettres d'invitation, chants, conférences, réunions spéciales, émouvantes cérémonies, toutes les industries inspirées par le zèle apostolique ont été employées efficacement. Le trait saillant de la mission a été l'élan avec lequel la population est venue entendre la parole de Dieu. Tous les soirs, l'église était remplie, et les jours de conférences et de cérémonies, elle s'est trouvée plusieurs fois insuffisante pour contenir la foule. Il est vrai que cette parole de Dieu était annoncée avec un charme, une originalité et une conviction si entraînante, qu'on s'explique, de la part des paroissiens de Notre-Dame, cet empressement qui ne s'est jamais démenti. Je crois inutile d'entrer dans le détail des divers exercices de la mission; le récit en a été fait souvent dans nos *Annales*. Nos Pères ont su les rendre toujours intéressants, soit par leur variété, soit par l'éclat donné aux cérémonies et surtout à celles de la consécration à la sainte Vierge et de la réparation des injures ou de l'amende honorable.

Le chœur offrait un coup d'œil féerique. Sur un immense reposoir, qui occupait tout le fond de l'abside et s'élevait presque jusqu'à la voûte, reposait la Vierge sans tache, la douce étoile de la mer, Notre-Dame d'Arcachon, qui devait présider et bénir toutes nos réunions. Des faisceaux de lumière étaient étagés le long du reposoir, des guirlandes de fleurs se balançaient d'un pilier à l'autre et se prolongeaient jusque dans une partie de la nef. Au pied du trône de Marie, se trouvaient une quarantaine de petites filles en blanc, fleurs vivantes qui offraient leurs couronnes à celle qui est la « fleur des champs, le lis des vallées », et qui a fait épanouir dans le monde la fleur embaumée du ciel, Notre Seigneur Jésus-Christ, le salut de nos âmes. Il semblait qu'un parfum d'innocence s'élevait de ces jeunes cœurs pour solliciter du cœur immaculé, ce canal des miséricordes divines, l'innocence conservée pour les âmes pieuses et le repentir ou l'innocence recouvrée pour les pauvres pécheurs.

La cérémonie de la réparation des injures a eu lieu le dernier dimanche à l'exercice du soir. Au milieu du chœur se trouvait, entouré de fleurs et de lumières, le magnifique christ qui devait être porté en triomphe le jour de la clôture. Les âmes, fortement travaillées par la grâce, étaient bien en état de comprendre le sens de cette touchante cérémonie et d'entrer dans les sentiments exprimés par le missionnaire. Celui-ci, après avoir rappelé tous les témoignages de l'amour immense de Jésus-Christ pour les hommes, lui a fait au nom de tous, avec les accents d'une émotion communicative, amende honorable pour les blasphèmes, les ingratitudes et les indifférences dont son cœur est abreuvé tous les jours, sollicitant sa pitié et son pardon au chant du *Parce, Domine*. Je ne doute pas que plus d'un cœur, jusque-là rebelle, n'ait trouvé dans cette soirée une grâce de conversion.

Le matin de ce même jour s'était faite la communion générale des femmes, dont un bon nombre avaient oublié depuis longtemps le chemin de la Table sainte. Celle des hommes a eu lieu à la messe de minuit; ils occupaient une bonne partie de la grande nef, et sont venus avec un recueillement parfait recevoir leur Sauveur et leur Dieu. C'était un spectacle bien consolant et qui ne s'était peut-être jamais vu à Arcachon. Assurément, il en est encore beaucoup qui n'ont pas répondu aux sollicitations de la grâce; mais la parole de Dieu qu'ils ont entendue et goûtée aura, je l'espère, déposé dans leur âme un germe de vie qui produira son fruit en son temps.

Tout était disposé pour clôturer dignement cette belle mission le soir de Noël ; mais le temps, si beau et si favorable à nos réunions pendant trois semaines, a été toute la journée si obstinément mauvais, qu'il fut convenu d'un commun accord que la procession et la plantation de la croix seraient renvoyées au dimanche suivant. Le diable, qui était loin d'être satisfait de nos succès, en a profité pour nous jouer un de ses vilains tours. Circonvenu par quelques francs-maçons et trompé par des rapports mensongers qui lui faisaient craindre une contre-manifestation, le maire crut devoir m'écrire que, par mesure d'ordre public, il s'opposait à toute manifestation dans les rues de la cité, autorisant, toutefois, la procession autour de l'église, ainsi que la cérémonie de la plantation de la croix. Cette nouvelle affecta péniblement la population, si bien préparée à cette imposante cérémonie. Une protestation énergique, signée par plus de vingt chefs de famille, a été depuis envoyée au maire, qui en a été très impressionné et est venu par deux fois me trouver pour chercher à se justifier, m'assurant que les processions auraient lieu comme les années précédentes, et m'autorisant à inaugurer solennellement la

nouvelle croix des marins, située sur les bords du bassin, le 25 mars, jour de leur fête patronale. Tout est bien qui finit bien. Dans ces derniers jours, nos Pères ont tâché, comme la pieuse Ruth, de glaner quelques épis dans le champ de Booz, et ont pu en former une gerbe digne d'être présentée au bon Maître.

Que dire maintenant du jour de la clôture, sinon qu'il a été le digne couronnement de cette œuvre sanctifiante? L'assistance a été très nombreuse à tous les offices. A l'issue des vêpres, le christ a été porté triomphalement jusqu'au lieu où devait être érigé le signe de la rédemption, et, après une chaleureuse allocution du R. P. Reynaud, la cérémonie s'est terminée aux cris mille fois répétés de vive la Croix, *Christus vincit, Christus imperat.* Le Christ a été vainqueur; puisse-t-il régner à jamais sur toutes ces âmes qu'il a arrachées à l'empire de Satan!

Honneur et merci, encore une fois, à nos chers PP. Reynaud, Lémius et Iungbluth, pour tout le bien qu'ils ont fait à Notre-Dame : que leurs prières ferventes nous aident à le maintenir et qu'ils nous permettent de leur dire au revoir; ils viendront pour achever et confirmer leur œuvre par un retour de mission, selon la prescription si sage de nos saintes règles ; ils répondront ainsi aux vœux de toute la paroisse.

RAPPORT DE LA MAISON DE SAINT-ANDELAIN

PAR LE R. P. MERLE.

Mon révérend et bien cher Père Martinét,

Depuis quelques années, la maison de Saint-Andelain n'a envoyé aucun rapport aux *Annales ;* conclure de ce silence qu'elle est restée inactive et désœuvrée, ce serait commettre une erreur et faire un jugement téméraire ;

les missionnaires de Saint-Andelain ont beaucoup travaillé, et ce travail est d'autant plus méritoire, qu'ils ont à défricher un sol plus ingrat et plus épineux. Nous venons aujourd'hui vous donner signe de vie, vous dire quelque chose du laborieux ministère qui nous est confié, vous faire connaître les difficultés que nous avons à vaincre et les résultats que nous obtenons dans la culture du champ que nous a déterminé le Père de famille.

Je manque des documents nécessaires pour faire le récit des œuvres accomplies pendant les dernières années, et je ne veux pas vous fatiguer par une sèche et fastidieuse énumération ; mon intention est simplement de vous donner un aperçu sommaire et rapide de nos travaux, depuis le jour où la confiance du R. P. Provincial m'envoya prendre la direction de la maison de Saint-Andelain.

Je ne m'arrête pas à vous décrire la beauté du site ; des plumes plus habiles que la mienne ont vanté les perspectives lointaines de notre horizon et le pittoresque de nos coteaux ; qu'il me suffise de dire que, quittant Paris si plein de fièvre, d'agitation et de bruit, je fus heureux de goûter les douceurs de la solitude, de trouver le calme qui invite au recueillement et à l'étude, d'aspirer un air pur et vivifiant qui me rendait la santé.

J'avais ouï dire de Saint-Andelain bien des choses qui n'étaient pas à son avantage ; mais les quelques appréhensions que je pouvais avoir ont promptement disparu en face de la réalité. Saint-Andelain vaut beaucoup mieux que la réputation dont on l'a gratifié. Là, mieux que partout ailleurs, nous pouvons pleinement réaliser le programme de la vie active et contemplative que nous tracent nos saintes règles.

Après les labeurs et les fatigues d'une campagne apostolique, les missionnaires y trouvent un repos, un

calme et une liberté souverainement utiles et désirables pour l'âme et pour le corps. A Saint-Andelain, le temps n'est pas pris par les pieuses exigences des âmes dévotes ; on n'a pas à redouter la tyrannie des visiteurs importuns ; le parloir n'entend jamais le bruit de conversations d'autant plus prolongées qu'elles sont plus oiseuses. On y jouit d'une tranquillité précieuse pour cultiver et développer la piété dans son âme, goûter les joies austères et saines de l'étude, savourer les douceurs de la vie de famille : ne sont-ce point là les principaux éléments du bonheur sur la terre pour une âme religieuse?

Les préventions viendraient-elles du milieu dans lequel nous avons à déployer notre zèle et à dépenser notre activité ? A ce point de vue, elles pourraient paraître de prime abord mieux fondées.

Si nous exceptons le Morvand, où la foi est encore vivante et où les pratiques religieuses sont en honneur, nous avons affaire à des populations tombées dans une glaciale indifférence, je devrais dire une profonde léthargie. Les pays autrefois soumis à la juridiction des fameux évêques d'Auxerre ont été dévastés par le souffle du jansénisme ; cette hérésie captieuse et perfide a détruit le culte de l'Eucharistie ; et, dans une paroisse, quand le tabernacle ne s'ouvre pas ou s'ouvre trop rarement, les âmes restent froides, n'ayant plus le foyer d'où rayonne la chaleur de la piété.

Aussi, quand un missionnaire arrive dans une localité, il y a une première difficulté sérieuse à vaincre, c'est de se former un auditoire; le chemin qui mène à l'église peut se lamenter comme les voies de Sion; c'est très rare qu'il soit foulé par des multitudes pieuses se rendant au temple du Seigneur ; si l'on ne veut pas prêcher dans le désert, il faut aller dans les villages, organiser des réunions dans les granges ; la nouveauté de la chose,

l'attrait des cantiques, le désir d'entendre une parole étrangère, amènent une assistance assez nombreuse; le missionnaire n'est pas longtemps sans remarquer que les notions les plus élémentaires du christianisme sont obscurcies et oblitérées dans ces pauvres âmes, que les quelques débris subsistants de leur croyance sont ensevelis souvent sous un amas de préjugés enracinés, puisés dans de mauvaises lectures ; il ne s'agit donc pas ici de réparer quelques brèches faites à l'édifice religieux, il faut le restaurer de fond en comble, sans négliger la base, qui est plus ou moins ébranlée.

Ce travail radical dans les âmes doit-il épouvanter des missionnaires ? N'est-ce pas dans ce labeur qu'ils trouvent l'occasion de remplir pleinement leur rôle providentiel ? N'est-ce pas en s'appliquant à cette œuvre de complète régénération qu'ils se montrent les continuateurs des Apôtres? C'est une fonction sublime, sans doute, que d'apaiser des consciences, refaire des confessions sacrilèges ; n'est-ce pas un ministère aussi noble, quoique plus difficile, que de rallumer le flambeau de la foi dans une âme qui l'avait perdue, et de la ramener entre les bras de Dieu, des régions lointaines du doute et de l'incrédulité ?

Quel que soit d'ailleurs le degré d'indifférence, ces populations sont susceptibles d'être converties. La proposition contraire ne serait pas seulement désolante ; serait-elle bien orthodoxe? Or, le ministère ordinaire est impuissant à fondre cette glace ; une longue et triste expérience a démontré la stérilité de son action. Le prêtre paroissial s'estime très heureux quand il peut maintenir la religion au niveau où il l'a trouvée ; trop souvent il est le spectateur attristé d'un travail de décomposition morale qu'il ne peut empêcher. Les missions restent donc la ressource suprême ; les résultats obtenus, les réactions

salutaires provoquées, manifestent l'efficacité de ce dernier remède.

Mgr Lelong, évêque de Nevers, avec l'intuition d'un zèle éclairé, regarde les missions comme le principal moyen de régénération pour son diocèse. Sa Grandeur les a organisées d'une façon fort intelligente et sérieuse. Chaque paroisse doit être évangélisée tous les sept ans. Cette prescription ne reste pas une lettre morte. Les retardataires qui, par éducation ou par système, ne sont pas partisans des missions, qui les jugent plus nuisibles qu'avantageuses et cherchent dans les jours mauvais que nous traversons la raison de délais indéfinis, sont rappelés à l'ordre, et leurs noms se lisent imprimés dans un tableau, qui n'est pas un tableau d'honneur, pendant la retraite pastorale. Cette réglementation si sage, jointe à la sympathie et à l'estime que les missionnaires de Saint-Andelain ont su inspirer au clergé nivernais, nous procurent des travaux nombreux.

Je me suis peut-être démesurément étendu sur ces considérations générales et préliminaires; elles vous dessineront la physionomie spéciale de nos travaux; elles vous montreront que le zèle apostolique trouve, à Saint-Andelain, occasion et moyen d'étendre ses pacifiques conquêtes, un champ d'opération où il a à traiter toutes les maladies morales, depuis les perplexités du doute et le calme effrayant de l'incrédulité, jusqu'aux langueurs des âmes tièdes dans le service de Dieu. Quelques détails sur nos divers travaux, que nous enregistrerons dans l'ordre chronologique, vous apprendront que notre maison est en pleine vitalité et que nos sueurs ne sont pas infécondes.

J'arrivai à Saint-Andelain vers les derniers jours du mois de juillet 1887. Au commencement du mois d'août, le P. Keul allait donner une retraite à Saint-Honoré-les-

Bains. Cette retraite était vivement désirée de Monseigneur, qui voulait offrir à la colonie des baigneurs un moyen de restaurer leur santé morale, tandis qu'ils demandent aux eaux thermales le rétablissement de la santé physique ; mais l'obstacle à surmonter, c'était le curé, excellent prêtre, déjà avancé en âge. Sur le tard de la vie, on n'aime pas à modifier des habitudes qui sont devenues une seconde nature ; on croit difficilement aux innovations heureuses que produit le présent et que promet l'avenir. Les PP. Keul et Bouniol avaient donné dans cette paroisse une mission très fructueuse qui avait ramené à Dieu deux cents hommes. Le P. Keul connaissait l'endroit vulnérable du cœur de ce saint prêtre, et avait pu le déterminer à faire donner cette retraite. Elle fut bien accueillie et parfaitement suivie. Les personnes qui fréquentent la station balnéaire de Saint-Honoré, sont généralement religieuses. On trouvera un indice de cette disposition dans le fait suivant qui eut lieu quelque temps avant l'ouverture de la retraite. Une troupe d'artistes était venue s'installer dans le pays, attirée sans doute par l'espérance de faire de brillantes recettes. Rien ne fut négligé pour exciter la curiosité et amener la foule au casino, qui reste ordinairement plongé dans un profond et morne silence ; mais les annonces les plus engageantes et toutes les industries de la réclame échouèrent devant la sage et froide insensibilité des baigneurs. Les histrions furent obligés de plier leur tente, s'en retournèrent comme ils étaient venus, avec une bourse un peu plus légère, étonnés sans doute de trouver encore des cœurs dédaigneux des enivrantes émotions que promettaient les plus beaux drames de leur répertoire. Le missionnaire profita des bonnes dispositions produites par la retraite pour créer l'œuvre si unanimement utile des Mères chrétiennes; il eut la joie d'enrôler quatre-vingts membres dans

cette pieuse association. Que les résultats de ce travail inspirent au bon curé la pensée d'accorder chaque année cette faveur spirituelle à sa paroisse et à la colonie des baigneurs.

Après la fête de l'Assomption, le Père Supérieur se rendait à Royaumont pour donner les deux retraites annuelles. Cette abbaye est un délicieux cénacle pour les âmes qui désirent se renouveler spirituellement dans le silence et la méditation. L'austère grandeur des cloîtres, qui inspire des pensées sérieuses ; le souvenir de saint Louis, qui embaume cette atmosphère ; la présence du noviciat, qui est un foyer de douce piété ; l'autel du sanctuaire, qui rappelle aux religieuses leurs premières et ferventes immolations à Dieu : tous ces éléments réunis constituent un milieu privilégié où l'âme recueillie peut aisément coopérer à l'action de la grâce. Les retraitantes sont fort nombreuses ; mais que le prédicateur ne s'effraie pas du travail, il trouvera à l'aumônerie de Saint-Charles les attentions délicates qui refont les forces, et les démonstrations de l'amour fraternel, qui épanouissent et reposent le cœur.

Après quelques jours de répit à Saint-Andelain, le Père Supérieur allait évangéliser au Blanc, dans l'Indre, la petite communauté des religieuses zélatrices de la Sainte-Eucharistie. Elles ont un pensionnat admirablement situé sur les bords gracieux de la Creuse ; un excellent esprit anime cette communauté. C'est un petit parterre cultivé avec intelligence et dévouement par un pieux aumônier, qui est le protecteur et le soutien de la maison. Un bon religieux qui avait donné ce travail l'année précédente avait implanté là un système de retraite où le prédicateur avait à parler six fois par jour. Prises dans cet engrenage d'exercices multipliés, les religieuses ne trouvaient pas un moment pour se livrer à ce travail

intime, sans lequel les impressions de la retraite ne peuvent être que superficielles. Du consentement de l'aumônier, les choses furent réduites à des proportions qui permirent au prédicateur d'éviter un véritable éreintement, et aux retraitantes de s'assimiler, par des réflexions personnelles, les vérités entendues et les lumières reçues.

Pendant que le Père Supérieur travaillait dans l'Indre, le P. Iungbluth prenait son vol vers la Lorraine, où le R. P. Provincial l'appelait pour prêcher, à Sion, l'Octave de la Nativité. La parole du P. Iungbluth fut si appréciée par les membres de la communauté, qu'il fut désiré et réclamé comme prédicateur de la retraite annuelle.

Le P. Marais, de son côté, endossait la cuirasse le 10 septembre, et allait prêcher une neuvaine préparatoire à la fête de Notre-Dame de la Salette, dans la paroisse de Sermage. Le souvenir d'une mission prêchée par ce Père contribua beaucoup à lui attirer un auditoire sympathique et nombreux ; une fête splendide couronna dignement ces édifiantes réunions.

Le mois d'octobre nous apporte son contingent de travaux ; le P. Keul prêche une retraite au pensionnat des Ursulines de Nevers. Cette communauté, depuis longtemps, s'adresse aux missionnaires de Saint-Andelain, qui sans doute n'ont pas trop mal répondu à sa confiance. Le nouveau travail ne pouvait que raffermir ces rapports de pieuse sympathie ; c'est en versant des larmes de reconnaissance et de bonheur, que la Supérieure manifesta au Père sa complète satisfaction.

Le Père Iungbluth ouvrait, le 16 octobre, la retraite de rentrée au grand séminaire de Blois ; ce travail présente de graves et spéciales difficultés. Pour intéresser des jeunes gens qui, hier encore, savouraient les parfums de la belle littérature et qui, aujourd'hui, vont à la conquête de la vérité par la voie lumineuse de l'argumentation,

il faut des sermons irréprochables quant à la doctrine, la logique et la forme. Le prédicateur fut à la hauteur de la situation, et le Supérieur lui assura qu'il n'avait jamais vu sur les visages une telle expression de sérénité et de confiance, dans les jours qui suivent la rentrée.

En quittant Blois, le P. Jungbluth répondit à l'appel d'un de ses anciens amis, doyen de l'église de la Madeleine, à Châteaudun. Il s'agissait de donner une série de prédications préparatoires à la fête de la Toussaint : l'incertitude du but, le caractère mal défini que devait revêtir ce travail, la nécessité pour le prédicateur de taire et de dissimuler sa qualité de missionnaire, empêchèrent cette retraite d'exercer une action aussi étendue et aussi énergique qu'on l'aurait désiré. Les prédications furent cependant bien suivies, et les résultats assez sérieux pour être l'objet d'une communication à l'évêché de Chartres, et pour inspirer au curé la pensée de recommencer bientôt et dans des conditions meilleures.

Le P. Marais, à cette même époque, prépare les enfants de la Rochemillay à la grâce de la Confirmation ; il prêche la retraite à une communauté religieuse des Sœurs de Nevers, établies à Varennes. Il franchit la Loire, va dans le Cher, et évangélise la paroisse de Sainte-Gemme, où il avait donné une mission en 1884. En rentrant à Saint-Andelain, il s'arrête à la Charité-sur-Loire, où il donne les exercices de la retraite à un pensionnat dont la directrice m'écrivait que le bon Père avait déployé un zèle défiant tout éloge.

Avec un zèle non moins actif, le P. Keul prêchait une mission à Dompierre-sur-Héry. Les fruits de ce travail furent assez abondants pour que *la Semaine religieuse* les signalât comme un vrai triomphe de la grâce.

L'Avent arrache au calme et aux douceurs de la cellule tous les missionnaires actifs de la maison. Les

PP. Marais et Merle gravissent les montagnes du Morvan. C'est la meilleure région de la Nièvre au point de vue religieux ; mais elle est déjà fortement entamée par la propagande impie. Moux, paroisse assez populeuse, devait être le théâtre de nos efforts. Une mission déjà donnée par nos Pères avait laissé un excellent souvenir, sans enrayer l'invasion de l'indifférence religieuse. Parmi les causes de ce mal, nous devons signaler l'émigration vers Paris. C'est un vrai engouement. Les femmes vont s'engager comme nourrices, les hommes cherchent des positions plus ou moins lucratives ; la ville lumière les renvoie avec des intelligences obscurcies, la bourse ordinairement légère, mais, en retour, la conscience souvent chargée. Pour nous montrer les proportions qu'atteint ce mouvement vers Paris, le Pasteur nous disait que, dans sa paroisse, il n'y avait qu'une seule personne qui ne connaissait pas la capitale : c'était le curé. Cette émigration est nuisible à la religion et à la famille. Les idées nouvelles, importées dans le pays, sont propagées par quelques énergumènes qui n'ont pas grande portée intellectuelle, mais qui parviennent, par le cynisme et l'audace de leur impiété, à terroriser les âmes pusillanimes. Il faut ajouter, comme troisième dissolvant du sentiment religieux dans cette paroisse, l'influence des écoles neutres, qui méritent leur nom surtout parce qu'elles neutralisent l'action surnaturelle de la famille et du ministère sacerdotal. Il y a eu, enfin, comme obstacle accidentel, une conjuration des éléments contre notre œuvre. Le feu de l'enthousiasme ne pouvait que difficilement être allumé sous la pluie torrentielle qui n'a cessé de tomber, et qui rendait moralement impossible l'assistance régulière aux réunions, pour des hameaux distants de 5, 6, 8 kilomètres.

Le bon curé s'est tenu dans une abstention qui nous

a laissé une complète liberté, mais aussi qui nous a privés de certains renseignements utiles. On nous dissuada de faire les visites domiciliaires ; nous fûmes très mal inspirés de suivre ce conseil dont les conséquences devaient être si funestes.

Signalons toutefois l'éclat que revêtit la fête de l'enfance. Malgré la rigueur de la température, les mères de famille apportèrent leurs enfants en grand nombre ; là du moins nous eûmes un succès complet.

Les réunions ordinaires ne comptaient que trois à quatre cents personnes. Ce chiffre était faible relativement à la population. Les villages les plus éloignés échappèrent complètement à l'action de la mission, et ces villages sont les plus religieux. Quelques consolants retours récompensèrent néanmoins les efforts des missionnaires.

De son côté, le P. Jungbluth multipliait ses efforts pour ébranler la paroisse de Ménestreau, située dans les environs d'Entrains ; il ne fallait rien moins que l'activité d'un zèle courageux et éclairé pour surmonter les nombreux obstacles à l'œuvre de Dieu. L'influence pernicieuse d'un personnage de la localité sur ses nombreux débiteurs, une démission du Conseil municipal et une grève malencontreuse des bûcherons, qui avaient agité le pays, le préjugé trop répandu que le sentiment religieux est incompatible avec l'amour de la république : toutes ces causes réunies devaient naturellement restreindre l'influence de la mission, et même la faire avorter complètement. Il n'en fut pas ainsi, l'œuvre produisit d'heureux résultats, et le pasteur exprima au missionnaire, en termes chaleureux, sa profonde reconnaissance.

Le P. Keul guerroyait à Héry, petite paroisse près de Corbigny ; je n'ai pas de détails sur cette œuvre ; je sais néanmoins que si la mission fut pénible, laborieuse, si elle rencontra des difficultés imprévues, elle fut aussi

très fructueuse. Doué d'une nature que le repos fatigue et que le travail repose, le P. Keul allait évangéliser, dès les premiers jours de janvier, la paroisse de Sion, confiée à nos Pères ; cette population profita de la grâce de Dieu; les exercices furent bien suivis : deux hommes seulement furent récalcitrants ; des réconciliations, des abjurations de protestants, montrèrent à quelle profondeur les âmes avaient été touchées. Après avoir évangélisé Vanémont, le P. Keul rentrait dans la Nièvre ; il consacrait la première partie du Carême à Chitry-les-Mines, près de Corbigny ; la mission eut un plein succès.

Le 15 janvier, le P. Jungbluth nous quittait pour aller féconder de ses sueurs deux paroisses de l'Yonne. Un officier de cavalerie, propriétaire d'un château à Sémentron, et qui avait suivi la retraite du Père à Châteaudun, avait pensé que ce style, aux allures dégagées et militaires, pourrait secouer ses compatriotes endormis. L'Yonne sonne mal aux oreilles chrétiennes ; c'est la patrie de Paul Bert ; il a jeté à profusion la semence de ses idées dans ce terrain qui ne produit guère que de l'indifférence et de l'impiété. Une circonstance permet de constater la grande foi du missionnaire. Pour faire contracter aux gens du bourg la salutaire habitude d'assister à la messe, le Père avait annoncé une réunion le matin, en s'engageant à faire une instruction, n'y eût-il que *deux* personnes ? Deux personnes répondirent à son appel, mais pas une de plus ; le Père ne voulut pas manquer à sa parole ; il prêcha consciencieusement à ces deux auditrices pendant toute la durée de la mission. A qui sait apprécier sainement les choses, une augmentation quelconque de lumière et de vie surnaturelle, dans une seule âme, n'est-elle pas digne des plus généreux efforts et des plus grands sacrifices ?

Ces pauvres gens ont une frayeur puérile de la mort ;

le curé est quelquefois obligé d'aller personnellement ensevelir les défunts ; on n'a pas le cœur de rendre ce suprême devoir : qu'on vienne ensuite nier le souffle desséchant de l'incrédulité ! On racontait au missionnaire que, dans une famille dont les membres avaient été malades simultanément, les animaux domestiques avaient péri par la faim ; les voisins n'osèrent jamais approcher de la maison infectée, dans la crainte de la contagion.

Au commencement du Carême, les PP. Jungbluth et Merle partaient pour Saint-André en Morvan. Cette paroisse se trouve dans la région la plus pittoresque du Morvan ; les montagnes aux pentes abruptes, le cours sinueux de la Cure aux flots limpides, la variété des paysages, attirent les amateurs de la belle nature. Mais, pour que cette beauté resplendisse, il faut du feuillage et un soleil radieux ; pendant l'hiver, cette Suisse en miniature a un aspect sauvage et affreusement triste.

La population de Saint-André est religieuse, en majorité ; quoique protégée par ses montagnes, elle n'échappe pas à la propagande impie. Une méchante feuille, imprimée dans l'Yonne, trouble la foi de ces braves gens, en ramassant tout ce qui s'écrit et se débite contre le clergé. Les missionnaires eurent à lutter contre les obstacles malheureusement trop fréquents dans ces pays montagneux : l'âpreté du climat, la distance des villages et le mauvais état des chemins. Les conférences dialoguées furent un puissant moyen pour attirer à l'église. Cette forme d'instruction, dont nos premiers Pères avaient expérimenté l'efficacité, est un grand élément de succès dans ces régions nivernaises où la curiosité est un mobile plus fort que le sentiment religieux si souvent affaibli. Il n'est pas rare de rencontrer dans l'esprit de MM. les curés des préjugés enracinés contre cet exercice si plein d'attraction pour les fidèles ; mais, avec du tact, de la

prudence et une sérieuse préparation, les inconvénients redoutés peuvent être écartés, et le missionnaire n'est pas privé de cette ressource précieuse pour produire un mouvement dans les paroisses indifférentes.

Mentionnons deux réunions d'hommes ; l'assistance fut très nombreuse ; elle promettait de sérieux résultats. Malheureusement un grand nombre ne se soucièrent pas de tirer immédiatement une conclusion pratique des vérités qu'ils avaient entendues. Le retour d'une cinquantaine d'hommes et d'une vingtaine de femmes aux pratiques religieuses récompensa les missionnaires de leurs travaux et de leurs fatigues.

En quittant Saint-André, le Père Supérieur alla retrouver le P. Keul à Bona, où la mission devait se donner les trois dernières semaines du Carême. Ce travail se présentait sous de fâcheux auspices ; on avait fait de cette paroisse une peinture peu engageante. Elle était plongée, disait-on, dans une irrémédiable indifférence ; les efforts des missionnaires seraient absolument stériles. A notre arrivée dans la paroisse, un fait odieux sembla légitimer toutes les appréhensions. Un immonde placard, où notre honneur était attaqué et où l'on réclamait un nouveau Robespierre pour délivrer la France du phylloxera noir, fut affiché aux murs du village ; nous avions une preuve palpable que les impies n'entendaient pas rester les spectateurs inactifs de nos efforts.

Nous devons ajouter à ces obstacles l'ouverture de la mission faite un jour de semaine, par suite d'une modification inopportune et nuisible faite au plan primitivement adopté ; la répugnance du curé à faire des visites à domicile, répugnance que nous n'arrivâmes pas à surmonter ; son opposition aux réunions de hameaux, qui nous auraient permis d'imprimer un élan plus prompt et plus universel : toutes ces causes n'étaient

pas sans inspirer quelques appréhensions aux missionnaires. Les événements devaient donner un éclatant démenti à toutes ces prédictions ; ils devaient fournir une nouvelle preuve, qu'il est fort difficile de prédire l'influence qu'une mission peut exercer dans une paroisse, et les résultats de cet agent secret et souverainement libre qu'on appelle la grâce du bon Dieu. La mission fut très fructueuse et le triomphe de la fin consola les missionnaires des tristes émotions ressenties au début.

A la même époque, les PP. Marais et Jungbluth évangélisaient l'importante paroisse de la Machine. La population, de 4000 âmes, se compose exclusivement d'ouvriers employés à l'extraction du charbon. L'administration des mines donna toutes les facilités désirables aux mineurs pour suivre les exercices de la mission. Le directeur est un chrétien fidèle, accomplissant ostensiblement le devoir de la communion pascale.

Le curé de la paroisse, souffrant depuis longtemps, n'avait pas une très haute idée du sentiment religieux qui animait ses fidèles ; il montra, quoique sous des formes discrètes et courtoises, un certain scepticisme au sujet de l'efficacité de la mission. Ce sentiment, soupçonné par les ouvriers apostoliques, paralysa peut-être un peu leur ardeur et leur esprit d'initiative. Quelques tentatives faites en faveur d'une certaine catégorie d'ouvriers et deux réunions d'hommes assez consolantes montrèrent que le pasteur avait méconnu son troupeau et que cette population était susceptible d'être ramenée à Dieu. Sans les hésitations et les tâtonnements causés au début par le manque de renseignements précis, et aussi sans la crainte peut-être exagérée de blesser le pasteur en employant toutes les industries de notre stratégie apostolique, cette mission, qui fut malgré tout fructueuse, aurait pu produire d'excellents résultats.

Au travail des missions, qui finissait avec la sainte quarantaine, succéda la série des retraites préparatoires à la première Communion et à la Confirmation. Le P. Marais prêche deux retraites de cette nature avant de prendre son essor vers une île de la Manche, où il avait à donner quelques travaux analogues.

Le P. Keul visite successivement les paroisses de Moraches, d'Aman, de Dompierre, de Marigny et de Chaulgnes. Le P. Iungbluth prépare les enfants de Brassy et de Montsauche, d'où il se rend à Montpellier prêcher la retraite dans une communauté de Sœurs gardes-malades. Ses instructions, dans lesquelles il prêcha les simples notions élémentaires des obligations et des vertus religieuses, furent fort goûtées de son pieux auditoire, et l'indice de cette disposition se trouve dans la demande qui lui fut faite de donner encore une fois cette même retraite. Le Père Supérieur allait dans le Cher prêter son concours à un vénérable doyen pour le travail des confessions pascales. Cette paroisse se montre encore fidèle aux pratiques religieuses ; mais ces pratiques sont amalgamées avec des habitudes qui n'ont aucun caractère chrétien. Il est regrettable de rencontrer des curés qui ne comprennent pas l'utilité d'une mission pour dégager la religion de leurs ouailles des alliages qui la déshonorent.

Après ce travail pénible et même éreintant, le Père Supérieur allait à Saint-Jacques de Cosne prêcher la retraite des Mères chrétiennes, et préparer les enfants de la première Communion.

Mentionnons, en terminant, une retraite aux Congréganistes de la cathédrale de Nevers, prêchée par le P. Iungbluth, qui dut céder aux instances de l'archiprêtre et le remplacer dans sa fonction de théologal, en donnant le sermon le jour de saint Pierre et saint Paul.

L'heure d'un repos bien mérité avait sonné pour les

missionnaires de Saint-Andelain ; ils s'empressèrent de regagner leur chère solitude pour se retremper dans la ferveur, goûter les charmes de la vie de famille, se livrer au noble labeur de l'étude et préparer les éléments de leurs triomphes futurs. Si vous le voulez-bien, nous rentrerons avec eux à Saint-Andelain. Pour terminer, il ne me reste qu'à vous dire un mot de la communauté et des œuvres locales confiées à notre zèle.

La paroisse doit d'abord attirer notre attention ; le P. Zabel exerce les délicates fonctions de curé avec un dévouement que rien ne lasse et une prudence qui est le résultat de sa longue expérience dans ce ministère. Le terrain qu'il cultive est envahi par les ronces et les herbes malsaines ; ses sueurs parviennent cependant à le féconder. Le bon Père Curé a constaté que ces braves gens ne sont pas insensibles à la vérité, quand elle se présente sous la physionomie d'un intérêt tout paternel, et il sait donner à son ministère la forme réclamée par les aspirations et les besoins de ses ouailles.

La dévotion à Notre-Dame de la Salette, établie à Saint-Andelain, n'a pas encore jusqu'ici créé un courant de pèlerinage. Une fois seulement chaque année, le jour de la fête patronale, la foule afflue de tous les pays voisins. M^gr^ l'évêque veut bien s'y rendre ordinairement et présider les cérémonies ; M^me^ Lafond se trouve alors à son château du Nozet et nous prête son généreux concours.

Dès l'aube du jour, la Table sainte se garnit de pieux fidèles, qui ont à cœur de sanctifier la journée par la communion. Le soir, aux vêpres, la parole épiscopale, ou une autre parole autorisée, compatit aux douleurs et chante les gloires de la sainte Vierge. Puis une belle procession s'organise et se déroule dans les rues du village et rentre à l'église pour recevoir le salut du Saint-Sacre-

ment. Durant toute la journée, des chœurs de voix et des corps de musique instrumentale interprètent les sentiments de la foule et maintiennent celle-ci au niveau de son enthousiasme. Je ne parle pas des décorations, où l'église, le presbytère, le château et le village font appel à toutes leurs ressources et déploient ce qu'ils ont de plus beau. Je ne parle pas de la réunion du clergé et de quelques sommités d'entre nos amis laïques autour de Monseigneur, assis à notre table ou à la table de Mme Lafond, la châtelaine de l'endroit, notre insigne bienfaitrice et, par-dessus tout, le type de la femme chrétienne.

Tout cela est très bien. Mais le pèlerinage ne dure qu'un jour et ne se renouvelle qu'une fois l'an. A qui la faute ? — A la sainte Vierge, je le dis avec respect et une piété toute filiale. Quand il lui plaira de faire à Saint-Andelain des miracles comme à la Salette et à Lourdes, nous verrons accourir les foules, car les foules sont toujours un peu intéressées dans leurs dévotions.

Pour obéir aux pressantes sollicitations du R. P. Provincial, un essai fut tenté pour savoir s'il était possible de créer un petit courant de piété au sanctuaire de Saint-Andelain ; le mois de mai parut l'époque la plus favorable. Des feuilles programmes furent imprimées et envoyées aux personnes que nous connaissions dans un certain rayon. Les étrangers, à quelques exceptions près, ne répondirent que par une froide abstention.

Quelques esprits furent néanmoins émus et s'alarmèrent de notre tentative. Vous étonnerai-je en vous disant que c'étaient les curés des paroisses voisines? Ils redoutaient une diversion funeste à l'esprit paroissial ; leur imagination troublée voyait déjà leur église désertée et les chemins de Saint-Andelain foulés par des multitudes compactes. On ne se contenta pas de gémir et de soupirer ; mais « le zèle intempestif, exagéré, indé-

licat dans ses procédés, des missionnaires de Saint-Andelain,» fut dénoncé à qui de droit. Après cette vigoureuse protestation, convaincus qu'ils avaient réussi à prévenir un grand malheur, ils ont retrouvé la paix de l'âme.

Quoi qu'il en soit, nos efforts pour donner un peu de mouvement à ce pèlerinage n'ont pas abouti.

Nous avons, à Saint-Andelain, deux Pères valétudinaires ; leur état de santé les empêche de prendre une part active aux travaux du ministère apostolique. Par leurs prières et leurs souffrances généreusement acceptées, ils attirent la bénédiction de Dieu sur les efforts de ceux qui luttent dans la plaine ; leur vie n'est pas toutefois exclusivement contemplative ; ils agissent dans la mesure que comportent leurs forces affaiblies. Le P. Eymère remplit les fonctions de procureur; il réalise des économies et nous entoure d'attentions délicates et de confortable, tout en se renfermant dans les limites de la pauvreté religieuse. Le P. Busson prête au Père Curé un fraternel concours afin de rehausser l'éclat des cérémonies paroissiales; leurs voix, harmonisées comme leurs âmes, chantent dans le temple saint la gloire et les miséricordes de Dieu.

Deux Frères convers s'occupent du matériel ; le F. Cornu veille à la propreté de la maison. Nous aimons à voir un reflet de son âme dans l'ordre extérieur qu'il s'efforce de maintenir et d'établir partout ; il manifeste une tendre et inquiète sollicitude pour ses sujets de la basse-cour, qui ne sont pas insensibles à ses soins et qui ont leur manière de lui témoigner leur reconnaissance. Le F. Orès cultive notre vaste jardin ; le terrain n'est pas très fertile ; mais le travail et l'expérience du jardinier finissent par en retirer des ressources précieuses pour la communauté.

J'oubliais de vous signaler une œuvre qui semble vouloir se développer ; elle est désirée de Monseigneur l'é-

vèque de Nevers, elle est aussi conforme au but de notre Congrégation; c'est l'œuvre des retraites pour les ecclésiastiques du diocèse. Ces messieurs aiment à retremper leur ferveur sacerdotale dans la solitude de Saint-Andelain. L'exiguïté de la maison ne nous permet pas de les isoler de la communauté, comme le demanderait la règle; malgré l'insuffisance du local, les prêtres sont, paraît-il, contents de l'hospitalité que nous leur offrons; c'est du moins ce que nous avons appris de divers côtés. Outre le bien sérieux qui en résulte pour les prêtres, cette œuvre, si elle prend de l'extension, pourra nous créer avec le clergé des relations précieuses au point de vue des missions et des retraites.

Dans le courant de l'année, un changement a eu lieu dans le personnel de la maison; le P. Marais a quitté Saint-Andelain. La confiance de ses Supérieurs l'a appelé à cultiver des âmes plus dociles et plus avancées dans la perfection que les rudes Nivernais. Nos vœux accompagnent ce bon Père, et la communauté comme le diocèse lui conserveront un souvenir reconnaissant pour l'élan qu'il a donné à l'œuvre des missions et le zèle avec lequel il a su la rendre populaire.

Le bon P. Souillard, sortant du scolasticat où il professait la philosophie, nous arrivait pour remplacer le P. Marais. Nous avons accueilli avec une joie toute fraternelle ce jeune Père, comme le représentant de la science puisée aux meilleures sources et comme le modèle de la régularité dont on contracte la précieuse habitude dans nos maisons d'étude. Nous aimions à lui prédire de grandes consolations dans la carrière apostolique, et nous croyons savoir que l'événement a vérifié notre prédiction.

Voilà, mon bon Père, les quelques renseignements que je puis vous donner sur notre communauté et sur nos

œuvres. Ce rapport embrasse le temps écoulé entre le mois d'août 1887 et le mois de juillet 1888. Vous trouverez peut-être qu'il a déjà quelque teinte d'histoire ancienne; je voudrais bien le compléter et le *moderniser* en continuant le récit *jusqu'à nos jours*, mais les missionnaires, qui ont eu cette année une campagne des plus laborieuses et des plus longues, ne m'ont pas encore fourni les renseignements nécessaires.

Je vous disais plus haut que l'on jouit à Saint-Andelain d'un calme profond et d'un repos complet; n'allez pas croire cependant que, dans notre campagne, quelque solitaire et écartée qu'elle soit, nous échappions aux alertes et aux vexations. Voici deux faits dont le récit terminera ce compte rendu peut-être démesurément long.

Nous venions à peine de rentrer à Saint-Andelain, après les fatigues du Carême. On m'annonce un jour que la maison est cernée par les gendarmes, que l'on voit se promener dans le jardin un monsieur dont la sèche physionomie n'annonce rien de bon, et que le juge de paix de Pouilly me demande au parloir. Cette nouvelle inattendue n'était pas sans me causer une certaine émotion. Que signifiait cet investissement subit de la maison? Allions-nous avoir une seconde édition des horreurs de l'expulsion? Je demande à ce magistrat un peu embarrassé la cause de sa visite imprévue et de ce déploiement de la force armée; il me montre un ordre émané du parquet de Cosne, qui lui enjoignait de faire une descente de police à la communauté. Il s'agissait de faire cette perquisition domiciliaire pour constater que la maison ne recélait pas un notaire parti dans des conditions irrégulières; ce notaire avait eu la malheureuse idée de se travestir en religieux pour dépister la police. Je fis remarquer au juge de paix combien il était odieux et injuste de nous soupçonner de connivence

et de complicité avec un individu pareil; que la vue de ses gendarmes gardant les issues du jardin causerait dans le pays une profonde sensation, et que notre réputation pourrait en subir quelque atteinte. Le magistrat comprit mes observations; il fut convenable et délicat dans l'accomplissement de sa mission, mais la consigne était inexorable. La maison fut donc visitée de la cave au grenier; tous les coins de l'habitation furent fouillés; aucune trace du passage prétendu du notaire ne fut découverte. On rédigea sur place un procès-verbal dont on me donna lecture; je demandai qu'on y fît quelques modifications, pour des termes qui me semblaient dénoter la reconstitution de la communauté; les changements proposés furent immédiatement adoptés. Ces messieurs nous exprimèrent leur vif regret de nous avoir involontairement causé cet ennui; mais leurs regrets nous impressionnèrent beaucoup moins que leur visite. Que Dieu les accompagne et ne les ramène plus.

La suite montrera que ce souhait n'était pas inutile et qu'il n'avait pas été efficace. Un commissaire spécial, relevant de la sûreté générale, se présente, quelque temps après, pour me faire subir un interrogatoire sur le personnel de la maison. Un refus persistant d'explications fut ma seule réponse à ses questions injustifiables. Je lui demandai en vertu de quelle loi il me réclamait des renseignements de ce genre, et quel était le vrai but de sa mission. Avec une solennité olympienne, il m'exhibe son écharpe tricolore; il me déclare qu'il est à la poursuite d'un prêtre défroqué. Je lui fais observer qu'il n'y a pas de prêtre défroqué dans le personnel de la communauté, et que tout cela me paraît une mystification. Il m'avoue alors que notre maison avait été dénoncée comme renfermant deux prêtres interdits. Témoin de la surprise et de l'indignation que me causaient cette

sotte calomnie, il me dit pour me calmer : Si vous étiez dans la Nièvre depuis sept ans, comme votre serviteur, vous ne vous étonneriez pas de cette trame ténébreuse. Ce brave commissaire protestait de ses dispositions bienveillantes. Je devins plus traitable et finis par lui donner mon état civil ; il me dit alors que nous étions compatriotes, qu'il avait des sentiments religieux, que sa situation l'obligeait sous ce rapport à une extrême réserve. Dès ce moment, la conversation prit un caractère d'extrême courtoisie, et même d'amitié. Il se contenta des quelques renseignements que je lui avais donnés et qui n'avaient rien de compromettant pour personne. Depuis lors, j'ai rencontré dans les rues de Nevers ce même commissaire qui, profitant de la lumière indécise du crépuscule, vint cordialement me serrer la main. Il a été vrai une fois de plus que la sympathie peut naître de circonstances qui lui paraissent tout opposées. Ces alertes, qui n'entraînent pas de grosses conséquences comme vous le voyez, égayent la fin de mon récit et vous font mieux apprécier, par le contraste, les douceurs du calme habituel dont nous jouissons. Quel a été l'auteur de cette dénonciation absurde, mais dont les suites auraient pu devenir sérieuses? Nous sommes réduits à quelques conjectures vagues et sans fondement solide.

Je suis heureux, mon bon Père, de vous envoyer ces quelques renseignements sur l'œuvre de Saint-Andelain; nous savons qu'elle jouit de votre estime et de votre affection, et que vous lui avez été un protecteur dévoué dans les phases douloureuses qu'elle a eues à traverser ; nous la recommandons à vos prières pour qu'elle grandisse et se développe.

Veuillez agréer, révérend et bien cher Père, l'assurance de ma respectueuse et vive affection en Marie Immaculée.

C. Merle.

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-BONIFACE

Du 16 au 24 juillet dernier, les évêques de la province ecclésiastique de Saint-Boniface, tous Missionnaires-Oblats de Marie Immaculée, se sont réunis en concile à Saint-Boniface, sous la présidence de Sa Grâce, Mgr Alexandre Taché, archevêque. Nous espérons recevoir prochainement quelques détails historiques sur la tenue de cette importante assemblée ; en attendant, nous publions l'Adresse qu'en a reçue le T. R. P. Supérieur général.

Au Révérend Père J. Fabre, Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.

RÉVÉRENDISSIME ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Nous voici, nous les Pères du premier Concile provincial de Saint-Boniface, tous Oblats de Marie Immaculée, pour vous offrir nos respects et nos hommages.

Le fait même de cette réunion parle bien haut à qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ; il nous dit que ceux qui étaient assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ont vu une grande lumière ; il nous dit aussi que les membres de notre chère Congrégation, sous l'œil de Dieu, se sont élancés comme des géants à la conquête des âmes, sans se laisser jamais détourner de leur but par les Puissances de ténèbres, non plus que par les épreuves envoyées du ciel pour l'accroissement de leurs vertus et de leurs mérites.

Avant eux et depuis longtemps, le premier évêque de Saint-Boniface, admirable par son zèle, son abnégation et son dévouement, aidé d'un trop petit nombre de coopérateurs, répandait à pleines mains la semence divine autour de lui ; mais le cercle de son action était nécessairement bien circonscrit : de là naissait une vive, une constante douleur dans ce noble cœur d'évêque. Au

loin, bien loin dans le nord, à l'est, à l'ouest, de nombreux enfants demandaient du pain et le saint évêque n'avait personne pour le leur rompre.

Ce fut en 1844, après une fervente méditation, suivie d'une messe pour invoquer les lumières du Saint-Esprit, qu'une pensée déjà vaguement présente à son esprit, revêtit soudain une forme déterminée : « Je connais, dit-il, je connais Mgr de Mazenod ; son cœur est enflammé du désir du salut des âmes, et de plus, il est fondateur et Père d'une société de missionnaires, portant le nom de Marie Immaculée et ayant pour devise : *Pauperes evangelizantur*. Mes diocésains sauvages, répandus dans un pays immense, surpassent en pauvreté tous les autres pauvres. Mes vœux et mes prières seront exaucés, le secours arrivera et j'entonnerai mon *Nunc dimittis*. »

Notre Révérendissime fondateur et Père, quand cette demande lui arriva, en fut effrayé, il s'exagérait certainement les périls : « C'est, disait-il, envoyer mes enfants à la mort. » Mieux inspiré ensuite par son zèle et la prière : « *Fiat*, s'écria-t-il, je m'imposerai ce sacrifice, *in odorem suavitatis*. » Il accepta donc ce champ de travail d'une immense étendue.

La pénurie était grande parmi les Oblats ; aussi les commencements furent petits. Au printemps de 1845, un Père encore jeune, et un petit novice de vingt-deux ans quittèrent Montréal pour se rendre à la rivière Rouge, considérée alors comme le bout du monde. En 1846, le novice de l'année précédente, devenu Oblat et prêtre, ayant pour mentor un saint missionnaire, plein de zèle et d'expérience, allait planter sa tente à l'île à la Crosse, au milieu des sauvages. Durant ce même été, deux nouveaux Oblats arrivèrent, et celui de 1848 nous en amenait deux autres.

L'année 1850 fut marquée par un de ces événements providentiels où il faut reconnaître le doigt de Dieu. Ce fut durant cette année, en effet, que le premier prêtre Oblat, ordonné par le vicaire apostolique du nord-ouest, fut nommé évêque coadjuteur de Saint-Boniface. L'humble opinion qu'il avait de lui-même et une sensibilité exquise étreignant son cœur, lui firent verser d'abondantes larmes. Appelé en France pour y recevoir l'onction épiscopale de notre saint fondateur, il obéit. A son arrivée, ses craintes s'évanouirent et il sécha ses larmes, quand il apprit, de la bouche même de Mgr de Mazenod, que cette nomination avait arrêté sa main prête à signer l'ordre de notre rappel.

Notre jeune évêque amena avec lui quelques nouveaux sujets. Sous la forte impulsion qu'il sut donner à tout, nos missions devinrent assez nombreuses pour exiger l'érection de quelques évêchés et vicariats apostoliques qui, par la volonté de Notre Saint Père le Pape, forment la province ecclésiastique de Saint Boniface.

Ces évêques réunis, pour leur premier Concile, à Saint-Boniface, se font un devoir de vous dire, très révérend et bien cher Père : Nous sommes vos fils; notre affection pour vous et pour la Congrégation est inaltérable, nous sommes et voulons toujours être,

Vos Oblats tout dévoués.

† Alexandre, o. m. i., archevêque de Saint-Boniface ;
† Vital, o. m. i., évêque de Saint-Albert ;
† Henri (Joseph), o. m. i., évêque d'Anemour ;
† Isidore, o. m. i., évêque d'Arindèle ;
† Paul, o. m. i., évêque de Marcopolis ;
J.-B.-Célestin Augier, o. m. i., délégué de Mgr l'évêque de Mélitopolis.

Saint-Boniface, le 24 juillet 1889.

NÉCROLOGIE

Le 12 juillet dernier, la mort a frappé parmi nous un coup bien sensible et infligé à la Congrégation une perte bien cruelle! Le P. Toussaint Rambert, Supérieur du grand séminaire de Fréjus, est mort, presque subitement, dans la plénitude de son talent et la maturité de son expérience, au cours d'une carrière bien remplie et qui promettait encore d'être longue.

Que la sainte volonté de Dieu soit faite!... Que notre cher Père reçoive au ciel la récompense de ses vertus et de ses mérites!... Que de nouveaux ouvriers surgissent de toutes parts pour continuer, dans le même esprit, les œuvres de ce fils dévoué de la famille!... Ce sont les seules aspirations qui s'échappent de notre cœur vivement affecté, et dans lesquelles il nous soit permis de trouver quelque soulagement à notre douleur.

Une notice nécrologique sera un jour consacrée à la mémoire de notre cher défunt; nous nous plaisons, en attendant, à reproduire l'hommage qui lui a été rendu sur son lit de mort, par Monseigneur l'évêque de Fréjus, dans une lettre circulaire pleine de cœur et de hautes pensées.

LETTRE CIRCULAIRE

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE FRÉJUS ET TOULON

AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE

ANNONÇANT LA MORT DE M. LE SUPÉRIEUR DU GRAND SÉMINAIRE

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Est-il donc vrai que toujours les extrêmes se touchent et que toujours nos joies rencontrent la tristesse par quelque endroit ? *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat* (1). Le poète, lui aussi, aura-t-il donc toujours raison et toujours les épines seront-elles à côté des roses, les maux à côté du bien ?

Sunt spineta rosis, sunt bona mixta malis.

Une terrible leçon vient nous rappeler cet enseignement et nous remettre en mémoire, si nous étions tentés de l'oublier, que, selon l'avertissement du Maître, la mort, comme le voleur, s'abat sur nous à l'heure où nous y pensons le moins. La cruelle, en effet, nous a ravi Monsieur l'abbé RAMBERT, à l'improviste, au moment où Nous Nous flattions de le posséder encore longtemps. Il n'y a pas un mois, le séminaire était en fête, et trente-quatre de ses enfants, sous la conduite de leur chef vénéré, non moins heureux de Nous les présenter, que Nous de leur imposer les mains, Nous demandaient les uns de les admettre, les autres de les élever dans la sainte hiérarchie. Tous les cœurs étaient contents et Notre vieille cathédrale de Toulon, ornée de ses plus riches parures, tressaillait jusque dans ses bases, fière de l'honneur qui lui était fait, et enregistrait ce jour parmi les plus beaux de ses annales, si riches pourtant de mémorables souvenirs.

(1) *De parabolis Salomonis*, cap XIV, 13.

Et voici qu'à l'heure présente, l'allégresse de ce diocèse se change en amertume, et que le Père, hier triomphateur, descend dans la tombe, enveloppé dans ce dernier acte de ses fonctions comme dans un brillant linceul, et laissant des larmes partout où resplendissaient naguère l'espérance et le bonheur. O Dieu ! sur quoi donc pouvons-nous compter ? Quel jour et quel jour, dirait Bossuet, quel état et quel état ! Ah ! vraiment l'Écriture a raison quand elle dit que courtes et incertaines sont les prévisions des hommes : *Incertæ providentiæ nostræ* (1), et Bossuet aussi a raison contre nous lorsque, ne pouvant répondre du lendemain, nous faisons des projets d'avenir, car « la santé n'est qu'un nom et la vie n'est qu'un songe » (2). Nous savons tout cela, vous et Nous, Messieurs, et pourtant lorsque sur notre route se produit une de ces explosions soudaines, une de ces catastrophes qui déroutent nos prévisions, nous éprouvons de la stupeur et ne parvenons pas à nous défendre d'un sentiment de stupéfaction et d'effroi.

Dans le cas présent, c'est presque notre droit d'éprouver une pareille impression, car chez notre regretté défunt, rien ne faisait pressentir qu'il dût nous quitter si tôt et de telle façon. Pour lui, l'année scolaire s'était écoulée dans des conditions normales, les vacances allaient amener le repos accoutumé, et l'ensemble de sa santé laissait si peu à désirer qu'il se préparait à prêcher, sous bref délai, une retraite ecclésiastique dans un diocèse où l'appelaient de vieilles et chères relations. A Notre dernier conseil, M. l'abbé Rambert avait pris place comme de coutume ; et quand même Nous aurions conçu, ce qui n'était pas, des inquiétudes à son sujet, le regard le

(1) Sapient., IX, 14.
(2) Bos. ; Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.

plus perspicace n'eût rien découvert en lui qui fût de nature à les justifier.

Notre étonnement fut donc grand, lorsque lundi dernier Nous apprîmes que, sous l'influence d'un accès de fièvre pernicieuse, il se trouvait dans la nécessité de renoncer à ses occupations ordinaires et de se condamner au repos. Mais le lendemain, mardi, le médecin qui le soignait et qui possède, en raison de son expérience et de ses connaissances professionnelles, Notre entière confiance, Nous ayant manifesté l'espoir que ce ne serait là qu'une simple alerte de courte durée et en présence de laquelle il ne convenait pas de s'alarmer, Nous n'attachâmes pas à cet accident plus d'importance qu'il ne paraissait en mériter. Avant-hier, mercredi, étant allé voir le malade, Nous eûmes la satisfaction de le trouver dans les meilleures dispositions et Nous emportions, en prenant congé, l'espérance, Nous allions dire la certitude, que le mal n'avait aucun caractère alarmant et que dans quelques jours il aurait complètement disparu.

Nous en étions là, Messieurs et chers Coopérateurs, de nos suppositions et de nos vœux, lorsque ce soir, vers six heures, M. l'abbé Rambert eut une crise qui renversa toutes les illusions. Du même coup, les données de la science, la tranquillité de son entourage, les connaissances pratiques de ceux qui le soignaient furent mises à néant par un de ces revirements subits qui déconcertent toujours les hommes, parce que Dieu seul en a le secret. Immédiatement l'Extrême-Onction fut administrée par M. l'abbé Blanc, Notre vicaire général : l'aggravation se produisit dans des circonstances telles de rapidité foudroyante et d'intensité qu'il ne fut pas possible de songer à donner le saint viatique au pauvre souffrant. A sept heures, Nous allions le voir pour le bénir une dernière fois, et à huit heures et demie tout était fini.

Je me trompe, Messieurs et chers Coopérateurs, tout allait commencer : les douceurs de la patrie pour le défunt, la douleur pour les deux familles qu'il laisse dans les tristesses d'un abandon imprévu, et les regrets pour Nous.

Ceux qui aiment vraiment l'Église souffrent si vivement des épreuves de toute nature auxquelles elle est en butte que pour eux la mort est enviable ; aussi quand ils meurent sont-ils moins à plaindre que nous qui, par les secrets desseins de Dieu, sommes condamnés à rester plus longtemps dans les vallées de l'exil. Ils ont surtout le droit d'entonner le chant de victoire et l'hymne de la délivrance, lorsqu'ils ont derrière eux une vie de soixante ans, tout entière consacrée au salut des âmes et à la gloire de Dieu, dans le dévouement à la jeunesse et à la préparation de nombreuses générations cléricales au service des autels. Il n'est pas possible, en effet, qu'une âme vouée par état à faire vivre d'autres âmes, à les élever à la perfection et à les rendre dignes des plus augustes ministères, ne soit pas elle-même en possession de la pureté des anges, et prête à paraître au premier signal devant le Souverain Juge.

Cependant, parce que la poussière s'attache à tous les pèlerins, quelque soin qu'ils aient apporté à se garder indemnes de toute souillure, nous prierons du meilleur de nos âmes pour que Dieu, s'il ne l'avait déjà fait, introduise notre défunt dans le séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Vous ne lui ménagerez pas vos suffrages, vous surtout, membres de Notre clergé, qui êtes redevables à sa direction de la conservation de votre vocation sacerdotale, et qui ne pouvez, sans penser à lui, monter au saint autel. Et vous aussi, Nos bien-aimées filles de l'Espérance, qui depuis tant d'années avez eu l'occasion de constater l'attachement

qu'il vous avait voué, et de vous applaudir de la sûreté de ses conseils. Et vous aussi, maisons religieuses, sœurs du Bon-Pasteur et sœurs de Nevers, à qui depuis dix ans il ne marchanda jamais le secours de sa parole ni l'appui de son autorité. Vous aussi vous prierez pour lui, familles chrétiennes de ce diocèse et d'ailleurs, vous particulièrement catholiques de la ville épiscopale, qu'il soutenait de ses encouragements, éclairait de ses lumières et secondait de son ministère dans l'accomplissement du devoir pascal. A tous il a fait du bien ; il appartient donc à tous de l'aider maintenant en lui accordant largement les seuls témoignages de reconnaissance qu'il ait jamais ambitionnés : vos prières et votre souvenir devant Dieu. — Et lorsque vous acquitterez cette dette de justice, ô frères bien-aimés, gardez-vous de séparer ce que le Seigneur a si étroitement uni. Là-bas, sur les frontières d'Italie, une pauvre femme apprendra demain qu'elle n'a plus de fils. Cette nouvelle sera plus lourde pour elle que ses quatre-vingt-dix ans, et en la recevant elle se plaindra à Dieu d'avoir trop vécu. C'est à elle que vous devez, Messieurs, d'avoir rencontré sur votre chemin un homme tel que Monsieur le Supérieur du Grand-Séminaire, dont la main vous a introduits dans le sanctuaire, ou vous y a si souvent soutenus, et Nous connaissons assez vos cœurs pour être assuré que vous vous en souviendrez.

Pour Nous, Messieurs et chers Coopérateurs, qui connaissions Monsieur l'abbé Rambert depuis beaucoup moins longtemps. Nous ne vous le cédions en rien pourtant sous le rapport de l'estime que Nous ressentions pour son caractère, et de l'affection dont Nous avions pris de bonne heure l'habitude de l'entourer. Et quand tout à l'heure, Nous regardions les sueurs froides de l'agonie perler sur ce front où il avait plu à la divine

Providence de déposer l'empreinte de si belles facultés, et que Nous pensions au cercueil où bientôt va descendre cette partie de Nous-même, Nous Nous rappelions involontairement qu'il y a trois ans, presque jour pour jour, Nous le mandions à Vichy. A la veille de venir au milieu de vous, Nous tenions à recevoir de sa bouche, que Nous regardions comme l'une des plus autorisées, les renseignements nécessaires pour Nous initier à la connaissance des hommes et des choses que Nous aurions bientôt à diriger.

Depuis cette époque, Nous vîmes augmenter chaque jour la part qu'il avait dans Nos déterminations et Nos conseils. La vivacité de son esprit, l'envergure de son intelligence, la variété de ses aptitudes, la facilité avec laquelle il saisissait les questions, la rapidité qu'il mettait à se les assimiler, en faisaient pour Nous un auxiliaire précieux, dont l'absence, dans maintes circonstances, sera douloureusement ressentie. Nous n'avions pas tardé non plus à Nous convaincre du poids de ses jugements, de sa discrétion, de la solidité de son attachement au devoir, et Nous étions assis depuis peu sur le siège de Fréjus qu'il Nous était donné de constater que, sous beaucoup de réserve et les dehors d'une apparente froideur, Monsieur l'abbé Rambert cachait une grande solidité en matière d'affection, et un attachement capable de tous les sacrifices et de toutes les fidélités. Aussi Nous étions-Nous habitué à l'associer, dans Nos préoccupations comme dans Notre tendresse, à Messieurs Nos Vicaires Généraux, à compter sur lui comme Nous comptons sur eux ; et lorsque Nous Nous éloignions de Notre diocèse, Nous disions de lui ce que Tibulle disait d'une personne aimée, qu' « il Nous était, dans les lieux les plus solitaires une grande compagnie », *In solis tu mihi turba locis*. Le sachant à nos côtés à une heure où

la loi militaire va nous susciter de nombreuses et graves difficultés, Nous aurions éprouvé moins de sollicitude, car Nous aurions trouvé près de lui la force qu'un frère puise dans le cœur d'un frère : *Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma* (1). Les charmes de sa conversation, la vivacité de ses reparties, l'indulgence qu'il avait acquise par la connaissance des enfants en avaient fait un homme aimable et bon : *Vir amabilis ad societatem* (2), et à cause de tout cela, Messieurs et chers Coopérateurs, Nous Nous sentons remué comme on est remué devant la dépouille mortelle d'un père ou la disparition d'une de ces amitiés qui ont reçu la consécration du temps. Hélas ! c'est que Nous aussi Nous arrivons à un âge où, pour l'homme qui ne peut plus songer à se créer de nouvelles amitiés, les séparations sont doublement amères ! Et voilà pourquoi Nous Nous étions attaché à ce saint prêtre comme on le fait quand on a la pensée de ne se détacher jamais; et voilà pourquoi aussi Nous répétons à ce collaborateur qui bientôt va s'en aller au champ du repos dormir le sommeil suprême, la parole de ceux qui se rient de la distance et qui se sentent incapables de jamais oublier :

> Tu peux sans t'absenter me quitter tout à l'heure ;
> Tu restes dans mes yeux, mon cœur est ta demeure.

Et de ces accents émus, Messieurs, vous ne vous étonnerez pas, et il ne Nous vient pas à la pensée de Nous en excuser près de vous, car Notre charge, hélas ! ne Nous met à l'abri d'aucune faiblesse, Nous avons un cœur comme le vôtre, et ce cœur n'est ni de pierre ni d'airain : *Et mihi est cor, sicut et vobis. Nec fortitudo lapidum fortitudo mea nec caro mea ænea est* (8).

(1) Prov. XVIII, 19.
(2) Prov. XVIII, 24.
(3) Job., XII, 3, VI, 12.

Oui, Nous Nous rappellerons toujours la carrière sainte et de tous points exemplaire que Nous laisse celui qui fut le père des âmes de beaucoup d'entre vous. Elle est la sûre garantie que la mort ne l'aura pas surpris, et quoique les approches n'en aient été indiquées par aucun signe précurseur, Nous ne doutons pas que, dans les courts instants qui ont séparé la plénitude de la vie des ombres de l'agonie, plus d'une fois l'âme de celui que Nous pleurons aura fait monter, avec saint Augustin, le cri de son impatience et de son amour vers son Créateur : O aimer ! O s'en aller ! O mourir ! O arriver jusqu'à Dieu ! *O amare ! O ire ! O sibi perire ! O ad Deum pervenire !* (1).

Soyez sûrs, Messieurs, que le Maître juste et bon auquel ils s'adressaient ne sera pas resté sourd à de pareils accents et que, dans la chapelle du séminaire, lorsque le deuxième lundi d'octobre nous célébrerons un service funèbre pour le repos de son âme, notre absent, déjà rendu au port, priera pour ceux qui luttent encore sur la haute mer, et nous obtiendra par sa charitable intercession la grâce de parvenir comme lui, par le chemin du devoir, à la glorieuse immortalité.

Nous ne saurions former de meilleur souhait pour chacun de vous et, demandant à Dieu de le réaliser, Nous vous prions, Messieurs et chers Coopérateurs, d'agréer la nouvelle assurance de Nos respectueux et dévoués sentiments.

† F. Henri,
Evêque de Fréjus et Toulon.

Fréjus, vendredi soir, 12 juillet 1889.

(1) S. Aug., sermo 119, éd. Gaume V, 1107.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 108. — Décembre 1889

ACTES PONTIFICAUX

Notre numéro de septembre était sous presse, lorsqu'a paru l'Encyclique suivante, connue aujourd'hui de tous, que nous recueillons néanmoins, comme la parole du PÈRE, dans ces Annales de famille où plus d'un seront heureux de la retrouver et de s'en nourrir.

LETTRE ENCYCLIQUE
DE N. T. S. P. LE PAPE LÉON XIII

DU PATRONAGE
DE SAINT JOSEPH ET DE LA TRÈS SAINTE VIERGE
QU'IL CONVIENT D'INVOQUER A CAUSE DE LA DIFFICULTÉ DES TEMPS

A nos vénérables Frères les patriarches, primats, archevêques, évêques et les autres ordinaires ayant paix et communion avec le Siège apostolique.

LÉON XIII, PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Bien que plusieurs fois déjà Nous ayons ordonné que des prières spéciales fussent faites dans le monde entier

et que les intérêts catholiques fussent avec plus d'instances recommandés à Dieu, personne néanmoins ne s'étonnera que Nous jugions opportun, au temps présent, d'inculquer de nouveau ce même devoir.

Aux époques de difficultés et d'épreuves, surtout lorsque la licence de tout oser pour la ruine de la religion chrétienne semble laissée à la *puissance des ténèbres*, l'Église a toujours eu la coutume d'implorer avec plus de ferveur et de persévérance Dieu, son auteur et son défenseur, en recourant aussi à l'intercession des saints, et principalement de l'auguste Vierge, mère de Dieu, dont le patronage lui paraît devoir être le plus efficace. Le fruit de ces pieuses supplications et de la confiance mise dans la bonté divine apparaît tôt ou tard.

Or, vous connaissez les temps où nous vivons, Vénérables Frères; ils ne sont pas beaucoup moins calamiteux pour la religion chrétienne que ceux qui, dans le passé, furent le plus remplis de calamités. Nous voyons s'éteindre, dans un grand nombre d'âmes, le principe de toutes les vertus chrétiennes, la foi; la charité se refroidir; la jeunesse grandir dans la dépravation des mœurs et des opinions; l'Église de Jésus-Christ attaquée de toutes parts par la violence et par l'astuce; une guerre acharnée dirigée contre le souverain Pontificat, les fondements mêmes de la religion ébranlés avec une audace chaque jour croissante. A quel degré on en est descendu, en ces derniers temps, et quels desseins on agite encore, c'est trop connu pour qu'il soit besoin de le dire.

Dans une situation si difficile et si malheureuse, les remèdes humains sont insuffisants, et le seul remède est de solliciter de la puissance divine la guérison.

C'est pourquoi Nous avons jugé devoir Nous adresser à la piété du peuple chrétien, pour l'exciter à implorer

avec plus de zèle et de constance le secours de Dieu tout-puissant. A l'approche donc du mois d'octobre, que Nous avons précédemment prescrit de consacrer à la Vierge Marie sous le titre de Notre-Dame du *Rosaire*, Nous exhortons vivement les fidèles à accomplir les exercices de ce mois avec le plus de religion, de piété et d'assiduité possible. Nous savons qu'un refuge est prêt dans la bonté maternelle de la Vierge, et Nous avons la certitude de ne point placer vainement en elle Nos espérances. Si cent fois elle a manifesté son assistance dans les époques critiques du monde chrétien, pourquoi douter qu'elle ne renouvelle les exemples de sa puissance et de sa faveur, si d'humbles et constantes prières lui sont partout adressées? Bien plus, Nous croyons que son intervention sera d'autant plus merveilleuse qu'elle aura voulu se laisser implorer plus longtemps.

Mais Nous avons un autre dessein que, selon votre coutume, Vénérables Frères, vous seconderez avec zèle. Afin que Dieu se montre plus favorable à nos prières et que, les intercesseurs étant nombreux, il vienne plus promptement et plus largement au secours de son Église, Nous jugeons très utile que le peuple chrétien s'habitue à invoquer avec une grande piété et une grande confiance, en même temps que la Vierge, mère de Dieu, son très chaste Époux, le bienheureux Joseph; ce que Nous estimons, de science certaine, être, pour la Vierge elle-même, désiré et agréable.

Au sujet de cette dévotion, dont Nous parlons publiquement pour la première fois aujourd'hui, Nous savons sans doute que non seulement le peuple y est incliné, mais qu'elle est déjà établie et en progrès. Nous avons vu, en effet, le culte de saint Joseph, que, dans les siècles passés, les Pontifes romains s'étaient appliqués à développer peu à peu et à propager, croître et se répandre

notre époque, surtout après que Pie IX, d'heureuse mémoire, Notre prédécesseur, eût proclamé, sur la demande d'un grand nombre d'évêques, le très saint Patriarche patron de l'Église catholique. Toutefois, comme il est d'une si haute importance que la vénération envers saint Joseph s'enracine dans les mœurs et dans les institutions catholiques, Nous voulons que le peuple chrétien y soit incité avant tout par Notre parole et par Notre autorité.

Les raisons et les motifs spéciaux pour lesquels saint Joseph est nommément le patron de l'Église et qui font que l'Église espère beaucoup, en retour de sa protection et de son patronage, sont que Joseph fut l'époux de Marie et qu'il fut réputé le père de Jésus-Christ. De là ont découlé sa dignité, sa faveur, sa sainteté, sa gloire.

Certes, la dignité de la Mère de Dieu est si haute, qu'il ne peut être créé rien au-dessus. Mais, toutefois, comme Joseph a été uni à la bienheureuse Vierge par le lien conjugal, il n'est pas douteux qu'il n'ait approché plus que personne de cette dignité suréminente, par laquelle la Mère de Dieu surpasse de si haut toutes les natures créées. Le mariage est, en effet, la société et l'union de toutes la plus intime, qui entraîne, de sa nature, la communauté des biens entre l'un et l'autre conjoint. Aussi, en donnant Joseph pour époux à la Vierge, Dieu lui donna non seulement un compagnon de sa vie, un témoin de sa virginité, un gardien de son honneur, mais encore, en vertu même du pacte conjugal, un participant de sa sublime dignité.

Semblablement, Joseph brille entre tous par la plus auguste dignité, parce qu'il a été, de par la volonté divine, le gardien du Fils de Dieu, regardé par les hommes comme son père. D'où il résultait que le Verbe de Dieu était humblement soumis à Joseph, qu'il lui obéissait et

qu'il lui rendait tous les devoirs que les enfants sont obligés de rendre à leurs parents.

De cette double dignité découlaient d'elles-mêmes les charges que la nature impose aux pères de famille, de telle sorte que Joseph était le gardien, l'administrateur et le défenseur légitime et naturel de la maison divine dont il était le chef. Il exerça, de fait, ces charges et ces fonctions pendant tout le cours de sa vie mortelle. Il s'appliqua à protéger, avec un souverain amour et une sollicitude quotidienne, son épouse et le Divin Enfant ; il gagna régulièrement par son travail tout ce qui était nécessaire à l'un et à l'autre pour la nourriture et le vêtement ; il préserva de la mort l'enfant menacé par la jalousie d'un roi, en lui procurant un refuge ; dans les incommodités des voyages et les amertumes de l'exil, il fut constamment le compagnon, l'aide et le soutien de la Vierge et de Jésus.

Or, la divine maison que Joseph gouverna comme avec l'autorité du père contenait les prémices de l'Église naissante. De même que la très sainte Vierge est la mère de Jésus-Christ, elle est la mère de tous les chrétiens, qu'elle a enfantés sur le mont du Calvaire, au milieu des souffrances suprêmes du Rédempteur; Jésus-Christ, aussi, est comme le premier-né des chrétiens, qui, par l'adoption et la rédemption, sont ses frères.

Telles sont les raisons pour lesquelles le bienheureux Patriarche regarde comme lui étant particulièrement confiée la multitude des chrétiens qui compose l'Église, c'est-à-dire cette immense famille répandue par toute la terre, sur laquelle, parce qu'il est l'époux de Marie et le père de Jésus-Christ, il possède comme une autorité paternelle. Il est donc naturel et très digne du bienheurex Joseph que, de même qu'il subvenait autrefois à tous les besoins de la famille de Nazareth et l'entourait saintement de sa

protection, il couvre maintenant de son céleste patronage et défende l'Église de Jésus-Christ.

Vous comprenez facilement, Vénérables Frères, que ces considérations sont confirmées par l'opinion qu'un grand nombre de Pères de l'Église ont admise et à laquelle aquiesce la sainte liturgie elle-même, que ce Joseph des temps anciens, fils du patriarche Jacob, fut la figure du nôtre et, par son éclat, témoigna de la grandeur du futur gardien de la divine famille.

Et, en effet, en outre que le même nom, et point dénué de signification, fut donné à l'un et à l'autre, vous connaissez parfaitement les similitudes évidentes qui existent entre eux : celle-ci d'abord, que le premier Joseph obtint la faveur et la particulière bienveillance de son maître, et que, étant préposé par lui à l'administration de sa maison, il arriva que la prospérité et l'abondance affluèrent, grâce à Joseph, dans la maison du maître ; celle-ci ensuite, plus importante, que, par l'ordre du roi, il présida avec une grande puissance au royaume, et en un temps où la disette des fruits et la cherté des vivres vint à se produire, il pourvut avec tant de sagesse aux besoins des Égyptiens et de leurs voisins que le roi décréta qu'on l'appellerait le *Sauveur du monde*.

C'est ainsi que dans cet ancien patriarche il est permis de reconnaître la figure du nouveau. De même que le premier fit réussir et prospérer les intérêts domestiques de son maître et bientôt rendit de merveilleux services à tout le royaume, de même le second, destiné à être le gardien de la religion chrétienne, doit être regardé comme le protecteur et le défenseur de l'Église, qui est vraiment la maison du Seigneur et le royaume de Dieu sur la terre.

Il existe des raisons pour que les hommes de toute condition et de tout pays se recommandent et se con-

fient à la foi et à la garde du bienheureux Joseph.

Les pères de famille trouvent en Joseph la plus belle personnification de la vigilance et de la sollicitude paternelles ; les époux, un parfait exemple d'amour, d'accord et de fidélité conjugale ; les vierges ont en lui, en même temps que le modèle, le protecteur de l'intégrité virginale. Que les nobles de naissance apprennent de Joseph à garder, même dans l'infortune, leur dignité ; que les riches comprennent, par ses leçons, quels sont les biens qu'il faut le plus désirer et acquérir au prix de tous ses efforts.

Quant aux prolétaires, aux ouvriers, aux personnes de condition médiocre, ils ont comme un droit spécial à recourir à Joseph et à se proposer son imitation. Joseph, en effet, de race royale, uni par le mariage à la plus grande et à la plus sainte des femmes, regardé comme le père du fils de Dieu, passe néanmoins sa vie à travailler et demande à son labeur tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille.

Il est donc vrai que la condition des humbles n'a rien d'abject, et non seulement le travail de l'ouvrier n'est pas déshonorant, mais il peut, si la vertu vient s'y joindre, être grandement ennobli. Joseph, content du peu qu'il possédait, supporta les difficultés inhérentes à cette médiocrité de fortune avec grandeur d'âme, à l'imitation de son fils qui, après avoir accepté la forme d'esclave, lui le Seigneur de toutes choses, s'assujettit volontairement à l'indigence et au manque de tout.

Au moyen de ces considérations, les pauvres et tous ceux qui vivent du travail de leurs mains doivent relever leur courage et penser juste. S'ils ont le droit de sortir de la pauvreté et d'acquérir une meilleure situation par des moyens légitimes, la raison et la justice leur défendent de renverser l'ordre établi par la providence de

Dieu. Bien plus, le recours à la force et les tentatives par voie de sédition et de violence sont des moyens insensés, qui aggravent la plupart du temps les maux pour la suppression desquels on les entreprend. Que les pauvres, donc, s'ils veulent être sages, ne se fient pas aux promesses des hommes de désordre, mais à l'exemple et au patronage du bienheureux Joseph, et aussi à la maternelle charité de l'Église, qui prend chaque jour de plus en plus souci de leur sort.

C'est pourquoi, Nous promettant beaucoup de votre autorité et de votre zèle épiscopal, Vénérables Frères, et ne doutant pas que les bons et pieux fidèles ne fassent volontairement plus encore qu'il ne sera ordonné, Nous prescrivons que, pendant tout le mois d'octobre, à la récitation du Rosaire, au sujet de laquelle il a été précédemment statué, on ajoute une prière à saint Joseph, dont la formule vous sera transmise en même temps que cette Lettre ; il sera ainsi fait chaque année à perpétuité. A ceux qui réciteront dévotement cette prière, Nous accordons pour chaque fois une indulgence de sept ans et sept quarantaines.

C'est une pratique salutaire et des plus louables, établie déjà en quelques pays, de consacrer le mois de mars à honorer, par des exercices de piété quotidiens, le saint Patriarche. Là où cet usage ne pourrait pas être facilement établi, il est au moins à souhaiter que, avant le jour de sa fête, dans l'église principale de chaque lieu, un *triduum* de prières soit célébré.

Dans les endroits où le 19 mars, consacré au bienheureux Joseph, n'est pas fête de précepte, Nous exhortons les fidèles à sanctifier autant que possible ce jour par la piété privée, en l'honneur de leur céleste patron, comme si c'était une fête de précepte.

En attendant, comme présage des dons célestes et

comme témoignage de Notre bienveillance, Nous accordons affectueusement dans le Seigneur, à vous, Vénérables Frères, à votre clergé et à votre peuple, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 15 août 1889. De Notre Pontificat, l'an douzième.

LÉON XIII, PAPE.

PRIÈRE A SAINT JOSEPH.

Nous recourons à vous dans notre tribulation, bienheureux Joseph, et, après avoir imploré le secours de votre très sainte Épouse, nous sollicitons aussi avec confiance votre patronnage. Par l'affection qui vous a uni avec la Vierge immaculée, mère de Dieu ; par l'amour paternel dont vous avez entouré l'Enfant Jésus, nous vous supplions de regarder avec bonté l'héritage que Jésus-Christ a acquis de son sang et de nous assister de votre puissance et de votre secours dans nos besoins.

Protégez, ô très sage Gardien de la divine famille, la race élue de Jésus-Christ ; préservez-nous, ô Père très aimant, de toute souillure d'erreur et de corruption : soyez-nous propice et assistez-nous, du haut du ciel, ô notre très puissant libérateur, dans le combat que nous livrons à la puissance des ténèbres ; et de même que vous avez arraché autrefois l'Enfant Jésus au péril de la mort, défendez aujourd'hui la sainte Église de Dieu des embûches de l'ennemi et de toute adversité. Accordez-nous votre perpétuelle protection afin que, soutenus par votre exemple et votre secours, nous puissions vivre saintement, pieusement mourir et obtenir la béatitude éternelle du Ciel. — Ainsi soit-il.

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI

LEONIS

DIVINA PROVIDENTIA

PAPÆ XIII

EPISTOLA ENCYCLICA

AD PATRIARCHAS, PRIMATES, ARCHIEPISCOPOS
EPISCOPOS, ALIOSQUE LOCORUM ORDINARIOS PACEM ET COMMUNIONEM
CUM APOSTOLICA SEDE HABENTES

DE PATROCINIO SANCTI JOSEPHI

UNA CUM VIRGINIS DEIPARÆ

PRO TEMPORUM DIFFICULTATE IMPLORANDO

VENERABILIBUS FRATRIBUS
PATRIARCHIS, PRIMATIBUS, ARCHIEPISCOPIS, EPISCOPIS
ALIISQUE LOCORUM ORDINARIIS PACEM ET COMMUNIONEM
CUM APOSTOLICA SEDE HABENTIBUS

LEO PP. XIII

VENERABILES FRATRES, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Quanquam pluries jam singulares toto orbe deprecationes fieri, majoremque in modum commendari Deo rem catholicam jussimus, nemini tamen mirum videatur si hoc idem officium rursus inculcandum animis hoc tempore censemus.

In rebus asperis, maxime cum *potestas tenebrarum*, audere quælibet in perniciem christiani nominis posse videtur, Ecclesia quidem suppliciter invocare Deum, auctorem ac vindicem suum, studio perseverantiaque majore semper consuevit, adhibitis quoque sanctis cælitibus, præcipueque augusta Virgine Dei genitrice, quorum patrocinio columen rebus suis maxime videt adfuturum. Piarum autem precationum positæque in divina bonitate spei serius ocius fructus apparet.

Jamvero nostis tempora, Venerabiles Fratres: quæ

sane christianæ reipublicæ haud multo minus calamitosa sunt, quam quæ fuere unquam calamitosissima. Interire apud plurimos videmus principium omnium virtutum christianarum, fidem : frigere caritatem; subolescere moribus opinionibusque depravatam juventutem : Jesu Christi Ecclesiam vi et astu ex omni parte oppugnari ; bellum atrox cum Pontificatu geri ; ipsa religionis fundamenta crescente in dies audacia labefactari. Quo descensum novissimo tempore sit, et quid adhuc agitetur animis, plus est jam cognitum, quam ut verbis declarari oporteat.

Tam difficili miseroque statu quoniam mala sunt, quam remedia humana, majora, restat ut a divina virtute omnis eorum petenda sanatio sit. Hac de causa faciendum duximus, ut pietatem populi christiani ad implorandam studiosius et constantius Dei omnipotentis opem incitaremus. Videlicet apropinquante jam mense octobri, quem Virgini Mariæ a *Rosario* dicatum esse alias decrevimus, vehementer hortamur, ut maxima qua fieri potest religione pietate, frequentia mensis ille totus hoc anno agatur.

Paratum novimus in materna Virginis bonitate perfugium : spesque Nostras non frustra in ea collocatas certo scimus. Si centies illa in magnis christianæ reipublicæ temporibus præsens adfuit, cur dubitetur, exempla potentiæ gratiæque suæ renovaturam, si humiles constantesque preces communiter adhibeantur? Immo tanto mirabilius credimus adfuturam, quanto se diutius obsecrari maluerit.

Sed aliud quoque est propositum Nobis : cui proposito diligentem, ut soletis, Venerabiles Fratres, Nobiscum dabitis operam. Scilicet quo se placabiliorem ad preces impertiat Deus, pluribusque deprecatoribus, Ecclesiæ suæ celerius ac prolixius opituletur, magnopere hoc ar-

bitramur expedire, ut una cum Virgine Deipara castissimum ejus sponsum beatum Josephum implorare populus christianus præcipua pietate et fidenti animo insuescat : quod optatum gratumque ipsi Virgini futurum, certis de caussis judicamus.

Profecto hac in re, de qua nunc primum publice dicturi aliquid sumus, pietatem popularem cognovimus non modo pronam, sed velut instituto jam cursu progredientem : propterea quod Josephi cultum, quem superioribus quoque ætatibus romani Pontifices sensim provehere in majus et late propagare studuerant, postremo hoc tempore vidimus passim nec dubiis incrementis augescere, præsertim postea quam Pius IX fe. rec. decessor Noster sanctissimum Patriarcham, plurimorum episcoporum rogatu, patronum Ecclesiæ catholicæ declaravit. Nihilominus cum tanti referat, venerationem ejus in moribus institutisque catholicis penitus inhærescere, idcirco volumus populum christianum voce imprimis atque auctoritate Nostra moveri.

Cur beatus Josephus nominatim habeatur Ecclesiæ patronus, vicissimque plurimum sibi Ecclesia de ejus tutela patrocinioque polliceatur, caussæ illæ sunt rationesque singulares, quod is vir fuit Mariæ, et pater, ut putabatur, Jesu Christi. Hinc omnis ejus dignitas, gratia, sanctitas, gloria profectæ. Certe matris Dei tam in excelso dignitas est, ut nihil fieri majus queat. Sed tamen qua intercessit Josepho cum Virgine beatissima maritale vinclum, ad illam præstantissimam dignitatem, qua naturis creatis omnibus longissime Deipara antecellit, non est dubium quin accesserit ipse, ut nemo magis. Est enim conjugium societas necessitudoque omnium maxima, quæ naturâ suâ adjunctam habet bonorum unius cum altero communicationem. Quocirca si sponsum Virgini Deus Josephum dedit, dedit profecto non modo

vitæ socium, virginitatis testem, tutorem honestatis, sed etian excelsæ dignitatis ejus ipso conjugali fœdere participem. Similiter augustissima dignitate unus eminet inter omnes, quod divino consilio custos filii Dei fuit, habitus hominum opinione pater. Qua ex re consequens erat, ut Verbum Dei Josepho modeste subesset, dictoque esset audiens, omnemque adhiberet honorem, quem liberi adhibeant parenti suo necesse est.

Jamvero ex hac duplici dignitate officia sponte sequebantur, quæ patribusfamilias natura præscripsit, ita quidem ut domus divinæ, cui Josephus præerat, custos idem et curator et defensor esset legitimus ac naturalis. Cujusmodi officia ac munia ille quidem, quoad suppeditavit vita mortalis, revera exercuit. Tueri conjugem divinamque sobolem amore summo et quotidiana assiduitate studuit ; res utrique ad victum cultumque necessarias labore suo parare consuevit ; vitæ discrimen, regis invidia conflatum, prohibuit, quæsito ad securitatem perfugio ; in itinerum incommodis exiliique acerbitatibus perpetuus et Virgini et Jesu comes, adjutor, solator extitit. Atqui domus divina, quam Jospehus velut potestate patria gubernavit, initia exorientis Ecclesiæ continebat. Virgo sanctissima quemadmodum Jesu Christi genitrix, ita omnium est christianorum mater, quippe quos ad Calvariæ montem inter supremos Redemptoris cruciatus generavit; itemque Jesus Christus tanquam primogenitus est christianorum, qui ei sunt adoptione ac redemptione fratres.

Quibus rebus caussa nascitur, cur beatissimus Patriarcha commendatam sibi peculiari quadam ratione sentiat multitudinem christianorum, ex quibus constat Ecclesia, scilicet innumerabilis isthæc perque omnes terras fusa familia, in quam, quia vir Mariæ et pater est Jesu Christi, paterna propemodum auctoritate pollet. Est igitur con-

sentaneum, et beato Josepho apprime dignum, ut sicut ille, olim Nazarethanam familiam, quibuscumque rebus usuvenit, sanctissime tueri consuevit, ita nunc patrocinio cælesti Ecclesiam Christi tegat ac defendat.

Hæc quidem, Venerabiles Fratres, facile intelligitis ex eo confirmari, quod non paucis Ecclesiæ patribus, ipsa adsentiente sacra liturgia, opinio insederit, veterem illum Josephum, Jacobo patriarcha natum, hujus nostri personam adumbrasse ac munera, itemque claritate sua custodis divinæ familiæ futuri magnitudinem ostendisse. Sane præterquam quod idem utrique contigit nec vacuum significatione nomen, probe cognitæ vobis sunt aliæ eædemque perspicuæ inter utrumque similitudines : illa inprimis, quod gratiam adeptus est a domino suo benevolentiamque singularem : cumque rei familiari esset ab eodem præpositus, prosperitates secundæque res herili domui, Josephi gratiâ, affatim obvenere. Illud deinde majus, quod regis jussu toti regno summa cum potestate præfuit : quo autem tempore calamitas fructuum inopiam caritatemque rei frumentariæ peperisset, ægyptiis ac finitimis tam excellenti providentia consuluit, ut eum rex *Salvatorem mundi* appellandum decreverit. Ita in vetere illo Patriarcha hujus expressam imaginem licet agnoscere. Sicut alter prosperus ac salutaris rationibus heri sui domesticis fuit, ac mox universo regno mirabiliter profuit, sic alter christiani nominis custodiæ destinatus, defendere ac tutari putandus est Ecclesiam, quæ vere domus Domini est Deique in terris regnum.

Est vero cur omnes, qualicumque conditione locoque, fidei sese tutelæque beati Josephi commendat atque committat. Habent in Josepho patresfamilias vigilantiæ providentiæque paternæ præstantissimam formam ; habent conjuges amoris, unanimitatis, fidei conjugalis perfectum specimen ; habent virgines integritatis virginalis

exemplar eumdem ac tutorem. Nobili genere nati, proposita sibi Josephi imagine, discant retinere etiam in afflicta fortuna dignitatem ; locupletes intelligant, quæ maxime appetere totisque viribus colligere bona necesse sit. Sed proletarii, opifices, quotquot sunt inferiore fortuna, debent suo quodam proprio jure ad Josephum confugere, ab eoque, quod imitentur, capere. Is enim, regius sanguis, maximæ sanctissimæque omnim mulierum matrimonio junctus, pater, ut putabatur, filii Dei, opere tamen faciendo ætatem transigit, et quæcumque ad suorum tuitionem sunt necessaria, manu et arte quærit. Non est igitur, si verum exquiritur, tenuiorum abjecta conditio ; neque solum vacat dedecore, sed valde potest, adjuncta virtute, omnis opificum nobilitari labos. Josephus, contentus et suo et parvo, angustias cum illa tenuitate cultus necessario conjunctas æquo animo excelsoque tulit, scilicet ad exemplar filii sui, qui acceptâ formâ servi cum sit dominus omnium, summam inopiam atque indigentiam voluntate suscepit.

Harum cogitatione rerum debent erigere animos et æqua sentire egeni et quotquot manuum mercede vitam tolerant ; quibus si emergere ex egestate et meliorem statum anquirere concessum est non repugnante justitia ordinem tamen providentiâ Dei constitutum subvertere, non ratio, non justitia permittit. Immo vero ad vim descendere, et quicquam in hoc genere aggredi per seditionem ac turbas, stultum consilium est, mala illa ipsa efficiens plerumque graviora, quorum leniendorum caussâ suscipitur. Non igitur seditiosorum hominum promissis confidant inopes, si sapiunt, sed exemplis patrocinioque beati Josephi, itemque materna Ecclesiæ caritate, quæ scilicet de illorum statu curam gerit quotidie majorem.

Itaque plurimum Nobis ipsi, Venerabiles Fratres, de

vestra auctoritate studioque episcopali polliciti, nec sane diffisi, bonos ac pios plura etiam ac majora, quam quæ jubentur, sua sponte ac voluntate facturos, decernimus, ut Octobri toto in recitatione *Rosarii*, de qua alias statuimus, oratio ad sanctum Josephum adjungatur, cujus formula ad vos una cum his Litteris perferetur : idque singulis annis perpetuo idem servetur. Qui autem orationem supra dictam pie recitaverint, indulgentiam singulis septem annorum totidemque quadragenarum in singulas vices tribuimus. Illud quidem salutare maximeque laudabile, quod est jam alicubi institutum, mensem martium honori sancti Patriarchæ quotidiana pietatis exercitatione consecrare. Ubi id institui non facile queat, optandum saltem ut ante diem ejus festum in templo cujusque oppidi principe supplicatio in triduum fiat. Quibus autem in locis dies decimusnonus martii, beato Josepho sacer, numero festorum de præcepto non comprehenditur, hortamur singulos, ut eum diem privata pietate sancte, quoad fieri potest, in honorem Patroni cælestis, perinde ac de præcepto, agere ne recusent.

Interea auspicem cælestium munerum et Nostræ benevolentiæ testem vobis, Venerabiles Fratres, et Clero populoque vestro Apostolicam benedictionem peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die XV. Augusti An. MDCCCLXXXIX. Pontificatus Nostri Duodecimo.

LEO PP. XIII.

ORATIO AD SANCTUM JOSEPHUM.

Ad te, beate Joseph, in tribulatione nostra confugimus, atque implorato Sponsæ tuæ sanctissimæ auxilio, patrocinium quoque tuum fidenter exposcimus. Per eam, quæsumus, quæ te cum immaculata Virgine Dei Genitrice conjunxit, caritatem, perque paternum, quo

Puerum Jesum amplexus es, amorem, supplices deprecamur, ut ad hereditatem, quam Jesus Christus acquisivit sanguino suo, benignus respicias, ac necessitatibus nostris tua virtute et ope succurras.

Tuere, o Custos providentissime divinæ Familiæ, Jesu Christi sobolem electam ; prohibe a nobis, amantissime Pater, omnem errorum ac corruptelarum luem ; propitius nobis, sospitator noster fortissime, in hoc cum potestate tenebrarum certamine e cælo adesto; et sicut olim Puerum Jesum e summo eripuisti vitæ discrimine, ita nunc Ecclesiam sanctam Dei ab hostilibus insidiis atque ab omni adversitate defende : nosque singulos perpetuo tege patrocinio, ut ad tui exemplar et ope tua suffulti, sancte vivere, pie emori, sempiternamque in cælis beatitudinem assequi possimus. — Amen.

MAISONS DE FRANCE

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DE LA MAISON DE SAINT-JEAN D'AUTUN. 1889.

Autun, le 18 septembre 1889.

Mon révérend et bien cher Père,

Je suis très heureux de répondre à votre désir ainsi qu'aux prescriptions des chapitres, en vous envoyant mon rapport sur les actes de la maison de Saint-Jean d'Autun ; puisse-t-il intéresser et édifier les pieux lecteurs de nos *Annales*. Le précédent allait jusqu'à la fin de 1886 ; celui que j'ai l'honneur de vous présenter comprendra un peu plus de deux années.

Je commence par la mission qui a été donnée dans la petite paroisse de Barnay, desservie par le P. Jonveaux. Elle a été prêchée par le P. Belner, pendant trois semaines, dans les mois de janvier et février. C'était l'époque de la fête patronale et du tirage au sort, deux circonstances qui faisaient redouter un échec. Cependant l'église a été généralement remplie ; les cérémonies ont été fort belles ; les réunions d'hommes très nombreuses. Comme résultat : la Sainte-Enfance a été établie ; les manuels prohibés ont disparu des écoles ; une belle croix, plantée lors de la dernière mission, a été restaurée au moment où le conseil municipal allait la faire disparaître. Toutes les femmes, moins une, et la majorité des hommes ont pris part à la communion générale.

Pendant ce temps, les PP. Paquet et Jonquet ont missionné la paroisse de Jully, très beau pays, agréablement

situé sur un coteau, tout couvert de vignes. Elle a cegrand avantage d'avoir conservé la foi et de posséder une excellente famille, qui y donne le bon exemple. Pendant que le Père Directeur préparait les exercices et les cérémonies à l'église, son jeune compagnon allait dans les campagnes visiter les malades, chercher les retardataires. Le bon vieux curé, très content de voir ses paroissiens affluer aux exercices et à la Sainte Table, a redemandé les Pères pour sa première communion et un retour de mission.

Dès les premiers jours du Carême, le P. Paquet est allé prêter main-forte aux Pères de la maison de Saint-Andelain. Son champ de bataille a été Montnoison. L'église est comme un nid d'aigle, sur une montagne très élevée; de plus, elle est humide et glaciale ; la population est à un demi-kilomètre au bas de la côte ; le presbytère, maison toute seule, est au milieu ; il eût fallu des ailes ou des jarrets d'acier pour aller de l'une à l'autre. A cette fatigue d'aller et venir, il faut ajouter un froid très intense, un vent très fort et l'indifférence des gens. On venait quand même, mais on s'en retournait encore plus vite.

Le Père ne s'est pas découragé, et sa persévérance a été couronnée de quelque succès. La bonté et le concours du curé l'ont bien dédommagé de toutes ses fatigues.

En allant de là à Ouagne, petite paroisse de 300 habitants, il a semblé au missionnaire tomber de la Sibérie dans les plaines de l'Italie. L'église est une bonbonnière, le curé fort aimable, le maire et le conseil municipal très bien, la population chrétienne. A l'approche de la fête nationale, on a voté 1 fr. 75 pour l'illumination et 25 centimes pour les honoraires du garde champêtre ; mais, en même temps, 200 francs de supplément au curé, 200 fr. pour les réparations du presbytère et 300 francs pour la

toiture de l'église. Inutile de dire que la mission a eu un plein succès.

De là, le même Père s'est rendu à Jars, dans le Cher, paroisse de 2000 âmes. Le curé, très âgé et presque aveugle, appelle ordinairement les Pères de Saint-Andelain pour l'aider à faire les Pâques. Cette fois, il y avait de plus à célébrer l'Adoration et à préparer les enfants de la première communion et de la confirmation. Ici, rien ne respire la foi; il y a encore quelques pratiques de religion : c'est affaire d'habitude.

Durant le Carême, les PP. Belner et Jonquet ont prêché les missions de Gilly-sur-Loire et de Saint-Julien de Civry.

Gilly a une population de 950 habitants ; son joli village est assis sur un rocher, au bord de la Loire ; le pays est coupé par de petits côteaux, en partie tapissés de vignes. L'église n'est pas commode; les chemins sont difficiles et mauvais ; le maire est à couteau tiré avec le curé ; celui-ci subit, sans le cacher, le missionnaire, ce trait fait voir qu'il s'agit d'une mission de fondation ; il y a aussi le châtelain, mais il est ordinairement absent ; de nombreux ouvriers nomades travaillent à un chemin : tout cela était loin de rassurer les missionnaires. A l'ouverture, cependant, l'église était remplie; mais, à vêpres, il n'y avait pas quarante personnes. De même, le lundi, à l'exercice ; le mardi encore. C'était un début difficile et décourageant. A force de zèle et d'industrie, de visites à domicile, les missionnaires sont parvenus à attirer les gens à l'église. Les cérémonies les ont intéressés vivement ; les réunions d'hommes ont été fort belles ; la proclamation de la loi a excité l'enthousiasme de toute la population et des prêtres nombreux qui y assistaient.

Saint-Julien a 1 380 habitants ; la paroisse est entourée de prairies, qui s'étendent jusque sur les coteaux élevés,

où paissent de nombreux troupeaux de bœufs. En hiver, il y a peu de travail ; aussi est-ce un temps favorable pour les missions. Le curé est un vénérable vieillard, un excellent, un généreux ami des Oblats, qu'il appelle presque tous les ans, pour l'aider à faire ses Pâques et sa première communion ; la mission, qui est de fondation, se donne tous les huit ans.

Les exercices ont commencé le dimanche, à la messe ; l'église était pleine. La neige est tombée jusqu'à vêpres; les fidèles, sans se déconcerter, arrivent aussi nombreux que le matin. La neige tombe encore ; elle a deux pieds d'épaisseur ; on vient quand même aux exercices. Pendant trois semaines, les paroissiens ne cessent d'affluer. Une communion générale de cinq cents hommes et de presque toutes les femmes témoigne de l'efficacité de la grâce.

Après Pâques, le P. Belner a fait un retour de mission à Nanton, où il a retrouvé ses auditoires de l'année précédente, et à Curtil, où il a remis sur pied une congrégation de jeunes filles.

Les annexes sont généralement jalouses des paroisses ; Burnand, annexe de Curtil, n'avait pas eu, l'année précédente, les exercices complets de la mission. M. de la Vernette, encouragé par M. le curé et par tous les paroissiens, écrivit au Supérieur : « Je sais que M. le curé de Curtil, en vous témoignant sa satisfaction des heureux résultats de la mission, dus au dévouement et au zèle infatigable de vos missionnaires, vous a parlé de notre désir de compléter, pour l'annexe de Burnand, le bien de la mission. Cette partie de la paroisse n'a pu avoir les exercices réguliers comme Curtil ; mais les quelques instructions qu'a données le P. Jonquet ont été très goûtées et ont obtenu des résultats vraiment inespérés. Pour compléter le succès et assurer les fruits de la mission, il serait bien utile que le P. Jonquet pût revenir à Burnand

pendant le Carême, pour préparer les Pâques. Nous avons la certitude que la population répondra à la grâce et que bon nombre de retardataires reviendront cette fois.

« J'espère, mon révérend Père, que vous pourrez acquiescer à notre demande, faite uniquement pour le bien des âmes qui nous entourent. Nous avons été heureux de parler, avec vos missionnaires, de votre saint et vénéré Fondateur, bien connu dans notre famille, dont une partie est alliée à celle de Mgr de Mazenod. »

Le P. Jonquet partit au lendemain de Pâques et resta jusqu'au dimanche du Bon Pasteur; toutes les espérances qu'on avait conçues furent pleinement réalisées.

Ces trois Pères n'ont pour ainsi dire pas cessé de prêcher des retraites jusqu'à la fin de juin. Je ne crois pas utile d'en donner les noms. J'excepte, cependant, les retraites du petit séminaire de Versailles, de celui de Saint-Chéron, dans le diocèse de Chartres, et celle du lycée de Bourges, prêchées par le P. Paquet; celle du petit séminaire d'Autun, dans la maison de Saint-Jean, prêchée par le P. Belner, et la neuvaine de Saint-Jean-Baptiste, prêchée par le P. Jonquet.

Par suite de la décision de nos supérieurs, la maison du Sacré-Cœur a été entièrement mise à la disposition du petit séminaire. Le P. Magnin et le F. Némos, derniers demeurants du scolasticat, ont été affectés à la maison de Saint-Jean, l'un comme missionnaire, l'autre comme jardinier; ce qui a permis de remettre un Frère à la cuisine et de rentrer ainsi dans la règle. Le P. Magnin avait, en outre, la charge de veiller aux intérêts de la Congrégation dans la maison du Sacré-Cœur.

Le P. Jonquet, appelé à Montmartre, a été remplacé par le P. Girard.

Le défaut de travail nous permit de faire notre retraite dans le mois de novembre; elle a été clôturée

le jour de la fête de la Présentation de la sainte Vierge.

Pendant le mois de décembre, les PP. Girard et Belner furent envoyés l'un à Marcigny, l'autre à Tramayes, deux chefs-lieux de canton. Les deux curés de ces paroisses ont fait un grand éloge des Pères, admirant leur zèle pour faire participer les enfants aussi bien que les grandes personnes aux bienfaits de la retraite.

Pendant ce temps, le P. Paquet prêchait une retraite à Verdun-sur-le-Doubs, et le P. Magnin aidait au Père aumônier de l'École de cavalerie à préparer les enfants à la fête de Noël.

Vers la fin de janvier 1888, les PP. Gérard et Paquet ont eu un rude travail, mais aussi de grandes consolations, dans une mission de la Chapelle-Saint-Sauveur. Cette paroisse compte 1780 habitants ; elle est située dans la Bresse, a pour curé un vieillard de quatre-vingt-trois ans, auquel on en donnerait à peine soixante. Il est d'une activité incroyable : il éveillait les Pères, allumait le feu dans les chambres, allait ensuite préparer les autels, revenait aider la cuisinière, et accompagnait les Pères dans les visites aux villages. La population est bonne ; elle a conservé la foi. Les confessions ont été incessantes et nombreuses, les exercices et les réunions magnifiques ; à la vue de tout son peuple, ébranlé et ému, le bon curé ne pouvait retenir ses larmes. Trois communions générales, de filles, de femmes et d'hommes n'ont rien laissé à désirer pour la piété et le nombre. Le pasteur heureux, en nous envoyant le plus bel élève de sa basse-cour, disait : « Nos Pères, nos bons Pères sont bien indulgents en témoignant la satisfaction qu'ils ont épouvée ici ; j'aurais bien désiré faire mieux, mais j'étais mal secondé dans ma besogne ; ils ont bien compris que ma bonne n'était qu'une novice, et, quoique dans le siècle des lumières, elle n'a guère fait de progrès

dans son art. Ils ont été plus contents de la mission ; j'ai partagé leur satisfaction jusqu'au possible. »

Huit jours plus tard qu'à la Chapelle, les PP. Magnin et Belner donnaient les mêmes exercices à Longepierre. Cette paroisse de 650 habitants a été ravagée naguère par une inondation terrible ; elle avait été depuis longtemps effrayée par des incendies successifs qui avaient détruit la plupart des maisons. L'effet en était encore si frappant, qu'aux offices du dimanche et aux exercices de la mission, on ôtait les loquets et les verrous des portes de l'église pour qu'au moindre signal on pût courir au secours.

Le brave curé qui avait été fort réjoui de la mission donnée, il y a dix ans, par le Supérieur actuel, lui écrivait : « La mission que vous devez donner à Longepierre ne sera pas comme celle d'il y a dix ans, *rigolette,* mais elle sera lourde, orageuse, et peut-être triste pour vos Pères et pour moi. » Sous cette impression, le bon curé ne cacha pas ses craintes aux missionnaires, et lorsque, avant de monter en chaire, ceux-ci lui demandèrent sa bénédiction il leur dit d'une voix émue et tremblante : « Mes Pères, je vous confie ma paroisse ; je vous donne plein pouvoir. Agissez selon que Dieu vous inspirera ; je prierai de tout mon cœur pour que vous fassiez du bien. » Les deux Pères, et surtout le P. Magnin qui n'avait jamais vu de mission, furent très impressionnés par ces paroles et ne purent retenir leurs larmes. L'église était remplie ; les fidèles pleuraient également. La mission était lancée ; son succès était assuré. On a vu rarement un entrain pareil : le matin, les femmes assistaient à la messe et à l'instruction ; le soir, toute la paroisse était à l'exercice, et bien des gens aussi des paroisses voisines.

Il y a dans la commune un homme dont le nom mérite d'être connu : ancien notaire, très instruit et surtout

très bon chrétien, il a fait l'office d'un troisième missionnaire : c'est M. Chauvot, vieillard de soixante-dix-huit ans, le fils de la fondatrice de la mission. Arrivé à l'église à 5 heures, il servait les messes, travaillait aux guirlandes, faisait toutes les courses et les commissions et donnait l'impulsion à tout. Il serait fastidieux de répéter ici ce qu'on dit des plus belles missions. Je me contente de citer quelques mots que le bon curé m'a écrits. « Je ne vous dis rien, mon Révérend Père, de cette mission ; vos Révérends Pères vous en apprendront toutes les merveilles. Moi, je vous dis seulement ceci : splendide ! glorieuse devant Dieu et devant les hommes ! Toutes les femmes, moins quatre ou cinq, et cent-quarante-trois hommes se sont approchés de la Sainte Table. Encore une fois, gloire à Dieu et aux enfants de Mgr de Mazenod ! Merci donc, mon Révérend Père, au nom de mes paroissiens et au mien, de nous avoir envoyé des hommes de Dieu.

« Quand vos Pères seront rentrés dans le camp, faites chevalier le P. Magnin : il a gagné ses éperons sur son premier champ de bataille. Ne donnez rien au P. Belner, il vous a volé ; vous aviez laissé dans le cœur des habitants de Longepierre un souvenir qui paraissait ineffaçable. Eh bien, le père Belner s'en est emparé et a mis le sien à la place ; quand il sera de retour, vous vous arrangerez à ce sujet. A mon avis, cela n'est pas bien du tout et mérite une discipline. »

Pendant le Carême, nos quatre missionnaires ont donné quatre missions de fondation, toujours deux à deux, et pendant trois semaines, selon la louable habitude de ce diocèse.

Les PP. Girard et Paquet ont commencé, le dimanche de la Quinquagésime, la mission de Montmelard. C'est une paroisse de 1 124 habitants ; elle est située sur une montagne dominée par d'autres plus élevées et couvertes

de bois, de terres arables et de prés. Les communications sont très difficiles et le temps a été mauvais ; mais ni le froid, ni la neige très abondante, ni les mauvais chemins n'ont arrêté l'ardeur des habitants. Tous les soirs, l'église était remplie ; durant le jour, on était en visites ou au confessionnal ; à peine est-il resté quatre ou cinq messieurs, groupés autour de l'instituteur ; résultat d'autant plus étonnant, que la lutte était ardente entre les partisans des sœurs et ceux de l'instituteur laïque. La foire aux domestiques n'a pas dérangé le travail, et un parquet, c'est-à-dire une salle de danse, établi sur la place, n'a pas fait ses frais.

Le troisième dimanche, pendant que le P. Paquet clôturait cette belle mission, le P. Girard quittait son confrère qui devait le rejoindre peu après, et en commençait une autre dans la paroisse d'Oye. On devait trouver là les mêmes travaux et les mêmes consolations. Oye a 938 habitants. C'est un territoire parsemé de riches et gracieux vallons ; son sol est très fertile, de magnifiques prairies renferment un très nombreux bétail. Malgré cela, la population diminue ; avec ce système d'engraissement, beaucoup de familles n'ont plus de travail et sont forcées de se rendre ailleurs. Les exercices ont toujours été bien suivis ; les abstentions ont été très rares, même un peu trop au gré de M. le curé. Le respect humain avait entraîné tout le monde. Il était temps que la mission finisse ; la saison était avancée, les travaux en retard ; le printemps arrivait vite. La fête de Pâques a dignement clôturé cette belle mission.

Le premier dimanche du même Carême, le P. Supérieur, remplacé par le P. Magnin dans la paroisse de Saint-Jean, se rendait, accompagné du P. Belner, par un temps brumeux et froid, à Saint-Marcel, tout près de Chalon. Cette paroisse a 3 400 habitants. Elle était desservie par

un curé nouveau que la maladie avait empêché de visiter ses paroissiens. Elle compte cinq communes, et l'on appelle souvent les cinq maires, les Cinq Plaies du curé. Il faut dire cependant que l'une d'elles est très bonne catholique. Elle possède une église fort remarquable de l'ancien prieuré des Bénédictins de Cluny. La population très dispersée, le voisinage de Chalon et l'état maladif du curé devaient rendre cette mission très difficile et le succès fort douteux. Le jubilé prêché l'année précédente par le P. Paquet le faisait déjà présumer, et cela ne fut que trop vrai. Quand, le soir de l'ouverture, il fallut faire les plans de la campagne, le curé, avec des formes très polies, trouvait des objections à tout : à la retraite et à la confession des enfants, aux exercices du soir, aux réunions de chant; aussi, en nous séparant, je souhaitai que la nuit portât conseil; c'est ce qui eut lieu.

Le lendemain, à la grand'messe, je pus annoncer que nous ferions la visite dans toute la paroisse dès le soir même ; que nous commencerions les exercices quotidiens le lundi et la retraite des enfants le mardi. Les difficultés d'une visite générale, dans une paroisse si étendue, étaient grandes, mais elles furent beaucoup aggravées par une neige serrée et abondante qui tomba les premiers jours de la semaine ; il nous fallut nous munir de parapluies et chausser de gros sabots pour ne pas être trempés et gelés des pieds à la tête. Il semblait qu'au lieu de nous décourager cela redoublait nos forces, et, à midi ou le soir, quand nous nous retrouvions ensemble, les visiteurs du bourg, qui étaient le curé et le directeur de la mission, et ceux des villages, qui étaient le vicaire et le P. Belxer, racontaient avec force joie et intérêt le bon accueil qu'on avait reçu partout et les petits accidents qui étaient survenus dans ces longues courses.

Les enfants arrivaient nombreux à l'instruction de onze heures; mais les paroissiens ne formaient que quelques petits groupes dans la vaste église, aux instructions du soir, et c'étaient en majeure partie des gens de la campagne.

La curiosité amena beaucoup de monde à la fête des enfants, le dimanche à vêpres. A la seconde semaine, les exercices du matin, quoique très touchants, n'ont pas été bien fréquentés, ni ceux du soir non plus, excepté aux cérémonies et à la conférence ; il y a très peu de femmes, de filles et même d'enfants de la première communion qui soient venus à confesse. En voyant notre étonnement, on nous répondait : On viendra la dernière semaine; ici on attend toujours à la fin. La dernière semaine a été spécialement pour les hommes. A leur réunion le P. Belner les a tenus pendant une heure sous l'autorité de sa parole : rien ne les a ébranlés ; il y a eu peu d'hommes et peu de femmes à renouveler la communion ; même certains hommes qui communient à Pâques ont préféré attendre. Comment expliquer cette abstention ? Faut-il dire que cette mission a échoué? Les gens nous ont paru toujours très aimables ; ils ont écouté avec une attention sympathique ; le clergé a été plein d'attention et de respect pour nous ; M. le curé nous a redemandés pour la première communion. Pour moi, je ne vois qu'une cause à cette indifférence : la proximité de Chalon. On y va en foule tous les jours et surtout le vendredi. La jeunesse est légère et ne rêve que plaisir, et la majeure partie de la paroisse oublie alors qu'il y a des devoirs de religion.

Pendant que nous clôturions cette mission, le P. Magnin faisait l'ouverture de celle de Semur; le lendemain, il fut rejoint par le P. Belner. Semur-en-Brionnais est une petite ville de 1 500 habitants, placée sur le versant

d'un coteau très pittoresque. On y voit encore les restes d'un vieux château ; entre autres ruines, celles d'une grande rotonde, ouverte au sommet par un orifice et fermée, au bas, par une double porte, avec guichet et serrures; on raconte à ce sujet des choses terribles. Prêcher dans cette paroisse, est une consolation ; l'église est magnifique et sonore; les gens, sans distinction de parti, se rendent aux exercices. De belles communions générales ont eu lieu avant la clôture ; un grand nombre de femmes se sont présentées de nouveau à la Sainte Table. On sent qu'il y a eu là plusieurs générations de saints prêtres. La prédication doit être bien soignée ; les gens sont instruits ; souvent on invite à prêcher les professeurs du petit séminaire, et leurs sermons revêtent parfois les caractères de la vraie éloquence. M. le curé, âgé de soixante-dix-huit ans, écrivait à l'un des missionnaires : « Mon bon Père, si je savais faire des compliments, j'en aurais long à dire sur votre dévouement et votre zèle. Je vous dirai seulement que votre souvenir restera longtemps dans le cœur des habitants de Semur, à commencer par le vieux curé et le jeune vicaire ; vous avez procuré beaucoup de bien à la paroisse, et à la cure de sensibles jouissances. »

L'été, jusqu'au mois de juillet, a été employé à peu près, comme l'année précédente, à des prédications successives dans les adorations, retraites de première communion et de confirmation, service paroissial à Uchisy et à Chagny.

Le repos n'a pas été long pour le P. Paquet ; dans le mois d'octobre, il a prêché une retraite aux enfants des écoles des Frères, à Autun et au Creusot, puis aux jeunes personnes et aux Dames de Château-Chinon, et il est retourné dans le diocèse de Versailles, pour prêcher, à Marcoussis, une mission qu'il a clôturée le 8 décembre. Il y a là un curé qui est son ami et son condisciple. Leurs

efforts réunis parvinrent à ramener à leurs devoirs un grand nombre de personnes, au delà de ce que l'on aurait osé espérer. Ils avaient établi une loterie d'objets de piété, que l'on tirait à la fin des exercices. Un soir, un grand garçon, bien connu comme tapageur, gagna un christ ; à l'appel de son nom, il traverse la foule, reçoit respectueusement son crucifix et le baise à la vue de tout le monde. Nous constatons que ces objets de piété, surtout des christs, donnés en mission, font un très bon effet ; on les conserve avec soin dans les maisons.

Au mois d'octobre également, le P. Belner s'est rendu dans la Nièvre, pour prêter main-forte aux Pères de Saint-Andelain. Il prêcha d'abord une mission, seul, à Pazy. Malgré les travaux des semailles, la population vint en grand nombre aux exercices, surtout aux conférences, et il clôtura la mission par une belle communion et une belle plantation de croix.

Après ce travail, le même Père se rendit à Urzy où l'attendait le P. Merle, Supérieur de Saint-Andelain et directeur de la mission. Urzy a une population de 2 000 âmes, essentiellement ouvrière, occupée aux forges de Guérigny, intelligente mais indifférente sinon impie. Les missionnaires voyant qu'on ne venait pas les entendre, se sont dispersés dans les villages, prêchant dans des granges, des chambres, des hangars. Sauf un village, où la population tout entière se fit un devoir de venir entendre les hommes de Dieu, tous se sont montrés rebelles à la grâce, et même quelques-uns ont fermé leurs portes pour ne pas les recevoir. Cent cinquante à deux cents personnes ont gagné leur mission ; la *Semaine religieuse* de Nevers constate que cette mission a été bénie de Dieu. Quelques-uns penseront qu'on n'est pas difficile, mais cela fait voir que le succès des missions ne se compte pas d'après le nombre des communions. Les Pères, par leur dévouement et

leur éloquente parole, ont jeté dans les âmes des germes de sanctification qui fructifieront plus tard.

Notre cher Père Belner trouva un sensible dédommagement, à Arbouze, dans les bénédictions que Dieu a répandues sur cette mission. Ce n'est pas que cette paroisse soit bonne, elle est peut-être plus mauvaise qu'Urzy; mais on est venu aux exercices beaucoup plus qu'on ne l'avait espéré. La *Semaine religieuse* dit : « La parole ardente et persuasive de l'apôtre a ramené aux pratiques religieuses la majeure partie de la population, que l'indifférence et le respect humain tenaient enchaînée. La mission a été clôturée par une très belle plantation de croix. C'est M. le comte de Roland qui a eu la générosité de fournir le monument : *arbor decora et fulgida.* »

Le P. Girard avait eu sa part de travaux dans la paroisse de Saint-Jean : les retraites de première communion et de confirmation, la neuvaine de saint Jean-Baptiste, la retraite des Congréganistes de Montcenis qui s'est terminée le 8 décembre.

Le dimanche suivant, de concert avec le P. Magnin, ce Père inaugurait la mission de Bourgvilain, paroisse de 637 habitants. A considérer le site de la bourgade, l'esprit et le caractère des habitants, ce pays porte bien son nom. Il y règne une vive hostilité contre la religion et les prêtres, qui date de la Révolution. Il y a encore d'autres raisons qui ont empêché le plein succès de cette mission. Il eût fallu trois semaines, elle n'a eu que quinze jours. Le conseil municipal favorable à la religion venait d'être remplacé par un autre tout à fait hostile. Ce qui prouve néanmoins que les recommandations des Pères ont été entendues, c'est le fait significatif suivant : par l'initiative de ce conseil et pour protester contre la mission, un bal avait été annoncé, par affiches imprimées, pour le dimanche suivant, dans deux cabarets de

la localité : il n'y eut d'autres filles à y assister, que celles des auteurs du scandale.

A son retour de Marcoussis, le P. Paquet a aidé l'aumônier de l'École militaire à confesser les enfants pour les fêtes de Noël.

Nous voici arrivés à l'année 1889 ; nous l'avons commencée par notre retraite annuelle. La main se fatigue à retracer ces récits monotones ; je crains bien que l'esprit ne se fatigue encore plus à les lire, c'est pourquoi je vais tâcher d'être plus court.

A la fin de janvier, les PP. Belner et Magnin ont ouvert la mission de Frontemard, dans la Bresse : paroisse de 603 habitants. Toute la population s'est rendue aux exercices avec un élan admirable, par un froid des plus rigoureux. « Il faut bien que nous aimions beaucoup à vous entendre, disaient les hommes, pour que nous allions à l'église par un temps pareil. » — « Nous n'avons plus le temps, disaient les femmes, de nous raccommoder ; les exercices ne nous laissent pas de loisir. » D'autres disaient en riant : « Les missionnaires font bien de partir ; s'ils restaient encore quelques jours, ils nous feraient tourner la tête. » Le témoignage le plus flatteur, recueilli de la bouche du curé est venu confirmer ce beau succès.

Pendant ce temps le P. Paquet faisait un retour de mission de trois semaines à Montmelard, où il avait à conduire tout seul les travaux accomplis à deux l'année précédente.

Restons encore quelque temps dans la Bresse, ce cher pays de nos exploits pacifiques. Nous voici à la Chapelle-Thècle, où les PP. Belner et Girard exercent leur zèle apostolique. Cette paroisse compte 1 438 habitants. Le curé de la Chapelle m'écrivit quelques jours après la mission : « Si M. Canot notait comme un grand succès pour sa mission donnée en 1858 par les Pères Oblats, huit cents communions, j'ai le droit d'être heureux du

chiffre de sept cent vingt obtenu en 1889, année du grand Centenaire. »

Dans le même moment, c'est-à-dire aux premières semaines du Carême, les PP. Paquet et Magnin ont prêché la mission de Salornay, paroisse de 1 050 âmes, composée de gens à l'aise, intelligents et de société agréable. C'est la patrie de M. Margue, qui y est venu mourir et se faire enterrer civilement ; cela ne l'a pas recommandé : toute la population, voire même ses anciens amis, l'ont en suprême mépris et évitent de prononcer son nom. L'éducation des garçons laisse beaucoup à désirer ; ils tiennent de l'instituteur. Par contre, l'institutrice est excellente ; les filles sont fort bien, elles tiennent de leur maîtresse. Les débuts de la mission ont été faibles, mais la fin a été très bonne.

La deuxième partie du Carême a été employée à des retraites paroissiales. Le P. Belner a prêché pendant trois semaines dans la paroisse importante de Montchanin, qui compte 3 000 habitants ; il s'est mis en rapport avec toute la population par des retraites aux enfants, aux mères de famille et aux nombreux ouvriers des mines et des tuileries, jusqu'à descendre dans les puits où le thermomètre marquait 35 degrés de chaleur. Le bon curé se félicite de son missionnaire qui a eu plus de mille communions, chiffre qui n'avait jamais été atteint précédemment dans les exercices de la mission.

Le P. Girard est retourné à Tramayes. Son travail a été considérable : treize cents pâques. Le P. Magnin n'a pas eu un instant de repos à Saint-Julien-de-Civry, où affluaient les paroisses voisines pour les confessions ; et le P. Paquet allait prêcher le retour de mission à Montmelard, après avoir aidé l'aumônier de l'école militaire dans un retour de mission à Jully. Le bon vieux curé avait

réservé pour cette époque les retraites de première communion, de confirmation et les fêtes de l'adoration.

Au lendemain de Pâques, nos Pères retournent au combat, mais moins glorieux : ce sont des retraites de première communion et de confirmation ; le Père Belner, à Nolay (Côte-d'Or), patrie de la famille Carnot : c'est une des plus honorables et des plus chrétiennes de la paroisse. Il reçoit le plus gracieux accueil de Mgr l'évêque de Dijon.

Le P. Girard retourne encore à Tramayes pour la première communion et la confirmation. Le P. Paquet va donner les exercices du mois de Marie dans la belle église agrandie d'Arcachon, et le P. Magnin donne ses soins les plus dévoués à la double colonie de filles et de garçons fondée par M. Béraud. Il y a là trente religieuses qui sont heureuses de participer à la retraite.

Tout le reste de l'été est employé à prêcher des retraites presque sans interruption. Le P. Girard, après plusieurs mois passés à Montmartre, revient au milieu de nous. Mais le Sacré-Cœur l'a conquis et, avec bonheur, il y est allé établir sa résidence.

Le 1er septembre, nous recevons la visite de notre bien-aimé P. Provincial, qui a bien voulu nous dire que ce petit moment passé à Saint-Jean, entre les deux retraites pastorales de Nevers, a été pour lui un doux repos.

Je ne dois pas passer sous silence, dans ce compte rendu déjà bien long, nos œuvres paroissiales.

Nous avons ajouté à la sacristie une salle, où se rassemblent les enfants de chœur et qui pourrait servir aussi pour réunir tous nos garçons. Avec la grande allée du jardin et le gymnase qui y sont contigus, il y aurait de quoi établir une œuvre de jeunesse. Je suis heureux de voir que le P. Trévien est disposé à l'essayer.

Les classes et la maison des sœurs ont été augmentées de deux salles, d'un dortoir et de deux petites chambres ; c'est un établissement fort convenable et très commode. Le nombre des enfants et par suite celui des sœurs, ont augmenté sensiblement ; nos filles de Saint-Jean ont beaucoup profité sous le rapport de la tenue et des études ; il y en a peu qui soient allées à l'école laïque, très rapprochée de la nôtre et quels que soient les moyens que l'on emploie pour les gagner. Mais une école établie par M. le curé de Notre-Dame, dans les quartiers qui étaient considérés comme acquis à la paroisse de Saint-Jean, pourrait bien attirer un grand nombre de nos enfants ; ce sera pour nous une perte très sensible.

Les écoles des Frères ont été laïcisées ; il a fallu chercher des locaux pour recevoir leurs enfants ; mais, à cause de l'éloignement, quelques-uns sont restés dans les deux écoles laïques, qui sont comme deux barrages sur le chemin des écoles congréganistes. Depuis trois ans, on nous promet de faire bâtir des classes dans nos quartiers, mais on a préféré compléter l'école centrale qui est fort belle. Malgré cela, nous avons encore plus des deux tiers de nos enfants chez les Frères. Notre paroisse a été, dès le commencement, le foyer du laïcisme ; cependant c'est celle qui, proportion gardée, fournit le moins d'enfants aux écoles laïques. Nous avons la douleur de constater que l'esprit de foi diminue d'un jour à l'autre dans la paroisse, et que les enfants deviennent plus difficiles au catéchisme et aux offices. Nous avons adopté, avec succès, une méthode qui semble bien propre à maintenir l'attention des enfants et à les faire prier avec piété ; c'est celle qui est contenue dans le livre *le Petit Apôtre*, composé par le P. Paquet et approuvé par un certain nombre d'évêques.

Nos chers Frères Mante, Reboul, Féré et Fontaine,

s'occupent avec beaucoup de dévouement de leurs emplois.

Nous avons dans la paroisse une nouvelle œuvre très intéressante : c'est le service religieux de l'École préparatoire de cavalerie, établie dans la maison du petit séminaire en octobre 1886.

A son arrivée, le commandant s'empressa de faire une visite à Mgr l'Évêque d'Autun pour lui demander de donner une place à ses enfants dans la cathédrale pour les offices ; mais il répugnait trop à Monseigneur de les voir à la place des élèves du petit séminaire. Sa Grandeur me pria de les recevoir dans l'église de Saint-Jean ; avec l'assentiment de nos supérieurs, j'acceptai de nous charger de tout le service religieux de l'école. Il consiste à dire, tous les dimanches dans notre église, la messe aux enfants, avec une instruction de dix minutes, et à chanter les vêpres avec la bénédiction du Très-Saint Sacrement ; à faire une visite à l'école toutes les semaines et une conférence aux élèves tous les quinze jours.

Le personnel comprend : 1° les chefs, qui sont le commandant et le capitaine ; 2° trois lieutenants et trois adjudants, chargés des trois bataillons; 3° les maréchaux des logis et les brigadiers, dispersés dans les rangs et qui ont la surveillance ; 4° huit instituteurs laïques, fort mal disposés pour le service religieux. Les enfants ne sont reçus qu'à treize ans; généralement ils ont fait la première communion et ils doivent s'engager à dix-huit ans.

On est bien étonné de voir que l'État, qui expulse les prêtres et les religieuses des casernes et des hôpitaux, confie aux Oblats le service religieux de l'école, et aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul le soin des enfants, à la cuisine et à l'infirmerie. Il ne faut pas croire que ce soit par religion : le système est ici comme partout la neutra-

lité. Vous aurez de la religion si vous voulez. L'enfant sent très bien cela. Mais l'administration veut donner une garantie aux parents qui, pour la plupart, n'enverraient pas leurs enfants à cette école s'ils ne savaient pas qu'il y a un service religieux régulier.

On attendait trois cents enfants pour la première année et cinq cents pour la seconde ; il en vint, la première année, deux cents.

A part quelques sujets qui sortaient des casernes, ils furent très gentils; ils se sont bien vite mis à répondre aux prières et à chanter les *Kyrie*, les cantiques, l'*O salutaris* et le *Domine salvam fac* à la messe, aux vêpres et à la bénédiction. Les chefs furent étonnés de ces progrès, et les personnes qui venaient assister aux offices furent émerveillés du chant et de la tenue.

La seconde année, il en vint un peu plus de cent ; mais, comme il en était parti quelques-uns, ils ne dépassèrent pas trois cents. En augmentant en nombre, ils n'augmentèrent pas en piété ; ils gardèrent moins le silence et s'appliquèrent moins au chant, sauf pour les cantiques, qui sont nos cantiques de missions très populaires et chantants.

Je dus recourir à l'intervention du commandant, qui augmenta le nombre des surveillants et donna des ordres sévères ; les enfants furent plus d'un mois affectant de ne pas répondre aux prières et de ne pas chanter. La troisième année fut meilleure sous le rapport de la tenue et nous le devons surtout au bon vouloir des officiers.

Le service à l'école fut plus difficile à organiser ; on a coupé la chapelle du séminaire pour en faire trois classes, et l'on n'avait pas songé à disposer d'un local pour l'aumônier et d'une salle pour les réunions. Quant aux confessions, il fallut d'abord gagner la bienveillance des

chefs et des officiers; souvent on s'aperçut de la mauvaise volonté des sous-officiers chargés d'appeler les enfants; les exigences du service en retinrent aussi quelques-uns. Nous n'avions obtenu de confesser les enfants, sauf les malades, que pour Noël et Pâques. Il y en a eu, ces trois années, un peu plus de la moitié à Noël et un peu plus des deux tiers à Pâques qui ont fait leurs devoirs.

Nous avons eu la confirmation, dans notre église, le 8 juillet 1888; les paroissiens étaient placés au côté gauche et à la tribune; les enfants de l'école, au chœur et au côté droit. L'église était comble, la tenue irréprochable, les chants ont été exécutés avec un entrain admirable par les enfants de troupe et ceux de la paroisse. Monseigneur a parlé sur le drapeau.

Les garçons ont un parrain, les filles ont une marraine; pendant que l'Évêque confirme, ils posent la main sur l'épaule du confirmé; c'est le commandant qui a rempli avec dignité et joie cette fonction à l'égard de ses enfants.

Le général Grandin est venu, au mois de juillet de cette année, faire l'inspection de l'école. En visitant Monseigneur, il lui a exprimé le désir qu'on fît davantage pour le service religieux ; mais ayant assisté ensuite à une messe du dimanche, il se montra très content de la tenue et du chant, ainsi que du sermon prêché par le P. Paquet; en signe de satisfaction, il leva toutes les punitions des enfants, de retour à l'école.

Voici au sujet de cette intéressante école nos *desiderata* qui ont été approuvés par le R. P. Provincial lors de sa visite et que je me propose de soumettre à Mgr l'Evêque d'Autun : 1° A défaut d'une chapelle, affecter au moins une salle qui puisse servir à la visite des enfants et aux conférences, auxquelles on appellerait tous les élèves par

sections de cinquante à soixante ; 2° qu'un Père soit entièrement consacré à cette œuvre. Il y aurait de quoi l'occuper. Monseigneur est très favorable à ce projet, et il a promis au R. P. Provincial de favoriser ses intentions.

Les PP. Reynaud et Rousseau viennent de nous arriver en remplacement des PP. Girard et Paquet. Je suis heureux de pouvoir vous dire, mon révérend et bien cher Père, que la maison de Saint-Jean, qui est dans de bonnes conditions matérielles, pourrait faire beaucoup de bien si son personnel était plus stable et plus nombreux.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mon très humble respect et de mon affectueux dévouement.

Marchal, O. M. I.

MAISON DE PONTMAIN.

SPES NOSTRA SALVE !

Notre-Dame de Pontmain, le 1er octobre 1889.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Nos maisons de France vous ont fait l'édifiant récit de leurs œuvres, de leurs travaux, de leurs épreuves méritoires et de leurs triomphes, et nos cœurs de frères ont tressailli de joie à la lecture de ces pages attendrissantes qui remplissent nos *Annales* de septembre. La maison de Pontmain peut-elle garder le silence? Non, car alors on pourrait l'accuser de n'abriter sous son toit que des ouvriers sans travail, ou des soldats sans courage et sans armes. Nous venons donc ajouter tardivement notre humble gerbe à cette abondante moisson récoltée par nos frères, moisson qui réjouit si grandement le père de famille.

Missionnaires et chapelains, tout à la fois, d'un sanctuaire si fréquenté, nous sommes appelés à combattre tour à tour sur deux champs de bataille où les moments de trêve sont de courte durée : *les Missions et le Pèlerinage*. Nous courons constamment de l'un à l'autre : les missions provoquent les pèlerinages et les pèlerinages à leur tour sont pour nous l'occasion de négocier les missions.

C'est sur ce double théâtre de nos travaux que je vous invite, mon bien-aimé Père, à nous suivre avec bienveillance.

Depuis le mois de décembre 1887, nous comptons 98 retraites, 12 missions, 4 carêmes, 1 mois de Marie, 10 retraites religieuses ; et, d'autre part, 154 pèlerinages. Les PP. Berthelon, Montfort, Reynaud, Colombot, Pays et Baugé, se sont partagé ces divers travaux.

Cette longue campagne de vingt et un mois s'est ouverte par la mission de Châtillon-sur-Colmont (Mayenne). Cette paroisse qui compte 2 400 âmes avait été évangélisée, il y a quatorze ans, par les RR. PP. Audruger, Thévenon et Pays.

Les paroissiens gardaient un souvenir fidèle de cette mission de 1878, qu'ils appelaient toujours la Grande Mission.

Les Oblats de Marie étaient désignés pour raviver ce souvenir, pour cultiver le champ arrosé des sueurs de leurs frères.

Donc, le premier dimanche de l'Avent 1887, les PP. Berthelon, Reynaud et Baugé commençaient les saints exercices.

Trois journées de visites, à travers la paroisse, sous une pluie torrentielle, la retraite prêchée aux enfants, les cérémonies faites suivant le directoire, le chant des cantiques, tout contribua avec la grâce de Dieu, à nous

rendre maîtres bientôt de la situation. Les paroissiens accouraient tous les soirs à notre appel, des points les plus éloignés. Le P. Reynaud les intéressait vivement par ses gloses où il excelle ; le P. Baugé, à peine relevé d'une longue maladie, attirait les retardataires par sa bonté et par ses cheveux blancs, le P. Supérieur menait le chœur des cantiques.

Près de dix-sept cents communions, cent trente-cinq retours, une communion générale de huit cents hommes à la messe de minuit, une plantation de croix solennelle : tels furent en résumé les résultats fructueux de cette belle mission, aussi consolante que laborieuse.

Cependant, un homme assez haut placé dans la paroisse ne s'était pas rendu à la grâce ; il assistait le dernier jour à l'érection du calvaire, caché derrière un taillis. C'est là que Dieu l'attendait. Pendant vingt minutes, près de deux mille fidèles groupés autour de la Croix triomphante, chantaient à pleine voix ce refrain enthousiaste d'un de nos cantiques : *Je ne crains rien, Jésus est avec moi !*

Le cœur du pauvre pécheur s'attendrit ; à huit heures du soir, il frappe à la porte du presbytère et réclame un missionnaire. Le lendemain il venait à la table sainte et pouvait dire comme ses compatriotes : *Je ne crains rien, Jésus est avec moi.*

Mission de Beauchamp (Manche). — Pendant ce temps, le P. Montfort travaillait de son côté dans le diocèse de Coutances. Beauchamp est une petite paroisse de 500 âmes. Un seul missionnaire semblait devoir suffire largement ; mais bientôt l'attente du prédicateur fut dépassée ; les paroisses voisines, sous la conduite de leurs curés, envoyaient chaque soir à Beauchamp de nombreuses députations. Le travail prit dès lors les proportions d'une mission vraiment régionale. Mgr l'Évêque de Coutances,

apprenant les merveilles de la grâce, voulut venir lui-même présider la clôture des exercices qui avaient duré *trente-trois jours*. Sa Grandeur adressa la parole à la foule, composée de plus d'un millier de personnes, et bénit avec émotion l'ardent missionnaire du bien opéré par son ministère.

La *Revue catholique* de Coutances fit paraître un long article très élogieux.

Dans les intervalles des missions, nos Pères ne restaient pas inactifs.

Le P. Reynaud prêchait des retraites aux pensionants de Saint-Joseph, à Fougères ; de l'Ange gardien, à Domfront ; des enfants de Marie, à Gael (Ille-et-Vilaine).

Le P. Montfort évangélisait les paroisses de Saint-Cyr, de Javron et de la Baconnière, du diocèse de Laval ; les paroisses d'Eancé, de Saint-Germain, de Martigné-Ferchaud, du diocèse de Rennes ; la paroisse de Langronay, dans les Côtes-du-Nord.

Le P. Supérieur donnait la retraite aux sœurs hospitalières de Saint-Joseph d'Ernée, prêchait les trois jours des Quarante Heures, à Notre-Dame de Mayenne, et une retraite paroissiale à Saint-Léonard de Fougères.

Le P. Baugé, à peine remis de ses fatigues, prêchait pendant deux semaines un retour de mission à Montenay. Le succès dépassa les espérances ; on se serait cru aux beaux jours de la mission prêchée l'année précédente par les PP. Berthelon, Pays et Baugé. Même auditoire compact tous les soirs, même entrain dans le chant des cantiques. Le jour de l'Adoration, 14 février, près de onze cents communions venaient consoler le cœur du pasteur et du missionnaire. Quelques personnes, qui avaient résisté à une première grâce, revinrent au bon Dieu avec bonheur.

Le Carême venu, on se remit en campagne. Sur la

demande du R. P. Provincial, le P. Baugé fut appelé à Jersey pour une seconde station quadragésimale.

Tour à tour, il exerça son zèle dans les deux missions de Saint-Martin et de Saint-Thomas, et put constater le bien réel opéré par nos Pères au milieu de ces populations si difficiles.

Pendant ce temps, le P. Montfort prêchait le Carême à Saint-Clément, de Cherbourg. Cette paroisse laisse beaucoup à désirer au point de vue des pratiques religieuses.

Le missionnaire crut devoir faire quelques cérémonies pour attirer les indifférents et pour toucher les pécheurs.

La consécration de la paroisse à la Sainte Vierge et la réparation au Saint-Sacrement eurent un grand éclat et amenèrent une grande foule à l'église. Dès lors, l'auditoire fut formé et demeura fidèle jusqu'à la fin.

De nombreuses communions pascales, parmi lesquelles deux cents retours, couronnèrent dignement cette station.

Mission de Notre-Dame d'Avenière (Laval). — Je me permets, mon très révérend Père, de vous citer quelques extraits d'un article publié par la *Semaine religieuse*, sur cette mission. Votre perspicacité saura faire la part des exagérations :

« Le samedi 3 mars, deux des chapelains de Notre-Dame d'Espérance, le R. P. Berthelon, supérieur, et le R. P. Reynaud, quittaient le sanctuaire de Marie, à Pontmain, et se dirigeaient vers celui de Notre-Dame d'Avenière, où ils étaient appelés à donner les exercices d'une grande mission pendant quatre semaines. Le lendemain, ils faisaient solennellement leur première entrée dans l'église où déjà se trouvait réunie une foule avide de les entendre. Bientôt le R. P. Supérieur apparaît en chaire pour dire à tous la grandeur, l'importance de l'œuvre qui vient de commencer, le bonheur qu'il éprouve en

retrouvant, ici comme à Pontmain, le regard de Marie, et en pensant qu'une mission bénie par sa main maternelle ne restera pas stérile. Cette espérance allait devenir bientôt une saisissante réalité. Pendant trois jours consécutifs, les deux missionnaires, avec un zèle que n'arrêtent ni la vaste étendue du territoire de la paroisse, ni la multiplicité de ses foyers, emploient tous leurs instants à visiter les paroissiens ; à tous ils veulent dire une parole encourageante, adresser un appel pressant ; dans leurs mains d'apôtres, ils veulent serrer la main du pauvre comme du riche, du pécheur comme du juste. La tâche était rude, mais l'hospitalité si bienveillante et les promesses qu'ils reçurent partout leur firent oublier la fatigue et la peine (1). Au soir du premier jour de leurs visites, quand ils virent autour de leur chaire un auditoire déjà serré, composé en grande partie de ceux-là mêmes qui avaient été visités, ils ne purent taire le désir ardent qu'ils avaient de continuer les jours suivants leur course évangélique.

« Au soir du troisième jour, l'église était remplie ; et cette visite qu'ils avaient reçue, les paroissiens de Notre-Dame d'Avenière ont voulu la rendre chaque soir à leurs missionnaires jusqu'au jour de Pâques.

« Le deuxième dimanche, Mgr Bougaud, arrivé depuis quelques jours seulement à Laval, vint faire sa première visite à Notre-Dame d'Avenière. Il présida la cérémonie de la consécration de la paroisse à la Sainte-Vierge, et bénit le ministère des missionnaires.

« Pendant la seconde et la troisième semaine, les infatigables prédicateurs ajoutèrent à l'instruction du soir une instruction chaque matin ; on aurait toujours voulu

(1) L'accueil ne fut pas toujours si sympathique. En entrant dans un atelier, un des missionnaires fut reçu au chant de la *Marseillaise*. Mais ce fut, Dieu merci, une exception.

les entendre, tant était riche et abondante la semence de leur parole. Leur temps fut dès lors partagé tout entier entre la chaire et le tribunal de la pénitence. Tous les soirs, après l'instruction, ils durent prolonger leur présence à l'église pendant de longues heures, pour entendre les confessions.

« Dieu daigna récompenser tant de zèle. Marie, dont, chaque jour, ils avaient imploré aide et protection, a béni les travaux de ses Oblats. Chaque soir l'exercice se terminait par ce refrain populaire que la foule chantait avec entrain :

Notre-Dame d'Avenière,
Nous implorons votre secours.
Sur vos enfants, aimable Mère,
Veillez partout, veillez toujours !

« Au dernier jour de leur belle mission, les missionnaires ont eu une preuve incontestable de la protection de Marie dans le nombre incalculable de communions qui ont été faites sous leurs yeux, et dans les témoignages de sympathie et de sincère reconnaissance qu'ils ont reçus de toute la population. M. le curé a voulu se faire lui-même l'interprète des sentiments de ses paroissiens. Et lorsque sa voix autorisée a proclamé plus étroites que jamais les relations déjà bien intimes des deux sanctuaires d'Avenière et de Pontmain, lorsqu'elle a exprimé le désir de revoir bientôt et d'entendre encore ici les accents si apostoliques des missionnaires de Notre-Dame d'Espérance, tous répétaient du fond du cœur ce souhait de leur éloquent interprète : « Au revoir, mes bien chers Pères, au revoir ! »

Vous le comprenez, mon très révérend Père, à ce compte rendu si élogieux, les missionnaires ont su mettre pour eux-mêmes un correctif.

En effet, la population ouvrière des fabriques s'est

dérobée en majeure partie à l'influence de la grâce. Pour atteindre cette classe aujourd'hui si rebelle, il aurait fallu que les chefs d'usine nous prêtassent leur concours en donnant plus de liberté à leurs ouvriers. Toutefois, nous avons remercié de tout cœur la Très Sainte Vierge du bien réel opéré par sa protection maternelle.

Le lundi de Pâques, le P. Montfort se rendait de Cherbourg à Briqueville-sur-Mer, pour y prêcher un retour de mission qui dura quinze jours. Cette paroisse, autrefois indifférente, avait été en grande partie ramenée à Dieu l'année précédente par le zèle des PP. Montfort et Baugé. Le retour de mission fut digne de la mission elle-même. On vit même quelques pauvres pécheurs, que la première grâce n'avait pas touchés, se rendre avec bonheur à la seconde.

Le même Père donnait ensuite la retraite de première communion à Gesvres, la retraite d'adoration à Bais où M. le Doyen l'appelait pour la quatrième fois depuis sa grande mission de 1886.

A peine rentré à Pontmain, le 3 mai, il était réclamé pour une retraite de confirmation par M. le Doyen de Landivy. Le soir du dernier jour, le P. Montfort commençait, à Pontmain, la retraite annuelle des pèlerins dans le sanctuaire ; après ces huit jours de prédication, il allait porter le secours de son ministère aux enfants de la Selle-Craonnaise et de Louvigné, du diocèse de Laval, puis aux paroisses de Illifaut et de Bourseul, du diocèse de Saint-Brieuc.

A la suite de cette dernière retraite, le bon Père est venu demander à la communauté, à la fin de mai, un repos bien mérité après une longue et fructueuse campagne.

Le premier mai, le P. Pays, de notre maison d'Angers, arrivait à Pontmain, muni d'une obédience du R. P. Pro-

vincial, et disposé à nous prêter le précieux concours de ses forces et de son zèle. On les mit immédiatement à contribution en lui confiant, de concert avec le P. Baugé, l'importante retraite des enfants à Ernée. Le travail des confessions fut énorme : quatre cent cinquante suivirent la retraite, et grâce à l'appoint des paroisses voisines, huit cent soixante confirmants recevaient l'onction sainte des mains de Mgr Bougaud, le 5 mai.

Le P. Pays prêchait ensuite les retraites de première communion à Pontmain, à la Croiseille, à Laigné et dans la paroisse des Chéris, du diocèse de Coutances.

Pendant ce temps, le P. Baugé prêchait deux retraites très importantes, l'une à Notre-Dame de Mayenne, l'autre à la cathédrale de Laval où il avait été demandé nommément pour la retraite de confirmation.

Pendant la mission d'Avenière, M. le curé avait retenu d'avance le P. Reynaud pour la retraite de première communion. Le missionnaire revit avec bonheur les enfants de cette paroisse ; quelques jours après il ouvrait les exercices du mois de Marie dans la paroisse de Saint-Vénérand. Là, un surcroît de travail l'attendait : c'était la retraite des enfants, au nombre de plus de cinq cents. Le P. Reynaud rentrait à Pontmain, dans les premiers jours de juin, pour s'y reposer de ses laborieuses missions.

Toutefois, le séjour de Pontmain, pendant les premiers jours de mai et de juin, ne procure à nos Pères qu'un repos relatif.

Les pèlerinages du Maine, de la Normandie et de la Bretagne se suivent presque sans interruption ; dès lors, les confessions, les prédications, le chant des cantiques, les processions, enfin, la réception des ecclésiastiques, absorbent une grande partie de nos journées.

Quelques-uns de ces pèlerinages de 1888 méritent une mention spéciale. Voici, sur ce sujet, quelques extraits

de la *Semaine religieuse* : « Le 10 mai, fête de l'Ascension, Mgr Bougaud, évêque de Laval, venait prendre possession de la basilique de Notre-Dame d'Espérance et donner la confirmation aux enfants de plusieurs paroisses réunies.

A sept heures et demie, le prélat célèbre la messe dans l'église paroissiale, et, par un privilège qu'il n'avait accordé nulle part, donne à nos enfants la sainte communion. Ces chers enfants n'étaient-ils pas les frères et comme les héritiers des heureux voyants de l'apparition, et ne méritaient-ils pas les attentions bienveillantes de leur Évêque et de leur Père?

A dix heures, la foule, le clergé, le conseil de fabrique et le conseil municipal se rendent processionnellement au presbytère, pour recevoir Sa Grandeur. Cinq mille pèlerins sont présents à la fête. Les portes de la basilique s'ouvrent. Le Père Supérieur, après avoir présenté à l'Évêque l'eau bénite et l'encens, lui souhaite la bienvenue au nom de Notre-Dame, au nom des Oblats de Marie, gardiens du sanctuaire.

Voici quelques-unes de ses paroles :

« Notre-Dame de Pontmain, Monseigneur, salue en ce jour, dans votre personne auguste, l'évêque de son choix.

« Dans vos armes, elle a vu le cœur et la croix de Jésus-Christ ; dans votre devise, elle a lu ces paroles confiantes : *Espoir sans peur*. Et la divine mère a tressailli de joie, car elle porte aussi dans ses mains le cœur et la croix de son fils, et sous ses pieds se déroule cette devise pleine d'espérance : « Priez, mes enfants. Dieu vous exaucera « en peu de temps. Mon fils se laisse toucher. »

« A l'heure douloureuse où la France agonisante pleurait, désarmée, sur nos champs de bataille dévastés par la mort, et levait vers le ciel ses mains suppliantes, la Reine du ciel apparut dans cet humble village de Pontmain, en

nous montrant le crucifix sanglant, source sacrée de l'espérance chrétienne.

« Le sang du sacré cœur et la croix de Jésus-Christ, telles sont les armes pacifiques avec lesquelles Marie arrêta l'ennemi triomphant et sauva notre patrie désespérée ; en retour, la France reconnaissante honore la Vierge de Pontmain sous le titre de Notre-Dame de l'Espérance.

« Et vous aussi, Monseigneur, pieux et savant panégyriste du sacré cœur, vous venez vers Notre-Dame de l'Espérance, inscrivant sur votre blason l'image de ce cœur adorable et de la croix ; et, confiant dans ces armes divines, en face des efforts coalisés de l'enfer et du monde, votre cœur de pontife déborde d'espérance : *Espoir sans peur.*

« Oh ! vous êtes vraiment l'évêque de Notre-Dame de Pontmain, et, dans son sanctuaire, aujourd'hui vous pouvez chanter, avec le prophète, le cantique de votre reconnaissance au Seigneur : *Domine, singulariter in spe constituisti me !.....* »

Hélas ! mon très révérend Père, que les desseins de Dieu sont insondables ! Fallait-il que bientôt une mort prématurée vînt renverser toutes ces espérances humaines, et plonger de nouveau dans le deuil la pauvre Église de Laval !

Cependant Monseigneur, visiblement ému, se recueillit un instant. La foule qui remplissait l'église, avide de l'entendre, faisait silence.

« Oui, je veux être l'évêque et le serviteur de Notre-Dame de Pontmain, répond le pieux prélat avec un accent de sainte énergie qui met des larmes dans tous les yeux ; je veux me dévouer pour son culte ; je lui promets de venir bientôt consacrer sa basilique. »

Ce n'était là que l'exorde du beau discours que Sa Grandeur allait bientôt prononcer, et comme la première

note de cet hymne d'amour que son cœur de fils allait chanter en l'honneur de la meilleure des mères.

La grand'messe commence, célébrée par le R. P. Joseph Barbedette, qu'une heureuse coïncidence avait amené à Pontmain. Après l'évangile, Monseigneur monte en chaire. Nous ne pouvons donner ici qu'un résumé bien pâle des paroles brûlantes, qui, de son cœur, descendirent dans les nôtres, pour les attendrir et les combler de joie :

« J'avais longtemps hésité à accepter le lourd fardeau de l'épiscopat ; mais une parole fortifiante du Souverain Pontife vint relever mon courage : « Vous serez évêque de « l'excellent diocèse de Laval. » Je ne pouvais plus refuser. Gouverner un diocèse consacré à la sainte Vierge, devenir l'évêque de Notre-Dame de Pontmain, vouer les dernières années de ma vie à faire connaître et aimer cette bonne Mère ! Étendre son culte, consacrer sa basilique, chef-d'œuvre d'architecture qu'a bâti, comme par enchantement, la piété reconnaissante de ce diocèse privilégié ; rappeler à la France les enseignements si féconds, au point de vue social et intime, qui ressortent de cette apparition merveilleuse..... Quel magnifique programme je voyais se dessiner devant moi !

« J'y suis venu... et je demande à la Très Sainte Vierge la grâce d'accomplir toute ma mission...

« Mon berceau fut placé à l'ombre d'un modeste sanctuaire de Marie, invoquée sous le titre de Notre-Dame de *Bon Espoir ;* je veux, jusqu'à la tombe, dévouer le reste de mes forces et de mon énergie au culte de Notre-Dame de la Sainte Espérance ! »

Hélas ! mon bien-aimé Père, toutes ces promesses si belles se sont ensevelies dans un tombeau !

Faut-il donc nous désoler, comme ceux qui n'ont plus d'espérance ? En trois ans, trois évêques apparaissent un instant sur le siège de Laval, deux d'entre eux se propo-

sent de consacrer la basilique de Pontmain, et la mort vient déjouer leurs plans et désoler tous les cœurs !

C'est un étrange mystère, qui décourage les faibles!

Pour nous, très révérend Père, nous espérons contre toute espérance. — Nous croyons, sans vouloir imposer notre manière d'interpréter ces douloureux événements, que Notre-Dame de Pontmain, la Vierge du crucifix, ne peut pas voir son propre triomphe, tant que Jésus-Christ crucifié sera foulé aux pieds par la France en délire. Dans les épreuves de notre sanctuaire, nous voyons l'image de Marie qui porte la croix toujours ensanglantée. Ne faut-il pas qu'elle offre un asile assuré dans ses bras et sur son cœur maternel à Jésus-Christ, son Fils, qu'elle voit constamment banni de notre nation coupable ? — Ne faut-il pas qu'elle garde le crucifix, afin que bientôt la France repentante vienne le prendre dans ses mains virginales, pour le planter, victorieux, en tête d'une législation nouvelle et franchement chrétienne ?

Alors, ce sera le triomphe de Notre-Dame de Pontmain ; alors seulement, nous verrons la fin de nos épreuves. Après le pèlerinage de Mgr Bougaud, nous possédions, quelques semaines plus tard, le 12 juin, Mgr Gonindard, archevêque de Sébaste, coadjuteur de S. Em. le cardinal Place, archevêque de Rennes. Sept mille Bretons du diocèse de Rennes formaient son cortège : Rennes, Vitré, Fougères, Saint-Georges, Louvigné-du-Désert, Luitré, La Selle, Princé, Saint-Aubin-du-Cormier, Saint-Germain, étaient accourus en foule pressée pour offrir à Notre-Dame de Pontmain, libératrice de la Bretagne, leur reconnaissance et leurs vœux. Le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, vingt-deux paroisses de la Mayenne et de la Manche étaient réunies autour de leur mère. Les pèlerins étaient si nombreux, que pour satisfaire la dévotion de tous, nous avons eu deux grand'mes-

ses, deux processions, deux sermons. Le diocèse de Laval a eu les prémices ; le diocèse de Coutances a couronné la journée.

Je ne veux pas poursuivre plus longtemps, très révérend Père, le long détail de ces pèlerinages qui se continuent ainsi chaque année durant les mois de mai, de juin et de septembre ; mais je dois vous dire que nos Pères ont encore bien employé au dehors les courts moments de relâche.

En juin, le P. Colombot prêchait la retraite des enfants au Loroux (Ille-et-Vilaine) et la cérémonie de la confirmation devant Mgr Gonindard, qui fit au missionnaire l'accueil le plus aimable.

Les derniers mois de 1888 comptent ensuite à notre actif la retraite du cercle catholique à Fougères, des retraites d'enfants à Saint-Paul de Flers, à Landisacq, à Tournay-sur-Dive et à Haleine (Orne) ; les deux retraites de Saint-Fraimbault-de-Lassay, prêchées par les PP. Supérieur et Pays ; les deux retraites d'Evron, où nos Pères ont été appelés comme confesseurs ; les quatre retraites de la Sainte Famille, à Laval, à Mayenne, et à Château-Gontier ; la neuvaine de Notre-Dame de Sion, prêchée avec succès par le P. Reynaud ; la retraite des anciennes élèves du pensionnat de Hautes-Follis, à Laval, inaugurée par le P. Supérieur ; la mission du Loroux et la retraite d'adoration à La Chapelle-Janson (diocèse de Rennes), la mission de Megrit (Côtes-du-Nord), un retour de mission à Beauchamp (Manche), un retour de mission à Gesvres, prêchés par le P. Montfort, ainsi qu'une retraite à Congrier ; puis une mission à La Templerie, une retraite à Lonlay-l'Abbaye, prêchées par le P. Baugé ; des retraites à Fontaine-Couverte, au pensionnat des Sacrés Cœurs de Laval, à Plancouët (Côtes-du-Nord), à La Mouche (Manche), à la Pellerine, à la Braconnière,

aux Enfants de Marie de Jersey, à la paroisse Saint-Samson, près Dinan.

L'année s'est terminée par la mission d'Arcachon, à laquelle le P. Reynaud a apporté un si précieux concours. Les *Annales* de septembre vous ont dit quel succès avait couronné son zèle et celui de ses ardents collaborateurs.

Vous me pardonnerez, mon très révérend Père, cette longue énumération de nos travaux. Je voulais vous faire constater que vos missionnaires de Pontmain ont été largement occupés en 1888.

L'année 1889 leur a ouvert une campagne non moins laborieuse.

Chaque année commence, à Pontmain, par la fête anniversaire de l'Apparition, le 17 janvier; nous nous proposions de lui donner le plus grand éclat en 1889, comptant sur la présence assurée de notre évêque bien-aimé. Mgr Bougaud voulait si bien glorifier Notre-Dame de Pontmain! Au mois d'août 1888, présidant la retraite des Sœurs d'Evron, qui fut prêchée avec le plus grand succès par le R. P. Lémius, Monseigneur nous disait dans l'intimité : « Je veux deux choses si le bon Dieu me prête vie : consacrer la basilique en 1889, et couronner Notre-Dame de Pontmain au nom du Souverain Pontife ! »

Nous préparions donc de grandes fêtes pour le dix-huitième anniversaire de l'Apparition ; mais la mort toute récente du vénéré prélat vint jeter un deuil sur la solennité. Cependant M. l'abbé Lemaître, vicaire capitulaire de Laval, voulut venir présider la fête ; sa parole magistrale et pleine d'espérance fortifia tous les cœurs. Les cinq mille pèlerins de la journée quittèrent le sanctuaire, confiants en la Sainte Vierge, assurés qu'elle saurait nous réserver un évêque de son choix. Aujourd'hui, cette espérance est réalisée. Mgr Cléret, nommé évêque de Laval pendant un pèlerinage qu'il faisait à

Notre-Dame de Lourdes, sera sans nul doute le dévoué serviteur de Notre-Dame de Pontmain. La clôture des fêtes du 17 janvier allait ouvrir à nos missionnaires leur nouvelle carrière apostolique.

Le P. Supérieur prêchait pendant huit jours une retraite paroissiale à Saint-Mathieu de Quimper ; puis peu de temps après la retraite d'adoration à Saint-Aignan-sur-Roë. Cette paroisse de la Mayenne est acquise aux Oblats de Marie depuis de longues années. On y garde le souvenir toujours vivant des RR. PP. Soullier, Gigaud, Roux, Reynaud, etc. Les exercices ont été fidèlement suivis pendant une semaine par de très nombreuses communions.

Pendant ce temps, le P. Pays évangélisait deux paroisses de la Mayenne, Le Bourgneuf et Longuefuye. — Le premier travail a été particulièrement consolant. — Tous les soirs pendant huit jours, foule compacte aux instructions ; travail de confession absorbant tous les instants du missionnaire ; communion presque générale de la paroisse tout entière.

A Laval, le P. Reynaud prêchait la retraite des élèves au pensionnat de Saint-Étienne.

De son côté, le P. Montfort donnait la retraite d'adoration à Saint-Aubin-des-Préaux (Manche) et un retour de mission à Senonnes, pendant que le P. Baugé travaillait dans une grande paroisse du diocèse de Séez, à Lonlay-l'Abbaye.

Au mois de février s'ouvrait, dans le diocèse de Rennes, la mission de Poilley, prêchée par les PP. Montfort et Pays.

Poilley n'avait pas bonne réputation, et les missionnaires avaient eu bien soin de confier à Notre-Dame de Pontmain le succès de ce travail important, et peut-être difficile ; — mais les paroisses bretonnes les moins fer-

ventes sont encore merveilleuses de foi et d'esprit chrétien ; — aussi, grâce à Dieu et à sa Sainte Mère, grâce au zèle entraînant de nos excellents apôtres, la place fut prise d'assaut. Tout le monde répondit à l'appel des missionnaires, et le lendemain de la clôture de la mission, cinq cents de ces chrétiens régénérés dans le sang de Jésus-Christ venaient remercier Notre-Dame de Pontmain et communier dans son sanctuaire.

Ce magnifique pèlerinage fut le digne couronnement de ces jours de salut ; depuis ce temps, nos missionnaires ont eu la consolation d'apprendre que les fruits de conversion ont été durables.

Le pèlerinage terminé, le P. Montfort partait pour Le Lescouet, sa paroisse natale, pour y prêcher une mission. Tous ses compatriotes répondirent à son appel et vinrent s'asseoir au banquet eucharistique.

Rentré à la communauté, le P. Pays devait renoncer soudainement à ses chères missions et accepter la nouvelle obédience qui lui était donnée. Le R. P. Provincial lui confiait le soin de la paroisse de Pontmain, où il était depuis longtemps connu et apprécié. De l'avis de tous, le choix ne pouvait pas être meilleur pour l'apaisement des esprits et pour le bien des âmes.

Le Carême venu, quatre chantiers apostoliques s'ouvraient à la fois pour nos missionnaires : les deux stations quadragésimales de Notre-Dame de Saint-Lô et d'Ernée ; les missions de Montaudin et de Montflours.

Montflours est une petite paroisse des environs de Laval, admirablement située sur le penchant d'une colline, entourée de bois, véritable nid enchanteur encadré dans la verdure. C'est peut-être ce qui lui a valu son nom, *Mons florum*. Malheureusement, l'esprit religieux de la population était un peu en souffrance depuis quelques années. Une centaine d'hommes, employés à

l'exploitation des carrières, étaient tombés dans l'indifférence.

Pendant les trois premières semaines du Carême, le P. Baugé fut chargé d'aller travailler ce sol ingrat, et Dieu sait combien ce bon Père a su le féconder de ses sueurs ! Visites à domicile, cérémonies de la mission, confessions des hommes, prolongées bien avant dans la nuit : le missionnaire a employé toutes les industries de son zèle ; il en a été récompensé au delà de toute espérance. La montagne des fleurs avait donné des fruits, et c'étaient des fruits de salut et de sanctification.

M. le curé nous écrivit après la mission pour nous exprimer toute sa reconnaissance envers Notre-Dame de Pontmain et envers son dévoué missionnaire.

Le P. Baugé se rendit ensuite à Montmartre où il put goûter, auprès du Sacré-Cœur, un repos bien mérité.

Mission de Montaudin. — Pour ce travail important, nous avions besoin de secours. La maison de Montmartre nous vint gracieusement en aide en nous prêtant un de ses chapelains. Le P. Rousseau fut désigné pour venir seconder le P. Montfort, et nous aimons à remercier ici ce cher Père de tout le zèle qu'il a déployé pour le plus grand bien des âmes et de la Congrégation, dans cette mission où il faisait ses premières armes.

La paroisse de Montaudin, située à dix kilomètres de Pontmain, compte un certain nombre de maisons bourgeoises, d'employés du gouvernement, classe qui se laisse difficilement atteindre et toucher, même dans les missions. Ici, l'action de la grâce et le dévouement des missionnaires déterminèrent un succès presque universel. Tous les paroissiens, sauf quatre, ont fait leur devoir.

Toutes les cérémonies se firent avec le plus grand éclat, Un chœur de quatre-vingts jeunes gens, auquel répon-

dait un autre chœur de trente jeunes filles, donnait un grand entrain à toutes les réunions.

Au fond du chœur, sur un trône éblouissant de lumière, l'image de Notre-Dame de Pontmain présidait souriante à tous les exercices de la mission. Aussi, c'est à Pontmain, aux pieds de la Mère d'espérance, qu'on voulait clore ces jours de grâce et de salut. Le lundi de Pâques, sept à huit cents paroissiens se mettent bravement en marche ; les cantiques d'actions de grâce sur les lèvres, on les voit entreprendre à pied leur pieux pèlerinage.

Les voûtes de la basilique retentissent des accents de leur reconnaissance. Une cantate composée par M. le curé de Montaudin et chantée à deux chœurs, exprime à Marie les sentiments de gratitude et d'amour qui animaient les heureux pèlerins. Que la Très Sainte Vierge protège toutes ces âmes fidèles !

Pendant ce temps, le P. Supérieur prêchait le Carême à Ernée, et le P. Reynaud à Notre-Dame de Saint-Lô.

Ces deux stations sont à peu près similaires par le travail écrasant dont elles accablent le missionnaire.

A Ernée, dans une vaste église, la plus grande du diocèse de Laval, il a fallu prêcher trois fois chaque dimanche : à la première messe, à la grand'messe et aux vêpres, sans compter une courte allocution pour la classe bourgeoise à la messe de neuf heures. L'auditoire de la grand'messe et des vêpres atteint un chiffre de deux mille personnes. Outre les sermons du mardi et du jeudi soir, le missionnaire est encore mis à contribution pour des œuvres multiples ; plusieurs instructions aux Mères chrétiennes, aux Enfants de Marie, aux Sœurs hospitalières de Saint-Joseph, ajoutent passablement à son travail, ainsi que la retraite pascale. Je ne dis rien des confessions qui dépassent, à Ernée, toutes proportions raisonnables.

Le bon Dieu a soutenu les forces du prédicateur, qui commençait son carême très souffrant, et qui en est sorti guéri.

A Saint-Lô, l'œuvre du P. Reynaud n'était pas moins laborieuse, elle l'était même davantage au point de vue des prédications.

Outre la marche ordinaire des instructions du Carême, le Père a prêché trois retraites consécutives : aux domestiques, aux dames, aux hommes. La retraite des hommes est plus longue que partout ailleurs ; commencée le mercredi de la semaine de la Passion, elle ne se termine que le vendredi saint. Le petit séminaire, l'œuvre de Saint-Vincent de Paul, l'œuvre des tabernacles, l'œuvre des bons livres, ont réclamé tour à tour d'autres instructions spéciales ; le prédicateur a su répondre à toutes ces exigences avec son talent ordinaire, doublé d'une bonne volonté toujours constante.

Pendant que les missionnaires guerroyaient au loin, les PP. Colombot et Pays gardaient le sanctuaire et la paroisse de Pontmain.

Ici, le travail n'était pas moins absorbant. Durant les quatre dernières semaines du Carême, les confessions des étrangers sont nombreuses, à la basilique comme à la paroisse. Il faut, de plus, prêcher trois fois le dimanche et deux fois la semaine. Nos Pères, tout en gardant la maison, restaient dans leur rôle de missionnaires.

Le Carême terminé, le P. Montfort ne trouvait pas le repos absolu, il s'en faut. La mission de Trémeur, dans le diocèse de Saint-Brieuc ; les retraites d'enfants de Loscouët, de Montsurs, de Ruillé-Froidfond, de Saint-Léonard des Bois, dans la Sarthe ; de Longueville, dans la Manche ; du Loroux, dans le diocèse de Rennes, l'occupaient surabondamment durant les mois de mai et de juin.

Dans les mêmes mois, le P. Reynaud prêchait les retraites de première communion à Notre-Dame de Mayenne, à Saint-Sénier, dans la Manche.

Les *Religieuses de la Visitation* demandaient le P. Reynaud à Mayenne, le 14 juin, pour les exercices d'un triduum solennel en l'honneur du Sacré-Cœur. Pendant ces trois jours, il faut au prédicateur tout un arsenal de sermons. Le P. Reynaud était prêt ; tous les pèlerinages de la ville et des environs qui ont visité la chapelle de la Visitation ont entendu la parole de Dieu ; le missionnaire s'est imposé la fatigue, heureusement consolante, de prêcher la dévotion au Sacré-Cœur dix-sept fois en trois jours.

Le P. Baugé, après s'être reposé à Montmartre, allait prêcher à Saint-Paul de Flers, dans l'Orne, du lundi 21 avril au troisième dimanche après Pâques. Ce travail fut aussi fructueux que l'avait été celui de Montflours.

Le même Père donnait ensuite plusieurs retraites d'enfants : à Cérences, dans la Manche ; à Chaillaud et à Saint-Denis de Gastines. Le P. Pays lui succédait à Chaillaud pour la retraite d'adoration.

A son tour, le P. Colombot partait pour plusieurs travaux extérieurs et donnait les retraites de première communion dans quatre paroisses du diocèse : Brécé, Vauterte, La Selle-Craonnaise, Le Bourgneuf.

Le 22 juillet, il recevait son obédience pour Limoges, et le 30 du même mois, le P. Pélissier, de notre maison d'Angers, venait le remplacer à Pontmain.

Le P. Supérieur prêchait aux élèves du collège de Lesneven (Finistère) la retraite annuelle, du 14 au 19 mai. C'est un beau et consolant travail ; quatre cents jeunes gens ont suivi les exercices avec un recueillement et une attention qui encourageaient singulièrement le prédicateur. Le dernier jour, Mgr Lamarche, évêque de Quimper, a

donné la confirmation à cent élèves. Une belle procession du Saint Sacrement dans l'enclos du collège a clôturé la retraite. Les cantiques de Pontmain alternaient avec les chants liturgiques et les joyeuses harmonies de la musique instrumentale.

Ce collège, si chrétien, compte parmi ses anciens élèves plusieurs Oblats de Marie ; nous espérons que la source des vocations ne tarira pas dans cette brillante jeunesse qui grandit sous la protection de Notre-Dame de Folgoët.

Du 2 au 8 juillet, le même Père a prêché une retraite au cercle catholique de Saint-Louis de Gonzague (à Fougères). Cent cinquante jeunes gens, la plupart ouvriers, animés d'un très bon esprit, ont bravé la fatigue et le respect humain pour suivre les exercices. La première instruction les voyait réunis à 5 heures du matin. Le sermon de 8 heures du soir était suivi de nombreuses confessions, prolongées jusqu'à 10 heures et demie et 11 heures.

De Fougères, le P. Supérieur se rendait à Quimperlé, pour donner les saints exercices chez les Dames de la Retraite.

Enfin, mon très révérend Père, les mois d'août et de septembre ouvraient, pour nous tous, l'ère des retraites religieuses.

Le P. Supérieur prêchait aux *Sœurs de l'Espérance* de Brest. Il assistait, comme confesseur, à la retraite ecclésiastique de Laval, du 18 au 24 août, et prêchait la retraite générale des Sœurs de la Miséricorde, à Séez, du 27 août au 4 septembre.

Les PP. Reynaud et Pays étaient appelés comme confesseurs à la première retraite des Sœurs d'Evron.

Les PP. Montfort et Périnet leur succédaient pour la seconde retraite.

Le P. Montfort prêchait les deux retraites à la com-

munauté des Sœurs de Saint-Fraimbault ; puis le R. P. Garnier l'appelait à Notre-Dame de l'Osier, pour y donner la retraite du pèlerinage du 8 au 15 septembre.

Le retour du P. Montfort dans ce sanctuaire vénéré, où il avait exercé pendant quinze ans un ministère si fructueux, a donné à cette retraite un succès extraordinaire.

Le P. Pays prêchait, du 15 au 20 septembre, la retraite annuelle aux Congréganistes de la Sainte-Famille à Mayenne.

Le P. Pélissier commençait son ministère dans le diocèse, en édifiant de sa parole les Dames de la Sainte-Famille, à Laval, du 23 au 28 septembre.

Enfin, le P. Reynaud était appelé pour la seconde fois à Séez, pour donner les saints exercices aux Sœurs de la Miséricorde. Puis il partait immédiatement pour le diocèse d'Autun, où on lui confiait l'importante retraite des Sœurs de Chaufailles.

Il recevait en même temps du R. P. Provincial son obédience pour notre maison d'Autun. Le P. Périnet descendait de Notre-Dame de Sion pour le remplacer auprès de Notre-Dame de Pontmain, heureux, au milieu de ses regrets, de retrouver ici un sanctuaire consacré à Marie et de pouvoir s'y dévouer au bien des âmes.

Puisse le bon P. Reynaud faire autant de bien dans la nouvelle situation où l'obéissance l'a placé, qu'il en a fait dans le diocèse de Laval.

Concurremment à tous ces travaux extérieurs, mon bien-aimé Père, le pèlerinage que nous desservons avec bonheur nous donnait sa part habituelle de travaux intérieurs et constants.

Pontmain doit être essentiellement le sanctuaire de la prière, si l'on veut répondre à l'enseignement donné par la Très Sainte Vierge : « Mais priez, mes enfants.» Cha-

que jour nous récitons le chapelet, matin et soir ; l'Église, la France et la Congrégation sont comprises dans nos intentions quotidiennes ; nos missions étrangères, nos œuvres de Jersey, la conversion de l'Angleterre, sont recommandées à Notre-Dame d'Espérance.

Que nous serions heureux si un jour le pèlerinage anglais conduit par nos Pères faisait une pieuse station aux pieds de Notre-Dame de Pontmain !

Les pèlerinages ont suivi, cette année, leur cours habituel ; soixante-quatorze paroisses ont visité notre basilique. Le diocèse de Coutances s'est distingué, comme toujours, par le nombre et la ferveur de ses pèlerins ; la Très Sainte Vierge le récompense par des grâces plus signalées et par des guérisons. Nous croyons volontiers que ces pèlerins normands ont mérité, par leurs prières, le privilège de donner enfin un évêque à Notre-Dame de Pontmain, en la personne de Mgr Cléret, curé de Saint-Lô.

Pendant que les pèlerinages réclament tous nos soins dans la basilique, le P. Pays s'occupe avec zèle de sa paroisse, où il est universellement aimé. L'œuvre principale qui attire toutes ses sollicitudes, c'est l'œuvre des écoles.

Plus heureux que la plupart des populations de nos jours, notre peuple de Pontmain possède deux écoles libres, qui maintiennent dans nos enfants l'esprit chrétien. Les sœurs de Rillé, si chères à tous les paroissiens qu'elles ont élevés, forment les petites filles à la plus solide piété. Un frère de la Congrégation de Ploërmel, excellent religieux, dirige avec une douce autorité l'école des garçons, et jouit dans la paroisse de l'estime générale. Cette seconde école est une rude charge pour nous, vu la gratuité de l'enseignement passée partout en principe aujourd'hui. Mais il est nécessaire que nous

maintenions, au prix de tous les sacrifices, cette situation vraiment exceptionnelle, qui assure l'avenir religieux et moral de cette paroisse tant aimée du ciel.

Je ne puis terminer ce rapport, déjà trop long cependant, sans vous dire quelques mots, mon très révérend Père, d'une œuvre importante, longtemps désirée, et enfin réalisée grâce à votre bienveillante approbation ; œuvre qui va opérer dans notre situation à Pontmain une très heureuse amélioration : je veux parler de notre maison de communauté, aujourd'hui achevée, et même habitée par nous.

Avec quel dévouement et quelle intelligence, les RR. PP. Delpech et Fayette avaient posé les premiers jalons de cette grande entreprise en 1880, vous le savez, mais la funeste journée du 4 novembre arrêta tout à coup les ouvriers, et fit avorter tous les projets pendant sept ans.

Cependant, le 17 octobre 1887, sur notre instante prière, le R. P. Provincial convoqua son conseil à Pontmain. A l'unanimité, l'on décida la reprise des travaux si longtemps suspendus.

Mais à cause du malheur des temps, on crut devoir abandonner le plan grandiose de 1880, qui aurait nécessité de très grandes dépenses.

Sur l'ordre de nos Supérieurs, M. Hawk, architecte de la basilique, fut chargé de nous dresser un plan et un devis pour une maison de communauté bâtie dans de plus modestes proportions.

Appelé à Paris le 27 janvier 1888, le P. Supérieur soumit les projets de l'architecte à l'approbation des deux conseils, général et provincial, réunis.

Les plans et devis furent acceptés, l'emplacement de la maison fixé au chevet de la basilique, dans une situation plus saine, dominant notre vaste enclos, éloignée

des brouillards de la rivière, isolée du parcours des processions.

Le 12 mars, on commençait les fouilles ; le 10 mai, Mgr Bougaud bénissait la première pierre, en présence d'un nombreux clergé et d'une foule innombrable de fidèles. Au 1er novembre, la maison était couverte, et le gros œuvre de maçonnerie terminé.

Pendant que notre nouvelle demeure s'achevait au nord-ouest de la basilique, la construction d'un couvent de religieuses, qui avait été le rêve longtemps caressé de Mgr Le Hardy du Marais, se décidait d'une manière providentielle, et allait se réaliser à l'ouest du sanctuaire.

Au mois d'août 1888, la révérende Mère Supérieure générale des Sœurs d'Evron révélait à Mgr Bougaud la promesse qu'elle avait faite de fonder un établissement à Pontmain, en reconnaissance des grâces signalées que Notre-Dame d'Espérance avait accordées à son institut.

Le vénéré prélat accueillit avec joie cette ouverture, d'autant plus volontiers qu'il voyait par là tous ses désirs comblés pour la prospérité de notre pèlerinage, qui doit être avant tout le pèlerinage de la prière.

Au mois de mai, en effet, il s'était déjà grandement réjoui, en constatant que la communauté des Oblats pourrait donner facilement l'hospitalité à un certain nombre d'ecclésiastiques, qui trouveraient le moyen d'y faire des retraites collectives, dans des conditions de calme et de recueillement exceptionnelles ; il se proposait lui-même de venir chaque année goûter ce repos spirituel à l'ombre du sanctuaire de Marie.

Aussi, la construction d'une maison de retraite pour les personnes du monde, dans ces lieux bénis, venait combler tous ses vœux, dépasser toutes ses espérances.

Aujourd'hui cette maison est debout, élégante et grandiose, faisant à notre belle basilique une escorte digne d'elle ; tandis que la nôtre, plus modeste, semble vouloir se dérober, au chevet du sanctuaire. Celle-ci, néanmoins, est plus que suffisante pour sa destination actuelle, et, de plus, construite de manière à recevoir des adjonctions, si c'était nécessaire.

Elle est d'aspect sévère ; on croirait voir un monastère du quinzième siècle, bâti à l'ombre d'une cathédrale du quatorzième.

Ces deux constructions, rapidement achevées, donnent à notre village une physionomie toute nouvelle ; c'est la petite cité du moyen âge, c'est le *Pont-meen* féodal qui paraît renaître de ses cendres. Mais au lieu de l'antique castel des seigneurs de Mayenne, qui dort pour toujours son sommeil sur les rives silencieuses de la Futaie, le pèlerin salue la forteresse pacifique de la Reine des Cieux, la basilique de Notre-Dame d'Espérance.

Un dernier mot, mon très révérend Père, sur la bénédiction solennelle de notre nouvelle maison, et la prise de possession par notre petite communauté.

Le 24 octobre avait été fixé pour cette cérémonie ; nous placions ainsi notre installation sous l'égide de l'archange Raphaël.

Le R. P. Provincial, entouré des membres de son conseil et de tout le personnel de la communauté, a bénit notre nouvel oratoire et la maison tout entière.

Il offrait ensuite le saint sacrifice de la messe à notre nouvel autel, gracieusement orné par le R. P. Périnet. Notre joie était au comble ; par le ministère de notre bien-aimé Provincial, le Dieu de l'Eucharistie devenait le roi de notre demeure sanctifiée.

Au dîner qui vint clore cette fête de famille, le R. P. Supérieur se fit l'interprète des sentiments de gratitude

qui débordaient de tous les cœurs à l'égard de nos hôtes vénérés.

Pour constituer définitivement notre maison au point de vue de la régularité, le R. P. Brulé, supérieur de Notre-Dame de Sion, nous cédait généreusement trois excellents frères convers, les FF. Basset, Mangard et Jolly, pour le soin de la maison, du jardin et de la cuisine.

C'est Notre-Dame de Sion qui donne à Notre-Dame de Pontmain ; nos chers frères trouveront ici la même divine Mère qui a protégé le berceau de leur vie religieuse et qui continuera à les bénir.

Pour nous, mon très révérend et bien-aimé Père, nous aimons à nous réfugier sous cette égide maternelle et tutélaire, et nous disons du plus profond de nos cœurs :

Sub tuum præsidium confugimus,
Sancta Dei genitrix !
A periculis cunctis libera nos semper,
Virgo gloriosa et benedicta !

Que Notre-Dame de Pontmain étende sa protection sur la Congrégation des Oblats de Marie et sur toutes ses œuvres !

Qu'elle bénisse tout particulièrement notre Supérieur général et le conserve longtemps à l'affection respectueuse de ses enfants.

C'est le vœu qu'ose former pour vous, très révérend et bien-aimé Père, le plus humble de vos fils en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

L. Berthelon, o. m. i.

MISSION FRANÇAISE DE JERSEY

RAPPORT DU RÉVÉREND PÈRE FICK, SUPÉRIEUR.

Saint-Thomas de Jersey, le 25 juillet 1889.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Nos *Annales* ont déjà publié plusieurs rapports, fort bien écrits, sur notre mission de Saint-Thomas ; mais cette belle œuvre, hautement appréciée de ceux qui l'ont vue de près, gagnera encore à être connue davantage ; c'est pourquoi j'y reviens.

Et d'abord, l'histoire de sa fondation est trop intéressante pour que je la passe sous silence. D'une part, elle se confond avec le rétablissement du culte catholique à Jersey, qui est un fait digne du plus grand intérêt ; et d'autre part, une vue d'ensemble mettra en plus parfaite lumière ce qui a été fait dans l'île par les Oblats ou leurs prédécesseurs ; par suite, ce qu'il est permis d'espérer de leur action dans l'avenir.

Une notice due à la plume d'un touriste chrétien, et publiée naguère dans un journal de Paris, me servira d'introduction. Elle raconte l'histoire de la mission depuis son origine jusqu'à notre arrivée ; je n'aurai qu'à poursuivre :

« Jersey touche de bien près la France et abrite, sous un beau ciel, un trop grand nombre de nos compatriotes pour que nous ne prenions pas un intérêt tout spécial à ce qui se passe sur ce coin de terre, par tant de côtés si française. L'île est à trois heures, au plus, de la côte. Chaque jour, dans la belle saison, partant de Saint-Malo ou de Granville, débarquent, au port de Saint-Hélier, des groupes nombreux de touristes que se partagent pendant trois jours les entreprises d'excursions.

« Rien de charmant comme ces promenades en char

à bancs, sur des routes proprettes et ombragées comme les allées d'un vieux parc, d'où l'œil ravi découvre et admire, tout à son aise, les sites les plus pittoresques, les plus riants paysages, des coteaux escarpés et des plaines verdoyantes qui changent d'aspect à chaque pli de terrain : tout cela entouré par la mer dont l'azur se perd à l'horizon dans l'immensité du ciel bleu.

« Et puis, dans un autre ordre de choses, que d'observations curieuses à faire ! Que de contrastes à relever presque à chaque pas, à travers cette société cosmopolite où se coudoient journellement les éléments les plus divers. A côté de ces vieilles coutumes et de cet idiome qui trahissent l'origine normande de la population indigène, s'étalent la régularité monotone et la raideur des mœurs anglaises.

« Mais c'est surtout au point de vue religieux que Jersey présente un sujet d'observations les plus curieuses. Depuis quelques années, il s'opère dans ce petit pays de 60 000 habitants, une rénovation religieuse très intéressante à étudier, puisque l'honneur en revient, en grande partie, à des Français et aux Oblats.

« Ce qui frappe tout d'abord les regards, ce qui étonne même lorsqu'on parcourt les rues de la capitale aussi bien que les campagnes, c'est le grand nombre de chapelles et de temples que l'on rencontre à chaque pas. La ville de Saint-Hélier renferme, à elle seule, plus de quarante églises ou édifices destinés à un culte quelconque. Autour de Saint-Thomas, dans un rayon de cinq minutes, on en compte jusqu'à dix. Dans l'île entière, on en trouve plus de quatre-vingts, se répartissant entre quarante ou cinquante sectes différentes. Ce qui faisait dire à quelqu'un : « Si les Jersiais ne sont pas « tous en paradis, ce n'est pas faute de religions. » Or, parmi tous ces temples, quatre seulement appartiennent

aux catholiques : Saint-Thomas, Saint-Matthieu, Saint-Martin, pour les Français, et Sainte-Marie pour les Anglais. Quatre églises sur quatre-vingts ! Quatre églises pour plus de dix mille catholiques, près du quart de la population actuelle de l'île !

« Et pourtant, que de progrès réalisés depuis un siècle ! que de promesses pour l'avenir !

« Il y a un siècle, on n'aurait pas trouvé un seul catholique à Jersey. Ici, comme dans le reste de l'Angleterre, la persécution violente, l'intolérance haineuse du protestantisme, avaient détruit la foi, renversé les autels et aboli un culte consacré par douze siècles de fidélité et de paix religieuses. Ce fut la révolution française qui rouvrit au catholicisme les portes de Jersey. Plus de trois mille deux cents prêtres, religieux et religieuses, et, à leur tête, plusieurs évêques, échappés aux tribunaux et aux cachots de la Terreur, vinrent chercher dans l'île normande une hospitalité qui leur fut libéralement accordée. C'est de cette époque qu'il faut dater le rétablissement du culte catholique.

« Tous ces prêtres, vivant les uns isolés, les autres réunis en petits groupes, devinrent autant de missionnaires qui s'efforcèrent de tromper, par les travaux de l'apostolat ou de l'enseignement, les souffrances, les privations, les tristesses de l'exil. Ils établirent sur différents points de l'île plusieurs oratoires, disparus depuis, où ils célébraient les saints mystères et administraient les sacrements aux familles d'émigrés français, réfugiées comme eux sur cette terre hospitalière.

« Dans les archives de l'église Saint-Thomas, on trouve un grand nombre d'actes de baptême, de mariage, de sépulture, datant de cette lugubre époque, et où se trouvent consignés quelques-uns des plus beaux noms de France. En les parcourant, on croit presque lire

les actes des martyrs. Parmi le clergé, on peut citer NN. SS. les évêques de Bayeux, de Coutances, de Dol et de Troyes; MM. les curés de Pontbrocard, de La Chapelle, de Garcielle, et MM. les abbés de Gremouville, plus tard préconisé évêque de Saint-Malo, Pagné, Huart, Le Guédois, etc., etc. Parmi les nobles, on remarque les noms illustres de La Bourdonnaie, de La Ferronnaie, de La Bédoyère, de La Houssaie, de Coëtlogon, de Chateaubriand, de Du Quélen, de Beaumont, etc., etc. Tel fut le noyau de la communauté catholique et le point de départ de la mission.

« Aussitôt que la persécution fut apaisée, la plupart des prêtres retournèrent en France, et il n'y eut plus, pour soutenir et fortifier la chrétienté naissante, que quelques dévoués missionnaires, venant de temps à autre des diocèses voisins de Coutances ou de Rennes, pour prendre soin du troupeau. En 1804, il y eut, pour la première fois depuis la réforme, une messe chantée dans la chapelle de Saint-Louis, dans Castle-Street. En 1806, M. l'abbé de Gremouville fut nommé vicaire général pour l'administration des catholiques de Jersey; mais, peu après, cette mission fut soustraite aux autorités ecclésiastiques de France et rattachée au vicariat apostolique de Londres. Plus tard, elle dut relever successivement de l'archevêché de Westminster, puis de l'évêché de Southwark et enfin de celui de Portsmouth, lors de la création de ce dernier siège.

« En 1812, vint se fixer à Saint-Hélier un prêtre français, M. Le Guédois, qui donna ses soins à la mission jusque vers 1836. Il fut remplacé par M. Morlais, du diocèse de Rennes, qui demeura dans l'île, avec le titre de doyen, plus de vingt-cinq ans, et mourut en 1865.

« Les anciens habitants catholiques de Saint-Hélier se souviennent encore avec émotion de la pauvre petite

chapelle de Castle-Street ; ils se trouvaient réunis là une cinquantaine, quelquefois moins encore, pour assister à la messe le dimanche. On voit que les commencements furent pénibles et le labeur ingrat pour les premiers missionnaires. Ils semaient dans les larmes ; d'autres devaient plus tard récolter dans la joie. Le modeste troupeau, engendré par le sang des martyrs, allait grandissant : *Ecclesia ædificabitur ambulans in timore Domini, et consolatione Sancti Spiritus replebatur* (1) ; chaque année amena à Jersey un nombre toujours croissant d'ouvriers et de marchands français. Il fallut bientôt songer à trouver un autre local pour la célébration des saints offices.

« En 1842, M. Morlais put se rendre acquéreur d'une ancienne chapelle anabaptiste dans New-Street, qui fut ouverte le 23 octobre 1843 et placée sous le patronage de saint Thomas, apôtre. C'est là qu'il travailla vingt ans encore à l'accroissement de sa chère mission, habitant dans un réduit plus que modeste, qui était attenant au chevet de la chapelle et servait en même temps de sacristie.

« En 1860, le 23 octobre, arriva, pour le seconder dans ces rudes labeurs, un prêtre belge, M. Volckeryck, qui, plus tard, lui succéda en qualité de curé de Saint-Thomas. Intelligent, zélé, actif, M. Volckeryck étendit le champ d'action des missionnaires qu'il sut attacher à sa personne et à son œuvre ; il peut être considéré comme le véritable fondateur de la mission française. C'est à lui qu'on doit l'acquisition de l'ancien presbytère, la fondation du couvent de Saint-André, l'établissement de l'école des Frères de la doctrine chrétienne, et la construction de l'église et du presbytère de Saint-Matthieu, dont nous parlerons plus tard.

« En même temps, M. Volckeryck entreprenait une autre

(1) *Act.*, IX, 31.

œuvre plus considérable et non moins urgente. En 1870, la population catholique de Saint-Hélier s'était accrue dans des proportions telles, que l'ancienne chapelle de Saint-Thomas se trouvait absolument insuffisante pour contenir la foule des fidèles qui se pressaient chaque dimanche dans son enceinte. Elle comptait plus de cinq mille Français, et l'église pouvait à peine en contenir cinq cents. M. Volckeryck se mit courageusement à l'œuvre, découvrit, à quelques pas de l'ancienne église, dans Val-Plaisant, presque en face du couvent de Saint-André, un emplacement admirable, acheta le terrain nécessaire à la construction d'une nouvelle église et commença à réunir les fonds qu'exigeait cette grande entreprise. Mais il n'eut pas le bonheur de mettre la dernière main à une œuvre si chère à son cœur. Après dix-huit ans de labeurs, la divine Providence l'appela bientôt à dépenser sur un autre terrain les saintes énergies de son zèle sacerdotal. Les catholiques de Jersey et les Oblats, auxquels il a voué une sincère amitié, lui gardent une profonde et inaltérable reconnaissance.

« Quelque temps après le départ de M. Volckeryck, Mgr Dannell, évêque de Southwark, confia la mission de Jersey aux Pères Oblats de Marie Immaculée. Ils arrivèrent à Jersey le 30 octobre 1880. »

Le R. P. Fick continue :

L'histoire de cette fondation a été faite par le R. P. Bourde, dans son rapport de 1882; je n'ai donc pas à revenir sur ce sujet.

Une de nos premières préoccupations fut de donner à notre population une grande et belle église, dont le besoin se faisait sentir de plus en plus. M. l'abbé Volckeryck avait eu l'honneur de préparer de loin cette œuvre capitale ; mais quel devait être l'élu de la Providence pour la réaliser? Cette tâche glorieuse, mais diffi-

cile, était réservée à un Père bien connu par l'ardeur de son zèle et le succès de ses entreprises apostoliques; ce Père, c'est le restaurateur du sanctuaire de Sion, le bâtisseur d'églises, l'excellent P. Michaux.

Un jour, le 4 juin 1882, le P. Michaux prêchait dans la chapelle de Saint-Thomas, à la cérémonie de la première communion. Il fut attristé de voir des enfants entassés avec peine dans le sanctuaire, et la foule des parents et des autres fidèles ne pas trouver place dans l'enceinte trop étroite. Le vénérable prédicateur ne put contenir l'émotion qui envahit son âme sacerdotale. « Eh quoi ! s'écria-t-il, dans une ville de 30,000 âmes, où l'erreur s'étale au grand jour, où il y a des temples pour toutes les sectes, les catholiques n'auront pas une église digne de leur foi et de leur Dieu ! » Heureux témoins d'une émotion qui secondait si bien nos plus ardents désirs, nous prenons au mot le bon Père. C'est fait. Le P. Michaux se dévouera à la construction de l'église nouvelle. Mais avec quel appui? Avec quelles ressources? Avec l'appui de la Providence, avec les ressources de la charité. Ni l'une ni l'autre n'ont fait défaut lorsqu'il s'est agi de créer; elles nous assisteront encore pour éteindre la dette qui pèse sur l'église. Cette église est une œuvre grandiose; il ne se pouvait donc pas que le bon P. Michaux, en couronnant l'édifice, fût au bout de ses peines et de ses démarches. La charité des fidèles a beaucoup fait déjà, mais il reste encore à faire de généreux efforts; le cher Père ne se donne aucun relâche; Dieu, qui l'a visiblement béni dans son entreprise, lui donnera la force et le courage de la conduire à bonne fin. Le P. Michaux a bien mérité de la congrégation, du diocèse et surtout de la communauté de Saint-Thomas; qu'il reçoive ici l'expression de notre vive et sincère reconnaissance ! L'église de Saint-Thomas sera le monument

éternel de son zèle, de sa charité et de son dévouement! Oui, elle est là, noble, grande et belle! Construite dans de larges proportions et dans ce style gothique qui s'harmonise si bien avec la pensée chrétienne; elle est digne du culte catholique, digne de sa suprématie sociale et divine, digne aussi de la patrie française, dont elle est, pour bien des cœurs, comme une chère et vivante apparition. Elle fait l'admiration de tous, visiteurs, étrangers et protestants. Un mot dira tout: on ne la désigne pas autrement, dans les feuilles publiques et dans le langage ordinaire, que sous le nom de *cathédrale!* L'inauguration en eut lieu le 30 octobre 1887.

La semaine qui précéda cette date ne doit pas être oubliée. Le dimanche 23 octobre fut le jour des adieux à l'ancienne chapelle. Singulière coïncidence : le 23 octobre 1843 avait eu lieu l'inauguration de l'ancienne église; le 23 octobre 1860, l'arrivée de M. Volckeryck; le 23 octobre 1887, c'était la cérémonie des adieux! Notre population se pressa aux derniers offices. Le P. Mouchette fut chargé de porter la parole. Il le fit avec l'à-propos qui distingue son talent.

Dès le lendemain, on commença le déménagement. L'ancienne église est dépouillée de ses autels, de ses ornements, de ses statues; il n'y reste plus rien que les murs, qui semblent pleurer le départ de l'hôte divin auquel ils avaient donné abri près d'un demi-siècle. Au presbytère, même scène, même dépouillement! Un morne silence règne dans cette chère maison, autrefois si animée depuis le matin jusqu'au soir. Sur la porte d'entrée on lit cet écriteau : « Presbytère transféré au numéro 17, Val-Plaisant. » C'est la résidence actuelle des Pères, située au sud de la nouvelle église. Ici, tout le monde est en mouvement et dans une agitation fiévreuse: installation de mobilier, pose des autels, des bancs, des

vitraux, derniers préparatifs pour la cérémonie d'ouverture : quel encombrement, quel travail, quelles fatigues ! Cependant on se hâte, le grand jour approche ; nous sommes au samedi, c'est-à-dire à la veille. Tout est prêt. Des mains délicates et habiles ont décoré le maître-autel ; l'église est parée de ses beaux ornements comme une épouse qui va à la rencontre de son époux. C'est le Provincial, le R. P. Rey, délégué par Mgr l'évêque de Portsmouth, qui en fera la bénédiction ; l'inauguration est fixée au 30 octobre, et cette date nous sera désormais doublement chère par le double souvenir qu'elle nous rappellera : l'ouverture de la nouvelle église et le septième anniversaire de notre arrivée dans l'île de Jersey. Quel chemin parcouru depuis le 30 octobre 1880, jour où deux Oblats, le regretté P. Cooke et le P. Fick, prenaient possession de la mission de Saint-Thomas ! Ils n'étaient que deux ; aujourd'hui, huit sont réunis pour prendre part à la belle cérémonie de demain ; ce sont les RR. PP. Rey, Michaux, Fick, Mouchette, Le Vacon, Richard, Larose et Raffier. Oui, demain sera le commencement d'une ère nouvelle pour la mission ! Quel progrès, quelle joie, quelles espérances !

On s'endort dans ces douces pensées. Mais, hélas ! le réveil ne fut pas aussi joyeux ! Le démon avait frémi de rage ; il avait compris la guerre terrible qu'allait lui faire cette nouvelle église ; aussi, tout l'enfer se rua contre nous.

Le vent qui soufflait en tempête devint, vers minuit, d'une telle violence, que tout tremblait ; les maisons étaient secouées, les arbres arrachés, plusieurs personnes furent ensevelies sous les décombres des cheminées et des murailles. L'église, située sur un point culminant, subit toute la violence de l'ouragan. Les verrières des deux transepts furent arrachées et précipitées dans l'in-

térieur; plusieurs autres, dans les nefs, furent ébranlées; quelle désolation ! Mais ce qui nous glaçait de terreur, c'était l'appréhension de voir s'effondrer le vaste échafaudage de la tour qui eût, dans sa chute, écrasé toutes les maisons voisines. Ce malheur nous fut épargné par une protection visible de Dieu. C'était l'impression de tous.

Lorsque, vers quatre heures du matin, nous pûmes enfin pénétrer dans l'église, quel spectacle navrant ! Les débris des vitraux couvraient les bancs et les chaises; l'eau avait tout inondé ! Comment inaugurer cet édifice maintenant ouvert de toutes parts ? Comment reculer ? Quel effet allait produire cet événement malheureux ? Où célébrer les offices ? L'ancienne chapelle n'avait plus ni autel ni bancs. On décida donc que la solennité de l'ouverture aurait lieu suivant le programme annoncé. L'assistance fut nombreuse et nous ne devons pas oublier de remercier Dieu de la protection qu'il nous accorda. Que serait-il arrivé si les vitraux de la nef, ébranlés et secoués encore par la tempête, se fussent détachés ?

Nos *Annales* ont publié le récit de l'ouverture, je n'y reviens pas.

Dès le lendemain, des panneaux de planches remplaçaient les vitraux brisés; abri provisoire qui devait, hélas ! durer plus de deux mois.

Qu'ils furent longs, ces mois, où nous vîmes de nouveau les échafaudages, les ouvriers, la poussière ! Quel travail, chaque samedi, pour purifier le lieu saint !

Malgré tous ces contretemps, l'exercice du culte commença. Deux jours après, vint la solennité de la Toussaint, puis celle des morts avec son octave. Le R. P. Rey se chargea des prédications; les décorations et le chant répondirent à l'éloquence du prédicateur.

Dès lors, nos premiers soins furent de donner aux cérémonies du culte une pompe et une solennité dignes

de notre basilique et propres à édifier les fidèles. La liturgie, les offices, les cérémonies, ne sont-ils pas un puissant auxiliaire du bien, un langage éloquent qui parle aux sens et élève l'âme vers Dieu ? Grâce au dévouement du P. Mouchette, nous eûmes bientôt une excellente maîtrise, composée de trente enfants, anges du sanctuaire, formant une blanche couronne autour de l'autel et ravissant les cœurs par leurs voix célestes et l'intelligente exécution des cérémonies. Le chant sacré, qui est pour l'habitant des villes comme pour celui des campagnes, une des plus douces et des plus légitimes jouissances, devait également être l'objet de notre sollicitude. Cette partie du programme fut confiée au P. Richard. Ses connaissances en musique et son bel organe le désignaient naturellement pour cette fonction difficile. Les éléments ne faisaient pas défaut ; ils avaient été préparés de longue main par un autre artiste dont le souvenir est toujours vivant à Saint-Thomas, le P. Simon. Le succès était donc certain. Aussi avons-nous aujourd'hui un excellent chœur de vingt-quatre chantres, exécutant avec un majestueux ensemble les graves mélodies du chant grégorien, ou bien, aux fêtes solennelles, les savantes compositions des maîtres de la musique religieuse. Tous les dimanches, ils sont là, à la messe et aux vêpres, rangés autour du chœur, avec soutane et surplis, édifiant les fidèles par leur assiduité, leur tenue et l'harmonie de leur chant. Cette phalange de lévites, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ces voix d'hommes et d'enfants mêlées ensemble, offrent un spectacle imposant et font l'admiration des visiteurs et des étrangers. Plusieurs fois des touristes français sont venus nous exprimer leurs chaudes félicitations : « Vraiment, disaient-ils, on se croirait dans une de nos grandes cathédrales de France ! » C'était aussi, et je suis heureux de le dire ici, l'impression de

notre si bienveillant Provincial, le R. P. Rey, et de ses vénérés assistants, lors de leur visite à Jersey. Ils ont bien voulu nous dire qu'ils étaient dans le ravissement de tout ce qu'ils avaient vu, et qu'ils emportaient le meilleur souvenir de Saint-Thomas. Qu'il nous soit permis de les remercier de leurs sympathies et des encouragements que nous avons recueillis avec bonheur de leur bouche.

Aux cérémonies, au chant, à ce majestueux ensemble du culte catholique, il faut ajouter les décorations, les bannières, les tableaux, les statues, brillants symboles qui rappellent à l'âme la beauté et les splendeurs de la céleste patrie.

Quel est l'homme sur qui cet aspect éblouissant ne produit pas une sainte et profonde impression? Le catholique éprouve de la joie à contempler cet appareil mystérieux, qui rehausse à ses yeux l'éclat de notre sainte religion, lui en fait connaître et comme sentir les plus hautes vérités et lui apparaît comme une image de la céleste Sion. Le protestant lui-même est forcé de s'écrier avec le prophète : « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob! Que tes tentes, ô Israël, sont magnifiques! »

Aussi, à Saint-Thomas, l'architecture, la sculpture, la peinture, la statuaire, le marbre et la pierre, tout rehausse la beauté de nos fêtes et porte à la piété, à la prière, à l'amour de Dieu. La grande nef, avec ses vingt-six vitraux, produit l'effet d'une véritable galerie religieuse. Quel choix judicieux dans les sujets! Quelle expression de piété! Quelle harmonie dans les couleurs! Chacune de ces majestueuses figures semble vous dire : *Sursum corda!* Ce sont les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges. Viennent ensuite les fondateurs d'ordres religieux : saint Ignace, saint François d'Assise, saint Vincent de Paul; puis les saints patrons de l'île : saint Michel, sainte Anne, saint Hélier, l'apôtre de Jersey. Plus

loin, la sainte Vierge, saint Joseph, les douces apparitions de Notre-Dame de Lourdes et de Notre-Dame de Pontmain. Au fond du chœur, dans une niche richement encadrée et éclairée à demi-jour, l'apparition du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie se montre au-dessus des nuages, comme une vision céleste, et attire tous les regards. Notre Seigneur, découvrant son cœur adorable, semble dire encore : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes ! » Grâce à un ingénieux procédé, la niche peut être éclairée au gaz, dont les conduits, dérobés à la vue, jettent à travers les nuages des flots de lumière qui viennent se refléter sur la ravissante statue ; elle brille alors d'un éclat sans égal et semble planer dans les airs. Ajoutez à cela les autels parés de fleurs et étincelants de lumières, les guirlandes de roses serpentant autour du chœur, les brillantes oriflammes, les illuminations grandioses dues au goût d'un nouveau Beléséel, le P. Mouchette, et vous aurez une petite idée de l'aspect de Saint-Thomas aux grandes solennités.

C'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel ! Telle est du moins la pensée qu'exprimait un jour, dans un langage naïf, une bonne protestante : « Mais c'est déjà le ciel, disait-elle. Il n'y a rien de plus beau au ciel ! »

Si je n'étais retenu par la crainte de trop allonger mon rapport, j'essayerais de vous décrire quelques-unes de nos fêtes. Je ne puis, malgré tout, résister à la tentation de vous faire le récit de la Fête-Dieu. Elle fut un événement pour notre petite île, et à ce titre elle mérite une mention spéciale. Voici en quels termes s'exprimait un journal de la localité, la *Chronique de Jersey*, le 9 juin 1888 :

LA FÊTE-DIEU A SAINT-THOMAS.

Cette solennité, si populaire en France, a été célébrée pour la première fois dimanche dernier dans la grande église de

Saint-Thomas. Le clergé avait fait appel à toutes les bonnes volontés, et toutes ont su répondre au delà de ce qui était demandé. Les toilettes blanches des petites filles étaient fraîches comme les bouquets qu'on leur avait mis dans les mains. Toutes les associations : Enfants de Saint-Louis, Enfants de Marie, Tertiaires de Saint-François, membres de la Société de Saint-Vincent de Paul, occupaient leur place dans le cortège ; les membres du Cercle catholique avaient la consigne de maintenir l'ordre dans le parcours ; un bon nombre de messieurs avaient accepté l'honneur d'accompagner le saint-sacrement un cierge à la main ; six d'entre eux, ceints de larges écharpes rouges à franges d'or, la hallebarde au poing, formaient la garde d'honneur près de l'autel. Enfin la musique de *l'Avenir* s'était préparée à jouer les plus beaux morceaux de son répertoire, et s'est acquittée de la partie brillante de la fête avec un plein succès, soit à la grand'messe, soit à l'office du soir.

La vaste église a été trop petite, surtout le soir ; on a eu le regret de ne pouvoir trouver place pour tous ceux qui se pressaient aux portes. Après le chant des vêpres, le R. P. Marais est monté en chaire et a expliqué en quelques mots la signification de la cérémonie qu'on allait faire. La procession a ensuite commencé son défilé dans l'ordre le plus parfait, au chant de ces hymnes sacrées qui retentissent depuis des siècles sous les voûtes de nos temples. A ces chants sublimes, exécutés par soixante chantres, succèdent les marches harmonieuses de la musique de *l'Avenir*. La procession serpente autour de l'église, inondée de soleil. Les enfants de chœur exécutent avec ensemble leurs évolutions, font voler les fleurs qui se mêlent aux nuages d'encens. Les alentours de l'église ont été décorés de mâts au sommet desquels se balancent de grandes oriflammes aux couleurs variées, aux inscriptions pieuses. En face du grand portail se dresse un riche et élégant reposoir préparé par les Tertiaires de Saint-François. La procession s'y arrête et le Dieu de l'Eucharistie bénit la foule nombreuse qui se presse devant l'église et déborde au loin dans Val-Plaisant et Victoria-Street. La procession reprend

ensuite sa marche dans le même ordre et passe dans la grande cour au sud de l'église. Au fond de la cour, les Enfants de Marie ont élevé un vaste reposoir où des mains généreuses ont accumulé, dans le plus bel ordre, les fleurs, la verdure, les riches tentures, les candélabres dorés.

Quel magnifique coup d'œil offrent ici les rangs de la procession ! Voici d'abord le groupe de l'Enfant Jésus, formé par les plus petites filles de Saint-André et dirigé par leurs excellentes maîtresses ; l'une porte une gracieuse bannière avec l'inscription : *Jésus, ami des enfants ;* deux autres portent l'Enfant Jésus reposant sur un charmant petit berceau. A leur suite marchent les enfants de la congrégation de Saint-Louis, rangées autour de la bannière de leur patron et portant chacune à la main un beau lis, symbole de l'innocence. Vient ensuite le groupe du saint sacrement, sur l'oriflamme duquel on lit ces mots : *Loué soit Jésus dans le Très-Saint Sacrement.*

A mesure que la procession s'avance, nous voyons passer tour à tour les Enfants de Marie avec leur étendard, la musique de *l'Avenir*, les choristes revêtus de chapes blanches, le enfants de chœur, avec soutane et surplis, le dais porté par les Frères des écoles chrétiennes et entouré de la garde d'honneur, le clergé, les membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul et les Tertiaires. Trois fois la procession se replie sur elle-même dans une évolution admirablement combinée pour qu'elle puisse se déployer tout entière. Arrivée en face du reposoir, elle s'arrête, et de nouveau le Dieu de l'Eucharistie bénit la foule recueillie.

Le retour à l'église se fait dans le même ordre que la sortie ; une dernière bénédiction se répand sur les têtes pieusement inclinées dans toute l'étendue des nefs.

C'était vraiment la Fête-Dieu ! La joie régnait dans tous les cœurs et se manifestait sur tous les visages. « C'est comme en France ! entendions-nous dire ; il n'y manque que le son harmonieux que les cloches devraient nous envoyer du haut de ce splendide clocher. »

Les catholiques français peuvent être fiers ; leur belle

église leur rend au centuple, en consolations religieuses, les sacrifices qu'ils se sont imposés.

C'est vrai, le bon Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité, nous a récompensés au delà de nos mérites; le succès a couronné nos efforts. Nous constatons avec bonheur un accroissement considérable de fidèles aux offices de la paroisse. L'église qui peut contenir près de deux mille personnes est toujours bien remplie, et, aux grandes fêtes, elle est beaucoup trop petite. Une des premières fois que le bon P. Michaux fut témoin d'une telle affluence, il en pleura de joie et dit : « Après un tel spectacle, je ne regrette nullement les sacrifices que l'église m'a coûtés ! »

Les protestants aussi viennent volontiers à Saint-Thomas ; chaque dimanche il y en a un certain nombre, et, aux jours de fêtes, ils accourent en foule. Sans doute, c'est plus souvent la curiosité qu'un motif de piété qui les attire ; mais il n'en est pas moins vrai que nos cérémonies leur laissent une bonne impression et que, pour plusieurs, c'est un commencement de conversion. Je ne vous en citerai qu'un exemple. Dès notre entrée dans la nouvelle église, un protestant se fit remarquer par son assiduité à nos offices, son attitude recueillie et sa religieuse attention à écouter les sermons. Un jour je l'aborde et lui demande s'il n'avait pas l'intention de devenir catholique. « Oh oui ! répondit-il, je le désire vivement, j'aime tant vos offices et vos sermons ; je suis catholique dans l'âme. Mais, ajouta-t-il, je ne serai pas seul ; ma bonne femme veut aussi se convertir. » Tous les deux furent préparés à la grâce du baptême et firent leur première communion le même jour. Leurs enfants suivirent ce bon exemple ; deux des fils sont aujourd'hui catholiques et la fille se prépare, en ce moment, à recevoir la même grâce.

Toutefois, notre zèle ne se borne pas à gagner les cœurs par l'attrait de nos cérémonies religieuses; l'édifice spirituel des âmes est avant tout l'objet de nos soins les plus assidus. Comment comprendre l'un sans l'autre? Dans une si belle église, il convient que tout soit en harmonie; à la splendeur de la structure matérielle et des pompes religieuses doit s'allier la beauté du temple spirituel. Aussi les prédications sont-elles plus fréquentes, les offices plus multipliés, les communions plus nombreuses; la piété a pris un élan nouveau. Deux associations sont venues s'ajouter à leurs sœurs aînées : l'apostolat de la prière et la confrérie du Sacré-Cœur. Ces œuvres, de date récente, donnent les meilleures espérances pour l'avenir. L'apostolat de la prière compte déjà plusieurs centaines d'associés dont la plupart font la communion réparatrice mensuelle. Mais c'est surtout la dévotion au Sacré Cœur qui fait notre joie et notre consolation. Dans son acte de visite de l'année 1887, le R. P. Provincial nous avait recommandé de donner plus d'extension à cette dévotion. Ce vœu a été réalisé. Cette pieuse croisade, à peine établie, a provoqué chez tous une généreuse ardeur; déjà elle compte plus de trois cents membres : Enfants de Marie, Enfants de Saint-Louis-de-Gonzague, Tertiaires de Saint-François, membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul, Dames de charité, tous ceux qui forment l'élite de la paroisse se sont enrôlés dans la ligue du Sacré-Cœur. Les premiers vendredis du mois, le saint sacrement est exposé toute la journée, et la liste des adorateurs est bien garnie pour chaque heure du jour. Le soir, tous les associés se réunissent pour réciter le chapelet, entendre une courte instruction, faire l'amende honorable et recevoir la bénédiction. L'assistance est nombreuse, grâce au dévouement de nos zélatrices qui ont soin de convoquer à cette réunion les

membres de leur catégorie respective. Cette dévotion a déjà porté ses fruits ; la consécration des familles au Sacré Cœur a été son premier succès : plus de cent quarante familles ont répondu à notre appel. Le règne du Sacré Cœur a donc commencé parmi nous ; les promesses du divin Cœur vont se réaliser en faveur de cette île si déshéritée au point de vue surnaturel ; les brebis égarées retourneront au bercail, les cœurs endurcis se convertiront. Voici ce que raconte, à ce sujet, le *Messager du Sacré-Cœur*, dans son bulletin du mois de mai : « Le 10 juin 1882, s'éteignit saintement, dans l'île de Jersey, un ancien zouave pontifical, entré dans la compagnie de Jésus, le R. P. Théodore Wibaux. Quelques mois avant de mourir sur ce sol étranger, où les décrets expulseurs de 1880 avaient exilé deux cents jeunes jésuites, le soldat de Pie IX, transformé en apôtre du Sacré Cœur, voulut implanter son culte dans l'île protestante qui lui servait de refuge. Il établit donc un pèlerinage du Sacré-Cœur dans la petite église catholique de Saint-Matthieu et, depuis ce jour, la paroisse de Saint-Matthieu a été transfigurée. Le rayonnement du divin Cœur féconde cette terre autrefois stérile. » C'est bien vrai, et nous avons là la douce confiance que la même transfiguration se manifestera à Saint-Thomas.

Cette transformation est bien désirable ; car ce serait une erreur de croire que Jersey est pour nous un eldorado. Si nous avons nos consolations, nous avons aussi nos déboires. L'affaiblissement de la foi, l'indifférence, l'ignorance religieuse et le protestantisme, voilà les ennemis que nous avons à combattre. Parfois on serait tenté de se décourager en face des résistances, des oppositions et des obstacles de tout genre ; il semblerait même que les difficultés croissent en proportion de la marche progressive du bien. Combien de parents qui se soucient peu

d'envoyer leurs enfants dans nos écoles catholiques ou qui les laissent fréquenter l'école protestante. De là, un grand nombre d'enfants qui arrivent à l'âge d'homme sans avoir fait leur première communion et qui ne la font jamais. Élevés dans l'ignorance des vérités religieuses, ils restent indifférents ou deviennent des adeptes du protestantisme. D'autres, instruits des principes de la foi, disparaissent après leur première communion et on ne les revoit plus. Le mauvais exemple, le respect humain, l'éloignement de l'église, l'influence délétère du protestantisme sont autant de causes de ruine pour les faibles. La pauvreté, l'infériorité de la position sociale vis-à-vis des protestants, l'appât du gain ou de quelques secours distribués par les prédicants, sont souvent les motifs secrets qui portent les parents à vendre leur religion et l'âme de leurs enfants. Mais la plus grande plaie ce sont les mariages mixtes contractés devant le ministre hérétique. Les conséquences sont toujours désastreuses pour le conjoint catholique et pour les enfants issus de ces mariages.

Que faire en face de ces difficultés et de ces tourmentes sans cesse renouvelées ? Faut-il se décourager ? Mais n'est-ce pas une loi générale que les œuvres divines doivent passer par le creuset des contradictions et des épreuves ? Si tout réussissait au gré de nos désirs et de notre zèle, nous oublierions que la conversion des âmes a Dieu seul pour auteur. Sous le coup d'incessantes difficultés, d'échecs réitérés, l'apôtre doit redoubler de zèle et d'activité. *Labora sicut bonus miles Christi*, voilà la règle que suivent les missionnaires Oblats à Jersey. Ils se livrent sans relâche aux labeurs d'un ministère pénible et souvent ingrat. Vous le voyez, le travail ne leur manque pas ; ils trouvent ici, aux portes de la patrie, en pleine civilisation, les mêmes difficultés, les mêmes

luttes, les mêmes fatigues que rencontrent sur les plus lointains continents leurs frères dans l'apostolat. Loin de se plaindre, ils se réjouissent, au contraire, et comptent leur peine pour peu de chose en voyant combien la moisson devient de jour en jour plus abondante par le chiffre toujours croissant de la population française.

Outre le ministère ordinaire, prédications, confessions, visite des malades, baptêmes, mariages, sépultures, une part distincte est réservée à chaque Père dans la direction des différentes œuvres. L'aumônerie de Saint-André et des Petites Sœurs des pauvres, la congrégation des Enfants de Marie et des Tertiaires, le soin de la bibliothèque paroissiale et l'économat de la maison : voilà le domaine du P. Mouchette. Le cercle catholique et l'administration des fidèles de la campagne sont du ressort du P. Richard. Le patronage, le catéchisme, le soin des malades en ville et à l'hôpital sont confiés au zèle du P. Caux. Les œuvres réservées au Supérieur sont : l'apostolat de la prière, la confrérie du Sacré-Cœur, l'association de Saint-Louis de Gonzague, la conférence de Saint-Vincent de Paul et celle des Dames de charité, et le couvent des Dames auxiliatrices. Enfin, le bon F. Rieger a soin de la sacristie et de l'église et édifie les fidèles par sa modestie religieuse et son zèle à maintenir en ordre parfait tout ce qui concerne sa juridiction.

Pour mieux assurer à notre troupeau les avantages spirituels, nous avons plusieurs fois fait appel au zèle de nos missionnaires de France. Fidèles aux bonnes traditions de la charité fraternelle qui distingue les Oblats, ils ont répondu avec empressement à nos invitations, soit pour prêcher des missions, soit pour donner des retraites aux Enfants de Marie et aux enfants de la première communion. Les RR. PP. Bourde, Berthelon, Beaugé, Simon, Marais, Reynaud, Bénédic et Coubrun

sont venus tour à tour évangéliser notre population. Que ces chers Pères reçoivent encore ici nos remerciements pour leurs travaux, que Dieu a toujours bénis. Si nos communions pascales sont devenues chaque année plus nombreuses, c'est à ces généreux apôtres que nous en sommes redevables. Nous devons une reconnaissance spéciale au bon P. Marais qui a bien voulu nous laisser un précieux souvenir de son passage à Jersey, par le don d'un vitrail et d'une statue de sainte Anne, la patronne des îles de la Manche. Puisse la grande patronne des Bretons protéger toujours ses chers enfants, sur cette terre appelée dans les chartes diocésaines : « Sanctæ Annæ Cæsarea! »

Dans notre ministère d'évangélisation, tous les dévouements trouvent leur sphère d'activité ; les combattants du second rang rivalisent de zèle avec les premiers ; ce sont ces auxiliaires précieux qui décident de l'issue de la bataille et font remporter la victoire. Tel est le concours efficace et généreux que nous donnent les Dames de Saint-André et les Frères des écoles chrétiennes. L'instruction et l'éducation de nos cinq cents enfants, sous leur habile direction, donnent les résultats les plus consolants.

La mission des Dames auxiliatrices c'est d'instruire les ignorants, de visiter les malades, d'assister les agonisants, en un mot, de se dévouer à toutes les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Elles savent joindre Marthe à Marie, la vie active à la vie contemplative, l'action à la prière. Comme d'autres Moïses, leurs ferventes novices élèvent sur la montagne de Beaulieu leurs mains suppliantes vers le ciel, tandis que leurs sœurs aînées combattent dans la plaine.

Et vous, pauvres vieillards, sans ressources, sans abri, sans soutien, incapables de pourvoir à votre existence, n'y aura-t-il pas une providence pour vous à Jersey, sur

la terre d'exil? Ah! consolez-vous, votre triste sort a trouvé des cœurs compatissants ; vous avez de véritables mères dans ces humbles filles qui, de porte en porte, vont mendier pour vous le pain quotidien et que vous appelez du doux nom de Petites Sœurs des pauvres! Vous n'aviez pas de logis, et voilà que vous habitez un palais! Vous mouriez de faim et de misère, et voilà que l'on vous soigne comme des pensionnaires! Vous étiez quatre il y a trois ans, et voilà que vous êtes au nombre de quarante! Continuez, chères Petites Sœurs des pauvres ; soyez toujours petites sœurs, tout en faisant de grandes choses!

Mais le soulagement des pauvres n'est pas le monopole exclusif du dévouement religieux ; il laisse encore au pieux laïque une large part de zèle et d'activité. Aussi nos pauvres sont heureux de trouver à Saint-Thomas deux œuvres de charité dignes de toute leur reconnaissance et des vives sympathies des missionnaires : la conférence de Saint-Vincent de Paul et l'association des Dames de charité. La conférence de Saint-Vincent de Paul qui compte aujourd'hui seize membres actifs, se distingue par le zèle intelligent avec lequel tous travaillent au bonheur moral et matériel des malheureux. Son bon esprit, son extension, ses œuvres, le patronage des écoles, la diffusion du journal *la Croix*, l'œuvre de la propagation de la foi, font son plus bel éloge et méritent nos sincères félicitations. Je dois en dire autant des Dames de charité, qui continuent, avec non moins de zèle et de succès, leur mission de dévouement parmi les pauvres. L'œuvre du vestiaire et l'association de Marie-Immaculée pour le salut de la femme dans les pays infidèles, sont venues élargir leur champ d'action et fournir de nouveaux éléments à leur activité. Les bazars ou ventes de charité semblent être leur spécialité ; elles y réussissent

à merveille. Les chiffres le prouvent mieux que les paroles : 30 000 francs pour l'église ; 5 000 francs chaque année pour les pauvres, voilà le résultat de leurs bazars, voilà un succès dont on peut être fier ! Toutefois, une telle somme n'est pas réalisée sans peine ; pour l'obtenir, elles savent se rendre ingénieuses, faire des sacrifices personnels et des efforts persévérants, braver les fatigues et les déboires qui coûtent bien plus que les aumônes personnelles. A ce propos, laissez-moi vous citer un article de la *Chronique de Jersey ;* il vous donnera une idée de nos bazars et de la pieuse industrie de nos Dames de charité :

BAZAR EN FAVEUR DES PAUVRES DE LA CONGRÉGATION FRANÇAISE DE SAINT-THOMAS.

Jamais peut-être la réputation d'entrain, de bonne humeur et de franche gaieté, dont jouissent à juste titre les bazars français, n'a été mieux méritée que mardi dernier. On pourrait intituler cette œuvre si populaire : Triomphe de la charité. En effet, la charité s'est épanouie sous les formes les plus variées et y a donné ses meilleurs fruits. Elle a été gracieuse, irrésistible, dans le cœur et sur les lèvres de ces jeunes enfants qui savaient faire valoir et écouler leurs marchandises avec une habileté consommée. La charité a rapproché tous les rangs et comblé la distance créée par l'inégalité des conditions. A côté de la grande dame qui employait ses loisirs et dépensait son superflu pour la réussite de l'œuvre, vous trouviez l'humble ouvrière qui rachetait par son industrie et son travail ce que la naissance et la fortune ne lui ont pas donné. La charité a fait disparaître les antipathies causées si souvent par la différence des nationalités et des religions ; elle a amené au bazar français d'illustres visiteurs appartenant aux premières familles de la société anglaise et jersiaise. Tous n'avaient qu'un désir, qu'un but : amasser pour le bazar le plus d'argent possible et assister les pauvres.

Ces détails, si intéressants qu'ils soient, ne sont qu'acces-

soires. Le point essentiel est celui-ci : le bazar a-t-il eu du succès ? Si vous atteignez 100 livres disait-on mardi, vous ne pourrez pas vous plaindre, la plupart des bazars de l'île en faveur des pauvres ne vont pas jusque-là. Ces prévisions ont été bien dépassées. Le bazar français de Saint-Thomas a donné 202 £ 2 d. Ce résultat étonnant, inespéré, qu'on n'avait jamais atteint, est une bénédiction d'en haut, une preuve bien consolante de la charité de tous. Il est la meilleure récompense du zèle et mettra les pauvres en état de participer à la joie que l'anniversaire de la naissance du Sauveur ramène chaque année dans la société chrétienne. Grâces soient rendues à Dieu pour un si beau succès, et merci à tous ceux qui, à des titres différents, ont concouru à le procurer.

A cette longue nomenclature des œuvres de Saint-Thomas, il faut encore ajouter le cercle catholique qui, lui aussi, exerce son genre d'apostolat et contribue pour sa part au bien général de la mission. L'ouverture de la nouvelle église laissait vacante l'ancienne chapelle de New-Street; cet édifice devait garder son cachet religieux en recevant une autre destination. Les souvenirs qui s'y rattachaient, sa situation avantageuse, ses dépendances, le désignaient naturellement comme lieu de réunion pour le cercle. Le P. Richard se chargea des frais de réparation et d'aménagement, et grâce à son dévouement, le nouveau local, embelli à l'intérieur et à l'extérieur, pourvu d'un théâtre pour concerts et représentations, et muni de billards, fut inauguré cinq mois après l'ouverture de l'église.

Un nouvel élan était imprimé à cette œuvre importante et pleine d'espérances pour l'avenir. Depuis cette époque, le nombre des membres s'est augmenté, le cercle est en voie de progression; l'esprit en est bon et le bien s'y fait. Tel qu'il est, le cercle assure de précieux avantages à la mission, en formant des chrétiens prati-

quants et en donnant aux Pères de Saint-Thomas une pépinière d'auxiliaires dévoués. Les membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul, du Tiers Ordre de Saint-François, de l'orphéon de Saint-Thomas, appartiennent, en majeure partie, au cercle catholique. A ces titres, le cercle mérite nos sincères félicitations, et nous faisons les vœux les plus ardents pour sa prospérité.

Voilà, mon révérend Père, un aperçu historique sur le passé et sur l'état actuel de notre mission de Jersey; mais il serait incomplet si je n'essayais de tracer, dans le même tableau, une petite esquisse sur nos missions de Saint-Matthieu et de Saint-Martin. Je le fais d'autant plus volontiers, que les rapports antérieurs ont laissé un peu dans l'ombre des détails intéressants sur l'origine et les progrès de ces belles œuvres; par ailleurs, cet exposé jettera une nouvelle lumière sur le bien accompli par les Pères Oblats.

Et d'abord, Saint-Matthieu mérite la première place. C'est le premier rejeton de Saint-Thomas, c'est sa fille aînée et son enfant de prédilection. Située à l'ouest, à huit kilomètres de Sainte-Hélène, au centre de six paroisses (ou communes) protestantes, cette mission comprend dans son étendue la moitié de l'île et près de douze lieues de circonférence. Sa fondation est due au zèle actif et intelligent de M. l'abbé Volckeryck. Dans ses visites aux catholiques et dans ses excursions à la campagne, il rencontra un grand nombre de familles françaises, disséminées un peu partout et privées des secours de la religion par suite de leur éloignement de la ville. Son cœur d'apôtre fut navré à la vue de ce troupeau sans pasteur et exposé à tous les dangers qu'entraînent l'ignorance et le prosélytisme protestant. Il comprit qu'il n'y avait qu'un moyen de remédier au mal : construire une église, un presbytère et une école au

centre de cette population abandonnée. Un jour, en parcourant l'île, il s'arrêta sur une éminence qui forme le point central des six paroisses comprises dans la mission actuelle, et il se dit : « C'est ici que je veux élever un temple au bon Dieu. » L'endroit est bien choisi, le site est agréable, c'est un plateau bien exposé, avec une vue lointaine de la mer; c'est, en un mot, une de ces perspectives heureuses qui plaisent à l'observateur et rendent notre petite île si charmante. Le projet est bientôt mis à exécution; le terrain est acheté, les plans sont dressés : l'église, le presbytère, les écoles, occuperont une partie du vaste emplacement, tandis qu'une autre construction, avec ses dépendances, sera une ferme dont le revenu assurera des ressources à la mission.

La pose de la première pierre de l'église eut lieu le 23 mai 1871. Cette cérémonie fut présidée par M. Drouyn de L'Huys, ministre de Napoléon III, et réfugié à Jersey depuis la chute de l'empire. L'ancien ministre prononça dans cette circonstance une charmante allocution que vous me permettrez de rapporter ici, car elle exprime, dans un langage plein de foi, les bienfaits dont la mission allait devenir le principe et la source. « Je ne puis, dit-il, me défendre d'une douce et triste émotion, en me voyant au milieu de vous, sur la terre étrangère, inaugurer la fondation d'une église que réclamaient impérieusement vos besoins spirituels, et que demandent vos vœux les plus fervents.

« Comment se fait-il que, jeté par la tempête sur cette plage, visiteur accidentel de votre île hospitalière, je me trouve invité à l'un des actes intimes de votre vie nationale ? Ne serait-ce pas parce que je puis vous dire ce que Ruth disait à Noémie : « Votre peuple est « mon peuple, et votre Dieu mon Dieu ? » Ne serait-ce pas qu'il existe entre nous ces deux rapports : d'une

part, affinité d'origine et de langage ; de l'autre, communauté de foi et de culte? Le sentiment religieux est le plus puissant des liens qui unissent les hommes ; venus de tous les points de l'horizon, nous nous rencontrons dans la patrie des âmes que n'enserre pas l'étroite limite des frontières matérielles ou politiques, pareils à ces navigateurs qui, partis des rivages les plus opposés, arrivent au même port, parce qu'ils attachent dans les cieux leurs regards sur la même étoile.

« Lorsque je contemple la scène que j'ai sous les yeux, un passage de l'Évangile se présente à ma mémoire. Un jour que le Sauveur marchait dans la campagne, accompagné de ses disciples, Moïse et Élie vinrent se placer à ses côtés. Un apôtre, ravi de cette apparition et charmé de la beauté des lieux, s'écria : « Seigneur, nous sommes « bien ici, élevons trois tentes, une pour vous, une pour « Moïse, une pour Élie. »

« Le zélé pasteur de Saint-Thomas s'est approprié ces paroles en parcourant ; cette riante vallée, il s'est dit : Arrêtons-nous ici, élevons-y un temple, une école et un presbytère.

« Quelle puissance morale, quelle salutaire influence représentent ces trois mots ! Le temple, l'école, le presbytère sont les fondements de la société humaine, les citadelles de la vraie civilisation. Vous le savez, messieurs, ce sont là surtout les *Martello* (1) qu'il faut multiplier dans cette île pour repousser l'invasion de l'impiété, de l'ignorance et de l'immoralité. Aussi, je n'en doute pas, vous contribuerez généreusement à la construction de ces édifices qui offrent l'asile le plus sûr à vos plus chers intérêts :

« Le temple, où non loin de vos maisons, de vos chau-

(1) *Martello*, nom donné aux anciennes tours de défense qui existent encore à Jersey.

mières, vous pourrez porter l'aveu de vos fautes et entendre, du haut de la chaire, la parole de Dieu dans votre langue maternelle, cette langue dont la conservation se lie au maintien des institutions qui vous inspirent une si jalouse sollicitude ;

« L'école, où vos enfants recevront non seulement une instruction pratique, mais encore une éducation chrétienne, ce qu'on peut appeler la culture de l'esprit et du cœur ;

« Enfin, le presbytère, où le pasteur vivra près du bercail, sans craindre de voir réaliser cette menace de l'Écriture : « Le pasteur disparaîtra et le troupeau sera « dispersé. »

« Telles sont les promesses de cette journée solennelle ! Puisse la pierre que nous venons de confier au sol ressembler à la semence dont parle l'Évangile ! Grain d'abord imperceptible, puisse-t-elle bientôt grandir et donner naissance à un arbre qui étendra sur vous la protection de son ombrage ! Mais, pour cela, ne l'oubliez pas, deux choses sont nécessaires : d'abord la rosée du ciel, c'est-à-dire la bénédiction divine ; puis la graisse de la terre, c'est-à-dire la munificence des hommes de bonne volonté. »

Ces espérances furent réalisées. Une année s'était à peine écoulée que déjà l'église était construite. L'inauguration eut lieu le 4 septembre 1872. Conçue en style gothique, elle se compose d'une seule nef avec tribune, d'un transept avec chapelles latérales et de l'abside. A côté de l'église et presque simultanément s'élevait un gracieux édifice en granit destiné à servir d'école et de presbytère. Deux filles du Cœur de Marie, bien dévouées à la mission, se chargèrent du soin de l'école, et le service de l'église se fit par les missionnaires de Saint-Thomas. Vrais apôtres, et sans compter avec les fatigues

d'un ministère pénible, ils allèrent, à tour de rôle, chaque dimanche, à Saint-Matthieu pour y célébrer les offices, administrer les sacrements, catéchiser les enfants. L'œuvre était en bonne voie. Ces heureux débuts devaient, ce semble, être le gage d'un avenir prospère. Mais le succès ne vint pas couronner tant de nobles efforts. L'éloignement du prêtre, son absence pendant la semaine, entravaient la marche de l'œuvre, paralysée d'ailleurs par d'autres obstacles plus sérieux. Cette situation anormale dura plusieurs années, pendant lesquelles la mission restait dans un état de crise morale et de décadence. Les offices étaient peu fréquentés ; l'école comptait à peine une quarantaine d'enfants; les édifices se détérioraient ; le malaise se faisait sentir partout.

C'est sur ces entrefaites que Mgr Virtue, évêque de Portsmouth, confia la mission de Saint-Mathieu à la congrégation des Oblats. La prise de possession eut lieu le 5 août 1882. Ce changement répondait bien aux vœux des fidèles ; l'arrivée des Pères était saluée comme l'aurore d'un beau jour, le présage d'une régénération prochaine. Aussi les Pères furent-ils reçus comme les envoyés de Dieu. Le R. P. Bourde, supérieur de Saint-Thomas, était l'homme choisi par la Providence pour régénérer cette mission. Comme un vaillant capitaine à la tête de ses soldats, il paraît le premier sur ce nouveau champ de bataille, il ne recule devant aucune fatigue, aucun sacrifice que ce surcroît de travail lui impose. La mission était conduite avec vigueur, le bien se réalisait, les fidèles revenaient à l'église, l'école se peuplait, les espérances croissaient. Dans ce poste de dévouement, le R. P. Bourde était secondé par le P. Guiller, son officier de recrutement, qui, vrai chasseur d'âmes, s'en allait de maison en maison, encourager les faibles, stimuler les

indifférents, ramener toute la troupe des non-pratiquants.

Après l'église, l'école est le théâtre d'action du P. Bourde. Avec l'énergie qui le distingue, il sait se plier à toutes les exigences de son ministère ; aussi, pendant des jours et des semaines entières, il remplit les fonctions de maître d'école, dirigeant des maîtresses inexpérimentées, surveillant les enfants et les instruisant au besoin. Ce dévouement était d'autant plus méritoire qu'il s'exerçait dans une sphère plus humble et moins en rapport avec les goûts de notre instituteur improvisé ! Cependant, cet état de choses ne pouvait durer longtemps ; il fallut songer à mettre l'école dans des conditions de stabilité et de garantie de succès. La Providence y pourvut en nous envoyant les Dames de Saint-André, déjà établies à Saint-Thomas. Avec un désintéressement et un zèle au-dessus de tout éloge, elles se chargèrent de l'instruction et des garçons et des filles. Plus tard, elles construisirent, à proximité de l'église, un magnifique couvent où aujourd'hui elles instruisent les filles de tout âge et les petits garçons au-dessous de sept ans ; elles comptent environ cent élèves et quelques pensionnaires. L'école des garçons, au nombre de cinquante, fut confiée à deux de nos Frères coadjuteurs, le F. Petitdemange et le F. Ménard.

Missionnaire, instituteur, le P. Bourde fut encore le restaurateur de Saint-Matthieu. L'édifice matériel n'échappe pas plus à sa vigilance que le temple spirituel des âmes. Le cimetière et le jardin des Pères sont entourés de murs; l'église et le presbytère sont réparés ; tout se transforme, s'embellit ; Saint-Matthieu cesse d'être un désert, un champ ouvert à tout passant : il devient une gracieuse résidence, un petit coin de paradis terrestre.

Sans doute, ces développements successifs ; cette marche constante, ces nombreuses améliorations, ne sont pas uniquement l'œuvre du P. Bourde ; ses successeurs, les RR. PP. Guiller, Rolland et Keul y ont largement contribué par leurs travaux apostoliques et leur dévouement. Je suis heureux de leur attribuer la part de mérite qui leur revient à juste titre ; tous ont laissé un excellent souvenir de leur passage à Saint-Matthieu ; tous ont droit à notre reconnaissance.

Au mois de février 1886, la mission fut confiée au P. Le Vacon. Zélé, actif, habitué déjà à ce genre de ministère, doué d'une force locomotrice plus qu'ordinaire et bien utile dans ce poste, il est, comme disent les Anglais : « The right man in the right place. » Devant son zèle, le champ est immense ; un champ déjà défriché, c'est vrai, mais encore largement couvert d'épines. Apôtre jusqu'au fond du cœur, il se dévoue à son œuvre, à ses œuvres, plutôt, car la tâche est multiple : offices de l'église, aumônerie du couvent, instruction des enfants, visites quotidiennes aux catholiques, tout le ministère d'une paroisse nombreuse et étendue.

Mais le ministère ordinaire serait frappé de stérilité s'il n'était affermi par l'établissement d'associations pieuses. Le Père l'a compris ; aussi Saint-Matthieu compte, depuis son arrivée, un grand nombre de confraternités : le rosaire, la congrégation des Enfants de Marie, le cercle pour les jeunes gens. Ce sont autant d'œuvres qui, bien que récentes, sont déjà en pleine prospérité et promettent beaucoup pour l'avenir. Des résultats consolants sont venus couronner le zèle et le dévouement dont elles sont l'objet; un seul fait vous le prouvera. Il y a quelque temps, il y avait peu ou point de personnes à faire la sainte communion, le dimanche ; depuis que les congrégations existent, il y a, chaque

dimanche, un bon nombre de communions et, aux jours de communion mensuelle, soit pour les hommes soit pour les femmes, on en compte jusqu'à trente, quarante ou cinquante.

Malgré tant d'occupations qui réclament à elles seules un temps considérable et un labeur incessant, le Père trouve encore moyen de travailler sans relâche à la prospérité matérielle de la mission. L'embellissement de l'église, l'acquisition d'un bel harmonium, la pose d'une superbe grille en fer à l'entrée du presbytère, l'érection d'un magnifique calvaire au cimetière témoignent de son habileté à se créer des ressources et de son talent à leur destiner un excellent emploi.

Je voudrais vous donner plus de détails sur cette intéressante mission ; mais je crains de trop allonger mon rapport et de m'exposer à des redites fastidieuses. Qu'il me suffise de dire que Saint-Matthieu est une miniature de Saint-Thomas. Les œuvres comme les difficultés, les succès comme les déboires, les éléments du bien comme les agents du mal, conservent, dans une mesure proportionnelle, leur cachet d'identité. L'église de Saint-Matthieu n'est pas une cathédrale ; mais son élégance, sa propreté, ses décorations de bon goût inspirent la dévotion et élèvent l'âme vers le ciel. Les offices, le chant, les cérémonies du culte, sans revêtir la pompe et la majesté qu'on remarque à Saint-Thomas, se font cependant avec une perfection, un ensemble, un recueillement qui ne laissent rien à désirer. Les écoles ne comptent pas le même nombre d'enfants qu'en ville ; mais elles ne leur cèdent en rien pour le personnel, la bonne tenue des classes et l'efficacité de l'enseignement. En un mot, la mission de Saint-Matthieu, dégagée des entraves de l'enfance, est devenue la digne émule de Saint-Thomas, ou plutôt, ce sont deux sœurs qui se

donnent la main, tendent vers le même but, mêlent ensemble leurs larmes et leurs espérances, et ne diffèrent entre elles que par l'âge et par le nombre de leurs enfants.

Saint-Martin est le deuxième rejeton de Saint-Thomas, ou, pour mieux dire, c'est son enfant d'adoption, car, dans son origine, il n'a aucune parenté avec Saint-Thomas. Cette mission, située à l'est de l'île et bien inférieure à Saint-Matthieu par le nombre des fidèles et l'étendue du territoire, a été fondée en 1856, par M. l'abbé Guiramand, ancien aumônier de l'armée française et chevalier de la Légion d'honneur. Malgré son âge avancé (il avait soixante-cinq ans), M. Guiramand se mit à l'œuvre avec une ardeur juvénile, acheta un emplacement convenable, fit construire l'église et le presbytère et occupa ce poste jusqu'à sa mort au mois de septembre 1882. Pendant cette longue période de vingt-six ans, cette mission, prospère d'abord, au dire des anciens paroissiens, tomba dans un état précaire. L'âge avancé de M. Guiramand, son inexpérience dans ce ministère nouveau pour lui, le manque d'écoles catholiques, ne pouvaient qu'entraîner de fâcheuses conséquences pour l'avenir de la mission. C'est ce qui eut lieu. Les enfants fréquentant les écoles protestantes devenaient la proie de l'hérésie, et les parents eux-mêmes se désaffectionnaient de leur mission où ils ne trouvaient pas ce qui aurait pu les y attacher.

Telle était la situation de Saint-Martin quand les Pères Oblats furent chargés de cette œuvre au mois de septembre 1884. Le R. P. Bourde, toujours le premier à la tâche quand il s'agissait d'un devoir à accomplir, recommença à Saint-Martin le ministère laborieux qu'il avait exercé avec tant de succès à Saint-Matthieu. Cette fois, cependant, ce ne fut pas pour longtemps ;

car le 23 novembre suivant, le R. P. Larose arrivait à Jersey pour prendre charge de la mission de Saint-Martin. L'enthousiasme n'était pas le sentiment qui dominait chez lui à son arrivée ; il savait que le poste n'était guère enviable ; mais, en bon religieux, il acceptait par obéissance un ministère en opposition avec ses goûts. Ses paroissiens lui firent un excellent accueil et surent bien apprécier leur nouveau curé. « C'est, disaient-ils, un homme éloquent avec une mine d'empereur ! »

A la cérémonie d'installation du P. Larose, le R. P. Bourde fit un chaleureux discours où il annonça ses grands projets d'amélioration pour la mission. L'école devait venir en premier lieu. Une école à Saint-Martin ? Mais où ? Mais avec quoi ? Mais pour qui ? De local, il n'y en avait point ; de ressources, encore moins ; d'enfants, mais on ignorait même s'il y en avait dans la mission ! N'importe, il fallait tenter un effort ; l'avenir de Saint-Martin dépendait de la fondation d'une école.

Pour les enfants, se disait-on, nous ne pouvons compter sur les grands ; mais nous prendrons les bébés, ce sera toujours un commencement. Le local ? mais il y a une sacristie de six mètres de longueur sur quatre de largeur, cela suffit. Et la maîtresse d'école ? mais il y a, parmi les Enfants de Marie, à Saint-Thomas, une excellente demoiselle ; elle fera bien notre affaire. Elle connaît les deux langues : le français et l'anglais ; elle s'entend à l'enseignement ; on ne peut trouver mieux. C'est fait ; l'école est fondée ! L'ouverture doit se faire immédiatement ! La rentrée des classes est fixée au premier lundi de décembre ! Dès les premiers jours, dix, quinze, vingt enfants se présentent ! C'est une merveille ! C'est une victoire de saint Martin sur le diable ! Le nombre augmente encore la semaine suivante, car on a annoncé

une distribution de prix pour Noël ; chaque jour nous amène de nouvelles recrues et ce ne sont pas des bébés, mais de gros gaillards, de bonnes campagnardes de huit, dix et douze ans ; le nombre s'élève bientôt à quarante.

Voici maintenant d'autres difficultés qu'on n'avait pas prévues. Une seule institutrice ne suffit plus ; le local est devenu trop étroit : que faire ? L'embarras ne dure pas longtemps ; les Dames de Saint-André nous envoient une de leurs meilleures sous-maîtresses ; le personnel est trouvé ; le local ne fera pas défaut. Le P. Larose offre le plus grand appartement du presbytère pour salle d'école. Au bout de trois mois d'existence, l'école fait sa seconde étape ; ce ne sera pas la dernière.

Les institutrices se sont dévouées à l'école avec un zèle incomparable ; elles ont gagné l'affection des enfants, l'estime des parents, la confiance des Pères. Leurs élèves leur font honneur ; les fidèles sont ravis de voir à l'église ces enfants dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence et de les entendre chanter, pendant les offices, des cantiques en français. C'était pour eux un spectacle tout nouveau et ils exprimaient hautement leur joie et leur admiration. Ces heureuses impressions ne restèrent pas stériles ; d'autres enfants, restés jusque-là à l'école protestante, vinrent grossir les rangs ; le nombre des élèves s'éleva bientôt à quatre-vingts.

Un autre arrangement s'impose : c'est la troisième étape. Toutes les pièces du presbytère sont transformées en salles de classe, les appartements du rez-de-chaussée aussi bien que ceux du premier étage. Mais où trouver un logement pour le Père chargé de la mission ? Son généreux désintéressement ne devait pas rester sans récompense.

A proximité de l'église se trouve une belle et grande maison, convoitée par les Dames de Saint-André, dans

le dessein d'établir, à Saint-Martin, la même œuvre qu'elles viennent de fonder à Saint-Matthieu. L'acquisition de cet immeuble souffre bien des difficultés; il est occupé par des locataires indécis sur l'époque de leur départ; il appartient à un protestant; consentira-t-on à le louer à des religieuses? Les craintes sont bientôt dissipées; la maison est libre plus tôt qu'on ne l'espérait; le propriétaire s'empresse de la louer aux Dames de Saint-André, qui, à leur tour, l'offrent gracieusement aux Pères, pour servir de presbytère, en attendant leur arrivée à Saint-Martin. Tout cela a été vraiment providentiel!

La mission n'a pas suivi la même marche progressive. Cela s'explique, car, malgré ses trente-trois ans d'existence, elle n'est qu'à l'état de formation. Privée d'écoles, elle n'avait pas de base solide, ni aucune garantie pour l'avenir. Grâce à l'école actuelle, elle est désormais assise sur de bons fondements; elle grandira et prendra de l'extension.

Nous sommes heureux de constater qu'il y a déjà un progrès sensible qui se développera encore avec le temps. Cette année, il y a une augmentation de quinze baptêmes et de soixante communions pascales.

Pour ranimer l'esprit de ferveur, le P. Féat a établi à Saint-Martin la confrérie du rosaire et l'apostolat de la prière; ces associations comptent déjà un bon nombre d'adhérents.

Grâce à la générosité du R. P. Provincial, l'église de Saint-Martin a subi une complète restauration, et on a fait l'acquisition d'un vaste terrain destiné à la construction d'une école de garçons et à l'emplacement du cimetière. Mais ce projet ne pourra être mis à exécution que lorsque les Dames de Saint-André seront installées à Saint-Martin. Puissent ces projets, si nécessaires au

développement de cette mission, se réaliser bientôt ; c'est l'objet de nos vœux ardents !

Après ces considérations, on est fondé à conclure que le catholicisme est en progrès dans l'île de Jersey. Chaque année voit s'augmenter le nombre des baptêmes, des mariages et des communions.

Dans les trois missions, nous avons compté, l'année dernière, deux cent trente baptêmes, quarante mariages, deux mille communions pascales, douze conversions de protestants et sept cents enfants fréquentant nos écoles catholiques.

Ce mouvement très consolant mérite toute l'attention, mais demande aussi à être secondé. Il serait autrement considérable si l'on pouvait établir des chapelles de secours dans différents endroits de l'île, habités par une nombreuse population française, que leur éloignement des résidences actuelles prive des secours de la religion et de la visite fréquente du prêtre. Dans ces localités il existe toujours une ou plusieurs chapelles et écoles protestantes qui, se trouvant à la portée de nos pauvres catholiques, deviennent une source de tentations et de dangers pour leur foi. Malheureusement, un certain nombre succombent à cette tentation, envoient leurs enfants à l'école voisine et finissent eux-mêmes par fréquenter l'église protestante.

Pour remédier à ce mal, il faudrait ouvrir à Saint-Aubin, à Saint-Ouen et à Grouville, des chapelles de secours dont le service se ferait par les Pères des résidences les plus rapprochées. Cette disposition éviterait la multiplication des résidences et les frais d'entreprises coûteuses ; elle augmenterait le personnel des résidences de la campagne et procurerait à nos Pères le précieux avantage de la vie de communauté.

Que la divine Providence exauce nos vœux et nous

envoie des ressources et des ouvriers pour la réalisation de ces projets!

Daignez agréer, mon Révérend et bien cher P. Martinet, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués en N. S. et M. I.

V. Fick, o. m. i.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

PROVINCE DU CANADA.

INAUGURATION DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'OTTAWA.

LETTRE DU R. P. LANGEVIN AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Université d'Ottawa, le 15 octobre 1889.

Vénéré et très aimé Père,

Nous n'ignorons pas le vif et affectueux intérêt que vous portez aux œuvres de vos enfants, répandus aux quatre parties du monde ; c'est pourquoi nous croyons être agréable à votre Paternité, en lui présentant une pâle mais exacte relation des grands événements qui viennent de se passer dans une des principales maisons de la province du Canada.

Le 9 et le 10 octobre, le drapeau du Pape flottait au-dessus du collège d'Ottawa, entre le drapeau de la France et le drapeau britannique, celui-ci portant dans ses plis les armes de la jeune confédération canadienne ; les cloches de la ville faisaient entendre leurs joyeux carillons ; des foules nombreuses, en habits de fête, se dirigeaient qui, vers la basilique, qui vers la chapelle du collège : c'était grande liesse dans la capitale du Canada.

Je ne crois pas, mon très révérend Père, qu'en parcourant les annales de notre chère famille religieuse, on puisse trouver des pages plus glorieuses que celles qui y

ont été inscrites, ces jours derniers, à Ottawa, par des frères et par des amis.

Le 3 février de la présente année, il plaisait au Souverain Pontife Léon XIII de doter le nouveau monde d'une troisième université catholique et d'en établir le siège au collège d'Ottawa, collège fondé et dirigé par l'humble société des Oblats de Marie-Immaculée et illustré, dans ces derniers temps, par le regretté P. Tabaret.

Plusieurs années auparavant, l'immortel Pie IX avait érigé, sur les bords de l'Ottawa, au sein des forêts vierges qui entouraient alors notre ville naissante, un diocèse placé sous la protection de la vierge Marie Immaculée, et il lui donnait pour premier évêque un saint missionnaire Oblat de Marie, un digne fils de Mgr de Mazenod, le vénérable Mgr Guigues.

C'est donc à ces deux hommes, Mgr Guigues et le P. Tabaret, la gloire de notre cité et le type accompli du dévouement, qu'il convenait de faire remonter les nouvelles faveurs octroyées à notre pays par le vicaire de Jésus-Christ. C'est aussi dans ce dessein que Sa Grandeur Mgr Duhamel, notre illustre archevêque, bien digne par sa haute sagesse et sa très fidèle affection, de représenter le diocèse et la ville d'Ottawa aussi bien que les anciens élèves du collège dans leur sentiment de reconnaissance, avait résolu de donner à ce sentiment une expression publique, en élevant à chacun de nos deux personnages une statue de bronze, et en confondant les fêtes de la piété filiale avec les solennités de l'inauguration.

Ces statues, en pied et plus grandes que nature, modelées et fondues à Paris sous la direction d'un sculpteur habile, sont de véritables objets d'art : elles rediront aux générations futures ce que peut faire entreprendre et supporter l'amour de Jésus-Christ et des âmes, agissant

dans des cœurs qui ont faim et soif de justice et d'immolation. Et quand les petits enfants demanderont à leur mère quelles sont ces grandes figures, drapées de métal, qui semblent encore réfléchir et prier sur leur piédestal de granit, la mère répondra : « Mon enfant, c'est, ici, un grand évêque, et là, un saint prêtre, tous deux missionnaires Oblats de Marie-Immaculée. Ils ont quitté, un jour, le foyer paternel, et ils sont venus en ce pays lointain se dévouer jusqu'à la mort pour Dieu et pour leur nouvelle patrie. Honorons-les, car ils ont toujours beaucoup aimé l'Église et le Canada. »

LE CHAPITRE DES CHANOINES A LA CATHÉDRALE D'OTTAWA.

En même temps que le bref relatif à l'Université, Mgr l'Archevêque avait rapporté de Rome un indult par lequel faculté lui était accordée d'ériger, selon les règles du droit, un Chapitre de chanoines dans son église métropolitaine, de pourvoir aux premières investitures et de nommer aux plus hautes dignités de la vénérable et docte assemblée.

Le Chapitre et l'Université d'Ottawa ont donc la même origine ; ils sont nés le même jour, de la même inspiration et de la même autorité : l'inspiration de leur bienveillant archevêque et l'autorité du Pontife suprême qui occupe avec tant d'éclat le siège de Pierre ; ils ont été institués dans un même but : la défense de la religion et l'épanouissement de la foi dans les jeunes églises du nouveau monde; les deux institutions désormais inséparables, ont été accueillies et acclamées par la population catholique avec un même enthousiasme ; elles marcheront, dans la suite, comme deux sœurs, à leurs destinées respectives, et en beaucoup de choses communes, se prêtant un mutuel appui et reflétant l'une sur l'autre un mutuel honneur.

Les prémices de la journée du 9 furent pour le vénérable Chapitre : Mgr l'Archevêque procéda à la nomination et à l'installation des neuf membres qui le composent, y compris ses trois dignitaires, qui sont : le très révérend M. Routhier, *archiprêtre* ; le révérend M. Champeau, *archidiacre*, et le révérend M. Bouillon, *primicier*.

Le costume de ville de MM. les chanoines consiste en une soutane noire avec passementerie violette, ceinture et bas de cette dernière couleur. Les trois dignitaires peuvent, en outre, les jours de fête, revêtir la soutane violette, et tous ont droit de porter un anneau d'or orné d'un camée représentant l'image de la Vierge immaculée, titulaire de l'église métropolitaine.

Le costume de chœur consiste en un rochet, avec cappemagne violette, ornée d'hermine en hiver, ou bien avec mosette, également violette, dans les offices auxquels les chanoines assistent individuellement.

L'office commença à 10 heures. On vit alors sortir de l'archevêché, par la porte principale, une procession dont la splendeur et la solennité n'ont jamais été égalées à Ottawa, ni autre part dans la province d'Ontario. Deux à deux, en surplis et en barette, marchaient les membres du clergé de la ville, du diocèse, des diocèses voisins et de toutes les parties du Canada ; venaient ensuite les chanoines nouvellement créés, et enfin les évêques et archevêques dont les noms suivent : Mgr Gravel, évêque de Nicolet ; Mgr Lorrain, évêque de Pembrooke ; Mgr Wadhams, évêque d'Ogdensburg ; Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe ; Mgr Langevin, évêque de Rimouski ; Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières ; Mgr Ryan, évêque de Buffalo ; Mgr Rogers, évêque de Chatham ; Mgr Mac-Intyre, évêque de Chalottetown ; Sa Grâce Mgr Cleary, évêque de Kingston ; Sa Grâce Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface ; Sa Grâce Mgr Duha-

mel, archevêque d'Ottawa, et Son Éminence le cardinal Taschereau, archevêque de Québec(1).

Le clergé ayant pris place dans le sanctuaire et dans la nef, les évêques à leurs fauteuils et les candidats chanoines dans les stalles qui leur avaient été réservées, Mgr l'archevêque fit donner lecture d'une lettre pastorale, ayant pour objet la notification des documents pontificaux et des actes accomplis en vertu des pouvoirs par eux conférés. Cette lecture étant finie, les nouveaux chanoines, rangés autour de l'archevêque, prononcèrent à haute voix la profession de Pie IV, et furent ensuite reconduits, un à un, à leurs stalles respectives pour en prendre possession. L'installation étant faite, la première fonction du vénérable Chapitre fut de chanter en chœur l'office de Tierce, pendant que Son Éminence le cardinal

(1) Mgr l'archevêque de Montréal s'était fait représenter par M. Maréchal, vicaire général; Mgr Walst, archevêque de Toronto, par M. Laurent, vicaire général; Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, par le R. P. Le Goff, missionnaire du Nord-Ouest; Mgr d'Herbomez, vicaire apostolique de la Colombie britannique, par le R. P. Dontenville. L'université Laval avait délégué Mgr Paquet, son recteur; et la succursale de Montréal, M. Emard, chancelier de l'archevêché.

Les communautés suivantes étaient représentées par quelqu'un ou quelques-uns de leurs membres : les Messieurs de Saint-Sulpice, les RR. PP. Jésuites, les Dominicains, les Pères de Sainte-Croix, les Pères Viateurs, les Résurrectionnistes, les Basiliens, les Augustiniens et les Pères de Marie.

Les institutions représentées par délégations étaient les suivantes : Université Laval de Québec, sa succursale de Montréal, le séminaire de Montréal, le collège de Montréal, le collège Sainte-Marie de Montréal, le collège Sainte-Térèse, le collège de l'Assomption, le collège Saint-Michel de Toronto, le collège Saint-Gérôme de Berlin (Ontario), le collège Levis, le collège Joliette, le collège Saint-Laurent, le collège de la Côte-des-Neiges, le collège Rigaud, le collège Saint-Hyacinthe, le collège de Sainte-Marie de Monnoir, le collège de Sainte-Anne de la Pocatière, le collège de Rimouski, l'école polytechnique de Montréal, l'école normale de Québec, l'école normale d'Ottawa, le collège Saint-Louis de New-Westminster (Colombie britannique), le collège de Trois-Rivières et le collège de Nicolet.

Taschereau revêtait ses ornements pontificaux pour célébrer la messe solennelle devant une assistance de quatre ou cinq mille personnes. Après le premier évangile, deux sermons, l'un en français, l'autre en anglais, furent adressés à cette foule compacte et profondément impressionnée déjà par les événements du jour et par l'importante réunion de prêtres et d'évêques qu'ils avaient attirés de toutes les parties du Canada, et même des États. Je n'essayerai pas d'analyser ou d'apprécier ces discours ; il suffira de dire que rien n'a manqué à l'édification des fidèles. Les grâces de l'architecture sous sa brillante ornementation, le religieux caractère des chants, la majesté des cérémonies, l'éloquence de la parole, tout versait dans les âmes cette plénitude de paix, de joie et de bonheur, que le peuple chrétien seul a le privilège de goûter à certains jours, et que Dieu lui dispense avec mesure pour lui faire attendre et désirer les joies du paradis.

LA STATUE DE Mgr GUIGUES.

Au sortir de l'église, le clergé et le peuple se rendirent au pied de la statue encore voilée de Mgr Guigues. A la tombée du voile, qui eut lieu aux applaudissements de la foule, Mgr l'archevêque d'Ottawa fit, en anglais et en français, un éloquent éloge de son illustre prédécesseur, et il eut des paroles pleines de bienveillance pour les Oblats, qu'il veut bien honorer de sa paternelle affection.

Il montra en Mgr Guigues l'homme de conseil, l'homme aux vues larges et profondes, l'homme d'administration, dont la main habile sut toujours conduire à bonne fin les entreprises les plus difficiles, et éviter, surtout, le redoutable écueil des dettes.

Il fit admirer en lui l'homme de zèle, le véritable apôtre, le missionnaire infatigable, qui savait, non seu-

lement payer de sa personne sans compter avec l'âge et la fatigue, mais encore provoquer, encourager et soutenir tous les genres de dévouement.

Il nous introduisit, enfin, dans le sanctuaire de la vie intime et nous y révéla le spectacle édifiant d'une sainteté plus qu'ordinaire, d'une piété sacerdotale suréminente et d'une régularité monastique aussi constante que rigoureuse. Il ne sera peut-être pas hors de propos de rapporter ici une preuve, entre plusieurs, de cette fidélité scrupuleuse aux obligations de l'état religieux : le saint évêque avait en telle estime nos saintes règles, et il lui venait si peu en pensée qu'il en fût affranchi par le caractère épiscopal, qu'il ne manquait jamais, même en voyage, le jeûne du vendredi, ainsi que nous l'a assuré un des plus vénérables évêques de la Congrégation.

En un mot, Mgr Guigues fut un grand évêque et un saint religieux.

LA SOUTENANCE DE LA THÈSE.

A quatre heures de l'après-dîner du même jour, Son Eminence le cardinal Taschereau, accompagné des évêques et archevêques ci-dessus nommés, ainsi que d'un nombreux clergé auquel s'étaient joints nos frères scolastiques d'Archville et les élèves du grand séminaire diocésain, entrait dans la grande salle académique du collège.

Le R. P. Provincial prit d'abord la parole pour expliquer que, dans le tournoi théologique qui allait se donner sous les yeux du public, il s'agissait moins de couronner les études du collège, aujourd'hui élevé au rang d'Université, que de couronner l'enseignement de l'Université grégorienne dans un de ses élèves qui se présentait pour subir l'épreuve du doctorat en théologie.

Le candidat ne tarda pas à prouver qu'il était digne de ses

maîtres. Après avoir lu une thèse excellente sur « l'Union des deux natures en Jésus-Christ », le R. P. Antoine soutint victorieusement les assauts qui lui furent livrés, deux heures durant, sur le mystère redoutable de la Sainte Trinité, la vérité des miracles, le péché originel, la prédestination et la visibilité de l'Église. Les réponses étaient si nettes, si complètes et si péremptoires, qu'à plusieurs reprises elles provoquèrent des applaudissements unanimes dans la docte assemblée, et que S. Ém. le cardinal Taschereau ne put se retenir d'exprimer la grande satisfaction qu'il éprouvait de retrouver, à Ottawa, les intéressantes joutes théologiques dont il avait été témoin autrefois et auxquelles il avait même pris part dans la ville éternelle. Mgr l'Archevêque d'Ottawa, chancelier de l'Université, semblait se complaire avec délices dans son jeune professeur.

Inutile d'ajouter qu'à l'unanimité des suffrages, le bonnet de docteur fut décerné au lauréat si bien méritant! Honneur à notre scolasticat de Rome, dont la gloire se reflète ainsi sur la jeune Université d'Ottawa et sur toute la province du Canada.

INAUGURATION DE L'UNIVERSITÉ.

Le soir du 9 octobre, la salle académique du collège ouvrait ses portes aux anciens élèves et à l'élite de la société d'Ottawa. Bientôt NN. SS. les évêques prirent place à côté de S. Ém. le cardinal archevêque de Québec dont la bienveillance se prêtait à tous nos désirs, et ils furent suivis de la Faculté tout entière, en grand costume de docteur en théologie et de maître ès arts.

Après la lecture du bref apostolique en vertu duquel l'Université d'Ottawa était canoniquement érigée, une dépêche de S. Ém. le cardinal Rampolla, secrétaire d'État, fut communiquée à l'assemblée recueillie et frémissante.

Elle était ainsi conçue : *Sanctitas Sua congratulatur et libenter apostolicam benedictionem impertit.* Ensuite le R. P. Augier, Provincial, se leva, et, après avoir complimenté avec une exquise délicatesse nos illustres hôtes et avoir dit combien l'Université était fière de son archevêque chancelier, il exposa, d'une façon magistrale, quel idéal il fallait se faire d'une université catholique, démontrant clairement que les universités ne peuvent être qu'une création de l'Église, puisque, seule, l'Église possède l'unité et l'immutabilité de la doctrine, et décrivant ensuite le rôle prépondérant de la théologie dans ce grand œuvre.

Je ne tenterai pas d'analyser ce discours ; mais je ne puis résister au désir de citer le passage qui a trait au Pape, avec la déclaration d'orthodoxie qui le suit.

L'orateur dit, en parlant de Léon XIII : « Ce Pape, dont la plume est un glaive et la parole un marteau : un glaive qui protège la vérité, et un marteau qui l'épure, la dégage, la façonne et lui donne sa forme définitive et indestructible ; c'est lui qui a bien voulu placer notre jeune Institution sur le trône, lui donner à porter une glorieuse couronne, et lui remettre en mains un sceptre radieux, le sceptre des intelligences.

« Ah ! périssent nos travaux, si jamais ils vont à autre chose qu'au triomphe de la vérité et de la justice, au règne de Jésus-Christ sur la terre ! Périsse notre enseignement, s'il cesse d'être le reflet exact et fidèle des enseignements du vicaire de Jésus-Christ. Comme Jean-Baptiste, au désert et sur les bords du Jourdain, se proclamait la *voix* de Jésus-Christ : *Ego vox ;* ainsi, sur les bords de l'Ottawa, nous nous proclamerons une voix, un écho de l'enseignement infaillible de Rome et du Pape. »

C'est un véritable discours programme que le R. P.

Augier nous a fait entendre ; et chacun se disait, en l'écoutant, que l'Université pourra se développer à l'aise, dans un cadre aussi régulier et aussi vaste.

Le R. P. Mac Guckin voulut bien aussi adresser la parole, en anglais, à la sympathique assemblée, afin de faire comprendre le rôle que l'Université d'Ottawa était appelée à jouer dans notre jeune pays, où l'on sent de plus en plus le besoin de fortifier l'élément catholique, menacé tout à la fois par le fanatisme des sectes protestantes et par l'action délétère de l'impiété. En entrant dans certains détails pratiques, le révérend Père a montré qu'arrivé depuis peu de temps au milieu de nous, il avait déjà compris la vraie situation et les vrais besoins de l'Église d'Ottawa ; il n'aura pas peu contribué, j'en suis sûr, à rendre l'Université populaire dans cette partie du pays.

Mgr Paquet, recteur de l'Université Laval, demanda, à son tour, la parole pour dire un mot. Et ce mot fut des plus gracieux. Il récusa pour Laval le titre de mère qui lui avait été donné dans le discours du président de l'Université d'Ottawa. « Notre père et notre mère à tous sont le Pape et l'Église, dit-il ; nous acceptons cependant le titre de « sœur aînée », et nous sommes heureux de voir une nouvelle université debout sur les frontières orientales de l'Ontario. Elle nous sera un rempart contre l'hérésie et l'impiété. »

La séance se termina par la collation du diplôme de docteur en théologie au R. P. Antoine, O. M. I., professeur au collège, et de celui de docteur en droit à sir John Thompson, ministre de la Justice ; à l'honorable M. W. Scott, sénateur catholique d'Ottawa, et à M. Mac Cabe, principal de l'école normale dans la même ville.

La nuit étant venue, le collège s'illuminait soudain de mille feux et faisait resplendir à toutes les fenêtres

des transparents de toutes couleurs, où les armes de la Congrégation et le portrait du P. Tabaret se mêlaient aux emblèmes de la science et aux souhaits de bienvenue. Ces décorations gracieuses étaient l'œuvre de nos artistes, les RR. PP. Balland et Dontenville.

MESSE PONTIFICALE AU COLLÈGE.

Le lendemain, une messe pontificale d'actions de grâces fut chantée au collège par Mgr Lorrain, évêque de Pembrooke, en présence de Son Éminence le cardinal Taschereau, de NN. SS. les évêques, de MM. les chanoines, des autres membres du clergé et notamment de tous les représentants déjà nommés des communautés religieuses et des institutions scolaires.

Mgr Rogers, venu tout exprès d'une des provinces les plus reculées de la Confédération, fut invité à porter la parole en anglais. Il s'appliqua à démontrer que l'œuvre de l'éducation, surtout de l'éducation supérieure, est une œuvre divine, et il fit habilement ressortir l'importance toute particulière que devait prendre une université établie au cœur même du Canada, dans la ville capitale.

Un vénérable archevêque venu, lui aussi, de bien loin, malgré ses nombreuses occupations et ses cruelles infirmités, prit la parole à son tour.

« *Nimis honorati sunt amici tui, Deus.* » A ce début, on comprend aussitôt que c'est le cœur qui déborde et que celui qui parle à besoin de rendre grâces à Dieu pour lui-même et pour les siens. C'est en effet un Oblat de vieille roche, c'est Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface : « Mon Dieu ! s'écrie-t-il, c'est trop d'honneur pour vos amis. » En présence de la majeure partie de l'épiscopat canadien, des représentants de tous les ordres religieux et des principales maisons d'éducation du

pays; en présence de presque tout le clergé d'Ottawa, Mgr Taché prend la liberté de raconter les nombreuses fondations que le regretté Mgr Guigues fit, dans l'espace de quelques mois, en sa qualité de Provincial : missions du Témiskaming, du Saint-Maurice et de la baie d'Hudson, missions du Saguenay, missions des Townships de l'Est, missions enfin du lointain et légendaire Nord-Ouest; et cela, lorsqu'il n'avait à sa disposition que *quinze* Oblats, dont deux encore novices !

En vérité, jamais le dévouement de nos Pères sur cette terre bénie du Canada n'a été raconté, chanté, d'une façon plus précise, plus dramatique et plus enthousiaste. Et quand l'orateur montra les deux héros de la fête, debout et pensifs sur le pont du navire, au moment de quitter le rivage pour mettre un océan entre eux et tout ce qu'ils avaient aimé sur la terre de France; quand il décrivit la gloire qui attendait par delà les mers ces religieux héroïques, uniquement préoccupés des âmes, il y eut des larmes dans bien des yeux; on en vit même couler, silencieuses, sur les traits amaigris des vénérables prélats qui l'écoutaient, durcis cependant au spectacle des travaux apostoliques et coutumiers eux-mêmes des œuvres de dévouement.

Jamais Mgr Guigues ne nous est apparu si grand et si admirable dans son zèle ardent pour le salut des âmes, et dans son dévouement aux intérêts bien compris de notre chère famille religieuse.

Quant à l'œuvre si difficile du cher P. Tabaret, l'éloquent prélat a trouvé moyen d'en faire l'éloge, le plus grand éloge, et de résoudre les plus spécieuses objections qu'on ait formulées contre elle, sans blesser personne et sans sortir ou nous faire sortir de la modestie : il a simplement constaté le succès définitif, et en a rapporté toute la gloire à Dieu, au point d'en faire une sorte

de miracle. Pour surnaturel que soit le point de vue, le fait n'est pas moins vrai et l'explication n'est pas moins bonne.

« Éminence, messeigneurs, mes frères, s'est-il écrié, que pensez-vous de l'œuvre du collège à Ottawa? Que pensez-vous de l'idée que l'on a eue de confier cette institution aux révérends Pères Oblats, qui ne semblaient pas encore préparés à ce genre de dévouement?

« Qu'est-ce que j'en pense moi-même ?

« Ah! je pense que c'est une de ces œuvres que le monde peut taxer de folie, parce qu'il ignore les secrets de Dieu, mais que le génie seul a pu concevoir sous le souffle de l'Esprit saint ; et les merveilleux développements dont nous sommes aujourd'hui les heureux témoins et dont nous remercions tous le ciel, prouvent avec évidence que cette œuvre était voulue de Dieu et que la volonté de Dieu s'accomplit toujours. »

Que celui qui a parlé ainsi reçoive l'expression de notre respectueuse et fraternelle gratitude ; il a porté dans bien des cœurs, joie, consolation et force. Que Dieu lui rende le bien qu'il nous a fait, en le comblant de prospérités de toutes sortes durant de longues années : *Ad multos annos !* C'est le souhait de ses frères du Canada.

STATUE DU R. P. TABARET

C'était déjà beaucoup de fêtes ; mais il en restait une bien chère au cœur de tous les anciens élèves, de tous les vieux professeurs, et, en général, de tous ceux qui avaient eu l'avantage d'apprécier les éminentes qualités d'esprit et de cœur de celui qu'on appelle simplement « le P. Tabaret ».

A 3 heures, Son Éminence, avec l'assemblée des évêques et du clergé, le personnel complet des professeurs, docteurs en théologie, maîtres ès arts et bacheliers

ès lettres, en grand costume, prirent place sur l'estrade. A ce moment-là, la statue du R. P. Tabaret fut offerte au collège par le comité des anciens élèves (*alumni*) et, le voile qui la couvrait étant tombé aux applaudissements et aux acclamations d'une foule immense et sympathique, Monseigneur d'Ottawa lut des dépêches reçues de l'évêque de Buffalo, de Mgr l'archevêque de Kingston, de Mgr Kean, recteur de l'Université catholique de Washington, et de Son Éminence le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore. Toutes nous exprimaient la même pensée : on se réjouissait avec nous dans un esprit de fraternelle solidarité. « Recevez, nous disait le cardinal Gibbons, mes cordiales félicitations au sujet de toutes vos fêtes de ce jour. »

Après la lecture des dépêches, trois anciens élèves de la maison se firent les interprètes de leurs confrères. Ce furent : M. le juge Olivier, président des *alumni ;* M. Curran, député de Montréal aux Chambres fédérales, et M. Taillon, maire d'une ville voisine.

Tout homme, assurément, qui a reçu dans une institution catholique le bienfait de l'éducation, doit considérer comme un de ses plus doux devoirs de s'en souvenir toute sa vie avec reconnaissance ; mais je ne crois pas qu'il y ait un collège dont les élèves soient plus entièrement attachés à leurs anciens professeurs et maîtres, que les jeunes gens qui ont passé par le collège d'Ottawa. Aussi, les discours prononcés en cette circonstance ont traduit, en un très beau langage, les sentiments les plus délicats à l'adresse du R. P. Tabaret, de son grand œuvre, de ses dignes collaborateurs, et de la Congrégation à qui, en définitive, tous ces hommages reviennent comme de droit. On sentait dans la voix vibrer des cœurs de fils, parlant de leur père bien-aimé, et célébrant son triomphe avec un ineffable bonheur.

Le R. P. Provincial et le R. P. Mac Guskin remercièrent ensuite, au nom du collège et de la Congrégation, les anciens élèves du don magnifique qu'ils leur présentaient. A l'inscription du socle, qui est ainsi conçue :

J. H. TABARET PATRI ET FUNDATORI
ALUMNI
UNIVERSITATIS OTTAVIENSIS

le R. P. Provincial proposait agréablement d'ajouter ces autres paroles :

Le dévouement l'a mérité ;
La reconnaissance l'a érigé.

BANQUET DES ANCIENS ÉLÈVES.

Que dirai-je du banquet somptueux donné par le collège aux anciens élèves, sinon que ce furent de véritables agapes fraternelles, où les liens de la vieille amitié de collège et de l'affection pour l'*Alma mater* se resserrèrent encore, au souvenir du bon vieux temps.

Parmi les toasts nombreux portés selon l'usage, il y en eut un, proposé par un vénérable curé du diocèse, à l'adresse du T. R. P. Fabre, supérieur général des Oblats.

Le R. P. Michel, créé chanoine dans la promotion de la veille, et ancien élève du séminaire d'Ottawa, parla très délicatement du R. P. Tabaret et des Oblats en général.

Le R. P. Provincial, dans sa réponse, dit que si la Congrégation des Oblats avait été baptisée en France, elle avait été confirmée au Canada, et que, par conséquent, il ne serait que l'écho bien affaibli des sentiments du T. R. P. Supérieur général des Oblats, en disant combien ce Père bien-aimé chérissait cette terre du Canada, et en particulier, ce beau collège et cette Université d'Ottawa.

Le R. P. Mac Grath, Provincial des États-Unis, fut ensuite sollicité par les anciens élèves de prendre la parole. Ayant obtempéré à leur désir, le révérend Père ne manqua pas de se réclamer, lui aussi, de ce chef bien-aimé de la famille, dont on venait de parler en si bons termes ; il fit des vœux pour la conservation de ses jours, pour son bonheur et l'heureux gouvernement de la société confiée à ses soins. Il fit des vœux aussi pour l'Université, dont il avait connu les humbles débuts et pour laquelle nos Pères des États-Unis ont tant fait !

Ainsi se terminèrent, mon très révérend Père, ces fêtes splendides dont tout le monde est demeuré enchanté.

Dieu a donc béni cette petite vigne plantée sur les bords de l'Ottawa. Fécondée par les rosées du ciel et les sueurs de nos Pères, elle a enfin poussé des racines profondes dans le sol, et ses rameaux verdoyants se couvrent de fruits savoureux auxquels se délectent les enfants bénis de notre sainte mère l'Église.

Quelle croisse donc, cette chère Université d'Ottawa, sous la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ, et qu'elle ne cesse jamais de puiser abondamment au cœur de la famille la sève religieuse qui est sa condition de vie. Puisse-t-elle arriver un jour à ce degré de science et de vertu que l'on doit attendre de chacun de ses membres. *Respice de cælo, vide et visita vineam istam, et perfice eam.* (Ps. LXXIX, 15.)

Veuillez agréer, mon très révérend et bien-aimé Père, l'hommage de mon filial et respectueux dévouement.

A. Langevin, o. m. i.
Directeur du grand séminaire d'Ottawa.

VARIÉTÉS

BOUQUET DE FÊTE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Le 25 novembre 1889.

Mon très révérend Père,

Le mois de décembre ramène parmi nous deux anniversaires pleins de charme : le premier, celui de votre élection ; le second, celui du patronage de Marie sur notre famille religieuse. Le 5 décembre est une fête historique et tout intime ; le 8, est une fête de l'Église et la fête de notre Immaculée Mère.

Ainsi, à quelques jours de distance, nous solennisons deux jours de sainte joie, à l'entrée de l'hiver, pour réconforter nos âmes et ranimer nos espérances.

C'est à des climats plus doux qu'il faudrait demander des fleurs pour vous les offrir; mais les autels de Marie en sont toujours entourés ; entre ses mains et sur son cœur les lis et les roses naissent en tout temps, comme en un printemps perpétuel : *Quasi flos rosarum in diebus vernis*. Des œuvres de vos fils, elle a formé un bouquet dont les parfums embaument l'Église et nos humbles demeures.

Regardez et voyez :

Le *pusillus grex* des premiers jours s'est accru sous la bénédiction de Marie ; il a formé à la longue un vaste bercail dont vous avez reçu, il y a vingt-huit ans, la direction et la garde. L'humble Société religieuse de Mgr de Mazenod, *toute sortie de son cœur*, comme il se plaisait à

le dire, a passé de l'âge adulte à la période de la force ; l'arbuste s'est fortifié ; il a poussé des fleurs et donné des fruits ; car les prodiges de l'apostolat sont aussi une récolte : celle des anges et des saints.

Les récentes créations opérées dans le champ confié à vos Oblats attestent hautement la vitalité de la Congrégation.

Il y a quelques mois à peine, une province ecclésiastique du nord de l'Amérique se réunissait en concile pour la première fois. Quels étaient les pontifes qui composaient cette vénérable assemblée? Tous des enfants de Marie Immaculée, vos fils et nos frères les plus illustres ; et les prêtres groupés autour d'eux étaient, pour la plupart, des vétérans de l'apostolat, recrutés également parmi les nôtres. Une congrégation qui fournit à elle seule, à un concile, ses pères et ses princes! Vit-on souvent pareil spectacle dans l'Église ?

Une université catholique vient de naître dans la jeune capitale du *Canadian-Dominion*. Dans l'enthousiasme des fêtes qui ont salué son aurore, la reconnaissance s'est souvenu des premiers pionniers, et, près du berceau de la jeune institution, elle a placé, comme deux anges gardiens, la statue du premier évêque d'Ottawa et celle du maître le plus populaire de la jeunesse : deux Oblats, Mgr Guigues et le R. P. Tabaret.

La nouvelle province des État-Unis offre au zèle de vos enfants un champ immense qu'ils arrosent de leurs sueurs; à Lowell, au Texas, seuls les ouvriers manquent à la moisson.

En Orient, la perle de l'océan Indien, Ceylan, n'est plus seulement le jardin de la souveraine des Iles-Britanniques ; elle est devenue le parterre de Marie Immaculée. Des âmes sans nombre y sont conquises à la foi par nos missionnaires ; l'archevêché de Colombo, l'évêché

de Jaffna sont de grands et beaux diocèses où l'on travaille toujours sans se reposer jamais.

Dans l'Afrique australe, il a fallu que le doigt de Pierre délimitât de nouvelles frontières, et partageât en de nouvelles circonscriptions un champ trop vaste, afin de faciliter les labeurs de l'apostolat : *Funes ceciderunt mihi in præclaris.*

Là encore, les espaces s'étendent sans mesure, et les épis dispersés attendent des moissonneurs pour être réunis en gerbes. A Natal, à l'État libre d'Orange, au Transvaal, les cités et les œuvres surgissent comme par enchantement sur un sol qui a bu les sueurs et le sang de vos fils.

Que de fleurs écloses sous les couches de neige et dans les sables du désert ! Il y a celles de la charité, il y a aussi celles du martyre.

A nos admirables missionnaires, répandus dans tant de régions diverses, il ne manque qu'un historien. Un jour viendra où quelque archiviste appliqué à son œuvre et feuilletant nos annales pour en réunir les récits épars, publiera un volume qui sera l'honneur et le titre de noblesse le plus authentique de notre Congrégation. Les élèves des séminaires parcourront alors en pleurant les pages de ces nouvelles *Lettres édifiantes.*

Dans la province Britannique, les Oblats de Marie, sous la bannière de leur Immaculée Mère, forment une des plus vaillantes divisions du corps d'armée qui contient l'ennemi au sein du protestantisme et recule les frontières de la foi catholique. Encore sur ce terrain, des bergeries remplies et des pasteurs succombant à la peine.

Faut-il maintenant parler de la France ? Avec des mains liées encore, vos missionnaires s'y dépensent sur tous les points, et leurs œuvres résistent et se déve-

loppent dans la tempête. Des sanctuaires de premier ordre dans la liste des lieux de pèlerinage sont confiés à leur zèle : Montmartre, *ex voto* de la France repentante et sanctuaire de l'avenir; Notre-Dame de la Garde, toujours visitée et acclamée; et, dans une lumière moins vive mais non moins pure, les sanctuaires de la campagne ou de la banlieue, et ceux de la colline ou de la vallée : Notre-Dame de Lumière, Notre-Dame de Bon-Secours, l'Osier, Sion, Talence, Arcachon, en face de l'Océan; Pontmain enfin dont la basilique voit les pèlerins garnir les vastes flancs, et animer de leur présence et de leurs chants les paisibles abords.

A Jersey, une des îles de la Manche, un Oblat, déjà presque un vieillard, a, d'une main infatigable, élevé une église monumentale qui l'emporte en majesté sur tous les temples de l'erreur.

Je regarde au nord et au sud de l'Europe. En Hollande se sont élevées des maisons où affluent de tous côtés des étudiants ou des lévites pleins d'ardeur; ce sont des pépinières où votre main va de temps en temps choisir des plants vigoureux pour les transplanter au pôle ou sous les tropiques. A Rome, vos studieux enfants sont inscrits en des rangs d'honneur dans les cours théologiques, à côté des élèves des séminaires les plus renommés du monde.

Quelle vie, mon très révérend Père, dans la société aux progrès de laquelle vous avez été appelé à présider ! Quelles espérances se font jour dans les chagrins dont les âmes sont parfois accablées ! Et quelles consolations apportées à votre cœur !

Et, comme dernier et plus brillant fleuron de cette couronne apostolique, le nom vénéré d'un grand archevêque qui fut un des nôtres et dont la mémoire sera immortelle ! Le cardinal Guibert vivra dans l'histoire ; à

l'heure présente, son autorité manque aux conseils de la France catholique et sa plume à sa défense. « C'était un grand évêque », disait Léon XIII, et il l'appelait le flambeau de notre Congrégation : *Congregationis vestræ lumen.*

Quels que soient donc les mystères et les menaces de l'avenir, quelle que soit l'imperfection des hommes, l'œuvre est grande et la vie coule à pleins bords dans le corps apostolique dont vous êtes le chef vénéré et béni. Vos labeurs ne sont pas sans rémunération, mon très révérend Père, ni vos sollicitudes sans un doux salaire.

Que le Père de famille se console donc et qu'il espère!

Avec nos félicitations et nos vœux, recevez, mon très révérend Père, ce bouquet de fête que la Vierge Immaculée a vu se former sous son regard maternel, aux champs que vos Oblats fécondent de leurs sueurs, et que nous vous offrons avec le plus filial respect.

Ad multos annos!

M. DE L'HERMITE, O. M. I.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Le 8 septembre, sont partis de Marseille, pour la mission de Jaffna : les RR. PP. COLLIN Jules, du diocèse de Poitiers, retournant dans sa mission ; RODENAC Hippolyte, du diocèse de Vannes; les FF. BARON Jean-Baptiste, diacre, du même diocèse; RÉTHORÉ Jules, sous-diacre, du diocèse d'Angers ; GUÉRIN Paul, minoré, du diocèse de Nantes ; SAUTIN Claude, minoré, du diocèse de Grenoble, et M. l'abbé Delpech, prêtre postulant du diocèse de Toulouse.

Le 13 septembre, sont partis de Southampton, pour la mission de l'État libre d'Orange : le R. P. MORIN Joseph-

Marie, du diocèse de Vannes; les FF. minorés Rousseau Louis, du diocèse de Laval; Auffray Vincent, du diocèse de Saint-Brieuc, et le Frère convers Mertz Charles, du diocèse de Besançon.

Le 24 novembre, sont partis du Havre : Mgr Clut Isidore, retournant dans sa mission, et le R. P. Féat Pierre-Marie, du diocèse de Quimper, pour la mission du Texas.

A la dernière heure, nous apprenons de Rome le résultat des examens de nos Frères scolastiques à l'Université grégorienne et à l'Académie de Saint-Thomas; les voici :

Docteurs en théologie, 4; bacheliers, 2; docteurs en philosophie, 4; licenciés, 5; bacheliers, 2; premiers prix, 7; seconds prix, 3; accessits, 19; mentions très honorables, 14; mentions honorables, 16; troisième prix en Saint-Thomas, 1; accessits, 2; mention très honorable, 1; mention honorable, 1; — total : 81 nominations.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1888 ET 1889 (1).

1340. Georget François-Marie, 8 décembre 1887, Belcamp.
1341. Bugnard François-Alexis, 8 déc. 1887, Archville.
1342. Moyet Henri, 25 décembre 1887, N.-D. de l'Osier.
1343. Féat Pierre-Marie, 25 décembre 1887, Saint-Gerlach.
1344. Davy Pierre-François, 23 janvier 1888, Colombo.
1345. Lefrère Narcisse-Henri, 23 janv. 1888, Colombo.
1346. Labouré Théodore-Constant, 23 janvier 1888, Colombo.
1347. Mac-Ardle Francis-Mary-Joseph, 25 janvier 1888, Rome.
1348. Chalifoux Moïse (F. C.), 17 février 1888, Ottawa.
1349. Bommenel Auguste-Jean, 19 mars 1888, Rome.
1350. Oillic Ambroise, 19 mars 1888, Colombo.
1351. Le Texier Félix, 19 mars 1888, Colombo.
1352. Owen William, 19 mars 1888, Jaffna.
1353. Morgan William, 25 avril 1888, New-Westminster.
1354. Shevland Patrick-Joseph, 10 mai 1888, Belcamp.
1355. Pénard Jean-Marie, 20 mai 1888, Saint-Gerlach.
1356. Millot Théophile-Prosper, 21 mai 1888, Colombo.
1357. Lefebvre Charles, 8 juin 1888, Archville.
1358. Laurent Eugène, 8 août 1888, N.-D. de l'Osier.
1359. Nicolas Émile-Jean-Joseph, 15 août 1888, Rome.

(1) En cas de variantes, la présente liste annule les listes précédentes.

1360. Fournier Joseph-Paul, 15 août 1888, Rome.
1361. Bailleau Henri-Marie, 15 août 1888, Rome.
1362. Guiraud Paulin-Louis, 15 août 1888, Rome.
1363. Julien Ernest-Henri, 15 août 1888, Rome.
1364. Lepage Joseph-Jean-Baptiste, 15 août 1888, Rome.
1365. Lyonnet Léopold, 15 août 1888, N.-D. de Sion.
1366. Marin Auguste-Joseph, 15 août 1888, Belcamp.
1367. Delouche Cyprien-Louis, 15 août 1888, Belcamp.
1368. Sautin Claude-Gabriel, 15 août 1888, Belcamp.
1369. O'Ryan Daniel, 15 août 1888, Belcamp.
1370. Watson Arthur-Mary-Ernest, 15 août 1888, Belcamp.
1371. Campbell Joseph-Mary-Michaël, 15 août 1888, Belcamp.
1372. Mac-Rory John, 15 août 1888, Belcamp.
1373. Coubrun Pierre-Alexandre, 15 août 1888, Saint-Gerlach.
1374. Valès Philippe-Philémon, 8 septembre 1888, Archville.
1375. Chevrier Joseph-Odilon, 8 septembre 1888, Archville.
1376. Chaumont Joseph-Wilfrid, 8 septembre 1888, Archville.
1377. Smith Térence-Wade, 8 septembre 1888, Archville.
1378. Lamothe Léon-Joseph, 8 sept. 1888, Archville.
1379. Martin Octave-Joseph, 8 septembre 1888, Archville.
1380. O'Rourke John, 16 septembre 1888, Rome.
1381. O'Dwyer Cornélius-Mary-Joseph, 16 septembre 1888, Rome.
1382. O'Callaghan Edmond-Joseph, 24 septembre 1888, Archville.
1383. Sylvestre Marcel-Georges (F. C.), 7 août 1888, N.-D. des Anges.

1384. Fendenheim Alphonse-Mathieu, 14 octobre 1888, Saint-François.

1385. Trévien Jérôme, 15 octobre 1888, Saint-Gerlach.

1386. Daurat Antoine-Vincent, 18 octobre 1888, N.-D. de l'Osier.

1387. Insogna Angelo-Maria, 25 octobre 1888, Rome.

1388. Brémont Benoît-Joseph, 25 octobre 1888, Rome.

1389. Mao Alain, 1er novembre 1888, Saint-Gerlach.

1390. Hunt Edward-Joseph, 9 novembre 1888, Colombo.

1391. Léglise Célestin, 21 novembre 1888, Saint-Gerlach.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de l'année 1890.

Rousseau Louis, 8 décembre 1888, Saint-François.

Hélary François-Marie, 8 déc. 1888, Saint-François.

Keryvel Louis-Ambroise-Marie, 8 décembre 1888, Rome.

Fabre Martin, 8 décembre 1888, Rome.

Falher Constant-Louis-Marie, 8 décembre 1888, N.-D. des Anges.

Bruant Jean-Louis, 25 décembre 1888, Saint-Hélier.

Nicolas Marie-Louis, 14 janvier 1889, N.-D. de l'Osier.

Cunningham Edward-John, 17 février 1889, Mac-Leod.

Dorais, Jean-Baptiste, 17 février 1889, Archville.

Coutlée Arthur-Marie-Joseph, 17 février 1889, Archville.

Laniel Armand, 17 février 1889, Archville.

Royer Louis-Lucien (F. C.), 18 février 1889, Saint-Hélier.

Neyroud Joseph-Ernest, 19 mars 1889, Rome.

Masmejean Louis-Marie, 19 mars 1889, Rome.

Cunningham Michaël (F. C.), 21 avril 1889, New-Westminster.

Callan Stéphan-Joseph-Mary, 24 mai 1889, Saint-François.

Chevrier Eugène-Marie, 24 mai 1869, Saint-François.

Marchal Léon, 24 mai 1889, Saint-François.
Morin Joseph, 24 mai 1889, Saint-François.
Radenac Hippolyte, 24 mai 1889, Saint-François.
Baron Jean-Baptiste, 24 mai 1889, Saint-François.
Lalor Michaël Mary, 29 juin 1889, Inchicore.
Prétot Jules-Henri, 16 juillet 1889, N.-D. des Anges.
Donnio Alexandre-Joseph-Marie, 16 juillet 1889, Saint-Charles.
Lantoin Fortuné-François, 15 août 1889, N.-D. de l'Osier.
Taillefer Frédéric-Émile, 15 août 1889, Saint-François.
O'Ryan Timothy-Mary, 15 août 1889, Saint François.
Orsoni Jean-Auguste, 15 août 1889, Saint-François.
Auffray Vincent-Marie, 15 août 1889, Saint-François.
Réthoré Jules, 15 août 1889, Saint-François.
Brault Jules, 15 août 1889, Rome.
Besnard Joseph-Marie, 15 août 1889, Saint-François.
Cénez Jules-Joseph, 15 août 1889, Saint-François.
Otto André, 15 août 1889, Saint-François.
Nordmann George, 15 août 1889, Saint-François.
Meyer, Jean-Nicolas, 15 août 1889, Saint-Gerlach.
Hector Joseph, 15 août 1889, Saint-François.
Tresch André, 15 août 1889, Saint-François.
Hecht Victor-Joseph, 15 août 1889, Saint-Gerlach.
Hauersperger Joseph, 15 août 1889, Saint-Gerlach.
Boury Charles-Antoine, 15 août 1889, Rome.
Cotarmanac'h Alfred-Pierre, 29 août 1889, Saint-Gerlach.
Bernard Joseph-Marie-Martial, 8 septembre 1889, N.-D. de l'Osier.
Pons Joseph-Marius, 8 septembre 1889, N.-D. de l'Osier.
Duchesnau Joseph-Moïse, 8 septembre 1889, Archville.
Guinard Joseph-Étienne, 8 septembre 1889, Archville.
Villeneuve Édouard-Joseph, 8 sept. 1889, Archville.
Perreault Siméon, 8 septembre 1889, Archville.
Reynolds John-Patrick, 8 septembre 1889, Archville.

Deguise Octave-Joseph, 8 septembre 1889, Archville.

Laganière Lucien-Louis, 8 septembre 1889, Archville.

Bellemare Gédéon-Marie-Louis, 8 septembre 1889, Archville.

Roland Joseph-Marie, 8 septembre 1889, Glencree.

Robinet Eugène-Marie, 15 octobre 1889, Saint-Gerlach.

Le Borgne Corentin-Emmanuel, 15 octobre 1889, Saint-Gerlach.

Rustani Paulin-Émile, 25 octobre 1889, Rome.

Whelan John-Joseph, 10 novembre 1889, Archville.

Patton William, 10 novembre 1889, Archville.

Martel François-Xavier, 10 novembre 1889, Archville.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1889.

296. Le F. convers Manuel Ferdinand, décédé à Durban, le 8 novembre 1888. Il était né à La Fare (Gap), le 12 juillet 1831 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1854.

297. Le F. convers Dufour Pierre, décédé à N.-D. des Anges, le 23 novembre 1888. Il était né à Montcenis (Autun), le 10 janvier 1849 ; il avait fait son oblation le 15 août 1881.

298. Le P. Bonnifay Michel-Jean-Louis, décédé à N.-D. de Bon-Secours, le 20 novembre 1888. Il était né à Cuges (Marseille), le 27 septembre 1810 ; il avait fait son oblation le 29 août 1859.

299. Le P. Deltour Louis, décédé à N.-D. de Bon-Secours, le 31 décembre 1888. Il était né à Chabannes (Mende), le 3 septembre 1827 ; il avait fait son oblation le 23 octobre 1866.

300. Le F. convers Bernard Pierre, décédé à Roma (Basutoland), le 15 janvier 1889. Il était né à (?), diocèse de Grenoble le 2 août 1827 ; il avait fait son oblation le 19 mars 1853.

301. Le P. O'Flanagan Patrick, décédé à Point-Pedro (Jaffna), le 28 janvier 1889. Il était né à Newcastle (Limerick), le 13 mai 1842 ; il avait fait son oblation le 8 janvier 1863.

302. Le F. convers Picard François, décédé à Royaumont, le 14 mai 1889. Il était né à Merlas (Grenoble), le 4 mars 1822 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1852.

303. Le P. Védrenne Jean, décédé à Jaffna, le 7 mai 1889. Il était né à Sarlat (Périgueux), le 25 mars 1831 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1868.

304. Le P. Rambert Toussaint, décédé à Fréjus, le 12 juillet 1889. Il était né à Marseille le 8 juillet 1828 ; il avait son oblation le 1er novembre 1848.

305. Le F. scolastique Froger Victor, décédé à Rome le 14 juillet 1889. Il était né à Avrillé (Angers), le 19 juin 1867 ; il avait fait ses *vœux d'un an* le 9 octobre 1888.

306. Le P. Bermond François. décédé à N.-D. des Lumières, le 27 août 1889. Il était né à Prelles (Gap), le 28 avril 1813 ; il avait fait son oblation le 4 juin 1834.

307. Le F. scolastique Le Fur Mathurin, décédé à Kerkrade, le 15 septembre 1889. Il était né à Saint-Barthélemy (Vannes), le 13 octobre 1868 ; il avait fait ses *vœux d'un an* le 6 janvier 1889.

308. Le P. Saint-Geneys Aristide, décédé à Mannar (Jaffna), le 19 septembre 1889. Il était né à Marnas (Valence), le 19 septembre 1855 ; il avait fait son oblation le 12 décembre 1882.

309. Mgr Allard François, archevêque de Taron, décédé à Rome, le 2 septembre 1889. Il était né à La Roche (Gap), le 27 novembre 1806 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1838.

310. Le F. convers Verney Célestin, décédé à New Westminster, le 3 octobre 1889. Il était né à Saint-Jean-de-Moirans (Grenoble) en 1814; il avait fait son oblation le 10 août 1851.

311. Le P. Allaire Joseph, décédé en Canada, le 13 octobre 1889. Il était né à Saint-Vincent-de-Paul (Montréal), le 26 mars 1866; il avait fait son oblation le 31 août 1886.

312. Le F. scolastique Taillefer Frédéric, décédé à Kerkrade le 13 octobre 1889. Il était né à Gilly (Taren-

taise), le 11 mai 1867 ; il avait fait son oblation le 15 août 1889.

313. Le P. Busson François, décédé à Saint-Andelain, le 18 novembre 1889. Il était né à Pluménion (Vannes), le 7 avril 1833 ; il avait fait son oblation le 27 mai 1860.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1889.

Pages.

Actes pontificaux. — Lettre de S. S. Léon XIII aux évêques d'Amérique, en faveur des colons italiens..... 5

Encyclique Exeunte jam anno..... 11

Missions étrangères. — Vicariat d'Attabaska-Mackenzie. — Mission de la Providence. — Lettre du R. P. Lecorre à une bienfaitrice de sa Mission..... 47

Vicariat de la Colombie britannique. — Mission de Stuart's Lake. — Lettre du R. P. Morice au R. P. de l'Hermite.. 57

Lettre du R. P. Coccola à Mgr d'Herbonez..... 68

Lettre du R. P. Coccola au T. R. P. Supérieur général..... 78

Province du Canada. — Scolasticat d'Archville. — Lettre du R. P. Duvic..... 86

Province des Iles-Britanniques. — Maison de Kilburn.— Rapport du R. P. Cox..... 102

Le Pénitencier de Philippstown..... 108

Maisons de France. — Province du Midi. — Un monument historique ou le cippe commémoratif du chapitre de 1826, par le R. P. Delpeuch..... 117

Nouvelles diverses..... 126

JUIN 1889.

Missions étrangères. — Vicariat de Saint-Boniface. — Mission du Sacré-Cœur. — Lettre du R. P. Magnan, supérieur, au T. R. P. Supérieur général..... 133

Mission de Saint Albert. — Lettre du R. P. Rapet, supérieur de l'Ile-à-la-Crosse..... 164

Vicariat de l'État libre d'Orange. — Basutoland. — Lettre du R. P. Deltour au R. P. Supérieur des chapelains de Montmartre..... 173

Province britannique. — Maison d'Inchicore. — Rapport rédigé d'après les notes fournies par le R. P. Nicoll, supérieur... 179

Rapport de la Mission de Holy-Cross, Liverpool, par le R. P. Roche..... 188

Maison de Rock-Ferry. — Rapport du R. P. Dawson, supérieur..... 200

Maison de Londres. — Rapport du R. P. O'Reilly, supérieur de Tower-Hill..... 206

Province du Canada. — Érection du collège d'Ottawa en Université catholique par bref pontifical en date du 5 février 1889. 214

Pages.
Nouvelles diverses..... 223
Variétés. — Souvenirs du cardinal Guibert..... 239
Les pierres de Montmartre..... 253

SEPTEMBRE 1889.

Maisons de France. — Rapport de la Maison du Calvaire, par le R. P. Delpeuch..... 261
Rapport de la Maison d'Aix, par le R. P. Monnet..... 282
Rapport de la Maison d'Angers, par le R. P. Roux..... 300
Rapport de la Maison de Notre-Dame de l'Osier, par le R. P. Garnier..... 342
Rapport de la Maison d'Arcachon, par le R. P. de la Couture..... 381
Rapport de la Maison de Saint-Andelain par le R. P. Merle.. 386
Province ecclésiastique de Saint-Boniface. — Adresse au T. R. P. Supérieur général..... 409
Nécrologie..... 412

DÉCEMBRE 1889.

Actes pontificaux. — Lettre encyclique de Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII..... 421
Maisons de France. — Compte rendu des travaux de la Maison de Saint-Jean d'Autun, par le R. P. Marchal..... 438
Rapport de la Maison de Pontmain, par le R. P. Berthelon..... 459
Mission française de Jersey. — Rapport du R. P. Fick, supérieur..... 487
Missions étrangères. — Province du Canada. — Inauguration de l'Université catholique d'Ottawa. — Lettre du R. P. Langevin au T. R. P. Supérieur général..... 525
Variétés. — Bouquet de fête au T. R. P. Supérieur général .. 541
Départ pour les missions..... 545
Oblations..... 547
Nécrologie..... 552

Paris. — Typographie de Hennuyer, rue Darcet, 7.

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

1890

N° 109. — Mars 1890

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE D'ARCET, 7
1890

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 109. — Mars 1890

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. JULES COLLIN AU RÉDACTEUR DES ANNALES.

Pornichet, juillet 1889.

Mon révérend Père,

Il y a un an environ, Mgr Mélizan m'appelait dans sa chambre et me disait de me préparer à partir pour l'Europe. Parmi les sentiments qui se pressaient en foule dans mon cœur, dominait le regret de quitter, ne fût-ce que pour un peu de temps, cette chère Mission, d'abandonner le champ de bataille, de laisser mes frères continuer, pendant que je me reposerais, cette lutte pour laquelle notre nombre était déjà trop restreint... Mais l'obéissance avait parlé; il n'y avait plus qu'à prendre son parti. Quelques jours plus tard, une charrette à bœufs attendait à la porte pour me conduire au petit port de Kangaisantourrai où je devais m'embarquer pour Colombo.

Il n'entre pas du tout dans mon dessein de nous condamner tous deux, moi à écrire, et vous, mon révérend Père, à lire une narration de voyage. Peut-être cependant quelques notes ne seront-elles pas sans intérêt. Le magnifique vaisseau des Messageries maritimes de Marseille, l'*Ava*, était rempli de passagers, la plupart de très bonne société, quelques-uns même de la noblesse de France et de Portugal. Nous étions six ecclésiastiques logés tous dans la même cabine. Les voyageurs nous traitaient tous avec beaucoup de considération et même d'affabilité; mais je ne pouvais m'empêcher de trembler à la vue de la frivolité de tous ces hommes de bien, qui respectaient la religion et ne se permettaient jamais un mot contre elle, mais qui semblaient n'avoir absolument aucune autre pensée que celle de s'amuser ou de s'enrichir. C'est pendant un long voyage comme celui que j'entreprenais, lorsqu'on est isolé et privé du secours de la vie commune, que l'on apprécie la sagesse de la règle qui nous astreint à certains exercices aux différentes heures de la journée, et, en voyant tel missionnaire, mon compagnon de route, plein de zèle, mais n'ayant pas le bonheur d'appartenir à une Congrégation comme la nôtre, passer ses journées à causer et à fumer, j'avoue que je comprenais mieux que je n'avais fait jusqu'alors l'importance des moindres règlements.

Nous étions partis de Colombo le 30 octobre. Le 4 novembre, le P. Daurat, avec les FF. scolastiques Poulain et Deschamps et le F. convers Grousseau, s'embarquaient à Marseille sur l'*Australia*. Nous devions donc nous croiser en route. En effet, arrivés dans le canal de Suez, nous avions déjà dû amarrer plusieurs fois pour laisser passer d'autres vaisseaux, lorsqu'on signala l'*Australia*. « Bon! me dis-je, peut-être vais-je pouvoir souhaiter le bonjour à ces nouveaux compagnons d'armes qui

volent au théâtre de la guerre, pendant que je m'en retourne.» Et je me poste sur le pont, à l'endroit le plus visible, mettant bien en évidence ma croix d'Oblat. Cette fois, c'était l'*Australia* qui amarrait pendant que nous passions lentement à côté. Bientôt j'aperçois bon nombre d'ecclésiastiques à barbe naissante, mais je ne vois rien qui m'indique où sont les Oblats, lorsqu'un missionnaire à la physionomie jeune et ardente se penche par-dessus bord et regarde de mon côté ; ses yeux ont aperçu ma croix : « Le Père Collin ! » s'écrie-t-il vivement, et pendant une minute nous pouvons échanger quelques nouvelles. Beau triomphe du génie humain, ce percement de l'isthme de Suez qui nous permet de faire en dix-huit jours ce qu'il fallait dix-huit mois à saint François-Xavier pour accomplir! Et, comme toujours, les vases de l'Égypte sont appropriés aux usages du peuple de Dieu, et les succès de la science servent à l'extension de la sainte Église.

Je ne parlerai pas des curiosités des villes orientales que l'on rencontre sur la route, ni des beautés du détroit de Messine et de ses volcans, ni du temps précieux que j'ai passé dans la ville éternelle, à notre beau scolasticat de Rome, ni du bonheur de voir le successeur de Pierre. Une plume bien autrement exercée et inspirée que la mienne a trop bien décrit, ici même, l'émotion et gravé le souvenir de cette « vision blanche ». Mais je voudrais adresser un mot de remerciement à nos Pères de France, d'Italie, de Hollande, qui m'ont donné partout un si fraternel accueil et m'ont fait goûter si vivement le centuple promis dès ici-bas, par Notre-Seigneur, à ceux qui, pour le suivre, quittent parents et frères. Je voudrais surtout exprimer toute la reconnaissance que j'éprouve envers les Sœurs de la Sainte-Famille, qui m'ont partout témoigné tant de bonté et de dévouement,

prodigué une si généreuse hospitalité, spécialement à Pornichet, où j'ai retrouvé des forces, grâce à un mois du séjour le plus agréable.

LE COLLÈGE SAINT-PATRICK.

Je pense faire plaisir à nos frères, dans toutes les parties du monde, en leur faisant connaître cette œuvre fondée par la Congrégation et qui a pris dans ces derniers temps et continue de prendre de si merveilleux accroissements.

Il y a déjà bien des années qu'une école anglaise avait été établie par nos Pères à Jaffna, pour soustraire nos enfants catholiques à l'influence pernicieuse des protestants. Les Frères convers Dowling, Conway, Byrne et Brown avaient, par leur zèle et leur intelligence, mis cette institution sur un excellent pied. Elle avait acquis la confiance des parents et du gouvernement, et avait atteint le chiffre de deux cent vingt élèves. Malheureusement, les trois premiers Frères avaient succombé l'un après l'autre, deux par suite d'imprudences, et le Frère Brown, par défaut de santé. Seul, celui-ci ne pouvait faire plus que de maintenir l'administration en bon ordre. On avait pris des maîtres laïques, élèves de nos Frères; l'œuvre subsistait, mais la sève vigoureuse d'autrefois était épuisée. Pendant ce temps, les protestants allaient de l'avant, poussaient des jeunes gens aux examens et attiraient peu à peu un grand nombre de nos enfants catholiques. Lorsqu'en 1879, le R. P. Soullier vint faire la visite du vicariat, un assez grand nombre de catholiques de Jaffna lui firent la demande que l'école anglaise fût relevée et même élevée au grade de collège, promettant de fournir aux dépenses.

A cette même époque, le P. Smythe faisait son noviciat à Notre-Dame de l'Osier. Il était fils d'un ministre

protestant du nord de l'Irlande. Après avoir fait de très brillantes études, il était venu à Jaffna en qualité de magistrat. Sa grande intelligence, son caractère d'une droiture inflexible, son énergique activité, sa conduite irréprochable, qui faisait dire aux païens : « Ce monsieur est comme un prêtre catholique » : tout cela lui avait acquis la confiance de ses chefs et lui présageait un avenir brillant. Frappé du dévouement des missionnaires catholiques, il avait ouvert les yeux à la lumière de la foi et avait reçu le baptême, à notre Orphelinat de Colombogam, des mains du saint P. Salaün. Cela ne lui avait pas suffi, et il avait voulu tout quitter pour se consacrer entièrement au service de Dieu. En 1880, il arrivait à Jaffna, et au mois de décembre il était chargé par Mgr Bonjean de fonder le collège Saint-Patrick. Son premier et inséparable compagnon dans cette œuvre, était le P. Murphy.

C'était beaucoup d'avoir deux hommes de cette trempe pour fonder le collège; mais tout leur courage et les ressources de leur esprit n'étaient pas de trop. Tandis que, d'un côté, il fallait tout renouveler à l'intérieur, fortifier les études, affermir la discipline, faire de nouvelles classes, former les maîtres eux-mêmes; d'un autre côté, il fallait jeter les fondements d'un autre corps de bâtiment et recueillir les ressources pour le bâtir. Or, ce dernier point est d'une extrême difficulté à Jaffna, gros *village* de 40 000 âmes, dont un quart peut-être est catholique.

J'ai appelé Jaffna un village. Et, en effet, malgré le nombre assez grand de ses habitants, malgré sa dignité de siège épiscopal, bien qu'il se glorifie d'avoir été longtemps la capitale d'un royaume et d'être encore ce que l'on appellerait en France une préfecture, Jaffna n'est, après tout, qu'un village. Ses rues ne sont que

des routes bordées de haies, derrière lesquelles on aperçoit des habitations modestes sous l'ombre des grands arbres. Il n'y a pas de commerce, et les personnages les plus riches sont les marchands de riz, tous païens, et les marchands de tabac, dont quelques-uns sont chrétiens. Les autres habitants, pour la plupart, vivent au jour le jour, et souvent un salaire de 15 ou 20 francs par mois doit suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, heureuse encore quand toute une ribambelle de neveux et de nièces ne vient pas réclamer sa part du butin. Aussi, tant qu'il ne s'était agi que de promettre l'argent nécessaire aux dépenses du collège, on avait été tout feu et flammes; mais quand on en vint à bâtir et qu'il fallut trouver une somme de 20 000 francs, la difficulté fut grande, et rien moins qu'une héroïque persévérance n'aurait pu en venir à bout.

Cependant, l'œuvre progressait admirablement. Le P. Smythe se multipliait à l'intérieur. Il ne dormait que trois ou quatre heures. Outre l'administration et la surveillance de toutes les classes, il enseignait lui-même cinq heures par jour. Aussi, grâce à sa renommée bien méritée et aux succès de ses élèves, le nombre des collégiens augmentait rapidement. Le P. Murphy enseignait aussi, surtout les mathématiques; mais il était chargé, en outre, de diriger la bâtisse et de ramasser les fonds. Il s'ingéniait de mille manières. Un jour, c'était une souscription; un autre jour, une loterie, dont le premier lot était la montre de Monseigneur; puis venait une grande réception à l'indienne où tout le monde recevait du bétel et était invité à présenter une offrande. Enfin, quand, le samedi venu, le pauvre Père n'avait pas de quoi payer ses ouvriers, il allait chez quelque marchand chrétien, et n'en sortait pas qu'il n'eût reçu la somme nécessaire.

On arriva ainsi à l'année 1883. La bâtisse n'était pas terminée, mais les murs étaient achevés, une toiture provisoire en feuilles de palmier avait été posée, et on pouvait se servir du rez-de-chaussée. Mais, à cette époque, le Saint-Siège venait de confier à la Congrégation le vicariat de Colombo. C'était une œuvre d'une importance immense, mais aussi d'une difficulté bien grande. Mgr Bonjean quittait Jaffna pour faire cette nouvelle fondation, et il emmenait onze sujets, parmi lesquels le P. Smythe.

Ce fut un coup terrible pour le collège. C'était surtout la réputation du P. Smythe qui, avec sa capacité et sa puissance de travailler plus qu'ordinaire, avait attiré les élèves. Son départ ébranla la confiance des parents, et toutes sortes de difficultés surgirent à la fois. Le P. Lytton, qui avait remplacé le P. Smythe, se mettait en quatre pour faire face à tout; mais sa santé ne pouvait y tenir; il succombait littéralement sous le faix. Il obtint d'être remplacé dans la charge de principal et continua à se dévouer comme professeur.

L'arrivée des P. Dunne et Wheeler comme professeurs au collège, en 1885, vint relever le courage des Pères chargés de l'œuvre et ranimer la confiance des Jaffniens. Depuis lors, le collège n'a cessé de progresser. Les élèves, dont le nombre était tombé au chiffre de cent soixante en 1887, est remonté maintenant bien plus haut qu'il n'avait jamais été : à deux cent soixante-cinq, et il continue à monter encore.

Cependant, un nouveau malheur venait s'abattre sur l'établissement. Le 19 janvier 1887, au moment où, pleine de joie, Jaffna se préparait à recevoir en triomphe Mgr Mélizan, qui nous revenait, non plus seulement vicaire apostolique, mais bien évêque de Jaffna, au moment aussi où le P. Murphy, plus pieux et zélé que

jamais, avait acquis une maturité qui promettait, de sa part, pour la mission, des services plus précieux encore que par le passé, ce cher Père nous était enlevé subitement, à l'âge de trente-sept ans. Cette nouvelle fut reçue au collège par les sanglots des maîtres et des élèves, et causa un émoi extraordinaire dans toute la ville.

Le nouveau corps de bâtiment venait d'être couvert en tuiles ; une fanfare était établie ; Monseigneur avait accordé aux Pères la permission d'accepter des pensionnaires : on eût dit que le P. Murphy, ayant accompli l'œuvre à laquelle le bon Dieu l'avait destiné, était appelé à la récompense et au repos qu'il avait bien mérités. Un an après, le P. Smythe, usé par les travaux et les tracas de la difficile mission qu'il avait eu à accomplir à Colombo, s'éteignait doucement à Colombogam, où il avait reçu le baptême, et prenait sa place dans le champ du repos, à côté de son compagnon, le P. Murphy.

J'ai dit que le nouveau corps de bâtisse était couvert ; je n'ai pas pu me servir du mot *achevé*, car, bien qu'à l'extérieur le travail fût terminé et d'un joli aspect, l'on comprendra que, pour une somme de 20 000 francs environ, on ne pouvait pas faire plus qu'élever les murs, les couvrir et faire un plancher. C'est ce qui a été fait. Le rez-de-chaussée consiste en une grande et belle salle, éclairée par de larges ouvertures avec grillage en bois, et entourée de l'indispensable véranda, qui sert de corridor et protège de la pluie et du soleil. C'est dans cette salle que se donnent les séances et que se font les réceptions solennelles, distributions de prix, etc. C'est encore la salle d'étude et de musique ; il s'y fait, en outre, habituellement quatre classes, sans autre séparation que la distance, ce qui est excessivement fatigant pour les professeurs.

Au-dessus de cette grande salle se trouvent les cham-

bres des Pères, nues comme la salle elle-même, et séparées l'une de l'autre par une cloison, en planches mal jointes, dans le bas, et en toile dans le haut.

Le reste du collège consiste en un vaste hangar et trois petites chambres. Toutes les classes inférieures se font dans ce hangar. Les chambres servent au Père Principal et au maître indigène chargé de la surveillance des pensionnaires. Une partie du hangar a été séparée du reste, par une cloison, et fait l'office de dortoir et de réfectoire ; les lits sont en terre battue et blanchis à la chaux. La cuisine se trouve en dehors et est en feuilles de palmier.

Voilà, aussi exacte que possible, la peinture de notre collège. C'est d'une pauvreté dont on ne se fait pas idée en France, et il n'est guère étonnant que l'on s'épuise en peu de temps, quand il faut faire marcher un collège avec si peu de ressources.

Mais, dira-t-on, pourquoi appeler *collège* une institution si misérable ? — A cause des cours qu'il faut y enseigner et qui sont ceux d'un collège : géométrie, algèbre, trigonométrie, etc.; les classiques anglais, latins, etc. — Mais encore, pourquoi enseigner de pareilles choses à de pauvres Indiens qui ont à peine de quoi manger ? — Pour les empêcher d'aller perdre la foi dans les collèges protestants ou sans Dieu. En effet, ces misérables protestants, pour trafiquer des consciences, ont établi non seulement de nombreuses écoles, mais encore des collèges magnifiques, où ils offrent l'instruction gratuite et même souvent les livres, la nourriture et le vêtement à nos enfants catholiques. Ils ont tellement répandu l'instruction, que maintenant un Indien ne peut obtenir la moindre place, s'il ne sait l'anglais ; et, quant aux situations un peu plus relevées, comme employé de bureau, douanier ou autre semblable, il faut, pour y arriver, pas-

ser des examens très difficiles. Si donc nous n'offrions pas à nos jeunes gens catholiques les moyens d'étudier dans un collège catholique, il nous serait impossible de les empêcher d'accepter les offres séduisantes des protestants, ce qui serait la ruine de la religion catholique à Jaffna. C'est même ce qui avait commencé à avoir lieu avant l'établissement de l'école anglaise d'abord et du collège ensuite : les garçons des meilleures familles catholiques étaient élevés dans les collèges protestants, où, quand ils ne perdaient pas la foi, ils étaient du moins imbus de préjugés et de septicisme, qui leur faisaient négliger les sacrements, les rendaient insoumis vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique, en un mot, préparaient dans la mission des malheurs semblables à ceux de l'Europe incrédule. Ce sont ces pauvres chrétiens, élèves des institutions protestantes, que nous avons eu beaucoup de peine à persuader de nous confier leurs fils, et qui même ont longtemps fait au collège la plus vive opposition. Mais, grâce à Dieu, ces difficultés-là sont maintenant aplanies, et, à l'heure actuelle, tous nos enfants catholiques, à Jaffna, sont chez nous.

Il y a plus : le collège devient un puissant moyen d'action sur les païens de haute caste, qui commencent à y envoyer leurs enfants. M. Brito est un Tamoul de haute caste, d'une famille catholique ; c'est un avocat distingué, très instruit dans la littérature tamoule et maniant parfaitement la langue anglaise. Malheureusement, il avait fait ses études au collège du gouvernement, à Colombo, et y avait perdu la foi. Son professeur de mathématiques s'attachait, entre autres choses, à démontrer par A plus B que Dieu n'existe pas. Cependant, il y a quelques années, une rencontre avec Mgr Bonjean l'a ramené au bercail, et il consacre maintenant son beau talent à la défense de la vérité. C'est lui, en grande

partie, qui a persuadé aux païens de bonne famille de nous confier leurs enfants.

Une de ses conquêtes est Maïlvâganam (celui qui a le paon pour monture), un très honnête homme qui jouit de l'estime de tous ses concitoyens. Brito l'amène un jour au collège pour régler l'admission de ses fils comme externes. Après avoir pris connaissance des conditions, Maïlvâganam demande : « Mais, est-ce que vous n'enseignez pas la Bible ? — Nous enseignons, lui fut-il répondu, le catéchisme qui contient la doctrine chrétienne, la substance de la Bible ; mais encore ne l'enseignons-nous pas aux enfants non catholiques, à moins que leurs parents ne le demandent. — Mais, reprit Maïlvâganam, c'est une bonne chose à leur faire apprendre ? — Certainement, c'est ce que nous considérons comme le plus important, car c'est ce qui fera de vos enfants des hommes de bien. — Alors, dit-il, je désire que mes enfants l'apprennent. »

Les trois fils et le neveu de Maïlvâganam apprennent le catéchisme.

Un trait de mœurs tamoules à ce sujet. Quand Maïlvâganam amena ces enfants au collège, le Père Principal les interrogea pour voir ce qu'ils savaient. L'un d'eux tremblait de tous ses membres. Le Père le rassure et amène un sourire sur ses lèvres. Aussitôt, Maïlvâganam, d'un ton sévère : « Comment, tu oses rire devant le Père ! Ne sais-tu pas quel respect tu lui dois ? »

J'ai parlé, plus haut, du pensionnat que l'on a établi pour ceux de nos enfants catholiques qui demeurent trop loin pour venir chaque jour comme externes. Les païens auraient voulu en profiter ; mais nous ne voulions pas les admettre ; c'aurait été trop de difficultés. Cependant un vieux païen arrive avec son fils unique. « Brito m'a dit de mettre mon fils ici. — Très bien, comme

externe, tu peux l'y mettre. — Non, il faut que vous le preniez tout à fait. Je payerai tout ce qu'il faudra. — Nous ne prenons, comme pensionnaires, que les catholiques. — Je veux que mon fils soit homme de bien ; il faut que vous le preniez ; il n'y a que vous qui puissiez l'élever comme il faut. Pourquoi ne voulez-vous pas le prendre ? — Parce que nous ne sommes pas organisés pour cela. Nous ne saurions que faire de lui, aux heures de la prière, les dimanches, etc. — Qu'il y aille avec les autres. Je vous le confie ; élevez-le comme vous voudrez. — Nous ne voulons pas qu'il assiste à nos prières sans y croire ; ce serait insulter Dieu. Il n'y a pas moyen. Mets-le comme externe. — Comment donc ! il n'y a qu'un Dieu. Pourquoi ne voulez-vous pas que mon fils le prie avec vous ? — Si tu y tiens tant, fais une demande par écrit, portant qu'on apprendra les prières et le catéchisme à ton enfant et qu'on le fera assister aux offices, avec promesse que si, ensuite, il veut devenir catholique, tu lui laisseras toute liberté de suivre sa conscience. — Parfaitement, donnez-moi du papier. » Et il écrit.

Tel fut le dialogue qui amena l'admission du premier petit païen comme pensionnaire, il n'y a pas deux ans. Ils sont douze maintenant dans les mêmes conditions ; tous appartenant aux plus hautes familles du pays.

Quant au premier admis, garçon de quatorze ans, intelligent et énergique, il avait en peu de temps appris son catéchisme, et demandait le baptême. « C'est une chose grave, lui dit-on ; il faut bien y réfléchir. Il n'y a pas à y revenir, une fois le baptême reçu, et il faut observer tous les commandements. — Je sais tout cela, dit-il, mais je veux sauver mon âme. — C'est bien ; mais il y a une difficulté. Ton père a trois temples sur ses propriétés ; c'est une source de revenu, et ce sera pour toi une occasion de tentation plus tard. »

A cela l'enfant ne répondit rien ; mais, deux mois plus tard, il venait tout radieux annoncer au Père Principal que l'affaire des temples était réglée : son père s'en était défait afin qu'il n'y eût plus d'obstacle au baptême du fils. Le Principal, émerveillé, voulut présenter ce bon vieillard à Mgr Mélizan et le païen, tout ému, se mit à genoux devant Sa Grandeur. Eh bien, dit Monseigneur, ton fils veut devenir chrétien. — Oh! il n'y a nulle difficulté. Qu'il suive sa conscience ! — Mais toi, reprit Monseigneur, il faut que tu en fasses autant. — Oh! moi, je suis trop vieux. — Pas du tout. Au contraire, parce que tu es plus près de la mort, il faut te préparer à aller au ciel. — Comment faire, à mon âge, pour apprendre tout cela! — Ce ne sera pas difficile ; seulement il faut prier le bon Dieu. — Je le prie tous les jours. — Eh bien, promets-moi de lui demander qu'il t'éclaire et t'amène à la vérité. — Je vous le promets.

Un autre indigène a beaucoup contribué à gagner au collège la confiance des païens de haute caste. Charles Evarts, fils d'un médecin indigène distingué, fut élevé au grand collège protestant américain de Batticotta, près de Jaffna. Bien doué, aimant l'étude, et de bonne conduite, il fit des progrès rapides et fut choisi par ses maîtres pour être rédacteur de leur journal. En cette qualité, il soutint une longue controverse avec le *Guardian*, journal de la mission catholique, dans lequel écrivaient Mgr Bonjean et le regretté Père Murphy. Après quelque temps, le jeune Evarts dut s'avouer que ses adversaires avaient raison, et il donna sa démission de rédacteur du *Morning Star*, puis il partit pour Madras, étudier la médecine. Cinq ans plus tard, il revenait à Jaffna; il était catholique. En attendant qu'il eût une clientèle comme médecin, il offrit de faire au collège une classe de chimie ou de physique. On le prit pour un modique salaire. Quelque

temps après, admirant le bien qui se fait par le moyen de l'éducation, il renonçait à la médecine et se consacrait entièrement à l'œuvre de l'enseignement. C'est lui qui est chargé de la surveillance des pensionnaires, et comme il est bien connu des païens de haute caste, sa présence contribue à les attirer.

Ainsi, le collège devient un moyen puissant d'action sur les païens de la classe élevée ; mais ce n'est pas là son but principal. C'est un collège catholique fait pour les jeunes gens catholiques. Les païens n'y sont admis que par grâce. Tout y est sur le pied catholique : prières avant et après les classes, cantiques, visites au Saint-Sacrement, assistance aux offices, confession fréquente. Ce dernier point surtout amène des résultats admirables. La confession mensuelle est obligatoire. Nous avons trouvé que c'est une nécessité pour un collège ; mais cette confession mensuelle obligatoire conduit, en un grand nombre de cas, à la confession volontaire hebdomadaire et à la communion à peu près hebdomadaire, ce qui, pour les jeunes gens de la ville, est l'unique moyen de préservation.

La musique aide puissamment à donner de l'entrain et de la solennité aux fêtes tant de la cathédrale que du collège. Mgr Mélizan a doté le collège d'une fanfare qui fait l'admiration des Européens aussi bien que des indigènes.

Les jeux sont de la plus haute importance, comme l'a si bien démontré, l'année dernière, une lettre de l'Université d'Ottawa. Ce n'est pas la tâche la plus facile de ceux qui ont la responsabilité d'une maison d'éducation de faire bien jouer tout leur petit monde, surtout quand la pauvreté et le manque d'espace dressent des obstacles sans nombre. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir eu longtemps à diriger des jeunes gens, pour comprendre que les récréations ne le cèdent en importance à aucune

autre partie du règlement. L'avenir d'un établissement peut très bien dépendre du succès des jeux. Le foot ball ou ballon anglais est le jeu favori de nos jeunes Jaffniens, quoique les mamans et même les papas ne le voient pas toujours de très bon œil, surtout s'il arrive que l'on se casse un bras ou que l'on se démette une épaule.

Enfin, il me reste à parler des congrégations. Elles sont au nombre de trois : celle de l'Enfant-Jésus pour les petits; elle compte une centaine de membres ; celle du Sacré-Cœur pour les grands, et celle de Saint-Louis de Gonzague pour les enfants de chœur. Ces derniers, choisis parmi les plus exemplaires des deux autres congrégations, sont au nombre de trente-cinq. Ils viennent tour à tour servir les messes quotidiennes à la cathédrale, et, les jours de fêtes, ils servent à l'autel en soutane rouge, avec une gravité et une piété que l'on ne rencontre pas toujours dans les cathédrales de France. C'est le P. Blachot qui dirige cette congrégation, ainsi que celle de l'Enfant-Jésus. Je ne parlerai pas ici de son zèle et de son industrie pour faire marcher ces deux œuvres d'une manière si consolante. Je dirai seulement que ses congréganistes ont pour lui la plus vive affection, et que le collège lui doit beaucoup, notamment pour la facilité qu'ont les jeunes gens de le trouver au confessionnal à toute heure du jour, malgré sa mauvaise santé.

La congrégation du Sacré-Cœur contient certainement plus de cent membres; je ne sais pas au juste combien. Elle comprend deux catégories : celle des élèves du collège, qui se réunissent toutes les semaines, et celle des anciens élèves qui ne sont pas soumis à tant de contrainte. Le P. Lytton est directeur de cette congrégation qui fait un bien très grand, comme le démontreront les pages suivantes.

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Cette dévotion a pris, à Jaffna, depuis quelque temps, de si belles proportions, que je puis bien lui consacrer ici quelques pages, persuadé que tous nos frères en seront consolés et réjouis.

Jusqu'en 1879, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus restait, pour ainsi dire, cachée, à Jaffna, dans l'intérieur des communautés. Le F. Charles Collin, alors diacre, et directeur de la petite Congrégation du Sacré-Cœur au collège, eut l'idée de donner à la fête plus de solennité. Il sollicita l'autorisation de la célébrer à la cathédrale, de la faire précéder d'un triduum, et d'avoir le Saint Sacrement exposé le jour de la fête. Ces demandes parurent alors un peu extravagantes. Cette dévotion était trop subtile pour les Indiens; ils ne la comprendraient pas; ils ne viendraient pas adorer le Saint Sacrement; l'église resterait vide. Si encore c'était le dimanche! Mais le vendredi!... Malgré ces objections, Mgr Bonjean accorda la permission demandée; le P. Murphy se chargea des instructions du triduum; les fidèles vinrent en bien plus grand nombre que les plus enthousiastes ne l'avaient espéré. Depuis lors, la fête du Sacré-Cœur est devenue de plus en plus populaire, de plus en plus brillante.

J'emprunte maintenant, en l'abrégeant, le récit des fêtes de cette année-ci au *Jaffna Catholic Guardian*.

RÉUNION ANNUELLE DE LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR.

Le 3 mai avait lieu, dans la grande salle de Saint-Patrick, la réunion annuelle de la Congrégation du Sacré-Cœur. Le R. P. Mauroit, vicaire général, présidait; tous les Pères de Jaffna étaient présents, ainsi que bon nombre de laïques des plus influents. Le R. P. Lytton raconte les progrès de l'Œuvre. Comme toutes les œuvres de Dieu, dit-il, la Congrégation

du Sacré-Cœur a eu des commencements obscurs. Son fondateur a été un simple frère convers, le F. Conway. Maintenant, nous célébrons le vingt-et-unième anniversaire de l'œuvre, et elle s'est étendue en dehors du collège, contribuant beaucoup à augmenter la foi et la piété. Les communions mensuelles en l'honneur du Sacré Cœur sont de plus en plus nombreuses. La ferveur que, chaque année, l'on déploie pour la célébration de la fête instituée par l'Eglise, a dû frapper tout le monde. L'année dernière, des dames mêmes sont restées pendant la nuit pour aider à décorer le saint lieu. Cette année-ci, pour le second centenaire de la révélation du Sacré Cœur, on a exprimé le désir d'offrir à Notre-Seigneur un témoignage tout spécial d'amour, le 16 juin, et il a été décidé que ce serait une couronne d'or pour la statue du Sacré-Cœur.

On avait aussi demandé une retraite comme préparation à la fête ; mais, dit le P. Lytton, j'avais peur de m'en ouvrir aux autorités diocésaines, sachant que tant de Pères sont en ce moment souffrants. Cependant, cette demande des fidèles fit tant de plaisir aux Pères, que chacun, oubliant sa fatigue, s'empressa d'offrir son concours.

On a encore fait la demande d'une procession, et la condition posée fut qu'on décorerait les rues et les habitations de la ville sur tout le parcours. Les chefs de maison devaient faire chacun la consécration de sa famille au Sacré Cœur, et le P. Lytton leur rappela que le R. P. curé de la cathédrale entendait que, pour accomplir cet acte, on se fût confessé et on eût reçu la sainte communion.

Le R. P. Dunne fit, après cela, une conférence sur la nécessité de la religion dans l'éducation.

M. l'avocat Brito appuya avec force ce que venait de dire le conférencier. Il ajouta, en s'excusant de blesser peut-être de nombreux amis et uniquement parce qu'il se sentait obligé de rendre hommage à la vérité, qu'il n'avait jamais connu personne n'ayant pas reçu une éducation catholique, chez qui l'homme moral fût au niveau de l'homme intellectuel. Ce discours fut couvert d'applaudissements.

M. Brito fut désigné pour faire la conférence à la prochaine

réunion, puis on fit une souscription pour la fête du Sacré Cœur.

FÊTE DU DEUXIÈME CENTENAIRE DU SACRÉ CŒUR.

Les trois projets mis en avant pour la célébration de cette fête ont reçu leur exécution, et le succès a dépassé l'attente des plus enthousiastes.

LA COURONNE.

Malgré la pauvreté dont souffre le pays, en ce moment plus que jamais, les pauvres aussi bien que les riches ont voulu contribuer à cette offrande de Jaffna catholique au Sacré Cœur, et on ne tarda pas à avoir en mains 41 livres sterling. Ajoutez à cela des pierres précieuses et un travail exquis. On estime la couronne à 1 400 ou 1 500 francs.

LA RETRAITE.

La retraite préparatoire commença le vendredi 8. Il y avait messe le matin, à 6 heures 30 minutes, et le soir sermon et bénédiction ; les fidèles y assistaient en grand nombre. On entendait, le matin, les confessions des femmes, et le soir, celles des hommes. Les confessionnaux étaient assiégés. Le dernier jour de la retraite, samedi, il y avait neuf prêtres dans les confessionnaux, et ils y restèrent jusque bien avant dans la nuit; cependant tous les pénitents ne purent pas arriver, et une partie dut se contenter de recevoir la sainte communion, le lundi, 17. Le nombre des communions, le dimanche matin, s'éleva à onze ou douze cents. Plusieurs hommes, élevés chez les protestants et qui ne s'approchaient pas des sacrements depuis des années, ont fait leur paix avec leur Créateur.

ORNEMENTATION.

Les membres de la Congrégation du Sacré-Cœur s'étaient chargés de décorer la cathédrale. Ils ont rempli leur tâche avec un goût et une adresse admirables. Au milieu des tentures se lisaient en lettres d'or les paroles du cantique :

To Jesu's heart all burning, et, sur des banderoles courant le long des fenêtres, se déroulaient les textes les plus touchants, tels que : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Qu'ai-je dû faire que je n'aie fait ?* etc.

Les rues étaient ornées par l'initiative des habitants et d'une manière tout à fait remarquable. Nous avons compté cinquante-cinq arcs de triomphe, tous jolis, et quelques-uns magnifiques.

LE JOUR DE LA FÊTE.

Le dimanche 16 juin, à la grand'messe, à 6 heures et demie, et aux deux messes de 5 heures et de 8 heures et demie, il y eut foule et de nombreuses communions. Les vêpres commencèrent à 4 heures un quart ; la multitude ne pouvait se compter, beaucoup de fidèles étant venus des alentours. Après les vêpres, le R. P. Joulain monta en chaire et prononça un éloquent discours sur ce texte : *Que votre règne arrive.*

« Aujourd'hui, s'écria-t-il, on peut dire que cette demande est réalisée pour Jaffna. Les catholiques de cette ville ont fait preuve, par leur assiduité aux exercices de la retraite, par les beaux préparatifs de la fête, et surtout par la fréquentation des sacrements, qu'ils sont résolus à servir Dieu de tout leur cœur. » Comme moyen de persévérance, il recommanda l'Apostolat de la prière, dont le P. Blachot est le directeur diocésain.

LA PROCESSION.

La statue du Sacré Cœur avait été placée sur un beau brancard, orné par les Sœurs de la Sainte-Famille. La procession se mit en marche. Après la croix et les acolytes, venaient par ordre : l'école des filles dite du Sacré-Cœur, les orphelines, les Sœurs indigènes, l'école anglaise du couvent de la Sainte-Famille, les Sœurs de la Sainte-Famille, suivies des femmes de la ville ; ensuite les écoles tamoules de garçons, la Congrégation de Saint-Joseph, l'orphelinat de Colombogam, les Frères indigènes de Saint-Joseph, le collège Saint-Patrick avec sa fanfare, la Congrégation de l'Enfant-Jésus, la Con-

grégation du Sacré-Cœur ; puis apparaissait la statue, ornée de sa belle couronne d'or et portée à tour de rôle par trente-deux des hommes les plus influents de Jaffna, décorés d'un large ruban rouge sur lequel était brodée l'image du divin Cœur.

Ici le journal donne les noms de ces hommes, qui sont, en effet, par leur position, les plus marquants de nos catholiques. En tête est le Modeliar ou premier chef indigène ; puis viennent un ingénieur, un avocat, un médecin, le rédacteur du journal *The Patriot*, le chef du bureau de poste, plusieurs notaires, etc. Et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que plusieurs de ces hommes, élevés dans des collèges protestants, étaient jusque-là imbus de préjugés et esclaves du respect humain ; quatre au moins ne s'étaient pas confessés depuis des années, et l'un d'eux dirigeait contre le clergé une opposition à peine dissimulée. Le *Catholic Guardian* remarque, à ce propos, qu'un si beau résultat prouve bien qu'il n'y a pas de limite à la puissance de la grâce, et que les attraits du Cœur de Jésus sont irrésistibles.

Pour revenir à la procession, après la statue marchaient les enfants de chœur de Saint-Louis de Gonzague, le séminaire de Saint-Martin, enfin le clergé, suivi de la masse des hommes.

La procession offrait un coup d'œil admirable ; elle couvrait un parcours d'un kilomètre ; chacun des assistants portait ostensiblement une médaille ou un scapulaire du Sacré Cœur ; les enfants tenaient en mains des oriflammes ; les Congrégations avaient leurs bannières, et la musique du collège alternait avec le chant des litanies et des cantiques. Douze fois la statue fut déposée sous un arc de triomphe, et toute l'assemblée tomba à genoux pour réciter un *Pater* et une invocation au Sacré Cœur. Quand on fut arrivé derrière l'église Saint-Jacques, au bord de la mer, les pêcheurs, qui,

depuis quelque temps, souffraient du manque de poisson, demandèrent que la statue fût tournée vers l'Océan, afin que le Sacré Cœur lui donnât une bénédiction. A 7 heures, la procession rentrait dans la cathédrale où fut donnée la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Dans la soirée, le R. P. vicaire général, avec tous les Pères, passèrent dans les rues pour féliciter les habitants et admirer les arcs de triomphe. Ils furent reçus avec enthousiasme.

LE LENDEMAIN.

Lundi 17, après une messe basse, à 6 heures et demie, le Très Saint Sacrement fut exposé, et, toute la journée, une foule de fidèles adorateurs ne cessèrent de remplir le sanctuaire, jusqu'à la bénédiction, qui eut lieu à 6 heures et demie du soir.

Après la bénédiction, la statue du Sacré Cœur fut portée dehors, dans l'espace qui fait face au collège Saint-Patrick. Là, après des prières pour le Souverain Pontife, pour Monseigneur, etc., une salve de mousqueterie et de douze coups de canon fut tirée en l'honneur du Sacré Cœur, et suivie de hourras formidables.

REMERCIEMENTS AU CLERGÉ.

Les membres de la Congrégation du Sacré-Cœur voulurent témoigner de leur reconnaissance envers leur Directeur par une touchante adresse qu'ils lui lurent et à laquelle le P. Lytton répondit en exprimant l'espoir que personne d'entre eux ne manquerait à l'appel quand on célébrera le troisième centenaire dans le ciel.

Ensuite, tous les hommes se rendirent à la grande salle de la maison de Saint-Charles. Là, au nom de tous les catholiques de Jaffna, M James Nicholas remercia les révérends Pères des peines qu'ils s'étaient données pour les fidèles pendant la retraite. Il dit qu'il était sûr que Monseigneur serait heureux d'apprendre ce qui s'était passé, surtout que les brebis égarées étaient revenues au bercail, et il ajouta

que les fidèles désiraient envoyer un télégramme à Sa Grandeur pour lui faire part de cette bonne nouvelle. Enfin, il rappela qu'il y a une douzaine d'années (après une procession qui mit fin au choléra), Mgr Bonjean avait appelé Jaffna la ville de Marie. Maintenant, on peut bien l'appeler, en outre, la ville du Sacré Cœur, et cette fête démontre ce que les catholiques de Jaffna peuvent faire, s'ils restent unis.

Cette dernière parole fait allusion aux divisions de castes qui avaient totalement disparu pendant la fête. Les hommes qui portaient la statue appartenaient à des castes différentes, et il y en avait plusieurs qui, auparavant, ne voulaient jamais se trouver ensemble.

Le R. P. Mauroit répondit qu'il n'y avait pas de paroles pour exprimer sa joie et que Monseigneur aussi ressentirait un bonheur inexprimable en apprenant qu'il y avait eu tant de communions.

La fanfare de Saint-Patrick joua alors plusieurs morceaux, et termina par *God bless our Pope*.

TRADUCTION DU TÉLÉGRAMME
ENVOYÉ A Mgr MÉLIZAN PAR LES CATHOLIQUES DE JAFFNA.

« Avec joie et respect, tous unis et d'un commun accord, les catholiques de Jaffna désirent annoncer à Votre Grandeur la bonne nouvelle, la paix qui règne dans leurs cœurs et à leurs foyers. Des brebis longtemps errantes sont retournées au bercail. Samedi et dimanche, plus de mille ont reçu la sainte communion. Dimanche soir a eu lieu la plus magnifique procession qu'on ait jamais vue parmi nous. Hier, les fidèles sont venus en foule adorer le Saint Sacrement exposé. Le soir, après la bénédiction, la statue du Sacré Cœur fut portée dehors et saluée par une décharge de mousqueterie et d'artillerie. Des prières ferventes furent offertes pour Sa Sainteté et pour Votre Grandeur. Vos enfants de Jaffna, maintenant plus aimants et plus fidèles que jamais, regrettent l'absence, rendue nécessaire, de Votre Grandeur ; La prient humblement de répandre Sa bénédiction sur eux et sur les

leurs, maintenant consacrés entièrement et pour toujours au Très Sacré Cœur de Jésus. »

CONCLUSION.

Le dimanche qui suivait la belle fête que je viens de vous raconter, mon révérend Père, on faisait, dans les rues de Jaffna, la procession du Très Saint Sacrement ; les mêmes hommes qui avaient porté sur leurs épaules la statue du Sacré Cœur, portaient alors le dais. La bénédiction fut donnée de neuf reposoirs, élevés sur le parcours de la procession par les chrétiens.

Je vous donne ceci, mon révérend Père, comme la conclusion de la solennité du Sacré Cœur. En effet, c'est certainement au Sacré Cœur que l'on doit d'avoir eu, cette année, neuf reposoirs (sans compter trois arcs de triomphe) au lieu de trois ou quatre qu'on avait les autres années, et aussi que le dais ait été porté avec beaucoup de zèle et de piété par des hommes dont plusieurs ne se confessaient pas et n'assistaient même pas à la procession les autres années. Il ne m'appartient pas de tirer moi-même la conclusion logique de tout ceci ; mais je suis bien sûr que tout le monde dira, en lisant cette relation : Voilà ce que fait la dévotion au Sacré Cœur ; voilà quels résultats on obtient, même parmi les Indiens, en les prenant PAR LE CŒUR.

Pour compléter cette lettre, nous extrayons des *Missions catholiques* quelques notes, que le R. P. COLLIN y a publiées sur Ceylan, sous ce titre : LA PERLE DES INDES.

TRINCOMALIE (1).

Trincomalie n'apparaît pas dans l'histoire avant l'arrivée, à Ceylan, des Européens. C'est un des plus beaux

(1) *Tiri-cóna-malai* (trois cônes montagnes).

ports du monde et la meilleure station navale des Anglais dans l'Orient.

En 1612, les Hollandais bâtirent, à côté, un fort, que les Portugais démolirent; mais, en 1639, les premiers s'emparèrent définitivement de la ville, et quelques années après, ils chassèrent les Portugais de toute l'île de Ceylan.

En 1672, M. de la Haye, à la tête d'une flotte française, entra dans le port de Trincomalie et s'établit sur une petite île, au milieu de ce port. Le roi cingalais de Candy, qui désirait se débarrasser des Hollandais et réclamait la souveraineté de Trincomalie, fit don, au commandant français, de toute la baie. Sur ces entrefaites arriva une flotte hollandaise de quatorze vaisseaux, qui somma les Français de partir. C'était au mois de mars. Cependant, les choses n'allèrent pas plus loin jusqu'au mois de juillet. Alors seulement, les Hollandais, ayant reçu du renfort, et les Français étant décimés par la maladie, de la Haye se retira, après avoir perdu deux vaisseaux sur neuf qu'il avait amenés.

A leur tour, les Anglais s'emparèrent de Trincomalie, en 1782. Mais les Français, commandés par l'amiral Suffren, ayant fait passer leur flotte derrière une petite île, par un passage étroit qui a gardé le nom de *passage français*, enlevèrent la garnison. Ce fut un triomphe de peu de durée. La flotte anglaise revint à la charge et reprit sa position.

Ces péripéties diverses démontrent, mieux que toutes les descriptions et que tous les raisonnements, l'importance de cette station maritime.

La ville de Trincomalie est pittoresque et, dit-on, aujourd'hui imprenable comme port de mer. En effet, l'entrée en est gardée par deux des collines qui forment le triangle d'où la ville a tiré son nom. Le commerce

n'y est pas considérable ; le plus important est peut-être celui du poisson sec.

Nous avons, à Trincomalie, une église assez bien bâtie, en pierres, avec deux chambres pour le missionnaire. On aperçoit du port son petit campanile blanc, construit il y a quelques années par des soldats irlandais, et le modeste couvent, situé sur l'esplanade, en face de l'Océan.

Les braves soldats irlandais travaillent, tous les jours libres, pour les bonnes Sœurs, soit à sarcler le jardin, soit à peindre les portes, à blanchir les murs ou à réparer la toiture. Ils ont ainsi mis le pauvre petit couvent en assez bon état, et tout à leurs frais. Ils vont aussi, tous les soirs, réciter le chapelet devant le Saint-Sacrement, et ils emploient chez le missionnaire le temps que leurs camarades anglais passent au cabaret. Aussi, leurs officiers, quoique protestants, édifiés de leur bonne conduite, leur accordent-ils toute liberté de venir à la Mission, et le ministre anglais les cite-t-il comme modèles à ses propres ouailles.

Il y a, auprès de l'église, une école anglaise et une école tamoule, toutes deux bien fréquentées. Elles sont tenues par trois Sœurs européennes de la Sainte-Famille et trois Sœurs indigènes de Saint-Pierre, qui ont, en outre, la direction d'un orphelinat et qui vivent toutes sous l'autorité d'une même Supérieure, dans le petit couvent déjà mentionné. Le ministre anglican lui-même, M. Mackenzie, a confié ses filles à nos bonnes Sœurs.

ANIMAUX.

A Ceylan, le roi des forêts est, sans contredit, l'éléphant. De sa trompe, il casse ou déracine les arbres pour se nourrir de leurs feuilles, ou plutôt de leurs

branches. Il n'est pas dangereux habituellement; mais quand l'un d'eux devient méchant, c'est comme une espèce de folie. Il parcourt seul la forêt, détruisant tout sur son passage. Le gouvernement offre alors une prime de 100 francs à qui en débarrassera la contrée, et le fusil anglais en a vite raison. D'habitude, il est défendu de tuer les éléphants; mais, de temps à autre, le gouvernement en fait prendre une troupe, qu'il vend dans les Indes, ou bien encore il accorde le droit de les chasser, moyennant une redevance de 40 francs par tête. Des indigènes, habitués à ce métier, se faufilent au milieu de la troupe de ces énormes bêtes et leur passent au pied le nœud coulant d'une corde extrêmement forte, au bout de laquelle est attaché un crochet. Bientôt le crochet s'engage dans les racines d'un arbre ; l'éléphant se fatigue en inutiles efforts pour se dépêtrer, et, quand il tombe d'épuisement et de faim, le chasseur s'en rend maître.

Le léopard, non plus, ne s'attaque pas à l'homme; mais, si on le blesse, il est terrible. Il mesure ordinairement 2 mètres et demi du museau au bout de la queue.

Un jour, j'allais partir d'un tout petit village chrétien au milieu des bois. La veille au soir, les villageois, ayant vu la trace d'un ours, étaient allés le guetter pour avoir sa peau et la prime que donne le gouvernement à qui tue un ours ou un léopard.

Parmi nos chasseurs, se trouvait un homme de soixante-dix ans, dont la vue n'était plus parfaitement claire; mais qui, armé de son bâton recourbé et durci au feu, suivait encore les jeunes gens à la chasse. A la lueur incertaine de la lune, mon bon vieillard voit un animal s'approcher d'un étang pour s'y désaltérer. Il croit que c'est un daim et va à sa rencontre ; c'était un

léopard ! Le fauve s'élance sur son adversaire ; les jeunes gens volent à son secours et l'animal passe par-dessus sa tête, mais non sans y laisser les marques de sa force. Il avait enfoncé ses griffes dans la nuque et arraché la peau au-dessous d'une oreille. On m'apporta le pauvre blessé ; mais tous les soins furent inutiles. La peur lui avait fait encore plus de mal que les griffes de l'animal féroce ; il ne tarda pas d'expirer.

Ce qui me toucha le plus, ce fut la douleur du père de ce vieillard. Il devait avoir plus de cent ans, car il se rappelait fort bien l'époque où les Anglais avaient chassé les Hollandais ; c'était en 1795 ; il était alors jeune homme. Ce vieux rejeton d'un autre âge, presque totalement aveugle et sourd, palpait le corps de son fils pour savoir là où il avait mal et se lamentait à fendre le cœur.

Les ours ne sont ni agiles ni très forts ; mais ils sont plus acharnés à la poursuite de leur victime que les léopards ; aussi sont-ils plus redoutés. Cependant, quand ils sont montés sur un arbre, on peut, sans la moindre crainte, rester dessous. Comme ils n'en descendent qu'à reculons, ils n'osent pas le faire tant qu'ils vous voient plus bas. Nos villageois cueillent quelquefois des fruits sur l'arbre où un ours se régale ; ils laissent même un enfant seul au pied du tronc, pour empêcher l'ours de descendre, pendant qu'ils vont chercher leur fusil. Un bon coup de bâton sur le museau est le meilleur moyen de jeter un ours par terre. Il ne s'agit que de bien viser.

Le P. Saint-Geneys faisait, un jour, la visite d'un village dans la forêt pour y administrer les sacrements, lorsqu'on l'avertit qu'une ourse, avec son petit sur le dos, venait boire à l'étang voisin. Le chef du village demande au Père son vieux fusil et va à la rencontre de ce visiteur inattendu. Il se poste sur le passage et tire ;

le fusil rate. Notre homme amorce de nouveau, pendant que l'ourse continue tranquillement son chemin vers l'étang. Il tire une seconde fois, sans plus de résultat que la première. Mais il avait eu soin de se munir, cette fois, d'un bon bâton ; il se place en face de l'animal et l'attend de pied ferme. L'ourse approche, se dresse sur ses pattes de derrière, ayant soin de détourner la tête pour protéger son nez, et, de ses bras vigoureux, elle cherche à saisir son adversaire pour l'étouffer. A ce moment, un vigoureux coup de bâton suffit pour l'abattre raide morte. L'ourson fut pris vivant. Ses dents étaient déjà assez fortes pour laisser leur marque sur le fer du fusil.

Les serpents sont plus redoutables que les tigres et les ours, parce qu'ils sont plus nombreux et qu'ils pénètrent partout. Cependant nos chrétiens n'en ont pas grand'peur, tandis que les païens les redoutent avec une frayeur superstitieuse ; ils leur élèvent des temples et s'abstiennent de les tuer, de peur qu'ils ne se vengent.

Contre la morsure des serpents, nos chrétiens attribuent une vertu miraculeuse à la terre de Maddu. Il ne m'appartient pas de dire si Notre Seigneur veut bien réellement accorder des guérisons absolument miraculeuses à ceux qui usent avec foi de cette terre consacrée à sa sainte Mère. L'origine de ce pèlerinage est assez remarquable pour qu'on puisse le croire, puisque c'est là, au milieu des forêts, que les chrétiens se réunissaient pour recevoir les sacrements durant la persécution. Tout ce que j'ai à dire, c'est que nos chrétiens, au moins dans le nord de l'île où ce pèlerinage est plus connu, ont une confiance absolue dans l'effet de cette terre prise avec foi, et je vais vous rapporter un fait dont je garantis l'exactitude.

C'était dans une petite Mission de l'Accarai-Patou, non loin de Sainte-Anne. L'inspecteur du gouvernement, un sceptique, était venu examiner l'école du village. Le P. Jeandel, un de nos Pères, missionnaire de l'endroit, s'y était rendu en compagnie du P. Joulain, administrateur de Sainte-Anne. On causait des morsures de serpent et des guérisons par la terre de Maddu.

Le P. Joulain racontait que, quelques jours auparavant, un jeune homme, ayant été mordu, avait pris de la terre et avait été guéri; un autre, ayant été mordu aussi, avait refusé d'en prendre et était mort. L'inspecteur disait qu'il voudrait voir cela pour le croire. Tout à coup, un cri épouvantable part de devant l'église; on y court. Alexis, le maître d'école, se roulait dans des convulsions affreuses ; il venait d'être mordu par un serpent des plus terribles. On le transporte sans connaissance dans la maison du missionnaire ; on l'étend sur le lit et on emploie tous les remèdes possibles. La préoccupation était si grande que les Pères ne pensaient pas à la terre de Maddu, dont on discutait la vertu un instant auparavant. Quelque chose, du reste, pressait davantage : c'étaient les derniers sacrements. Tout est inutile, il entre en agonie. L'inspecteur dit au P. Joulain : « C'est fini, il se meurt. » Le Père allait donner au moribond l'Extrême-onction, quand les chrétiens accourus du village, s'écrient : « Swami (Père), il faut lui donner de la terre de Maddu. »

Vite, on en mélange un peu dans l'eau, dont on verse quelques gouttes dans la bouche du malade; puis l'on se met à genoux et l'on récite les litanies de la très sainte Vierge. Pendant la prière, Alexis ouvre les yeux, se soulève et vomit une gorgée de sang noir; ensuite il demande à boire; on lui donne un peu d'eau du mélange, et, une heure après, il était parfaitement guéri.

Tels sont les faits auxquels donne lieu la morsure du serpent.

Le gibier est très abondant dans les forêts de Ceylan. On y trouve surtout l'élan, plusieurs espèces de daims, dont une magnifique, tachetée de blanc ; le porc sauvage, dont on rencontre des troupes nombreuses; le porc-épic, dont la chair est très délicate ; le lièvre, le paon, des coqs sauvages en grand nombre, la perdrix, etc.

ÉGLISES.

Chaque village chrétien a son église, plus ou moins grande et plus ou moins belle, suivant le nombre, l'aisance ou la pauvreté des habitants.

Dans les gros villages de pêcheurs, on voit souvent une église en pierre ou en brique, avec certaines prétentions à l'architecture, plus une maison composée de deux ou trois chambres avec une véranda pour le missionnaire. Mais dans l'intérieur de l'île, au milieu des bois, l'église n'est qu'une pauvre cabane dont les murs, hauts de 1 ou 2 mètres, sont faits avec de la terre ; le toit, de chaume ou de feuilles de palmier, descend presque jusqu'au sol; le devant est ouvert pour laisser entrer l'air et la lumière et permettre d'assister aux offices à ceux qui ne peuvent trouver place dans le bâtiment. L'autel se compose d'une planche grossière, montée sur quatre pieux. Sur ce nouveau calvaire est un crucifix, accompagné d'une ou deux statues et de deux chandeliers, le tout en bois, sculpté et peint par quelque artiste indigène d'un talent très contestable. On élève, à côté, une petite hutte pour le missionnaire.

Chaque église a au moins deux chefs, nommés par le missionnaire ou même par l'évêque, sur la présentation des fidèles, pour prendre soin de l'édifice sacré, lire ou plutôt chanter les prières, maintenir le bon ordre pen-

dant l'absence du missionnaire. Le *Mouppou* (ancien) et le *Saughilitan* (sacristain) sont les premiers chefs, quand ils ne sont pas les seuls.

Quand le missionnaire arrive, tout le village se porte à sa rencontre. En tête, la croix processionnelle (une simple croix de bois), accompagnée de chandeliers, aussi de bois, et suivie d'une bannière en calicot blanc, sur laquelle le saint patron est peint en rouge ou en violet, de tambours de toute taille battant en mesure, et de toutes les clochettes fêlées qu'on a pu ramasser. C'est avec ce bruyant cortège que l'on fait son entrée solennelle. Le travail de la mission commence aussitôt. Les chefs rendent compte au Père de ce qui s'est passé depuis sa dernière visite, le mettent au courant des empêchements qu'il peut y avoir aux mariages proposés et accusent ceux qui ne se sont pas bien conduits. Le Père règle les différends, réprimande les coupables et leur impose une pénitence pour les fautes publiques.

Le reste du temps se passe à instruire les gens, à prêcher, à faire le catéchisme et à entendre les confessions. Les villageois laissent de côté pendant ce temps leurs occupations ordinaires pour écouter les instructions et se préparer à la réception des sacrements.

Généralement tout le monde se confesse. Quand il y a des retardataires, on les envoie chercher. Un jour, un petit marchand ambulant ne voulait pas se confesser. Le P. Sandrasagra, un de nos Pères indigènes, le fit venir.

« Pourquoi ne veux-tu pas te confesser?

— Souâmi, je suis marchand. Pour vendre ma marchandise, je suis obligé de dire des mensonges ; si je me confesse aujourd'hui, je recommencerai demain.

— Mais, parce que tu te saliras d'ici à demain, est-ce une raison pour ne pas te laver?... D'ailleurs, tu peux t'amender et tu dois compter sur la grâce de Dieu. »

Notre homme, faisant l'entêté, le Père eut recours à une parabole en action.

« Apporte-moi de la cendre, dit-il, dans cette noix de coco. »

Le marchand apporte la cendre, que le Père lui jette sur les épaules. Il s'attendait à le voir s'épousseter, et comptait en prendre occasion de lui faire toucher du doigt ce qu'il voulait lui faire comprendre. Mais notre marchand était rusé!

« Oh! dit-il, le Père m'a mis cette cendre sur les épaules; je ne l'enlèverai pas. »

Alors le P. Sandrasagra prit un ton d'autorité.

« Ah! tu veux faire l'obstiné? Voyons! Est-ce que je n'en sais pas plus long que toi?

— Assurément! le Souâmi en sait beaucoup plus long que moi.

— Eh bien, je te dis qu'il faut te confesser. Vas-y tout de suite.

— Puisque le Père le veut, j'y vais tout de suite. »

Et il y alla, en effet.

Tous les soirs, pendant la visite du missionnaire, il y a chant du chapelet, litanies et autres prières, suivies du sermon. Dans les plus grandes églises, on a la bénédiction du Saint Sacrement, et les vêpres quelquefois.

Le dernier jour, c'est la fête du village; on orne, on illumine l'église de son mieux, et on fait une grande procession avec force musique, pétards, voire même feu d'artifice. Cela attire les païens; ils entendent le sermon, et c'est quelquefois la première semence d'une conversion.

CONVERSIONS.

Le nombre trop restreint des missionnaires n'a pas permis jusqu'à présent de s'occuper beaucoup et directe-

ment de la conversion des païens. Nous pouvons à peine suffire aux soins qu'exigent nos nombreux chrétiens. Il y a cependant, chaque année, un certain nombre de conversions de gens attirés par ce qu'ils voient et entendent.

A ce propos, je citerai un fait curieux.

Une petite païenne avait, je ne sais comment, entendu parler des religieuses. Elle avait douze ans ; son village était éloigné de Jaffna d'environ 4 lieues. Une nuit, elle quitte en cachette la maison paternelle et se rend à Jaffna. Elle trouve le couvent des sœurs de la Sainte-Famille et frappe à la porte.

« Que veux-tu, ma petite? lui demande la portière.

— Je veux être religieuse.

— Mais, tu es trop jeune. Es-tu chrétienne, seulement?

— Non. »

Bientôt les parents arrivent à la recherche de leur fille ; mais elle refuse de retourner avec eux; elle veut être religieuse. Ils finissent par consentir à la laisser, et, quelques années plus tard, elle était en effet religieuse. Elle est morte, il y a trois ans, à l'âge de vingt-deux ans, regrettée de ses Sœurs et de ses Supérieures.

Les orphelinats sont aussi un puissant moyen de conversion. Malheureusement, pour opérer sur une grande échelle, il faudrait beaucoup de ressources, surtout pour établir nos orphelins quand ils sont grands. C'est ce manque de moyens qui nous oblige de nous borner à un nombre d'environ trois cents, tant orphelins qu'orphelines.

Depuis quelques années, dans le diocèse de Jaffna, deux missionnaires Oblats, les RR. PP. Gourdon et Dinaux, travaillent à l'évangélisation des bouddhistes, et leurs efforts sont couronnés d'un succès bien consolant.

Ils s'avancent, chacun de son côté, dans les villages intérieurs. Ils groupent quelques catéchumènes, bâtissent une église en terre, couverte en feuilles, et, au bout de quelques mois, ils ont une petite chrétienté. Ils en ont établi ainsi plus de trente en moins de deux ans. Mgr Melizan espère bien, d'ici peu, pouvoir employer plus de missionnaires à ce travail.

Mgr Bonjean aussi, à Colombo, depuis que ce diocèse a été confié aux Oblats de Marie, a établi plusieurs nouvelles Missions qui commencent déjà à porter des fruits.

SITUATION POLITIQUE.

Ceylan est une colonie anglaise. Le gouverneur est nommé par la reine tous les cinq ans. Les premiers magistrats sont anglais ; les subalternes, indigènes. Il y a un conseil législatif, composé en partie de fonctionnaires et en partie de représentants de divers corps de la population, choisis par le gouverneur. Ainsi, nous avons le bonheur de n'avoir pas d'élections, et nous n'en sommes pas moins libres. Le gouvernement anglais traite ses colonies avec une sagesse et une libéralité admirables. Aussi, ces populations étrangères, soumises à son pouvoir, sont-elles parfaitement satisfaites et ne songent-elles nullement à se révolter. Il n'y a de troupes, à Ceylan, que dans les deux principaux ports de mer : Colombo, la capitale, et Trincomalie, port de guerre, et aussi quelques soldats à Kandy, qui est la résidence d'été du gouverneur. Les missionnaires sont traités par le gouvernement avec la plus grande déférence et ne sont soumis à aucune de ces mesquines tracasseries à la mode en Europe.

Tant de prêtres zélés se désolent, en France, de voir leur ministère entravé de mille manières ! Il se fait tant de prédications que presque personne ne va entendre !

Tant d'églises restent ouvertes sans que les fidèles aillent y adorer le Très Saint Sacrement ! Tant de saints sacrifices sont offerts auxquels personne n'assiste ! Et cependant, dans nos missions, que de pauvres âmes se perdent faute de missionnaires ! Que de païens n'ont encore jamais entendu prononcer le nom sauveur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Que de bons chrétiens ne peuvent voir le prêtre et recevoir les sacrements qu'une seule fois dans l'année ! Que d'églises où nos Indiens se réunissent tous les dimanches, et même tous les jours, pour prier, sans qu'il y ait, entre le vestibule et l'autel, de ministre pour offrir la divine victime ! Ah ! si tous ces jeunes lévites, animés de l'amour des âmes et doués d'un cœur généreux, savaient quelles consolations sont réservées, dans les missions, aux prêtres zélés, ils partiraient en foule pour ces missions lointaines.

Pour entretenir les missionnaires, il faut des ressources. Eh bien ! si nos catholiques de France voulaient se priver d'une partie seulement de leurs innombrables inutilités pour en doter les missions, nous ne serions pas à court. Combien de fois j'ai gémi en voyant tant de meubles, de tapis, de candélabres, dans les chambres et les salons ; tant de bracelets et autres vaines parures sur les personnes, tandis que nous sommes obligés de célébrer les divins mystères dans des huttes pires que des étables et de placer sur de misérables autels des bouteilles vides ou des morceaux de bois en guise de chandeliers !

Jules Collin, o. m. i.

VICARIAT DE COLOMBO.

La grande préoccupation, à Ceylan, est toujours le schisme de Goa. On sait comment, à la date du 23 juin 1886, un concordat entre le Saint-Siège et le Portugal mit fin à des prétentions qui, de légitimes qu'elles étaient autrefois, étaient devenues intolérables et nuisibles aux intérêts de la religion, par le fait des changements politiques et religieux survenus dans le gouvernement portugais. On sait la part honorable que Mgr Bonjean fut appelé par Sa Sainteté Léon XIII à prendre aux préliminaires de cette importante convention. Depuis lors, la paix est faite dans les régions supérieures ; mais il reste, dans les bas-fonds, quelques obstinés qui s'agitent et qui entraînent à leur suite quelques chrétientés ignorantes, en dépit de la plus haute autorité, l'autorité apostolique du Saint-Siège. C'est contre ces révoltés et ces usurpateurs d'églises que Mgr Mélizan et Mgr Bonjean ont maintenant à combattre. L'évêque de Jaffna a gagné en première instance un procès contre les intrus, et il soutient actuellement ce même procès devant la cour d'appel. L'archevêque de Colombo, à la date du 5 septembre dernier, fête de Notre-Dame du Bon Pasteur, a lancé contre eux une lettre pastorale qui leur enlève tout crédit, et qui fera en peu de temps, il faut l'espérer, rentrer dans le bercail les quelques brebis que le mercenaire en avait détournées.

Nous ne connaissons rien de plus important et plus digne d'intérêt dans l'histoire de l'Église et des églises, que la lutte de la vérité contre l'erreur, de l'autorité légitime contre la force, la fraude ou la ruse : c'est à ce titre que nous reproduisons *in extenso* la lettre pastorale de Mgr Bonjean, regrettant seulement que Sa Gran-

deur nous ait laissé le soin de la traduire. C'est une page d'histoire et un acte de grande vigueur.

Tous nos lecteurs, Pères et Frères, s'associeront par la sympathie et la prière à nos vénérés Prélats, qui tiennent d'une main si ferme le drapeau de la foi à Ceylan; ils seront flattés de l'honneur qui en revient à la Congrégation, et, par leurs bons anges, ils enverront aux anges des églises de Colombo et de Jaffna leurs chaleureuses félicitations.

CHRISTOPHE-ERNEST BONJEAN,
PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ARCHEVÊQUE MÉTROPOLITAIN DE COLOMBO,
PRÉLAT DOMESTIQUE DE SA SAINTETÉ,
ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL,
AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE L'ARCHIDIOCÈSE DE COLOMBO
SALUT ET BÉNÉDICTION DANS LE SEIGNEUR.

Nos très chers Frères,

Voilà la troisième année que l'étendard de la rébellion à l'autorité du vicaire de Jésus-Christ a été déployé par le parti qui, contre tout droit, détient l'église de Notre-Dame de la Bonne-Mort, à Hulstdorp, et la chapelle de l'Emmanuel, dans Prince Street de cette même ville.

Ainsi que les circonstances le réclamaient et que le devoir pastoral nous pressait de le faire, Nous avons, de temps à autre, lancé des décrets de prohibition et prononcé des censures canoniques, dans le but d'écarter du troupeau la contagion du schisme et de l'hérésie, de dépouiller de leur « peau de brebis » les loups ravissants (Matth., VII, 15), subrepticement entrés dans la bergerie, non pour paître le troupeau, mais « pour tuer et détruire » (Jean, X, 10).

Mais, en dehors de ces mesures rendues nécessaires, Nous Nous sommes abstenu de mettre sous vos yeux la

description des méfaits de ces égarés dont l'audace, en vérité, n'a pas connu de bornes. Si coupables qu'ils fussent, encore étaient-ils nos enfants ; or le cœur d'un père est toujours enclin à espérer le retour de son fils perdu. Nous n'aurions pas voulu « achever de rompre le roseau à demi brisé, ni éteindre la mèche qui fumait encore » (Is., XLII, 3).

Nous avons attendu patiemment, et tandis que les attentats sacrilèges se succédaient sans interruption, Nous déplorions dans le secret de notre cœur la folie de ceux qui s'insurgeaient de la sorte à la face du Dieu tout-puissant ; Nous ne cessions de supplier le Seigneur d'amener à résipiscence, avant qu'il fût trop tard, les cœurs de nos fils égarés.

Mais si le silence était permis aussi longtemps qu'il Nous restait le moindre rayon d'espérance, il ne l'est plus maintenant que la consécration épiscopale, sacrilège et douteuse, de leur chef par un prélat jacobite, a porté la révolte à son comble.

Le temps est venu maintenant de dire aux amis et aux ennemis, à ceux du dedans et à ceux du dehors, quel jugement il faut porter sur un événement si nouveau dans les annales ecclésiastiques de Ceylan, si anormal et si plein de scandale ; le temps est venu d'exposer à tous les yeux les conditions essentielles de la société et de la communion avec l'Église hors de laquelle il n'y a pas de salut ; de broyer, de réduire en poussière les sophismes de ceux qui, s'étant séparés de la tête, s'arrogent encore le nom et les privilèges des membres ; d'arracher aux intrus le masque sous lequel ils cachent ce qu'ils sont ; de démolir, enfin, la prétention qu'entretient la secte factieuse, de s'appeler les catholiques goanais, portugais patronagistes, indépendants, syriens ou catholiques en un sens quelconque ; de leur attacher

au front la seule dénomination qui leur convienne, celle de *Syriens Jacobites*.

Peut-être quelques catholiques bien intentionnés et sincères, mais timides et faibles, diront : Pourquoi tout cela? Pourquoi donner la moindre attention à une faction si insignifiante, si universellement discréditée, si profondément au-dessous de toute notoriété? Le silence et le dédain, c'est tout ce qu'elle mérite. Ils ont déserté l'Église ; laissez-les donc se morfondre sous le poids de leur isolement bien mérité, c'est le seul châtiment à infliger à leur folie, et que leur nom ne soit même plus prononcé parmi nous.

C'est très bien que cette sereine impassibilité devant les intérêts compromis de Dieu, de l'Église et des âmes ! Mais telle n'est pas la politique que peut suivre un évêque quelque peu préoccupé de sa lourde responsabilité. Ce n'est pas celle que saint Paul enjoignait aux évêques de suivre, lorsque, dans ses adieux aux anciens de l'Église d'Éphèse, il leur dit :

« Prenez soin de vous-mêmes et de tout le troupeau, au milieu duquel l'Esprit-Saint vous a placés, vous évêques, pour régir l'Église de Dieu, qu'il a rachetée de son sang (Act., xx, 28).

Elle n'est pas, cette politique, au nombre des admonitions que le saint apôtre adressait à Timothée : « Insistez, dit-il, à temps et à contre-temps ; arguëz, suppliez, réprimandez en toute patience et en toute doctrine (II Tim., iv, 2). Avec la grâce de Dieu et aussi longtemps qu'il restera un souffle dans notre poitrine, ce ne sera pas non plus la nôtre.

Le schisme et l'hérésie ont coutume de « se propager comme un chancre » (II Tim., ii, 17). Leur marche est comme celle du serpent qui se glisse secrètement sous les fleurs, et un dédain superbe pour le vil reptile ne

passa jamais pour avoir sauvé le voyageur imprudent de son venin mortel.

Le schisme qui, sous un certain nombre de faux prétextes, menace de faire irruption parmi nous est en réalité irrationnel, inconsistant et absurde à l'extrême ; il manque de base et ne tient pas debout ; il ne peut en appeler à aucun principe reconnu de raison ou de religion, et il se contredit à chaque pas. Avec cela, cependant, il jouit de la faveur de brillants écrivains de la presse protestante dans ce pays ; esprits forts qui ne paraissent pas même avoir soupçonné l'inconvenance du concours donné par eux à une absurdité manifeste.

Or, si les meneurs de l'opinion publique ont ainsi erré, quel ne serait pas l'égarement de ceux dont l'ignorance est indiscutable, de cette masse d'esprits incultes pour qui l'audace tient lieu de raison, aux yeux de qui une impudente affirmation établit le droit, et que dominent toujours le préjugé et la passion.

C'est pourquoi Nous sommes tenu de parler, et c'est pourquoi Nous parlerons.

Que personne ne suppose, cependant, que dans l'accomplissement de ce devoir indéclinable, Nous soyons poussé tant soit peu par une animosité personnelle contre les auteurs du mal que nous réprouvons. La plupart d'entre eux Nous sont parfaitement étrangers, et les autres ne Nous sont connus que d'une manière très sommaire. Nous réprouvons les actes, mais Nous ouvririons les bras à ceux qui en ont assumé la responsabilité, du moment qu'ils donneraient le moindre signe de repentance.

Pour vous mettre en garde contre tout danger d'erreur, pour fermer la porte à toutes les chicanes et à toutes les objections ineptes, Nous appellerons votre attention, nos très chers Frères, sur quelques principes directifs

en cette matière, qu'il sera nécessaire d'avoir constamment présents à l'esprit.

I

Et d'abord : de même qu'il n'y a qu'un Dieu créateur de toutes choses, ainsi, il n'y a qu'une vraie religion révélée par Lui, savoir : la religion chrétienne hors de laquelle il n'y a pas de salut. Hormis « le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, il n'y a pas de nom, sous le ciel, donné à un homme, par lequel nous puissions être sauvés » (Act., IV, 10-12), enfin, selon le témoignage de notre divin Sauveur, « connaître le seul Dieu véritable et celui qu'Il a envoyé, Jésus-Christ, c'est la vie éternelle » (Jean, XVII, 3).

Donc, elle n'est pas vraie, cette assertion dont toute la tribu infidèle rebat perpétuellement nos oreilles, savoir : qu'il importe peu à l'homme de suivre telle ou telle religion ; car, à moins qu'il n'embrasse la seule religion de Jésus-Christ, il ne peut y avoir pour lui de bonheur ni en ce monde, ni en l'autre.

II

En second lieu : vous savez, nos très chers Frères, et vous croyez fermement que Jésus-Christ n'a établi *qu'une seule Église ;* « qu'Il l'a achetée de son propre sang » (Act., XX, 28) ; que pour elle, Il s'est livré afin de la sanctifier... et de se donner une épouse toute belle, sans taches et sans rides,... qui fût toute sainte et sans défaut » (Éph., V, 25, 26, 27). Cette Église, Il en a fait « la colonne et le roc de la vérité » (Act., XX, 28) ; Il l'a constituée dépositaire et gardienne de sa divine révélation, « l'envoyant enseigner toutes les nations », promettant « d'être avec elle tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles » (Matth., XXVIII, 20), et lui donnant

l'assurance que « jamais les portes de l'enfer ne prévaudraient contre elle » (Matth., xvi, 18).

C'est cette Église qui est « l'Église du Dieu vivant » (I Tim., iii, 15), l'arche de salut, hors de laquelle il n'est pas possible d'échapper au déluge d'erreurs et d'iniquités qui couvre le monde. C'est cette Église qui est l'Église sainte, catholique, apostolique et romaine, à laquelle, nos très chers Frères, nous avons le privilège d'appartenir; Église toujours attaquée, jamais conquise; Église qui, pendant dix-neuf siècles, a déjoué tous les efforts des puissances civiles conjurées contre elle ; Église qui, en apparence, est la plus faible des institutions humaines, et qui, jusqu'à ce jour, lève glorieusement la tête parmi les ruines de ces nombreux et puissants empires, de ces perverses et redoutables coalitions qui, dans la suite des temps, ont menacé de la détruire. Et cette Église, nous avons reçu le commandement de « l'écouter, sous peine d'être comptés au nombre des païens et des publicains » (Matth., xviii, 17).

III

Cette Église, nos très chers Frères, c'est « l'Église bâtie sur le roc de Pierre » (Matth. xvi, 18), gouvernée au nom de Jésus-Christ par Pierre et par les Papes ses successeurs, héritiers de ses privilèges jusqu'à la fin des siècles ; c'est l'Église dont le glorieux pontife Léon XIII est actuellement le chef visible; car, selon les termes du Concile du Vatican, « Pierre en personne, préférablement aux autres apôtres, séparés ou réunis, a été investi par Jésus-Christ d'un vrai pouvoir de primauté et de juridiction, primauté de laquelle l'Église tire sa force et sa solidité ». Et encore : « Le bienheureux Pierre, le prince et le chef des apôtres, la colonne de la foi et le fondement de l'Église catholique, vit, préside

juge, jusqu'à ce jour et pour jamais, dans ses successeurs, les évêques du Siège de Rome fondé et consacré par son sang; d'où il suit que tout pontife qui succède au prince des apôtres sur ce siège, obtient, en vertu de l'institution de Jésus-Christ lui-même, la primauté de Pierre sur toute l'Église. »

C'est par cette considération que le sacré Concile a défini comme article de foi catholique : que « le pontife romain a le pouvoir d'exercer, non seulement une surintendance et une direction, mais la pleine puissance sur l'Église universelle, non seulement dans les choses qui appartiennent à la foi et à la morale, mais aussi dans les questions relatives à la discipline et au gouvernement de l'Église, étendue à l'univers entier; qu'il possède la plénitude, et non pas seulement la part principale de ce pouvoir suprême; que ce pouvoir est un pouvoir ordinaire et immédiat sur toutes et chacune des Églises, tous et chacun des pasteurs, tous et chacun des fidèles ».

De là vient, enfin, que nous lisons en termes exprès, dans les enseignements du Concile, « que toute personne, de quelque rite ou dignité qu'elle soit, pasteur ou fidèle, unité collective ou individuelle, est tenue par devoir de subordination hiérarchique et de sincère obéissance, de se soumettre à ses supérieurs dans les matières sus-énoncées ». — « Ceci, ajoute le Concile, est l'enseignement de la vérité catholique, de laquelle personne ne peut dévier sans perte de la foi et du salut. »

IV

De ces principes fondamentaux de la croyance catholique découle le pouvoir exclusif du Souverain Pontife sur la création des sièges épiscopaux et l'institution canonique des évêques.

Nul autre que le Pape ne peut créer des diocèses ni ériger des sièges épiscopaux. Personne ne peut légitimement être consacré évêque sans mission apostolique du Saint-Père. Une consécration valide confère le pouvoir de l'ordre ; mais il n'y a que l'institution canonique qui puisse donner les pouvoirs de juridiction. Les évêques anglicans n'ont ni l'un ni l'autre de ces pouvoirs. Quelques sectes orientales, parmi lesquelles la forme et la matière des sacrements se sont maintenues sans altération, ont le premier de ces pouvoirs, dont elles ne peuvent, toutefois, user légitimement. Mais, étant retranchées de la source première de toute juridiction, c'est-à-dire séparées du vicaire de Jésus-Christ, elles n'ont pas le second ; et, si elles l'exercent, cet exercice est tout à la fois illicite et invalide.

V

C'est ainsi que, sous l'autorité du Pape, chef suprême et premier Pasteur, dont les pouvoirs s'étendent sur le monde entier, sont préposés les évêques institués par lui, pour gouverner des portions délimitées de l'Église ; évêques dont les pouvoirs sont strictement renfermés dans les limites du territoire assigné à chacun d'eux, et qui ne peuvent rien sur le territoire étranger sans la permission de l'autorité locale. Quiconque transgresse ces règles est un usurpateur, et dans ce cas, le fait seul d'exercer le pouvoir d'ordination est une faute grave. Quant aux actes de juridiction, ils sont nuls et de nul effet ; celui qui s'en rend coupable encourt des peines sévères.

VI

Telle est, nos très chers Frères, la divine constitution de l'Église. Ainsi constituée, elle défie les injures du temps et la malice des hommes ; elle est indestructible.

Le ciel et la terre passeront avant qu'elle cesse de remplir sa mission pour le salut de l'humanité. Mais, si l'Église universelle ne peut périr, les membres qui la composent, voire même des collectivités, ne le peuvent que trop en se séparant d'elle, Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises. Or, cela peut arriver de deux manières : soit par le rejet formel des vérités divines qu'elle enseigne, soit par la rupture avec sa communion ; c'est-à-dire soit par l'hérésie, soit par le schisme, ou par les deux à la fois. En fait, l'hérésie et le schisme sont rarement séparés ; ils vont généralement ensemble, attendu que la négation de la suprématie du Siège apostolique et romain, implicitement contenue dans la rupture, est une hérésie, et que, d'autre part, il est impossible de rejeter un article de foi enseigné par le Saint-Siège, sans rompre avec la communion du chef de l'Église.

VII

Considérons maintenant que l'hérésie est la négation formelle des vérités de foi définies par l'Église, et que ses terribles effets sont les suivants :

1° Elle place l'hérétique dans un état de rébellion ouverte contre le Christ, dont il contredit la révélation, et contre l'Église, le sanctuaire divinement institué de cette révélation ; 2° elle le retranche du corps mystique de Jésus-Christ ; elle lui ferme le recours aux moyens de la grâce, les sacrements ; elle le signale comme un pestiféré, comme un membre amputé, dont le commerce doit être évité avec soin. « Si un homme s'obstine dans l'erreur, dit saint Paul, après une première et une seconde admonition, évitez-le » (Tit. III, 10). Et l'apôtre de la dilection, saint Jean, nous « défend de recevoir l'hérétique dans notre maison ou de lui dire : la bénédiction

de Dieu soit sur vous ; car celui qui lui dit : la bénédiction de Dieu soit sur vous, communique avec lui dans ses œuvres mauvaises » (II, Jean, 10-11).

VIII

Parmi ceux qui sont nés au sein des sectes hérétiques, plusieurs, il est vrai, peuvent être sauvés, à raison de leur bonne foi, de l'innocence de leur vie, du vrai repentir de leurs péchés et du sincère désir d'embrasser la vérité catholique dès qu'elle leur sera connue. Il leur sera tenu compte de ce qu'ils ont cru, et il ne leur sera pas demandé raison de ce qu'ils ont été dans l'impossibilité morale de connaître. Ceux-là appartiennent à l'âme de l'Église, sinon visiblement à son corps.

IX

Quant aux apostats, c'est-à-dire ceux qui ont abjuré la vraie foi après l'avoir connue et embrassée, saint Paul décrit comme il suit le sort qui leur est réservé : « Pour ceux, dit-il, qui, ayant été une fois éclairés de la divine lumière, ayant goûté les dons célestes et participé aux grâces de l'Esprit-Saint, sont tombés ensuite dans la voie de la perdition, il est impossible qu'ils soient renouvelés dans le bienfait de la pénitence, parce qu'ils crucifient le Fils de Dieu en eux-mêmes et qu'ils s'en font un sujet de dérision » (Heb., VI, 4, 6.). D'après la discipline de l'Église, tous les hérétiques, apostats de la foi chrétienne, tous et chacun d'eux, de quelque nom qu'ils se couvrent et à quelque secte qu'ils appartiennent, leurs sectateurs, leurs recéleurs, leurs fauteurs et, généralement, tous ceux qui les favorisent de quelque manière que ce soit, encourent l'excommunication *latæ sententiæ* (*Const. apostolicæ Sedis*, I), spécialement réservée au Souverain Pontife.

X

Le schisme qui, arrivé à son point culminant et final, consiste, dans le reniement formel du pape, comme chef de l'Église, a, comme l'hérésie, pour premier effet de rompre l'union de l'âme chrétienne avec Jésus-Christ et de réduire le schismatique à l'état de « sarment séparé de la vigne, jeté dehors, desséché, mis au feu et brûlé » (Jean, xv, 6).

XI

A les considérer dans leurs causes, leur malice intrinsèque et leurs effets, il n'y a pas de péché plus grave que ceux de schisme et d'hérésie. C'est le péché de Lucifer et des anges apostats déclarant la guerre à Dieu et poussant ce cri de la révolte : *Non serviam*, je ne servirai pas.— « L'orgueil, dit saint Clément, est le père de tous les schismes. En fait, l'infatuation de soi-même, le mépris des autres, la haine de l'autorité sont la racine des hérésies et des schismes. » C'est pour cela qu'Eusèbe déclare que « Dieu jugera les hérésiarques, ces hommes cruels qui sont pour lui sans amour, qui déchirent et mettent en pièces le grand et glorieux Corps mystique de Jésus-Christ». Saint Ignace les appelle « des loups revêtus de la peau de brebis et des rebelles insurgés contre le Christ ». Ils commettent une faute bien plus grave que celles des autres pécheurs, car ils entraînent dans la perdition des foules innombrables et ils encourent l'anathème du Sauveur : « Malheur à l'homme qui donne le scandale! Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, mieux eût valu pour lui qu'une pierre de moulin fût attachée à son cou, et qu'il fût précipité au fond de la mer » (Mat., xviii, 6, 7). Le sang de tant de victimes entraînées par ces apostats dans l'éternelle damnation

leur sera redemandé jusqu'à la dernière goutte et, aussi longtemps que Dieu sera Dieu, un surcroît de tourments recherchés les torturera dans l'enfer pour chacune de ces âmes. « Tenez pour certain, dit saint Augustin, que tout hérétique ou schismatique sera jeté dans la fournaise du feu éternel, à moins qu'avant sa mort il ne rentre dans la communion de l'Église. Pour celui qui brise l'unité de l'Église, ni le baptême, ni les aumônes, ni la mort endurée pour le nom de Jésus-Christ ne seront d'aucun effet à l'égard du salut » (Cap. III, *De hæret*).

Les schismatiques et tous ceux qui, avec opiniâtreté, se retirent ou s'éloignent de l'obéissance due au Pontife romain tombent, d'après la constitution citée plus haut, *Apostolicæ sedis*, sous la même excommunication que les hérétiques.

XII

Mais en voilà assez, nos très chers Frères, sur ce désolant sujet. Nous voudrions maintenant appeler votre attention sur quelques points de doctrine concernant l'ordination et la nomination des prêtres et des évêques ; ils ont un rapport spécial avec la question qui nous occupe.

Dans sa sollicitude pour la sainteté et la dignité du sacerdoce de Jésus-Christ, l'Église a tracé des règles pour le choix des candidats à l'état sacerdotal, pour leur probation, leur admission et leur promotion.

Premièrement, personne ne peut être promu à l'épiscopat ou même, dans l'Église latine, à l'un des ordres sacrés, s'il n'a fait vœu de perpétuelle chasteté.

Secondement, personne ne peut être ordonné, si ce n'est après un cours prolongé d'études et d'épreuves ; il ne peut l'être par un évêque étranger sans avoir reçu des lettres dimissoriales du sien propre ; il ne peut l'être s'il n'a pas la science qui convient à cet état supérieur ; il ne

peut l'être sans observer les interstices prescrits d'un ordre à un autre, s'il a encouru quelque irrégularité ou quelque inhabileté à remplir les fonctions sacrées, ou s'il est tombé sous quelque censure.

Troisièmement, l'exercice d'un ordre sacré par celui qui est frappé d'une censure ecclésiastique, par un hérétique ou par un schismatique, entraîne pour le même l'inhabileté à exercer cet ordre.

Quatrièmement, pour ce qui regarde les évêques, personne ne peut être sacré sans un mandat apostolique, sans faire une profession de foi catholique et serment d'allégeance au Saint-Siège.

XIII

Il y a encore à vous signaler, dans cet ordre de choses, un abus criminel de la plus grande gravité, qui implique un odieux sacrilège et que l'Église poursuit des peines les plus sévères : le fait d'acheter à prix d'argent ou par offre d'une considération toute mondaine, la collation des saints ordres ; et ce crime s'appelle *simonie*.

Vous avez lu dans les *Actes des Apôtres* comment un certain Simon, « voyant que, par l'imposition des mains, les Apôtres faisaient descendre le Saint-Esprit sur les fidèles, il leur offrit de l'argent pour en obtenir le même pouvoir » (Act. VIII, 18); comment Pierre lui répondit: «Garde ton argent et qu'il périsse avec toi, parce que tu as pensé que les dons de Dieu peuvent être achetés à ce prix » (*Ibid.*, 20).

Or, à raison de l'affaiblissement de la foi qui a suivi leur séparation de l'Église catholique et romaine ; à raison aussi de leur peu d'estime pour les choses sacrées et de l'irrévérence avec laquelle ils les traitent, conséquence naturelle de cet affaiblissement, ce crime de simonie est devenu commun parmi les nestoriens, les

jacobites et les autres sectes de l'Orient. Chez eux, on ne fait pas difficulté d'offrir et de recevoir de l'argent pour la collation des saints ordres.

Or les saints canons portent ceci : « Si une somme d'argent est offerte pour la consécration, le consécrateur, aussi bien que le consacré, *est alienus a sacerdotio*, c'est-à-dire est exclu de l'ordre sacerdotal.

Et maintenant, à la lumière des principes fondamentaux sus-énoncés, voyons quelle est la situation que s'est faite la faction nouvellement formée à Hulstdorp, faction dans laquelle on peut voir, à la tête de quelques complices, un homme qui se pare du nom retentissant de Mar Julius, archevêque de Goa, des Indes et de Ceylan.

I

Jusqu'au 23 juin 1886, le parti avait formé une petite congrégation catholique et romaine en communion avec le Saint-Siège, sous le patronage du roi de Portugal, et, provisoirement, sous la juridiction de l'archevêque-primat de Goa. La soumission du parti au siège apostolique jusqu'à cette époque est un fait absolument notoire; ce fait n'a pas été infirmé par l'esprit d'insubordination qui s'est révélé plus tard ; il a été mis, au contraire, hors de contestation par les fréquents appels de la secte à l'autorité pontificale, dans le but d'en obtenir la reconnaissance de ses prétendus droits.

A cette même date, un concordat avec le Saint-Siège fut signé par le roi de Portugal, dans lequel, en considération de plusieurs concessions faites d'autre part à la couronne, le royal patron rétrocédait au Saint-Siège tous les droits qu'il avait primitivement exercés en certains lieux dans l'île de Ceylan ; et le *Padroado* était déclaré avoir pris fin sur toute l'étendue du pays.

Le 3 janvier 1887, le délégué apostolique, en exécution de cette convention, publia, au nom du Pape, un décret déclarant la juridiction de l'archevêque de Goa éteinte à Ceylan, et l'île placée sous la juridiction exclusive de l'archevêque métropolitain de Colombo et de ses deux suffragants, les évêques de Jaffna et de Kandy, directement institués par Sa Sainteté, le 25 novembre 1886.

Conformément, toutefois, à une stipulation du concordat, les prêtres de Goa furent confirmés dans leurs postes par les évêques de Colombo et de Jaffna; et, avec la permission de l'archevêque de Goa, ils acceptèrent de ces deux prélats des lettres de pouvoirs.

Mais cette manière pacifique de concilier leur prétendu attachement aux anciens pasteurs avec l'obéissance aux décisions du Saint-Siège, ne cadrait pas avec les plans formés par une certaine association récemment fondée à Goa, sous le nom de « *Association pour la défense du patronat* », dont le Rév. A.-F.-X. Alvares et le docteur Pedro-Manuel-Lisboa Pinto étaient les promoteurs et les inspirateurs. Le premier a ouvertement déclaré, dans une réunion tenue le 21 octobre 1886, que la question n'était plus entre le *Padroado* et la Propagande, mais que tous leurs efforts devaient tendre à l'établissement d'une hiérarchie à eux, en balayant les évêques et les prêtres européens, tant les portugais que ceux des autres nations. Le dessein final de se séparer du Saint-Siège était prudemment laissé à l'arrière-plan ; mais une adresse, rédigée en un langage de la dernière impertinence, était votée au Souverain Pontife, dans laquelle l'adoption du plan ci-dessus indiqué était imposée au pape, avec des insinuations transparentes sur les conséquences inévitables qu'entraînerait son refus. Dès cette époque, le parti paraissait préparé aux résolutions les plus extrêmes. En même temps, des instructions étaient adressées à tous

les ci-devant sujets de Goa répandus dans l'Inde et à Ceylan, leur enjoignant de fermer leurs églises et de s'opposer, à tout risque, à l'exécution du concordat.

Par suite de cette mesure, les anciennes églises du *Padroado* furent fermées, même à leurs adhérents goanais, qui durent quitter Ceylan par dégoût.

Plus tard, Nous eûmes occasion de rencontrer les chefs du parti en présence de Sa Grandeur Mgr l'évêque de Cochin, et Nous profitâmes de cette circonstance pour Nous offrir à nommer des prêtres de Goa dans certaines églises ; cette offre fut dédaigneusement rejetée. Si donc l'attachement du peuple pour son clergé goanais avait été la cause de son opposition, le refus de recevoir de Nos mains des prêtres pris dans ce même clergé eût été absolument inexplicable. Mais il y avait autre chose qu'un légitime attachement à l'ancien clergé au fond de cette rébellion inqualifiable.

Cependant on ne cessait d'entretenir une fiévreuse agitation : des rapports remplis de faux renseignements étaient envoyés à la presse ici, dans l'Inde, en Portugal ; et le cabinet de Lisbonne, obligé de céder à la pression, consentait enfin à la motion suivante, savoir : que les représentations du parti (qui s'intitulait modestement « les catholiques de Ceylan ») seraient officieusement placées sous les yeux du Saint-Père.

Cependant, lorsque la réponse de Sa Sainteté fut connue, réponse par laquelle le Pape refusait de s'écarter du concordat, tous les masques tombèrent, et, le 14 février 1888, une circulaire officielle fut lancée par le comité siégeant à Hultsdorp, «annonçant la détermination, prise par le parti, de se constituer en mission catholique indépendante, sous un prélat catholique non en communion avec le Siège de Rome. Mais, comme ni mission ni prélat, en dehors de la communion du Siège

de Rome, ne peuvent être catholiques, il est évident, à première vue, que cet acte était une formelle déclaration de schisme. A partir de ce moment, la faction ne pouvait plus, honnêtement, se couvrir de la dénomination de *catholique*, et, de fait, ses adhérents y renoncèrent, du jour où ils avaient refusé de se soumettre au Chef de l'Église. Quelque usage qu'ils aient tenté de faire ensuite de ce glorieux titre, ce n'a jamais été qu'une indigne usurpation pour en imposer au public.

I

L'histoire du parti étant, depuis lors, inséparablement mêlée à celle de son chef, il est temps de faire connaître l'homme dont l'arrivée ici a été annoncée dans la presse protestante à si grand renfort de trompettes, comme archevêque de Goa, de l'Inde et de Ceylan.

Le Rév. A.-F.-X. Alvares est un ancien élève des Pères Jésuites de Bombay ; d'eux il reçut l'éducation qui lui ouvrit les portes du sanctuaire. Peu après, cependant, il reconnut le bienfait, en suscitant à ses bienfaiteurs une guerre sans scrupule. Il passa ensuite à Goa, où, comme éditeur de certaines feuilles périodiques qui parurent successivement, il dépassa toutes les bornes de la justice, de la charité, de la vérité et de la religion dans ses attaques contre les vicaires apostoliques et leur clergé. Après des tentatives sans succès pour le rappeler à une attitude plus convenable, l'archevêque de Goa frappa la feuille *la Croix* d'une sentence de suspension, au sujet de laquelle cet homme sans retenue poursuivit son propre archevêque, et le fit condamner par les tribunaux civils, incompétents dans la matière. Pour cet acte d'insubordination, qui le plaçait sous le coup de l'excommunication réservée au Pape, il fut, par Sa Grâce, déclaré sus-

pens de toute fonction ecclésiastique ; et cette censure le lie depuis lors jusqu'à l'heure présente.

Ceci donne la clef de tous les faits subséquents, et explique comment, supportant avec impatience le châtiment qu'il avait si bien mérité, il s'est précipité ensuite, d'excès en excès, jusque dans l'abîme de l'apostasie.

En 1887, il revint à Ceylan, s'affichant, sans vergogne, comme suspens de toute fonction ecclésiastique, ne disant pas la messe, et, pendant des mois, ne se souciant même pas de l'entendre les jours de dimanche et de fête d'obligation. Sans avoir honte de son état, il parcourut la campagne, cherchant à faire des adeptes, se liant avec des gens de réputation douteuse, s'efforçant, par tous les moyens, d'exciter la rébellion, répandant des rapports calomnieux sur notre édifiant clergé, et mendiant de l'argent pour son association.

L'année suivante, 1888, le vit de nouveau sur nos rivages, mais cette fois en un riche costume de prélat, porteur de lettres émanées du « très révérend Mar Dionysius, syrien-jacobite (*sic*), métropolitain de Malabar », le nommant (lui suspens) préfet apostolique des églises de Ceylan et de Goa (*sic*), etc » !

En vérité, tout homme qui réfléchit doit se demander comment le jacobite syrien, métropolitain de Malabar, peut faire une nomination, ou tout autre acte de ce genre, à Ceylan, à Goa, en dehors de la côte de Malabar où, de l'aveu de tous, ses pouvoirs sont limités : et même, comment le patriarche jacobite d'Antioche pourrait, tout d'un coup, avoir découvert que ses pouvoirs s'étendent sur des contrées que, pendant des siècles, il n'a jamais réclamées, et dont il est vraisemblable qu'il ne connaît pas autre chose que le nom.

Il n'est pas moins étonnant de voir que le préfet apostolique rougit de la dénomination de son métropoli-

tain jacobite, car il n'a pas donné en entier le titre du dignitaire de qui il prétend avoir reçu tous ses pouvoirs. Dans sa prétendue lettre pastorale du 25 novembre 1888, en effet, il a adroitement supprimé le mot *jacobite* et désigné son supérieur simplement sous le nom de « syrien métropolitain de Malabar ».

La même omission se fait remarquer dans la solennelle convention passée entre les rebelles de diverses localités, d'une part, et Sa Sainteté le patriarche d'Antioche, le très révérend métropolitain de Malabar et le non moins révérend Antoine-François-Xavier Alvarès, d'autre part. Les rédacteurs de cette convention ont cependant ignoré, ou du moins oublié que le seul vrai patriarche syrien d'Antioche est Sa Béatitude Ignace-Georges Scelhot, promu par Sa Sainteté le Pape Pie IX, le 21 décembre 1874, et que Sa Sainteté jacobite n'est nullement le patriarche légitime, en droit de revendiquer la succession du premier Siège occupé par saint Pierre ; il n'est, avec toute la série de ses métropolitains, archevêques, évêques et prêtres, qu'un hérétique et un schismatique, dont l'influence morale, dans son propre pays, sans parler de l'Inde et de Ceylan, est au plus bas degré de l'échelle, créature et esclave qu'il est de la cour mahométane de Constantinople.

Il y a quatre patriarches catholiques d'Antioche pour les rites maronite, melchite, syrien et latin : tous en communion avec le Pape, tous soumis à son autorité, tous institués par lui. Pourquoi le nom de Sa Sainteté jacobite n'est-il pas mentionné, et ses droits sur le siège de saint Pierre et de saint Ignace ne sont-ils pas démontrés?

Inutile de noter ici que la mention des églises de Négombo, comme adhérant au schisme doit être maintenant retirée, attendu que ces églises sont revenues de

cœur et d'âme à l'unité de l'Église catholique, à l'obéissance du Pape et à Notre obédience, Nous reconnaissant pour leur seul légitime archevêque.

Pour couronner tout cela, en l'an de grâce 1889, le préfet apostolique de 1888, semblable au caméléon, entreprend une nouvelle transformation et atterrit sur nos rivages sous le nom de « Mar Julius, archevêque de Goa, de l'Inde et de Ceylan », avec force fanfaronnades, précédé ou accompagné d'une bande de soi-disant prêtres, dont l'ordination est aussi douteuse que sa consécration à lui; il crée une contrefaçon de chapitre métropolitain et il envoie dans l'Inde, comme « délégué apostolique » (!) un de ses compagnons, prêtre renégat dont l'archevêque de Goa a si justement flétri l'apostasie dans sa lettre pastorale du 29 juillet dernier.

Il se dit archevêque de Goa et de l'Inde, détient des églises bâties par les catholiques romains pour l'exercice de leur culte; il ose déclarer siens des édifices sacrés désaffectés de leur destination primitive, et il s'en attribue un, sous le titre pompeux de cathédrale. L'aveuglement de l'orgueil blessé a-t-il jamais poussé plus loin un homme dans les voies de l'égarement, tant au point de vue de la conduite qu'à celui du bon sens ?

III

Et maintenant n'avons-Nous pas le droit de demander à cet étranger qui vient semer la discorde parmi les fidèles unis de Notre troupeau et lever au milieu de nous l'étendard d'une hérésie nouvelle :

« *Qui êtes-vous? Qu'êtes-vous? Qui vous a donné autorité sur ce peuple de Ceylan? Qui vous a envoyé?* »

Il est un prêtre révolté contre son propre archevêque, interdit par lui de toutes fonctions sacerdotales, interdit pareillement et excommunié par les évêques de Ceylan.

Il dit qu'il a été sacré évêque! Mais quel évêque assez étrange a pu consacrer un prêtre interdit par son propre archevêque? D'ailleurs, sa consécration, si tant est qu'elle soit valide, est absolument illicite et n'empêche qu'il ne soit un intrus; car celui qu'on dit l'avoir consacré est un schismatique, et lui-même, l'intrus, en se soumettant à cette profanation d'un rite sacré, a encouru une perpétuelle incapacité d'exercer les fonctions épiscopales. De plus, n'ayant tenu aucun compte des interdits lancés contre lui, les années précédentes, par son archevêque, et l'année dernière par Nous-même et par l'évêque de Jaffna, à raison de ses scandaleuses tentatives de schisme, il est également frappé d'incapacité relativement aux fonctions sacerdotales. Mais, encore une fois, sa consécration doit-elle être tenue pour valide, accomplie comme elle l'a été d'après un rite hérétique? La matière et la forme y ont-elles été respectées dans ce qu'elles ont d'essentiel? — Le fait est bien douteux.

Écartons cependant, pour un moment, toute discussion sur la validité sacramentelle de cette sacrilège consécration. *Qu'est-il en sa personne? A quelle église, à quelle secte appartient-il? Comment s'appelle-t-il?* Eutychien? Monophysite? Jacobite? Protestant? Quoi enfin? Ou bien serait-il l'indescriptible?

Car, pour catholique romain, évidemment il ne l'est pas, il ne peut s'appeler *catholique* en aucun sens acceptable du mot, parce que tous les vrais catholiques veulent être romains, et lui, a répudié toute communion, toute dépendance à l'égard du Siège apostolique de Rome. S'appeler un *catholique indépendant* ou un *catholique eutychien*, un *catholique jacobite*, ferait simplement rire tout le monde et ne servirait pas son dessein.

La seule appellation qui lui convienne, c'est celle d'*eutychien-jacobite*, ou tout simplement *jacobite*. Con-

sacré, en effet, comme il le dit, par un prélat jacobite, il doit avoir souscrit, dans l'acte même de sa consécration, une profession de foi qui se distingue par des nuances et des variantes de la foi de l'Église catholique et qui a été anathématisée par elle il y a plus de quatorze cents ans; et quand il n'y aurait pas d'autre défection que celle-là, cette solennelle profession de l'hérésie a fait de lui un jacobite manifeste, avec lequel un vrai catholique ne peut pas avoir de rapports religieux.

Que si ce nom de jacobite sonne désagréablement à ses oreilles, quel nom alors se donne-t-il? S'il a réussi à faire croire au jacobite métropolitain de Malabar qu'il était sincère en faisant profession de foi jacobite, et s'il répudie maintenant cette croyance, devons-nous conclure qu'il a trompé ce prélat hérétique comme il a trompé auparavant l'évêque de son diocèse d'origine, l'évêque qui l'a fait prêtre, l'Église catholique qui l'a nourri dans son sein comme une tendre mère le fruit de ses entrailles, trompé le Vicaire de Jésus-Christ enfin et son Église? Devons-nous conclure qu'il a foulé aux pieds son serment d'ordination hérétique, comme il avait foulé aux pieds celui de sa consécration sacerdotale? Mais s'il n'est ni jacobite, ni catholique, qu'est-il donc? Est-ce qu'il pose ici comme l'inventeur d'une nouvelle croyance et le fondateur d'une nouvelle Église? En tout cas, qui est-il et en quelle qualité vient-il? Il a la parole pour nous rendre compte de lui-même.

Sa situation comme évêque, comme prêtre et comme simple chrétien est celle-ci : une situation très irrégulière à tous les points de vue, incertaine, indéfinie, innomée et innommable, à moins que vous ne l'appeliez une *situation non catholique* dans le sens le plus absolu du mot.

Si maintenant nous passons à l'examen des pouvoirs de juridiction qu'il s'est si hardiment attribués sur nos sujets et sur tous les catholiques de Ceylan, n'avons-nous pas droit de lui demander encore une fois :

« *Qui vous a donné ces pouvoirs ?* »

Qui, étant lui-même en possession de ces pouvoirs, vous les a délégués, pour que vous osiez déclarer à nos catholiques, au loin et au large, que vous et les prêtres apostats qui vous suivent, « avez pleine autorité d'administrer les sacrements, et de pourvoir à leurs besoins spirituels » ? Et que « tout acte religieux par eux et par vous accompli est valide et licite, et profitable à leurs âmes » ?

Qui, dans le monde, excepté le Pape, pourrait nous enlever ces pouvoirs, à nous, archevêque et évêques de Ceylan, et vous les passer à vous-même ?

L'intrus dira-t-il, comme il a dit en effet, qu'il tient ses pouvoirs « du très suprême chef (*sic*) de la mission syrienne, le patriarche d'Antioche » ?

Mais là est la difficulté, car, ainsi que nous le disions plus haut, il y a quatre patriarches catholiques d'Antioche pour les différents rites, tous successeurs de saint Pierre et de saint Ignace sur ce siège patriarcal, pour leurs nations respectives ; tous soumis à l'autorité du Pape. Sûrement, il ne se réclame d'aucun de ces patriarches catholiques ; mais alors, que lui reste-t-il, sinon de faire remonter sa généalogie par le moine Jacob jusqu'à cet ancien moine qui a nom Eutychès, condamné comme hérétique par le concile de Calcédoine en 451 ? Il ne peut pas justifier d'une autre descendance. S'il l'avoue, il est jacobite ; s'il l'a répudie, il s'est fait lui-même, il s'est institué lui-même évêque. Dans l'un et l'autre cas, il n'a de pouvoirs ici à aucun titre, nonobstant toutes prétentions contraires.

Il sait ces choses aussi bien que Nous. Et cependant, en une matière de si grande importance, de laquelle dépend le salut de tous ceux qui le suivent et d'autant d'âmes qu'il en espère égarer, il a l'audace, la déloyauté et la dureté de cœur de conjurer les fidèles de lui faire une position où il pourra leur procurer les moyens du salut, alors que sa conscience lui crie bien haut qu'il a forfait lui-même à tous ces moyens!

Peut-être compte-t-il, pour le succès de son imposture, sur ce fait que lui et ses associés sont natifs de Goa? Mais le pur accident de la naissance à Goa ne fait pas le prêtre, l'évêque ou l'archevêque, ne confère pas le caractère sacerdotal ou épiscopal, n'investit pas d'une juridiction métropolitaine, épiscopale ou sacerdotale; moins encore comble-t-il l'abîme creusé par l'apostasie entre l'hérétique ou le schismatique et la sainte Église catholique.

Goa a été une pépinière de saints prêtres et de zélés missionnaires, qui ont porté au loin dans l'Orient le nom de Jésus-Christ; c'est encore une Église où la sainteté sacerdotale est en honneur et porte des fruits abondants; les travaux de ceux qui sont morts sur le champ de bataille sont célébrés en lettres d'or dans les annales de l'Église des Indes, et ceux de leurs successeurs font, jusqu'à ce jour, sa force et son espérance. Mais de tels ouvriers évangéliques étaient et sont encore les fidèles, les loyaux enfants de l'Église de Rome; entre eux et nos jacobites révoltés, il n'y a rien de commun. Le Goa catholique désavoue ceux-ci, comme les Apôtres désavouèrent Judas; il les déteste, il les répudie comme déserteurs, apostats, renégats et traîtres. Tout récemment encore, le vénéré patriarche des Indes épanchait son âme épiscopale en lamentations sur la déplorable apostasie de ces fils indignes de Goa, qui « donnant un

scandale inconnu jusqu'à ce jour, avaient déserté la Sainte Cité pour s'enrôler sous la bannière exécrable de Lucifer... créer un schisme et entraîner les âmes, par le moyen d'une habile imposture, à leur éternelle damnation. » (*Pastorale* du patriarche archevêque de Goa, en date du 29 juillet 1889.)

Non, non ! ces Jacobites ne peuvent pas se couvrir du nom, toujours honoré, de Goa. Goa les rejette, comme une grande cité se décharge de ses immondices. Mais Ceylan refuse d'être le réceptacle de cette malpropreté.

Que les apostats ne nous parlent plus du Portugal, de Goa, du vénérable Joseph Vaz ; ces noms sur leurs lèvres subissent une véritable profanation.

Ce langage que Nous tenons est, sans doute, un langage énergique ; mais il ne l'est pas plus que les faits ne le requièrent. Pour les malheureux égarés, Nous ne nourrissons pas d'autres sentiments que ceux d'une profonde compassion, et leur retour au bercail nous remplirait d'un inexprimable bonheur. Quant à leur œuvre sacrilège, Nous ne pouvons que la poursuivre de Notre réprobation.

IV

De tout ce qui précède, découlent les conséquences suivantes, irrésistibles et évidentes :

1° La Congrégation qui, dans le passé, avait coutume de se dénommer, dans les documents officiels : « Mission portugaise catholique romaine », s'étant, par un acte formel et public, séparée du centre de la catholicité, qui est le siège apostolique romain, ne peut plus, par un abus de langage, être appelée catholique romaine. Elle est aussi éloignée de l'Église catholique romaine que toute autre secte qui fût jamais séparée de l'unité catholique.

2° Ses membres n'ont plus le droit de s'appeler catholiques portugais, *padroadistes* ou goannais, parce que les Portugais et les Goannais ont toujours été et sont encore en étroite communion avec Rome ; parce que le patronage de la couronne portugaise est une institution romaine catholique, reposant sur une concession papale et s'exerçant sous l'autorité du Pontife romain; or, une association qui part du principe de la séparation d'avec Rome, ne peut évidemment prétendre au *Status*, au nom et aux privilèges d'une pareille institution.

3° Ils se sont avisés de prendre la dénomination de « catholiques indépendants ». Mais les notions de catholicisme et d'indépendance religieuse sont absolument inconciliables; elles s'excluent mutuellement comme *oui* et *non*, comme la *lumière* et les *ténèbres*, comme la *vie* et la *mort*.

4° Dans leur accord, apprécié plus haut, voici ce qu'on rencontre :

« Nous déclarons notre allégeance au saint siège d'Antioche et aux ministres que ledit siège pourra nous envoyer de temps en temps. » Or, comme l'allégeance dont il est ici question est jurée, non pas à l'un des patriarches catholiques d'Antioche en communion avec le siège de Rome, mais au patriarche syrien jacobite séparé de Rome ; et comme ils doivent emprunter leur nom à l'autorité suprême à laquelle ils font serment d'allégeance, il est évident que le seul nom qu'ils puissent logiquement réclamer, c'est celui de *Syriens jacobites*.

Que toute équivoque cesse donc ; que toute confusion de termes soit écartée. Évidemment ces gens-là ne peuvent pas être, à la fois, les catholiques, les légitimes successeurs de la Mission portugaise, catholique et romaine, que nous avons vue ici, et les sujets spirituels du patriarche jacobite d'Antioche ; ils ne peuvent pas prétendre

recevoir tous leurs pouvoirs d'ordre et de juridiction de celui qui succède au vieil hérétique Eutychès, et, avec cela, occuper ici la place et continuer l'œuvre du *Padroado* catholique-romain-royal-portugais. Ils ne peuvent pas être jacobites à Kottayam, sur la côte de Malabar, et catholiques dans l'île. Entre les deux, il faut qu'ils choisissent; ils ne peuvent pas être les deux en même temps.

Peut-être, après la peine que Nous avons prise à remettre cette question en son véritable jour, pouvons-Nous espérer que les organes de l'opinion publique useront à l'avenir d'un peu plus de correction et de circonspection dans leurs appréciations à ce sujet. Sans amertume, mais sans hésitation, Nous les avertissons que leur intervention jusqu'ici n'a pas été en faveur de la vérité, de la justice et de la religion; contre leurs intentions, Nous aimons à le croire, ils ont montré une tendance marquée à suivre une voie tout opposée.

Passant maintenant à l'accomplissement d'un devoir de notre charge, que Nous ne pouvons pas décliner, quelque pénible qu'il soit à remplir; mû par les considérations ci-dessus exposées; pour l'acquittement de nos obligations sacrées envers l'Église et envers le troupeau commis à notre charge; en présence de Dieu Tout-Puissant, par l'autorité du Saint-Siège et par la Nôtre, Nous, Christophe-Ernest Bonjean, archevêque de Colombo, avons résolu, jugé et décrété ce qui suit :

1. Nous dénonçons le Rév. M^r^ A.-F. X. Alvares, qui s'intitule : Mar Julius, archevêque de Goa, des Indes et de Ceylan, ses adeptes, ses complices et ses fauteurs, clercs ou laïques, comme jacobites schismatiques et hérétiques contumaces, ayant encouru toutes les pénalités prononcées contre leurs semblables par les sacrés canons; Nous avertissons tous ceux qui, dans la suite,

se joindraient à eux de quelque façon que ce soit, que, sans nouvelle intimation de notre part, ils seraient *ipso facto* frappés des mêmes peines ; en outre, nous déclarons, autant que besoin est, qu'ils sont tous tombés sous l'excommunication majeure réservée au Pape. Nous les séparons, sevrons et retranchons du corps de l'Église catholique, avec toutes les conséquences qui découlent légalement de cette séparation, et Nous faisons savoir que personne, sauf Sa Sainteté, n'a le pouvoir de les réintégrer dans la communion de l'Église catholique.

2. Nous déclarons que ledit A.-F.-X. Alvares n'a aucune juridiction dans une partie quelconque de l'île, et que tous les actes de juridiction tentés par lui ou par son clergé seront nuls et de nul effet, à quelque intention ou propos que ce soit.

3. Nous tenons pour tellement douteuse la validité de sa consécration d'abord, de l'ordination ensuite de quelques individus récemment promus à la prêtrise par lui ou par un autre sur sa demande, des sacrements enfin administrés en vertu de ces ordinations, que nous estimons impossible la reconnaissance de tels actes par l'Église sans une enquête préalable.

4. Nous les déclarons, lui et tous les prêtres qui vivent sous son obédience, *irréguliers*, c'est-à-dire rendus incapables d'exercer une fonction ecclésiastique, par suite de la violation des censures justement portées contre lui à Goa, et contre eux tous à Ceylan.

5. En prévenant les catholiques placés sous notre juridiction des peines décernées par l'Église contre ceux qui communiquent, dans les choses sacrées, avec les hérétiques et les schismatiques dénoncés, nous leur défendons d'assister aux offices des schismatiques et hérétiques jacobites ci-dessus désignés, ne fût-ce que par curiosité ; de se joindre à eux dans leurs prières ; d'avoir avec

eux aucun rapport de religion, ou de leur donner appui, aide ou assistance d'aucune sorte, en paroles ou en actes, dans leurs attentats schismatiques, sous peine d'être privés des sacrements pendant leur vie et de la sépulture ecclésiastique après leur mort.

6. Nous renouvelons la sentence d'interdit sous laquelle l'église de Notre-Dame de la Bonne Mort et la chapelle de l'Emmanuel ont été placées par nos décrets du 20 août et du 20 novembre 1888, laquelle aura force de loi jusqu'à ce que ces églises nous soient restituées, à Nous, leur seul propriétaire.

7. En dernier lieu, nous renouvelons et confirmons, autant que besoin peut être, toutes les prohibitions et sentences de nos décrets susmentionnés, déclarant qu'ils sont maintenus en pleine vigueur, jusqu'à ce que le scandale qui les a provoqués ait été écarté.

8. Quoique disposé à accueillir avec bienveillance tout effort, individuel ou concerté, pour faire rentrer en grâce les égarés, Nous ne pouvons que blâmer énergiquement la conduite de ceux qui, en public ou en particulier, s'efforceraient de les disculper, de les justifier ou d'atténuer leurs actes coupables.

Maintenant, nos très chers Frères, laissez-nous vous rappeler que ce n'est pas notre sentence qui a jeté hors de l'Église catholique romaine ces malheureux obstinés ; ce sont leurs propres actes.

Nous n'avons eu qu'à proclamer d'une manière formelle le fait de la séparation effectuée par eux-mêmes, qu'à indiquer la nature et les conséquences inévitables de cette séparation, et à écarter de notre troupeau l'imposture par laquelle on essaye de le diviser, sous certaines apparences spécieuses, capables de séduire les esprits ignorants ou inattentifs.

Il n'y a plus place maintenant pour l'imposture d'une

part, ni pour l'erreur de l'autre : les deux camps sont bien tranchés. *Nous*, nous sommes catholiques romains, en communion avec le Saint-Siège apostolique et demeurant sous son autorité ; *eux*, ils sont jacobites syriens, se réclamant du patriarche hérétique et schismatique syrien jacobite d'Antioche.

Entre eux et nous, il ne peut y avoir rien de commun dans l'ordre de la religion ; pas plus qu'entre les luthériens, les calvinistes, les wesleyens, les anglicans ou toute autre secte protestante et nous, catholiques. Il n'est plus possible de dire qu'il importe peu d'assister aux offices et de recevoir les sacrements dans telle ou telle Église ; cela importe souverainement. Notre salut en dépend ; le sort de l'âme immortelle est dans le plateau de la balance.

Frères tendrement aimés, Nous ne pouvons pas terminer cette lettre pastorale sans vous remercier et vous féliciter, de tout notre cœur, de la manifestation que vous avez faite de vos sentiments catholiques à l'occasion du vingt et unième anniversaire de notre consécration épiscopale. Le 24 du mois d'août restera une date mémorable dans nos annales, et cette date ne sera surpassée que par celle du 27 décembre 1887, alors que, dans un foyer incandescent de lumière, entouré de riches décorations prodiguées sans mesure, aux applaudissements d'une foule immense, Colombo inaugura noblement la longue série des fêtes célébrées en l'honneur du Jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Léon XIII, fêtes qui firent ressortir avec tant d'éclat la dévotion très ancienne des fidèles de cet archidiocèse pour la Chaire de saint Pierre.

De toutes les églises et de toutes les associations catholiques de la capitale, aussi bien que des plus importantes Missions de l'extérieur, nous reçûmes des députa-

tions influentes, avec des adresses respirant le plus pur amour pour Nous et pour notre clergé, en même temps qu'un invincible attachement à la foi, un dévouement absolu au Saint-Père et une détestation sincère du schisme et de l'hérésie.

Quoique profondément touché et reconnaissant de vos témoignages unanimes d'affection pour Notre personne, bien plus fier Nous fûmes, Frères tendrement aimés, des preuves non équivoques que vous donnâtes, en cette circonstance, de votre immuable fidélité à l'Église et à son chef. Vos manifestations furent ce qu'on devait attendre des enfants de saint François-Xavier, et, une fois de plus, Nous estimâmes un honneur d'être à votre tête.

Saint Paul nous avertit « qu'il doit y avoir des hérésies » (I Cor., XI, 19). La faiblesse de l'homme les rend inévitables. Mais, dans le cas présent, l'iniquité des ennemis de Dieu « s'est mentie à elle-même » (Ps. XXVI, 12), en ce sens qu'elle a donné lieu à l'explosion des sentiments renfermés jusque-là dans vos cœurs, et a provoqué cette splendide, spontanée et universelle déclaration de votre foi et de votre obéissance au Vicaire de Jésus-Christ.

Le petit groupe de ceux qui ont tourné le dos à l'Église de leurs ancêtres a osé réclamer des milliers de Ceylanais catholiques pour complices. J'entends votre réponse à l'injure. J'entends que vous êtes l'avant-garde de deux cent cinquante mille fidèles, enfants de l'Église à Ceylan, « terribles comme une armée rangée en bataille » (Cant., VI, 3), prêts à faire rendre compte aux mécréants, à les dépouiller de leurs titres usurpés, de leurs biens mal acquis, à les faire tomber enfin à genoux pour demander grâce.

Dans cette lutte, vous êtes une force pour Nous ; dans Notre présente affliction, vous êtes Notre consolation :

en tous temps et en tous lieux, « Notre joie et Notre couronne » (Philip., IV, 1). « Persévérez ainsi dans le Seigneur, nos bien-aimés » (*ibid.*).

Et que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit descende sur vous tous, sur vos enfants et les enfants de vos enfants, et qu'elle demeure sur vous maintenant et toujours ! — *Amen.*

Donné en notre maison du Sacré-Cœur, Borella, Colombo, le troisième jour de septembre, en la fête de Notre-Dame du Bon-Pasteur, l'an de Notre-Seigneur 1889.

† CRISTOPHE, O. M. I.,
Archevêque de Colombo.

Par mandement de Sa Grâce,
C. COLLIN, O. M. I.,
Secrétaire général.

MISSION DE LA CAFRERIE.

LETTRE DU R. P. SCHOCH AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Umtata, le 6 août 1889.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Les *Annales* n'ont jamais parlé d'Umtata; c'est en grande partie de ma faute; je vais essayer de la réparer de mon mieux. Quand je lis les rapports d'autres missions, il me semble que le mien sera bien pauvre; j'aime à croire que vous ne le refuserez pas dans sa simplicité.

Umtata est une petite ville d'environ 400 habitants blancs; c'est la capitale de la Cafrerie. Elle prend son nom du fleuve Umtata, sur les bords duquel elle est située, à environ 60 milles de son embouchure dans l'océan Indien. La ville date de 1880; les guerres que se faisaient les diverses tribus d'indigènes situées entre le fleuve Kei et le fleuve Umzimkulu, attirèrent ici un grand nombre

de soldats, des employés du gouvernement, et, par suite, des marchands, des artisans et tout ce qui suit un établissement colonial ; ainsi la petite ville se forma. Elle est située à 100 milles du fleuve Kei, limite extrême de notre vicariat, et à 156 milles de King-Williamstown, ville du vicariat voisin et le centre de population blanche le plus en rapport avec nous. Cette mission est jusqu'à présent la plus rapprochée du vicariat de Grahamstown. Vu du haut des collines environnantes, Umtata présente un agréable coup d'œil ; il y a beaucoup d'arbres, le terrain est accidenté, le fleuve nous assure de l'eau, même à l'époque des grandes sécheresses. Une chaîne de montagnes couvertes de forêts encadre la vallée au nord et à l'ouest ; à l'est et au sud, le pays est d'aspect plus uniforme ; c'est une succession sans fin de collines et de vallées, où l'œil ne découvre que les huttes des Cafres, leurs grands troupeaux de bœufs et de moutons, et, de loin en loin, une maison occupée par des blancs, où les indigènes trouvent à acheter toute espèce de marchandises. C'est une immense prairie, sans arbres, verte pendant huit à dix mois de l'année, d'après la quantité de pluie qui tombe. Les seules parties en culture sont les quelques champs de maïs et de sorgho qui avoisinent les habitations et qui suffisent à produire la nourriture principale de l'indigène. Généralement, la saison de la sécheresse s'étend d'avril à octobre ; il est rare qu'il y ait de la pluie durant cet intervalle. Cependant les habitants souffrent moins ici du manque d'eau que dans d'autres parties du sud de l'Afrique, grâce au grand nombre de fleuves et de ruisseaux qui traversent la contrée ; on rencontre du reste, ici et là, beaucoup de sources ; mais les indigènes généralement n'en prennent pas soin.

Le travail du missionnaire n'est pas limité à Umtata ; au contraire, nos paroissiens sont disséminés sur tout le

territoire. La Cafrerie proprement dite comprend le pays situé entre les fleuves Umzimkulu et Kei, la chaîne du Drakensberg et l'océan Indien ; sa longueur est d'environ 280 milles ; sa largeur, de 100 à 150 milles ; soit de 30 000 à 40 000 milles carrés. Tout ce pays est peuplé de Cafres ; les blancs y sont une infime minorité. D'après les chiffres relevés par les employés du gouvernement, il y aurait 10 000 blancs et 400 000 noirs ; mais il faut ajouter qu'on n'a pas fait un recensement exact et complet de la population indigène.

Dans tout ce territoire, nous avons deux centres principaux : Umtata et Kokstad, une Mission dans le Pondoland, une chapelle à Port-Saint-John's et un beau terrain sur les rives du fleuve Tsomo, pour une autre Mission indigène en perspective.

UMTATA ET SON DISTRICT.

En 1880 et 1881, il y avait, à Umtata, une forte garnison de *Cape-Mounted-Riflemen,* parmi lesquels on comptait bon nombre de catholiques ; plusieurs familles catholiques, venues de différentes parties de la colonie du Cap, s'étaient établies ici : il y avait ainsi un noyau assez important pour former une paroisse ; à peu près quatre-vingt-dix catholiques en tout. Comme le prêtre de King-Williamstown (le P. Fagan) venait les visiter, et que, du reste, il allait régulièrement dans le district dire la messe chez les familles catholiques disséminées sur les bords du fleuve Kei, on croyait que ce territoire appartenait au vicariat de Grahamstown, et, en conséquence, une pétition fut envoyée à Mgr Ricards, vicaire apostolique de Grahamstown, le priant d'envoyer un prêtre à Umtata. La pétition fut naturellement renvoyée à Mgr Jolivet, et, en 1881, le R. P. Baudry vint faire une courte visite à Umtata. En 1882, Monseigneur y vint lui-même,

et le R. P. Baudry, qui était retourné à Natal, après une simple apparition, fut chargé de la mission et s'y établit à demeure, Le 1er novembre de cette même année, Sa Grandeur posa la première pierre de l'église d'Umtata, dédiée à tous les Saints. En 1883, le R. P. Vernhet fut adjoint au R. P. Baudry et fit un voyage dans le district, le long du Drakensberg, sur les bords du Tsomo, et enfin à Saint-John's-River, où, sous son impulsion, les soldats de *Cape-Infantry* commencèrent à se construire une chapelle. A Kokstad, c'est encore sur l'initiative du P. Baudry que les soldats construisirent une église, grande pour ce pays et qui ferait honneur à plus d'une paroisse de France.

Dans le courant de 1883, l'église d'Umtata fut achevée.

En janvier 1884, le R. P. Baudry s'établit à Kokstad pour y surveiller les travaux de l'église et prendre soin des âmes, le R. P. Vernhet restant à Umtata. En avril de la même année, je fus envoyé ici, et, bientôt après, le P. Vernhet était rappelé à Natal, où l'avait précédé déjà le P. Baudry, l'unique missionnaire de Kokstad. Kokstad fut donc quelque temps sans prêtre; mais, au mois de septembre suivant, le P. Meyer et le F. Howlett, aujourd'hui prêtre, y furent envoyés, et, depuis lors, Umtata et Kokstad sont devenus deux centres d'action pour les Pères dans le pays que les Anglais appellent la Cafrerie proprement dite (*Cafraria proper*).

Le Père d'Umtata est chargé de la petite paroisse et du territoire qui s'étend entre le fleuve Tsitsa et le fleuve Kei, soit 130 milles en longueur sur toute la largeur de la Cafrerie.

Dans la paroisse, le chiffre des catholiques a subi des variations depuis 1881 ; plusieurs familles sont parties et entre autres celle qui se donna le plus de mouvement pour amener un prêtre ici. M. et Mme Hampson méritent

une mention spéciale pour l'intérêt qu'ils prirent à l'érection et à l'entretien de l'église et pour leur charité envers le prêtre. La garnison fut changée, et les nouveaux venus n'ont pas toujours valu ceux qu'ils ont remplacés; quelques anciennes familles demeurent; d'autres se sont jointes à elles, et, somme toute, le prêtre a encore des consolations, même à Umtata.

Si je vous dis, très révérend Père, que j'ai cinq membres du tiers ordre de Saint-François, quatre postulantes pour la Congrégation des Enfants de Marie parmi les grandes élèves de l'école; qu'on vient à la messe les jours de semaine; que chaque famille résidant ici se fait au moins représenter par un de ses membres à la bénédiction du Saint Sacrement et au Chemin de la croix, les mercredi et vendredi de chaque semaine, vous conviendrez qu'il y a encore du bon par ici. Parmi les civils, je n'ai eu que deux abstentions devant le devoir pascal; je n'en puis pas dire autant des soldats, malheureusement; le camp d'Umtata est loin d'être un des meilleurs.

Depuis 1883, nous avons ici un couvent de Sœurs de la Sainte-Croix. Ces bonnes Sœurs tiennent trois écoles: une école de filles, une petite école de jeunes garçons et une autre pour les noirs. Elles ont rencontré de grandes difficultés, à cause de la pauvreté du pays et de la lutte acharnée que les protestants font à l'enseignement catholique. Elles se sont montrées d'un dévouement admirable, et le bon Dieu, certes, les en récompensera. Je ne puis pas dire que la lutte soit finie; cependant le succès est assuré; actuellement elles comptent quarante-six enfants dans l'école des filles, quinze dans l'école des garçons, treize dans l'école mixte. Hier, j'ai baptisé deux enfants de couleur, issus de conjoints protestants et catholiques.

Les Sœurs ont été d'un immense secours au prêtre, sous tous les rapports.

Le mois dernier, la Supérieure est partie d'ici avec deux de ses compagnes pour ouvrir une école à Kokstad. Les mêmes difficultés vont surgir là, qui ont surgi ici. Puisse le bon Dieu bénir cette œuvre; j'ose la recommander à vos prières.

Dans le district, il y a les stations militaires et les familles catholiques dispersées par tout le pays, qui occupent le prêtre. Les premières années, j'avais à desservir les stations de Saint-John's, de Kéka, de Tsolo, de Qumlu, de Cala et de Xalanga, sans mentionner les moins importantes. Dans chaque station, il fallait aller, au moins deux fois par an, dire la messe, fournir aux catholiques l'occasion de s'approcher des sacrements et les maintenir dans leur foi. C'étaient des Irlandais, en grande majorité, surtout dans le régiment d'infanterie; ces braves gens étaient heureux de voir le prêtre et profitaient de sa présence; ils venaient à la messe, à l'exercice du soir, s'approchaient des Sacrements : nombreuses furent les consolations que j'éprouvai dans ces camps. Il était beau de voir ces grands jeunes gens venir à la messe et à la sainte communion dans une hutte, sous une tente ou dans le bureau du magistrat prêté pour la circonstance. Il faut ajouter qu'ils ne manquaient pas de donner leur quote-part pour l'entretien du prêtre et défrayer ses dépenses de voyage; de fait, ils sont généreux ici comme partout.

Auprès des officiers, je n'ai jamais rencontré aucune difficulté; on dispense volontiers les soldats d'une corvée ou d'une parade à l'occasion de la visite du prêtre, afin qu'ils puissent aller à la messe. Il est possible que, dans une grande armée, cela ne fût pas praticable; la vie et les mœurs coloniales s'y prêtent admirablement; les soldats

protestants n'y voient aucun sujet de récrimination; quand leur ministre vient, ils s'attendent à la même faveur, et généralement ils l'obtiennent.

Le procédé dans toutes ces visites est celui ci : on prévient les soldats une semaine avant d'arriver; mais si l'on vient à l'improviste, on est le bienvenu quand même; le soir, il y a régulièrement chapelet, instruction et confessions dans le local le mieux adapté; le lendemain matin, messe et communion. S'il y a de dix à douze catholiques, il faut rester un jour entier, afin de voir tout le monde, savoir où on en est pour la tempérance, répondre à toutes les questions et donner les avis qu'on ne manque jamais de vous demander. Bien des fautes sont prévenues par ces visites, et les catholiques sont maintenus dans la foi. Actuellement, je n'ai plus que Saint-John's, Kéka et Cala qui ont de l'importance. Tsolo a été supprimé, et Qumlu est desservi par le P. Howlett. Il faut ajouter que ces stations sont très éloignées les unes des autres : Saint-John's est à 60 milles est d'Umtata; Kéka, à 75 milles sud; Cala, à 90 milles ouest; généralement, je fais la visite des familles catholiques en même temps que celle des stations militaires.

La visite des familles dispersées est un travail important en ce pays. Le manque de prêtre et le fait que les catholiques résidant loin des villes ne furent pas visités, sont les causes pour lesquelles, dans le passé, bon nombre d'entre eux firent baptiser leurs enfants par les ministres protestants, leur permirent de fréquenter les églises protestantes, et de là vient qu'on a à déplorer la perte de beaucoup de familles. Ceci est vrai, non seulement ici, mais aussi dans d'autres parties de la colonie du Cap. Voici quelques faits qui peuvent donner une idée de l'état de ces familles. Une femme, mariée à un protestant, a un de ses fils protestant et trois catholiques; aucun d'eux

n'a jamais rien appris, bien moins encore pratiqué la religion. Il y avait seize ans que la mère n'avait vu ni prêtre ni église ; elle n'avait aucun livre catholique ; les seuls signes de religion qu'elle eût conservé étaient quelques images bibliques, et quand, dans la famille, on se sentait porté à dire une prière, on allait au service protestant. Une autre mère de famille, mariée à un catholique, n'avait jamais vu d'église de sa vie et ne se souvenait pas d'avoir vu un prêtre dans la maison paternelle. Dans une autre famille, des fils de quinze à vingt ans ne savaient pas ce qu'était un crucifix, pas un mot de prière, pas un mot de catéchisme. Sans doute, dans bien des cas semblables, la faute est aux parents ; mais, souvent aussi, les parents sont excusables ; ils savent à peine lire, et, ne voyant pas de prêtres, ils ignorent leurs devoirs. Il n'est pas rare de rencontrer des catholiques qui fréquentent les services protestants uniquement pour être, comme ils disent, dans une maison de prière et entendre parler de l'Évangile. De là aussi est venu que certains catholiques n'ont pas craint de blâmer la négligence des prêtres qui ne s'occupaient pas, disaient-ils, de leur troupeau, quand les ministres protestants sillonnaient le pays en tout sens. C'était une mauvaise excuse, car ils auraient pu s'adresser aux prêtres de King-Williamstown ou de Queenstown ; mais il faut leur pardonner beaucoup, à cause des circonstances dans lesquelles ils vivent.

Dans certaines parties du district, il y a des familles assez rapprochées les unes des autres. A l'Indwe, je puis réunir de vingt-cinq à trente personnes pour la messe ; à Kentano, j'en avais de quinze à vingt ; à Cala également. Dans d'autres endroits, ce sont des familles isolées ; souvent il faut parcourir de 50 à 60 milles sans en rencontrer une seule. Si l'on ne les visite pas, les enfants

deviennent protestants et les adultes vivent et meurent sans sacrements ; je pourrais dire, sans aucun acte de religion.

Sauf quelques apostats, les catholiques sont bons généralement ; ce sont des Irlandais ou des Africains d'origine irlandaise. Bien peu laissent passer le prêtre sans s'approcher des sacrements. La première année, cependant, quelques-uns se faisaient prier ; ils n'étaient jamais prêts, ils avaient tant d'années à récapituler ! Dans les familles, je suis le même système que dans les camps : le soir, chapelet, instruction et prière du soir ; le matin, confessions et messe ; pendant le jour, je m'occupe des enfants et on parle généralement de bien des choses concernant les protestants, qui ne manquent pas de chercher à influencer les catholiques. Dans une famille isolée, je reste bien rarement plus d'un jour ; quand il y a plusieurs familles réunies, je leur donne deux jours ou trois ; cela dépend des circonstances. Partout où c'est possible, je porte les gens à s'abonner à un bon journal catholique, à se procurer quelques bons livres. Le nombre de livres, de chapelets, de crucifix que j'ai distribués est vraiment considérable ; je crois qu'aucune famille n'est actuellement sans avoir tous ces moyens de perfection, même le journal, car on lit beaucoup en ce pays. J'estime que le journal qui mentionnerait les nouvelles de l'Église, ainsi que celles de la politique, et qui reproduirait quelques bonnes instructions religieuses, ferait un grand bien. Du reste, les protestants ne manquent pas de répandre leurs journaux, leurs revues et leurs pamphlets ; il faut donner aux catholiques le moyen de s'instruire et de répondre aux objections qu'ils entendent formuler contre la foi.

Kokstad et son district sont dans une condition analogue à celle d'Umtata. Le P. Howlett y déploie un zèle

exemplaire et fait beaucoup de bien. Je crois que, actuellement, toute la Cafrerie nous est connue. Il n'y a pas de famille catholique qui laisse le ministre protestant baptiser ses enfants. Nous avons même bon nombre de mariages mixtes, contractés devant le ministre avec la condition que les enfants seront baptisés et élevés selon la foi catholique. Il y en a aussi, malheureusement, quelques-uns où la partie catholique n'a fait aucune stipulation et où la partie protestante maintient ses prétentions sur les enfants.

Je m'aperçois que cette lettre devient bien longue, et j'aurais encore à vous donner des détails sur Kokstad, la Mission de Pondoland et les autres postes : c'est ce que je ferai avant longtemps.

J'étais absolument seul de 1884 à 1887. Je ne voyais de confrère que lorsque le P. Meyer venait de Kokstad me remplacer, à la veille d'une tournée apostolique, afin que les Sœurs ne fussent pas trop longtemps privées de la messe et des sacrements. En voyage, il desservait les stations militaires placées sur son chemin. La distance est de trois journées de cheval. On avait le temps d'examiner sa conscience avant de se confesser. J'ai été deux fois à Kokstad pendant cet intervalle. Le P. Meyer est venu sept ou huit fois.

Quand mon absence ne durait que de huit à douze jours, Umtata restait sans prêtre pendant cet intervalle.

En 1886, on commença la mission indigène de Pondoland, à 35 milles d'ici. J'ai dû y aller régulièrement toutes les deux semaines à peu près; mais souvent j'en passais quatre ou cinq sans pouvoir le faire : c'était une rude épreuve pour les Sœurs de cette station, mais il n'était pas possible de faire autrement.

En 1887, le P. Meyer me fut adjoint, le P. Howlett restant seul à Kokstad ; cela me donna plus de loisir pour

visiter le district et la mission ; le P. Meyer] gardait le poste pendant mes nombreuses absences. Depuis novembre de l'année dernière, il a pris possession de la Mission de Pondoland à laquelle il était destiné ; il ne vient ici qu'en mon absence et part un ou deux jours après mon retour. Il m'a invité à baptiser la première catéchumène de sa mission, et en prépare quatre ou cinq autres actuellement.

Entre octobre 1887 et octobre 1888, j'ai été appelé trois fois à Natal. Ces voyages et ceux que j'entreprends pour les malades qui m'appellent, donneront à mes amis une idée de ma santé et de l'usage que j'en fais.

Grâce à Dieu, je n'ai jamais eu d'accidents sérieux, quoique j'aie couru de vrais dangers plusieurs fois. J'ai de fort bons chevaux, dons de nos fermiers catholiques, et, si je pouvais dire au juste le nombre de milles qu'ils ont parcourus depuis cinq ans, vous en seriez extrêmement étonné. Jusqu'ici j'ai voyagé à cheval ; cette année-ci, j'ai commencé à faire usage d'une petite voiture à deux chevaux. Ce sera une épargne, car il me faut un cheval de moins, et je puis emporter plus d'objets : des livres, des crucifix, des médailles, des chapelets, etc.

Très révérend Père, j'ai parlé de ce qui se fait dans le pays; il y en aurait plus long à dire sur ce qui reste à faire. Le pays est parsemé d'écoles protestantes parmi les indigènes ; les wesleyens et les anglicans doivent en avoir plus de cent pour chacune des deux sectes; les presbytériens font beaucoup d'efforts aussi ; les anglicans, surtout, sont pleins de zèle et même de dévouement pour leur cause : ce sont tous des ritualistes qui y mettent tout leur cœur. Plus nous attendons avec les missions indigènes, plus ce sera difficile de s'implanter dans ce pays ; les protestants nous auront devancés partout. Les anglicans ont fait cette année-ci plus de

2000 livres sterling de recettes dans leurs chrétientés cafres; les wesleyens font généralement de 10000 à 12000 livres. C'est une preuve évidente qu'ils ont beaucoup d'adhérents et qu'ils savent amener les Cafres à soutenir leur église. Il faut dire en outre que ces sectes reçoivent beaucoup de secours d'Europe.

Veuillez bien excuser, mon très révérend Père, la forme imparfaite de ce rapport et bénir vos enfants de la Cafrerie. Nous sommes trois solitaires, qui vivons dans une harmonie parfaite, mais nous voyant rarement; aussi, quand nous avons cette bonne fortune, nous sommes tellement heureux, que nous oublions quelquefois, pour ne pas dire toujours, la règle qui prescrit sept heures de repos dans les vingt-quatre heures. La santé du R. P. Meyer a été très faible pendant l'été dernier; il s'est remis un peu pendant l'hiver; mais les vents violents qui soufflent en ces derniers temps l'affectent beaucoup. Le climat et le séjour de Pondoland lui valent mieux que le climat d'Umtata. Le P. Howlett et votre serviteur vont bien.

Croyez-moi, très révérend Père, votre enfant bien dévoué en J. et M. I.

A. Schoch, o. m. i.

VICARIAT D'ATHABASKA, MACKENZIE.

LETTRE DU R. P. GROUARD.

Mission de la Nativité, Athabaska, le 16 juin 1889.

Mon révérend et bien cher Père,

Me pardonnerez-vous le retard que j'ai mis à répondre à votre aimable lettre? Je l'espère de votre charité fraternelle, qui vous suggérera sans doute de penser que la force des circonstances plus que ma propre vo-

lonté m'a fait garder ce long silence. J'espère encore que la même charité vous fera accueillir ces lignes avec indulgence, et peut-être leur prêtera un intérêt dont elles sont dépourvues par elles-mêmes.

L'année dernière, à pareil jour, j'étais encore au lac La Biche, mais je me préparais déjà à venir transporter mes pénates ici. — Je venais de mettre la dernière main à l'impression de nouveaux livres pour nos chrétiens montagnais, castors et peaux de lièvre. Ce travail m'avait absorbé pendant deux ans. Durant ce temps, les événements avaient suivi leur cours ordinaire, et le prétendu progrès avait fait une nouvelle conquête dans nos contrées reculées. Par ordre de la Compagnie de la baie d'Hudson, on construisait un steamboat destiné à naviguer sur la rivière Athabaska, entre le Petit Lac des Esclaves et le Grand Rapide. Une voie de communication apparemment sûre avec les postes du Nord allait ainsi s'ouvrir, et notre présence au lac La Biche, nécessaire jusqu'à ce jour pour l'approvisionnement de nos missions, devenait désormais sans objet. Notre vénéré vicaire apostolique jugea que le temps était venu de restituer à l'évêque de Saint-Albert la Mission de Notre-Dame des Victoires. Me trouvant le premier disponible, Mgr Faraud me donna mon obédience pour la Mission de la Nativité Athabaska. Je devais y transporter notre atelier d'imprimerie et, en attendant l'arrivée du P. Audemard, je me mis à ficeler mes paquets. Vous avouerai-je qu'en mettant en caisses les caractères, les pièces de la presse et autres ferrailles (sources fécondes d'où jaillissent, dit-on, des flots de lumière intarissables), je dépréciais intérieurement l'invention de Gutenberg. Sachant l'état de détresse où la Mission de la Nativité était réduite et que la lettre du P. Pascal a fait connaître, j'osais comparer mes ustensiles de cuisine intellec-

tuelle avec la vile pâture de l'estomac, et je me disais avec le coq de la fable :

Le moindre grain de mil ferait mieux mon affaire.

Ce n'est pas que je regrettasse les délices de Capoue, c'est-à-dire le bien-être du lac La Biche, ni que je redoutasse le régime plus que frugal d'Athabaska, mais il me semblait que ma qualité d'imprimeur en barbouillages montagnais et tout mon attirail de la presse me seraient une bien faible recommandation dans un lieu exposé à la famine. Une bonne providence venait à notre secours par le ministère de Mgr Clut. Ce zélé prélat, si dévoué à nos missions, et trop oublieux de lui-même, consacrait, à leur procurer quelque soulagement, un temps qu'il aurait peut-être dû réserver uniquement pour le rétablissement de sa santé. Le P. Audemard arrivait, suivi d'un convoi chargé d'un supplément de provisions : vingt-cinq sacs de farine qui devaient être distribués entre nos postes du Nord, et maints colis à l'adresse des Pères et des Sœurs. C'était pour moi le signal du départ. Le bagage est transporté à bord d'une barge qui peut à peine le contenir ; jamais, je crois, cargaison ne fut composée de pièces plus hétéroclites. Jugez-en vous-même : une presse typographique avec ses accessoires, un poêle de cuisine à l'adresse de Saint-Joseph, un gros harmonium solidement encaissé pour Saint-Isidore (fort Smith), une forge portative, cruchons d'huile et de peinture, le tout entremêlé de sacs de farine, de ballots et de caisses ; toute une bibliothèque flanquée de tranches de lard ou de porc salé d'Amérique, colis de voyageurs, etc... Quelle patience il fallut à notre guide pour loger tout cela et réserver la place des rameurs et des passagers ! Car les Frères Fortin et Charbonneau, plus deux Sœurs fran-

ciscaines amenées par le P. Audemard, devaient s'embarquer avec moi. Le 16 juillet, les préparatifs étant terminés, nous recevons une dernière bénédiction de Monseigneur, et nous voilà partis. Une légère brise enfle notre voile et nous voguons doucement sur le lac, les yeux tournés vers cette belle Mission de Notre-Dame des Victoires où je laissais des frères chéris auxquels je venais de dire peut-être un éternel adieu. Nous saluons d'un dernier regard le clocher de l'église, étincelant sous ses feuilles de zinc. Les humbles cabanes échelonnées sans ordre sur le rivage s'offrent successivement à notre vue, puis s'effacent dans le lointain. Le lac est bientôt traversé, et nous entrons dans la petite rivière La Biche, dont le cours lent et sinueux se change enfin en rapides impétueux et bruyants qui nous entraînent à toute vitesse vers la rivière Athabaska, où nous débouchons sains et saufs. Je n'ai pas toujours eu cette chance, et je me souviens d'avoir vu la barge que je montais se briser contre un écueil, et couler à fond avec toute sa cargaison. Heureusement nous étions près du bord; nous pûmes jeter le bagage à terre et le faire sécher, puis hâler la barge et la radouber. Le choc lui avait fracassé les flancs et fait un trou par lequel j'aurais pu passer. Vous voyez par là que ces rapides ne sont pas sans danger. Nous venions d'en sortir sans une égratignure et nous pouvions voguer sans crainte jusqu'au Grand Rapide de la rivière Athabaska. Le nouveau steamboat de la Compagnie de la baie d'Hudson, dont je vous ai parlé au commencement, viendra jusque-là, mais ne pourra passer outre. Entre ce point et le fort Mac-Murray, la navigation n'est possible que pour de légères embarcations comme nos barges; les bateaux à vapeur ne sauraient s'y aventurer sans courir à une perte certaine. Les bourgeois de la Compagnie espèrent

que le gouvernement d'Ottawa voudra bien allouer quelques milliers de dollars, qui suffiraient, pensent-ils, à ouvrir un passage par lequel le steamboat monterait du lac Athabaska jusqu'au pied du Grand Rapide, au lieu de s'arrêter au fort Mac-Murray comme il fait maintenant. Nous souhaitons que leurs espérances se réalisent. Ces obstacles enlevés, l'approvisionnement de nos missions se ferait presque sans difficultés, et serait moins dispendieux.

Quant à nous, nous faisons le portage de tout le bagage, voire même de la barge, et, au bout de trois jours, nous quittons le Grand Rapide sans accident sérieux. La Providence nous protégea dans le passage des autres rapides qui se succèdent presque sans interruption jusqu'au fort Mac-Murray, où nous abordâmes le 26 juillet au soir.

Le bateau à vapeur du district Athabaska était amarré au rivage. Le chef du district, M. Mac-Dougall, qui était à bord, me reçut avec la plus grande bienveillance, et se montra très obligeant en me prêtant une grande barque pour me rendre, avec frères, sœurs franciscaines et bagage, à la Mission de la Nativité. Notre barge et son équipage devaient retourner au lac La Biche. Nous transbordâmes la cargaison dans notre nouveau navire qui mesurait plus de 50 pieds de long; je m'établis pilote et m'armai de la longue rame qui sert de gouvernail; les frères Fortin et Charbonneau se mirent au banc des rameurs, et vogue la galère! Nous n'avions qu'à descendre un courant assez réglé jusqu'au lac. Je dois avouer cependant que la vue de mon équipage, composé uniquement de deux frères inexpérimentés, ne laissait pas que de m'inspirer quelques appréhensions, malgré leur bonne volonté incontestable. Il est vrai que j'espérais rencontrer des Montagnais le

long de la rivière, et je comptais bien prendre chez eux quelques recrues.

Nous partîmes, et d'abord nous réussîmes à gagner le large et à nous maintenir au fil de l'eau. Tout allait à merveille, quand, tout à coup, un violent orage vient s'abattre sur nous. Le vent souffle avec rage, il nous est contraire. Mes deux rameurs improvisés essaient de lui tenir tête, mais ils s'épuisent en vains efforts ; l'immense charpente de notre bâtiment donne trop de prise à la tempête, je me vois dans l'impossibilité de le gouverner, et force nous est de reculer devant l'ennemi, de chercher un abri le long du rivage, et de nous y amarrer jusqu'au retour du calme. Durant la nuit, le vent tomba, et le lendemain, à cinq heures du matin, nous nous préparions à regagner le courant, quand nous vîmes le steamboat passer rapidement devant nous, ne laissant derrière lui qu'une longue traînée de fumée. Je regrettais presque de ne m'y être pas embarqué avec mes compagnons, et vous me demanderez peut-être pourquoi, en effet, je n'avais pas profité de cette voie si commode et si prompte. Voici mes raisons : en quittant le lac La Biche, nous ne comptions pas sur le vapeur dont les allées et venues ne sont pas toujours régulières, et Monseigneur m'avait dit : Vous tâcherez de louer un des bateaux que l'on dit demeurer à l'ancre au fort Mac-Murray; s'il n'y en a point, vous continuerez avec notre barge et son équipage jusqu'à la Nativité. Mais, direz-vous, ayant rencontré le steamboat juste à point nommé, il fallait en profiter. — Sans doute, et je l'aurais fait si je n'avais pu m'en dispenser. Seulement il s'agissait d'épargner à nos missions une somme de 1000 à 1500 francs, et vous conviendrez que cela valait bien la peine d'y regarder. Aussi insistai-je près du bourgeois qui m'offrait de nous prendre tous à son bord, pour le

déterminer à nous prêter une autre embarcation, sans quoi, lui dis-je, je poursuis ma route avec la barge de la mission, ce qui nous aurait coûté beaucoup moins.

Or, depuis quelque temps, le pays est envahi par les traiteurs libres, et la Compagnie ne voit pas d'un trop bon œil les étrangers pénétrer dans ces contrées qui formaient naguère son domaine exclusif. Cette considération n'était pas entièrement étrangère, je suppose, à la résistance du bourgeois, qui se rendit, du reste, à mon désir avec beaucoup de bonne grâce, et poussa même l'obligeance jusqu'à refuser tout payement pour l'usage de son bateau. Il n'est peut-être pas hors de propos de vous dire que, depuis l'année précédente, la Compagnie avait subitement plus que doublé le tarif des transports sur le steamboat d'Athabaska, de sorte que, au lieu d'une piastre qu'elle faisait payer par chaque colis de 100 livres, elle avait tout d'un coup exigé deux piastres et demie, c'est-à-dire près de 13 francs. Quant aux personnes : la compagnie, je dois en convenir, ne fait payer aux missionnaires que demi-place, soit 10 piastres par tête, sans compter les repas, fixés à 1 demi-piastre chacun. Vous comprendrez, après cela, quelle somme il aurait fallu débourser pour mes compagnons et notre bagage, et vous conviendrez, j'espère, que pour ménager les faibles ressources de nos missions, je pouvais bien affronter quelque fatigue et tenter la fortune qui, tout considéré, ne pouvait nous être beaucoup adverse.

Maintenant, si vous aviez intérêt à vous enquérir des motifs qui ont porté la Compagnie à augmenter d'une manière si considérable le prix de nos transports (le tarif a subi la même progression d'Athabaska au fort Smith), elle en donne quelques-uns plus ou moins plausibles qu'il serait trop long de vous exposer, mais je m'ima-

gine que le principal, qu'elle n'avoue pas du reste, est celui-ci : les traiteurs libres lui faisant une concurrence active dans le commerce des fourrures, le district Athabaska a vu une grande partie de ses fourrures lui échapper et son profit baisser d'autant. Il a cherché quelque part une compensation à ces pertes, et il l'a trouvée dans une mesure qui pèse lourdement sur nos pauvres missions.

L'espoir d'alléger ce fardeau nous encourage et nous continuons notre route. Chemin faisant, les Frères s'escriment à qui mieux mieux au maniement de la rame et font de rapides progrès. Nous arrivons à la petite rivière Rouge. Des Montagnais y ont bâti quelques maisons et défriché un petit morceau de terre. Nous y abordons et je vais en quête des habitants de céans, mais ne trouve personne. Les portes étaient fermées, tout le monde était dans le bois, à la chasse; le petit jardin semé de pommes de terre avait un aspect riant et promettait une bonne récolte. Déçu dans mon espérance de trouver là des aides, je 'regagnai le bateau et repris le large. Une ou deux heures après, nous aperçûmes une loge et gagnâmes de nouveau le rivage. Un Montagnais vint nous toucher la main. Je m'informai si je ne trouverais pas d'autres sauvages campés sur le bord de la rivière. Il me dit que ses parents venaient de partir pour la forêt. L'un d'eux avait, pas plus tard que la veille, tué un orignal, et tous étaient allés à la curée. Quant à lui, seul avec sa femme et trois jeunes enfants, il lui était impossible de s'embarquer avec nous. Que faire? Nous confier à la Providence et reprendre le fil de l'eau. Le courant était bon et nous entraînait rapidement. Nous voguâmes toute la nuit. Le lendemain, quand le jour reparut, je confiai le gouvernail au F. Fortin pour prendre quelques moments de repos, le priant de me réveiller dès qu'il ver-

rait quelque habitation. En effet, sur les six heures du matin, il m'avertit que nous approchions d'une maison. Nous allâmes à terre. C'était le poste d'un traiteur, absent pendant l'été et dont un sauvage gardait le magasin. Quelques milles plus bas, nous devions trouver une autre maison, déserte aussi. Cela ne me satisfaisait guère, et cependant la force du courant nous faisait dévorer l'espace; les collines du rivage, les falaises jaunâtres, les îles boisées dont la rivière est parsemée fuyaient avec rapidité, et chaque moment amenait quelque nouveau site à nos regards. Mais nous avions autre chose à faire que d'admirer le paysage; le fil de l'eau nous portait tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre; le sol, creusé en dessous par le courant, détrempé en dessus par des pluies abondantes, s'était éboulé dans le fleuve entraînant quantité d'arbres dont les troncs et les branches enchevêtrés rendaient l'approche dangereuse. Il fallait veiller et ramer constamment pour se tenir à l'écart. Dans l'après-midi, un vent contraire s'éleva et nous obligea de relâcher. Nous en profitâmes pour mettre pied à terre, allumer du feu et faire cuire quelques galettes. Le calme rétabli, nous livrons de nouveau notre barque à l'onde fugitive, et, pour charmer les ennuis de notre navigation monotone, nous nous mettons à chanter cantiques et chansons. Il n'y eut pas jusqu'à nos Franciscaines bretonnes qui ne voulurent prendre part au concert, et les échos surpris de l'Athabaska redirent les airs et les paroles du pays d'Arvor.

Cependant, je ne voulais pas descendre le courant durant la nuit. Je m'imaginais que nous n'étions pas bien loin du vieux fort, dernier point où l'on m'avait fait espérer trouver des sauvages, et je ne voulais pas perdre cette dernière chance. La nuit venant, nous cherchons un endroit où nous puissions aborder facilement; mais

le fleuve a pris une allure plus rapide, il nous entraîne malgré nous, et il est dix heures du soir quand il nous dépose enfin dans une petite baie où un bon remous nous retient. A peine avions-nous débarqué qu'une immense clarté illumine soudain la profondeur de la forêt. Je me dirige aussitôt vers ce foyer de lumière, à travers un fouillis inextricable de broussailles et d'arbres renversés. J'arrive et je rencontre qui? Maître Jacob, gendre du vieux Lépine, pilote du steamboat, et une dizaine d'hommes avec lui, laissés là par le bourgeois à seule fin de bûcher du bois de chauffage pour le vapeur.

« Père, me dit Jacob, c'est pour toi que j'ai allumé ce grand feu, de peur que tu ne vinsses à passer sans nous voir. Mon beau-père m'a recommandé de t'avertir de ne pas aller plus loin tout seul. Il a donné avis à la mission de ton arrivée, et le P. Pascal enverra certainement à ton secours ; tu feras mieux d'attendre ici. — Mais, lui dis-je, n'y a-t-il pas des sauvages au vieux fort? — C'est ici le vieux fort, répondit-il en souriant de mon ignorance géographique, et tu ne trouveras personne autre que nous. Si j'étais le maître, je te céderais deux de mes hommes; mais, sois sans crainte, on viendra de la mission à ton aide. »

Tout joyeux, je m'en retourne et fais part à mes compagnons de cette bonne nouvelle. Nous soupons avec appétit, et, bénissant Dieu de nous avoir amenés comme par la main en ce lieu, nous nous livrons à un sommeil tranquille et prolongé. Le soleil était haut quand nous nous réveillâmes. Je revis maître Jacob et ses bûcherons. J'appris que le lac était excessivement gonflé, que tout le pays d'alentour était submergé, que je ne me tirerais jamais de là sans guide, etc. Nous partîmes cependant, et, à peu de distance de là, nous vîmes deux canots qui venaient à notre rencontre. Je crus d'abord que c'était

le secours annoncé par Jacob ; mes compagnons le pensèrent comme moi, et tous, la joie au cœur et le visage épanoui, nous redoublons d'efforts pour hâter l'heureux moment où nous saluerions des frères et des amis. Mais bientôt je dus reconnaître mon erreur, et quand nous abordâmes les canots, je n'y vis que deux familles montagnaises, pères, mères, et nombreux enfants, qui furent sans doute enchantés de nous voir, mais qui ne répondaient pas à notre attente. Ils étaient partis depuis plusieurs jours de la mission et ils ne pouvaient me donner aucune réponse à la question qui nous préoccupait tant.

Laissons-les donc remonter la rivière et continuons à descendre, l'œil éveillé, l'oreille au guet... Tout à coup, au détour d'une pointe, je vois deux bouts de rame plonger dans l'eau et se relever en cadence. « Les voilà, m'écriai-je, ce sont nos gens ! Il y a un esquif ici ! » Et, en effet, la coque de l'esquif, que les branches du rivage nous cachaient, se montre à nos regards, et, des deux embarcations retentissent des cris de joie. Pousser au rivage, sauter à terre, donner et recevoir l'accolade fraternelle, se féliciter mutuellement de notre heureuse rencontre, se communiquer les premières nouvelles, pendant que la chaudière à thé chauffe, tel est le cérémonial suivi spontanément en pareille occurence ; nous nous y conformâmes allégrement, et je fus bientôt dans les bras du P. Dupire et du F. Hémon. Un jeune sauvage, élevé à la mission, les accompagnait.

Je connaissais déjà le P. Dupire, avec qui j'avais passé mon premier hiver au lac La Biche, et je fus d'autant plus heureux de le voir que je m'y attendais moins. Étant venu pour affaires du Grand Lac des Esclaves à la Nativité, il y avait appris ma venue, et, ne voulant pas s'en retourner sans m'avoir vu, il s'était de grand cœur offert au P. Pascal pour venir à mon secours. Le F. Hémon

m'était inconnu ; mais, par contre, le F. Charbonneau et lui étaient de vieilles connaissances du noviciat de Lachine, ce qui augmentait leur joie réciproque de se retrouver si loin.

Mais notre chaudière vient de bouillir ; nous attachons l'esquif à notre grande barque, où nous montons tous pour nous abandonner au courant et déguster une tasse de thé, qu'une occasion aussi solennelle nous autorise à agrémenter d'un morceau de sucre. Sur le soir, nous arrivons au delta du fleuve. Là, sur l'angle formé par la bifurcation des deux principales branches, le P. Dupire a passé la nuit dernière aux aguets, sur la pince de son esquif, de peur que nous ne vinssions à passer à leur insu et à faire fausse route. Le débordement du lac s'était étendu jusque-là, et nous ne pouvions plus mettre pied à terre. Heureusement, nous avions dans notre bateau un poêle de cuisine et, son destinataire nous en permettant l'usage, nous en fîmes notre foyer domestique.

Le lendemain, je pus apprécier l'importance du secours que des Frères dévoués nous apportaient. En temps ordinaire, le chemin à suivre se dessine nettement ; les rives, quoique basses, vous retiennent entre leurs lignes parallèles et vous conduisent jusqu'au lac ; mais un véritable déluge avait submergé toute cette contrée et fait disparaître les jalons naturels sur lesquels je comptais. On ne voyait que quelques têtes de saule dispersés çà et là sur la surface liquide, et, de distance en distance, des bouquets d'arbustes plus élevés formant des îlots de verdure ; mais, de route, plus. Le F. Hémon nous dirigea au milieu de ce labyrinthe, et nous n'aurions pas tardé à déboucher sur le lac si le vent n'était venu contrarier la manœuvre et nous obliger de nous accrocher aux saules. Durant deux jours entiers, nous ne pûmes bouger

de là. C'était à la fin de juillet et au commencement d'août, et ce vent, soufflant du nord avec violence, nous faisait grelotter de froid. Le poêle du P. Dupire nous rendit alors double service. Enfin le vent s'étant un peu apaisé, nous quittâmes notre ancrage de saules et nous nous hasardâmes sur le lac.

Voyez-vous en face de vous cette chaîne d'îles à formes fantastiques, dont la plus grande porte le nom d'île aux Patates ; et, plus loin en arrière, cette ligne de rochers granitiques qui bornent l'horizon ? Dénudés à leur base, ils portent à leur tête une frange d'arbres verts, de maigre venue. A votre droite s'étend, vers l'orient, une immense nappe d'eau. C'est le lac Athabaska, à l'extrémité sud-ouest duquel se jette la rivière que nous avons suivie et qui, tout près de nous, mêle ses flots à ceux de la rivière la Paix. A force de rames, nous atteignons l'île aux Patates, où nous prenons à peine le temps de respirer. Puis, doublant la pointe est de cette île, nous voyons devant nous le fort Chipweyan avec ses dépendances, magasins et maisons d'engagés, échelonnés sur une seule ligne que termine le temple protestant. Toutes ces constructions, blanchies à la chaux, se dessinent nettement sur un promontoire de granit, dénué de toute végétation, et nous donnent l'idée d'un joli village de pêcheurs.

Là-bas, un peu plus à l'ouest, nous voyons la Mission de la Nativité, modestement assise au fond d'une petite baie, dans une basse vallée entourée de rochers massifs, ici nus, là légèrement boisés. Sur le plus élevé se dresse une grande croix dont les bras, revêtus de fer blanc, reflètent les dernières lueurs du jour. Cette vue nous réjouit l'âme, et de notre cœur s'échappe l'invocation : *O Crux, ave, spes unica !* Puis, abaissant nos regards, nous distinguons, au milieu des ombres du crépuscule,

la chapelle, à droite de laquelle se dresse notre maison, et, à gauche, le couvent des Sœurs grises. Nous approchons du but de notre voyage, et des coups de fusil répétés, partant de la Mission, nous apprennent que nous avons été signalés. Nous n'avions qu'un pauvre mousquet à bord pour répondre aux décharges d'artillerie qui saluaient notre arrivée. Le P. Dupire s'en empare et le fait jouer de son mieux; puis, de sa voix sonore, entonne le *Magnificat*, auquel nous répondons en chœur. L'*Ave maris stella* retentit à son tour. Nous abordons enfin au rivage, où des Frères dévoués nous accueillent avec une joie que nous partageons. C'était le 2 août, sur les dix heures du soir. Je me rappelai que, précisément le même jour, il y avait de cela vingt-six ans, je débarquais pour la première fois sur le rivage du lac Athabaska. Seulement alors, c'était à cinq heures du matin, que je prenais terre au fort Chipweyan, d'où, courant sans retard à la mission, je trouvai Mgr Grandin à l'autel, au milieu de la messe. Ce rapprochement me fit comprendre et sentir que ces vingt-six ans, passés comme un jour, m'avaient amené au soir de ma vie de missionnaire.

Après vous avoir conduit sain et sauf, j'espère, au lac Athabaska, permettez-moi, mon révérend Père, de vous présenter les membres de notre communauté. Vous n'y trouverez, je vous le garantis, que de vrais Oblats, dignes enfants de la famille.

Voici d'abord le R. P. Pascal, depuis tantôt sept ou huit ans supérieur de la mission. De nombreux soucis le rongent. Vous savez si les épreuves de ses Montagnais, soit atteints de la famine, soit frappés de la maladie, ont trouvé dans son âme un écho sympathique. Cependant, le plus grand de ses soucis est, sans contredit, de procurer, non pas le pain quotidien, mais le poisson de chaque jour, à sa nombreuse famille des deux commu-

nautés. Sa lettre à Mgr Clut, reproduite par nos Annales, nous fait deviner assez quelles peines physiques et morales ont pesé sur lui. Aussi, s'imaginant que je viens alléger son fardeau, se dit-il très heureux de mon arrivée. Je ne doute pas de son bon cœur, qui est tout d'or; mais, pour que sa joie soit complète, annonçons-lui discrètement que Mgr Faraud lui a destiné quelques-uns des sacs de farine contenus dans notre bateau.

Son compagnon, que vous voyez lent à se présenter, est le R. P. Le Doussal, chargé des Cris et aumônier du couvent. Je ne voudrais pas blesser sa modestie, qui s'effarouche de l'ombre d'une louange ; mais, pourtant, si je veux vous le faire connaître, je ne trouve que du bien à vous dire de lui. Ce que j'admire le plus en sa personne, ce n'est pas tant le courage avec lequel il s'est bravement plié aux exigences du pays, que son ardeur persévérante avec laquelle il s'est mis à l'étude de la langue crise, malgré son âge avancé, car il passait la quarantaine quand il a quitté la Bretagne pour se consacrer à nos missions. Seul et sans maître, il a triomphé des difficultés inhérentes à l'étude des langues sauvages, et il s'est rendu capable de remplir parfaitement les devoirs du ministère auprès de notre population crise, qui, sans lui, serait un troupeau sans pasteur. Il est une preuve nouvelle que Virgile avait raison de dire, dans ses *Géorgiques*, je crois : *Labor omnia vincit improbus*. Il est en cela, comme en tout le reste, d'ailleurs, un modèle que je voudrais nous voir, missionnaires du Nord, imiter toujours. Il rougirait comme une jeune fille, et me ferait peut-être la moue, s'il savait que je vous parle ainsi de lui ; mais pourtant, je ne puis pas fausser les faits pour complaire à son humilité.

J'ai l'honneur de vous présenter maintenant le F. Scheers, de Meulebeck. Il a passé jadis par nos mai-

sons de Sion, de Moulins et d'Angers, où, je suis sûr, il a laissé d'agréables souvenirs ; pour lui, du moins, il en a conservé d'excellents. Nombreux sont les offices qu'il a à remplir ici. Il est le gardien du troupeau, le fournisseur d'eau et de bois de chauffage, le charrieur de foin, etc., et enfin, le seul et unique sabotier du Nord. Que de souliers ménagés, que de rhumes avortés, que de rhumatismes évités grâce à ces chaussures commodes et confortables, sinon élégantes, qu'il expédie de son atelier dans toutes nos missions, et jusque sous le cercle polaire! De la Providence seule, il lui est arrivé, cet hiver, une commande de cinquante paires de sabots! C'est une vraie joie pour lui de pouvoir, de temps à autre, exercer son métier, et vous l'entendez alors chanter, de sa voix tant soit peu aigre et fausse, ses vieux airs flamands, qu'il garde exprès pour cette occasion favorable.

Reconnaissez-vous ici le F. Ancel, l'ancien compagnon de voyage du R. P. Michaux? Il est depuis trois ans à la Nativité. Déjà, dans plusieurs missions du Mackenzie, à la Providence, au fort des Liards, à Good-Hope, au fort Norman, il a travaillé à bâtir ou à meubler des chapelles et des maisons. C'est l'architecte et le maître charpentier et menuisier du vicariat. Voyez cette belle maison neuve qui doit remplacer notre ancienne résidence. Il vient de la construire avec le concours des Pères et des Frères, et il travaille actuellement à la rendre habitable pour l'hiver. Le style en est nouveau pour le pays, et, quand elle sera finie, vous la prendriez pour un superbe chalet transporté de la Suisse sur les bords du lac Athabaska.

Je vous ai déjà parlé du F. Hémon, mais je ne vous ai pas parlé de ses diverses fonctions. Certes, elles ne sont pas sans importance, car il s'occupe surtout à procurer la nourriture journalière du personnel et du bétail de la

mission. Il est, en effet, maître pêcheur, maître faucheur, et, quand le temps le permet, maître scieur, sans compter les mille travaux divers auxquels il se prête de gaieté de cœur, comme tout le monde, du reste, dans cette contrée, où nous essayons de rendre notre existence aussi tolérable que possible. Ce qui y contribue plus que tout autre chose, c'est l'union fraternelle qui existe entre les membres de cette petite communauté ; c'est le dévouement et l'abnégation avec lesquels chacun embrasse joyeusement les nombreux sacrifices, privations et souffrances de tout genre que la dureté du climat, la pauvreté du pays et les modiques ressources de nos missions, imposent nécessairement. Aussi le bon Dieu continue-t-il à répandre ses bénédictions sur nos œuvres. Je vous ai mentionné plus haut le temple protestant. Il me peina de le voir, je l'avoue ; mais, après tout, la présence des révérends ici n'a fait que rehausser le triomphe de la religion catholique. Malgré leurs efforts et leurs moyens de séduction, ils n'ont pas encore réussi à corrompre la foi d'un seul de nos sauvages montagnais ou cris ; ceux-là même contre lesquels leur conduite répréhensible nous oblige parfois de sévir en leur interdisant l'entrée de notre chapelle, ne s'avisent pas de prendre le chemin du temple, qui leur serait pourtant largement ouvert. Leur conscience leur fait sentir qu'une religion qui, non seulement tolérerait, mais autoriserait ainsi leurs désordres, ne saurait les conduire à Dieu ni au bonheur éternel. C'est donc une grande consolation pour nous de voir cette fidélité inébranlable de nos pauvres chrétiens à la foi, que nos premiers pasteurs ont tant travaillé à planter dans leurs âmes.

Les sœurs grises qui dirigent l'orphelinat et l'école ont certainement contribué, pour leur bonne part, à cet heureux résultat. Sans doute, les difficultés incessantes

auxquelles l'existence matérielle est sujette dans ce pays ne permettent pas à ces bonnes religieuses de faire le bien sur une aussi grande échelle que leur zèle le souhaiterait; mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître, pour le passé, le présent et l'avenir, l'efficacité de leur concours dans l'œuvre de l'évangélisation du vicariat.

Maintenant que nous voilà installés à la Nativité, je voudrais bien vous donner quelques détails sur nos occupations journalières; mais je m'aperçois que cette lettre a déjà pris des proportions déraisonnables; au lieu d'y rien ajouter, je devrais plutôt vous demander pardon de l'avoir faite si longue. Mais je compte sur votre charité, comme je l'ai dit en commençant, et je termine en me recommandant à vos bonnes prières et en vous renouvelant l'expression des sentiments affectueux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, mon révérend et bien cher Père, votre humble frère en J.-C. et M. I.

E. Grouard, o. m. i.

ACTES PONTIFICAUX

DE PRÆCIPUIS CIVIUM CHRISTIANORUM OFFICIIS

VENERABILIBUS FRATRIBUS
PATRIARCHIS, PRIMATIBUS, ARCHIEPISCOPIS, EPISCOPIS
ALIISQUE LOCORUM ORDINARIIS
PACEM ET COMMUNIONEM CUM APOSTOLICA SEDE HABENTIBUS

LEO PP. XIII

VENERABILES FRATRES, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Sapientiæ christianæ revocari præcepta, eisque vitam, mores, instituta populorum penitus conformari, quotidie magis apparet oportere. Illis enim posthabitis, tanta vis est malorum consecuta, ut nemo sapiens nec ferre sine ancipiti cura præsentia queat, nec in posterum sine metu prospicere. — Facta quidem non mediocris est ad ea bona, quæ sunt corporis et externa, progressio : sed omnis natura, quæ hominis percellit sensus, opumque et virium et copiarum possessio, si commoditates gignere suavitatesque augere vivendi potest, natum ad majora ac magnificentiora animum explere non potest. Deum spectare, atque ad ipsum contendere, suprema lex est vitæ hominum : qui ad imaginem conditi similitudinemque divinam, natura ipsa ad auctorem suum potiundum vehementer incitantur. Atqui non motu aliquo cursuque corporis tenditur ad Deum, sed, iis quæ sunt animi, cognitione atque affectu. Est enim Deus prima ac suprema veritas, nec nisi mens veritate alitur : est idem perfecta sanctitas summumque bonorum, quo sola voluntas aspirare et accedere, duce virtute, potest.

Quod autem de singulis hominibus, idem de societate tum domestica tum etiam civili intelligendum. Non enim ob hanc caussam genuit natura societatem ut ipsam homo sequeretur tamquam finem, sed ut in ea et per eam adjumenta ad perfectionem sui apta reperiret. Si qua igitur civitas nihil præter commoditates externas vitæque cultum cum elegantia et copia persequatur, si Deum in administranda republica negligere, nec leges curare morales consueverit, deterrime aberrat ab instituto suo et præscriptione naturæ, neque tam est ea societas hominum et communitas putanda, quam fallax imitatio simulatioque societatis. Jamvero ea, quæ diximus, animi bona, quæ in veræ religionis cultu constantique præceptorum christianorum custodia maxime reperiuntur, quotidie obscurari hominum oblivione aut fastidio cernimus, ita fere ut, quanto sunt earum rerum incrementa majora quæ corpus attingunt, tanto earum, quæ animum, major videatur occasus. Imminutæ plurimumque debilitatæ fidei christianæ magna significatio est in iis ipsis injuriis, quæ catholico nomini in luce atque in oculis hominum nimis sæpe inferuntur : quas quidem cultrix religionis ætas nullo pacto tulisset. His de caussis incredibile dictu est, quanta hominum multitudo in æternæ salutis discrimine versetur : sed civitates ipsæ atque imperia diu incolumia esse non possunt, quia labentibus institutis moribusque christianis, maxima societatis humanæ fundamenta ruere necesse est. Tranquillitati publicæ atque ordini tuendo sola vis relinquitur : vis autem valde est infirma, præsidio religionis detracto : eademque servituti pariendæ quam obedientiæ aptior, gerit in se ipsa magnarum perturbationum inclusa semina. Graves memoratu casus sæculum tulit : nec satis liquet num non sint pertimescendi pares. Itaque tempus ipsum monet remedia, unde oportet,

quærere : videlicet christianam sentiendi agendique rationem in vita privata, in omnibus reipublicæ partibus, restituere : quod est unum ad pellenda mala quæ premunt, ad prohibenda pericula quæ impendent, aptissimum. In id nos, Venerabiles Fratres, incumbere opus est, id maxima qua possumus contentione industriaque conari : ejusque rei caussa quamquam aliis locis, ut sese dedit opportunitas, similia tradidimus, utile tamen arbitramur esse in his Litteris magis enucleate officia describere catholicorum : quæ officia si accurate serventur, mirabiliter ad rerum communium salutem valent. Incidimus in vehementem eamque prope quotidianam de rebus maximis dimicationem : in qua difficilimum est non decipi aliquando, non errare, non animo multos succumbere. Nostrum est, Venerabiles Fratres, admonere quemque, docere, adhortari convenienter tempori, ut *viam veritatis nemo deserat.*

Esse in usu vitæ plura ac majora catholicorum officia, quam eorum qui sint fidei catholicæ aut perperam compotes, aut omnino expertes, dubitari non potest. Cum, parta jam hominum generi salute, Jesus Christus prædicare Evangelium Apostolos jussit omni creaturæ, hoc pariter officium hominibus universis imposuit, ut perdiscerent et crederent quæ docerentur : cui quidem officio sempiternæ salutis omnino est adeptio conjuncta. *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur* (1). Sed christianam fidem homo, ut debet, complexus, hoc ipso Ecclesiæ ut ex ea natus subjicitur, ejusque fit societatis maximæ sanctissimæque particeps, quam summa cum potestate regere, sub invisibili capite Christo Jesu, Romani Pontificis proprium est munus. Nunc vero si civitatem, in qua editi susceptique in hanc lucem sumus præcipue diligere

(1) Marc, xvi, 16.

tuerique jubemur lege naturæ usque eo, ut civis bonus vel mortem pro patria oppetere non dubitet, officium est christianorum longe majus simili modo esse in Ecclesiam semper affectos. Est enim Ecclesia civitas sancta Dei viventis, Deo ipso nata, eodemque auctore constituta : quæ peregrinatur quidem in terris, sed vocans homines et erudiens atque deducens ad sempiternam in cœlis felicitatem. Adamanda igitur patria est, unde vitæ mortalis usuram accepimus : sed necesse est caritate Ecclesiam præstare, cui vitam animæ debemus perpetuo mansuram : quia bona animi corporis bonis rectum est anteponere, multoque, quam erga homines, sunt erga Deum officia sanctiora. Ceterum, vere si judicare volumus, supernaturalis amor Ecclesiæ patriæque caritas naturalis, geminæ sunt ab eodem sempiterno principio profectæ caritates, cum ipse sit utriusque auctor et caussa Deus : ex quo consequitur, non posse alterum officium pugnare cum altero. Utique utrumque possumus et debemus diligere nosmetipsos, benevolentes esse cum proximis, amare rempublicam potestatemque quæ reipublicæ præsit : eodemque tempore Ecclesiam colere uti parentem, et maxima, qua fieri potest, caritate complecti Deum. Nihilominus horum officiorum ordo, vel calamitate temporum vel iniquiore hominum voluntate, aliquando pervertitur. Nimirum incidunt caussæ, cum aliud videtur a civibus respublica, aliud a christianis religio postulare : idque non alia sane de caussa, quam quod rectores reipublicæ sacram Ecclesiæ potestatem aut nihil pensi habent, aut sibi volunt esse subjectam. Hinc et certamen existit, et periclitandæ virtuti in certamine locus. Urget enim potestas duplex : quibus contraria jubentibus obtemperari simul utrisque non potest : *Nemo potest duobus dominis servire* (2), ita ut omnino,

(2) Matth. VI, 24.

si mos geritur alteri, alterum posthaberi necesse sit. Uter vero sit anteponendus, dubitare nemo debet. Videlicet scelus est ab obsequio Dei, satisfaciendi hominibus caussa, discedere : nefas Jesu Christi leges, ut pareatur magistratibus, perumpere, aut, per speciem civilis conservandi juris, jura Ecclesiæ migrare. *Obedire oportet Deo magis quam hominibus* (3). Quodque olim magistratibus non honesta imperantibus Petrus ceterique Apostoli respondere consueverunt, idem semper est in caussa simili sine hæsitatione respondendum. Nemo civis pace bellove melior, quam christianus sui memor officii : sed perpeti omnia potius, et ipsam malle mortem debet, quam Dei Ecclesiæve caussam deserere. Quapropter non habent vim naturamque legum probe perspectam, qui istam in delectu officii constantiam reprehendunt, et ad seditionem aiunt pertinere. Vulgo cognita et a Nobis ipsis aliquoties explicata loquimur. Non est lex, nisi jussio rectæ rationis a potestate legitima in bonum commune perlata. Sed vera ac legitima potestas nulla est, nisi a Deo summo Principe Dominoque omnium proficiscatur, qui mandare homini in homines imperium solus ipse potest : neque est recta ratio putanda, quæ cum veritate dissentiat et ratione divina : neque verum bonum, quod summo atque incommutabili bono repugnet, vel a caritate Dei torqueat hominum atque abducat voluntates. Sanctum igitur christianis est publicæ potestatis nomen, in qua divinæ majestatis speciem et imaginem quamdam tum etiam agnoscunt, cum geritur ab indigno : justa et debita legum verecundia, non propter vim et minas, sed propter conscientiam officii : *non enim dedit nobis Deus spiritum timoris* (4). Verum si reipublicæ leges aperte discrepent cum jure divino, si

(3) Act. v, 29.
(4) II Timoth. I, 7.

quam Ecclesiæ imponant injuriam, aut iis, quæ sunt de religione, officiis contradicant, vel auctoritatem Jesu Christi in Pontifice maximo violent, tum vero resistere officium est, parere scelus : idque cum ipsius reipublicæ injuria conjunctum, quia peccatur in rempublicam quidquid in religione delinquitur. Rursus autem apparet quam sit illa seditionis injusta criminatio : non enim abjicitur principi legumque latoribus obedientia debita : sed ab eorum voluntate in iis dumtaxat præceptis discediturur, quorum ferendorum nulla potestas est, quia cum Dei injuria feruntur, ideoque vacant justitia, et quidvis potius sunt quam leges. Nostis, Venerabiles Fratres, hanc esse ipsissimam beati Pauli Apostoli doctrinam : qui cum scripsisset ad Titum, monendos christianos *principibus et potestatibus subditos esse, dicto obedire*, illud statim adjungit : *ad omne opus bonum paratos esse* (5) : quo palam fieret, si leges hominum contra sempiternam legem Dei quicquam statuant, rectum esse non parere. Similique ratione princeps Apostolorum iis, qui libertatem prædicandi Evangelii sibi vellent eripere, forti atque excelso animo respondebat : *Si justum est in conspectu Dei, vos potius audire quam Deum, judicate : non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui* (6).

Ambas itaque patrias unumquemque diligere, alteram naturæ, alteram civitatis cœlestis, ita tamen ut hujus quam illius habeatur caritas antiquior, nec unquam Dei juribus jura humana anteponantur, maximum est christianorum officium, itemque velut fons quidam, unde alia officia nascuntur. Sane liberator generis humani de se ipso *Ego* inquit, *in hoc natus sum et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati* (7). Similiter,

(5) Tit. III, 1.
(6) Act. IV, 19, 20.
(7) Jo. XVIII, 37.

ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur (8)? In hujus cognitione veritatis, quæ mentis est summa perfectio, in caritate divina, quæ perficit pari modo voluntatem, omnis christianorum est vita ac libertas posita. Quarum rerum, veritatis scilicet et caritatis, nobilissimum patrimonium, sibi a Jesu Christo commendatum, perpetuo studio vigilantiaque conservat ac tuetur Ecclesia.

Sed quam acre adversus Ecclesiam bellum deflagraverit quamque multiplex, vix attinet hoc loco dicere. Quod enim rationi contigit complures res occultas et a natura involutas scientiæ pervestigatione reperire, easque in vitæ usus apte convertere, tantos sibi spiritus sumpsere homines, ut jam se putent numen posse imperiumque divinum a communi vita depellere. Quo errore decepti, transferunt in naturam humanam ereptum Deo principatum : a natura petendum omnis veri principium et normam prædicant : ab ea manare, ad eamque esse cuncta religionis officia referenda. Quocirca nihil esse divinitus traditum : non disciplinæ morum christianæ, non Ecclesiæ parendum : nullam huic esse legum ferendarum potestatem, nulla jura ; imo nec ullum Ecclesiæ dari in reipublicæ institutis locum oportere. Expetunt vero atque omni ope contendunt capessere res publicas et ad gubernacula sedere civitatum, quo sibi facilius liceat ad has doctrinas dirigere leges moresque fingere populorum. Ita passim catholicum nomen vel aperte petitur vel occulte oppugnatur : magnaque cuilibet errorum perversitati permissa licentia, multis sæpe vinculis publica veritatis christianæ professio constringitur.

His igitur tam iniquis rebus, primum omnium respicere se quisque debet, vehementerque curare, ut alte comprehensam animo fidem intenta custodia tueatur.

(8) Luc, XII, 49.

cavendo pericula, nominatimque contra varias sophismatum fallacias semper armatus. Ad cujus incolumitatem virtutis illud etiam perutile, et magnopere consentaneum temporibus judicamus, studium diligens, ut est facultas et captus singulorum, in christiana doctrina ponere, earumque rerum, quæ religionem continent, quasque assequi ratione licet, majore qua potest notitia mentem imbuere. Cumque fidem non modo vigere in animis incorruptam, sed assiduis etiam incrementis opporteat augescere, iteranda persæpe ad Deum est supplex atque humilis Apostolorum flagitatio, *adauge nobis fidem* (9).

Verum in hoc eodem genere, quod fidem christianam attingit, alia sunt officia quæ observari accurate religioseque si salutis semper interfuit, hac tempestate nostra interest maxime. Nimirum in hac, quam diximus, tanta ac tam late fusa opinionum insania, profecto patrocinium suscipere veritatis, erroresque ex animis evellere, Ecclesiæ munus est, idque omni tempore sancteque servandum, quia honor Dei, ac salus hominum in ejus sunt tutela. At vero, cum necessitas cogit, incolumitatem fidei tueri non ii solum debent qui præsunt, sed *quilibet tenetur fidem suam aliis propalare, vel ad instructionem aliorum fidelium sive confirmationem, vel ad reprimendam infidelium insultationem* (10). Cedere hosti, vel vocem premere, cum tantus undique opprimendæ veritati tollitur clamor, aut inertis hominis est, aut de iis quæ profitetur utrum vera sint dubitantis. Utrumque turpe, atque injuriosum Deo : utrumque cum singulorum tum communi saluti repugnans : solis fidei inimicis fructuosum, quia valde auget remissior proborum opera audaciam improborum. Eoque magis christianorum vituperanda segnities, quia falsa crimina dilui, opinionesque pravæ confu-

(9) Luc, XVII, 5.
(10) S. Thom. II, 2, Quæst. III, art. II, ad. 2.

tari levi negotio, ut plurimum, possunt : majore aliquo cum labore semper possunt. Ad extremum, nemo unus prohibetur eam adhibere ac præ se ferre fortitudinem, quæ propria est christianorum : qua ipsa non raro animi adversariorum et consilia franguntur. Sunt præterea christiani ad dimicationem nati : cujus quo major est vis, eo certior, Deo opitulante, victoria. *Confidite : ego vici mundum* (11). Neque est quod opponat quisquam, Ecclesiæ conservatorem ac vindicem Jesum Christum nequaquam opera hominum indigere. Non enim inopia virium, sed magnitudine bonitatis vult ille ut aliquid a nobis conferatur operæ ad salutis, quam ipse peperit, obtinendos adipiscendosque fructus.

Hujusce partes officii primæ sunt, catholicam doctrinam profiteri aperte et constanter, eamque, quoad quisque potest, propagare. Nam, quod sæpius est verissimeque dictum, christianæ quidem sapientiæ nihil tam obest quam non esse cognitam. Valet enim per se ipsa ad depellendos errores probe percepta : quam si mens arripuerit simplex præjudicatisque non adstricta opinionibus, assentiendum esse ratio pronuntiat. Nunc vero fidei virtus grande munus est gratiæ bonitastisque divinæ : res tamen ipsæ, quibus adhibenda fides, non alio fere modo quam audiendo noscuntur. *Quomodo credent ei, quem non audierunt? Quomodo autem audient sine prædicante?..... Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (12). Quoniam igitur fides est ad salutem necessaria, omnino prædicari verbum Christi consequitur oportere. Profecto prædicandi, hoc est docendi, munus jure divino penes magistros est, quos *Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei* (13), maximeque penes Pontificem

(11) Jo. XVI, 33.
(12) Rom. X, 14, 17.
(13) Act. XX, 28.

Romanum, Jesu Christi vicarium, Ecclesiæ universæ summa cum potestate præpositum, credendorum, agendorum magistrum. Nihilominus nemo putet, industriam nonnullam eadem in re ponere privatos prohiberi, eos nominatim, quibus ingenii facultatem Deus cum studio bene merendi dedit : qui, quoties res exigat, commode possunt non sane doctoris sibi partes assumere, sed ea, quæ ipsi acceperint, impertire ceteris, magistrorum voci resonantes tamquam imago. Quin imo privatorum opera visa est Patribus Concilii Vaticani usque adeo opportuna ac frugifera, ut prorsus deposcendam judicarint. *Omnes christifideles, maxime vero eos, qui præsunt, vel docendi munere funguntur, per viscera Jesu Christi obtestamur, necnon ejusdem Dei et Salvatoris nostri auctoritate jubemus, ut ad hos errores a sancta Ecclesia arcendos et eliminandos, atque purissimæ fidei lucem pandendam studium et operam conferant* (14). Ceterum serere fidem catholicam auctoritate exempli, professionisque constantia prædicare, quisque se posse ac debere meminerit. In officiis igitur quæ nos jungunt Deo atque Ecclesiæ, hoc est numerandum maxime, ut in veritate christiana propaganda propulsandisque erroribus elaboret singulorum, quoad potest, industria.

Quibus tamen officiis non ita, ut oportet, cumulate et utiliter satisfacturi sunt, si alii seorsum ab aliis in certamen descenderint. Futurum sane Jesus Christus significavit, ut quam ipse offensionem hominum invidiamque prior excepit, in eamdem pari modo opus a se institutum incurreret; ita plane ut ad salutem pervenire, ipsius beneficio partam, multi reapse prohiberentur. Quare voluit non alumnos dumtaxat instituere disciplinæ suæ ; sed hos ipsos societate conjungere, et in unum corpus, *quod*

(14) Const. *Dei Filius*, sub fin.

est Ecclesia (15), cujus esset ipse caput, apte coagmentare. Permeat itaque vita Christi Jesu per totam compagem corporis, alit ac sustentat singula membra, eaque copulata tenet inter se et ad eumdem composita finem, quamvis non eadem sit actio singulorum (16). His de caussis non modo perfecta societas Ecclesia est, et alia qualibet societate longe præstantior, sed hoc ei est inditum ab Auctore suo ut debeat pro salute generis humani contendere *ut castrorum acies ordinata* (17). Ista rei christianæ compositio conformatioque mutari nullo modo potest : nec magis vivere arbitratu suo cuiquam licet, aut eam, quæ sibi libeat, decertandi rationem consectari : propterea quod dissipat, non colligit, qui cum Ecclesia et Jesu Christo non colligit, verissimeque contra Deum contendunt, quicumque non cum ipso Ecclesiaque contendunt (18).

Ad hanc vero conjunctionum animorum similitudinemque agendi, inimicis catholici nominis non sine caussa formidolosam, primum omnium concordia est necessaria sententiarum : ad quam ipsam videmus Paulum Apostolum Corinthios cohortantem vehementi studio et singulari gravitate verborum : *Obsecro autem vos, fratres, per nomen Domini nostri Jesu Christi, ut idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata : sitis autem perfecti in eodem sensu et in eadem sententia* (19). Cujus præcepti facile sapientia perspicitur. Est enim principium agendi mens : ideoque nec congruere voluntates, nec

(15) Coloss. I, 24.

(16) *Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eumdem actum habent : ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra.* Rom. XII, 4, 5.

(17) Cantic. VI, 9.

(18) *Qui non est mecum, contra me est ; et qui non colligit mecum, dispergit.* Luc. XI, 23.

(19) I Corinth. I, 10.

similes esse actiones queunt, si mentes diversa opinentur. Qui solam rationem sequuntur ducem, vix in eis aut ne vix quidem una esse doctrina potest : est enim ars rerum cognoscendarum perdifficilis; mens vero et infirma est natura, et varietate distrahitur opinionum, et impulsione rerum oblata extrinsecus non raro fallitur; accedunt cupiditates, quæ veri videndi nimium sæpe tollunt aut certe minuunt facultatem. Hac de caussa in moderandis civitatibus sæpe datur opera ut conjuncti teneantur vi, quorum animi discordant. Longe aliter christiani : quid credere oporteat, ab Ecclesia accipiunt, cujus auctoritate ductuque se certo sciunt verum attingere. Propterea sicut una est Ecclesia, quia unus Jesus Christus, ita cunctorum toto orbe christianorum una est atque esse debet doctrina. *Unus Dominus, una fides* (20). *Habentes autem eumdem spiritum fidei* (21), salutare principium obtinent, unde eadem in omnibus voluntas eademque in agendo ratio sponte gignuntur.

Sed, quod Paulus Apostolus jubet, unanimitatem oportet esse perfectam. Cum christiana fides non humanæ, sed divinæ rationis auctoritate nitatur, quæ enim a Deo accepimus, *vera esse credimus non propter intrinsecam rerum veritatem naturali rationis lumine perspectam, sed propter auctoritatem ipsius Dei revelantis, qui nec falli nec fallere potest* (22), consequens est ut, quascumque res constet esse a Deo traditas, omnino excipere singulas pari similique assensu necesse sit : quarum rerum abnuere fidem uni huc ferme recidit, repudiare universas. Evertunt enim ipsum fundamentum fidei, qui aut elocutum hominibus Deum negent, aut de infinita ejus veritate sapientiave dubitent. Statuere vero quæ sint

(20) Ephes. IV, 5.
(21) II Corinth. IV, 13.
22) Conc. Vat. Const. *Dei Filius*, cap. 3.

doctrinæ divinitus traditæ, Ecclesiæ docentis est, eu custodiam interpretationemque Deus eloquiorum suorum commisit. Summus autem est magister in Ecclesia Pontifex romanus. Concordia igitur animorum sicut perfectum in una fide consensum requirit, ita voluntates postulat Ecclesiæ romanoque Pontifici perfecte subjectas atque obtemperantes, ut Deo. Perfecta autem esse obedientia debet, quia ab ipsa fide præcipitur, et habet hoc commune cum fide ut dividua esse non possit : imo vero si absoluta non fuerit et numeros omnes habens, obedientiæ quidem simulacrum relinquitur, natura tollitur. Cujusmodi perfectioni tantum christiana consuetudo tribuit, ut illa tanquam nota internoscendi catholicos et habita semper sit et habeatur. Mire explicatur hic locus a Thoma Aquinate iis verbis : *Formale... objectum fidei est veritas prima secundum quod manifestatur in Scripturis sacris et doctrina Ecclesiæ, quæ procedit ex veritate prima. Unde quicumque non inhæret, sicut infallibili et divinæ regulæ, doctrinæ Ecclesiæ, quæ procedit ex veritate prima in Scripturis sacris manifestata, ille non habet habitum fidei : sed ea, quæ sunt fidei, alio modo tenet quam per fidem... Manifestum est autem, quod ille, qui inhæret doctrinis Ecclesiæ tanquam infallibili regulæ, omnibus assentit, quæ Ecclesia docet : alioquin si de his, quæ Ecclesia docet, quæ vult, tenet, et quæ non vult, non tenet, non jam inhæret Ecclesiæ doctrinæ sicut infallibili regulæ, sed propriæ voluntati* (23). *Una fides debet esse totius Ecclesiæ, secundum illud* (I Cor. I). *Idipsum dicatis omnes et non sint in vobis schismata : quod servari non posset nisi quæstio fidei exorta determinetur per eum, qui toti Ecclesiæ præest, ut sic ejus sententia a tota Ecclesia firmiter teneatur. Et ideo ad solam auctoritatem Summi Pontificis*

(23) II, 2, Quæst. V, art. III.

pertinet nova editio Symboli, sicut et omnia alia, quæ pertinent ad totam Ecclesiam (24).

In constituendis obedientiæ finibus, nemo arbitretur, sacrorum Pastorum maximeque romani Pontificis auctoritati parendum in eo dumtaxat esse, quod ad dogmata pertinet, quorum repudiatio pertinax dijungi ab hæreseos flagitio non potest. Quin etiam neque satis est sincere et firmiter assentiri doctrinis, quæ ab Ecclesia, etsi solemni non definitæ judicio, ordinario tamen et universali magisterio tamquam divinitus revelatæ credendæ proponuntur : quas *fide catholica et divina* credendas Concilium Vaticanum decrevit. Sed hoc est præterea in officiis christianorum ponendum, ut potestate ductuque Episcoporum imprimisque Sedis Apostolicæ regi se gubernarique patiantur. Quod quidem quam sit consentaneum, perfacile apparet. Nam quæ divinis oraculis continentur, ea Deum partim attingunt, partim ipsum hominem itemque res ad sempiternam hominis salutem necessarias. Jamvero de utroque genere, nimirum et quid credere oporteat et quid agere, ab Ecclesia jure divino præcipitur, uti diximus, atque in Ecclesia a Pontifice maximo. Quamobrem judicare posse Pontifex pro auctoritate debet quid eloquia divina contineant, quæ cum eis doctrinæ concordent, quæ discrepent : eademque ratione ostendere quæ honesta sint, quæ turpia : quid agere, quid fugere, salutis adipiscendæ caussa, necesse sit : aliter enim nec eloquiorum Dei certus interpres, nec dux ad vivendum tutus ille esse homini posset.

Altius præterea intrandum in Ecclesiæ naturam : quippe quæ non est christianorum, ut fors tulit, nexa communio, sed excellenti temperatione divinitus con-

(24) II, 2, Quæst. I, art. X.

stituta societas, quæ illuc recta proximeque spectat, ut pacem animis ac sanctitatem afferat : cumque res ad id necessarias divino munere sola possideat, certas habet leges, certa officia, atque in populis christianis moderandis rationem viamque sequitur naturæ suæ consentaneam. Sed istiusmodi regiminis difficilis est et cum frequenti offensione cursus. Gentes enim Ecclesia regit per cunctos terrarum tractus disseminatas, genere differentes moribusque, quas, cum in sua quæque republica suis legibus vivant, civili simul ac sacræ potestati officium est subesse. Quæ officia in eisdem personis conjuncta reperiuntur, non vero pugnantia, uti diximus, neque confusa, quia alterum genus ad prosperitatem pertinet civitatis, alterum ad commune Ecclesiæ bonum, utrumque pariendæ hominum perfectioni natum.

Qua posita jurium et officiorum terminatione, omnino liquet esse liberos ad res suas gerendas rectores civitatum : idque non modo non invita, sed plane adjuvante Ecclesia : quæ quoniam maxime præcipit ut colatur pietas, quæ est justitia adversus Deum, hoc ipso ad justitiam vocat erga principes. Verum longe nobiliore instituto potestas sacra eo spectat, ut regat hominum animos tuendo *regnum Dei et justitiam ejus* (25), atque in hoc tota versatur. Dubitari vero salva fide non potest, istiusmodi regimen animorum Ecclesiæ esse assignatum uni, nihil ut in eo sit politicæ potestati loci : non enim Cæsari, sed Petro claves regni cœlorum Jesus Christus commendavit. — Cum hac de rebus politicis deque religiosis doctrina quædam alia conjunguntur non exigui momenti, de quibus silere hoc loco nolumus.

Ab omni politico genere imperii distat christiana respublica plurimum. Quod si similitudinem habet confor-

(25) Matth. VI, 33.

mationemque regni, profecto originem, caussam, naturam mortalibus regnis habet longe disparem. Jus est, igitur, vivere Ecclesiam tuerique se consentaneis naturæ suæ institutis ac legibus. Eademque cum non modo societas perfecta sit, sed etiam humana quavis societate superior, sectari partium studia et mutabilibus rerum civilium flexibus servire jure officioque suo valde recusat. Similique ratione custos juris sui, observantissima alieni, non ad se putat Ecclesia pertinere, quæ maxime forma civitatis placeat, quibus institutis res christianarum gentium civilis geratur : ex variisque reipublicæ generibus nullum non probat, dum religio morumque disciplina salva sit. Ad hoc exemplum cogitationes actionesque dirigi singulorum chistianorum oportet. Non dubium est, quin quædam sit in genere politico honesta contentio, cum scilicet incolumi veritate justitiaque certatur, ut opiniones re usuque valeant, quæ ad commune bonum præ ceteris conducibiles videantur. Sed Ecclesiam trahere ad partes, aut omnino adjutricem velle ad eos, quibuscum contenditur, superandos, hominum est religione intemperanter abutentium. Ex adverso sancta atque inviolata apud omnes debet esse religio : imo in ipsa disciplina civitatum, quæ a legibus morum officiisque religionis separari non potest, hoc est potissimum perpetuoque spectandum, quid maxime expediat christiano nomini : quod ipsum sicubi in periculo esse adversariorum opera videatur, cessandum ab omni dissidio, et concordibus animis et consiliis propugnatio ac defensio suscipienda religionis, quod est commune bonum maximum, quo sunt omnia referenda. Idque opus esse ducimus aliquanto exponere accuratius.

Profecto et Ecclesia et civitas suum habet utraque principatum : propterea que in gerendis rebus suis neutra paret alteri, utique intra terminos a proxima cu-

jusque caussa constitutos. Ex quo tamen nulla ratione disjunctas esse sequitur, multoque minus pugnantes. Sane non tantum nobis ut essemus natura dedit, sed ut morati essemus. Quare a tranquillitate ordinis publici, quam proxime habet civilis conjunctio propositam, hoc petit homo, ut bene sibi esse liceat, ac multo magis ut satis præsidii ad perficiendos mores suppeditet : quæ perfectio nusquam nisi in cognitione consistit atque exercitatione virtutis. Simul vero vult, id quod debet adjumenta in Ecclesia reperire, quorum ope pietatis perfectæ perfecto fungatur munere : quod in cognitione usuque positum est veræ religionis, quæ princeps est virtutum, propterea quod, revocando ad Deum, explet et cumulat universas. In institutis igitur legibusque sanciendis spectanda hominis indoles est moralis eadem ac religiosa, ejusdemque curanda perfectio, sed recte atque ordine : nec imperandum vetandumve quidquam nisi ratione habita quid civili hominum societati sit, quid religiosæ propositum. Hac ipsa de caussa non potest Ecclesiæ non interesse quales in civitatibus valeant leges, non quatenus ad rempublicam pertinent, sed quia fines debitos aliquando prætergressæ in jus Ecclesiæ invadunt. Quin imo resistere, si quando officiat religioni disciplina reipublicæ, studioseque conari, ut in leges et instituta populorum virtus pervadat Evangelii, munus est Ecclesiæ assignatum a Deo. Quoniamque fortuna reipublicæ potissimum ex eorum pendet ingenio qui populo præsunt, idcirco Ecclesia patrocinium iis hominibus gratiamve præbere non potest, a quibus oppugnari sese intelligat, qui jura ipsius vereri aperte recusent, qui rem sacram remque civilem natura consociatas divellere contendant. Contra fautrix, uti debet, eorum est qui, cum de civili deque christiana republica quod sentire rectum est, ipsi sentiant, ambas in communi bono

concordes elaborare volunt. Iis præceptis norma continetur, quam in publica actione vitæ catholicum quemque necesse est sequi. Nimirum, ubicumque in negotiis publicis versari per Ecclesiam licet, favendum viris est spectatæ probitatis, eisdemque de christiano nomine merituris : neque caussa esse ulla potest cur male erga religionem animatos liceat anteponere.

Ex quo apparet quam sit magnum officium tueri consensum animorum, præsertim cum per hoc tempus tanta consiliorum calliditate chistianum oppugnetur nomen. Quotquot diligenter studuerint Ecclesiæ adhærescere, quæ est *columna et firmamentum veritatis* (26), facile cavebunt magistros *mendaces... libertatem illis promittentes, cum ipsi servi sint corruptionis* (27) ; quin imo ipsius Ecclesiæ virtutis participes futuri, insidias sapientia vincent, vim fortitudine. — Non est hujus loci exquirere, num quid, et quantum ad novas res contulerit opera segnior atque intestina discordia catholicorum : sed certe erant homines nequam minus habituri audaciæ, nec tantas edituri ruinas, si robustior in plurimorum animis viguisset fides, quæ *per caritatem operatur* (28), neque tam late morum christianorum tradita nobis divinitus disciplina concidisset. Utinam præteritæ res hoc pariant, recordando, commodi, rectius sapere in posterum. Verum ad negotia publica accessuris duo sunt magnopere vitia fugienda, quorum alterum prudentiæ nomen usurpat, alterum in temeritate versatur. Quidam enim potenti pollentique improbitati aperte resistere negant oportere, ne forte hostiles animos certamen exasperet. Isti quidem pro Ecclesia stent, an contra, incertum : quando quidem profiteri se doctri-

(26) I Timoth. III, 15.
(27) II Petr. II, 1, 19.
(28) Galat. V, 6.

nam catholicam affirmant, sed tamen vellent, certas ab ea discrepantes opiniones impune propagari posse Ecclesia sineret. Ferunt dolenter interitum fidei demutationemque morum : nihil tamen de remedio laborant, vel etiam nimia indulgentia aut perniciosa quadam simulatione non raro malum augent. Iidem de sua in apostolicam Sedem voluntate nemini volunt esse dubium : sed habent semper aliquid, quod pontifici succenseant. Istiusmodi hominum prudentia ex eo est genere, quod a Paulo Apostolo *sapientia carnis* et *mors* animi appellatur, quia nec subest legi divinæ, nec potest subesse (29). Nihil autem minus est ad mala minuenda providum. Inimicis enim, quod prædicare et in quo gloriari multi eorum non dubitant, hoc est omnino propositum, religionem catholicam, quæ vera sola est, funditus, si fieri posset, extinguere. Tali autem consilio nihil non audent : sentiunt enim, quo magis fuerit aliorum tremefacta virtus, eo sibi expeditiorem fore malarum rerum facultatem. Itaque qui adamant *prudentiam carnis*, ac nescire se simulant christianum quemque debere bonum militem Christi esse : qui debita victoribus præmia consequi mollissima via atque intacti a certamine volunt, ii tantum abest ut iter malorum intercipiant, ut potius expediant.

Contra non pauci fallaci studio permoti, aut, quod magis esset vitio, aliud agentes, aliud simulantes, non suas sibi partes assumunt. Res in Ecclesia geri suo ipsorum judicio atque arbitratu vellent usque eo, ut omne quod secus agitur, moleste ferant, aut repugnanter accipiant. Hi quidem inani contentione laborant, nihilominus quam alteri, reprehendendi. Hoc enim est non sequi potestatem legitimam, sed prævertere, simulque magis-

(29) *Sapientia carnis inimica est Deo : legi enim Dei non est subjecta : nec enim potest.* Rom. VIII, 6, 7.

tratuum munia ad privatos rapere, magna cum perturbatione ordinis, quem Deus in Ecclesia sua perpetuo servandum constituit, nec sinit a quoquam impune violari. Illi optime, qui descendere in certamen quotiescumque est opus, non recusant, hoc rato persuasoque, interituram vim injustam, sanctitatique juris et religionis aliquando cessuram. Qui videntur sane dignum aliquid antiqua virtute suscipere, cum tueri religionem connituntur maxime adversus factionem audacissimam, christiano nomini exagitando natam, quæ Pontificem maximum in suam redactum potestatem consectari hostiliter non desistit : sed obedientiæ studium diligenter retinent, nihil aggredi injussu soliti. Jamvero quoniam similis obtemperandi voluntas, robusto animo constantiæque conjuncta, christianis universis est necessaria, ut, quoscumque casus tempus invexerit, *in nullo* sint *deficientes* (30), magnopere velimus in singulorum animis alte insidere eam, quam Paulus *prudentiam spiritus* nominat (31). Hæc enim in moderandis actionibus humanis sequitur optimam mediocritatis regulam, illud in homine efficiens, ne aut timide desperet propter ignaviam, aut nimis confidat propter temeritatem. Est autem quod differat inter prudentiam politicam, quæ ad bonum commune, et eam quæ ad bonum cujusque privatim pertinet. Hæc enim cernitur in hominibus privatis, qui consilio rectæque rationi obediunt in gubernatione sui : illa vero in præpositis, maximeque in principibus, quorum muneris est cum potestate præesse : ita quidem ut politica privatorum prudentia in hoc videatur tota consistere, legitimæ potestatis jussa fideliter exequi (32).

(30) Jac. I, 4.

(31) Rom. VIII, 6.

(32) *Prudentia in ratione est ; regere autem et gubernare proprie rationis est ; et ideo unusquisque in quantum participat de regimine et*

Hæc dispositio atque hic ordo tanto magis valere in christiana republica debet, quanto Pontificis politica prudentia plura complectitur : ejus enim est non solum regere Ecclesiam, sed generatim civium christianorum actiones ita ordinare, ut cum spe adipiscendæ salutis æternæ apte congruant. Ex quo apparet, præter summam sententiarum concordiam et factorum, necesse esse politicam potestatis ecclesiasticæ observare in agendo sapientiam. Jamvero christianæ rei administratio proxime et secundum. Pontificem romanum ad Episcopos pertinet : qui scilicet, quanquam pontificalis fastigium potestatis non attingunt, sunt tamen in ecclesiastica hierarchia veri principes ; cumque singulas Ecclesias singuli administrent, sunt *quasi principales artifices... in ædificio spirituali* (33), atque habent munerum adjutores, ac ministros consiliorum clericos. Ad hanc Ecclesiæ constitutionem, quam nemo mortalium mutare potest, actio est accommodanda vitæ. Propterea quemadmodum Episcopis necessaria est cum Apostolica Sede in gerendo episcopatu conjunctio, ita clericos laicosque oportet cum Episcopis suis conjunctissime vivere, agere. Ipsorum quidem Antistitum utique potest esse aliquid aut minus laudabile in moribus, aut in sententiis non probabile : sed nemo privatus arroget sibi personam judicis, quam Christus Dominus illi imposuit

gubernatione, in tantum convenit sibi habere rationem et prudentiam. Manifestum est autem quod subditi, in quantum est subditus, et servi, in quantum est servus, non est regere et gubernare, sed magis regi et gubernari. Et ideo prudentia non est virtus servi, in quantum est servus, nec subditi, in quantum est subditus. Sed quia quilibet homo in quantum est rationalis, participat aliquid de regimine secundum arbitrium rationis, in tantum convenit ei prudentiam habere. Unde manifestum est quod prudentia quidem in principe est ad modum artis architectonicæ, ut dicitur in VI. Ethicorum ; *in subditis autem ad modum artis manu operantis.* S. Thom. II, 2, Quæst. XLVII, art. 12.

(33) S. Thom. *Quodlib.* I, art. 14.

uni, quem agnis atque ovibus præfecit. Memoria quisque teneat sapientissimam Gregorii Magni sententiam : *Admonendi sunt subditi, ne præpositorum suorum vitam temere judicent ; si quid eos fortasse agere reprehensibiliter vident, ne unde mala recte redarguunt, inde per elationis impulsum in profundiora mergantur. Admonendi sunt, ne cum culpas præpositorum considerant, contra eos audaciores fiant, sed sic, si qua valde sunt eorum prava, apud semetipsos dijudicent, ut tamen divino timore constricti ferre sub eis jugum reverentiæ non recusent... Facta quippe præpositorum oris gladio ferienda non sunt, etiam cum recte reprehendenda judicantur* (34).

Verumtamen parum sunt conata profutura, nisi ad virtutum christianarum disciplinam vita instituatur. Illa est sacrarum Litterarum de Judæorum genere sententia : *Usque dum non peccarent in conspectu Dei sui, erant cum illis bona : Deus enim illorum odit iniquitatem... Cum recessissent a via, quam dederat illis Deus, ut ambularent in ea, exterminati sunt prœliis a multis nationibus* (35). Atqui inchoatam formam populi christiani gerebat Judæorum natio : atque in veteribus eorum casibus sæpe imago inerat veritatis futuræ : nisi quod longe majoribus beneficiis auxit nos atque ornavit divina benignitas ob eamque rem ingrati animi crimen multo efficit christianorum graviora delicta.

Ecclesia quidem nullo tempore nulloque modo deseritur a Deo : quare nihil est, quod sibi ab hominum scelere metuat : at vero degenerantibus a christiana virtute nationibus non eadem potest esse securitas. *Miseros* enim *facit populos peccatum* (36). Cujus vim veritatemque sententiæ si omnis retro experta est ætas, quid

(34) Reg. Pastor. P. III, cap. IV.
(35) Judith. V, 21, 22.
(36) Proverb. XIV, 34.

est caussæ quamobrem nostra non experiatur? Imo debitas jam instare pœnas, permulta declarant, idemque status ipse confirmat civitatum ; quarum plures videlicet intestinis malis attritas, nullam ab omni parte tutam videmus. Quod si improborum factiones institutum iter audacter perrexerint : si evenerit iis ut, quemadmodum grassantur malis artibus et pejore proposito, sic opibus potentiaque invalescant, metuendum sane ne totas civitates a fundamentis, quæ posuit natura, convellant. Neque vero prohiberi tantæ formidines sola hominum ope possunt, præsertim quia multitudo ingens, fide christiana rejecta, justas superbiæ pœnas in hoc luit, quod veritatem obcæcata cupiditatibus frustra conquirit, falsa pro veris amplexatur, sibique videtur sapere cum vocat *malum bonum, et bonum malum*, ponens *tenebras lucem, et lucem tenebras* (37). Igitur Deus intersit, ac benignitatis suæ memor civilem hominum societatem respiciat necesse est. Quamobrem, quod vehementer alias hortati sumus, singulari studio constantiaque enitendum, ut clementia divina obsecratione humili exoretur, virtutesque, quibus efficitur vita christiana, revocentur. Imprimis autem excitanda ac tuenda caritas est, quæ præcipuum vitæ christianæ firmamentum continet, et sine qua aut nullæ omnino sunt, aut fructu vacuæ virtutes. Idcirco beatus Paulus Colossenses adhortatus, ut vitium omne defugerent, variamque virtutum laudem consectarentur, illud subjicit : *super omnia autem hæc caritatem habete, quod est vinculum perfectionis* (38). Vere vinculum est perfectionis caritas, quia quos complexa est, cum Deo ipso intime conjungit, perficitque ut vitam animæ hauriant a Deo, cum Deo agant, ad Deum referant. Debet vero caritas Dei cum caritate proximorum

(37) Is. v, 20.
(38) Coloss. III, 14.

consociari, quia infinitam Dei bonitatem homines participant, ejusque gerunt in se expressam imaginem atque formam. *Hoc mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum* (39). *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est* (40). Atque hoc de caritate mandatum divinus ejus lator *novum* nominavit, non quod diligere homines inter se non aliqua jam lex, aut ipsa natura jussisset, sed quia christianum hoc diligendi plane novum erat atque in omni memoria inauditum genus. Qua enim caritate Jesus Christus et diligitur a Patre suo et homines ipse diligit, eamdem impetravit alumnis ac sectatoribus suis, ut cor unum et anima una esse in ipso possent, sicut ipse et Pater unum natura sunt. Hujus vis præcepti nemo ignorat quam alte in christianorum pectus a principio descenderit, et quales quantosque concordiæ, benevolentiæ mutuæ, pietatis, patientiæ, fortitudinis fructus attulerit. Quidni opera detur exemplis majorum imitandis? Tempora ipsa non exiguos admovent ad caritatem stimulos. Renovantibus impiis adversus Jesum Christum odia, instauranda christianis pietas est, magnarumque rerum effectrix renovanda caritas. Quiescant igitur, si qua sunt, dissidia : sileant certationes illæ quidem, quæ vires dimicantium dissipant, nec ullo modo religioni prosunt : colligatisque fide mentibus, caritate voluntatibus, in Dei atque hominum amore, ut æquum est, vita degatur.

Locus admonet hortari nominatim patresfamilias, ut his præceptis et domos gubernare studeant, et liberos mature instituere. Initia reipublicæ familia complectitur magnamque partem alitur intra domesticos parietes fortuna civitatum. Idcirco qui has divellere ab institutis

(39) I Jo. IV, 21.
(40) Ib. 20.

christianis volunt, consilia a stirpe exorsi, corrumpere societatem domesticam maturant. A quo eos scelere nec cogitatio deterret, id quidem nequaquam fieri sine summa parentum injuria posse : naturâ enim parentes habent jus suum instituendi, quos procrearint, hoc adjuncto officio, ut cum fine, cujus gratiâ sobolem Dei beneficio susceperunt, ipsa educatio conveniat et doctrina puerilis. Igitur parentibus est necessarium eniti et contendere, ut omnem in hoc genere propulsent injuriam, omninoque pervincant ut sua in potestate sit educere liberos, uti par est, more chistiano, maximeque prohibere scholis iis, a quibus periculum est ne malum venenum imbibant impietatis. Cum de fingenda probe adolescentia agitur, nulla opera potest nec labor suscipi tantus, quin etiam sint suscipienda majora. In quo sane digni omnium admiratione sunt catholici ex variis gentibus complures, qui suas erudiendis pueris scholas magno sumptu, majore constantia paravere. Æmulari salutare exemplum, ubicumque postulare videantur tempora, decet; sed positum sit imprimis, omnino in puerorum animis plurimum institutionem domesticam posse. Si adolescens ætas disciplinam vitæ probam, virtutumque christianarum tanquam palæstram domi repererit, magnum præsidium habitura salus est civitatum.

Attigisse jam videmur, quas maxime res hoc tempore sequi, quas fugere catholici homines debeant. Reliquum est, idque vestrarum est partium, Venerabiles Fratres, curare ut vox Nostra quacumque pervadat, omnesque intelligant quanti referat ea, quæ his litteris persecuti sumus, reipsa efficere. Horum officiorum non potest molesta et gravis esse custodia, quia jugum Jesu Christi suave est, et onus ejus leve. Si quid tamen difficilius factu videatur, dabitis auctoritate exemploque operam,

ut acrius quisque intendat invictumque præstet a difficultatibus animum. Ostendite, quod sæpius ipsi monuimus, in periculo esse præstantissima, ac summe expetenda bona : pro quorum conservatione omnes esse patibiles labores putandos ; ipsisque laboribus tantam remunerationem fore, quantam christiane acta vita maximam parit. Alioqui propugnare pro Christo nolle, oppugnare est ; ipse autem testatur (41), negaturum se coram Patre suo in cœlis, quotquot ipsum coram hominibus profiteri in terris recusarint. Ad Nos quod attinet, vosque universos, numquam profecto, dum vita suppetat, commissuri sumus, ut auctoritas, consilium, opera Nostra quoquo modo in certamine desideretur. Neque est dubium, cum gregi, tum pastoribus singularem Dei opem, quoad debellatum erit, adfuturam.

Qua erecti fiducia, cœlestium munerum auspicem, benevolentiæque Nostræ tamquam pignus Vobis, Venerabiles Fratres, et Clero populoque universo, quibus singuli præestis, apostolicam benedictionem peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die x Januarii An. MDCCCLXXXX, Pontificatus Nostri duodecimo.

LEO PP. XIII.

(41) Luc. IX, 26.

DES PRINCIPAUX DEVOIRS DES CHRÉTIENS

A NOS VÉNÉRABLES FRÈRES
LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES
ET AUTRES ORDINAIRES
EN PAIX ET COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE

LÉON XIII, PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Retourner aux principes chrétiens et y conformer en tout la vie, les mœurs et les institutions des peuples, est une nécessité qui, de jour en jour, devient plus évidente. Du mépris où ces règles sont tombées, sont résultés de si grands maux que nul homme raisonnable ne saurait soutenir, sans une douloureuse anxiété, les épreuves du présent, ni envisager sans crainte les perspectives de l'avenir. — Il s'est fait, sans doute, un progrès considérable quant à ce qui regarde les jouissances et le bien-être du corps; mais la nature sensible tout entière, avec les ressources, les forces et les richesses qu'elle met à notre disposition, tout en multipliant les commodités et les charmes de la vie, ne suffit pas pour rassasier l'âme, créée à des fins plus hautes et plus glorieuses. Regarder vers Dieu et tendre à lui, telle est la loi suprême de la vie de l'homme. Fait à son image et à sa ressemblance, il est porté par sa nature même à jouir de son Créateur. Or, ce n'est par aucun mouvement ou effort corporel qu'on se rapproche de Dieu, mais par des actes propres à l'âme : par la connaissance et l'amour. Dieu, en effet, est la vérité première et suprême, et la vérité n'est un aliment que pour l'in-

telligence. Il est la sainteté parfaite et le souverain bien, vers lequel la seule volonté peut aspirer et tendre efficacement à l'aide de la vertu.

Mais ce qui est vrai de l'homme, considéré individuellement, l'est aussi de la société tant domestique que civile. En effet, si la nature elle-même a institué la société, ce n'a pas été pour qu'elle fût la fin dernière de l'homme, mais pour qu'il trouvât en elle et par elle des secours qui le rendissent capable d'atteindre à sa perfection. Si donc une société ne poursuit autre chose que les avantages extérieurs et les biens qui assurent à la vie plus d'agréments et de jouissances; si elle fait profession de ne donner à Dieu aucune place dans l'administration de la chose publique et de ne tenir aucun compte des lois morales, elle s'écarte d'une façon très coupable de sa fin et des prescriptions de la nature. C'est moins une société qu'un simulacre et une imitation mensongère d'une véritable société et communauté humaine. Quant à ces biens de l'âme dont Nous parlons, et qui n'existent pas en dehors de la vraie religion et de la pratique persévérante des préceptes du christianisme, Nous les voyons chaque jour tenir moins de place parmi les hommes, soit à cause de l'oubli dans lequel ils les tiennent, soit par le mépris qu'ils en font. On pourrait presque dire que plus le bien-être physique est en progrès, plus s'accentue la décadence des biens de l'âme. Une preuve évidente de la diminution et du grand affaiblissement de la foi chrétienne, ce sont les injures trop souvent répétées qu'on fait à la religion en plein jour et aux yeux du public, injures en vérité qu'un âge plus jaloux des intérêts religieux n'eût tolérées à aucun prix. Quelle multitude d'hommes se trouve, pour ces causes, exposée à la perdition éternelle, il serait impossible de le décrire; mais les sociétés elles-mêmes et les empires

ne pourront rester longtemps sans en être ébranlés, car la ruine des institutions et des mœurs chrétiennes entraîne nécessairement celle des premières bases de la société humaine. La force demeure l'unique garantie de l'ordre et de la tranquillité publique. Mais rien n'est faible comme la force, quand elle ne s'appuie pas sur la religion. Plus propre dans ce cas à engendrer la servitude que l'obéissance, elle renferme en elle-même les germes de grandes perturbations. Déjà le présent siècle a subi de graves et mémorables catastrophes, et il n'est pas démontré qu'il n'y ait pas lieu d'en redouter de semblables. Le temps lui-même dans lequel nous vivons nous avertit donc de chercher les remèdes là où ils se trouvent, c'est-à-dire de rétablir dans la vie privée et dans toutes les parties de l'organisme social les principes et les pratiques du christianisme; c'est l'unique moyen de nous délivrer des maux qui nous accablent et de prévenir les dangers dont nous sommes menacés. Voilà, Vénérables Frères, à quoi nous devons nous appliquer avec tout le soin et tout le zèle dont nous pouvons être capables. C'est pourquoi, bien qu'en d'autres circonstances, et toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, Nous ayons déjà traité ces matières, Nous estimons utile d'exposer avec plus de détails, dans ces Lettres, les devoirs des chrétiens, devoirs dont l'accomplissement exact contribuerait d'une manière admirable à sauver la société. Nous sommes engagés, sur des intérêts de premier ordre, dans une lutte violente et presque quotidienne, où il est très difficile qu'un grand nombre d'hommes ne soient pas trompés, ne s'égarent et ne se découragent. Notre devoir, Vénérables Frères, est d'avertir, d'instruire, d'exhorter chaque fidèle, d'une manière conforme aux exigences des temps, afin que *personne ne déserte la voie de la vérité*.

On ne saurait mettre en doute que, dans la pratique de la vie, des devoirs plus nombreux et plus graves ne soient imposés aux catholiques qu'aux hommes mal instruits de notre foi ou totalement étrangers à ses enseignements. Après avoir opéré le salut du genre humain, Jésus-Christ, commandant à ses Apôtres de prêcher l'Évangile à toute créature, imposa en même temps à tous les hommes l'obligation d'écouter et de croire ce qui leur serait enseigné. A l'accomplissement de ce devoir est rigoureusement attachée la conquête du salut éternel : *Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné* (1). Mais l'homme qui a, comme il le doit, embrassé la foi chrétienne est, par ce fait même, soumis à l'Église, sa mère, et devient membre de la société la plus haute et la plus sainte, que, sous Jésus-Christ, son chef invisible, le Pontife de Rome, avec une pleine autorité, a la mission de gouverner. Or, si la loi naturelle nous ordonne d'aimer d'un amour de prédilection et de dévouement le pays où nous sommes nés et où nous avons été élevés, jusque-là que le bon citoyen ne craint pas d'affronter la mort pour sa patrie, à plus forte raison les chrétiens doivent-ils être animés de pareils sentiments à l'égard de l'Église, car elle est la Cité sainte du Dieu vivant et la fille de Dieu lui-même, de qui elle a reçu sa constitution. C'est sur cette terre, il est vrai, qu'elle accomplit son pèlerinage; mais, établie institutrice et guide des hommes, elle les appelle à la félicité éternelle. Il faut donc aimer la patrie terrestre, qui nous a donné de jouir de cette vie mortelle ; mais il est nécessaire d'aimer d'un amour plus ardent l'Eglise, à qui nous sommes redevables de la vie immortelle de l'âme, parce qu'il est raisonnable de préférer les biens de

(1) Marc, xvi, 16.

l'âme aux biens du corps, et que les devoirs envers Dieu ont un caractère plus sacré que les devoirs envers les hommes. Au reste, si nous voulons juger de ces choses sainement, nous comprendrons que l'amour surnaturel de l'Eglise et l'amour maternel de la patrie procèdent du même éternel principe. Tous les deux ont Dieu pour auteur et pour cause première ; d'où il suit qu'il ne saurait y avoir, entre les devoirs qu'ils imposent, de répugnance ou de contradiction. Oui, en vérité, nous pouvons et nous devons, d'une part, nous aimer nous-mêmes, être bons pour notre prochain, aimer la chose publique et le pouvoir qui la gouverne ; d'autre part, et en même temps, nous pouvons et nous devons avoir pour l'Eglise un culte de piété filiale et aimer Dieu du plus grand amour dont nous puissions être capables. Cependant la hiérarchie de ces devoirs se trouve quelquefois injustement bouleversée, soit par le malheur des temps, soit plus encore par la volonté perverse des hommes. Il arrive en effet que, parfois, les exigences de l'Etat envers le citoyen contredisent celles de la religion à l'égard du chrétien, et ces conflits viennent de ce que les chefs politiques tiennent pour nulle la puissance sacrée de l'Eglise, ou bien affectent la prétention de se l'assujettir. De là des luttes et, pour la vertu, des occasions de faire preuve de valeur. Deux pouvoirs sont en présence, donnant des ordres contraires. Impossible de leur obéir à tous les deux simultanément : *Nul ne peut servir deux maîtres* (2). Plaire à l'un, c'est mépriser l'autre. Auquel accordera-t-on la préférence ? L'hésitation n'est pas permise. Ce serait un crime, en effet, de vouloir se soustraire à l'obéissance due à Dieu pour plaire aux hommes, d'enfreindre les lois de Jésus-Christ pour obéir aux magistrats, de

(2) Matth. VI, 24.

méconnaître les lois de l'Eglise sous prétexte de respecter les droits de l'ordre civil. *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (3). Cette réponse, que faisaient autrefois Pierre et les Apôtres aux magistrats qui leur commandaient des choses illicites, il faut, en pareille circonstance, la redire toujours et sans hésiter. Il n'est pas de meilleur citoyen, soit en paix, soit en guerre, que le chrétien fidèle à son devoir; mais ce chrétien doit être prêt à tout souffrir, même la mort, plutôt que de déserter la cause de Dieu et de l'Eglise. Aussi c'est ne pas bien connaître la force et la nature des lois que de blâmer cette fermeté d'attitude dans le choix entre des devoirs contradictoires et de la traiter de sédition. Nous parlons ici de choses très connues et que Nous avons Nous-même déjà plusieurs fois exposées. La loi n'est pas autre chose qu'un commandement de la droite raison porté par la puissance légitime, en vue du bien général. Mais il n'y a de vraie et légitime puissance que celle qui émane de Dieu, souverain Seigneur et Maître de toutes choses, lequel seul peut investir l'homme d'une autorité de commandement sur les autres hommes. On ne saurait donner le nom de droite raison à celle qui est en désaccord avec la vérité et avec la raison divine ; ni non plus appeler bien véritable celui qui est en contradiction avec le bien suprême et immuable, et qui détourne et éloigne de Dieu les volontés humaines. Les chrétiens entourent donc d'un respect religieux la notion du pouvoir, dans lequel, même quand il réside dans un mandataire indigne, ils voient un reflet et comme une image de la divine Majesté. Ils se croient tenus de respecter les lois, non pas à cause de la sanction pénale dont elles menacent les coupables, mais parce que c'est pour eux un

(3) Act. v, 29.

devoir de conscience, *car Dieu ne nous a pas donné l'esprit de crainte* (4). Mais, si les lois de l'Etat sont en contradiction ouverte avec la loi divine, si elles renferment des dispositions préjudiciables à l'Eglise, ou des prescriptions contraires aux devoirs imposés par la religion; si elles violent dans le Pontife Suprême l'autorité de Jésus-Christ, dans tous ces cas il y a obligation de résister, et obéir serait un crime dont les conséquences retomberaient sur l'Etat lui-même. Car l'Etat subit le contre-coup de toute offense faite à la religion. On voit ici combien est injuste le reproche de sédition formulée contre les chrétiens. En effet, ils ne refusent ni au prince ni aux législateurs l'obéissance qui leur est due ; ou, s'ils dénient cette obéissance, c'est uniquement au sujet de préceptes destitués d'autorité, parce qu'ils sont portés contre l'honneur dû à Dieu, par conséquent en dehors de la justice, et n'ont rien de commun avec de véritables lois. Vous reconnaissez là, Vénérables Frères, la doctrine très autorisée de l'apôtre saint Paul. Dans son épître à Tite, après avoir rappelé aux chrétiens *qu'ils doivent être soumis aux princes et aux puissances, et obéir à leurs commandements*, il ajoute aussitôt : *et être prêts à faire toutes sortes de bonnes œuvres* (5). Par là il déclare ouvertement que, si les lois des hommes renferment des prescriptions contraires à l'éternelle loi de Dieu, la justice consiste à ne pas obéir. De même, à ceux qui voulaient lui enlever la liberté de prêcher l'Evangile, le prince des Apôtres faisait cette courageuse et sublime réponse : *Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu* (6).

(4) II Timoth. I, 7.
(5) Tit. III, 1.
(6) Act. IV, 19, 20.

Aimer les deux patries, celle de la terre et celle du ciel, mais de telle façon que l'amour de la patrie céleste l'emporte sur l'amour de la première, et que jamais les lois humaines ne passent avant la loi de Dieu, tel est donc le devoir essentiel des chrétiens, d'où sortent, comme de leur source, tous les autres devoirs. Le Rédempteur du genre humain n'a-t-il pas dit de lui-même : *Je suis né et je suis venu au monde afin de rendre témoignage à la vérité* (7); et encore : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il s'allume* (8)? C'est dans la connaissance de cette vérité, qui est la suprême perfection de l'intelligence ; c'est dans la charité divine, qui perfectionne la volonté, que résident toute la vie et la liberté chrétienne. Cette vérité et cette charité forment le glorieux patrimoine confié par Jésus-Christ à l'Eglise, qui le défend et le conserve avec un zèle et une vigilance infatigables.

Mais avec quel acharnement et de combien de façons on fait la guerre à l'Eglise, il est à peine nécessaire de le rappeler. De ce qu'il a été donné à la raison, armée des investigations de la science, d'arracher à la nature un grand nombre de ses secrets les plus cachés et de les faire servir aux divers usages de la vie, les hommes en sont venus à ce degré d'orgueil qu'ils croient pouvoir bannir de la vie sociale l'autorité et l'empire du Dieu suprême. Egarés par leur erreur, ils transfèrent à la nature humaine cet empire dont ils prétendent dépouiller Dieu. D'après eux, c'est à la nature qu'il faut demander le principe et la règle de toute vérité ; tous les devoirs de la religion découlent de l'ordre naturel et doivent lui être rapportés ; par conséquent, négation de toute vérité révélée, négation de la morale chrétienne et de l'Eglise.

(7) Jo. XVIII, 37.
(8) Luc, XII, 49.

Celle-ci, à les entendre, n'est investie ni de la puissance d'édicter des lois, ni même d'un droit quelconque ; elle ne doit tenir aucune place dans les institutions civiles. Afin de pouvoir plus commodément adapter les lois à de telles doctrines et en faire la norme des mœurs publiques, ils ne négligent rien pour s'emparer de la direction des affaires et mettre la main sur le gouvernail des Etats. C'est ainsi qu'en beaucoup de contrées le catholicisme est ou bien ouvertement battu en brèche, ou secrètement attaqué. Les erreurs les plus pernicieuses sont assurées de l'impunité, et de nombreuses entraves sont apportées à la profession publique de la vérité chrétienne.

En présence de ces iniquités, il est tout d'abord du devoir de chacun de veiller sur soi-même et de prendre tous les moyens pour conserver intacte la foi dans son âme, en évitant ce qui la pourrait compromettre et en s'armant contre les fallacieux sophismes des incrédules. Afin de mieux sauvegarder encore l'intégrité de cette vertu, Nous jugeons très utile et très conforme aux besoins de nos temps que chacun, dans la mesure de ses moyens et de son intelligence, fasse de la doctrine chrétienne une étude approfondie et s'efforce d'arriver à une connaissance aussi parfaite que possible des vérités religieuses accessibles à la raison humaine. Cependant il ne suffit pas que la foi demeure intacte dans les âmes ; elle doit, de plus, y prendre de continuels accroissements, et c'est pourquoi il convient de faire monter très souvent vers Dieu cette humble et suppliante prière des Apôtres : Seigneur, *augmentez notre foi* (9).

Mais, en cette même matière qui regarde la foi chrétienne, il est d'autres devoirs dont le fidèle et religieux

(9) Luc, XVII, 5.

accomplissement, nécessaire en tous les temps aux intérêts du salut, l'est plus particulièrement encore de nos jours. Dans ce déluge universel d'opinions, c'est la mission de l'Eglise de protéger la vérité et d'arracher l'erreur des âmes, et cette mission, elle la doit remplir saintement et toujours, car à sa garde ont été confiés l'honneur de Dieu et le salut des hommes. Mais, quand les circonstances en font une nécessité, ce ne sont pas seulement les prélats qui doivent veiller à l'intégrité de la foi, mais, comme le dit saint Thomas : « Chacun est tenu de manifester publiquement sa foi, soit pour instruire et encourager les autres fidèles, soit pour repousser les attaques des adversaires (10). » Reculer devant l'ennemi et garder le silence, lorsque de toutes parts s'élèvent de telles clameurs contre la vérité, c'est le fait d'un homme sans caractère, ou qui doute de la vérité de sa croyance. Dans les deux cas, une telle conduite est honteuse et elle fait injure à Dieu ; elle est incompatible avec le salut de chacun et avec le salut de tous ; elle n'est avantageuse qu'aux seuls ennemis de la foi ; car rien n'enhardit autant l'audace des méchants que la faiblesse des bons. D'ailleurs, la lâcheté des chrétiens mérite d'autant plus d'être blâmée, que souvent il faudrait bien peu de chose pour réduire à néant les accusations injustes et réfuter les opinions erronées ; et, si l'on voulait s'imposer un plus sérieux labeur, on serait toujours assuré d'en avoir raison. Après tout, il n'est personne qui ne puisse déployer cette force d'âme où réside la propre vertu des chrétiens ; elle suffit souvent à déconcerter les adversaires et à rompre leurs desseins. De plus, les chrétiens sont nés pour le combat. Or, plus la lutte est ardente, plus, avec l'aide de Dieu, il faut compter

(10) S. Thom. II, 2, Quæst. III, art. II, ad. 2.

sur la victoire : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (11). Il n'y a point à objecter ici que Jésus-Christ, protecteur et vengeur de l'Eglise, n'a pas besoin de l'assistance des hommes. Ce n'est point parce que le pouvoir lui fait défaut, c'est à cause de sa grande bonté qu'il veut nous assigner une certaine part d'efforts et de mérites personnels, lorsqu'il s'agit de nous approprier et de nous appliquer les fruits du salut procuré par sa grâce.

Les premières applications de ce devoir consistent à professer ouvertement et avec courage la doctrine catholique, et à la propager autant que chacun le peut faire. En effet, on l'a dit souvent et avec beaucoup de vérité, rien n'est plus préjudiciable à la sagesse chrétienne que de n'être pas connue. Mise en lumière, elle a par elle-même assez de force pour triompher de l'erreur. Dès qu'elle est saisie par une âme simple et libre de préjugés, elle a aussitôt pour elle l'assentiment de la saine raison. Assurément, la foi, comme vertu, est un don précieux de la grâce et de la bonté divine; toutefois les objets auxquels la foi doit s'appliquer ne peuvent guère être connus que par la prédication : *Comment croiront-ils à celui qu'ils n'ont pas entendu? Comment entendront-ils si personne ne leur prêche?... La foi vient donc de l'audition, et l'audition par la prédication de la parole du Christ* (12). Or, puisque la foi est indispensable au salut, il s'ensuit nécessairement que la parole du Christ doit être prêchée. De droit divin, la charge de prêcher, c'est-à-dire d'enseigner, appartient aux docteurs, c'est-à-dire aux évêques que *l'Esprit-Saint a établis pour régir l'Eglise de Dieu* (13). Elle appartient par-dessus tout au Pontife romain, vicaire de Jésus-Christ préposé avec une puis-

(11) Jo. xvi, 33.
(12) Rom. x, 14, 17.
(13) Act. xx, 28.

sance souveraine à l'Eglise universelle et maître de la foi et des mœurs. Toutefois, on doit bien se garder de croire qu'il soit interdit aux particuliers de coopérer d'une certaine manière à cet apostolat, surtout s'il s'agit des hommes à qui Dieu a départi les dons de l'intelligence avec le désir de se rendre utiles. Toutes les fois que la nécessité l'exige, ceux-là peuvent aisément, non certes s'arroger la mission des docteurs, mais communiquer aux autres ce qu'ils ont eux-mêmes reçu et être, pour ainsi dire, l'écho de l'enseignement des maîtres. D'ailleurs, la coopération privée a été jugée, par les Pères du Concile du Vatican, tellement opportune et féconde, qu'ils n'ont pas hésité de la réclamer. « Tous les chrétiens fidèles, disent-ils, surtout ceux qui président et qui enseignent, nous les supplions par les entrailles de Jésus-Christ et nous leur ordonnons, en vertu de l'autorité de ce même Dieu Sauveur, d'unir leur zèle et leurs efforts pour éloigner ces horreurs et les éliminer de la sainte Eglise (14). » Que chacun donc se souvienne qu'il peut et qu'il doit répandre la foi catholique par l'autorité de l'exemple, et la prêcher par la profession publique et constante des obligations qu'elle impose. Ainsi, dans les devoirs qui nous lient à Dieu et à l'Eglise, une grande place revient au zèle avec lequel chacun doit travailler, dans la mesure du possible, à propager la foi chrétienne et à repousser les erreurs.

Les fidèles ne satisferaient pas complètement et d'une manière utile à ces devoirs s'ils descendaient isolément sur le champ de bataille. Jésus-Christ a nettement annoncé que l'opposition haineuse faite par les hommes à sa personne se perpétuerait contre son œuvre, de façon à empêcher un grand nombre d'âmes de profiter du salut

(14) Const. *Dei Filius*, sub fin.

dont nous sommes redevables à sa grâce. C'est pour cela qu'il a voulu, non seulement former des disciples de sa doctrine, mais les réunir en société et faire d'eux et de leur harmonieux assemblage un seul corps, *qui est l'Eglise* (15) et dont il serait le Chef. La vie de Jésus-Christ pénètre donc tout l'organisme de ce corps, entretient et nourrit chacun de ses membres, les tient unis entre eux et les fait tous conspirer à une même fin, bien qu'ils n'aient pas à remplir tous les mêmes fonctions (16). Il suit de là que l'Eglise, société parfaite, très supérieure à toute autre société, a reçu de son auteur le mandat de combattre pour le salut du genre humain *comme une armée rangée en bataille* (17). Cet organisme et cette constitution de la société chrétienne ne peuvent souffrir aucun changement. Il n'est permis à aucun de ses membres d'agir à son gré ou de choisir la manière qui lui plaît le mieux de combattre. En effet, quiconque ne recueille pas avec l'Eglise et avec Jésus-Christ dissipe, et ceux-là sont très certainement les adversaires de Dieu qui ne combattent pas en union avec lui et avec son Eglise (18).

Pour réaliser cette union des esprits et cette uniformité dans la conduite, si justement redoutées des adversaires du catholicisme, la première condition à réaliser est de professer les mêmes sentiments. Avec quel zèle ardent et avec quelle singulière autorité de langage saint Paul, exhortant les Corinthiens, leur recommande cette concorde ! *Mes Frères, je vous en conjure par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dites tous la même chose ;*

(15) Coloss. I, 24.

(16) *Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eumdem actum habent : ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra.* Rom. XII, 4, 5.

(17) Cantic. VI, 9.

(18) *Qui non est mecum, contra me est ; et qui non colligit mecum, dispergit.* Luc. XI, 23.

qu'il n'y ait pas de divisions parmi vous ; ayez entre vous le plus parfait accord de pensées et de sentiments (19). La sagesse de ce précepte est d'une évidence immédiate. En effet, la pensée est le principe de l'action, d'où il suit que l'accord ne peut se trouver dans les volontés, ni l'ensemble dans la conduite, si chaque esprit pense différemment des autres. Chez ceux qui font profession de prendre la raison seule pour guide, on trouverait difficilement, si tant est qu'on la trouve jamais, l'unité de doctrine. En effet, l'art de connaître le vrai est plein de difficultés ; de plus, l'intelligence de l'homme est faible par nature et tirée en sens divers par la variété des opinions ; elle est souvent le jouet des impressions venues du dehors ; il faut joindre à cela l'influence des passions, qui souvent ou enlèvent complètement, ou diminuent dans de notables proportions la capacité de saisir la vérité. Voilà pourquoi, dans le gouvernement politique, on est souvent obligé de recourir à la force, afin d'opérer une certaine union parmi ceux dont les esprits sont en désaccord. Il en est tout autrement des chrétiens : ils reçoivent de l'Eglise la règle de leur foi ; ils savent avec certitude qu'en obéissant à son autorité et en se laissant guider par elle, ils seront mis en possession de la vérité. Aussi, de même qu'il n'y a qu'une Eglise, parce qu'il n'y a qu'un Jésus-Christ, il n'y a et il ne doit y avoir entre les chrétiens du monde entier qu'une seule doctrine, *un seul Seigneur*, *une seule foi* (20). *Ayant entre eux le même esprit de foi* (21), ils possèdent le principe tutélaire d'où découlent, comme d'elles-mêmes, l'union des volontés et l'uniformité dans la conduite.

Mais, ainsi que l'ordonne l'apôtre saint Paul, cette

(19) I Corinth. I, 10.
(20) Ephes. IV, 5.
(21) II Corinth. IV, 13.

unanimité doit être parfaite. La foi chrétienne ne repose pas sur l'autorité de la raison humaine, mais sur celle de la raison divine ; car ce que Dieu nous a révélé, « nous ne le croyons pas à cause de l'évidence intrinsèque de la vérité, perçue par la lumière naturelle de notre raison, mais à cause de l'autorité de Dieu qui révèle, et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper (22). » Il résulte de là que, quelles que soient les choses manifestement contenues dans la révélation de Dieu, nous devons donner à chacune d'elles un égal et entier assentiment. Refuser de croire à une seule d'entre elles équivaut, en soi, à les rejeter toutes. Car ceux-là détruisent également le fondement de la foi qui nient que Dieu ait parlé aux hommes, ou qui mettent en doute sa vérité et sa sagesse infinie. Quant à déterminer quelles doctrines sont enfermées dans cette révélation divine, c'est la mission de l'Eglise enseignante, à laquelle Dieu a confié la garde et l'interprétation de sa parole ; dans l'Eglise, le docteur suprême est le Pontife romain. L'union des esprits réclame donc, avec un parfait accord dans la même foi, une parfaite soumission et obéissance des volontés à l'Eglise et au Pontife romain, comme à Dieu lui-même. L'obéissance doit être parfaite, parce qu'elle appartient à l'essence de la foi, et elle a cela de commun avec la foi qu'elle ne peut pas être partagée. Bien plus, si elle n'est pas absolue et parfaite de tout point, elle peut porter encore le nom d'obéissance, mais elle n'a plus rien de commun avec elle. La tradition chrétienne attache un tel prix à cette perfection de l'obéissance, qu'elle en a toujours fait et en fait toujours le signe caractéristique auquel on peut reconnaître les catholiques. C'est ce que saint Thomas d'Aquin explique

(22) Conc. Vat. Const. *Dei Filius*, cap. 3.

d'une manière admirable dans le passage suivant : « L'objet formel de la foi est la vérité première, en tant qu'elle est manifestée dans les saintes Ecritures et dans la doctrine de l'Eglise, qui procède de la vérité première. Il suit de là que quiconque n'adhère pas, comme à une règle infaillible et divine, à la doctrine de l'Eglise, qui procède de la vérité première manifestée dans les saintes Ecritures, n'a pas la foi habituelle, mais possède, autrement que par la foi, les choses qui sont de son domaine... Or, il est manifeste que celui qui adhère à la doctrine de l'Eglise, comme à une règle infaillible, donne son assentiment à tout ce que l'Eglise enseigne ; autrement, si, parmi les choses que l'Eglise enseigne, il retient ce qui lui plaît et exclut ce qui ne lui plaît pas, il adhère à sa propre volonté et non à la doctrine de l'Eglise, en tant qu'elle est une règle infaillible (23). La foi de toute l'Eglise doit être une, selon cette parole de saint Paul aux Corinthiens : *Ayez tous un même langage et qu'il n'y ait pas de divisions parmi vous.* Or cette unité ne saurait être sauvegardée qu'à la condition que les questions qui surgissent sur la foi soient résolues par celui qui préside à l'Eglise tout entière, et que sa sentence soit acceptée par elle avec fermeté. C'est pourquoi à l'autorité du Souverain Pontife seul il appartient de publier un nouveau symbole, comme de décerner toutes les autres choses qui regardent l'Eglise universelle (24). »

Lorsqu'on trace les limites de l'obéissance due aux pasteurs des âmes, et surtout au Pontife romain, il ne faut pas penser qu'elles renferment seulement les dogmes auxquels l'intelligence doit adhérer et dont le rejet opiniâtre constitue le crime d'hérésie. Il ne suffirait même pas de donner un sincère et ferme assentiment

(23) II, 2, Quæst. v, art. III.
(24) II, 2, Quæst. I, art. x.

aux doctrines qui, sans avoir été jamais définies par aucun jugement solennel de l'Eglise, sont cependant proposées à notre foi par son magistère ordinaire et universel comme étant divinement révélées, et qui, d'après le Concile du Vatican, doivent être crues de *foi catholique et divine*. Il faut en outre que les chrétiens considèrent comme un devoir de se laisser régir, gouverner et guider par l'autorité des évêques, et surtout par celle du Siège Apostolique. Combien cela est raisonnable, il est facile de le démontrer. En effet, parmi les choses contenues dans les divins oracles, les unes se rapportent à Dieu, principe de la béatitude que nous espérons, et les autres à l'homme lui-même et aux moyens d'arriver à cette béatitude. Il appartient de droit divin à l'Eglise, et dans l'Eglise au Pontife romain, de déterminer dans ces deux ordres ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire. Voilà pourquoi le Pontife doit pouvoir juger avec autorité de ce que renferme la parole de Dieu, décider quelles doctrines y contredisent. De même, dans la sphère de la morale, c'est à lui de déterminer ce qui est bien, ce qui est mal, ce qu'il est nécessaire et d'accomplir et d'éviter, si l'on veut parvenir au salut éternel ; autrement, il ne pourrait être ni l'interprète infaillible de la parole de Dieu, ni le guide sûr de la vie humaine.

Il faut encore pénétrer plus avant dans la constitution intime de l'Eglise. En effet, elle n'est pas une association fortuitement établie entre chrétiens, mais une société divinement constituée et organisée d'une manière admirable, ayant pour but direct et prochain de mettre les âmes en possession de la paix et de la sainteté. Et comme seule elle a reçu de la grâce de Dieu les moyens nécessaires pour réaliser une telle fin, elle a ses lois fixes, ses attributions propres et une méthode déterminée et conforme à sa nature de gouverner les peuples chrétiens.

Mais l'exercice de ce gouvernement est difficile et donne lieu à de nombreux conflits. Car l'Eglise régit des nations disséminées dans toutes les parties du monde, différentes de races et de mœurs, qui, vivant chacune sous l'empire des lois de son pays, doivent à la fois obéissance au pouvoir civil et religieux. Ces devoirs s'imposent aux mêmes personnes. Nous avons déjà dit qu'il n'y a entre eux ni contradiction ni confusion ; car les uns ont rapport à la prospérité de la patrie terrestre, les autres se réfèrent au bien général de l'Eglise ; tous ont pour but de conduire les hommes à la perfection.

Cette délimitation des droits et des devoirs étant nettement tracée, il est de toute évidence que les chefs d'Etat sont libres dans l'exercice de leur pouvoir de gouvernement ; et non seulement l'Eglise ne répugne pas à cette liberté, mais elle la seconde de toutes ses forces, puisqu'elle recommande de pratiquer la piété, qui est la justice à l'égard de Dieu, et qu'ainsi elle prêche la justice à l'égard du prince. Cependant la puissance spirituelle a une fin bien plus noble, puisqu'elle gouverne les hommes en défendant *le royaume de Dieu et sa justice* (25), et qu'elle dirige vers ce but toutes les ressources de son ministère. On porterait atteinte à l'intégrité de la foi si l'on mettait en doute que l'Eglise seule a été investie d'un semblable pouvoir de gouverner les âmes, à l'exclusion absolue de l'autorité civile. En effet, ce n'est pas à César, c'est à Pierre que Jésus-Christ a remis les clefs du royaume des cieux. De cette doctrine sur les rapports de la politique et de la religion découlent d'importantes conséquences dont nous voulons parler ici.

Entre les gouvernements politiques, quelle que soit leur forme, et le gouvernement de la société chrétienne,

(25) Matth. VI, 33.

il y a une différence notable. Si la république chrétienne a quelque ressemblance extérieure avec les autres sociétés politiques, elle se distingue absolument d'elles par son origine, par son principe, par son essence. L'Eglise a donc le droit de vivre et de se conserver par des institutions et par des lois conformes à sa nature. Etant d'ailleurs non seulement une société parfaite en elle-même, mais une société supérieure à toute société humaine, elle refuse résolument de droit et par devoir à s'asservir aux partis et à se plier aux exigences muables de la politique. Par une conséquence du même principe, gardienne de son droit et pleine de respect pour le droit d'autrui, elle estime un devoir de rester indifférente quant aux diverses formes de gouvernement et aux institutions civiles des Etats chrétiens, et, entre les divers systèmes de gouvernement, elle approuve tous ceux qui respectent la religion et la discipline chrétienne des mœurs. Telle est la règle à laquelle chaque catholique doit conformer ses sentiments et ses actes. Il n'est pas douteux que, dans la sphère de la politique, il ne puisse y avoir matière à de légitimes dissentiments et que, toute réserve faite des droits de la justice et de la vérité, on ne puisse chercher à introduire dans les faits les idées que l'on estime devoir contribuer plus efficacement que les autres au bien général. Mais vouloir engager l'Eglise dans ces querelles des partis, et prétendre se servir de son appui pour triompher plus aisément de ses adversaires, c'est abuser indiscrètement de la religion. Au contraire, tous les partis doivent s'entendre pour entourer la religion du même respect et la garantir contre toute atteinte. De plus, dans la politique, inséparable des lois de la morale et des devoirs religieux, l'on doit toujours et en premier chef se préoccuper de servir le plus efficacement possible les intérêts du ca-

tholicisme. Dès qu'on les voit menacés, tout dissentiment doit cesser entre catholiques, afin que, unis dans les mêmes pensées et les mêmes conseils, ils se portent au secours de la religion, bien général et suprême auquel tout le reste doit être rapporté. Nous croyons nécessaire d'insister encore davantage sur ce point.

L'Eglise, sans nul doute, et la société politique ont chacune leur souveraineté propre; par conséquent, dans la gestion des intérêts qui sont de leur compétence, aucune n'est tenue d'obéir à l'autre dans les limites où chacune d'elles est renfermée par sa constitution. De là il ne s'ensuit pas cependant que, naturellement, elles soient désunies et moins encore ennemies l'une de l'autre. La nature, en effet, n'a pas seulement donné à l'homme l'être physique : elle l'a fait un être moral. C'est pourquoi, de la tranquillité de l'ordre public, but immédiat de la société civile, l'homme attend le moyen de se perfectionner physiquement, et surtout celui de travailler à sa perfection morale, qui réside exclusivement dans la connaissance et la pratique de la vertu. Il veut en même temps, comme c'est son devoir, trouver dans l'Eglise les secours nécessaires à son perfectionnement religieux, lequel consiste dans la connaissance et la pratique de la religion véritable, de cette religion appelée la reine des vertus, parce que, les rattachant à Dieu, elle les achève toutes et les perfectionne. Dès lors, ceux qui rédigent des constitutions et font des lois doivent tenir compte de la nature morale et religieuse de l'homme, et l'aider à se perfectionner, mais avec ordre et droiture, n'ordonnant ni ne prohibant rien sans avoir égard à la fin propre de chacune des sociétés civiles et religieuses. L'Eglise ne saurait donc être indifférente à ce que telles ou telles lois régissent les Etats, non pas en tant que ces lois appar-

tiennent à l'ordre civil et politique, mais en tant qu'elles sortiraient de la sphère de cet ordre et empiéteraient sur ses droits. Ce n'est pas tout : l'Eglise a encore reçu de Dieu le mandat de s'opposer aux institutions qui nuiraient à la religion, et de faire de continuels efforts pour pénétrer de la vertu de l'Evangile les lois et les institutions des peuples. Et comme le sort des Etats dépend principalement des dispositions de ceux qui sont à la tête du gouvernement, l'Eglise ne saurait accorder ni son patronage ni sa faveur aux hommes qu'elle sait lui être hostiles, qui refusent ouvertement de respecter ses droits, qui cherchent à briser l'alliance établie par la nature même des choses entre les intérêts religieux et les intérêts de l'ordre civil. Au contraire, son devoir est de favoriser ceux qui ont de saines idées sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat et s'efforcent de les faire servir par leur accord au bien général. Ces préceptes renferment la règle à laquelle tout catholique doit conformer sa vie publique. En définitive, partout où l'Eglise ne défend pas de prendre part aux affaires publiques, on doit soutenir les hommes d'une probité reconnue, et qui promettent de bien mériter de la cause catholique, et pour aucun motif il ne serait permis de leur préférer des hommes hostiles à la religion.

On voit encore par là combien grande est l'obligation de maintenir l'accord entre les catholiques, surtout dans un temps où le christianisme est combattu par ses ennemis avec tant d'ensemble et d'habileté. Tous ceux qui ont à cœur d'être étroitement unis à l'Eglise, *colonne et fondement de la vérité* (26), éviteront facilement ces maîtres de *mensonge qui promettent la liberté, tandis qu'eux-mêmes sont les esclaves de la corruption* (27). Bien plus, rendus

(26) I Timoth. III, 15.
(27) II Petr. II, 1, 19.

eux-mêmes participant de la divine vertu qui est dans l'Eglise, ils triompheront par la sagesse des embûches des adversaires, et de leur violence par le courage. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si et combien l'inertie et les dissensions intestines des catholiques ont favorisé le nouvel état de choses. Mais, on peut l'affirmer, les méchants seraient moins audacieux et ils n'auraient pas accumulé tant de ruines si la foi *qui opère par la charité* (28) avait été en général dans les âmes plus énergique et plus vivante, et s'il n'y avait pas un relâchement aussi universel dans la discipline des mœurs divinement établie par le christianisme. Puissent du moins les leçons du passé avoir le bon résultat d'inspirer une conduite plus sage pour l'avenir! Quant à ceux qui prendront part aux affaires publiques, ils devront éviter avec le plus grand soin deux écueils : la fausse prudence et la témérité. Il en est, en effet, qui pensent qu'il n'est pas opportun de résister de front à l'iniquité puissante et dominante, de peur, disent-ils que la lutte n'exaspère davantage les méchants. De tels hommes sont-ils pour ou contre l'Eglise ? On ne saurait le dire. Car, d'une part, ils se donnent pour professer la doctrine catholique, mais en même temps ils voudraient que l'Eglise laissât libre cours à certaines théories qui lui sont contraires. Ils gémissent de la perte de la foi et de la perversion des mœurs ; mais à de tels maux ils n'ont souci d'apporter aucun remède, et même il n'est pas rare qu'ils en augmentent l'intensité, soit par une indulgence excessive, soit par une pernicieuse dissimulation. Ils ne permettent à personne d'élever des doutes sur leur dévouement au Siège apostolique, mais ils ont toujours quelque reproche à formuler contre le Pontife romain. La prudence

(28) Galat. v, 6.

de ces hommes est bien celle que l'apôtre saint Paul appelle *sagesse de la chair et mort de l'âme*, parce qu'elle n'est pas et ne peut pas être soumise à la loi de Dieu (29). Rien n'est moins propre à diminuer les maux qu'une semblable prudence. En effet, le dessein arrêté des ennemis, et beaucoup d'entre eux ne craignent pas de s'en expliquer et de s'en glorifier ouvertement, c'est d'opprimer la religion catholique, la seule véritable. Pour réaliser un tel dessein, il n'est rien qu'ils n'osent tenter. Car ils savent très bien que plus ils feront trembler leurs adversaires, et plus ils auront de facilités pour exécuter leurs perverses entreprises. Par conséquent, ceux qui aiment la *prudence de la chair* et qui font semblant d'ignorer que tout chrétien doit être un vaillant soldat du Christ, ceux qui prétendent obtenir les récompenses promises aux vainqueurs en vivant comme des lâches et en s'abstenant de prendre part au combat, ceux-là, non seulement ne sont pas capables d'arrêter l'invasion de l'armée des méchants, mais ils secondent ses progrès.

Par contre, d'autres, et en assez grand nombre, mus par un faux zèle ou, ce qui serait encore plus répréhensible, affectant des sentiments que dément leur conduite, s'arrogent un rôle qui ne leur appartient pas. Ils prétendent subordonner la conduite de l'Eglise à leurs idées et à leur volonté, jusque-là qu'ils supportent avec peine et n'acceptent qu'avec répugnance tout ce qui s'en écarte. Ceux-là s'épuisent en vains efforts et ne sont pas moins répréhensibles que les premiers. Agir ainsi, ce n'est pas suivre l'autorité légitime, c'est la prévenir et transférer à des particuliers, par une véritable usurpation, les pouvoirs de la magistrature spirituelle, au

(29) *Sapientia carnis inimica est Deo : legi enim Dei non est subjecta : nec enim potest.* Rom. VIII, 6, 7.

détriment de l'ordre que Dieu lui-même a constitué pour toujours dans son Eglise, et qu'il ne permet à personne de violer impunément. Honneur à ceux qui, provoqués au combat, descendent dans l'arène avec la ferme persuasion que la force de l'injustice aura un terme, et qu'elle sera un jour vaincue par la sainteté du droit et de la religion ! Ils déploient un dévouement digne de l'antique vertu, en luttant pour défendre la la religion, surtout contre la faction dont l'extrême audace attaque sans relâche le christianisme et poursuit de ses incessantes hostilités le Souverain Pontife, tombé en son pouvoir. Mais de tels hommes ont grand soin d'observer les règles de l'obéissance, et ils n'entreprennent rien de leur propre mouvement. Cette disposition à la docilité, unie à la constance et à un ferme courage, est nécessaire à tous les catholiques, afin que, quelles que soient les épreuves apportées par les événements, *ils ne défaillent en rien* (30). Aussi souhaitons-nous ardemment de voir s'enraciner profondément dans les âmes de tous la prudence que saint Paul appelle *la prudence de l'esprit* (31). Dans le gouvernement des actions humaines, cette vertu nous apprend à garder un admirable tempérament entre la lâcheté, qui porte à la crainte et au désespoir, et une présomptueuse témérité. Il y a une différence entre la prudence politique relative au bien général et celle qui concerne le bien individuel de chacun. Celle-ci se montre dans les particuliers qui, sous leur propre conduite, obéissent aux conseils de la droite raison ; celle-là est le propre des hommes chargés de diriger les affaires publiques, et particulièrement des princes qui ont pour mission d'exercer la puissance du commandement. Ainsi, la prudence civile des particuliers semble

(30) Jac. I, 4.
(31) Rom. XVIII, 6.

consister tout entière à exécuter fidèlement les préceptes de l'autorité légitime (32). Ces mêmes dispositions et ce même ordre doivent se retrouver au sein de la société chrétienne, et cela d'autant plus que la prudence politique du Pontife Suprême s'étend à un plus grand nombre d'objets. En effet, il n'a pas seulement à gouverner l'Eglise dans son ensemble, mais encore à ordonner et à diriger les actions des citoyens chrétiens en vue de la réalisation de leur salut éternel. On voit par là combien il est indispensable qu'outre la parfaite concorde qui doit régner dans leurs pensées et dans leurs actes, les fidèles prennent toujours religieusement pour règle de leur conduite la sagesse politique de l'autorité ecclésiastique. Or, immédiatement après le Pontife romain et sous sa direction, le gouvernement des intérêts religieux du christianisme appartient aux évêques. S'ils ne sont pas placés au faîte de la puissance pontificale, ils sont cependant véritablement princes dans la hiérarchie ecclésiastique ; et comme chacun d'eux est préposé au gouvernement d'une Eglise particulière, ils sont, dit saint Thomas, « comme les ouvriers principaux dans la construction de

(32) La prudence procède de la raison à laquelle il appartient spécialement de conduire et de gouverner. D'où il suit que, dans la mesure où quelqu'un a part au maniement et au gouvernement des affaires, il doit être un homme de raison et de prudence. Mais il est manifeste que le sujet, en tant qu'il est sujet, et le serviteur, en tant qu'il est serviteur, ne doivent ni régir ni gouverner, mais être régis et gouvernés. La prudence n'est donc pas la vertu spéciale du serviteur, en tant qu'il est serviteur, ni du sujet, en tant qu'il est sujet. Mais parce que l'homme, à cause de sa qualité d'être raisonnable, participe au gouvernement dans la mesure où la raison le détermine, il convient que, dans la même proportion, il possède la vertu de prudence. D'où il résulte manifestement que la prudence est dans le prince comme elle est dans l'architecte au regard du bâtiment à construire, ainsi qu'il est dit au livre sixième des Morales, et qu'elle est dans les sujets, comme elle est dans l'ouvrier employé à la construction. (S. Thom. II, 2, Quæst. XLVII, art. 12.)

l'édifice spirituel (33) », et ils ont les membres du clergé pour partager leurs travaux et exécuter leurs décisions. Chacun doit régler sa vie d'après cette constitution de l'Eglise, qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de changer. Aussi, de même que, dans l'exercice de leur pouvoir épiscopal, les évêques doivent être unis au Siège apostolique, de même les membres du clergé et les laïques doivent vivre dans une très étroite union avec leurs évêques. Quelqu'un de ceux-ci prêterait-il à la critique ou dans sa conduite ou par les idées qu'il soutient, il n'appartient à aucun particulier de s'arroger à son égard l'office de juge, confié par Notre-Seigneur Jésus-Christ au seul pasteur qu'il a préposé aux agneaux et aux brebis. Que chacun grave en sa mémoire le très sage enseignement du pape saint Grégoire le Grand : « Les sujets doivent être avertis de ne pas juger témérairement la vie de leurs supérieurs, alors même qu'il leur arriverait de les voir agir d'une façon répréhensible, de peur que la perspicacité avec laquelle ils reprennent le mal ne devienne en eux le principe d'un orgueil qui les fera tomber dans des actions plus coupables. Ils doivent être prémunis contre le péril de se constituer dans une opposition audacieuse vis-à-vis des supérieurs dont ils ont constaté les fautes. Ceux-ci ont-ils vraiment commis des actions blâmables, leurs inférieurs, pénétrés de la crainte de Dieu, ne doivent les juger au-dedans d'eux-mêmes qu'avec la disposition d'avoir toujours pour eux une respectueuse soumission. Les actions des supérieurs ne doivent pas être frappées par le glaive de la parole, même quand elles paraissent mériter une juste censure (34). »

Toutefois, ces efforts demeureront stériles si la vie

(33) S. Thom. *Quodlib.* I, art. 14.
(34) Reg. Pastor. P. III, cap. IV.

n'est pas réglée conformément à la discipline des mœurs chrétiennes. Rappelons-nous ce que nos saints Livres nous disent de la nation des Juifs : *Tant qu'ils n'ont pas péché contre leur Dieu, leur sort a été prospère ; car leur Dieu hait l'iniquité. Mais quand ils se sont écartés de la voie que Dieu leur avait tracée, ils ont été vaincus dans les combats par un grand nombre de peuples* (35). Or, la nation des Juifs était comme une ébauche du peuple chrétien, et les vicissitudes de leur ancienne histoire ont souvent été l'image prophétique de ce qui devait se réaliser plus tard, avec cette différence que la Bonté divine nous a enrichis et comblés de bienfaits plus considérables, et que les péchés des chrétiens sont marqués au cachet d'une plus coupable ingratitude.

Dieu n'abandonne jamais ni d'aucune manière son Eglise. Celle-ci n'a donc rien à redouter des attentats des hommes ; mais les peuples qui ont dégénéré de la vertu chrétienne ne sauraient avoir la même garantie. *Le péché rend les peuples misérables* (36). Si les âges passés ont éprouvé la force expérimentale de cette vérité, de quel droit le nôtre serait-il l'objet d'une exception? On peut reconnaître à bien des signes que nous commençons à subir les châtiments mérités par nos fautes. Que l'on examine l'état des sociétés modernes : un mal domestique en consume plusieurs ; Nous n'en voyons aucune qui soit parfaitement en sûreté. Si les factions des méchants devaient poursuivre leur marche audacieuse, s'il leur réussissait de grandir en influence et en puissance, comme ils progressent en méchanceté et en inventions artificieuses, il serait à craindre qu'ils ne vinssent à démolir les fondements mêmes que la nature a donnés à l'édifice social. Les seules ressources humai-

(35) Judith. v, 21, 22.
(36) Proverb. xiv, 34.

nes seront impuissantes à prévenir de si formidables dangers, surtout à l'heure présente, où un grand nombre d'hommes ont rejeté la foi chrétienne et subissent la juste peine de leur orgueil. Aveuglés par leurs passions, ils cherchent vainement la vérité. Elle les suit et ne leur laisse embrasser que l'erreur, et ils se croient sages lorsqu'ils appellent *mal le bien et bien le mal*, lorsqu'ils mettent *les ténèbres à la place de la lumière et la lumière à la place des ténèbres* (37). Il est donc de toute nécessité que Dieu intervienne, et que, se souvenant de sa miséricorde, il jette un regard compatissant sur la société humaine. C'est pourquoi Nous renouvelons ici l'instante exhortation, que nous avons déjà faite, de redoubler de zèle et de persévérance, en adressant au Dieu clément d'humbles supplications, et en revenant à la pratique des vertus qui constituent la vie chrétienne. Il importe, par-dessus tout, d'exciter et d'entretenir la charité, qui est le fondement principal de la vie chrétienne et sans laquelle les autres vertus n'existent pas ou demeurent stériles. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul, après avoir exhorté les Colossiens à fuir tous les vices et à s'approprier le mérite des diverses vertus, ajoute : *Mais, par-dessus tout, ayez la charité, qui est le lien de la perfection* (38). Oui, en vérité, la charité est le lien de la perfection ; car ceux qu'elle tient embrassés, elle les unit intimement à Dieu lui-même ; par elle, leur âme reçoit sa vie de Dieu, vit avec Dieu et pour Dieu. Mais l'amour de Dieu ne doit pas être séparé de l'amour du prochain, parce que les hommes ont été rendus participants de l'infinie bonté de Dieu et qu'ils portent en eux-mêmes l'empreinte de son visage et la ressemblance de son Être. *Nous tenons de Dieu ce commandement : Que*

(37) Is. v, 20.
(38) Coloss. III, 14.

celui qui aime Dieu aime aussi son frère (39). *Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'en même temps il haïsse son frère, il ment* (40). Ce précepte sur la charité a été qualifié de *nouveau* par son divin auteur, non pas en ce sens qu'une loi antérieure ou la nature elle-même n'eût pas déjà commandé aux hommes de s'entr'aimer, mais parce que le précepte chrétien de s'aimer de la sorte était véritablement nouveau et sans exemple dans le monde. En effet, le même amour dont Jésus-Christ est aimé par son Père et par lequel il aime lui-même les hommes, il en a imposé l'obligation à ses disciples et à ses sectateurs, afin qu'ils puissent n'être qu'un cœur et qu'une âme, de même que, par nature, Lui et son Père sont un. Personne n'ignore quelle a été la force de ce commandement, et avec quelle profondeur, dès le commencement, il s'implanta dans les cœurs des chrétiens et avec quelle abondance il a produit des fruits de concorde, de bienveillance mutuelle, de piété, de patience, de courage. Pourquoi ne nous appliquerions-nous pas à imiter ces exemples de nos pères? Le temps même où nous vivons ne doit pas nous exciter médiocrement à pratiquer la charité. Puisque les impies se remettent à haïr Jésus-Christ, que les chrétiens redoublent de piété à son égard et se renouvellent dans la charité, qui est le principe des grandes choses! Si donc quelques dissensions ont éclaté parmi eux, qu'elles disparaissent! Qu'elles cessent aussi, ces luttes qui dissipent les forces des combattants sans profit aucun pour la religion! Que les intelligences s'unissent dans la foi, les cœurs dans la charité, afin que, comme cela est juste, la vie tout entière s'écoule dans la pratique de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes!

(39) I Jo. IV, 21.
(40) Ib. 20.

Nous ne voulons pas manquer ici d'exhorter spécialement les pères de famille à régler d'après ces préceptes le gouvernement de leurs maisons et la première éducation de leurs enfants. La famille est le berceau de la société civile, et c'est en grande partie dans l'enceinte du foyer domestique que se prépare la destinée des Etats. Aussi bien, ceux qui veulent en finir avec les institutions chrétiennes s'efforcent-ils de s'attaquer aux racines mêmes de la famille et de la corrompre prématurément dans ses plus tendres rejetons. Ils ne se laissent pas détourner de cet attentat par la pensée qu'une telle entreprise ne saurait s'accomplir sans infliger aux parents le plus cruel outrage, car c'est à eux qu'il appartient, en vertu du droit naturel, d'élever ceux auxquels ils ont donné le jour, avec l'obligation d'adapter l'éducation et la formation de leurs enfants à la fin pour laquelle Dieu leur a donné de leur transmettre le don de la vie. C'est donc une étroite obligation pour les parents d'employer leurs soins et de ne négliger aucun effort pour repousser énergiquement toutes les injustes violences qu'on leur veut faire en cette matière, et pour réussir à garder exclusivement l'autorité sur l'éducation de leurs enfants. Ils doivent d'ailleurs pénétrer celle-ci des principes de la morale chrétienne et s'opposer absolument à ce que leurs enfants fréquentent les écoles où ils sont exposés à boire le funeste poison de l'impiété. Quand il s'agit de la bonne éducation de la jeunesse, on n'a jamais le droit de fixer de limites à la peine et au labeur qui en résultent, si grands qu'ils puissent être. Aussi ces catholiques de toutes nations qui, en dépensant beaucoup d'argent et plus encore de zèle, ont créé des écoles pour l'éducation de leurs enfants, sont dignes d'être proposés à l'admiration de tous. Il convient que ce bel exemple soit imité partout

où les circonstances l'exigent. Toutefois, et par-dessus tout, qu'on tienne compte de l'influence considérable exercée sur les âmes des enfants par l'éducation de famille. Si la jeunesse trouve au foyer domestique les règles d'une vie vertueuse et comme l'école pratique des vertus chrétiennes, le salut de la société sera, en grande partie, garanti pour l'avenir.

Nous croyons avoir indiqué aux catholiques de notre temps la conduite qu'ils doivent tenir et les périls qu'ils doivent éviter. Il reste maintenant, et c'est à vous, Vénérables Frères, que cette obligation incombe, que vous preniez soin de répandre partout Notre parole, et que vous fassiez comprendre à tous combien il importe de mettre en pratique les enseignements contenus dans ces Lettres. Accomplir ces devoirs ne saurait être une obligation gênante et pénible, car le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau est léger ; si toutefois quelques-uns de Nos conseils paraissaient d'une pratique difficile, c'est à vous d'user de votre autorité et d'agir par votre exemple, afin de décider les fidèles à faire de plus énergiques efforts et à ne pas se laisser vaincre par les difficultés. Nous avons souvent Nous-même donné cet avertissement au peuple chrétien. Rappelez-le lui ; les biens de l'ordre le plus élevé et les plus dignes d'estime sont en péril ; pour les conserver, il n'y a pas de fatigues qu'il ne faille endurer : ces labeurs auront droit à la plus grande récompense dont puisse être couronnée la vie chrétienne. Par contre, refuser de combattre pour Jésus-Christ, c'est combattre contre Lui. Il l'a nettement proclamé : il reniera aux cieux, devant son Père, ceux qui auront refusé de le confesser sur la terre (41). Quant à Nous et à vous tous, jamais assurément, tant que la vie Nous

(41) Luc. IX, 26.

sera conservée, Nous ne Nous exposerons, à ce que, dans ce combat, Notre autorité, Nos conseils, Nos soins puissent en quoi que ce soit faire défaut au peuple chrétien ; et il n'est pas douteux que, pendant toute la durée de cette lutte, Dieu n'assiste d'un secours particulier et le troupeau et les pasteurs.

Pleins de cette confiance, et comme gage des dons célestes et de Notre bienveillance, Nous vous accordons de tout cœur, dans Notre-Seigneur, à vous, Vénérables Frères, à votre clergé et à tout votre peuple, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 10 janvier de l'année 1890, de Notre Pontificat la douzième.

LÉON XIII, PAPE.

NOUVELLES DIVERSES

Sous la rubrique Actes pontificaux nous avons publié ci-dessus l'Encyclique *sapientiæ christianæ*. Il n'entre pas dans notre programme de reproduire les allocutions consistoriales ; cependant il nous sera permis de signaler avec une humble fierté la pensée dominante du discours prononcé par le Saint-Père dans le consistoire du 30 décembre dernier.

Le Souverain-Pontife, résumant, dans une vue d'ensemble, les consolations de l'Eglise et ses épreuves au cours de l'année 1889, met au nombre de ses consolations les plus chères la création récente des universités de Washington, d'Ottawa et de Fribourg.

Cette parole, si douce pour tous ceux qu'elle concerne, sera en particulier, pour les Oblats d'Ottawa, une pressante invitation à se montrer toujours dignes de leur tâche, et un précieux encouragement dans les difficultés qu'ils y pourront rencontrer.

— En exécution d'une règle générale nouvellement adoptée, la Sacrée Congrégation des indulgences n'a pas jugé à propos de renouveler au T. R. P. Supérieur général le pouvoir de subdéléguer ses sujets pour bénir et indulgencier les objets de piété. Il faudra dorénavant s'adresser à Rome pour obtenir cette faculté. Les supérieurs pourront, dans chaque maison, grouper les demandes de leurs sujets et les présenter par l'intermédiaire du R. P. Procureur auprès du Saint-Siège.

Ces demandes doivent porter le nom et les prénoms

du requérant ; elles doivent spécifier chacune des facultés sollicitées et se borner à celles qui sont d'un usage commun et d'une utilité réelle.

Le retrait ne tombe que sur la faveur qui arrivait aux sujets par subdélégation du supérieur général. Il n'y a donc rien de changé : 1° dans la faculté de bénir et indulgencier les objets de piété *en tout temps*, s'il s'agit des supérieurs et des directeurs de résidence ; *en temps de mission et de retraite,* s'il s'agit des autres, accordée directement par la Sacrée Congrégation des Indulgences, en son rescrit du 10 juillet 1869 ; 2° dans la faculté de bénir et imposer le scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, accordée *in perpetuum* à tous les prêtres Oblats par la Sacrée Congrégation de la Propagande en ses rescrits du 21 septembre 1856 et du 9 février 1860 ; 3° dans la faculté de bénir et imposer le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, accordée à tous les prêtres Oblats, présents et à venir, par le T. R. P. Ange Savini, vicaire général des Carmes de Sainte-Marie Transpontine, le 6 mars 1880 ; 4° dans les facultés qui nous sont gracieusement communiquées en blanc par diverses familles religieuses, comme de bénir et imposer le scapulaire rouge de la Passion, accordée par les RR. PP. Lazaristes ; de bénir et imposer le scapulaire de Notre-Dame des Sept Douleurs, accordée par les RR. PP. Servites de Marie ; de bénir et imposer le Cordon de Saint-François, accordée par les RR. PP. Récollets ; d'attacher au crucifix les indulgences du Chemin de la Croix, accordée par les RR. PP. Franciscains ; de bénir et indulgencier les médailles de saint Benoît, accordée par les RR. PP. Bénédictins, etc.

Pour toutes ces facultés on s'adressera désormais au R. P. Procureur auprès du Saint-Siège.

Afin de donner aux sujets le temps de se pourvoir, la

Sacrée Congrégation a bien voulu proroger les pouvoirs du Supérieur général jusqu'au 1er janvier 1891, et, à son tour, le Supérieur général proroge jusqu'à cette époque les facultés qu'il a accordées.

— Par sa circulaire en date du 25 février, le T. R. P. Supérieur général a fait connaître aux membres de la Congrégation les pertes douloureuses que nous avons faites depuis peu de temps, et particulièrement en la personne du très regretté Père DE L'HERMITE, décédé le 3 janvier dernier.

Dans cette même communication, après avoir rendu au saint religieux l'hommage d'estime et d'affection qui lui était dû pour ses hautes qualités et ses vertus non communes, le Très Révérend Père nous a annoncé que le R. P. Cassien AUGIER, Procureur général auprès du Saint-Siège, avait été appelé à le remplacer dans la charge d'Assistant, laissée vacante, et que le R. P. TATIN, provincial des îles Britanniques, était nommé à la Procure de Rome.

Nonobstant cette annonce officielle, faite dans la forme solennelle qui lui convient, nous ne pouvons pas nous dispenser, en qualité de chroniqueur, de la reproduire ici sous forme de nouvelle.

Nous y ajouterons ce renseignement complémentaire, que la succession du R. P. TATIN, dans la province britannique, est dévolue au R. P. GAUGHRAN, Matthieu, ancien supérieur de la maison de Londres, actuellement en mission dans l'Amérique du Sud.

Avec le T. R. P. Supérieur général, nous disons *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

VARIÉTÉS

L'abondance des matières ne nous a pas permis de publier plus tôt les témoignages de respectueux attachement donnés à Mgr d'Herbomez et à Mgr Clut, dans le cours de l'année dernière, à l'occasion de leurs vingt-cinq ans d'épiscopat. Nous n'avons jamais renoncé néanmoins à la douce pensée d'associer nos lecteurs, Pères et Frères, aux sentiments qui ont fait explosion en cette circonstance dans l'entourage de nos vénérés prélats.

Mgr d'Herbomez, sauf une légère amélioration, est toujours à peu près dans le même état de faiblesse. Mgr Clut, après un rapide voyage en France dans l'intérêt de sa santé, est retourné au combat, non guéri, mais uniquement pour mourir sur le champ de bataille. On le voit, les noces que nous venons de célébrer sont les fiançailles de l'âme apostolique avec son Dieu.

LES NOCES D'ARGENT D'UN ÉVÊQUE MISSIONNAIRE.

New-Westminster, le 10 juillet 1889.

Mgr d'Herbomez vient d'atteindre sa vingt-cinquième année d'épiscopat. Les missionnaires de la Colombie britannique, réunis à New-Westminster pour leur retraite annuelle, qui leur a été prêchée par le R. P. Célestin Augier, provincial du Canada, ont voulu, avant de se séparer, porter aux pieds de Sa Grandeur l'expression de leur respectueuse reconnaissance et de leur filial dévouement. Mgr Grandin et le R. P. Lacombe étaient venus

d'au delà des montagnes Rocheuses pour prendre part à cette fête de famille.

Le vénéré prélat, retenu dans sa chambre par une maladie qui mine lentement ses forces, a dû nous recevoir sans sortir de son lit. C'est Mgr Durieu, son coadjuteur, qui nous a présentés à Sa Grandeur. Les évêques, les Pères missionnaires et les Frères présents ont passé tour à tour devant l'auguste malade, se sont mis à genoux, lui ont pris la main, ont baisé son anneau pastoral et ont été bénis par lui. Il n'y a pas eu de discours, mais les larmes du malade et celles des visiteurs ont parlé avec éloquence. Mgr d'Herbomez a dit : « J'ai délégué le R. P. Augier au concile provincial de Saint-Boniface, je délègue Mgr Grandin pour célébrer en mon lieu et place mes noces d'argent. » Il fut convenu que le lendemain Mgr Grandin célébrerait la sainte messe, à laquelle toute la communauté assisterait et que tous les prêtres diraient la sainte messe pour leur évêque. « Priez pour moi, ajouta le malade, tant que je serai de ce monde et un peu aussi lorsque j'aurai quitté cette terre. » — « Nous allons remercier Dieu, répliqua quelqu'un, des grâces qu'il vous a accordées pendant les vingt-cinq années d'épiscopat et lui demander qu'il vous rende une santé qui nous est chère à tous. » — « Non, non, s'est écrié le malade, ne demandez pas mon retour à la santé. Demandez, si vous voulez, que la volonté de Dieu s'accomplisse, mais pas autre chose. » Nous lui avons alors demandé une dernière bénédiction. Il s'est soulevé péniblement sur son séant et il nous a bénis avec des sanglots qui ont bientôt gagné tous les assistants.

Leprogramme arrêté a été fidèlement exécuté. Mgr Grandin a célébré une messe à laquelle tous les missionnaires ont assisté après l'avoir eux-mêmes dite pour leur évêque mourant. Et tous, Pères et Frères, ont ensuite repris le

chemin de leur mission respective dans les montagnes de la Colombie britannique.

Avant cette réunion de la famille religieuse, les sauvages, cette famille d'adoption du missionnaire, avaient voulu revoir une dernière fois leur apôtre bien-aimé et lui dire les sentiments de leur cœur.

Le lundi matin, 1er juillet, ils assistaient en foule à une messe solennelle pendant laquelle les sons harmonieux de leurs fanfares soutenaient et rehaussaient le chant des cantiques en langue sauvage. A cette messe, ils avaient tous fait la sainte communion pour leur évêque malade. Et, dans l'après-midi, ils avaient la joie de le revoir dans le hangar du collège qu'ils avaient orné avec des branchages verts et des arbustes tirés de la forêt voisine.

Trois tribus, la tribu Sishell, la tribu Douglas et la tribu Stalo, hommes, femmes et enfants, étaient là, attendant avec impatience l'arrivée de leur père. Mgr d'Herbomez, soutenu par Mgr Durieu et par le R. P. Le Jacq, s'avance à pas pénibles et lents. Il vient prendre place, avec Mgr Durieu et le R. P. Augier, sur une estrade autour de laquelle sont rangés tous les Pères et Frères présents à la maison. Les fanfares le saluent de leurs symphonies éclatantes. On voit ensuite se détacher des rangs un sauvage. C'est Charles, le catéchiste sishell. Avec un air de gravité qui en impose, il vient parler au nom de tous, et il s'exprime ainsi :

« Notre bon père l'Evêque, vois tes enfants réunis ici, en grand nombre. Dès qu'ils ont su que tu étais très malade, ils sont accourus pour te voir encore une fois, entendre tes bonnes paroles et te remercier pour tout le bien que tu leur as fait.

« C'est à toi, bon père, que nous devons de connaître Dieu et sa parole. Malgré tes incessantes souffrances tu

t'es dépensé pour nous rendre bons. Tes fatigues n'ont pas été vaines. Regarde tes enfants ici présents, vois comme ils sont bien vêtus et tenus proprement. Nous n'étions pas ainsi quand tu es venu au milieu de nous pour la première fois. C'est toi qui nous as transformés et nous as amenés à être propres comme les blancs. Nous te remercions pour tout le bien que tu nous as fait. Nos cœurs sont à toi. C'est pour toi que nous avons prié et communié ce matin. Nous avons voulu te rendre un peu de ce que tu nous as donné.

« O père bien-aimé, bénis encore une fois tous tes enfants, afin qu'ils se maintiennent dans ce bien que tu as commencé. Et quand le maître du ciel t'appellera près de lui, continue ton ouvrage du haut du ciel, attire-nous près de Dieu dans le ciel. »

A ce discours, Mgr Durieu répond ; il répond au nom de Mgr d'Herbomez. Le catéchiste sishe!l traduit ses paroles à ses gens ; le chef James en fait autant pour sa tribu et le capitaine Paul est l'interprète des Stalos. Voici cette réponse :

« Votre vénéré père l'évêque est trop faible pour répondre à vos bonnes paroles; il me charge de le faire pour lui. Votre bon père reçoit avec bonheur vos sentiments d'affection. Oui, il vous aime, il vous a aimés et il vous aimera toujours comme ses enfants. Comme il est heureux de vous voir dans de si bonnes dispositions ! Voulez-vous réjouir encore plus le cœur de votre père ? Continuez à être de bons chrétiens et à avancer dans la civilisation. Ce que vous êtes aujourd'hui prouve que vous pouvez monter plus haut et devenir bien vite comme les blancs.

« Ces beaux airs que vos deux fanfares viennent de jouer montrent que vos jeunes gens sont capables de réussir dans ce qu'ils entreprennent. Votre père bien-

aimé les remercie d'avoir si bien joué pour lui. Selon vos désirs, il va vous bénir, et vous toucher la main comme témoignage qu'il ne cessera jamais de vous aider à être bons et à gagner le ciel, où il vous donne rendez-vous. »

Tous les discours ayant pris fin et pendant que les fanfares épuisent leur répertoire, les sauvages viennent successivement serrer et baiser la main de leur évêque. Les hommes d'abord, puis les femmes. Les plus vieilles arrivent avec un bâton sur lequel elles s'appuient en tremblant ; les plus jeunes marchent avec une escorte plus ou moins nombreuse d'enfants. Voici une mère qui porte un bébé dans un berceau de paille tressée ; l'enfant et le berceau sont suspendus en bandoulière à son côté gauche. Les deux mains de la mère soutiennent les pas chancelants de deux petits frères ; une quatrième enfant, une petite fille, marche toute seule devant la mère. Ces enfants ne sont pas moins empressés que leurs parents à baiser la main de monseigneur.

Le saint évêque, en rentrant dans ses appartements, disait, les larmes aux yeux : « Je ne regrette pas de mourir, mais si quelque chose pouvait me coûter, ce serait de me séparer de ces chers enfants des bois qui se montrent si affectueux et si reconnaissants. »

Ces noces d'argent d'un évêque missionnaire, célébrées au bord d'une tombe, sans éclat et sans pompe, mais avec des larmes d'amour et de reconnaissance, nous ont paru bien belles ; elles sont le prélude des noces éternelles avec l'Agneau divin. *Venerunt nuptiæ agni.*

MISSION PROVIDENCE.

Adresse à Mgr J. Clut, *évêque d'Arindèle, coadjuteur de* Mgr Faraud, *à l'occasion de ses noces d'argent d'épiscopat* (3 *août* 1889).

Monseigneur et vénéré Père,

Nous sommes heureux de nous voir réunis, à l'occasion de notre retraite annuelle, pour fêter le joyeux anniversaire qui nous rappelle à tous le jour à jamais béni, où, vingt-cinq ans passés, vous fûtes promu à la dignité épiscopale. La distance qui nous sépare, en ce moment, peut arrêter les touchantes manifestations qu'inspire un jour si solennel, mais elle ne saurait désunir les cœurs ni amoindrir ces fêtes de famille dans le sanctuaire intime de l'âme.

C'est au Père bien-aimé, autant qu'au Pontife vénéré, que nous offrons ici nos saluts respectueux et nos souhaits d'affection les plus sincères. Vingt-cinq années d'épiscopat, loin d'effacer en vous l'Oblat de Marie Immaculée, n'ont fait que le signaler davantage en mettant en lumière votre attachement de plus en plus étroit à la famille dont nous sommes heureux d'être avec vous les enfants dévoués, et la simplicité apostolique qui a su, bien souvent, sacrifier le prestige de grandeur qui s'attache au nom d'évêque, au profit de l'amitié qui lie ensemble des frères. Aussi la pensée et le sentiment qui dominent dans nos cœurs, en cette grande occasion, ce sont, avant tout, l'admiration et l'attachement que l'on éprouve pour un saint missionnaire. Personne, nous osons le dire, n'apportera à votre jubilé épiscopal une part plus grande que la nôtre, de vénération, d'estime et d'amour, parce que personne n'a pu avoir, plus que nous, le bonheur d'apprécier votre courage et vos vertus apostoliques.

Ah! Monseigneur, quelle belle carrière vous avez déjà fournie au service de l'Eglise et de la Congrégation! Un quart de siècle noblement employé à servir la plus laborieuse comme la plus sainte des causes, à défendre et à propager la gloire de Dieu, c'est beaucoup! Ce n'est pas assez pour votre grand cœur, et en vous saluant aujourd'hui dans la richesse d'une moisson déjà bien abondante, nous nous empressons de vous saluer aussi dans l'espoir de voir cette moisson décupler encore, par la grâce de Dieu, entre vos mains d'évêque et de missionnaire.

Si ces pauvres pays ont un jour leur histoire, et que cette histoire soit fidèle à retracer, avant tout, le règne de Dieu, vous aurez droit, Monseigneur, à une belle page : bonté, dévouement sans bornes et courage à toute épreuve brilleront à chaque ligne de cette page. Vos exemples et vos leçons de générosité et de vaillance nous piqueront d'une sainte émulation, soyez-en sûr, Monseigneur, pour cheminer au milieu de ces tribus sauvages qui bénissent votre nom, et recueillir en grande partie le fruit de vos labeurs.

L'Hostie sainte a été offerte ce matin pour Votre Grandeur. Nous étions tous là, offrant avec Elle et par Elle au Dieu tout bon, ces vingt-cinq années de travaux, de fatigues, de succès et d'épreuves, et implorant de sa clémence infinie le doux bonheur de vous revoir bientôt, et *ad multos annos*, au milieu de nous, pour partager notre apostolat et nous bénir.

De Votre Grandeur, en J. et M. I., les très humbles et dévoués frères,

Ont signé : les PP. Grouard, Lecorre, Seguin, de Krangué, Ducot, Roure, Lecomte et Audemard ; les FF. Salasse, Lorfeuvre, Josso, Carrour, O'Connell et Baudet.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 110. — Juin 1890

MISSIONS ÉTRANGÈRES

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU TRANSVAAL.

RAPPORT DU R. P. O. MONGINOUX, PRÉFET APOSTOLIQUE.

Potchefstroom, le 24 août 1889.

Mon très révérend Père,

Mon dernier compte rendu date déjà de loin. Vous me pardonnerez ce retard. La Providence nous a imposé un ministère des plus occupés, et, vu le petit nombre d'ouvriers, tout à fait au-dessus de nos forces. J'avoue, cependant, qu'il y a de ma faute. Nous savons bien, quand nous le voulons, trouver du temps pour des choses moins importantes que celle de vous tenir au courant de nos travaux, dans cette portion du vaste champ confié au zèle de notre famille religieuse. Je viens, aujourd'hui, vous entretenir de notre établissement à Potchefstroom. J'ajouterai ensuite, pour être complet, quelques détails sur nos autres œuvres plus anciennes.

POTCHEFSTROOM.

Quelques mots d'abord sur la fondation de cette ville et sur les premières tentatives d'évangélisation.

Fondation de la ville. — Potchefstroom est la ville la plus ancienne du Transvaal, et pendant longtemps elle en a été la capitale. Elle est située à 20 milles anglais de la rivière Vaal, limite du Free State, et à 74 milles au sud-ouest de Johannesburg; son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 3 900 pieds. Sa fondation date de 1838.

J'ai déjà raconté comment, à cette époque, les Boërs, ruinés par l'abolition de l'esclavage, avaient quitté la colonie du Cap et s'étaient dirigés, les uns vers le Free State, les autres vers Natal, et un troisième groupe vers le nord-est. Ces derniers s'arrêtèrent sur les bords du Vaal, du côté du Free State. Au moyen de leurs wagons, ils formèrent un campement qui, pendant plusieurs mois, leur servit d'abri et de point de ralliement, tandis qu'ils exploraient le pays dans toutes les directions. Les rives du Vaal, boisées et riches en pâturages, offraient de grands avantages pour un établissement; les fugitifs y auraient peut-être définitivement planté leurs tentes, si une circonstance imprévue n'était venue déranger leurs plans. Un beau matin, en s'éveillant, ils furent bien surpris de ne plus trouver les troupeaux de bœufs qu'ils avaient amenés du Cap et qui étaient leur unique richesse. Qu'était-il arrivé? Aux empreintes laissées sur le sable des deux côtés de la rivière, les Boërs le comprirent bientôt. Sur la rive opposée du Vaal, en face même du campement, habitaient les Cafres de Mosilikotsi, ancien officier du fameux Chaka. La vue de ces magnifiques troupeaux, qui venaient, matin et soir, s'abreuver à la rivière, avait excité leur convoitise. Une nuit, pendant

que tout reposait au camp, ils passèrent silencieusement la rivière, enlevèrent tous les attelages, un seul excepté, et rentrèrent tranquillement chez eux. Pour les malheureux émigrants, c'était la ruine complète. Ils essayèrent bien de poursuivre les ravisseurs et de reconquérir leur butin; mais, après quelques escarmouches et l'incendie de quelques villages cafres, ils durent battre en retraite et rentrer dans le camp, sans avoir rien repris de leurs anciennes richesses. Leur anxiété était grande. Qu'allaient-ils devenir dans une situation où ils ne pouvaient ni avancer, ni reculer ? Le roi des Basutu, Mosesch, dont le pouvoir s'étendait jusqu'à la rivière Vaal, vint à leur secours, un peu par bienveillance, beaucoup par politique. La présence de ces étrangers sur ses terres le gênait et, afin de s'en débarrasser, il leur prêta les attelages dont ils avaient besoin pour continuer leur route. Les Boërs passèrent le Vaal et, après une journée de marche, s'arrêtèrent sur le bord d'une petite rivière, aux eaux limpides et abondantes, à laquelle ils donnèrent le nom expressif de Mooi River ou la Belle Rivière. Le camp fut formé ; bientôt, à côté du camp, on vit surgir quelques pauvres huttes ; aux huttes succédèrent peu à peu des chaumières, et, finalement, les chaumières elles-mêmes firent place à des constructions plus solides et plus commodes. La première ville du Transvaal était bâtie. Elle s'appela d'abord Mooi River, comme le cours d'eau près duquel elle avait pris naissance ; mais elle reçut ensuite le nom du chef de la colonie, *Potgietu*, d'où est venu le nom actuel de Potchefstroom ou village de Potgietu. Le site de Potchefstroom, quoique un peu bas, est admirablement choisi. Les eaux du Mooi River, qui en parcourent les rues et en arrosent les jardins, portant partout la fraîcheur et la fécondité, en font le parterre du Transvaal, et un des séjours les plus agréables, surtout pen-

dant neuf mois de l'année. Vue des hauteurs voisines, elle ressemble, dans la belle saison, à une magnifique corbeille de fleurs, et, à l'automne, elle offre à ses habitants les fruits les plus variés et les plus savoureux.

Premières tentatives d'évangélisation. — Je me suis laissé dire que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient, à une époque déjà éloignée, pénétré jusqu'au lieu où se trouve Pretoria et y avaient fondé une mission indigène. Il est certain qu'à l'époque du martyre du vénérable Silveria Alvarez, les possessions portugaises du littoral et les pays environnants étaient activement évangélisés par les fils de saint Ignace. Les messagers de la bonne nouvelle pénétrèrent-ils si avant dans l'intérieur ? Les tribus qui habitaient le Transvaal actuel prirent-elles part au mouvement vers la foi qui, au dire de la vieille histoire *De rebus indicis*, agita, à cette époque, la grande tribu nègre du sud africain et fit espérer sa conversion entière ? Peut-être trouverons-nous parmi les races batswana, lorsque le temps et les ressources nous permettront de nous occuper de leur évangélisation, quelques vestiges de ce passé. Mais, jusqu'à ce jour, il m'a été impossible de découvrir sur ce point aucun document sérieux.

Pour en revenir à l'époque actuelle, les Boërs, en quittant la colonie du Cap, n'avaient eu garde d'oublier leurs bibles et leurs ministres. Les missionnaires de la Société évangélique de Berlin les suivirent de près, et, pendant que leurs compères huguenots continuaient à s'occuper des Boërs, ils travaillèrent à l'évangélisation des Cafres. Cette société, maintenant répandue dans tout le Transvaal, possède de vastes terrains et de riches missions qui lui rapportent de gros revenus. Les sectes protestantes, wesleyens, anglicans et autres, ne tardèrent pas à pénétrer, à la suite de quelques commerçants de race anglaise.

Le premier missionnaire catholique qui traversa le Vaal fut le P. Hoendervanger, religieux Prémontré. Il faisait partie du groupe apostolique qui avait suivi Mgr Devereux, lors de la division du vicariat du Cap en deux districts. Sur l'ordre de ses supérieurs, il pénétra dans l'intérieur des terres et vint se fixer à Bloemfontein, d'où il rayonnait, visitant les catholiques épars çà et là dans l'État libre d'Orange et les contrées environnantes. C'est dans une de ces excursions apostoliques qu'il passa le Vaal et s'avança jusqu'à Potchefstroom, où se trouvait un petit noyau de catholiques. On raconte que l'arrivée du prêtre romain dans la capitale jeta l'émoi dans le camp huguenot. Le magistrat de la ville crut un instant la république en danger. Il fit appeler le missionnaire, lui donna lecture des lois du pays et lui interdit l'exercice du ministère sous peine d'expulsion immédiate. Mais le P. Hoendervanger n'était pas homme à s'effrayer pour si peu. Il répondit froidement qu'étant venu à Potchefstroom pour visiter ses coreligionnaires, bénir un mariage et baptiser quelques enfants, il croyait de son devoir de remplir sa mission jusqu'au bout. « Lorsque j'aurai fini, ajouta-t-il, si vous voulez bien me faire transporter jusqu'à la frontière, je vous serai très reconnaissant de cette attention. Je suis très pauvre, et je ne puis pas me payer le luxe d'un voyage à cheval, encore moins en voiture. » Et il fit comme il avait dit. Le magistrat, de son côté, pensa qu'il valait mieux le laisser partir comme il était venu. Ce fut l'unique visite du P. Hoendervanger à Potchefstroom et même dans le Transvaal. Rappelé en Europe par ses supérieurs, dans le cours de l'année 1868, il jouit quelque temps encore du repos qu'il avait si bien mérité par ses longs et pénibles travaux dans le sud africain, et mourut en 1880.

Dès 1869, le R. P. Le Bihan avait été désigné pour le

remplacer à Bloemfontein. Il recevait en même temps, de Mgr Allard, la mission de visiter l'État libre d'Orange, le Transvaal et même la partie nord de la colonie de Natal. Je passe la plume à ce vénéré confrère, qui va nous raconter lui-même sa première course apostolique dans le Transvaal.

« Monseigneur m'avait acheté, pour la circonstance, une voiture et deux chevaux. Un de nos chrétiens de Roma, nommé Stephanus, devait conduire l'équipage. Je partis au commencement de l'année 1870, laissant Bloemfontein aux soins du R. P. Bompart, qui était venu m'y rejoindre. Je pris la route de Winburg, Kronstad, etc., multipliant et prolongeant mes haltes, selon les besoins spirituels des familles catholiques que je rencontrais. C'est ainsi que je passai plusieurs semaines à Rhinoster River et dans la ferme de M. Hasset, près du Vaal. A Potchefstroom, où je me rendis en quittant la ferme, je trouvai environ cent vingt catholiques. M. H. Donoghue, chef d'une excellente famille irlandaise, me donna l'hospitalité la plus gracieuse et se mit entièrement à ma disposition pour me seconder dans l'accomplissement de mon ministère. Malgré les lois qui prohibaient le culte catholique, je pus pendant quelque temps dire, tous les jours, la sainte messe et donner régulièrement les exercices de la mission aux fidèles, dont l'assiduité aux instructions et à la prière fut vraiment admirable.

« La tranquillité dont je jouissais, allant et venant sans jamais être inquiété, me donna la douce illusion que la liberté nous était rendue. On me fit bientôt comprendre que je me trompais. Le chien de garde n'était qu'endormi : la circonstance suivante l'éveilla. Un M. Taggard avait résolu d'épouser une jeune fille boër. Déjà les dispenses nécessaires avaient été accordées et tout était

prêt pour la cérémonie du mariage, lorsque je fus cité à comparaître devant le magistrat. « J'ai appris, me dit le représentant de la loi, que vous alliez célébrer un mariage. — Oui, c'est vrai. — Mais ignorez-vous que l'exercice du culte catholique est interdit par les lois du pays? — J'en ai bien entendu parler, mais j'avoue que je n'ai jamais vu le texte de cette loi. » Le magistrat dit à un de ses employés de m'en donner lecture. Il était ainsi conçu : « Toute religion autre que la religion hollandaise réformée est prohibée dans le Transvaal. » Quand la lecture fut achevée, je dis au magistrat: « Voulez-vous me permettre une simple question ? — Parlez. — D'après le texte de la loi qu'on vient de lire, ce n'est pas seulement l'Église catholique qui est prohibée, mais l'Église anglicane et l'Église wesleyenne le sont également. Or, ces deux sectes possèdent, dans la capitale même, des terrains considérables ; elles ont des temples où elles font publiquement l'office, au vu et au su des autorités : pourriez-vous me montrer le texte de la loi qui leur accorde la liberté dont elles jouissent ? » A cette remarque, le magistrat, quelque peu décontenancé, consulte son secrétaire. J'ignore quelle fut la réponse de celui-ci, mais elle ne dut pas être très satisfaisante, car, quelques instants après, on me faisait signe de me retirer, manière de me dire que je pouvais transgresser la loi aussi impunément que les autres.

« Pour mieux affirmer notre droit, je résolus de donner à la cérémonie du mariage toute la pompe possible. Je fais orner ma voiture aussi bien que le permet notre pauvreté; les harnais astiqués brillent au soleil, les chevaux, bien reposés, prennent des airs fringants, et Stephanus, habillé en laquais de grand seigneur, montre, par son attitude, qu'il a conscience de l'importance de son rôle. Au jour et à l'heure fixés, les fiancés prennent

place dans cet équipage de gala et sont conduits solennellement à la demeure de M. Donoghue, où la cérémonie devait avoir lieu. L'appartement qui me servait de chapelle était trop petit pour contenir la foule.

« Je profite de la circonstance pour parler de la sainteté du mariage chrétien et des obligations qu'il impose, suivant, en tout point, les prescriptions du *Rituel*. La cérémonie achevée, je donnai ordre à Stephanus de reconduire chez eux les nouveaux mariés; ce qu'il fit avec la majesté que vous lui connaissez.

« C'était un premier pas, mais il ne pouvait nous suffire. Le jour suivant, je réunis les catholiques et leur demandai si le moment ne leur paraissait pas venu de réclamer contre une loi qui opprimait les consciences, en empêchant le libre exercice du culte catholique. Leur réponse fut telle que je pouvais la désirer, et, dès le lendemain, une pétition en bonne et due forme circulait dans la ville et était signée par la majorité des habitants, tant Anglais que Hollandais. Présentée au Volksraad ou Parlement, qui venait de reprendre ses séances, elle y excita d'abord une tempête de colère dont il est difficile de se faire une idée, quand on ne sait pas de quelle haine ces huguenots sont animés contre l'Église catholique. On cria au scandale, aux empiétements, etc., et notre demande fut rejetée. Cependant, sur les instances du gouverneur portugais de Quillimane, en ce moment à Potchefstroom pour revendiquer les droits du Portugal sur une partie du territoire, la question fut reprise et examinée à nouveau. Les esprits s'étant un peu calmés, la liberté des cultes, dans un pays de libre examen, parut moins exorbitante, d'autant qu'en fait elle existait déjà, sans qu'on pût l'empêcher. Bref, la citadelle fut forcée. La loi ancienne fut abrogée, et la liberté du culte reconnue dans toute l'étendue du territoire, malgré les récla-

mations des fanatiques « Daupers », toujours frémissants d'horreur à la seule pensée du *Romisch Priester*, le prêtre romain.

« Il me restait à constater jusqu'où allait la bienveillance des habitants de Potchefstroom. Je hasardai une liste de souscriptions pour la construction d'une église. M. Donoghue, toujours plein d'ardeur et de zèle, se met en quête. Dès le soir du premier jour, il entre dans ma chambre, rayonnant de joie. « Eh bien ! Père, me dit-il, tout marche à merveille. Voyez donc. » Et, à la tête de la liste, il me montra le nom même du président de la République, M. Pretorius, lequel nous donnait un terrain à Pretoria ; venaient ensuite d'autres souscriptions dont le total s'élevait au chiffre respectable de 100 livres sterling. Ne me croyant pas autorisé à aller plus loin sans une permission expresse de Monseigneur, je déposai la liste chez un des personnages les plus influents de la ville et je repartis pour la ferme de M. Hasset, dont il a été parlé plus haut. Le bon Dieu m'y réservait une des plus douces consolations de ma vie.

« Lors de ma première visite, M^me^ Hasset, juive de naissance, m'avait prié de la recevoir dans le sein de l'Église catholique ; quelques Boërs du voisinage m'avaient également exprimé le désir d'abjurer les erreurs calvinistes. J'achevai leur instruction, et, quand tout fut prêt pour le baptême, j'invitai les catholiques de Potchefstroom à venir assister à la fête. Malgré la distance, ils y vinrent en grand nombre, montés sur des wagons traînés par des bœufs et au chant de leurs plus beaux cantiques. Cette longue file de wagons pavoisés, ces chants sacrés qu'ils entendaient pour la première fois, cette foule à la fois joyeuse et recueillie, produisirent sur les Boërs une impression profonde. Ils n'avaient jamais vu si beau spectacle. Bien des larmes coulèrent et pendant que j'offrais

le saint sacrifice et pendant que je versais l'eau sainte sur le front des nouveaux enfants de l'Église. Pour moi, je n'ai jamais goûté pareil bonheur. Je suis persuadé que, si un ou plusieurs Pères pouvaient se consacrer entièrement et avec amour à ces missions dans les fermes, nous aurions bientôt la joie de voir de nombreuses conversions. Le Boër demande qu'on l'aime, qu'on s'intéresse à lui et qu'on le lui montre. »

Fondation d'une école et d'une mission catholiques. — C'est de cette ville de Potchefstroom, autrefois visitée par le P. Le Bihan, que je vous écris aujourd'hui. Nous venons enfin d'y planter notre drapeau en y fondant une école et une mission. « Qui aurait cru, il y a dix ans, s'écriait un journal de la localité, que les catholiques réussiraient jamais à s'établir à Potchefstroom? Voici cependant que ce qui n'aurait pu venir à l'esprit des plus incrédules va arriver. » C'est que, en effet, Potchefstroom est la ville la plus huguenote du Transvaal, et essayer de nous y établir était certainement un coup d'audace. Dans le cours des trois années qui viennent de s'écouler, l'esprit des habitants du Transvaal a beaucoup changé. Les découvertes des mines d'or et autres nous ont attiré des foules considérables d'étrangers. Ces nouveaux venus, Européens, Américains, etc., ont apporté avec eux et introduit dans le pays des vues plus larges et, à l'égard de l'Église catholique, plus bienveillantes. On ne parle plus de l'Église comme d'une société tyrannique, idolâtrique; on ne parle plus du prêtre comme d'un être malfaisant, d'un vilain croquemitaine. Les Boërs, malgré leurs préjugés, ne peuvent s'empêcher de subir petit à petit l'influence de cet esprit plus éclairé. Mais Potchefstroom est resté en arrière. Le vieil esprit huguenot a gardé, ici, toute sa vitalité; les ministres de l'Église hollandaise l'entretiennent soigneusement chez leurs adeptes. Ils sont

et ils se font gloire d'être les ennemis irréconciliables de l'Église catholique ; un sermon qui ne serait pas agrémenté de quelques insultes contre les catholiques serait un sermon sans valeur. Nous n'avons pas cru que ces difficultés dussent nous arrêter, et nous nous sommes jetés tête baissée dans le camp ennemi. N'était-il pas de notre devoir de porter la lumière là où les ténèbres sont le plus profondes, de montrer l'Église dans toute sa beauté là où elle est le plus calomniée, et d'opposer aux insultes de ministres mercenaires une protestation vivante ?...

Ici, plus encore que dans nos autres missions, notre première préoccupation a été l'établissement d'une école. Potchefstroom en était encore dépourvu et, comme c'est le centre d'un vaste district qui embrasse le nord du Free State et l'est du Transvaal, nous avons pensé que beaucoup de braves fermiers seraient heureux d'avoir à leur portée une institution où leurs enfants pourraient recevoir une bonne éducation.

Les Sœurs dominicaines, établies auparavant dans la colonie du Cap, ont bien voulu nous donner un généreux concours pour la réalisation de cette grande œuvre. Dès le mois de mars, à la suite d'une visite de la Mère prieure, un terrain était acheté, et décision était prise d'ouvrir un couvent-école à Potchefstroom, en juin ou en juillet.

La nouvelle officielle de notre prochaine arrivée produisit, dans le camp huguenot, l'effet d'une pierre qui tombe dans une fourmilière. De vraies proclamations furent lancées, dans lesquelles notre venue était représentée comme une calamité publique, et nos écoles comme des lieux de perversion. « Malheur à toi, Potchefstroom, car Satan est tombé au milieu de toi en grande colère ! » Ainsi se terminait un de ces factums,

sans grand sens par ailleurs, mais pleins de venin contre nous.

Tandis que ces écrits se répandaient dans la ville et aux environs par le moyen des journaux, le ministre de l'Église hollandaise ne négligeait rien pour réveiller contre nous la haine qu'il y a au fond de tout cœur huguenot. Ramassant toutes les calomnies de la fausse histoire sur la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes, les guerres de religion, etc., il en composa un pamphlet qu'il servit à ses ouailles sous forme de sermon. Il savait qu'il pouvait compter sur l'ignorance de son auditoire. Son discours fit grande impression. Comme conclusion de ce morceau de haute éloquence, il appela sur ceux qui oseraient nous aider, tous les anathèmes du Ciel. Puis, poursuivant sa tâche, il transcrivit et nous jeta à la face une des pages les plus ordurières du livre du trop fameux Chiniqui : *Cinquante ans dans l'Église de Rome*. Son fameux discours ne me fut jamais connu que par ouï-dire; il n'osa pas le faire imprimer. Mais je répondis à ses lettres jusqu'à ce qu'il crût prudent de garder le silence.

Or, à la suite de cette opposition, qu'est-il arrivé ? Le 26 juin, j'arrivais à Potchefstroom avec douze religieuses dominicaines. Le 15 juillet, nous ouvrions nos écoles, et, dès le début, nous avions quatre-vingts élèves. Nous en avons aujourd'hui cent quatre-vingts, et ce nombre va toujours augmentant. Notre œuvre est donc, dès maintenant, un succès. Les Boërs, revenus de leurs frayeurs, ne craignent plus de nous confier leurs enfants. Le pauvre ministre voit bien qu'il a perdu son temps et sa peine. La Providence s'est servie de la malice de nos adversaires pour l'avancement de notre œuvre. En l'attaquant, ils l'ont fait connaître beaucoup mieux que nous ne l'aurions fait nous-mêmes par les réclames les

plus retentissantes. Et maintenant l'œuvre progresse, l'élan est donné, sous l'intelligente et énergique direction de la prieure des Dominicaines ; des bâtisses assez vastes pour recevoir soixante pensionnaires ont déjà surgi de terre; une vaste construction en bois et en tôle galvanisée, doublée de briques à l'intérieur, est à peu près achevée. On commencera bientôt le corps de logis. Viendra ensuite la construction de l'église et du presbytère.

Grâce à l'école, il m'a été possible de placer deux missionnaires à Potchefstroom. L'un d'eux s'occupera du couvent et de la ville; l'autre portera aux catholiques répandus çà et là les secours de notre sainte Religion.

Nous avons découvert dans la ville un certain nombre de catholiques, mais, hélas! tombés presque tous dans l'indifférence la plus complète. Il y avait si longtemps qu'ils n'avaient pas vu le prêtre! La plupart des enfants ont été baptisés dans le temple protestant. J'ai déjà eu la consolation de rebaptiser sept de ces pauvres petits, et trois personnes reçoivent en ce moment l'instruction préparatoire à l'abjuration du protestantisme.

Potchefstroom se présente à nous comme un champ plein d'espérance. La population se compose, en grande partie, de Boërs, parmi lesquels on rencontre beaucoup de noms français, descendants des calvinistes qui s'expatrièrent après la révocation de l'édit de Nantes. Il y a aussi des Cafres et des métis. Nos écoles, telles qu'elles sont actuellement, ne nous permettent d'atteindre que la classe supérieure. Les métis et les Cafres nous ont déjà demandé des écoles pour leurs enfants. Que ne pouvons-nous leur en donner tout de suite ! Elles seraient pour nous un moyen d'arriver aux parents et de gagner à Dieu ces pauvres gens, objet d'un si profond mépris pour la race blanche.

JOHANNESBURG.

Johannesburg est une jeune cité à peine âgée de trois ans et qui compte déjà environ 30000 habitants. C'est la soif de l'or qui a produit cette merveille. Sur les pentes hier encore inhabitées du Wittewaterrand (*Montagne des eaux blanches*), on a trouvé quelques parcelles du précieux métal, et aussitôt, de tous les points, non seulement de l'Afrique, mais encore du globe, de vraies multitudes sont accourues, avides de recueillir quelques grains de cette poussière. *Auri sacra fames!* Au commencement, ce fut un beau désordre. Chacun se plaçait où, et comme il pouvait, sous des tentes, des abris en roseaux et autres habitations du genre primitif. Peu à peu les rues se sont alignées; des maisons, de vastes bâtiments se sont élevés, et, au bout de quelques mois, Johannesburg avait ses théâtres, ses palais, ses temples de toutes dénominations, voire même un temple maçonnique, car les nouveaux venus appartiennent un peu à toutes les religions, sans compter ceux qui n'en ont aucune. Dans le nombre, il y avait aussi un certain nombre de catholiques qui réclamaient le secours de notre ministère.

Au commencement de juin 1887, un Père (1) quittait Pretoria sans autres ressources que sa confiance en Dieu. Il allait commencer une œuvre qui, nous l'espérons, ira toujours grandissant sous la bénédiction du Ciel, et portera de beaux fruits pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le missionnaire est l'homme de la Providence. Il compte sur son secours, et ce secours ne lui fait jamais défaut. Une excellente famille, qui avait précédemment abrité l'un des nôtres lors de la fondation de la mission d'Umtata, dans le district de Natal, voulut avoir encore la gloire de donner l'hospitalité au fonda-

(1) Le R. P. Monginoux.

teur de la nouvelle mission. M. et M^me^ Hampson ont un droit spécial à la reconnaissance des missionnaires oblats de notre province du sud africain. Dans le cas présent, ils la méritent d'autant plus que, pour recevoir le Père, ils ont dû se priver d'une partie de leur maison, du reste très petite.

Il y avait, à cette époque, un seul hôtel à Johannesburg, et au moment des repas, il s'y passait des scènes indescriptibles. Il fallait emporter sa place d'assaut. Tant pis pour les retardataires ou les gens trop timides ; ils devaient attendre, et quelquefois bien longtemps. La nuit venue, heureux ceux qui pouvaient s'emparer d'une chambre ! Les autres, étendus mollement sur le parquet, n'avaient d'autre ressource, lorsque les bourrelets du matelas se faisaient trop sentir, que de rouler un peu plus loin. Une semaine passée à cet hôtel fit apprécier encore davantage au missionnaire la bienveillante hospitalité de M. Hampson.

Je vous assure, mon très révérend Père, que le spectacle qu'on a sous les yeux est bien fait pour exciter le zèle du prêtre. Quand on voit avec quelle passion fiévreuse et au prix de quelles fatigues ces hommes avides cherchent un peu de poussière, il est impossible de ne pas se sentir pressé d'un immense désir de donner aux âmes le seul vrai trésor, celui qu'elles cherchent le moins, la Grâce et le Ciel. Des familles qui, ailleurs, avaient le confortable et même un certain luxe, se condamnent ici à vivre sous la tente et dans un état bien voisin de la misère, n'ayant pour tout mobilier qu'un matelas qu'on étend par terre, une chaise, une bouteille vide en guise de chandelier et une assiette pour chaque membre de la famille ; et tous ne sont pas si bien montés ! Quelle leçon pour le missionnaire !

Les commencements de la nouvelle mission furent

rudes, le travail écrasant. Il fallait chercher et découvrir dans cette foule les brebis du troupeau, les visiter, faire connaissance avec elles, les exhorter à ne pas négliger l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Le samedi était particulièrement fatigant. *Où aurons-nous la messe demain?* telle est la question que nous devions nous poser et résoudre, car, n'ayant pas encore de local à nous, nous changions souvent de domicile, allant un peu partout où nous espérions rencontrer bon accueil, et avoir assez d'espace : aujourd'hui, un magasin inachevé, le dimanche suivant, une salle à manger, etc. Le local provisoire une fois trouvé, il restait à prévenir les fidèles en faisant le tour des campements.

Enfin, grâce à la générosité des mineurs, tant catholiques que protestants, nous pûmes acheter un terrain et y construire une salle convenable et suffisante pour les besoins du moment. Nous en fîmes l'inauguration solennelle le 21 août. Les journaux donnèrent un compte rendu enthousiaste de cette cérémonie, la première de ce genre à Johannesburg. Je dois dire que la Providence envoya, dès le commencement, à la mission naissante, une excellente chorale qui nous fut d'un puissant secours; à l'église, des chants harmonieux, soutenus par une habile organiste, ajoutaient à la beauté de nos offices. En ville, des concerts toujours bien exécutés produisaient de jolies recettes, dont le produit nous aida à couvrir les premières dépenses. La pauvreté rend ingénieux.

Après l'église, l'école. Au commencement, le besoin s'en faisait moins sentir. Johannesburg était surtout une ville de garçons jeunes et vieux qui, avant d'appeler la famille, avaient voulu voir la position et s'installer vaille que vaille. Mais bientôt les familles arrivèrent. Il fallut songer à l'instruction et à l'éducation des enfants. Les Sœurs

de la Sainte-Famille voulurent bien ajouter cette œuvre à celles qu'elles dirigeaient déjà avec tant de succès et de dévouement dans les vicariats de Natal et de l'État libre. Elles arrivèrent au nombre de six, en compagnie de Mgr Jolivet et du Préfet apostolique en route pour Pretoria, et furent reçues en triomphe. Des mains aussi industrieuses que généreuses avaient tout préparé au dortoir, à la cuisine, dans les salles, de manière à leur adoucir les épreuves du commencement. C'était le souhait de bienvenue de nos dames de charité.

Une autre question nous préoccupait vivement. On venait d'établir un hôpital. Qui serait chargé du soin et de la garde des malades? Les Sœurs de la Sainte-Famille nous semblaient toutes désignées pour cet emploi de charité.

Malheureusement, le protestantisme de nos jours ne s'est pas contenté d'emprunter à l'Église catholique les cérémonies de son culte, il a imité ses admirables institutions de religieuses et de sœurs de charité. A Johannesburg, en particulier, nous en avions de tous les noms et de tous les costumes, comme si, pour être religieux, il suffisait d'en prendre l'habit. C'est à ces contrefaçons de religieuses qu'on voulait confier l'hôpital, comme on l'a déjà fait à Leydenberg. Infime minorité, que pouvions-nous ? Lutter et prier. C'est ce que nous avons fait, et le bon Dieu nous a donné la victoire. Nous avons la joie de voir les Sœurs de la Sainte-Famille installées au chevet de nos malades.

Voici quel est, à l'heure actuelle, l'état de nos œuvres à Johannesburg. Nous avons, dans la ville, à peu près quinze cents catholiques et près de cinq cents dans les environs. Tous les dimanches, notre église provisoire se remplit quatre fois : à sept, huit et dix heures du matin, et le soir à sept heures. Outre ces exercices qui s'adressent

à tout le monde, nous avons un service spécial pour les enfants, tous les dimanches à trois heures, et tous les premiers dimanches du mois une réunion pour les Enfants de Marie. Beaucoup de protestants de toute nuance assistent à nos offices du soir avec intérêt et, j'ose dire, avec piété. Nous avons déjà eu la consolation de recevoir plusieurs abjurations, et, sous ce rapport, il nous semble que l'avenir nous réserve une moisson abondante.

Nos écoles réunissent deux cent trente élèves. Nous avons dû, cette année, ajouter aux bâtisses du couvent des Sœurs une école de paroisse. Dans un autre quartier de la ville, un collège, dont les Frères Maristes acceptent la direction, s'élève rapidement. Les travaux sont presque terminés et nous espérons l'inaugurer au commencement d'octobre.

A l'hôpital, nous avons dû augmenter le nombre de nos gardes-malades. Quinze religieuses se consacrent à cette belle œuvre, avec un dévouement et un tact qui leur attirent l'estime et l'admiration non seulement des catholiques, mais des protestants. Vous le voyez bien, mon très révérend Père, les bénédictions de Dieu n'ont pas manqué à vos enfants de Johannesburg. Nous sommes, cependant, encore loin d'avoir achevé notre tâche. Il nous faut construire une église de dimensions considérables, et, si nous en avions les moyens, nous voudrions une *belle* église digne de notre sainte religion, dans ces pays où l'on estime les choses d'après l'extérieur. Il nous faudrait aussi un refuge pour nos enfants pauvres et délaissés. Nous avons déjà un terrain bien placé, et dès que les ressources nous le permettront, nous commencerons les bâtisses.

PRETORIA.

C'est notre Mission la plus ancienne, en même temps que la capitale du Transvaal, depuis que le président de la République y a transféré sa résidence. Nos annales ont parlé plusieurs fois déjà des œuvres que Mgr Jolivet y a établies, et qui toutes, Dieu merci, sont en voie de progrès. Le couvent, commencé en 1878, est enfin terminé. L'église, dont le vénéré prélat avait posé la première pierre dans sa visite d'adieu, est déjà livrée au culte. Monseigneur a bien voulu s'imposer les fatigues d'un long voyage pour venir la bénir et l'inaugurer. Il nous a dit son bonheur de revoir sa chère ville de Pretoria, ses bonnes religieuses de Lorette, ses beaux arbres, ses belles allées d'eucalyptus et d'orangers, et surtout de prier sur la tombe d'une sœur bien-aimée, première supérieure du couvent, morte à la peine, pendant la dernière guerre. Il a pu comprendre, par l'accueil qui lui a été fait, que les cœurs lui sont restés fidèles. Pourquoi faut-il que les devoirs de sa charge l'aient obligé de rentrer si vite dans son vicariat? Nous étions si heureux de le posséder parmi nous!

Nos catholiques augmentent rapidement en nombre, et je suis heureux de pouvoir leur rendre ce témoignage, augmentent aussi en valeur, si j'en juge par l'assistance aux offices et la fréquentation des sacrements. Notre nouvelle église, trop vaste il y a quelques mois, menace de devenir beaucoup trop petite.

Le nombre des enfants qui fréquentent notre petit collège a doublé depuis le commencement de l'année. Nous sentons plus que jamais la nécessité d'avoir un local plus vaste et qui réponde mieux aux besoins de l'éducation dans la capitale du Transvaal.

Un ministère à la fois douloureux et consolant que

nous avons quelquefois à remplir, c'est d'accompagner au gibet les condamnés à mort. Il y a quelques jours, j'ai rempli cet office auprès d'un pauvre Mosutu. Je l'avais baptisé la veille, après l'avoir instruit. Rien ne peut rendre sa joie. « Je serai bientôt au ciel, » me dit-il en quittant la prison pour s'acheminer vers le lieu du supplice. Du haut de l'échafaud, il m'a encore salué : « Adieu, Père, nous nous reverrons. » Il n'a pas donné le moindre signe d'émotion pendant les lugubres préparatifs et pendant qu'on lui passait la corde au cou. Un instant après, il était lancé dans le vide. C'est le cinquième Cafre que nous avons préparé à la mort, cette année, et accompagné au supplice. J'ai été aussi émerveillé de leur courage que consolé de leurs bonnes dispositions.

BARBERTON.

Depuis quelques mois, cette ville minière, qui avait surgi, elle aussi, comme par enchantement, tend à diminuer. Les catholiques, qui s'y étaient d'abord réunis en grand nombre, se sont de nouveau dispersés. Il reste cependant encore autour des missionnaires un groupe assez considérable. Un des Pères s'occupe de la ville, tandis que l'autre visite régulièrement plusieurs centres : Moodies, Steynsdorp, Eureka City, Jamestown, et va jusqu'à Leydenberg. On croit généralement que Barberton se relèvera ; on va même jusqu'à prédire qu'elle sera avant longtemps la ville la plus florissante de la République.

Tel est, mon très révérend et bien-aimé Père, l'état de nos œuvres, dans la préfecture du Transvaal, confiée au zèle de vos enfants. S'il y a beaucoup d'épreuves, il y a aussi beaucoup de consolations. Et cependant nos cœurs ne sont pas satisfaits. Combien de centres où

nous ne faisons que passer et où la présence d'un missionnaire serait nécessaire ! Et puis, jusqu'à ce jour, nous avons dû réserver nos soins aux brebis d'Israël : *Ite ad oves quæ perierunt domus Israel.* Nous voudrions, sans négliger les catholiques, renouveler, parmi les Cafres du Transvaal, les merveilles que nos Pères accomplissent parmi les nègres du Basutoland. Mais les ressources et les ouvriers manquent à la fois ; les ouvriers encore plus que les ressources. Daigne le Divin Maître écouter la prière que nous lui faisons tous les jours : *Ut mittas operarios in messem tuam, te rogamus ; audi nos !*

MONGINOUX, O. M. I.,
Préfet apostolique.

PROVINCE DU CANADA.

CHEZ LES ONÉIDAS (1).

LETTRE DU R. P. BURTIN A SA FAMILLE.

Le R. P. BURTIN, depuis vingt-sept ans missionnaire des Iroquois au Sault-Saint-Louis, a été appelé, au commencement de cette année, à évangéliser, dans les États-Unis, une autre tribu de cette nation autrefois si redoutable, aujourd'hui si pacifique.

Dans une lettre à sa famille, qu'on veut bien nous communiquer, le R. P. BURTIN donne, sur sa mission, des détails qui seront lus avec intérêt. Nous reproduisons son récit, en y ajoutant quelques traits empruntés à la *Semaine religieuse* de Montréal.

(1) Onéidas, une des cinq nations primitives des Iroquois. Les autres étaient les Mohawks appelés *Agniers* par les Français, les Onondagns, les Cayugas et les Senecas ou Tsonnontouans.

Caughnawaga (Sault-Saint-Louis),
le 18 février 1890.

Vous avez hâte, sans doute, d'avoir des nouvelles de ma mission chez les Onéidas du Wisconsin. Je m'empresse de satisfaire votre désir. Les résultats, sans être au niveau de mes espérances et surtout de mes vœux, ont été bien consolants. Le saint sacrifice de la messe a été offert sur une terre qui ne connaissait pas encore ce bienfait ; la véritable Église est représentée par huit fidèles, dans une tribu qui, depuis un siècle, était restée exclusivement protestante ou infidèle ; des germes de conversion ont été déposés, qui, plus tard, lèveront et donneront des fruits abondants. Mais n'anticipons pas.

Dans le courant de l'été dernier, Mgr Katzer, évêque de Green-Bay, m'avait fait demander, par M. Daniel, sulpicien de Montréal, cinquante catéchismes iroquois, pour la tribu des Onéidas de son diocèse ; il annonçait en même temps que, dans cette tribu, l'une des cinq nations iroquoises, il y avait un mouvement prononcé vers le catholicisme, mouvement qui n'était plus entravé, comme dans le passé, par l'opposition des chefs ou du gouvernement. Comme les Onéidas parlent, sauf quelques légères variantes, le dialecte mahawk usité au Sault-Saint-Louis, je fis savoir à Monseigneur que, dans le courant du mois de janvier, je pourrais, de l'agrément de mes supérieurs, consacrer quelques semaines à l'instruction de ceux qui avaient le désir de revenir à l'Église. Je voyais, en cela, l'occasion de faire une bonne œuvre en rapport avec le but de notre institut, qui est d'évangéliser les pauvres et les âmes les plus abandonnées.

Je partis donc, le 2 janvier au soir, pour Green-Bay, où j'arrivai le surlendemain, mercredi soir, après avoir passé par Toronto, Détroit, Chicago. Mgr Katzer me reçut

avec la plus grande cordialité. Dans la conversation que j'eus ce jour même avec lui, le prélat me mit au courant des circonstances qui avaient amené un certain nombre d'Onéidas à désirer entrer dans l'Église catholique.

« Il y a huit ans environ, me dit-il, un des Pères franciscains, chargé de la mission de la tribu catholique des Monomenees, à 40 milles de la réserve des Onéidas, avait demandé au gouvernement de Washington s'il n'y aurait pas moyen d'envoyer, chez ces sauvages, des missionnaires catholiques. Il lui fut répondu que le gouvernement n'y verrait pas de difficulté, si les chefs des Onéidas y consentaient. Or, à cette époque, tous les chefs, sauf un seul, refusèrent. Un peu plus tard, l'agent des Onéidas, qui est catholique, parvint à placer à l'école catholique de Keshina, chez les Monomenees, plusieurs enfants onéidas, et, cette année même, il y a, à cette école gratuite, dirigée par les Sœurs, trente enfants de cette tribu ; de là, chez les enfants et, par suite, chez les parents, des propensions vers l'Église catholique. »

Le samedi suivant, vers 1 heure de l'après-midi, Monseigneur eut la bonté de m'accompagner lui-même, en chemin de fer, jusqu'à Kaukauna, petite ville située à 20 milles de Green-Bay. Là, je trouvai le curé de Freedom, paroisse voisine de la réserve des Onéidas, M. Lochmann, qui me conduisit, dans sa voiture, à sa paroisse, située à 8 milles plus loin. Les sauvages, dont quelques-uns fréquentent parfois son église, avaient été avertis de mon arrivée et invités à venir en grand nombre pour m'entendre. J'en vis plusieurs au presbytère, le dimanche matin, avant la grand'messe de 10 heures et demie. Je constatai de suite, en causant avec eux, que, malgré quelques différences dans certains mots, nous pourrions nous comprendre facilement. L'un d'eux, Elias Skennonton, le premier qui ait demandé à entrer dans l'Église

catholique, m'invita à aller le voir, et il fut convenu que, le jeudi suivant, il viendrait nous chercher, M. le curé et moi, et que nous dînerions chez lui.

A l'église, je trouvai près de deux cents Onéidas accourus pour m'entendre ; quelques-uns étaient venus de 8, 10 et même 12 milles. Après l'Évangile, je leur commentai les neuf premiers versets du cantique *Benedictus*, qui me semblaient résumer les fruits que j'attendais de ma mission parmi eux, et aussi les bienfaits qu'ils trouveraient dans l'Église catholique, qui seule a qualité pour donner au peuple de Dieu *la science du salut*, qui seule a le pouvoir de remettre les péchés, et qui m'envoyait vers eux pour les éclairer et les tirer des ténèbres et de l'ombre de la mort. Je leur dis que j'étais à leur disposition pour les instruire et que je recevrais avec plaisir tous ceux qui voudraient me voir. Je passai les trois jours suivants au presbytère ; mais j'acquis bientôt la certitude que, vu l'étendue de la réserve, il fallait m'établir à un point plus central et à la portée de ceux que j'étais venu évangéliser.

C'est ce que je fis le jeudi 16 janvier. Selon qu'il avait été convenu le dimanche précédent, Elias Skennonton vint, ce jour-là, nous chercher à Freedom, M. le curé et moi, pour nous conduire à sa maison, située à 4 milles du presbytère et à 2 milles dans l'intérieur de la réserve. Plusieurs sauvages de ses amis, animés des mêmes dispositions que lui, nous y attendaient. Après le dîner, nous profitons de l'obligeance de notre hôte pour faire une promenade en *sleigh* à travers le pays et compléter la connaissance que nous en avions prise dans une première visite.

La réserve des Onéidas s'étend sur une longueur de 12 milles. C'est dans ce vaste espace de terrain que sont disséminés les membres de cette tribu, au nombre d'en-

viron dix-sept cents. Ils s'adonnent tous à l'agriculture. La réserve a été arpentée dernièrement et, lorsque les terres auront été divisées, chaque famille devra en avoir 130 acres pour sa part. Point de village, mais des maisons isolées, placées de distance en distance au milieu des champs. Bon nombre de ces maisons, celle de notre hôte par exemple, sont grandes et de belle apparence, construites en briques ou en bois, avec granges et dépendances vastes et bien conditionnées. La vente des boissons enivrantes est interdite dans la réserve, et, quoique plusieurs trouvent le moyen de s'en procurer dans le voisinage, les ivrognes sont rares. L'isolement et les occupations auxquelles ils se livrent sont, pour les Onéidas, un excellent préservatif contre la boisson et l'immoralité. Il y a, sur la réserve, quatre écoles et deux temples : l'un, épiscopalien, bâti en pierre et dont la tour est surmontée d'une croix exactement semblable à celles qui dominent les églises catholiques ; l'autre, méthodiste, plus modeste, construit seulement en bois. Les partisans de cette dernière secte font presque tous partie de la Société de tempérance. Jusqu'à ces dernières années, un méthodiste qui se serait enivré ou aurait donné quelque scandale était comme excommunié et banni de l'Église. Le livre de prières des épiscopaliens est, en bien des points, semblable à un paroissien catholique. Leur *Pater* et leur *Credo* ne diffèrent du *Pater* et du *Credo* usités au Sault-Saint-Louis que par quelques expressions. Le sens en est à peu près le même. Mais quelle ignorance profonde chez ces pauvres sauvages ! Ils ne connaissent guère que le nom de Jésus-Christ, et, si quelques femmes disent les prières, il n'y a peut-être pas cinq hommes, dans la réserve, en état de les réciter.

Évidemment, les ministres qui s'occupent d'eux n'ont pas pris la peine de les instruire et se sont bornés à leur

lire la Bible avec des commentaires insignifiants. On ne peut pas du reste reprocher à ces protestants d'être fanatiques : tous ceux que j'ai vus m'ont témoigné le plus grand respect ; ils paraissent même avoir une certaine timidité.

Au retour de cette excursion, il fut décidé que je resterais dans la maison hospitalière où nous avions été si bien reçus et où je pourrais plus facilement voir et instruire les sauvages. Le soir même, Elias Skennonton reconduisait M. Lochmann à Freedom et en rapportait ma valise et une caisse pourvue de tout ce qui est nécessaire pour dire la messe.

Le 17 janvier, je célébrai pour la première fois, dans la maison de ce bon sauvage, en présence de sa famille et sans servant. Un peu avant l'élévation, je leur fis signe de se mettre à genoux, ce qu'ils s'empressèrent de faire ; seulement, le brave homme, peu au courant des croyances et des pratiques catholiques, le fit de manière à tourner le dos à l'autel, et je dus lui expliquer, après la messe, que ce n'était pas une manière très polie d'honorer le bon Dieu qui s'y rendait présent. Rarement j'ai offert le Saint Sacrifice avec plus de ferveur. C'est donc la première fois, me disais-je à moi-même, que l'Agneau divin est immolé sur cette terre depuis si longtemps livrée à l'hérésie et à l'infidélité, et c'est lui qui m'envoie vers ce peuple pour faire luire à ses yeux la lumière de la vérité et l'introduire dans la vraie Église. Oui, vraiment, en ce jour, le salut est entré dans cette maison, parce qu'il s'y trouve des enfants d'Abraham, des âmes simples et droites, que Dieu a choisies pour être les prémices de cette nation. Je pensais à leurs ancêtres qui, il y a près d'un siècle, étaient si fervents chrétiens, puisque ce fut un chef onéida, nommé Louis Okenratahiren (la Cendre-chaude), qui fut le noyau de la chrétienté de

Laprairie, transportée plus tard au Sault-Saint-Louis.

« Le baptême d'un capitaine onéida, dit le P. Chauchetière, dans la *Vie de Catherine Tegahkouita*, fut un grand coup de Dieu pour la Mission. Plusieurs Onéidas, partie de ceux qui étaient à Catarokoui (Kingstown), partie même de ceux du pays, vinrent le voir et se firent chrétiens. Quand on vit la troupe des Onéidas grossir, et qu'on connut l'esprit de la Cendre-chaude (Okenratarihen) et les belles qualités qu'il avait pour être capitaine, on le choisit pour être le capitaine du Sault. »

Je me disais donc à moi-même que, sans doute, ce peuple, quoique séparé de la vraie Église par le malheur des temps, devait être encore très cher à Dieu, à cause de ses ancêtres, *carissimi propter patres*, et que les mérites et les prières de ces saints sauvages, parmi lesquels il y a eu des martyrs, des confesseurs de la foi et des vierges, avaient attiré sur leurs descendants la miséricorde de Dieu.

Ces pensées me remplissaient le cœur d'une douce espérance, tout en me laissant craindre que mon indignité ne mît obstacle aux desseins de Dieu.

Le dimanche 19 janvier, je dis la messe devant environ dix personnes, et, ce jour-là, elle me fut servie par M. Vansusteren, ecclésiastique du séminaire de Milwaukee, venu en vacances à cause de l'influenza. Après la messe, je fis une instruction, ou plutôt un catéchisme sur les notes de la véritable Église et sur son autorité. Le même jour, vers 4 heures du soir, vingt personnes arrivèrent pour se faire instruire, et je leur parlai pendant une heure ; je fus écouté avec la plus religieuse attention. Pendant la semaine, je vis, presque tous les jours, un, deux ou trois sauvages qui venaient me trouver pour me demander des éclaircissements, des explications sur certains points de la doctrine ou des pratiques

catholiques. Je leur donnai ces explications, répondis à leurs objections, en me servant des paroles mêmes de la Sainte Écriture ; je leur distribuai des catéchismes, en leur recommandant d'apprendre par cœur le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, et surtout de demander à Dieu la foi, qui est un don de sa grâce. Je leur fis observer que, lorsque Dieu fait luire aux yeux la lumière de la vérité, on est obligé de la suivre et d'agir en conséquence ; que, si l'ignorance et la bonne foi peuvent excuser quelques-uns devant Dieu, il n'en est pas de même de ceux qui voient et comprennent que l'Église catholique est la seule vraie, la seule qui remonte aux Apôtres, et qu'en refusant d'y entrer ils se rendaient gravement coupables de désobéissance et en subiraient les conséquences.

Je passai dix-huit jours au milieu de ces bons sauvages, vivant de leur vie, partageant leur nourriture plus substantielle que délicate, multipliant les instructions, en particulier sur le *Credo* et les sacrements, leur apprenant les prières et, pour les leur graver dans la mémoire, les répétant des centaines de fois. Sans doute, j'aurais aimé un concours plus nombreux et plus empressé ; mais la rigueur de la saison, la distance, les travaux domestiques, la maladie de l'influenza qui sévissait dans la réserve, les empêchaient de venir les jours sur semaine et même souvent le dimanche. Et puis, le Fort armé, le prince de ce monde, qui depuis si longtemps tenait ce peuple dans les liens de l'hérésie et de l'infidélité, veillait sur son domaine et n'entendait pas lâcher sa proie. Il me fut rapporté que le ministre méthodiste et ses soutiens usaient de toute leur influence pour empêcher les sauvages de venir me trouver ; que plusieurs de ceux qui, l'été dernier, étaient décidés à se faire catholiques et l'avaient même dit à Elias Skennonton, en particulier un de ses fils, avaient changé de sentiment. Ce dernier, à la suite

d'un entretien que j'eus avec lui devant son père, me dit : « J'ai entendu dire que les catholiques ont un règlement sévère (mot à mot, une loi dure, *ratianerenserahniren* »). Et de fait, c'est si commode d'être protestant ! On comprend que des gens grossiers ne quittent pas facilement une religion si peu gênante. La conviction produite dans l'esprit par la parole de Dieu ne suffit pas ; il faut encore une grâce puissante pour rompre les liens qui enchaînent la volonté.

Cependant, le temps de mon départ approchait ; il fallait conclure. M. Lochmann, qui venait me voir de temps en temps, m'annonça, dans les derniers jours de janvier, que Mgr Katzer, évêque de Green-Bay, arriverait à Freedom le lundi soir, 3 février, et que le lendemain, mardi, aurait lieu la cérémonie du baptême, suivie de la messe pontificale.

Le mardi 4 février fut une bien belle fête pour le village de Freedom. Outre quatre prêtres du voisinage, venus pour assister Monseigneur, il y avait une grande affluence de peuple, et un grand nombre de sauvages étaient accourus pour être témoins de cette splendide cérémonie, qu'ils voyaient pour la première fois. A 6 heures et demie du matin, je partis en voiture avec Elias Skennonton et sa femme. Le temps était brumeux, mais les cœurs étaient inondés de joie. Les autres néophytes étaient déjà rendus à Freedom. A l'heure fixée pour la cérémonie, Monseigneur, accompagné du clergé, des enfants de chœur et des nouveaux convertis, fait son entrée solennelle dans l'église déjà remplie de peuple. Les néophytes, au nombre de huit, accompagnés chacun d'un parrain et d'une marraine, étaient placés dans les bancs les plus rapprochés du chœur. Le saint évêque de Green-Bay était visiblement heureux de recevoir lui-même dans l'Église ces prémices de la nation des Onéi-

das, à laquelle il porte tant d'intérêt. Les néophytes allèrent d'abord au pied du trône pontifical faire leur profession de foi, la main sur les saints Évangiles. Les deux qui savaient l'anglais lurent en cette langue une formule abrégée de la profession de foi catholique du pape Pie V. Les six autres, qui ne comprenaient que le sauvage, répétèrent, après moi, cette formule que je leur traduisis sur place. Après le baptême, qui fut donné à tous sous condition, sauf à un homme de trente-deux ans, Alexandre Skennonton, qui ne l'avait jamais reçu dans aucune secte, Monseigneur chanta pontificalement la messe. A l'Évangile, Mgr Katzer fit, en anglais, un discours que je répétai après lui et interprétai, en iroquois, aux sauvages.

Voici, en substance, ce qu'il leur dit : « Lorsqu'il y a vingt ans je quittais ma patrie et ce que j'avais de plus cher au monde, mon intention était de consacrer ma vie à évangéliser les sauvages, et je fis des démarches dans ce but ; mais la Providence, qui dispose de tous les événements de ce monde, ne permit pas que je misse ce projet à exécution. Ayant été nommé évêque après la mort de Mgr Krautlauer, mon prédécesseur, j'appris qu'il y avait, dans mon diocèse, une tribu sauvage, celle des Onéidas, qui était en dehors de l'Église catholique, et, tout de suite, j'ai conçu le désir de les y ramener. Car il n'y a qu'une Église, non pas deux, ni trois, mais une seule qui a été établie par Dieu, qui a charge d'enseigner les hommes, et cette Église, c'est l'Église catholique, qui seule remonte à Notre-Seigneur et aux Apôtres, à qui seule a été confiée la parole de Dieu, la Sainte Écriture, avec mission de l'expliquer et de la comprendre. Les autres Églises, méthodiste, épiscopalienne, on pourrait en citer vingt autres, sont des sociétés récentes, fondées par des hommes, il y a un peu plus de trois cents ans,

et ne sauraient être la véritable Église de Jésus-Christ, l'Église de tous les temps et de tous les lieux. Dieu vous a fait la grâce d'y entrer ; soyez de dignes enfants de l'Église ; marchez sur les traces de vos ancêtres, parmi lesquels il y a eu des martyrs qui ont donné leur vie pour la foi, des vierges qui ont donné l'exemple de toutes les vertus, comme Catherine Tegahkouita, que l'Église n'a pas encore mise au nombre des saints, mais que peut-être elle nous permettra un jour d'honorer. Soyez saints vous-mêmes ; priez pour vos parents et vos amis ; soyez zélés pour les ramener à l'Église et, surtout, donnez-leur le bon exemple, afin qu'ils reconnaissent l'arbre à ses fruits, et qu'en vous voyant remplir tous les devoirs de bons catholiques, ils aient le désir de faire comme vous et d'entrer dans l'Église. »

Monseigneur donna ensuite lecture d'une lettre à lui adressée par une religieuse de Saint-Louis, originaire de la nation des Onéidas, pour le remercier du bien qu'il avait fait à sa nation en lui procurant l'avantage de se faire instruire et en lui envoyant un missionnaire. Il engagea les Onéidas à bâtir une chapelle, leur promettant 400 livres sterling pour les aider à commencer.

Au moment de la Communion, sept des néophytes, c'est-à-dire tous, sauf un enfant de onze ans, s'approchèrent de la Sainte Table et firent avec ferveur leur première communion. Puisse le Divin Sauveur leur faire sentir les effets de sa présence et les embraser d'un feu divin !

Après la messe, Monseigneur leur conféra le sacrement de Confirmation et leur fit une courte instruction, que j'interprétai en leur langue, sur l'excellence de ce sacrement et les effets qu'il produit dans les âmes.

Quand tout fut terminé, l'assistance entière, musique en tête, reconduisit solennellement Monseigneur au

presbytère, où les néophytes furent invités à déjeuner et reçurent les félicitations des prêtres et de plusieurs personnes de la localité. Espérons qu'ils conserveront longtemps le souvenir de ce beau jour et des grandes choses que le Tout-Puissant a opérées dans leurs âmes, et que, se conduisant en vrais enfants de lumière, ils seront les modèles de leurs compatriotes, dont plusieurs ne tarderont pas à suivre leur exemple.

Quant à nous, il nous semble que Dieu a, sur ces bons sauvages, des desseins de miséricorde. Les mérites, les prières et les souffrances de leurs saints ancêtres ont attiré sur eux la grâce divine, et il est permis d'espérer que, dans quelque temps, il y aura assez de catholiques parmi eux pour qu'un prêtre puisse, sinon résider dans la réserve, du moins leur faire de fréquentes visites, les instruire et les défendre contre les séductions de l'erreur. Les trente enfants qui fréquentent l'école catholique de Keshina, chez les Menomenees, d'autres qui la fréquenteront plus tard, les nouveaux convertis et ceux qui se préparent à suivre leur exemple, sont de précieux gages pour l'avenir religieux de la tribu entière. Un grand nombre, plus de cent d'entre eux, ont, en différentes occasions, exprimé à M. le curé de Freedom le désir de se faire catholiques. Il est vrai que plusieurs ont fait cette déclaration à la suite de quelque belle cérémonie, telle que la procession de la Fête-Dieu, séduits en quelque sorte par le côté extérieur de la religion, par la splendeur de son culte ; mais nous savons que Dieu se sert souvent des sens pour agir sur l'âme, et, une fois qu'ils auront connu la beauté, la solidité des croyances catholiques, ils s'attacheront à cette divine religion. Puissent-ils en être les dignes enfants comme leurs pieux ancêtres qui, jadis, ont illustré par leurs vertus la chrétienté naissante de Laprairie et du Sault-Saint-Louis ! S'il en est ainsi,

l'auteur de ces lignes s'estimera heureux d'avoir été choisi de Dieu pour faire entrer dans l'Église les prémices de la tribu des Onéidas en les instruisant et en les préparant à la grâce du baptême, et ce sera pour lui une consolation d'avoir été le premier prêtre qui ait offert le Saint Sacrifice et fait couler le sang de la divine Victime sur cette terre livrée depuis de si longues années à l'hérésie et à l'infidélité. Ce sera un nouvel accomplissement de l'oracle du Prophète : *Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo et florebit quasi lilium. Germinans germinabit et exultabit lætabunda et laudans* (Is., ch. XXXV) : « La terre qui était déserte et sans chemin se réjouira, la solitude tressaillira d'allégresse et fleurira comme le lis. Elle produira des germes abondants et éclatera en accents de joie et de louange. » Puissions-nous voir bientôt la réalisation de ces vœux !

BURTIN, O. M. I.

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

LETTRE DU R. P. CAMPEAU AU R. P. BOISRAMÉ, MAITRE DES NOVICES A NOTRE-DAME DES ANGES (LACHINE).

Lac Qu'Appelle (Lebret), le 21 février 1889.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Quelques détails sur nos missions vous feront-ils plaisir ? J'ose l'espérer. Et d'abord vous serez heureux d'apprendre que le bon P. CHAUMONT, maintenant bien rétabli, est devenu le missionnaire infatigable des Sioux. Il possède déjà assez bien la langue pour enseigner le catéchisme, les prières, et même pour entendre les confessions. Il a passé, parmi les Indiens de cette tribu, les mois de décembre, de janvier et une partie de février,

tout occupé à instruire les enfants et quelques adultes des grandes vérités de notre sainte religion. Ces Sioux, établis à une dizaine de milles de notre résidence, sont au nombre de deux cents. Ils montrent les meilleures dispositions et donnent les plus belles espérances. Déjà un grand nombre d'enfants de cette Réserve ont été baptisés. Plusieurs adultes ont aussi reçu le saint baptême, et quelques-uns sont morts, depuis, dans de saintes dispositions. Le R. P. Supérieur a l'intention de bâtir, dans leur Réserve même, une petite école industrielle, qui sera dirigée par les Sœurs grises. Nous comptons déjà environ quarante enfants sioux prêts à y entrer, dès qu'elle sera ouverte. Inutile de vous dire que le P. Chaumont seconde fortement les desseins du R. P. Supérieur. Il faut le voir, le crayon à la main, tracer les plans, calculer les quantités de pierres ou de bois qui doivent entrer dans la future construction. Pour encourager le R. P. Supérieur, il termine invariablement ses calculs par ce mot : « Ça ne coûtera pas cher. »

Le R. P. Supérieur, tout en dirigeant la paroisse, mission du Sacré-Cœur , tout en veillant à ce que nous ne manquions de rien pour nos voyages et nos missions, vole de temps en temps à la montagne de Lime, nouvelle mission sauvage établie à 20 milles environ de notre résidence. Dieu a daigné l'encourager et bénir ses travaux. Il compte déjà quarante-six catholiques. C'est Notre-Dame des Anges (tel est le nom de la Mission) qui lui amène ces pauvres enfants des bois, pour qu'il les instruise et qu'il les baptise. C'est elle aussi qui les défend contre les séductions de l'erreur. Le ministre presbytérien a bâti, cet été, dans cette Réserve, une magnifique école en pierre ; mais, malgré tous les présents qu'il a prodigués aux sauvages, il n'a pu avoir, jusqu'à ce jour, un seul enfant. Il finira bien par en obtenir

quelques-uns ; mais aucun de ces enfants ne consentira jamais à se faire protestant.

Le R. P. Hugonnard, principal de l'école industrielle de Qu'Appelle, grand homme du gouvernement, le *kitchi mekateokonaie*, le grand prêtre, comme l'appellent nos sauvages, réussit toujours au delà de toute espérance. L'an dernier, il demandait au gouvernement d'agrandir son école, déjà trop petite pour contenir les enfants sauvages venus de toutes les Réserves. Cet été, le gouvernement a construit, pour les petites filles, une bâtisse qui a coûté près de 13 000 piastres, dit-on. Déjà il n'y a plus de place, et le nombre des enfants fixé par le gouvernement est dépassé. Cette école est vraiment une merveille pour nous. C'est là que se forment, pour l'avenir, des chefs de familles catholiques, qui iront ensuite s'établir dans les nombreuses Réserves qui nous entourent. Cette école est pour nous d'une importance majeure. C'est le moyen le plus sûr et le plus efficace de civiliser et de christianiser les sauvages. Aussi chacun de nous se fait-il un devoir d'attirer le plus grand nombre possible d'enfants. Grâce à Dieu, nos catholiques nous ont grandement consolés à ce sujet, car, malgré les efforts inouis en sens contraire, malgré les promesses réitérées des ministres qui nous entourent, tous nos enfants catholiques sont abrités contre l'erreur, soit dans cette école, soit dans les écoles catholiques des autres Réserves. Vraiment le doigt de Dieu est là. Les ministres leur offrent des habits, des couvertures, des animaux même ; les sauvages, naturellement, aiment beaucoup à recevoir, ils sont très pauvres, ils souffrent parfois même de la faim, et cependant ils trouvent dans leur foi et dans leur amour pour la vraie religion le courage quasi-héroïque de refuser tous ces avantages pour sauvegarder l'âme de leurs enfants. Bon nombre de païens imitent l'exemple de nos

catholiques. Aujourd'hui, nous comptons près de cent quarante enfants dans l'école industrielle de Qu'Appelle. *Soli Deo honor et gloria !* La semaine prochaine il y aura grande fête. Une des filles de l'école des Sœurs doit se marier avec notre engagé, bon métis catholique.

Que vous dire encore ? Vous parlerai-je de mes courses continuelles chez Paskoua, à la montagne et au lac Croche, Missions confiées à mes soins ? Trois Missions, c'est beaucoup pour le personnage que vous connaissez ; et encore, lorsque je les visite, ne puis-je me contenter de mes chrétiens ; il faut passer dans les autres Réserves et envahir le champ d'action de mes voisins, qui, je vous l'assure, ne sont pas jaloux. Dans le mois d'août, Touch-Wood a donné au R. P. Camper un baptême d'adulte et quarante et une confirmations. Cette Mission possède également une école régulièrement fréquentée par plus de trente enfants. M. Dennegs, qui la dirige avec zèle et dévouement, a obtenu jusqu'à ce jour les meilleures notes des inspecteurs protestants. Cet excellent maître prépare en ce moment quelques sauvages au baptême, pour ma prochaine excursion apostolique. A Paskoua, j'ai eu aussi, cet été, quelques baptêmes, entre autres celui d'un adulte, mort ensuite dans de bonnes dispositions. Dernièrement, au lac Croche, dans le mois de janvier, j'ai baptisé une *vieille jolie* Sauteuse, âgée d'environ quarante et quelques années. Trois autres adultes m'attendent pour ce printemps. Pendant que j'étais occupé à instruire mes sauvages du lac Croche, le P. Page, mon compagnon, visitait les blancs dispersés au loin, puis venait passer une quinzaine de jours chez les Thongrois, bons catholiques établis à 23 milles de White-Wood. Le bon Dieu a béni son ministère. Il a eu la consolation d'instruire et de baptiser une adulte protestante. Vous le voyez, révérend Père, tous vos anciens

novices, actuellement à Qu'Appelle, font vaillamment leur devoir au poste que l'obéissance leur a assigné. Quel bien nous pourrions opérer au milieu des sauvages, si nous étions plus nombreux ! Partout où j'ai été, à la montagne de Lime, chez Paskoua, au lac Croche, j'ai entendu le même cri : « Père, nous ne voulons pas prier la prière des protestants, c'est la robe noire qu'il nous faut. » Au fort Ellice, où j'ai été dernièrement pour payer une courte visite au P. Decorby, les sauvages protestants eux-mêmes nous invitent à venir dans leurs Réserves ; ils nous confieraient leurs enfants, si nous pouvions avoir une école industrielle ou un internat. Je suis persuadé que partout les païens seraient heureux, eux aussi, de nous confier leurs enfants, si nous pouvions résider dans les centres de missions et avoir des écoles. Dernièrement, les habitants du lac Croche envoyaient au R. P. Camper une pétition, signée de deux cent vingt-sept catholiques et de plusieurs païens influents, demandant avec instance que des prêtres vinssent résider au milieu d'eux. « Hâte-toi, disaient-ils, d'envoyer des prêtres au milieu de nous. Tu le sais, nous aimons notre religion, nous aimons la robe noire. Mais qu'il est triste de passer des semaines et des mois sans voir la robe noire ! Qu'il est triste le dimanche pour nous ! Qu'il est triste d'être malades et de n'avoir pas près de nous la robe noire pour nous encourager et nous assister ! Tu le sais, il y a encore ici autour de nous bien des sauvages qui ne prient pas. Le ministre protestant essaye de les tromper par tous les moyens possibles ; mais ils ne prieront pas la prière protestante. S'il y avait des prêtres ici, ils finiraient tous par prier comme nous. » Hélas ! pourquoi faut-il que notre petit nombre ne nous permette pas de profiter davantage des dispositions de ces bons sauvages, évidemment touchés de la grâce ! *Filii petierunt panem, et non erat qui frangeret*

is... Presque à chacune de mes visites nous avons la joie de donner le baptême à quelques païens soit enfants soit adultes. Quelle moisson ne recueillerions-nous pas, si nous pouvions résider au milieu de ces pauvres gens! Ah! mon révérend Père, priez pour nous, priez pour nos sauvages! *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Th. P. Campeau, o. m. i.

UNE CONVERSION.

Sous ce titre, nous lisons dans la *Semaine religieuse de Grenoble* : Notre compatriote le R. P. Hugonnard, missionnaire oblat de Marie, nous adresse de l'école sauvage industrielle du lac Qu'Appelle (Amérique du Nord), à la date du 22 mars 1890, l'intéressant récit suivant :

Paskoua (ou Paskoi) était un des principaux chefs sauvages qui signèrent le traité avec le gouvernement canadien en 1874. Il choisit sa Réserve à l'ouest du fort Qu'Appelle, le long des lacs, à 16 milles de notre école sauvage. Il avait alors six femmes et vingt-huit enfants. Un pareil ménage devait nécessairement le tenir éloigné de notre sainte religion ; aussi personne ne la détestait plus que lui. Il était, de plus, profondément attaché à ses superstitions dont la principale, appelée *danse du soleil*, est, pour les sauvages, un acte de culte public rendu au démon. Plusieurs fois, chaque année, Paskoua y convoquait sa bande, et tous devaient y assister, car il ne permettait à aucun de ses sauvages de se faire catholique.

Cependant, en 1880, une femme de sa Réserve se convertit à son lit de mort, grâce, sans doute, aux prières d'un de ses enfants décédé l'année précédente après avoir reçu le baptême, et à une médaille de la sainte Vierge dont elle avait hérité de ce même enfant. Avant de mou-

rir, elle obtint de son mari la promesse qu'il se convertirait, ce qu'il fit avec cinq autres familles de sa parenté, et cela malgré l'opposition bien connue du chef, qui n'en devint que plus hostile à notre sainte religion. Aussi, lorsqu'il s'agit de se prononcer entre une école catholique et une école protestante pour sa Réserve, son choix fut vite fait ; il envoya ses enfants à l'école protestante.

En 1884, quand j'allai, avec le R. P. Magnan, donner une mission sur sa Réserve, il réunit tous ses hommes et les amena devant notre tente, espérant nous effrayer. Il nous dit qu'il en connaissait plus long que nous sur l'autre vie ; qu'il y était allé lui-même ; que les sauvages, faits de terre noire, avaient une autre religion que les blancs, faits avec de la terre blanche ; qu'ils avaient une autre destinée, etc., etc., et enfin il conclut en nous ordonnant de sortir de sa Réserve. Bien entendu nous n'en fîmes rien.

L'automne passé, je réussis, à force de bonté, à obtenir que deux de ses enfants vinssent à notre école industrielle. Peu après, il tomba malade. J'allai le visiter plusieurs fois, mais sans grand espoir de le convertir. Dans la première semaine de mars, j'y retournai de nouveau. Il avait abandonné sa maison pour se mettre en tente sur une hauteur. « C'est là, disait-il, que je veux être enterré, et je veux aussi que, sur ma fosse, on laisse ma tente avec du tabac et des provisions. » En me voyant entrer, il dit d'un air moqueur : « Ce Français (ce qui, en sauvage, veut dire *catholique*) a cru que j'étais mourant et il est venu, sans doute, pour donner une bonne direction à mon âme, comme s'il en était capable ! » Je ne répondis rien à cette boutade, mais, peu après, je lui dis : « Paskoua, je sais que tu détestes la religion ; cependant, je viens te voir, parce que je t'aime et aussi parce que c'est mon devoir. Le bon Dieu me punirait si je te lais-

sais aller en enfer sans t'avertir. Tu n'as plus longtemps maintenant à choisir entre le ciel et l'enfer. Je ne veux pas t'ennuyer en te parlant longuement de religion. Je veux te dire que, si tu meurs sans être baptisé, tu n'as que l'enfer à attendre pour l'éternité. Je vais maintenant partir. Quand tu voudras me voir, tu n'auras qu'à me faire demander ; que ce soit le jour ou la nuit, n'importe à quelle heure, je m'empresserai de venir. » — Il me répondit qu'il ne voulait pas prier, parce que plusieurs de ses enfants étaient morts sans prier et qu'il voulait les revoir dans l'autre monde. « Tu te trompes, lui dis-je. La vue de tes enfants dans l'enfer ne serait pour toi qu'un nouveau supplice ajouté aux autres. Il n'est pas vrai qu'il y ait un ciel pour les blancs et un ciel pour les sauvages. Dieu aime également tous les hommes ; il les punit ou les récompense également tous, selon leurs œuvres et non d'après leur couleur. » Je le quittai, après avoir caché dans son lit une médaille de saint Benoît, et, en arrivant, je mis en prière nos cent dix petits sauvages chrétiens.

Quelques jours après, au commencement de la nuit, un de ses fils arrive à l'école industrielle et me dit que son père veut me voir. Je pars immédiatement et, vers 11 heures du soir, j'étais chez le malade, après avoir fait 30 kilomètres sur un lac gelé. A peine étais-je entré qu'il me demanda de l'emmener chez nous. Je lui fis observer qu'il était trop malade pour faire un si long trajet, mais que, s'il voulait, je prendrais soin de lui dans sa tente. Il se recoucha sans mot dire. Je compris qu'il avait quelque velléité de se convertir, mais qu'il n'osait le faire devant les autres sauvages, tous païens. Je le veillai toute la nuit, lui parlant de temps en temps de religion ; mais il ne répondait pas ou ne donnait qu'une réponse évasive. Embrasser notre sainte religion en pré-

sence de ceux devant qui il l'avait si souvent vilipendée était une humiliation trop grande pour lui. Il fallait, pour braver cette humiliation, un courage héroïque que, seule, une grâce extraordinaire pouvait lui donner. Mais il avait au ciel deux anges qui intercédaient pour lui, deux enfants qu'il avait laissé baptiser à l'article de la mort. Le lendemain matin, je crus devoir le presser un peu plus. Il me répondit en *sauteux*, langue que je ne comprends pas bien et que personne des assistants ne voulut m'interpréter en langue *crise*. Ils me dirent qu'au lieu de l'ennuyer ainsi, en lui parlant de religion, je ferais beaucoup mieux de m'en aller; que, s'il voulait être baptisé, il saurait bien le dire, et que, d'ailleurs, eux-mêmes ne voulaient pas que je le baptise. Je répliquai que j'étais venu ici sur sa demande et que, s'il désirait le baptême, personne ne m'empêcherait de le lui donner. Je m'adressai de nouveau au malade; mais il était intimidé et garda le silence. Voyant que je ne pouvais rien gagner, je me décidai à partir, le cœur bien triste. Je fis lentement quelques centaines de verges sur mon traîneau; mais, à mesure que je m'éloignais, je sentais une voix intérieure qui me reprochait de quitter le malade avant qu'il eût positivement refusé le baptême. Je revins sur mes pas et j'allai chercher un sauvage chrétien qui pût me servir d'interprète. Chemin faisant, je priai de toute mon âme la sainte Vierge et saint Joseph, et, me souvenant de ce qu'affirme sainte Thérèse qu'elle n'avait jamais rien demandé à saint Joseph sans l'obtenir, je conjurai ce grand saint de toucher cette âme, lui promettant, en retour, de dire plusieurs messes d'actions de grâces et de donner au mourant le nom de Joseph, si j'avais le bonheur de le baptiser. J'arrive donc avec mon interprète chez le malade et je commence à l'instruire en *cris*, langue qu'il comprenait. Pour toute réponse, il

se tourne de l'autre côté et me dit qu'il est fatigué. Je n'insiste pas, mais je me décide à passer de nouveau la nuit auprès de lui, dans l'espoir de trouver une occasion favorable.

Au commencement de la nuit, je lui demandai s'il comprenait bien les instructions que je lui donnais. « Oui », me dit-il. Je lui parlai du baptême. « Je verrai plus tard. — C'est un mauvais calcul, répliquai-je. Beaucoup de malheureux sont maintenant en enfer pour avoir renvoyé leur conversion à plus tard. N'écoute pas les autres. Si tu vas en enfer, ils ne viendront pas souffrir pour toi... Veux-tu que je te baptise ce soir ou aimes-tu mieux attendre à demain ? — Demain », me dit-il. Les deux principaux de sa bande étaient, en ce moment, près de nous. Dès qu'ils s'aperçurent que le malade parlait sérieusement de se convertir, ils firent chacun plusieurs discours, soit pour le détourner, soit pour m'intimider. L'un d'eux, qui s'appelle « le Ciel-toujours-clair », me disait : « Pourquoi l'ennuies-tu en lui parlant de religion ? Tu sais bien qu'il n'en voulait pas lorsqu'il était bien portant. Il est maintenant trop malade pour savoir ce qu'il fait », etc., etc. Il finit par me répéter : « Nous ne voulons pas que tu le baptises. — Je suis ici au nom du bon Dieu, lui dis-je, et c'est à Dieu que j'obéirai. Si Paskoua veut se faire baptiser maintenant, ce n'est pas parce qu'il a perdu connaissance, mais parce qu'il ne veut pas aller en enfer. A la mort, on pense souvent autrement que pendant la vie. Tu me défends de le baptiser ; tu veux donc qu'il aille en enfer ? Tu as, maintenant, de la peine à le voir souffrir et tu voudrais l'envoyer brûler en enfer pour toujours ? Voyons, voici un feu, mets-y donc la main pendant une heure et ensuite tu parleras. S'il va dans l'enfer, est-ce vous qui l'en sortirez ? Si tu marchais la nuit par un chemin où il y a un

précipice que tu ne reconnusses pas, je t'en avertirais et je n'écouterais pas ceux qui me défendraient de te le dire. Quand tu seras mourant comme lui, si je peux t'aider à aller au ciel, personne ne m'en empêchera. »

Ce fut le tour de l'autre sauvage : « Si nous savions qu'il y a un enfer, dit-il, nous nous ferions tous baptiser ; mais il n'y en a pas. Les sauvages baptisés ne peuvent entrer ni dans le ciel des blancs ni dans le ciel des sauvages. Nous voulons voir notre chef dans l'autre vie et nous ne voulons pas que tu le baptises. Sors d'ici. » Je lui répondis : « Si tu ne sais pas s'il y a un enfer, tu dois écouter ceux qui le savent, et moi je le sais. Ce que je vous dis, ce n'est pas ma parole, c'est la parole du bon Dieu. Dieu ne fait pas de différence entre les sauvages et les blancs ; il ne regarde pas la couleur de la peau, mais le cœur. Un sauvage qui meurt avec un cœur pur va au ciel, et, s'il meurt avec un péché mortel ou sans être baptisé, il va dans l'enfer, comme les blancs. »

Je dus réfuter plusieurs fois ces objections et autres semblables, dans la crainte qu'elles ne fissent impression sur le malade. Je passai encore la nuit près de son lit, lui prodiguant mes soins et surtout l'instruisant. Vers le matin, lorsque je vis la plupart des assistants endormis, je lui parlai de nouveau de la nécessité du baptême. Il me répondit : « Je veux me faire baptiser. » Deux de ses femmes qui étaient dans une tente voisine, à quelques pieds seulement du malade, entendirent sa réponse et l'une d'elles vint me sommer de sortir immédiatement. Sur mon refus, elle se mit à pleurer. Les autres, réveillées par le bruit, accoururent aussitôt, et ce fut une scène indescriptible de cris et de pleurs. Cependant, sans me laisser intimider, je suggérai au malade les actes de foi, de charité et, surtout, de contrition, qu'il répétait après moi, baisant ma croix avec amour. Je dis au ma-

lade à haute voix : « Maintenant, si tu veux être baptisé, lève-toi. » Il se dresse aussitôt sur son séant ; mais une de ses femmes s'avance, le pousse avec violence et le fait tomber sur son lit en disant : « Couche-toi donc ; qu'est-ce que tu fais là ? » Il se relève de lui-même et, de son bras défaillant, repousse sa femme en lui disant : « Est-ce toi qui es le maître de ma vie ? » Sans perdre de temps, j'ouvre mon sac des malades pour prendre l'eau baptismale ; elle était gelée. Que les quelques minutes qu'il fallut pour faire fondre la glace me parurent longues ! C'était le moment décisif de cette lutte qui se poursuivait depuis plusieurs jours ; les femmes, les parents, les prétendus amis entouraient le moribond et l'accablaient de reproches. Enfin, l'eau baptismale étant prête, je suggérai au malade un acte de contrition ; il baisa de nouveau ma croix, puis il avança son front et je versai l'eau du baptême au milieu d'un redoublement de cris et d'imprécations. Satan était vaincu ; et, chose étonnante, quand on ne connaît pas les mœurs de ces sauvages, à peine avais-je achevé d'administrer le saint baptême au malade, que les cris et les pleurs cessèrent. J'étais désormais reconnu comme son maître. Jusqu'à sa mort, qui arriva le lendemain, je ne le quittai pas, mangeant avec les sauvages, prenant un peu de repos de temps en temps sur une peau étendue par terre, à côté d'un feu allumé au milieu de la tente. Je suggérai souvent au malade des sentiments de foi, d'espérance, de charité, de reconnaissance et de contrition. Il s'unissait à moi et baisait ma croix avec des sentiments qui me touchaient profondément. Après sa mort, je l'ensevelis moi-même et le fis porter à la Mission, où je le mis dans un cercueil.

Le lendemain, beaucoup de ses parents et plusieurs sauvages vinrent au service. Je profitai de l'occasion pour leur donner une instruction. Je me fis l'interprète des

désirs et des derniers sentiments du mourant à leur égard. Beaucoup entraient dans une église pour la première fois. Aujourd'hui, une croix plantée sur sa tombe porte cette inscription : « Ici repose Joseph Paskoua, chef indien, mort le 15 mars 1890, âgé de soixante-dix ans, régénéré par le saint baptême »,

J. Hugonnard, prêtre, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DE Mgr GRANDIN AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Evêché de Saint-Albert, le 6 avril 1889.

Mon très révérend Père,

Je pense vous avoir dit que le P. Le Goff a quitté sa Mission de Saint-Raphaël et s'est rendu au Canada civilisé, dans le but d'y faire imprimer plusieurs ouvrages en montagnais. Cette langue étant, je crois, la plus difficile de toutes celles qui se parlent dans notre immense Nord-Ouest, je ne voudrais pas, pour beaucoup, que le fruit de plus de vingt-cinq années de travail fût perdu pour nos sauvages et surtout pour ceux de nos Pères qui seront, un jour, appelés à continuer notre œuvre. Le Père quittait donc sa Mission au mois de décembre dernier, y laissant le cher P. Pénard, arrivé depuis peu de temps, qui pouvait à peine balbutier quelques mots dans la langue du pays, mais qui pouvait, au moins, dire la sainte Messe, faveur grandement appréciée de sauvages bons chrétiens, comme le sont nos Montagnais. Le P. Le Goff n'avait pas une petite tâche à remplir. Le tout n'était pas de trouver une imprimerie et de corriger les épreuves. Il fallait avoir de quoi payer. L'impression seule, sans compter la reliure (et les livres pour les sauvages doivent être reliés solide-

ment), coûtera de 8 à 9000 francs au moins. Or, le Père avait à peine 1 500 francs, que le gouvernement lui avait alloués pour l'impression de sa grammaire. Comment trouver le reste ? Le trouvera-t-il jamais ? Heureusement, il s'est rencontré, à Montréal, avec Mgr Taché et Mgr Clut. Mieux que personne, ces vénérés prélats comprennent l'importance des travaux du P. Le Goff ; ils ont eu la bonté de l'appuyer de leur autorité, de l'aider à se procurer quelques fonds et de soutenir son courage, abattu non seulement par les difficultés qu'il rencontrait dans la réalisation de son œuvre, mais encore par les tristes nouvelles qui arrivaient de sa Mission (1).

Le P. Dauphin, successeur de nos martyrs à la Mission du lac d'Oignon, dédiée à Notre-Dame du Rosaire, m'écrivait, à la date du 7 février : « Votre lettre ne pouvait arriver plus à propos pour moi et pour le cher P. Pénard, actuellement avec ses Montagnais ravagés par la petite vérole. Ce cher Père était venu passer quelques jours avec moi, et j'avais profité de sa présence ici pour aller visiter les sauvages du lac la Grenouille. Je fus bien surpris, à mon retour, de ne plus le trouver. Il avait dû repartir subitement avec des Montagnais, qui étaient venus le chercher en toute hâte. Huit jours après, deux autres Montagnais arrivent, porteurs d'une lettre dans laquelle le pauvre P. Pénard me faisait connaître ses angoisses et son embarras. Le lendemain, je me mis en route pour aller lui porter secours ; j'avais le cœur bien gros en laissant mes pauvres sauvages, eux-mêmes bien effrayés du fléau qui pouvait fondre sur eux d'un moment à l'autre. Avant

(1) Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le R. P. Le Goff a pu mener son œuvre à bonne fin et qu'il est retourné dans sa Mission après avoir fait imprimer, l'année dernière, six gros volumes. « Travail gigantesque », dit un journal qui promet d'en donner un compte rendu détaillé. (*Note de la Rédaction.*)

de m'éloigner, j'allai me prosterner au pied de l'autel, et je conjurai le Sacré Cœur de veiller lui-même sur mes enfants pendant mon absence, promettant de faire dire une messe à Montmartre, si la maladie les épargnait et s'il n'y avait pas de morts parmi eux. J'ai passé onze jours à la Mission de Saint-Raphaël, et, presque tous les sauvages se sont confessés en cris. Dimanche dernier, dans l'instruction que je leur adressai, je ne pus retenir mes larmes à la pensée que j'allais les quitter; le soir encore, après l'office, plusieurs venaient me trouver et me disaient : « Père, ne nous abandonne pas ! » Mais j'avais peur pour les miens. Je laissai donc le P. Pénard bien triste ; je suis arrivé ici hier soir, et déjà on est venu me chercher pour quatre malades qui ont une grosse fièvre ; serait-ce la maladie ? » Par le même courier, je recevais la lettre suivante du cher P. Pénard : « Dès l'apparition de la maladie, je craignis que ce ne fût la petite vérole, car je trouvais exactement tous les symptômes que M. Simpson, le commerçant de la place, m'avait indiqués, et je n'eus plus de doute, lorsque, dans une seule nuit, je vis trois morts dans la même Réserve. Chaque maison, du côté du lac d'Oignon, avait trois, quatre malades et plus ; vous devez penser quel était mon embarras et mon affliction au milieu de tous ces morts et de tous ces mourants, auxquels, vu mon ignorance de la langue, je ne pouvais donner presque aucune parole de consolation, que je ne pouvais confesser que très imparfaitement, avec un questionnaire très incomplet et assez peu intelligible, que je fus obligé de me faire moi-même ; j'envoyai donc dire au P. Dauphin la triste position dans laquelle je me trouvais, le priant de venir passer quelques jours à Saint-Raphaël, pour confesser, au moins, ceux qui comprennent le cris. Il est ici maintenant ; depuis son arrivée, nous avons encore eu une

mort, et plusieurs nouveaux cas viennent de se déclarer dans l'autre partie de la Réserve. Il a confessé les malades, et presque toutes les personnes valides qui peuvent le comprendre ont profité de sa présence. Il va partir demain, car il craint que la maladie n'ait fait son apparition au lac d'Oignon.

« Ces morts, si nombreuses pour une petite population comme la nôtre, ne m'étonnent pas ; ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y en ait pas eu davantage, étant donné le peu de précautions que prennent ces pauvres sauvages et le régime qu'ils suivent. Pas d'autre boisson que de l'eau à la glace, et pas d'autre nourriture que du poisson. C'est un régime qu'aucun médecin n'a encore prescrit, je crois, à ses malades ou à des convalescents. Aussi, malgré notre pauvreté, ai-je partagé avec eux nos petites provisions de thé, de viande et de farine. L'agent du gouvernement a fini par leur faire lui-même quelques distributions ; mais qu'est-ce que c'est pour tant de monde, surtout après que la chasse d'automne a été à peu près nulle et que, depuis Noël, les chasseurs n'ont pas pu s'éloigner de la Réserve !

« Le P. Le Goff m'a fait espérer que vous viendriez nous voir ; quel désappointement, si vous ne pouviez tenir votre promesse ! Ne croyez pas, cependant, que je sois malheureux avec mes sauvages. Je me plais, au contraire, beaucoup au milieu de ces bons Montagnais, qui, certes, ont leurs défauts, mais que je mets bien au-dessus des chrétiens de la vieille Europe et de notre France catholique. Je les aime donc, malgré leur malpropreté, et, avec l'aide de Dieu, j'espère les aimer de plus en plus. »

Après avoir lu ces deux lettres, je restai bien convaincu que la maladie dont on me parlait n'était pas la petite vérole, mais bien un diminutif, espèce de fièvre

scarlatine incomparablement moins dangereuse. Cependant je crus bon d'aller visiter ces pauvres sauvages et de leur procurer la consolation de se confesser dans leur langue et d'accomplir le devoir pascal un peu par anticipation.

La saison était peu propice pour un pareil voyage. Voici venir le printemps et, avec le printemps, la fonte des glaces. Si nous n'avons pas à craindre encore la débâcle, nous redoutons que la glace des rivières ne soit déjà trop faible pour porter nos voitures et nos chevaux; en tout cas, nous aurons besoin de prendre beaucoup de précautions. C'est, en même temps, une époque de neige; il peut en tomber une grande quantité, et nous courons risque d'être arrêtés en chemin et mis dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. Enfin, la terre, encore gelée, n'est pas une route commode pour les voitures légères, les seules cependant que nous puissions employer. Mais, à la garde de Dieu! Nous faisons nos préparatifs de voyage: une tente, des couvertures, une chapelle de missionnaire, une petite batterie de cuisine, des provisions non seulement pour nous, mais encore pour les Missions que nous rencontrerons sur notre route, du grain et même du foin pour nos chevaux, toutes choses bien embarrassantes, mais indispensables.

Le dimanche 10 mars, j'ordonnai prêtre le F. Vachon, et, trois jours après, nous partions de Saint-Albert, lui pour aller au secours du P. Cochin, à Battleford, et moi, avec le F. Landry, pour aller visiter la Mission de Saint-Raphaël. Le P. Thirien, venu de la Mission de Notre-Dame de Lourdes, devait nous prêter le secours de sa voiture et nous accompagner jusqu'à la première halte, où nous avions donné rendez-vous au P. Mérer. Nous y arrivâmes le 14. Cette station est une Réserve de sauvages infidèles ou protestants, parmi lesquels se trouvent

quelques catholiques. Le P. Mérer nous y avait devancés. Un bon catholique nous céda sa baraque pour la nuit, et nous réussîmes, non sans peine, à y trouver une place pour ma Grandeur et mes trois compagnons.

Le lendemain, à cause de l'heure matinale du départ, j'eus seul la consolation de dire la sainte messe ; mes compagnons y firent la sainte communion. Puis, après un rapide déjeuner, le P. Thirien nous faisait ses adieux pour retourner à sa Mission de Notre-Dame de Lourdes, et nous, nous prenions le chemin de Saint-Paul des Cris, Mission du P. Mérer, laquelle devra désormais être fixée sur les bords du lac La Selle. Nous n'y arrivâmes que le soir, bien fatigués.

La demeure du P. Mérer se compose de deux petites baraques valant à peu près celle où nous avons passé la nuit dernière. Le Père en habite une et y dit la sainte messe; un sauvage habite l'autre, et, le dimanche, elles sont mises en communication pour permettre aux sauvages d'assister aux offices.

Il s'agit de bâtir là une maison-chapelle. Ces pauvres sauvages sont restés bien des années sans prêtre, et un ministre, qui est venu se fixer au milieu d'eux, a réussi à en gagner un certain nombre au protestantisme. Les catholiques ne sont guère qu'une centaine, encore très ignorants, mais bien disposés à profiter de la présence du missionnaire. Le révérend ministre, ayant quelques motifs de croire que ceux qu'il nous a ravis pourraient bien lui échapper et revenir à nous, ne néglige rien pour fanatiser ses adeptes, et il n'y réussit malheureusement que trop. Tous les chefs et conseillers sont protestants, et ilscherchent, par tous les moyens possibles, à nous empêcher de bâtir notre maison à un point central; on leur a dit que nous sommes des accapareurs, que nous voulons tout do-

miner; ils le croient et ils veulent se protéger contre nos prétendus envahissements.

Dans la matinée du 16, je vis les sauvages et je fis visite aux différents employés du gouvernement. Après le dîner, laissant les PP. Mérer et Vachon à la Mission Saint-Paul, je m'avançai, avec le F. Landry, vers le lac des Œufs, éloigné de 15 à 18 milles, sur les bords duquel j'espérais rencontrer un certain nombre de métis sauvages. Mon intention était de passer le dimanche avec eux. Au village, où nous nous étions rendus directement, nous ne trouvâmes personne; toutes les maisons étaient abandonnées; on en avait même enlevé les châssis de parchemin, dans la crainte qu'ils ne fussent dévorés par les loups. Après avoir marché longtemps dans la direction où nous pouvions les supposer, le F. Landry, qui a encore ses yeux de quinze ans, finit par découvrir leur campement, où nous eûmes beaucoup de peine à arriver avant la nuit. Ce fut une véritable surprise pour ces pauvres gens, qui ne s'attendaient guère à pareille visite. Il y avait là quatre familles, dont trois assez nombreuses, tous parents entre eux, venus en cet endroit pour la chasse des animaux à fourrure.

Toute la journée du dimanche fut consacrée à instruire ces bons sauvages, à les confesser et à les préparer à la communion et, pour quelques-uns, à la Confirmation que je devais leur donner le lendemain. Le soir, après avoir achevé l'office à Saint-Paul, les PP. Mérer et Vachon vinrent nous rejoindre, non sans avoir erré quelque temps avant de nous trouver; je dus même envoyer à leur rencontre, la nuit ne permettant plus de distinguer notre campement.

La journée du 18 ne devait pas être bien fatigante. Nous prîmes donc tout notre temps pour dire nos messes et accomplir toutes les cérémonies. Ce qui ne nous em-

pêcha pas d'arriver de bonne heure, dans la soirée, à la rivière d'Orignal. L'hospitalité la plus bienveillante et la plus généreuse nous y attendait chez M. Potdevin, opérateur du télégraphe. C'est une faveur d'autant plus appréciée qu'elle est plus rare. Il est vraiment fâcheux que de telles familles ne soient pas plus nombreuses dans ces parages. Bien qu'à une distance de 60 et 80 milles de la Mission du lac d'Oignon et de celle de Saint-Raphaël, M. et M^me^ Potdevin rendent les plus grands services aux missionnaires de ces deux résidences. C'est M^me^ Potdevin qui lave et raccommode le linge d'église, service inappréciable dans ces Missions sauvages.

La fête de saint Joseph nous apporte la consolation de dire tous la sainte messe; mais elle ne nous empêche pas de nous remettre en voyage et d'être, à midi, sur les bords de la rivière Grenouille, en face de cette Mission de Notre-Dame de Bon Conseil où reposent encore les restes de nos martyrs. Le P. Dauphin, prévenu par télégramme, y arriva presque en même temps que nous, accompagné du P. Pénard, qui était venu se reposer près de lui de ses fatigues et des anxiétés que lui avait causées la maladie de ses sauvages, et de deux soldats catholiques qui avaient obtenu un congé pour la circonstance. Le P. Pénard, encore novice dans l'art de voyager, voyant tomber un peu de neige, s'était rendu chez son voisin en voiture d'hiver ; mais la neige disparut bien vite et la voiture devint un meuble inutile. Heureusement le cheval restait, sans selle, il est vrai ; mais un missionnaire ne se laisse pas arrêter ni même troubler pour si peu. C'est dans ce modeste équipage qu'il acheva son voyage.

C'était une bien douce consolation de nous rencontrer six Oblats ensemble, en ce jour de si grande fête pour toute notre famille religieuse. Mais elle fut de courte durée ; nous étions à peine réunis qu'il fallut nous sépa-

rer. Après le dîner, que le F. Landry s'efforça de rendre un peu plus solennel, le P. Dauphin partait avec le P. Vachon, qu'il devait conduire ou faire conduire à Battleford ; le P. Mérer revenait sur ses pas chez M. Potdevin, et moi-même, avec le P. Pénard et le F. Landry, je prenais la direction de Saint-Raphaël. Nous allâmes camper à 20 milles plus loin, sur les bords d'une petite rivière, là même où, il y a quelques années, le R. P. Visiteur et moi avons rencontré le P. Le Goff. Le F. Landry coupe deux bâtons, les plante en terre et y fixe notre tente : ce sera notre abri pour la nuit et notre chapelle pour la messe du lendemain.

Nous touchons au but de notre voyage. Ce même jour, 20 mars, après une semaine entière de marche, nous arrivons, vers les 3 heures de l'après-midi, à la Mission de Saint-Raphaël. Les premiers sauvages qui nous aperçoivent tirent force coups de fusil : le signal est compris. De toutes parts, les détonations se font entendre. Dans plusieurs maisons, les hommes et les jeunes gens sont absents, mais il y a des fusils : les femmes, des enfants de huit et dix ans, s'en emparent et font vaillamment le coup de feu. Tout ce monde accourt à notre rencontre et arrive à la Mission presque en même temps que nous. Il n'est guère possible de vous donner une idée de la joie de ces bons chrétiens ; depuis le départ du P. Le Goff, ils n'avaient pas vu de prêtre parlant leur langue, et puis, ils avaient tant souffert ! Sans doute, le nombre des morts n'a pas été aussi considérable qu'on aurait pu le croire d'après certains bruits ; mais à peu près tous avaient été malades. Ces circonstances leur faisaient apprécier encore davantage le bienfait de ma visite. Mais, jamais bonheur complet : beaucoup de chefs de famille, beaucoup de jeunes gens sont absents, dispersés dans toutes les directions pour se procurer des fourrures, car

c'est la dernière partie de la saison, et ils n'ont rien pu faire de l'hiver.

Je restai avec eux jusqu'au 25 ; tous les jours, après la sainte messe, je leur faisais une instruction, à laquelle ils assistaient tous, et le P. Pénard m'assure que, depuis qu'ils ont une cloche, il y a, tous les matins, quinze ou vingt personnes à la messe. Et ne croyez pas qu'ils soient tous autour de la Mission ; ils doivent faire au moins 1 ou 2 milles de chemin pour venir à l'église. Dès le lendemain de mon arrivée, je confessai les enfants. Je ne pus empêcher beaucoup d'adultes de se présenter aussi ; ceux qui s'étaient confessés en *cris* ne pouvaient croire l'avoir fait validement ; il fallait recommencer. Le dimanche 24, je passai au confessionnal tout le temps qui ne fut pas pris par les offices. A Saint-Albert, je refuse de confesser les femmes, ma surdité ne me permettant pas d'entendre au travers d'une grille ; là, je dus admettre tout le monde ; on m'envoyait même de tout petits enfants de cinq ou six ans. Pour ne pas faire de la peine aux parents, je leur faisais réciter une prière, les bénissais et les renvoyais. Le soir, j'étais bien fatigué, mais en même temps bien consolé. Tous les sauvages un peu éloignés étaient venus camper autour de la Mission, si bien que, le 25 au matin, tous étaient réunis pour communier à ma messe, que je dis à 7 heures. Je n'avais pas cru d'abord devoir admettre à la première communion. Cependant, quatre jeunes gens ayant fortement insisté, comme, par ailleurs, je les trouvais suffisamment instruits et bien notés du P. Pénard, je ne crus pas devoir leur refuser cette consolation. Autrefois, nous n'admettions les sauvages à la communion qu'avec beaucoup de réserve et généralement pas avant le mariage ; mais, maintenant qu'ils sont sérieusement christianisés, nous n'avons plus les mêmes raisons d'être aussi sévères ; nous devrons

même combattre l'éloignement de quelques-uns pour ce remède divin, dont ils s'abstiennent par un respect exagéré. C'est ainsi qu'un homme de plus de quarante ans n'a fait sa première communion que sous la menace de la mort. Un autre, qui en a plus de cinquante, ne l'avait pas encore faite, bien qu'il vécût, on peut le dire, très chrétiennement ; il n'osait pas communier, parce que, contrarié par certains membres de sa famille, il ne savait pas retenir un reproche, une parole piquante. Je lui ai fait déposer ce scrupule, il a communié et a été confirmé. Parmi ceux que j'ai cru devoir admettre à la première communion, se trouvait un orphelin âgé de quatorze ans, fils d'un Montagnais et d'une Crise. Les orphelins, surtout chez les sauvages, sont toujours un peu les boucs émissaires ; aussi le chef de famille où cet enfant vivait jugea-t-il à propos de m'avertir de ses défauts. Je lui répondis que j'étais persuadé que le pauvre enfant avait tous les défauts dont on l'accusait et bien d'autres encore ; mais aussi que j'espérais que la sainte communion l'aiderait à se corriger. On dut, à la maison, faire des observations au petit communiant, car, après s'être avancé timidement avec les autres, il n'osa faire le dernier pas, attendant, sans doute, un nouveau signe de ma part. Après la messe du P. Pénard, il reçut la Confirmation; puis, quand tout fut fini, son oncle vint m'avertir qu'il n'avait pas communié. Le pauvre enfant était désolé et je l'étais moi-même, car je devais partir après le déjeuner ; de son côté, le P. Pénard devait retourner auprès du P. Dauphin pour le remplacer, au cas où celui-ci se déciderait à accompagner le P. Vachon à Battleford, et nous avions consommé toutes les Saintes Espèces. Enfin, je dis à l'oncle, qui ne craignait plus de voir communier son neveu : « Je ne vois qu'un moyen : c'est qu'il vienne avec nous au campement de ce soir ; il y aura pour lui

une place dans la voiture du P. Pénard, mais il devra revenir à pied. » La proposition fut acceptée avec joie par l'oncle et surtout par le neveu. Cependant, il nous en coûtait de faire parcourir à un enfant de cet âge, seul et à pied, une distance si considérable. Par ailleurs, comme le P. Pénard devait revenir au lac d'Oignon, un compagnon ne lui serait pas inutile. Il fut donc décidé que le petit jeune homme irait avec le Père au lac d'Oignon et reviendrait ensuite avec lui à Saint-Raphaël. C'est toujours au dernier moment que ces pauvres gens ont le plus de choses à nous dire ; aussi, malgré tout ce que nous pûmes faire pour hâter notre départ, il était près de midi quand nous nous mîmes en route, salués, comme à notre arrivée, par les salves de mousqueterie. Nous allâmes dresser notre tente à la petite rivière où nous avions déjà campé le 19 au soir. Le lendemain 26, je dis la messe de la Propagation de la Foi ; d'autre part, nous faisions l'office votif des Saints Apôtres. La récitation de cet office, la célébration de cette messe dans ce silence et cette immensité de la solitude, sur la limite des terres des Montagnais et des Cris, avec cet enfant, représentant les deux tribus, qui faisait sa première communion, non loin des restes de nos martyrs, qui avaient parcouru ce pays dans toutes les directions et, finalement, l'avaient arrosé de leur sang : tout cela me remuait jusqu'au plus profond de l'âme. Le froid était vif, mais je n'en avais pas conscience. Les belles prières de la messe de la Propagation de la Foi, en un tel lieu et dans de telles circonstances, avaient un charme si pénétrant, qu'il m'enlevait au sentiment de la souffrance. Pendant la messe, le P. Pénard, à genoux près du feu, récitait tout haut le chapelet et le jeune communiant lui répondait. Il est facile d'avoir des premières communions plus solennelles, mais je n'en connais pas de plus émouvante que

celle de cet enfant sauvage, seul, au milieu du désert.

Après le dîner, pris sur les bords de la rivière Grenouille, le P. Pénard passa à l'autre bord avec son jeune compagnon et prit la direction du lac d'Oignon. Je restai seul avec le F. Landry et nous allâmes ensemble goûter une seconde fois l'hospitalité de M. Potdevin. J'étais bien fatigué le soir, presque malade ; mais une bonne nuit, passée dans cette maison, me remit complètement. Ce repos était bien nécessaire à la veille des fatigues qui nous attendaient.

Le reste de notre voyage ne sera qu'une suite ininterrompue d'épreuves et de souffrances. Le premier soir, manquant d'eau à l'endroit que nous avions d'abord choisi pour notre campement, nous allons plus loin sur les bords d'un lac. L'eau y était en abondance, mais presque pas de bois pour notre feu, plus nécessaire que jamais, car le froid était vif et la neige commençait à tomber. Heureusement le F. Landry n'a pas son pareil pour dresser une tente et disposer les couvertures de manière à nous protéger contre le froid le plus pénétrant.

Le lendemain, c'est une rivière dont la première glace avait été recouverte d'eau depuis notre passage ; cette eau, s'étant gelée, avait formé une nouvelle glace, trop peu solide pour porter nos chevaux, mais qui pouvait leur écorcher les pieds et occasionner des accidents. Le Frère dut tracer un passage à travers cette glace dans toute la largeur de la rivière.

Comme le Frère s'était mouillé les pieds en faisant ce travail, nous nous arrêtâmes chez un bon catholique, pour nous réchauffer un peu. Nous y apprenons la terrible nouvelle de l'incendie de notre moulin, apportée par le télégraphe. Le moulin et toutes les machines qui nous servaient pour scier et préparer le bois ont été la

proie des flammes; on espérait, cependant, qu'une bonne partie des planches et de la farine aurait été épargnée. Tout en faisant un acte de soumission à la sainte volonté de Dieu aussi parfait que possible, je ne pus me défendre d'une peine bien grande. J'espérais tout de ce moulin. J'avais hâte d'arriver pour savoir à quoi m'en tenir. Le P. Mérer, que nous avions retrouvé à sa Mission de Saint-Paul, voulut bien nous accompagner pour nous prêter main forte au passage des rivières que nous devions encore rencontrer, avant d'arriver à Saint-Albert. Nous redoutions surtout la rivière Terreblanche ; et, de fait, lorsque, le soir, nous arrivâmes sur ses bords, nous n'osâmes risquer la traversée. La glace ne nous paraissait pas suffisamment solide. Le froid de la nuit la durcit et, le lendemain matin, elle offrait beaucoup moins de danger. Pendant que je préparais l'autel pour le saint sacrifice, le Père et le Frère n'eurent pas trop de peine à faire passer à l'autre bord la voiture allégée d'une bonne partie de nos bagages. Après la messe et le déjeuner, nous transportâmes sur notre dos les bagages qui restaient ; puis, ce fut le tour des chevaux qui, partie sur la glace, partie à gué, parvinrent, non sans difficultés, à l'autre bord. Le P. Mérer nous fit ensuite ses adieux. Le pauvre Père espérait encore qu'une bonne partie de nos planches étant sauvée, nous pourrions donner suite à notre projet de lui construire une maison-église. Il en coûte de renoncer si vite à toute espérance. Le lendemain à midi, samedi 30 mars, nous arrivions au moulin. Hélas ! pas une planche, pas une poignée de farine : tout, absolument tout, était détruit ; il ne restait que la maison. Le pauvre F. Avrillon, si heureux des services que rendait son moulin, était là seul, surveillant l'incendie qui n'était pas encore éteint et qui ne l'est pas encore aujourd'hui, après quatorze jours. Je ne pus retenir mes larmes en l'em-

brassant. Je mesurai toute l'étendue de nos pertes. Les planches, la farine, le blé, même le blé de semence, encore une fois tout avait disparu. Le chemin de fer devant passer dans nos parages, je pouvais espérer vendre cette propriété de 25 à 30000 piastres (la piastre vaut 5 fr. 15). C'eût été juste ce qu'il faut pour bâtir les églises et les maisons dont la nécessité se fait partout sentir. Nous avions de la farine à vendre, du bois à vendre ; maintenant, il nous faut tout acheter. J'avais construit ce moulin pour le profit et l'avantage de nos œuvres sans doute, mais surtout pour encourager la culture. Sous ce rapport, sa mission est remplie ; aujourd'hui, les industriels ne manquent pas: il y a, dans le pays, des moulins à vapeur, et ils se multiplieront. Cependant, les colons de Saint-Albert et des environs ont plus ou moins souffert, comme nous, de l'incendie. Pour mouture, nous prenions peu de chose et nous ne prenions rien aux pauvres. Il est bien probable que ce système changera.

Le découragement dans lequel l'incendie survenu a plongé plusieurs de mes pauvres métis et l'offre d'un colon anglais et protestant sont les meilleures preuves des services que notre moulin a rendus et rendrait encore au pays. Le colon protestant me faisait dire : « Après mes ensemencements, je consacrerai, pour réparer le moulin, deux mois de mon temps et donnerai 25 piastres pour aider à acheter les machines. » Les colons fixés aux environs du moulin m'ont également fait prier de ne pas reculer devant la dépense ; ils s'imposeront des corvées pour nous venir en aide. Je suis sûr que, si je faisais appel à la population pour la reconstruction du moulin, la plupart des colons se prêteraient à cette œuvre, chacun selon ses moyens ; mais je n'y puis penser; une pareille entreprise ne me paraît plus aujourd'hui la part de mes missionnaires. Lorsque le moulin marchait bien, je l'au-

rais volontiers cédé à une colonie de Trappistes, renonçant au bénéfice que je pouvais en espérer. Le bien produit par ces dignes religieux m'eût apporté une ample compensation. Le bon Dieu a, sans doute, des plans différents des miens, et ses plans sont les bons. Néanmoins, ne les voyant et ne les comprenant point avec mes faibles vues, je ne sais que faire pour soutenir mes nombreuses Missions et y bâtir les églises et autres constructions nécessaires.

J'arrivai à Saint-Albert le samedi soir 30 mars. Malgré tous les actes de soumission à la volonté de Dieu que j'avais faits et faisais encore, je ne pus contenir mon émotion à la vue de nos chers Pères et Frères. Avant de terminer, je devrais vous donner, bien-aimé Père, quelques nouvelles de nos autres Missions, mais ce sera pour mon prochain rapport. Laissez-moi seulement jeter un coup d'œil général sur notre situation actuelle, et sur les difficultés que nous crée le nouvel état de choses.

Je ne sais vraiment pas quelles sont les vues de la Providence sur cet immense pays. Avant deux ans, paraît-il, le chemin de fer arrivera jusqu'ici ; on peut facilement prévoir quelles seront les conséquences de ces nouvelles facilités de communication. J'avoue, pour ma part, que j'en suis quelque peu effrayé. Ni les sauvages, ni les métis, ni nous-mêmes, ne sommes préparés pour cette civilisation, qui, je puis le dire, nous poursuit. Il faudrait nous multiplier, multiplier nos établissements, pour protéger les sauvages contre les abus qu'elle apporte avec elle, pour sauver tous ces étrangers qui nous arrivent chaque année, et dont beaucoup paraissent fort éloignés du royaume de Dieu.

Les ministres de l'erreur nous harcèlent de toutes parts ; tous veulent avoir le titre de missionnaire des sauvages. Notre gouvernement, sans être impie, est sur-

tout protestant, et, tout en se donnant comme libéral, il ne laisse que trop voir ses préférences. Il prétend, pour ce qui est des sauvages, devoir accorder les mêmes faveurs à toutes les dénominations religieuses. Ce faux libéralisme est, en réalité, une criante injustice envers nos pauvres sauvages, qui sont en grande majorité catholiques. Presque tous les employés que le gouvernement envoie auprès d'eux sont protestants, et vous ne sauriez croire tous les désagréments qui en résultent pour nous et, parfois, quelles injustices pour nos fidèles.

C'est cette manière d'agir qui a été, on peut le dire sans crainte, la principale cause de la guerre civile que nous avons eue à déplorer il y a quelques années, et dont les tristes suites se feront sentir longtemps encore. C'est le fanatisme, jamais avoué, parfois adroitement dissimulé, mais réel et toujours actif, qui entretient partout un malaise profond, et qui pourrait avoir les conséquences les plus fâcheuses.

Je le dis souvent : la religion et la religion seule pourra guérir les maux dont nous souffrons et conjurer ceux dont nous sommes menacés. Ah ! s'il ne fallait que le zèle, le dévouement et l'abnégation pour la faire triompher, je ne douterais pas du triomphe, car, grâce à Dieu, il me semble que ces vertus ne font pas défaut à nos missionnaires ; mais, en présence de tant de besoins, de tant d'ennemis puissants, que pouvons-nous avec notre pauvreté ? Vraiment, je sentirais mon courage défaillir, si je ne savais que le bon Dieu se plaît à choisir ce qu'il y a de plus faible selon le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Mais j'ose conjurer tous mes frères en religion de nous aider par leurs prières et par les prières de leurs fidèles. Qu'ils nous obtiennent le secours de l'Immaculée Reine des Apôtres, de celle qui est toute-puissante

contre les hérésies; qu'ils la supplient de soutenir et d'encourager ses Oblats !

Excusez-moi, bien-aimé Père, et voyez toujours en moi un fils respectueux et soumis.

† Vital, O. M. I.,
Evêque de Saint-Albert.

MISSION DU LAC PÉLICAN, DISTRICT DE CUMBERLAND.

Par deux lettres successives, adressées au R. P. Soullier, le R. P. Bonnald, missionnaire du lac Pélican, donne les intéressants détails suivants :

Lac Pélican, le 6 décembre 1889.

Mon révérend et cher Père,

A la veille de partir pour un long voyage vers la baie d'Hudson, où nous allons célébrer pour la première fois les belles fêtes de Noël, je vous adresse cette lettre, que le courrier de la Compagnie prendra en passant, pendant mon absence.

Veuillez avoir la bonté de demander pour moi, à Mme la Présidente de l'Œuvre apostolique de Paris, la faveur d'un envoi comme celui qui s'est perdu en 1884. Nous en avons grand besoin.

Un grand nombre de sauvages du fort Nelson, enrôlés jadis dans la secte des méthodistes, ont reçu la grâce de la vraie foi. Dans les différentes visites que je leur ai faites, j'ai reçu environ deux cents abjurations. Ils sont aujourd'hui de fervents catholiques.

Depuis longtemps je désirais avoir pour eux, dans leur pays, une chapelle où ils viendraient prier et être témoins de nos saintes cérémonies. Mais la caisse vicariale ne pouvant nous y aider, il a fallu attendre longtemps. Enfin, petit à petit, nous sommes parvenus à construire une cha-

pelle, avec une petite habitation pour le missionnaire. C'est le bon P. Charlebois qui est allé achever les travaux l'été dernier. A son retour, il m'a apporté des lettres des sauvages, qui me supplient de leur accorder le bienfait de la messe de minuit, à Pakitawagan.

Nos bons sauvages catholiques du lac Pélican et de Pakitawagan ont une excellente pratique, qui leur attire les bénédictions de Dieu : la visite quotidienne du très Saint-Sacrement, durant tout le temps qu'ils passent auprès d'une église. Je pense bien que Notre-Seigneur aura de fidèles adorateurs dans la nouvelle chapelle de Pakitawagan. Cela me fait espérer aussi que, bientôt, ce qui reste de protestants dans ce pays entrera dans le giron de la véritable Église.

Nous n'avons pas eu de visite pastorale depuis 1884. Mais elle nous est annoncée pour le printemps prochain. Je m'en réjouis beaucoup, car, chaque fois, c'est un véritable triomphe pour notre sainte religion.

L'évêque anglican, d'ailleurs très poli, a passé ici à peu près inaperçu, l'été dernier, accompagné de son archidiacre, qu'on appelle le *vénérable*. Ce « vénérable » est un métis qui parle fort bien le *cris* et qui, dans son sermon, a poussé une pointe à notre religion en parlant de la communion sous les deux espèces, ce qui ne l'a pas empêché de donner la galette en espèce et en substance à tous ses coreligionnaires, indifféremment, concubinaires et adultères publics ; préalablement, cependant, il y avait eu un simulacre de confession, car chaque fidèle allait, à tour de rôle, parler seul en secret au ministre.

A mon retour de Pakitawagan, j'espère pouvoir vous écrire un petit rapport.

Veuillez bien prier pour moi, mon révérend Père, et agréer l'hommage de mon respect et de mon entier dévouement.

Bonnald, o. m. i.

Pelican Narrow's, district de Cumberland,
le 17 janvier 1890.

Mon révérend Père,

Voici le récit que je vous ai promis de mon voyage sur le fleuve Churchill, près de la baie d'Hudson.

Parti, le 12 décembre, de la Mission du lac Pélican, j'ai été de retour le 31. A moitié chemin, j'ai fait une halte dans un village indien, à l'embouchure de la rivière Esturgeon, affluent du Churchill. Il y a six maisons et une loge. Ces bons sauvages, tous mes enfants spirituels, font la chasse aux fourrures et la pêche aux esturgeons, et avec succès. Une famille que nous avions rencontrée en chemin, mourant de faim et manquant de tout, s'était jointe à notre caravane pour venir quêter au village. En effet, l'abondance de l'esturgeon dans ces parages permet aux habitants de fournir aux mendiants de quoi vivre pendant quelques jours.

La maison d'Alexandre Costal, que j'avais choisie pour hôtel, fut trop petite pour contenir tous les chrétiens, à la messe du dimanche. Pour dédommager les absents, j'allai les visiter tous, m'asseoir à leur foyer et leur conter quelque bonne histoire, qu'ils sont toujours avides d'entendre.

Je repartis le lendemain, en leur donnant rendez-vous à Pakitawagan, pour la messe de minuit.

Pakitawagan est la Mission naissante du Sacré-Cœur de Jésus. En 1878, j'y faisais ma première visite, et, l'été dernier seulement, après onze ans d'attente, j'ai pu y faire bâtir une chapelle, avec une maison pour le prêtre.

En y arrivant, cette fois, le 18 décembre, je fus heureux d'y voir tout bien préparé, surtout à la chapelle. J'employai mon temps à orner l'autel de mon mieux et à faire une crèche ; car j'avais apporté le bel Enfant Jésus du

lac Pélican. Nos sauvages allaient voir, pour la première fois, les fêtes de Noël, après lesquelles ils soupiraient depuis si longtemps. Malheureusement, un grand nombre n'avaient pas été avertis à temps, et ils étaient trop loin pour arriver. Je dépêchai un sauvage au camp le plus rapproché. Le 24 décembre, de deux points opposés arrivaient douze traîneaux de sauvages, avec femmes et enfants. Je les confessai tous, et en préparai sept à leur première communion.

En attendant l'heure de minuit, nos chrétiens, campés dans les quatre maisons de Pukitawagan, s'essayaient aux cantiques de Noël. J'allumai cinquante bougies autour de la chapelle et à l'autel, et je couvris d'un voile l'Enfant Jésus.

Un peu avant minuit, au son de la cloche, tout notre monde se réunit à la chapelle. Nous commençâmes par chanter : *Venez, divin Messie.* Ces bons sauvages désiraient voir l'Enfant Jésus. Je l'ai découvert, à la fin du cantique, en entonnant : *Il est né le Divin Enfant.* Les yeux de nos Indiens se sont dès lors fixés sur cette image du Divin Sauveur, sans pouvoir s'en détacher. C'était, pour eux, comme une vision du Ciel. Cet enfant si joli, si bon, si aimable, leur semblait vivant. J'ai profité de leur sainte émotion pour leur expliquer le mystère du jour et les encourager à suivre fidèlement, jusqu'à la mort, les enseignements de notre sainte religion, pour mériter le bonheur de voir à découvert et d'aimer éternellement notre Divin Sauveur. « Ah ! *Némievegiten* » (je suis content), disait chaque sauvage en contemplant la sainte image.

Ces bons Indiens, plus pauvres que les bergers de Bethléem, ont voulu faire à Jésus, comme les Mages, des présents de roi. Un vieillard, vêtu de peaux de lièvre, lui offre une fourrure de martre ; un autre lui apporte quel-

ques belettes. C'était plus que l'obole de la veuve. Chacun a voulu se montrer généreux. Tous exprimaient leur reconnaissance d'avoir une église, où l'on viendra désormais, de tous les environs, pour prier, se confesser, assister au saint sacrifice.

Cette joie de l'âme, que le bon Dieu a accordée à ces bons chrétiens en cette circonstance, les a dédommagés du jeûne forcé qu'il leur a fallu subir. Le pain de la parole divine et le pain de vie ne leur ont pas manqué ; mais le pain que le mauvais esprit proposait à Notre-Seigneur dans le désert leur a fait défaut. Pas de viande, très peu de poisson et quelques pommes de terre, voilà, je ne dis pas notre régal ni notre réveillon, car nous n'avons eu ni l'un ni l'autre, mais de quoi vivre bien chétivement pendant deux jours. Je leur ai fait grand plaisir en leur donnant quelques poignées de farine, pour se faire de la bouillie. Ils sont partis joyeux, bien que l'estomac léger, par un froid très rigoureux, sanctifiant leurs souffrances par le doux souvenir de la messe de minuit, de l'Enfant Jésus et de la sainte communion. Ils portaient le scapulaire sous leur chemise, le chapelet à leur cou, et le livre de prières enveloppé dans un petit sachet et soigneusement placé sur le traîneau.

De mon côté, je revenais au lac Pélican, en compagnie d'une vingtaine de sauvages, qui devaient s'arrêter chez eux à mi-chemin. Il faisait un froid rigoureux. Courir après les chiens et les traîneaux était le seul moyen de maintenir la chaleur vitale. Malheureusement pour moi, le souffle me manqua vite, et je me voyais condamné à grelotter sur mon traîneau. Même au campement, on gelait devant le feu, où flambaient les géants de la forêt. En faisant notre prière, le dos tourné vers le feu, le givre s'attachait à nos cheveux, aux cils des yeux et à la barbe. Aussi notre sommeil fut-il court. Je voulais marcher, car

nous entrions dans les bois; mais mon sauvage ne le voulut pas. « Embarque, dit-il; enveloppé sur le traîneau, et à l'abri du bois, tu n'auras pas froid : tandis que, si tu marchais, comme il fait noir, quelque branche pourrait te blesser au visage. » Et vous pouvez croire qu'il faisait attention à ce que le traîneau ne versât pas.

Je les aime, ces pauvres enfants des bois, car je les connais. Ils ont bien des défauts, mais peu de vices et beaucoup de vertus. Ils sont sincèrement attachés à leurs missionnaires; ils cherchent à leur épargner la souffrance tant qu'ils peuvent. Ils aiment à se confesser, et se confessent très bien. Dans le village où je m'arrêtai deux jours, je fis semblant de ne pas faire attention à un homme qui a longtemps résisté à la grâce et qui, depuis son baptême, paraît très indifférent. Tous se confessèrent : il ne restait plus que lui. Je ne l'appelai pas. Dans la nuit, il m'envoya son fils pour me dire : « Moi, seul, je fais pitié. Toi, prêtre, tu as entendu les confessions des autres, et tu ne fais pas attention à moi. » Aussitôt, je prends mon surplis et mon étole, et je vais trouver le pauvre mécontent. Il était assis, avec sa femme, dans sa hutte en terre et en bois. Sa femme le laissa seul avec moi; je m'installai près du foyer sur une bûche de bois, et le brave homme se confessa de tout son cœur.

Le lendemain, je célébrai la grand'messe, à laquelle vinrent assister tous les absents de la messe de Noël; puis je passai le reste de la journée à entendre les confessions des enfants, à instruire les plus ignorants et à chanter avec eux des cantiques.

Le 14 décembre, nous repartions, pour arriver au lac Pélican. Mais nous dûmes camper encore à moitié chemin. Le froid devenait plus intense. La nuit fut terrible. Les arbres craquaient dans la forêt. Le meilleur moyen de résister au froid était de nous remettre en

marche. Nous partîmes. Nos chiens allaient bien par cette température et dans la nuit. Ils allaient si bien, que nous arrivions à la Mission avant le lever du soleil.

Voilà, mon révérend Père, un bien fade rapport, tracé au courant de la plume. Veuillez m'excuser et n'y voir qu'une preuve de ma bonne volonté.

Priez pour moi, et croyez aux sentiments respectueux et affectueux de votre dévoué frère en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

BONNALD, O. M. I.

LETTRE DU R. P. DONAT FOISY AU R. P. BOISRAMÉ, MAÎTRE DES NOVICES A NOTRE-DAME DES ANGES.

Mission Saint-Paul des Piéganes, le 7 avril 1889.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

C'est le temps de faire mon tour au noviciat, si je veux être fidèle à ma résolution d'y venir régulièrement chaque année.

Depuis ma dernière lettre, mon révérend Père, je suis établi à 15 milles du fort Macleod, sur la Réserve des Piéganes. Pendant plus d'un an, j'ai été le compagnon du R. P. LEGAL, que j'ai remplacé souvent pendant ses voyages à Macleod, Pincher-Creek et sur la Réserve des Gens du Sang. J'ai pu, de la sorte, m'habituer, petit à petit, à diriger cette petite Mission moi-même, et, depuis le 1er janvier, je suis devenu le *curé* proprement dit des Piéganes, le P. LEGAL ayant fondé une nouvelle Mission chez les Gens du Sang, à 20 ou 25 milles d'ici. Il a bâti là une bonne maison d'école, grâce aux secours qu'il a pu recevoir du département indien et de deux bienfaiteurs et amis du R. P. LACOMBE. Je suis ici avec le bon et dévoué F. Jean

Berchmans, frère du P. Vantighem. Nous menons notre petite besogne comme deux bienheureux. Je suis l'instituteur en titre, et il est mon assistant ; nous recevons, tous les trois mois, du département, une petite allocation, qui nous aide à soutenir notre Mission. Vous avez entendu parler souvent, n'est-ce pas, de nos Piéganes ; c'est une partie de la nation des Pieds-Noirs ; pas un d'entre eux n'a encore embrassé notre sainte religion. Les missionnaires ont dû se borner à baptiser les enfants et quelques adultes à l'article de la mort. Aujourd'hui, comme dernier espoir, nous donnons tous nos soins aux enfants dans les écoles ; c'est ce que fait le R. P. Doucet chez les Pieds-Noirs proprement dits, le P. Legal chez les Gens du Sang, et ce que nous faisons ici, mon compagnon et moi, pour ces pauvres Piéganes. Cette indifférence tient à plusieurs causes : enfants gâtés du gouvernement, nourris par lui depuis la disparition du buffalo, autrefois leur unique subsistance, ces sauvages n'ont pas assez souffert, et ont contracté des habitudes de paresse et de mendicité qui leur enlèvent toute énergie morale. Ajoutez à cela les mauvais exemples des blancs. Il faudra, sans doute, que la Providence frappe quelque grand coup pour les réveiller et leur faire ouvrir les yeux. Du reste, pas d'hostilité contre nous ; ils nous aiment, mais par égoïsme et par intérêt, parce que nous les traitons avec charité, parce que nous soignons leurs malades, parce que nous leur donnons de petits présents, pour les encourager à envoyer leurs enfants à l'école. L'école est, comme je vous le disais, notre dernier espoir, et l'on craint bien que ce ne soit encore peine perdue. Les parents, qui tiennent aux vieilles façons, détruisent, par leurs discours et leurs pratiques superstitieuses, le bon effet que pourrait produire dans les enfants l'instruction que nous leur donnons. En fin de compte, Mgr Grandin et les autres Pères

du district n'ont pas cru le moment venu encore de secouer la poussière de leurs pieds, pour s'en aller chez des gens mieux disposés. Je me recommande, avec tous nos frères qui travaillent à la conversion de ces cœurs endurcis, à vos bonnes prières et aux prières de vos bons novices.

Le P. Lacombe, qui a passé l'hiver au fort Macleod, s'occupant surtout de la rédaction d'un dictionnaire crispied-noir et d'une grammaire, vient de nous quitter pour aller, dans les Missions du Nord, prêcher des retraites aux métis et aux sauvages chrétiens, qu'il a lui-même évangélisés autrefois. Il commence par Calgary, Bears Hill, Edmonton, Saint-Albert, le lac Sainte-Anne, etc., etc. C'est un rude travail ; mais il est important de raviver la foi de ces gens, si bons chrétiens avant l'arrivée des blancs dans ce pays, et de les prémunir contre les mauvais exemples qu'ils vont avoir sous les yeux. Le P. Blais, le curé des montagnes et des gens de chemin de fer, a été appelé à Macleod, où il passera au moins l'été, et peut-être devra-t-il s'y fixer définitivement. Il est chargé, en même temps, de Pincher-Creek, qu'il visite deux fois par mois. Le P. Vantighem est toujours à Lethbridge, bien encouragé par la population catholique, tous gens nouveaux venus, pleins de zèle et de bonne volonté. Leur église, en pierre, est l'honneur de la ville au charbon ; c'est un vrai bijou pour un pays comme le nôtre. Deux écoles catholiques ont été ouvertes depuis un mois : celle de Macleod, organisée par le P. Lacombe, et celle de Lethbridge, organisée par le P. Vantighem. Elles marchent déjà si bien, qu'elles font envie aux protestants, dont plusieurs y envoient leurs enfants préférablement aux écoles protestantes déjà érigées.

Donat Foisy, o. m. i.

VICARIAT DU MACKENZIE.

RAPPORT SUR LA MISSION DE SAINTE-THÉRÈSE.

Mon révérend Père,

Voulant me rendre compte des développements de la Mission de Sainte-Thérèse depuis sa fondation, j'ai recueilli, çà et là, quelques notes pour mon instruction personnelle. Dans la pensée qu'elles vous seraient peut-être de quelque utilité, je vous les communique, après les avoir complétées. Malgré tout le soin apporté à ce travail, il a pu m'échapper quelques erreurs, faute de renseignements écrits. Je crois, cependant, ne m'être pas trop écarté de la vérité. Je compte sur votre indulgence, mon révérend Père, et me recommande de nouveau à vos prières.

Votre frère en N.-S. et M. I.

X.-Georges Ducot.

La Mission de Sainte-Thérèse occupa successivement trois localités différentes: — 1° Elle fut fondée, en 1859, au « Castor-qui-déboule » (Fwa-taetly), où l'ancien fort Norman, dit fort du Milieu, était alors situé, sur la rive gauche du Mackenzie, à 35 milles environ en deçà de l'embouchure de la rivière du lac d'Ours. Cette embouchure s'appelle Trou-chlé-itta. — 2° Au printemps de 1864, elle fut transférée à l'entrée du grand lac d'Ours (Great-Bear-Lake, Sa-trou), sur l'emplacement de l'ancien fort Franklin, dans la baie Keith, où la Compagnie de la baie d'Hudson s'était établie, après avoir abandonné le « Castor-qui-déboule ». On la désigne, dans les *Annales* de décembre 1873, sous le nom de *Mission du Saint-Cœur de Marie*, vocable de la Mission de la Grande Ile ou grand lac des Esclaves, alors abandonnée sans doute. — 3° Enfin,

elle fut définitivement fixée à Trou-chlé-itta, où elle est actuellement, sur la rive droite du Mackenzie, à 1 mille en deçà de la rivière du lac d'Ours (entre le 64e et le 65e parallèle nord et les 127e et 128e degrés de longitude ouest, méridien de Paris). Dès lors (1876), ces deux maisons du lac d'Ours et de Trou-chlé-itta n'en constituèrent plus qu'une seule, désignée sous le nom de *Mission de Sainte-Thérèse*. C'est ce qu'on entend aujourd'hui, quand on parle de la Mission du fort Norman ou de Sainte-Thérèse.

I

Sa Grandeur Mgr Taché, dans ses *Vingt années de missions*, parlant du R. P. Grollier, que l'obéissance envoyait à Good Hope fonder la belle Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, s'exprime ainsi : « Descendant le grand fleuve (du Mackenzie) comme pour en prendre possession, il vit, en passant, le fort Norman, qu'il ne fit que saluer, en le confiant à la protection de sainte Thérèse (1). » Ce salut fut une bénédiction. La Mission de Sainte-Thérèse était fondée. C'était le 29 août 1859. Le R. P. Grollier ne s'y arrêta que quelques heures, le temps de baptiser six enfants, dont les deux premiers reçurent les noms significatifs de Marie et de Thérèse. Depuis cette époque jusqu'au jour de sa mort, la Mission de Sainte-Thérèse fut l'objet de ses plus constantes sollicitudes. Il mit tout en œuvre pour la visiter lui-même, quelquefois au péril de sa vie, ou pour lui assurer au moins la visite d'un de ses confrères.

C'est ainsi que, l'année suivante (1860), laissant Notre-Dame de Bonne-Espérance, il remonta le fleuve avec les barges de la Compagnie et aborda au « Castor-qui-déboule », dès les premiers jours de juin. Il y séjourna en-

(1) *Annales*, juin 1866, p. 198.

viron deux mois (du 5 juin au 30 juillet). Malgré la visite du ministre qui l'y avait précédé et, en son absence, avait séduit quinze Indiens, venus tout exprès pour voir le prêtre catholique; malgré la présence d'un maître d'école anglican, doublé d'un interprète, que le révérend y avait laissé, le Père Grollier fit, le 5 et le 7 juin, 28 baptêmes d'enfants; le 10 et le 29 juillet, 3 baptêmes d'adultes. Il eut encore, avant son départ, « la consolation de voir se rendre à la vérité cinq de ceux qui avaient été baptisés par le ministre » (1). Un sixième imita leur exemple, le mois suivant, au retour du missionnaire du fort Simpson.

En juin 1861, nous retrouvons le vaillant missionnaire à Sainte-Thérèse, mais pour quelques jours seulement, car il a hâte de descendre à Peel's River, où un ministre se rendait.

Du 7 au 14 juin, il fait 20 baptêmes d'enfants et 16 d'adultes. Il bénit 7 mariages et rebaptise sous condition 10 personnes, enfants ou adultes, « sur lesquels le ministre avait parodié la cérémonie de l'eau » (2). Ce devait être sa dernière visite à cette chère Mission. Le 2 octobre suivant, Sa Grandeur Mgr Grandin signale son passage à Sainte-Thérèse par le baptême de trois enfants, ce qui porte le chiffre des baptêmes, la troisième année de la fondation, à quatre-vingt-un, dont dix-huit d'adultes. Les dispositions spéciales exigées des adultes, jointes à la difficulté de les instruire, rendirent nécessairement les baptêmes plus rares parmi eux.

Dès les premiers jours de janvier 1862, Sa Grandeur Mgr Grandin, « ne tenant compte ni des obstacles ni de sa santé, résolut de visiter lui-même la Mission. Il ne lui fallut pas moins de quatorze jours de luttes et de souf-

(1) *Annales*, juin 1866, p. 198.
(2) *Registre de Sainte-Thérèse*, 1861.

frances pour arriver au fort Norman (1). » Il y passa près de deux mois (du 22 janvier au 8 mars), mais n'y vit que peu de monde, car ce n'était pas l'époque favorable pour y rencontrer les Indiens en nombre. Je relève, à son actif, 1 baptême d'enfant, 2 d'adultes et 1 mariage. La somme des mérites surpasse celle des consolations.

Ce fut en vain que, pendant l'été de cette même année 1862, le R. P. Grollier, déjà malade, en l'absence de son *socius* (le R. P. Seguin), tenta un nouveau voyage vers Sainte-Thérèse. « Les forces trahirent son courage, et il dut revenir à Notre-Dame de Bonne-Espérance » (2). Le ministre, au contraire, descendit sans difficulté au fort Norman, « au moment où les sauvages étaient réunis ». Dieu le permit pour montrer qu'il n'était pas avec lui. « C'est à peine si cinq ou six consentirent à prier avec le révérend » (3). Les autres, la plupart à peine catéchumènes, résistèrent à toutes les séductions de l'erreur. Peut-être même ces cinq ou six étaient-ils les restes des quinze premiers adeptes du protestantisme.

Cette même année, le R. P. Gascon, en route pour Good Hope, fit, à Sainte-Thérèse, un nouveau baptême, le 4 du mois d'octobre.

En 1863, le R. P. Grollier étant désormais incapable de voyager, ce fut le R. P. Gascon qui visita, à sa place, le fort Norman, encore situé au « Castor-qui-déboule » ; il y fut envoyé dans les derniers jours de février et y arriva après neuf jours de marche. Cet aimable confrère n'a pas oublié, sans doute, « les agréments » d'un tel voyage (4). Son successeur actuel peut en parler sciemment et il n'a rien de bon à en dire. Le révérend

(1) *Annales*, septembre 1866, p. 356.
(2) *Annales*, septembre 1866, p. 358.
(3) *Missions*, juin 1866, p. 227.
(4) *Missions*, septembre 1866, p. 378, et décembre 1867, p. 563.

Père demeura trois mois environ à ce poste (de mars au 26 mai). Il n'y vit, lui aussi, que peu d'Indiens, parce que, alors comme aujourd'hui, ils n'arrivaient en nombre qu'un peu plus tard, vers les premiers jours de juin. Il fit 2 baptêmes d'enfants, 2 d'adultes et 1 mariage. Il prépara aussi à la première communion un vieil anthropophage, dont les *Annales* ont plusieurs fois raconté la voracité et décrit la mort misérable (1).

Trois mois plus tard, le R. P. Gascon est de retour à Sainte-Thérèse et, du 5 au 8 août, il fait encore 5 baptêmes d'enfants. Ce furent ses derniers travaux à cette Mission, et son passage clôture la série des visites du prêtre catholique au fort Norman du « Castor-qui-déboule ». Ajoutons, par anticipation, que, l'année suivante (1864), le R. P. Petitot, en se rendant à Notre-Dame de Bonne-Espérance, rencontra, au « Rocher-qui-trempe-à-l'eau », vers le 30 août, les Fidèles de Sainte-Thérèse, dont il baptisa six personnes (2), parmi lesquelles un vieillard mourant, ce qui portait à 100 le chiffre des baptêmes faits à Sainte-Thérèse du « Castor-qui-déboule », depuis le 29 août 1859 jusqu'au 1er septembre 1864.

Je dois relever ce chiffre, parce que les survivants de ceux qui, à cette époque, reçurent le baptême de la main du prêtre ou apprirent de sa bouche les premières vérités chrétiennes, appartiennent aujourd'hui, en partie du moins, à la nouvelle Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, où ont également émigré un bon nombre de ca-

(1) *Missions*, décembre 1867, p. 563, et juin 1873, p. 157. — Ce vieillard, nommé *Kra-nda* (les Yeux-de-lièvre) avait dévoré, dans sa jeunesse, onze personnes de sa famille, y compris ses deux femmes et plusieurs de ses enfants. Il est mort de faim et de froid au milieu des neiges, abandonné vivant par les autres sauvages qui le regardaient comme une bouche inutile.

(2) *Missions*, décembre 1867, p. 478.

tholiques, soit du Sacré-Cœur (fort Simpson), soit de Saint-Raphaël (fort des Liards). C'est donc inconsidérément que, en 1881, le révérend ministre M. Sp... reprochait au missionnaire de ce poste de troubler « ses » Indiens. « Vous n'avez rien à faire ici, lui disait-il ; tous ces Indiens sont à moi. C'est moi qui suis leur pasteur, » etc. C'est à tort aussi que le chef du district, mal informé, exprimait son étonnement de voir le prêtre catholique visiter un poste où, disait-il, il n'y avait pas un seul catholique, et que certains agents de la Compagnie, d'ailleurs généreux en d'autres rencontres, nous ont empêchés indirectement de nous établir à ce poste, prétextant le prochain abandon du fort, tandis que, à la même époque, ils y secondaient l'établissement d'une Mission protestante ; et cela juste au moment où tous les Indiens de la localité, après avoir, à plusieurs reprises, repoussé les offres du ministre et réclamé le prêtre catholique, venaient unanimement de reconnaître celui-ci pour leur véritable pasteur, en lui faisant baptiser ou rebaptiser conditionnellement tous leurs enfants, ou en demandant le baptême pour eux-mêmes.

L'année 1864 fut marquée par deux événements préjudiciables aux intérêts spirituels des fidèles de Sainte-Thérèse. Ce fut d'abord, au printemps, le *transfert* du fort Norman au grand lac d'Ours (baie Keith). L'abandon du « Castor-qui-déboule », par la Compagnie, opéra nécessairement une division parmi les Indiens de cette place. Les uns, le plus petit nombre, se rendirent au lac d'Ours ; la plupart, surtout parmi les Esclaves de la rivière Mackenzie, furent repoussés vers le fort Simpson, centre du protestantisme et de démoralisation, où plusieurs perdirent la foi. D'autres, enfin, retirés dans les forêts ou les montagnes, trop éloignés des deux postes, restèrent de longues années privés de tout secours spiri-

tuels, surtout les femmes et les enfants. Le second événement, particulièrement douloureux pour les Pères du vicariat, fut la mort du R. P. Henri Grollier, arrivée le 4 juin 1864, époque où, d'ordinaire, il montait à Sainte-Thérèse. Ces deux événements eurent pour conséquence l'interruption, pendant deux ans et demi (d'août 1863 à mars 1866), de la desserte de cette Mission naissante, dont les fidèles furent ainsi abandonnés à la dent du loup. Lorsque, en 1881, sur le désir de Mgr Faraud, un Père de Good Hope alla fonder, au Petit Rapide, aujourd'hui fort Wregley, la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, il y rencontra un bon nombre de sauvages de l'ancienne Mission de Sainte-Thérèse. Comme nous l'avons dit, plusieurs avaient apostasié ; quelques-uns, qui « se signaient » encore, confondaient le prêtre avec le ministre et disaient ingénument avoir autrefois appris de celui-ci le signe de la croix. D'autres ne se rappelaient pas avoir jamais vu le missionnaire catholique et vivaient dans l'infidélité. Parmi les adultes qui avaient conservé la foi, à peine un ou deux avaient retenu les prières du chapelet. Aujourd'hui, on le sait, cette Mission est entièrement catholique. Ces dernières années, le Père y a fait 70 baptêmes, dont plusieurs d'adultes. Malheureusement celui-ci est souvent absent, tandis qu'un sauvage, soi-disant catéchiste anglican, réside l'année entière au milieu de la Mission. Chacun sait que ces sortes de gens grossiers font plus de mal à une Mission que plusieurs ministres. A notre humble avis, ce n'est pas une visite passagère, mais la résidence permanente d'un Père à ce poste qu'il faudrait pour prémunir cette Mission contre un retour au protestantisme.

Je constate que, pendant cette période de six années (1859-1864), premièrement, les Indiens de Sainte-Thérèse du « Castor-qui-déboule » appartenaient presque exclu-

sivement à la nation des Esclaves ou à celle des Montagnais (Na'annés, Chi-t'a gottine, etc.). Il s'y trouvait très peu de Plats-côtés-de-chiens proprement dits, ou de Peaux-de-lièvres. Ceci m'est confirmé par le témoignage des vieillards du fort Norman actuel. Aujourd'hui, c'est le contraire qui a lieu. Je relève, en second lieu, que les premiers missionnaires qui firent la visite du « Castor-qui-déboule » étaient hébergés par des étrangers ; ce qui dut paralyser leurs efforts pour l'instruction des sauvages de ce poste.

II

Juin 1864-*avril* 1876. — La Compagnie, en abandonnant le « Castor-qui-déboule » (1864), transporta ses comptoirs à l'entrée du grand lac d'Ours, sur l'emplacement de l'ancien fort Franklin. On nous dit que le maître d'école anglican l'y suivit. La tradition rapporte, à la charge du fameux Bompas (1), qu'il plaça également à ce poste une sauvagesse ou métisse, comme une imitation de nos Sœurs de charité. La comédie finit par le mariage de ces deux agents du ministre, à la grande risée de tous, excepté de l'imprudent *bishop*, qui prononça le divorce, malgré les protestations des deux partis. C'est à la suite de cet événement, sans doute, que le maître d'école s'engagea au service de la Compagnie. Quoi qu'il en soit, le missionnaire dut, lui aussi, se rendre au grand lac d'Ours. Mais ce ne fut qu'en 1866 qu'il put reprendre les visites, trop longtemps interrompues, de la Mission Sainte-Thérèse. Les habitants de ce nouveau poste se composaient de quelques Indiens du « Castor-qui-déboule », de Plats-côtés-de-chiens et de Peaux-de-lièvres du lac d'Ours et même de Good Hope. C'est au R. P. Petitot que fut confiée cette nou-

(1) Ce ne fut que plusieurs années après.

velle Mission, désignée parfois sous le nom du *Saint Nom de Marie*. Il en prit possession en mars 1866 et en resta chargé, à l'exclusion de tout autre confrère, jusqu'en 1869. Durant cette période de quatre années, le chiffre des baptêmes fut doublé ; il monta à 212, celui des mariages à 26. L'année suivante (1870), cette Mission ne fut pas visitée ; du moins, le registre de Sainte-Thérèse n'indique, à cette époque, ni baptêmes, ni mariages.

En 1871, le révérend Père, en se rendant à la Providence avec le F. Kearney, ne fit que passer au grand lac d'Ours, au mois de février. Il y fit un baptême. Au mois de novembre suivant, nous le retrouvons auprès de ses fidèles, campés en partie au lac des Bois (*Non cheni-troué*), au nord du lac d'Ours. Quatre baptêmes et un mariage attestent sa visite chez eux. Mais ce fut le R. P. Seguin qui fit, cette année-là, en juin, la visite régulière de Sainte-Thérèse, à Trou-chlé-itta, où existait déjà, simultanément avec le fort du lac d'Ours, le fort Norman actuel. Il n'y vit que les Montagnards et quelques Esclaves qui fréquentaient ce poste. Treize baptêmes d'enfants furent le fruit de cette courte visite. Le R. P. Lecorre remplaca, au lac d'Ours, le R. P. Petitot. Il y passa le printemps de 1872. Depuis deux ans déjà les Peaux-de-lièvres et les Plats-côtés-de-chiens de ce poste n'avaient pas vu de prêtre, du moins pour la plupart. Beaucoup d'adultes n'étaient encore que catéchumènes. Le R. P. combla cette lacune. Durant les quatre mois qu'il séjourna parmi eux, il baptisa soixante-huit personnes, dont quarante adultes, et bénit vingt mariages. Il descendit ensuite, en berge, à Trou-chlé-itta (fort Norman actuel), où il passa l'été dans une maison de la Compagnie, et fit encore quelques baptêmes. Enfin, dans le mois de novembre de la même année, nouvelle apparition du R. P. Petitot dans les camps, parmi les fidèles de Sainte-Thérèse, où il

baptisa et maria deux vieillards. Ce furent ses derniers travaux dans cette Mission, jusqu'à son retour de France, en 1876.

Alors le chiffre des baptêmes de Sainte-Thérèse (lac d'Ours et fort Norman réunis) s'élevait à trois cent deux, et celui des mariages à quarante-sept.

A partir de novembre 1872, jusqu'en mars 1876, cette Mission fut délaissée faute de sujets. Pendant trois ans et demi, elle ne reçut aucune visite du prêtre catholique, si ce n'est qu'en se rendant à Good-Hope, en 1874, le R. P. de Krangué rencontra au fort Norman quelques sauvages, et donna le baptême à quatre enfants.

Ainsi, dans une période de moins de douze années, la Mission de Sainte-Thérèse fut privée six ans des secours de la religion. Le reste du temps, le missionnaire n'y séjourna que quelques mois ; plusieurs fois il ne fit qu'y passer ; d'autres fois, il ne put visiter que l'un ou l'autre poste, c'est-à-dire ou le lac d'Ours ou le fort Norman. Mais, si le prêtre, le vrai missionnaire, était absent, les ministres veillaient. Ils n'abandonnèrent jamais la proie qu'ils convoitaient. Ils eurent toujours, soit au lac d'Ours, soit au fort Norman (Trou-chlé-itta), un agent pour les remplacer. Eux-mêmes, en personne, visitèrent souvent ces postes, peut-être plus souvent que le prêtre catholique (1). Faut-il s'étonner que, lassés de notre absence, séduits par l'appât des présents, fatigués par

(1) J'ai sous les yeux les noms des cinq maîtres d'écoles ou catéchistes anglicans qui se sont succédé au fort Norman ou au lac d'Ours, depuis 1859 jusqu'à ces dernières années, ainsi que ceux de six ministres qui ont visité ces postes ou y ont passé une année entière, ce qui fait onze agents (sans compter les femmes) au service de l'Église d'Angleterre, pour dire après trente ans : « Nous avons là quatre-vingt-onze âmes qui haïssent le catholicisme ! » Ils pourraient ajouter : « Vos adhérents ne savent pas encore le *Notre Père*, mais dans quelque trentaine d'années le nombre en sera doublé. »

les tracasseries incessantes des valets de la Compagnie, tous protestants, une partie de nos fidèles aient fini par apostasier et passer au protestantisme. Hâtons-nous de dire que ce fut le petit nombre et seulement la nation des Esclaves, remarquable entre toutes par son indifférence religieuse. Aujourd'hui, comme on le verra plus loin, les protestants sauvages du fort Norman sont au nombre de quatre-vingt-onze, dont tous les chefs de famille appartenaient autrefois au catholicisme.

C'est apparemment en 1874 ou 1875 qu'eut lieu cette apostasie partielle, lorsque le commis du fort Norman réunit ici, sur la demande du ministre, tous les Indiens de sa juridiction, c'est-à-dire tous les gens du lac d'Ours, de la rivière Mackenzie ou des Montagnes.

Le chef des Esclaves, nommé Lambert, vieillard bigame encore infidèle, qui avait promis de se venger de n'avoir pas été salué par l'évêque catholique, fut l'instrument dont se servit le protestantisme pour faire cette conquête. Triste conquête, qu'il n'est point parvenu à améliorer, et dont les victimes, même le chef, reconnaissent aujourd'hui avoir été trompées. Ces égarés regrettent leur erreur et rentreraient volontiers dans le giron de l'Église, s'ils osaient s'arracher aux serres de leurs ravisseurs et comprenaient mieux l'obligation qu'il y a pour eux de revenir à la vérité. Mais on leur persuade qu'étant inscrits sur le registre du ministre, ils lui appartiennent de droit et irrévocablement ; que, s'ils le quittent, ils en mourront bientôt ; qu'au reste, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, les deux religions n'en font qu'une seule, etc., etc.

Quand les Esclaves eurent apostasié, ils jetèrent tous leurs objets bénis : croix, médailles, etc., ou les donnèrent aux ministres. Ceux-ci, d'ailleurs, et leurs agents, ne se font pas scrupule, encore aujourd'hui, d'arracher de vive force ces objets de la poitrine des enfants même catho-

liques (1). Je puis bien ajouter que ces pauvres sauvages, en passant au protestantisme, ont cessé de prier. On trouverait difficilement, parmi les quatre-vingt-onze Esclaves protestants, quatre personnes sachant le *Notre Père* et le *Symbole* par cœur. Inutile de dire que, depuis bientôt trente ans que le ministre tient en permanence une Mission au fort Norman (Holy Trinity Mission, ci-devant Saint-John Mission), on ne cite pas un seul sauvage de ces parages qu'il ait admis à la réception du *Lord's supper*, c'est-à-dire à la prétendue communion. Le fameux Bompas, qui réside ici cet hiver, sonne, chaque matin, sa cloche. Je me figurais naïvement qu'il convoquait ses ouailles à quelque prière ; point du tout. Ses serviteurs et servantes ne prient que le soir. Ce n'est pas l'usage, chez ce *bishop*, de faire sa prière le matin. Dernièrement, je fus bien surpris de rencontrer une sauvagesse protestante sachant le *Pater* et le *Credo* en sauvage. Je les lui fis réciter. Elle y ajouta... l'*Ave Maria !*... C'étaient nos prières en *déné* qu'elle avait autrefois apprises de nous. Je lui ai donné un chapelet, qu'elle a reçu avec une très grande joie. Maintenant, elle ne veut plus que du prêtre catholique. Ces jours-ci, une zélée protestante, à qui j'avais dit que son baptême était invalide, me fit cette confidence : « J'ai demandé au grand priant (bishop Bompas) quel est le ministre qui me baptisa autrefois. Il m'a répondu : « C'est moi-même ». Puis il ajouta : « Mais je ne t'ai pas donné un vrai baptême (*Seni ne « kke-tra etsi yinle, koulou, ne kke tra-etsi lantte ille*) », littéralement : « Je t'ai baptisée, ça n'y ressemble pas. » N'est-ce pas une comédie ? Pas de communion, pas de

(1) Ce fait a eu lieu dernièrement. J'ai écrit au révérend une protestation. Il a nié le fait. Plus tard, l'enfant refusa en pleurant une médaille que je lui offrais : « Le ministre, dit-il, va me l'arracher encore. »

baptême, pas même de prière ! Ce n'est pas par de tels procédés que ces révérends amélioreront les sauvages ; vraiment, il faut être esclave de quelque façon pour se faire protestant.

Voici, en résumé, les principaux événements qui marquent cette période de douze années de la Mission de Sainte-Thérèse, du printemps 1864 au 1er avril 1876 : transfert du fort Norman au grand lac d'Ours (1864) ; abandon et reprise multiples de ce dernier poste par la Compagnie ; construction d'une succursale à Trouchléitta (fort Norman actuel) ; construction d'une cabane pour le missionnaire catholique au lac d'Ours (1867) ; visite de ce poste et du fort Norman, ou seulement de l'un des deux par les Pères de Good Hope ; cessation de toute visite, l'espace de six années ; résidence permanente d'un ou deux catéchistes anglicans à l'un ou l'autre de ces deux postes ; visite assez régulière d'un ministre, chaque année ; apostasie des Esclaves catholiques ; enfin, abandon du lac d'Ours par la Compagnie et par le missionnaire catholique, en ce sens que celui-ci n'y séjourna plus l'hiver.

III

Du 28 mars 1876 au 1er janvier 1889. — Quand le R. P. Ducot vint à Sainte-Thérèse, le 28 mars 1876, il se rendit au fort Norman actuel (1), sur la rive droite du fleuve Mackenzie. Comme on vient de le voir, la *chléitta*, ou le fort, était désignée sous son ancien nom de Norman.

(1) Fort Norman actuel, Trouchléitta, Mission de Sainte-Thérèse, signifient la même localité sous des aspects différents. Trouchléitta est proprement le nom de l'embouchure de la rivière du lac d'Ours et désigne les terrains adjacents. Fort Norman indique l'emplacement des maisons de la Compagnie ; Sainte-Thérèse, la Mission. Elle a ses constructions entre le fort et l'embouchure, à 1 mille de celle-ci et à 200 mètres de celui-là.

L'Église anglicane y avait déjà un pied-à-terre avec deux maîtres d'école, l'Esclave Allen et le métis Hogdson, qui y résidaient en permanence. La plus grande partie des Esclaves venait de passer sous leur tutelle. Le missionnaire catholique, au contraire, n'avait pas encore d'abri et dut recevoir l'hospitalité dans une maison de la Compagnie. En revanche, tous les Plats-côtés-de-chiens, les Peaux-de-lièvres, les Montagnais et quelques familles Esclaves étaient restés catholiques, et le missionnaire eut la consolation, pour la première et unique fois, de les voir tous réunis autour de lui. Malheureusement, il n'avait encore que des notions très élémentaires de la langue peau-de-lièvre. Néanmoins, cette visite eut l'heureux effet de raffermir dans la foi ces pauvres sauvages, presque découragés de la trop longue absence de leur pasteur. Que de plaintes ils firent de ce que le Père n'était là que quelques mois, tandis que le *priant* protestant, disaient-ils, y demeure l'année entière. Le Père donna le baptême à vingt-deux enfants et bénit un mariage. Quoiqu'il y eût plus de trois ans et demi que cette Mission n'eût pas reçu la visite du prêtre, les Indiens de ce poste, décimés par deux épidémies successives, ne dépassaient pas trois cent quinze, d'après la dernière statistique de 1879, y compris les Montagnais émigrés depuis à Notre-Dame du Sacré-Cœur et les protestants.

A partir de cette époque (1876) jusqu'à 1886, la Mission fut régulièrement visitée par un Père de Good Hope, et, en 1886, un ministre protestant s'étant établi au fort Norman, on jugea opportun de placer aussi à Sainte-Thérèse un Père à poste fixe, en compagnie d'un Frère convers.

J'ai dit que le missionnaire voit rarement réunis à la Mission les fidèles de sa juridiction. Ordinairement, en effet, la plupart des hommes et des enfants et les vieil-

lards du lac d'Ours ne peuvent s'y rendre, soit à cause de leur éloignement, soit à cause de la disette, soit aussi par le fait du commis en charge du fort, qui s'efforce de tenir éloignés tous ceux qui ne sont pour lui d'aucune utilité. Ces pauvres sauvages, en effet, essentiellement mendiants et quémandeurs en tout temps, même quand ils ne manquent de rien, sont particulièrement fatigants quand ils manquent de vivres. Ils ne se contentent pas du nécessaire même donné très largement ; il leur faut tout et de tout jusqu'à épuisement complet. Habitués à se donner entre eux, de gré ou de force, tout ce qu'ils ont, comptant, pour l'avenir, sur la réciprocité du voisin, sur une bonne tournée de chasse ou un heureux coup de filet, ils ne peuvent comprendre que ceux qui, à grand'peine et au prix de mille privations et de mille fatigues, ont amassé quelques provisions, puissent les garder en réserve pour le temps de disette : vrais enfants qui demandent la lune et se fâchent tout rouges parce qu'on ne la leur donne pas ! Aussi la Compagnie, qui ne voit que les intérêts matériels, redoutant leurs tracasseries, met-elle tout en œuvre : ordres, défenses, menaces, pour écarter du fort les bouches inutiles et pour hâter le départ de ceux qu'elle est obligée d'y tolérer. On conçoit aisément que, dans un tel état de choses, il n'est pas facile, aux Indiens un peu éloignés, de venir en nombre à la Mission. Il n'y a, à venir régulièrement avec leurs familles, que les Montagnais, les Esclaves et quelques Peaux-de-lièvres plus rapprochés. Pour suppléer à ces absences, le missionnaire de Sainte-Thérèse a fait, ces douze dernières années, douze ou treize visites aux différents camps des Indiens, à ceux du lac d'Ours en particulier, sans compter cinq ou six visites à Notre-Dame du Sacré-Cœur, située à 184 milles du fort Norman. Plusieurs de ces visites ont tenu le prêtre loin de la Mis-

sion des mois entiers. Il n'est pas, en effet, toujours possible de quitter le camp à un jour déterminé. La disette, un dégel subit, une tempête ou une avalanche de neige qui encombre les chemins, parfois le mauvais vouloir d'un serviteur capricieux ou l'impossibilité de trouver un jeune homme pour frayer le sentier devant les chiens : voilà bien des causes qui peuvent arrêter le missionnaire plus longtemps qu'il ne devrait et ne voudrait. En son absence, les Indiens plus rapprochés viennent à la Mission, attendent son retour parfois de longues semaines et, finalement, sont obligés de repartir sans avoir vu le prêtre ni accompli leurs devoirs religieux. Tant que le missionnaire de Sainte-Thérèse sera seul en charge de ce poste, il se trouvera dans cette douloureuse alternative, ou de renoncer à la visite des camps, et cette visite devient de plus en plus nécessaire à cause de l'éloignement du caribou, ou de manquer la mission du printemps. Dans le premier cas, la plupart des femmes vivront de longues années, peut-être, privées de tout secours religieux (il y en a, au lac d'Ours, que je n'ai pas revues depuis quatre, cinq et même dix ans). Les enfants grandiront sans instruction ou mourront sans baptême ; les malades mourront sans sacrements et, à défaut du prêtre, appelleront les *faiseurs de médecine*, toujours prêts à exploiter leur crédulité pour un gain sordide. Dans le second cas, la plus grande partie des Indiens seront privés des secours spirituels qu'ils espéraient trouver à la Mission ; seule occasion, pour un bon nombre, de les recevoir. Là encore, les malades resteront exposés aux tracasseries des *sorciers* et des ministres, qui les guettent pour les dépouiller de leurs objets de piété et les faire apostasier à l'heure de la mort. Les personnes valides, plus en contact avec les protestants que dans les camps, auront à redouter les assauts multipliés du fanatisme

contre leur foi. On verra encore se multiplier ces mariages mixtes, conclus à notre insu, qui sont pour les femmes la perte de la foi et pour les enfants l'éloignement du prêtre. Ajoutons encore que, si ces absences se renouvelaient, les sauvages s'en autoriseraient pour ne plus venir avec leurs familles ou pour faire baptiser leurs enfants par le ministre, comme cela est arrivé au fort Simpson. Hélas ! quand on voit mourir sans sacrements, sans prêtre, ces pauvres sauvages si ignorants, si incapables de se préparer eux-mêmes à la mort, comment ne pas trembler pour leur salut, surtout si l'on pense à quels dangers ils sont exposés dans les camps, où règne une si grande licence ? Il faudrait absolument deux Pères, qui se succéderaient, en temps opportun, dans la visite des camps, veilleraient à ne jamais laisser la Mission seule, se retrouveraient ensemble au printemps, époque où les sauvages se réunissent, pour s'occuper plus spécialement, l'un des adultes, l'autre des enfants. J'ai de bonnes raisons de croire que, même au point de vue des ressources matérielles, la Mission n'aurait qu'à gagner à la présence d'un second Père, surtout s'il était doublé d'un bon Frère convers. *Rogate ergo Dominum messis.*

IV

Voici, maintenant, l'état actuel de la Mission de Sainte-Thérèse au 31 décembre 1888. La Mission possède: 1° un hangar de 16 pieds carrés ; 2° une maison-chapelle de 30 pieds sur 25 ; 3° une allonge adossée à celle-ci offrant une cuisine et une chambre pour le Frère convers ; 4° un terrain illimité de très bonne terre, qui permettrait une belle récolte, si elle était défrichée ; les essais de culture, commencés depuis trois ans, ont été très satisfaisants ;

5° une allocation de 1000 francs, qui est censée pourvoir à l'entretien du personnel ; le casuel n'est pas riche, à peine deux ou trois honoraires de messes par an ; 6° un Père et un Frère convers y sont de résidence fixe. Ils vont de temps en temps à Good Hope, d'où cette Mission relève. Depuis qu'un Père est ici à poste fixe, les moyens d'existence sont devenus plus faciles par la pêche et la chasse, qu'il fait faire en été, et par le charriage de viande des camps voisins, travail auquel le Frère se dévoue en hiver.

La maison est divisée, dans le sens de la longueur, en deux parties égales. La première sert de chapelle. Elle a 30 pieds sur 12 et demi. C'est beaucoup trop petit. Elle est entièrement lambrissée à l'intérieur et peinte. Le sanctuaire n'est séparé de la nef, qui sert de salle, que par un simple rideau. Il est fourni à peu près de tous les articles nécessaires au culte. Ses décorations, bien simples, et les cérémonies y attirent les protestants blancs ou sauvages de la forêt, qui aiment à venir assister à nos offices où, d'ailleurs, ils se tiennent très convenablement. L'autre partie de la maison est subdivisée en trois pièces égales servant : la première, de cabinet de travail ; la seconde, de chambre à coucher, la troisième de réfectoire.

La population de Sainte-Thérèse, sans compter les émigrés à Notre-Dame du Sacré-Cœur ni les Montagnais de Good Hope récemment arrivés ici, s'élève à trois cent trente-cinq, dont deux cent quarante-quatre catholiques, répartis en soixante-quatre familles, et quatre-vingt-onze protestants formant vingt et une familles. Ces derniers se rapprochent chaque jour de plus en plus de nous ; ils fréquentent notre chapelle, demandent des croix et autres objets de piété et aiment à ce qu'on leur apprenne des prières. Nous espérons les voir revenir au

catholicisme, mais il ne faut pas oublier que ce sont des Esclaves.

En général, nos catholiques savent bien les prières du chapelet, et il est rare que, le dimanche, ils ne se réunissent dans les camps pour le réciter en commun, en le faisant précéder ou suivre d'un cantique. Ces sauvages commencent à prendre goût à la lecture. Beaucoup savent lire dans leur langue. Quand on pourra leur mettre en main un livre contenant au moins les principales questions du catéchisme, leur instruction deviendra plus facile.

Xavier-Georges Ducot, o. m. i.

Mgr Clut veut bien nous communiquer diverses lettres qu'il a reçues des missionnaires du Mackenzie, pendant son séjour en Canada. Nous en publierons les principaux extraits. On y verra l'histoire souvent douloureuse, toujours intéressante, des difficultés morales et matérielles avec lesquelles nos Pères ont à lutter dans ces pénibles Missions. Nous commençons aujourd'hui par les lettres du P. Desmarais :

Petit lac des Esclaves (Mission Saint-Bernard),
le 8 juillet 1888.

Monseigneur,

Il y a déjà quatre ans, je quittais le beau Canada pour les grandes prairies du Nord-Ouest, en compagnie de l'excellent et tout dévoué P. Le Corre. J'aurais bien voulu suivre ce père jusque dans sa chère Mission ; mais le divin Maître ne fut pas de mon avis. Je me rendis donc directement au poste que m'avait assigné S. Gr. Mgr Faraud. C'était Dunvegun, sur la rivière de la Paix. Je n'y demeurai que peu de temps, l'obéissance m'ayant,

après six mois, appelé au petit lac des Esclaves. Avec l'aide du bon Dieu, j'ai pu apprendre la langue crise assez vite pour faire un peu de bien à nos chers sauvages et métis. J'aurais voulu avoir une école immédiatement ; mais, faute de livres et de local, je dus me résigner à attendre l'année suivante (1886).

Ayant reçu, à cette époque, quelques livres et autres objets de classe. Je me mis à l'œuvre aussitôt après notre retraite annuelle. Un ministre protestant venait de s'installer au Fort et d'y ouvrir une école. Dès ce moment, a commencé une lutte sans trêve ni merci, qui n'est pas près de finir. Il m'en a coûté bien des courses et bien des pourparlers, pour empêcher nos chers catholiques d'envoyer leurs enfants à l'école protestante, et tout n'est pas encore gagné. Le ministre a bâti une jolie maison de l'autre côté ou plutôt à l'extrémité de la baie, où se trouvent une quinzaine de familles catholiques. Il va tâcher d'attirer leurs enfants, non seulement à l'école, mais encore à ses instructions. Il a un assortiment complet de petits habillements pour ceux qui consentiront à le suivre. Cependant je dois dire, à la louange de nos sauvages, que, l'hiver dernier, il a complètement échoué.

Quatorze enfants sont demeurés à la Mission durant tout l'hiver. Ils se fournissaient de poisson, et nous leur donnions des pommes de terre ; ils ont pu ainsi apprendre leurs prières et le catéchisme. Le ministre fut obligé de venir prendre ses quartiers d'hiver au Fort. Là, il pouvait faire la classe aux protestants et à quatre ou cinq de nos petits *coureurs de chemins*. Il a essayé de tous les moyens pour détourner les enfants de venir à notre Mission, disant tantôt qu'ils n'apprenaient rien chez nous, tantôt que le Père enseignait un autre anglais. Ennuyé de toutes ces tracasseries, j'ai fini par annoncer un examen public,

et j'ai invité le ministre à y venir avec ses élèves. Il s'agissait de constater si ses élèves en savaient plus que les miens, et s'ils parlaient différemment l'anglais. Trois fois j'ai renouvelé l'invitation, et il a fini par se cacher, à la grande risée de nos sauvages, qui ne se gênent pas pour se moquer de lui.

Maintenant le ministre a un *socius*. Vous voyez si la lutte promet d'être sérieuse l'hiver prochain. Je crains que nos chers métis ne se laissent enfin gagner ; car vous les connaissez, ils sont bien changeants. Pardonnez-moi si je vous parle longuement de cette œuvre ; c'est l'œuvre du jour, et je dois y mettre toute mon âme et tout mon cœur pour la mener à bonne fin. Le bon P. Dupin, mon compagnon, est sur son départ pour Saint-Albert et le lac la Biche, où il doit prendre tous les renseignements qui peuvent nous être utiles au sujet de notre école. Je vais donc rester seul ici pour les travaux extérieurs et pour la classe, qui me prend de quatre à six heures chaque jour. Si nous pouvions avoir un bon et saint Frère convers, sachant un peu tout faire, quels services il nous rendrait ! Me permettrez-vous une demande d'un autre genre ? Je voudrais orner le sanctuaire, les jours de fête surtout, de beaux petits *anges vivants*. Malheureusement je n'ai pas de quoi les habiller. Oh ! si quelque personne charitable pouvait avoir la bonne pensée de nous envoyer quelques surplis, quelques soutanes noires et rouges, quelle joie pour nos pauvres chrétiens, et quelle reconnaissance dans le cœur du missionnaire !

Le 15 novembre 1888.

Il faut vous parler encore des efforts surhumains que font les ministres protestants pour ravir la foi à nos chers sauvages de la Mission Saint-Bernard. Ils s'attaquent sur-

tout à nos enfants, multipliant les séductions pour les attirer à leurs écoles. De notre côté, nous ne négligeons rien, le R. P. Dupin et moi, pour protéger notre troupeau, et particulièrement les petits enfants, contre les dangers dont ils sont menacés.

Je vous ai déjà dit que, malgré notre extrême pauvreté, nous avions cru devoir fonder une école. J'en suis chargé, aidé dans cette œuvre difficile par le F. Ryan. Après deux années de luttes, nous avons réussi à réunir dans notre école tous nos chers petits enfants. Grâces en soient rendues à Dieu, les écoles protestantes sont à peu près désertes. Et cependant, quel contraste au point de vue matériel ! Les ministres reçoivent des caisses remplies de mille et mille objets destinés à attirer nos pauvres sauvages et à les récompenser, s'ils succombent à la tentation ; et moi, qu'ai-je à donner à ceux qui, ne voulant pas abandonner la Mission, refusent ces beaux habits qu'on leur offre au prix de leur âme? Faut-il le dire ? Je crains qu'on refuse de me croire, et c'est pourtant la vérité toute simple:... à peine quelques légumes, dont ne se contenteraient pas les plus pauvres parmi les pauvres de notre Canada; et encore ne suis-je pas certain de pouvoir en donner toujours. Je crains que notre provision ne soit épuisée avant le printemps, car nous avons quarante enfants à l'école, dont quatorze pensionnaires et douze demi-pensionnaires entièrement à notre charge. Maintenant, que vous dirai-je de leur dénuement? Un grand nombre d'entre eux ne peuvent pas changer de vêtements. Que s'ensuit-il ? Votre longue expérience, Monseigneur, vous le fait comprendre mieux que je ne pourrais vous le dire, mais je n'en souffre pas moins de voir ces pauvres enfants en proie à certains parasites dont, à leur insu, ils nous font une trop large part. *Caritas patiens est, omnia sperat, omnia sustinet.* Quand l'heure aura sonné, celui qui nour-

rit les petits oiseaux du Ciel et revêt les lis des champs saura bien nous secourir. En attendant, je me recommande à vos bonnes prières et aux prières de tous ceux qui liront ces lignes écrites à la hâte, pendant la nuit, alors que tous mes petits enfants des bois dorment, les poings serrés, et ronflent à qui mieux mieux là, près de la porte de ma chambre. Chers petits enfants, ils reposent tous bien doucement, couchés autour du poêle, que j'ai soin d'entretenir bien chaud toute la nuit ; car, comme vous le savez, ils n'ont ordinairement qu'une couverture pour se protéger contre un froid qui atteint facilement de 40 à 50 degrés.

Le 22 avril 1889.

Je suis en possession de vos deux lettres depuis quelque temps, et j'y réponds par la première occasion. Je ne sais comment vous remercier pour toutes vos bontés à mon égard. Merci, Monseigneur, de l'intérêt que vous portez à notre Mission et surtout à nos chers petits sauvages. L'hiver est passé, et les beaux jours du printemps ramènent les charmes de la nature, sans alléger, hélas ! le poids de nos misères. La disparition prématurée de la neige et quelques jours de chaleur torride ont suffi pour faire gâter une grande quantité de poissons que nos chers sauvages tenaient en réserve pour l'époque où le poisson frais viendra à manquer. Il n'y a pas eu famine complète, mais nos gens ont été et sont encore réduits à ne manger que de mauvais poissons. Ces chers sauvages n'ont jamais été si pauvres : pas d'animaux à fourrures, cet hiver, pas d'orignaux non plus. De là, difficulté de se procurer des souliers. Mais les plus malheureux de tous sont toujours les enfants : pas de vêtements, pas de chaussures, et ... pas beaucoup de quoi manger, voilà le sort qui leur est échu. Comme je le prévoyais, nos provisions se sont

épuisées avant le temps. Il faudra attendre l'automne prochain pour les renouveler. Que faire ? J'ai encore un peu de riz, que j'avais ménagé comme la prunelle de mes yeux ; nous avons des vaches, qui nous donnent un peu de lait. Je vais partager cela avec eux. La divine Providence ne m'abandonnera pas, c'est là toute mon espérance.

Jamais nous n'avons eu plus de difficultés pour soutenir la lutte avec le protestantisme. Je vous ai déjà dit que, pour empêcher nos enfants d'aller chez le ministre, je n'avais à leur donner que quelques misérables légumes, tandis que le ministre leur offrait toutes sortes de hardes. Il est allé plus loin encore : il a proposé de les garder chez lui, de les bien nourrir et de les habiller. Le bon Dieu n'a pas permis qu'il réussît. *Deo gratias !* Les enfants sont venus à la Mission et y viennent encore. N'est-ce pas consolant ? Vous savez, Monseigneur, vous dont les cheveux ont blanchi au milieu des pauvres sauvages, vous savez toute l'affection que le missionnaire éprouve pour ces chers enfants des bois. Avant de les voir, de les connaître, de vivre au milieu d'eux, je ne croyais pas qu'il pût en être ainsi ; mais, à présent, je le crois, et je donnerais volontiers jusqu'à la moelle de mes os, pour leur faire tant soit peu de bien, au double point de vue temporel et spirituel.

Je me propose de faire un grand jardin, et tout cela, vous le savez, Monseigneur, ce sera pour mes chers enfants. Si je ne puis leur fournir tout ce dont ils ont besoin, j'aurai, du moins, la consolation d'avoir fait ce que je pouvais. Je laisserai à la divine Providence le soin de faire le reste.

Pour venir en aide à nos chers chrétiens, et pour faciliter le salut de ceux d'entre eux qui, étant plus éloignés de l'église, restent plus exposés aux suggestions erronées du protestantisme, Mgr Faraud a jugé à propos de bâtir

une chapelle à la rivière du Cœur, où s'est établi le ministre. C'était donner la chair de poule au révérend. Aussi, prévoyant les difficultés qu'il ne manquerait pas de nous susciter, surtout pour l'emplacement que je convoitais, avais-je pris mes mesures pour qu'il ne sût rien de nos projets jusqu'au jour où, tout étant absolument arrêté, il ne pourrait plus en empêcher l'exécution.

Tout le bois nécessaire à la construction avait été coupé, équarri et transporté sur la glace, et seuls le P. Dupuis et le F. Ryan savaient quel usage nous voulions en faire. Pour donner le change, nous avions parlé d'agrandir notre église de Saint-Bernard, et on pensait généralement que c'était le but de nos travaux. Mais, quand il nous vit transporter du bois de construction vers sa demeure, je vous assure que le brave homme n'était rien moins que content. Ne sachant pas encore si nous avions acheté l'emplacement, il se rendit chez un vieux sauvage qui répond au nom harmonieux de Paul Kamiyotactuske (celui qui pose bien le pied en marchant), et lui conseilla de ne pas nous vendre de terrain, disant que, plus tard, il pourrait le céder à des Anglais, qui le lui payeraient bien davantage. « C'est trop tard, répondit le sauvage ; je le lui ai déjà vendu, et nous sommes bien contents d'avoir une église et un prêtre près de nous. » Quelle déception pour le révérend ! Si le terrain n'avait pas été acheté et payé, il est probable qu'il nous aurait coûté bien plus cher ; peut-être même n'aurions-nous pas pu l'obtenir. Vous voyez donc, Monseigneur, que nos difficultés ne diminuent pas ; le diable fait tous ses efforts pour entraver notre action. J'ai pu faire transporter en six jours tout le gros bois de la construction, qui doit avoir 40 pieds de long sur 24 de large. J'ai fait aussi équarrir le bois et préparer les autres matériaux nécessaires pour une nouvelle maison d'école, dont le besoin se faisait vivement

sentir. Elle aura 30 pieds sur 24 et sera à deux étages.

Je vous ai dit que, pour tous ces travaux, nous comptons sur la divine Providence. Nous n'avons rien pour payer ceux qui nous aident ! Et ce n'est pas tout : nous pouvons bien élever les murs de notre chapelle, comme nous avons transporté le bois, dans l'eau glacée jusqu'à la cheville ; mais qui nous donnera de quoi l'orner? Qui nous donnera une cloche pour appeler nos chrétiens aux heures marquées pour la prière ? Qui nous donnera un beau chemin de croix, des statues, des ornements, des fleurs, en un mot, tout ce qu'il faut pour rendre notre petite chapelle le moins possible indigne de la présence de Notre-Seigneur? Qui nous donnera tout cela ? Je compte beaucoup sur la générosité de mes compatriotes. Étant presque le seul Canadien dans cette partie la plus pauvre du monde, j'ose espérer qu'ils seconderont mes efforts, pour soutenir la cause de Notre-Seigneur et m'aider à travailler davantage au salut des âmes. Je compte aussi sur vous, Monseigneur, sur les bons conseils que vous savez si bien donner.

Le 22 du courant, le bon P. Dupuis quittera Saint-Bernard pour aller au Vermillon, et je resterai seul jusqu'à l'arrivée du P. Collignon, nommé supérieur du district de la rivière de la Paix. Je ne saurais vous dire la peine que j'éprouve à la pensée d'être seul durant l'été, surtout lorsque je vois tant de travaux à faire et tant de tracasseries à supporter de la part de nos gens et des ministres.

L'hiver dernier, le P. Dupuis a donné la mission au lac des Esturgeons. Le bon Dieu a béni ses travaux ; il a fait dix-sept baptêmes, y compris ceux de plusieurs adultes de quarante à quatre-vingts ans. Peu s'en est fallu qu'à son retour il ne me trouvât plus de ce monde. Appelé pour une malade à 50 milles sur le bord du lac de Saint-

Bernard, j'étais parti à deux heures de l'après-midi. J'avais déjà fait une trentaine de milles sur le lac, quand tout à coup, vers neuf heures du soir, nous sentîmes, mon guide et moi, la glace nous manquer sous les pieds ; nous étions dans l'eau! Nous sortons comme nous pouvons de ce mauvais pas, et nous nous hâtons de rebrousser chemin jusqu'à environ 6 milles. Là se trouvait une maison où nous pûmes faire sécher nos habits et nos couvertures et prendre quelque repos. Le lendemain, en repassant à l'endroit où la veille nous avions failli perdre la vie, nous avons trouvé que l'eau avait 20 pieds de profondeur. Quelques pas de plus, et nous étions perdus. Il y avait là une de ces sources d'eau chaude qu'on trouve quelquefois dans les lacs et qui, empêchant la glace de se former, ménagent aux voyageurs des surprises peu agréables. J'ai pu donner les derniers sacrements à ma malade, et, à mon retour, je n'ai pas manqué de remercier Notre-Seigneur de nous avoir sauvé la vie. J'ai appris avec plaisir qu'il y avait deux harmoniums au Landing : un pour Dumigan et l'autre pour Saint-Bernard. Merci, Monseigneur.

Le 2 septembre 1889.

L'automne est toujours un temps d'angoisses pour mon pauvre cœur ; c'est l'époque de la lutte avec nos voisins les ministres au sujet des écoles. Dans quelques jours, je vais commencer à battre la campagne pour ramener dans le bercail que je viens de faire construire mes chères brebis dispersées pendant les mois d'été. Je me propose d'aller au Poisson-Blanc et au lac des Esturgeons pour recruter de nouveaux enfants. Ce sont des centaines de milles à parcourir ; mais je ne crains ni le travail, ni la misère, ni les souffrances. Je ne redoute

qu'une seule chose : laisser se perdre une de ces brebis dont le bon Dieu m'a confié la garde. Quand je pense à quels dangers elles sont exposées, je sens mon âme à l'agonie.

La divine Providence, qui agit de temps en temps à mon égard comme une bonne mère à l'égard d'un enfant gâté, m'a ménagé dernièrement une bien douce surprise. C'était le 2 août, fête de mon saint patron. Le soleil s'était levé plus radieux que de coutume ; une brise légère agitait le vert feuillage ; il me semblait que tout était en fête dans la nature comme dans mon âme. Je venais de célébrer la sainte messe, lorsque, dans le lointain, j'aperçus une voile poussée vers nous par le vent de l'est. Une pensée me traversa l'esprit : si c'était le père Collignon ! Hélas ! je suis seul depuis si longtemps (mon Dieu, pourquoi cette parole ? L'homme n'est jamais seul, puisque vous lui avez donné un bon ange pour le garder). Mon cœur ne m'avait pas trompé ; c'était bien le P. Collignon, et avec lui le P. Falher et les FF. Nemoz, Milsens, Behan et Gelier. Vous dire ma joie est impossible. Jamais il n'y avait eu réunion si nombreuse à Saint-Bernard, et notre maison est devenue heureusement trop petite.

Le 2 février 1890.

Dans la première quinzaine de janvier, nous avons eu notre retraite annuelle, sous la présidence du R. P. Collignon, supérieur du district de la rivière à la Paix. Y ont pris part : les PP. Lesserrec, Falher, Husson, les FF. Nemoz, Ryan, Behan, Henri et votre serviteur ; en tout, dix Oblats, qui ont goûté, pendant huit jours, les charmes de cette vie de famille dont ils sont trop souvent privés dans ces régions.

Le jour même de la clôture de la retraite, profitant de

la présence du R. P. Collignon, qui voulait bien faire la classe à mes quarante-cinq enfants, je chaussais les raquettes et partais pour le lac Esturgeon, en compagnie d'un métis. Notre traîneau, attelé de quatre chiens, étant suffisamment chargé par les effets et provisions que nous devions emporter, il nous fallut faire à pied un trajet de plus de 100 milles. Quand j'arrivai au lac des Esturgeons, après quatre jours de marche par un froid des plus vifs, j'avais les pieds tellement crevassés, que, pendant une partie de la première semaine, je dus rester au repos. Chaque pas que je faisais me donnait la sensation de marcher sur des éclats de verre. Je ne parle pas de mon nez, que j'eus la maladresse de laisser geler en route, et qui fit peau neuve.

Le lac des Esturgeons, ainsi nommé à cause du séjour d'un sauvage du nom de Namen (Esturgeon), est un joli petit lac bordé de belles épinettes. Son étendue est d'environ 25 à 30 milles de longueur, sur 15 de largeur. Le feu y a fait de grands ravages l'été dernier. Plusieurs maisons ont été détruites, et c'est à peine s'il en reste une quinzaine debout. Il s'est passé, dans cette circonstance, un fait que je ne crains pas de regarder comme merveilleux. Le feu ayant envahi le cimetière, tout le bois qui se trouvait sur la tombe des sauvages sans baptême a été la proie des flammes, tandis que les croix plantées sur la tombe de nos chrétiens sont restées intactes. Vous devinez sans peine l'effet que cet événement a produit sur nos sauvages. Les chrétiens ont été fortifiés dans leur foi, et ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême se sont hâtés de le demander. Ces pauvres gens sont admirablement disposés pour notre sainte religion. J'ai passé avec eux deux semaines, faisant le catéchisme aux enfants dans la matinée, et, le soir, donnant des instructions à tout le monde, avec récitation du chapelet. Dans l'après-midi,

j'allais voir dans leur domicile ceux que la maladie, l'âge et, il faut bien le dire, un trop grand dénuement empêchaient de venir à la réunion. Je n'ai eu que des consolations au milieu de ce bon peuple.

Et maintenant me voilà revenu à Saint-Bernard, où j'ai trouvé tout le monde bien portant et en grande activité ; le P. Collignon, qui, en mon absence, s'était chargé de l'école, trouve que les semaines passent plus vite ici que partout ailleurs. Le P. Falher étudie le cris et promet de se tirer d'affaire au printemps prochain. Le F. Nemoz, aidé des FF. Ryan et Behan, achève notre maison, sous la direction du P. Husson, qui a bien voulu venir à notre secours pendant les mois d'hiver. Dans quelques jours, nous commencerons l'église.

Bénissez-nous, Monseigneur, et demandez pour nous la grâce de devenir des saints et de faire des saints de tous nos chrétiens.

A. Desmarais, o. m. i.

VARIÉTÉS

LE 4 MAI A PORTO.

A 30 kilomètres au sud-ouest de Rome et à 3 kilomètres de la côte du Latium, entre l'antique Ostie et le moderne Fiumicino, s'élève la cathédrale de Porto-Sainte-Rufine. Le touriste qui a lu dans l'histoire que Porto, supplantant sa rivale Ostie, était devenu, sous Trajan, l'entrepôt de tout le commerce romain et qui n'ignore pas que ce lieu vénérable, sanctifié par le martyre de son grand évêque saint Hippolyte, est le siège du second évêché suburbicaire, n'est pas peu étonné de se trouver en face d'un pauvre hameau, perdu au milieu de la campagne. Il cherche en vain la petite ville gracieusement assise sur le rivage, au pied d'une cathédrale à la coupole hardie, que son imagination, toute pleine des magnificences de Rome, lui avait représentée. Il doit se contenter d'une église de modeste apparence, flanquée de trois ou quatre maisons à peine. S'il est catholique, ses regrets sont tempérés par les grands souvenirs qui planent sur cette solitude, et les joies du pèlerin imposent silence aux plaintes du touriste.

Or, le dimanche 4 mai, à dix heures du matin, on pouvait voir descendre à la petite halte de Porto, un groupe de jeunes religieux guidés par un prêtre vénérable. Le soleil, un jeune soleil de printemps, semblait vouloir regagner les trois jours que lui avaient ravis des pluies torrentielles, et se jouait dans un océan de verdure ; une douce brise de mer, caressant les fleurs se-

mées dans la campagne, s'imprégnait de leurs parfums, et en embaumait l'atmosphère : il y avait dans toute la nature comme un air de fête. Nos jeunes religieux s'en allaient d'un pas alerte à travers la verdure et les fleurs, se baignant dans ces flots de soleil et savourant ces émanations embaumées ; leurs fronts radieux ne laissaient pas soupçonner tout ce qu'ils avaient caché, pendant de longs mois, de luttes ardentes entre saint Thomas et Scot, Molina et Bannez. Ils se hâtaient, car ils étaient attendus par un prince de l'Église.

Demandera-t-on quels étaient ces religieux, quand on saura que le prince de l'Église était le cardinal Oreglia, évêque de Porto Sainte-Rufine? Il avait dit aux Oblats : « Le 4 mai, je célèbre à Porto la fête de saint Hippolyte, et j'inaugure la visite pastorale. Vous serez mon clergé : je ne veux que des Oblats à l'autel et au lutrin. — Mais, Éminence, et les dignitaires de votre diocèse? — Je vous le répète, je ne veux que des Oblats. »

Je ne serai certainement désavoué par personne si je dis que Son Éminence accueillit les pèlerins comme un père accueille ses enfants. Est-il possible d'unir à plus de dignité plus d'affectueuse condescendance? Le prince devient un père, sans que le père puisse jamais faire oublier le prince.

Après quelques minutes de repos, la cérémonie commence.

L'intérieur de la cathédrale n'offre pas avec l'extérieur un de ces contrastes qui ne sont pas rares à Rome, où des églises d'apparence plus que modeste cachent des magnificences. *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* C'est une fille des champs qui n'a d'autre parure qu'une irréprochable propreté. Il y a là, dans l'unique nef, une cinquantaine de paysans et de paysannes, aux costumes les plus pittoresques ; ils dévorent du regard ce prince de

l'Église, qui s'avance dans toute la splendeur de la pourpre romaine.

Son Éminence a pris place à son trône, entre ses deux vicaires généraux. Tout à coup, tandis qu'un drap mortuaire est étendu sur le pavé, les notes funèbres du *Libera* descendent de la tribune. On est saisi d'un frisson involontaire. On était arrivé l'allégresse au cœur, au milieu d'une nature rajeunie qui tressaillait sous les caresses d'un soleil de printemps, et on se trouvait en face de la mort. N'est-ce pas l'histoire de cette terre, où la joie et la douleur, la mort et la vie se rencontrent et se mêlent sans cesse? Mais hâtons-nous d'enlever les lecteurs à d'anxieuses incertitudes : Son Éminence ouvrait la visite de son diocèse, et la sainte liturgie veut que la première pensée soit pour les défunts. Après un premier mouvement de stupeur, on ne sait plus qu'admirer les maternelles délicatesses de l'Église,

Les derniers accents de la prière pour les morts se sont éteints sous la voûte ; le R. P. Supérieur est à l'autel ; voici les premiers accents de la prière pour les vivants. C'est d'abord la prière timide d'une âme qui sent la profondeur de sa misère ; elle monte peu à peu, prend confiance et éclate enfin en supplications ardentes, qui semblent vouloir percer les nues. « Oh ! que ne mettez-vous dans vos accents assez de foi pour percer aussi cette voûte ! » semble dire du regard le compositeur et directeur, qui se lève par moments avec anxiété : elle est là, en effet, à 1 mètre à peine au-dessus des têtes, cette voûte, écrasant les voix, épuisant les forces. Le chant triomphal du *Gloria* est entonné ; ces voix de vingt ans sont pleines d'enthousiasme ; elles s'élancent avec un essor magnifique ; hélas ! les voilà aussitôt brisées et retombant lourdement. Honneur du moins à leur courage ! elles vont jusqu'au bout. Aussi bien, les artistes se sentent entre deux courants :

un courant de naïve admiration, qui monte de la foule, (ces oreilles rustiques ont-elles jamais connu autre chose que le chant du pâtre?) et un courant d'indulgence, qui descend du trône épiscopal. Cette indulgence alla jusqu'à se traduire, après la messe, par un compliment délicat, qu'on ne se permit toutefois d'accepter qu'avec de justes réserves.

Toutes ces petites tribulations sont bien vite oubliées autour d'une table princière. Une douce gaieté, qui, pour être toujours modeste, n'en a pas moins d'expansion, ne tarde pas à régner dans les rangs des jeunes convives ; tous ces fronts s'épanouissent sous le bienveillant sourire du prince de l'Église. Certes, la pourpre romaine impose toujours le respect; jamais, pas plus à Porto qu'à Rome ou à Pouzano, elle n'impose la contrainte ; j'allais m'oublier jusqu'à dire que, chez Son Éminence, les Oblats comprennent qu'ils ne sont pas sortis de la famille... Cependant le repas touche à sa fin, un vin plus généreux pétille dans les verres, le silence se fait. Son Éminence évoque délicatement un souvenir qui va au cœur de tous les scolastiques, le souvenir du père qu'ils ont perdu ; en quelques mots, où l'expression d'une sincère estime cache mal un sentiment plus profond, elle dit le regret de ne pas l'avoir à ses côtés, lui qui avait tout permis, tout organisé. Seuls, les témoins de la scène inoubliable des adieux peuvent comprendre quels applaudissements accueillirent ces nobles paroles. Dans une réponse d'un parfait à-propos, le R. P. Supérieur se fait l'interprète des sentiments qui animent tous les cœurs.

« Une promenade à Fiumicino ! » Ce cri, jeté dans les rangs par le jeune et sympathique archiprêtre de Fiumicino, fut une tentation séduisante à laquelle ne surent pas résister une quinzaine de scolastiques ; Fiumicino, c'est la mer, et comment venir si près de la mer sans aller la

saluer. O touristes de Fiumicino, que vous avez perdu ! Nous aurons toujours la mer; mais ce que nous n'aurons jamais, c'est la délicieuse promenade que nous fîmes avec Son Éminence. Malgré nos instances pour lui faire prendre un repos qui est dans ses habitudes, comme dans celles de tous les Italiens, la voilà qui, saisissant cette canne bien connue de tous les Oblats de Rome, se fait elle-même notre guide. Le palais, avec ses restaurations d'un goût véritablement exquis, auxquelles nous savons que Son Éminence a présidé, la cathédrale, le jardin, le hameau, les alentours, tout est visité en détail ; des notions historiques, géologiques, économiques, nous sont successivement données dans un français toujours pur et toujours élégant. Cette conversation, aussi agréable qu'instructive, est parfois interrompue par des groupes de paysans et de paysannes, qui viennent baiser la main de leur pasteur ; certes, il connaît ses brebis et elles le connaissent, et c'est plaisir d'entendre ces dialogues naïfs, où l'un des interlocuteurs ne pouvant s'élever jusqu'à l'autre, celui-ci doit s'abaisser et se faire petit avec le petit.

Oh ! pourquoi faut-il que le soleil ait désappris, depuis Josué, à ralentir quelquefois sa marche ! Il est des jours que l'on voudrait ne voir jamais finir ; il faut pourtant nous résigner à faire nos adieux à notre hôte illustre.

Éminence, le scolasticat de Rome ne sait comment vous dire sa gratitude pour l'honneur que vous lui avez fait en cette mémorable journée. Il nourrit depuis longtemps, pour votre personne auguste, des sentiments qu'il n'a jamais su exprimer ; la journée de Porto les a rendus encore plus vifs, s'il est possible ; c'est avec tout l'élan de son jeune cœur qu'il vous dit : merci ! Et il ne craint pas d'affirmer que la Congrégation tout entière lui fait écho.

UN TÉMOIN.

MONTMARTRE AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

Sous ce titre, le P. Émile Jonquet, chapelain de l'église du Vœu national, vient de publier un volume qui a sa place marquée dans toutes nos bibliothèques.

Un auteur du commencement du dix-septième siècle avait appelé Montmartre « l'œil et le cœur de la France ». Le P. Jonquet a voulu montrer, l'histoire à la main, combien cette parole a été vraie dans tous les temps, depuis le jour où saint Denys et ses compagnons ont purifié dans leur sang la célèbre montagne, jusqu'au jour où, par une sorte d'inspiration, Son Éminence le cardinal Guibert l'a choisie comme le piédestal de l'ex-voto de la France *pénitente* et *consacrée*.

Disons immédiatement qu'il a parfaitement réussi. On ne peut lire son livre sans se sentir pénétré d'un religieux respect pour cette terre sanctifiée, berceau de notre foi, centre de mystérieuses attractions, foyer d'amour envers la sainte Eucharistie et le Sacré Cœur qui y fut honoré plusieurs années avant les apparitions à la bienheureuse Marguerite-Marie. On est surtout porté à se mettre à la suite des papes et des rois, des saints et des fondateurs d'ordres religieux, des communautés et des paroisses, du clergé et du peuple qui, au dire d'un écrivain de 1661, y accouraient tous les ans en nombreux pèlerinages. Le spectacle d'édification que nous avons en ce moment sous les yeux n'est que la reproduction d'un glorieux passé.

Chemin faisant, le P. Jonquet, qui s'est donné la peine de puiser aux sources, et qui a eu la bonne fortune d'exhumer de la poussière des archives des documents oubliés ou ignorés, redresse des erreurs historiques et résout des questions jusqu'ici restées douteuses. M. Caron,

vicaire général de Paris, dans son discours d'installation du curé de Montmartre, a pu parler en toute vérité « des patientes recherches du savant chapelain du Sacré-Cœur ».

Le P. Jonquet n'a pas dit son dernier mot; il prépare une édition illustrée, dont la publication coïncidera avec la bénédiction de la basilique, l'année prochaine au mois de juin.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

1° Après le chapitre général de 1887 et pour répondre à un des vœux de ce chapitre, une supplique fut présentée à la sacrée Congrégation des Rites à l'effet d'obtenir la faculté de célébrer la fête de saint Patrice sous le rit de deuxième classe dans les pays de *langue anglaise*. A cette expression, qui comprenait toutes nos missions, on en substitua une autre moins générale, qui semblait laisser nos maisons des États-Unis en dehors de la faveur qui nous était accordée. Le décret suivant a pour objet de faire disparaître cette anomalie.

CONGREGATIONIS MISSIONARIORUM OBLATORUM SANCTISSIMÆ ET IMMACULATÆ VIRGINIS MARIÆ

Quo festum sancti Patritii, episcopi, confessoris, Hiberniæ apostoli, ab Hibernis in regionibus Statuum Fœderatorum Americæ majori solemnitate recolatur, Superior Generalis Congregationis Missionariorum Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ Sanctissimum Dominum Nostrum Leonem Papam XIII supplex rogavit ut festum ejusdem sancti Patritii pro alumnis atque ecclesiis suæ Congregationis in præfatis ejusmodi regionibus extantibus amodo ad ritum duplicis secundæ classis elevare dignaretur. Sacra porro Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter ab eodem Sanctissimo Domino Nostro tributis, expeditam

ritûs elevationem juxta preces benigne indulsit, servatis Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 26 Februarii 1890.

Caj. Card. Aloisi, præfectus.

Vinc. Nussi, secr.

2° Parmi les conditions exigées pour gagner les indulgences, il y en a une qu'il n'est pas toujours facile, ni même possible de remplir dans nos communautés, en particulier dans les noviciats et les scolasticats : c'est la visite à une église ou à un oratoire public. Nous avions demandé à ce que cette visite fût remplacée, pour nous, par une visite à l'oratoire privé. La sacrée Congrégation des Indulgences a accordé notre demande pour tous les cas où l'église à visiter n'est pas déterminée d'une manière spéciale.

BEATISSIME PATER

Sacerdos Josephus Fabre, Superior Generalis Congregationis Oblatorum SSmæ et Immaculatæ Virginis Mariæ, exponit quod sæpe conditio visitandi ecclesiam ad lucrandas indulgentias difficilis et quasi impossibilis evadit pro religiosis suæ Congregationis, maxime pro novitiis et pro iis qui studiis vacant, tum propter locorum distantiam, tum propter regularem observantiam qua egressus e domo prohibetur. Quapropter enixe postulat orator ut dignetur Beatitudo Vestra concedere suæ Congregationis alumnis facultatem adimplendi prædictam conditionem visitando oratorium communitatis.

Quod ut Deus...

SSmus Dnus Noster Leo Papa XIII in audientia habita die 15 martii 1890 ab infrascripto secretario S. Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ be-

nigne indulsit ut moderatores necnon alumni Congregationis Oblatorum SSmæ et Immaculatæ Virginis Mariæ, ceterique in eadem Congregatione degentes quoties statutis diebus, ad lucrandas Indulgentias tam plenarias quam partiales, cujuscumque non determinatæ ecclesiæ vel cujusque oratorii publici visitatio præscribatur visitare valeant privatum Congregationis suæ oratorium, dummodo cetera quæ ad eas adipiscendas injuncta sint pietatis opera rite præstiterint. Præsenti ad decennium valituro absque ulla Brevis expeditione, contrariis quibuscumque non obstantibus. Datum Romæ ex Secretario ejusdem S. Congnis die 15 Martii 1890.

C. Card. Cristofori, Præfectus.

Alexander, Archiepus Nicepolitanus Secr.

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Supérieur général est en ce moment dans le Midi, occupé à faire la visite des maisons de la première province de France.

— Le 19 mars, Mgr Grandin a eu la consolation d'ordonner prêtre, à Saint-Albert, le Frère scolastique Edouard-John Cumingham, originaire de son diocèse. C'est le premier métis qui ait été élevé à la dignité sacerdotale. C'est la réalisation d'un des vœux les plus ardents de l'évêque missionnaire auquel on a souvent entendu dire : Je mourrai content si le bon Dieu m'accorde la grâce d'ordonner prêtre un métis.

— Le R. P. Gaughran Mathew, dont les Annales ont annoncé la nomination comme Provincial d'Angleterre, est rentré, dans le courant d'avril, de l'Amérique du Sud où, depuis deux ans, il se dévouait à la délicate mission de quêteur pour notre bel établissement de Tower-Hill, à Londres.

— Par une lettre en date du 9 mai, le R. P. Leduc nous annonce la mort du grand chef des Pieds-noirs, Sabomaxica, autrement dit Crowfoot (pied de corbeau). Avant de mourir, il a demandé et reçu le saint baptême; et le P. Doucet a eu la consolation de le voir expirer dans les sentiments d'un vrai chrétien. Puisse-t-il obtenir la conversion de sa nation jusqu'à ce jour si rebelle à la grâce!

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le R. P. Crétinon, après un voyage en France pour affaires importantes, est retourné dans sa mission, accompagné de deux frères convers : le frère Kribs, Florent, du diocèse de Metz, et le frère Weimer, Joseph, du duché de Nassau.

— Mgr Clut, dont la santé s'est beaucoup améliorée, nous annonce son prochain départ pour les missions du Mackensie. Il quittera Montréal le 3 juin prochain, en compagnie de deux jeunes Pères et de deux Frères convers : les Pères Brunet, Herménégilde, et Brochu, Laurent, tous deux du diocèse de Montréal; les Frères Leroux, François, du diocèse de Quimper, et Debs, André, du diocèse de Strasbourg.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 111. — Septembre 1890

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DE Mgr DURIEU,
VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE,
AU R. P. AUGIER, PROVINCIAL AU CANADA.

New-Westminster, le 28 juin 1890.

Mon révérend et bien cher Père,

Votre lettre du 20 juin a été comme un baume sur la plaie saignante de notre cœur. Merci de vous être associé à notre deuil et à notre douleur. Vous nous exprimez le désir de connaître, dans tous leurs détails, les belles funérailles faites à notre vénéré et cher défunt, ainsi que les touchantes manifestations de foi et de piété de nos bien-aimés sauvages pendant la mission qui leur a été prêchée aux Sischelles. Je vais tâcher de satisfaire votre pieuse curiosité, en vous racontant les faits dans toute leur simplicité ; les deux événements sont entrelacés

l'un dans l'autre et ils doivent faire le sujet d'un seul et même récit.

A 40 milles au nord-ouest de la ville naissante et déjà florissante de Vancouver, terminus extrême du chemin de fer du Pacifique canadien, se trouve la presqu'île de Sischelle. Placée au pied de montagnes dont le sommet s'élève jusqu'à 6000 pieds de haut, elle ne tient au continent que par une langue de terre très étroite. Autour d'elle se baignent dans les eaux de l'océan Pacifique une pléiade d'îles de toutes grandeurs et de toutes formes, lesquelles sont, à leur tour, dominées par la grande île de Vancouver ; celle-ci vaut un royaume par son étendue.

C'est sur cette presqu'île que la tribu sauvage des Sischelles a fixé sa résidence. Avec les Squamish, cette tribu est entrée une des premières dans la voie de la civilisation. Aussi a-t-elle remplacé ses tentes, faites avec de l'écorce et des branches d'arbres, par de gracieuses maisons en bois, rangées sur les bords d'une baie charmante située au sud de la presqu'île. Vu de cette baie, le village offre un tableau ravissant. Dans le lointain, vous avez, se perdant dans les cieux, les sommets neigeux des montagnes Rocheuses, avec leurs flancs osseux, taillés à pic et couverts çà et là de bouquets de cèdres et de sapins. Plus près de vous, derrière le village, s'élève une forêt d'arbres géants ; ils sont là comme un large rideau de verdure sur le fond duquel se détache le village des Sischelles. Il compte plus de cent maisons, alignées sur deux rues, et au centre se trouve l'église, construction romane avec deux tours qui couronnent la façade et invitent les âmes à s'élever au ciel. C'est cette église, récemment construite, qui a donné occasion à la manifestation dont je vous fais le récit.

Comme je vous l'ai dit plus haut, la tribu des Sis-

chelles est entrée une des premières dans la voie de l'Évangile, et elle est aujourd'hui une des plus ferventes chrétientés. Les familles s'étaient bâti des demeures pour elles-mêmes ; mais la maison de Dieu ne leur paraissait pas assez grande, ni assez belle. Depuis quatre ans, elles se préparaient à donner un palais au Dieu de l'Eucharistie, à l'Hôte divin de nos tabernacles qu'ils entourent de tant de respect et d'une affection si vive et si tendre. Nous avons pu leur procurer un bon architecte, M. Joseph Bouillon, Belge de naissance. Unissant notre offrande à leurs épargnes, fruit de leur travail et de leurs privations, ils se sont trouvés en mesure de construire un édifice qui a 80 pieds de long sur 28 de large, avec une façade de 48 pieds. Si nous pénétrons dans l'intérieur, nous avons, au fond du sanctuaire, un très bel autel, et au-dessus, un tableau représentant *la sainte Vierge qui donne le rosaire à saint Dominique*. Aux côtés, l'autel de Saint-Joseph avec la statue de ce saint, et l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice. Les murs sont ornés de diverses peintures, qui racontent aux yeux les principaux faits et mystères de notre sainte religion.

C'est le 26 octobre 1889 que je conduisis au village des Sischelles les matériaux qui devaient entrer dans la construction de l'église.

J'étais accompagné de l'architecte et de trois charpentiers. La tribu était là pour nous recevoir, prête à se mettre à l'œuvre immédiatement.

En quelques mois d'un travail opiniâtre, l'édifice était élevé, voûté, couvert et entouré d'une belle palissade. L'architecte faisait le modèle des diverses pièces dont il avait besoin ; les Sischelles, divisés en groupes, préparaient ces pièces, et leurs gens les portaient aux charpentiers, pour être clouées à leur place respective. Plus de quarante charpentiers sischelles, sans compter les ma-

nœuvres, prêtèrent main forte à l'architecte et aux charpentiers blancs qui l'accompagnaient. Ceux-ci étaient émerveillés du savoir-faire et du bon vouloir des sauvages. Ainsi s'écoulèrent les mois de novembre, décembre et janvier.

Cependant, les provisions, qui étaient peu abondantes dans chaque famille, s'épuisaient rapidement. Devant la famine qui s'avançait menaçante, d'autres auraient laissé le travail de l'église pour courir à la chasse et à la pêche. La question ne fut pas même agitée parmi nos Sischelles. On se mit à la ration, et ceux qui ne pouvaient rien pour la construction de l'édifice sacré allaient à la chasse et à la pêche, et le produit en était partagé entre tous. Les femmes avaient leur part dans cette besogne. On les voyait courir après le poisson dans leurs légers canots d'écorce. Au début de mon ministère, lorsque j'abordai pour la première fois ces rivages, aujourd'hui témoins de tant de sacrifices et de tant de dévouements, les sauvages ne voulurent pas me recevoir ; pour m'empêcher de me fixer dans leur tribu, ils me refusèrent toute nourriture et tout abri. Au souvenir de ce passé douloureux et devant les merveilleuses transformations opérées par la grâce, je ne puis que bénir le Dieu de bonté et de miséricorde qui a daigné opérer de si grandes choses.

En février, grande fut la joie de tous lorsqu'ils purent contempler leur église debout et presque achevée. Ils la laissèrent aux mains des plâtriers et des peintres qui devaient lui donner sa dernière parure, et, sauf huit familles qui restèrent sur place pour aider les ouvriers, ils coururent tous à d'autres travaux. Il leur fallait des vivres et de l'argent pour mettre leurs maisons en fête et pour recevoir dignement leurs frères des bois, qui devaient venir les visiter et assister à l'ouverture et à la bénédiction de la nouvelle église. Les jeunes gens et les

hommes robustes, armés d'une hache, s'en vont dans la forêt couper des billots pour les différentes scieries de la contrée. Ceux auxquels l'âge ou la faiblesse ne permet pas ces travaux se livrent à la pêche et portent le produit de leurs sueurs à Vancouver. Tous se hâtent, car le temps passe vite : encore trois mois, et la grande réunion aura lieu.

Nos Missions sauvages de la Colombie britannique sont échelonnées le long des côtes de l'océan Pacifique ou sur les bords du Fraser, qui traverse deux fois le pays, du sud au nord et du nord au sud, ou près des lacs, presque aussi nombreux que les montagnes dans cette région tourmentée. Les sauvages de l'intérieur sont d'un naturel apathique et paresseux. Ils marchent bien lentement dans la voie du progrès et de la civilisation. Afin de stimuler leur amour-propre, nous avons cru devoir les rendre témoins de ce qu'avaient fait leurs frères de la Mission Saint-Charles, sous l'influence de la religion et des missionnaires. C'était, au reste, le rêve des sauvages eux-mêmes. Depuis longtemps, ils soupiraient après le jour où il leur serait donné de voir ces Sischelles et ces Squamish dont la renommée leur disait de si grandes choses. Souvent ils demandaient quand aurait lieu la bénédiction de l'église.

Le rendez-vous général chez les Sischelles fut fixé au 3 juin. Grâce à la bienveillance de la Compagnie du Pacifique canadien, nos sauvages purent se rendre à Vancouver sans trop grands frais. Là, ils trouvèrent un bateau à vapeur que j'avais nolisé à leur intention. De Vancouver, nous nous rendîmes chez les Squamish, Mission située en face, au delà du bras de mer qui s'enfonce dans les terres. Nous passâmes la nuit dans ce beau village, et le lendemain matin, de très bonne heure, nous étions chez les Sischelles. Notre bateau se hâta de reprendre le

large et de revenir à Vancouver où il était attendu par d'autres sauvages arrivés après ceux que nous avions emmenés.

Les délégués des tribus étaient plus de mille. Ils représentaient les Thlayamin, les Sischelles, les Squamish, les Stalo, les Douglas Lake, les Lilloet, les Shushwap, les Thompson River, les William's Lake, les Chilcotin, les Stewart's Lake, les Stickeen et les Yookoltah; en tout, plus de douze tribus.

A la tête des députations marchaient les missionnaires. C'étaient les Pères Le Jack, Marchal, Peytavin, Chirouse, Morice, Le Jeune et Cornellier. Parmi ces pèlerins des bois, les uns étaient venus en canot, d'autres avaient dû faire un long trajet à pied avant d'atteindre la ligne du chemin de fer; quelques-uns étaient partis en raquettes du lac Caribou, marchant sur la neige. Plusieurs n'avaient jamais vu de chemin de fer, ni de ville un peu importante, ni la mer, ni aucun bateau à vapeur.

Aussi je vous laisse deviner leur surprise et leur étonnement. Leurs yeux s'ouvraient larges et avides. Ils se croyaient transportés dans un monde nouveau et féerique. Dans les wagons du chemin de fer, vous auriez été édifié en les entendant tour à tour prier à haute voix et chanter des cantiques. Les vallées et les montagnes retentissaient des hymnes en l'honneur du Sacré Cœur, de la sainte Vierge ou de saint Joseph. La réception faite à ces frères venus des bois, des montagnes et des bords des lacs fut des plus cordiales et des plus enthousiastes. La fanfare des Sischelles les attendait sur les degrés extérieurs de l'église, et dès que le vapeur fut en vue et près du rivage, elle jeta dans les airs ses accords vibrants et joyeux. C'était le « wellcome », le cri de bienvenue de la tribu à toutes ses sœurs. Mais voilà que quatre fanfares, semées de-ci de-là dans les rangs, leur répon-

dent, et un immense hourra fait dire aux échos du rivage la joie qu'éprouvent tous ces sauvages chrétiens de se voir et de se trouver ensemble sur ce sol hospitalier. Aussitôt, des tentes sont dressées, des guirlandes de verdure et de fleurs courent partout et se balancent au souffle de la brise de mer. On fait honneur aux provisions apportées dans des agapes fraternelles.

Cependant le soleil a disparu dans les eaux du grand océan Pacifique. Le village et la baie sont enveloppés d'ombre, de silence et de fraîcheur. Il est neuf heures. Les nuages qui, la veille, n'avaient cessé de verser des torrents de pluie, ont fait place à un ciel pur et serein; il nous envoie les scintillements des millions d'étoiles qui le diamantent. Tout à coup, des feux apparaissent sur les eaux sombres et tranquilles; ils courent et se jouent en ordre, ils exécutent des mouvements réglés et divers. En même temps, une nouvelle fanfare nous envoie ses sons harmonieux et retentissants. Des hourras sont poussés dans les airs, et vont se perdre dans la profondeur de la forêt. Qu'avons-nous sous les yeux? C'est la tribu voisine des Squamish. Elle nous arrive portée sur cinquante canots d'écorce tirés par un petit remorqueur. Sur chaque canot flottent des pavillons et des drapeaux aux couleurs variées; des lanternes vénitiennes se balancent tout autour et illuminent les eaux endormies de la baie. Aussitôt, du rivage, la voix du canon éclate, des salves d'artillerie répondent aux chants et aux sons de la musique. Cette scène fut des plus belles et des plus émouvantes. Les témoins venus de Vancouver pour la contempler l'ont racontée aux journaux avec un accent qui respire l'enthousiasme.

Le lendemain de grand matin, avait lieu la bénédiction solennelle de l'église. Plus de deux mille sauvages la remplissaient ou étaient groupés tout autour. Elle a été placée

sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire; et ce rosaire était récité en sept langues différentes par nos tribus chrétiennes. Quel beau cantique en l'honneur de notre Mère du ciel!

La retraite commença immédiatement. Sept chapelles provisoires avaient été préparées, afin que chaque tribu pût prier et entendre la parole de Dieu en sa langue. Il y avait aussi sept prédicateurs.

Les exercices de la retraite se firent ainsi sans encombre, dans le plus grand recueillement et avec le plus grand ordre.

Tous les soirs, les tribus se réunissaient dans une vaste chapelle centrale établie au moyen d'une tente large de 45 pieds et longue de 100. Assemblées dans ce local, elles y attendaient à genoux la venue de Notre-Seigneur qu'un des missionnaires apportait en triomphe de l'église, escorté de trente gardes d'honneur, suivi de la fanfare squamish, avec son costume élégant et pittoresque, et salué en passant par des salves d'artillerie, une salve pour chacune des langues parlées dans le camp. Dès que Notre-Seigneur avait fait son entrée sous la tente, tous les fronts s'inclinaient respectueusement, et tous les cœurs lui parlaient avec amour. A peine avait-il pris place sur son trône, à l'autel, que toutes les voix, soutenues par les six fanfares indiennes, le saluaient par le chant de : *O salutaris hostia!* suivi d'un cantique au Sacré Cœur; puis venaient le *Tantum ergo* et la bénédiction du Très Saint Sacrement. Notre Seigneur reprenait ensuite le chemin de sa demeure, au milieu de la même pompe et du même éclat. Pendant ce temps, l'assistance chantait le *Laudate Dominum*, et les fanfares mêlaient leurs accords au chant d'un cantique d'action de grâces. Ainsi finissait la journée. Nos sauvages se retiraient dans leurs maisons ou sous leurs tentes, émus et ravis. Pour

eux, le Ciel était descendu sur la terre et avait établi sa demeure dans la presqu'île des Sischelles.

Nous étions tout entiers aux travaux de la retraite et aux joies que faisaient naître en nous les excellentes dispositions de nos chers chrétiens, lorsqu'un événement des plus douloureux vint jeter un voile de deuil sur cette scène si douce et si riante.

Nous avions laissé le vénérable chef du vicariat apostolique, le bon et saint Mgr d'Herbomez, notre père dans la foi, à New-Westminster, sur son lit de souffrances. Hélas ! il était là, dans un état voisin de l'agonie, depuis son dernier voyage à Rome et en France, c'est-à-dire depuis près de trois ans. En lui faisant nos adieux, un triste pressentiment nous dit que c'était pour la dernière fois, et qu'il n'y aurait plus de revoir pour nous sur cette terre. Grande était ma douleur de le quitter ainsi, peut-être à la veille de sa mort. Le sacrifice n'était pas moindre de son côté. Mais nos chers sauvages étaient là ; ils m'attendaient. Il me dit, sinon des lèvres, du moins par signes et avec son cœur : « Partez, allez aux âmes abandonnées, tandis que je vais à Dieu. » Notre pressentiment ne se réalisa que trop. Dans la nuit du 3 au 4 juin, le premier vicaire apostolique de la Colombie britannique rendait sa belle âme à Dieu et allait recevoir la récompense due à ses labeurs. Pendant quarante ans, il a dépensé sa vie et versé ses sueurs sur une terre qu'il avait trouvée assise dans la nuit et dans la mort. Après vingt-cinq ans d'épiscopat et quarante de vie apostolique, il laisse un vicariat relativement florissant, avec un personnel de quarante Pères ou Frères, un collège, une dizaine de résidences fixes, soixante-dix églises ou chapelles, plusieurs communautés religieuses. Les sauvages, qu'il avait trouvés encore païens, à demi cannibales, avides de sang humain, toujours empressés au

meurtre et à la rapine, il les laisse presque tous chrétiens et entrés résolument dans la voie de la civilisation. Aussi, un journal de la contrée l'a-t-il appelé le Marquette (1) de la Colombie britannique. Lorsqu'il parut pour la première fois sur les rives du Fraser, ses compagnons d'apostolat eurent un moment d'hésitation. « Comment vivre, disaient-ils, dans un pays couvert d'épaisses forêts et sur un sol qui produit à peine quelques pommes de terre! — Le sol, répondit le vaillant et saint missionnaire, nous donnera des pommes de terre en abondance, la rivière nous donnera des poissons. Si quelqu'un ne sait pas se contenter de cette nourriture, il ne mérite pas le nom de missionnaire. » Aujourd'hui, la rivière est toujours riche en poissons, mais ses bords sont défrichés en partie; ils produisent des légumes et du blé, et ils sont couverts d'arbres fruitiers de toute sorte.

La triste nouvelle de la mort de notre Père nous fut apportée à Sischelle le mercredi 4 juin au soir par le *Yosemite*, le bateau à vapeur qui nous avait conduits peu auparavant. Lorsque, à la tombée du jour, nous entendîmes le cri perçant de sa machine et que nous le vîmes courir vers nous sur les eaux de la baie, nous devinâmes en lui un messager de malheur. La fatale nouvelle produisit dans toutes nos tribus une explosion de douleur qu'il serait difficile d'exprimer. Les larmes étaient dans tous les yeux, le deuil sur tous les visages et les gémissements dans tous les cœurs. C'étaient bien des enfants qui pleuraient leur père.

Le lendemain jeudi, nous célébrions la Fête-Dieu. A l'occasion de cette fête, il y eut grand'messe pontificale; mais la pensée de la mort était si bien dans toutes les

(1) Missionnaire jésuite qui découvrit le Mississipi.

âmes, que les chantres, au lieu d'entonner le *Kyrie* de la Royale, entonnèrent celui de la messe des morts. Au reste, la messe et les prières qui y furent récitées étaient bien pour notre vénéré et cher défunt.

A huit heures, tous les chefs et les principaux sauvages des villages représentés à la retraite, ainsi que trois des meilleures fanfares et les missionnaires, à l'exception des PP. Peytavin et Le Jeune, que je laissai à Sischelle pour y continuer la retraite, prirent place dans le bateau à vapeur pour se rendre par eau jusqu'à New-Westminster et assister aux funérailles de notre évêque.

Nous descendions à terre à trois heures de l'après-midi. Notre premier soin, en arrivant, fut d'aller prier auprès des restes vénérés du pontife défunt, exposés dans un appartement de la maison épiscopale transformé en chapelle ardente. Mais ce local était trop petit pour satisfaire la piété de sauvages chrétiens. Ils transportèrent leur Père dans l'église qu'ils possèdent à New-Westminster, et ils passèrent la nuit autour de sa dépouille mortelle, ne cessant pas de réciter le rosaire pour le repos de son âme. Cette veillée de prières à côté du cadavre d'un évêque missionnaire n'était-elle pas une éloquente oraison funèbre en son honneur? Si ses lèvres fermées et glacées par la mort avaient pu s'ouvrir et parler, n'auraient-elles pas dit aux sauvages, comme saint Paul aux premiers chrétiens : *Vos estis gloria mea et corona mea*, vous êtes ma couronne et ma gloire ?

Le lendemain matin, vendredi, à six heures, tous les sauvages étaient réunis pour une messe solennelle de *Requiem*, chantée par eux en plain-chant. Leurs fanfares exécutèrent le chant du *De profundis*, celui du cantique *Au fond des brûlants abîmes*, et un *Agnus Dei* qui firent la plus vive impression. On ne doit pas être surpris si les obsèques du premier vicaire apostolique de la Colombie

britannique commencent chez les sauvages. Il vint tout d'abord et spécialement pour eux. Ils avaient été les premiers invités par lui au festin du père de famille, ils devaient les premiers lui rendre les honneurs funèbres.

A neuf heures, la cloche de Saint-Pierre, l'église cathédrale, s'ébranle et fait entendre le glas funèbre. A sa voix, une foule nombreuse accourt et s'établit entre la cathédrale et l'église des sauvages. Catholiques et protestants étaient justement avides de voir les funérailles d'un évêque. Une telle cérémonie n'avait jamais eu lieu dans ce coin de terre. Les murs de la cathédrale disparaissaient sous les draperies funèbres, et de nombreuses guirlandes de feuillage couraient autour du sanctuaire. Sur le catafalque descendait une couronne avec cette inscription : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*, elle est précieuse devant Dieu, la mort de ses saints! Dans le chœur avaient pris place, du côté de l'évangile, le coadjuteur, héritier de l'évêque défunt, et du côté de l'épître était assis Mgr Lemmens, évêque de Victoria, dans l'île de Vancouver. Autour de ces deux prélats étaient rangés les missionnaires en grand nombre, et plusieurs prêtres étrangers, quelques-uns venus du bas Canada. Dans l'assistance, on remarquait le premier ministre de la province, le maire de la ville, des juges et autres personnages de distinction.

Après l'évangile, le R. P. Dontenville monta en chaire et prononça l'éloge funèbre. Prenant pour texte ces paroles de nos saints livres : « Celui qui craint le Seigneur sera heureux à ses derniers moments, et, au jour de sa mort, il sera béni de Dieu », il en fit au saint prélat l'application la plus heureuse. Il nous dit son esprit de sacrifice, sa patience admirable, son zèle et son dévouement sans bornes. En termes émus, il nous raconta les longues souffrances de sa dernière maladie et sa sainte mort.

Pendant que la messe se chantait à l'intérieur de l'église, au dehors, la foule qui n'avait pu trouver place dans la nef écoutait, silencieuse et recueillie, les airs funèbres que, par intervalle, faisaient éclater les trois fanfares sauvages. La messe étant achevée, le cortège se reforma et descendit aux bords du fleuve jusqu'à la gare du Pacifique. En tête marchait la fanfare squamish avec ses vingt-cinq exécutants en uniforme. Venaient ensuite les évêques et les prêtres. La fanfare sischelle précédait le premier ministre, le maire, les juges et autres messieurs de la ville et des environs. Ils étaient suivis par le cercueil magnifiquement orné et entouré des principaux citoyens qui se disputaient l'honneur de le porter. Les trois congrégations religieuses de femmes établies à New-Westminster, les Sœurs de la Providence, les Sœurs de Sainte-Anne et leurs élèves, les Sœurs du Bon-Pasteur, un grand nombre de sauvages et la fanfare douglas fermaient la marche. A la gare, nous étions attendus par un train spécial mis à notre disposition par la Compagnie du chemin de fer. Mgr d'Herbomez avait choisi la Mission de Sainte-Marie pour lieu de sépulture. Il ne voulut pas être séparé, après sa mort, de ses chers enfants des bois pour lesquels il avait tout quitté. Le train avait pour but de nous conduire à la dernière demeure de notre vénérable défunt.

Sainte-Marie est une de nos premières missions de la Colombie britannique.

Elle fut fondée en 1861. Elle possède, avec la résidence des missionnaires, un couvent de religieuses. Les deux maisons sont assises sur une hauteur qui domine la voie ferrée et toute la vallée du Fraser. Elles servent d'encadrement à l'église placée au milieu. C'est là, dans cette église, que le plus grand nombre des sauvages qui accompagnent aujourd'hui les restes de Mgr d'Herbomez ont

été baptisés par lui. C'est là qu'ils ont reçu le sacrement de la Confirmation.

Le train spécial quittait New-Westminster à midi un quart, et deux heures après, nous étions réunis à Sainte-Marie. Les portes de l'église s'ouvrent pour recevoir une dernière fois celui qui les avait franchies tant de fois en apôtre et en évêque. Mgr Lemmens donne l'absoute et on se rend ensuite au cimetière, situé en avant sur la colline. C'est là que repose, en attendant la résurrection, dans un humble caveau, à côté de plusieurs de ses Frères en religion, le premier vicaire apostolique de la Colombie britannique. A trois heures, le train qui nous avait amenés s'ébranlait, et bientôt nous étions de retour, les uns à New-Westminster, et les autres à Vancouver. Dans le port de cette dernière ville, nous trouvâmes le *Yosemite* prêt à partir, et le soir même, à huit heures, il nous rendit à notre Mission. Les sauvages étaient émerveillés de la rapidité avec laquelle avait été effectué un trajet qui leur prenait autrefois quinze jours, lorsqu'ils étaient obligés de le faire en canot. Partis le jeudi matin, nous étions de retour le vendredi soir.

Les exercices de la retraite reprirent et continuèrent comme s'il n'y avait pas eu d'interruption. Une procession représentant la passion et le crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ devait avoir lieu le samedi. Elle fut remise au dimanche. Cet exercice avait pour but d'exciter dans les cœurs une vive douleur et un profond regret des fautes commises, et d'affermir les volontés dans la résolution de ne plus pécher. Nous devions préparer nos chrétiens à cet acte solennel par des prédications spéciales. Nous devions surtout leur apprendre un cantique rappelant toutes les souffrances de Notre-Seigneur que chaque tribu aurait à chanter en sa langue.

Au signal donné, la procession déroule sa chaîne

vivante à travers les rues du village. Les tribus s'en vont, à la suite les unes des autres, dirigées chacune par son missionnaire respectif, et les airs retentissent tour à tour du chant du *Miserere*, du cantique : *Mon doux Jésus, enfin voici le temps*. Mais ce qui était le plus touchant, ce qui remuait l'âme dans toutes ses profondeurs, c'était le cantique de la passion : *Au sang qu'un Dieu va répandre*, éclatant sur les lèvres en sept idiomes différents. Au terme de la procession s'élève un calvaire, et sur le chemin qui mène à ce calvaire sont espacés des groupes vivants représentant les différentes scènes de la passion. Ici c'est Ponce-Pilate avec ses licteurs romains debout sur une estrade, et devant lui apparaît Jésus les mains garrottées de cordes que tiennent deux soldats. Et nos sauvages chantent en leurs diverses langues :

Regarde, ils l'ont lié avec des cordes ;
Ils le traînent devant le juge.
Là ils se moquent de lui ;
Là ils lui crachent au visage.

Le refrain suit, disant :

O Jésus-Christ, oui, j'ai grand regret
De tous les péchés que j'ai commis.
Je prends ici la résolution
De ne plus vous offenser.

Nous sommes à la scène de la flagellation. Notre-Seigneur apparaît aux regards, attaché à une colonne : ses vêtements sont rougis de sang, et deux soldats armés de fouets les tiennent suspendus sur ses épaules comme s'ils allaient l'en frapper, et nos sauvages chantent encore :

Vois avec quelle cruauté ils le frappent,
Et comme sa chair se déchire sous les coups.
Vois, le sang coule avec abondance :
Oui, il souffre beaucoup pour toi.

Et le refrain reprend :

O Jésus-Christ, oui, j'ai grand regret, etc.

Nous passons successivement devant Notre-Seigneur couronné d'épines et tourné en dérision par les soldats ; devant Jésus portant sa croix et tombant sous le poids qui l'écrase, et devant la pieuse Véronique essuyant le visage auguste du Sauveur tout couvert de sang et de poussière.

A la vue de Notre-Seigneur ainsi maltraité, bien des larmes coulèrent, et plus d'une fois les tribus suspendirent leurs chants, la voix étouffée par l'émotion et les sanglots.

Mais voici le calvaire. Sur une estrade élevée se dresse la croix portant dans ses bras un christ de grandeur naturelle. Au pied de la croix se tient Madeleine à genoux, les cheveux épars, les yeux baignés de larmes. Elle étreint avec force et amour le bois sacré. Autour d'elle sont debout la sainte Vierge, saint Jean et le soldat Longin, avec sa lance dirigée vers le côté de la victime.

La procession s'est groupée autour du calvaire ; toutes les tribus sont à genoux et en prière, et voilà que soudain le sang jaillit des plaies du Christ ; il descend du front, du cœur, des mains et des pieds, et on entend la voix puissante d'un missionnaire disant à l'assemblée émue : « Chrétiens, enfants des bois, combien grandes et amères furent les souffrances de Jésus-Christ sur la croix ! Ce sont vos péchés qui lui donnèrent le coup de mort. Pleurez donc sur vos péchés ; faites éclater votre repentir, et promettez à votre Sauveur de ne plus renouveler par vos fautes volontaires les tourments et les angoisses de sa passion. » Ces paroles sont successivement répétées en sept langues différentes. Puis un silence

d'un demi-quart d'heure se fait; on se recueille et on médite... Un acte de contrition prononcé à haute voix et à tour de rôle par chaque tribu termine la cérémonie. La procession reprend sa marche et va se ranger sous la tente-église, autour de l'autel, pour recevoir la bénédiction du Très Saint Sacrement. Les personnages qui ont figuré dans les scènes de la passion sont là au pied de l'autel. C'était dire aux sauvages : « Le Sauveur adoré par vous est le même que celui qui a été jugé sous Ponce-Pilate, et condamné à mort, celui qui a été flagellé et couronné d'épines, qui a porté sa croix dans la voie douloureuse et qui est mort sur le calvaire. » Nos chrétiens gardèrent de cette journée un ineffaçable souvenir. On les voyait rentrer dans leur demeure en silence, les yeux baissés et le visage empreint d'une salutaire tristesse.

Le lendemain, ils nous revenaient endimanchés comme aux plus beaux jours de fête. Leur âme avait passé par le bain sacré de la pénitence; la robe nuptiale les couvrait, et le festin des anges les attendait. Ils reçurent la sainte communion au nombre de mille environ, des mains du révérend M. Dambèle, prêtre missionnaire de l'île Vancouver, venu à la réunion avec quelques-uns de ses Indiens. Chaque tribu, à tour de rôle, récite à haute voix les actes qui précèdent et suivent la sainte communion. On peut dire sans exagération que la ferveur déborde. Les cœurs sont à Dieu et les âmes au ciel.

Mais voyez ce reposoir qui s'élève sur la grève, au bord de l'eau. On en fait un trône au Divin Cœur. Sa statue est debout sur ce trône, attendant les hommages des fidèles. Quand la nuit est venue, le trône improvisé du Sacré Cœur étincelle de mille feux aux couleurs variées, et, sur les eaux tranquilles, on voit s'avancer

cinquante canots, aux flancs desquels se balancent des lanternes vénitiennes ; ils s'en vont en ligne de procession, tirés par un remorqueur. Parallèlement, sur le rivage, une procession s'est mise en marche : tous les assistants ont un flambeau à la main. De plus, la façade et les tours de l'église, les maisons du village et les tentes dressées sur le sable se sont illuminées. Les canons grondent, les fanfares éclatent, les chants retentissent, et deux mille sauvages, les uns venant de la mer et les autres du rivage, vont se réunir au pied du trône élevé au Sacré Cœur, et disent tout haut et tous à la fois leur acte de consécration. Quelle nouveauté pour les échos de ces lointains parages que ces chants et cette prière au Sacré Cœur !

Le lendemain, 10 juin, les exercices de cette mission, la plus belle qu'aient jamais eue nos sauvages, furent dignement clôturés par deux processions : l'une en l'honneur du Très Saint Sacrement, et l'autre en l'honneur du Très Saint Rosaire.

Trois reposoirs avaient été dressés : l'un, devant l'église, au pied du calvaire, et les deux autres aux extrémités du village. Les rues avaient pris des airs de fête ; des pavillons de couleurs diverses flottaient au vent, et des branches d'arbres verts tapissaient les murailles extérieures des maisons. Le *Yosémite* nous revient, lui aussi, enguirlandé de drapeaux, et nous apporte un bon nombre d'illustres visiteurs. Mgr Lemmens, évêque de Victoria, île Vancouver ; plusieurs de ses prêtres, trois missionnaires oblats du diocèse de Mgr Grandin, les RR. PP. Lacombe, Doucet et Legal ; le R. P. Babeauneau, dominicain de France ; le R. P. Pichon, de la Compagnie de Jésus, et quelques autres membres du clergé, en visite dans nos régions, nous arrivent avec un bon nombre de laïques catholiques et protestants, voire

même des ministres presbytériens et autres. Le clergé catholique, réuni pour la fête finale, compte deux évêques et vingt-deux prêtres. A neuf heures, après la messe, dite spécialement pour les nouveaux venus, la procession en l'honneur du Saint Sacrement s'organise. Les tribus sont à leur place : elles marchent sur deux rangs. Des lignes bleues et rouges les précèdent : ce sont les enfants costumés uniformément, les filles en bleu et les garçons en rouge. Les fanfares sont répandues un peu partout. Elles soutiennent de leurs accords puissants les chants des cantiques en l'honneur de la sainte Eucharistie. Sous le dais, et un dais qu'on est surpris de trouver si beau dans un pareil désert, Notre-Seigneur a pris sa place porté par Mgr Lemmens. Je me tiens à ses côtés, les vingt-deux prêtres lui font cortège, et, au devant de nous, vingt thuriféraires et dix fleuristes en surplis font monter des nuages d'encens et descendre une pluie de fleurs. Le canon a parlé. A ce signal, la procession s'ébranle; fanfares et voix humaines prient tout haut; le plus bel ordre ne cesse pas de régner. Le spectacle est surtout beau au pied des reposoirs. Là, nous sommes tous groupés, à genoux, en prière et en adoration devant le Dieu qui nous bénit. La dernière bénédiction nous est donnée du pied même de la croix du calvaire. A mesure que l'hostie blanche et consacrée montait pour nous bénir, le Christ, sur sa croix, s'empourprait de son sang, ses plaies se rouvraient comme pour laisser passer encore une fois son cœur et son amour.

Les chemins parcourus triomphalement le matin par Notre-Seigneur le furent, le soir, par la sainte Vierge. Notre-Dame du Rosaire, escortée par les statues de saints des différents camps, apparut comme une reine entourée de sa cour au milieu d'un peuple bien-aimé. Les rues

étincelaient, des cordons de lanternes vénitiennes et japonaises couraient sur la façade des maisons, et les reposoirs étaient devenus des gerbes de feu. La récitation du rosaire, alternant avec le chant des cantiques et la voix des fanfares, apportait à notre douce Reine et tendre Mère l'hommage de nos cœurs et le serment de notre fidélité.

Ainsi finirent ces fêtes qui, nous osons l'espérer, ont fait une vive impression sur le cœur de nos sauvages. Il y a là des semences jetées qui ne seront pas perdues ; elles germeront et produiront de riches moissons d'âmes sanctifiées et sauvées.

Les blancs, protestants aussi bien que catholiques, témoins de ces choses, ne reviennent pas de leur surprise et de leur étonnement. Un ministre presbytérien s'écria : « Je n'ai jamais rien vu de pareil en fait de démonstration religieuse. »

La séparation avait lieu le lendemain. Tous nos chers sauvages reprirent le chemin de leurs demeures respectives. Ce ne fut pas sans larmes et sans douleur qu'on se dit adieu, ou plutôt au revoir dans deux ans, car une réunion semblable devra avoir lieu, *dans* l'intérieur des terres, à la Mission de Kamloops.

Agréez, mon révérend et cher Père, les sentiments dévoués et reconnaissants de votre frère affectionné en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† Paul Durieu, o. m. i.
Vicaire apostolique.

VICARIAT DE COLOMBO.

LES LÉPREUX DE HENDELA.

LETTRE DU R. P. TARMENUDE AU T. R. P. FABRE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Pour répondre au désir que vous m'en avez exprimé, je viens vous donner quelques détails sur une œuvre dont le nom n'a pas encore été mentionné dans nos *Annales*, et qui est digne, cependant, de figurer parmi les plus méritoires et les plus glorieuses : je veux parler de l'évangélisation des lépreux de Ceylan.

Lorsque, en 1883, à notre arrivée à Colombo, Mgr Bonjean assigna à chaque missionnaire la portion qu'il aurait à cultiver dans le vaste champ que l'Église venait de confier à notre congrégation, je reçus, pour ma part, la Mission de Wattala, qui comprenait neuf villages avec sept mille catholiques dispersés au milieu des païens et des protestants. Parmi ces villages, il y en avait un qui devait attirer spécialement mon attention et ma sollicitude : c'est celui d'Hendala, où se trouve la léproserie de Colombo.

J'avoue bien simplement que si j'étais heureux d'un ministère si conforme à la fin de notre congrégation et qui me rappelait si bien le ministère de notre Divin Sauveur, l'ami, le consolateur des lépreux, je ne pouvais cependant me défendre d'une certaine crainte : j'avais peur de ne pouvoir pas supporter le spectacle de cette affreuse maladie dont le seul nom me faisait frémir.

Le premier lépreux que je rencontrai dans ma première visite à mes malheureuses ouailles était un excellent jeune homme, qui accourut de lui-même au-devant de

moi, heureux de saluer le premier missionnaire envoyé par le nouveau vicaire apostolique. La lèpre lui avait rongé une grande partie du pied. Un morceau de bois fortement attaché au talon lui servait de semelle et lui permettait de marcher assez vite. Quoique son aspect n'eût rien de repoussant, j'éprouvai, en le voyant, une impression excessivement pénible. Ce fut bien pire lorsque je pénétrai dans l'établissement où sont réunis plus de deux cents lépreux ; la vue de ces malheureux, la plupart affreusement défigurés ou mutilés, l'odeur fétide qui s'exhale de leurs plaies et de leur haleine, me soulevèrent le cœur. J'eus beau faire appel à toute mon énergie et m'animer des pensées de la foi, je dus abréger ma visite pour qu'on ne s'aperçût pas de ma répugnance. Rentré chez moi, je n'eus pas le courage de prendre mon repas ordinaire. Mais j'étais bien résolu de revenir, coûte que coûte, et de remplir d'autant plus assidûment mon ministère auprès de ces infortunés que leur état demandait plus de charité et d'abnégation.

Après m'être entendu avec le médecin chargé de la direction de l'établissement, protestant de religion mais très favorablement disposé à l'égard des catholiques et des missionnaires, je commençai une série de visites presque quotidiennes qui me familiarisèrent avec le spectacle de l'affreuse maladie. La grâce de Dieu aidant, je sentis ma répulsion diminuer peu à peu, et bientôt les lépreux purent me regarder comme leur père et leur meilleur ami.

Je profitai de la confiance qu'ils me témoignaient pour me faire une idée exacte de leur situation au double point de vue physique et moral. J'observai de près leurs souffrances, j'écoutai leurs plaintes, j'étudiai leur conduite afin de connaître par quels moyens je pourrais guérir les âmes encore plus malades que les corps.

La lèpre est bien la maladie la plus affreuse qu'on puisse imaginer. Les sombres couleurs sous lesquelles on l'a toujours dépeinte n'ont rien d'exagéré. On peut la caractériser d'un mot : c'est la décomposition du tombeau faisant à l'avance son œuvre dans un corps vivant.

La maladie s'attaque surtout aux parties saillantes de la tête et aux autres extrémités du corps. Les pieds, les mains, les coudes, les genoux sont rongés peu à peu, et on trouve de ces malheureux qui, après avoir vu tomber successivement les différentes phalanges de leurs doigts de pied et de main, n'ont plus, à l'extrémité de leurs bras ou de leurs jambes, qu'un moignon informe.

Au commencement, la douleur est très vive dans les parties affectées, mais bientôt elles perdent toute sensibilité, et on peut les tailler comme un morceau de bois.

Il en est dont les jambes et les pieds ressemblent aux jambes et aux pieds de l'éléphant; de là le nom d'*éléphantiasis* donné à la maladie lorsqu'elle prend ce caractère. Le visage est quelquefois démesurément boursouflé, les narines dilatées, le nez aplati au point de donner à la tête du malade l'aspect d'une tête de lion; on désigne cette particularité sous le nom de *liontiasis*.

Mais il y a quelque chose de plus pénible à voir chez le lépreux que son affreuse maladie, c'est son état moral, surtout lorsqu'il n'est pas sous l'influence de la religion. Le malheureux sent toute l'horreur de sa situation, il sait la répulsion qu'il inspire naturellement, la violence qu'on est obligé de se faire pour l'approcher. Il sait que son mal est sans remède, que si des soins et des précautions peuvent en ralentir la marche, rien ne le guérira; il assiste au spectacle de sa décomposition; presque tous les jours il voit tomber quelque chose de lui-même, de sa chair, de ses membres.

De là, chez les lépreux, une tristesse sombre, une mé-

lancolie noire dont on peut difficilement se faire une idée. De là aussi un état habituel d'irritation qui le porte aux excès les plus déplorables. J'ai vu un de ces malheureux poignarder un sien parent après une discussion des plus futiles.

La continuité des souffrances jointe au désespoir, rétrécit le cœur et le ferme aux sentiments généreux. Le lépreux est égoïste, jaloux; la vue d'un moins malade, d'un moins défiguré que lui ajoute à sa tristesse; une préférence, une douceur, un soulagement accordés à un autre excitent son envie.

Il a la passion des liqueurs fortes, bien qu'il sache qu'elles sont pour lui comme de l'arsenic; il n'est moyen qu'il n'emploie pour s'en procurer de contrebande.

Je ne parle pas de la moralité. On dirait que la corruption du sang développe les instincts les plus mauvais, et allume une soif de jouissances que rien ne peut rassasier. Tel m'est apparu le lépreux laissé à lui-même.

Dès lors, mon devoir était tout tracé. Il fallait relever ces malheureux à leurs propres yeux en leur témoignant une sollicitude plus constante et une affection plus paternelle; il fallait les empêcher de se replier sur eux-mêmes, en portant leurs regards plus haut, vers le ciel, les distraire de leurs maux par le spectacle des fêtes religieuses. Il fallait leur rendre le calme et l'espérance en faisant pénétrer dans leur âme la conviction que leur maladie, si elle est acceptée avec soumission pour l'amour de Dieu, en union au sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ, devient un principe de joie et de gloire éternelle. C'est le but que je me proposai dès les premiers jours. Malheureusement nous n'avions ni chapelle, ni aucun lieu de réunion particulier. Comment, dans ces conditions, faire les instructions, réciter

les prières en commun, solenniser les neuvaines préparatoires à certaines fêtes. La bonne Providence vint à notre secours. Le jeune homme dont j'ai parlé plus haut s'était constitué mon auxiliaire aussi dévoué qu'intelligent ; il s'efforça de réveiller la foi dans le cœur de ses compagnons. D'abord sa voix ne fut écoutée que d'un petit nombre ; à peine dix sur les cinquante catholiques que comprenait la léproserie consentirent à prier avec lui dans la salle commune. Mais cela suffit pour irriter les païens qui ne pouvaient souffrir qu'on invoquât un autre dieu que Bouddha. Ils portèrent plainte au gouvernement, qui autorisa le docteur à transformer la salle de dissection en oratoire privé pour les catholiques. Le docteur ne se crut pas obligé de s'en tenir aux instructions reçues ; il conçut le projet de faire construire une chapelle. Il s'en ouvrit à un excellent catholique de Colombo, homme de bonnes œuvres qui applaudit à son dessein et ouvrit immédiatement une souscription parmi ses amis. Ainsi Dieu se servit des petites tracasseries de nos ennemis pour nous faire arriver à nos fins plus vite et mieux que nous ne l'aurions osé espérer.

Dès qu'on eut recueilli 600 francs, on résolut de se mettre à l'œuvre, comptant sur la Providence pour ce qui manquait. Cinq mois ne s'étaient pas écoulés que la chapelle était debout, au centre même de l'établissement, d'où elle domine toute la propriété. La croix plantée au sommet de la façade, les statues de saint François-Xavier, patron des Indes, et de saint Lazare, patron des lépreux, placées à droite et à gauche, donnaient à la maison de Dieu son caractère distinctif. Une riche statue du Sacré Cœur, placée à l'intérieur, disait à ces déshérités des biens et des joies de la terre les tendresses d'un Dieu pour eux. Enfin quelques mois plus tard, un beau chemin de croix venait compléter l'orne-

mentation religieuse du charmant oratoire. « Ce sera superbe, s'était écrié le docteur, la première fois que je lui parlai du plan, mais où prendre ces statues dont le prix égalera celui de l'édifice ? — Nos amis et bienfaiteurs de France nous les procureront, lui répondis-je. L'important est de faire quelque chose qui soit digne de Dieu, et qui honore votre administration. » C'est en effet de France que nous avons tout reçu.

Vous dire ma joie lorsque je vis se dresser ce monument de foi et de piété, là même où Satan avait jusque-là régné en maître et souverain, serait impossible.

L'inauguration solennelle eut lieu au commencement de septembre 1884. Mgr Bonjean voulut présider lui-même cette cérémonie qui, accomplie dans une propriété du gouvernement, sur le terrain même du protestantisme, prenait les proportions d'un événement. Le bon docteur, fidèle jusqu'au bout à la tâche qu'il avait gracieusement assumée, fit au vénéré prélat une réception magnifique. A l'entrée de l'établissement où il avait fait dresser un arc de triomphe, il lut une adresse pleine des sentiments les plus délicats. Dans sa réponse, d'un charmant à-propos, Monseigneur remercia M. Meier (c'est le nom du docteur) de sa charité et de son dévouement envers les membres les plus affligés de son troupeau, de sa constante bienveillance envers le missionnaire, et de l'actif concours qu'il lui donnait dans l'accomplissement de son ministère auprès des lépreux. Monseigneur accomplit ensuite les cérémonies de la sainte liturgie au milieu de plus de trois mille catholiques et d'un grand nombre de protestants, accourus sur l'invitation du docteur. Celui-ci ne se possédait pas de joie : il n'y avait qu'une voix dans cette foule pour exprimer la plus entière satisfaction.

Mais rien ne prouve mieux l'importance de cette fête,

la première fête chrétienne qui ait eu lieu dans cette enceinte, que les réflexions dont les journaux, organes du protestantisme, accompagnèrent le récit qu'ils en firent à leurs lecteurs. Ils essayèrent bien de plaisanter un peu le docteur protestant qui s'était fait l'architecte d'une chapelle catholique ; mais ils donnèrent surtout libre cours à leur indignation contre la torpeur des ministres. « Eh quoi ! disaient-ils, voilà l'importance que prend la religion catholique dans un établissement du gouvernement; voilà ce que l'énergie d'un prêtre catholique a pu accomplir en quelques mois, et nos ministres ne font rien; ils ne savent pas trouver, au milieu de leurs loisirs, un moment pour s'occuper de leurs coreligionnaires lépreux ! » Les ministres sentirent le coup, et dès le dimanche suivant, deux d'entre eux, un vesleyen et un autre de la haute Église, inaugurèrent leur prêche à l'établissement. Le succès fut mince, mais suffisant pour faire tomber le fouet des mains du journaliste. Bientôt, on voulut avoir une chapelle comme les catholiques ; mais cette fois l'idée ne vint pas du docteur, quoique protestant lui-même, ni des ministres, trop absorbés sans doute par les soins du ménage ; tout l'honneur en revient à M^me^ Copleston, très digne épouse de l'évêque anglican, à qui son état de fortune donnait plus de loisirs, naturellement. Mais cette chapelle ne fut point placée, comme la nôtre, au milieu de l'enceinte, elle fut reléguée en dehors, à cinquante pas du côté du fleuve ; et les ministres se gardèrent bien d'en faire l'inauguration solennelle. Ils savent trop bien que leurs cérémonies ont pour effet de glacer les cœurs.

Cette date de septembre 1884 mérite d'être conservée. Elle marque le réveil de la foi et des pratiques religieuses dans l'établissement des lépreux. Quelque temps après, la fête de saint François-Xavier, patron des Indes et titu-

laire de la chapelle, fut célébrée au milieu des plus grandes démonstrations de piété. La neuvaine préparatoire amena, avec les exercices religieux, une série d'illuminations et de feux d'artifice qui attirèrent une foule de curieux et donnèrent à l'hôpital un aspect de mouvement qu'il n'avait jamais eu. Nos lépreux retrouvent une vigueur qu'ils ne se connaissaient plus depuis longtemps ; on les voit courir de tous côtés, empressés comme des fourmis en déménagement, jaloux de montrer que c'est chez eux que la fête est plus belle. Les dépenses assez considérables qu'entraînait cette neuvaine étaient supportées par certaines classes de catholiques, heureux d'accomplir une bonne œuvre pour les lépreux, tout en honorant le patron des Indes. On comprend ce que dut être une fête ainsi préparée : offices solennels avec musique instrumentale, des jeux, des chants se succédant toute la journée et apportant un rayon de joie dans ce triste séjour qui en reçoit si peu.

Cependant, ces fêtes, ces amusements n'étaient, dans la pensée du missionnaire, qu'un moyen d'atteindre les âmes en dilatant les cœurs. Il fallait à tout prix amener ces malheureux à l'accomplissement de leurs devoirs religieux, et avant tout les instruire, car ils étaient, même les meilleurs, d'une ignorance désespérante. Je consacrai trois semaines à ce travail, donnant la matinée aux hommes et la soirée aux femmes.

Le spectacle de ces réunions n'eût pas manqué d'intérêt aux yeux de nos frères de France. Qu'on se figure ces pauvres lépreux, tous plus ou moins défigurés par l'horrible maladie, assis par terre, à la façon orientale, et formant demi-cercle devant le missionnaire, et celui-ci leur enseignant une à une les principales vérités du catéchisme, répétant avec eux les réponses jusqu'à ce que le plus intelligent pût répondre seul et communiquer

son petit savoir aux autres moins ouverts que lui. Venaient ensuite les confessions où leurs âmes, souvent plus malades que les corps, se purifiaient de leurs souillures. Il y a dans ce ministère une douceur et une consolation que j'ai toujours considérées comme une grâce particulière accordée à l'âme apostolique qui s'occupe de ces pauvres délaissés, objet spécial de la tendresse de Jésus. Bientôt le cœur de mes pauvres enfants s'ouvrit à l'espérance ; ils se sentaient revivre en se voyant meilleurs ; ils finissaient par ne plus avoir horreur d'eux-mêmes, ni, par suite, conscience de celle qu'ils inspiraient aux autres.

Un jour on m'appela pour donner l'Extrême-onction à une lépreuse qui avait, à côté d'elle, sa fille atteinte du même mal. La mourante n'avait plus qu'un souffle de vie, et sa parole expirait sur ses lèvres comme un râle ; il fallait presque se mettre en contact pour saisir ce qu'elle disait et entendre sa confession. Il y avait à peine sur ce cadavre vivant une place où faire les onctions saintes. Et cependant, quelle âme candide sous cet amas de pourriture, quelle sainte résignation !

Un pauvre jeune homme de trente ans environ me toucha profondément par son esprit de reconnaissance. La veille de sa mort, je lui parlais de sa fin prochaine. « Souffres-tu beaucoup, lui dis-je ? — Non, Père, tout à l'heure ce sera fini. — Es-tu content de mourir ? — Oui, parce que je vais voir le bon Dieu. — Que feras-tu quand tu seras au ciel ? — Je prierai pour le Suami, le Père qui aime les lépreux. »

Après une bénédiction bien affectueuse, je quittai ce moribond si calme en face de l'éternité et portant déjà sur son visage le signe non équivoque de la prédestination.

Que de traits édifiants je pourrais encore citer pour

mieux faire apprécier les résultats de notre saint ministère auprès de ces infortunés ! La première adulte que j'ai baptisée à Ceylan était une protestante lépreuse. Les deux premières communions que j'ai fait faire étaient celles de deux enfants lépreux dont le grand-père, excellent catholique, était également lépreux.

Le mouvement religieux que je viens de signaler exerça une influence réelle sur les nombreux serviteurs de l'établissement, soit catholiques, soit païens. Parmi ces derniers se trouvait un jeune ménage dont la femme, âgée de dix-sept ans, venait d'avoir son premier enfant. Un jour, celle-ci vient à moi, accompagnée d'une femme catholique, sa voisine. Après la révérence d'usage : « Suami (père), dit la jeune païenne, je suis bouddhiste de nom, mais je n'ai jamais eu dans mon cœur la moindre croyance à Bouddha ; cette religion n'est pas la bonne. Je vous demande d'avoir pitié de moi en me donnant le baptême de la vraie religion. — Mon enfant, lui dis-je, tes dispositions me semblent bonnes, mais il faut, avant tout, que tu saches les prières et le catéchisme. Voyons ce que tu sais? » Alors elle récita en singhalais le *Pater*, l'*Ave*, le *Confiteor* et l'acte de contrition. Là se bornait son petit bagage de doctrine catholique. Je compris toutefois que sa vive intelligence lui permettrait de saisir rapidement les dogmes principaux de notre foi. « Mon enfant, lui dis-je, apprends d'abord la doctrine du Baptême, de l'Eucharistie, de la Pénitence, puis je te baptiserai. » Cette réponse la désola, elle fondit en larmes, me suppliant de lui donner le baptême. La connaissance insuffisante du catéchisme dans une âme si bonne était, à mes yeux, un obstacle moins grave que la compagnie de son mari, homme personnellement indifférent en matière religieuse, mais fortement influencé par la crainte de ses coreligionnaires. La pauvre jeune

catéchumène dut se retirer, inconsolable, malgré mes promesses de ne pas l'abandonner.

Deux jours après, le lundi de la semaine sainte, elle tomba malade. Son unique préoccupation était le désir du baptême, et la crainte de mourir sans avoir reçu ce sacrement. Elle me fit appeler ; j'accourus. En me voyant, elle joignit les mains et me supplia, par des instances plus pressantes encore, de la faire chrétienne. A Ceylan, nous avons fréquemment l'occasion de faire des baptêmes d'adultes. Toutefois, je n'ai jamais été témoin d'une impatience si grande et si touchante à recevoir le saint Baptême ; rarement voyons-nous des personnes aussi candides et aussi bien disposées. Une vive émotion me saisit à la vue de tant de larmes et de si légitimes désirs. Cependant que faire ? Quelle solution trouver ? Y avait-il danger de mort ? Personne ne le croyait. Par conséquent, en cas de retour à la santé, la situation de cette malheureuse auprès d'un époux païen deviendrait intolérable. Une conversion si prompte, sans épreuve préalable, pourrait être suivie d'une apostasie lamentable. La catéchumène ne doutait de rien ; de son côté, le mari aussi me pressait. Mais quel était le mobile de ce dernier ? N'était-ce pas le vain espoir que mon intervention guérirait sa femme, ou tout autre motif également superstitieux ?

Après avoir longuement prié et réfléchi, je donnai mon assentiment, et j'indiquai le lendemain pour la cérémonie. Toutefois, afin de pouvoir temporiser encore, je mis pour condition que la malade viendrait à pied jusqu'à l'église. Cette décision fut acceptée et du mari et de la femme avec une très grande satisfaction. Le lendemain, la malade était debout, paraissant plus vigoureuse que la veille. Quant à l'époux, chose étonnante ! il était disposé, lui aussi, à se faire chrétien ;

mais malheureusement, il ignorait complètement les prières.

Le ciel, il me semble, se prononçait en faveur de la catéchumène ; je me rendis à cette manifestation de la volonté divine. Après une instruction préliminaire, je commençai les cérémonies saintes du Baptême. Aussitôt, la physionomie de la néophyte s'épanouit de joie et de contentement. Debout, tout le temps des saintes fonctions, elle supportait la fatigue avec une force surprenante. Heureuse au delà de toute expression, elle n'aspirait qu'à faire partager son bonheur. Elle voulut que, sur-le-champ, j'administrasse le Baptême à son petit enfant, âgé d'un mois. Je fis droit à sa demande, en confiant son enfant à une bonne marraine.

Le dimanche de Pâques, je fus surpris d'apprendre que ma nouvelle chrétienne était gravement malade. Depuis la veille, en effet, elle était privée de l'usage de la parole. Venu auprès d'elle, je la vis étendue par terre sur une natte; je l'appelai par son nom de baptême : *Maria Clementina!* Aussitôt elle ouvrit les yeux, et son sourire me fit comprendre le bonheur qu'elle éprouvait de voir le prêtre en sa présence. « Eh bien, lui dis-je, veux-tu donc aller au ciel sitôt après le Baptême? — Oui, dit-elle distinctement. » Je lui parlai de l'Extrême-onction, de l'indulgence plénière, de l'absolution. Elle suivait mes paroles avec intérêt, puis elle dit : « Je veux recevoir tous les sacrements qui donnent le ciel. »

Quand j'eus terminé ce consolant ministère, l'heureuse chrétienne me témoigna qu'elle était au comble de ses vœux, qu'elle prierait pour le missionnaire, et me conjura de prendre soin de son enfant.

De retour à l'église, je chantai les vêpres, qui furent suivies de la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Aussitôt après, on vint m'annoncer qu'au son de la cloche, durant la bénédiction, Maria Clementina s'était envolée au ciel. La mort avait rendu son visage si beau, que tous les voisins et les hôtes de l'établissement étaient accourus pour le contempler. Quelques mois après, l'enfant alla rejoindre sa mère bienheureuse.

Les bonzes de Bouddha, ou robes jaunes, comme nous les appelons, ne pardonneront jamais cette victoire que je me fis une joie de couronner par des funérailles solennelles.

L'œuvre des lépreux est donc une œuvre consolante pour le missionnaire qui s'y dévoue corps et âme. La léproserie est un parterre privilégié que nous devons cultiver avec un soin jaloux. Il faut que nous dépassions de la hauteur du ciel les efforts des ministres de l'erreur; le démon a ses émissaires dans ce champ, et toute occasion leur paraît bonne pour y semer l'ivraie. A nous de déjouer ses plans par une vigilance continuelle et un dévouement sans bornes.

Je finis par un rapide aperçu sur le fonctionnement de la léproserie au point de vue temporel.

La lèpre est très ancienne à Ceylan; on la trouve mentionnée dans des ouvrages sanscrits que l'on fait remonter à la plus haute antiquité. Le singhalais, langue indigène, la désigne sous le nom de *Gaja châ rma*, en anglais, *Elephant's skin*, peau d'éléphant. Mais il ne paraît pas qu'on se soit préoccupé du soin des malades avant les premiers temps de l'occupation anglaise.

A cette époque, une riche dame, Hollandaise d'origine, atteinte elle-même de la terrible maladie, céda au gouvernement une belle propriété de 7 hectares de superficie qu'elle possédait près de Colombo, qui n'en est séparé que par le fleuve Kelami, à la condition qu'on y ferait un établissement pour les lépreux. Le gouver-

nement a loyalement rempli les intentions de la généreuse donatrice. La léproserie est donc une institution gouvernementale, sous la direction et à la charge du gouvernement au même titre que les hôpitaux ordinaires. C'est une faveur d'y être admis, et combien de malheureux qui, malgré leurs instances et leurs besoins, se voient impitoyablement repoussés parce qu'on ne veut pas dépasser la somme inscrite dans le budget ! On m'a raconté à ce sujet un fait curieux d'innocente supercherie de la part d'un pauvre lépreux que l'on avait ainsi refusé d'admettre. Sans ressources et se voyant mourir dans la plus affreuse misère, il résolut de mettre le gouvernement dans la nécessité de prendre soin de lui. Il pénètre dans la gare la plus voisine de son village, et réussit à monter en voiture sans billet. A la dernière station, il descend et déclare à l'employé qu'il n'a ni billet ni argent pour payer. Conduit aussitôt au tribunal correctionnel, il est jugé et condamné à trois mois de prison. Mais comme il était lépreux au dernier degré, on commua sa peine en une réclusion à l'hôpital, et le gouvernement dut payer un sergent de ville nuit et jour pour garder à vue un malade qui n'avait aucune envie de s'évader. Il mourut chrétiennement avant l'expiration de sa peine.

L'établissement actuel se compose de six corps de bâtiment sans étage et d'un cottage occupé par le docteur chargé de la direction. Il y a des pavillons réservés aux femmes avec cours entièrement séparées de celles des hommes. Les malades sont en général bien soignés. Ceux qui sont encore assez valides travaillent de deux à trois heures par jour, soit à la culture d'un jardin potager à l'usage exclusif des malades, soit à l'entretien et au nettoyage des allées et promenades. Il y a parmi eux un sourd-muet toujours très empressé

à venir au-devant du missionnaire ; il lui fait d'abord une profonde révérence, et se met ensuite à balayer à trois pas devant lui, afin que la route par où le prêtre passe soit parfaitement convenable.

Chaque malade jouit d'un lit en rotin avec une couverture de coton, ce qui est un vrai luxe pour des gens qui n'ont connu d'autre couche, dans leur vie, que la terre nue. Rien de plus simple que leurs vêtements : ils se composent de deux pièces de toile blanche, dont l'une tombe de la ceinture aux pieds, et l'autre est jetée sur les épaules.

La somme votée cette année pour l'établissement des lépreux est 46 960 francs, sans compter les honoraires du médecin directeur qui s'élèvent à environ 6 000 francs. C'est un joli chiffre pour le pays. Mais il faudrait une allocation six fois plus forte si l'on voulait recueillir et soigner tous les lépreux de Ceylan. L'établissement n'en entretient que deux cents, et on m'assure que, dans l'île, il y en a plus de dix-huit cents.

Tels sont, mon très révérend et bien-aimé Père, les quelques détails que je puis vous donner sur nos pauvres lépreux de Ceylan. Avant de clore cette lettre, peut-être trop longue ; permettez-moi de solliciter une bénédiction spéciale pour la grande et si éprouvée mission de Colombo. Nous travaillons sans relâche, nous luttons contre des difficultés de toute sorte. Dieu seul connaît tout le dévouement et toute l'affection dont nous sommes animés pour l'œuvre que vous nous avez confiée. Que votre bénédiction paternelle soit pour vos enfants un encouragement à de nouveaux combats et le gage de nouvelles victoires !

Recevez l'hommage respectueux du filial attachement avec lequel je suis, mon très révérend et bien-aimé Père,

Votre fils obéissant en N. S. et M. I.

T. Tarmenude, O. M. I.

Ne quittons pas Colombo sans jeter un coup d'œil général sur les travaux accomplis dans ce vaste vicariat pendant l'exercice de 1888 à 1889, et pendant la dernière période de six années. Voici le tableau que veut bien nous communiquer Mgr Bonjean, archevêque de Colombo. Il dit éloquemment et les travaux des missionnaires et les bénédictions qu'il a plu au bon Dieu de leur donner.

Du 1er septembre 1888 au 31 août 1889.

Baptêmes d'enfants catholiques	4 631
— hérétiques	54
— païens	517
Baptêmes d'adultes hérétiques	106
— païens	795
Mariages	1 131
Confessions	142 018
Communions	129 656
Viatique	1 054
Extrême-onction	2 626
Confirmations	2 396

Pendant la période de six ans.

Baptêmes d'enfants catholiques	27 205
— hérétiques	248
— païens	1 550
Baptêmes d'adultes hérétiques	646
— païens	3 089
Mariages	6 098
Confessions	751 379
Communions	714 041
Viatique	6 017
Extrême-onction	13 578

MAISONS DE FRANCE

MAISON D'AIX.

Aix, le 9 juillet 1890.

Mon très révérend Père,

Le premier mot de ce rapport ne peut être qu'un cri de reconnaissance ; tous les cœurs, ici, le poussent à l'unisson, et ma plume est heureuse de vous le transmettre.

Malgré vos fatigues, peut-être même un peu contre l'avis des médecins, vous avez bien voulu nous faire une visite, dont vos enfants d'Aix conservent et conserveront longtemps le plus doux souvenir. Votre présence, votre bonté, vos paroles si paternelles, nous ont causé tant de joie et nous ont fait tant de bien, qu'en vous disant merci nous exprimons à nos frères de la Province, qui vous attendaient avec impatience, la large part que nous prenons à la peine qu'a dû leur causer la nouvelle de votre retour immédiat à Paris. Puisse le Seigneur fortifier votre santé et nous permettre de vous revoir bientôt et plus longtemps parmi nous !

Laissez-moi maintenant, mon très révérend Père, consigner ici les principaux faits de l'histoire de notre maison, depuis le 15 juillet 1889.

A l'intérieur, rien de bien saillant, sinon, dans le courant de septembre dernier, l'arrivée des deux PP. Gaudin et Lantoin, qui viennent rajeunir notre communauté de vétérans et prendre place dans les rangs de notre armée

active par trop insuffisante jusqu'à ce jour. Puissent-ils guerroyer très longtemps sur les champs de bataille jadis illustrés par notre saint fondateur ! Du haut du ciel, ce père vénéré les bénira et en fera des apôtres selon son cœur.

A la fin de novembre, après nous avoir profondément édifiés pendant six mois et évangélisés avec zèle pendant notre retraite annuelle, le R. P. Séméria nous quitte pour aller de résidence à Diano-Marina. Nous prions Dieu de lui rendre au centuple tout le bien qu'il nous a fait durant son trop court séjour parmi nous.

Les obédiences n'ont pas oublié nos bons Frères convers : dans le courant de l'année, nous les avons vus tous partir successivement : F. Massimi pour Notre-Dame de Lumières, FF. Leca et Nicolas pour Diano-Marina, F. Nigros pour le Calvaire. F. Ravet, que nous avons eu à peine le temps de connaître, a été obligé de prendre le sac et le fusil. Je suis heureux d'offrir à ces bien-aimés Frères les plus sincères remerciements de tous les membres de la communauté d'Aix. Ils nous ont rendu, plus ou moins longtemps, de précieux services, sans jamais cesser d'être de bons religieux. Nous leur en conservons, sur la terre, un souvenir reconnaissant, en attendant qu'au Ciel Dieu leur en donne la récompense. Ils ont été remplacés par les FF. Chavanas, Manuel et Rio, dont les deux derniers ont eu le bonheur de faire leurs vœux de cinq ans, le 22 juin 1890, devant l'autel même qui fut témoin de l'oblation de notre premier Père, le 11 avril 1816. Vous avez eu la bonté, mon très révérend Père, de nous dire vous-même ce que vous pensiez de ces chers Frères comme des autres membres de la Communauté, en nous écrivant, quelques jours après votre visite : « J'ai été bien consolé et bien édifié de ce que j'ai vu et entendu dans votre chère maison d'Aix. Je n'ai à désirer que le main-

tien de cette situation si consolante. » Ces bienveillantes paroles n'ont pas besoin de commentaire. Chacun de nous, en vous remerciant encore une fois, tiendra note de votre désir et s'efforcera de le réaliser.

Arrivons aux travaux de l'extérieur.

Sept missions, deux retours de mission, vingt-deux retraites, un Avent et plusieurs sermons de circonstance ont fourni à vos apôtres valides l'occasion de déployer leur zèle. Pour éviter des redites fastidieuses, je ne relaterai, de ces œuvres diverses, que ce qui sort un peu de l'ordinaire, sans sortir moi-même de la vérité.

Triduum en l'honneur du bienheureux Chanel. — J'aime à saluer d'abord le R. P. Moyet dans la chaire d'Aubenas, représentant dignement la congrégation aux fêtes du Triduum en l'honneur du bienheureux Chanel. Le panégyrique, prêché par le Père, a été fort apprécié par cette assistance d'élite, venue de tous les points de l'Ardèche et d'ailleurs. Un frémissement d'enthousiasme a saisi l'auditoire, lorsque le Père, saluant le bienheureux Chanel, a montré la congrégation des Oblats et la congrégation des Maristes s'embrassant comme deux sœurs sur les reliques d'un martyr. Puisse le bienheureux Chanel obtenir, à son éloquent panégyriste, une abondante moisson d'âmes !

Mission de Saint-Cyr (*Var*). — Du 1er au 25 décembre, Saint-Cyr est évangélisé par le P. Supérieur et les PP. Gaudin et Lantoin. C'est la première fois que ces deux derniers vont en mission. Aussi, pour me servir de l'expression de l'un d'eux, ils semblent voler à la conquête du monde. Qui dira leur émotion, lorsque, à la descente du train, ils voient une longue procession venir solennellement à notre rencontre au chant du *Miserere?* Nous sommes à genoux sur la place de la Gare. M. le curé nous présente à baiser les pieds du Crucifix et nous reprenons

le chemin de l'église, en invoquant tous les saints du paradis. Dès le lendemain et trois jours de suite, les missionnaires prennent le bâton du voyageur et s'en vont, à travers la campagne, porter la bonne nouvelle. Le soir, chacun raconte ses petites aventures ; la note gaie ne fait jamais défaut. Nos deux apôtres font vaillamment leurs premières armes et, de leur vie, ils n'oublieront leur première mission, qui, en dehors du bien fait à toutes les âmes de bonne volonté, a ramené à Dieu une quarantaine d'hommes et une soixantaine de femmes, qui, depuis longtemps, ne connaissaient plus les joies de la table sainte.

Mission de Fontvieille (*Bouches-du-Rhône*). — Le 5 janvier, s'ouvrait, à Fontvieille, une mission, dont les PP. Gaudin, Lantoin et Monnet se souviendront longtemps. Rien de bien extraordinaire les trois premières semaines : les exercices sont bien suivis, les cérémonies bien faites, les illuminations splendides, les confessions nombreuses. Environ une centaine de retours, tant d'hommes que de femmes. Pendant ces jours de sanctification pour les âmes de bonne volonté, les impies, qui représentent à peu près la moitié de la population, s'endurcissent dans le mal. Dans les carrières de pierre, où travaillent près de trois cents hommes, il n'est, paraît-il, question que de curé, de missionnaires, de confession et autres sujets religieux, et ce n'est sûrement pas pour en dire du bien... Les gardes municipaux nous épient, les mauvais journaux nous traitent de charlatans, le maire (franc-maçon) grince des dents. Il est question de planter une croix comme souvenir de mission. Toute la population catholique le demande, en réparation des cinq ou six sacrilèges commis dans le pays depuis quelques années. Mgr l'archevêque d'Aix approuve et encourage ce projet ; mais le maire a juré de le faire avorter, et, pour arriver à ses

fins, tous les moyens lui sont bons. Qu'on en juge par le récit très authentique de la *Semaine religieuse* du diocèse :

... Pour ériger, dit-elle, la croix dont il s'agit, et qui appartient à la fabrique, comme il conste par les titres les plus authentiques, qui ont été présentés à l'administration supérieure, M. le curé avait essayé en vain, par deux fois, de se procurer un terrain ; les menées du maire, qui a fait abattre une demi douzaine de croix sur le territoire de la commune, et qui proclame d'ailleurs « que ce n'est plus aujourd'hui le règne de la croix », empêchent ces deux essais d'aboutir. Alors, pour dépister son Vandale en écharpe, le bon curé fait choix d'un emplacement sur un terrain privé, à deux mètres de distance en dedans du mur qui le clôt. Là-dessus, accès de *delirium tremens* chez le citoyen maire, et, comme conclusion de ce cas pathologique, accouchement d'une délibération spontanée du premier magistrat de Fontvieille, signifiant au propriétaire du terrain privé de surseoir à toute construction au nom d'un alignement imaginaire.

Nous savons bien que la loi interdit la recherche de la paternité ; mais comme le phénomène d'une délibération prise par un individu et sortant armée de toutes pièces de son cerveau ne s'était plus produit depuis l'enfantement merveilleux de Minerve, nous n'avons pas voulu frustrer Jupiter du mérite singulier qu'il y a toujours à faire tout seul ce qui demande un concours beaucoup plus étendu.

D'ailleurs, cette fécondité fabuleuse n'est pas le seul point de contact que M. Marion (c'est le nom du maire) ait avec le Père des dieux : il a aussi le monopole des foudres ; seulement les mortels plus avisés les prennent moins au sérieux que dans l'antiquité.

En effet, comme le propriétaire du terrain sur lequel la croix devait s'élever comprit très bien que cet alignement *in extremis* ne serait mis à exécution que le jour où Fontvieille serait devenue un chef-lieu de préfecture de première classe, et qu'en conséquence il laissa tranquillement tra-

vailler au piédestal, le maire essaya de foudroyer les subalternes, voituriers qui transportaient les matériaux, maçons qui taillaient les pierres, etc... On les intimida de toutes manières, et, chose absolument incroyable, on leur dressa même procès-verbal, quoique ces braves gens eussent leur chantier dans une cour offerte par un voisin et que M. le sous-préfet eût préalablement invité notre vizir à vouloir bien se dispenser de toutes ces tracasseries.

Furieux alors d'avoir échoué devant le piédestal, qui fut fini en quatre jours, le maire s'en prit à la croix. Nous avons dit que cette croix en fer appartient à la fabrique, et c'est à ce titre que M. le curé l'avait fait transporter chez le sieur Quenin, maréchal, pour la restaurer et la peindre en rouge, le quartier auquel elle était destinée portant le nom de *Croix rouge*.

Ici l'affaire tourne à l'épique et nos contemporains auront toutes les peines du monde à croire que nous ne leur servons pas, en guise de chronique, un événement des temps fabuleux.

Qu'on juge de la stupéfaction de l'ouvrier chargé de réparer la croix, quand il se vit requis de la livrer au maire par exploit d'huissier ! Encore si Marion-Pacha s'était borné à celui-là ! Mais n'est-il pas venu en personne, ceint de l'écharpe, escorté des gardes, dans l'atelier du sieur Quenin, adresser à cet honorable ouvrier les sommations légales d'avoir à ne plus travailler à la réparation entreprise et à lui remettre la croix séance tenante? N'a-t-il pas fait garder à vue le domicile dudit maréchal par douze janissaires de confiance, qui ont passé toute la nuit à en surveiller les abords, et qui, à un coup de sifflet, sont sortis de leur embuscade pour s'opposer au transfert de la croix retardé par un simple motif de prudence, à cette heure avancée? N'est-il pas venu lui-même, le vendredi 31 janvier, à trois heures et demie de l'après-midi (nous précisons), chez le sieur Quenin, alors que la croix était réparée et fraîchement peinte, s'en emparer de force dans l'atelier, avec le concours de l'adjoint, du secrétaire, des gardes, la charger sur une petite charrette et pousser aux

roues du véhicule, en écharpe, pour la traîner à la mairie et l'y mettre en fourrière ?

C'est la première fois, croyons-nous, que l'on vole une croix, en France, de cette façon. Jusqu'ici ce métier n'était guère cultivé que par les escrocs qui s'attaquent aux jeannettes, ou peut-être par certains gros parvenus qui préfèrent celles de la grande chancellerie.

Quoi qu'il en soit, grisé par ce triomphe facile, notre Chosroès ne désarme plus. Le dimanche 2 février était le jour indiqué pour la plantation de la croix mise en fourrière l'avant-veille. Comment faire ? Le citoyen Marion était peut-être le seul à se le demander à Fontvieille, car la population chrétienne savait bien qu'une croix de bois, de la même dimension que la croix de fer volée, était arrivée par enchantement pour remplacer sa devancière, en attendant que l'administration supérieure voulût bien faire lâcher prise à cet escamoteur en écharpe.

D'ailleurs, par suite de ce renversement étrange des rôles, c'est le curé qui avait dû pourvoir à la sécurité publique du pays menacée par les premières équipées du maire et prévenir, en avisant le sous-préfet et le procureur de la République, en requérant les gendarmes et un huissier, les prouesses éventuelles du premier magistrat de Fontvieille.

On plante donc la croix de bois sur son pié lestal, le 2 février à une heure. Après les vêpres, une foule compacte se rend lentement et par groupes dans une cour voisine du terrain où s'élevait la croix. Le clergé s'y rend de même sans aucun apparat. Il faut remarquer que le local choisi pour la bénédiction de la croix est absolument clos de murs et qu'il a été gracieusement offert par son propriétaire. La cérémonie commence.

A peine le R. P. Monnet, supérieur des Oblats d'Aix, qui avait donné la mission avec deux de ses Pères, achevait-il, du haut d'une estrade de pierre, la première oraison liturgique de la bénédiction de la croix, que le recueillement de l'assistance est troublé par une invasion brutale de la propriété privée. C'était une récidive du citoyen Marion, qui, peu con-

tent d'avoir violé la liberté en intimidant les ouvriers de la croix, la propriété en s'emparant du bien de la fabrique, voulait mettre le comble à ses hautes œuvres en forçant le domicile.

« Monsieur le vicaire, crie, en s'adressant au P. Monnet, ce singulier officier de l'état civil, qui n'a pas l'air d'avoir une connaissance approfondie de ses administrés, monsieur le vicaire, cessez ces chants. » Le prétendu vicaire s'arrête et regarde M. le curé qui lui dit : « Continuez. » Il essaye de continuer ; mais immédiatement le maire, d'une voix fiévreuse, l'interrompt par ce cri : « Je vous somme de descendre. » Le P. Monnet ne bouge pas. Nouvelle sommation ; même immobilité. Troisième tentative du maire aussi vaine que les deux premières. Alors le maire, aux gardes : « Empoignez-moi cet homme-là, » car nous avions oublié de dire qu'en pacha bien avisé le citoyen Marion s'était fait escorter de la force publique, représentée officiellement par deux gardes champêtres et officieusement par quelques voyous armés de gourdins, *cum fustibus et armis.*

Sur ce mandat d'amener, qui sentait son Raoul Rigault d'une lieue, les gardes se précipitent sur le Père, mais pas avant les témoins cependant, qui constatent le fait de la violence, entre autres M. le comte de Villechaize qui, requis par le maire de donner son nom, l'envoie poliment se promener. Le R. P. Monnet, cédant à la force, descend de l'estrade, où il est immédiatement remplacé par les autorités susdites, et d'un large coup de goupillon destiné à la croix, les arrose, le maire en tête, d'une bénédiction monumentale.

Nous ne pensons pas qu'aucun exorcisme ait jamais eu plus d'effet que cette simple aspersion.

Voilà le citoyen Marion qui se trouble sous les quolibets croissants du public ; le propriétaire de la cour l'invite à déguerpir ; la foule, un instant troublée par l'audace de son premier magistrat, répond à l'acte inqualifiable qu'il vient de commettre par les cris enthousiastes et plusieurs fois répétés de : « Vive la Croix ! » De plus en plus interloqué, le maire essaye un retour offensif dans sa fuite pour faire taire le

peuple ; il n'y gagne qu'une huée formidable qui l'oblige à battre définitivement en retraite avec les hommes aux gourdins.

Nous disons définitivement, au moins pour la cérémonie de la bénédiction de la croix, qui fut suivie d'une magnifique réunion à l'église, où la population chrétienne se dédommagea de la fête si odieusement interrompue, en acclamant longuement dans ses cantiques le signe du salut.

Mais le lendemain, si le citoyen Marion réfléchissait aux inconvénients de prendre une écharpe pour un bâillon ; les gourdins avaient reparu sur le chemin qui mène vers la croix. On peut demander des nouvelles sur les intentions des citoyens munis de cette arme distinguée aux membres du clergé qui faisaient leur promenade dans cette direction, et particulièrement à M. le supérieur du petit séminaire, qui fut insulté par les gredins en question.

Et voilà ce qui se passe en France, un siècle après la proclamation du règne de la liberté, en plein épanouissement du régime qui est censé l'assurer à tous les citoyens et de la part de fonctionnaires chargés avant tout d'être, selon un mot célèbre, les pères autant que les « maires » de leurs malheureux administrés.

A ce récit absolument véridique, je n'ajouterai rien, sinon que, le vendredi soir, jour même de l'enlèvement de la croix par le maire, l'église de Fontvieille fut témoin de la plus émouvante cérémonie qu'on ait jamais vue : une immense croix verte et rouge, symbole d'expiation et d'espérance, est illuminée au milieu du sanctuaire ; tous les enfants des écoles congréganistes, garçons et filles, distribués dans les trois passages de l'église, tiennent à la main une croix ornée de verdure et de fleurs. L'assistance est au grand complet ; on remarque même, parmi les hommes, les deux gardes, le fils du maire et le secrétaire de la mairie, venus là sans doute pour savoir l'explication qu'on va donner du vol sacrilège commis

dans la soirée. L'émotion est générale; M. le curé, les larmes aux yeux, commence le chemin de croix, disant, à chaque station : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple de Fontvieille ! » Et tout le monde répond : « Ne soyez pas toujours irrité contre nous. » Du haut de la chaire, un missionnaire commente, avec des applications de circonstance, chaque station du *via crucis*. Les enfants tombent à genoux et, leurs croix levées vers le ciel, chantent en tremblant :

Un peuple entier se jette à vos genoux !
Pitié ! Seigneur, pitié ! miséricorde !
Pour les pécheurs que la grâce déborde !
Pitié ! pitié ! pardonnez ! sauvez-nous !

Puis, debout et le cœur ouvert à l'espérance, ils ajoutent :

Chrétiens, chantons à haute voix :
Vive Jésus ! vive sa croix !

Deux heures de suite, on pleure, on sanglote... ; les gardes eux-mêmes ne peuvent cacher leur émotion, car ce n'est pas seulement le chemin de Jésus au Calvaire que l'on vient de faire, mais bien le chemin de croix de Notre-Seigneur à Fontvieille.

Ah ! si toutes les prières qui s'échappent, en ce jour, des poitrines catholiques oppressées étaient exaucées, la justice divine ne tarderait pas d'appesantir son bras vengeur sur les démolisseurs et les voleurs de croix. Mais le souvenir de Jésus-Christ priant pour ses bourreaux vient heureusement tempérer les désirs de punition, et tout en répétant la prière de l'église : *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris, te rogamus, audi nos !* la population chrétienne demande la conversion des sectaires et fait, à cette intention, la communion générale le lundi qui suit la plantation de la croix.

On demandera, sans doute, ce que sont devenus tous

les procès-verbaux dressés à tort et à travers, toutes les dénonciations faites contre M. le curé et les missionnaires. Eh bien, tout est au panier : procureur de la République, sous-préfet, préfet, déclarent que le maire de Fontvieille a commis de criants abus de pouvoir et le condamnent à rendre à la fabrique la croix qu'il lui a volée. Attendons pour le reste, car la main de Dieu doit passer par là ; on dirait même qu'elle commence à se montrer, car, à l'heure qu'il est, le maire est traîné devant les tribunaux pour faits notables de concussion.

Mission de Ferrières de Martigues. — Ferrières est la dernière des trois paroisses de Martigues. La grande majorité de la population, composée de pêcheurs, ne connaissait presque plus le chemin de l'église, et les amateurs de présages n'annonçaient qu'un fort maigre auditoire à nos missionnaires. N'importe ; comme autrefois les apôtres, les RR. PP. Nicolas, Gaudin et Moyet se présentent au nom de Jésus-Christ, et, dès les premiers jours, la foule est telle, que l'église ne peut la contenir, et ainsi pendant trois semaines, du 9 février au 2 mars. A Ferrières, il est vrai, tous les auditeurs n'ont pas communié ; mais le bien s'y est fait quand même sur une vaste échelle, et nos pêcheurs d'hommes ont trouvé, dans leurs filets, de nombreux et gros poissons.

Mission de Virieu-sur-Bourbre. — En même temps, le P. Lantoin et le P. Supérieur prêchaient une mission dans l'Isère, à Virieu-sur-Bourbre, quartier appelé *les Terres froides*, mais où les cœurs sont encore chauds, car le feu du christianisme n'y est pas éteint. Qu'on en juge : le temps est à la neige, les chemins sont mauvais, l'église est glaciale, et, malgré tout, les hommes viennent aux réunions, se confessent en plein jour et montent trois cent huit à la table sainte, sur une population totale de 1 050 habitants. Dans ces pays de foi, on ne parle pas

des femmes, car toutes font leurs Pâques, à plus forte raison, la mission. Les missions précédentes n'avaient amené que deux cent cinquante hommes à la sainte communion ; il en est donc au moins soixante qui sont revenus de plus ou moins loin, preuve que nos braves gens de la campagne comprennent que, par ces temps de République, la meilleure des institutions ne cesse pas d'être la religion catholique.

Mission d'Antibes. — La maison du Calvaire nous ayant demandé du renfort, nous avons cédé le R. P. Moyet, qui se félicite d'avoir été, pendant quatre semaines, le *socius* du R. P. Delpeuch, supérieur du Calvaire, et du R. P. Mauron, de la même résidence. Je me tais, car cette mission n'est pas de mon domaine et je sais qu'elle a, dans son Supérieur, un narrateur fidèle et distingué dont la plume ne manquera pas de nous y faire assister.

Mission de Lodève (du 9 mars au 6 avril). — La mission de Lodève, paroisse de Saint-Fulcran, a été dirigée par le R. P. Boeffard, actuellement de résidence au Calvaire. On lui avait donné pour compagnons d'armes les PP. Lantoin, Gaudin et Monnet, de la maison d'Aix. Depuis 1843, Lodève n'avait pas eu de mission ; aussi, malgré toutes les prophéties alarmantes des pessimistes, la population, soulevée par la grâce de Dieu, attirée peut-être aussi par l'attrait de la nouveauté, a bien répondu à l'appel de ses missionnaires. Tous les jours, la belle cathédrale de Saint-Fulcran se remplissait d'une foule compacte et sympathique. Les réunions d'hommes seuls, au nombre de huit, ont dépassé toutes les espérances ; nous en avons pu constater les fruits consolants, en comptant plus de trois cents retours d'hommes, qui ne s'étaient pas approchés de la table sainte depuis dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, soixante-dix ans.

A contempler cette œuvre au point de vue surnaturel,

le succès ne doit être attribué qu'à Dieu seul, sans doute; mais, à l'envisager au point de vue humain, tout l'honneur en revient au R. P. Boeffard, qui s'est montré maître là comme partout.

Vers le milieu de la mission, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, venu à Lodève pour le centenaire de la mort de Mgr de Fumel, dernier évêque de Saint-Fulcran, nous a dit toute sa joie de voir les Oblats évangéliser successivement les villes les plus importantes de son diocèse: Montpellier, Cette, Agde, Mèze, Lodève.

Notre belle cérémonie de la consécration de la paroisse à la très sainte Vierge nous a paru un peu trop bruyante. Mais comment obtenir le silence d'une foule tellement pressée, qu'il était impossible de se frayer un passage pour monter en chaire? Passe encore si tout le monde avait pu pénétrer dans l'église, bien vaste cependant, puisqu'elle a 51 mètres de long; mais qui dira les impatiences tapageuses de plus de cinq cents personnes, et pas des moins curieuses, obligées de rester dehors ou de rentrer chez elles? Heureusement que nous étions dans le Midi! Ce qui aurait pu scandaliser certaines populations du Nord n'a été, pour ces bons Méridionaux, que l'expression d'une piété qui déborde.

Mission de Port-Saint-Louis (*Bouches-du-Rhône*), prêchée par les PP. Moyet et Lantoin, du 8 au 29 juin. — Apôtres des sauvages, écoutez et dites-nous la différence qui se trouve entre vos peuplades qui n'ont pas encore entendu parler de Jésus-Christ et certaines populations abâtardies, qui ne veulent plus en entendre parler.

Voici le compte rendu que le R. P. Lantoin a bien voulu nous faire de cette mission à nulle autre semblable:

« Port-Saint-Louis est une ville en formation, dont le port, placé sur la rive gauche du Rhône et communi-

quant avec la mer par un canal de 3 kilomètres, est appelé, dit-on, à acquérir une très grande importance. C'est, du moins, l'espoir des compagnies de navigation, puisqu'elles ont fait dresser le plan d'une ville dont la population devra atteindre le chiffre de 2 à 300 000 habitants. Ce ne sera pas la place qui manquera au milieu de ces plaines immenses formées par les alluvions du Rhône.

« Les 1 500 habitants qui composent actuellement la population de Port-Saint-Louis y sont parfaitement à l'aise... en plein soleil. A l'ombre, c'est autre chose; pas d'arbres, à moins de faire une demi-heure de chemin ou de passer le Rhône. Les privilégiés seuls ont des maisons; les autres sont entassés dans des huttes, vrais gourbis arabes. Je ne parle pas des deux ou trois cents portefaix de passage, qui n'ont pas même un abri et qui sont très heureux de pouvoir passer la nuit dans un wagon à marchandises.

« Cependant, on s'y amuse, à Port-Saint-Louis. Trois fois par semaine, on y danse dans trois salles différentes; les tenenrs de buvette y font rapidement fortune; on en cite un qui gagne chaque jour ses 25 francs comme un député. L'église elle-même, si l'on peut donner ce nom à une grange de 10 mètres de long sur 4m,50 de haut, l'église, où l'on a relégué Notre-Seigneur, est une ancienne cantine. Elle ne fait qu'un corps de bâtiment avec la cure, le groupe scolaire, le commissariat et la salle d'asile. Le tout doit avoir 45 mètres de long.

« C'est là que les deux missionnaires de Port-Saint-Louis descendirent, le samedi 7 juin, à 4 heures du soir. Ils n'eurent aucune déception, car ils étaient prévenus et s'attendaient à pire. D'ailleurs, tout ce qui ressemble aux missions étrangères doit avoir un attrait tout particulier pour un cœur d'Oblat. Nous n'étions plus en France,

nous étions à Natal, au Texas ou tout au moins à Saint-Louis du Sénégal.

« Si, au moins, il y avait ici de vrais sauvages ! Non ; nous ne rencontrons pas de ces natures neuves et accessibles à la parole divine. Au milieu des terrains vagues, où sont disséminées maisons et huttes, nous ne verrons, sauf quelques consolantes exceptions, que des gens fort avancés dans la civilisation moderne et qui n'insultent même plus le prêtre, tellement ils le trouvent méprisable. Tant pis !

« Il n'y avait pourtant pas encore à se décourager, puisque la lutte n'était pas encore engagée. Elle commença la nuit même et elle fut acharnée. Je crois bien que le diable avait envoyé contre nous, comme avant-garde, une armée de moustiques, en leur commandant de sucer, jusqu'à la dernière goutte, le sang de ces misérables qui venaient le troubler dans sa bonne ville de Port-Saint-Louis. Ces mauvaises bêtes firent consciencieusement leur sanglante besogne. Et cela a duré trois semaines ! C'est affreux, n'en parlons plus.

Le lendemain, dimanche, la mission s'ouvrait devant une trentaine de personnes ; le soir, aux vêpres, le même auditoire, un peu augmenté peut-être, assistait à la première instruction. Notre excellent curé n'était pas trop mécontent, car, les dimanches ordinaires, il ne voit pas une telle foule envahir son église. Il fut surtout satisfait, et nous le fûmes avec lui, en voyant, le lundi, à l'exercice du matin, vingt-cinq personnes, et, à celui du soir, l'église pleine. Hélas ! ce ne fut pas de longue durée, et les illusions durent bientôt s'évanouir. Comme premier avertissement, ce soir-là même, le seuil de l'église était honteusement souillé ; le lendemain, ce fut pire.

« Je demande pardon de consigner ici de tels détails ; je les crois nécessaires pour donner une idée exacte du

milieu « fin de siècle » dans lequel nous étions tombés. Mais ce qui était plus écœurant encore, c'était de voir le calme avec lequel ces indignes vexations étaient acceptées par la plupart de nos auditeurs. Si pareil fait s'était produit à l'entrée de leur demeure, ils auraient bouleversé le pays ; mais il ne s'agissait que de la pauvre grange habitée par Notre-Seigneur !

« Il faut dire, pourtant, que les gendarmes vinrent, dès lors, tous les soirs, et leur présence tint en respect nos immondes ennemis et les empêcha de renouveler leurs cyniques exploits. Ils s'y prirent autrement pour nous intéresser.

« A partir du mercredi, l'auditoire était diminué. Jusqu'à la fin de la mission, nous n'aurons plus que trois ou quatre fois la consolation de voir se remplir notre petite chapelle (le matin, une douzaine de grandes personnes). En compensation, nous aurons des hannetons, oui, des hannetons dont le pays est infesté et que nos braves jeunes gens viendront nous jeter à pleines mains. Et les Pères prêcheront et ils sueront à grosses gouttes, par une chaleur tropicale, et les hannetons voleront de tous côtés, à la grande joie de certaines auditrices, qui se feront un jeu de les saisir au vol et de leur arracher les pattes. Et les grandes vérités de la Foi ont passé au milieu de tout cela ! Cependant, un certain soir, c'était à la fin, je fus agréablement surpris de ne pas être troublé par les bêtes noires : c'est que mon supérieur faisait bonne garde et renvoyait tout porteur de hannetons par un argument qui ne souffrait pas de réplique. La leçon fut bonne, mais c'était un peu tard.

« Et les résultats ? — La moitié des enfants environ ont suivi la retraite et ont pris part à la fête du premier dimanche, quelques-uns avec de très beaux bouquets ; quelques mamans mêmes étaient émues jusqu'aux larmes.

Les cérémonies du Sacré Cœur, de la sainte Vierge et du Très Saint Sacrement ont été assez bien réussies pour le pays ; notez, cependant, que nous n'avons pas pu obtenir de petites filles en toilette blanche. Le service funèbre a attiré peu de monde. Au milieu de ce peuple sans tradition, on ne pense pas aux morts. La dernière semaine a été prise, en grande partie, par la retraite de première communion. Le samedi soir, nous passions deux heures au confessionnal. Le dimanche 29, une quarantaine de personnes communiaient, et la mission était finie, ayant ramené à Dieu sept ou huit femmes et déterminé un homme, profondément chrétien d'ailleurs, à reprendre ses pratiques religieuses ! »

Quel cœur catholique et français ne se sentirait oppressé à la lecture de ces quelques lignes ? Pauvre France ! où vas-tu sans ton Dieu ? Mais est-ce bien la France que cette population venue on ne sait d'où, attirée là par l'espoir d'un gain sordide et uniquement préoccupée des intérêts matériels ?...

O Jésus ! restez et vivez parmi nous, car les populations qui ne vous connaissent plus font trop mal à voir !

Toutes nos félicitations à nos deux apôtres qui ont si vaillamment supporté les épreuves morales et physiques qu'ils ont rencontrées à Port-Saint-Louis, pays d'indifférence, de dévergondage et d'impiété. Sans se laisser abattre ni décourager, ils ont semé dans les larmes ; espérons qu'un jour d'autres recueilleront dans la joie les fruits de leurs sueurs et de leurs sacrifices.

Voilà ce que je trouve de plus intéressant dans le *Codex historicus* de la maison, depuis le dernier rapport.

Veuillez, maintenant, mon très révérend Père, bénir vos enfants d'Aix, tous avides de devenir de plus en plus dignes de notre saint fondateur, dont tout ici rappelle le zèle et les vertus. MONNET, prêtre, O. M. I.

MAISON DU CALVAIRE.

Marseille, le 5 juin 1890.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

C'est le cœur encore embaumé par le parfum de votre bonté pendant votre mémorable visite, que je commence mon rapport annuel.

Nos travaux ont été nombreux, car nous avons été constamment sur la brèche pendant l'année qui vient de s'écouler. Mais avant d'en parler, il est juste que je rappelle votre séjour parmi nous, vos actes de supérieur et de père, vos conseils et vos paroles.

Il est manifeste que je ne puis m'adresser à vous pour raconter vos actes. Je vous demande donc la permission d'ouvrir une parenthèse et de faire sur votre séjour comme un premier article inséré dans ma lettre :

SÉJOUR DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL A MARSEILLE.

Je connaissais déjà, depuis quelques jours, le projet de notre T. R. P. Général, et j'attendais, avec une impatience filiale, un télégramme m'annonçant le jour de son arrivée. Ce télégramme vint, le 21 avril, briser le sceau du secret qui m'était imposé et me combler de joie. Le lendemain, notre bien-aimé Père était au milieu de nous.

Une fête de famille réunissait, ce même jour, les deux communautés du Calvaire et de Notre-Dame de la Garde, quelques motifs agréés de tous ayant fait ajourner l'agape fraternelle de la Saint Léon. J'ai la confusion de dire que notre vénéré Père m'avait écrit et a répété ici que cette circonstance a déterminé le choix du jour de son départ de Paris. Aussi, au dessert, avec le tact et la déli-

catesse qui le caractérisent, et avant de nous exprimer ses meilleurs vœux pour le Supérieur et sa maison, pour la communauté de Notre-Dame de la Garde et pour la province, dont le premier représentant et ses assesseurs se trouvaient présents, il a eu la paternelle bonté d'affirmer son bonheur de présider cette fête. Il ne serait pas téméraire de déclarer que nous étions tous au moins aussi heureux que lui. Et assurément sa présence et sa parole ont resserré les liens qui nous unissent à notre famille religieuse.

Le conseil provincial devait tenir sa séance régulière le 22. Il est inutile de dire que le R. P. Provincial s'est empressé de la remettre au lendemain, et que notre T. R. Père l'a présidée. La visite canonique de la maison du Calvaire a commencé aussitôt après le conseil. Manquerai-je à la discrétion si je prends la liberté de redire quelques-unes des paroles du vénéré visiteur.

Dans le premier entretien, il a rappelé les souvenirs précieux qui se trouvent renfermés dans la maison du Calvaire comme dans un sanctuaire, affirmant que si cette maison n'est pas le premier berceau de notre famille religieuse, elle en est le second. « C'est là, disait-il, que la bulle d'institution canonique a été communiquée aux membres de l'institut réunis en chapitre, là qu'a commencé notre vie religieuse approuvée par l'Église là que la société a grandi et s'est développée. » Parlant ensuite des œuvres diverses accomplies par les Pères, il s'est écrié avec un accent ému qu'il est impossible d'oublier : « On a pu fermer votre église, mais on n'a pas pu fermer vos lèvres ni enchaîner votre dévouement aux âmes. »

Le second entretien nous a valu les conseils les plus paternels et des prescriptions les plus sages. Nous les gardons avec la plus filiale reconnaissance pour y con-

former les dispositions de nos cœurs et toute notre vie d'Oblat. En écoutant ce discours, si débordant de tendresse et d'esprit religieux, nous nous souvenions involontairement du mot de Tertullien : *Nemo tam pater.*

Après avoir terminé la visite du Calvaire, notre T. R. P. Général voulait, sans prendre aucun repos, faire celle de la communauté de Notre-Dame de la Garde. Mais arrivé à Marseille avec une congestion dangereuse à l'œil gauche, il a dû consulter M. Rampal, notre excellent médecin et son ami de collège. Le bon docteur a ordonné de voir sans retard un spécialiste, et celui-ci a déclaré que le canal lacrymal était obstrué, que la congestion et l'inflammation étaient produites par cette fermeture, et enfin qu'il était urgent d'attaquer le mal dans sa cause. Cette décision d'un homme habile, consciencieux, désintéressé, ne permettait pas l'hésitation. Il fallut se soumettre à un traitement pénible et douloureux : pénible, car notre bien-aimé Père ne pouvait ni sortir, ni lire, ni écrire ; douloureux, car il devait subir des cautérisations vives comme le feu. Est-il nécessaire de dire que les bonnes Sœurs de l'Espérance ont puisé dans leur affection filiale tout un trésor nouveau de soins délicats et de dévouement? Pour nous, qui avons été simplement témoins des souffrances de notre T. R. Père et des actes de ses intelligentes gardes-malades, nous pouvons affirmer que si nous avons à remercier ces dernières, nous avons à bénir le premier de nous avoir donné le spectacle d'une patience inaltérable et d'une amabilité que la douleur physique n'a pu affaiblir un seul instant (1).

Cependant il lui tardait de reprendre le cours de ses

(1) Les deux oculistes éminents qui ont traité le T. R. P. Général sont M. Martin et M. Chaugarnier, son gendre. A l'habileté et à la science du chirurgien spécialiste vient s'ajouter en eux l'expérience

visites. Le traitement devenait moins compliqué et l'oculiste permettait des absences de deux ou trois jours. Le T. R. P. Général en profita pour monter, le 15 mai, à Notre-Dame de la Garde et commença le même jour sa visite canonique. Là encore il voulut réunir les deux communautés de Marseille. Notre joie fut grande de nous retrouver tous avec lui et de l'entourer de notre respect et de notre piété filiale. Et comme nous redisions de tout cœur avec lui : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

On connaît le site merveilleux de notre maison de Notre-Dame de la Garde. Le jardin, j'allais dire le parc, de la communauté, vraie petite merveille parmi les merveilles de la Provence, offre tous les avantages de la ville, de la campagne, d'une splendide vue de mer, d'un air pur et fortifiant. Ce nous était une consolation de savoir notre Père dans ce milieu. Et en effet, s'il ne s'y est pas entièrement rétabli, il s'y est un peu reposé.

Cette visite terminée, il partit pour Toulon. Son grand désir était d'aller jusqu'à Fréjus, mais les exigences du traitement imposé par l'oculiste l'obligèrent à renoncer à cette partie de son programme. Il remplit du moins cette lacune autant qu'il lui fut possible de le faire, et atténua la peine qui devait en résulter pour ses fils de Fréjus et appelant tous les professeurs à Toulon et à Hyères. Il rentra ensuite au Calvaire.

Notre maison était devenue, pour le T. R. Père, comme le point central d'où il rayonnait. Nous avons eu la joie filiale de le posséder ainsi une seconde fois

la plus consommée. Leur dévouement et leur désintéressement en faveur des Sœurs de l'Espérance et des Oblats sont sans bornes. Je suis heureux de leur rendre devant la congrégation cet hommage bien mérité et d'affirmer notre sincère reconnaissance.

pendant plusieurs jours, joie de cœur, joie élevée et vivement sentie. Tous les soirs, réunis dans sa chambre, nous étions suspendus à ses lèvres. Tour à tour ses récits nous instruisaient de l'histoire de la famille, nous édifiaient ou nous récréaient. C'était comme un doux prolongement de la visite.

Malgré des douleurs rhumatismales très fortes, il voulut faire aussi la visite de notre maison d'Aix. Le R. P. Le Roux, son secrétaire, arrivait de Bordeaux pour l'accompagner. Le R. P. Provincial était également avec lui, comme dans les visites précédentes ; et le cher F. Collin le suivait, fidèle à toutes les attentions et à tous les dévouements. Le soir du 29, ils étaient tous de retour au Calvaire.

Notre T. R. P. Général devait partir le lendemain pour Notre-Dame des Lumières, Notre-Dame de l'Osier et Notre-Dame de Bon-Secours. Mais de nouvelles douleurs rhumatismales plus violentes que les précédentes, jointes à une grande fatigue d'estomac, se firent sentir dans la nuit du 29 au 30. Il fut manifeste que la continuation des visites était impossible au moment présent. Ce fut une bien douloureuse déception, et pour le père, et pour les enfants. Mais le repos s'imposait.

Nous avons ainsi gardé notre Père deux jours de plus, toujours édifiés et toujours fiers de le posséder. Le train rapide nous le ravissait le dimanche soir, 1er juin, et le rendait à Paris. Qu'il nous soit permis de lui dire que s'il n'a pas trouvé ici des fils parfaits, il a du moins trouvé en nous tous des cœurs ouverts, heureux de l'aimer et dévoués à toutes ses volontés.

LES MISSIONS ET AUTRES TRAVAUX EXTÉRIEURS.

Le mot déjà cité, que vous avez prononcé pendant la visite, mon très révérend et bien-aimé Père, est admi-

rablement vrai : « Ils ont pu fermer votre église, mais ils n'ont pu fermer vos lèvres ni enchaîner votre dévouement aux âmes. » Le grand apôtre le disait déjà à Timothée : *Verbum Dei non est alligatum*, on n'enchaîne pas la parole de Dieu. En entendant votre voix, il nous semble donc entendre la voix de Dieu même.

Le nombre des travaux apostoliques est, en effet, fort grand. Quarante retraites de toutes sortes, sept missions proprement dites, deux stations de carême et d'avent, deux mois de Marie, plusieurs octaves, des adorations perpétuelles de trois à quatre jours et des sermons et discours isolés fort multipliés ont retenu sur le champ de bataille apostolique nos ouvriers pendant toute l'année. Je n'entreprendrai pas de décrire ces œuvres et ces travaux; ce serait m'exposer à redire ce qui se dit souvent et ce que chacun sait. Je ne rapporterai pas davantage les éloges plus ou moins exagérés, et parfois plus ou moins désintéressés de MM. les curés, tout en pardonnant à leur amitié l'encens qu'ils brûlent lorsqu'ils le brûlent de bonne foi. Il me suffira de glaner dans le champ quelques épis dignes d'être conservés.

La mission de Rians, du diocèse de Fréjus, mérite une mention spéciale. Elle a été faite par le R. Père Maurax et moi, et nous a fourni l'occasion de retremper nos âmes dans le souvenir encore vivant de notre vénéré fondateur, bien que ce souvenir soit fort lointain. Quelle douce émotion s'emparait de nous lorsque, entrant dans les maisons patriarcales du pays, nous nous trouvions en face du portrait de Mgr de Mazenod. « Vous l'avez connu, disais-je à un vieillard? — Oh! oui; j'étais enfant en 1822; mais je me souviens de la belle mission qu'il prêcha cette année dans notre ville. Tout le monde le vénérait comme un saint. Nous en parlons encore souvent. » Hélas! cette grande pa-

roisse avait oublié les pratiques religieuses auxquelles elle avait promis de rester fidèle ; mais le nom vénéré de notre fondateur et l'auréole de sainteté qui l'entoure ont contribué à ramener à Dieu bien des pécheurs, tout en soutenant les efforts des missionnaires ses fils.

Cela se passait en décembre. Dans le même temps, le R. P. Bonnefoy, aidé par le R. P. Trotobas, de la maison de Notre-Dame de la Garde, et le R. P. Bartet, évangélisaient Saint-Just, paroisse excentrique de Marseille. Mgr l'évêque a voulu couronner lui-même cette œuvre et a remercié les ouvriers en des termes qui les confondraient s'ils ne faisaient point la part de la bienveillance ordinaire de notre pontife. « Nous sommes canonisés, » s'écriait le P. Bartet, tout étonné de lui-même. Et d'autres peut-être le seraient également si Sa Grandeur, en parlant « des saints missionnaires », n'avait voulu les exciter à acquérir la sainteté.

La mission d'Antibes, prêchée en carême, a rappelé, par l'élan et l'enthousiasme de la population, les plus beaux jours des missions. J'avais avec moi le R. P. Mauran qui, pour commencer le premier jour, avait dû terminer, le matin même, la mission de Valbonne, et le R. P. Moyet, de la maison d'Aix. Dès leur arrivée en gare, les missionnaires étaient salués par un *vivat* des enfants des écoles. La cérémonie d'ouverture se fit conformément à nos traditions. On peut dire qu'à partir de ce moment les habitants de la ville étaient *empoignés*, suivant une expression un peu profane, et ils ne cessèrent pas de se montrer sympathiques et empressés jusqu'à la fin.

Quelques détails sur cette belle œuvre sont de nature à intéresser et à édifier. Permettez-moi de vous les faire connaître.

Sur un promontoire, situé à 3 kilomètres de l'antique

cité, est une chapelle dédiée à la très sainte Vierge. Deux images saintes y sont vénérées, Notre-Dame de la Garde et Notre-Dame de Bon-Port. Cette dernière est surtout vénérée par les marins, qui la regardent comme leur propriété sacrée et se montrent jaloux de la prier et de l'honorer. Ils sont allés la chercher processionnellement, marchant nu-pieds dans un chemin difficile et pierreux, et l'ont transportée dans l'ancienne cathédrale, au milieu d'un concours qui nous rappelait les ovations et les hommages de Notre-Dame de la Garde dans les rues de Marseille. Les petites filles, vêtues de blanc, offraient leurs naïfs compliments à la bonne Mère ; les fleurs se multipliaient sous ses pas, les cantiques et les prières alternaient avec les *vivats*, les louanges étaient sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs. Le retour fut encore plus éclatant. Le site est merveilleux ; car, du haut du promontoire, le regard s'étend sur les plantureux et gracieux territoires de Cannes, de Nice, de Monaco, de Menton, voire même sur ceux des fertiles côtes de la Ligurie ; les cimes neigeuses des Alpes s'offrent à lui comme un géant qui tient sous ses pieds les richesses du littoral ; et du côté opposé, il admire la vaste étendue de l'étincelante Méditerranée, et on aperçoit même, à certaines heures, les hautes montagnes de la Corse. Cet admirable spectacle élevait toutes les âmes, s'harmonisant avec les louanges et les prières adressées à l'auguste Reine qui a posé là son béni sanctuaire.

Une page détachée de la *Semaine religieuse* de Nice complètera ce récit. Mais avant de la reproduire, il est juste de mieux faire connaître cette excellente population par quelques traits caractéristiques. Ainsi, lorsque nous eûmes annoncé qu'il était convenable que la croix de la mission fût la croix de tous et que, par conséquent, tous devaient contribuer à payer les frais de ce monu-

ment de leur foi, des faits se passèrent dignes des premiers âges du christianisme. Une femme sans fortune porta 10 francs à M. le curé. « Je ne puis accepter cette somme, lui dit celui-ci, car vous êtes trop pauvre. — Oh! je vous en prie, répondit cette humble imitatrice de la veuve de l'Évangile, prenez-la; ce sera une réparation pour les blasphèmes que mon mari ne cesse de proférer. » Un mendiant vint ensuite dire à l'excellent doyen : « En me privant de quelques petites choses, j'ai économisé cela. » Et il offrit 1 franc. Les faits de ce genre furent nombreux, et le Christ en croix, de Bouchardon, artistiquement reproduit par M. Galard, œuvre de grand prix, fut payé en peu de jours.

Mgr Balaïn, évêque de Nice, voulut couronner les travaux de ses Frères en religion, et présider à la plantation de la croix. Sa Grandeur me permettra de déposer ici mes humbles remerciements et aussi mon admiration pour les paroles élevées et pleines de cœur qu'Elle adressa à la population d'Antibes pendant cette touchante cérémonie.

Je tiens aussi à remercier le R. P. Provincial et le R. P. Supérieur d'Aix de nous avoir donné pour compagnon le R. P. Moyet. Sa parole élégante, sympathique et vraiment apostolique nous a été d'un puissant secours.

Mais le moment est venu de céder la plume au correspondant de la *Semaine religieuse* de Nice. C'est un ami et condisciple du R. P. Mauran, homme vénérable et estimé de tous. Son amitié l'a un peu illusionné dans les éloges qu'il a dû adresser aux ouvriers; mais la vérité a été son guide dans les autres détails de son récit. Voici l'article extrait du numéro 17 de la revue mentionnée, portant la date du 27 avril 1890 :

Jours heureux, jours de vrai plaisir,
Pourquoi faut-il vous voir sitôt finir !

Ce cri de regret, on l'entendait s'échapper de tous les cœurs, dimanche soir, parmi les flots pressés de notre religieuse population d'Antibes, à l'issue de la cérémonie de clôture de la mission. Quatre semaines durant, avec un zèle infatigable, une prudence consommée, un tact exquis et un inépuisable dévouement, trois enfants de Marie Immaculée, trois religieux oblats, sous la sage direction du R. P. Delpeuch, nous ont fait entendre la parole apostolique. Quatre semaines durant, ils ont vu les fidèles se presser, avides, affamés du pain de la sainte doctrine, autour de la chaire de vérité. Toujours trop étroite pour un auditoire qui allait grandissant de plus en plus, notre église n'a cessé d'offrir, trois fois par jour, le matin, l'après-midi et le soir, le plus consolant spectacle.

Qu'il était beau de voir toutes ces âmes suspendues aux lèvres des hommes de Dieu leur évangélisant la paix ! Et quand ces âmes étaient celles de nos chers hommes ; et quand ces têtes, sur lesquelles tombait la divine semence et dont on a pu évaluer le nombre au chiffre de sept à huit cents, les unes blanchies par l'âge, les autres hâlées avant le temps par l'âpre soleil du Midi, quand ces têtes, dis-je, étaient celles de nos fiers marins, de nos braves soldats, de nos honnêtes ouvriers, des vétérans de la patrie antiboise ou des jeunes pionniers de son avenir, on se disait que le temps est passé où l'on trouvait la religion bonne tout au plus pour les femmes ; on sentait que la foi de nos aïeux, pour avoir longtemps sommeillé dans l'indifférence et l'oubli, n'était point morte parmi nous, puisqu'il avait suffi d'un souffle d'en haut pour la raviver dans nos âmes, pour lui faire jeter un éclat digne de notre plus glorieux passé !

Il me serait impossible de suivre pas à pas nos RR. PP. Missionnaires durant ce mois de prédications continuelles et de cérémonies d'un intérêt toujours croissant ; plus impossible encore de redire les impressions de cette foule, dont

l'élan n'avait d'égal que la sympathie, et qui, loin de se lasser jamais de cette manne céleste, n'a cessé de témoigner pour elle d'un empressement voisin de l'exigence et de l'importunité. Qu'il me suffise d'une simple allusion aux trois principales phases de cette inoubliable mission : la consécration à Marie, la promulgation de la loi et la clôture.

Notre vieille cité antiboise qui baigne coquettement ses pieds dans les flots azurés de la Méditerranée, et dont les valeureux enfants partent, tous les jours, de son port si gracieux et si sûr, pour affronter la région des tempêtes, ne pouvait oublier celle qu'on a si justement appelée l'Étoile de la mer. Fière et heureuse de se sentir abritée, depuis des siècles, sous le regard tutélaire de Notre-Dame de la Garde et de Bon-Port, elle ne pouvait qu'elle ne consacrât à sa mère du Ciel les prémices de cette mission qui devait marquer, dans son histoire religieuse, une page mémorable. Et alors, on a vu, appelée par les vœux de tous, l'image vénérée de Marie descendre les rampes abruptes de la montagne du Calvaire, pour venir bénir ses enfants. Portée sur les robustes épaules de nos gens de mer, qui, le front découvert et les pieds nus, se disputaient l'honneur de partager ce glorieux fardeau ; elle s'avance en souriant à travers une double forêt de têtes qui se découvrent et s'inclinent à son approche, s'arrête dans nos principales rues pour recevoir les souhaits de bienvenue que lui adressent des voix innocentes et pures, franchit le seuil de notre antique cathédrale, pour s'asseoir sur le trône d'honneur que les pieuses mains des marins lui ont élevé, et présider jusqu'à la fête de ses douleurs, les exercices de la mission qui commence. Mais avant que de la laisser nous quitter, il faut qu'une splendide manifestation de foi et de piété fasse violence à sa tendresse et la force à nous laisser son cœur. Voilà donc que tout Antibes est à ses pieds. Exposée au sommet d'un autel monumental, comme noyée dans un océan de lumières, une blanche phalange d'enfants lui fait comme une garde angélique ; l'une d'entre elles lui offre, au nom de tous, une riche couronne de fleurs ; une autre vient lui consacrer et les enfants et les vieillards, et la cité

et les familles; et, pour couronner cette délicieuse fête, un sermon magistral, dont l'élévation le dispute au pathétique, vient en marquer la véritable signification. Maintenant que nos vaillants marins reportent la sainte image dans sa chapelle séculaire, elle n'y retournera pas seule; tous ses enfants d'Antibes voudront lui faire un cortège triomphal et lui offrir, sur le sommet de la colline de Marie, le plus ravissant, le plus émouvant spectacle que la terre puisse donner au Ciel.

A quelques jours de là, une cérémonie non moins touchante et plus imposante peut-être attirait dans le saint lieu une foule plus nombreuse encore, si c'est possible. La ville entière s'est ébranlée; malgré l'heure tardive, la campagne elle-même est restée déserte et sans bruit : on vient à la promulgation de la Loi. Nouveau Sinaï, l'autel est ruisselant de feux; mais loin que la foudre menace et gronde, Jésus-Hostie est là, paratonnerre divin, pour en neutraliser les coups. Autour du tabernacle, quatorze prêtres, en habits sacerdotaux, représentent, aux pieds de Jehovah, la tribu lévitique. La parole autorisée du vénéré pasteur de la paroisse proclame les commandements de Dieu ; des voix pures et enfantines, se mêlant aux mâles accents de leurs aînées, les chantent sur un rythme populaire, et le R. P. supérieur de la mission les commente et les explique avec autant de véhémence que de clarté, du haut de la chaire sacrée. Chacun se retire profondément impressionné de cette scène grandiose, non sans avoir juré dans son cœur, sur les tables sacrées de la Loi, de garder à jamais les commandements du Dieu de ses pères.

Mais il faut que tout ici-bas ait son terme. Est-il de jour si beau dont on n'ait à regretter le déclin ? Nous voici au jour de la clôture, ce jour qui doit résumer à lui seul toutes les joies, tous les enseignements, toutes les résolutions de la mission, et dont le concours d'heureuses circonstances et de sages combinaisons doit faire le digne couronnement de l'édifice. Voulant ajouter, par sa présence, à l'éclat de cette fête toute d'émotion et donner comme le sceau de la consécration aux fruits de grâce et de salut que le souffle de Dieu répan-

dait sur sa chère paroisse d'Antibes, Monseigneur l'évêque faisait de bonne heure son entrée dans nos murs. Sa Grandeur trouvait notre église regorgeant de fidèles accourus presque tous pour se faire la joie de communier de sa main. A dix heures commençait la messe de la Confirmation, et là, une douce surprise nous était ménagée. Par une de ces délicatesses exquises dont son cœur est coutumier, le vénéré prélat, prétextant une fatigue d'ailleurs trop réelle, daignait charger son digne vicaire général de parler à sa place. Aux accents de cette parole si connue et autrefois si goûtée, toujours vibrante et si sympathique, on eût pu voir comme un frémissement de bonheur courir de rang en rang parmi les fidèles, heureux d'avoir retrouvé pour un instant leur ancien et toujours bien-aimé pasteur.

Mais il est trois heures ; c'est le moment solennel. Quand, sous les coups de l'ennemi, on voit crouler les murs d'une forteresse assiégée, le drapeau vainqueur y apparait aussitôt flottant au vent, pour attester la victoire et marquer la prise de possession. Après le triomphe éclatant de la grâce sur tant de cœurs antibois (les vaincus de la veille et du jour s'étaient vus nombreux et serrés à la sainte table), il fallait bien que l'étendard glorieux de la religion vînt proclamer, pour être redites aux générations à venir, ses pacifiques conquêtes. Une croix monumentale, portant un christ de grandeur plus que naturelle, œuvre d'art remarquable, bien digne des ateliers de Galard, notre habile statuaire chrétien, pieusement ornée par les mains de nos saints missionnaires, posée sur un brancard paré de tentures et de fleurs, était préparée au rond-point du Petit-Môle, comme pour étendre ses bras protecteurs, l'un sur la ville, l'autre sur les flots. La population s'y rend avec un enthousiasme que la sainteté de la cérémonie peut seule contenir dans de justes bornes. Monseigneur bénit solennellement l'image du divin Crucifié qui devient ainsi le palladium de la ville, et la foule, s'organisant en une immense procession, l'accompagne triomphalement au chant des hymnes et des cantiques jusqu'à l'église paroissiale, où, suspendue en face de la chaire sacrée, elle dira à nos enfants

que leurs pères ont, en ce jour, bien mérité de la religion de leurs ancêtres.

A ce spectacle, notre saint et bien-aimé prélat n'y tient plus : oubliant sa fatigue, n'écoutant que sa foi et son cœur, il adresse à l'auditoire déjà, comme lui, profondément ému, une chaleureuse exhortation où son âme de pontife et de père se révèle tout entière. A ses conseils paternels, dont l'onction double le prix, il ajoute des remerciements bien mérités aux vaillants et dévoués apôtres qui lui ont fait si belle, en quelques jours, sa bonne ville d'Antibes. Puis, et ç'a été le bouquet de la fin, Monseigneur, voulant laisser au troupeau et au pasteur un témoignage éclatant et durable de sa tendresse, et presque de sa reconnaissance, a daigné nommer chanoine honoraire de sa cathédrale M. le curé d'Antibes, que, par les mains de son vénéré prédécesseur, il a revêtu, séance tenante, des insignes de sa nouvelle dignité. On a vu aussitôt, on a senti monter de tous les cœurs des signes mal contenus d'approbation qui, n'était la sainteté du lieu, se fussent traduits par des applaudissements enthousiastes.

La bénédiction du Très Saint Sacrement est venue couronner cette trop courte fête. Et la foule, en proie à une émotion indescriptible, s'est écoulée à regret, en répétant les vers du cantique :

> Jours heureux, jours de vrai plaisir,
> Pourquoi faut-il vous voir si tôt finir?

Le R. P. Mauran avait prêché trois missions. Dans celle d'Antibes, notamment, il avait dépensé une somme considérable de forces, soit en soutenant l'entrain par le chant et l'éclat des cérémonies, soit en prenant sa part des prédications, des courses et des confessions, soit en faisant une retraite spéciale en langue provençale aux pauvres de la ville dans la chapelle de l'hospice. Il partit cependant, sans s'accorder un seul jour de repos, et prêcha, dans les diocèses de Fréjus et de Nice, deux re-

traites pascales et paroissiales, et la retraite d'un pensionnat, avant de rentrer à la maison.

Le R. P. Bonnefoy a fait revivre, à Mazargues, dans la banlieue de Marseille, la mémoire du R. P. Viala, qui mourut là, au champ d'honneur, pendant la mission de 1869. Son œuvre était particulièrement difficile, car la triste grève des femmes, ouvrières en sparterie, avait duré trois mois et était à peine terminée. Un beau et consolant succès l'a cependant dédommagé de ses fatigues, si l'abondance de la moisson peut être considérée comme une récompense du moissonneur. Le R. P. Odoul, de la maison de Notre-Dame de Bon-Secours, était son compagnon.

De son côté, le R. P. Boeffard obtenait, à Lodève, dans une grande et importante mission, les résultats obtenus à Antibes et à Mazargues. Le R. P. Supérieur d'Aix et deux jeunes Pères de la même maison lui avaient été donnés pour collaborateurs par le R. P. Provincial.

Il semble vraiment qu'un réveil se fait. MM. les curés comprennent plus parfaitement l'importance des missions pour faire sortir le peuple de sa torpeur.

Mais, hélas ! comme les hommes enrégimentés par des agents sortis des antres ténébreux de la franc-maçonnerie ont de la peine à secouer leurs chaînes et à reprendre possession de leur liberté chrétienne ! Plus que jamais nous avons besoin, pour les aider, de devenir des saints.

Cette difficulté, en effet, nous la rencontrons partout où nous sommes en contact avec les populations : dans les retraites paroissiales, dans les stations quadragésimales et les avents, comme dans les missions. Elle a cependant paru moins grande en Corse, où le R. P. Victor Roux prêchait le carême. Tout ce que la ville d'Ajaccio

renfermait de chrétiens se donnait rendez-vous à la cathédrale pour écouter avec avidité la parole du missionnaire. Les feuilles publiques rendaient compte de ses discours avec éloges multipliés.

Ouvrier infatigable, lui aussi, encore que sa santé soit délicate, il avait fourni une carrière laborieuse pendant toute l'année, et il a continué ses travaux en prêchant le mois de Marie à Saint-Ferréol de Marseille.

Le R. P. Bartet est attaché à l'œuvre sédentaire des sœurs de Saint-Charles. Il a pu cependant aider le P. Bonnefoy dans la mission de Saint-Just, et a aussi prêché la moitié du carême dans cette même paroisse. C'était comme un retour de mission, et l'excellent curé comptait voir se confirmer les fruits obtenus, et même les voir s'étendre. Dieu en avait jugé autrement. Le Père, atteint d'une variole discrète au milieu de la station, a dû s'arrêter, et l'œuvre est restée incomplète, tous nos ouvriers étant occupés.

Et à côté de ces œuvres importantes, combien ont eu un véritable intérêt. Les proportions que prend ce rapport ne me permettent pas même de les signaler. Mais il serait injuste de ne pas dire un mot d'une neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte prêchée par le R. P. Boeffard dans la cathédrale de Perpignan. Le matin, une centaine de personnes pieuses assistaient à l'instruction dans une chapelle dédiée au Saint-Esprit et située dans la banlieue; puis une procession et des prières à sept monuments élevés aux sept dons du Saint-Esprit couronnaient la fonction sacrée. Le soir, prédication à la cathédrale devant un auditoire nombreux. La *Semaine religieuse* de Perpignan en a dit un mot sous le titre de : *la Neuvaine du Saint-Esprit*. On pourrait suspecter l'auteur de partialité si on ne le savait légèrement porté au pessimisme, et il ne s'en défendrait pas.

Mais nous savons que l'article n'est pas exagéré ; et puis, c'est si proprement dit ! Voici cet article :

« Tous les soirs, une assistance d'élite se presse à la cathédrale pour entendre la parole pleine d'onction et de charme du R. P. Boeffard, Oblat de Marie Immaculée. Ces prédications, qui coïncident avec les exercices du mois de Marie suivis avec tant d'assiduité, sont appelées à faire le plus grand bien dans les âmes. Le vénéré religieux qui édifie en ce moment les fidèles sait revêtir les sujets les plus pratiques d'une éloquence simple et noble qui va droit au cœur, d'autant plus qu'elle ne vise jamais à l'effet oratoire. Nous ne voulons pas ici lui adresser de louanges qui lui paraîtraient excessives, tout en étant méritées ; qu'il nous soit permis du moins de remercier de tout cœur l'homme de Dieu qui n'a d'autre ambition que d'élever les âmes en leur communiquant le véritable esprit de la piété catholique. »

Vous le voyez, mon très révérend et bien-aimé Père, vos fils du Calvaire ne sont pas restés oisifs pendant cette dernière campagne ; ils ont prouvé une fois de plus la vérité de cette parole de l'Esprit-Saint que vous leur avez rappelée dans votre visite : « *Verbum Dei non est alligatum ;* on a pu fermer votre église, mais on n'a pu fermer vos lèvres ni enchaîner votre dévouement aux âmes. »

Les retraites prêchées à des communautés religieuses ont été également nombreuses ; nous avons dû être aidés par le R. P. Gallo, qui, cependant, est bien lié à son œuvre des Italiens. Le P. Victor Roux a eu la consolation d'aller à Naples et à Rome, où vous l'avez envoyé. Il est revenu heureux du bon esprit des Sœurs de l'Espérance, de Naples, et non moins heureux de notre cher scolasticat, de sa piété et de ses succès. Pour moi, je suis allé en Espagne, où vous avez eu la bonté de me charger de

deux retraites : à Barcelone et à Madrid. Que dire après la belle lettre du cher prédicateur de l'année précédente, sinon que j'en ai constaté avec joie la vérité? Permettez-moi de redire l'amabilité et la bonté de nos Pères de Madrid. Il est impossible de ne pas être touché de leurs attentions, de leur délicatesse, de leur esprit de famille. Qu'ils daignent agréer mes plus sincères remerciements. A Barcelone, j'ai goûté une joie spéciale qui n'a pas été connue de mes devanciers, en baptisant, avec la délégation de Monseigneur l'archevêque, deux belles cloches que les excellentes dames Carrera ont données à a chapelle des Sœurs de Notre-Dame de Lorette, de la maison de *las Corts*. C'est également à la générosité, à la munificence vraiment princière des mêmes dames que l'on doit l'établissement, admirable monument d'architecture, riche en sculptures et peintures de toutes sortes, harmonieux dans tous ses détails, ordonné parfaitement en toutes ses parties. Il n'est pas exagéré de dire : « C'est le palais de l'éducation ; » œuvre de piété maternelle, accomplie par M^mes^ Carrera en souvenir et au nom de leur fille et nièce, qui mourut saintement étant encore élève du pensionnat de la Sainte-Famille. On dit que cette fille unique, cause de tant d'œuvres saintes, était un ange de pureté et de bonté, et qu'elle est retournée au ciel avant d'avoir touché la terre de son aile. Seule et solide consolation, puisse mon hommage d'admiration, en parvenant à la mère et à la tante, ces deux chrétiennes des anciens jours, magnifiques en leurs dons à la manière des souverains, être un adoucissement à la peine imposée par la séparation momentanée de celle pour laquelle elles ont un culte de tendresse inépuisable !

J'aurais encore bien des travaux à mentionner, qu ont occupé nos ouvriers apostoliques. Mais j'abuse de

votre patience. Je les néglige donc et termine par nos œuvres de l'intérieur.

ŒUVRES SÉDENTAIRES ET FAITS D'INTÉRIEUR.

La chapelle des Italiens continue à attirer une grande affluence. Vous avez pu en juger par vous-même, mon très-révérend Père, pendant votre séjour. Les échos des solennités de Notre-Dame *della Libera* sont arrivés jusqu'à vous, du deuxième au troisième dimanche après Pâques, et il vous a plu de nous dire dans l'un de vos entretiens l'intérêt que vous attachiez à cette œuvre vraiment apostolique, fondée par notre premier père. J'ai fait connaître dans mon dernier rapport ce qui concerne l'état général du ministère accompli auprès des Italiens et du bien qui s'y opère. Il me reste donc peu de choses à dire, sauf que le R. P. Gallo s'y dévoue toujours avec le même zèle. Cette année, n'ayant pas trouvé un prédicateur, il a dû prêcher la station du carême et le mois de Marie. Le R. P. Bellon est son aide le plus fidèle pour les confessions et les cérémonies. Le R. P. Guillon lui avait été donné aussi pour collaborateur ; mais il n'a fait que passer, laissant de grands regrets après lui. Le R. P. Aubibert, jeune encore, a succédé à ce dernier. Il est à ses débuts ; sa piété et sa bonne volonté nous donnent la légitime espérance qu'il rendra de grands services à l'œuvre.

Les premières communions des adultes et des enfants pauvres ont été nombreuses. Plusieurs mariages ont été réhabilités et plusieurs familles réconciliées. Le mouvement des confessions et communions, des visites des malades, des diverses confréries, des bénédictions de barques de pêcheurs, etc., a été le même que celui de l'an dernier ; mais il s'est passé un fait qui sort des lois ordi-

naires, et je tiens à le raconter, car il montre la piété parfois exagérée de ces pauvres gens.

C'était le 27 septembre 1889, le jour de la fête des saints Cosme et Damien martyrs, grande solennité pour la colonie. Les fidèles, après avoir rempli l'église toute la matinée, venaient de la quitter. On vit alors une femme se prosterner tout au fond de la chapelle. Que fait-elle ainsi, visage contre terre ? Elle accomplit un vœu... Et la voilà qui, se traînant sur ses genoux, balaye de sa langue toute la longueur de l'église dans une ligne droite jusqu'à l'autel... Évidemment cet acte devait se faire en expiation et réparation de quelque grand crime ; mais la pauvre femme n'était pas elle-même la criminelle.

Le R. P. Fayette nous a quittés pour Notre-Dame de Bon-Secours, où il est supérieur. Son œuvre des Sœurs de Saint-Charles, d'abord confiée au R. P. Guillon, qui l'a dirigée seulement pendant trois mois, a été remise aux soins du R. P. Bartet. Elle continue d'occuper ce Père, qui n'est pas immobilisé d'une manière absolue ; car, outre la mission et le carême de Saint-Just, il a prêché deux retraites, et il confesse un grand nombre de personnes dans la chapelle des Sœurs de l'Espérance.

Le R. P. Victor Roux continue à diriger avec éclat l'archiconfrérie de la Passion. L'association de Notre-Dame des Sept-Douleurs suit son cours régulier parmi bien des obstacles.

Les RR. PP. Bonnefoy et Boeffard, que vous avez placés au Calvaire, nous assurent le moyen d'étendre nos œuvres et d'augmenter le bien.

Nous avons eu également un changement parmi nos bons frères : le F. Nigro a quitté Aix et nous a été donné par le R. P. Provincial, à la place du F. Ravet, qui a dû partir pour faire son service militaire.

Enfin nous avons eu, comme les années précédentes, la joie de recevoir un grand nombre de nos frères se rendant à leurs diverses missions. J'espère que cette joie nous sera conservée, et que nous pourrons désormais la goûter sans les embarras du logement. La portion de la maison occupée par une école de sept cent cinquante petites filles va en effet nous être rendue au mois de novembre. Je sais, mon très révérend Père, que vous partagerez notre contentement comme vous avez partagé nos ennuis. Il nous manquera encore l'ouverture de l'église du Calvaire... Oh! comme nous prions le divin Cœur de hâter le moment de la délivrance.

Tel est l'état de ma communauté au moment où mon premier mandat de supérieur expire : neuf Pères, en me comptant, savoir : les PP. Bellon, Gallo, Bonnefoy, Mauran, Bartet, Boeffard, Victor Roux et Audibert; et trois frères, savoir : les FF. Nigro, Tramoni et Bocognano. Je les remercie de leur bon esprit, et, puisque vous me confirmez dans ma charge de supérieur, je prends la résolution de mieux les diriger et de les édifier. Enfin, mon très révérend et bien-aimé Père, je vous remercie de nouveau de votre si paternelle visite, qui a été le point culminant et la cause de la joie la plus filiale parmi les œuvres de cette année. Daignez en agréer l'assurance avec l'humble hommage de mon profond respect et de ma piété filiale.

L. Delpeuch, o. m. i.

MAISON DE MONTMARTRE.

RAPPORT SUR LES MOYENS DE TRAVAILLER A L'EXTENSION DU RÈGNE DU SACRÉ CŒUR DE JESUS.

(Lu par le R. P. Voisin au Congrès eucharistique d'Anvers.)

ÉMINENCE,

Mgr le cardinal archevêque de Paris a voulu que l'œuvre du Sacré-Cœur de Montmartre fût représentée au congrès d'Anvers. Délégué pour remplir cette mission, je suis heureux, au nom de notre vénéré pasteur du diocèse de Paris et particulièrement au nom des chapelains du sanctuaire, de saluer l'éminentissime prélat que Sa Sainteté Léon XIII vient de décorer si justement de la pourpre romaine, et cette couronne de pieux et vaillants évêques groupés autour de leur vénérable métropolitain, toujours debout pour défendre les droits de l'Église et les intérêts religieux de leurs diocésains; enfin, tous les membres de cette assemblée qui représente ici comme les grandes assises du royaume eucharistique.

En mettant le pied sur ce sol aimé, dont le souvenir me reporte aux premières années de mon enfance, je me rappelle avec bonheur les droits qu'il possède à l'affection et à la reconnaissance de notre chère patrie. Toujours hospitalière et généreuse, comme elle le fut au temps de nos désastres, la Belgique nous fait aujourd'hui un accueil dont nous lui sommes reconnaissants. Elle nous rend avec usure ce que nous faisons, quand nous rencontrons en France les pieux pèlerins ses enfants. Catholiques militants comme nous le sommes, ils viennent chercher aux mêmes sources le courage et la vaillance chrétienne. Paray-le-Monial et Montmartre sont devenus pour eux des étapes qu'ils n'oublient pas.

Tous les ans, au jour de l'Assomption, vos chers compatriotes habitant Paris trouvent sur notre montagne comme un écho de vos magnifiques solennités. Les excellents prêtres qui les conduisent leur parlent dans leur langue maternelle, et ce n'est pas sans émotion que nous les entendons chanter les cantiques de leur pays.

Nous savons, du reste, messieurs, combien l'œuvre du Sacré-Cœur, à Montmartre, vous est sympathique; plusieurs de vos grandes familles s'honorent d'y avoir apporté leur pierre, et les pauvres et les petits parmi vous n'ont pas voulu y demeurer étrangers. Ce lien de la charité fraternelle, dont l'Eucharistie est le principe, ne peut que se resserrer de plus en plus entre deux nations qui paraissent si étroitement unies dans leurs destinées comme dans leur vocation providentielle.

Le congrès auquel nous sommes convoqués ensemble ne peut manquer d'obtenir ce résultat. La patrie de Julienne de Cornillon et celle de Marguerite-Marie resteront désormais la main dans la main pour travailler de concert à l'extension du culte eucharistique du Cœur de Jésus.

Je voudrais vous dire, messieurs, le programme constitutif, la charte constitutionnelle du règne du Sacré Cœur; quand, par qui, dans quelle circonstance, cette charte a été donnée; où en sont les nations relativement à l'exécution du programme divin, ce qu'elles attendent du congrès d'Anvers. Nous terminerons en disant ce qui se passe à Montmartre; ce sera pour tous, je n'en doute pas, un encouragement à accepter la charte divine du Sacré Cœur.

Nous sommes arrivés, messieurs, à une de ces époques extraordinaires où le monde subit une transformation semblable à celle qui s'opéra au quatrième siècle sous les coups des barbares. Tandis que, sur les ruines de la

société romaine, les envahisseurs s'apprêtaient à saisir un sceptre longtemps convoité par leur ambition cupide, le véritable vainqueur déployait son étendard : c'était celui de la croix. Les barbares n'avaient vaincu que pour lui et, devant son image, ils vinrent humilier leur front et prêter hommage au grand roi dont le signe auguste était apparu au ciel, comme l'arc-en-ciel après le déluge.

Un parallélisme providentiel ramène aujourd'hui la société moderne à la grande scène du quatrième siècle, Nous ne pouvons nous le dissimuler, messieurs, l'ordre de choses ancien s'écroule autour de nous; la société des siècles passés, frappée dans ses habitudes, ses traditions, ses usages, est envahie et débordée. Une marée montante, sortie de son sein, a fait déjà, dans ses murailles séculaires, des brèches irréparables; d'ici peu, elle succombera à une dernière et suprême catastrophe. Toutefois, pas plus que les barbares, la révolution n'obtiendra la victoire qu'elle attend et la domination qu'elle convoite. La transformation qui s'opère devant nous se fait non pas au profit des sophismes et des erreurs du jour, elle s'accomplit pour la plus grande gloire du Christ Jésus et au profit de l'Église catholique, son épouse.

Un *labarum* nouveau est apparu dans le ciel. Cette fois, ce signe du grand roi, c'est son cœur sacré. De toutes parts, les yeux sont levés instinctivement sur lui ; il resplendit dans le firmament de l'Église comme un signe d'espérance et comme gage de salut. Les oracles l'ont annoncé; Pie IX et Léon XIII l'ont dit et répété. « L'Église et la société n'ont d'espérance que dans le Sacré Cœur; c'est lui qui guérira tous nos maux; cette dévotion doit être le salut du monde. »

Le signe sacré n'est pas une énigme, ni un livre scellé. En le voyant, on comprend de quelle nature est la souveraineté qu'il veut établir, et quel hommage il attend

de ses sujets. Il a, du reste, rédigé la charte constitutionnelle de son règne social ; c'est une édition nouvelle, mais plus affectueuse, de celle qui intervint avec le premier empereur chrétien au lendemain de la victoire remportée par le signe de la croix. Le message date de 1689, il est adressé à Louis XIV, et s'applique, d'une façon spéciale, à la France, mais, en réalité, c'est un programme universel qui est pour toutes les nations. C'est la revendication, pour le Sacré Cœur de Jésus, des prérogatives essentielles de la royauté, de tous les signes extérieurs de la souveraineté nationale.

Il n'est pas de roi sans palais, sans étendard... Il n'est pas de peuple sans un lien qui l'attache à son souverain, sans un serment qui le lie à la fortune de son chef..., et, dans un jour choisi, les réjouissances populaires consacrent à la fois les droits du monarque sur son peuple, et le dévouement du peuple pour son roi.

Or, voici ce que demande le divin roi :

1° Que l'on fasse un édifice où sera placée l'image de son sacré cœur ;

2° Que, devant cette image, la nation tout entière, représentée par le roi et sa cour, vienne se consacrer, c'est-à-dire prêter foi et hommage à la souveraine majesté ;

3° Que l'image du Sacré Cœur soit exposée et honorée dans toutes les familles, spécialement dans le palais des grands ;

4° Qu'elle soit placée sur les étendards et dans les armoiries du royaume.

La cinquième demande est relative à la fête du Sacré Cœur et à l'extension de son culte dans le monde entier.

Voilà, messieurs, les témoignages extérieurs de fidélité que demande des nations celui qui les a reçues en héritage et qui a le droit de leur commander. Si elles

acceptent ce traité d'alliance avec le Sacré Cœur, elles vivront dans la lumière, la gloire et la prospérité : la promesse est formelle. Si elles le repoussent, elles mourront de mort et seront emportées par la révolution qui conspire leur ruine.

Eh bien, messieurs, où en est-on pour l'accomplissement des désirs du Maître ? Nous le constatons avec la joie intime d'une espérance qui va grandissant : les catholiques de tous les pays ont pris à cœur le grand programme du règne social du Cœur de Jésus. Sans entente préalable, conduites par une même foi et un même amour, presque toutes les nations catholiques du monde commencent à préparer le règne du grand monarque et se mettent en devoir d'exécuter quelques points de son royal message. Toutefois, nous devons le constater, nous sommes encore loin du but.

Ne serait-il pas urgent, messieurs, d'activer notre zèle et de concerter une action commune pour hâter l'arrivée du règne universel du Sacré Cœur ?

Permettez-moi d'être audacieux, et le serais-je jamais plus sûrement qu'en m'adressant à votre piété pour lui parler de la grande cause du règne du Sacré Cœur. Eh bien, oui, messieurs, je le dirai : il me semble que le Congrès eucharistique d'Anvers peut accepter cette belle mission de travailler plus directement à l'extension de ce règne divin. Puisse-t-il, en se séparant, avoir préparé les bases de cette ère nouvelle et glorieuse, qui, dans l'histoire, s'appellera l'*ère du Sacré Cœur*.

Acclamons, messieurs, avec de saintes ardeurs, ce temps des miséricordes et des bénédictions, et cherchons à en assurer la prochaine venue. A ce cri formidable : *Nolumus hunc regnare super nos*, poussé par la ligue satanique internationale avec l'accord effrayant d'une haine commune, opposons, dans l'irrésistible union de notre

amour, ce cri de notre foi: « Il faut qu'il règne, *Oportet illum regnare*. Et puis, représentants de toutes les nations catholiques du monde, sur ce sol eucharistique, consacré par tant de miracles, prenons nos résolutions et coalisons nos forces, afin d'agir de concert, chacun dans notre patrie respective. Les efforts isolés des amis de Jésus seraient impuissants, en face des efforts collectifs de ses ennemis. Il faut l'union qui fait la force, ainsi que nous le dit, par son exemple plus encore que par sa devise, ce peuple belge dont nous admirons les grandes œuvres.

Que faire, dans ce but, messieurs? Ce n'est certes pas à nous qu'il appartient de le dire. Votre piété et votre expérience, qui s'honorent déjà de tant de glorieuses initiatives, vous enseigneront, bien mieux que je ne saurais le faire, les moyens sérieux et pratiques de poursuivre le but indiqué. Voici cependant quelques pensées que je prends la respectueuse confiance de vous soumettre :

1° Le congrès ne pourrait-il pas, avant de se séparer, établir un comité international dont les membres s'occuperaient de former dans leur pays respectif d'autres comités chargés de s'occuper des intérêts du règne social du Sacré Cœur ?

Les points principaux proposés au zèle de ces comités seraient :

1° De promouvoir dans chaque nation catholique l'érection d'un temple national consacré au Sacré-Cœur, et de travailler tout d'abord à obtenir une chapelle provisoire en son honneur. Pie IX, en voyant le plan de la basilique de Montmartre, disait, en 1874 : *C'est bien beau, mais ce sera bien long, il faut commencer tout de suite la prière.* On la commença en effet, et la prière, en faisant descendre la rosée du ciel, permit à l'œuvre d'ar-

river à son achèvement en dépit des traverses qu'elle a rencontrées ;

2° De propager, avec un grand zèle, les images du Sacré Cœur, surtout dans les maisons des riches, selon le désir formel exprimé par Notre-Seigneur. Je sais que bien des efforts ont été faits dans ce sens, que des résultats consolants ont été obtenus ; mais que sont-ils relativement à ce qui reste à faire !

Je me permets de vous proposer une pratique qui commence à être en grande vogue à Montmartre. Je veux parler de la plaque du *Sacré Cœur*, destinée à être placée sur la porte des maisons chrétiennes comme signe et souvenir de leur consécration au Sacré Cœur et de la protection qu'elles en attendent. Les fidèles, dans leur langage populaire, se plaisent à les nommer des *plaques d'assurance*. Que ce soit là le signe opposé au signe de la bête : *In hoc signo vinces.*

3° En attendant que chaque nation ait placé l'image du Sacré Cœur sur l'étendard national, ne serait il pas bon de multiplier le plus possible les bannières du Sacré Cœur ? Depuis la consécration du sang qui leur fut donnée à Patay, elles sont devenues de véritables étendards. Pourquoi chaque corporation catholique, ouvrière, industrielle, commerciale, artistique, n'aurait-elle pas pour fanion l'image du Sacré Cœur ?

4° Ne faudrait-il pas que l'on travaillât à rendre universelle la pratique de la consécration au Sacré Cœur ? Notre-Seigneur a demandé la consécration nationale. En attendant que se réalise pleinement le vœu de son cœur, nos personnes, nos familles, nos paroisses, nos communes peuvent se donner à lui ; pourquoi différer de le faire ?

A Montmartre, nous avons une merveilleuse bibliothèque formant comme un trésor pour le Cœur de Jésus.

Les volumes en sont déposés dans le tombeau de l'autel, sous le trône du Dieu eucharistique. Ils contiennent les noms de tous ceux qui ont acclamé la royauté du Sacré Cœur en se consacrant à lui.

5° Le divin Cœur veut être honoré surtout dans le Très Saint Sacrement ; il serait donc désirable de pouvoir multiplier les jours et les centres d'adoration perpétuelle.

La pratique de l'exposition solennelle, le jour de la fête du Sacré Cœur, était adoptée autrefois presque partout ; les anciens manuels de la dévotion au Cœur de Jésus en font foi... Pourquoi ce pieux usage ne serait-il pas de nouveau proposé à la piété de NN. SS. les évêques. De plus, chaque diocèse catholique a adopté l'adoration perpétuelle diocésaine : c'est le tribut d'action de grâces et de réparation qu'il offre sur tous les points de son territoire, à ce Cœur qui bénit sans cesse et qui ne reçoit de toutes parts, en reconnaissance, que de l'indifférence et du mépris. Pourquoi les peuples catholiques n'établiraient-ils pas, à leur tour, une adoration nationale? C'est bien là, messieurs, il me semble, le rêve caressé par notre piété à tous : voir tous les peuples agenouillés comme une garde d'honneur autour du Thabor eucharistique, acclamant dans un saint enthousiasme l'amour et les miséricordes infinies de notre Dieu.

Quand cela se fera-t-il, me dites-vous? Messieurs, avons-nous besoin que ceux qui sont à la tête de nos gouvernements respectifs prennent l'initiative d'une semblable demande? Que la pensée soit proposée au peuple, qu'un jour soit choisi, que Notre-Seigneur paraisse sur son autel, et, comme aux jours de nos grandes manifestations religieuses, nous aurons un peuple immense pour acclamer la majesté eucharistique ; nous aurons fait un plébiscite incomparable à la gloire du Sacré Cœur.

Nous avons commencé, à Montmartre, une œuvre des plus importantes, à notre avis, et nous voudrions la voir établie dans chaque nation catholique. Les trois cent soixante-cinq jours de l'année sont partagés entre les divers diocèses de France, les grandes villes, les institutions importantes, les maisons mères des congrégations religieuses. Au jour indiqué, le Très Saint Sacrement est exposé dans l'église désignée par l'autorité compétente, et l'adoration s'y fait le jour et la nuit en union avec Montmartre, au nom de la nation tout entière ; tandis que, sur la montagne du Sacré-Cœur, de pieux adorateurs se font auprès de lui les interprètes des sentiments et des besoins de leurs frères. Ceux-ci prient avec eux et se font représenter au sanctuaire national par le luminaire de l'autel ou même par une pieuse députation chargée de l'important message de l'adoration réparatrice du pays. Si toutes les nations catholiques agissaient ainsi, n'aurions-nous pas formé, dans cette fédération eucharistique universelle, le véritable royaume du Sacré Cœur?

Que ce plan puisse se réaliser, nous osons l'affirmer. Sans doute, les difficultés et les obstacles ont été prédits par le Sacre Cœur lui-même, mais il y a deux siècles de cela, et nous pouvons prévoir que nous atteignons aujourd'hui la limite de ces obstacles, et que la frontière extrême de ces difficultés sera bientôt franchie. L'aurore du jour beni nous semble se lever, et si des ombres menaçantes se dressent encore devant nous, les paroles de Jésus : « Je regnerai malgré Satan et ses suppôts », nous remplissent d'une invincible espérance.

Jusqu'ici (1er août 1890), c'est à-dire dans l'espace de quinze ans, 22 862 132 francs ont été recueillis ; chaque mois apporte à l'œuvre une moyenne de plus de 100 000 francs de recettes. Nous pouvons assurer qu'il

n'est pas un Français qui n'ait, sous une forme ou sous une autre, apporté son grain de sable à l'édifice national. Des mains chrétiennes et amies ont donné pour ceux qui n'y songeaient pas, et la Providence s'est chargée de faire concourir à la réussite de l'entreprise les efforts tentés pour en arrêter les progrès. L'origine des offrandes est merveilleuse. C'est sou par sou, plus encore parmi les pauvres que parmi les riches, que les souscriptions ont été recueillies. Elles sont le fruit de privations imposées, d'actions de grâces rendues, de réparations faites. Les inscriptions que portent les pierres disent leur origine ; les noms qu'elles renferment rappellent l'humilité et l'amour de ceux qui les ont offertes : *Lapides clamabunt.* Les dons les plus importants sont presque tous anonymes. Deux fois en trois ans nous avons reçu un don de 100 000 francs sans que nous pussions découvrir la main généreuse qui nous l'offrait.

L'édifice spirituel monte et s'élève parallèlement. En 1876, S. Ém. le cardinal Guibert en jetait les fondations, dans une archiconfrérie qui devait, dit le vénérable prélat, conserver parmi ses membres l'esprit de pénitence et d'invocation qui ont inspiré le vœu national. Sur le sol fécond, arrosé par les grâces du Sacré Cœur et tout ensoleillé des ardeurs eucharistiques, le grain de sénevé est devenu un grand arbre. Quatre branches vigoureuses s'y sont développées, et les âmes fidèles chantent sur leurs rameaux le cantique de l'amour et du dévouement au Cœur de Jésus.

Il est honoré par elles dans toutes les manifestations de sa tendresse pour nous ; mais ce qui les attire davantage, c'est sa vie souffrante et eucharistique. Plus de cinq cent mille personnes se sont agrégées à une association de pénitence qui n'a d'autre attrait pour ses membres que la mortification volontaire imposée un

jour par semaine, par quinzaine ou par mois. Depuis sept ans, le Très Saint Sacrement est exposé jour et nuit sur cette montagne des martyrs, que dans une vue prophétique le doyen de la royale abbaye de Saint-Denis appelait déjà, au commencement du dix-septième siècle: « l'œil et le cœur de la France, le lieu le plus saint et le plus sacré de la patrie, une montagne plus chère que le Liban, que Jésus-Christ a choisie pour y faire découler les eaux les plus abondantes de ses faveurs pour le bien de l'univers tout entier? »

La colline du Sacré-Cœur réalise admirablement cette prophétie. Déjà plus de trente-neuf mille adorateurs se sont partagés l'honneur des veillées eucharistiques. Les diverses paroisses de la capitale et de la banlieue sont représentées chaque jour et successivement au pied de l'autel. Les conférences de Saint-Vincent de Paul y ont leurs délégués. Près de la moitié des nuits sont retenues d'avance par les cercles, les corps d'état, les œuvres de Paris, les villes de France dont plusieurs sont éloignées de 50 et 80 lieues. Nous avons l'ambition de les amener toutes les unes après les autres. Il y a des nuits sacerdotales, des nuits ouvrières; nous avons eu des nuits militaires, et tous les ans la nuit réservée à MM. les sénateurs et les députés.

Au 31 juillet dernier, nous comptions 3 365 pèlerinages, 620 visites épiscopales, 42 630 messes célébrées par des prêtres étrangers; 91 000 communions ont été distribuées l'année dernière. Parmi les pèlerins, un dixième au moins nous viennent des nations étrangères à la France. Chaque année nous entendons chanter les louanges du Sacré Cœur en flamand, en espagnol, en allemand, en italien, en polonais. La montagne nationale française tend ainsi à devenir la montagne catholique, et de tous côtés déjà au delà des mers, les cœurs

malades et les yeux en larmes se tournent vers elle. Le salut doit en descendre. . *Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi.*

Le prophète dit *in montes*, il y en a plusieurs, il y en aura pour tous les peuples. C'est à toutes les nations catholiques que le Sacré Cœur demande un temple ; c'est au milieu de chacune d'elles qu'il veut régner sur des enfants soumis et consacrés à son service ; il veut voir son signe glorieux sur le drapeau de tous les peuples, faire de tous le royaume de son divin Cœur. Puisse-t-il venir bientôt, messieurs, le jour béni où tomberont les barrières élevées par l'intérêt et les passions humaines, où les hommes, s'aimant vraiment comme des frères, s'embrasseront dans le Cœur de Jésus également connu, aimé, et servi par tous. *Fiat, fiat.*

MAISON DE ROME

Paris, le 15 août 1890.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

La maison de Rome est bien en retard avec les Annales. Voilà plus de quatre ans qu'elle n'a pas envoyé de rapport, et ce sont des années fécondes en grands événements, des années pendant lesquelles de bien belles pages ont été écrites dans les fastes du scolasticat. Un moment il a été la tête et le cœur de la congrégation; sa vie s'est confondue avec la vie de la famille entière, son histoire avec son histoire. Plus tard, il a eu sa part dans les manifestations incomparables du jubilé sacerdotal de Léon XIII; il a été une voix dans le grand concert qui, de tous les points de l'univers, a acclamé le Pontife-Roi. Sans m'attarder à plaider les circonstances atténuantes, je voudrais aujourd'hui essayer de solder ma dette, mais je demande la permission de le faire à la façon des débiteurs besogneux, c'est-à-dire en empruntant. Nous avions un petit journal, fidèle écho de tous les événements, grands et petits, dont l'ensemble composait notre vie. Je viens de le relire avec un vrai charme, et j'avoue que je serais souvent embarrassé de dire aussi bien que ses jeunes rédacteurs. On ne m'en voudra pas si je m'en sers comme *res propria*, prenant ses expressions, ses phrases, ses récits, sans me croire toujours obligé de nommer mon auteur.

Pour mettre un peu d'ordre dans ce rapport qui me-

nace d'être un peu long (puisse-t-il n'avoir pas d'autres défauts, je grouperai année par année les principaux faits, et je réserverai pour un article spécial ce qui regarde le personnel et l'état de la maison de Rome au jour où l'obéissance m'a relevé de mon poste.

1886-1887. C'est l'année du chapitre. L'auguste assemblée n'a duré que quelques jours, mais sa pensée a rempli l'année entière. Plusieurs visites particulières, que je me reprocherais de ne pas rappeler, nous donnent un avant-goût de cette visite de la congrégation entière dans la personne de ses représentants.

C'est d'abord le R. P. Martinet qui, pour la troisième fois, revient au milieu de nous. Il voudrait hâter le jour si désiré du complet achèvement de notre nouvelle maison. Hélas! ses objurgations, pas plus que notre impatience, n'ont la vertu de changer l'allure de nos braves ouvriers qui s'en vont toujours de leur même pas tranquille et lent. Le 20 septembre, après quatre mois d'incessantes fatigues, il repart pour Paris sans avoir eu la consolation de nous introduire dans la terre promise.

C'est ensuite le R. P. Sardou qui nous prêche une bonne et solide retraite, et reçoit en récompense une audience particulière dans laquelle le Souverain Pontife l'oblige à rendre bon témoignage de ceux qu'il vient d'évangéliser, et le comble de bontés à rendre jaloux le procureur *apud Sanctam Sedem*.

Cette audience avait pour témoin Mgr Gaughran, le jeune et sympathique vicaire apostolique de l'État libre d'Orange, venu à Rome comme autrefois Paul à Jérusalem, pour voir Pierre et recevoir le mot d'ordre qui devra lui servir de lumière et de force dans sa lointaine mission. Dans son rapide passage, il trouve le temps d'aller à Ponzano bénir ses jeunes frères et présenter ses hommages à S. Ém. le cardinal Oreglia.

A Ponzano encore, une bien douce surprise nous avait été ménagée. S. Ém. le cardinal Ricci fut l'hôte, pendant quelques jours, de S. Ém. le cardinal Oreglia, et c'était double bonheur pour nous, le soir, à l'heure de la bénédiction du Saint-Sacrement, de voir les deux princes de l'Église gravir la colline de Saint-Sébastien, assister à nos offices et passer avec nous quelques instants qu'il nous était impossible de ne pas trouver toujours trop courts.

D'autres visites nous attendaient à notre retour des vacances. Au commencement de novembre, voici le R. P. Rambert, supérieur du grand séminaire de Fréjus, que des affaires retiendront parmi nous pendant plus d'un mois. Il arrive à temps pour féliciter les scolastiques qui reviennent de la distribution des prix avec 11 médailles, 2 accessits, 3 mentions très honorables, et 4 mentions honorables, sans compter divers diplômes qui nous permettent de saluer 1 docteur en théologie, 2 docteurs en l'académie de Saint-Thomas, 3 licenciés en théologie, 1 licencié en droit canon, 1 licencié en philosophie, 1 bachelier en théologie et 4 bacheliers en philosophie. Il veut bien se souvenir qu'il a été pendant plus de dix ans supérieur du scolasticat en nous faisant des instructions dont notre petit journal a dit qu'elles nous valurent une retraite. Hélas! pourquoi faut-il que la mort soit venue si tôt sceller des lèvres qui disaient si bien les devoirs de la vie religieuse et sacerdotale!

Presque en même temps que le R. P. Rambert, voici Mgr Balaïn auquel nous regrettons, cette fois encore, de ne pas pouvoir offrir l'hospitalité, mais qui franchit souvent la distance qui sépare le séminaire français de la place Saint-Ignace. Le 5 décembre, fête du vingt-cinquième anniversaire de votre élection, il est au mi-

lieu de nous, c'est-à-dire à sa place. Il nous rappelle aimablement qu'en sa qualité de secrétaire et de scrutateur du chapitre de 1861, il proclama dix-neuf fois votre nom sur les vingt bulletins qui sortirent de l'urne.

Voici enfin le P. Monginoux, nouvellement nommé Préfet apostolique du Transvaal, qui nous apporte ses flammes d'apôtre. Quelle ardeur! Il marche, il agit comme un homme qui n'a pas de temps à perdre. Il en trouve cependant assez pour aller faire un pèlerinage à la Porta Pia où, en 1870, son frère, sous-officier aux zouaves pontificaux, reçut la douloureuse mission d'arborer le drapeau blanc de la capitulation, et fut blessé à la main d'un coup de baïonnette.

Nous étions tout entiers à la joie de ces visites fraternelles et à l'espérance de les voir se renouveler bientôt d'une manière plus complète, lorsqu'un événement douloureux vint jeter la consternation dans la communauté.

Le 24 février, nous recevions une dépêche datée de Pise et portant ces simples mots : « Arrivons demain, à midi, neuf personnes... » Qu'était-ce ? La lecture des journaux ne nous l'apprit que trop : Un effrayant tremblement de terre venait de secouer la Ligurie ; notre maison de Diano Marina avait été renversée, écrasant sous ses ruines deux pauvres enfants. C'étaient les compagnons et compatriotes de ces victimes, et parmi eux, les deux frères et le père de l'une d'elles, que nous recevions quelques heures après à la gare. Pauvres enfants ! ils nous arrivaient à peine vêtus, la plupart sans chapeau, tels qu'ils étaient au moment de la catastrophe, portant encore sur leur visage les traces de la frayeur qui les avait saisis. Quatre mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis le jour où vous visitiez cette maison, alors si pleine de vie et si riche d'espérances. Diano était encore

cette flottille pavoisée et au repos, si gracieusement décrite par le R. P. Soulerin. L'antique palais Arduino semblait ne demander que l'achèvement des améliorations si bien commencées par son jeune supérieur, le R. P. Guillon. Vous aviez tout réglé pour que les juniouristes italiens, un instant séparés de leurs frères par les mesquines tracasseries d'une administration hostile, pussent revenir au foyer de la famille. Et qu'il faisait bon voir cette jeunesse ! Quelle physionomie ouverte ! Quels limpides regards ! Quels francs éclats de rire pendant les récréations et quelle attitude respectueuse à la chapelle ! C'était bien le junioriste vif, alerte, pieux, ardent au jeu comme à l'étude, tel que nous pouvions le rêver... Quelques secondes avaient suffi pour anéantir tant de promesses ! Humainement parlant, c'était la ruine, une ruine irréparable ! Dans les desseins de Dieu, c'était la reconstruction sur des bases plus solides. La fondation du juniorat de Rome et le rétablissement du juniorat de Notre Dame des Lumières datent de ce jour.

Cet événement est le dernier que je trouve à l'actif de la place Saint-Ignace. Le moment était venu de dire adieu à cette maisonnette qui nous servit d'asile pendant près de cinq ans, et qui, si elle ne nous a pas offert tous les avantages que nous pouvions désirer, nous laisse de bien doux souvenirs, les souvenirs d'un berceau béni de Dieu.

Plusieurs y sont nés à la vie religieuse, d'autres y ont célébré leur première messe. Tous nous y avons goûté les charmes de l'union fraternelle. Ce sont là des souvenirs qu'on n'oublie pas. On est si heureux de revenir aux lieux témoins de nos émotions de jeune prêtre et de nouvel Oblat, d'y redire à Dieu notre reconnaissance pour les grâces reçues ! Cette consolation ne vous sera pas accordée, premiers scolastiques de Rome : la maison

n'est pas encore tombée sous les coups du marteau démolisseur, mais elle n'est plus notre propriété. A vrai dire, ce sera un soulagement pour nous de la voir disparaître. Quand une chose a servi à Dieu, on souffre moins de la voir détruite que livrée à des usages vulgaires.

Le 9 avril de l'an de grâce 1887, samedi saint, à l'heure où les cloches de la ville éternelle carillonnaient le joyeux *Alleluia*, sous le regard du R. P. Sardou venu de Paris pour aider notre inexpérience, nous prenions possession de notre nouvelle demeure, sur les pentes de l'Esquilin, à l'ombre du Colisée et de la basilique de Saint-Pierre ès Liens. Le R. P. Bonnet, l'épigraphiste de céans, lui prêta une voix pour nous dire, en style lapidaire :

AVETE
MEA • VITA • GAUDIUM • DECUS • ORNAMENTUM
DIUTURNA • EXPECTATIONE • CUPITI
TANDEM • COMPLETIS • OPTATA
CORDE • PRÆSAGO • COMPLECTOR • FILIOS
PROLIS • PRIMORDIA • PLENA • SPEI • BONÆ
ADSITIS • FIDUCIA • ALACRES
EGO • BONA • MATER • ASSISTAM
HIC • ÆDES • AMPLIORES • CÆLUM • APERTIUS
HIC • PURIOR • IMBUET • AER • PECTORA
APRICUM • SPATIUM • MEMBRA • REFICIET
HORTUS • FLORIDUS • RECREABIT • MENTES
HIC • MAGNÆ • PATEBIT • OCULIS • ASPECTUS • ROMÆ
QUA • PULCHRIUS • NIL • SOL • VIDERE • POTEST

Et comme s'il avait voulu souhaiter la bienvenue à ses nouveaux voisins, le soir, vers les neuf heures, le Colisée s'illuminait. Les ruines de l'intérieur, éclairées de lueurs verdâtres et blafardes, les sombres arceaux découpés en noir sur la flamme écarlate qui monte de l'arène, les cris de la foule qui passe et repasse à travers ces reflets sanglants, tout donne au vieil amphithéâtre l'effrayant aspect du cercle de feu dépeint par le Dante.

Pâques fut vraiment un beau jour : le jour du Seigneur, le jour de l'allégresse, *Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus in ea.* A la joie de fêter la résurrection de Notre-Seigneur s'ajoutait celle d'une première messe. Le P. Loos, ordonné prêtre la veille, montait à l'autel pour la première fois; pour la première fois il immolait la sainte victime et la donnait en nourriture à ses frères. Et quel bonheur de chanter le *Credo* à pareil jour et en pareil lieu ! C'est à l'ombre du Colisée, si souvent arrosé du sang des chrétiens; c'est sur l'Esquilin, ancien théâtre des barbares orgies de Néron ; c'est en face du Forum et du Capitole, rendez-vous de toutes les divinités de la terre, que nous, les fils des martyrs et des esclaves, nous répétons le cri de nos pères mourant pour leur foi : *Credo in unum Deum... Credo resurrectionem... Credo vitam venturi sæculi !*

Quatre jours après vous étiez au milieu de nous, précédant d'une semaine les membres du chapitre, afin de vous assurer que tout était prêt pour les recevoir. Avec quelle joie vous fûtes accueilli par vos enfants de Rome, je n'ai pas besoin de le dire : c'est la première fois qu'ils recevaient votre visite; plusieurs n'avaient jamais vu celui qu'ils avaient appris à aimer comme le meilleur des pères. Tous avaient à vous remercier de les avoir traités en Benjamins, car tout leur rappelle votre bonté dans cette maison dont ils sont si heureux de vous faire les honneurs. Ces livres, rangés sur les rayons de la bibliothèque hier encore vide, c'est à vous qu'ils les doivent. Un prince de l'Église, gloire et lumière de notre famille religieuse, vous les légua, et vous ne leur avez pas trouvé de meilleure place que le cher scolasticat de Rome, et Mgr Robert, évêque de Marseille, pourra un jour reconnaître les volumes qu'il avait souvent feuilletés lorsqu'il était secrétaire de Mgr Guibert, évêque de Viviers.

La sacristie, si pauvre jusqu'ici, est presque riche aujourd'hui. Ce beau calice, qui a servi le jour de Pâques pour les premières messes célébrées dans la nouvelle maison, est un don de votre affection paternelle après avoir été le don de la piété filiale. Vous l'aviez reçu, il y a vingt-cinq ans, au jour de votre élection (1); au jour de vos noces d'argent, vous l'avez envoyé à vos enfants de Rome. D'autres présents sont venus, magnifiques aussi, mais aucun ne nous sera si cher et si précieux.

Et cette galerie de portraits qui font revivre parmi nous la physionomie de notre vénéré fondateur, de nos évêques et de nos anciens Pères, que vous avez été bien inspiré de la placer dans un scolasticat! La vue de ces vétérans de l'apostolat, modèles de la vie religieuse, est pour nous une prédication de dévouement et de sacrifice comme ces tableaux de famille qui, en rappelant les traits d'ancêtres glorieux, transmettent aux générations qui passent le fortifiant souvenir des hauts faits qu'ils ont accomplis, des vertus qu'ils ont pratiquées, et ne cessent de leur dire : noblesse oblige.

Aux jours des fêtes de famille, à la clôture d'une retraite religieuse, après une profession ou à l'occasion de la rénovation des vœux, lorsque nous nous réunissons à la salle des exercices, ces portraits semblent s'animer, sourire à notre joie et prendre part aux épanchements de l'affection fraternelle. C'est avec un légitime orgueil que nous montrons cette galerie aux personnages qui nous honorent de leur visite. Un coup d'œil sur ces portraits dit mieux que nous ne pourrions le faire par de

(1) Ce calice, véritable objet d'art, connu sous le nom de *calice du Père Martin*, parce que le dessin en a été tracé par l'illustre archéologue jésuite de ce nom, fut offert au T. R. P. Général par les religieuses de la Sainte Famille, le 5 décembre 1861.

longs discours les bénédictions que le bon Dieu a répandues sur notre congrégation.

Mais nous touchons au 25 avril, date fixée pour l'ouverture du chapitre général. Ceux qui doivent en faire partie sont arrivés. La plupart ont pris joyeusement la place des scolastiques dans des dortoirs qui ne s'attendaient pas à pareil honneur.

Je n'ai pas à retracer le tableau ni à raconter l'histoire de cette mémorable assemblée. Une plume trop tôt brisée l'a fait, au temps voulu, dans des pages qu'on ne recommence pas. Le regretté P. de l'Hermite nous a dit la beauté de cette réunion de tous les représentants de la congrégation autour du chef de la famille, le charme de cette rencontre de frères accourus des extrémités du monde, et dont plusieurs ne s'étaient plus revus depuis le noviciat ou le scolasticat, il y a vingt ou trente ans, la fécondité de cette mise en commun des lumières et de l'expérience recueillies sous toutes les latitudes. Non seulement les esprits s'éclairent, mais les volontés se fortifient, les liens de la charité se resserrent, l'esprit religieux et apostolique se renouvelle ; il y a comme un souffle de Pentecôte qui passe à travers les âmes, et on sent qu'au sortir de ce cénacle, il les entraînera dans toutes les voies du dévouement et de l'héroïsme. C'est le bienfait et le caractère de tous les chapitres. Mais celui de 1887 empruntait aux circonstances un cachet tout particulier.

C'est la première fois que la congrégation tenait ses assises solennelles à Rome, à la source même de la vie apostolique, au foyer de la lumière, et en quelque sorte sous le regard du vicaire de Jésus Christ. Il y avait plus longtemps que, par le malheur des temps, cette réunion n'avait pas eu lieu. Et que d'événements, les uns tristes, les autres consolants, s'étaient succédé depuis 1879 ! En France, nos églises fermées et mises sous les scellés,

nos Pères chassés de leurs maisons et jetés dans la rue ; à l'étranger, une nouvelle province, deux nouveaux vicariats, une nouvelle préfecture apostolique, le développement de toutes les œuvres attestant l'exubérance de la sève apostolique, mais aussi réclamant de nouveaux secours ! Et à quel moment la congrégation se réunit-elle ? Au lendemain de ces noces d'argent du père de la famille, dans lesquelles l'unanime expression des sentiments avait si bien attesté l'union des cœurs et des volontés, à la veille des grandes manifestations qui allaient célébrer, comme jamais peut-être on ne l'avait fait, les noces d'or du père commun de tous les fidèles, si bien que, dans la mémorable audience du 5 mai accordée aux membres du chapitre, la congrégation a ouvert la série des hommages et des offrandes qui devaient remplir toute l'année 1888. On comprend quels sentiments de pareilles circonstances devaient faire naître dans toutes les âmes.

Mais pourquoi m'attarder à ces réflexions ? Nous sommes au vendredi 6 mai. Le chapitre a déjà terminé son œuvre. Déjà nos vaillants missionnaires nous quittent, emportant dans leur cœur la bénédiction du Souverain Pontife et le souvenir des grandes choses qu'ils ont vues à Rome, nous laissant en échange un parfum d'édification qui, après trois années, embaume encore le scolasticat de Saint-Pierre ès Liens.

Hélas ! combien parmi eux que nous n'aurons pas la consolation de revoir ! En moins d'un an, cinq de ceux qui composaient le chapitre de 1887 sont allés recevoir leur récompense !

Quelques jours après, vous-même, mon très révérend et bien-aimé Père, vous disiez adieu à vos enfants de Rome. Laissez-les vous répéter encore une fois le mot de la reconnaissance : merci ! merci de tout ce que vous

ne cessez de faire pour eux! Merci d'avoir si bien inauguré la magnifique maison que vous leur avez donnée pour demeure.

Et maintenant, faut-il relever les petits incidents de notre vie d'études et de vacances? Après le grand événement dont nous venons d'être témoins, à la veille de ceux plus grands encore qu'on nous annonce, je n'en ai pas le courage. Je passe donc, mais non sans saluer mon ancien supérieur d'Aix, le R. P. Garnier qui, avec sa bonne voix et son cœur meilleur encore, nous a rappelé, dans un langage toujours châtié, nos devoirs de religieux, d'Oblats, de missionnaires. Moins heureux que son devancier, il n'a pas la consolation de voir le Souverain Pontife. Il reçoit du moins la bénédiction du camerlingue de la Sainte Église romaine. Comment ne pas rappeler aussi l'épreuve douloureuse qu'il plut à Dieu de nous envoyer au retour de nos vacances? Un de nos scolastiques, remarquable entre tous par son bon esprit et son application à l'étude, le frère Wilkinson, Jérôme, succombait aux atteintes de la fièvre typhoïde. La nouvelle maison recevait le baptême des larmes.

1888. C'est l'année des fêtes et des grandes manifestations. Elles vont se succéder presque sans interruption, sous des formes diverses : pèlerinages, audiences solennelles, messe du Souverain Pontife dans la basilique vaticane, béatification des Saints. Il ne saurait entrer dans ma pensée de dire la part que nous avons prise à ces témoignages d'amour et de fidélité envers le vicaire de Jésus-Christ. Il faudrait tout raconter, et l'espace et le temps font également défaut. Mais qu'on me permette de relire en son entier le récit ému que notre petit journal a donné de la fête du 1er janvier, la plus belle sans contredit de toutes celles qu'il nous a été donné de contempler.

LA MESSE JUBILAIRE.

L'aube de la nouvelle année commence à peine à blanchir le sommet des Apennins, et déjà toutes les cloches de la ville éternelle remplissent les airs de leurs joyeuses volées. Fils de Mazenod, fidèles enfants du Pape, debout ! C'est le jour du triomphe de la papauté, de la glorification du vicaire de Jésus-Christ ! Hâtez-vous d'aller prendre part à la grande manifestation de foi et d'amour qui se prépare là-bas, dans la basilique de l'apôtre Pierre, vivant, après dix-huit siècles, dans la personne de Léon XIII.

Les prémices d'une pareille journée sont dues à Dieu. Recueillis dans la méditation au pied de l'autel, nous donnons notre première, notre plus ardente prière à l'Église et à l'auguste Pontife qui la dirige, intrépide et victorieux, à travers les orages soulevés par l'enfer et la Révolution. Un évêque oblat, Mgr Balaïn, célèbre le saint sacrifice : tout concourt à faire de la fête du Pape une fête de famille. Une céleste joie inonde nos âmes, et nos cœurs sont en haut. Bientôt la communauté entière, évêque, pères scolastiques, frères convers, junioristes, — plus de soixante Oblats, — divisée en petits groupes, se dirige vers Saint-Pierre. Au bonheur d'assister au plus imposant spectacle qu'il puisse être donné à l'homme de contempler sur la terre, se joint le bonheur plus grand encore d'y représenter la congrégation. C'est elle surtout qui nous a appris ce que c'est que le Pape, c'est à elle que nous devons, enfants privilégiés, de voir ce que tant d'autres auraient voulu voir et ne verront pas ; en son nom aujourd'hui, nous prierons au tombeau des Apôtres ; en son nom, nous acclamerons le Pape, et redirons l'acte de notre fondateur et père.

Nous allons à pas rapides ; l'air est vif, presque glacial ; le ciel, jusque-là sombre et pluvieux, a soudain chassé les nuages; pas une tache ne ternit l'éclat de son azur matinier. Nous dépassons les longues files de voitures qui arrivent de tous côtés au pont Saint-Ange, où l'affluence rend la circulation très difficile. Dans toute la largeur de la place Saint-

Pierre, des troupes rangées sur une double ligne barrent le passage et s'ouvrent de moment en moment devant le flot de la multitude qui se précipite à droite vers la porte dite de *Charlemagne*. C'est par là qu'on arrive dans le vestibule dont les portes grillées ont été fermées. Ici la presse est étouffante, beaucoup de pèlerins, bravant le froid, ont passé la nuit sous la colonnade; d'autres sont là depuis deux heures du matin, et chacun voudrait entrer le premier. Les évêques, les dignitaires, les porteurs de billets spéciaux pénètrent dans la basilique par la sacristie, mais nos billets rouges ne nous donnent pas ce droit; il faut nous résoudre à nous jeter dans la mêlée, à être longtemps pressés, foulés, portés, à lutter même contre les soldats italiens arc-boutés contre cette masse vivante. Enfin nous franchissons la porte, nous voilà dans le vestibule, et bientôt dans la basilique. Malgré l'heure matinale, déjà les bonnes places sont prises. Où nous mettre pour bien voir ? Il y a plus d'un Zachée parmi nous; il nous faudrait des sycomores. Mais nos bons anges nous dirigent. M. Massimini, bien connu des anciens hôtes de Ponzano, nous a aperçus. Il accourt revêtu de son costume à la François I^er^, manteau court, collerette frisée, toque à plumes, épée, chaîne d'or au cou; il se met à notre tête : *I signori Oblati*, dit-il, et les rangs s'ouvrent respectueusement sans trop savoir de quoi ou de qui il s'agit, encore un peu et l'on nous présenterait les armes. Notre noble guide ne nous quitte qu'après nous avoir mis en bonne place, non loin de l'autel, à l'abri d'une petite balustrade, d'où nous pourrons tout voir, tout entendre. Nous avons deux heures à attendre; regardons.

L'église est ornée de magnifiques tentures de damas rouge brodé d'or; la statue de saint Pierre est revêtue comme aux jours des grandes solennités : tiare d'or, chape d'or. De la chapelle de la Pietà, placée à l'entrée de la basilique, jusqu'à la Confession, s'étend une double barrière pour laisser un passage libre au cortège pontifical. Toutes les chapelles de droite sont fermées : c'est de ce côté que le Saint-Père, entrant par la chapelle du Saint-Sacrement, passera pour

se rendre dans celle de la Pietà, d'où il apparaîtra dans l'église.

Le bronze doré de l'immense baldaquin qui s'élève au-dessus de l'autel resplendit à la lumière tremblante des cierges et des quatre-vingts lampes toujours allumées autour de la Confession. A droite et à gauche, ainsi que dans la partie dite de la *Chaire de Saint-Pierre*, ont été dressées des tribunes sur lesquelles prennent place les ambassadeurs ordinaires et extraordinaires éblouissants de dorure, l'aristocratie romaine, la famille Pecci, le grand-maître de l'ordre de Malte avec ses chevaliers revêtus de leur antique et pittoresque costume : cotte de mailles, croix blanche sur la poitrine, manteau noir rejeté sur l'épaule. Entre les tribunes sont disposés les bancs des cardinaux et des trois cents évêques accourus de tous les points de l'univers.

Sous le portique et dans la basilique se promènent les gendarmes pontificaux chargés de maintenir l'ordre. Hommes superbes, en grande tenue, bottes à l'écuyère, pantalon de daim, habit bleu, grand sabre, épaulettes d'argent avec l'énorme bonnet à poil des anciens grenadiers de la garde. La garde palatine passe et repasse tout étincelante d'or dans le couloir réservé. Dès 8 heures, la circulation devient impossible, même aux gendarmes, il semble ne pas rester une place dans la vaste enceinte, et pourtant le flux monte toujours ; des jeunes gens grimpent aux colonnes et sur les tombeaux des Papes, sur les confessionnaux. C'est une foule serrée, pressée, de toutes les langues, de toutes les nations ; son maintien est admirable, il n'y a là que des frères qui se sont donné rendez-vous à la fête de leur père commun. Beaucoup d'hommes et de femmes récitent le chapelet ; d'autres se redisent mutuellement l'histoire du grand Pape. Le riche et l'homme du peuple rivalisent dans l'expression de leur admiration et de leur amour : « *Leone decimo terzo tira a se tutto il mondo, tutto il mondo* », disait avec un geste magnifique et d'un ton solennel un contadino, devenu le cicerone d'un groupe d'ouvriers.

Il est neuf heures et demie. Enfin, les tentures de la Pietà

viennent de s'ouvrir; tous les regards de la multitude haletante sont fixés sur ce point. Le cortège commence à défiler : les hallebardes suisses paraissent les premières ; puis la garde noble, les massiers, les camériers de cape et d'épée dans leur charmant costume à la François Ier ; les chapelains secrets vêtus de rouge, les camériers secrets ecclésiastiques, les avocats consistoriaux, les généraux d'ordres, le chapitre de Saint-Pierre, la croix pontificale, les princes Orsini et Colonna, qu'une question de préséance avait empêchés jusqu'à ce jour de se trouver ensemble près du Pape; quarante-deux cardinaux en robe rouge, avec la capa magna et le manteau d'hermine. Voici les larges éventails de plumes blanches... Un frémissement court dans la foule... Soudain un cri formidable éclate comme un coup de tonnerre, roule et se prolonge dans la basilique : Vive le Pape ! Vive Léon XIII ! Le Pape venait d'apparaître, porté sur la sedia gestatoria, revêtu des habits pontificaux et mitre en tête. Le Saint-Père est très pâle ; au premier éclat des vivats, ses deux mains serrent les bras de la sedia, ses lèvres s'agitent légèrement ; puis il lève la main et commence à bénir son peuple. Et tout ce peuple est debout, dans le délire de l'amour et de l'enthousiasme, agitant les chapeaux et les mouchoirs, répétant mille fois le cri de : Vive Léon XIII ! Vive le Pape ! En vain les camériers font signe de se taire ; il faut que les sentiments de ces fidèles catholiques éclatent. En vain un chœur puissant entonne le *Tu es Petrus;* sa voix est couverte par la grande voix du peuple qui ne pense qu'au Pape, qui ne veut voir que le Pape, qui, lui aussi, veut chanter le Pape. Et les acclamations triomphales redoublent à mesure que le Pontife, toujours bénissant, toujours souriant, s'avance au-dessus de nos têtes vers l'autel où il va accomplir l'auguste sacrifice.

La messe est commencée. Le silence, un silence profond, solennel, s'établit et plane au-dessus de l'immense assemblée ; on dirait un océan déchaîné que le Tout-Puissant a soudain ramené au calme. Pas un cri, pas un mot. La multitude attendrie, recueillie, semble retenir son souffle comme pour entendre la voix lente et grave de l'humble prêtre qui récite

les prières de la confession en se frappant la poitrine. Celui devant qui s'inclinent les rois mêmes, qu'on n'approche qu'à genoux, est là, courbé devant le Dieu qu'il représente sur la terre. Ses mains tremblent, ses yeux sont mouillés de larmes; absorbé par le divin mystère où il renouvelle depuis cinquante ans la jeunesse de son cœur et le feu de son amour, il ne paraît pas s'apercevoir de la foule qui l'entoure, des hautes dignités qui le contemplent. Le memento des vivants se prolonge : le vieillard, le Roi, le père, le Pontife, a tant à demander pour ses enfants..., pour ses ennemis ! Bientôt il fléchit le genou devant le Dieu que sa parole vient d'engendrer; et, transfiguré, les yeux au ciel, se redressant de toute sa taille, il l'élève, le tient longtemps exposé à l'adoration de l'immense assemblée dont tous les fronts s'inclinent. Un rayon de soleil, pénétrant dans la basilique, à travers les rideaux de damas, vient frapper sa tête vénérable et mettre autour de son front comme une auréole céleste. Une inexprimable harmonie descend des hauteurs de la coupole : les trompettes d'argent mêlent leurs mélodieux accents à des voix enfantines; de l'autel, la voix grave des chantres leur répond. Dialogue sublime ! Moment d'indéfinissable émotion ! Est-ce le ciel ? Est-ce la terre ? C'est l'un et l'autre s'unissant dans un même transport pour adorer le Dieu de l'Eucharistie et célébrer son vicaire.

La messe est achevée, le Saint-Père descend de l'autel, récite les prières d'usage, puis entonne le *Te Deum* que chantent alternativement le chœur des chantres et la foule qui remplit la basilique.

Cinquante mille voix répondent à la voix du Pontife, rendent grâces à Dieu d'avoir donné à son Église Léon XIII le grand Pape, et demandent pour lui des jours nombreux et prospères. Après le *Te Deum*, le Saint-Père revient avec la tiare donnée par la ville de Paris, au milieu de l'église ; la sedia s'arrête sur une petite estrade élevée devant la Confession, et le Pape, debout, ayant quitté la tiare, commence les prières de la bénédiction. Au chant grave et majestueux du Pontife, l'immense auditoire répond. La voix du vieillard,

tremblante de fatigue et d'émotion, pénètre jusqu'au fond des cœurs. Il lève les yeux et les bras vers le Ciel avec une expression de voix indicible, pour y puiser les trésors de grâces qu'il veut répandre sur le monde, et lentement forme le signe du salut aux quatre coins du globe, *Urbi et Orbi*. Puis, levant de nouveau les yeux et étendant encore les bras, il paraît appeler à lui tous les hommes et ne vouloir pas cesser de les bénir. A ce moment solennel, les têtes s'inclinent, les fronts se signent, les yeux se remplissent de larmes.

Alors le cortège se remet en marche, au milieu d'acclamations de plus en plus fortes à mesure que le Pape se rapproche de la chapelle où il va disparaître ; du milieu des vivats italiens éclatent surtout des voix françaises, criant avec la furia habituelle : Vive Léon XIII ! Vive le Pape-Roi ! Le Saint-Père, lui, passe en bénissant; sous la tiare étincelante, son pâle visage s'éclaire encore d'un sourire de bonheur, et ses yeux, qui se promènent doucement sur la foule, semblent remercier de l'ovation qui lui est faite, de la consolation donnée à son cœur sans cesse déchiré par les maux de l'Église.

Hélas !... il disparaît derrière les tentures de la Pietà. Une dernière et plus formidable acclamation retentit, dernier cri dans lequel nous ramassons toute l'énergie de notre foi et de notre amour, avec toute la tristesse d'un suprême adieu ! Les pèlerins les plus rapprochés de la Confession s'empressent alors autour de l'autel papal, baisent avec respect et touchent de leur front la pierre sacrée sur laquelle ont reposé l'hostie sainte et les mains du Pontife : scène attendrissante digne de la foi de ces incomparables chrétiens. Cependant les portes de la basilique sont ouvertes ; la multitude s'écoule comme un torrent et va se mêler à une foule énorme qui n'avait pu pénétrer dans l'église. Bientôt la place Saint-Pierre, remplie de cette masse de peuple, sillonnée par les bruyants équipages des ambassadeurs et des prélats, avec sa colonnade, son obélisque, ses fontaines jaillissantes, offre un spectacle grandiose dont Rome n'avait plus joui depuis l'occupation italienne.

Nous nous retirons, emportant dans nos cœurs des impressions qui ne s'effaceront jamais.

Et maintenant, honneur aux vaillants chrétiens qui n'ont rien épargné pour faire au vicaire de Jésus-Christ un triomphe digne de son sublime caractère, digne aussi de ses épreuves ! Et gloire à Dieu qui sait mieux ménager à son Église des consolations proportionnées à ses douleurs !

Encore une fois : Vive Léon XIII, Pontife et Roi !

Notre bonheur avait été trop grand pour ne pas nous faire sentir le besoin de dire encore une fois à Dieu notre reconnaissance. A trois heures, la basilique de Saint-Jean de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises, ouvre ses portes devant le sacré Collège, les ambassadeurs, les chapitres des trois basiliques et le flot des pèlerins qui remplissent bientôt les vastes nefs. *Te Deum laudamus* entonne une voix puissante, *Te Dominum confitemur* reprend le chœur, et de tous les points de la basilique, le peuple, continuant l'hymne d'Ambroise et d'Augustin, chante à Dieu la reconnaissance. Enfants de Marie-Immaculée, nous nous rappelons avec joie que ce *Te Deum* est le même qui fut chanté il y a trente et un ans, lorsque la voix infaillible de Pie IX proclama le dogme de l'Immaculée-Conception.

Le soir, Rome s'illumine. De notre terrasse, le spectacle est vraiment magnifique... Dans cet océan de lumières, un point reste obscur, noir... C'est le Quirinal.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Ainsi qu'une lettre d'avis l'a annoncé à tous les membres de la Congrégation, Mgr Louis-Joseph d'Herbomez, évêque titulaire de Milétopolis et vicaire apostolique de la Colombie britannique, a rendu sa belle âme à Dieu le 20 juin dernier, et l'on vient de voir quelles touchantes funérailles lui ont été décernées, à Sainte-Marie, par la population blanche de New-Westminster et par les délégués des tribus sauvages venus de tous les points de la Colombie anglaise, pour prendre part à la mission des Sischels, non loin de la ville épiscopale.

Il semble que le saint évêque, languissant depuis plus de deux ans, n'attendait, pour mourir, que cette circonstance providentielle où, par son ordre, les missionnaires et les néophytes des régions les plus lointaines de son vicariat seraient rassemblés, pour rendre à Dieu le plus unanime et le plus solennel témoignage qu'une nation chrétienne puisse donner de sa foi religieuse et de sa piété.

C'était, sans l'avoir cherché, se résumer admirablement sur le bord de la tombe. Cette mission des Sischels, à laquelle tout le pays prenait part en la personne de ses représentants, était bien le résumé de toutes les aspirations de sa vie, de ses quarante ans de travaux, de ses infatigables enseignements, de ses pressantes et brûlantes exhortations! C'était aussi, dans les desseins de Dieu, le couronnement de sa longue et douloureuse existence. Avant de l'appeler à lui, le Maître souverain

de la vie et de la mort voulut le faire jouir un instant de son merveilleux succès et couronner son œuvre, au moment même où il s'apprêtait à le couronner lui-même ; il voulut entourer sa dépouille mortelle du plus grand honneur que puisse ambitionner un évêque missionnaire : les bénédictions, les larmes, les prières de tout un peuple, qu'il a lui-même converti à la foi. En ce jour-là, la Colombie entière, soulevée par le zèle apostolique, montait vers le Ciel, et le Ciel, lui souriant, s'abaissait vers elle avec amour, lui donnait le baiser de paix et aspirait en son sein l'âme de son premier évêque.

Nous ne nous proposons pas d'écrire ici la notice nécrologique du vénéré prélat ; ce devoir sacré sera rempli en son temps. Nous voulons indiquer seulement, par des dates, les principaux événements de sa vie, et déposer sur sa tombe l'hommage de notre vénération.

Mgr d'Herbomez naquit en 1822, à Brillon, diocèse de Cambrai. Il fit ses études au séminaire diocésain jusqu'en 1847, époque où il entra au noviciat de Nancy. Il fut ordonné prêtre en 1849, à Marseille, par notre vénéré fondateur, et, aussitôt après, envoyé en Orégon, où, à la prière de Mgr Blanchet, nous avions établi deux missions quelques années auparavant, et où l'attendaient le R. P. Ricard, avec les PP. Chirouze, Pandosi, Jayol, Blanchet et quelques Frères convers.

Il s'embarqua à Marseille, mit six mois à doubler le cap Horn et arriva à Vancouver (Washington Territory), en 1850. De là il se rendit à Olympia, où nous avions notre principal établissement.

En 1851, le R. P. Ricard, vicaire des Missions, l'envoya fonder la Mission de Saint-Joseph, chez les Yakamas, où le P. Chirouze, dans des courses apostoliques prolongées, avait déjà commencé l'instruction des sauvages.

Rappelé en 1853 à Olympia, il y passa quelque temps, visitant les sauvages disséminés sur la côte du Puget-Sound, et leur annonçant l'Évangile.

En 1858, il succéda au R. P. Ricard en qualité de vicaire des Missions, et il transporta à Esquimalt, sur l'île Vancouver, le centre de son administration. Déjà, peu auparavant, il avait envoyé deux Pères fonder la Mission du lac Okanagan.

En 1860, il fonda la Mission de Sainte-Marie, et, en 1862, il y établit des écoles pour les enfants indiens de l'un et de l'autre sexe.

A la demande de Mgr Demers, évêque de Victoria, dans l'île Vancouver, dont la juridiction s'étendait à toute la Colombie britannique, Pie IX créa un vicariat pour la partie continentale de ce nom, et le R. P. d'Herbomez, sous le titre d'évêque de Milétopolis, en fut nommé le premier vicaire apostolique. Le sacre eut lieu à Victoria, par les mains de Mgr Demers, le 7 octobre 1864.

Après avoir pris possession de son vicariat, en s'établissant à New-Westminster, Mgr d'Herbomez commença la visite des nombreuses tribus de son immense territoire. Il se devait à tous, mais principalement aux plus abandonnés.

En 1866, il fonda la Mission de William's Lake, non loin du Caribou ; et, en 1868, s'étant avancé jusque chez les Babines, il choisit, sur les rives de Stuart's Lake, un emplacement qui devait être, peu après, la Mission de Bonne-Espérance.

En 1869, il assista au concile du Vatican, où il siégea parmi les infaillibilistes de la première heure.

Les désastreux événements de 1870 le retinrent en France plus longtemps qu'il n'eût voulu, étant comme captif des Prussiens à Nancy. Dès que la voie s'ouvrit devant lui, il se hâta de rejoindre ses bien-aimés sau-

vages, qui lui étaient devenus encore plus chers depuis qu'il avait vu les horreurs de la guerre.

Toujours infatigable et toujours ambitieux, il fonda, en 1874, la Mission des Kootenays, sous le vocable de Saint-Eugène, en souvenir de notre vénéré fondateur, comme il avait fait déjà pour les missions de Saint-Charles et de Saint-Joseph. Ainsi se plaisait-il à honorer Mgr Charles Joseph-Eugène de Mazenod, en l'associant, encore après sa mort, à l'œuvre d'évangélisation accomplie par ses enfants.

En 1848, il fonda la Mission de Saint-Louis, son patron, dans la tribu des Kamloops, et il la dota de deux belles écoles pour les garçons et pour les filles.

Partout où Monseigneur établissait des écoles de filles, il avait pourvu d'avance à leur entretien par un traité passé avec les Sœurs de Sainte-Anne et les Sœurs de la Providence.

Ayant, en outre, dans ces dernières années, fondé un hôpital en sa ville épiscopale de New-Westminster, il y appela les Dames du Bon-Pasteur, qui en ont acquis la propriété et pris la direction.

En 1882, il fit, encore une fois, avec le délégué du Supérieur général, la visite de son vicariat, nonobstant les difficultés que présentaient alors une pareille entreprise et l'état de sa santé, déjà bien affaiblie. Cette visite fut pour lui un événement et le remplit de consolation, tant il aimait les âmes et tant il avait à cœur, en administrant les communautés qui travaillent à leur salut, de s'inspirer de la pensée des supérieurs.

Au terminus ouest du chemin de fer canadien, une nouvelle ville s'élève et grandit tous les jours, sous le nom de *Vancouver*, emprunté à la grande île qui lui fait face. Cette ville, appelée au plus brillant avenir, est dès à présent le plus beau fleuron du vicariat. Avec

un désintéressement qui l'honore, le saint évêque, n'ayant pas assez de sujets religieux et ne voulant pas retirer des postes difficiles ceux dont il dispose, a confié ce qu'il avait de mieux à un prêtre séculier, d'ailleurs fort recommandable, en attendant les divisions paroissiales et les attributions nouvelles qui deviendront bientôt nécessaires.

Tel est, dans son ensemble, le progrès effectué en Colombie britannique, sous l'administration de S. Gr. Mgr d'Herbomez. Comme on l'a vu plus haut, il laisse à son digne successeur, Mgr Durieu, sept établissements de missionnaires oblats, un huitième occupé par un prêtre séculier, vingt et une églises en pierre ou en bois, cinquante oratoires où les sauvages tiennent régulièrement leurs assemblées de prière et où le missionnaire de passage peut décemment célébrer le saint sacrifice de la messe, un collège pour les garçons et un pensionnat pour les filles à New-Westminster, des écoles élémentaires dans toutes les stations occupées par les missionnaires, et notamment deux écoles indiennes à Sainte Marie, un hôpital à Westminster et, dans la même ville, d'autres œuvres relevant du saint ministère, comme l'œuvre des prisons, etc., etc.

Le dernier acte important de Mgr d'Herbomez a été de se rendre au chapitre de 1887. Très gravement indisposé à son retour de Rome en France, il reprit la mer dès qu'il put supporter le voyage au point de ne pas mourir en route. Mais il ne se releva plus de l'état de faiblesse dans lequel il était tombé. Déjà Mgr Durieu était son coadjuteur, le T. R. P. Général le nomma, en outre, provicaire de missions par lettres du 12 août 1888, et l'administration continua dans le même esprit.

Le gouvernement de Mgr d'Herbomez était empreint d'un caractère de bonté qu'il faudrait appeler excessive,

s'il n'était plus exact de l'appeler paternelle. Dans ses rapports administratifs, il y avait une mesure de tolérance qu'il ne franchissait pas : le sentiment du devoir l'emportait alors sur l'amour de la paix et une sorte de timidité naturelle ; poussé à cette extrémité, il admonestait avec une loyale franchise, il parlait ou écrivait avec une autorité ferme ; mais toujours on sentait vibrer dans ses paroles ou dans ses écrits l'émotion révélatrice du cœur, et, même lorsqu'il était sévère, il l'était par bonté et il reprenait avec tendresse.

Modeste, il le fut avec excès. Nous avons vu le saint évêque, déjà avancé en âge, pleurer comme un enfant à la pensée qu'on avait de lui une opinion trop avantageuse.

Et son amour pour la Congrégation ? Il n'avait point de bornes. La pensée ne lui serait jamais venue qu'il fût quelqu'un ou quelque chose sans elle ; bien moins encore, qu'il pût trancher une question contre elle ou contre son gré. Non, certes, qu'il subordonnât à l'autorité religieuse les devoirs de l'épiscopat ; mais bien convaincu que, dans les conseils du Supérieur général, ils ne périclitaient pas plus que dans les siens propres.

Victime de son zèle, il a vécu une longue vie en peu de temps. Depuis deux ans environ, il achevait de se sanctifier dans la souffrance et la prière. C'est sur son lit de douleurs qu'il célébra, l'année dernière, ses vingt-cinq ans d'épiscopat, et c'est là aussi que, perpétuellement placé entre la vie et la mort, il eut deux fois la consolation de recevoir la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ.

Mgr d'Herbomez avait, dans ses anciens condisciples, autant d'amis fidèles. De ce nombre étaient Mgr Fava, évêque de Grenoble ; Mgr Delannoy, évêque d'Aire ; M. l'abbé Mouton, son grand vicaire, et le secrétaire du T. R. P. Prieur de la Grande Chartreuse.

On nous saura gré de citer la lettre de Mgr Delannoy, en réponse à la notification qui lui fut faite d'une si précieuse mort.

Évêché d'Aire, le 28 juin 1890.

Mon révérend Père,

Je vous prie d'être, auprès du R. P. Général, l'interprète de mes remerciements pour l'attention qu'il a eue de me faire annoncer la mort de Mgr d'Herbomez.

Je descends de l'autel où j'ai tenu à offrir le saint sacrifice pour le repos de l'âme de ce cher et vénéré Prélat, dont la vie n'a été qu'une longue immolation à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

On peut regretter de tels hommes, mais comment ne pas envier leur sort? Quelle belle place doit les attendre dans le Ciel! En priant pour le vaillant apôtre que vous venez de perdre, je me sentais plutôt porté à l'invoquer. Je ne doute pas que votre Congrégation n'ait en lui un intercesseur de plus auprès de Dieu, et j'ai la consolation de penser qu'il aidera aussi de ses prières celui qui fut son condisciple et son ami.

Veuillez agréer, mon révérend Père, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

† Victor,
Évêque d'Aire et de Dax.

Cette lettre clôt la série des témoignages unanimement rendus au zèle, à la piété, au caractère et particulièrement à la bonté du saint Évêque, par les fidèles, par ses fils et ses frères en Jésus-Christ, par son digne coadjuteur et enfin par ses amis. Nous sommes heureux d'y joindre le nôtre, assuré que cette gloire terrestre n'est que le prélude de la gloire dont Dieu a couronné son bon et fidèle serviteur dans le Ciel.

VARIÉTÉS

LES JUNIORATS.

Le chapitre de 1887 avait émis le vœu qu'une commission spéciale fût choisie par le T. R. Père général à l'effet d'étudier toutes les questions relatives à l'œuvre si importante des juniorats. Cette commission s'est réunie à Paris, le 25 juillet dernier, sous la présidence de notre T. R. Père général. Elle comprenait, outre les membres de l'administration générale :

Le R. P. Rey, provincial du Nord ;

Le R. P. Bourde, provincial du Midi ;

Le R. P. Bellon, procureur provincial du Midi ;

Le R. P. Le Cunff, supérieur de Notre-Dame des Lumières ;

Le R. P. Brulé, supérieur de Notre-Dame de Sion ;

Le R. P. Legrand, supérieur du juniorat de Saint-Charles (Hollande) ;

Le R. P. Soulerin, ancien professeur de rhétorique à Notre-Dame des Lumières ;

Le R. P. Langevin, directeur du grand séminaire d'Ottawa ;

Le R. P. Lejeune, professeur de rhétorique à Notre-Dame de Sion.

Sans entrer dans le détail des travaux de cette commission, pendant neuf jours de séances matin et soir, nous pouvons en faire connaître le principal résultat. Après examen et discussion, article par article, on a

décidé la publication de trois ouvrages réclamés depuis longtemps :

1° Un directoire pour les enfants ;

2° Un manuel de piété, complément du directoire ;

3° Un directoire pour les maîtres.

Le R. P. Soulerin, dont les travaux préparatoires ont servi de texte aux discussions, a été chargé de corriger et de compléter son œuvre d'après les avis de la commission. Il y travaille avec toute l'ardeur que lui donne son dévouement à la Congrégation et son amour pour les chers enfants à la formation desquels il a donné vingt des meilleures années de sa vie. Nous espérons qu'avant la fin de l'année ces ouvrages pourront être mis à la disposition des professeurs et des élèves des juniorats.

C'est une excellente manière de célébrer les noces d'or de cette belle œuvre dont le germe déposé, il y a cinquante ans, par notre vénéré fondateur, à Notre-Dame des Lumières, a produit de si nombreux rejetons et donné de si heureux fruits.

UN MISSIONNAIRE AUTEUR.

Mgr Grandin nous a dit, dans le dernier numéro des *Annales*, que le R. P. Le Goff s'occupait, en Canada, de l'impression de plusieurs ouvrages importants en langue montagnaise. Nous avons sous les yeux les cinq volumes publiés l'année dernière à Montréal ; leur simple nomenclature suffit pour donner une idée du travail auquel a dû se livrer le savant missionnaire, non seulement pour composer et écrire ces ouvrages, mais encore pour diriger les imprimeurs qui ne connaissaient ni la langue ni les caractères :

1° Grammaire en langue montagnaise ;

2° Cours d'instruction en langue montagnaise ;

3° Histoire de l'Ancien Testament en langue montagnaise;

4° Manuel de piété comprenant des prières, un catéchisme, des cantiques en langue montagnaise en caractères ordinaires ;

5° Le même en caractères syllabiques.

Ces volumes réunis forment un total de plus de 1850 pages.

Le premier de ces ouvrages est dédié à Sa Grâce Mgr Taché. *archevêque de Saint-Boniface, premier Oblat et premier évêque chez les Montagnais, premier archevêque du territoire du nord-ouest, protecteur et ami dévoué des Missions et des missionnaires.*

Le second est offert à Mgr Laflèche, *évêque des Trois-Rivières. fondateur, avec Mgr* Taché, *de la première et de la plus importante mission chez les Montagnais.*

Tous portent l'approbation motivée de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, dans le diocèse duquel le P. Le Goff travaille depuis plus de vingt ans. La lettre du vénéré prélat est le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'œuvre et de l'ouvrier :

Révérend et bien cher Père Le Goff,

Non seulement j'approuve vos ouvrages montagnais, grammaire, livre de prières, histoire de l'Ancien Testament, cours d'instruction, mais, s'il le fallait, je vous commanderais, au nom de la sainte obéissance, de les faire imprimer. D'après mon jugement et aussi selon l'opinion du R. P. Rapet, qui possède bien cette langue, vos ouvrages sont clairs et écrits en pur montagnais. Laissez-les donc à la postérité. Après avoir dépensé pour la gloire de Dieu et le salut des pauvres sauvages, vous aurez la consolation de faire du bien quand vous ne serez plus ; et les missionnaires qui viendront après vous

auront moins de peine que nous à apprendre cette langue vraiment difficile. Ce sera pour nous une consolation bien méritée, et dont je me réjouis moi-même.

† Vital, J., o. m. i.
Évêque de Saint-Albert.

Ile à la Crosse, 26 septembre 1887.

RESCRIT PONTIFICAL

ÉTENDANT AUX ORATOIRES PRIVÉS LA FAVEUR DE L'AUTEL PRIVILÉGIÉ PRÉCEDEMMENT ACCORDÉE A NOS ÉGLISES PUBLIQUES

Beatissime Pater,

Sacerdos Carolus Tatin, procurator generalis Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provolutus, enixe postulat ut rescriptum 26 martii 1867 quo privilegiatum declaratur altare majus Ecclesiarum quæ ad dictam Congregationem spectant, dummodo sint publicæ et saltem benedictæ, extendatur ad oratoria earum domorum quæ Ecclesiam publicam non habent, uti Novitiatus, Collegia, Conservatoria et alii huiusmodi.

Et Deus.....

Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII in audientia habita die 19 julii 1890 ab infrascripto Secretario Sanctæ Congregationis indulgentiis sacrisque reliquiis præpositæ, benigne declaravit etiam privilegiata altaria de quibus in precibus, pro missis quæ in illis celebrabuntur a quocumque sacerdote sive sæculari sive regulari in suffragium fidelium defunctorum. Præsenti ad triennium valituro absque ulla Brevis expeditione, contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria eiusdem Sacræ Congregationis, die 19 julii 1890.

Aloisius, card. Ep. Sabin.

NOUVELLES DIVERSES

Administration générale. — Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que la fatigue qui a empêché N. T. R. Père Supérieur général de continuer la visite des maisons de la province du midi, n'a pas eu de suites graves. Après quelques jours de repos, le T. R. Père a pu reprendre ses occupations ordinaires.

Le R. P. Soullier a reçu la mission de visiter les maisons de Lyon, de Notre-Dame de l'Osier, de Notre-Dame des Lumières et de Notre-Dame de Bon-Secours.

Un nouveau scolasticat vient d'être établi à Notre-Dame de Bon-Secours pour les frères dont la santé demande un climat plus doux que celui de Hollande. La direction en est confiée au R. P. Séméria qui sera en même temps professeur de morale. Le R. Paul Bonnet est chargé des classes de dogme, et le R. P. Beaume des classes de philosophie.

— Retraites pastorales. — Plusieurs de nos Pères ont été appelés, cette année, à l'important ministère des retraites pastorales. Le R. P. Garnier a prêché les deux retraites du diocèse d'Ajaccio, le R. P. Royer celles de Sherbrooke, en Canada, le R. P. Augier, Célestin, celles de Saint-Hyacinthe, dans la même Province. Le R. P. Rey, après avoir donné les exercices de la retraite aux jeunes prêtres du diocèse de Besançon, aux missionnaires diocésains de Notre-Dame sur Vire (Coutances), et à la congrégation des prêtres de Tinchebray, diocèse de Séez, prêchera, dans le mois de septembre, les re-

traites pastorales du diocèse de Nantes. A la même époque, le R. P. Lavillardière exercera le même ministère auprès du clergé du diocèse de Montpellier.

— Canada. — Le R. P. Langevin, venu en France pour prendre part aux travaux de la commission des juniorats, est reparti pour Ottawa le 21 août, accompagné des FF. Brémond et Pascal, tous deux sous-diacres, qui vont terminer leurs études au scolasticat d'Archeville.

Mgr Grandin est en ce moment en Canada avec le R. P. Lacombe. Le but du vénéré prélat est de réclamer, auprès du gouvernement fédéral d'Ottawa, contre certaines mesures qui lèsent les droits des catholiques, et en même temps de provoquer parmi les Canadiens un courant d'émigration vers les vastes régions du nord-ouest.

— Vicariat de Saint-Boniface. — Le R. P. Camper, assisté des PP. Baudin, Fox et Cahil, a béni la première pierre d'une nouvelle église, à Notre-Dame du Portage au Rat.

Le R. P. Hugonard donne d'excellentes nouvelles de l'école industrielle qu'il dirige avec tant de succès à Qu'Appelle. Cette école compte, en ce moment, cent quarante-cinq élèves. Le samedi saint, onze enfants ont reçu le saint baptême, et, parmi eux, le fils du chef le plus influent et peut-être le plus hostile à notre sainte religion. Douze sont allés au ciel, l'hiver dernier, emportés par la grippe ou la rougeole, auxquelles les prédisposaient leur état depuis longtemps maladif, et, parmi ces douze, neuf avaient été baptisés à l'école.

— Préfecture apostolique du Transvaal. — Un projet de loi présenté par les protestants, à l'effet d'exclure les établissements catholiques des secours que le gouvernement donne aux écoles, a été rejeté à l'unanimité par la Chambre des représentants.

Le R. P. Monginoux espère obtenir l'abrogation de la loi qui interdit aux catholiques l'exercice de toute fonction officielle dans l'État.

— Vicariat de Jaffna. — La fête du Sacré-Cœur de Jésus a été marquée, cette année, par une touchante cérémonie. Deux mille enfants ont fait en même temps leur consécration à ce divin Cœur, après avoir été préparés à ce grand acte par une neuvaine de prières et d'instructions. Ils ont ensuite pris part à la procession du Très Saint Sacrement, à travers les rues de la ville magnifiquement pavoisée, portant dans leurs mains des bannières et des oriflammes.

— Vicariat de Colombo. — Dans sa dernière visite pastorale, Mgr Bonjean est allé jusqu'à Ambalanyoda, mission fondée il y a deux ans, en plein pays bouddhiste. C'est la première fois qu'un évêque pénétrait dans ces contrées. Aussi les sectateurs de Bouddha, mécontents, ont-ils essayé de troubler la fête des catholiques par une contre-manifestation en l'honneur de leur dieu. Mais ils n'ont pas réussi. Monseigneur a pu accomplir toutes les cérémonies, d'après le programme arrêté d'avance.

— Province du Midi. — Nos pères de Lyon ont quitté la maison qu'ils occupaient provisoirement sur la montagne de Fourvières, au chemin de Choulans. Leur nouvelle demeure est située dans l'intérieur de la ville, rue de la Charité, n° 46.

— Départs de missionnaires. — Le dimanche 7 septembre s'embarqueront, à Marseille, pour le vicariat de Jaffna, les PP. Charles Boury, du diocèse de Poitiers, et Alphonse Fendenheim, du diocèse d'Aire.

AVIS IMPORTANT.

Nous rappelons à nos Pères l'avis qui leur a été donné, dans le numéro de mars dernier, au sujet du pouvoir de bénir et indulgencier les objets de piété. Ce pouvoir, en tant qu'ils le tiennent du T. R. P. Supérieur général, va cesser à partir du 1er janvier prochain, et pour le renouveler, ils doivent s'adresser désormais au R. P. Tatin, *Procuratore dei Missionarii oblati di Maria Immacolata, via di Santo Pietro in Vincoli*, Roma.

A cet avis, nous ajoutons, comme nous l'avons fait déjà la première fois, qu'il n'y a rien de changé aux pouvoirs que nous tenons d'une autre source.

Parmi ceux-ci, les uns sont perpétuels, les autres temporaires. Lorsqu'il y aura lieu de les renouveler, on s'adressera, ainsi que pour les premiers, au R. P. Procureur.

On nous a demandé si les pouvoirs accordés par le Supérieur général *usque ad revocationem* ne restaient pas valables, nonobstant le retrait qui lui a été fait de la faculté de subdéléguer.

Certainement non. La faculté de subdéléguer n'a jamais été accordée au Supérieur général *in perpetuum*, mais seulement *ad quinquennium*. Il ne pouvait donc pas subdéléguer *in perpetuum;* aussi ne l'a-t-il jamais fait. Il ne pouvait subdéléguer, au plus, que pour cinq ans. Mais comme son pouvoir de subdélégation décroissait tous les jours et qu'il ne pouvait tenir compte de cette décroissance dans les lettres qui lui étaient quotidiennement demandées, il accordait le pouvoir *usque ad revocationem*, se réservant de renouveler son titre quinquennal toutes les fois que besoin serait, et de *révoquer* le pouvoir accordé le jour où il lui serait retiré à lui-même.

C'est ce qu'il a fait par l'avis déjà publié et aujourd'hui renouvelé.

La Congrégation des Rites ayant approuvé (décret du 24 juillet 1888) une formule abrégée pour la bénédiction et l'imposition du scapulaire du Carmel, différente de celle qui est marquée dans notre *Manuel de prières*, nous en donnons le texte authentique :

℣. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, ℟. Et salutare tuum da nobis.

℣. Domine exaudi... ℣. Dominus vobiscum.

Oremus. — Domine Jesu Christe, humani generis Salvator, hunc habitum, quem propter tuum tuæque Genitricis Virginis Mariæ de Monte Carmelo amorem servus tuus devote est delaturus, dextera tua sanctifica, ut eadem Genitrice tua intercedente, ab hoste maligno defensus in tua gratia usque ad mortem perseveret : Qui vivis.

Deinde aspergat aqua benedicta habitum et postea ipsum imponat dicens :

Accipe hunc habitum benedictum, precans Sanctissimam Virginem, ut ejus meritis illum perferas sine macula, et te ab omni adversitate defendat atque ad vitam perducat æternam. Amen.

Deinde dicat :

Ego, ex potestate mihi concessa, recipio te ad participationem omnium bonorum spiritualium quæ, cooperante misericordia Jesu Christi, a Religiosis de Monte Carmelo peraguntur. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen.

Bene✝dicat te Conditor cœli et terræ Deus omnipotens, qui te cooptare dignatus est in confraternitatem Beatæ Mariæ Virginis de Monte Carmelo, quam exoramus, ut in hora obitus tui conterat caput serpentis antiqui ; atque palmam et coronam sempiternæ hæreditatis tandem consequaris. Per Christum Dominum nostrum. — ℟. Amen

Aspergat aqua benedicta.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 112. — Décembre 1890

ACTES PONTIFICAUX

LETTRE ENCYCLIQUE

DE

NOTRE TRÈS SAINT-PÈRE LÉON

PAR LA DIVINE PROVIDENCE

PAPE XIII

AUX ÉVÊQUES, AU CLERGÉ ET AU PEUPLE D'ITALIE

AUX ÉVÊQUES, AU CLERGÉ ET AU PEUPLE D'ITALIE

LÉON XIII PAPE

VÉNÉRABLES FRÈRES, CHERS FILS

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Des hauteurs de ce Siège apostolique, où la divine Providence Nous a placé pour veiller au salut de tous les peuples, Notre regard s'arrête souvent sur l'Italie, au milieu de laquelle Dieu, par un acte de singulière prédilection, a fixé la chaire de son Vicaire, et de laquelle néanmoins

Nous arrivent présentement de nombreuses et très sensibles amertumes. Ce ne sont pas les offenses personnelles qui Nous attristent, ni les privations et les sacrifices que Nous impose la condition actuelle des choses, non plus que les injures et les mépris qu'une presse insolente a toute licence de déverser sur Nous chaque jour. S'il s'agissait de Notre seule personne et non point de la ruine vers laquelle Nous voyons se précipiter l'Italie, menacée dans sa foi, Nous supporterions les outrages en silence, heureux de pouvoir dire à Notre tour ce que disait de lui-même un de Nos plus illustres prédécesseurs : « Si ma captivité sur cette terre ne s'aggravait du poids des sollicitudes quotidiennes, je garderais volontiers le silence sur les mépris et les moqueries dont je suis l'objet (1). » Mais, sans parler de l'indépendance et de la dignité du Saint-Siège, il s'agit encore de la religion et du salut de toute une nation, et, disons-le, d'une nation qui, dès les premiers temps, ouvrit son cœur à la foi catholique, et la conserva toujours depuis avec un soin jaloux. Cela semble incroyable, et pourtant cela est vrai : nous en sommes à ce point en Italie, d'avoir à redouter la perte même de la foi. A plusieurs reprises, Nous avons donné l'alarme, afin qu'on avisât au danger, et cependant Nous ne croyons pas avoir encore assez fait. En présence d'attaques incessantes et de plus en plus vives, Nous entendons retentir plus puissante la voix du devoir, qui Nous presse de vous parler de nouveau, à vous, Vénérables Frères, au clergé et au peuple italien. Puisque l'ennemi ne se donne aucun relâche, le silence et l'inaction ne sauraient non plus nous convenir, ni à Nous ni à vous, qui, par la divine miséricorde,

(1) « Si terræ meæ captivitas per quotidiana momenta non excresceret, de despectione mea atque irrisione lætus tacerem. » Saint Grégoire le Grand, *Lettre à l'empereur Maurice.*

avons été constitués les gardiens et les vengeurs de la religion des peuples confiés à nos soins, les pasteurs et les sentinelles vigilantes du troupeau du Christ, pour lequel nous devons être prêts, s'il le faut, à sacrifier tout, même la vie.

Nous ne dirons point de choses nouvelles, car les faits tels qu'ils se sont produits sont toujours les mêmes, et déjà du reste Nous avons dû en parler d'autres fois, à mesure que l'occasion s'en présentait. Mais ici Nous Nous proposons de récapituler ces faits, de les réunir comme en un seul tableau, et d'en tirer pour l'instruction commune les conséquences qui en dérivent. Ce sont des faits incontestables, qui se sont produits en plein soleil : faits non isolés, mais connexes entre eux, de manière que, dans leur ensemble, ils révèlent avec évidence tout un système dont ils ne sont que l'application et le développement. Le système n'est point nouveau ; mais ce qui est nouveau, c'est l'audace, l'acharnement, la rapidité avec laquelle maintenant on l'applique. C'est le plan même des sectes qui se déroule actuellement en Italie, spécialement en ce qui touche de plus près à l'Église et à la religion catholique, plan dont le but final et notoire est de réduire, si cela était possible, la religion même à néant. Il serait superflu de faire le procès des sectes dites maçonniques, la cause est jugée : leur but, leurs moyens, leur doctrine et leurs actes sont connus avec une indiscutable certitude. Animées de l'esprit de Satan, dont elles sont l'instrument, elles s'inspirent d'une haine mortelle, implacable contre Jésus-Christ et contre son œuvre, qu'elles s'efforcent par tous les moyens de détruire ou d'enchaîner. Cette guerre, en ce moment, se livre plus que partout ailleurs en Italie, où la religion catholique a jeté de plus profondes racines, et surtout à Rome où est le centre

de l'unité catholique et le siège du Pasteur et Docteur universel de l'Église.

Il convient de retracer dès l'origine les diverses phases de cette guerre. On commença, sous prétexte de politique, par renverser le principat civil des Papes ; mais, dans la pensée des véritables chefs — pensée tenue d'abord secrète et déclarée ouvertement depuis — ce renversement devait servir de moyen pour arriver à détruire ou au moins enchaîner le suprême pouvoir spirituel des Pontifes Romains. Et, pour qu'il ne restât aucun doute sur le but réel qu'on visait, on en vint aussitôt à la suppression des ordres religieux, ce qui réduisait de beaucoup le nombre des ouvriers évangéliques, tant pour l'assistance des fidèles et le saint ministère que pour la propagation de la foi chez les nations infidèles. Plus tard, on ajouta l'obligation du service militaire pour les clercs, ce qui entraînait nécessairement, comme conséquence, de graves et nombreux obstacles au recrutement et à la formation convenables du clergé même séculier. Puis on mit la main sur le patrimoine ecclésiastique, soit en le confisquant absolument, soit en le grevant d'impôts énormes, afin d'appauvrir le clergé et l'Église et de lui arracher des mains les moyens nécessaires en ce monde pour subsister et pour promouvoir les institutions et les œuvres qui secondent son apostolat divin. Les sectaires l'ont eux-mêmes déclaré ouvertement : « Pour diminuer l'influence du clergé et des associations cléricales, il n'y a qu'un moyen efficace à employer : les dépouiller de tous leurs biens et les réduire à une pauvreté complète. » D'autre part, l'action de l'État est de soi et tout entière dirigée à faire disparaître de la nation tout cachet religieux et chrétien. Des lois et de tout ce qui constitue la vie officielle, on exclut systématiquement toute inspiration et toute idée reli-

gieuse, quand on n'en vient pas aux attaques directes ; les manifestations publiques de la foi et de la piété catholique ou sont prohibées, ou sont entravées, sous de vains prétextes, par des obstacles sans nombre ; à la famille, on a enlevé sa base et sa constitution religieuse, en proclamant ce que l'on appelle le mariage civil ; et, grâce à l'instruction que l'on veut exclusivement laïque, depuis les premiers éléments jusqu'à l'enseignement supérieur des universités, les nouvelles générations, autant que cela dépend de l'État, sont comme contraintes de grandir en dehors de toute idée religieuse et dans une ignorance complète des premières et des plus essentielles notions de leurs devoirs envers Dieu. C'est là mettre la cognée à la racine de l'arbre, et l'on ne saurait imaginer un moyen plus universel et plus efficace pour soustraire à l'influence de l'Église et de la foi la société, la famille et les individus. « Saper par tous les moyens le cléricalisme dans ses fondements et aux sources mêmes de la vie, c'est-à-dire à l'école et dans les familles », tel est le mot d'ordre des écrivains francs-maçons.

On répondra que cela ne se passe point seulement en Italie, mais que c'est un système de gouvernement auquel les États se conforment d'une manière générale.

Cette observation ne contredit pas, mais confirme ce que nous disons des projets et de l'action de la franc-maçonnerie en Italie. Oui, ce système est adopté et mis en pratique partout où la franc-maçonnerie exerce son action impie, et, comme cette secte est très répandue, de là vient que le système antichrétien, lui aussi, est très largement appliqué. Mais cette application est plus rapide et plus générale ; elle est poussée beaucoup plus loin dans les pays où les gouvernements sont plus soumis à l'action de la secte et savent mieux en promouvoir les intérêts. Or, par malheur, au nombre de ces pays il faut

placer présentement la nouvelle Italie. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est sujette à l'influence impie, malfaisante des sociétés secrètes ; mais, depuis quelque temps, celles-ci, devenues toutes-puissantes et absolument dominatrices, la tyrannisent à plaisir. En Italie, la direction de la chose publique, en ce qui concerne la religion, est totalement en harmonie avec les aspirations des sectes, qui trouvent, pour mettre leurs idées à exécution, dans les dépositaires du pouvoir public, des fauteurs déclarés et de dociles instruments. Les lois contraires à l'Église, les mesures directement agressives sont tout d'abord proposées, résolues, décrétées dans les réunions des sectes. Il suffit qu'une chose paraisse de près ou de loin devoir causer à l'Église quelque affront ou quelque dommage, pour qu'elle soit incontinent favorisée et encouragée. Parmi les faits les plus récents, nous rappellerons l'approbation donnée au nouveau Code pénal, dans lequel ce qu'on a voulu avec le plus de ténacité et en dépit de toutes les raisons contraires, c'était d'adopter les articles dirigés contre le clergé, articles qui sont comme une loi d'exception et tendent à considérer comme délictueux certains actes qui sont des devoirs sacrés du ministère ecclésiastique. La loi sur les Œuvres pies, qui soustrait à toute action et toute ingérence de l'Église le patrimoine accumulé par la piété et la religion de nos aïeux, à l'ombre et sous la tutelle de l'Église, cette loi avait été, depuis bien des années, résolue dans les assemblées de la secte, précisément parce qu'elle devait infliger à l'Église une offense nouvelle, diminuer son influence sociale et supprimer d'un trait une grande quantité de legs destinés au culte divin. Il faut joindre à cela une œuvre éminemment maçonnique : l'érection du monument au fameux apostat de Nola, résolue, décrétée, exécutée, avec l'aide et la faveur des gouvernants, par

la franc-maçonnerie, qui, par la bouche des interprètes les plus autorisés de sa pensée, n'a pas craint d'avouer le but de son œuvre et d'en déclarer la signification : le but, c'était d'outrager la Papauté ; la signification, c'était qu'on entend désormais substituer à la foi catholique la liberté d'examen la plus absolue, la liberté de critique et de pensée, la liberté de conscience ; or, on sait ce que signifie un tel langage dans la bouche des sectaires, et, comme pour mettre le sceau à toute cette entreprise, sont venues ensuite les déclarations les plus explicites, faites par celui-là même qui est à la tête du gouvernement. Elles ont le sens que voici : La lutte vraie et réelle que le gouvernement a le mérite d'avoir comprise, c'est la lutte entre la foi et l'Église d'une part, le libre examen et la raison de l'autre. Que l'Église cherche à réagir, à enchaîner de nouveau la raison et la liberté de penser et de vaincre. Quant au gouvernement, il se déclare dans cette lutte ouvertement en faveur de la raison contre la foi, et se donne la mission de faire en sorte que l'État italien soit l'expression évidente de cette raison et de cette liberté, triste mission que Nous avons récemment, dans une occasion analogue, entendu affirmer de nouveau avec audace.

A la lumière de tels faits et de telles déclarations, il est plus que jamais évident que l'idée maîtresse qui préside à la marche de la chose publique en Italie est, en ce qui concerne la religion, la mise à exécution du programme maçonnique. On voit quelle partie du programme a déjà été réalisée, on sait ce qui reste à exécuter, et l'on peut prévoir avec certitude que, tant que l'Italie sera aux mains de gouvernants sectaires ou dépendant des sectes, on en poursuivra la réalisation plus ou moins rapidement, suivant les circonstances,

jusqu'à son plus complet développement. L'action des sociétés secrètes tend actuellement à réaliser les desseins suivants, conformément aux vœux et aux résolutions prises dans leurs assemblées les plus autorisées, vœux et résolutions tous inspirés par une haine à mort contre l'Église : « Abolition dans les écoles de toute instruction religieuse ; fondation d'établissements dans lesquels la jeunesse féminine elle-même ne soit soumise à aucune influence cléricale, quelle qu'elle soit, puisque l'État, qui doit être absolument athée, a le droit et le devoir inaliénable de former le cœur et l'esprit des citoyens, et qu'aucune école ne doit être soustraite à son inspiration ni à sa surveillance ; application rigoureuse de toutes les lois en vigueur qui ont pour but d'assurer l'indépendance absolue de la société civile vis-à-vis des influences cléricales ; observation stricte des lois qui suppriment les corporations religieuses, et emploi de tous les moyens capables d'assurer leur efficacité ; remaniement de tout le patrimoine ecclésiastique, en partant du principe que la propriété appartient d'elle-même à l'État, et l'administration des biens aux pouvoirs civils ; exclusion de tout élément catholique ou clérical de toutes les administrations publiques, des œuvres pies, des hôpitaux, des écoles, des conseils où se préparent les destinées de la patrie, des académies, des cercles, des associations, des comités, des familles ; exclusion en tout, partout, toujours. Au contraire, l'influence maçonnique doit se faire sentir dans toutes les circonstances de la vie sociale et devenir maîtresse et arbitre de tout. C'est ainsi qu'on aplanira la voie à l'abolition de la Papauté, ainsi que l'Italie sera délivrée de son implacable et mortelle ennemie, et Rome, qui fut dans son passé le centre de la théocratie universelle, sera à l'avenir le centre de la sécularisation universelle, où doit

être proclamée, à la face du monde entier, la grande charte de la liberté humaine. » Ce sont là autant de déclarations, de vœux et de résolutions authentiques des francs-maçons ou de leurs assemblées.

Sans rien exagérer, tel est bien aussi l'état actuel de la religion en Italie, et tel l'avenir qu'on peut prévoir pour elle. Dissimuler la gravité de la situation serait une erreur funeste ; la reconnaître telle qu'elle est, et lui faire face avec la prudence et la force évangéliques, en déduire les devoirs qu'elle impose à tous les catholiques et à Nous spécialement, qui, comme Pasteur, devons veiller sur les fidèles et les conduire au salut, c'est entrer dans les vues de la Providence, c'est faire œuvre de sagesse et de zèle pastoral. En ce qui Nous concerne, Notre devoir apostolique Nous impose de protester hautement de nouveau contre tout ce qui s'est fait, qui continue à se faire et se trame, en Italie, contre la religion. Défenseur et protecteur des droits sacrés de l'Église et du Pontificat, Nous repoussons ouvertement et Nous dénonçons au monde catholique les outrages que l'Église et la Papauté ne cessent de recevoir, spécialement à Rome, qui rendent le gouvernement de la catholicité plus difficile et nous font une condition plus grave et plus indigne. C'est pourquoi, Vénérables Frères, Nous faisons appel à votre zèle et à votre amour des âmes, afin que, pénétrés de la gravité du danger où elles sont de se perdre à jamais, vous avisiez aux remèdes, vous vous employiez tout entiers à conjurer le péril. Aucun moyen en votre pouvoir ne doit être négligé ; toutes les ressources de la parole, toutes les industries de l'action, tout l'immense trésor de secours et de grâces que l'Église place entre nos mains, sont à employer pour la formation d'un clergé instruit et pleinement animé de l'esprit de Jésus-Christ, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, l'ex-

tirpation des mauvaises doctrines, la défense des vérités catholiques, la conservation du caractère et de l'esprit chrétien dans les familles. Quant au peuple catholique, il est nécessaire, avant tout, qu'il soit instruit de l'état vrai des choses en Italie au sujet de la religion, du caractère essentiellement religieux qu'a pris la lutte contre le Souverain Pontife, du but véritable auquel on tend constamment, afin qu'il voie, à la lumière des faits, de combien de manières on lui tend des embûches au point de vue religieux et qu'il se persuade des dangers qu'il court d'être dépouillé du trésor inestimable de la foi. L'esprit convaincu de cette vérité et sûr, d'ailleurs, que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu et de se sauver, les fidèles comprendront qu'il s'agit du plus grand, pour ne pas dire de l'unique intérêt que chacun a le devoir, ici-bas, de garantir, de mettre, avant tout, en sûreté, au prix de n'importe quel sacrifice, sous peine d'encourir un malheur éternel. Ils comprendront, en outre, facilement que, puisque ce temps est un temps de lutte acharnée et à ciel ouvert, ce serait une honte de déserter le champ de bataille et de se cacher. Le devoir est de rester au poste et de s'y montrer à visage découvert, par la foi et par les œuvres de véritables catholiques, et cela, tant pour honorer la foi qu'ils professent et glorifier Celui dont ils suivent les étendards, que pour ne pas encourir la suprême disgrâce d'être désavoués au dernier jour et de n'être pas reconnus pour siens par le Juge suprême, qui a déclaré que qui n'est pas avec lui est contre lui. Sans ostentation, comme sans timidité, qu'ils donnent des preuves de ce vrai courage qui naît de la conscience que l'on remplit un devoir sacré devant Dieu et devant les hommes.

A cette franche profession de foi, les catholiques doivent unir la plus grande docilité et l'amour le plus filial

pour l'Église, la soumission la plus sincère aux évêques, un dévouement et une obéissance absolue au Pontife Romain. Enfin, qu'ils reconnaissent combien il est indispensable qu'ils s'éloignent de tout ce qui est l'œuvre des sectes ou reçoit d'elles protection et impulsion comme étant souillé par le souffle antichrétien qui les anime; qu'ils s'adonnent, au contraire, avec activité, courage et constance, aux œuvres catholiques, aux associations et institutions bénies par l'Église, encouragées et soutenues par les évêques et le Pontife Romain.

Et, comme le principal instrument dont se servent les ennemis est la presse, en grande partie inspirée et soutenue par eux, il faut que les catholiques opposent la bonne presse à la mauvaise pour la défense de la vérité et de la religion et pour le soutien des droits de l'Église. Et de même que c'est la tâche de la presse catholique de mettre à nu les perfides desseins des sectes, d'aider et de seconder l'action des pasteurs, de défendre et de promouvoir les œuvres catholiques, ainsi c'est le devoir des fidèles de soutenir la bonne presse, soit en refusant ou en retirant toute faveur à la mauvaise, soit en concourant directement, chacun dans la mesure de ses moyens, à la faire vivre et prospérer, en quoi Nous croyons que, jusqu'à présent, en Italie, on n'a pas fait assez. Enfin, les enseignements par Nous adressés à tous les catholiques, et spécialement ceux qui sont contenus dans l'encyclique *Humanum genus* et dans l'encyclique *Sapientiæ christianæ*, doivent être particulièrement appliqués et inculqués aux catholiques d'Italie. Que si, pour rester fidèles à ces devoirs, ils ont quelque chose à souffrir, quelque sacrifice à faire, ils se rappelleront que le royaume des cieux souffre violence et qu'on ne le peut conquérir qu'en se faisant violence; ils se rappelleront que celui qui s'aime lui-même ou qui aime ses biens

plus que Jésus-Christ n'est pas digne de Lui. L'exemple de tant d'invincibles héros qui, dans tous les temps, ont tout sacrifié généreusement pour la foi, l'assistance singulière de la grâce qui rend doux le joug de Jésus-Christ et léger son fardeau, leur seront d'un puissant secours pour retremper leur courage et les soutenir dans ce glorieux combat.

Nous n'avons considéré jusqu'ici, dans l'état présent des choses en Italie, que le côté religieux, comme étant celui qui, pour Nous, est le principal et qui Nous concerne en propre à raison de Notre charge apostolique. Mais il est à propos de considérer aussi le côté social et politique, afin que les Italiens voient que ce n'est pas seulement l'amour de la religion, mais bien encore le plus sincère et le plus noble amour de la patrie, qui doit les déterminer à s'opposer aux efforts impies des sectes. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer quel avenir préparent à l'Italie, dans l'ordre social et politique, des gens qui ont pour but — ils ne le cachent pas — de faire une guerre sans trêve au catholicisme et à la Papauté.

Le passé nous en a déjà donné des preuves bien éloquentes par elles-mêmes. Ce qu'est devenue l'Italie dans cette première période de sa vie nouvelle, sous le rapport de la moralité publique et privée, de la sécurité, de l'ordre et de la tranquillité intérieure, de la prospérité et de la richesse nationales, les faits l'ont mieux démontré que ne le sauraient faire nos paroles. Ceux-là mêmes qui auraient intérêt à le cacher sont contraints par la vérité d'en faire l'aveu. Nous dirons seulement que, dans les conditions actuelles, par une triste mais véritable nécessité, les choses ne sauraient aller autrement. La secte maçonnique, bien qu'elle fasse parade d'un certain esprit de bienfaisance et de philanthropie, ne peut exercer qu'une influence funeste, et

cela précisément parce qu'elle combat et tente de détruire la religion de Jésus-Christ, la véritable bienfaitrice de l'humanité.

Tous savent avec quelle force et par combien de moyens la religion exerce sur la société une influence salutaire. Il est incontestable que la saine morale, tant publique que privée, fait l'honneur et la force des États. Mais il est incontestable également que, sans religion, il n'y a point de bonne morale ni publique ni privée.

De la famille solidement établie sur ses bases naturelles, la société tire sa vie, son accroissement et sa force. Or, sans religion et sans moralité, la société domestique n'a aucune stabilité, et les liens de famille eux-mêmes s'affaiblissent et se dissolvent.

La prospérité des peuples et des nations vient de Dieu et de sa bénédiction. Si un peuple, loin de reconnaître cette vérité, va jusqu'à se soulever contre Dieu et, dans l'orgueil de son esprit, lui dit tacitement qu'il n'a pas besoin de lui, la prospérité de ce peuple n'est qu'un fantôme destiné à s'évanouir sitôt qu'il plaira au Seigneur de confondre l'orgueilleuse audace de ses ennemis. C'est la religion qui, pénétrant jusqu'au fond de la conscience de chaque individu, lui fait sentir la force du devoir et l'anime à le remplir. De même aussi, c'est la religion qui donne aux princes les sentiments de justice et d'amour à l'égard de leurs sujets ; qui fait les sujets, à leur tour, fidèles et sincèrement dévoués à leurs princes, les législateurs droits et honnêtes, les magistrats justes et incorruptibles, les soldats valeureux jusqu'à l'héroïsme, les administrateurs consciencieux et diligents ; c'est la religion qui fait régner la concorde et l'affection entre les époux, l'amour et le respect entre parents et enfants ; c'est la religion qui inspire aux pauvres le respect pour la propriété d'autrui, aux riches le bon usage

de leurs richesses. De cette fidélité au devoir et de ce respect des droits d'autrui naissent l'ordre, la tranquillité, la paix, qui occupent une si large place dans la prospérité d'un peuple et d'un État. Otez la religion et avec elle disparaîtront de la société tous ces biens infiniment précieux. Pour l'Italie, la perte en sera encore plus sensible. Ses gloires et ses grandeurs plus insignes, qui lui donnèrent durant longtemps le premier rang parmi les nations les plus cultivées, sont inséparables de la religion, qui les a produites ou inspirées ou, à tout le moins, favorisées, secondées, développées.

Qu'il en soit ainsi, le témoignent, quant aux libertés publiques, les annales des communes ; quant aux gloires militaires, tant d'entreprises mémorables contre les ennemis déclarés du nom chrétien ; quant aux sciences, les universités qui, fondées, favorisées, enrichies de privilèges par l'Église, en furent l'asile et le théâtre ; quant aux arts, les innombrables monuments de tout genre semés à profusion sur tout le sol de l'Italie ; quant aux œuvres de bienfaisance en faveur des malheureux, des déshérités, des ouvriers, tant de fondations inspirées par la charité chrétienne, tant d'asiles ouverts à toutes sortes de misères et d'infortunes, les associations et les corporations qui se sont développées sous l'égide de la religion. La vertu et la force de la religion sont immortelles, parce qu'elle vient de Dieu ; elle a des trésors de secours, elle possède les remèdes les plus efficaces pour les besoins de tous les temps, de toutes les époques, auxquels elle sait admirablement les adapter. Ce qu'elle a su et pu faire en d'autres temps, elle peut le faire encore aujourd'hui, grâce à la vertu toujours nouvelle et toujours puissante qu'elle possède. Au contraire, enlever à l'Italie sa religion, c'est tarir d'un seul coup la source la plus féconde de trésors et de secours inestimables.

En outre, un des plus grands et des plus formidables périls que court la société actuelle, ce sont les agitations des socialistes qui menacent de l'ébranler jusque dans ses fondements. L'Italie n'est pas exempte d'un aussi grand danger ; et, bien que d'autres nations soient plus qu'elle infestées de cet esprit de subversion et de désordre, il n'en est pas moins vrai que, sur son sol aussi, cet esprit se répand de plus en plus, prend chaque jour de nouvelles forces. Et telle est la perversité de sa nature, telle la puissance de son organisation, l'audace de ses projets, qu'il est nécessaire de réunir toutes les forces conservatrices pour en arrêter les progrès, en empêcher efficacement le triomphe. Or, entre ces forces, la première, la principale de toutes, c'est celle que peuvent donner la religion et l'Église ; sans elle, les lois les plus sévères, les rigueurs des tribunaux, la force armée elle-même, resteront vaines et insuffisantes. De même que, dans le passé, contre les hordes barbares nulle force matérielle n'a pu prévaloir, mais bien au contraire la vertu de la religion chrétienne, qui, en pénétrant leurs esprits, fit disparaître leur férocité, adoucit leurs mœurs et les rendit dociles à la voix de la vérité et de la loi évangélique ; ainsi, contre la fureur de multitudes effrénées, il ne saurait y avoir de rempart assuré sans la vertu salutaire de la religion, laquelle, répandant dans les esprits la lumière de la vérité, insinuant dans les cœurs les préceptes sacrés de la morale de Jésus-Christ, leur fera entendre la voix de la conscience et du devoir, et mettra un frein aux convoitises avant même que d'en mettre à l'action, et amortira l'impétuosité des mauvaises passions. Au contraire, attaquer la religion, c'est priver l'Italie de l'auxiliaire le plus puissant pour combattre un ennemi qui devient de jour en jour plus formidable et plus menaçant.

Mais ce n'est pas tout. De même que dans l'ordre social la guerre faite à la religion est très funeste et souverainement meurtrière pour l'Italie, ainsi dans l'ordre politique l'hostilité avec le Saint-Siège et le Pontife Romain est pour l'Italie une source de très grands malheurs. Ici encore, la démonstration n'est plus à faire ; il suffit, pour compléter Notre pensée, d'en résumer en quelques mots les conclusions. La guerre faite au Pape veut dire pour l'Italie : à l'intérieur, division profonde entre l'Italie officielle et la grande partie des Italiens vraiment catholiques — or, toute division est faiblesse ; — cela veut dire encore privation pour le pays de la faveur et du concours de la portion la plus franchement conservatrice ; cela veut dire, enfin, prolongation indéfinie, au sein même de la nation, d'un conflit religieux qui jamais ne profita au bien public, mais porte, au contraire, toujours en lui les germes funestes des malheurs et des châtiments les plus graves. A l'extérieur, le conflit avec le Saint-Siège, outre qu'il prive l'Italie du prestige et de l'éclat qui lui viendraient infailliblement de rapports pacifiques avec le Pontificat, lui aliène les catholiques du monde entier, est pour elle une cause d'immenses sacrifices et peut, à chaque instant, fournir à ses ennemis une arme contre elle.

Voilà donc la prospérité et la grandeur que préparent à l'Italie ceux qui, ayant son sort entre les mains, font tout ce qu'ils peuvent pour détruire, conformément aux aspirations des sectes, la religion catholique et la Papauté.

Supposons, au contraire, que, rompant toute solidarité et toute connivence avec les sectes, on laisse à la religion et à l'Église, comme à la plus grande des forces sociales, une vraie liberté et le plein exercice de ses droits ; quels heureux changements ne s'ensuivraient

pas pour les destinées de l'Italie ! Les calamités et les dangers que Nous déplorions tout à l'heure comme le fruit de la guerre à la religion et à l'Église cesseraient avec la lutte ; bien plus, sur le sol privilégié de l'Italie catholique, on verrait fleurir encore les grandeurs et les gloires dont la religion et l'Église furent toujours les sources fécondes. Sous l'influence de leur vertu divine germerait naturellement la réforme des mœurs publiques et privées ; les liens de famille reprendraient leur vigueur ; les citoyens de tous les ordres, grâce à l'action religieuse, sentiraient s'éveiller plus vives en eux les inspirations du devoir et de la fidélité à l'accomplir. Les questions sociales, qui à cette heure préoccupent tant les esprits, s'acheminerait vers la meilleure et la plus complète des solutions, grâce à l'application pratique des préceptes de charité et de justice évangéliques ; les libertés publiques, préservées de tout danger de dégénérer en licence, serviraient uniquement au bien et deviendraient vraiment dignes de l'homme ; les sciences, par cette vérité dont l'Église a le magistère, les arts par cette inspiration puissante que la religion tient d'en haut et qu'elle a le secret de communiquer aux âmes, prendraient rapidement un nouvel essor. La paix faite avec l'Église, l'unité religieuse, la concorde civile en seraient bien plus fortement cimentées ; on verrait cesser la division entre les catholiques fidèles à l'Église et l'Italie, laquelle acquerrait ainsi un élément puissant d'ordre et de conservation. Une fois satisfaction donnée aux justes demandes du Pontife Romain, ses droits reconnus et lui-même replacé dans une condition de vraie et effective indépendance, les catholiques des autres pays, qui aujourd'hui mus, non point par une impulsion étrangère, ou sans se rendre compte de ce qu'ils veulent, mais bien par un sentiment de foi et par la conviction d'un devoir

à remplir, élèvent ensemble la voix pour faire entendre leurs revendications en faveur de la dignité et de la liberté du Pasteur suprême de leurs âmes, ces mêmes catholiques n'auraient plus de motif pour considérer l'Italie comme l'ennemie de leur Père commun.

Alors, tout au contraire, l'Italie verrait son prestige et sa considération grandir auprès des autres peuples à raison de la bonne harmonie qu'elle entretiendrait avec ce Siège Apostolique. De même, en effet, que ce Siège a fait expérimenter tout particulièrement aux Italiens le bienfait de sa présence au milieu d'eux, ainsi, grâce aux trésors de foi qui se sont toujours répandus de ce centre de bénédiction et de salut, il a propagé le nom italien chez toutes les nations et lui a conquis leur estime et leur respect. L'Italie, réconciliée avec le Pape, fidèle à sa religion, serait en état de rivaliser de grandeur avec les meilleurs temps de son histoire, et tout ce qui appartient au véritable progrès de notre époque ne pourrait que l'aider puissamment à poursuivre sa glorieuse carrière. Rome, cité catholique par excellence, prédestinée de Dieu pour être le centre de la religion du Christ et le siège de son Vicaire, et pour cela même toujours stable et toujours grande à travers tant de périodes et de vicissitudes, Rome replacée sous l'autorité pacifique et le sceptre paternel du Pontife Romain, redeviendrait ce que l'avaient faite la Providence et les siècles, non plus rapetissée au rôle de capitale d'un royaume particulier, non pas divisée entre deux pouvoirs divers et souverains — dualisme contraire à toute son histoire — mais capitale digne du monde catholique, grande de toute la majesté de la religion et du souverain sacerdoce, maîtresse et modèle de moralité et de civilisation pour les peuples.

Ce ne sont pas là, Vénérables Frères, de vaines illu-

sions, mais bien des espérances appuyées sur un vrai et solide fondement.

L'assertion sans cesse renouvelée que les catholiques et le Souverain Pontife sont les ennemis de l'Italie et comme les alliés des partis subversifs n'est qu'une injure gratuite et une calomnie éhontée répandue à dessein par les sectes pour couvrir leurs desseins criminels et écarter tout obstacle à leur entreprise exécrable de décatholiciser l'Italie. La vérité qui ressort clairement de ce que Nous avons dit jusqu'à présent, c'est que les catholiques sont, en réalité, les meilleurs amis de leur pays et qu'ils donnent une preuve de vrai et solide amour, non seulement envers la religion de leurs ancêtres, mais encore envers leur patrie, quand ils s'écartent entièrement des sectes, en abhorrant leur esprit et leurs œuvres, en faisant tous leurs efforts pour que l'Italie, loin de perdre la foi, la conserve toujours vigoureuse, pour qu'elle évite de combattre l'Église, soit toujours sa fidèle enfant, ne se montre point hostile à la Papauté, mais se réconcilie avec elle. Employez-vous tout entiers, Vénérables Frères, à ce grand but, afin que la lumière de la vérité se fasse jour au milieu des multitudes et que celles-ci, enfin, comprennent où se trouvent leur bien et leur véritable intérêt, afin qu'elles se persuadent que c'est de la fidélité à la religion, de la paix avec l'Église et le Pontife Romain que l'on peut seul espérer pour l'Italie un avenir digne de son glorieux passé.

A cette grande chose Nous voudrions que réfléchissent, Nous ne dirons pas les affiliés des sectes, qui de propos délibéré ne songent qu'à fonder sur les ruines de la religion le nouveau régime de la Péninsule, mais ceux qui, sans donner accès à ces infâmes projets, en favorisent l'exécution en en soutenant la politique; plus particulièrement Nous adressons notre invitation aux jeunes

gens que leur inexpérience et la prédomination du sentiment rendent si faciles à se laisser induire en erreur. Nous voudrions que chacun se persuadât que la voie où l'on se trouve engagé ne peut qu'être fatale à l'Italie ; et si une fois de plus Nous signalons le péril, Nous ne sommes mû que par la conscience de Notre devoir et l'amour de Notre patrie.

Cependant, pour éclairer les esprits et rendre Nos efforts efficaces, il est besoin, par-dessus tout, d'invoquer le secours d'en haut. C'est pourquoi, Vénérables Frères, que Notre action commune soit accompagnée de la prière, et que cette prière soit générale, constante, fervente, telle qu'il la faut pour faire une douce violence au cœur de Dieu et le rendre propice à Notre Italie, et qu'elle en éloigne tout malheur, notamment le plus terrible de tous, qui serait la perte de la foi. — Interposons comme médiatrice auprès de Dieu la Très Glorieuse Vierge Marie, la Reine victorieuse du Rosaire, qui a tant d'empire sur les puissances infernales et qui, en tant de circonstances, a fait sentir à l'Italie les effets de ses maternelles dilections. — Ayons, enfin, avec confiance recours aux saints apôtres Pierre et Paul, qui ont conquis à la foi cette terre bénie et l'ont sanctifiée par leurs fatigues et arrosée de leur sang.

En attendant, comme gage des secours que Nous demandons au ciel et en témoignage de Notre très particulière affection, recevez la Bénédiction Apostolique que Nous vous accordons du plus profond de notre cœur, à Vous, Vénérables Frères, à votre clergé et au peuple italien.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 15 octobre 1890, la treizième année de Notre Pontificat.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DU MACKENZIE

MONSEIGNEUR FARAUD

Un nouveau deuil vient de frapper la Congrégation et nos Missions d'Amérique. Mgr Faraud, évêque d'Annemour et premier vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, est mort, le 29 septembre dernier, à Saint-Boniface, après quarante-quatre ans de vie apostolique et vingt-huit ans d'épiscopat. Voici en quels termes *le Manitoba*, journal de Saint-Boniface, annonce cette douloureuse nouvelle :

Une des plus grandes figures de l'histoire religieuse de ce pays vient de disparaître. Mgr Henri Faraud est décédé vendredi dernier, vers sept heures du matin, à sa résidence privée, après une longue maladie supportée avec une résignation et un esprit de foi vraiment admirables. Ce vénérable prélat, épuisé par les rudes labeurs d'une vie entièrement consacrée à l'évangélisation des pauvres sauvages du Nord-Ouest, était venu, l'année dernière, chercher au milieu de nous un repos et des soins justement mérités. Après une longue carrière de privations, de voyages, de souffrances physiques et morales, il se voyait forcé de quitter le champ d'action. Cependant sa retraite n'était pas absolue : son zèle était toujours aussi vivace et aussi infatigable que par le passé, toujours aussi plein de sollicitude pour ses chères Missions de la zone glaciale. De loin, il continua à diriger son vicariat par ses sages conseils, et même dans l'administration des affaires temporelles. Des lettres reçues de ses zélés mission-

naires témoignent qu'il est resté jusqu'au bout fidèle à la noble et fière devise qu'il avait choisie le jour de sa consécration épiscopale : *Non recuso laborem.*

Sa mort sera vivement sentie, et de ses chers missionnaires et de tous ses pauvres enfants du Nord. Tous pleureront la perte d'un père aimant, d'un pasteur dévoué. Cette mort affecte aussi grandement le cœur de Sa Grandeur Mgr Taché. Les liens intimes qui ont uni ces deux prélats pendant leur carrière apostolique ne peuvent que rendre plus douloureuse cette pénible séparation.

Le même journal donne, sur la vie et sur la mort du vénéré défunt, des détails que nous reproduisons, en les complétant, d'après d'autres renseignements.

Mgr Henri Faraud naquit à Gigondas, diocèse d'Avignon, le 17 mars 1823. Sa famille était profondément chrétienne, et aux jours néfastes de la Révolution française elle avait eu l'honneur de donner à l'échafaud d'Orange une de ses plus pures victimes (1). Il entendit de bonne heure la voix de Dieu qui l'appelait à la vie religieuse et apostolique. Admis vers 1840 au Juniorat ou école apostolique de Notre-Dame des Lumières fondée et dirigée par les Oblats de Marie Immaculée, il y acheva ses études classiques et entra trois ans après au noviciat de Notre-Dame de l'Osier. Il y fit ses vœux de religion le 14 septembre 1844. Le jeune religieux n'avait qu'une ambition : se consacrer aux missions les plus lointaines et les plus pénibles. La Providence se chargea de combler ses vœux. Sur la demande de Mgr Provencher, la Congrégation des Oblats venait d'envoyer ses premiers sujets dans les immenses plaines du Nord-Ouest. Le R. P. Aubert et le F. Taché étaient arrivés à la rivière Rouge le 25 août 1845, où le P. Bermond venait les rejoindre le 5 septembre de l'année suivante.

(1) Henriette Faraud, religieuse du Saint-Sacrement de Bollène, sœur de la mère du saint évêque, en souvenir de laquelle le nom de Henri fut donné à celui-ci.

Les supérieurs du jeune Faraud, connaissant ses brillantes qualités et voyant tous les services qu'il pourrait rendre, décidèrent de l'envoyer dans ces nouvelles Missions. C'est le 9 novembre 1846 qu'il arriva à Saint-Boniface, comme scolastique minoré. Mgr Provencher l'ordonna sous-diacre à la fin d'avril 1847, diacre le 1er mai suivant, et prêtre le 8 du même mois. Il débuta dans l'exercice du saint ministère en allant catéchiser les sauvages de Wabassimong, sur les bords de la rivière Winnipeg. Dans l'automne de la même année, il accompagnait une nombreuse caravane de Métis qui s'en allaient à la chasse au bison. Envoyé au mois de juin de l'année suivante à la mission de l'île à la Crosse, pour remplacer M. Laflèche, aujourd'hui évêque des Trois-Rivières, qui avait contracté une sérieuse maladie au milieu de ses rudes travaux, il fut destiné, en 1849, à la Mission d'Athabaska, située encore plus au nord. La veille même de son départ, il apprit une bien triste nouvelle. Sa mère venait de mourir, sans avoir la consolation de le revoir. Il sut rester maître de sa sensibilité, et loin de faiblir sous le coup qui le frappait, il retrempa son zèle et son esprit de sacrifice dans la sainte résignation chrétienne. Les témoins de cette scène admirèrent hautement son courage et son énergie. Il eut à côté de lui, pour le consoler, le P. Taché, qui partagea son affliction, comme il partageait déjà ses joies et ses espérances dans le travail des Missions.

Après avoir vaincu de nombreuses difficultés, le P. Faraud put inaugurer solennellement l'établissement d'Athabaska, le 8 septembre 1851, sous les auspices de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie. Ce poste important avait reçu autrefois la visite du P. Taché; mais c'est le P. Faraud qui en a été le fondateur définitif. Il est situé presque à l'embouchure de la rivière à la Paix, près de l'endroit où elle se décharge dans l'Athabaska-Mackenzie.

En 1852, le P. Faraud, avide de nouvelles conquêtes, résolut de visiter le grand lac des Esclaves, véritable mer intérieure dont on a ignoré pendant longtemps les dimensions. C'était le premier prêtre qui voyait ces parages. « Le plus

beau succès couronna cette entreprise, nous disent les *Vingt années de Missions*. Les différentes tribus qui visitent ce poste soupiraient depuis longtemps après l'arrivée de l'homme de la prière, et elles rivalisèrent de zèle et de bon vouloir. » Il revit cette belle Mission en 1856, où il passa trois mois au fort Résolution. Tout près de là, sur l'île de l'Orignal, il eut la consolation de construire une petite maison qu'il confia à saint Joseph. Les Castors, de la rivière à la Paix, reçurent sa visite en 1858 et 1859.

Pendant que le vaillant missionnaire se multipliait ainsi pour le salut des infidèles, Mgr Taché demandait à Rome la division de son immense diocèse. Déjà le vénérable évêque de Saint-Boniface s'était adjoint un coadjuteur, en 1857, dans la personne de Mgr Grandin. Mais les travaux des missionnaires ouvraient continuellement des horizons nouveaux, et les besoins augmentaient en proportion du zèle. Le 13 mai 1862, les districts d'Athabaska et de la rivière Mackensie étaient soustraits à la juridiction de Mgr Taché et érigés en vicariat apostolique. Le choix du Saint-Siège, lorsqu'il fallut désigner le nouvel évêque, tomba sur le P. Faraud, qui ne put avoir connaissance de sa nomination qu'un an après, au mois de juillet 1863, à l'île à la Crosse, où il était depuis quelques mois. Il fut, selon l'expression joviale de Mgr Taché, préconisé « évêque-roi » de ces froides régions du pôle nord. Le nouvel élu partit aussitôt pour Saint-Boniface, où il reçut les souhaits les plus sincères de Mgr Taché. Il passa ensuite en France et reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr Guibert, dans la métropole de Tours, le 30 novembre de cette même année 1863.

Son retour à Saint-Boniface, le 24 mai 1865, fut une véritable fête. « Les cloches sonnèrent leurs plus joyeuses volées; la cathédrale retentit des chants d'allégresse. Deux évêques étaient agenouillés au pied de l'autel, auprès duquel ils avaient reçu tous deux l'onction sacerdotale, au-dessus du caveau qui renferme les dépouilles mortelles du premier évêque de la rivière Rouge, qui les avait faits tous deux prêtres de Jésus-Christ, et dont ils étaient les successeurs, étant chargés chacun

d'une partie de son diocèse... Je n'entreprendrai pas de dépeindre ce qui se passa en nous, en ce jour, dont le souvenir est gravé en caractères ineffaçables dans notre âme. » (Mgr Taché : *Vingt années de Missions.*)

Hélas! qui aurait dit en ce beau jour, en ce jour d'allégresse et d'espérance, que ce même autel serait, vingt-cinq ans plus tard, témoin de la triste cérémonie de ce matin. Sans doute la vie est brève, mais la mort est toujours une douloureuse surprise. Mgr Faraud repose maintenant en paix, près de celui qui l'a ordonné prêtre. Le P. Tissot était encore un des trois Oblats qui ont été élevés au sacerdoce par Mgr Provencher, et il dort, lui aussi, du sommeil de l'éternité, à côté de son premier évêque. Il ne reste plus que notre vénérable archevêque, Mgr Taché, que la Providence réserve à de nouveaux travaux, et peut-être à de nouveaux sacrifices, afin que sa couronne soit plus belle. Espérons qu'elle se fera attendre longtemps encore.

Le nouvel évêque partit pour son vicariat le 13 juin 1865. « Arrivé aux limites de son nouveau royaume évangélique, nous disent les *Vingt années de Missions*, Mgr Faraud salua d'un côté le diocèse de Saint-Boniface, auquel il n'appartenait plus, mais où il laissait des frères nombreux, des amis dévoués, et d'où s'élevaient journellement des vœux et des prières ardentes pour son bonheur et la prospérité des œuvres confiées à sa sollicitude ; de l'autre côté, l'évêque d'Anemour voyait plus que la terre promise : c'était la terre donnée, la portion de son héritage et de son calice, terre de travail ; mais le prélat, fidèle à sa devise, répéta volontiers : *Non recuso laborem.* »

« Ce n'est pas, ajoute l'illustre auteur, qu'un vicariat apostolique auprès du pôle nord soit l'idéal de ce que l'homme ambitionne d'ordinaire, mais c'est bien la réalisation des vœux de ceux qui ont été appelés à la vie religieuse par la méditation de la sublime maxime : *Evangelizare pauperibus misit me Deus.* »

Voici quels adieux magnifiques l'évêque de Saint-Boniface faisait à son nouveau frère dans l'épiscopat : « Séparons-

nous, Monseigneur, pour donner à Dieu et à la partie de son Église qui nous est échue en partage le peu qui nous reste de force et d'énergie. Voyez avec quelle ardente et légitime impatience vous êtes attendu par tous nos frères d'Athabaska et de Mackenzie. Ils vous appellent de tous leurs vœux. Les tribus qu'ils évangélisent soupirent aussi après votre arrivée, comme après une époque de grâce et de sanctification. Allez inaugurer l'ère nouvelle que le Seigneur, dans son infinie miséricorde, réserve aux infortunés habitants de ces lointaines et arides régions. Adieu, cher ami ; oui, soyons à Dieu, pour que les peuples qu'il nous a confiés soient aussi à lui. »

Le vaillant apôtre continua en effet son œuvre avec une nouvelle ardeur. Le caractère épiscopal favorisait encore plus merveilleusement toutes les ressources de son zèle. Ses travaux augmentant chaque jour le champ de son action, il dut s'adjoindre un auxiliaire, et le 15 août 1867, il donnait la consécration épiscopale à Mgr Clut, dans cette Mission de la Nativité d'Athabaska, dont il avait été le fondateur.

Le reste de sa vie fut consacré à compléter les établissements de la rivière Mackenzie jusqu'aux bords de la mer Glaciale, ceux de la rivière à la Paix jusqu'à ses sources, et tout le long de la rivière au Liard. En tout et partout, il se distingua par ses grandes qualités d'administrateur. Toujours dans l'intérêt de ses chères missions, il fit, en 1873, le voyage de France, et assista au chapitre général de sa congrégation. L'année suivante il reprenait son poste de dévouement ; mais il ne tarda pas à sentir ses forces diminuer peu à peu. De violentes douleurs rhumatismales vinrent souvent le clouer sur un lit de souffrances et le condamner à une inaction d'autant plus pénible qu'il y était moins habitué. L'âge, d'ailleurs, était venu, et pour le missionnaire comme pour le soldat en campagne, les années comptent double. L'année dernière, il eut la joie d'assister au premier concile de la province de Saint-Boniface et put encore prendre une part active aux travaux de l'auguste assemblée. Mais l'heure du repos définitif avait sonné pour le vaillant missionnaire. Après le Concile, il comprit que sa santé ne lui permettait plus de

retourner à ses chères Missions. Il fixa sa résidence à Saint-Boniface, près de celui qui fut, il y a quarante-quatre ans, son premier guide dans les travaux de l'apostolat, et quelques mois après il priait le Souverain Pontife de le décharger du fardeau de la responsabilité épiscopale. Dieu semblait n'attendre que cet acte de renoncement suprême pour couronner son serviteur.

Au moment où le R. P. Grouard était nommé vicaire apostolique du Mackenzie, Mgr Faraud rendait son âme à Dieu et allait recevoir la récompense qu'il avait si bien méritée par toute une vie de travaux et de sacrifices. Ses dernières paroles furent pour ses chers missionnaires du Mackenzie, représentés auprès de lui par le P. Pascal et le P. Bois-ramé. Rien ne peint mieux sa résignation au milieu des souffrances les plus cruelles que cette parole dite à Mgr Taché, qui venait le visiter après une crise violente : « Un chrétien doit mourir gaiement. »

La nouvelle de la mort de Monseigneur se répandit bien vite dans toute la ville. Ce fut un deuil général ; les drapeaux des principaux édifices furent mis en berne. Il est impossible de dire le nombre des fidèles qui sont venus prier près de la dépouille mortelle pendant les six jours qu'elle est restée exposée à leur vénération dans la sacristie de la cathédrale transformée en chapelle ardente.

Les funérailles avaient été retardées jusqu'au 2 octobre, pour permettre à Mgr Grandin, qui était à Montréal, d'y assister. Malheureusement, le train de l'est qui l'amenait a été en retard, et Monseigneur est arrivé après le service. L'archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland, avait pu se rendre à l'invitation qui lui avait été faite.

Quand le glas funèbre commença à sonner, à dix heures et demie, la cathédrale se remplit en peu de temps de tous les citoyens de Saint-Boniface et d'un grand nombre de personnes de Winnipeg et des paroisses environnantes. Le service funèbre a été chanté par le T. R. P. Camper, o. m. i., supérieur de la Congrégation des Oblats de cette province. Il était assisté de MM. les abbés Cloutier et Bourdeau, qui rem-

plissaient respectivement l'office de diacre et de sous-diacre. Au trône, Monseigneur l'Archevêque avait pour prêtre assistant le R. M. Ritchot, et pour diacre et sous-diacre d'honneur les RR. PP. Lory et Gascon. Mgr Ireland occupait un fauteuil dans le sanctuaire.

Parmi les membres du clergé présents, on remarquait les RR. PP. Allard, vicaire général, Leduc, Maisonneuve, Fox, Mac Carthy, Chaumont, Magnan, Campeau, o. m. i.; Filiatrault, French, Lecompte, Quirk et Roch, S. J., et MM. les abbés Messier, curé de la cathédrale, Giroux, Fillion, Kavanagh, Jolys, Samoisette, Dufresne, N. Pelletier, Jutras, Chartier, P. Pelletier, Dubois, La Rivière, Rocan, Perquis, Turcotte, Montreuil, Gauthier, Lavigne, Leduc, Campbell et Bédard.

Le chœur, composé d'un grand nombre de voix, exécuta avec beaucoup d'expression la messe des morts harmonisée.

L'absoute fut chantée par sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque.

Après le service, la dépouille mortelle fut transportée dans le caveau qui avait été préparé à côté des restes de feu Mgr Provencher.

Parmi les principaux personnages présents aux funérailles, on remarquait le lieutenant-gouverneur Schultz, le gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson, M. Wrigley, le sénateur Girard, le juge Dubuc, l'honorable M. La Rivière M. P., le juge Prud'homme, l'honorable J. W. Taylor, consul des États-Unis, M. Fred. Gautier, vice-consul de France, MM. Barrett, Mac Ginnis, Smith et plusieurs autres.

En apprenant la mort de Mgr Faraud, Mgr Vigne, archevêque d'Avignon, s'est empressé d'adresser au clergé de son diocèse une belle circulaire pour lui faire part de cette triste nouvelle et l'inviter au service solennel que le chapitre métropolitain devait célébrer le 25 octobre pour le repos de l'âme du regretté défunt. C'est une consolation pour nous de reproduire cet éloquent hommage rendu au premier vicaire apostolique du Mackenzie et, dans sa

personne, à tous nos missionnaires du Nord-Ouest. Après quelques détails biographiques, Monseigneur l'archevêque d'Avignon ajoute :

Nous n'avons pas l'intention, dans ces lignes rapides, de vous retracer la vie de cet intrépide missionnaire, votre compatriote et le contemporain de plusieurs d'entre vous. Vous la connaissez mieux que nous ne pouvons la connaître nous-même, et nous l'espérons d'ailleurs, une plume autorisée racontera un jour, pour l'édification des fidèles et pour la consolation de ses frères dans le sacerdoce et dans la religion, cette vie si pleine d'œuvres apostoliques, d'épreuves saintes et de travaux héroïques endurés pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

En notre qualité de premier pasteur du diocèse qui a eu la gloire de donner le jour à Mgr Faraud, nous considérons comme un devoir de rendre un public et pieux hommage à sa mémoire vénérée, en venant vous annoncer la mort de ce digne évêque.

Nous pouvons, certes, appliquer à Mgr Faraud la parole du Saint-Esprit : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui prêchent l'évangile de la paix, qui sont les propagateurs des biens véritables : *Quam pulchri pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !*

Mgr Faraud fut un apôtre, et il est digne d'être exalté. Sa foi, sa piété, son zèle, sa charité, furent à la hauteur de la vocation sainte qu'il avait reçue de Dieu.

De bonne heure, il entra résolument, pour être fidèle à l'appel divin, dans la voie du sacrifice.

Il dit adieu, comme autrefois le patriarche Abraham, à sa famille et à son pays.

Il franchit les mers, pour aller, sur des terres lointaines et inhospitalières, engendrer des chrétientés nouvelles, porter à des peuples couchés à l'ombre de la mort, en proie à toutes les hontes et à toutes les misères de la vie sauvage, les lumières de l'Évangile et les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Que de privations il eut à subir ! Quelles souffrances il eut à endurer !

L'imagination s'effraie à la pensée des rigueurs de la vie du missionnaire au milieu de ces peuplades sauvages du nord de l'Amérique, dans ces déserts et ces forêts au climat glacial et meurtrier, où, du côté de la nature et des hommes, tout secours lui manque pour soutenir ses forces physiques et l'énergie morale de son âme.

Mais Dieu est avec ses apôtres, et comme saint Paul, leur modèle, ils peuvent s'écrier : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat.* » Ils peuvent dire encore : « *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Si Dieu est pour nous, qui pourra nous résister ? »

Par la grâce de Dieu que leurs prières et surtout le dévouement de leur charité ne cessent d'attirer sur eux, ils bravent les éléments conjurés, supportent en héros tous les sacrifices et triomphent des plus grands obstacles.

C'est ainsi que Mgr Faraud, durant de longues années — quarante-quatre ans — a continué son œuvre apostolique au sein des plus grandes fatigues, des plus effroyables privations, sans défaillance, ne se décourageant jamais, et poursuivant sa mission avec un zèle au-dessus des forces humaines, et aussi avec les succès les plus merveilleux.

Que de pays il a parcourus à travers la solitude des forêts et la neige des déserts pour atteindre les âmes dont Dieu l'avait constitué le père, et qu'il voulait à tout prix éclairer et sauver ! Que de Missions, florissantes aujourd'hui, il a contribué à fonder ! Que de créatures humaines il a arrachées à la tyrannie du démon et à la honte du péché, et placées sur le chemin glorieux de la vérité et de la vertu, sur le chemin du Ciel !

Oh oui ! les pas du prêtre, de l'évêque missionnaire ont laissé sur le sol qu'ils ont foulé des traces lumineuses ; ses mains ont semé sur sa route la vérité et la paix, et les peuples dont il a fait le bonheur en les amenant à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ, ne cesseront, dans leur juste gratitude, d'exalter sa mémoire, et de redire avec nous en pensant

à lui. *Quam pulchri pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*

Nous sommes heureux, messieurs et chers coopérateurs, de penser que notre antique et vénérable Église d'Avignon a donné un tel apôtre au nouveau monde.

C'est pour notre pays une gloire que nous savons apprécier ; et en inscrivant le nom de Mgr Faraud à une place d'honneur dans le livre d'or de notre clergé, nous le saluons avec une légitime fierté, comme une de nos illustrations les plus pures.

Nous avons le droit aussi de voir en lui un nouveau et puissant protecteur auprès du Dieu pour lequel il a tant travaillé et tant souffert, et qui, en le retirant de ce monde, l'a appelé à recevoir l'immortelle récompense qu'il réserve à ses fidèles et vaillants serviteurs.

Enfin, messieurs et chers coopérateurs, nous n'oublierons pas de voir en lui un modèle, et, dans la sphère que nous assigne notre propre vocation, nous nous attacherons à le suivre, d'aussi près que possible, dans son zèle et son dévouement pour le salut des âmes et l'extension du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quels qu'aient été néanmoins les mérites de cet auguste prélat, quelque fondée que soit notre espérance sur l'accueil que son âme, au sortir de ce monde, a dû recevoir, à la porte du Paradis, du juste Rémunérateur, nous croyons de notre devoir de prier pour cette âme sainte et de la recommander à vos prières et à celles des pieux fidèles de notre diocèse.

Si pour achever d'apaiser la justice divine et être admis à jouir de la gloire et de la béatitude des élus, il n'a pas besoin de nos suffrages, ils lui seront du moins une preuve de notre fraternelle affection et du souvenir plein de vénération que nous gardons de ses vertus et de ses travaux ; ils nous seront certainement utiles à nous-mêmes, car Dieu ne laissera pas sans récompense ce que, dans notre charité, nous aurons fait en vue de son fidèle serviteur.

Notre vénérable chapitre métropolitain, qui s'honorait de compter Mgr Faraud parmi ses membres, célébrera un service

solennel pour le repos de l'âme de ce regretté prélat, le samedi 25 octobre prochain, à neuf heures.

Nous invitons le clergé de la ville et les fidèles d'Avignon à se joindre au chapitre et à nous, en cette circonstance, pour donner à cette pieuse manifestation un caractère digne de l'illustre mémoire qu'elle a pour but d'honorer, et pour multiplier les prières en faveur d'une âme qui mérite à juste titre notre admiration et notre plus respectueuse vénération.

Le service prescrit par Monseigneur l'Archevêque a eu lieu au jour indiqué. La Congrégation était représentée par le R. P. Augier (Célestin), provincial du Canada, le R. P. Bourde, provincial du Midi, et le R. P. Bruissan, de la maison de Notre-Dame des Lumières.

MISSION DE LA NATIVITÉ.

LETTRE DU R. P. GROUARD AU R. P. SARDOU, PROCUREUR GÉNÉRAL

Mission de la Nativité, le 25 août 1890.

Mon révérend et bien cher Père,

La pensée me vient, pour vous distraire un peu de vos travaux habituels, de vous offrir un rapide récit des voyages que je viens de faire dans le Mackensie. Mgr Faraud m'ayant chargé de visiter en son nom nos Missions du Nord, je partis d'Athabaska le 3 juillet 1889, sur le steamer *Graham*, en compagnie des RR. PP. Laity et Audemard. Nous débarquions le soir même à Smith-Landing. Cinq rapides dangereux interrompent en cet endroit la navigation. Un portage de 18 milles de long sur un terrain tantôt marécageux, tantôt sablonneux, où cependant on a pratiqué un assez bon chemin de charrettes, nous conduit en bas des rapides, au fort Smith. C'est là que le steamer *Wrigley*

du Mackenzie, vient prendre son chargement. C'est là aussi que nous avons la Mission Saint Isidore, dont le P. Laity venait prendre la direction. Nous nous y rendons après nous être procuré la clef déposée au fort. Quelle pauvre et triste baraque! Ce qui m'étonne surtout, c'est de ne pas voir une seule écorce sur le toit. Des perches plus ou moins serrées et quelques poignées de sable dessus, voilà tout. Je vous demande si la pluie (car il pleut par ici) a beau jeu pour passer à travers et inonder l'intérieur! Aussi le P. Laity, qui venait de quitter la Mission Saint-Henri, du fort Vermillon, où il habitait une jolie maison proprette et surtout couverte en bardeaux, fut-il un peu désappointé à l'aspect extérieur de sa nouvelle résidence. L'intérieur était à l'avenant, sauf toutefois une salle qui sert de chapelle et toute lambrissée de planches légèrement barbouillées de peinture. Au milieu de cette salle, sous le faîte, comme un catafalque au milieu d'une église, gisaient les ornements, recouverts d'une toile en guise de drap funèbre. Là, au moins, ils étaient moins en danger de se mouiller que partout ailleurs. Dans un coin se trouvait un harmonium que j'avais descendu l'année précédente du lac la Biche. Le P. Laity se console à cette vue, et court faire connaissance avec ce qu'il s'imaginait devoir être un agréable compagnon. Mais, cruelle déception! pas une seule note qui rende un son normal! Une aphonie complète eût été préférable aux gémissements plaintifs et discordants qui sortaient du clavier.

Le steamboat ne devant partir que dans quatre ou cinq jours, nous empruntâmes un de ses canots et le P. Audemard et moi nous nous embarquâmes pour le grand lac des Esclaves, laissant le P. Laity dans la contemplation de son dénuement et dans la méditation sur les moyens d'en sortir. Le 11 juillet au soir, nous débarquions à Saint-

Joseph, et fûmes reçus cordialement par le P. Dupire et les FF. Larue et Jean-Marie Lecreff. Malheureusement, le steamboat arriva le lendemain matin, et nous eûmes à peine le temps de dire la sainte messe et de déjeuner, avant son départ. Le *Wrigley* est un joli petit vapeur à hélice. Il file rapidement, mais il est très étroit et n'offre presque aucune commodité pour les passagers. Force nous est donc de nous fourrer dans un coin, sur le pont. Mais grâce à sa vitesse, nous arrivons vers une heure du matin à la Providence. Grand émoi à la Mission dont le sifflet strident du vapeur vient de réveiller les habitants. Le P. Lecorre nous reçoit fraternellement, ainsi que les bons Frères et les bonnes Sœurs qui nous font une courte fête, car les heures d'arrêt sont comptées, et après avoir dit la sainte messe et déjeuné à la hâte, je quitte cette mission en y laissant le P. Audemard. Il a fallu aussi toucher la main à tous les sauvages, qui sont de vieilles connaissances et qui ont paru me revoir avec joie. Il m'était vraiment pénible de ne faire qu'une apparition si rapide à la Providence, établissement à la fondation et au développement duquel j'avais assisté et tant soit peu travaillé, que la maladie m'avait forcé d'abandonner, et que je n'avais plus espéré revoir. Je dus refouler au-dedans de moi mon émotion et mes souvenirs, me consolant à la pensée d'un prompt retour et d'un séjour plus prolongé.

Le soir, 13 juillet, nous arrivons au fort Simpson. J'y trouvai le P. de Kerangué, chargé de cette Mission. Là demeure ordinairement l'évêque protestant; nous avons été longtemps dans l'impossibilité d'y avoir une résidence, et nos visites passagères ne pouvaient contrebalancer l'influence du ministre qui y était établi en permanence. Cependant nous sommes heureux d'avoir conservé la bonne moitié des sauvages, et à la fin le P. de Kerangué

obtint des officiers de la Compagnie une assez jolie maison qui lui sert de logis et de chapelle. Le 15, le P. Leconte arriva du fort de Liards et demeura avec le P. de Kerangué pendant que je continuais ma route vers le nord. Le 16, nous nous arrêtons un peu de temps au fort Wrigley. Le P. de Kerangué y était descendu au printemps pour donner la mission aux sauvages ; mais la disette s'y faisait sentir, et dans l'impossibilité de trouver assez de vivres pour y rester, le Père était descendu au fort Norman, où il avait fait une visite trop courte au P. Ducot. Nous y arrivons nous-même le 17, et j'ai le plaisir de saluer le P. Ducot et le F. Jean-Marie Beaudet que je n'avais pas encore vus. Là encore les ministres nous disputent le terrain, et grâce à leurs libéralités et à la morale facile de leur système, ils ont un certain nombre d'adhérents.

Le P. Ducot, de son côté, lutte avec courage et avec succès, aidé bravement par le Frère qui s'est mis en état de réciter le chapelet et les prières en sauvage et de chanter les cantiques. Il parle assez bien la langue peau-de-lièvre pour comprendre et être compris, et il s'est ainsi attiré les bonnes grâces des sauvages.

Le 18, au soir, nous débarquons à Good-Hope. Je revois donc enfin le cher P. Séguin avec qui j'étais parti de France en 1860 et que je n'avais jamais eu le plaisir de rencontrer depuis. Nous étions venus imberbes, et nous nous retrouvions grisonnants tous les deux. Aussi faisons-nous la fête du retour de l'enfant prodigue, excepté cependant le veau gras et les violons, qui faisaient défaut. Le P. Giroux et le bon vieux F. Kearney contribuèrent pour leur bonne part à la joie commune, et je passai là trois jours heureux que j'aurais voulu prolonger. Good-Hope est une Mission charmante, surtout en été où un soleil, qui se couche à peine, éclaire et réchauffe admi-

rablement cette nature presque polaire. La chapelle est un petit bijou, de bois, il est vrai, mais d'un effet surprenant. Un sénateur du Canada, M. Hardisty, inspecteur de la Compagnie, vint la visiter avec M. Comsell, chef du district, et le révérend Reeve, ministre anglican; ils en étaient émerveillés. Il faut avouer que l'on ne s'attend guère à trouver, sous le cercle arctique, une décoration si riche, si élégante et si variée. Le P. Petitot y avait consacré tout son talent d'artiste qui n'est pas mince, et le F. Ancel, venu ensuite, a complété la chapelle, en y faisant une allonge, ornée également de panneaux, de peintures, et surtout d'un beau tabernacle et d'un joli baldaquin, où une belle statue de la sainte Vierge, avec l'Enfant Jésus sur son bras, attire les regards et les cœurs et mérite le nom de Notre-Dame de Bonne-Espérance. (Good-Hope).

Tous les sauvages sont catholiques; quelques-uns, paraît-il, laissent encore à désirer. Il faut bien que le missionnaire ait toujours quelque souci, autrement il se croirait en paradis, même sous les glaces du pôle. Que dis-je, les glaces du pôle? Si vous étiez venu avec moi, vous auriez pu croire que ces mots ne sont qu'une figure de rhétorique, propre à faire de l'effet de loin, mais ne représentant aucune réalité, car la température était tropicale et la végétation luxuriante. Vous auriez vu un joli jardin cultivé par le frère Kearney et produisant d'excellentes patates. Imaginez-vous que le 21 juillet, le bon Frère se mit en frais de cuisine, et nous servit des patates nouvelles aussi grosses qu'un œuf! C'était à n'en pas croire ses yeux. Aussi leur fîmes nous honneur, et je crois que jamais gourmet parisien ne dégusta avec plus de plaisir les primeurs de votre capitale. Il faut vous dire cependant que cette année est plutôt l'exception que la règle dans ces parages, et trop souvent

le Frère ne récolte que bien juste ce qu'il faut pour semer encore une autre année.

Je ne puis quitter Good Hope sans mentionner la Mission de la petite-rivière Rouge, ou Teikateik, où le P. Séguin se rend chaque printemps pour instruire les Loucheux catholiques et leur administrer les sacrements. Lors de ma visite, il en arrivait avec le P. Giroux, qui commence à parler le loucheux.

Le steamboat ayant continué sa route jusqu'à Peel's River, en revint le 22 juillet. Je pris avec moi le P. Séguin, puis le P. Ducot, en passant au fort Norman et enfin les PP. de Kerangué et Leconte au fort Simpson; nous arrivâmes, le 31, à la Providence, où le P. Roure, venu du fort Raë avec le F. Jossot, nous avait devancés, et nous demandâmes pour une quinzaine de jours l'hospitalité au P. Lecorre. Elle nous fut accordée fraternellement, et nous eûmes tous à nous féliciter du bon accueil et du bon traitement dont nous fûmes l'objet pendant notre séjour. Nous venions par ordre de Mgr Faraud faire une retraite en commun, faveur que l'éloignement de nos Missions n'avait pas encore permis à nos Pères de goûter, et que l'introduction de la vapeur dans le Mackenzie rendait enfin possible. C'est surtout dans cette circonstance que l'on doit appliquer le verset du psaume : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

Le 13 du mois d'août, nous nous préparons au départ, et le P. Roure s'embarque dans son esquif avec le F. Jossot et un jeune Plat-Côté-de-Chien pour retourner au fort Raë. Nous attendons le retour du steamboat, qui est allé prendre au fort Smith son second chargement. Le retard se prolonge; employons le temps à visiter la Mission. Elle se compose de deux grandes maisons situées à une distance respectable l'une de l'autre. La première

porte le titre d'évêché ; bâtie par Mgr Faraud, élancée, à double étage, elle a supporté de dures attaques des vents déchaînés, si bien qu'on a dû l'étayer sur toutes les faces et elle peut ainsi braver encore les orages. Nous y trouvons une chapelle à l'étage inférieur, beaucoup trop petite quand les sauvages sont réunis ; à côté, une boutique de menuiserie. L'étage supérieur est consacré à la salle commune et à plusieurs chambres et dortoirs. Le grenier est spacieux et sert d'abri à une foule d'objets. L'autre maison est le couvent des Sœurs Grises, au nombre de sept, plus quatre Franciscaines ; elle renferme plus de quarante-cinq enfants de toutes les tribus du Nord. Cet établissement est un honneur et un soutien puissant pour la religion catholique dans le Mackenzie. Mais que de soucis il cause au P. Lecorre, et quel dévouement il impose d'abord aux bonnes Sœurs, puis et surtout aux chers Frères qui dépensent leurs forces et leur santé afin de procurer le pain quotidien, c'est-à-dire poissons et patates à toute cette nichée ! Heureusement la Providence y veille, et cette année, la récolte paraît devoir être abondante. L'orge, les pommes de terre et même le blé sont très beaux. Mais, ne voilà-t-il pas une nuée de sauterelles qui viennent s'abattre sur nos champs ! Jamais je n'aurais cru cela si je ne l'avais vu. Si la récolte eût encore été en herbe, elle eût été entièrement dévorée ; Dieu merci, le grain commence à durcir et la paille à jaunir, et les sauterelles pillardes ne les trouvent plus de leur goût. Aussi le dégât est-il médiocre. Seulement, les sauterelles déposent leurs œufs partout, ce qui est pour l'avenir une semence dangereuse. En attendant, la moisson se fait, et un moulin à vent, invention récente pour ce pays, agite ses bras au souffle de la brise, et réduit le grain en farine.

Cependant la pêche est la principale ressource de la

Mission, et jusqu'ici, bon an mal an, elle a toujours suffi à nos besoins.

Le steamboat arrive enfin le 21 août, et les PP. Séguin, Ducot, de Kerangué, Leconte et moi nous embarquons pour le fort Simpson. Les deux premiers descendent de là à leurs Missions respectives, et les trois autres montent sur une berge pour se rendre au fort de Liards. C'est l'ancien système de voyage du pays. S'il est bon, puisqu'il nous mène au but, qu'il est lent et ennuyeux, comparé au bateau à vapeur! Partis le 23 août du fort Simpson, nous n'arrivons que le 6 septembre au fort de Liards, où se trouve la Mission Saint-Raphaël. C'est le P. Leconte qui en est le directeur. Le P. Gourdon et le F. Marc nous y reçoivent avec cordialité, et aussi un jeune orphelin, abandonné autrefois aux soins du P. de Kerangué, élevé par lui et maintenant capable de rendre de grands services. Une jolie petite chapelle a été bâtie là par le F. Angel. A côté, une maison toute neuve, encore inachevée, construite par le P. Le onte, en remplacement d'une autre détruite par un incendie lorsqu'elle approchait de son achèvement. Je n'ai vu que quelques sauvages, le temps de leur arrivée au fort étant encore éloigné. C'est un peuple que je connais de vieux temps, revêche, difficile à convertir, et prompt à retourner à ses mauvaises habitudes. Cependant il y a un bon noyau de fervents chrétiens. Je vous ai parlé des beautés de la nature de Good-Hope et des jardins du F. Kearney, mais que tout cela pâlit à côté de la végétation de Saint-Raphaël! La terre y est féconde, le climat toujours favorable, aussi toutes sortes de légumes y poussent à merveille. La chasse, qui était si abondante autrefois dans ce pays, est maintenant tombée à rien. La pêche y est très précaire, mais le sol est fertile et la température clémente, et la Mission tire de ses jardins

une grande partie de sa subsistance; les sauvages eux-mêmes ont depuis quelque temps déjà commencé à bâtir des maisons et à cultiver un peu la terre. Cependant le temps passe, et comme pour protester contre le titre de clémente que je lui attribue, la température se refroidit. Il faut songer au départ. Le P. de Kerangué s'embarque pour remonter au fort Nelson où j'aurais voulu l'accompagner, mais comme l'automne arrive et que le froid vient vite dans nos parages, je me vois forcé de redescendre au fort Simpson pour rentrer à la Providence et y prendre mes quartiers d'hiver. Donc, le 10 septembre, je me confie au courant avec deux sauvages. La pluie mêlée de neige nous accompagne tout le long du chemin. Ce froid humide nous transit. C'est la transition obligatoire des chaleurs de l'été au froid sec et rigoureux de l'hiver, ce qui autorise cette réflexion morale : La vie a quelques beaux jours, mais courts et rapides ; l'hiver avec son cortège de nuages sombres, de vents glacés, de tourbillons de neige, de froid intense en occupe la plus grande partie.

Enfin, le 3 octobre, je rentrai à la Providence. Le P. Lecorre s'y trouvait seul avec les FF. Salasse et Lorfeuve. Le P. Audemard était à la pêche avec les FF. Olivier et Louis; le F. O'Connel dirigeait le grand bateau qui sert au charriage des poissons; il arriva le 8 avec une charge. Comme un bon vent s'élevait, on mit vite le poisson à terre, et je m'embarquai pour aller visiter les pêcheurs. La voile fut hissée sans retard et le vent nous poussa jusqu'en haut du grand rapide, puis s'arrêta. Nous en fîmes autant et attendîmes pendant deux jours qu'il recommençât à souffler. Vaine attente. Alors nous prîmes des perches et essayâmes de remonter ce qu'on appelle les battures. Nos sauvages firent bien leur devoir, mais le soir venu, nous avions fait très peu de chemin ;

il fallut camper encore. Bref, ce ne fut que le 12 que nous arrivâmes à la pêche ; 8000 poissons pendus nous attendaient. Les rets étaient encore à l'eau, mais le poisson diminuait rapidement. Alors les Frères se décidèrent à lever leurs filets, à plier bagage et à s'en revenir avec nous.

Nous eûmes un fort coup de vent contraire, qui menaça de nous jeter dans une baie pleine de grosses roches sur lesquelles nous eussions infailliblement brisé notre bateau et perdu notre charge. A peu près dans ce même endroit, le P. Lecorre avait déjà fait naufrage ; mais nous échappâmes à ce malheur, grâce à la bienveillance d'un bon métis, Baptiste Bouvier, qui vint à notre secours et nous indiqua le seul endroit où nous pouvions aborder. Quand le vent eut cessé, nous repartîmes, et, le 18, nous arrivâmes sains et saufs à la Providence. L'hiver venu, je me disposais à partir pour le fort Raë, Mission Saint-Michel et Saint-Joseph du grand lac des Esclaves. Les détails de ces courses vous sont déjà connus depuis longtemps : chiens, traîneaux, raquettes, campements dans la neige, froid terrible qui vous force à remuer plus vite que vous ne le voulez, pour éviter de vous geler.

C'est toujours la même histoire et je la saute à pieds joints pour arriver d'un trait à Saint-Michel, en compagnie du F. O'Connel, dont j'ai eu beaucoup à me féliciter durant ce voyage ; car il est fort bon marcheur à la raquette, conduit parfaitement les chiens, sait faire un bon campement, bûche autant de bois qu'il en faut pour faire un feu capable de rendre la vie à un homme gelé, et enfin vous fabrique de l'eau de neige que vous prendriez pour de l'eau de source. Ce dernier point, tout trivial qu'il paraisse, n'en a pas moins son importance. Combien de fois n'ai-je pas eu de l'eau brûlée, boucanée, absolument impotable, ne faisant avec le thé qu'une

boisson nauséabonde, et cela parce qu'on ne savait pas ou qu'on ne prenait pas le moyen de bien fondre la neige? Je vous dirai aussi, en passant, que j'ai fait l'essai de mes jambes et que vraiment je n'ai pas trop de raison de m'en plaindre. Pour ce qui est de courir, non, j'y renonce, je ne le puis plus. Mais s'il s'agit de faire une *bonne pipe à la raquette*, comme on dit, quelques heures de marche régulière, je m'en suis encore trouvé capable. Et d'ailleurs il le fallait bien, car la neige molle écorchait les pattes des chiens qui n'auraient jamais pu me traîner tout le long du chemin. Mais j'oublie que je suis arrivé à Saint-Michel, où les RR. PP. Roure et Ladet nous accueillent en frères. Leur maison, bâtie par le F. Boisramé, est chaude et confortable ; mais leur chapelle attenant à la maison est tout à fait insuffisante. Tous les sauvages du fort Raë sont catholiques. Les ministres y ont cependant un établissement depuis longtemps, mais ils perdent leur temps et leurs peines à vouloir pervertir nos bons Plats-Côtés de Chien. Ceux-ci vinrent en grand nombre pour les fêtes de Noël et s'approchèrent avec dévotion des sacrements. Leur nombre est considérable : près de 800 quand ils sont au complet. Ce poste se procure plus facilement que les autres la viande et le poisson. Les caribous ou rennes manquent rarement de visiter les environs du fort, et le lac abonde en truites et en poissons blancs. Nos Pères y ont même défriché un petit jardin qui leur permet de joindre quelques végétaux, salades, pommes de terre, navets, à leur nourriture par trop animale pour être toujours bien saine. Aussi semblent-ils jouir tous les deux d'une santé florissante ; le P. Roure surtout pourrait rendre des points à plus d'un bon chanoine.

Le 7 janvier, je lui dis adieu, le laissant dans la solitude, car je partais emmenant avec moi le P. Ladet et

le F. O'Connel. Nous allions à Saint-Joseph. Personne de nous ne connaissait le chemin. Nous prîmes donc un guide sauvage qui savait où trouver de bons campements. C'est un point capital, car je n'ai jamais traversé de plus triste contrée. Nous suivons le côté nord-est du lac des Esclaves. Or, ce n'est qu'un labyrinthe inextricable d'îles rocheuses, sans bois, sans abri, *ubi sempiternus horror inhabitat*, en hiver du moins. Lancez-vous là-dedans avec 40 degrés de froid et plus, sans savoir où trouver du bois, et je ne réponds pas de vous. Nous en trouvons, Dieu merci, et à l'exception du bout du nez que je ne pus préserver d'une morsure du froid, nous arrivâmes sans encombre à Saint-Joseph. Je dis sans encombre, cependant peu s'en fallut que nous ne nous égarions dans une grande traverse où la nuit nous surprit. Partis à quatre heures du matin, nous n'arrivions qu'à huit heures et demie du soir, trouvant heureusement une maison de sauvages pour camper. Or, lorsque la nuit noire fut venue, nous nous divisâmes en deux bandes sans nous en douter : moi, suivant de près notre guide, et le P. Ladet et le frère O'Connel ayant perdu notre trace, et suivant un autre chemin. Je dis au guide d'arrêter. Nous criâmes. Rien Nous écoutâmes de toutes nos oreilles, espérant entendre les sonnettes des chiens. Rien encore. Alors je dis au sauvage d'allumer sa pipe, et lui donnai une allumette, en le tournant vers la route que nous avions parcourue. Dès qu'il eut frotté son allumette, il se fit comme un éclair qui pénétra les profondeurs de la nuit et frappa immédiatement les yeux de nos égarés. Ils avaient, en effet, depuis quelque temps, quitté notre direction, ils revinrent aussitôt à nous, et nous arrivâmes ensemble chez les bons Montagnais, qui nous donnèrent l'hospitalité. Le lendemain 12 janvier, nous étions à Saint-Joseph.

Vous m'avez déjà entendu vous nommer cette Mission avec le P. Dupire qui la dirige, mais je ne vous ai rien dit de plus, parce que j'espérais y revenir. Nous y voici maintenant. La maison qu'habitent le Père et les Frères est de construction récente; elle a été bâtie par le F. Lorfeuve. Elle est assez grande, assez solide, assez chaude en hiver. Que faut-il de plus? Mais la chapelle? C'est une misérable bicoque, reste disgracieux des premières masures de la Mission. Elle penche visiblement vers une ruine complète, et elle se serait déjà effondrée sans une longue file d'appuis faisant contreforts. Il est urgent d'en bâtir une autre. La population, au nombre de cinq cent trois âmes, est toute catholique. Là, cependant, depuis tantôt dix ou douze ans, se sont succédé bishop, ministres et maîtres d'école protestants; ils n'ont obtenu d'autre résultat que d'affermir nos sauvages dans leur foi et l'amour de la vraie religion.

Pendant notre séjour à Saint-Joseph, le F. O'Connel et les FF. Larue et Jean-Marie se mirent à équarrir et à scier des madriers et des planches pour une future chapelle, jusqu'à la veille de la retraite annuelle, préparatoire à la fête du 17 février. Avant d'entrer en retraite, les Frères tendirent quelques rets sous la glace, car le P. Dupire s'était aperçu que sa provision de poissons baissait rapidement. Malheureusement, la pêche fut complètement nulle, et force nous fut, le 17 février même, immédiatement après avoir fait la rénovation de nos vœux, de nous mettre en route, sous peine de voir nos chiens périr de faim si nous prolongions plus longtemps notre séjour. Nous nous dirigeâmes donc vers la Providence, faisant halte en passant à la rivière au Bœuf et à la rivière au Foin, où des sauvages ont bâti des maisons et où je les confessai. A la rivière au Foin, se trouve un véritable village et plusieurs sauvages y pos-

sèdent des bêtes à cornes. Le jour de notre passage était un jour de deuil pour les habitants. Un jeune homme venait de mourir subitement et on allait le mettre en terre. Les pauvres gens demandèrent que je restasse un peu chez eux pour les consoler dans leur affliction. J'accédai à leurs désirs en leur disant que je ne voulais pas seulement prier pour le défunt, mais encore offrir aux vivants l'occasion de se réconcilier avec Dieu. Ils comprirent mes paroles et tous s'approchèrent du tribunal de la pénitence. Que le spectacle d'une mort subite touche puissamment des cœurs non endurcis ! Nous arrivâmes à la Providence juste au moment où une furieuse tempête de vent et de neige s'abattait sur le pays. Si nous avions encore été sur le grand lac des Esclaves, nous eussions couru risque d'y périr ; mais, grâce à Dieu, nous arrivions à la Mission et nous y trouvions non seulement un bon gîte, mais des cœurs de frères. Nous avons eu le malheur de perdre l'un d'eux, vers le printemps. Le bon vieux F. Salasse, le doyen du vicariat, a été rappelé de ce monde et a passé doucement à une vie meilleure. Il était âgé de soixante-treize ans, ce qui est bien respectable pour un missionnaire du nord. C'est le premier défunt de la Mission de la Providence. Les bonnes Sœurs nous ont charitablement assistés dans les soins que nous avons donnés à notre pauvre Frère, et ont acquis un nouveau droit à notre reconnaissance par leur dévouement en cette pénible conjoncture. C'est le 2 mai que le F. Salasse rendit son âme à Dieu.

Le 28 mai, eut lieu la débâcle des glaces dans un des principaux chenaux du Mackenzie. La navigation était ouverte et, comme Mgr Faraud m'avait recommandé d'aller jusqu'à Peel's River et d'y ouvrir une mission en faveur des Esquimaux, je me mis sans retard en route. Le *Wrigley* avait hiverné non loin de la Mission, dans la

rivière des Saules, qui se jette dans le petit lac. Je me rendis à bord et priai le capitaine de vouloir bien descendre aussi mon esquif. Arrivé au fort Simpson, j'y trouvai le P. Leconte, qui a pris la place du P. de Kerangué, installé maintenant à Saint-Raphaël. Nous descendîmes tous deux en esquif jusqu'au fort Wrigley, pour y donner une mission aux sauvages. Ce fort était encore en proie à la famine ; le commis et son engagé avaient été obligés de manger une partie des fourrures pour sauver leur vie, et, lorsque nous arrivâmes, ils étaient réduits à arracher des racines le long du rivage. Je n'avais que quelques provisions pour me rendre jusqu'à Peel's River, mais je ne pus m'empêcher d'assister les pauvres affamés. Je ne pouvais non plus laisser là le P. Leconte sans des moyens de subsistance assurés ; et je crois bien qu'après mon départ ce cher Père fut encore plus libéral que moi, se privant du nécessaire pour secourir les nécessiteux. En tout cas, il n'y perdit rien, car le bon Dieu a béni son ministère et il a vu presque tous les sauvages manifester les meilleures dispositions.

Le 12 juin, j'arrivai à Good-Hope, après avoir salué, en passant, le P. Ducot au fort Norman. Le P. Séguin m'attendait avec le P. Lefebvre, arrivé l'automne dernier et que je n'avais pas eu la chance de rencontrer. C'est lui que Mgr Faraud destine aux Esquimaux. Le P. Giroux est déjà à Peel's River, où il s'est rendu sur la glace avec le courrier, afin d'y préparer les matériaux de la nouvelle mission. Le 16, le P. Séguin, le P. Lefebvre, un jeune sauvage et moi, nous montons notre esquif et nous nous livrons au courant. Une légère brise venant à souffler, nous fabriquons une voile avec l'enveloppe de nos lits et, le 19, nous arrivons à la petite-rivière Rouge, où nous laissons le P. Séguin avec ses chers Loucheux. Quels braves gens ! Je n'ai jamais vu tant de foi, de piété

et d'entrain que chez eux. Nous en prenons un pour guide et nous continuons notre route. Le 20 juin à minuit, nous étions à la pointe Séparation, et cependant le soleil était assez élevé au-dessus de l'horizon. C'est la première fois que je jouissais de ce spectacle. Étrange d'abord, il finit par vous laisser indifférent; cependant, je prenais toujours plaisir à aller voir, à Peel's River, le cadran solaire donnant aussi exactement l'heure de minuit que celle de midi. Avant d'arriver au fort, nous rencontrâmes une flottille de barques esquimaudes qui descendaient à la mer. Nous ouvrîmes de grands yeux, vous pensez bien, mais bientôt nous vîmes de plus près ceux qui les montaient, car ils ne tardèrent pas à nous cerner de toutes parts. Le premier qui se présenta à mes regards, à la tête de son omiark, était un homme assez âgé, chauve, avec une touffe de cheveux sur le front, visage rebondi, air souriant, membres charnus, forte corpulence, enfin un type de Roger Bontemps, qui me laissa une impression favorable. Mais les jeunes gens, dans leurs légers krayaks, entourant notre esquif, fouillant partout sans vergogne (nous avions pris la précaution de mettre notre bagage sous clef), me firent assez l'effet de voleurs de grand chemin, toujours prêts à dévaliser les passants. Heureusement, notre guide loucheux était une vieille connaissance et parlait assez la langue des Esquimaux pour leur inculquer un certain respect de nos personnes et de notre propriété. Je ne garantirai pas que, sans lui, notre barque n'eût été livrée au pillage. Je fus surpris de les entendre demander du thé. Quant au tabac, je savais qu'ils en étaient très friands. Nous refusâmes de leur rien donner, excepté au brave homme dont je vous ai fait le croquis et qui semblait être grand ami de notre guide, en raison de quoi, j'autorisai ce dernier à lui donner une petite poignée de thé, qui fut

reçue avec un grand *matchi*, c'est-à-dire « merci » prononcé à l'esquimaude.

Nous nous tirâmes ainsi de leurs mains sans trop de frais et arrivâmes, le 21 au matin, à Peel's River. La plus grande partie des Esquimaux était encore campée sur le rivage. Ils nous firent assez bon accueil. Le P. Giroux vint nous recevoir et nous présenta à M. Hogdson, commis du fort, qui se montra très obligeant envers nous. Il logeait déjà et hébergeait le P. Giroux avec une vraie libéralité ; nous eûmes le même traitement et fûmes l'objet d'une bienveillance constante. Le P. Giroux avait déjà préparé le terrain de notre nouvel établissement, et le bois suffisant pour construire un modeste abri était déjà sur place. Il partit aussitôt après notre arrivée pour aller rejoindre le P. Séguin, et nous restâmes, le P. Lefebvre et moi, à essayer de nous débrouiller avec les Esquimaux. Ces pauvres gens sont encore infidèles. Ils ont reçu, autrefois, quelques visites passagères du P. Séguin et du P. Petitot. Cela a suffi pour leur donner une idée de la différence qui existe entre les prêtres catholiques et les ministres protestants. Ces derniers ont depuis longtemps une maison à Peel's River. Or, nos Loucheux nous disaient que les Esquimaux font de nous l'appréciation suivante : Le ministre est un homme comme le commis et comme nous-mêmes ; mais les Pères sont les fils du Soleil ! Cependant, tout fils du Soleil que nous soyons, nous ne pouvions les éclairer beaucoup, ne sachant pas du tout leur langue. Nous commençâmes donc, le P. Lefebvre et moi, par étudier avec ardeur. Les Esquimaux, du reste, qui venaient nous voir avec curiosité, montraient la plus grande complaisance pour nous apprendre leur langue. On aurait dit qu'ils souhaitaient autant de nous entendre que nous souhaitions nous-mêmes de leur parler. Ils indiquaient les divers objets à leur portée, les

membres du corps humain, les différents actes et mouvements, et nous donnaient les mots correspondants, tout ravis de nous entendre les répéter correctement. Si bien qu'à la fin nous pûmes échanger quelques paroles. Nous avions les prières faites autrefois par le P. Petitot, et nous essayâmes de les leur lire. Il nous parut que quelques corrections étaient nécessaires pour les rendre compréhensibles. Le P. Lefebvre, étant missionnaire attitré des Esquimaux, y pourvoira plus tard, quand il aura acquis une connaissance suffisante de la langue. Pour moi, j'avais pris assez goût à cette étude et je l'aurais volontiers poursuivie. Je vous confierai même que je me suis cru assez avancé en esquimau pour oser composer deux cantiques. J'en ai essayé un que j'ai chanté plusieurs fois, et, je crois, à la grande édification de mes auditeurs, qui ne m'ont pas ménagé leurs approbations en me répétant : *nakoyork*, c'est-à-dire « c'est bien », ou « c'est beau », ou « c'est bon », tout ensemble.

Je restai à Peel's River jusqu'au 14 juillet, époque où le steamboat de la compagnie y parut pour déposer les marchandises au fort et en tirer les fourrures de l'hiver dernier. Je m'embarquai, en laissant le P. Lefebvre seul, jusqu'à ce que le P. Giroux vînt le retrouver, ce qui ne devait pas être un bien long temps.

Je n'entreprendrai pas de vous décrire tout ce que nous avons vu de curieux chez les Esquimaux. Il faudrait un livre entier, et tant de voyageurs en ont déjà parlé que ce n'est plus du nouveau. Nous avons même, à Peel's River, un touriste français, un Parisien, le comte de Sainville, qui y a passé l'hiver dernier et qui venait d'en partir pour explorer les rivages de la mer Glaciale, quand j'y suis arrivé. Il ramasse des notes qu'il publiera sans doute un jour. J'ai fait connaissance avec ce monsieur l'année dernière, lors de son passage à Athabaska,

où il vint se présenter à la Mission. C'est certainement un homme distingué, instruit, observateur, et, je pense, plus enclin à dire la simple vérité qu'à faire du roman.

Mais ce qui vous intéresse plus que des descriptions de costumes, de mœurs, etc., c'est de savoir si nous pouvons espérer convertir les Esquimaux. Eh bien, cher Père, d'après la petite expérience que je viens de faire, je crois que le temps de la grâce approche pour ce peuple. Plusieurs d'entre eux m'ont eu l'air d'être de si bonnes gens (un de leurs chefs entre autres, qui ne voulut pas me quitter sans savoir faire le signe de la croix), que j'espère vraiment que plusieurs ne tarderont pas à prier, à devenir chrétiens et que, petit à petit, les autres suivront leur bon exemple. Mais il faudra sans doute à leur missionnaire une charité, une patience, une prudence, un dévouement plus qu'ordinaires. Le secours d'en haut est nécessaire pour cela, et je vous prie de le demander pour cette nouvelle Mission. Ce qui, je crois, est le plus à craindre, c'est la venue des baleiniers américains, qui déjà se sont approchés des bouches du Mackenzie et qui ne se font pas faute de vendre quantité de liqueurs enivrantes aux Esquimaux; ceux-ci ne peuvent qu'en faire un abus déplorable. Il y a là peut-être une ruse du démon pour mettre obstacle à la conversion de ce peuple. Mais la prière est plus puissante que tous les efforts des hommes pervers et des démons. Aidez-nous donc par vos prières et demandez-en pour nous le plus que vous pourrez.

Vous plairait-il maintenant d'avoir une notion exacte des distances qui séparent nos Missions? En voici le relevé fait par des experts envoyés par le gouvernement canadien, il y a deux ans :

De Peel's River à Good Hope.....	281 milles.
De Good Hope à fort Norman.....	171 —

De fort Norman à fort Vrigley.....	188	milles.
De fort Vrigley à fort Simpson.....	136	—
De fort Simpson à Providence.....	161	—
De Providence à fort Résolution (St-Joseph).	167	—
De fort Resolution à fort Smith.....	195	—
De fort Smith à Athabaska.....	118	—
D'Athabaska à fort Mac-Murray..	170	—

Le fort de Liards est sur une autre voie. Le fort Raë est aussi à l'écart. En remontant de Peel's River, je suis allé tout droit au fort Mac-Murray, où j'ai eu le bonheur de voir arriver Mgr Clut plein de santé et le R. P. Brochu avec le F. Leroux. Sa Grandeur est maintenant à Athabaska, où elle fixe sa résidence. Le. P. Brochu est parti pour Saint-Joseph. Je termine cette trop longue lettre en vous demandant pardon de vous retenir si longtemps et en me recommandant de nouveau à vos bonnes prières, je demeure, mon révérend et bien cher Père,

Votre humble frère en J.-C. et M. I.,

E. Grouard, o. m. i.

La lettre suivante, déjà ancienne, nous apporte des récits bien navrants de la famine qui règne à peu près habituellement dans les pays de l'extrême nord. Les faits sont de vieille date, mais ils se renouvellent perpétuellement, et, en somme, la situation change peu. Comment n'en serait-il pas ainsi et quel espoir reste-t-il de voir briller des jours meilleurs? La terre ne produit rien, la chasse est presque nulle, la pêche ne réussit pas toujours; la misère est donc immanquablement à la porte. Le missionnaire, il est vrai, est généralement pourvu du strict nécessaire pour ne pas mourir de faim ; mais, en vérité, il meurt autant de fois qu'il voit mourir quelqu'un de ses chers enfants spirituels sans pouvoir le secourir.

Indépendamment des faits qu'elle rapporte, cette lettre a un grand intérêt pour nous, parce qu'elle nous fait connaître un jeune missionnaire plein de zèle, qui s'attache d'autant plus à sa Mission et à ses sauvages que les difficultés et les privations sont plus grandes. Nous savons par ailleurs que le P. Giroux ne quitte les travaux du saint ministère que pour s'adonner avec ardeur à l'étude de la langue.

LETTRE DU R. P. GIROUX A Mgr CLUT, ÉVÊQUE D'ARINDEL.

Good Hope, le 1er juin 1889.

Monseigneur et bien-aimé Père,

J'espérais avoir le bonheur de vous voir cet été et de faire connaissance avec Votre Grandeur; mais votre dernière lettre m'enlevant cette espérance, je prends la liberté de vous écrire pour vous donner personnellement des nouvelles d'une Mission que vous paraissez tant affectionner.

Comme vous l'avez constaté vous-même, Monseigneur, pendant l'année que vous avez passée ici, Good-Hope n'est plus une terre où coulent le lait et le miel, quoi qu'en dise la mensongère renommée. Le caribou ayant disparu et le pays étant dépourvu de lacs poissonneux, la misère est souvent à nos portes. Cet hiver, elle a été dure pour nous.

Ainsi que déjà vous devez le savoir, la pêche d'été et celle d'automne ont fait défaut ; pour comble de malheur, les orignaux ont été rares, et la neige ne permettait pas de les courir. Si bien que, de nos deux chasseurs, l'un ne nous a absolument rien rapporté, l'autre ne nous a rapporté qu'un orignal, ou plutôt une partie d'orignal couru. Voilà tout ce que la chasse nous a procuré de provisions. Aussi, dès le mois de novem-

bre, il a fallu tuer trois de nos chiens. Au mois de mars, le R. P. Ducor, en tournée de visite par ici, a été obligé d'emprunter aux traiteurs un peu de viande pour retourner dans sa Mission, où il a pu s'acquitter de sa dette auprès du fort Norman.

Vers ce même temps, nous apprîmes par la rumeur publique qu'un chasseur du fort Providence *jeûnait* au lac d'Auray. Nous ne pouvions, malheureusement, rien faire pour lui. Au fort, tout le monde jeûnait aussi depuis longtemps, et la Mission épuisait ses dernières ressources. Dans le courant d'avril, le pauvre sauvage succomba, et sa femme vint s'installer, avec ses enfants, sur le bord d'un chemin, espérant que quelque traîne passerait par là et lui porterait secours. Pauvre mère! combien les jours durent lui paraître longs, lorsqu'elle voyait ses enfants torturés par la faim, et qu'elle était sans un morceau de viande ou de poisson à leur mettre sous la dent!

Ses deux garçons moururent les premiers; on a pu s'en convaincre par la sépulture que les mains maternelles leur firent sous la neige, à l'extérieur de la loge. Les deux plus grandes filles succombèrent après eux, car la mère n'eut plus assez de force pour sortir leurs cadavres et leur rendre le même triste devoir. Elle dut prendre alors dans ses bras sa dernière petite fille, âgée seulement de quelques mois, et, la pressant sur son sein, la mettre à la source de la vie, *si forte esset spes!* Mais non, il n'y avait plus d'espoir, le sein maternel était tari; toutefois, cet être fragile et délicat survécut à toute la famille, car par sa position, on reconnut que l'enfant avait fait des efforts pour s'arracher des bras de sa mère.

Vous comprenez, Monseigneur, de quelles étreintes mon cœur fut serré et que de larmes j'ai versées en

apprenant ces tristes nouvelles, en voyant éteinte du même coup toute une famille que j'avais vue pleine de vie quelques mois auparavant. Sans doute nous devons baiser la main de Dieu et adorer les desseins de sa Providence; avouez cependant que c'est venir de bien loin pour voir mourir de faim ces pauvres sauvages que j'ai la mission de sauver! Je ne fais que d'arriver; mais sachant que désormais ma vie leur appartient, je leur ai donné aussi toute mon affection. Je sens que je les aime, et les voir mourir sans pouvoir leur porter secours, je vous assure, Monseigneur, que ce m'est une bien grande épreuve.

Plusieurs autres familles avaient, par bonheur, quitté cette même localité; elles aussi néanmoins ont beaucoup souffert et perdu quelques-uns de leurs membres. Un de leurs jeunes gens est mort en arrivant au bout du lac, et déjà, avant d'y arriver, on s'était vu obligé d'abandonner une vieille femme qu'on ne pouvait plus traîner (1). Lorsque le Père reprochait cette inhumanité au sauvage qui en était responsable : « Eh! mon père, répondit-il, que voulais-tu que je fisse? J'étais à bout de force; je ne pouvais plus la traîner, j'avais peine à me tenir debout : depuis bien longtemps nous ne mangions plus rien. » Dans le même temps, le fils unique de cette pauvre femme, Koredza le sourd, qui avait toujours été si dévoué pour sa mère (chose bien rare dans un sauvage) était, lui aussi, à toute extrémité (2). Le vieux Yéléa et d'autres n'ont conservé la vie qu'en mangeant des peaux, des cordes de cuir et de vieux souliers.

Au fort, si la présence du traiteur n'avait pas motivé un approvisionnement de farine plus considérable l'au-

(1) Ne pas oublier qu'on voyage en traîne sur un lac glacé.
(2) Le Père ne dit pas s'il était de la caravane.

tomne dernier, je ne sais comment les employés s'en seraient tirés.

Actuellement encore, la situation n'est pas brillante. Ceux-là s'estiment heureux qui peuvent régulièrement faire un repas par jour. Le mois dernier, deux familles loucheuses qui *jeûnaient* étant venues au fort, nous leur laissâmes voir notre étonnement et nos regrets : « Que venez-vous faire ici? Vous savez bien que nous n'avons rien pour vous secourir. — C'est vrai, nous le savons ; mais nous n'avions rien non plus là-bas ; alors on est venu pour entendre une messe, et puis après..... quand même on mourrait, on sera content. » Nous aurions rougi de notre sagesse, si nous n'avions pas été transportés de joie en entendant exprimer de si beaux sentiments. Pourtant il est triste, il est navrant d'entendre ces pauvres sauvages, surtout les enfants, vous demander une bouchée de n'importe quoi et de ne pouvoir rien leur donner.

Vous voyez, Monseigneur, que la position ne s'améliore pas. Bien loin que nous puissions compter sur les sauvages pour aider à notre entretien, c'est nous qui devrions leur porter secours et, pour peu que cela dure, bientôt nous devrions les prendre à notre charge. Cet été, notre pêcheur nous a quittés, et nous n'avons pas espoir de le remplacer. J'irai probablement faire la pêche moi-même aux rapides. Oh! qu'un bon Frère convers viendrait à propos seconder le bon F. Kearney, qui s'est usé au service de cette Mission!

Inutile de dire, Monseigneur, que les Loucheux sont dans la jubilation depuis qu'ils ont puisé la conviction, je ne sais où, que vous leur avez envoyé un missionnaire, et que celui-ci est en route. Oh! si je pouvais concevoir la même assurance ! Mais on me donne à entendre ceci, et puis cela ; et en fin de compte, je ne vois

rien venir. Quoi qu'il en soit, dans quelques jours, je descendrai à la rivière Rouge, quitte à n'y plus retourner, si telle est la volonté définitive de mes supérieurs.

Daignez, Monseigneur et bien-aimé Père, bénir pour la première fois votre enfant soumis et respectueux.

GIROUX, O. M. I.

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. MASSIET AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Madhu, le 10 août 1890.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai promis au Sacré Cœur, si notre fête se passait, cette année, sans encombre, de faire connaître les faveurs spéciales dont il a comblé notre pèlerinage à Notre-Dame de Madhu en 1889 et 1890; je m'acquitte aujourd'hui de ma dette, en vous priant, bien cher Père, de faire parvenir ce récit au premier chapelain de Montmartre, dont je n'ai pas actuellement l'adresse sous la main.

L'année dernière, au moment où les pêcheurs étaient réunis à Dutch-Bay pour la pêche aux perles, le choléra éclata soudain et se répandit de là dans toutes les provinces de l'île. Ce fut un sauve-qui-peut universel. Parmi ceux qui s'enfuyaient, éperdus, dans toutes les directions, emportant avec eux les germes du redoutable fléau, cinq moururent à Madhu; plusieurs succombèrent le long du chemin qui conduit de Dutch-Bay au sanctuaire. Pour comble de malheur, un village, situé à 9 milles seulement de Madhu, périt tout entier, la proie du fléau. Enfin, après nous avoir tenus plusieurs semaines dans de mortelles angoisses, le choléra s'éloigna de Ma-

dhu, mais sans lâcher prise dans l'île, surtout à Jaffna et dans les environs, où il sembla s'acharner avec plus de fureur.

Comme bien vous le comprenez, nos appréhensions étaient grandes, en songeant à notre fête du mois de juillet, fête qui attire de plusieurs provinces de nombreux pèlerins. Nous étions au 13 avril 1889. Que faire ? Laisser venir et s'agglomérer à Madhu des foules innombrables, accourues des diverses régions infestées, ne serait-ce pas assumer une bien grande responsabilité ? D'autre part, pourra-t-on empêcher la piété des fidèles de recourir, en pareille circonstance, à la protection de Celle dont on n'invoque jamais le secours en vain, et fermer les portes du sanctuaire de prédilection de la Consolatrice des affligés ? Dans cette perplexité mêlée de crainte et de confiance, l'idée qu'on allait prochainement célébrer le centenaire du Sacré Cœur illumina tout à coup d'un rayon d'espérance le cœur de notre cher P. Owen. « Voilà notre salut ! s'écria-t-il ; consacrons notre pèlerinage au Sacré Cœur et soyons sans crainte des attaques de l'épidémie. » Cette idée me sourit. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le jour même de la célébration du centenaire, nous parcourons ensemble la propriété où est sise l'église de Madhu, et nous fixons aux principaux arbres qui l'abritent des images bénies du Sacré Cœur ; puis, prosternés, dans la chapelle, aux pieds de la madone, nous récitons ensemble les litanies du Sacré Cœur et l'acte de consécration. Dès lors, plus d'incertitude, plus d'angoisse ; la paix revint dans nos cœurs.

Quinze jours plus tard, s'ouvraient les fêtes de Notre-Dame de Madhu. Les pèlerins affluèrent à peu près de toutes les directions. Préoccupé de l'état sanitaire du pays, le gouvernement crut devoir prendre certaines précautions. Il dépêcha à Madhu deux médecins et tout

un attirail de pharmacie pour faire face aux éventualités. Vu les circonstances épidémiques, ces précautions ne parurent point exagérées.

Mais, ô merveille ! pendant les dix jours que durèrent les fêtes, il n'y eut pas un seul malade parmi les foules de pèlerins, chose d'autant plus remarquable, qu'on a ordinairement, chaque année, plusieurs cas de maladie et même de mort.

Encouragé par le succès de l'année dernière, je me gardai bien d'oublier le Sacré Cœur cette année-ci. Donc, le dimanche 1er juin, faisant le tour de la propriété, je renouvelai toutes les images fixées aux arbres et remis le pèlerinage sous la bonne et sainte garde du Sacré Cœur.

Parti le lendemain pour Colombo, j'apprends, en route, que le choléra sévit parmi les coolies venant de l'Inde, que même plusieurs d'entre eux sont morts à Pesalai et à Mannar. Le fait, hélas ! n'était que trop vrai. Arrivé à Colombo, je reçois de Mgr Mélizan une dépêche m'informant que le gouvernement cherche à profiter de ces quelques cas d'épidémie pour interdire le pèlerinage de Madhu. Sur son ordre, je me rends à Kandy auprès du nouveau gouverneur. Après quelques pourparlers, il fut décidé que le gouvernement n'interviendrait pas et que la fête aurait lieu à nos risques et périls.

Je rentrai à Madhu le 20, brisé de fatigue, après un voyage de deux jours et deux nuits dans une charrette à bœufs, mais plein de confiance dans Celui sous la protection de qui le pèlerinage avait été placé. Ma confiance ne fut pas déçue.

Dès le 21, les pèlerins commencèrent à arriver, et, avec eux, les plus tristes nouvelles du choléra, le long de la route des coolies. Le 23, huit personnes sont atteintes à Pesalai ; le 24, deux individus, dont l'un était sacris-

tain d'une de mes églises, meurent à Mannar. Le même jour, Puliadiyrakkan, à 8 ou 9 milles seulement en ligne droite de Madhu, envoie six malades à l'hôpital ; Mankoulam, quelques milles plus loin, compte plusieurs morts ; tout le long de la route, on rencontre des malades et des mourants. Pour comble de malheur, le temps se couvre et la pluie menace. « Si elle tombe, nous sommes perdus ! » tel est le cri général. Les médecins envoyés par le gouvernement commencent à s'inquiéter ; les Pères eux-mêmes ne sont pas sans appréhension.

Seul le R. P. Mauroit conserve son calme et n'a pour tous que des paroles d'encouragement. Le 26 au soir, la pluie, qui avait menacé pendant deux jours, tombe par torrents. Les sept à huit mille pèlerins déjà arrivés n'ont d'autre abri que la voûte des cieux et le feuillage des arbres, d'autre couche que le sol détrempé. Tout semble perdu... Nous engageons vivement nos pèlerins à se disperser et à rentrer chez eux. Mais c'est en vain ; tous veulent rester pour le jour de la fête et assister à la distribution du riz. Ils semblent comprendre que, sous la protection du Sacré Cœur, ils n'ont rien à craindre. Dieu merci, leur confiance ne fut point trompée ; le Sacré Cœur, non seulement les préserva de toute atteinte de l'épidémie dans des circonstances où, humainement parlant, il ne restait aucun espoir d'y échapper, mais, parmi les vingt mille pèlerins qui s'assemblèrent à Madhu cette année, c'est à peine si l'on eut quelques cas d'indispositions légères, occasionnées par les fatigues d'un long voyage. Trois personnes seulement y moururent pendant les fêtes, et toutes les trois étaient venues à Madhu dans un tel état de santé, qu'à moins d'un nouveau miracle elles devaient succomber. Toutes les trois, d'ailleurs, étaient venues *pour mourir* à l'ombre du sanc-

tuaire de Marie, comme elles l'avouèrent au médecin qui les soignait.

Après une protection aussi visible, vous pouvez comprendre, mon révérend Père, avec quelle joie et quelle reconnaissance nous chantâmes la messe d'actions de grâce au Sacré Cœur, le lendemain de la fête.

Nos chers chrétiens ont été vivement frappés de cette protection spéciale, et il en est résulté parmi eux un redoublement de dévotion et de confiance envers le Sacré Cœur de Jésus.

Ajouterai-je, mon révérend Père, que nous avons cru devoir placer aussi sous la protection du Sacré Cœur l'issue de notre procès contre les schismatiques jacobites et l'église de Parapankandal, le point de mire de cette lutte ? J'oserai solliciter d'une manière toute spéciale vos prières pour cette œuvre, qui est d'une importance capitale pour cette partie du diocèse.

Me recommandant moi-même à vos bonnes prières, je vous prie de me croire toujours

Votre enfant et serviteur dévoué.

C. Massiet, o. m. i.,
Missionnaire apostolique.

VICARIAT DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

LETTRE DU R. P. DELTOUR AU R. P. SOULLIER, ASSISTANT GÉNÉRAL.

Roma, le 5 août 1890.

Mon révérend et bien cher Père,

Le dimanche 3 août, nous avons eu à Thaba Bosigo une grande fête à l'occasion du baptême de vingt-cinq néophytes. C'est la première fois que pareille cérémonie avait lieu chez Mazuppa, le grand chef ; il importait de lui don-

ner tout l'éclat possible pour frapper l'imagination de ces pauvres gens. C'était aussi le désir de Mazuppa ; il avait multiplié les invitations, et il voulait une vraie fête. Invité, quelques jours auparavant, par le ministre d'un pays voisin à une cérémonie de baptême, il avait refusé de s'y rendre et de contribuer aux frais ; mais ici il était chez lui, et il tenait à faire grandement les choses.

Dès le samedi, les chemins qui conduisent à la Mission regorgeaient de monde se rendant, disaient-ils, à la fête de Thaba Bosigo. Vers le soir, les Sœurs de la Sainte-Famille, profitant des vacances de leurs élèves, arrivent de Roma dans leur petit wagon. Le grand wagon de la Mission les suit de près, portant le F. Mulligan et toute sa bande d'écoliers. Il fallait entendre les échos des montagnes répéter les cantiques de ces chers enfants, surtout lorsqu'ils passèrent devant la mission protestante, située seulement à dix minutes de la nôtre ; ils s'en donnaient à cœur joie, non sans une pointe de malice à l'adresse du révérend ministre.

J'avais donné ordre à nos chrétiens de se grouper de l'autre côté de la mission protestante, pour se rendre de là, processionnellement et bannières déployées, jusqu'à l'église. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Le dimanche matin, d'épais nuages couvrent le ciel et nous présagent une triste journée ; un vent glacial qui vous transit souffle avec violence. Je crois prudent de renoncer à toute pompe extérieure et d'accomplir la cérémonie dans l'intérieur de l'église.

Cependant les néophytes avaient été fidèles au rendez-vous, et malgré le mauvais temps, ils nous arrivaient par centaines de toutes les directions ; un certain nombre, venus directement à la Mission, remplissaient déjà l'église ; mais les autres, rassemblés au point que je leur avais indiqué, attendaient le signal du départ. Je leur

envoie une députation de catéchistes avec quelques enfants de l'école et la bannière du Sacré Cœur, tout en les avertissant qu'à cause du mauvais temps la procession annoncée n'aurait pas lieu.

Je commençais à me revêtir des ornements sacerdotaux, lorsqu'un chrétien vient me dire : Les voilà qui arrivent ! Venez voir que c'est beau !... Je sors un instant sur la porte de l'église, et je vois dans la plaine une véritable armée de cavaliers et de piétons s'avançant bannière en tête et dans le plus bel ordre. — Vite je fais prendre la bannière de la très sainte Vierge, et j'invite les personnes qui remplissaient l'église à me suivre : c'est une seconde armée pacifique allant au-devant de l'autre. Bientôt les deux armées se rencontrent, se mêlent, se rangent, les cavaliers sur les côtés, les piétons au milieu, les bannières en avant, et nous voilà en marche au nombre de près de deux mille, chrétiens ou païens. Je n'ai rien vu de plus beau que cette procession tranquille, où le laisser-aller du pêle-mêle ne nuit en rien au bon ordre. Le cantique de Lourdes est entonné, la multitude le répète à pleine poitrine et le fait retentir comme un tonnerre qui porte à tous les échos les louanges de la Mère de Dieu. *Ave, ave Maria!* C'était grandiose, c'était pieux, c'était touchant. Encore une fois, je n'ai rien vu de si beau.

Quel triomphe pour notre Mère du ciel ! Quel triomphe pour l'Église !

Nous arrivons à la Mission. La foule se groupe autour de l'église, et je commence la messe. La vue de cette multitude, les chants, la pensée de la cérémonie que j'allais bientôt accomplir pour la première fois dans ce pays, tout m'impressionne et mes yeux se remplissent de larmes. J'eus quelque peine à dominer mon émotion et à continuer le saint sacrifice. J'avais résolu de ne

pas parler, mais je ne pus m'empêcher de déverser le trop-plein de mon cœur, et de dire à tous ces braves gens ma joie et mes espérances.

Après la messe, nous improvisons, contre le mur extérieur de l'église, un autel, placé de manière à permettre à tous les assistants de suivre les cérémonies si belles, si saisissantes du baptême. A ce moment, les nuages se dissipent comme par miracle : le bon Dieu nous envoie ces joyeux rayons de soleil sans lesquels il semble qu'une fête n'est pas complète. Tout est prêt... Les catéchumènes nous attendent dans la maison d'école, les hommes parés de leurs plus beaux habits de fête, les femmes revêtues de la robe des catéchumènes, dont la blancheur contraste avec la noirceur des visages. Une nouvelle procession s'organise, au centre de laquelle se trouvent les heureux élus, ainsi conduits triomphalement à l'autel provisoire. Puis la cérémonie commence.

C'était un vrai bonheur pour tous d'entendre ces chers néophytes répondre d'une voix claire et sonore à toutes les questions que l'Église leur adresse par la bouche du prêtre. Quelle foi et quelle ferveur dans ces âmes naïves ! Que le bon Dieu daigne, par sa toute-puissante grâce, leur conserver l'une et l'autre !

Le ministre avait défendu à ses adeptes, sous les peines les plus sévères, même celle d'excommunication, de prendre part à notre fête ! Vaines menaces ! Ils étaient là dissimulés dans la foule, et ils ont pu entendre quelques bonnes vérités ; ils ont pu voir, en tout cas, que les Romains ne sont pas si morts qu'on veut bien le leur dire... Chose remarquable dans une si grande multitude, nous n'avons pas eu de désordre à déplorer, je n'ai pas eu un seul reproche à faire. Les chrétiens s'étaient promis de prêcher par le bon exemple ; je leur dois le témoignage qu'ils ont tenu parole.

Dès le soir, bon nombre reprennent le chemin de leurs villages, emportant dans leurs cœurs les salutaires impressions de cette belle journée, et le lendemain, Thaba Bosigo avait retrouvé sa solitude.

Voilà donc notre Mission de Bethléem commencée avec vingt-cinq chrétiens adultes et un petit enfant. Puisse la bénédiction du bon Dieu descendre sur ce grain de sénevé et le faire grandir à la proportion d'un grand arbre !

Mon grand chagrin est de me trouver dans l'impossibilité de laisser le personnel nécessaire dans cette chrétienté naissante et qui promet de si beaux résultats. Il faudrait là un prêtre et deux religieuses, et je n'ai ni Père, ni Sœur ; et les protestants sont là installés, ayant tout à souhait.

Il nous faudrait aussi, pour notre école industrielle, des Frères convers connaissant les divers métiers, maçons, forgerons, tailleurs, selliers et charpentiers.....

Croyez, mon révérend Père, à tous mes sentiments respectueux et dévoués en N. S. et M. I.

DELTOUR, O. M. I.

Quelques nouvelles, glanées dans les lettres de nos missionnaires, compléteront le récit du R. P. DELTOUR, et nous feront aimer encore davantage ces œuvres du Basutoland, si intéressantes et si riches de promesses, et, ne craignons pas de le dire, si peu connues. Le F. POIRIER écrit au R. P. SOULLIER :

« Un événement qui marquera dans les annales de nos missions, c'est la visite que nous a faite le gouverneur du Cap, dans les derniers jours d'avril, en compagnie du colonel Clarck, un ami et bienfaiteur de nos œuvres. Nous n'avons rien négligé pour faire à Son Excellence une réception digne du premier représentant de la reine. Arcs

de triomphe, illuminations, décharges d'artillerie, chants et compliments par les enfants de nos écoles, exposition des premiers travaux de la naissante école industrielle, tout a été mis à contribution. Le gouverneur a manifesté son admiration pour les sacrifices que s'imposent les missionnaires et pour les magnifiques résultats qu'ils ont obtenus parmi les noirs du Basutoland. Il a voulu tout visiter en détail, voir les enfants à l'œuvre, à leurs métiers, et il a eu pour chacun une parole d'encouragement et de bienveillance. Bien que protestant presbytérien, il n'a pas craint de déclarer publiquement sa grande estime pour la religion catholique. Dès le premier jour de son arrivée, il voulut assister à la bénédiction du Très Saint Sacrement, qui fut donnée en présence de plus de cinq mille hommes accourus de toutes les parties du Basutoland. »

A la date du 5 septembre, Mgr Gaughran écrivait de Roma à N. T. R. Père général :

« Ce matin, premier vendredi du mois, j'ai donné la sainte communion à plus de trois cents personnes. Depuis la consécration du vicariat au Sacré Cœur de Jésus, le premier vendredi est un jour de fête pour nos chers néophytes. Ces pauvres nègres aiment beaucoup le Sacré Cœur, et le Sacré Cœur en retour les comble de ses bénédictions. Dans le cours des deux dernières années, nous avons eu, à Roma seulement, trois cents baptêmes d'adultes, et il y a encore en ce moment, au catéchuménat, cent soixante-dix personnes qui se préparent à la même grâce.

« Dimanche prochain je bénirai à Korokoro la nouvelle église dont le R. P. Soullier posa la première pierre il y a un an et demi. Elle est très jolie, placée entre la maison et l'école des Sœurs d'une part, et la maison du missionnaire de l'autre. Elle a un gracieux campanile

auquel il ne manque qu'une cloche pour appeler les fidèles à la prière. Le R. P. Biard la demande à tous les saints du paradis et à toutes les âmes charitables de la terre. »

Dans une lettre pleine d'humour, adressée au P. Clavé, le P. Porte fait un tableau pittoresque de la vie du missionnaire au Basutoland.

« Nos succès sont consolants ; cependant ils sont modérés, et chaque conversion demande un miracle de grâce, donnée la corruption du paganisme. Les beaux rêves du scolasticat, les couplets d'enthousiasme qu'on chante sur les bateaux, et les élans de zèle qu'on manifeste au début, ne servent plus de grand'chose du jour qu'on touche la réalité. Ici, il faut des hommes durs à souffrir, peu soucieux du succès et n'ayant ni enthousiasme, ni découragement. *In medio stat virtus.* Voilà dans quel pays se trouve votre ancien ami. Il y a quatre ans, il fondait Sion, et son registre de baptêmes n'est arrivé qu'au chiffre 62. C'est beaucoup dans un pays où les gens se convertissent un à un; mais ce n'est rien, quand on pense au nombre infini de païens qui nous environnent. Votre ami est prêtre à 6 heures du matin, cuisinier à 7 heures, convive à 7 heures et demie, maçon ou menuisier à 8 heures, de nouveau cuisinier à 11 heures; laboureur à 2 heures du soir, médecin et maître d'école le reste du temps, enfin catéchiste et prêtre à 6 heures du soir. Les jours ordinaires, il a un pantalon rouge de velours et une blouse noire qui lui sert de soutane; le dimanche, une vraie soutane qui a la jaunisse; les jours de voyage, des bottes à l'écuyère et, en temps de pluie, le caoutchouc des marins. Voilà votre ami. Avec ça, il est toujours bon garçon, aime encore le bon Dieu, prie dévotement Notre-Dame, se dévoue pour les noirs et ne dé-

teste pas les blancs. Il est mendiant plus que jamais, avec cela de bon qu'il emploie pour la Mission tout ce qu'il reçoit. Il ne boit ni vin ni liqueurs, a été et reste *boit l'eau*. Il mange une poule s'il la trouve et crève de faim au besoin. Priez pour lui, car il fut un coquin et n'est pas encore un grand saint. »

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE SION.

LES FÊTES DE SEPTEMBRE EN 1889 ET EN 1890.

Tous les ans, le jour anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Sion ramène, sur la sainte colline, un magnifique concours de pèlerins qui viennent remercier la bonne Mère de ses bienfaits et de sa protection, implorer son secours pour de nouveaux besoins, et surtout unir leurs voix et leurs prières afin d'attirer son regard maternel sur l'Église et sur la France. Nous avons sous les yeux deux récits de ces fêtes si chères aux chrétiennes populations de la Lorraine. L'un nous raconte les solennités de 1889, l'autre nous décrit celles de 1890. Ils ont chacun leur charme et seront lus avec intérêt.

1889. Mgr Turinaz n'a pas en vain parlé; son peuple l'a compris. De tous les points du diocèse, les fidèles sont venus dans un élan d'enthousiasme. A leur premier pasteur, ils voulaient donner une preuve sensible de leur respectueuse vénération; à la Vierge, « à la Mère très bonne », le parfait témoignage de leur affection et de leur piété. Aussi, quel empressement de toutes parts!

Dès l'aube, l'arrivée des pèlerins présentait un vivant tableau que nos yeux ne se lassaient pas de contempler. Les trains spéciaux déversaient des flots de monde; un moment contenue, la foule se divisait en trois directions et se répandait sur les voies escarpées de la colline, flux humain, sans cesse grossissant, qui couvrait bientôt les

hauteurs de Sion. Les vignes, les guérets, les prairies sont découpés par une triple raie, tandis que du côté opposé une longue file de chariots, véritable équipage de guerre, dessine au loin les sinueux détours des chemins. Déjà, la veille, dans les villages environnants, des visiteurs éloignés avaient cherché un asile pour se reposer ; la charité les reçut, et souvent la meilleure partie de l'habitation leur fut destinée. Le cœur lorrain n'est-il pas pétri de dévouement et d'honneur ? La chapelle était restée ouverte la nuit entière ; plusieurs, après avoir veillé en prière, purent goûter les bienfaits du sommeil. Jamais, depuis le couronnement, dont la journée de mardi a ramené le concours et les splendeurs, l'anniversaire du 10 septembre n'attira tant de peuple ! Dix à douze mille pèlerins pour le moins accoururent des confins les plus reculés de la Lorraine. Le prophète n'eût certes pas dit : « *Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem*, les voies de Sion pleurent parce que l'on ne vient plus à ses solennités. »

Un temps superbe favorisa la fête.

Trois évêques s'étaient joints à Mgr Turinaz pour rehausser, par leur présence, l'éclat des cérémonies. Leurs noms étaient sur toutes les lèvres. Nosseigneurs les évêques de Nancy, de Verdun, de Langres et de Luxembourg apparaissent vers huit heures. Ils descendent de voiture sous un gracieux arc de triomphe élevé au bord du plateau. Mgr Turinaz pénètre dans le sanctuaire trop étroit pour contenir tous ceux qui prient, remercient, adorent. Pendant que Sa Grandeur distribue la sainte communion, Monseigneur l'évêque de Langres dit une messe basse. A tous les autels les prêtres se succédèrent, et jusqu'à midi le divin sacrifice continua ininterrompu. D'innombrables pèlerins s'assoient au banquet eucharistique, avides d'enrichir leurs âmes des trésors de la

grâce et de gagner les faveurs de leur Souveraine. Les confessionnaux sont littéralement envahis; les Pères de la communauté ne suffisent point à la tâche.

Au dehors, la multitude grandit toujours ; le dernier train cependant n'est pas encore à la gare. Enfin, les cloches aux vibrations sonores s'ébranlent en joyeuses volées. La sainte messe commence, célébrée au premier étage de la tour par Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Luxembourg. Nosseigneurs les évêques assistants, entourés de MM. les chanoines, avaient pris place sur une estrade d'honneur dressée en plein air à l'extrémité de l'esplanade en face du sanctuaire. Un chœur exécute les chants de la liturgie avec une majestueuse gravité, et des milliers de fidèles mêlent leur voix à la voix du clergé ; puis, par intervalles, la fanfare de Vézelise jette ses harmonies religieuses dans ce concert de louanges.

Monseigneur l'évêque de Verdun fut l'orateur de cette imposante manifestation. Après l'Évangile, il prit la parole, et, dominant le murmure de la foule quelque peu houleuse aux extrémités, avec une admirable éloquence, Sa Grandeur développa ces trois pensées : « Marie est la gloire de l'Église, la joie de la France, l'honneur de la Lorraine : *Tu gloria Jerusalem*, *Tu lætitia Israel*, *Tu honorificentia populi nostri.* »

Tu gloria Jerusalem : Marie et l'Église. Dieu, qui a bien des ministres de sa justice, n'a qu'un ministre de sa miséricorde; mais aussi celui-là est tout-puissant, c'est la sainte Vierge. Et Jésus-Christ, voulant nous prendre par l'amour, a mis cet amour dans le cœur de Marie, afin que, devenant un amour maternel, il nous entraînât plus facilement; aussi pouvons-nous saluer dans Marie la dépositaire de tout l'amour de Jésus pour nous, et lui donner le nom si juste de *Mater misericordiæ.* Marie combat pour nous et elle nous sauvera.

Tu lætitia Israel : Marie et la France. La France a de nombreuses analogies avec Israël. Celui-ci a préparé le Messie, celle-là a fait éclore dans son sein le règne de Jésus-Christ et le triomphe de l'Église. Pendant quatorze siècles, le génie vif, le caractère noble, le courage héroïque, la loyauté désintéressée, le dévouement, la foi de la France en ont fait la nation bénie de Dieu, opérant dans l'univers les volontés divines : *Gesta Dei per Francos.* Cette longue fortune, elle l'a due à la protection de Marie, et longtemps on a dit : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.* Pourquoi faut-il que le dix-neuvième siècle, faisant suite au délire de la Révolution, n'ait plus été qu'un horrible conflit entre l'autorité et la liberté ? La France est abaissée, menacée, mais elle n'est pas perdue ; elle prie trop Marie pour en être abandonnée, et Marie, reine des armées, la soutient de son bras tout-puissant.

Tu honorificentia populi nostri : Marie et la Lorraine. La Lorraine, a dit Mgr Turinaz à Lourdes, est le pays de l'espérance, de Jeanne d'Arc et de Godefroy de Bouillon. Oui, la Lorraine espère parce qu'elle croit. Elle est ici tout entière, venant redire son acte de foi devant la Vierge de Sion. La Lorraine est le pays de Jeanne d'Arc, et cette pensée soutient son espérance. Là-bas, à Vaucouleurs, Monseigneur l'évêque de Verdun possède la statue de la Vierge devant laquelle a prié Jeanne d'Arc, et bientôt Sa Grandeur fera appel à toute la France pour qu'on y élève une chapelle surmontée de la statue de l'héroïne lorraine. Jeanne d'Arc gardera la frontière et protégera la France.

Sa Grandeur termine en invitant les pèlerins à aimer toujours davantage la Vierge Marie, à mettre leur conduite en rapport avec leur piété, et à mériter ainsi la bénédiction de cette Mère du ciel, à qui la France régé-

nérée redira un jour dans son allégresse : *Tu gloria Jerusalem, Tu lætitia Israel, Tu honorificentia populi nostri !*

Ce discours, ardent de foi et de patriotisme, remuait fortement les cœurs en leur imprimant une irrésistible impulsion pour défendre, au besoin, les autels et les foyers contre les assauts furieux de l'impiété.

Après l'office pontifical, la foule condensée se dissout. L'immense multitude se disperse sur la pelouse, et chaque famille va s'installer à l'aise pour partager un repas qu'assaisonnent l'appétit et une joie expansive. On eût pu se croire à l'un de ces jours où, sur les collines de Judée, était assise la foule que Notre Seigneur Jésus-Christ venait de nourrir.

Une vaste salle réunit autour des évêques plus de trois cents prêtres, sans compter cent vingt ecclésiastiques qui se rendirent dans notre réfectoire étonné de se trouver si peu spacieux. Nous étions heureux de pouvoir faire participer un nombreux clergé à ces agapes fraternelles.

Au dessert, Mgr Turinaz se fit l'écho des sentiments de reconnaissance qui animaient tous les convives envers les gardiens privilégiés du sanctuaire. Le R. P. Supérieur exprima sa reconnaissance envers Monseigneur l'évêque de Nancy qui avait provoqué cette grande manifestation de foi et d'amour par une lettre circulaire adressée à son clergé, et qui devait être lue dans toutes les chaires du diocèse. Il remercia Nosseigneurs les évêques de leur présence, et pour chacun des prélats il eut une allusion délicate, aimable. Monseigneur l'évêque de Verdun, malgré les fatigues du matin, répondit en quelques mots partis du cœur.

A deux heures et demie, les cloches annonçaient le signal de la procession. Il ne fut pas facile de mettre

cette masse en mouvement et de percer ces flots humains. Après quelques efforts, on s'avance, et plusieurs milliers de pèlerins, groupés auprès de leurs bannières, décrivirent autour du sanctuaire une couronne qui rappela à Notre-Dame de Sion la couronne que lui offrait la Lorraine aux grottes de Massabielle.

Ce n'était plus sur deux lignes qu'on marchait ; quatre rangées s'écoulaient à la fois, et l'allée du parcours était encore garnie de pèlerins. Que de ferventes prières ! Quels transports redoublés ! Quelles acclamations suppliantes montent vers le ciel ! Comment dépeindre ce frémissement, ces émotions ineffables ? Toutes les bannières données par les villes de la Meurthe, des Vosges, d'Alsace-Lorraine flottaient au milieu des fidèles. Nosseigneurs les évêques, revêtus des ornements sacrés et précédés par les ecclésiastiques en surplis, fermaient la marche, bénissant sur leur passage la foule recueillie. Une bannière fixait les regards et l'attention. C'était la bannière de la Lorraine, bénite à la basilique de Lourdes et apportée en ce jour à Notre-Dame de Sion. La Vierge des Pyrénées l'a confiée à la Vierge de Sion, placée aux avant-postes de la patrie.

Lourdes et Sion sont deux noms également chers aux fils de Marie en Lorraine. Cet *ex-voto* de l'amour et de la reconnaissance le redira à tous ceux qui graviront les sentiers de Sion. La procession se termina par un salut qui eut lieu, comme la messe, à la première plateforme de la tour. Monseigneur l'évêque de Luxembourg adresse aux pèlerins une courte et chaleureuse allocution. Sa Grandeur les conjure par tous les sentiments de son cœur, par leurs intérêts les plus intimes, les plus précieux, d'emporter de la sainte montagne un plus vif amour pour Marie, et de multiplier aujourd'hui plus que jamais leurs instantes prières à Notre-Dame de Sion,

« le trésor du pays ». Servie par un organe puissant, sa parole fut entendue de la presque totalité de l'auditoire.

C'était un beau spectacle de voir sur l'autel l'ostensoir d'or brillant aux reflets du soleil, et au-dessus, bien haut, au sommet de la tour, Marie resplendissante des mêmes rayons, couvrant son Fils du ciel et ses enfants de la terre de ses bras tout à la fois suppliants et protecteurs. En cet instant, devant la galerie, les quatre évêques, la crosse en main et la mitre au front, invoquant le nom de Dieu qui frappe et guérit, qui perd et ressuscite les nations, appellent sur ce peuple chrétien prosterné à leurs pieds le secours, les grâces, les bénédictions de l'auguste et adorable Trinité trois fois sainte.

La fête était achevée. Mais une partie de la foule demeura longtemps encore sur la colline, implorant toujours Marie. Ajoutons que les journées du dimanche et du lundi, 8 et 9, avaient envoyé déjà quelques centaines de pèlerins, prélude plein d'espoir pour la fête solennelle. L'affluence a été la même pendant l'octave entière ; chaque jour reparaissait une foule nouvelle.

Regnum Galliæ, regnum Mariæ : cette parole était vraie de nos pères; elle l'est plus encore de leurs fils. Les fêtes de Sion l'ont montré ; c'est là notre espérance. *Spes nostra salve!*

1890. Nos fêtes, cette année, ont eu moins d'éclat, mais nous serions tentés de les trouver plus belles et plus consolantes au point de vue de la piété, du bon ordre et du recueillement.

Dès le jeudi 4 septembre, Monseigneur l'évêque de Nancy nous apportait la joie et l'édification de sa présence; je dis l'édification, car Sa Grandeur, après avoir présidé les deux retraites ecclésiastiques de son diocèse, venait à son tour se retremper dans la prière et la soli-

tude, et, pendant une semaine entière, elle nous édifia par sa fidélité à la règle et à toutes les exigences de la vie commune, en même temps qu'elle nous charmait par l'aimable et franche gaieté dont elle remplissait nos récréations, non moins que par la bienveillance paternelle qu'elle ne cessa de nous témoigner.

La grande fête était fixée au mardi, 10 septembre. La Lorraine, toujours prête lorsqu'il s'agit d'honorer sa gardienne et libératrice, était là, représentée par un grand nombre de ses enfants, prêtres et fidèles, nous donnant le spectacle toujours si beau de sa filiale confiance en celle qu'elle ne cessera de nommer « *le Trésor du Pays et la Mère très bonne* ». Dès cinq heures du matin, tous les autels sont occupés et le saint sacrifice y est offert sans interruption jusqu'à l'office solennel. Les communions ne se comptent pas.

Il est dix heures. La fanfare de Vézelise, fière de prêter chaque année son concours à la fête, exécute une entrée solennelle, pendant que Monseigneur, escorté de cent cinquante prêtres et séminaristes en surplis, va prendre place sur l'estrade élevée en face de l'Église, à l'ombre d'un grand frêne dont les larges branches forment en retombant une voûte de verdure. Aux sons harmonieux de la fanfare succèdent les voix vibrantes de la foule qui chantent à l'unisson les prières liturgiques de la messe célébrée sur la plate-forme de la tour.

Les voix ont cessé de se faire entendre ; la foule est debout pour le chant de l'Évangile. A ce moment, le R. P. Jonquet, chapelain de Montmartre, paraît devant l'autel sur la plate-forme de la tour, et s'inspirant de ce texte des saintes Écritures : *Et sic in Sion firmata sum*, captive son auditoire par le récit des faveurs que Notre-Dame de Sion a semées à travers les âges, faveurs du passé, qui sont le gage de celles de l'avenir. Il montre combien

elles sont solides, les bases de ce vénéré sanctuaire de la Vierge, établi sur les ruines du paganisme et de la puissance romaine, comme le prouvent les nombreuses antiquités enfouies sous le sol et retournées, çà et là, par la pioche du laboureur. Notre-Dame de Sion a triomphé de la Révolution, elle a terrassé l'impiété, elle a écrasé l'hérésie. Malgré toutes les tempêtes qui l'ont assaillie, elle est restée debout sur le piédestal que dix siècles de vénération lui ont dressé. Or, ce que Marie a fait dans le passé, elle le fera aujourd'hui, elle le fera demain, toujours. Le R. P. Jonquet a su trouver dans son cœur de missionnaire Oblat des accents qui ont ranimé la confiance dans toutes les âmes et fait luire les plus douces espérances.

A deux heures, vêpres solennelles présidées par Monseigneur et suivies de la procession. On connaît le spectacle souvent décrit d'une procession sur la sainte montagne en un jour de pèlerinage : la longue file des junioristes tenant à la main des oriflammes aux invocations de la très sainte Vierge, le cortège des enfants de Marie suivi des paroissiens de Sion et de tous les pèlerins, les bannières des cités lorraines échelonnées sur tout le parcours et redisant le mot de Jérémie brodé sur l'une d'elles: « Ils viendront dans les larmes, et ma miséricorde les renverra consolés », les prêtres en aube et en étole, portant sur leurs épaules les riches reliquaires, et enfin au milieu du clergé, s'avançant majestueusement, portée par six ecclésiastiques, la statue de Notre-Dame de Sion qui semble sourire et bénir.

Et pendant que cette couronne vivante se déroule ainsi sous le regard de Marie, la fanfare de Vézelise fait entendre ses plus beaux airs alternant avec les chants de la foule, et la sainte colline semble n'être plus qu'un mélodieux écho des collines éternelles. Sans doute nous n'avons pas, cette année, la marche triomphale de l'année

dernière, lorsque plus de dix mille pèlerins couvraient le plateau de la sainte montagne ; mais, ne craignons pas de le dire, nous avons eu plus d'ordre et plus de recueillement, plus d'entrain et de piété dans les prières et dans les chants auxquels tous les fidèles prenaient part.

Au retour de la procession, Monseigneur, gravissant les degrés de l'estrade, adresse à la foule quelques paroles de cœur, pour exprimer la reconnaissance, la joie et les saintes espérances de tous. Reconnaissance envers Dieu, envers Marie, qui favorisent ces beaux et édifiants pèlerinages ; reconnaissance envers les membres de son clergé, envers les prêtres du diocèse de Saint-Dié, qui, chaque année, accourent en si grand nombre ; reconnaissance envers les Pères Oblats, gardiens dévoués du sanctuaire, restaurateurs et organisateurs de ces belles manifestations, auprès desquels on goûte les charmes de la plus douce fraternité, et dont l'accueil est toujours et pour tous si aimable et si généreux. Sa Grandeur faisant ensuite un rapprochement entre Notre-Dame de Sion et Montmartre, que nos vieilles chroniques nationales appelaient l'œil et le cœur de la France : « Ne pouvons-nous pas, dit-elle, appeler Sion, l'œil et le cœur de la Lorraine » ? Des applaudissements couvrent sa voix, répondant à ces glorieuses affirmations de la piété filiale.

Les fêtes de Sion ne se terminèrent pas avec cette solennité. A chacun des cinq derniers jours de la semaine, la sainte Vierge vit une nouvelle couronne de pèlerins lui apporter leurs vœux et implorer ses faveurs. Qui dira les grâces de lumière, de retour à Dieu, de consolations versées dans les pauvres âmes. Qui dira les fruits consolants de la parole apostolique du R. P. Montfort, dont nous ne pouvons mieux faire l'éloge qu'en rapportant textuellement ces quelques mots tirés d'un journal de

Nancy : « Le R. P. Montfort, chapelain de Notre-Dame de Pontmain, prédicateur de la neuvaine, est un vieux missionnaire du sud et de l'ouest de la France. Il n'y a pas d'apprêts dans sa parole qui prêche Dieu comme il doit être aimé, avec une foi si vive et une onction si pénétrante, qu'après un premier étonnement, on se laisse émouvoir et gagner. » Bien des fois, en effet, nous avons vu les pèlerins essuyer des larmes, et, ce qui vaut mieux encore, après chaque instruction, les confessionnaux étaient entourés de nombreux pénitents. Que ce bon Père reçoive ici l'expression de notre sincère reconnaissance ! Il a contribué à mieux faire aimer la sainte Vierge, celle que les Lorrains appellent la bonne Mère et à qui Charles IV consacrait son duché, il y a deux cent vingt et un ans. *Deiparæ a monte Sion, Lotharingiæ principum et subditorum protectori et parenti optimæ.*

Puisse ce peuple ne jamais oublier le vœu de son souverain, et prouver que Notre-Dame de Sion est aussi « l'œil et le cœur de la Lorraine ! »

MAISON DE NOTRE-DAME DES LUMIÈRES.

Aux junioristes de Sion, de Hollande, d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique, leurs frères de Notre-Dame des Lumières.

Bien chers frères,

Vous saviez sans doute que le juniorat de Notre-Dame des Lumières devait célébrer cette année le cinquantième anniversaire de sa fondation ; peut-être même l'écho de nos fêtes sera-t-il déjà parvenu jusqu'à vous. Nous avons pensé que quelques détails sur cette fête de famille seraient de nature à vous intéresser, et nous

venons demander au R. P. Directeur des Annales l'hospitalité de ses colonnes pour notre petite encyclique. Certes, nous aurions eu quelque scrupule d'usurper une place ordinairement si bien occupée par les touchants récits de nos missionnaires: mais notre muse timide s'est rassurée à la pensée que, parmi nos Pères, il en est plusieurs qui aiment à se souvenir de Lumières comme du cher berceau de leur vie religieuse, et qu'il n'en est pas un du moins qui ne suive avec sympathie l'histoire de notre bien-aimé juniorat. Qu'on veuille bien excuser les longueurs et les incorrections de notre style: nous ne sommes que des enfants, et, dans toutes les familles, on pardonne aux enfants d'être un peu babillards.

Le jeudi 23 octobre, nous voyions apparaître au milieu de nous le R. P. Rey, Provincial du Nord. Nos frères de Sion et de Saint-Charles n'ont pas besoin que nous leur disions l'impression profonde que ce bon Père a laissée dans nos cœurs. Pas un de nous qui n'ait reçu de lui une caresse ou une bonne parole; calme et souriant, il ne se lassait pas de répondre aux naïves questions dont l'accablait notre insatiable curiosité. C'est ainsi que nous aimons à nous représenter, entouré de ses premiers junioristes, le vénéré patriarche de notre chère famille, celui qui aimait tant les enfants comme nous, et qui dans son cœur trouva l'inspiration de fonder ces pieux asiles où tous nous goûtons de si pures et si douces joies. Outre ses entretiens familiers, le R. P. Rey voulut bien, par quelques instructions pleines d'une ardente piété et d'une suave tendresse, préparer nos âmes aux émotions des douces fêtes qui approchaient. Ces fêtes s'ouvrirent le vendredi soir par un salut solennel du Saint Sacrement; Jésus hostie, quittant pour un instant le tabernacle, vint reposer sur l'autel magnifiquement

illuminé, et, en ce jour consacré au Sacré Cœur, celui qui l'aime et le chante si bien, l'apôtre du Sacré Cœur, le présenta à nos adorations et l'éleva au-dessus de nos têtes inclinées...

Nous sommes au matin du samedi 25 octobre. Tout présage une belle journée d'automne. Le soleil levant dore de ses premiers reflets la cime neigeuse du Ventoux; le ciel est sans nuages ; sous la ramure, l'oiseau gazouille sa chanson du matin ; une légère brise court dans la vallée, détachant la feuille morte aussitôt entraînée par les ondes limpides du ruisseau... Mais une voix plus douce que le chant de l'oiseau, plus mystérieuse que le murmure de la brise, a frappé mon oreille; j'écoute... C'est la voix de l'orgue, voix tour à tour joyeuse et puissante qui m'apporte en flots d'harmonie l'écho d'une lointaine fête. Puis retentit un concert de voix fraîches et pures. Ah! sanctuaire béni de Notre-Dame des Lumières, tu as donc enfin rouvert tes portes à l'ardente piété des fidèles! Comme autrefois nous verrons la foule des pieux pèlerins gravir, le soir, à la lueur des cierges, le sentier de ton humble et charmante colline; et au pied de ton trône nous entendrons de nouveau retentir, portés au ciel par des milliers de poitrines, les cantiques de l'enthousiasme et de l'amour! Mais non, l'église est toujours fermée; sous son portail, les couronnes funéraires sont encore suspendues, décolorées et flétries, cachant à peine les ignobles scellés que des mains sacrilèges y ont apposés. Voici une porte dérobée, entrons. L'autel resplendit de mille feux, les murs disparaissent sous les tentures et les fleurs, et jamais la nef ne m'avait paru si belle en sa parure d'ex-voto, magnifique poème de la reconnaissance écrit sur les murailles du temple. Un prêtre aux cheveux blancs vient d'appeler sur l'autel la divine victime du Calvaire, et ces enfants qui tout à

l'heure chantaient de leur voix pure les cantiques du Ciel, s'approchent, recueillis, de l'autel. Une paisible auréole d'innocence et de joie illumine tous ces fronts, et le *Magnificat* qui s'échappe de leurs lèvres est bien l'expression des sentiments qui remplissent leur cœur. Depuis cinquante ans, une fervente jeunesse, consacrée à Marie Immaculée, est venue s'agenouiller et prier dans ce même sanctuaire, au pied de cette même image de la Mère de l'Éternelle Lumière; ce prêtre qui, tout à l'heure, offrait le divin sacrifice fut un des premiers enfants de cette génération choisie. Oh! je comprends maintenant qu'ils chantent tous ensemble un hymne de louange à Dieu, un cantique d'actions de grâces à Marie.

A l'heure même où se passait la scène attendrissante que nous avons essayé de décrire, une cérémonie d'un genre bien différent s'accomplissait dans l'antique cathédrale d'Avignon. Là aussi retentissaient des chants, mais c'étaient des chants funèbres. Point de fleurs ni de brillantes tentures, mais au milieu du chœur, un catafalque orné d'insignes épiscopaux. Par une coïncidence touchante, Monseigneur l'Archevêque faisait célébrer dans sa métropole un service funèbre pour le repos de l'âme de Mgr Faraud, premier junioriste de Notre-Dame des Lumières, au jour même où ce cher juniorat fêtait son joyeux jubilé! Sans doute, comme l'a dit notre poète, la sainte Vierge, en ne permettant pas au vaillant missionnaire de prendre part à nos joies et à nos triomphes, voulait donner à son fidèle Oblat une couronne moins fragile que les nôtres:

> Et désirant ainsi consacrer notre fête,
> Sa bonté le moissonne et le transporte au ciel.
> Témoignage touchant d'un amour maternel.

Le R. P. Provincial du Midi et le R. P. Bruissan représentaient la Congrégation et la maison de Lumières

à la funèbre cérémonie. Le R. P. Célestin Augier, Provincial du Canada, avait voulu, lui aussi, avant de venir à Notre-Dame des Lumières, rendre au vénéré défunt ce dernier témoignage de sa respectueuse et fraternelle affection. Ces trois Pères nous arrivaient par le train de trois heures. Mgr Redon, vicaire général d'Avignon, avait daigné se joindre à eux et venir rehausser par sa présence l'éclat de nos solennités. Toute la communauté attendait, réunie dans le vestibule, et chaque fois qu'un de nos hôtes bien-aimés apparaissait sur le seuil, il était accueilli par une longue salve d'applaudissements. Disons tout de suite que le train du soir nous amena le dernier de nos invités, qui n'était pas le moins impatiemment attendu : nous voulons dire le R. P. Arnaud, lui aussi contemporain des humbles commencements de notre œuvre, et qui revenait, après quarante ans passés dans les Missions sauvages de l'Amérique du Nord, saluer ce juniorat qui avait abrité les plus belles années de sa jeunesse.

Le programme de l'après-dîner du samedi nous conviait aux jeux du cirque. Ce programme était vraiment séduisant: cavalcade, course de taureaux, trapèze, sauts périlleux et voltiges, etc..., et ce qui vaut encore mieux, il fut littéralement exécuté. Il est vrai qu'un spectateur un peu revêche eût pu faire observer que la cavalcade se composait d'un unique baudet fort peu solide sur ses jarrets, que le taureau n'était guère plus terrible, puisque sa dépouille, dont le toréador finit par s'emparer triomphalement, se réduisait à une méchante couverture grise et à un masque de carton, sous lesquels s'étaient habilement dissimulés deux de nos robustes athlètes. Mais aucun de nos spectateurs n'avait le caractère si mal fait, et tous voulurent bien applaudir de grand cœur.

Le soir nous retrouve à la chapelle, aux pieds de notre

bonne Mère. Après les vêpres de la sainte Vierge, chantées par Mgr Redon, le R. P. Rey gravit les degrés de l'autel. « *Laudemus viros gloriosos in generatione sua...* » tel est le texte qu'il a choisi et qu'il développe dans une improvisation émue. Comme il le dit lui-même, c'est un cantique d'actions de grâces qu'il veut chanter à Dieu, d'abord, à la Vierge des Lumières, et aussi à notre vénéré fondateur, et à tous les missionnaires nos aînés et nos modèles, qui furent choisis par la Providence pour être à différents titres les premiers directeurs et bienfaiteurs du juniorat. Tout d'abord apparaît la grande figure du fondateur des Oblats de Marie Immaculée, préludant, par l'œuvre de la jeunesse chrétienne d'Aix, à la fondation future des juniorats ; car dès lors il donne ses soins, d'une tendresse toute paternelle, aux enfants qui devaient prendre place parmi les missionnaires de Provence. Le premier sanctuaire de Marie confié à la Congrégation naissante devient bientôt un berceau de vocations apostoliques, et Notre-Dame du Laus abrite de son manteau les junioristes et les scolastiques missionnaires. Ce n'était point encore le juniorat organisé, ayant sa vie propre, mais c'étaient des initiations auxquelles le cœur du fondateur communiquait déjà une puissante vitalité. Qu'il était bon, paternel, aimant, pour cette jeunesse dans laquelle il se plaisait à saluer l'espérance de sa famille religieuse ! Dès lors, la vie de notre Congrégation, qui est une vie de cœur et de charité, prenait sa forme définitive... Qu'elle plane toujours au-dessus des juniorats, la figure si douce, si majestueuse et si aimante de notre premier père !

C'est en 1840 que commence le juniorat de Notre-Dame des Lumières. Le P. Pierre Aubert en est le premier directeur... Le P. Honorat était supérieur ; mais bientôt une obédience l'envoie au Canada, et le

P. Ricard lui succède en 1841 ; et nous voyons défiler successivement sous nos regards ces figures si belles de Mgr Faraud, le premier junioriste, des PP. Honorat, Ricard, Franson, Chauvet, Bermond, etc., cortège du premier juniorat ; puis celle des Pères encore vivants qui ont dirigé le second juniorat jusqu'à cette heure... *Laudemus viros gloriosos in generatione sua.*

Dans un second tableau, il nous est donné de voir à l'œuvre les junioristes devenus Missionnaires et prenant part à la fondation de toutes nos missions dans les pays étrangers : Mgr Faraud, les PP. Tabaret, Arnaud, Cauvin, Bernard, Charpeney, dans les régions du Canada et du Nord-Ouest ; le P. Chevalier, dans les États-Unis ; le P. Arnoux, en Angleterre ; le P. Gaudet, dans le Texas ; le P. Vivier, à Ceylan ; les PP. Chirouse, Pandosy, dans l'Orégon, etc. Et, comme des fils de noble race devant les portraits de leurs ancêtres, nous tressaillons d'une sainte fierté au nom de ces Oblats qui furent vaillants comme des héros sur les champs de bataille de l'apostolat, et doux comme des mères près des enfants comme nous. Lorsque l'orateur rappelle les jours heureux qu'il a passés, lui aussi, dans cette solitude bénie, lorsqu'il nous dit qu'une dette de reconnaissance l'appelait au milieu de nous, il ne peut plus maîtriser son émotion, et dans l'assistance les larmes mouillent aussi bien des yeux. La bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement clôt ce touchant exercice.

A huit heures, le son de la cloche nous appelle à la salle d'études. Mais nos chers auteurs dorment en paix dans les profondeurs de nos bureaux ; il n'est pas question de troubler leur sommeil. D'ailleurs, « la longue salle aux tables de sapin » a été transformée, comme par enchantement, en une magnifique salle de spectacle. Les autorités viennent de prendre place sur l'estrade d'hon-

neur; dans le parterre on cause avec animation. Mais un coup de sonnette a retenti; silence!.. Entendez-vous cette joyeuse cantate? C'est le chant de l'ancien junioriste saluant les bosquets, les ombrages, mais surtout l'humble chapelle, où, jeune enfant, il aimait à prier. La poésie n'est pas d'un Lamartine, ni d'un Victor Hugo, mais les sentiments qu'elle exprime, rendus par une voix vibrante, trouvent le chemin des cœurs et soulèvent de fréquents applaudissements.

Au refrain joyeux succède un charmant dialogue. L'ange des Missions et l'ange du Juniorat se racontent, dans leur poétique langage, les gloires du passé et les espérances de l'avenir. Ils commencent par se féliciter mutuellement.

Je fais germer les fleurs et vous cueillez les fruits,

dit l'ange du Juniorat; et son céleste compagnon, après avoir délicatement fait l'éloge des Pères qui sont là présents, s'écrie dans un transport d'enthousiasme :

O fortuné séjour, ô retraite bénie,
Douce image des cieux, Eden cher à Marie,
Un éclat immortel t'illumine aujourd'hui.
Couronne-toi de fleurs, de gloire et d'allégresse.
Regarde; l'univers à ton sort s'intéresse;
En tous lieux tes enfants portent leurs pas vainqueurs.
Rien ne peut arrêter leur courage intrépide;
Tout cède, tout fléchit devant leur zèle avide,
Et le monde lui-même est moins grand que leurs cœurs.

Après cette poésie due au talent naissant d'un de nos rhétoriciens, nous voyons se dérouler devant nous les scènes émouvantes et parfois sublimes d'une tragédie chrétienne : *les Flavius*, du P. Longhaye. Nous n'essayerons pas de résumer ce drame, dont le fond, qui appartient à l'histoire, est emprunté aux *Actes des martyrs* sous l'empire de Domitien. Nous ne dirons rien non

plus du talent des acteurs, de la richesse des costumes et des décors ; nous craindrions trop de blesser non pas la vérité, mais la modestie qui nous est imposée, puisque nous parlons de nous-même. Cependant notre devoir de narrateur consciencieux nous oblige de noter les vifs et nombreux applaudissements que recueillirent plus d'une fois les tirades de nos jeunes artistes. Un chant à Marie, reine de céans et présidente de nos fêtes, termina la représentation.

Quelques minutes après, le silence planait sur cette maison tout à l'heure si bruyante, et chacun oubliait, dans un paisible sommeil, les fatigues et les émotions d'une journée si bien remplie.

La fête est-elle finie? Oh non! Il lui manque encore son couronnement. Le dimanche matin, dans la crypte de notre chapelle, au pied de la statue miraculeuse de Notre-Dame des Lumières, se célèbre la messe de communauté, messe d'actions de grâces pour tous les bienfaits reçus pendant les cinquante ans qui viennent de s'écouler. Les chants de la chorale, exécutés dans la chapelle supérieure, nous arrivent en sons voilés d'une inexprimable douceur; on dirait un écho lointain de concerts angéliques.

La grand'messe est chantée à neuf heures par Mgr Redon, vicaire général. Après l'Évangile, le R. P. Augier, Célestin, ancien directeur du Juniorat de Notre-Dame des Lumières, prononce un discours vraiment magistral qu'il faudrait reproduire tout entier. Empruntant son texte à la fête que nous venions de célébrer, il commence à peu près en ces termes : *Ego sum Raphael qui adsto ante Dominum : vos autem benedicite Deum et narrate mirabilia ejus.* L'archange Raphaël, caché sous les dehors d'un grand et beau jeune homme, prit un jour par la main le jeune Tobie, il le conduisit au loin, il le protégea contre les

fureurs d'un dragon et le ramena à son père, sain et sauf, et enrichi des trésors de Gabelus et d'une épouse chaste et douce. Un ange est semblablement venu à vous, il vous a pris par la main, il vous conduit, il vous protège, il vous enrichit des trésors du ciel, et il ne vous quittera que lorsqu'il vous aura douné, non pas à une épouse, mais à une mère tendre et généreuse, la Congrégation des Oblats. Cet ange, c'est le Juniorat.

Une parole autorisée autant que pleine de charmes vous a dit hier les origines et l'histoire du Juniorat de Notre-Dame des Lumières. Vous l'avez vu sortir du cœur de notre bien-aimé fondateur et passer par les mains de nos anciens Pères qui nous l'ont transmis comme un héritage précieux, comme un berceau toujours fécond et toujours souriant. Je viens aujourd'hui vous dire ce qu'est le junioriat et ce qu'il fait pour vous.

Tel est le sujet dont s'est emparé l'éloquent orateur qui charme toujours et parfois soulève jusqu'à l'enthousiasme les cœurs de son jeune auditoire. Le juniorat est un jardin, le jardin de la Congrégation, nous sommes des Oblats en fleur. C'est un laboratoire, c'est une école, une école maternelle. L'orateur est magnifique lorsqu'il nous décrit à travers les siècles les écoles maternelles de l'Église, depuis le jeune Joas élevé à l'ombre du temple de Jérusalem jusqu'à ces modernes juniorats que notre Congrégation a eu la gloire de restaurer sur le sol de France. École de foi, école de respect, le juniorat est surtout une école de dévouement. Tous nos cœurs ont tressailli lorsque l'orateur nous a représenté le père d'Annibal conduisant son fils à l'autel de la Patrie, et là lui faisant jurer haine aux Romains. « La Congrégation, s'est-il alors écrié dans un superbe élan d'enthousiasme, vous prend aussi par la main, vous conduit jusqu'à l'autel du Cœur immolé de Jésus et vous dit de jurer

non plus la haine, mais l'amour, l'amour des âmes que vous êtes appelés à sauver... » Nous n'essayerons pas de poursuivre une analyse pour laquelle nous nous sentons trop inférieur. Nous préférons remercier ici publiquement le R. P. Provincial du Canada et l'assurer que son chaleureux appel ne restera pas sans écho dans nos âmes. Cet appel au dévouement sera d'autant mieux entendu, qu'en finissant, le révérend Père nous a montré nos devanciers aux juniorats de Notre-Dame des Lumières, de Sion, d'Angleterre, d'Amérique et de Hollande, présents à tous les points du grand champ de bataille sur lequel la Congrégation a mis ses troupes en ligne.

« Ils sont dans le conseil suprême du T. R. P. Général et au milieu des plus jeunes nourrissons de la famille, dans les grandes villes et sous la hutte des enfants des bois, dans nos collèges, nos séminaires et notre université catholique d'Ottawa ; ils sont en Europe, en Amérique, en Asie, en Afrique, sur les plages brûlantes du Midi et dans les glaces du Nord, partout où la Congrégation, notre mère, prie, souffre et travaille pour les âmes les plus abandonnées. »

La grand'messe achevée, on passe au réfectoire. Nous ne vous donnerons pas le menu du banquet, nous laissons cela aux comptes rendus des dîners officiels. Il nous suffira de vous dire que la plus franche gaieté présida à ces fraternelles agapes, et qu'au dessert, un tonnerre d'applaudissements accueillit le R. P. Provincial du Midi, portant un toast à notre très révérend et bien-aimé Père Général.

A trois heures, nous étions de nouveau réunis dans la salle du théâtre. Le programme annonçait une séance comique. Molière en fit tous les frais avec son *Malade imaginaire*.

Faut-il dire que l'hilarité et les bravos de l'assistance

soulignèrent plus d'une fois cette œuvre toujours ancienne et toujours nouvelle du maître de la comédie française ?

Lorsque le rideau fut tombé sur la dernière scène, le R. P. Rey se leva ; il remercia en termes émus tous les membres de la communauté, remerciements qui, hélas ! étaient en même temps des adieux. Pour tempérer les tristesses de la séparation, il voulut du moins laisser un souvenir de son trop court passage parmi nous. Cette simple parole tomba de ses lèvres : une grande promenade ! A ce mot magique éclata une tempête d'applaudissements, et ce n'est pas vous, n'est-ce pas, bien chers Frères, qui serez étonnés de cette bruyante explosion d'enthousiasme.

Le départ du P. Rey marqua le déclin de notre fête. Le lendemain matin, il nous fallut aussi dire adieu au R. P. Augier qui allait à Rome se prosterner aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, et charmer de sa présence nos heureux frères de Saint-Pierre ès liens.

Du moins le bon P. Arnaud restait au milieu de nous. C'est lui qui, de sa voix encore fraîche et sonore, chanta la messe de *Requiem*, qu'on célébra le lendemain pour tous les junioristes défunts. Pendant huit jours, ce fut pour nous une vraie fête d'entourer ce vénérable vieillard, et de l'entendre raconter les touchants épisodes de sa vie de missionnaire ; il nous a même chanté les cantiques de ses sauvages. Si notre bien-aimé Père Supérieur n'y avait mis obstacle, il est probable que plusieurs d'entre nous l'auraient suivi sur le bateau qui, à cette heure, doit le ramener vers ses chers enfants du Labrador près desquels, nous disait-il, il veut aller mourir.

Et maintenant, nos fêtes sont terminées. Il ne nous en reste que le souvenir ; mais ce souvenir est de ceux

qui charment et réconfortent. Ces fêtes, si belles dans leur douce intimité, ont resserré les liens de filiale affection qui nous rattachent à la Congrégation. Nous connaissons mieux nos aînés, nous avons un plus fervent désir de les imiter. Puissions-nous tous les jours, junioristes oblats de Marie Immaculée, consoler l'Église et la Congrégation par notre ardent amour, en attendant que nous puissions les servir, nous aussi, par notre dévouement et notre apostolat.

Priez pour nous, bien chers frères, et recevez l'assurance de notre fraternelle affection en N. S. et M. I.

Les Junioristes de Notre-Dame des Lumières.

MAISON DE ROME.

(Suite).

Le dernier numéro des Annales nous a laissés au soir de la grande journée du 1er janvier. Cette journée fut à la fois l'aurore et le midi de la fête radieuse qui devait durer toute l'année 1888. D'autres cérémonies suivront, bien belles, bien touchantes, le souverain Pontife descendra plusieurs fois encore dans la basilique vaticane pour y célébrer le saint sacrifice au milieu d'un peuple immense, mais il sera vrai de dire qu'il n'y a pas eu deux messes jubilaires.

En donnant au jubilé sacerdotal de Léon XIII cet éclat incomparable, les catholiques avaient voulu honorer le roi autant que le pontife et le père. Leurs acclamations enthousiastes le disaient bien haut. Ce sentiment se traduisit sous une forme plus expressive. Pendant plusieurs mois, les dons les plus variés et les plus précieux affluèrent à Rome de toutes les parties de l'uni-

vers, réalisant à la lettre la parole du prophète : *Omnes de saba venient aurum et thus deferentes.* Ces dons réunis et rangés par ordre de nationalité dans les vastes salles du Vatican et dans des salles qu'on avait dû construire exprès, formèrent bientôt une exposition magnifique, rendez-vous de tous les pèlerins qui, pendant plusieurs mois, se succédèrent aux pieds du vicaire de Jésus-Christ. Une de ces salles attirait surtout l'attention : c'était celle des missions étrangères. Le lecteur nous saura gré de lui en faire les honneurs à la suite d'un rédacteur de notre petit journal racontant la visite que le Souverain Pontife daigna y faire le 10 janvier.

Nous sommes dans la vaste galerie des cartes géographiques. C'est le département des missions étrangères, de tous le plus intéressant et le plus instructif. Ceylan, ici comme au sein des mers qui la caressent de leurs flots, comme aux rayons de son soleil enchanteur, Ceylan est vraiment la perle des Indes. Elle a la place d'honneur et tient le premier rang, sinon par la richesse, du moins par le nombre et la variété de ses produits (1). Tout y est et chaque chose est à sa place. On dirait qu'une main asiatique a travaillé à ce bel ordre. Non, c'est la main d'un prince romain, guidée par un goût d'artiste. Le prince Lancellotti a pleinement justifié le choix de Léon XIII. Il est là, mettant la dernière main à l'œuvre ; encore une heure et tout sera terminé. Tout à coup, du fond, de la galerie une voix se fait entendre : « Le Saint-Père ! Voici le Saint-Père ! » Le prince bondit comme un cerf; il court, se précipite : deux minutes après, la salle est libre ; ouvriers, instruments, caisses, tout a disparu. Un religieux silence

(1) Ceylan avait envoyé plus de trente caisses dont vingt-quatre venaient de l'archidiocèse de Colombo. D'après un catalogue imprimé, en anglais et en italien, ces dernières caisses ne contenaient pas moins de quatre cent cinq objets, dont quelques uns fort rares. Seule parmi toutes les missions, Colombo s'était fait représenter aux fêtes jubilaires par un délégué spécial.

s'établit. Le petit-fils de Fabius Maximus attend son Roi avec la majesté du patricien romain.

Des pas cadencés, un léger cliquetis d'armes nous annonce l'approche du Saint-Père... Le voilà dans notre salle, il s'avance vers nous dans sa *portantina ;* le grand manteau rouge flotte sur ses épaules et sa tête est couverte d'un large chapeau de même couleur. Oh ! que notre cœur bat fort ! Le Saint-Père approche. Nous sommes à genoux, les yeux fixés sur le vicaire de Jésus-Christ. « Très Saint-Père, c'est le représentant de Colombo aux fêtes de votre jubilé. — Ah ! vous êtes de Colombo, » reprend le Saint-Père, et il étend la main comme pour nous inviter à approcher. Nous nous levions pour lui baiser la main et lui présenter une offrande, lorsque le prince nous arrêtant d'un geste : « Très Saint-Père, dit-il, si Votre Sainteté le permet, ce sera pour le retour. — Oui, à mon retour, patience ! à mon retour. » Et le cortège un moment arrêté reprend sa marche. Nous le suivons du regard dans la salle voisine... Il a disparu... Mais nous entendons les cris de joie et les hourras des représentants de la Belgique et de la Hollande. Nos cœurs y font écho, goûtant par avance le bonheur dont il nous sera bientôt donné de jouir pleinement.

Une demi-heure après, Léon XIII est de nouveau dans notre salle. Deux suisses, deux camériers d'honneur, le comte Aquaderni, le prince Lancellotti et son fils, c'est là tout son entourage. Le Pape et le prince ont quelques pas d'avance et passent en revue les principaux objets : c'est un magnifique tapis et une portière de Turquie ; ce sont des ornements d'autel du rit arménien, des curiosités, des photographies de Bulgarie, de Grèce, de Syrie, etc. Ils arrivent enfin à la section des Indes. Nous nous jetons à genoux. Mais le Saint-Père fatigué s'assied sur le banc de marbre enclavé dans la muraille. Placés à deux pas seulement, nous contemplons à loisir sa figure auguste, pâle et transparente. Le prince lui présente M. de Jung, délégué de Colombo. Le Pape, de la main, le caresse doucement. « Il est venu exprès pour votre fête. Très Saint-Père ». Léon XIII fixe sur lui un regard plein de tendresse et le caresse encore... Notre tour était venu, quand un évêque belge, rejoignant le

cortège, dit au Pape qu'à la porte de la salle un groupe nombreux des principaux membres du Comité belge, avertis trop tard de la visite de Sa Sainteté à la section, se désolent de n'avoir pas reçu sa bénédiction à laquelle cependant leurs travaux et leur dévouement leur donnent tant de titres. Le Saint-Père alors, avec une bonté et une condescendance rendues encore plus manifestes par la fatigue visible qui l'accable, revient sur ses pas jusqu'à l'entrée de la salle et bénit avec effusion les nouveaux arrivés. Des applaudissements et des vivats prolongés disent la reconnaissance de ces vaillants chrétiens. Ce fut encore notre tour, et cette fois, personne ne viendra nous troubler. Nous pouvons à loisir presser dans nos mains et couvrir de baisers cette main qui bénit le monde. Nous lui présentons un magnifique album qui contient les différentes adresses des Missions de Colombo. Le Saint-Père daigne en admirer les dessins et surtout l'écriture cynghalaise. « Cet album, dit-il, prendra place dans les archives du Vatican avec tous les riches volumes que j'ai déjà reçus; il y restera comme le témoignage perpétuel de votre foi, de votre amour et de votre dévouement pour la chaire de Saint-Pierre. » Nous le prions d'agréer l'offrande généreuse dont les catholiques de Ceylan ont voulu accompagner leurs hommages. « Comment, s'écrie-t-il, vous en avez encore ! » Et il nous bénit de nouveau, il bénit l'heureux délégué, sa famille, ses amis, tous les catholiques de l'île, et nous donne à chacun un écrin renfermant une belle médaille commémorative de son jubilé.

Puis commence la visite de l'exposition de Ceylan. Le prince fait remarquer que, de toutes les missions étrangères, Ceylan a l'exposition la plus belle, la plus complète et la plus variée, sinon la plus riche; elle est la seule qui ait envoyé un représentant indigène. Le Pape en exprime toute sa satisfaction. « Très Saint-Père, voici une voiture où l'on enferme la jeune épouse le jour de ses noces. » Il écarte les tentures qui en ferment l'entrée, regarde à l'intérieur et sourit. Il admire les livres cynghalais, les divers produits du pays, les diverses variétés de bois délicatement travaillés, et la jeune cynghalaise richement endimanchée, don des Sœurs franciscaines missionnaires

de Marie. Nous voici à la partie zoologique. Dans des bocaux rangés en longue file, on voit une belle collection de reptiles. « Remarquez, Très Saint-Père, ces belles variétés de vipères. Quand on les a déballées, un gendarme s'est écrié : « Des vipères ! « des vipères pour le Pape ! *Che bel regalo ! Che ne farà !* Quel « beau présent ! Qu'est-ce qu'il en fera? — Oh ! reprend le Saint-Père, en souriant, *tutte le vipere non sono qui*, toutes les vipères ne sont pas là ! On lui présente un édit gravé sur cuivre, par lequel un roi de Ceylan autorisait, en 1772, un missionnaire, le P. Jean Silvero, à recevoir dans la religion catholique romaine quiconque en aurait le désir, à l'exception de la noble caste des guerriers cynghalais de la religion de Bouddha...

Sur l'inspiration du R. P. Supérieur, je cours détacher une des nombreuses et si intéressantes photographies appendues aux murs ; c'est celle de nos missionnaires faite avant le départ de Mgr Bonjean, lors de son dernier voyage en Europe. « Très Saint-Père, dit le prince Lancellotti, ce sont les missionnaires Oblats de Marie Immaculée qui évangélisent Ceylan ; ils demandent pour eux, pour leurs Missions et leurs chrétiens une bénédiction spéciale. »

Notre récit serait trop long s'il fallait raconter tous les détails de cette délicieuse promenade avec le Souverain Pontife ; nous n'en mentionnerons plus qu'un. Le prince lui indique, parmi les photographies, celle de l'archevêque de Colombo. « Comment s'appelle-t-il ? — Mgr Bonjean. — Oh ! je le connais bien, je l'ai vu plusieurs fois ; il était ici l'année dernière. — Oui, Très Saint-Père, il était venu à l'occasion des affaires de Goa. »

La section de Ceylan est terminée. Aux termes du règlement nous devrions nous arrêter là ; mais nous sommes seuls et à la tête du cortège. Nous poursuivons, épiant chaque pensée, chaque sentiment sur la physionomie si expressive du Pontife. A plusieurs reprises, il félicite le prince du parti excellent qu'il a su tirer d'un local de prime abord défavorable. « Je vous avais dit de disposer les objets le long des murs, mais c'est bien mieux comme vous avez fait... Je n'aurais

jamais cru que les Missions étrangères envoyassent des dons si nombreux. »

Voilà près de quarante-cinq minutes que nous sommes avec le Saint-Père ; avec lui nous avons parcouru les sections de la Chine, de la Jamaïque, etc. ; nous voilà arrivés à l'extrémité de la longue galerie des cartes géographiques. La *portantina* s'avance, le Saint-Père y prend place, il jette sur nous un dernier regard, nous bénit, nous donne sa main à baiser et disparaît aux cris de : Vive Léon XIII, que nos voix et nos cœurs redisent avec transport.

Notre journal ajoute :

Les fêtes se succèdent... Après la messe jubilaire, après l'ouverture de l'exposition vaticane et les audiences aux pèlerins, de toutes les nations, voici les canonisations, suivies, pendant six dimanches consécutifs, des cérémonies de la béatification, avec leurs triduums solennels, où l'éloquence et la musique rivalisent pour célébrer la gloire des nouveaux saints. Il n'y a que Rome pour donner de tels spectacles et de telles joies. Nous sommes heureux d'y prendre part au nom de nos Frères absents et de la Congrégation tout entière.

Il est vrai que peu d'entre nous ont pu assister à la canonisation : la salle de la loggia, quoique spacieuse, est facilement trop petite dans ces circonstances, et le nombre des pèlerins était encore considérable ; la charité nous prescrivait un sacrifice, nous avons suivi son inspiration, nous avons cédé nos billets et nos places. Nous nous sommes dédommagés en allant prier dans la chambre sanctifiée par l'un des nouveaux saints, Jean Berchmans, élève comme nous de l'Université Grégorienne. C'est là que nous étions lorsque les cloches de Rome ont annoncé la promulgation du décret qui donne dix nouveaux protecteurs à l'Église. Mais tous les dimanches, lorsque le Pape descendait de ses appartements pour venir faire sa prière devant les reliques des bienheureux, nous étions là sur son passage, nous inclinant sous sa bénédiction, unissant notre prière à sa prière et lui disant dans l'ardeur de notre

foi et de notre amour : « Vous êtes notre Roi, notre Pontife, notre Père. »

Qu'on me pardonne ces longues citations ; je m'imagine trop facilement qu'on aura autant de plaisir à les lire que j'en ai à les faire.

Les fêtes jubilaires nous valurent plusieurs visites dont je dois consigner ici le souvenir. Quelques-unes furent passagères comme celle de Mgr Robert, évêque de Marseille, au mois de janvier, et plus tard celle de Mgr Vigne, archevêque d'Avignon, qui nous disait sa joie pour le bien accompli par nos Pères dans la grande mission qu'ils venaient de donner dans sa ville épiscopale ; d'autres se prolongèrent pendant des semaines entières, toutes nous ont apporté des témoignages de sympathie que nous ne pouvons pas oublier.

Le nom de Mgr Balaïn a déjà été prononcé dans le récit de la messe jubilaire. En nous demandant une cellule dans notre maison agrandie, le vénéré prélat nous priait d'oublier l'évêque de Nice pour ne voir que l'Oblat et le Frère. Nous n'avons pas eu de peine à nous conformer à cette recommandation. Qui donc mieux que Mgr Balaïn a mis en pratique le conseil de l'Esprit-Saint : *Rectorem te posuerunt? Noli extolli! Esto in illis quasi unus ex ipsis* (Eccl. 32,).

Il avait pour voisin un vénérable évêque de la Calabre, Mgr Mangeruva, depuis plusieurs années à la tête du diocèse de Gerace, prélat de grande doctrine et de grande piété, esprit cultivé, cœur d'or, d'une douceur et d'une humilité qui nous confondaient. La peinture qu'il nous fit de son diocèse avait tous les charmes et toutes les tristesses d'un pays de mission. Pas une seule communauté religieuse, clergé peu nombreux et qui va diminuant chaque année, vocations rares et for-

tement compromises par le service militaire, ressources nulles depuis la suppression des biens ecclésiastiques. La foi est restée vive dans ces populations des montagnes peu en relation avec les grandes villes ; mais si les prêtres manquent, il y a bien à craindre qu'elle ne disparaisse dans l'ignorance et l'indifférence pratique. Avec quelle sainte envie le bon pasteur contemplait nos petits junioristes, et que sa consolation aurait été grande s'il avait pu se dire : « Un jour, je les verrai apôtres de mon diocèse. » Il aurait voulu des Oblats pour diriger son séminaire.

Plus tard, nous recevons Mgr de la Foata, évêque d'Ajaccio, qui nous rappelle le souvenir du cardinal Guibert, son ancien supérieur, et du saint Père Albini, son ancien professeur au grand séminaire.

Ces vénérés prélats n'étaient pas seuls. Plusieurs prêtres vinrent en même temps nous demander l'hospitalité au nom de Léon XIII, qui avait invité les communautés religieuses à ouvrir leurs portes aux pèlerins étrangers. Nous la leur accordâmes d'autant plus volontiers que la plupart étaient pour nous des connaissances et des amis de vieille date. Et même parmi eux nous rencontrons un Frère, le R. P. Gigaud, supérieur de Notre-Dame de la Garde.

Et au milieu de ces fêtes et de ces visites, la communauté continue sa vie de prière et d'étude. Car j'ai hâte de le dire, si quelques jours fériés ont été ajoutés à notre calendrier scolaire, si même on a vu cette chose si rare et si aimée des écoliers, des semaines de trois jeudis, ni la piété ni le travail n'en ont souffert ; quel exercice vaudra jamais pour le cœur le spectacle d'une messe comme celle du 1er janvier, ou d'une canonisation ou béatification de saint ? On en sort brûlant d'amour pour l'Église et pour le Pape, animé d'une nouvelle ardeur

pour sa propre sanctification et l'accomplissement de tous ses devoirs, et le rude labeur de l'étude repris avec un élan nouveau bénéficie de toutes les saintes énergies qui remplissent l'âme, comme les rameaux d'un arbre bénéficient de la surabondance de sève qui circule dans le tronc.

1889. Cette année a été pour nous la réalisation de cette parole de l'Esprit Saint : *Risus dolore miscebitur et extrema gaudii luctus occupat* (Prov. XIV, 13). Commencée dans la joie, elle s'est achevée dans le deuil de quatre morts qui sont venues coup sur coup attrister nos âmes.

La joie, c'est d'abord le nombre toujours croissant des scolastiques. Déjà à la fin des vacances, notre *conventino* de Saint-Sébastien s'était trouvé irrémédiablement trop petit pour recevoir les nouvelles recrues, et c'est à Rome que, pour la première fois, nous avons fait notre retraite annuelle sous la direction du R. P. Delpeuch, qui nous a fait entendre une parole tout apostolique. Le bon Dieu l'avait d'avance récompensé de son zèle en lui donnant deux fois la consolation de voir le Souverain Pontife. Au commencement de l'année scolaire, la province du Canada nous envoyait deux représentants. Ils furent reçus comme doivent l'être toujours les enfants d'une même famille, et dès le premier moment, ils purent comprendre qu'ils n'avaient autour d'eux que des Oblats, c'est-à-dire des frères.

La joie, ce sont encore des visites qui nous honorent autant qu'elles nous réjouissent. Un jour, quatre évêques du Canada se trouvent réunis à Saint-Pierre ès liens et veulent bien agréer une petite fête que les scolastiques et les junioristes improvisent en leur honneur. Venus à Rome pour assister à l'inauguration solennelle

du beau collège canadien (1), NN. SS. Fabre, archevêque de Montréal, Duhamel, archevêque d'Ottawa, Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe, et Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, avaient tenu à donner cette nouvelle preuve de bienveillance envers la Congrégation qui, depuis tant d'années, travaille dans leurs diocèses. Même attention, trois mois après, de la part de Mgr Perrault, évêque d'Autun, et de Mgr Lelong, évêque de Nevers, l'un et l'autre bien connus des anciens scolastiques du cher Sacré-Cœur,

La joie, c'est surtout la présence au milieu de nous, pendant plusieurs mois, de Monseigneur l'archevêque d'Ottawa. Le vénéré prélat s'identifie si bien avec ses hôtes, il est si souvent accompagné dans ses visites du P. Procureur, qu'on le prend partout pour un évêque oblat. Il s'en défend faiblement, et son compagnon ne se croit pas toujours obligé de dire le contraire. On sait maintenant le but de la visite et du séjour prolongé de Mgr Duhamel à Rome. Il voulait obtenir le titre d'Université catholique pour ce collège d'Ottawa dont il a été un des premiers et des plus brillants élèves, et dont il reste l'honneur et la gloire. C'était vraiment l'heure providentielle, il faut le dire pour ne pas manquer à la reconnaissance que nous devons à Dieu qui avait tout préparé : les voies que l'on croyait obstruées étaient ouvertes, les obstacles contre lesquels on craignait de se heurter étaient écartés. Oui, c'était le moment favorable. Mgr Duhamel l'a compris et a su en profiter. Son nom restera attaché au couronnement de cette belle œuvre qu'il a vu naître et grandir si merveilleusement. Les Annales ont raconté par quelles fêtes splendides Ottawa

(1) Ce collège, véritable monument bâti par les Sulpiciens de Montréal, est destiné à recevoir les jeunes prêtres du Canada qui désirent compléter leurs études et prendre les grades canoniques.

a salué l'inauguration de la nouvelle Université. Je doute que les heureux témoins de ces fêtes aient éprouvé plus de joie et d'émotion que nous, le jour où le bref d'érection fraîchement arrivé de la Propagande fut lu en présence de Monseigneur, devant toute la communauté réunie dans la salle des exercices. La date du 7 février 1889 mérite d'être conservée dans les fastes du scolasticat de Rome que tant de liens unissent déjà à la nouvelle Université, et qui est fier de n'avoir pas été étranger à l'insigne honneur échu au collège d'Ottawa.

Quelques jours après, Monseigneur l'archevêque d'Ottawa et chancelier de l'Université nous faisait ses adieux. A l'accent de sa voix et à l'émotion qu'elle produisit dans nos cœurs, nous comprîmes que nous perdions un père et un ami.

En même temps que Mgr Duhamel, nous avions la consolation de voir à Saint-Pierre ès liens Mgr Gaughran, vicaire apostolique de l'État libre d'Orange, qui ne put nous donner que quelques jours; et le R. P. Jules Collin qui venait demander au climat de l'Europe le rétablissement d'une santé usée dans les travaux de l'apostolat à Jaffna. Il fallait entendre l'évêque et le missionnaire faire tour à tour l'éloge de leur mission. Au dire de Mgr Gaughran, rien ne vaut l'Afrique, et, dans l'Afrique, l'État libre d'Orange ; au dire du P. Collin, rien n'est comparable à Ceylan et, dans Ceylan, à Jaffna. Mais la conclusion était toujours la même : il nous faut des ouvriers, la moisson est abondante, elle est mûre; les bras manquent pour la recueillir. Ces appels à l'apostolat font toujours du bien dans une maison d'études; ils entretiennent la flamme du zèle, et rappellent que la science n'est pas le but, qu'elle n'est qu'un moyen pour travailler plus efficacement à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes.

Pour être complet, je devrais mentionner les visites d'un prince de l'Église dont la bonté paternelle pour nous ne connaît pas de déclin. Lorsqu'à certains jours de fête ou de congé, le soir, à l'heure de la promenade, la cloche de la communauté retentit avec ce son particulièrement joyeux que sait lui donner le réglementaire dans les grandes circonstances, il y a liesse à Saint-Pierre ès liens : les scolastiques d'un côté, les junioristes de l'autre, envahissent le cloître, et Son Éminence est enfermée dans un cercle épais d'où elle aura quelque peine à sortir. Parfois, son secrétaire, un jeune prêtre de la Romagne, qu'on aime bien au collège des Oblats, fait une diversion. Est-ce parce qu'il parle toujours italien quoiqu'il connaisse le français? Est-ce parce qu'il est toujours gracieux et souriant? Est-ce parce qu'il n'est guère plus grand qu'eux ? Le fait est que les petits junioristes en font volontiers leur cardinal ; on les voit se détacher un à un du groupe principal pour former autour de lui un groupe à part qui n'est pas toujours le moins bruyant.

Tout cela nous rappelle Ponzano, Ponzano qui, lui aussi, comme la maison de la place Saint-Ignace, n'est plus qu'un souvenir pour les scolastiques désormais trop nombreux pour trouver place dans les petites cellules de Saint-Sébastien. Ils les ont cédées, cette année, aux junioristes, et sont allés quelques kilomètres plus loin chercher un asile à Orte, dans un couvent aux vastes proportions, momentanément abandonné par le séminaire qui en a fait sa maison de villégiature. Ils y ont trouvé une belle position à mi-côte d'une élévation qui domine la ville, des promenades variées et faciles, un large cloître, des cellules assez nombreuses pour avoir chacun la sienne, et surtout une grande et pieuse église dédiée à Notre-Dame des Grâces, où la prière leur était

douce. Malheureusement la proximité du Tibre y maintient une humidité qui nuit à la salubrité de l'air. Orte ne sera pas encore notre lieu de repos pour les vacances.

J'ai dit nos joies, voici nos tristesses. Le 14 juillet, le F. Froger, conquête de Mgr Mélizan au grand séminaire d'Angers, après quelques mois de séjour à Rome, succombait aux atteintes d'une maladie héréditaire de poitrine. Quelques jours auparavant, il avait confié à un de ses condisciples, que s'il devait être renvoyé de la Congrégation comme son état de santé le lui faisait craindre, il préférait mourir immédiatement au milieu de ses Frères. Le bon Dieu l'a exaucé.

Presque en même temps, un de nos meilleurs junioristes, très attaché à sa vocation et ne soupirant qu'après les missions étrangères, se mourait dans sa famille, moissonné, à la fleur de l'âge, par le même mal impitoyable.

Puis, coup plus terrible encore, à la fin des vacances, un autre enfant, en jouant en récréation, faisait une chute si malheureuse qu'il fallut le transporter d'urgence à l'hôpital où, moins d'une heure après, il avait cessé de vivre. Il s'était confessé deux jours avant et avait communié la veille. Ce terrible accident pouvait nous créer des ennuis de la part de la police et même amener la fermeture du juniorat. Le bon Dieu nous épargna cette douleur. Aucune voix ne s'éleva contre nous, même dans les journaux les plus mauvais.

A côté de ces victimes frappées avant le temps, en voici une à laquelle il n'a manqué ni le nombre des années, ni les travaux d'un long et pénible apostolat. Le 26 septembre, le vénérable, le saint Mgr Allard achevait, par une mort de prédestiné, une vie de quatre-vingt-quatre ans, toute consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il s'est éteint doucement, comme une lampe qui manque d'huile, à la chapelle, pendant sa

visite au Saint Sacrement, devant l'autel où, le matin encore, il avait offert le saint sacrifice. Ainsi devait mourir, devant le tabernacle et dans l'accomplissement d'un exercice de règle, celui dont la vie, surtout dans les dernières années, peut se résumer en ces deux mots: fidélité à la Règle, amour de la sainte Eucharistie. Je crois pouvoir ajouter que Mgr Allard avait de sa fin prochaine un pressentiment plus qu'ordinaire. Quelques mois avant sa mort il nous disait : J'avais demandé à la très Sainte Vierge la grâce de vivre encore deux ans pour faire mon purgatoire sur la terre. Les deux ans sont achevés, je ne tarderai pas à mourir. Quand on lui annonça la mort du P. Bermond : « C'est mon tour maintenant, » répondit il; et, de fait, il lui a survécu peu de jours et, sur la liste funèbre du nécrologe, les deux noms se suivent.

C'est sous l'impression de ces douloureux événements que nous avons commencé notre retraite, prêchée, cette année, par le R. P. Roux, Victor. Je puis dire qu'elle a été bonne et fructueuse. La parole qui charme arrive facilement au cœur.

Mais il est temps de clore ce rapport déjà bien long. Je l'arrête au seuil de cette année 1890, qu'il ne me sera pas donné de finir à Rome. Un coup d'œil rapide sur le personnel et j'aurai achevé. Au commencement de 1890 la maison de Rome comptait, en dehors du Supérieur, cinq Pères qui, avec des titres divers et dans des fonctions différentes, travaillaient à l'œuvre commune avec un dévouement auquel je suis heureux de rendre une dernière fois le plus complet hommage. Ce sont les PP. Bonnet (Paul), Guillon, Lemius, Longeon et Sautel. Leur tâche est modeste, bien monotone, et parfois difficile, mais elle est méritoire et ne reste pas sans consolations ; elle trouve déjà une première récompense dans les résultats obtenus. C'est justice d'associer à cet hom-

mage les noms de ceux qui nous ont quittés depuis le dernier rapport, les PP. Albertini, Poli, Ortolan et Audibert.

Nos bons Frères convers s'appellent toujours Nicolas, Devaux, Chautemps, et ce qui change moins encore que les noms, c'est le bon esprit, la régularité, l'attachement à la famille. Que le bon Dieu paye au centuple ces chers Frères des précieux services qu'ils rendent à la communauté!

A l'époque du chapitre général de 1887, le scolasticat ne comptait que quinze sujets dont plus d'un tiers devait nous quitter peu de jours après; au commencement de l'année scolaire 1889-1890, il y en avait trente-sept venus un peu de tous les pays, *ex omni populo et lingua et natione*, ce qui ne les empêche pas, Dieu merci, de n'avoir qu'un seul cœur et une seule âme. Je crois qu'il serait difficile de trouver plus d'union dans une plus grande diversité. Je suis heureux de dire aussi qu'au point de vue des études, les nouvelles recrues marchent vaillamment dans la voie que leur ont ouverte les anciens. Ils maintiennent haut et ferme l'honneur du drapeau. Leur devise est toujours : *Ora et labora.*

Un jour, cependant, on a pu croire à une défaillance. C'était l'année même du chapitre général. En revenant de la distribution des prix, les scolastiques n'apportaient que quatre médailles d'or; quatre médailles quand on en a eu douze les années précédentes! C'était une chute! J'ai hâte d'ajouter chute plus apparente que réelle, si l'on tient compte du petit nombre de ceux qui purent prendre part à la lutte. Chute, en tout cas, bien excusable si l'on se rappelle quelles circonstances nous avions traversées. Le va-et-vient d'un déménagement et d'un changement de domicile n'est pas fait pour favoriser le recueillement que demande l'étude. Et puis, faut-il trop blâmer

les scolastiques si, pendant le chapitre, les récits des missionnaires ont eu plus d'attraits que les doctes leçons des professeurs! Mais cette éclipse devait être passagère, comme les causes qui l'avaient produite. Dès l'année suivante, toutes les positions étaient vaillamment reconquises et, depuis lors, elles n'ont pas cessé d'être maintenues. Les Annales ont fidèlement donné le résultat des examens et des concours ; chaque année c'est un nouveau bulletin de victoire. Je n'y reviens pas. Mais

Qui frappe l'air, grand Dieu, de tant de *joyeux* cris !

Ce sont quelquefois les scolastiques qui aiment bien les joyeux ébats et oublient volontiers leur gravité de philosophes ou de théologiens dans une bonne partie de barre, laquelle, naturellement, ne va pas sans quelque tapage.

Ce sont surtout les junioristes : ils ne sont pas très nombreux, vingt-huit peut-être, mais ils font bien du tapage pour cinquante. J'ai dit comment, après la catastrophe du tremblement de terre, en février 1887, ils avaient été dispersés dans leur famille, à l'exception d'une demi-douzaine que nous avions pu recueillir à Rome; ils furent de nouveau réunis pendant les vacances et au commencement d'octobre, sous la conduite du R. P. Audibert, chargé de leur direction; ils venaient ajouter un nouvel élément de vie à notre maison de Saint-Pierre ès liens. Pour me servir d'une image biblique, souvent employée dans nos réunions, c'est Benjamin à côté de Joseph sous le regard satisfait de Jacob. Les deux Frères vivent en bonne harmonie, sans trop se gêner dans leurs mouvements, grâce à la disposition de la maison et à la bonne entente du règlement. Benjamin se couche plus tôt et se lève plus tard, selon le privilège des jeunes dans les familles; il a un escalier

à part, une cour de récréation distincte et ne se rencontre avec son aîné qu'au réfectoire, pour une partie des repas, et à la chapelle pour la sainte messe et les offices. Aux jours de fête, les deux Frères unissent leurs voix pour chanter les louanges de Dieu, et ce mélange de voix fraîches et de voix graves donne à nos chants un caractère particulier de grâce et de beauté.

Nos junioristes vont en classe au collège Massimo, fondé, il y a une dizaine d'années, par le P. Jésuite de ce nom, et qui compte près de six cents élèves appartenant aux meilleures familles romaines. Nous espérons que plusieurs pourront y prendre leurs grades universitaires de manière à nous mettre à l'abri des tracasseries du gouvernement, le jour où nous voudrons ouvrir un nouveau juniorat ou quelque autre établissement d'éducation.

Ils portent tous, même les plus petits, la soutane et la douillette, ce qui leur donne un air de gravité précoce qui contraste avec leur âge et leur vivacité naturelle. Car je ne sais si nous pourrions demander à nos petits Italiens ce que le législateur de Sparte exigeait des jeunes Lacédémoniens, « qu'ils marchent dans les rues en silence, chacun la main sous sa robe, sans tourner la tête de côté et d'autre, les yeux fixés toujours devant soi, ne faisant pas plus de bruit que des statues ». Le palmarès prouve que nos enfants ne se distinguent pas seulement par le costume. Nombre de médailles viennent chaque année témoigner de leur bonne conduite et de leur application au travail.

L'œuvre a déjà donné ses premiers fruits : le juniorat de Rome est dignement représenté au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, et nous avons bon espoir que chaque année il fournira son modeste contingent à l'armée de l'apostolat. Que n'avons-nous plus d'espace et plus de

ressources pour répondre aux nombreuses demandes qui arrivent de toutes parts ! Quelle riche moisson nous pourrions faire! Sans avoir parcouru toute l'Italie, je puis dire, par ce que j'en connais, la parole que les messagers de Moïse disaient de la terre promise : *Terra valde bona est*, c'est une bonne terre pour les vocations. Les familles y considèrent, encore comme un honneur et une bénédiction du ciel, la multiplicité des enfants, et les parents ne refusent pas à Dieu la dîme qu'il leur demande pour son service.

J'ai fini, mon très révérend et bien-aimé Père ; j'ai raconté le passé, d'autres raconteront l'avenir. Le passé a été vraiment béni de Dieu. L'arbre planté, il y a neuf ans, au sein de la ville éternelle, n'a pas reçu en vain la rosée du ciel et les rayons du soleil. Il a plongé dans le sol des racines profondes, et ses fruits ont peut-être dépassé les espérances des premiers jours. Que le bon Dieu soit remercié de tout, car c'est lui qui a tout fait, et que sa bénédiction reste toujours sur cette communauté de Saint-Pierre ès liens, dont je puis dire en toute vérité que le premier chagrin qu'elle m'a causé date du jour où j'ai dû lui faire mes adieux. Une chose me console : c'est de la laisser aux soins paternels du bon et vénéré Père Tatin. Elle ne pouvait être confiée à meilleures mains.

Bénissez vous-même, encore une fois, et le Père et les enfants, et agréez la nouvelle expression de mes sentiments de respectueuse et filiale affection en N. S. et M. I.

Cassien Augier, o. m. i.

NOUVELLES DIVERSES

Vicariat de la Colombie britannique. Sur la demande de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint Père a érigé en diocèse le vicariat apostolique de la Colombie britannique. New-Westminster en sera la ville épiscopale et lui donnera son nom.

Mgr Paul Durieu, déjà vicaire apostolique, en devient le premier titulaire.

Les limites du nouveau diocèse sont : au nord, le 60e degré, au sud, le 49e degré de latitude ; à l'est, la crête des montagnes Rocheuses ; à l'ouest, l'île Vancouver, le grand océan Pacifique et l'Alaska. La population, dont la moitié est catholique, se compose de 95 000 habitants, Indiens, Européens ou Mongols, disséminés dans une cinquantaine de hameaux, dix villages et trois villes, dont la plus importante compte neuf mille âmes (*Missions catholiques*).

— Vicariat de Saint-Albert. Mgr Grandin, dont nous avions annoncé la venue à Ottawa, est rentré dans son diocèse après avoir obtenu du gouvernement fédéral des promesses et des garanties sérieuses en faveur des catholiques.

— Un nouveau vicariat. Nous lisons dans les *Missions catholiques* du 10 octobre 1890 :

Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a érigé dans le diocèse de Saint-Albert

le nouveau vicariat apostolique de la Saskatchewan, avec la ville de Prince-Albert pour résidence épiscopale.

Ce vicariat apostolique contiendra toute la partie orientale et nord-est du diocèse de Saint-Albert dont il est détaché. Il est borné : à l'ouest, par le 109e degré de longitude, jusqu'à l'intersection de ce méridien avec le 55e degré de latitude, puis par une ligne montant vers le nord-ouest jusqu'aux Hautes-Terres qui séparent le bassin de la mer Glaciale du bassin de la baie d'Hudson ; au nord et au nord-ouest, par ces Hautes-Terres jusqu'à la rencontre du 60e degré de latitude, puis par ce parallèle en allant vers l'est jusqu'au 100e degré de longitude, enfin par le 100e degré méridien jusqu'au pôle ; à l'est, par le fleuve Nelson et par la rive occidentale du lac Winnipeg ; au sud, par les limites civiles de la province de Manitoba et du district d'Assiniboia.

Dans son étendue immense, il ne contient que deux villes. La plupart des habitants, au nombre de quinze mille, dont la moitié est d'origine européenne, sont dispersés dans de petits hameaux ou au milieu des forêts. Le nombre des catholiques est de sept mille. Il y a dans le nouveau vicariat douze missionnaires français, quatre canadiens français et un belge; tous appartiennent à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Ces missionnaires sont secondés, pour l'éducation de la jeunesse, par deux Congrégations de religieuses, les Sœurs de la Charité et les Fidèles Compagnes de Jésus, pourvues les unes et les autres d'établissements convenables. Le service divin est célébré dans onze églises et douze chapelles, sans compter les oratoires des maisons religieuses.

Quant au diocèse de Saint-Albert ainsi démembré, pour rendre plus faciles les communications entre ses divers territoires, l'archidiocèse de Saint-Boniface lui cède la portion du district d'Assiniboia comprise entre le 109e degré de longitude à l'est, le 49e degré de latitude au sud, le 111e degré de longitude à l'ouest et le 52e degré de latitude au nord.

Voici donc les nouvelles limites du diocèse de Saint-Albert : à l'est, le 109e degré de longitude jusqu'à l'intersection de ce méridien avec le 55e degré de latitude, et de ce point une

ligne longeant le 109e degré méridien jusqu'aux Hautes-Terres qui séparent le bassin de la mer Glaciale de la baie d'Hudson ; au sud, le 49e degré de latitude : à l'ouest, la crête des monts Rocheux ; au nord, le 55e degré de latitude depuis les monts Rocheux jusqu'au point où ce degré traverse pour la deuxième fois le fleuve Athabaska, puis le cours de ce fleuve jusqu'aux Hautes-Terres qui séparent le bassin de la mer Glaciale du bassin de la baie d'Hudson, puis la ligne de ces Hautes-Terres jusqu'à leur intersection avec le 100e degré de longitude.

Le diocèse conserve vingt-cinq Missions avec vingt-sept missionnaires, cinq villes et quatre villages, avec une population de trente mille âmes, dont les deux tiers sont européens et un tiers indigène. Les catholiques sont au nombre de onze mille.

— Vicariat d'Athabaska-Mackenzie. Sur la proposition de la Propagande, le R. P. Grouard, Émile, a été nommé vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, en remplacement de Mgr Faraud, décédé. La nouvelle de cette nomination, qui date du mois d'octobre, ne pourra lui parvenir que dans le courant de janvier.

Nous avons de bonnes nouvelles de Mgr Clut, arrivé, après un long et pénible voyage, à la Mission de la Nativité, qu'il a choisie comme résidence. Sa santé est aussi bonne qu'elle peut l'être après les secousses qu'elle a subies, et le vénéré prélat espère pouvoir encore se dévouer pour l'évangélisation de ses chers sauvages.

— Vicariat de Colombo. La population catholique de Colombo qui, en 1848, n'était que de 64 180, s'élève aujourdhui à 140 056. En moins d'un demi-siècle; elle s'est accrue de 75 875 nouveaux chrétiens. D'après les chiffres des recensements de 1885 et de 1889, l'augmentation, pendant les quatre dernières années, aurait été de

24 787. Cette augmentation tient à diverses causes : 1° la découverte d'un certain nombre de catholiques qui n'avaient pas été comptés en 1885 ; 2° l'accroissement naturel de la population ; 3° l'immigration venant des Indes ; 4° enfin la conversion et le baptême d'un grand nombre d'adultes païens ou protestants.

— Canada. Le R. P. Augier, Célestin, Provincial du Canada, en ce moment à Rome, a soumis à l'approbation du Saint-Siège les statuts et règlements généraux de l'Université catholique d'Ottawa. Le 4 décembre, il a été reçu en audience par le Souverain Pontife en compagnie de Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa. Sans sortir de la réserve qui nous est imposée, nous pouvons dire que Léon XIII s'est montré d'une bienveillance toute paternelle, et qu'il a fait espérer de nouvelles faveurs pour l'Université.

— Sous ce titre : *A l'église Saint-Pierre, bénédiction de treize magnifiques cloches*, nous lisons dans *le Monde :*

Un concours extraordinaire se pressait hier dans l'église Saint-Pierre, de Montréal. Les RR. PP. Oblats offraient à la population du quartier Est le grandiose spectacle de la bénédiction de treize cloches destinées à leur église. La richesse et les heureuses proportions de cet édifice, un des plus beaux de la ville, réclamaient, d'urgence, un carillon qui pût dignement terminer l'œuvre si bien commencée. Les RR. PP. Oblats qui, depuis de longues années, se dévouent au bien des âmes dans l'exercice du ministère et des missions n'ont pas craint d'entreprendre cette œuvre gigantesque. Soutenus par le dévouement sans bornes et la générosité admirable des fidèles qui fréquentent leur église, ils ont aujourd'hui la consolation de voir cette œuvre couronnée du plus heureux succès.

Dès le mois d'avril 1889, après avoir pris toutes les informations nécessaires, après avoir comparé les garanties offertes par les différentes fonderies de cloches du monde entier, leur choix s'était fixé en faveur de la maison Paccard, établie à Joly, commune d'Annecy-le-Vieux, Haute-Savoie, France. Cette maison, fondée en 1795, avait déjà répondu, et d'une manière exceptionnellement avantageuse, à un grand nombre de demandes faites en France, Suisse, Italie, Espagne, Asie, Afrique.

Elle vient de recevoir la commande de la plus grosse cloche qui existera en France, le *bourdon* de la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre.

Munis de ces garanties, les RR. PP. Oblats avaient, le 11 juillet 1880, fait une commande de dix cloches, et quelques semaines plus tard, trois nouvelles cloches étaient demandées encore pour parfaire les accords du carillon. Disons tout de suite l'admirable esprit de foi qui a présidé à toutes ces grandes œuvres.

La première brique du moule de ces cloches, laquelle renfermait plusieurs médailles pieuses, a été bénite par le R. P. Besson, O. M. I. Le 12 avril 1890, on bénissait solennellement les matériaux en fusion, au moment où ils allaient être précipités dans le moule. Vingt minutes après, les treize cloches de l'église Saint-Pierre, plus neuf autres cloches commandées ailleurs étaient terminées.

Un cantique solennel d'actions de grâce à Dieu fut la réponse des artistes qui venaient de compléter une œuvre si imposante.

Des retards incontrôlables ne permirent pas d'expédier au Canada, aussitôt qu'on l'eût désiré, les cloches bénites, hier. Le vapeur *Henri IV*, de la ligne Bossières, qui en avait pris le chargement, et qui était parti du Havre le 8 juillet, venait s'abîmer contre un écueil, trois jours plus tard, sur les côtes de la Bretagne, près de Saint-Nazaire, à l'embouchure de la Loire. Les cloches, avec tous leurs accessoires, séjournèrent pendant une quinzaine de jours au fond de la mer. Elles n'étaient point détériorées, et bientôt un vaisseau de la ligne

Allan opérait, de nouveau, ce chargement et les amenait à Montréal, le 21 octobre dernier.

Voici leurs noms : Marie-Immaculée, Sainte-Anne, Saint-Joseph, Saint-Pierre, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Léon le Grand, Saints-Charles-Joseph Eugène, Saints Édouard-Charles, Saint-Vincent de Paul, Saint-Jacques, Saint-Zéphirin.

La bénédiction avait été fixée au 9 novembre. Malgré le temps exceptionnellement mauvais, une foule considérable remplissait l'église Saint-Pierre dès une heure de l'après midi, quoique la cérémonie ne dût commencer qu'à deux heures.

Les treize cloches, vu l'exiguïté du local, avaient été séparées en quatre groupes, les trois plus grosses reposaient dans la tour, deux dans le chœur, et quatre à chacune des chapelles latérales.

A deux heures précises, pendant les chants d'usage, la bénédiction du carillon se faisait simultanément aux quatre groupes.

S. Gr. Mgr Moreau, assisté de M. Deguire, curé de Saint-Jacques, du P. Pascal, o. m. i., missionnaire du Mackenzie, et de M. l'abbé Martin, bénissait celles du chœur.

M. le grand-vicaire Maréchal, administrateur, était à la chapelle du Sacré-Cœur, assisté des PP. Lauzon, o. m. i., supérieur de la maison de Hull, Martin, o. m. i., de la Colombie britannique, et Brunet, o. m. i.

M. le chanoine Leblanc s'est rendu dans la tour, assisté des RR. PP. Drouet, o. m. i., supérieur, Legault, o. m. i., et de M. Langevin, vicaire à Saint-Vincent de Paul.

A la chapelle des Ames du Purgatoire se trouvait M. Sentennes, curé de Notre-Dame, assisté de M. Hébert, s. s., de M. Jolicœur, du séminaire de Saint-Hyacinthe, et du R. P. Brault, o. m. i.

Après la bénédiction, M. Racicot, de l'archevêché, montait en chaire, et dans une charmante et gracieuse allocution nous redit la mission de la cloche à toutes les heures du jour et aux époques les plus mémorables de notre vie.

Puis vint le moment solennel, nous allions dire l'heure bruyante entre toutes, où chacun des parrains et des mar-

raines faisait retentir dans l'enceinte de l'église Saint Pierre les treize cloches vibrantes et sonores qui, dans quelques jours, montées sur leur beffroi, rediront à tous les échos la richesse de leur harmonie et la générosité des fidèles qui fréquentent cette église.

— Province du Nord. Nos pères donnent en ce moment une grande mission dans deux paroisses de la ville de Cholet. Sept missionnaires sous la direction des Pères Raynaud, supérieur de la maison d'Autun, et Lemius, Jean-Baptiste, de la maison d'Angers, sont occupés à cet important travail. Le R. P. Roux, Marius, supérieur de la maison d'Angers, assisté de deux autres missionnaires, donne les mêmes exercices dans une paroisse voisine de la ville. Les premières nouvelles sont excellentes et font présager les plus heureux fruits.

— Maison de Rome. Le palmares de l'Université Grégorienne nous donne le résultat des examens et des concours pour l'année 1890. Voici la part de nos scolastiques de Rome.

Deux docteurs en l'Académie de Saint-Thomas, un licencié et cinq bacheliers en théologie, trois docteurs, trois licenciés et huit bacheliers en philosophie. Second prix d'Écriture sainte, premier prix de théologie dogmatique (cours du matin); premier prix de théologie dogmatique (cours du soir); trois seconds prix *ex æquo* de théologie morale, prix d'histoire ecclésiastique, trois prix *ex æquo* d'archéologie chrétienne, second prix des institutions canoniques, premier prix de mathématiques sublimes, premier prix de philosophie morale, second prix de philosophie, première année ; premier et second prix de mathématiques élémentaires ; prix de langue grecque; second et troisième prix de l'Académie Saint-Thomas.

Total : vingt et un prix auxquels il faut ajouter vingt-huit accessits, dix-sept mentions très honorables et onze mentions honorables.

Départs de missionnaires. Le 8 novembre sont partis pour le Texas les frères Hartmann, Auguste, du diocèse de Strasbourg ; Biller, Jean-Baptiste, du même diocèse, et Kuch, Joseph, de Kœnigsberg.

Le 12 décembre, le P. Arnaud, Charles, directeur de la résidence de Notre-Dame de Bethsianuts, est reparti pour le Canada, accompagné d'un postulant convers, Granier, Henry, du diocèse d'Avignon.

Montmartre autrefois et aujourd'hui (1). — L'année 1891 sera celle de l'inauguration, sur la butte Montmartre, de la grande église du Sacré-Cœur, cette œuvre magistrale de la piété chrétienne au dix-neuvième siècle.

Comme piédestal historique à ce magnifique monument, le R. P. Jonquet, Oblat de Marie-Immaculée, faisant appel à une érudition acquise au prix de longues et consciencieuses études sur la *Montagne des Martyrs*, offre au public un travail absolument complet et des plus intéressants.

La géologie de la colline, son histoire païenne, les diverses transformations qu'elle a subies à la suite du sacrifice sanglant qui en a consacré le sol, sont retracées successivement.

Montmartre, devenu l'asile de la prière et de la pénitence, visité par les papes, par les fondateurs des Ordres religieux, berceau de la Compagnie de Jésus, attire à lui les pèlerins de la France entière, et justifie cette parole d'un historien du dix-septième siècle : *Montmartre est l'œil et le cœur de la France!*

Le lecteur n'hésite pas à ratifier ce témoignage après avoir lu ce que raconte l'auteur du *Montmartre d'autrefois ;* mais combien sa piété est émue et son cœur ravi en retrouvant

(1) Un volume in-4°, contenant 88 gravures. Broché, 10 francs. Cartonné percaline, fers spéciaux, tranches dorées, 14 francs, au bureau du Vœu national.

cette parole dans son souvenir, devant le *Montmartre d'aujourd'hui*,... le Montmartre du Sacré-Cœur. Le R. P. Jonquet fait voir le véritable point de départ de la grande œuvre nationale, il la montre comme faisant l'objet d'une demande directe adressée par Notre-Seigneur à la fille aînée de l'Église. Longtemps oubliée au milieu de l'indifférence, de l'impiété et de la révolution, la pensée divine est remise au cœur de la France chrétienne à la suite de ses désastres ; elle lui apparaît comme sa planche de salut et sa meilleure espérance. L'illustre cardinal qui préside alors aux destinées du diocèse de Paris a choisi Montmartre pour y placer le phare qui doit guider les âmes dans la voie du retour à Dieu, et dès lors tous les cœurs se tournent vers cette lumière nouvelle : *Montmartre est l'œil et le cœur de la France.*

L'histoire du monument national est rappelée dans toutes ses phases ; l'édifice lui-même est étudié avec une critique sûre et impartiale. Les œuvres accomplies dans la basilique ont également un chapitre à part.

Pour parler du Montmartre d'autrefois, le R. P. Jonquet s'est éclairé de tous les témoignages empruntés aux ouvrages des anciens auteurs, particulièrement de Doublet, du P. Léon, etc., ainsi qu'aux cérémoniaux de l'abbaye ; pour le *Montmartre d'aujourd'hui*, il a puisé à la *collection du Bulletin du Vœu national*, dans la chronique quotidienne de l'œuvre, enfin dans la correspondance échangée entre les premiers fondateurs.

De belles et nombreuses illustrations, d'une exécution irréprochable, reproduites d'après des gravures conservées à la Bibliothèque nationale ou au musée Carnavalet, rappellent successivement les différentes phases traversées par la colline de Montmartre, ou les pèlerins illustres, les fondateurs d'Ordre qui l'ont visitée. Les différentes vues du monument actuel ont été également reproduites. Le souvenir des promoteurs de l'Œuvre et celui des députés qui ont voté la loi de 1873 revivent dans de beaux portraits. On n'a pas oublié une vue panoramique de Paris, prise du haut de l'église du Sacré-Cœur.

Rien ne manque donc à l'auteur de *Montmartre autrefois et aujourd'hui*, pour assurer à son livre un plein succès, ni l'*actualité* de l'ouvrage, ni l'intérêt du texte, ni la parfaite exécution des dessins.

NÉCROLOGIE.

Nous recommandons aux prières des lecteurs des Annales l'âme de M. Louis de l'Hermite, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, maire de Champagnac-les-Mines, et frère de notre regretté Père Marc de l'Hermite.

Issu d'une très ancienne famille du Limousin, dont le nom se lit plusieurs fois dans l'histoire de la vieille France, M. Louis de l'Hermite a su garder intact l'héritage de vertus chrétiennes et de foi ardente qu'il avait reçu de ses ancêtres.

Il était catholique dans toute la force du mot, et il ne s'en cachait pas : « Est-ce que nous avons à rougir de notre Christ, disait-il, et des chrétiens doivent-ils se cacher pour prier! » Fils dévoué, nous oserions dire passionné de l'Église, il en revendiquait tous les droits, au grand jour, par la plume dans la presse, à haute voix dans les assemblées publiques. Poète, il a consacré sa lyre à chanter les *Saintes Causes* et la gloire de deux saintes martyres, *Sainte Philomène* et *Sainte Catherine*. Il achevait un nouveau volume ; *Aux champs*, lorsque la mort l'a frappé.

Nous devions ce souvenir à ce vaillant chrétien qui aima toujours notre Congrégation comme un frère peut aimer la famille de son frère.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1888, 1889 ET 1890
DE DÉCEMBRE A DÉCEMBRE (1).

1392. Rousseau Louis, 8 décembre 1888, Saint-François.
1393. Hélari François-Marie, 8 décembre 1888, Saint-François.
1394. Kéryvel Louis-Ambroise, 8 décembre 1888, Rome.
1395. Fabre Martin, 8 décembre 1888, Rome.
1396. Falher Constant-Louis-Marie, 8 décembre 1888, N.-D. des Anges.
1397. Bruant Jean-Louis, 25 décembre 1888, Saint-Hélier.
1398. Nicolas Marie-Louis, 14 janvier 1889, N.-D. de l'Osier.
1399. Cunningham Edward-John, 17 février 1889, Mac-Leod.
1400. Dorais, Jean-Baptiste, 17 février 1889, Archville.
1401. Coutlée Arthur-Marie-Joseph, 17 février 1889, Archville.
1402. Laniel Armand, 17 février 1889, Archville.
1403. Royer Louis-Lucien (F. C.), 18 février 1889, Saint-Hélier.
1404. Neyroud Joseph-Ernest, 19 mars 1889, Rome.
1405. Masmejean Louis-Marie, 19 mars 1889, Rome.
1406. Cunningham Michaël (F. C.), 21 avril 1889, New-Westminster.

(1) En cas de variante, la présente liste annule les précédentes.

1407. Callan Stéphan-Joseph-Mary, 24 mai 1889, Saint-François.
1408. Chevrier Eugène-Marie, 24 mai 1889, Saint-François.
1409. Marchal Léon, 24 mai 1889, Saint-François.
1410. Morin Joseph, 24 mai 1889, Saint-François.
1411. Radenac Hippolyte, 24 mai 1889, Saint-François.
1412. Baron Jean-Baptiste, 24 mai 1889, Saint-François.
1413. Lalor Michaël-Mary (F. C.), 29 juin 1889, Inchicore.
1414. Prétot Jules-Henri, 16 juillet 1889, N.-D. des Anges.
1415. Donnio Alexandre-Joseph-Marie, 16 juillet 1889, Saint-Charles.
1416. Lantoin Fortuné-François, 15 août 1889, N.-D. de l'Osier.
1417. Taillefer Frédéric-Émile, 15 août 1889, Saint-François.
1418. O'Ryan Timothy-Mary, 15 août 1889, Saint-François.
1419. Orsoni Jean-Auguste, 15 août 1889, Saint-François.
1420. Auffray Vincent-Marie, 15 août 1889, Saint-François.
1421. Réthoré Jules, 15 août 1889, Saint-François.
1422. Brault Jules, 15 août 1889, Rome.
1423. Besnard Joseph-Marie, 15 août 1889, Saint-François.
1424. Cénez Jules-Joseph, 15 août 1889, Saint-François.
1425. Otto André, 15 août 1889, Saint-François.
1426. Nordmann George, 15 août 1889, Saint-François.
1427. Meyer, Jean-Nicolas, 15 août 1889, Saint-Gerlach.
1428. Hector Joseph, 15 août 1889, Saint-François.
1429. Tresch André, 15 août 1889, Saint-François.
1430. Hecht Victor-Joseph, 15 août 1889, Saint-Gerlach.

1431. Hauersperger Joseph, 15 août 1889, Saint-Gerlach.
1432. Boury Charles Antoine, 15 août 1889, Rome.
1433. Cotarmanac'h Alfred-Pierre, 29 août 1889, Saint-Gerlach.
1434. Bernard Joseph-Marie-Martial, 8 septembre 1889, N.-D. de l'Osier.
1435. Pons Joseph-Marius, 8 septembre 1889, N.-D. de l'Osier.
1436. Duchesnau Joseph-Moïse, 8 septembre 1889, Archville.
1437. Guinard Joseph-Étienne, 8 septembre 1889, Archville.
1438. Villeneuve Édouard-Joseph, 8 septembre 1889, Archville.
1439. Perreault Siméon, 8 septembre 1889, Archville.
1440. Reynolds John-Patrick, 8 septembre 1889, Archville.
1441. Deguise Octave-Joseph, 8 septembre 1889, Archville.
1442. Laganière Lucien-Louis, 8 septembre 1889, Archville.
1443. Bellemare Gédéon-Marie-Louis, 8 septembre 1889, Archville.
1444. Boland Joseph-Mary (F. C.), 8 septembre 1889, Glencree.
1445. Robinet Eugène-Marie, 15 octobre 1889, Saint-Gerlach.
1446. Le Borgne Corentin-Emmanuel, 15 octobre 1889, Saint-Gerlach.
1447. Rustani Paulin-Émile, 25 octobre 1889, Rome.
1448. Whelan John-Joseph, 10 novembre 1889, Archville.
1449. Patton William, 10 novembre 1889, Archville.
1450. Martel François-Xavier, 10 novembre 1889, Archville.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de l'année 1891.

Barnim Paul-Mary-Joseph (F. C.), 7 décembre 1889, Belmont house.

Bierschenk François, 8 décembre 1889, Saint-François.

Rousset Anselme-Pierre-Marie, 8 décembre 1889, Saint-François.

Boulenc Cyprien-Marie-Casimir, 8 décembre 1889, Saint-François.

Audic Joseph, 8 décembre 1889, Saint-François.

Louvel Albert-Pierre-Désiré, 8 décembre 1889, Saint-François.

Samson Dominique-François, 8 décembre 1889, Saint-Gerlach.

Poulain Jean-Baptiste, 8 décembre 1889, Pussellawa (Ceylan).

Diot Louis-Alfred (F. C.), 8 décembre 1889, Saint-François.

Brochu Laurent, 25 décembre 1889, Archville.

Schmalz Henri (F. C.), 2 mars 1890, Saint-Ulrich.

Guérin Paul, 10 mars 1890, Jaffna.

Marianus Joseph, 25 mars 1890, Jaffna.

Chrysostomus Jacobus-Joannes, 25 mars 1890, Jaffna.

Pahamunay Joannes, 25 mars 1890, Jaffna.

Hentrich Barthélemy, 8 mai 1890, Saint-Charles.

Foureau Joseph (F. C.), 15 mai 1890, Montmartre.

Jossot Jean-Pierre (F. C.), 24 mai 1890, la Providence (Mackenzie).

Perrault Oscar, 25 mai 1890, Archville.

Allaert Charles, 25 mai 1890, Archville.

Hémon François-Marie (F. C.), 28 mai 1890, la Nativité (Mackenzie).

Debray Célestin-Séraphin, 5 juin 1890, Saint-François.

Breynat Gabriel-Joseph-Élie, 5 juin 1890, Saint-François.

Harkins Patrick (F. C.,, 2 juillet, New-Westminster.

Leyendecker Léonard-Jean, 16 juillet 1890, Rome.

Falher Jules, 15 août 1890, Saint-Gerlach.

Pascal Félix, 15 août 1890, N.-D. de l'Osier.

Matthews Eugène-Joseph, 15 août 1890, Saint-François.

Marçais Paul-Léon, 15 août 1890, Saint-François.

Thomas François-Marie, 15 août 1890, Saint-François.

Dupé Jean-Marie, 15 août 1890, Saint-François.

Moricet Louis, 15 août 1890, Saint-François.

Folschveiller Auguste-Félix-Pierre, 15 août 1890, Saint-François.

Huss Joseph-Marie, 15 août 1890, Saint-François.

Simonin Gustave, 15 août 1890, Saint-François.

Flynn John, 15 août 1890, Saint-François.

Saby Jacques, 15 août 1890, Saint-François.

Varnat Antoine, 15 août 1890, Rome.

Toussaint Constant-J.-B., 15 août 1890, Rome.

Perdereau François-Louis-Julien, 15 août 1890, Rome.

Robert Joseph-Domina (F. C.), 15 août 1890, N.-D. des Anges.

Bersihand Hippolyte-Armand-Gilles, 8 septembre 1890, Saint-Gerlach.

Comiré Walter-Joseph-Maria, 8 septembre 1890, Archville.

Gschwind Laurentius-Maria, 8 septembre 1890, Archville.

Sirois Alfred-Joseph, 8 septembre 1890, Archville.

Grelaud Eugène-Jean-Baptiste, 21 septembre 1890, Saint-François.

Callan Eugène-Joseph, 21 septembre 1890, Saint-François.

Vernhet Joseph, 15 octobre 1890, N.-D. de l'Osier.
Bunoz Pierre, 26 octobre 1890, Rome.
Perruisset Louis-Claude, 26 octobre 1890, Rome.
Delalle Henri-François, 26 octobre 1890, Rome.
Le Bras Casimir-Auguste-François, 21 novembre 1890, Saint-Gerlach.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1890.

314. Le P. de l'Hermite Marc-Melchior-Tristan, décédé à Paris (maison générale), le 3 janvier 1890. Il était né à Limoges, le 27 janvier 1829; il avait fait son oblation le 26 février 1851.

315. Le P. Santoni Jacques-Philippe, décédé à Ajaccio (grand séminaire), le 9 janvier 1890. Il était né à Cassano (Ajaccio), le 13 août 1820; il avait fait son oblation le 21 novembre 1842.

316. Le F. convers Rourke Michel, décédé à Philipsdown, le 14 janvier 1890. Il était né dans le diocèse de Meath (Irlande), au mois d'août 1844; il avait fait ses premiers vœux en juillet 1875, et ses vœux perpétuels le 21 novembre 1881.

317. Le P. Cauvin Eugène Auguste, décédé à Hull (Ottawa), le 25 janvier 1890. Il était né à Cottignac (Fréjus), le 10 novembre 1826; il avait fait son oblation le 14 septembre 1846.

318. Le P. Marchal Jean-Joseph, décédé à Autun, le 17 février 1890. Il était né à Aouze (Saint-Dié), le 23 juin 1824; il avait fait son oblation le 8 novembre 1848.

319. Le P. Aubert Pierre, décédé à Paris (maison générale), le 25 mars 1890. Il était né à Digne, le 3 février 1814; il avait fait son oblation le 1er novembre 1831.

320. Le F. scolastique Bierschenk François, décédé à Saint-François, le 26 avril 1890. Il était né à Bodenrode (Paderborn), le 6 avril 1869; il avait fait ses premiers vœux le 15 août 1888.

321. Le F. convers Salasse Joseph, décédé à la Providence (Mackenzie), le 1er mai 1890. Il était né aux Echelles (Chambéry), le 20 février 1817; il avait fait ses premiers vœux en 1854, et ses vœux perpétuels le 17 février 1856.

322. Le P. Jeanmaire Jean, décédé à Lyon, le 5 mai 1890. Il était né à Gorhey (Saint-Dié), le 2 avril 1827; il avait fait son oblation le 8 décembre 1849.

323. Le F. scolastique Orsoni Jean, décédé à Saint-François, le 11 mai 1890. Il était né à Corbara (Ajaccio), le 20 septembre 1865; il avait fait son oblation le 15 août 1889.

324. Mgr Louis-Joseph d'Herbomez, évêque titulaire de Milétopolis, vicaire apostolique de la Colombie britannique, décédé à New-Westminster, le 3 juin 1890. Il était né à Brillon (Cambrai), le 17 janvier 1822, avait fait son oblation le 21 novembre 1848, et fut préconisé le 22 décembre 1863.

325. Le P. Donnio Alexandre, de la maison de Sion, décédé dans sa famille, le 12 juillet 1890. Il était né à Saint-Caradec (Saint-Brieuc), le 17 février 1863; il avait fait son oblation le 16 juillet 1889.

326. Le F. scolastique Deguise Joseph-Octave, décédé à Montréal, le 12 juillet 1890. Il était né à Sainte-Geneviève (Trois-Rivières), le 16 juin 1865; il avait fait son oblation le 8 septembre 1889.

327. Le F. scolastique Shevland Patrick, décédé à Saint-François, le 26 juillet 1890. Il était né à Coolaha (Clogher), le 2 février 1862; il avait fait son oblation le 10 mai 1888.

328. Le F. scolastique Hentrich Barthélemy-Jean, du scolasticat de Saint-François, décédé dans sa famille, le 15 septembre 1890. Il était né à Berntrode (Paderborn), le 18 juillet 1867; il avait fait son oblation le 8 mai 1890.

329. Mgr Henri-Joseph Faraud, évêque titulaire d'Anemour, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, décédé à Saint-Boniface, le 26 septembre 1890. Il était né à Gigondas (Avignon), le 17 mars 1823, avait fait son oblation le 14 septembre 1844 et fut préconisé le 8 mai 1862.

330. Le P. Baudre Julien, décédé à New-Westminster, le 29 octobre 1890. Il était né à Andouillé (Laval), en 1814; il avait fait son oblation le 15 août 1854.

331. Le P. Rolleri Étienne-Antoine, décédé à Vico (Ajaccio), le 8 novembre 1890. Il était né à la Colla (Vintimille), le 13 mars 1814; il avait fait son oblation le 16 juillet 1833.

332. Le F. convers Boccognano Jean-Hyacinthe, décédé à Marseille (Calvaire), le 20 novembre 1890. Il était né à Campomoro (Ajaccio), le 16 mai 1830; il avait fait ses premiers vœux en 1860, et ses vœux perpétuels en 1866.

TABLE DES MATIERES.

MARS 1890.

Pages.

Missions étrangères. — Vicariat de Jaffna. — Lettre du R. P. Collin au rédacteur des Annales 5

Vicariat de Colombo. — Lettre pastorale de Mgr Bonjean.. 40

Mission de la Cafrerie. — Lettre du R. P. Schoch au T. R. Père Supérieur Général..... 72

Vicariat d'Athabaska-Mackenzie. — Lettre du R. P. Grouard. 84

Actes pontificaux. — *De præcipuis civium christianorum officiis.* 101

Traduction française..... 127

Nouvelles diverses 159

Variétés 162

JUIN 1890.

Missions étrangères. — Préfecture apostolique du Transvaal. Rapport du R. P. Monginoux, préfet apostolique 169

Province de Canada. — Chez les Onéidas. — Lettre du R. P. Burtin à sa famille..... 189

Vicariat de Saint-Boniface. — Lettre du R. P. Campeau au R. P. Boisramé, maître des novices à Notre-Dame des Anges (Lachine)..... 201

Une conversion, par le R. P. Hugonnard 206

Vicariat de Saint-Albert. — Lettre de Mgr Grandin au T. R. Père Supérieur général 213

Mission du lac Pélican. — Lettres du R. P. Bonnald..... 230

Lettre du R. P. Donat Foisy au R. P. Boisramé..... 236

Vicariat du Mackenzie. — Rapport sur la Mission de Sainte-Thérèse..... 239

Lettres du R. P. Desmarais 257

Variétés. — Le 4 mai à Porto..... 269

Montmartre autrefois et aujourd'hui 274

Actes du Saint-Siège 276

Nouvelles diverses..... 279

SEPTEMBRE 1890.

Missions étrangères. — Vicariat de la Colombie britannique. — Lettre de Mgr Durieu, vicaire apostolique de la Colombie britannique, au R. P. Augier, provincial du Canada..... 281

Vicariat de Colombo. — Les lépreux de Hendela. — Lettre du R. P. Tarmenude au T. R. P. Fabre, supérieur général. 301

Pages.

Maisons de France. — Maison d'Aix. — Lettre du R. P. Monnet 317
Maison du Calvaire. — Lettre du R. P. Delpeuch 334
Maison de Montmartre. — Rapport sur les moyens de travailler à l'extension du règne du Sacré Cœur de Jésus 355
Maison de Rome 367
Nécrologie. Mgr d'Herbomez 385
Variétés 392
Nouvelles diverses 396

DÉCEMBRE 1890.

Actes pontificaux. — Lettre encyclique de Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII 401
Missions étrangères. — Vicariat du Mackenzie. — Mgr Faraud 421
Mission de la Nativité. — Lettre du R. P. Grouard au R. P. Sardou, procureur général 432
Lettre du R. P. Giroux à Mgr Clut, évêque d'Arindel 452
Vicariat de Jaffna.— Lettre du R. P. Massiet au R. P. Soullier, assistant général 456
Vicariat de l'État libre d'Orange. — Lettre du R. P. Deltour au R. P. Soullier, assistant général 460
Maisons de France. — Maison de Notre-Dame de Sion. — Les fêtes de septembre en 1889 et en 1890 468
Maison de Notre-Dame des Lumières 478
Maison de Rome 490
Nouvelles diverses 508
Oblations 518
Nécrologe 524

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue Darcet

BINDING LIST DEC 1 1933

294881
Author Missions de la Congrégation des Missionnaires oblats de Marie Immaculée, 27-28, 1889-90
Title
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU